

Educ.

# JOURNAL

DE

# L'INSTRUCTION PUBLIQUE,

RÉDIGÉ PAR L'HONORABLE PIERRE J. O. CHAUVEAU, SURINTENDANT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DU BAS-CANADA.

## HUITIÈME VOLUME.

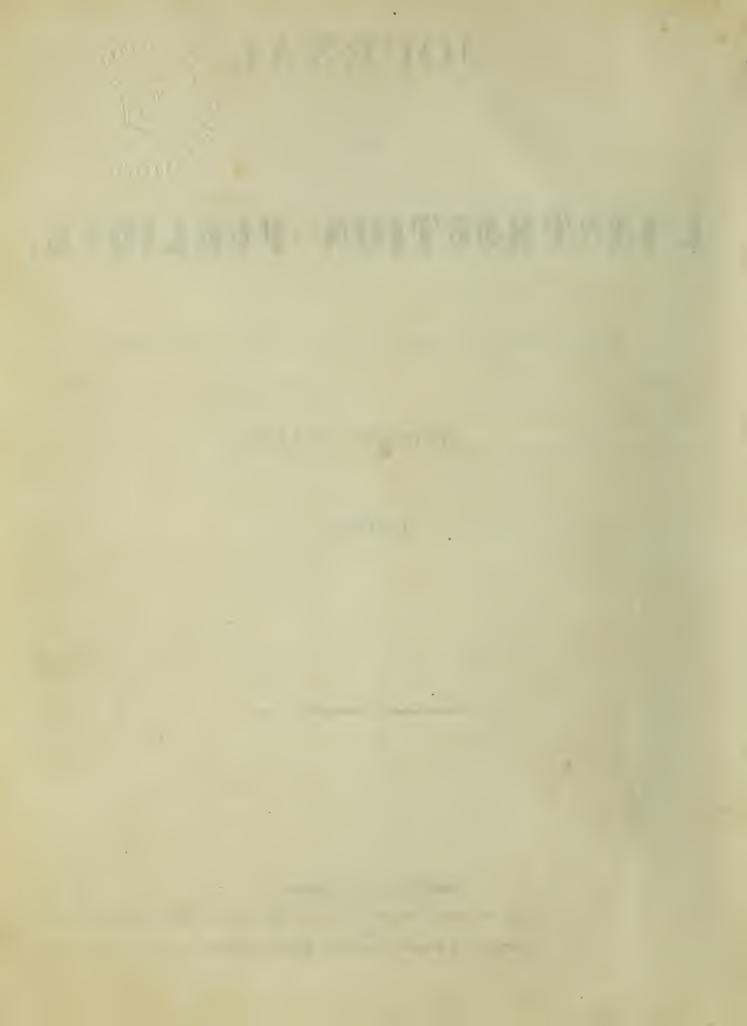
1864.



MONTREAL BAS-CANADA,

PUBLIÉ PAR LE DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Imprimé par Eusèbe Senécal, 4, Rue St. Vincent.



# TABLE DES MATTERES.

AMENDEMENT .- Voyez : Statistiques.

ANNONCES .- Pages 16, 40, 80.

AGRICULTURE.-Les Oiseaux, les services qu'ils rendent à l'Agriculture, p. 130; Le Canada et la vigne, p. 131.

AGRICULTURE.—Les Oiscaux, les services qu'ils rendent à l'Agriculture, p. 130; Le Canada et la vigne, p. 131.

AVIS OFFICIELS.—Séparations, annexions, érections et délimitations de municipalités scolaires: Ste. Anne-de-la-Pérade, comté de Champlain, p. 27; Notre-Dame-de-la-Victoire, C. de Lévis, p. 108; Ste. Brigitte, C. d'Yamaska, p. 108; St. Fulgence, C. de Drummond, p. 108; St. Tite, C. de Champlain, p. 108; Percé, C. de Gaspé, p. 108; Victoriaville, C. d'Arthabaska, p. 108; Orford, C. de Richmond, p. 108; St. Tite, C. de Champlain, p. 108; Percé, C. de Gaspé, p. 108; St. St. Barnabé de Gatinean, C. de St. Maurice, p. 108; St. Barnabé de Gatinean, C. de St. Maurice, p. 108; St. Gabrie-loust, C. de Québee, p. 108; St. Anlré d'Acton, C. de Bagot, p. 108; St. Ours, C. de Richelieu p. 133; Harrington, C. d'Argenteuil, r. 133; Ville de Lévis, C. de Lévis, p. 134; St. André d'Acton, C. de Bagot, p. 155; Ullage de Granby, C. de Shefford, p. 155; Beresford, C. de Terrebonne, p. 170.—NOMINATIONS de Commissieres d'école: Petite-Rivère, C. de Chaulevoix, p. 9; Hull, C. de l'Outaouais, p. 9; Paroisse de Sorel, C. de Richel eu, p. 9; St. George de Cacouna C. de Témiscouate, p. 9; St. Jean, p. 23; Aylmer, C. de l'Outaouais, p. 23; Township de Grantham, C. de Drummond, p. 28; Inverness, C. de Mégantic, p. 28; Métis, C. de Rimouski, p. 28; Inverness, C. de Mégantic, p. 28; Métis, C. de Rimouski, p. 28; Inverness, C. de Mégantic, p. 28; Métis, C. de Champlain, p. 28; Cité de Québec, (Protestants), p. 48; Tingwick, Chénier, C. d'Arthabaska, p. 48; Wendover et Simpson, C. de Drummond, p. 28; Inverness, C. de Mégantic, p. 67; Paroisse de Beauce, p. 67; Pas du Bord de l'Eau de St. Martin, C. de Laval, p. 67; Paroisse de Stethier, C. de Berthier, p. 67; Paroisse de Ste. Anne-de-la-Pérade, C. de Champlain, p. 67; Paroisse de Ste. Anne-de-la-Pérade, C. de Champlain, p. 67; Paroisse de St. Ours, C. de Richelieu, p. 134; St. Cannut No. 2, C. de Gaspé, p. 134; St. St. Carled, p. 134; St. Antoine, C. de Verchères, p. 134; St. Athanase,

155; Village de Waterloo, C. d'Ottawa, p. 155; Ely-Sud, C. de Shefford, p. 155; Stanfold, C. d'Arthabaska, p. 155; Wolfestown, C. de Wolfe, p. 155.—NOMINATIONS de Syndies d'école: St. Michel Archange, C. de Napierville, p. 9; St. Joseph, C. des Deux-Montagnes, p. 9; St. Jean, C. de St. Jean, p. 28; Côte des Neiges, C. d'Hochelaga, p. 67; Kilkenny, C. de Montcalm, p. 67; Hatley, C. de Stanstead, p. 134; Tingwick, C. d'Arthabaska, p. 134; Côteau St. Pierre, C. d'Hochelaga, p. 134; Tingwick, C. d'Arthabaska, p. 155; Hope, C. de Bonaventure, p. 155.—NOMI-NATIONS de MM. Daniel MacSweeney et de J. B. Cloutier, professeurs adjoints à l'Ecole Normale Laval, p. 170.—Destitution de NATIONS de MM. Daniel MacSweeney et de J.B. Cloutler, professeurs adjoints à l'Ecole Normale Laval, p. 170.—Destitution de l'Inspecteur Leroux, p. 28.—Démission de l'Insp. Hamilton, p. 28.—DONS offerts à la bibliothèque du Département, p. 10, 29, 48, 68, 87, 109, 135.—Instituteurs disponibles, p. 48, 67, 87, 109,135, 170.—Instituteurs demandés, p. 67, 87, 135.—Avis de réunion du Bureau des Examinateurs catholiques de Montréal, p. 10.—Avis aux disposant de prices de l'Education qui realest se pro-170.—Instituteurs demandés, p. 67, 87, 135.—Avis de réunion du Bureau des Examinateurs catholiques de Montréal, p. 10.—Avis aux directeurs de maisous d'Education qui veulent se prévaloir des dispositions de l'Acte 19ême. Victoria, Chap. 54, p. 86.—Avis au sujet de la 23ème Conférence des Instituteurs de l'École Normale Jacques-Cartier, p. 135.—Avis au sujet de l'Examen sur la Pédagogie et sur l'Agriculture, p. 27.—Avis an sujet des livres manquant à la bibliothèque du Département, p. 68.—D1PLOMES accordés par les Burcaux d'Examinateurs: Burcau catholique de Québec, p. 10, 28, 48, 67, 87, 135, 156; Burcau protestant de Québec, p. 23, 67, 156, 170; Bureau catholique de Montréal, p. 10, 28, 67, 135, 156; Burcau protestant de Montréal, p. 10, 28, 67, 135, 155; Burcau de l'Outaouais, p. 28, 67, 135, 155; Burcau de Kamouraska, p. 10, 87, 135, 156; Burcau de Rimouski, p. 28, 67, 135, 155; Burcau de Boavecature, p. 28, 67, 135, 155; Burcau de Boavecature, p. 28, 67, 135, 156; Burcau de Boavecature, p. 28, 67, 134, 156; Burcau de Sherbrooke, p. 28, 67, 134, 155; Burcau de Richmond, p. 87, 170; Burcau de Stanstead, p. 28, 87, 135, 156; Burcau de Trois-Rivières, p. 87, 135; Burcau de la Beauce, p. 29, 67, 134, 156; Burcau de Pontiac, p. 10, 109, 134; Burcau de Gaspé, p. 109, 134; Burcau de Pontiac, p. 10, 109, 134, 155.—DIPLOMES accordés par les Écoles Normales Jacques-Cartier, p. 67, 108; Laval, p. 10, 28, 108; McGill, p. 109.—NOMINATIONS de membres pour les Burcaux d'Examinateurs, p. 9, 86, 134, 155.—AVIS aux Commissaires ef aux Syndics d'École, p. 86; aux instituteurs, p. 86; à ceux qui correspondeut avec le département, p. 134.—LIVRES approuvés par le Conscil de l'Instruction Publique, p. 9, 86.

BULLETINS.—Bullctin des publications et des réimpressions les plus récentes, p. 11, 33, 52, 73, 100, 143, 161, 177; Bulletin de l'Instruc-tion publique, p. 15, 56, 76, 104, 146, 164, 179; Bulletin des Lettres, p. 16, 76, 104, 120, 164; Bulletin des Bons Exemples, p. 147; Bulletin des Sciences, p. 15, 164, 180.—Voyez aussi: Nécrologie.

CONFÉRENCES .- 21ème Conférence des Instituteurs de l'Ecole Normale Jacques-Cartier, p. 29; 22ème, p. 94; 21ème Conférence des Instituteurs de l'Ecole Normale Laval, p. 3); 22ème, p. 112; 23ème, p. 136.—Conférence (compte-rendu de la) des Institu-teurs en rapport avec l'Ecole Normale McGill, et inauguration d'une association provinciale des instituteurs protestants du Bas-Canada, p. 137.

COURS PUBLICS, (compte-rendu des) de l'Université-Laval; Cours d'Histoire du Canada de M l'abbé Ferland, à l'Université-Laval, p. 22, 43.

DIPLOMES .- Voyez ce mot aux Avis Officiels.

DISTRIBUTION DE PRIX .- Voyez : Palmare.

DOCUMENTS OFFICIELS .- Vovez: Statistiques.

EDUCATION.—De l'enseignement de la lecture, p. 7, 25, 46, 106.—
Singulières propriétés du nombre neuf, p. 8, 26.—Influence de
l'Instituteur en ce qui concerne la Religion et la Société, par M.
A. Lamy, p. 45.— Jean Rivard et l'Education, par A. Gérin
Lajoie, p. 63.—Discours de M. l'abbe Verreau, Principal de
l'Ecole Normale Jacques-Cartier, à la distributiou des prix, p. 131.
—Extraits du discours de Mgr. Dupanloup au Congrès de Malines
sur l'Education, p. 152.—De l'autorité du maître, par Schmit, p.
169.—Comment on embrouille et comment on aide la mémoirc,
par Emile Loubens, p. 169.—EXERCICES pour les élèves des
écoles—Problèmes: de géométrie, p. 9; d'arithmétique, p. 9.—
SULUTIONS des problèmes: de géométrie, p. 27; d'arithmétique, p. 27.—EXERCICES de grammaire, p. 66.

PARTIE ÉDITORIALE.-Enseignement agricole, p. 10.-Le Calendrier de l'Instruction Publique, p. 11 — Mort du Juge en Chef Lafontaine, p. 29.—Examen sur la Pédagogie et sur l'Agriculture, p. 29.—Ecole militaire de Québec, p. 48.—Décision Judiciaire, p. 49, 88.—Le choix des Instituteurs, p. 68.—Bibliothèque du Département de l'Instruction Publique, p. 68.—De la Publication des Rapports sur l'Instruction Publique, p. 87.—Examens et Distributions des Prix et des Diplômes dans les écoles normales, p. 109.—Examens Publics et Distributions de Prix dans les Universités, les Colléges, Académies et Ecoles Modèles, p. 110.—Correspondance du Département de l'Instruction Publique, p. 135.—A nos abonnés, p. 136.—Assemblée à Montréal pour former une association dans le but de protéger les intérêts des protestants dans l'Instruction Publique, p. 156, 170.—EXTRAITS des rapports de MM. les Inspecteurs d'Ecole, pour les années 1861 et 1862, p. 11, 30, 49, 69, 92, 113, 138.—Rapport du Surintendant de l'Education du Bas-92, 113, 138.—Rapport du Surintendant de l'Education du Bas-Canada, pour l'année 1863, p. 88.

EXEMPLES, (Bons) .- Voyez: Bulletin des Bons Exemples. ERRATA, p. 109, 121.

FAITS DIVERS, (Nouvelles et,) p. 15, 56, 76, 104, 120, 146, 164, 179.

LITTÉRATURE.-Célébration à Montréal du troisième anniversaire Séculaire de la naissance de Shakespeare, p. 57.—Discours de M. Day, p. 57.—Discours de M. Chauvean, p. 58.—Discours de M. McGee, p. 59.—Souvenirs de ma paroisse natale, par M. E. Renault, p. 81.—Voyez: Poésie.

LIVRES approuvés par le Conseil de l'Instruction Publique.—Voyez ces mots aux Avis Officiels.

NÉCROLOGIE —Lord Lansdowne, p. 15; Lord Normanby, p. 15; Lord Lyndhurst, p. 15; Lord Elgin, v. 15 et 35; Madame Trollope, p. 15; M. Thackeray, p. 15; le Dr. Whateley, p. 15; Mgr. Hughes, p. 15 et 36; M. Billault, p. 15; le Rév. M. Dufresne, p. 15; le Rév. M. Saint-Germain, p. 15; le Colonef Wolff, p. 15; M. Charles Têtu, p. 15; Melle Dulice Pérusse, p. 15; M. le Marquis de Barbançois, p. 16; Sir L. H. LaFontaine, p. 37; le Roi Maximilien de Barière, p. 55; fa duchesse de Parme, p. 55; famiral Hamelin, p. 55; le procureur-général de Cordoën, p. 55; M. Edouard Scallon, p. 55; le Dr. Nault, p. 55; M. Edouard Masse, fils, p. 55; l'amiral Du Petit Thouars, p. 76; Hippolyte Flandrin, p. 76; M. Ampère,

p. 76 et 77; l'historien Antonio Cavanilles, p. 76; le comte Charlemont, p. 76; le duc d'Athole, p. 76; le Rév. M. Brunet, p. 76; le Rév. M. Comte, p. 76; M. Henri Cartier, p. 76; l'Hon. F. Lemienx, p. 104; Meyerbeer, p. 104; le maréchal Pélissier, p. 104; M. Carrière, p. 104; Jean Reboul, p. 104 et 120; M. Charles David Têtu, p. 104; l'Hon. F. Baby, p. 119; Mgr. Gerbet, p. 146; M. Hachette, p. 146; M. Ambroise Rendu, p. 146; M. Flenry Deschambault, p. 146; le Dr. Deschambault, p. 146; le Rév. M. Prévost, p. 146; Sœur Saint-Henri (Delle Bridget McSweeney), p. 147; M. George Dorval, p. 147; M. Penjon, p. 147; le duc de Newcastle, p. 163; l'Hon. J. E. Turcotte, p. 178; George Desbarats, p. 178; Eugène Cassegrain, p. 178; Sœur St. Antoine (Marie Josephte Marceau), p. 178; Jasmin, p. 179; M. Alexandre Vattemare, p. 179; M. Mocquard, p. 179; M. Dayton, p. 179; l'amiral Romain-Desfossès, p. 179; Capitaine Speke, p. 179; Lord Spencer, p. 179; Taney, p. 179.

NOUVELLES .- Voyez: Petite Revue et Faits Divers.

POÉSIE.—Madel: Elégie Villageoise, par J C. Taché, p. 1.—Amende Honorable, par Victor de Laprade, p. 17.—Le Pont Victoria, par Benjamia Sulte, p. 60.—Les premiers vers de Voltaire, (Hymne à Ste. Geneviève), p. 60 — L'Ange et l'Enfant, par Reboul, p. 105.—Les Petites Sœurs des Pauvres, par Reboul, p. 106.—Tadoussac, par L. J. C. Fiset, p. 125.—Les Fils du St. Laurent, par Benjamin Sulte, p. 149.—Les Oiseaux Blancs, par F. X. Garneau, p. 165.—Mourir l par P. J. U. Baudry, p. 165—Paysage, par J. Auger, p. 166.—Ode, chanté au Château St. Louis par les Etudiants du petit Séminaire de Québec, en janvier 1770, p. 100. de Québec, en janvier 1770, p. 100.

PALMARE.—Distribution de prix aux élèves des Ecoles Normales:
Jacques-Cartier, p. 148; aux élèves de l'Ecole Modèle Jacques-Cartier, p. 121.—Ecole Normale Laval: aux élèves-instituteurs, p. 122—aux élèves-institutrices, p. 122; aux élèves de l'Ecole Modèle Laval, garçons, p. 123; filles, p. 124.—Collége de Ste. Anne-de-la-Pocatière, p. 148.

REVUE MENSUELLE, (Petite,) p. 14, 35, 54, 75, 102, 119, 144, 163, 177.

REVUE BIBLIOGRAPHIQUE.—Du bon ton et du bon langage, par Mme.

Drohojowska.—De l'art de la conversation et de la charité dans les conversations, par le Père Huguet, p. 51, 72, 97, 142, 159, 175.

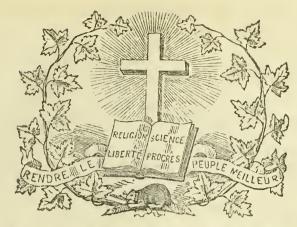
RAPPORTS du Scrintendant du Bas-Canada, et des Inspecteurs d'Ecole. -Voyez ces mots au titre : Education.

SCIENCE.—Revue Géographique de 1863, par Vivien de St. Martin, p. 2 et 18.—Jugement erroné de M. Ernest Renau sur les langues sauvages, par N. O., p. 5 et 20.—Encore un mot sur les langues sauvages, par N. O., p. 128.—Les deux Abbés de Fénélon, par M. l'Abbé Hospicc Verreau, p. 24, 41, 61, 84, 127, 150.—Les Aurores Boréales, par J. Chantrel, p. 166.—De quelle nation étaient les habitants de Stadacona et d'Hochelaga lors du voyage de Jacques-Cartier, par Koudiaronk, p. 168.—Voyez aussi: Compte-rendu des Cours Publics, Bulletin des Sciences, etc.

STATISTIQUES.—Tableau de la distribution de la subvention supplémentaire aux municipalités pauvres, pour l'année 1863, p. 38, 39, 40.—Tableau de la distribution de la subvention de l'éducation supérieure, pour l'année 1863, p. 77, 78, 79, 80.—Tableaux compris dans le Rapport du Surintendant, pour 1863, p. 88, 89, 99, 91, 92.

—Ameudement au Réglement général des Ecoles Normales du Bas-Canada, p. 86.





Volume VIII.

Montréal, (Bas-Canada) Janvier, 1864.

No. 1.

SOMMAIRE.—Littérature.—Poésie: Ma'lol, par J. C. Taché.—Science: Revue géographique de 1863, par Vivier de Saint Martin.— Jugement erroné de M. Ernest Renan sur les langues sauvages, par N. O. (suite.)—Education: De l'enseignement de la lecture, (suite.).—Singulières propriétés du nombre neuf, par M. Juneau.—Exercices pour les élèves desécoles: Problème de géométrie.—Problème d'arithmétique.—Avis Officiels: Livres approuvés par le Conseil de l'Instruction Publique.—Nominations: Examinateur.—Commissaires d'école.—Syndies d'écoles dissidentes.—Diplômes accordés par l'école Normale Laval.—Diplômes accordés par les Bureaux d'examinateurs.—Dons offerts à la bibliothèque du département.—Avis aux aspirants à l'enseignement.—Editorial: Enseignement agricole.—Calendrier de l'instruction publique.—Extraits des Rapports des Inspecteurs d'école pour 1861 et 1862.—Buletin des publications et des réimpressions les plus récentes: Paris, Québec, Montréal.—Petite Revue Mensuelle.—Nouvelles et l'aris, Québec, Montréal.—Petit Revue Mensuelle.—Nouvelles et l'aris des Lettres.—Annonces: Journal de l'Instruction Publique.—Bulletin des Sciences.—Bulletin des Lettres.—Annonces: Journal de l'Instruction Publique.

#### LITTERATURE.

#### POESIE.

MADEL.

ÉLÉGIE VILLAGEOISE.

Dans les champs qui chez nous bordent le cimetière, Souvent on voit errer la pauvre Madelon: Elle cueille des fleurs, pour orner une bière Qui dans le froid sépulcre entraîna sa raison.

Mais elle a conservé son grand œil noir qui brille Et de ses beaux cheveux le massif ondoyant: Sa voix est toujours douce, et sa taille gentille Se balance dans l'air comme un saule pliant!

Quand on l'entend chanter à travers la prairie, Tout chacun qui chemine arrête pour la voir Et, la suivant des yeux, on dit :--qu'elle est jolic! Dans son esprit, hélas! fera-t-il toujours soir?

> Lorsqu'elle était petite, A la maison qu'habite Sa pauvre mère en pleurs, On eùt dit que la fortune Avait à Madel la brune Promis toutes ses faveurs.

Et puis quand vint l'adolescence Succéder aux jours de l'enfance, Que ses parents étaient joyeux! Autant que belle elle était bonne: Oh! que de fois à la Madone Nous l'avous vu faire des vœux! Soudain, en son âme, Une douce flamme Répand la langueur: Gloire du village, Paul si beau, si sage, A touché sou cœur.

Bientôt brilla de l'hyménée L'heurc si chère à des amants : Heureux instants, Sainte journée, Témoins bénis des doux serments l

Chacun disait dans son langage, Du couple uni devant l'autel: —De qualités quel assemblage l C'est un contrat écrit au ciel.

De leurs amours, succès étrange Nul être ne se fit jaloux : Il semblait que, dit par un ange, Pareil décret plaisait à tous.

Bien du monde était à l'église; Car ce fut jour de grand émoi, Où le promis et la promise S'étaient venu donner leur foi.

Pour aller du marié trouver la maisonnette Il fallait passer l'eau: Le suivant et Madel, Paul et la bachelette Occupaient un bateau.

On voyait de partout flotter sur la rivière Des canots pavoisés: Chansons de batelier, refrains de batelière Fêtaient les épousés.

C'était trop de bonbeur! Dans sa course joyeuse, Un bateau chavira. De tous les villageois la troupe généreuse Vite au secours vola.

On s'empresse: un, deux, trois sont retirés de l'onde; Mais l'autre a disparu. Une âme des vivants vient de quitter le monde; Le bon Paul a vécu!

Dans le cristal de l'eau, dans le courant qui coule, Madel fixa les yeux.... Puis dit, en regardant étrangement la foule: —Que mon Paul est heureux!

Vers un monde meilleur, de la chère innocente L'esprit s'est envolé; Sans chagrins désormais, de son Paul elle chante Le bonheur révélé.

A quelques jours de là, le funébre cortége Gondoisait un cercucil:

Dans ses habits de noce aussi blancs que la neige, Madel suivait le deuil.

Elle semait des fleurs sur le drap mortuaire Qui courrait ses amours.

Mon Dieu! qu'elle était belle, en portant Paul en terre Dans ses chastes atours!

A peine d'ici bas, depuis, dans la chapelle, Ou dans le lieu de paix, Chaque jour elle vient, dispose et renouvelle Les bouquets qu'elle a faits!

Dans les champs qui chez nous bordent le cimetière, Souvent on voit errer la pauvre Madelon : Elle cueille des fleurs pour orner une bière Qui, dans le froid sépulcre, entraîna sa raison!

J. C. TACHÉ.

(Soirées Canadiennes.)

#### SCIENCE.

#### Revue Géographique, 1863.

A l'heure où nous traçons ces lignes, la relation avidement attendue du capitaine Speke n'a pas encore parn; mais sur plusieurs points notables, des communications ont été faites à la Société de géographie de Loudres qui permettent déjà d'apprécier quelquesuns des grands résultats de l'expédition. Le Tour du Monde con-sacrera à ce voyage mémorable la place que son importance réclame; nous voulons seulement aujourd'hui nous arrêter à un ou deux points parmi ceux qui apportent à la géographie de l'Afrique les données les plus nonvelles, on qui soulèvent dans la science des questions controversées.

Quelques mots d'abord sur le climat des contrées parcourues. Les anciens, qui out cru si longtemps qu'une zone torride absolument inhabitable formait, sous l'équateur, une infranchissable barrière entre les deux zones tempérées du globe, auraient été bien étonnés si un de leurs voyageurs avait pu leur affirmer que la température de l'Afrique équatoriale est beaucoup plus modérée et plus ai-ément supportable qu'un été de Rome ou de Naples; et aujourd'hui encore, la série d'observations faites durant une année entière par MM. Speke et Grant, sous l'équateur même ou à très-peu de distance, est de nature à rectifier bien des idées populaires sur les températures équatoriales. Dans l'espace de cinq mois passés à Karagoué, à un degré et demi au sud de la ligne, du mois de dé-cembre 1861 au mois d'avril 1862 (ce qui comprend le double passage vertical du soleil au-dessus du lac), la température oscilla entre vingt-cinq et vingt-neuf degrés du thermomètre centigrade, et atteignit une seule fois vingt-neuf degres et demi. Les nuits apportaient invariablement une impression de fraîcheur. A neuf heures du soir, le thermomètre se maintenait entre seize et vingtdeux degrés, et l'heure la plus froide de la nuit entre quatorze et dix-huit degrés. Une constitution européenne s'accommoderait admirablement d'un pareil climat, qu'explique suffisamment l'élévation de la contrée au-dessns du niveau de la mer. On sait combien la hauteur du platean ibérique, qui n'est cependant que de six cents mètres, influe sur la température de la Castille et de Madrid; or, l'altitude de la localité où ont été suivies ces observations thermomètriques de nos deux voyageurs africains est au moins

Ce qui convient moins à l'Européen, c'est la continuité presque incessante des pluies. La division si nettement tranchée d'une saison sèche et d'une saison pluvieuse aux approches des tropiques n'existe plus à la proximité de l'équateur. La saison pluviense, c'est l'année toute entière. Il n'y a pas de mois sans pluie; seulement il y a des mois plus constamment pluvieux, d'autres moins. Les mois qui comptent le plus grand nombre de jours de pluie sont avril et mai, octobre et novembre, c'est à-dire les deux époques de l'aunée où le soleil plane à pic sur les con-trées voisines de la ligne des équinoxes. Au total, le relevé d'une année donne deux cent quarante jours, ou huit mois pleins, de pluies plus on moins violentes.

de neuf cent cinquante mètres

Ce qui fait bien sentir l'influence prédominante de l'élévation du pays sur sa température, c'est qu'à mesure que, descendant des

hauteurs da platean du Nyanza, on s'éloigne de l'équateur, en suivant la large vallée où les eaux du lac s'écoulent vers le nord, le thermomètre s'élève de plus en plus. A Gondokoro (altitude, six cent vingt-huit mètres), la température des mois de février et de mars oscille non plus entre vingt-cinq et vingt-neuf degrès, comme au Nyanza, mais entre trente-trois et trente-neuf. A Khartoum, par quinze degrés et demi de latitude nord, les chaleurs extrêmes de l'été dépassent quarante-cinq degrés.

Un des grands services que le capitaine Speke aura rendus à la géographie de cette région de l'Afrique, est d'avoir enfin fixé d'une manière certaine, par de bonnes observations de latitude et de longitude, la position de ce point de Gondokoro sur laquelle régnait une étrange incertitude. Gondokoro est un établissement fondé en 1850, sur la rive droite du fleuve Blanc, par les missionnaires catholiques d'Autriche, à quelques heures du village intérieur de Bélénia, où réside le chef des Bari, une des plus fortes penplades de ces cantons. Jusqu'à ces derniers temps, la station de Gondokoro était le point extrême que les Européens venus de Khartoum eussent atteint en remontant le fleuve Blanc. M. d'Arnaud, un ingénieur français qui dirigeait la seconde expédition envoyée par Méhémet Ali, en 1840, pour reconnaître le fleuve, avait cru pou-voir fixer la position de l'île de Tchankèr (vis-à-vis de laquelle on fenda plus tard Gondokoro) par 4° 42′ 42″ de latitude nord, et 29° 10' de longitude à l'est du méridien de Paris. Cette positoin, qui fut considérée comme incertaine, était en réalité très-rapprochée des chiffres vrais; mais ce fut une bien autre perplexité, lorsqu'en 1850 le P. Knoblecher annonça que Gondokoro devait être reculé de près de trois degrès à l'ouest de la position donnée par M. d'Arnaud! Comme les éléments du calcul du P. Knoblecher n'avaient pas été publiés, on n'avait pu les vérifier, non plus que ceux de M. d'Arnaud, et on dut attendre que de nouvelles observations, contrôlées par un astronome, vinssent débroniller cette inextricable confusion.

Ce n'était pas seulement le point extrême des reconnaissances européennes, c'était le tracé tont entier du sleuve Blanc, qui flottait dans un espace de plus de soixante-dix lieues entre le sud et le sud-est, attendu qu'il n'avait pas été fait d'autre observation entre Gondokoro et Khartoum.

C'est cette incertitude que le capitaine Speke a fait enfin disparaître. Ses déterminations, vérifiées et calculées par M. Airy, de l'établissement royal de Greenwich, donnent pour la position définitive de Gondokoro:

> Latitude nord, 4° 54' 5", Longitude est de Paris, 29° 25' 16".

La source du Nil est-elle découverte? Grande question, fort agitée dans le monde géographique, mais qui ne nous paraît pas avoir été posée dans ses véritables termes.

On nous permettra d'y insister un moment.

Pour la société de géographie de Loudres, en tant qu'on peut la regarder comme représentée par son honorable président, sir Roderick Murchison, la découverte est un fait acquis, certain, hors de discussion. Ecoutons la voix si pleine d'autorité de l'éminent

"Dans sa récente expédition avec le capitaine Grant, a dit sir Roderick, le capitaine Speke a prouvé que le grand lac d'eau donce qu'il a nommé Victoria Nyanza est la source principale du Nil Blanc, et cette grande déconverte est un des plus beaux triomplies géographique, de l'histoire. Les siècles ont succédé aux siècles; depuis les temps antiques des prêtres ègyptiens et des Césars jusqu'à nos temps modernes, nombre de voyageurs ont essayé de remonter le Nil jusqu'à ses sonrces: tous ont échoué. attaquant la même recherche par une route opposée, en partant de Zanzibar, sur la côte orientale d'Afrique, pour gagner la région des sources par les hautes plaines du plateau central qui forme, sous ce méridien, la ligne de partage des eaux entre le nord et le sud de l'Atrique, nos deux braves officiers de l'armée de l'Inde sont arrivès au véritable réservoir d'où s'épanche le Nil. De là ils ont descendu le cours du noble fleuve en se portant au nord jusqu'en Egypte, et démontré ainsi que le fleuve Blanc, qu'ils ont suivi, est le corps du Nil, tandis que le fleuve Bleu n'est qu'un simple tributaire, de même que l'Atbara et les autres affluents."

Telles sont les paroles que M. Murchison a fait entendre au sein de l'Association britannique pour l'avancement de la science.

Nul plus que nous ne se joint de grand cœur à cette acclamation chaleureuse d'une gloire si bien conquise; il convient cependant de dominer ce premier élan d'enthousiasme, et, dans la rigueur scientifique, de laisser à la découverte des deux explorateurs son vrai caractère et ses véritables limites. Que le Nyanza soit le réservoir principal du haut Nil, alimenté à la fois par les pluies diluviennes de la zone équatoriale et par les nombreux courants qui descendent des montagnes neigeuses, cela est certainement trèsprésumable, d'antant plus présumable que cet ensemble de circonstances physiques est en parfaite harmonie avec les informations que le géographe Ptolémée avait recueillies sur l'origine du fleuve, et qu'il nous a transmises. Mais enfin, si forte qu'elle soit, ce n'est qu'une présomption; et le savant président de la Société de Londres ne pourra nier qu'avant de prendre rang définitif dans la science, cette présomption a besoin d'être constatée par une vérification directe.

La question, d'ailleurs, se complique de considérations dont il importe de tenir compte. Que l'on veuille déterminer, sur la carte ou sur le terrain, la source d'un simple courant, d'une rivière de peu d'étendue, cela ne souffre aucune difficulté; il n'y a là ni voile mysterieux ni complication physique. Mais il en est autrement quand on veut reconnaître l'origine de ces vastes artères fluviales qui recueillent les eaux de la moitié d'un continent. Peut-on dire avec certitude, parmi les torrents qui descendent du flanc neigeux des Alpes des Grisons, lequel est la vraie source du Rhin? Est-ce le Mittel, est-ce le Hinter, est-ce le Vorder-Rhein? A vrai dire, c'est seulement à Coire que le Rhin commence réellement. Il y a beaucoup de hasard dans l'application qui s'est faite du nom des fleuves à leur origine, et il s'en faut bien que les applications consacrée; soient toujours d'accord avec la raison physique. C'est ainsi, pour ne pas sortir de notre région alpine, que la vraie tête du Danube, c'est l'Inn, comme la vraie tête du Pô, c'est le Tessin; car le Tessin, l'Inn, le Rhin et le Rhône, c'est-à-dire les quatre fleuves les plus importants de l'Europe occidentale, rayonnent d'un même groupe de montagnes, d'un massif qui est le nœud central de la chaîne des Alpes.

Si le point initial d'un grand fleuve est un problème si compliqué et d'une solution si difficile même au cœnr de l'Europe, que sera-ce donc au fond des contrées barbares et à peine connaes de l'Afrique intérieure?

Ce probleme, M.M. Speke et Grant l'ont-ils résolu? Ont-ils mê-

me cherché à le résoudre?

Assurément non. Les deux courageux explorateurs ont traversé de part en part une région centrale où nul Européen avant eux n'avait pénètrés. Ils ont vu les premiers la région mystérieuse où le fleuve d'Egypte a son origine; ils en ont aplani la route à ceux qui viendront après eux. La sont la gloire du voyage et l'éternel honneur de leur nom. Mais la source du fleuve, ils ne l'ont ni cherchée ni découverte.

Je dirai plus: à certains égards cette recherche eût été prematurée.

N'oublions pas ce qu'est le Nil dans la partie extrême de son

bassin, où se trouvent ses origines.

Ce n'est plus, comme en Nubie et en Egypte, un canal unique contenu dans une vallée sans affluents; c'est un vaste réseau de branches convergentes venant de l'est, du sud et du sud-ouest, et toutes ensemble se déployant probablement en un immense éventail qui embrasse peut-être la moitié de la largeur de l'Afrique sous l'équateur. Quelle sera, parmi ces branches supérieures, celle que l'on devra considérer comme la branche mère? là est la question. Il est de fait que l'opinion locale,—et nons avons sur ce point des témoignages fort anciens,— a toujours regardé notre fleuve Blanc, le Bahr el-Abyad des Arabes, comme le corps principat du fleuve; mais en admettant cette notion comme physiquement exacte, et nous la croyons telle, il reste encore à constater, par des reconnaissances directes, l'importance respective des branches supérieures dont se forme le Bahr el-Abyad. C'est alors qu'il sera possible de se prononcer en connaissance de cause sur la question du Caput Nili.

Ce n'est pas au hasard, ni avec précipitation, qu'un tel problème, soulevé depuis tant de siècles, doit être résolu. Puisque la solution a été réservée à notre âge, elle doit avoir un caractère rationnel et scientifique. Elle doit être basée uniquement sur la raison

physique.

Je m'explique.

Si incomplète que soit encore en ce moment notre connaissance des parties intérieures de l'Afrique australe, et en particulier de la zone qui s'étend presque d'une mer à l'autre, sur une largeur de plusieurs degrés, aux denx côtés de l'équateur, les explorations récentes du Dr. Livingsione dans le sud, du Dr. Barth au nord-ouest, et de MM. Burton et Speke dans la région des grands lacs, sans parler des reconnaissances mêmes du Bahr el-Abyad et de quelques-uns de ses tributaires, suffisent déjà pour mettre en évidence ce fait très-important, que l'origine de tous les grands fleuves de l'Afrique, le Zambézé, le Binoné, le Chari, aussi bien que le Nil, converge vers la zone équatoriale.

Cette disposition est un trait caractéristique de la configuration africaine. Les détails nous sont encore inconnus, mais nous pouvons nous rendre compte de l'ensemble. La conséquence évidente, e'est que cette zone centrale, d'où rayonnent tous les grands cours d'eau qui vont aboutir aux trois mers environnantes, est la partie la plus élevée du continent. Il doit y avoir là un système d'alpes africaines, dont les pies neigeux du Kênia et du Kilimandjaro, audessus des plages du Zanguebar, et les groupes de montagnes èlevées aperçus par le capitaine Speke à l'onest du Nyanza, nous donnent une première idée.

Or, c'est une loi générale des pays d'alpes, qu'il s'y trouve un nœud, un massif culminant, d'où sortent les plus grands cours

d'eau dans toutes les directions.

J'en ai cité tout à l'heure un exemple pour nos Alpes d'Europe; il est présumable qu'il doit y avoir quelque chose d'analogue en Afrique. Je ne dis pas que cela soit nécessairement; je dis que cela est présumable. C'est un beau champ d'investigations ouvert aux explorateurs.

Une conséquence naturelle se tire de ces considérations: c'est que s'il existe en effet, comme tout l'indique, un massif culminant au cœur de la zone équatoriale analogue au massif du Saint-Gothard dans les Alpes helvétiques, celle des branches dont se forme le fleuve Blanc qui sortirait de ce massif devrait être regardée, à l'exclusion de toutes les autres, comme la vraie tête du Nil.

Ceci éloigne tout arbitraire et coupe court à toute controverse.

#### III.

C'est une chose bien remarquable que l'ardeur d'investigation qui s'est déployée dans ces derniers temps sur une terre où le pied d'un Européen ne s'était jamais posé avant 1840. La dévorante activité de notre génération aura fait en vingt-cinq ans ce qui avait défié les efforts de vingt-cinq siècles. Cette ardeur va s'accroître encore par l'heureuse issue de l'expédition anglaise, en même temps que le champ d'explorations se sera immensément agrandi. Le voyage du capitaine Speke est de ceux qui donnent aux entreprises scientifiques une puissante impulsion.

Dèjà l'influence s'en fait sentir, et de prochaines entreprises se préparent. En attendant, le haut Nil nous offie le spectacle peu ordinaire de voyageurs dilettantes, de ceux qu'on était habitué à voir suivre les sentiers depuis longtemps battus, organiser à grands trais des courses dirigées vers les parties les plus sauvages et les moins connues de ces contrées nouvelles; et cc qui rend le fait plus singulier, c'est que ce spectacle nous est donné par des femmes, des femmes d'une très-haute position. J'ai déjà fait, il y a six mois, quelque allusion à ce voyage; je puis aujourd'hui en faire connaître la suite et entrer dans un peu plus de détails.

Nos héroïnes sont des Hollandaises, et c'est la plus jeune, as-

sure-t-on, MIle Alexandrina Tinné, qui est l'âme de ces courses aventureuses. Sa mère et sa tante, qui l'accompagnent, sont les filles de l'amiral Van Capellen, et l'une d'etles est attachée comme dame d'honneur à la maison de la reine de Hollande. Entraînées par l'insatiable ardeur de miss Alexandrina (son père est Anglais), ces dames ont déjà parcouru à plusieurs reprises l'Egypte et la région des cataractes. Elles ont tenté de remonter le cours inexploré du Sobat (le premier affluent du Nil en venant de Khartoum), qu'elles représentent comme un courant médiocre, si ce n'est au temps des pluies. Elles étaient à Gondokoro quelques semaines avant l'arrivé du capitaine Speke. Elles ont depuis organisé une nouvelle excursion, plus difficile et plus hasardeuse. Plusieurs voyageurs, actuellement présents dans ces contrées lointaines, entre autres M. de Heuglin et le Dr. Steudner, s'engagèrent avec empressement dans ce bataillon d'honneur. Mlle Tinné et ses volontaires marchent entoures d'une véritable flottille. Des barques chargées de provisions et d'objets d'échange accompagnent le petit vapeur qui porte le pavillon amiral. On a laissé le canal pratiqué du haut fleuve Blanc, pour se porter plus à l'ouest par le Bahr el-Ghazal. C'est là que les dernières nouvelles laissent la caravane, bien décidée à s'avancer dans cette direction aussi avant que pos-

"La saison est décidément bien avancée, écrivait du Bahr el-Ghazal, à la date du 21 mars dernier, la mère de miss Alexandrina, et il peut se faire que nons nous embourbions dans les pluies et la boue; mais ne vous alarmez pas. Nous avons deux savants pour nous conduire, soixante-dix ou quatre-vingts soldats bien armés pour nous garder, — sans compter la renommée qui nous précède, et l'idée que c'est la fille du sultan qui voyage sur un vaisseau de feu!"

Les deux savants de Mme Tinné ne l'ont pas suivie senlement en curieux; là, comme partout, ils voyagent en observateurs. Mais, hélas! des deux guides de l'expédition il n'en reste qu'un aujourd'hui; au milieu de cette troupe pleine de courage et d'entrain, la mort a saisi sa proie. Le docteur Steudner, attaqué par ce mal terr ble qu'on nomme les fiévres paludéennes, véritable empoisonnement par les miasmes de l'atmosphère, a succombé le 10 avril, au moment où les voyageurs, sortis des marécages du Bahr el-Ghaza', allaient entier dans une région plus élevée et moins insalubre. M. de Henglin lui-même avait été fort éprouvé. Ses dernières lettres sont du 5 juillet, il se regardait alors comme hors d'inquiétude. Mais les grandes pluies étaient arrivées, et le déboidement des rivières ne permettait plus d'avancer. Il n'en faut pas moins attendre du zèle du voyagenr d'importantes observations sur des contrées qui n'ont été vues jusqu'à présent que par les tiaitants de gomme et d'ivoire, dont les informations, en ce qui tonche à la géographie, sont nécessairement vagues et fort impar-

#### IV.

Il est fort à regretter, assurément, que la mission organi ce à Gotha, il y a trois ans, pour la recherche des traces de Vor 1 et la poursuite des explorations du Soudan, se soit dissoute et dispersée presque en touchant le sol d'Afrique, montiant ainsi per un nouvel exemple, après l'entreprise avortée du comte d'Esc. yrac de Lauture, combien il est difficile de maintenir l'unité cans les éléments d'une expédition collective; mais la mission allemande, malgré sa dissolution précoce, n'en aura pas moins marque son passage par des travaux qui laisseront leur trace. M. de Heuglin, son pre-mier chef, accompagne du naturaliste de l'expédition, le docteur Steudner (celui-là même qui vient de succomber dans les marécages de Bahr el-Ghazal), après avoir revu une partie de l'Abyssinie, a étudie de nonveau (1) les territoires de la Haute-Nubie qui bordent au nord les derniers gradins du plateau abyssin; et nous l'avons laissé tout à l'heure sur la flottille des dames Tinné, à l'entrée des pays inexplorés qui s'étendent au loin vers l'intérieur à l'ouest du haut fleuve Blanc. Son successeur dans la conduite de la mission, M. Werner Munzinger, avant de se diriger sur Khartoum et le Kordofan avec l'astronome Kinzerbach, avait aussi consacrè une longue étude aux populations nubiennes limitrophes du Tigré, et à leurs territoires dans la direction de Souâkin; et il a pu dire sans présomption que ses courses dans le Baza (entre le hant Athara et la mer Rouge) "avaient donné à la géographie une nouvelle terre, et à l'ethnographie un nouveau penple." Des determinations astronomiques, de nombreux relevés, des vocabulaires, des études linguistiques, des informations de toute sorte, en un mot, sont sortis de ces investigations locales dont il n'y a de rublié jusqu'à présent qu'une faible portion; elles enrichiront singulière-ment ce coin de la carte d'Afrique, où elles répondent en partie au royaume du Mérodé des auteurs classiques.

A ces informations nouvelles on peut joindre dès à présent la riche moisson de renseignements que renseime la belle et savante relation des courses de feu M. le baron de Barnim dans le Senna'ar et la haute Nubie, que vient de publier son compagnon de voyage, le docteur Hartmann. Ce livre remarquable, qui est à la fois une œuvre d'art et de science, mériterait ici un espace que je ne pnis lui donner; mais sans doute le Tour du Monde le fera connaître à ses lecteurs d'une manière plus spéciale et tout à fait digne de la double importance de l'ouvrage. Disons enfin qu'à cette masse de précieux renseignements sur des pays à peine connus de nom il y a vingt-cinq ans, notre compatriote Guillaume Lejean a joint tout récemment sa part d'informations, recueillies avec l'intelligence et le zèle dont il a donné déjà tant de preuves.

Le nom de M. Lejean est bien connu de nos lecteurs. Nommé, l'année dernière, après son retour du fleuve Blanc, au poste d'agent consulaire en Abyssinie, il a pris la route de Khartoum pour se rendre à Gondar. Ses lettres, comme toujours, sont nourries de faits et pleines d'intéressants aperçus. L'une d'elles, imprimée au cahier de septembre du journal géographique du docteur Petermann (2), donne des indications nouvelles sur le cours de l'Atbara au voisinage de la source, et sur la vraie forme du grand lac Tzana, mal figuré sur nos meilleures cartes; puis, avec son ardeur habituelle, le voyageur énumère une série de courses en perspective, tant au nord qu'au sud des provinces du Négous. Malheureusement, depuis la date de cette lettre (elle est du 22 février), il est survenn pour M. Lejean des circonstances extrémement fâ-cheuses, qui compromettent fort la réalisation de ses excellents projets. Par des motifs jusqu'à présent assez mal expliqués, l'em-

pereur Théodore, après avoir fait à notre compatriote un accueil les p'us flatteurs, revenant tout a coup sur ces bonnes dispositions, fit saisir M Lejean qui fut tete en prison.

Mais dans ce malheureux pays, dont on pouvait croire les des-tinées mieux assises depuis les événements qui avaient mis le pouvoir souverain aux mains de Théodore, une nouvelle révolution est survenne qui a tout remis en question. Cette révolution, du moins, a en pour M. Lejean l'henreux résultat de le rendie à la liberté. Voici ce que 'on rapporte: Un soulèvement formidable aurait éclaté dans le Choa (dont le Raz a été dépossédé il y a deux ou trois ans); et l'empereur Théodore, accouru pour réprimer le mouvement, aurait été complètement défait. Selon un usage assez habituel en Abyssinie à l'égard des prisonniers d'importance, Theodore avait fait amener M. Lejean à la suite de son armée; si vien que dans la déroute notre compatriote est tombé aux mains du vainqueur, qui l'a traité, assure-t-on, avec toutes sortes d'égards. Les lettres du voyageur lui-même ne sauraient manquer de nous apporter bientôt de plus complets renseignements.

Nous avons été arrêtés longtemps dans ces régions du haut bassin du Nil, où se concentrent tant d'efforts et de persévérance énergique : c'est que là est le grand intérêt actuel des explorations africaines. Nous pouvons passer plus rapidement en revue les entreprises qui se préparent ou se poursuivent dans les autres parties de l'Afrique, bien que plusieurs ne manquent ni d'importance ni d'avenir.

De sinistres nonvelles sont arrivées de Sondan: la mort de M. de Beurmann, annoncée depuis un certain temps et dont on s'efforçait de donter, paraît maintenant trop certaine. Il était parti de Kouka, le 26 décembre 1862, pour tenter la route du Ouadây par le nord du lac Tchad; c'est dans cette tentative qu'il a succombé. Les détails manquent encore. C'était sur le docteur Beurmann que reposaient les dernières espérances du comité de Gotha pour les

explorations du Soudan oriental.

Sur notre territoire algérien et ses oasis du sud, rien de considérable à signaler, si ce n'est la relation officielle des commissaires envoyés à Gh'adamès, dans les derniers mois de 1862, pour conclure avec les Touâreg une convention commerciale, et la publication prochaine d'un volume de M. Henry Duveyrier, avec une grande et belle carte où sont tracés tous les itinéraires de ses trois années de voyages dans les parties inexplorées du Sahara algérien et dans le pays des Touâreg. Le livre de M. Duveyrier sera une acquisition précieuse pour la géographie de ces contrées sahariennes, où tant d'intérêts considérables s'ouvrent aujourd'hui pour nous, et, en attendant, la relation des commissaires de Gh'adamès nous apporte des données d'une grande valeur pour l'étude physique et économique du Sahara tripolitain et de ses populations.

A l'antre extrémité de la région de l'Atlas, un voyageur allem ind, M. Gerhard Rohlf de Brême, est parvenu l'année dernière, sous les dehors d'un Arabe musulman, à visiter les oasis de Tafilelt et de Fighig, dont nons n'avons jusqu'à présent aucune relation européenue, et le récit de cette excursion vient d'être publié dans les Mittheilungen (1). Dans les conditions où il a fait cette traversée de caravane, M. Rohlf n'avait avec lui aucun instrument et n'a pu faire aucune observation, pas même avec la boussole; néanmoins sa notice a pour nous le vif intérêt d'une course accomplie à travers un pays inconnu. On y prend au moins une idée général de la nature et de la disposition du pays, avec des détails tout à fait neufs sur les localités principales. C'est, au total, une bonne acquisition pour la géographie. M. Rohlf, revenu dans la previous d'Oran a disposition pour la géographie. province d'Oran, se disposait à entreprendre la traversée du grand désert jusqu'à Tunbouktou. Un à un, tous les voiles qui naguère encore nous dérobaient ces vastes contrées du nord-ouest de l'Afrique s'écartent devant nous, et la carte se couvre rapidement de détails qui nous montrent le Sahara sous un aspect tout nouveau.

Au Sénegal, le retour de M. Faidherbe au poste de gouverneur, dont on l'avait vu s'éloigner avec tanf de regret il y ann an, est d'un heureux présage tout à la fois pour le rapide développement de la colonie et de l'extension de nos counaissances sur les contrées et les tribus environnantes. M. Gérard, le célèbre tueur de lions, a ambitionné une gloire plus haute que celle d'intrépide chasseur; il a pensé, sans donte, que les sauvages n'étaient pas plus rudes à affronter que les lions de l'Atlas, et il a voulu, lui aussi, devenir un explorateur. Après plusieurs projets conçus et abandonnés, il a trouvé à Londres les moyens d'organiser un voyage de découvertes dans la haute Guinée, au-dessus de l'Achantî. Il y a là tonte une région inconnue entre les pays de la côte et le bassin.

<sup>(1)</sup> M. de Henghlin avait déjà vn une partie de ces territoires peu connus, dans un premier voyage (1852) dont il a publié la relation sons le titre de Voyages dans le nord-est de l'Afrique (Reisea in Nord-Ost Afrika, 1867).

<sup>(2)</sup> Mittheilungen, 1863, No. 9.

<sup>(1)</sup> Au No. 10 de 1863, cahier d'octobre.

supérieur du Dhioliba; si M. Gérard peut y porter ses reconnais-sances et y utiliser les instruments dont il a dû se rendre l'emploi familier, il aura bien mérité de la science.

> VIVIER DE SAINT MARTIN. Le Tour du Monde.

(A continuer.)

#### Jugement erroné de M. Ernest Renan sur les langues sauvages.

(Suite.)

Afin de n'être pas trop long, passons vite à la page 22: "On " peut dire que les langues ariennes, comparées anxlangues sémiti-"ques, sont les langues de l'abstraction et de la métaphysique, com-" parées à celles du réalisme et de la sensualite." Nous ne croyons pas qu'on puisse le dire; nous pensons, au contraire, qu'il y a simi itude parfaite, entre les unes et les autres de ces langues. Mais M. Renan qui croit pouvoir le dire, devra dire anssi que les langues américaines tiennent à la fois des langues ariennes et des langues sémitiques, mais beaucoup plus des premières que des secondes. Car, d'un cô'é, elles se font remarquer par leur souplesse merveilleuse, leurs flexions variées, leurs particules délicates, leurs mots composés. A tous ces égards, l'algonquin et l'iroquois laissent bien loin derrière eux le grec et l'allemand euxmêmes. C'est à peine s'ils leur sont inférieurs pour ce qui regarde cet admirable secret de l'inversion qui permet de conserver l'ordre naturel des idées sans nuire à la détermination des rapports grammaticaux. D'où il résulte que nos idiomes sauvages peuvent tout aussi bien que les langues ariennes, nous TRANSPORTER TOUT D'ABORD EN PLEIN IDEALISME, ET NOUS FAIRE ENVISAGER LA CRÉA-TION DE LA PAROLE COMME UN FAIT ESSENTIELLEMENT TRANSCEN-DENTAL.

D un antie côté, en parcourant la série des racines américaines, nous en tronvons un certain nombre qui sont empruntées à l'imitation de la nature, avec cette énorme différence, toute à l'avantage des idiomes d'Amérique, que les racines sémitiques offrent toujours, d'après M. Renan, un premier sens matériel appliqué, par des transitions plus ou moins immédiates, aux choses intellectuelles, tandis que les racines américaines, désignant des objets de l'ordre métaphysique, n'out actuellement qu'une seule acception, qu'un seul sens, l'acception intellectuelle, le sens psychologique. Âiosi quand il s'agira d'exprimer un sentiment de l'âme, les Aniéricain ne seront pas obligés comme les Semites, d'avoir recours au mouvement organique qui d'ordinaire en est le signe. S'ils peuvent exprimer comme en hébren, l'idée par exemple de colère. de plusieurs manières également pittoresques et toutes empruntées à des faits physiologiques, ils peuvent aussi exprimer cette idée, et plus communément ils l'expriment par un terme auquel il serait difficite d'assigner actuellement un premier sens matériel.

Nous disons, actuellement, car nous soinmes entièrement persuadé que dans toutes les langues sans exception, les termes métaphysiques originent d'ordinaire de quelque fait physiologique, on sont empruntés à l'imitation de la nature, et, conséquemment, n'ont é'é appliqués aux choses intellectuelles que par des transitions plus ou moins immédiates. Ici s'applique dans toute sa force le fameux axiome de l'Ecole d'Aristote : NIHIL EST IN INTELLECTU QUOD PRIUS NON FUERIT IN SENSU. Eh! l'exemple lui-même que cite M. Renan, le mot colère n'a-t-il pas une origine sensuelle, ne

tient-il pas sa raison d'être d'un fait physiologique?

Voici maintenant de quelle ingénieuse manière notre habile critique explique la richesse des langues sauvages "Les linguistes "ont été surpris, dit-il, (1) de trouver, dans les langues réputées " barbares, nne richesse de formes à laquelle atteignent à peine les "langues cultivées (dites plutôt : A LAQUELLE SONT LOIN D'ATTEIN-"DRE...) Rien de plus vrai, dés que l'on accorde que cette variété
"c'est l'indétermination même. Les langues qu'on peut appeler
"primitives sont riches parce qu'elles sont sans limites. Chaque "individu a eu le pouvoir de les traiter presque à sa fantaisie; mille "formes superflues se sont produites, et elles coexistent jusqu'à ce que le discernement grammatical vienne à s'exercer. C'est un "arbre d'une végétation puissante, auquel la culture n'a rien re-"tranché, et qui ètend ses rameaux capricieusement et au hasard. "L'œuvre de la réflexion, loin d'ajouter à cette suraboudance, sera "toute negative; elle ne fera que retrancher et fixer. L'élimination "s'exercera sur les formes inuti es; les superfétations seront bannies; "la langues sera déterminée, réglée, et, en un sens, appauvrie."

Voilà certes de belles phrases, des termes sonores et à effet; on ne pent s'empêcher d'admirer la brillante imagination de l'écrivain,

son style est magique. Hélas! quel dommage que la vérité y fasse défaut! M. Renan a manqué sa vocation, il était né poète. Au heu de faire de la philologie, nous regrettons qu'il n'ait pa- mis en vers français les métamorphoses d'Ovide ou le Talmud de Baby-

Un peu plus loin (p. 136) il ajoute: "Tontes les langues sont riches dans l'ordre d'idées qui leur est familier; seulement cet "ordre d'idées est plus ou moins étendu on restreint.... Dans le "cercle d'idées où se mouvait l'esprit des Juifs, leur langue était "aussi riche qu'aucune antre : car, si les racines liébraïques sont en "petit nombre, elles ont l'avantage d'être d'une extrême fécondité... "Il semble que les Sémites aient visé à l'économie des radicaux, "et aspiré à tirer de chacun d'eux, au moyen de la dérivation, tout ce qu'il pouvait contenir." (Loc. cit. passim.)

Quant à nous, nous ferons observer que les langues américaines sont plus riches en radicaux que les langues sémitiques, et leurs radicaux plus féconds. Outre ces deux immenses avantages, les langues d'Amérique possédent au plus haut degré la faculté de produire des mots composés. Aussi est-il bien rare qu'elles aient recours à des emprunts comme ont fait et font encore tons les jours nos langues académiques: elles trouvent abondamment dans leur propre fonds tout ce qui est nécessaire à la pensée; elles ne sont

pas mendiantes comme les nôtres.

Enfin, en terminant la première partie de son livre, M. Renan compare encore les langues sémitiques avec les langues indo européennes. En dépit de toutes les analogies qu'il constate lui-même, en dépit de l'amorité du très-grand nombre des philologues, il veut absolument qu'il y ait une différence radicale entre le système grammatical des unes et celui des autres. Quant à la partie lexicographique, il est bien forcé d'admettre que plusieurs racines sont communes à ces deux classes de langues; mais il trouve la raison de cette identité soit dans le hasard, soit dans l'onomatopée, soit enfin, remarquez bien, dans l'unité psychologique de l'espèce HUMAINE!!!

Il nie positivement qu'on puisse tronver cette identité dans l'unité primordiale du langage qu'il traite de ridicule chimére, et dont il attribue la croyance legendaire au mythe le plus bizarre. An reste, cela est tout naturel. Comment, en effet, admettrait-il cette unité primitive du langage, lui qui refuse même d'admettre l'unité de l'espéce humaine. Ecoutons sa profession de foi : "Il "ne peut entrer (1) dans la penséc de personne de combattre un "dogme que les peuples modernes ont embrassé avec tant d'empres-"sement, qui est pre-que le seul article bien arrêté de leur symbole "religienx et politique, et qui semble de plus en plus devenir la base "des relations humaines sur la surface du monde entier; mais il est "évident que cette foi à l'unité religieuse et morale de l'espèce "humaine, cette croyance que tous les hommes sont enfants de Dieu "et frères, n'a rien à faire avec la question scientifique qui nous "occupe ici. Aux époques de symbolisme, on ne ponvait concevoir "la fraternité humaine sans supposer un seul couple faisant rayonner "d'un seul point le genre humain sur toute la terre; mais avec le "sens élevé que ce dogme a pris de nos jours, une telle hypothèse "n'est plus requise. Toutes les religions et toutes les philosophies "complétes ont attribué à l'humanité une double origine, l'une ter-"restre, l'autre divine. L'origine divine est évidenment unique, en "ce sens que toute l'humanité participe, dans des degrés divers, à " une même raison et à un même idéal religieux. Quant à l'origine "terrestre, c'est un problème de physiologie et d'histoire qu'il faut " laisser au géologue, au physiologiste, au linguiste, le soin d'exa-"miner, et dont la solution n'intéresse que médiocrement le dogme "religienx. La science, pour être indépendante, a besoin de n'être "gênée par aucun dogme, comme il est essentiel que les croyances "morales et religieuses se sentent à l'abri des résultats auxquels "la science peut être conduite par ses déductions."

Nous n'avons pas à relever ici tous les paradoxes et toutes les contradictions dont fourmille le livre de M. Renan. Un si vaste dessein ne ponvait entrer d ns notre pensée. Nous nous sommes proposé uniquement de montrer qu'il a jugé les langues sauvages sans connaissance de cause, qu'il a parle de choses dont il n'avait pas la moindre notion. On a pu remarquer, par plusieurs passages cités, que l'auteur abonde suitout en assertions purement gratuites. Comment pouvait-il en être antrement? Est-ce qu'il est possible de trouver des prenves à ce qui est faux et incomm ? Jusqu'ici nous nous sommes borné à combattre ses prétendus principes de linguisique et ses règles de philologie comparée, par le célèbre axiome: Quod gratis asseritur, gratis negatur. Nous avons nié purement et simplement ce qu'il affirmait, affirmé ce qu'il niait. Quelquefois aussi, nons lni avons rétorqué ses arguments ou plutôt ses sophismes. Mais, comme Retorquere, non est respondere, et que, d'ailleurs,

<sup>(1)</sup> Loc. cit. p. 100.

nous ne voudrious pas tomber dans le défaut si justement reproché réputation, le suspendre prudemment, et se renfermer, jusqu'à plus à M. Renan d'affirmer ou de nier sans dire pourquoi. Voici donc les preuves de nos propres affirmations, et les raisons que nons avons eu de donner si souvent le démenti à notre adversaire. Nous avons à venger l'honneur des deux mères-langues de l'Amérique du Nord, comme les appelle Châteaubriand. Mais auparavant, nous devons faire une remarque qui s'applique en général à toutes les

langues sauvages.

Plusieurs personnes et parmi elles, M. Renan, comparent aux ensants les peuples aborigènes de l'Amérique. A leur avis, "les "uns et les antres n'ont pas la force de s'écarter de la simplicité de "la nature, et ce défaut de capacité ou d'expérience les oblige à "réduire leur langage à un petit nombre de termes qui peuvent prè-"senter des idees différentes, se.on l'objet dont on parle." termes, ajoute-t-on, sont pour la plupart "monosyllabiques, bien "raiement emploient-ils des dissyllabes, jamais ils ne vont au delà. "C'est précisement ce qui a lieu chez les enfants : leurs premiers "sons articulés ne sont que des monosyllabes; des que la parole "leur devient familière, ils s'attachent aux dissyllabes; mais ce n'est "qu'à la longue et peu à peu qu'ils apprennent à prononcer les "mots composés de plusieurs syllabes." (1) Tont ce!a pourra paraître ingénieux, naturel, vraisemblable;

mais néanmoins tout cela offre l'inconvénient très-grave d'être faux, en ce qui regarde les sauvages, voire même les enfants sauvages, lesquels prononcent dès l'âge de quatre ans, et sans difficulté aucune, des polysyllabes qu'auraient peine à égaler les plus longs mots de notre langue française. Il est également faux que les racines américaines soient en petit nombre; pour preuve, nons renvoyons au dictionnaire iroquois et au dictionnaire algonquin; qu'on confronte l'un et l'autre avec le lexique hébraïque, et on verra de quel côté penchera la balance. Quant au pretendu monosyrlabisme des idiomes d'Amérique, nous croyons devoir entrer dans que que développements. Cette erreur a été malheureusement propagée en Europe par les renseignements on ne peut plus mexacts de certains soi-disant savants des Etats, maintenant désunis d'Amérique. Quelques-uns d'uns des romans, d'autres dans des livres sérieux, citant tantôt des échantillons de littérature indienne, comme chansons, contes, récits de chasse ou de guerre, etc., tantôt des fragments de traduction de nos Saints Livres, ou bien encore de simples phrases détachées, ou même senlement des listes de mots. Or, ces auteurs, n'ayant pas même la première teinture des langues dont ils se mêlent de parler, et par conséquent, ignorant le plus souvent où commence et où finit le mot qu'ils ont à transcrire, ont adopté assez communément une méthode bien commode et bien facile, celle de séparer toutes les syllabes sans exception, laissant à de plus instruits qu'eux, le soin de rejoindre ensuite les syllabes qui n'antaient pas dû être séparées. Ajoutons pourtant que parmi eux, quelques-uns ont pu agir de bonne foi, et croire que chaque syl abe formait réellement un mot; car c'est ainsi qu'ècrivent ceux d'entre les indiens qui n'ont pas reçu d'instruction. Mais il est une autre erreur à laquelle n'ont nullement donné lieu les sauvages, mais bien encore les prétendus linguistes d'Amérique, et aussi certains touristes et voyageurs européens. C'est l'erreur de ceux qui ont cru que les langues américaines étaient des langues d'agglutination (2) D'abord ils ont été frappés de surprise à la vue de certains mots surtout, d'une longueur démesurée. Dans de précédents documents, les mots étaient tous divisés en syllabes: croyant d'après cela au monosyllabisme de la langue, ils ne voient dans ces grands et longs mots qu'on leur présente maintenant, que de simples aggrégations de monosyllabes. et sont loin de s'imaginer que plusieurs sont absolument indivisi-bles, et même irréductibles à l'oligosyllabisme, qu'ils ne sont nullement le résultat d'une simple juxtaposition, et qu'en aucun sens on ne peut dire qu'ils ont été construits par voie d'agglutination.

Témoin d'une telle divergence d'opinions sur la manière d'écrire les langues d'Amérique, quelques savants, Eichhoff à leur tête, ont tro vé plus commode de les caractériser sous le nom d'idiomes vagues, mobiles, bizarres, incohérents. Ils ont eu grand tort de précipiter leur jugement; mieux eût valu, pour l'honneur de leur

(1) Coutumes religieuses des peuples, tom. VII. Dissert. sur les peuples de l'Amérique.

ample information, dans un silence modeste.

Un écrivain du jour regrette avec raison, que les philologues aient reculé lâchement devant les difficultés que présente la linguistique, au lieu d'essayer à les vaincre, qu'il s'en soit trouvé même qui, ne réussissant pas dans leur recherches trop hâtives et trop superficielles, aient imité le renard de LaFontaine, jetant le mépris et l'injure à l'objet qu'ils n'ont pu atteindre, ou bien, plus souvent encore, qu'ils aient bâti des systèmes plus ou moins ingénieux qui ne servent qu'à découvrir leur profonde ignorance sur le snjet même de leurs travaux. "Rien pourtant, dit cet écrivain, de " plus important pour l'histoire de l'homme que l'étude des langues "du nouvean continent. Malhenreusement, rien de plus incertain "que les données générales sur lesquelles cette étude a repose jus-"qu'ici. Les causes de cette incertitude sont le nombre et la diffi-"culté de ces langues..., le mauvais vouloir des Indigènes, l'incurie des observateurs, l'imperfection des méthodes de transcription, "l'esprit de système." (1) Parmi les causes énoncées, il en est de véritables, notamment l'esprit de système et l'incurie des observateurs. D'autres ne le sont pas, comme le nombre et la difficulté des langues. Elles étaient bien plus nombreuses il y a deux siècles, et la difficulté qu'elles offraient était bien autrement considérable au temps des Biard, des Brébeuf et des Lejeune. (2) Ces illustres missionnaires et tant d'autres n'étaient pas dans des conditions anssi avantageuses que le sont ceux qui veulent aujourd'hui étudier les langues d'Amérique. Ce forent eux qui tracerent la route, et qui dirait tout ce qu'il leur en coûta d'efforts et de sacrifices? Le mauvais vouloir des iudigenes! oh! oui, ils eurent souvent occasion de l'éprouver; mais aidés du secours de Dieu, dont ils étaient les fidèles ministres et dont ils cherchaient uniquement la gloire, ils triomphèrent de cet obstacle aussi bien que de tous les autres.

Quant aux méthodes de transcription, nous ne voyons pas de quel avantage peuvent être les signes nouveaux qu'introduisit, il y a quelques années, M. Hale pour les langues de l'Amérique du Nord; au contraire, nous concevons très-bien que son innovation n'ait pas été goûtée, et que la Société ethnographique américaine ait publié le vocabulaire de ce philologue en y transcrivant en lettres latines des sons que ces caractères déjà connus penvent tout aussi bien représenter que le ponvaient faire d'autres caractères également arbitraires et de fraîche invention. Dira-t-on que les Polonais ont eu tort d'adopter pour leur langue l'alphabet latin? Cet alphabet ne leur suffit-il pas, et même, dirons-nons, ne vaut-il pas mieux que l'alphabet si bizarrement hétérogène que se sont fabriqué les Russes? A quoi bon encore vouloir faire usage des lettres hébraïques, comme en a eu l'idee, dans ces derniers temps, un nouveau venu d'Italie? Singulier moyen pour simplifier la lecture et l'écriture, faciliter la prononciation et diminuer les difficultés! Un autre a inventé, à la Baie d'Hudson, un système d'écriture qui est capable, à lui seul, de faire des livres Cris ou Mackegons autant de livres à jamais scellés pour les philologues, et ces langues de l'extrême Nord pourront périr avant que les linguistes d'Europe en sachent le premier mot.

Pourquoi donc ne pas se servir de nos caractères? Ils suffisent aboudamment à bien représenter tous les sons américains, si Lien qu'il n'est même pas besoin du seconrs d'un maître, ce qui, certes, n'a pas lieu pour nos langues d'Europe, témoins, entre autres, le ch des Allemands, la jota et la zeta des Espagnols, le th des Anglais, et, à l'égard des étrangers, notre u et notre j français. Il serait facile, par des expériences, de démontrer que ce que nous venons d'avancer n'est point un paradoxe. Mais, sans avoir besoin de recourir à ce moyen, on aura garde de nous accuser d'exagération et de charlatanisme, quand on aura jeté les yeux sur les règles si simples de la prononciation des deux langues dont nons parlons.

Il faut 18, ni plus ni moins, de nos caractères pour peindre tous les sons algonquins; 12 suffisent pour représenter ceux de la langue iroquoise.

1ère R. gén. Dans l'une et l'autre langue, toutes les lettres se font sentir dans la prononciation, c'est-à-dire qu'il n'y a jamais de lettres quiescentes, chose si fréquente dans d'autres langues.

2de R. gén. Les lettres conservent la même valeur dans tous les cas; leur prononciation n'est pas flottante et indécise comme

il arrive si souvent en anglais, par exemple, et en français.

Voici l'alphabet algonquin: a b c d e g h i j k m n o p s t w z.

On prononce comme en français, sauf les exceptions suivantes: C se prononce à l'italienne, c'est-à-dire comme ch français ou sh anglais. N, à la fin d'un mot, n'est pas nasal comme en fiançais;

<sup>(2)</sup> La manière inexacte dont trop souvent on a écrit les mots sauvages, a occasionné, an moins dans une certaine mesure, cette dénomination de langues d'agglutination, inventée tout exprès, si je ne me trompe, pour distinguer les langues du nouveau continent. Les ministres pro-testants ont contribué, pour leur bonne part, à accréditer ce faux système, en écrivant par exemple, dans leurs traductions de l'Evangile: Peterdush, Jewsdush, accolant ridiculement la particule dac au mot qu'elle accompagne, mais avec lequel il est tout aussi absurde de la confondre, qu'il le serait de dire en latin d'un seul mot : Petrusvero, Judæiautem.

<sup>(1)</sup> Encycl. du XIXe siècle, t. 26, p. 500.

<sup>(2)</sup> Voy. les Relations des Jésuites, missionnaires dans la Nouvelle-France.

mais se prononce comme en latin; au contraire, il est nasal à la fin d'une syllabe qui ne termine pas le mot.

G, s, t, d'après la 2de règle générale, gardent toujours leur son propre, comme en grec et en hebreu, et jamais ne s'adoucissent

comme en français.

La langue algonquine n'a pas les sons de f, l. r, v. Voilà, avec l'u français, tout ce qu'il lui manque. Elle a toutes nos chuintantes, notamment, ce redoutable j français, l'écueil de nos voisins soit d'outre-Manche, soit d'outre-Rhin, d'au delà des Alpes comme d'au delà des Pyrénées. Le w a la même valeur qu'en anglais; comme dans cette langue, il est tantôt voyelle, et tantôt consonne. On ne fait aucun usage du q et de l'x, lettres complètement inutiles et que l'académie espagnole a eu, ce nous semble, grandement raison de retrancher de l'alphabet castillan. Pour la même raison, nous avons supprimé l'i grec.

Les 12 lettres de l'alphabet iroquois sont : a e fh i k n o r s t w.

de prononcer l'iroquois et l'algonquin de manière à être parfaite-ment compris des Sauvages. Seulement nous aurons soin de marquer les longues et les brèves, comme on l'a fait dans l'Epitome de Lhomond en faveur des enfants qui commencent à étudier le latin. Dans le même but, nous indiquerons la séparation des syllabes, ainsi qu'on le voit pratiqué communément dans les abècé- il se compose.

Pour premier exercice de lecture à offrir à M. Renan, nous ne pouvous choisir rien de mieux, à tous les points de vue, que l'admirable prière enseignée à tous les hommes par CELUI qui est venu les sauver tous. M. Renan connaît très-certainement cette prière; peut-étre même l'a-t-il mentionnée, hélas! pour la profauer, dans son roman sacrilège. Quoiqu'il en soit, la voici sons denx formes qui lui sont également incommes. Qu'il veuille bien faire attention à la quantité; les syllabes non marquées sont communes, c'est-à-dire ni longues ni brèves; les diphtongues sont indiquées par ce trait : ~

#### ORAISON DOMINICALE

EN ALGONQUIN:

EN IROQUOIS:

8ē-ni-djā-ni-si-mĭ-iang 8ā-k8ing ē-pĭ-ăn, kē-kŏ-na kĭ-tci-t8a-8i-djikā-tek kit ĭ-ji-ni-kā-zŏ-8ĭn, kē-kŏna pitc-ĭ-jā-mă-gak ki tĭ-bē-ningē-8ĭn, kē-kŏ-na ĭ-ji-pă-pă-mĭ-tăgŏn ă-king ēn-gi 8ā-k8ing. Ni pa-kSē-jĭ-gā-nĭ-mĭ-nan nē-nin-goki-jik ē-ji ma-nē-si-iāng mī-ji-ci nam non-gom on-ga-ji-gak. Gaie i-ji 8ā-ni-si-ta-mā-8i-ci-nam inī-kik nēc-kī-hī-nang ē-ji 8ā-nīsĭ-ta-ma-8ān-gitc ā-8ĭ-ia ka nĭckĭ-hĭa-mīn-djin. Ga-ie kā-8in păkĭ-tē-nĭ-mĭ-cī-kan-gen8ā pă-cī-8ĭ-nĭ-gŏ-ian-gin; a-tcitc ĭ-nĭ-namā-8i-ci-nam ma-ia-nā-tak.

Tă-k8ă-ien-ha ne ka-ron-hiake te-sī-tĕ-ron, a-ie-sa-sēn-nă-ien, a-ie-sa-8ēn-ni-iō-stă-ke, a-ie-sa-8ēn-nă-ra-k8ă-ke non-8ēn-tsia-ke tsī-nĭ-iōt ne ka-ron-hiā-ke tie-sa-8ēn-nă-rā-k8a. Tă-k8a-nont ne kēn-8ēn-te īa-kīonn-hē-kon nīate-8ēn-nī-sĕ-rā-ke; sa-sā-nĭ-kōnrhen nion-k8a-ri-8ā-nĕ-ren, tsī-nĭ- langue. iot n'i-i tsion-k8ă-ni-konr-hens. O-thē-non 10n-kǐ-nǐ-kōn-rā-ksaton n'ou-k8e; tō-sa a-1on-k8ăsēn-ni ne kă-ri-8ā-nĕ-ren, ā-k8ĕkon ē-ren sā-8it n'10-tāk-sens.

N. O.

(A continuer.)

#### EDUCATION.

#### De l'enseignement de la lecture.

(Suite.)

II.—Etude des mots et connaissance du langage.

L'écriture ou l'impression est la représentation du langage. Lire est douc parler un langage écrit. Mais pour parler une langue, il faut la savoir; de même, pour bien lire

une langue, il faut la connaître.

Cette dernière proposition est si vraie que les personnes En Iroquois aussi bien qu'en Algonquin, e a toujours le son de l'e fermé. L'n, à la fin son d'un mot soit d'une syllabe est toujouis nasal; pour l'empêcher de l'être, on le double.

Avec ces seules explications, M. Renan sera en état de lire et de proposar l'iroquois at l'algonquin de manière, d'être professiones et les plus exercées à la lecture hésitent lorsqu'elles ont à lire une langue qu'elles ne connaissent pas: chacun de nous a pu en faire la remarque. En contrer des noms étrangers ou des mots d'une langue que nous ignorons, à l'instant nous sommes arrêtés, parce que nous ne voyons plus aussi rapidement comment on peut décomposer le mot pour grouper en syllabes les lettres dont

> Or les enfants qui apprennent à lire sont dans le cas d'une personne qui lit un livre dans une langue étrangère. Comme ils ne connaissent encore qu'une faible partie des mots de leur langue maternelle, un très-grand nombre de eeux qu'ils reneontrent dans la leeture sont pour eux comme des mots

d'une langue inconnue.

Voilà ee qu'on semble méconnaître en général, et il en

résulte des conséquences très-importantes.

Et d'abord, e est la raison pourquoi il est d'autant plus difficile d'enseigner à lire que les enfants sont plus jeunes. A mesure qu'ils avancent en âge, leur connaissance de la langue maternelle augmente; mais, en général, pendant les premières années, le vocabulaire des enfants est excessivement restreint. A égalité de méthode, plus ils sont jeunes, plus on a de difficulté à leur apprendre à lire. Si, dans les familles aisées, on réussit promptement avec de trèsjennes enfants, c'est qu'à égalité d'âge, eeux des elasses aisées sont bien plus avancés que ceux des classes laborieuses. Il ne faut pas en conclure que eette différence tienne à une supériorité de nature qui serait le privilège de la richesse; elle provient seulement de ce que, dans les classes aisées, les enfants sont sans cesse entourés de personnes qui les initient à la connaissance du langage, et développent leur intelligence en leur parlant et les faisant parler, tandis que, dans les elasses laborieuses, les enfants, abandonnés à eux-mêmes pendant la plus grande partie du jour, restent sans culture et sans moyen d'apprendre leur

De là vient qu'au même âge, les enfants des classes aisécs ont plus d'idées; ils savent surtout mieux les exprimer, parce que leur vocabulaire est beaucoup plus étendu. A force de parler et d'entendre parler, leur langage est plus rielle en mots et en expressions de toutes sortes; ils emploient des tournures infiniment plus variées. Les autres, au contraire, sont arrêtés à chaque instant par les mots en apparence les plus usuels aux yeux de ceux qui écrivent pour la jeunesse; les tournures les plus simples les embarrassent parce qu'ils ne sont pas habitués à les entendre, et encore moins à les employer. Les expressions figurées, qui reviennent à chaque instant dans le langage écrit, sont en effet peu compréhensibles pour de jeuncs êtres qui ne sont guère accoutumés encore qu'à exprimer des sensations ou des besoins physiques.

Aussi remarque-t-on que presque tous les essais que les auteurs de méthodes ont faits, en dehors des écoles, sur leurs propres enfants ou sur des enfants d'amis, ont toujours été peu concluants; rarement ils ont été sauctionnés par la pratique. C'est que les enfants sur lesquels on expérimente, appartenant en général à des familles instruites, sont tou- un temps donné que l'on consacre à l'instruction de jeunes

jours plus avancés que la masse.

Quoi qu'il en soit des considérations précédentes, il est un fait qui a passé trop inaperçu, ou du moins auguel on n'a pas accordé toute l'aitention qu'il mérite : c'est que l'étendue des idées d'une part, et la connaissance du langage de l'autre, facilitent singulièrement la lecture. C'est ce dont bien moins d'ennui et beaucoup plus de profit pour l'enfant; on a pourtant la preuve quand les enfants lisent un livre car, tandis qu'il apprenait à lire, son intelligence s'est détrès-aisé ou lorsqu'ils en connaissent déjà le sujet: chacun sait qu'ils lisent alors avec infiniment plus de facilité. Mais précisément alors on voit un inconvénient dans ce qui nous semble à beaucoup d'égards un avantage.

lorsque les enfants les ont déjà lus, est trop générale et choses, la simplicité du sujet et la simplicité du langage. poussée trop loin .- Quand les enfants connaissent un livre, dit on, ils n'apprenuent plus; ils lisent trop aisément, trop doivent être très-simples, afin d'être toujours à la portée des vite. Qu'est-ce à dire par là, sinon que, dans ce cas, les élèves lisent comme nous, sans être arrêtes dans le déchiffrement des mots par la distinction des lettres ou la division

des syllabes.

voyons pour ainsi dire plus de lettres ni de syllabes, ou du moins elles passent si rapidement devant nos yeux que nous ne voyons que des mots et des membres de phrases. Nous sommes entraînés par notre connaissance du langage, par l'habitude d'entendre des expressions et des tournures et de nous en servir, et enfin par une notion plus ou moins cl ire du sujet. Nons ne déchiffrons plus des mots, et en- dehors de leur vocabulaire habituel. Il y a cependant à core moins des syllabes; nous devinons.

les livres qu'on lui met entre les mains, il lirait presque comme nous. La lecture d'un livre dejà lu a donc l'avantage de l'habituer à ce déchiffrement rapide, à ce groupement instantané des lettres en syllabes qui constitue la si limité.

lecture.

qu'un livre, il finirait par le savoir réellement par cœur: dès lors il ne lirait plus, il réciterait. La lecture est beaucoup plus qu'on ne croit une affaire d'habitude. A force de voir les mots, on les reconnaît à leur longueur, à leur aspect général, et on les lit sans hésitation. C'est ainsi que nous lisons rapidement tous les mots d'une langue que nous connaissons bien, et que nous sommes toujours plus ou moins arrêtés par ceux qui ont un caractère d'étrangeté.

D'un autre côté, si on lit toujours les mêmes mots, l'œil ne s'habituera qu'à ceux-là, et ne connaîtra qu'eux; il en sera de même pour les expressions et les tournurcs. Dans un même livre on ne peut pas rencontrer toutes celles que comprend la langue; aussi, lorsqu'elles se présenteront aux yeux, il faudra faire une décomposition plus ou moins ra-pide des locutions en mots, et peut-être des mots en syllabes. En effet, tout n'est point dans tout, quoi qu'en ait pu dire l'auteur d'une célèbre méthode, et le meilleur livre de lecture ne saurait jamais comprendre qu'une bien petite partie des mots et des expressions de la langue. Il est donc indispensable de faire lire aux enfants différents livres et des livres de diverses espèces, afin de leur faire passer sous les yeux beaucoup de mots ainsi que des expressions et des tournures de toutes sortes.

Mais ce n'est pas assez d'habituer les yeux à ces expressions et à ces mots, il faut encore y habituer l'esprit: or c'est par le langage qu'on y parvieut. L'étude de la lecture serait en effet singulièrement facilitée si, lorsqu'on les y met, les enfants y étaient mieux préparés par leur âge et leur habitude de la langue, ou si du moins on étendait leurs idées et leur connaissance du langage en leur parlant et en les faisant parler. Il faut bien se garder de croire que ce soit là un temps perdu. L'expérience démontre que, si, sur

enfants, on en emploie une partie seulement à leur enseigner à lire, et l'autre partie à développer leur intelligence et à meubler leur esprit de mots et d'idées, on arrivera au moins aussitôt à leur apprendre à lire que si tous le temps eût été affecté à la lecture. On y parvient d'ailleurs avec veloppée et ses idées se sont étendues.

Mais, quelque connaissance de la langue que les enfants puissent avoir, cette connaissance est toujours limitée par leur âge. De là l'importance du choix des premiers livres L'objection que l'on fait au sujet des livres de lecture, de lecture. Dans ce choix il faut surtout avoir en vue deux

Les sujets traités dans les livres élémentaires de lecture enfants. A cet égard, on remarque que les sujets moraux sont d'une lecture bien plus facile que les sujets instructifs proprement dits. Ils offrent, il est vrai, une moins grande variété de mots; mais c'est précisément pour cette raison Que faisons-nous, en effet, quand nous lisons? Nous ne qu'ils conviennent mieux pour le commencement, parce

qu'ils offrent beaucoup moins de difficultés.

Du reste un livre n'est pas aisé seulement par le choix des sujets, il l'est encore par la simplicité du langage. Un sujet très-simple, par exemple, cessera de l'être s'il est traité dans un langage peu accessible aux enfants. C'est ce qui aura lieu s'il est hérissé de mots et de tournures choisis en craindre dans ce cas un écueil que ne savent pas tonjours Eh bien, quand un enfaut lit un livre qu'il connaît, il se éviter ceux qui écrivent pour l'enfance: en cherchant la trouve relativement à ce livre a peu près dans le même état simplicité, ils tombent parfois dans la fadeur et la niaiseque nous quand nous lisons. S'il en était de même de tous rie ; en fuyant la recherche dans le style, ils tombent dans la trivialité. C'est là un double excès qui rend si difficile d'écrire pour les enfants; c'est pourquoi aussi le choix à faire entre les premiers livres de lecture est jusqu'à ce jour

Il importe donc dans ce choix de consulter à la fois l'âge Il ne faut pourtant rien exagérer. Si un élève ne lisait des enfants, le développement de leur intelligence et le milieu dans lequel ils ont vécu jusqu'à ce jour. On comprend d'ailleurs sans qu'il soit besoin de le dire qu'avec les mêmes enfants, on fera choix de livres graduellement plus difficiles par le sujet et par le style, à mesure qu'ils seront plus familiarisés avec les difficultés mécaniques de la lecture. Mais, pour hâter ce moment, il est utile de joindre à la lecture proprement dite l'étude des mots et du langage. -Journal des Instituteurs de Paris.—(A Continuer.)

#### Singalières propriétés du nombre neuf.

(Lu, par M. i'Inspecteur Juneau, à la Conférence des instituteurs de l'école normale Laval.

Si l'on additionne chacun des chiffres, dans leur ordre naturel, avec chacun de ces mêmes chiffres dans l'ordre renversé, on aura pour produit le nombre NEUF. Ainsi:

9	1 8	$\frac{2}{7}$	3 6	4 5	5 4	$\frac{6}{3}$	$\frac{7}{2}$	8 1	9
_	_		_	-	9	-	_	_	_

Si l'on multiplie le nombre NEUF par 2, par 3, par 4, par 5, par 6, par 7, par 8, par 9, etc., etc., on trouvera que les chiffres composant le produit de chacune de ces multiplications, additionnés ensemble, donnent neuf ou un multiple de neuf. Ainsi:

		_							
2	fois	9	font	18	1	et	8	font	9
3	64	9	66	27	2	et	7	66	9
4	66	9	66	36	3	et	6	"	9
5	"	9	"	45	4	et	5	"	9
6	"	9	"	54	5	et	4	"	9
7	"	9	"	63	6	et	3	"	9
8	"	9	"	72	7	et	2	46	9
9	"	9	"	81	8	et	1	"	9

On peut prolonger à l'infini ees multiplications et ces additions, et l'on trouvera toujours que les chiffres des produits, additionnés entre eux, donneront neuf ou un multiple de neuf, ainsi:

 $12 \times 9 = 108$  ou 1 plus 0 plus 8 font 9,  $13 \times 9 = 117$  ou 1 plus 1 plus 7 font 9,

 $14 \times 9 = 126$  ou 1 plus 2 plus 6 font 9, etc., propriété dont

jouit seul le chiffre neuf.

Pour connaître si un nombre peut être divisé exactement par neuf, on cherche la somme des chiffres qui l'expriment, si elle est neuf ou un multiple de neuf, on peut être assuré que le nombre est divisible par neuf, et par conséquent par 3, par 18, et par 6, s'il est pair; par 45, et par conséquent par 15, s'il est terminé par 5, et par 36, s'il est en outre divisible par 4, etc. Ainsi:

576 multiple de 9; 5+7+6=18, ou  $2 \times 9=18$ , ou 1+8=9. Le nombre 576 sera divisible par 9, par 3, par 18, et par 36. Le nombre 405, autre multiple de neuf, 4+0+5=9, sera

divisible par 9, par 45 et par 15.

Les chiffres qui expriment un nombre quelconque étant transposés de telle manière que l'on voudra, et les différents nombres qui en résultent étant comparés deux à deux, leur différence sera toujours neuf, ou un multiple de ncuf. Ainsi:

642 - 624 = 18 ou 1 + 8= 9 ou  $2 \times 9 = 18$ 264 - 246 = 18 ou 1 + 8 $= 9 \text{ ou } 2 \times 9 = 18$ 462 - 426 = 36 ou 3 + 6= 9 ou  $4 \times 9 = 36$ 624-462=162 ou 1+6+2=9 ou  $9\times18=162$ , etc., etc.

Il en sera de même en changeant l'ordre de deux chiffres qui expriment un nombre, ear la différence entre ces deux nombres changés d'ordre, sera toujours neuf ou un multiple de neuf; si l'on prend, par exemple, le nombre 21 et que l'on ehange de place ees deux chiffres, on aura 12, la différence qui existe entre 12 et 21 sera 9; de 52 on fait 25, la différence entre ces deux nombres sera 27, ou 2 plus 7 = 9, ou  $3 \times 9 = 27$ . Le nombre 13 renversé nous offre 31, la différence entre ees deux nombres est 18, ou 1+ 8 = 9, ou  $2 \times 9 = 18$ , etc.

Bien plus, cette propriété, qui se voit entre deux nombres ainsi changés, se retrouve encore entre les puissances quelconques de ees mêmes nombres: si l'on prend pour exemple 12 et 21; le earré de 12 sera de 144, ou 1+4+4=9, et celui de 21 de 441, ou 4+4+1=9; leur différence sera de 297, multiple de 9, ou 2+9+7=18, ou  $2\times 9=18$ , ou 1+8=9.

Si l'on passe au cube: on voit que le cube de 21 est 9261, ou 9+2+6+1=18, ou  $2\times 9$ , ou 1+8=9; celui de 12 cst 1728, ou 1+7+2+8=18, ou  $2\times 9$ , ou 1+8=9; leur différence 7533, est un multiple de neuf, ou 7+5+3+3=18, ou  $2 \times 9$ , ou 1 + 8 = 9.

Le nombre 37 multiplié par 3, ou un multiple de 3 jusqu'à 27, ou 2 + 7 = 9, a la propriété de donner toujours pour produit trois ehiffres absolument semblables, ainsi:-

37	multiplié	par 3	donne	111
37	-66	6	66	222
37	"	9	66	333
37	"	12	"	444
37	"	15	66	555
37	"	18	"	666
37	"	21	66	777
37	44	24	"	888
37	"	27	46	999

F. E. JUNEAU.

(A continuer.)

#### Exercices pour les Elèves des Ecoles.

#### PROBLÈME DE GÉOMÉTRIE.

Une boule en bois, dont la densité est de 0,659, est jetée à l'eau et s'y enfonce en partie. La hauteur de la partie de la boule qui est en dehors de l'eau a 3,125 pouces. Trouvez, en pouces, le rayon de la boule.

#### PROBLÈME D'ARITHMÉTIQUE.

Une personne achète, pour revendre ensuite, 25 douzaines d'œufs à 10 sous la douz. et 25 douzaines à 12 sous; 435 livres de beurre à 12 centins, et 324 à  $13\frac{1}{2}$  centins, et 27 couples de poulets à 2s. 4d. Elle donne \$4.45 pour le transport, et perd  $2\frac{1}{2}$  douz. d'œufs de 10 sous et  $3\frac{1}{4}$  douz. d'œufs de 12 sous. Trouvez le profit net que fait cette personne, en revendant tout ee qui lui reste à 15 pour cent de plus qu'elle n'a payé.

#### AVIS OFFICIELS.



LIVRES APPROUVÉS PAR LE CONSEIL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Le Conseil de l'Instruction Publique du Bas-Canada, à sa réunion du 10 de novembre dernier, a approuvé les livres dont suivent les titres Cette approbation a été confirmée par Son Excellence, le Gouverneu Général, par minute en Conseil du 5 de décembre dernier.

#### (Sur le rapport du comité des livres.)

10. Dictionnaire Classique de Bénard, édition de 1863.

20. Réponses aux programmes de pédagogie et d'agriculture, nouvelle éditiou, en français et en anglais, par M. Jean Langevin, piêtre.

#### (Sur le rapport des membres catholiques du même comité.)

30. The Metropolitan Illustrated Speller; édition de 1861. D. et J. Sadlier et Cie., éditeurs

40. The Metropolitan Speller and Pictorial Definer, with relative and

associated words; édition de 1860. Mêmes éditeurs. 50. The Metropolitan First Reader, in prose and verse; édition de 1860. Mêmes éditeurs.

60. The Metropolitan Second Reader, iu prose and verse; édition de 1860. Mêmes éditeurs.

70. The Metropolitan Third Reader, in prose and verse; édition de 1861. Mêmes éditeurs

80. The Metropolitan Fourth Reader, compiled for the use of colleges, academies and the higher classes of select and parish schools; édition de 1861. Mémes éditeurs.

Ce dernier livre, (Fourth Reader,) n'a été approuvé que sous la réserve de certains changements indiqués.

> LOUIS GIARD. Secrétaire-Archiviste.

#### NOMINATIONS.

#### EXAMINATEUR.

Il a plu à Son Excellence, le Gouverneur Général, par minute en conseil du 15 de décembre dernier, de nommer Sévère Dumoulin, Ecuyer, membre du Bureau des Examinateurs de Trois-Rivières, en remplacement de John Whiteford, Ecuyer, absent.

#### COMMISSAIRES D'ÉCOLE.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu, par minute en conseil du 15 de décembre dernier, approuver les nominations suivantes savoir:

Comté de Charlevoix .- Petite-Rivière : MM. Ismaël Lavoie, Télesphore Lavoie, Léon Lavoie, François Simard et Elzéar Tremblay. Comté de l'Outaouais — Hull: M. John Ferris.

Comté de Richelieu.—Paroisse de Sorcl: M. Augustin Lavallée. Comté de Témiscouata.—St. George de Cacouna: M. Célestin Sain-

Comté de St. Maurice. St. Etienne: Jean-Baptiste Beauchemin, Ecuyer.

#### SYNDICS D'ÉCOLES DISSIDENTES.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu, par minute en conseil du 15 de décembre dernier, approuver les nominations suivantes;

Comté de Napierville.—St. Michel-Archange: MM. David Forrester, William Forrester et John Forrester.

Comté des Deux-Montagnes.—St. Joseph : MM. Robert Walker, James Walker et Hugh McCole.

DIPLÔMES ACCORDÉS PAR L'ÉCOLE NORMALE LAVAL, DEPUIS LE MOIS DE JUILLET DERNIER.

Pour écoles modèles, F. et A .- MM. Pierre Giroux et Elzéar Octave Ouellet.

Pour écoles élémentaires, F. et A .- Melle. Caroline Dufresne.

BUREAU DES EXAMINATEURS CATHOLIQUES DE MONTRÉAL.

Diplôme d'écoles élémentaires de 2ème classe, F.: Melle. Marie Rose Marier.

Oct. le 4 août, 1863.

Diplôme d'écoles élémentaires de lère classe, F.: M. Louis Napoléon Ledoux.

Oct. le 6 août, 1863.

F. X. VALADE. Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS PROTESTANTS DE MONTREAL.

Diplômes d'académies de 1ère classe, A.: MM. John J. Maclaren et J. O. Edward Roberts.

Diplômes d'écoles modèles, lère classe, A.: MM. William Cairns, James McGregor. John Rolli et Isaac W. Wallace.

Take McGregor, John Rother Island. Hander Zème classe, A.: M. Andrew J. Kay. Diplômes d'écoles élémentaires, lère classe, F.: M. Edouard Roy. lère classe, A.: MM. James Crothers, John Long, Melles. Margaret Crothers et Martha McMartin.

2ème classe, A.: M Thomas Burton, Melles. Sarah Ann Brown, Catharine C. Clarke, Marion R. Dalgleish, Sarah Dalgleish, Ann Gibson, Eijza Holland, Jessie Home, Mary Ann McGarrie, Ann McLean et Isabella Mathieson.

Oct. le 7 nov. 1863, (séance ajournée).

T. A. GIBSON, Seciétaire

#### BUREAU DES EXAMINATEURS DE KAMOURASKA.

Diplômes d'écoles élémentaires, lère classe, F., et 2ème classe, A.:

Melle Justine Gignon. 2ème classe, F.: Melles Marie Justine Letellier et Célarine St. Onge. Oct. le 3 nov., 1863.

> P. DUMAIS, Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS CATHOLIQUES DE QUÉBEC.

Diplômes d'écoles étémentaires, 2ème classe, F.: M. Edmond Bernard et Melle. Marie Célina Canac dit Marquis.

2ème classe, A .: Melle Mary Ann Fahey. Oct. lc ler déc., 1863, (séance ajournée).

> N. LAGASSE. Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS DE PONTIAC.

Diplômes d'écoles élémentaires, 1ère classe, A.: MM. Archibald Carson et Joseph Totton.

2eme classe, A.: MM. Charles Campbell, Thomas Donaldson et George

Oct. le 17 nov., 1863, (séance ajournée).

Ovide LeBlanc, Secrétaire.

#### DON OFFERT A LA BIBLIOTHÈQUE DU DÉPARTEMENT.

M. le Surintendant accuse avec reconnaissance réception de l'ouvrage suivant:

De MM. Dawson frères, Montréal: "A Practical Grammar of the French Language," par William J. Knapp, A. M., 1 vol.

#### AVIS AUX ASPIRANTS A L'ENSEIGNEMENT.

Le Bureau des Examinateurs catholiques de Montréal tiendra sa séance trimestrielle le premier mardi de février prochain, à la Salle St. Michel, Ecole des Frères, rue Vitrée, à 9 heures A. M.

Les aspirants à un diplôme devront se pourvoir de tous les documents requis, tels qu'extraits de baptême, certificats de moralité, et le tout conforme aux réglements du Conseil de l'Instruction Publique.

Par ordre.

F. X. VALADE. Secrétaire.

# JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

MONTRÉAL, (BAS-CANADA,) JANVIER, 1864.

#### Enseignement Agricole.

La mesure adoptée par la Chambre d'Agriculture du Bas-Canada et dont nous empruntons l'exposé à la Gazette des Campagnes, est certainement, après l'établissement des écoles de Ste. Anne et de Ste. Thérèse, le pas le plus décisif que le pays ait fait dans la voie de l'enseignement agricole. Les écoles d'agriculture ne se soutiennent qu'au moyen de bourses accordées aux élèves; et la célèbre école de Grignon, elle-même, n'a guère d'autres élèves que les boursiers et les étrangers venus de toutes les parties de l'Europe et de l'Amérique.

La Chambre s'occupe, en outre, de préparer des programmes pour l'examen des professeurs d'agriculture, et l'Exécutif a pris pour règle de n'accorder de subvention qu'aux écoles d'agriculture dont les professeurs auront obtenu un certificat de capacité.

Nous attirons particulièrement l'attention des autorités scolaires et des instituteurs sur les détails qui suivent. L'erreur qui avait eu lieu au sujet du nombre des districts judiciaires a été réparée dans la dernière séance de la Chambre, et le nombre des bourses a été porté à vingt, dix pour chaque école.

" Depuis l'ouverture des écoles d'agriculture, tous ceux qui voulaient y entrer étaient abandonnés à leurs propres ressources. C'était d'abord une lutte en forme à soutenir contre plusieurs parents, beaucoup d'amis et tous les voisins. Mais cet obstacle renversé, il en restait un autre non moins sérieux, les frais de la pension et ceux de l'enseignement. La Chambre d'Agriculture vient de lever en partie cette difficulté.

" Dans une assemblée, tenue à Montréal le 16 décembre, elle a affecté une somme de \$950 à la création de dix-neuf bourses de \$50 chacune, une par chaque district judiciaire, en faveur des jeunes gens qui se sentiront disposés à profiter des bienfaits de l'euseignement agricole, pour se faire une position comme cultivateurs. Dix sont distribués à l'école Ste. Anne, neuf à celle de Ste. Thérèse.

"Les élèves choisiront l'école qu'ils voudront.

"Le choix des prétendants à ces bourses est laissé aux présidents des sociétés d'agriculture de chaque district. Si, d'ici au 15 mai prochain, les Présidents n'ont fait connaître leur choix à la Chambre d'Agriculture, celle-ci nommera elle-même les élèves boursiers, avant le 1er juillet.

"Ainsi, il n'y a pas de temps à perdre pour ceux qui désirent profiter des avantages offerts par la Chambre. Chacun doit s'adresser au président de la société d'agriculture de son comté, faisant connaître son âge, son degré d'instruction et surtout justifier des moyens de se livrer à la culture de la terre, après la sortie de l'école, soit pour son propre compte, soit pour le compte d'un autre qui lui assurerait d'avance une ferme bien montée.

"Sans l'effet immédiat de l'exemple d'une culture raisonnée, l'enseignement reçu serait un coup manqué.

"La chambre d'agriculture n'a encore rien réglé quant aux conditions à exiger des aspirants. Elle a pensé sans donte que, pour le moment, il suffisait de s'en tenir aux conditions d'admission du programme de chaque école. Pour Ste. Anne, on se contente à la rigueur de la langue française apprise par principes, des quatre premières règles

de trois. Il faut avoir au moins 16 ans. Nous disons à la rigueur, car on présèrerait celui dont l'esprit aurait été cultivé par de plus fortes études, supposé que, d'ailleurs, il offrît les mêmes garanties de talents, de bon caractère et d'amour du travail surtout. Un jeune homme placé dans de telles conditions apprendra toujours bien plus vite qu'un autre possédant seulement une simple instruction primaire.

" Nous croyons savoir que, pour de bonnes raisons, la Chambre ne s'opposerait pas à ce qu'une bourse fut divisée

"Les bourses devraient pouvoir être retirées en tout temps si les titulaires venaient à démériter. La Chambre trouvera sans doute à propos de faire une règle à ce sujet.

"Comme chacun des 20 districts judiciaires a droit à l'une de ces bourses, il n'y a pas de paroisse si petite, ni de village si pauvre ou si éloigné des grands centres, qui ne puisse prétendre à l'honneur d'envoyer un sujet à l'une de ces deux écoles. La chambre d'agriculture ne pouvait pas faire un acte plus équitable, puisque, représentant elle-même les intérêts agricoles de tout le Bas-Canada, elle offre un droit égal à toute sa population, sans distinction d'origine, ni de localité."

#### Le Calendrier de l'Instruction Publique.

Nous adressons à nos lecteurs, avec les souhaits qui, pour être d'usage, n'en sont pas moins sincères, notre calendrier, que nous avons considérablement augmenté en y ajoutant des renseignements sur les Bureaux d'Examinateurs, les Ecoles Normales, etc. Nous donnons, en même temps, la table et le couvert du volume de l'année 1863. Nous recommandons particulièrement l'usage du calendrier aux personnes chargées du fonctionnement de la loi des écoles, district : elle est tonjours sous la direction de M. Cléophas Côté. ou qui y prennent un intérêt direct. Un coup d'œil jeté à temps sur ses colonnes peut épargner bien des démarches, quelquefois même bien des dépenses.

#### Extraits des rapports de MM. les Inspecteurs d'Ecole, pour les années 1861 et 1862.

Extrait du rapport de M. l'Inspecteur Boivin, pour l'année 1861

COMTÉS DE CHARLEVOIX ET SAGUENAY.

#### (Suite.)

Voulons-nous avoir des instituteurs qui remplissent leurs devoirs avec contement? entourous les de tout le respect, de toute l'affection qu'ils inéritent pour les services importants qu'il rendent à la jeunesse du pays. Etat sommaire de l'éducation dans chaque municipaltté du comté

de Charlevoix:

1. St. Fidèle.—A trois écoles en activité, et toutes dirigées par

des institutrices habiles.

Les maisons d'école sont malheureument dans un mauvais état et manquent du matériel nécessaire; cet état de choses n'est que la consequence d'une dette contractée par la commission, il y a quelques années, et qui maintenant est presque éteinte. J'ose espérer qu'avec des finances plus en ordre, on pourra s'occuper de la réparation des maisons.

2. Malbaie. - Des difficultés entre les contribuables, au sujet du choix de deux sites d'école, ont longtemps entravé la marche des affaires scolaires dans cette municipalité. Maintenant qu'elles sont réglées, les choses vont prendre une autre tournure. Il y a sept écoles en activité dans cette municipalité, dont six sous contrôle et une indépendante. L'école modèle est sous la direction d'un maître capable, M. Octave Martin, qui enseigne avec assez de succès l'anglais, le français, ainsi que toutes les branches requises par la loi pour une école modèle. Il est, cependant, à regetter que M. Martin ait retardé jusqu'à présent d'adopter l'enseignement moni-

de l'arithmétique, simples et composés, fractions et règles torial; avec un aussi grand nombre d'élèves, ses progrès eussent

été plus rapides.

L'école des filles fait peu de progrès ; j'ai cru cependant m'apercevoir, à ma dermète visite, qu'il y avait une meilleure discipline et plus de zèle de la part de la maîtresse. Le résultat de mes visites dans les autres écoles a été assez satisfaisant; mais je dois mentionner ci particulièrement l'école tenue par Mile. Marie Pacaud, tant pour sa bonne discipline que pour les progrès rapides qu'elle fait faire à ses élèves. Une nouvelle maison d'éducation est en construction: toutes les autres maisons sont dans un état convenable et pourvues d'un assez bon matériel.

Les finances de la corporation sont prospères.

3. Ste Agnès.—Avait, lors de ma visite, quatre écoles en opération, toutes dirigées par des institutrices. Depuis cette époque, et sur ma recommandation, une d'elles a été congédiée à cause de son incapacité absolue. Les élèves ont fait des progrès satisfaisants dans deux de ces écoles. Il s'est élevé une grande difficulté dans cette municipalité, entre les contribuables et les commissaires d'un côté, et le secrétaire-trésorier de l'autre, au sujet des comptes de la corporation que le secrétaire était incapable de rendre. Je snis parvenu, non sans peine, à les débrouiller, ct, par là, à rétablir l'harmonie.

Par cette reddition, les commissaires se trouvent à avoir une dette passive de \$200.00; mais, en augmentant la cotisation comme ils l'ont fait, cette dette sera bientôt éteinte.

4. St. Irénée. - Petite municipalité qui compte deux écoles

élémentaires et une école modèle

L'école modéle, établie en juillet dernier, grâce au zèle de M. l'abbé Mailley, est sous la direction d'une jeune institutrice formée à l'école normale Laval. Comme cette école, lors de ma visite, n'était en activité que depuis quelques jonrs, je ne puis rien en dire. L'école du second arrondissement est dirigée par une maîtresse habile, et les élèves font des progrès satisfaisants. Je ne puis, malheureusement, en dire antant de celle du troisième; car cette institutrice est peu instruite et manque absolument de pratique. Les affaires monétaires sont prospères et bien administrées.

5. Eboulements.—Cette municipalité, outre une école in lépen-

dante, possède 5 écoles élémentaires et une modèle.

L'école modèle est, sans contredit, une des meilleures de mon Cette école, qui ne compte que trois années d'existence, a dejà formé des jeunes gens qui ont subi avec avantage, devant le bureau des examinateurs de Québec, l'examen pour un brevet d'ècole élémentaire; ils enseignent dans la municipalité et prendront, j'en suis certain, la méthode de l'excellent maitre qui les a formés. L'ècole des filles, toujours dirigée par Mlle. Boudreau, fait aussi les plus grands progrès.

Je suis satisfait de la manière dont sont dirigées les autres écoles élémentaires; mais je regrette d'avoir à dire que l'une d'elles

manque du materiel nécessaire.

Les commissaires d'école ont retiré presque tous les arrérages qui leur étaient dus, et j'ai la satisfaction de constater que leurs affaires monétaires sont maintenant dans un état prospère.

- 6. Settrington.-Cette municipalité est nouvelle et pauvre ; une seule école, qui ne suffit pas aux besoins de la population, y est en activité; et, jusqu'à présent, on s'est toujours opposé à l'établissement de la coti-ation, seul moyen d'avoir d'autres écoles.
- 7. St. Urbain. A quatre écoles en opération, trois sous contrô'e et une indépendante.
- M. Onésime Larouche dirige toujours, avec succès, l'école du premier arroudissement. Bien que l'institutrice qui dirige celle du second me paraisse dévouée, ses élèves font cependant peu de progrès, parce que la plupart manquent de livres, papier, etc.
  L'institutrice du no. 3 s'acquitte de ses devoirs à la satisfaction

des contribuables de cet arrondissement.

En général, je suis satisfait de l'état des choses dans cette municipalité, qui construit actuellement une nouvelle église; ce qui ne 'empêche pas, malgré la gêne où elle se trouve, de faire encore honneur à ses affaires scolaires.

(A continuer.)

#### Bulletin des Publications et des Réimpressions les plus Récentes.

Paris, novembre et décembre, 1863.

FIGUIER: La Terre et les Mers, 1 vol. in-8, Hachette. C'est un volume de plus ajouté à la charmante collection que le compilateur de l'Année Scientifique a entrepris de publier pour vulgariser la science, et ce livre, orné de 170 vignettes et de 20 cartes, est une digne continuation des Savants du Foyer et de la Terre avant le Déluge.

GABRIEL FERRY: Les Révolutions du Mexique, 1 vol. Dentu.

Tout le monde a lu le Coureur des Bois et les Scènes de la Vie Mexicaine, du même auteur Les aventurenses destinées d'Iturbide, de Bustameute et de Santa-Anna se prêtent mieux encore à la plume du romancier qu'à celle de l'historien ; ou, plutôt, leurs biographies sont des romans véritables, et nul ne pouvait mieux les écrire que M. Gabriel Ferry.

MIGNET: Eloges Historiques, 1 vol in-8. Didier.

Les éloges qui forment ce volume ont été prononcés, à différentes époques, dans les scances annuelles et publiques de l'Académie des Sciences Morales et Politiques, dont M. Mignet est le secrétaire perpétuel. Entre autres esquisses, ce volume contient celles de la carrière de Jouffroy, de Schelling, de Hallam et de Lord Macaulay.

Du Hailly: Campagnes et stations sur les côtes de l'Amérique du Nord, I vol. in-18. Deutu.—Les Antilles Françaises en 1863; souvenirs et tableaux. Livraison du 15 de décembre de la Revue des Deux-Mondes.

Nous avons dejà parlé des Campagnes et Stations qui ont été publiées d'abord dans la Revue. Le nouveau travail de M. du Hailly est l'objet d'une critique assez vive par M. Melvil-Bloncourt, dans la Revue du Monde Colonial. M. du Hailly, comme presone tous les auteurs d'articles de ce genre, aurait commis des erreurs assez amusantes sur la géographie et l'ethnographie des Antilles : il ne faut, en général, lire ces esquisses que sous bénéfice d'inventaire. M. Melvil-Bloncourt commence, lui-même, une série d'articles qui aura pour titre : Les scènes émouvantes de la vie coloniale. Comme le Canada devra y figurer, nous attendons le critique à l'œuvre.

Nous pensons que nos lecteurs nous sauront gré de l'extrait suivant du travail de M. du Hailly. Ils y verront que le nom d'habitant, que portent encore nos cultivateurs, avait aussi été donné daus le principe aux

planteurs des Antilles.

"C'est un curieux et touchant spectacle que celui de la vie coloniale dans quelques-unes de ces possessions d'outre-mer conservées en trop petit nombre à la France, et traitées par elle bien souvent avec un injuste dédain. Il n'est pas nécessaire d'être un bien grand économiste pour deviner que, sans exagéter l'importance des îles sur lesquelles nous vondrions réunir ici quelques sonvenirs, il fant en tenir plus de compte assurément qu'on ne le fait aujourd'hui, ne fût-ce qu'en raison de l'indest: uctible et profond attachement qui les unit à la métropole. Comme l'enfant que la mète sent tressaillir dans son sein, nos colonies des Antilles vivent de la vie de la mère-patrie, elles en sont le fidèle reflet: rulle part nos succès ne sont plus sincèrement acclamés, nos revers plus vivement sentis, et, loin de s'affaiblir avec le temps, le souvenir d'une commune origine semble y devenir d'année en année plus vivace. Ce n'est pas tout : indépendamment de cousidérations patriotiques qui touchent peu certains esprits, les Antilles françaises offrent champ d'études d'un intérêt tout spécial. Ce riche archipel, où flottent les pavillons de toutes les nations maritimes d'Europe, offre aux divers systèmes de colonisation mis en œuvre de nos jours un théâtre sur lequel ils sont à même de se produire dans les conditions les plus propres à faciliter une comparaison équitable. A une époque où, grâce aux progres de la science économique, toutes les doctrines coloniales sont en voie de métamorphose, cette comparaison ne saurait être inopportune, et le résultat, on va le voir, n'a rien de décourageant pour

" Aller aux îles!.... c'était jadis l'expression consacrée, et Dieu sait le monde fantastique que nos candides aïeux se représentaient au terme du voyage. Le paisible marchand du vieux Paris, qui du fond de son arrière-boutique voyait les riches produits d'outre-mer couvrir ses rayons enfamés, ne songeait pas sans une terreur peut-être secretement mêlée d'envie aux étranges récits qui circulaient sur ces pays lointains : c'était le péril incessamment bravé, les merveilles de climats inconnus, la fortune pour qui triomphait de ces épreuves; c'était par-dessus tout la fastueuse existence au seiu de laquelle le planteur créole apparaissait comme le héros d'un conte de fées. Alors le luxe des colonies était sans bornes; pour elles, la métropole tissait ses étoffes les plus précieuses, ciselait ses bijo x les plus exquis, et dans la petite ville de Saint-Pierre-Martinique, surnommée le Paris des Antilles, l'opulence ne se mesurait qu'à la prodigalité. Cette brillante auréole a singulierement pâli. vapeur a si bien supprimé le prestige de l'éloignement, que cette terrible traversée, dont un testament était la préface obligatoire, n'est plus désormais qu'une promenade de douze jours en été, de quinze en hiver. On ne va plus guère chercher fortune aux îles, et quant à envier le sort des colons, c'est ce dont assurément nu ne s'avise. Pauvres îles l elles ne sont pourtant anjourd'hui ni moins fécondes en promesses d'avenir, ni moins richement parées de leur éternelle verdure qu'aux plus beaux jours du siècle dernier. Elles sont encore prêtes à faire, quand nous le voudrons bien, la fortuue de qui attachera son sort au leur; c'est nous qui avons changé, non pas elles, et il y a plus que de l'injustice à les rendre responsables des mésaventures économiques dont nous nous sommes volontairement faits les victimes. Est-ce leur faute si, après les avoir enfermées deux siècles dans les serres chandes de la protection, nous les avons brusquement transportées au grand air, en nous bornant à leur donner pour médecin soit une émigration coûteuse, soit un crédit foncier un peu trop illusoire, soit toute autre mesure aussi incomplète?

Puis, lorsqu'à chaque nouveau topique les doléances recommençaient, on en concluait qu'il est dans la nature créole de se plaindre, et l'on ne s'en inquietait pas autrement. Aux yeux de combien de personnes d'ailleurs ces deux îlots ne sont-ils qu'un insignifiant royaume de Barataria, où l'on continue à fabriquer par habitude un sucre que la métropole achète presque par charité? Pour moi, après trois années de vie coloachete presque par charite? Four moi, après trois années de vie con-niale, je vois en eux deux départements appelés à compter parmi les plus riches territoires de France. Il ne s'agit pour cela que de retrouver dans des conditions normales de liberté industrielle le développement qu'ils ont dû jadis aux factices avautages d'un régime aboli.

"C'est dans les campagnes, loin des villes, qu'il faut aller chercher la vie coloniale, si l'on vent en saisir la physionomie vraiment originale. Un monde à part s'y révèle des les premiers pas. En France, les nombreux villages qui servent de centres agricoles rappellent à l'esprit et le temps de la féodalité et l'obligation de se réunir en groupes pour se défendre pendant des siècles de barbarie. Il en fut autrement dans nos îles. La crainte des luttes intérieures ne tarda pas à disparaître avec les Caraïbes aborigènes, et, chaque colon pouvant librement s'établir et s'arganiser sur le terrain qui lui était concédé, les rares villages qui se créérent se virent eu quolque sorte annulés d'avance. Presque en même temps l'esclavage vint donner une forme définitive à cette existence à la fois agricole et manufacturière. Bien que sur tonte l'étendue de l'habitation (c'est le nom que l'on donnait à ces domaines, dont le possesseur s'appelait habitant) l'autorité du maître fût plus absolne que ne l'était au moyen âge celle du buron sur ses vassaux ce n'était pas la féodalité, si hiérarchique au seiu de ses désordres, mais plutôt une sorte d'autocratie patriarcale, dont nos sociétés européenues n'offraient aucun exemple, et qui, tantôt prônée avec excès, tantôt calomniée ontre mesure, ne manquait pourtant ui de mérite propre ni d'une certaine grandeur. Un groupe de chaumières ou de cases à nègres éparpillées pêlemèle entre des tousses de bananiers; sur un plateau voisin, la maison principale; plus bas, la sucrerie et les ateliers qui en dépendent; tout autour, de vastes champs d'un vert pâle dominés par de puissantes montagnes chargées de foiêts, tel est le tableau matériel de cette existence, tel est le coup d'œil général de la campagne de nos Antilles. Pénétrons dans une de ces habitations où s'élabore la fortune coloniale. L'hospitalité y est traditionnelle, et les révolutions ne changeront rien

sous ce rapport.
"Pour l'Européen habitué à voir l'agriculture, sinon dédaignée, du moius généralement abandonnée à des mains rustiques, ce sera une première surprise que de rencontrer un propriétaire scrupuleusement civilisé et d'une distinction, d'une urbanité de manières dont se préoccupent pen nos fermiers de la Beauce ou de la Brie. C'est que l'habitant est tout à la fois agriculteur, industriel et manufacturier. Outre les qualités naturelles qui lui sont nécessaires pour diriger un personnel nombreux, sa fabrication sucrière exige un ensemble assez étendu de connaissances acquises, où souvent la théorie vient se mêler à la pratique. On s'est longtemps représenté en France le planteur de nos colonies comme un type de mollesse et d'iudolence, comme un maître égoïste s'enrichissant sans remords du travail d'autrui. Que le despoegoiste s'enrichissant sans remords du travait d'autroi. Que le despo-tisme autorisé par l'esclavage ait eu ses abus, c'est ce que nul ne niera, car l'omni otence est le pire écueil de notre nature. Il est probable pourtant que ces abus ont été exagérés, et que l'on y a souvent pris l'exception pour la règle; l'inté êt bien entendu du maître en est la meilleure preuve. Quant au reproche de mollesse et d'oisiveté, de tout temps il a dû être peu fondé, et sous ce rapport la vie de l'habitant devait être au siècle dernier fort semblable à ce que nous la voyons de nos jours. Se lever avec le soleil, le devancer mème souvent, ne reptrer qu'après avoir fait le tour de la propriété pour suivre le développement de chaque plantation de cannes, passer de longues heures à la sucrerie, au moulin ou devant les chaudières, surveiller des travaux d'entretien, des réparations sans cesse renaissantes, ne négliger en un mot aucun des cent détails d'une exploitation toujours complexe alors même que l'échelle en est restreinte, tel est le programme d'une journée qui n'est assurément pas celle d'un oisif. Et cette surveillance incessante est de première nécessité, on ne s'en aperçoit que trop en comparant l'habitation sur laquelle plane l'œil du maître avec celle où trônera négligemment un régisseur insouciant. En revanche, s'il est vrai de dire que rien n'attache comme la terre, nulle part ce dicton n'est plus vrai que pour ces habitations qui résument l'histoire d'une famille, les splendeurs du passé, les affections du présent, les espérances de l'avenir. les quitter, on les quitte même trop souvent, mais il est rare que l'on n'y revieune pas. On voit des créoles heureux de retrouver la vie d'habi-tant après avoir dépensé dans les salons de Paris les dix meilleures années de leur jeunesse D'autres, avec une fortune plus que suffisante, remettent d'année en anuée leur départ définitif pour la France, et finissent par ne plus partir du tout, ou à peine ont-ils touché l'Europe qu'ils regrettent déjà la colonie. D'autres enfin vont jusqu'à abandonner leurs intérêts dans la métropole pour venir aux îles remettre en valeur quelque propriété patrimoniale."

L'ECONOMISTE FRANÇAIS: Cet organe des colonies françaises va doubler sa publicité et devenir hebdomadaire. L'abonnement est de 25 fr.

par année, pour l'étranger. On s'abonne: à Montréal, chez M. Rolland; à Québec, chez M. T. E. Roy.

L'Economiste ue néglige point notre pays, et s'en occupe plus spécialement que ne le fait aucune autre publication du continent européen.

Nos journaux en ont reproduit dernièrement deux articles très-remar-

quables, l'un de M. Onésime Reclus, sur l'émigration française an Canada; l'autre de M. Ramean, sur la politique canadienne.

Québec, janvier, 1864.

DRAPEAU: Etudes sur les développements de la colonisation du Bas-Canada depuis dix ans, (1851 à 1861,) constatant les progrès des défrichements, de l'ouverture des chemins de colonisation et des développe-ments de la population canadienne-fiançaise, par Stanislas Drapeau, agent de colonisation et promoteur des sociétés de secours ; 593 p. in-8, et 2 cartes géographiques. Léger Brousseau.

Nous n'avons ni le temps, ni les moyens, de constater, en toutes choses, l'exactitude de l'ouvrage que nous avons sous les yeux; mais, cette réserve faite, (et elle est importante quand il s'agit d'un travail de cette nature ) nous devons dire que le plan nous en a paru singulièrement habile, et que l'entreprise en elle-même nous a vivement frappé par son

importance et son utilité.

Il y a, dans tout le livre, nne méthode, une proportion et un arrange-ment dignes d'éloge. L'auteur a su être intéressant et complet sans être prolixe, concis sans être obscur. Non-seulement il a renfermé dans ses divers chapitres, un compte-rendu des progrès opérés depuis les dix dernières années dans la colonisation; mais il a résumé, pour chaque comté, l'histoire et la statistique de ses établi-sements, anciens ou nouveaux, passant plus légerement sur ce qui avait moins d'actualité; mais donnaut toujours, dans un cadre plus ou moins restreint, un tableau de toutes nos paroisses, tant au point de vue de la production agricole qu'à celui de la topographie, de la population, de la propriété mobilière et des institutions religieuses, littéraires et sociales. Ce travail est fait avec un esprit tout patriotique, et les développements de la population franco-canadienne à travers les obstacles qui l'entravent y sont tracés avec intelligence et avec amour.

M. Drapeau a divisé le Bas-Canada en sept régions, qu'il a étudiées séparément, quatre au sud du St. Laureut: la Gaspésie, la Région Est, la Région Centrale et la Région Ouest; trois au nord: la Région de l'Ontaouais et du Nord de Montréal, celle du St. Maurice et la Région dn Saguenay et du Labrador, qui comprend aussi Quebec et ses envi-rons. La description détaillée de chaque région est précédée d'une carte où les cantons et les chemins de colonisation sont indiqués, et elle est suivie d'un résumé statistique et d'un tableau synoptique qui, dans une seule page, montre ses richesses agricoles et ses produits de tout

genre, d'après le dernier recensement.

C'est, en un mot, ce recensement lui-même rendu attrayant et mis à la portée de tous, en même temps qu'il est accompagné d'un coup-d'œil rétrospectif et des observations qui peuvent donner de la vie et une signification à cette énorme masse de chiffres.

La Semaine: Revue religieuse, pédagogique, littéraire et scientifique. Cette nouvelle publication a commencé avec l'année, et elle a pour rédacteurs MM. Lafrance, Thibault et Létourneau. M. Lafrance institituteur a déjà lu plusieurs étndes intéressantes dans les confé-rences de Québec; M. Thibault est professeur à l'Ecole Normale Laval et M. Létourneau est un ancien élève de cet établissement, La Semaine est imprimé par M. C. Darveau; elle paraît chaque samedi, et le prix d'abonnement est d'une piastre par année, payable d'avancc. N'oublions point d'ajouter que la partie religieuse est sous la surveillance d'un prêtre éminent, qui en revoit tous les articles.

LE FOYER CANADIEN: Une jolie pièce de vers de M. Garneau, fils, une satire de M. Boucher, une charmante romance de M. Blain de St. Aubin, ouvrent la nouvelle année de ce recueil. Elles sont suivies de Jean Rivard, économiste, par M. Lajoie. Tous ceux qui ont lu Jean Rivard, défricheur, voudront renouveler connaissance avec ce brave garçon, que nous ne soupçonnions pas, toutefois, de continuer Adam Smith et Jean-Bte. Say. L'œuvre de M. Lajoie, nous l'avons déjà dit, indépendam-ment des hautes qualités littéraires qui la distinguent, est essentiellement patriotique et nationale.

Voici un type bien complet et dont les copies ne sont malheureuse-

ment que trop nombreuses:

" Mais un autre personnage, dont nous devons dire quel ques mots, émigra aussi vers cette éooque dans le canton de Bristol, sans toutefois prendre conseil de Jean Rivard.

"Il venait d'une des anciennes paroisses des bords du St. Laurent, d'où sans doute on l'avait vu partir sans regret, car il était difficile

d'imaginer un être plus maussade.

"C'était l'esprit de contradiction incarné, le génie de l'opposition

en chair et en os.
"Quoiqu'il approchât de la cinquantaine, il n'avait encore rien fait pour lui-même, tous ses efforts ayant été employés à entraver les me-

"Il avait gaspillé en procès un héritage qui eût suffi à le rendre indépendant sous le repport de la fortune. Sa manie de plaider et de con-tredire l'avait fait surnommer depuis longtemps le Plaideur on le Plaideux, et on le désignait communément sous l'appellation de Gendreau-le-Plaideux.

"Au lieu de se réformer en vieillissant, il devenait de plus en plus insupportable. Contrecarrer les desseins d'autrui, dénaturer les meilleures intentions, nuire à la réussite des projets les plus utiles, s'agiter, crier, tempêter, chaque fois qu'il s'agissait de quelqu'un on de quelque chose, telle semblait être sa mission.

"Hâbleur de première force, il passait ses journées à disserter à tort et à travers, sur la politique d'abord, puis sur les affaires locales et municipales, les affaires d'école, les affaires de fabrique, et si ces sujets lui faisaient défaut, tant pis pour les personnes, c'étaient elles qui passaient au sas de sa critique.

" Dans la paroisse où il demeurait avant d'émigrer à Bristol, il avait été pendant vingt aus en guerre avec ses voisins pour des questions de bornage, de découvert, de conrs d'eau, pour de prétendus dommages causés par des animaux ou des voluilles, et pour mille autres réclama-

tions que son esprit fertile se plaisait à inventer.

"Ces tracasseries, qui font le désespoir des gens paisibles, étaient pour lui une source de jouissance.

"Il se trouvait là daus son élément.

" Une église à bátir, un site à choisir, une évaluation à faire, un chemin public à tracer, une école à établir, des magistrats à faire nommer, des officiers de voierie à élire, toutes ces circonstances étaient autant de bonnes fortunes pour notre homme.

"Un fait assez curieux peut servir à faire comprendre jusqu'à quel

point cet individu poussait l'esprit de contradiction.

"En quittant sa paroisse natale, où il avait réussi, on ne sait comment, à se faire élire conseiller municipal, il refusa de donner sa démission en disant à ses collègues: je reviendrai peut-être; en tous cas, soyez avertis que je m'opposc à tout ce qui se fera dans le conseil en mon absence. "C'était là l'homme que Jean Rivard allait avoir à combattre."

Nous sommes certain que M. Lajoie ne manquera point de confondre Gendreau-le-Plaideux. Mais qui nous délivrera de toute l'engeance?

Les vers de M. Garneau sont très remarquables. Si nous osions nous permettre quelques mots de critique, nous nous en prendrions peut-être aux bois tout pénétrés de lune pure, et à la pensée prompte à jouer comme une hirondelle de grève; mais la pièce est, du reste, si harmonieuse, elle contient un si grand nombre de stances irreprochables, que nous nous iuclinerons poliment devant ces fantaisies de la muse canadienne. Nous ne sommes point de ceux que les hardièsses poétiques scandalisent faci-lement; ainsi, nous défend:ions volontiers, quoiqu'on en puisse dire, et la forêt que les orages jettent dans de blanches fureurs, et les bouleaux aux longs fûts de marbre qui, à l'aube, ont l'odeur des rosiers. Tant mieux pour le promeneur matinal. Il fant espérer cependant que nos jeunes poètes u'iront point trop loin dans les sentiers que fréquentent Louis Bouilhet, Charles Baudelaire, Leconte de Lisle et les autres lauréats de la Revue Contemporaine.

LES Soirées Canadiennes: La livrai on de janvier renferme une élégie de M. Taché, que nous reproduisons, et des souvenirs de voyage de M. Bourassa. Madel a réellement existé, et l'on se rappelle encore dans une de nos paroisses la Chanteuse du Cimetière. M. Taché sait écrire la légende avec grâce et simplicité, soit qu'il le fasse en prose, soit qu'il emprunte le langage des dieux.

Montréal, janvier, 1864.

DANSEREAU: Annales Historiques du Collége de l'Assomption, depuis

sa fondation, l'ere livraison, 44 p. Senécal. Ce travail est principalement rédigé sur des mémoires de M. l'Abbé Poulin et de M. l'Inspecteur Dorval, anciens élèves de cette maison. Il serait à souhaiter que chaque maison d'éducation recueillît les faits les plus intéressants de ses annales, et l'idée qui a inspiré cette publication mérite toutes les sympathies de cette classe nombieuse qui, chez nous, doit son élévation sociale à nos collèges et aux sacrifices que se sont imposés leurs généreux fondateurs. M. Dansereau rend un juste tribut d'hommages au Dr. Meilleur et à M. Labelle, qui ont doté le pays d'un de ses établissements les plus importants.

L'Année Religieuse de Montréal, 88 p. in-8. Plinguet et Laplante. C'est la troisième année de cet utile recueil. Outre les renseignements ordinaires, on y trouve un compte-rendu de la démonstration qui a eu lieu à l'anniversaire de la naissance de Mgr. l'Evêque de Montréal et une notice historique sur la paroisse de Laprairie.

L'ECHO DU CABINET DE LECTURE PAROISSIAL, revue religieuse, scientifique, historique, littéraire et artistique. Cette publication, dont M. Royal était le propriétaire et le rédacteur-en-chef, est passée en d'autres mains, et la rédaction en a été confiée à M. Achille Belle. La première livraison du 6e volume renferme, entre autres choses, un article sur les Trappistes en Canada et une très-jolie piece de vers, intitulée: Voyage à Québec. L'Echo paraîtra, comme par le passé, tous les quinze jours, et l'abonnement est réduit à \$1 par année.

THE CANADIAN PATRIOT, 64 p. in-8. Beckett; \$1 par année. Tel est le nom d'une nouvelle publication mensuelle anglaise, qui commence avec l'année.

LES BEAUX-ARTS: Cette publication commence son second volume par une livraison de 16 pages de texte et de deux pages de musique. L'amélioration dans la typographie, dans le rapier et l'augmentation du nombre de pages justifient l'élévation de l'abonnement à \$2. On voit que le cadre de notre presse périodique se complète rapidement. Nous n'aurons bientôt plus rien à envier aux autres pays sous le rapport du nombre et de la variété des publications. Le tout se trouve couronné par l'apparition de la Revue Canadienne, dont nous espérons pouvoir aralyser la première livraison dans notre prochain numéro, et qui, en attendant, par la hardiesse de l'entreprise au point de vue du succès matériel, et par le mérite bien connu de ses directeurs, a droit à nos plus vives sympathies.

#### Petite Revue Mensuelle.

Il y a longtemps qu'une année ne s'est ouverte sous d'aussi formidables auspices. L'année 1863 n'a vu finir aucune des guerres, aucunc des mésintelligences dont elle avait hérité de 1862, et elle les a léguées à son successeur avec de nouvelles discordes. "La Pologne, dit M. Gaillardet dans sa correspondance du Courrier des Etats-Unis, lutte tonjours contre son puissant adversaire; mais elle agonise et n'a à espérer ancun secours efficace des peuples qui sympathisent le plus avec L'Italie du Nord n'a pu encore assimiler complètement l'Italie Méridionale; le brigandage et l'anarchie désolent toujours Naples et la Sicile; les Français continuent d'occuper Rome, et les Autrichiens de garder Vénise. Le Danemark et l'Alicmagne sont sur le point d'en veuir aux mains, et la diplomatie ne sait comment conjucer ce conflit, qui peut mettre le feu à l'Europe entière. L'Angleterre n'est pas la puissance que cette perspective effraie le moins. Elle ne sait pour qui prendre parti, car elle voit le beau-frère de la reine, et le beau-père de sa fille, c'est-à-dire, le Duc de Saxe-Cobourg et le Roi de Prusse, près de croiser la bayonnette avec le père de la Princesse de Galles, femme de l'héritier présomptif de la conronne britannique. Cette situation embarrasse fort l'Angleterre. E'le craint d'autant plus d'être entrainée dans une guerre européenne, qu'elle bataille déjà en Chine, au Japon, dans les Indes, dans la Nouvelle-Zélande, un peu partout. Que serait-ce, s'écric le Times, si la guerre civile allait cesser en Amérique! Les Américains assailliraient de récriminations et d'exigences leur cousin John Bull, dont ni le Nord, ni le Sud, n'ont eu à se loner."

Le cabinet anglais n'a point non plus resserré, il s'en faut, les liens déjà trè -laches de l'alliance française, par la réponse carrément négative qu'il a donnée à linvitation de l'empereur. Les journaux, tant officiels qu'officieux, ces derniers surtout, se montrent de fort mauvaise humeur et annoncent que l'on tâchera de se passer, cette fois, d'alliés aussi peu aimables. L'empereur a profité des suggestions que faisait le roi de Prusse, pour déclarer qu'il n'avait aucune objection à ce que le congrès auquel toutes les autres puissances ont consenti, sous diverses réserves, fût précédé de correspondances entre les ministres de tons les gouvernements. L'Autriche, quoique pas aussi formellement que l'Angleterre, a reponssé les propositions de Napoléon III, qui, malgré cela, paraît croire à la paix, ou feint d'y croire. Sa réponse à l'adresse du Sénat et son allocution du premier de janvier ont été également rassurantes. L'échange de notes diplomatiques préalables qui se fait maintenant amènera-t-il quelque résultat? C'est ce dont il est permis de douter, lorsqu'on considére les immenses difficultés dont sont entourées toutes les questions en litige, et surtout lorsqu'on songe qu'à un moment donné les plus minces en apparence peuvent devenir les plus formidables en réalité. Lord Paismerston, qui est le wit, l'homme d'esprit par excellence du cabinet britannique, a fort bien exprimé ces subites transformations, en disant que la torche de la Pologne n'avait pas encore mis le feu aux poudres; mais que l'allumette du Danemark menaçait de tout faire sauter.

C'est grâce aux exigences progressives de l'Allemagne que le conflit danois en est venu à cette crise. Elle ne demandait d'abord que le retrait de la pateute du 30 mars; cette patente est abrogée. De suite, elle décrète l'exécution fédérale ; le Danemark retire ses troupes. Aujourd'hui, non contente de voir le Holstein acclamer le duc d'Augustenbourg, elle s'attaque au Schleswig, terre danoise, qu'elle menace d'envahir. Car ce n'érait que comme duc du Holstein que le feu roi gouvernait les deux autres duchés: l'Allemagne pouvait dire alors qu'elle s'en prenait au duc et non pas au sonverain. Aujourd'hui, c'est au roi de Danemark qu'elle en veut : et l'Angleterre, qui u'a point voulu d'un congrès européen pour la Pologne, sollicite des conférences à Londres pour la question danoise.

Quelques sombres voiles qu'ait jetés sur l'avenir l'année 1863, elle n'a pas laissé de donner au monde des compensations sous plusieurs points La question de l'isthme de Suez, si importante pour la civilisation de l'extrême Orient, a fait de très grands progrès. Le canal, dû à l'énergie et à la pers vérance de M. de Lesseps, est très-avancé, et, si ce n'était des querelles que la Porte lui a suscitées avec une rare mauvaise foi, on pourrait espérer voir, dans le cours de l'année, cette grande œuvre couronnée d'un plein succès. Une question qui fait le pendant de celle-ci a été agitée et dans le monde scientifique et dans celui des capitalistes, c'est celle de la canalisation de l'isthme de Darien. Une grande découverte géographique, dont les difficultés avaient depuis longtemps tenu la science en échec, a été aussi accomplie l'année dernière: on peut dire que l'on connaît aujourd'hui, sinon la source, du moins les sources du Nil. Enfin, la science de la navigation aérienne, problème encore plus difficile, semble à la veille d'être résolu. d'autres matières nous ont empêché, dans le cours de l'année, de tenir nos lecteurs au courant de ces divers sujets, nous allons leur consacrer aujourd'hui quelques ligues: cette revue complètera ainsi ce qui manquait à l'ensemble de celles de notre dernier volume.

La nature paraît n'avoir laissé les deux isthmes de Suez et de Panama comme obstacles à la circumnavigation directe du globe, que pour offrir à l'homme le mérite de les faire disparaître. Il suffit, en effet, de jeter un coup d'œil sur une carte pour être frappé du peu d'importance relative des deux langues de terre, dont l'une joint l'Afrique à l'Asie en barrant à l'Europe le passage des Indes, et dont l'autre unit les deux Amériques en obstruant l'autre route vers l'extiême Orient, si longtemps cherchée et dont l'idée a été la cause première de la découverte du Nouveau-Monde. Sans donte que ce qui paraît peu de chose sur une carte ou un globe, est cependaut encore assez formilable. L'isthme de Panama, surtout, à raison de l'élévation des terres où origine la chaîne des Cordillières, présente des difficultés assez grandes; et les sables des déserts de Suez ne sont pns non plus bien faciles à conduire; ni l'une ni l'autre de ces entreprises n'était, cependant, au-dessus des forces matérielles ni des capitaux dont dispose, depuis longtemps, le monde civilisé. Mais c'est qu'il y a quelque chose de plus difficile à vaincre que les montagnes et les déserts; ce sont les jalousies et les défiances des grandes puissances. Nulle ne veut laisser aux autres ces deux clefs de la navigation de l'univers; et toutes ne sauraient, ou, du moins, n'ont pu jusqu'ici s'entendre pour s'en partager l'usage.

pu jusqu'ici s'entendre pour s'en partager l'usage.
Quoiqu'il ait affecté de nommer l'association qu'il a fondée pour sa vaste entreprise, "La Compagnie Universelle," et qu'il ait fait appel aux caphaux de toutes les nations, M. de Lesseps n'en a pas moins rencontré, de la part de l'Angaeterre, la plus vive opposition. Au moment où l'on apprenait le succès d'une partie considérable de cette œuvre gigantesque, une consultation, signée par trois des plus célèbres jurisconsultes de Paris, se publiait eu faveur du Pacha d'Egypte, qui veut tout simplement s'emparer de l'entreprise. tout simplement s'emparer de l'entreprise.

Voici en quoi consiste le triomphe matériel que vient de remporter M. Lesseps. Plusieurs grands lacs s'étendent de Suez à Port Said. On de Lessens. prétend même que, dans des temps très-anciens, les deux mers communiquaient directement. Le lac Timsah se trouve à mi-distance. La Compagnic, outre son grand caual matitime, avait entrepris un canal d'eau douce, du Cairc, sur le Nil, au lac Timsah, et, de la, à Sucz Une semblable voie, dont on trouve encore des vestiges, existait dans l'antiquité. Le nouveau canal est fini, et l'eau a coulé du Nil à la mer Rouge! "Notre siècle, dit à ce sujet M. Noirot, n'aura plus rien à envier à celui des Pharaons; car les barques qui voguent actuellement sur le Nil ne sont, sans doute, pas bien inférieures, comme tonnage, à celles de Néchao ou des Ptolémées. Le moindre pêcheur, de nos jours, voudrait à peine confier sa vie au frèle csquif qui portait César et sa fortune."

Quant à l'entreprise principale, elle avance à grands pas dans toutes ses parties; car le travail se fait par section et simultanément.

N'est-il pas étonnant que l'année où le Nil a été rejoint à la mer Rouge, nit vu aussi la découverte des sources de ce fleuve, si fameux dans l'histoire? Ce dernier événement est raconté et habilement commenté dans la Revue Géographique du Tour du Monde, dont nous commençons aujourd'hui la reproduction, et nous renvoyons nos lecteurs à

Longlemps avant que l'Egypte fût devenue la nourrice de l'Italie, le Nil avait éveillé la curiosité des rois et des savants. Psamméthique, le fondateur de la 26e dynastie, essaya, mais sans succès, d'organiser une expédition jusqu'aux sources présumées du fleuve. Cambyse reprit le projet de Psamméthique; l'insuccès de sa campagne contre l'Ethiopie projet de Psamméthique; l'insuccès de sa campagne contre l'Ethiopie l'arrêta au début de l'entreprise. Alexandre, en même temps qu'il faisait explorer l'océan Indien, songeait au Nil; la découverte de ses sources était un des mille projets de ce vaste génie. César passa plusieurs nuits de suite avec les prêtres de l'Egypte, espérant leur arracher un secret qu'ils ignoraient eux-mêmes. On connaît la brillante campagne de Bonaparte en Egypte, la fondation de l'Iustitut du Cairc, les travaux des savants dont it s'était fait accompagner. "Le Nil, dit la Revue Contemporaine, a donc eu le singulier privilége d'éveiller et de déjouer la curiosité d'Alexandre, de César et de Napoléon."

Mais enfin ce problème n'était point insoluble. il n'y avait que de

Mais enfin ce problème n'était point iosoluble . il n'y avait que de grandes difficultés à surmonter. En est-il de même du problème de la uavigation aérienne?

Ce n'est point, on le sait, l'aérostat tel que nous le connaissons qui peut donner la solution. L'aéro-nef, c'est-à-dire le ballon, qui se dirige lui-même, reste encore à inventer. Aussi, Nadar n'a-t-il voulu faire autre chose, par son ballon moustre, que d'attirer l'attention et se procurer l'argent nécessaire pour des expériences d'un genre tout différent.

Tous nos lecteurs connaissent les aventures heureuses et malheureuses du Géant; comment il s'éleva aux yeux des Parisiens lavis en extase... ce qui est moins dangereux que de l'être en ballon; quelle niche charmante il fit aux douaniers de la fiontière belge; comment ii s'en allait se perdre dans les légions glaciales, s'il n'eût préféré redescendre humblement à terre dans le royaume de Hanovre, ce qui ne put se pratique rans le graves avaidants de present des resentieurs des resentieurs des les controls de la craves avaidants de la craves de la crav le graves accidents, dont plusieurs des voyageurs se sentiront toute leur vie; mais ce qu'ils ne savent point, peut-être, c'est que le Géant, et son successeur l'Aigle, qui se prépare sur des dimensions pius colossales cucore, seront peut être les derniers des ballons.

On veut, en effet, en arriver tout simplement à supprimer le ballon : la chose est-elle possible? M. Babinet le croit; MM. d'Amécourt et de La Landelle l'assurent.

L'hélicoptère de M. de Ponton d'Amécourt est composé de trois hélices. Les deux premières se meuvent en seus contraire, car avec une seule hélice l'aéronaute eût été promptement étonidi par la rotation imprimée à la nef aérienne. La troisième hélice est verticale et sert à diriger l'appareil.

Le modèle-miniature fonctionne, dit-on, admirablement et s'enlève de

lui-même dans l'air an moyen d'un ressort; mais on sait que cette force motrice ne saurait s'appliquer en grand. La difficulté consiste donc surtout dans le poids du moteur quelconque qu'il faudra, adapter aux hélices. Les machines à vapeur ou à air comprimé, même en les construisant en aluminium, le plus léger des métaux, seraient encore trop pesantes. Pour nous, nons croyons que l'électro-magnétisme est destiné à donner la solu-ion du problème, et nous croyons, de plus, que cet agent formidable est loin d'avoir dit son dernier mot dans les progrés de la science et de l'industrie.

Depuis longtemps, du reste, les aéro-nefs ont occupé les mécaniciens et les savants. Le mécanicien Simon Stevens, ou Stevinus, fut célébré dans un distique latin de Grotius, pour avoir inventé une voiture moitié aérostat, moitié bateau, digne de figurer parmi les constellations avec le navire Argo, conduit par Tiphys. Voici cette curiosité littéraire:

"Scandit aquas navis; currus ruit aere prono, Et merito dicas: hic volat illa natat."

Ce que M. Pichot, de la Revue Britannique, traduit comme suit:

" Cette nef fend les eaux et ce char le nuage,

"On dit, avec raison, l'un vole et l'autre nage."

Nadar a eu le même honneur: on a fait pour lui un distique et un quatrain, que nous empruntons au même recueil.

" Jam tibi deficiat terræ nec non maris iter, Divisum imperium cum Jove Nadar habes.

La parodie du fameux distique de Virgile est excellente, et le quatrain suivant, pouvant servir d'affiche, n'est pas moins spirituel:

"Vons que jadis la fondre avait marqués au front, Fiers Titans, vous aurez enfin votte revanche; Un fils digne de vous, vengeur de votre affront, Escalade l Olympe, à quatre heures dimanche."

Tels sont quelques-uns des grands événements scientifiques de l'année qui vient de s'écouler. Elle n'a pas été non plus sans ses grandes catastrophes. Le tremblement de terre de Manille est peut-être un des plus ter ibles, depuis celui de Lisbonne, par le nombre de victimes qu'il a faites, et l'incendie de l'ancienne église des Jésuites à Santiago, au Chili, est un désastre dont les proportions sont pre-que aussi déplorables. Pres de trois mille personnes ont péri, et cela en partie par suite d'un vice de construction qui a été cause, en Canada, d'un sinistre du même gente, l'incendie du théâtre Saint-Louis, à Québec. On n'en a pas moins continué, et on n'en continuera pas moins peut-être, ici et ailleurs, à faire des portes qui ouvrent en dedans au lieu d'ouvrir en dehors, comme le voudrait le simple bon sens.

L'année 1863 a été, de plus, remarquable par le grand nombre d'illustrations qu'elle a vus disparaître. Il nous reste malher rensement encore beaucoup à ajouter aux nombrenses nécrologies que nous avons publiées dans le cours de l'année. L'Angleterre surtont a été fort maltraitée: Lord Lansdowne, Lord Normanby, Lord Lyndhurst et Lord Elgin, voilà pour l'aristocratie et le monde politique; Madame Trollope et Thackeray, voilà pour le monde des lettres; le Dr. Whateley, archevêque de Dublin, voilà pour l'église anglicane.

Lord Lansdowne avait 84 ans: il fut le collègne de Fox et l'adversaire de Pitt. Lord Normanby était presque aussi célèbre dans le monde littéraire que dans celui de la politique et de la diplomatie. Sa carrière, comme vice-roi d'Irlande, lui avait valu d'O'Connell cet éloge: that he was the best Englishman Ireland had ever seen. Il était ambassadeur à Paris lors du fameux coup d'état, et il a écrit, sur la France, des mémoires pleins d'intérêt. Il était âgé de 67 ans.

Né en 1772, à Boston, John Singleton Copley, depuis Lord Lyndhurst, était fils d'un artiste bien connu par son tableau de la Mort de Chatham. Son père l'amena en Augleterre à l'âge de 3 ans. Il étudia à Cambridge et se distingua au barreau, surtout par sa défense de Watson et de Thistlewood, accusés de haute trahison. On placardait, à cette époque, sur les murs de Londres: "Copley et la Liberté!" Le jeune Copley n'en entra pas moins au parlement sons les auspices des torys, et ne tarda pas à devenir solliciteur général. Orateur éloquent et sarcastique, il se distinguait surtout, chaque année, par un discours où il faisait la revue de la session; il y avait foule ce soir-là, et c'était comme une fête annuelle qu'il donnait au profit de son parti et à la plus grande confision de ses adversaires. En 1855, à l'âge de 84 ans, il fit, au sujet de la crise européenne, un de ses plus grands efforts oratoires. Son dernier discours fut, nons croyons, celui qu'il prononça, il y a deux ans, sur l'affaire du Trent. Il fut écouté, admiré et applaudi comme aurait pu l'être un orateur dans toute la vigneur de l'âge.

un orateur dans toute la vigueur de l'âge.

Le triste événement qui a eulevé Lord Elgin, lorsqu'il avait encore devant lui une si belle carrière, a causé, dans ce pays, une trop vive sensation pour que nous entreprenions de condenser sa biographie dans le peu d'espace qui nous reste. Nous la remettrons à une prochaine livraison, ainsi qu'une notice sur Mgr. Hughes, archevêque de New-York, décédé le 3 de janvier.

La plus grande perte que la France ait faite, en 1863, est sans contredit celle de M. Billault, le ministre que l'Empereur avait chargé de défendre sa politique daus le corps Législatif et sur qui le gouvernement comptait pour se mesurer avec la nouvelle opposition, formidable par ses talents quoique insignifiante par le nombre. Cette mort, arrivée la veille de la

bataille, est une de ces grandes leçons sur l'inanité des espérances humaines que la Provídence nous ménage de temps à autre.

Auguste-Adolphe-Marie Billault naquit à Vannes, en Bretagne, en 1805. Avocat distingué et bâtonnier du barreau de sa province, il entra à la chambre des députés en 1837. Lors de l'avénement du ministère Thiers, en 1840, il remplit les fonctions nouvelles de sous-secrétaire d'Etat, charge qui fut tientôt supprimée. Il se fit inscrire au barreau de Paris et y plaida avec succès. Orateur de l'opposition, il fut surtout un des plus vifs adversaires du droit de visite, comme plus tard de l'indemnité Pritchard. Aux approches de la révolution de 1848, il ne voulut point cependant prendre part aux banquets réformistes.

point cependant prendre part aux banquets réformistes.

A la constituante, M. Billanlt se plaça dans les rangs de la démocratie modérée. Après le coup d'état, il fut choisi pour le premier président du nouveau Corps Législatif. Le 23 juillet 1854, il succéda à M. de Persigny comme ministre de l'intérieur et fut appelé au Sénat. Il en sortit le 8 février 1843 et y rentra le 13 novembre 1859. M. Billanlt était, on le voit, un de ces hommes habiles qui professant des opinions modérées peuvent trouver leur place sous divers régimes, sans avoir trop de chemin à faire. Cormenin a tracé de lui, dans son Livre des Orateurs, le portrait suivant:

"Il est le plus remarquable de tous les nouveaux orateurs. S'il était plus précis, il serait comme Phocion, la hache des discours de M. Guizot cet autre Démosthènes. Lieutenant de M. Thiers, il aime à se divertir comme son général dans les pérégrinations. Ce n'est pas que M. Billault ne puisse être un jour un très-productif mini-tre de n'importe quelle branche du service public. Il n'est gêné du côté droit ni du côté gauche par aucun précédent. Il a ses petites entrées au Louvre sans y être ni échanson, ni panetier. Il jouit des bonnes grâces de l'opposition sans qu'il lui faille approcher les doigts des charbons ardents du radicalisme. Il a la parole à tout, se porte en avant, bat en retraite, se jette sur les talus du chemin, et revient au lancé avec la mème prestesse d'évolution. Ces sortes d'éloquence chauffées à une température moyenne sont encore après tout celles qui réussissent le mieux dans nos serres du monopole."

Enfin, pour nous mettre en règle avec la nécrologie canadienne de 1863, nous devons mentionner M. Dufresue, longtemps missionnaire au lac des Deux-Montagnes et très-versé dans les langues sauvages, M. Saint-Germain, curé de St. Laurent et fondateur de deux excellentes maisons d'éducation, le Colonel Wolff, ancien militaire, qui avait fait sous Wellington les campagnes de la Péninsule et fit les premières campagnes contre la forêt à Valcartier, dent il fut un des pionniers; et M. Charles Tétu de la Rivière Ouelle. Homme généreux, industrieux et habile, M. Tétu montra, ce qui est plus grand quaucune autre chose, un noble courage dans l'infortune. C'est à lui qu'on doit la création de deux nouvelles industries, l'exploitation de l'luile de marsouin et l'emploi du cnir de ce cétacé à divers usages. Il obint des prix aux expositions de Loudres et de Paris pour ces utiles découvertes.

#### NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

#### BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

— La Semaine publie un compte-rendu d'une fête que les élèves de l'Ecole Normale Laval ont donnée, le jour de la St. Jean, en l'honneur de leur digne Principal. M. le Grand-Vicaire Cazeau a bien voulu présider à cette séance littéraire et musicale, et il a félicité les élèves sur leurs succès.

— Décédée, au Noviciat des Sœurs de Jésus-Marie, à St. Joseph de la Pointe-Lévis, le 11 de décembre dernier, Mlle. Dulice Pérusse, âgée de 22 ans, ancienne élève de l'Ecole Normale Lavai, aussi distinguée par ses talents brillants que par son aimable caractère. Elle appartenait à la Société Ste. Marie. Priez pour elle.—Communiqué.

#### BULLETIN DES SCIENCES.

-On nous écrit ce qui suit :

"La plante, dont la Gazette des Campagnes donne la gravure dans son numéro du 2 janvier, est le Céanothe, Ceanothus Americanus, L., (de Keanothus, nom grec d'une plante épineuse, donné par Linnée à ce genre de plante;) elle est décrite dans la Flore Canadienne de l'Abbé Provancher, page 128. Voici ce qu'il en dit:

"C. d'Amérique, C. Americanus, L.—Jersey Tea; Red Root. Arbrisseau de 2-4 pieds, effilé, à branches cylindriques, rougeâtres, glabres. Feuilles ovales-acuminées, dentées, 3-nervées, pubescentes en dessons, deux plus lougues que larges. Fleurs petites, blanches, en panicule, de l'aisselle des feuilles supérieures. Etamines renfermées dans les capuchons des pétales.—Canada, Floride; taillis, juin. La racine, grosse et rouge, donne une coulenr nankin. Les feuilles desséchées sont employées en guise de thé."

en guise de thé."
"Cette plante est de la famille des Rhamnées, tandis que le thé est de la famille des Camelliacées.

"L'American Agriculturist de septembre dernier, le numéro même qui

donne la gravure dont la Gazette reproduit une copie fidèle, dit : " La plante en question est le Céanothus Americanus, où le thé de New-Jersey, nom qui lui a été donné, sans doute, parce que l'on s'en est servi dans le New-Jersey, comme succédanée du the, pendant la guerre de l'indépendance."

"Daus son numéro de décembre dernier, l'American Agriculturist nous donne une gravure de la feuille du thé et aussi une de celle de la plante en question, afin que l'on puisse les comparer. "La compagnie américaiue se vaute de pouvoir livrer ce thé pour le prix de treize cents. Dans ce cas, la tentation est grande et les commerçants pourraient bien être tentés d'adultérer le thé importé, et c'est pour cela que nous donnous les gravures en question."
"Enfin, je lis, dans le numéro de janvier courant de l'American Agri-

culturist, le passage ou entre-filet suivant :

"Thé de New-Jersey.—Les feuilles de cette plante ont été tout récem-ment analysées par le Professeur Gibbs, et on n'a pu y trouver de théine, ni de substance analogue. Comme c'est de la théine que le thé tire toute sa valeur, l'on peut dire que la plante de New-Jersey n'est pas plus un succédané du thé que plusieurs autres plantes que l'on boit infusées. (herb drink).

"P. S-Voilà que mon affaire se complique. La plante de la Gazette pourrait bien être la Spirea salcifolia, comme le dit un correspondant nonveau, qui cite l'abbé Provancher. La gravure donnée serait donc le Céanothe Américain, et la plante trouvée en Canada, la spirée à feuilles de saule. Le port de la spirée est bien autre, d'après mes souvenirs, que celui du Céanothe."

#### -On lit dans le Moniteur de France :

A la séance du 8 décembre (1863) M. le Baron de la Crosse, Sénateur, Secrétaire du Sénat Français, lit la lettre suivante :

S" Château de Villejongis, 10 novembre 1863.

" Monsieur le Président.

"J'ai l'honneur d'informer Votre Excellence de la perte douloureuse que je viens de faire en la personne de M. le Marquis de Barbançois,

mon père. "Agréez, Monsieur le Président, l'assurance des sentiments de haute

considération avec le quels j'ai l'honneur d'être, " Votre très-humble et obéissant serviteur,

" Marquis de Barbançois."

"M. le Président.—Je crois, MM. les Sénateurs, ne pas devoir laisser passer la lecture de cette lettre sans demander au Sénat d'enrégistrer dans son procès-verbal les regrets qui lui sont inspirés par la mort de M. le Marquis de Barbançois, aimé de tous ici par la franchise et la loyauté de son caractère. S'il n'y a pas d'opposition, l'insertion aura lieu au procès-verbal."—Marques générales d'assentiment.

C'est à l'infatigable énergie et à l'activité persévérante de M. le Marquis de Barbançois, qui vient de mourir, qu'est due la revendication de la seigneurie du Sault Ste. Marie, en luige depuis près de quarante ans, procès qui a eu tant de retentissement depuis que l'honorable défunt était parvenu à le faire passer du Congrès devant les tribunaux des Etats-Unis, afiu d'établir et de faire reconnaître la validité de ses

Le Marquis de Barbançois, Léon Formose, né le 24 mars 1792, appartenait à une maison tres-ancienne qui jouit, des le XIVe siècle, des honneurs de la cour et se distingua par ses services militaires et ses alliances. Il était chevalier de St. Louis et de la Légion d'Honneur, et avait épousé, en 1826, Mademoiselle Honorine LeGardeur de Repen-tigny, petite fille de M. le chevalier Louis de Repentigny, qui avant obtenu, le 18 octobre 1750, conjointement avec le chevalier de Bonne de Lesdignière, tué neuf ans plus tard au sége de Québec, la concession de six lieues carrées sur la rivière Ste. Marie, représentant la seigneurie actuellement en litige qui ne contient pas moins de neuf townships et un village très-florissant.

C'est ce même M. de Repentigny (1) qui commandait le bataillon de Montréal, à la fameuse bataille de Ste. Foye, le 28 avril 1760, et dont le chevalier de Lévis, dans son journal des opérations militaires, parle en ces termes: "Le bataillon de la ville de Montréal, sous les ordres de "M. de Repentigny, a servi avec le même courage que les troupes

"réglées."

M. de Repentigny passa ensuite en France où le roi Louis XV, pour le récompenser, le nomma successivement comte, chevalier de l'Ordre Royal et militaire de St. Louis, brigadier de ses armées et enfin Gouver-neur-Géneral et commandant du Sénégal.

M. Louis de Repentigny était grand père de Madame la Marquise de Barbançois, et feu le Marquis de Barbançois se trouvait être le beau-frère de la famille des Juchereau Duchesnay, du Canada, de M. le Marquis Louis, Barbe Juchereau de St. Denis, et allié aux plus anciennes familles de ce pays: les de Beaujeu, de St. Ours, de Boucherville, de Léry et plusieurs autres. - Minerve

-L'assemblée annuelle de la Societé Numismatique de Montréal a cu lieu le 1er de décembre dernier. Le président, M. Boucher, annonça la publication prochaine d'un catalogue de toutes les monnaies de cuivre, d'argent et de papier, en circulation dans le Canada et dans les autres provinces anglaises de l'Amérique du Nord. Cet ouvrage sera orné de deux planches, photographiées par M. Notman, qui est membre de la Société. Le conservateur du musée signala les dons généreux de MM. Nathanael Painc, de Worcester, James Ferrier et J. L. Bronsdon, de Montréal. L'élection des officiers, pour l'année courante, donna les résultats suivants: Président, M. Ferrier; vice-président et conservateur du musée, M. Adélard Boucher; trésorier, M. Bronsdon; secrétaire, M. John J. Brown.

#### BULLETIN DES LETTRES.

- Il se publie actuellement à Paris, (août 1863,) 609 journaux et recueils périodiques, qui sont classés comme suit: Religion, 83, (catholiques, 62; protestants, 18; israelites, 3); littérature, 74; modes, 66; theatres et beaux-arts, 52; arts et métiers, 51; médecine, 40; jurisprudence, 40; agriculture, 30; architecture et mécanique; 27; sciences, 24; politique, 22; géographie, 18; instruction et éducation, 17; finances, 15; histoire et géographie, 12; sport, 10; art militaire, 10; marine, 10; horticulture, 8 .- Journal d'Education de Bordeaux.

— Tous les amis du pays, tons les amis surtout de notre histoire et de notre liutérature, apprendront avec plaisir que la cité de Québec vient d'accorder à M Garneau, depuis longtemps greffier du conseil municipal, une pension de retraite. Les études auxquelles M. Garneau s'était condamné, en sus des laborieuses occupations de sa charge, ont préma turément détruit sa santé, et, s'il est vrai de dire que le pays entier a profité de ses efforts, Québec en tirera un double lustre et réclamera plus tard l'honneur d'avoir donué naissance au premier historien canadien. Elle aurait eu mauvaise grâce à revendiquer ce titre de gloire sans l'acte de justice qu'elle vient d'accomplir.

## ANNONCE.

## "Journal de l'Instruction Publique" et "Journal of Education."

L'abonnement à chacun de ces journaux est d'une plasten par année et d'un écu seulement pour les Instituteurs et pour les Institutrices.

Ces journaux s'occupent aussi de science et de littérature, et contiennent une revue de tous les événements de chaque mois. Ils ont été mentionnés avec éloge par le jury du Département de l'Education, à l'Exposition de Londres, en 1862, et il a été accordé une MÉDAILLE DE PREMIÉRE CLASSE pour leur rédaction.

On pent se procurer, au Département de l'Instruction Publique du Bas-Canada, la collection complète pour les prix suivants :

Chaque volume cartonné en papier se vend \$1.10; élégant cartonnage en toile avec vignette en or sur plat, \$1.25; les deux journaux, français et anglais, cartonnés ensemble, \$2. La collection complète de l'un ou de l'autre journal, formant 7 volumes, se donne pour \$7; aux instituteurs, moitié prix, ct aux Colléges, Académies, Institutions Littéraires et aux Bibliothèques de Paroisse, \$5. Coux qui désireraient se procurer des collections complètes feront bien de s'adresser de suite au Bureau de l'Education, où il n'en reste plus qu'un petit nombre de séries, l'année 1857 étant presque épuisée.

Le journal français se publie à 3000 exemplaires, le journal anglais à 600. Ils ont l'un et l'autre une circulation à peu près uniforme dans tout le Bas-Canada, et un grand nombre d'exemplaires s'expédie à

On ne publie que des annonces qui ont rapport à l'instruction publique, aux sciences, aux lettres ou aux beaux-arts. Le prix des annonces est de centins par ligne pour la lère insertion et 2 centins pour chaque insertion subséquente.

#### PRIMES:

Les éditeurs de jonrnaux qui reproduiront l'annonce ci-dessus, auront droit, pour chaque insertion, à un des sept volumes. Deux insertions leur donneront droit à deux volumes, et ainsi de suite. Il faudra indiquer l'année du volume que l'on désire avoir

La collection complète sera donnée à toute personne qui nous transmettra le montant de vingt nouveaux abonnements.

<sup>(1)</sup> Né à Montréal, le 5 août 1721, marié à Québec, le 20 avril 1751, à Delle. Marie Magdeleine Chaussegros de Léry, et décédé à Paris, le 9 octobre 1786, âgé de 65 ans.



Volume VIII.

Montréal, (Bas-Canada) Février et Mars, 1864.

Nos. 2 et 3.

SOMMAIRE.—Littérature.—Poésie: Amende honorable, par Vietor de Laprade.—Science: Revue Géographique de 1863, par Vivien de Saint Martin. (suite et fin.)—Jugement erroné de M. Ernest Renan sur les langues sauvages, par N. O. (suite et fin.)—Compte-rendu du Cours d'Histoire du Canada de l'abbé Ferlaud, (suite).—Les deux abbés de Fénélon, par H. V.—Education:

Do Penseignement de la leeture, (suite.)—Singulières propriétés du nombre neuf, par M. Juneau. (suite et fin).—Solution des problèmes de la dernière livraison. — Avis Officiels: Examen sur l'agriculture et la pédagogie. — Ercetion de municipalités scolaires.—Nominations de Commissaires et de Syndies.—Diplôme accordés par les bureaux d'examinateurs.—Partie Editornale: Mort du juge en chef LaFontaine.—Examen sur la pédagogie et l'agriculture.—Vinst deuxième conférence de l'association des Instituteurs de la circonscription de l'Ecole Normale Jacques Cartier.—Vinst-unième conférence des Instituteurs de la circonscription de l'Ecole Normale Laval.—Extraits des Rapports des Inspecteurs d'école.—Bulletin des publications et des réimpressions les plus récentes: Paris, Québec, Montréal.—Petite Revue Mensuelle.—Tableau de la distribution de la subveution des municipalités pauvres pour 1863.

## LITTERATURE.

#### POESIE.

AMENDE HONORABLE.

O Dieu de mon berecau, sois le dieu de ma tombe!

LAMARTINE, Hymne au Christ.

т

O Christ, ta passion sera donc éternelle! L'homme à percer ton cœur s'exerce chaque jour ; Et l'affreux déicide, hélas! se renouvelle Sans lasser nos fureurs, pas plus que ton amour.

Toujours des voix en foule acclament ton supplice; Toujours, pour le subir, tu redescends du ciel. Au pied du Golgotha, dans ton amer calice, Chaque siècle en passant vient exprimer son fiel.

On t'ôte, on te redonne un sceptre dérisoire Qui sert à te meurtrir sur tes âpres chemins; Et Pilate, impassible en son hideux prétoire, Livre le sang du juste et s'en lave les mains.

Nons, indignes témoins de la grande agonie, Réveillés par trois fois, nous dormons làchement; Et plus d'un faible ami se cache ou te renie Et ne t'avouera Dieu qu'à son dernier moment.

Donc tu mentais à l'homme, au ciel qui te délaisse : L'arrêt en est porté par la foule et ses rois, Et ce monde ironique, en raillant ta promesse, Te crie: "O moribond, descends-tu de la croix'?" L'orgueil du moindre enfant se rit de ta parole; Ta loi tombe à son tour sous le niveau fatal, Et le peuple, en travail d'une nouvelle idole, Court adorer ses dieux forgés dans le métal.

Te voilà donc vaincu par l'esprit, par le glaive! Eh bien! ton lourd tombeau tu le soulèveras; Entre tout ce qui tombe et tout ce qui s'élève, Toi seul, ô divin mort, tu vis ct tu vivras.

Tu t'es fait du Calvaire un trône impérissable; Et ton peuple, à genoux sur ces chastes hauteurs, Verra tomber, ce soir, les empires de sable Que dressaient contre Dieu des rois spoliateurs.

Même à cette heure, ô Christ, et sur tout notre globe, Par delà ces docteurs ligués pour te bonnir, Tandis que les soldats tirent au sort ta robe, Vois ces mille ouvriers de ton règne à venir!

Partout où l'âme est libre, où la terre est féconde, Où règne un autre Dieu que l'or ou le canon, C'est ta loi qui demeure, ô Cbrist! ou qui se fonde; Nos dernières vertus ne germent qu'en ton nom.

Vainement s'unissaient, pour ébranler ton culte, Le despote au sophiste et le peuple aux licteurs; Là-bas on meurt pour toi, si chez nous on t'insulte; Vois, combien de martyrs pour un blaspbémateur!

Vois ces soldats enfants, ces vierges, ces lévites Qui s'arment de ta croix et meurent sur l'autel; Tout ce peuple en pâture aux Nérons moscovites, Et qui, te prouvant Dieu, se démontre immortel.

Vois, par delà les mers, se choquer ces armées: La servitude expire et fait place à ta loi. Tant de sang, tant de pleurs, de luttes enflammées, C'est pour la liberté.... je veux dire pour toi.

C'est pour toi, pour panser tes divines blessures, Qu'autour des lits de mort et sur ces champs affreux Des anges descendus touchent de leurs mains pures Le sang noir des blessés et la chair des lépreux.

On les trouve à genoux sous les gibets infâmes; Chez tous les délaissés, innocents ou pervers, Elles vont, sans frémir, bumbles et fortes femmes, Epouser tes douleurs au bout de l'univers.

C'est pour planter ta croix qu'on découvre des mondes. Vers l'antique Orient ramenant nos vaisseaux, La barque d'un apôtre y rend les mers fécondes. Partout ton labarum précéda nos drapeaux. Ton astro, que suivaient les bergers et les mages, Partout annonce à l'homme une plus douce loi; Chez les peuples eufants visités par nos sages, Le véritable jour ne luira qu'avec toi.

En vain nous y portons notre science humaine, Nous leur prêtons nos arts, nos lois, nos chars de feu; La raison s'est éteinte et l'âme existe à peine Dans ces mondes vieillis qui ne t'ont pas pour Dicu.

11

Et voilà qu'on proclame,—ô siècle de chimères!—Que ta parole, ô Christ, pâlit à nos lumières; Voilà qu'au Dieu virant un ver se dit pareil, Et que la lampe insulte aux clartés du soleil! Ainsi tu fis de nous ton image suprême Pour aider notre orgueil à s'adorer lui-même! Ce ciel vide de toi, ces œuvres de ta main N'ont pour veiller sur eux que le regard humain! Dans leur éternité, ces mers, ce monde immense, Ce peuple de soleils flottent sans providence; Nul n'a tracé leur route et nul ne les connaît, Hors l'insecte pensant qui meurt sitôt qu'il naît. Le monde a pour raison le seul esprit de l'homme, Et Dieu tient tout entier dans le mot qui le nomme.

Prenez-le donc ce mot, dans son inanité,
Et tâchez d'en nourrir la triste humanité!
Servez au lieu du Christ, au lieu du pain des anges,
Servez aux affamés vos formules étranges.
A qui pleure une mère, un enfant, une sœur,
Offrez ce Dien sans voix, sans regard et sans cœur;
Donnez-le pour richesse à ces pauvres chaumières;
A nos temps assombris, donnez-le pour lumières;
Donnez-le jour espoir aux veuves, aux mourants,
Pour seul juge aux vaincus, pour seul frein aux tyrans.
Tâchez que l'univers un moment le proclame,
Ce Dieu que chacun fait et défait dans son âme,
Qui pense avec Socrate et meurt avec Caton,
Mais qui rugit aussi dans le tigre et Néron;
Qui chez un Attila se retrouve et s'adore;
Qui, couvé dans la brute, en Marat vient éclore;
Qui siffle avec le fouet du planteur insolent,
Et, dans la main du Czar, s'allonge en knout sanglant.
Sur le trône du Christ faites qu'il règne une heure;
Puis comptez nos vertus! Voyez ce qui demeure,
Et ce qu'un pareil Dieu garde à l'humanité
De justice et d'amour, surtout de liberté.

Prophètes du néant, voyez! le ciel est vide; La prière tarit sous votre souffle aride; Gardant pour dieux secrets le dédain et l'orgueil, L'homme a la haine au cœur et l'ironie à l'œil. Comme la feuille au vent, les âmes desséchées, A l'arbre de la croix par le doute arrachées, Roulent en tourbillons sans guide et sans chemins. Les peuples ne sont plus que des sables humains; Et dans un noir désert traversé de fantômes, Un orage éternel emporte ces atomes.

Pulvérisez encore, 6 funebres vainqueurs, Ce qui restait de Dieu pour cimenter les cœurs; Ecrasez sur leur croix le Christ et son vicaire; Aplatissez le monde en rasant le Calvaire, Pour que les hauts Césars demeurent, parmi nous, Les seules majestés qu'on adore à genoux; Que la chair et ses dieux, seuls debout dans nos temples, Soient dotés chaque jour de domaines plus amples; Que les peuples, enfin, tous passés au niveau, Sous le même boucher ne forment qu'un troupeau.

ш.

A genoux! et veillons en armes Autour de l'auguste rocher. Enfants, objets de mes alarmes, Venez défendre avec vos larmes Ce Dieu qu'on veut nous arracher.

Vous verrez de tristes années: Des hommes sans Dieu seront rois; Les mœurs, les lois sont entraînées... Enfants! de vos mains acharnées, Cramponnez-vous à cette croix.

Tous les aïeux morts à son ombre, Accourus vers le saint tombeau, Groupés sous ce ciel lourd et sombre, Vont faire un cortége sans nombre Au Christ qui saigne de nouvean. Leurs faces de pleurs sont trempées; De l'outrage, hélas l avertis, Tous ont porté leurs mains crispées, Les uns à leurs grandes épées, D'autres à leurs rudes outils.

Voici le chœur des saintes femmes Avec des vases précieux : Sur les places des clous infâmes Elles versent, à pleines âmes, Des parfums rapportés des cieux.

Dans son angoisse maternelle Chacune, au pied du crucifix, Regarde en tremblant autour d'elle, Si, parmi la troupe fidèle, Elle aperçoit au moins son fils.

De leur groupe qui se resserre Ce cri s'élève et nous défend : " O Jésus, retiens le tonnerre Et n'abandonne pas la terre S'il nous y reste un seul enfant!"

Exauçons ce vœu de nos mères, Et Dieu l'accomplira sur nous. Laissons au monde ses chimères, Ses fruits pleins de cendres amères.... Voici la croix, tous à genoux!

Petits enfants à tête blonde, Vous dont l'âme est un encensoir, Priez l la prière est féconde.... Un enfant peut sauver un monde, En joignant ses mains, chaque soir.

Peut-être que Dieu veut encore, Lorsque tant d'hommes sont menteurs, Prendre, au lieu d'oracle sonore, La voix d'un enfant qui l'adore Pour confondre les faux docteurs.

Le soir, que dans chaque famille, Au pied de l'arbre des douleurs, L'enfant rose et la jeune fille, Pour tous ceux dont la foi vacille, Offrent leur prière et leurs pleurs.

Tandis qu'au fond du sanctuaire Les apôtres en cheveux blancs, La recluse et le solitaire, Les voix qui ne peuvent se taire Chantent leurs hymnes vigilants.

Vous qui savez parler aux chênes, A la mer grondante, au ciel bleu, Qui forcez les cimes hautaines, Les oiseaux, les lis, les fontaines, A confesser le nom de Dieu;

Tirez de toute créature, Répandez sur tous les chemins Des fleurs, des larmes sans mesure, Et les remords de la nature Pour tant de blasphèmes humains.

L'homme, helas! ce pauvre brin d'herbe, A son orgueil s'est trop fié : Qu'il revienne adorer le Verbe.... Prosterne-toi, raison superbe, Aux pieds du Dieu crucifié.

VIOTOR DE LAPRADE, (Le Correspondant.)

#### SCIENCE.

#### Revue Géographique, 1863.

 $\mathbf{v}$ .

(Suite et fin.)

Le Gabon est aussi un pays nouveau pour la géographie. Les excursions que Du Chaillu y a poussées en deux ou trois directions ont été, en Angleterre, le sujet de vives controverses, où il y a eu

souvent moins de justice que de passion; il est du moins un honneur qu'on ne peut lui refuser: c'est d'avoir appelé l'intérêt sur des contrées jusqu'alors inconnues, et d'en avoir provoqué une étude de plus en plus agrandie. Plusieurs notices intéressautes en ont été adressées depuis un an aux sociétés savantes par les missionnaires américains qui y ont des établissements; et notre marine y a opéré de nouvelles reconnaissances dans le Gabon même ou ses affluents, et sur le bras principal d'un fleuve un peu plus méridional, l'Ogovaï. Un voyageur qui pourrait remonter au loin ce dernier fleuve y serait certainement condnit à des découvertes importantes. L'embouchure de l'Ogovaï est à un degré au sud de l'équateur, précisément sous le parallèle central du Nyanza, dont un intervalle de vingt-deux degrés, ou cinq cent cinquante lieues à vol d'oiseau, la sépare. Quel explorateur comblera ce vide immense?

Cette gloire périlleuse, Du Chaillu a le désir honorable d'y entrer au moins pour une part. Après avoir complété à Londres son éducation géographique sous de bonnes directions, il est parti, dans les premiers jours d'août, muni d'instructions et d'instruments, avec la ferme intention de pousser aussi avant que possible, et de vérifier par des observations précises ses premières reconnaissances.

Un de nos officiers de marine les plus distingués, M. Vallon, a publié tout récemment, sur les parties de l'Afrique occidentale qui commencent au Sénégal et finissent au Congo, une étude extrêmement remarquable (1). Ce morceau, fruit d'une longue et solide expérience, est ce qui, depuis longtemps, a été écrit de plus substantiel et de plus instructif pour l'étude à la fois géographique, économique et ethnologique d'une région qui prend chaque jour

pour nous plus d'importance et d'intérêt.

Non loin du Gabon, au fond du golfe de Gnince, une célébrité éclatante de nos explorations contemporaines poursuit obscurément quelques entreprises isolées. Le capitaine Burton s'est séparé du capitaine Speke, par je ne sais quelle triste question de préséance, après leur commune expédition de 1858 aux grands lacs de l'Afrique australe; et pendant que l'un retournait avec ardeur au cœur de l'Afrique conquérir une nouvelle illustration par de plus grandes découvertes, l'autre, exilé volontaire, allait se confiner dans le poste de consul à Fernando Po. Mais, selon notre proverbe, bon sang ne peut mentir, M. Burton a bientôt senti fermenter le vieux levain. Des courses sur les côtes avoisinantes et des excursions vers l'intérieur ont rempli, depuis trente mois, le vide de ses fonctions officielles. Il a gravi le premier les cimes difficilement accessibles du mont Cameroun, qui domine la côte en vue de Fernando Po; il a pénétré sur le territoire des Fân, ce peuple anthropophage dont on a tant parle depuis deux ou trois ans, et confirmé ce que Du Chaillu et d'autres ont rapporté de leurs habitudes ; il a réuni, en un mot, les matériaux d'un nouveau livre sur l'Afrique occidentale, dont on annonce la prochaine apparition, mais qui ne remplacera pas celui qu'il nous aurait donné s'il était retourné avec Speke dans la région des sources du Nil.

Il est un autre voyageur dont on attendait beaucoup d'après la vigueur de ses débuts : c'est le baron de Decken. M. de Decken est un compatriote du docteur Barth (tous deux sont nés à Hambourg), qui réunit, ce qui n'est pas commun, la fortune à l'amour, plus encore, à la pratique de la science. En 1860, il partit pour la côte orientale d'Afrique, dans l'intention d'y rejoindre le docteur Roscher, un autre de ses compatriotes, qui avait essayé à plusieurs reprises de pénétrer dans la région des grands lacs intérieurs, et dont les tentatives avaient échoué, faute de ce qui est le nerf des voyages aussi bien que de la guerre, l'argent. Rien n'égale la rapacité de ces peuples africains, et surtout des chefs, vis-à-vis des blancs; leurs exigences sont devenues telles, qu'un voyage dans ces contrées barbares est maintenant plus coûteux qu'un séjour de même durée au milieu des raffinements de nos capitales. Le malheureux Roscher avait été victime de cette avidité effrénée; fante d'avoir pu s'entourer d'une escorte suffisante, il se trouva à la merci d'un noir qui l'assassina pour le dépouiller. M. de Decken arriva dans ces parages pour apprendre la catastrophe. Elle avait eu lieu à la hauteur de Quiloa. Sa pensée alors se tourna vers une entreprise qui était aussi au nombre de ses projets: c'était de gagner Mombaz, sur la côte du Zanguebar, et de s'avancer de là dans l'intérieur jusqu'aux montagnes neigeuses de Kilimandjaro et du Kénia. Quoique signalée depuis treize ans par les missionnaires de Mombaz, l'existence de ces montagnes et de leurs neiges éternelles avait été contestée par un hypercritique anglais, M. Desbourough Cooley, qui semble avoir pris à tâche de s'inscrire en faux contre les découvertes des explorateurs africains (2). M. de

Decken s'adjoignit un géologue, le docteur Thornton, qui avait accompagné Livingstone dans ses dernières reconnaissances du Zambézé, et tous deux arrivèrent an Kilimandjaro. La montagne fut gravie jusqu'à la hauteur de huit mille pieds,— moins de la moitié de sa hauteur totale,—et la présence des neiges permanentes y fut directement constatée. D'autres observations furent rapportées de cette course, que la saison des pluies obligea de discontinuer.

L'année suivante (an mois d'octobre 1862), M. de Decken est allé pour la seconde fois au Kilimandjaro, qui a été de nouveau gravi jusqu'à cinq mille pieds au delà de la première station; mais des difficultés imprévues n'ont pas permis au voyageur de s'avancer plus avant dans l'ouest, ni de se diriger au nord vers le mont Kénia. Il y a là, cependant, de belles découvertes à faire, surtout si l'on peut redescendre à l'ouest la pente de cette haute région qui verse sûrement ses eaux au lac Nyanza. Au moment où nous traçons ces lignes, le voyageur est de retour en Europe, mais seulement, annonce-t-il, pour se procurer un bateau à vapeur, avec lequel il veut tenter de remonter, au-dessus de Mombaz, quelqu'une des rivières inexplorées qui débouchent à la côte et qui ont leur source, selon toute probabilité, dans le massif que couronnent les sommets du mont Kénia.

On ne saurait trop louer cette persévérance du voyageur, tout en regrettant qu'il n'ait rendu publics jusqu'à piésent (sauf des lettres d'une nature très-générale adressées au docteur Barth, et qui ont été publiées dans le journal géographique de Berlin) aucune des observations, aucun des matériaux ni des cartes qui sont le fruit de ses deux voyages. Mais sans doute M. de Decken ne quittera pas l'Europe avant d'avoir payé sa dette au monde géographique.

Parlerons-nous de Madagascar et des projets d'exploration qu'on y avait formés ? Ici, ce sont des empêchements d'une autre nature, des empêchements dont la cause est bien connue, qui ont arrêté les études dont l'île allait être l'objet. A la suite du traité de commerce conclu en 1862 avec le nouveau roi Radama II, une commission scientifique s'était constituée pour en relever la géographie et en explorer les richesses naturelles, qui sont immenses. Cette commission allait quitter la France, lorsque est arrivée, au mois de juillet 1863, la nouvelle foudroyante de la sanglante révolution qui venait de mettre à mort notre ami le roi Radama, et de relever la politique de la vieille reine Ranavalo, politique dont le dernier mot est la proscription des blancs et de toute influence des mœurs étrangères. C'est la barbarie, avec ses instincts féroces, qui se dresse contre toute idée de civilisation. Au point de vue de la science, le seul où nous ayons à l'envisager, ce triste événement est profondément regrettable; car Madagascar, chose assez singulière pour une contrée qui a été regardée longtemps comme une terre presque française, est encore aujourd'hui une des parties de l'Afrique les plus imparlaitement connues. Les notions que nous en avons sont vagues, très-incomplètes et sans contrôle sérieux. Les détails topographiques dont les faiseurs de cartes la couvrent à l'envi sont en très-grande partie des détails de pure fantaisie, dont personne n'a sérieusement vérifié la source. Même sur les peuples de l'île, on n'a que des idées généralement fausses, à en juger par ce qui est imprimé; entre les Hovas, la population dominante à peau claire, celle dont Radama était le chef, entre les Hovas, disonsnous, et les autres populations de l'ouest et de l'est (les Sakalaves et les Malgaches), on établit des distinctions absolues qui, sans aucun doute, n'existent pas; car chez tous la langue est au fond la même, et si les traits diffèrent, ce doit être par suite d'un mélange plus ou moins intense de la race supérieure avec un fond nègre probablement aborigene, et aujourd'hui complétement absorbé. Enfin c'est une opinion reçue que les Hovas sont d'origine malaise, ce dont il y a de très-fortes raisons de douter, pour ne pas dire plus. Tout cela était un champ d'étude, important sous plus d'un rapport, qui s'ouvrait à nos explorateurs et qui s'est violemment refermé devant eux. M. de Decken lui-même avait eu un moment l'idée, quand il a dû quitter le Zanguebar, d'entreprendre une excursion dans l'intérieur de l'île. Esperons encore que les événe-ments reprendront un aspect plus favorable, et que l'on pourra revenir aux investigations interrompues.

contrent les esprits enclins au paradoxe, le critique anglais venait d'imprimer un long mémoire dans l'Athenœum pour établir que la position de Gondokoro, sur le haut fleuve Blanc, devait être portée pour le moins au neuvième degré de latitude, lorsque le capitaine Speke publia, il y a quelques mois, ses observations vérifiées par un des astronomes de Greenwich, qui fixent la position de Gondokoro, comme on l'a vu plus haut, à 4° 54′ 5″ de latitude! Si ces excentricités venaient d'un homme inconnu dans la science, elles resteraient ensevelies dans l'oubli qui leur appartient; mais M. Cooley a publié autrefois des travaux qui témoignent d'un savoir sérieux, et qui ont attaché à son nom, au moins en Angleterre, une sorte d'autorité,—aujourd'hui un peu compromise, il est vrai.

<sup>(1)</sup> Dans la Revue maritime et coloniale, novembre 1863.

<sup>(2)</sup> On jugera de la rectitude d'appréciations de M. Cooley par un en Anglete seul fait encore tout récent. Par une de ces tristes bizarreries que ren-

Nous avons pu nous arrêter longtemps en Afrique, parce qu'en dehors de ce grand théâtre des explorations actuelles nous n'avons guère à noter aujourd'hui de faits importants. En Australie, où depuis quelques années les explorations ont été si actives, il s'est fait un temps d'arrêt; en attendant la reprise des reconnaissances, on liquide les résultats acquis et on prépare les publications. Deux ou trois ont déjà vu le jour; mais ce ne sont pas les plus importantes. Les relations qui nous viennent de ce côté ont, au surplus, et cela est inévitable, un singulier caractère d'uniformité. la triste monotonie de ces espaces immenses, au milieu de ces plaines intérieures d'un aspect aride et nu, sans chaînes de montagnes, sans larges vallées, sans forêts, sans rivières permanentes, sans autre végétation que des arbustes rabougris, armés de redoutables épines, sans autre verdure qu'une herbe temporaire qui apparaît avec les pluies tropicales et disparaît avec elles; lorsque durant des semaines et des mois entiers le voyageur n'a rencontré rien qui ait vie à travers ces solitudes désolées, ou que dans les rares tribus qu'il aura trouvées ça et là aux approches des zones littorales il n'a sous les yeux que le dernier degré de l'abratissement et la dégradation physique et morale la plus absolue où puisse descendre un être à face humaine, quelle variété pourrait-il répandre dans ses récits? Toujours les mêmes fatigues, les mêmes périls, les mêmes privations ; toutes les journées se ressemblent et aussi tous les voyages. Il ne faut rien moins qu'une catastrophe comme celle de Burke et de Wills, ou les anxiétés causées par la disparition d'un voyageur tel que Leichhardt, pour relever un peu la pesante monotonie de ces relations australiennes. Et puis, au total, la science y a peu de part; ce ne sont pas des observateurs proprement dits que les colonies du sud ou de l'est envoient vers l'intérieur, mais des hommes vigoureux, des bushmen, rompus à la vie du désert, et qui doivent être avant tout en état de supporter longtemps les rudes épreuves de ces terribles courses. La science gagne toujours quelque chose, sans doute, à ces voyages qui nous apportent peu à peu des données positives sur la nature des parties centrales du continent australien; mais ce n'est pas là ce que les voyageurs de ces dernières années ont cherché. Leur préoccupation principale, comme aussi leur principal intérêt, est de trouver, dans les espaces inexplorés de l'intérieur, des pacages où les colons puissent étendre et multiplier l'é'evage de leurs troupeaux. Le surplus, c'est-à-dire l'extension des notions géographiques et des sciences qui s'y rapportent, est une affaire accessoire et de second rang.

Si maintenant nous tournous les yeux vers les pays que la politique ou les armes ont, dans ces derniers temps, ouverts à l'investigation européenne; si nous demandons ce que les événements nous ont valu de connaissances nouvelles sur la Chine, sur les pays d'Annam, sur le Japon, sur le Mexique, — pour cette fois il nous faudra répondre : Rien, ou peu de chose. Nous en sommes encore à la période des promesses et des espérances. Mais le temps marche, notre activité est en éveil, et sûrement les espérances seront réalisées, dépassées peut-être. L'intérieur de la Chine, tont un monde à conquérir pour nos explorateurs, - ne sera pas toujours livié aux horreurs de la guerre intestine; et avec la Chine s'ouvriront pour nous les portes des contrées centrales de la haute Asie. Au Japon, la course littorale dont un consul anglais, Rutherford Alcock, a publié l'intéressante relation, et les communications a'un de nos compatriotes, M. Robert Lindau, nous donnent un avant-goût de ce que seraient pour notre instruction des voyages à l'intérieur. C'est au Mexique surtout que le champ est large et que la moisson sera belle. Il y a là à réaliser d'immenses conquêtes scientifiques, en même temps qu'une grande régé-nération sociale. Même après les travaux d'Alex. de Hum-boldt, après les publications précieuses de Ternaux Compans et l'ouvrage historique de Brasseur de Bourbourg, il y a là encore, dans ce pays si longtemps fermé aux recherches savantes, des investigations à poursuivre dans les archives publiques, des études à reprendre sur les constructions gigantesques dont les anciennes races ont couvert le sol depuis le centre de l'isthme jusqu'au fond de la Californie, sur l'écriture idéographique des Azteks, sur les idiomes encore vivants des Indiens et sur les Indiens eux-mêmes, sur les rapports de ces langues entre elles et avec celles des populations du sud, et sur bien d'autres questions qui touchent aux vieux temps du Mexique en même temps qu'aux origines américaines. L'histoire, l'archéologie, la linguistique, l'ethnologie, réservent à nos investigateurs une foule de problèmes à scruter, sinon à résoudre, sans parler des questions économiques sur lesquelles repose l'avenir du pays, et de la topographie si imparfaite encore qui appelle toute l'activité de nos ingénieurs. La tâche est vaste, mais il sera glorieux de l'avoir remplie. Notre présence dans ce

pays régénéré doit être marquée par un monument scientifique comparable ou supérieur à celui qu'a enfanté, il y a soixante-cinq

ans, notre expédition d'Egypte.

Le temps, ai-je dit, n'est pas venu encore où les nouveaux rapports de commerce on de guerre avec l'extrême Orient et l'Amérique aient pu ajouter notablement à la somme de nos informations scientifiques; quelque exception, cependant, pourrait être faite pour l'Indo-Chine. Les reconnaissances de nos officiers de marine dans notre récente colonie de Cochinchine sont une bonne acquisition pour la géographie positive. Le vice-amiral Bonnard, au mois de septembre 1862, remonta le grand fleuve du Kambodje jusqu'à cent vingt lieues de ses embouchures; et près d'un large lac que le sleuve traverse à cette distance il put contempler les magnifiques ruines de l'ancienne cité d'Ongkor,(1) restes d'un établissement bouddhique dont les Siamois ne parlent qu'avec admiration comme de l'ouvrage des génies. Les constructions d'Ongkor ont une grande analogie avec les monuments bouddhiques de l'île de Java; elles sont, comme ceux-ci l'œuvre d'une civilisation importée. L'époque n'en est indiquée par aucune donnée précise; mais il est bien probatle qu'elles doivent appartenir à la période de la grande prospérité du bouddhisme de l'Inde, qui fut aussi le temps de la grande propagation extérieure du culte de Câkyamouni, ce qui nous conduit au troisième ou au deuxième siècle avant l'ère chrétienne. Les statues colossales du Bouddha taillées dans les rochers d'Ongkor ont une frappante analogie avec les colosses bouddhiques de Bamyân, dans l'Asie centrale, qui remontent incontestable nent à des temps voisins de notre ère. Deux ans avant la visite de l'amiral Bonnard, le site d'Ongkor avait été vu et décrit par un voyageur français, M. Mouhot, dont le *Tour du Monde* a publié la relation. M. Mouhot voyageait surtout en naturaliste, et ses collections, que la mort a interrompues, sont d'une extrême richesse; mais il savait aussi voir et décrire ce qu'un pays peu connu offre de curieux à l'observateur. Nos lecteurs ont pu juger de l'intérêt de ses jour-naux en même temps que de la beauté des dessins dont il avait formé un riche portefeuille. Ses courses dans le Kambodje et les provinces de Siam ne présentent pas un développement de moins de huit cents lieues dans l'espace de trois années; c'est, au total, un des voyages les plus importants et les plus instructifs que possede aujourd'hui l'Europe sur la péninsule indo-chinoise.

Vivien de Saint-Martin.

Le Tour du Monde.

#### Jugement erroné de M. Ernest Renau sur les langues sauvages.

(Suite et fin.)

Par ces deux spécimens, on verra les différentes combinaisons que les lettres forment entre elles, et dans quelle proportion chacune d'elles est employée. Nous recommandons le taksaienha à l'attention toute spéciale de M. Renan qui, dans son triste livre de l'origine du langage, a cru devoir choisir la langue iroquoise comme le type, comme le nec plus ultra des idiomes barbares. Il ne pourra s'empêcher de remarquer dans ce morceau, bien que composé seulement de onze lettres, un heureux mélange de sons doux et d'articulations fortes; et, quoiqu'il soit dépourvu de plusieurs de nos articulations françaises, nous espérons qu'il lui épar-gnera le reproche d'être monotone. Mais passons vite à un point plus important.

M. Renan sera probablement surpris d'apprendre que cette langue iroquoise qu'il s'était figurée être si barbare, ne laisse pas que d'avoir certaines analogies très-curieuses avec les langues savantes. Ainsi ces racines quadrilitères et quinquilitères tant hébraïques qu'indo-germaniques dont M. Renan fait un si pompeux étalage dans son livre de philologie comparée, ont leurs émules dans la angue iroquoise; et certes les mots raonraon, kitkit, 8iion8iion, taraktarak, sarasara, teriteri, k8isk8is, herhar, tsiskoko, k8itok8ito, ekanienkSirokSiro, et autres, peuvent très-bien entrer en parallèle avec gargar, tsiftsêf, tsiltsêl, gargariser, GARGARIZEIN, pipivit, PIPIZEIN, tintinnavit, klingeln et les autres mots cités dans la liste de M. Renan. Concluons donc qu'en matière d'onomatopée, les langues américaines (1) ne le cèdent à aucnne, et que, parmi elles, l'iroquois se distingue par des tendances à revêtir la forme quadrilitère. Mais il est d'autres analogies qui frappe-

<sup>1.</sup> Nokhor, selon M. Pallegoix.

<sup>(1)</sup> L'Algonquin en particulier offre d'assez nombreux exemples de mots formés par imitation de la nature, tels que ceux-ci : kokoc, kokoko . kackackipinesi, kakaki, makaki, anhanh8e, etc.....

ront davantage M. Renan, et l'obligeront, sinon à réformer ses opinions, du moins à les exprimer en des termes plus modérés et d'un ton moins affirmatif.

Telle sera l'analogie qui existe entre les préfixes algonquins et les affixes hébraïques. Que M. Renan veuille bien les comparer

les uns aux autres:

ux autres:
SabaktaNI, tu m'as abandonné, nr, me, moi, . JadekA, ta main, KA, de toi, RaghelO, son pied, o, de lui, NInaganik, il m'abandonne, NI, me, moi, Kinindj, ta main, KA, de toi, o, de lui ou d'elle. Osit, son pied,

Où trouvera-t-on ailleurs une analogie plus remarquable? Est-ce dans le sanscrit qu'allègue si souvent M. Renan?

Mais voyons si, à son tour, la langue iroquoise n'offrirait pas, elle aussi, quelques rapports de similitude, en matière de pronoms.

M. Renan fait observer quelque part que certains pronoms-isolés hébraïques réclament l'appui d'une syllabe préformante à laquelle, pour cette raison, on donne le nom de soutien. Or, c'est aussi ce qui a lieu à l'égard de certains pronoms-isolés iroquois, comme ii, moi, ise, toi, l'i initial sert ici de soutien, de même que la préformante AN dans les pronoms hébraïques ani, anta. Otons pour un moment ces soutiens, et il nous reste des deux côtés i, pour pronom de la 1ère personne, forme commune à presque toutes les langues d'Europe; et, quant au pronom de la 2de p., nous aurons du côté sémitique: ta, et du côté iroquois: se, forme identique au grec su, et dont il reste d'évidents vestiges dans le latin, le français, l'espagnol:

v. g. comedis, to manges, tu parles, habias.

Mais il y a plus encore: à l'état préfixe, la forme du pronoun de la lère p. est ik on simplement k. Ne peut-on pas voir dans seite forme ik le pronom grec et latin Ego? Qu'en pense M. Renan!

Si ces exemples ne suffisent pas, nous ne sommes pas encere bout de nos ressources. Nous pouvons mettre à contribution les noms de nombre, et fournir en cette matière de nouvelles richesses au trésor de philologie comparée que M. Renan a eu le bonheur de découvrir et qu'it désire sans doute grossir et voir se développer davantage. Il aura donc le bonheur aujourd'hui d'ajouter à sa liste de noms de nombre, à côte de l'hébreu ehad et du sanscrit eka, le huron (1) skat et l'iroquois enskat; et immédiatement au-dessous, en face du nombre deux, le huron tidi et l'iroquois tekeni à côté du chaldaïque tnayim.

Allons, cher M. Renan, ne dites donc plus qu'un abime sépare les races inférieures du nouveau-monde de celles de l'ancien continent; car on ne vous crorrait pas. Tenez, écoutez bien ceci : Si Son Excellence le Ministre de l'Instruction Publique lève enfin la suspense qui vous a fait descendre si soudam de votre chaire de philologie comparée, et qu'il vous soit permis d'y remonter, de grâce, au lieu de faire, comme la première fois, votre profession, non pas de foi, mais d'incrédulité, enseignez, faute de mieux, à vos élèves, ce qu'on vient de vous apprendre ici. Ajoutez-y encore

ce qui va suivre. C'est un exemple qu'on peut considérer comme un argument en faveur de l'homogénéité primordiale du langage, et de plus, qui démontre que les langues sauvages n'ont pas un caractère exclusivement sensitif, dans le sens que M. Renan attache à ce mot; mais qu'elles sont, pour le moins, aussi psychologiques que les langues indo-germaniques. Voyez et jugez vous-même, M. Renan: La racine algonquine ENIM sert à exprimer toutes les opérations intellectuelles, toutes les dispositions de l'âme, tous les mouvements du cœur, tous les actes soit de l'esprit soit de la volonté. Ainsi on dira: ni min8enindam, je suis content, ni gackenindam, je suis triste, ni min8enima, je suis satisfait de qlq., ni cingenima, j'en suis mécontent; ni sakenima, je lui suis cordialement attoché, nindopitenima, je l'estimo, ni nickenima, je trouble son esprit, je le fâche, ni pagosenima, je le supplie dans mon cœur, je le prie

intérieurement, ni kitcit8a8enima, je le vénère, je le pense digne d'honneur, ni kik nima, je le connais, ni k8aiak8enima, je le connais partaitement, ni piziskenima, je puis me le rappeler, ni mikaŝenima, je me souviens de lui, ni mitonenima, je pense à lui, ni nib8aka8enima, je le crois sage, ni tak8enima, je le comprends, je le conçois, je le saisis par la pensée, nind otiteienima, j'arrive à lui par la pensée, mon esprit atteint jusqu'à lui, ni tanenima, je crois qu'il est présent, ni panenima, il échappe à ma pensée, mon esprit ne peut aller jusqu'à lui, ni Banenima, je l'oublie, j'en perds le souvenir, ni tangenima, (1) je le touche en esprit, il me semble que je le touche, etc.

L'on a rapproché le latin animus du grec anemos. Nous pouvons avec autant et même plus de raison, rapprocher de ce dernier, notre racine enim. En effet elle se retrouve sous la forme anim, avec l'acception grecque, dans les verbes monopersonnels animat, il y a du vent, pitanimat, le vent souffle par ici, ondanimat,

le vent vient de là, etc.

N'est-ce pas quelque chose de vraiment digne de remarque que le rôle important de cette racine ENIM, cent fois plus féconde

sans contredit que ses congénères anima et animus?

Eh bien! que dit M. Renan de tout cela?.... Nous faisions-nous illusion en croyant devoir lui suggérer l'idée d'en tirer parti dans la prochaine édition de son fameux ouvrage, sorti des presses de l'imprimerie impériale?...

Mais voici encore une particularité qui se présente en ce moment à notre souvenir, et qui ne peut manquer de fixer l'attention

d'un orientaliste.

En hébreu, c'est la 3e p. masc. sing. du 1er temps de l'indicatif, qui sert à former toutes les autres personnes et tous les autres temps du verbe.

En algonquin, c'est la 3. p. du sing. commun (2) genre, du présent de l'indic, qui sert à former tous les autres temps et personnes

du verbe.

Ainsi en hébreu, on dit: Qâthal, il a tué, gâthaltâ, tu as tué, gâthaltî, j'ai tué. De même en algonquin on dira: Nici8e, il tue, ki nici8e, tu tues, ni nici8e, je tne.

Dans l'une et l'autre langue, la 3e p. ne prend pour elle aucune caractéristique, tandis que les deux autres se font accompagner ou précéder des signes qui les distinguent, ...tâ, tî; ki, ni.

Cette 3e p. se trouve donc être la racine du verbe. Aussi est-ce là la raison pour laquelle le dictionnaire algonquin donne tout d'abord cette personne, à l'instar du dictionnaire hébraïque.

Nous avous dit que la syntaxe de nos deux langues sauvages était assez compliquée. Elle l'est trop pour que nous puissions, dans un travail du genre de celui-ci, entrer dans des détails qui pourtant seraient nécessaires, afin d'en donner une idée juste. Pour le même motif, nous ne donnerons pas la nomenclature des conjonctions soit iroquoises soit algonquines; nous nous contenterons de dire qu'elles se divisent en copulatives, disjonctives, suppositives, concessives, causatives, temporelles, adversatives, optatives, expletives.

Nous avons affirmé que ces deux langues étaient très-claires, très-précises, exprimant avec facilité non-seulement les relations extérieures des idées, mais encore leurs relations métaphysiques. Et en effet, l'algonquin, pour sa part, n'a pas moins de huit modes, dont voici les noms: indicatif, conditionnel, impératil, subjonctif, simultané, participe, éventuel, gérondif. A Pexception du dernier, chacun de ces modes a plusieurs temps. En les réunissant, ils donnent un total de 29. Les verbes iroquois comptent 21 temps distribués dans trois modes, l'indicatif, l'impératif et le subjonctif.

- (1) Est-ce un simple effet du hasard que la racine TANG soit commune au latin et à l'algonquin? Mais voyez un peu quelle admirable variété de formes suivant l'instrument ou l'organe qui agit: Ni tangenima, je le touche de la main, ni tangickasa, je le touche du pied, ni tangama, je le touche des lèvres, ni tangama, je le touche des veux, etc., etc. En latin, ce sera invariablement tango, et si on veut préciser, il faudra ajouter au verbe le nom même de l'objet ou du membre mis en usage. En algonquin, il suffit d'une ou deux conou du membre mis en usage. En algouquin, il suffit d'une ou deux consonnes intercalées entre la racine verbale et la terminaison temporaire pour exprimer clairement et sans équivoque le jeu de l'esprit, de l'œil, de l'ouïe, de l'odorat, des dents, du pied, de la main, du couteau, de la hache, de la corde, etc.... Oh l'oui, n'en déplaise à M. Renan, nous dirons et dirons hardiment que Dieu seul a pu faire les langues sauvages.
- (2) La langue algonquine est du nombre de celles qui n'admettent pas la distinction des genres, laquelle "distinction, a dit un savant académicien, (Duclos, Rem. sur la gramm. gen.) est une chose purement arbitraire, qui n'est nullement fondée en raison, qui ne paraît pas avoir le moindre avantage, et qui a beaucoup d'inconvénients."

Ainsi que dans le basque, les noms se divisent en deux classes, lère et 2de cl., suivant que les êtres qu'ils désignent sont animés ou inanimés.

<sup>(1)</sup> Le huron et l'iroquois ne sont que des dialectes de la même langue, ou si l'on veut en faire deux langues distinctes, nous dirons que le gue, ou si l'on veut en laire deux langues distinctes, nous dirons que le rapport qui existe entre elles est à peu près le même que le rapport existant entre le portugais et l'espagnol. Le huron est à présent rédnit à l'état de langue morte, nons dirions presque de langue éteinte. Cela est très-regrettable au point de vue de la linguistique américaine, qui trouverait dans l'intelligence de certaines racines huronnes la clef pour découvrir peut-être l'étymologie véritable d'un petit nombre de mots iroquois dont la première signification est restée jusqu'à ce jour dans une sorte d'observité une sorte d'obscarité,

En voilà bien assez sans doute pour exprimer les relations mêta-physiques des idées, comme parle M. Renan. Quant aux relations extérieures, que sont les sept formes hebraïques auprès des quatre grandes classifications des verbes algonquins et de leurs quinze accidents? Que sont ces sept formes en présence des conjugaisons iroquoises qui offrent tant de richesse et de variété qu'on ne sait vraiment auquel des deux idiomes américains on doit donner la palme?

Les noms n'offrent guère moins de merveilles; ils se conjuguent plutôt qu'ils se déclinent. On dira en iroquois: Kasitake, à mes pieds, sasitake, à tes pieds, rasitake, à ses pieds (à lui), et en algonquin: nisit, (1) mon pied, kisit, ton pied, osit, son pied, comme on dit: Katkahtos, ni Sab, je vois; satkahtos, ki Sab, tu vois; ratkahtos, Sabi, il voit. Les préfixes des noms sont, à peu de chose près, les mêmes que ceux des verbes. Il y a en iroquois, tant dans les conjugaisons nominales que dans celles des verbes, 15 personnes, dont 4 au sing., 5 au duel, 5 au pluriel, et 1 à l'indéterminé. Les Algonquins n'ont que 7 personnes, mais néanmoins leurs noms possédent un nombre prodigieux de flexions, à cause des accidents auxquels ils sont sujets, et dont voici la liste : le diminutif, le détérioratif, l'ultra-détérioratif, l'investigatif, le dubitatif, le prétéritif prochain, le prétéritif éloigné, le locatif, l'obviatif, le surobviatif, le possessif, le sociatif et le modificatif.

Il s'agirait maintenant de faire admirer à M. Renan la souplesse merveilleuse tant de l'Algonquin que de l'Iroquois, leurs particules délicates, leurs mots composés; mais un travail sur cette matière, pour être exact, demanderait des développements que ne comportent pas les étroites limites dans lesquelles nous voulons nous renfermer: car nous n'avons pas le loisir de composer un volume. Nous nous contenterons donc de faire observer qu'en iroquo-algonquin, presque tous les mots sont verbes ou peuvent le devenir, et que c'est la une des principales sources de la souplesse merveilleuve de ces langues; elles possèdent des particules délicates en grand nombre, et d'une délicatesse telle que, le plus souvent, il est impossible de les renore dans aucune langue indo-germanique. Quelques-unes donnent de l'énergie au discours, d'autres lui donnent de la clarté, plusieurs ne sont employées que pour l'ornement. Les interjections sont, les unes propres aux hommes, (2) les autres aux femmes et enfin d'autres sont communes aux deux sexes.

Enfin nous ferons remarquer, et ce sera notre dernière remarque, que les mots peuvent se composer, pour ainsi dire, à l'infini; que deux ou trois mots, purs ou accidentés, peuvent se réunir en un seul, tantôt au moyen de voyelles unitives ou de consonnes transitives, tantôt sans ancun ciment ni trait-d'union; que cette composition des mots n'est pas toujours une simple juxta-position, comme cela a lieu d'ordinaire dans les langues généralement connues, mais qu'elle se fait assez souvent par manière d'intro-susception. Deux exemples vont expliquer la chose. Cette phrase: j'ai de l'ARGENT, peut se rendre littéralement en iroquois par celleci: Sakien oSista; mais il sera plus élégant de joindre les deux mots ensemble de cette manière: SakSistaien. Le verbe Sakien joue ici le rôle d'une bourse qui s'ouvre pour recevoir et garder l'argent qu'on lui confie. On dira en algonquin *ni saki*та8 аке*na* mahingan, je tiens le loup par LES OREILLES; le v. ni sakina a l'air de s'ouvrir ici comme un étau ou comme un piége pour saisir et retenir sa proie.

De cette prodigieuse aptitude à la composition résultent quelquefois des mots dont l'excessive étendue étonne et, pour ainsi dire, va jusqu'à mystifier ceux qui ne connaissent point le mécanisme et le génie des langues d'Amérique. Ainsi, par exemple, d'un seul mot algonquin:

Aiamie-oza8iconia-8asakonenindamaganabikonsitokenak,

on pourra traduire toute cette phrase: Ce sont sans doute de petits chandeliers d'or d'église. Cette autre phrase: " on vient d'arriver encore ici exprès pour lui acheter de nouveau avec cela toute

sorte d'habillements" se traduira très-intelligiblement et sans forcer la langue, par ce seul mot iroquois:

Tethon8atiata8itserahninonseronniontonhaties. (1)

Que M. Renan vienne lui-même en mission scientifique au milieu des faiseurs de cabancs (2) et des mangeurs d'arbres. (3) Il y trouvera une ample matière à ses recherches linguistiques. Qui sait? peut-être même qu'en étudiant les langues de ces peuples, il retrouvera le précieux trésor de la foi qu'il a malheureusement perdu dans l'orgueilleuse étude du persan et du sanscrit. Peut-être que, tandis que les langues ariennes l'ont transporté tout d'abord en plein idéalisme, c'est-à-dire l'ont rendu de plus en plus idolâtre de lui-même et de ses propres lumières, les langues américaines l'obligeront à s'humilier et à rendre gloire à Dieu, et, par ce moyen, le transporteront dans le domaine de la vérité en lui faisant envisager la parole, non pas comme une création humaine, mais comme une création divine, au sens qu'attachent à ce mot les de Bonald et les de Maistre. Fiat! fiat!

N. O.

#### HISTOIRE DU CANADA. (1)

COMPTE-RENDU DU COURS DE M. L'ABBÉ FERLAND, A L'UNI-VERSITÉ-LAVAL.

XXXV.

(Suite.)

Les Iroquois étaient partout. En 1651, ils forcèrent souvent les habitants des environs de Québec à laisser leurs travaux pour se cacher: ils surprirent, au sud des Trois-Rivières, sous la conduite d'un chef célèbre, le Bâtard Flamand, deux Français occupés à la pêche et les blessèrent; ils tuèrent plusieurs Français dans le voisinage de Montréal.

On sait que Mlle. Manse avait placé son Hôpital de Montréal à quelque distance du fort de la Pointe-à-Callières : c'était une position dangereuse, malgré les précautions prises; car on avait entouré l'Hôpital d'une enceinte fortifiée dans laquelle on entrait

par une seule porte, défendue par une tourelle à galerie.

Le 6 mai, un colon de Montréal, nommé Jean Boudart, ou le Grand Jean, était occupé dans son champ, près de l'Hôpital, avec sa femme et un engagé du nom de Chicot, lorsqu'ils virent une bande d'Iroquois sortir d'un taillis où ils étaient en embuscade. Chicot se cacha dans un arbre creux et Grand Jean et sa femme se mirent à fuir vers l'Hôpital; mais la pauvre fenime tomba entre les mains des Iroquois. Grand Jean qui était bon courreur eut pu se sauver; mais il voulait sauver sa femme ou périr avec elle, et, bien qu'il fut sans armes, il se précipite sur les Iroquois avec lesquels il lutte, mais pour être bientôt tué; la pauvre femme resta prisonnière et fut plus tard brûlée par les barbares. Chicot découvert, sortit de son arbre creux et se défendit bravement; mais enfin il tomba blessé et les sauvages le laissèrent sur la place après lui avoir enlevé la chevelure, ce qui ne l'empêcha pas de vivre encore une quinzaine d'années.

Des Français avaient entendu les cris des trois malheureuses victimes, et ils volèrent au secours de leurs frères, c'étaient Charles Lemoine, un sieur Archambault et un autre dont le nom u'a point été conservé. En arrivant sur la scène, ils se trouverent en face de ouze Iroquois qu'ils se disposaient à attaquer, lorsqu'ils virent déboucher de la forêt une autre bande d'une quarantaine d'Iroquois: voyant alors que la lutte était impossible, ils se dirigèrent

(1) On pourrait encore allonger ces deux mots de plusieurs syllabes, par exemple

Alia mile-milki 8a men sing da jel-o za 8i co ni a-8a sa ko ne nin / sont sans doute les petits chandeliers da ma ga na bi kon si to kc nak. (32 syl.)

d'or de la chapelle.

Talon talsa koma tia tal 8i tse ra hni non se ron nion ton ha tie se e. (21 syllabes.) Il faudrait qu'ils vinssent encore ici leur acheter de nouveau avec cela

toute sorte d'habillements.

- (2) Rotinonsionni, les faiseurs de cabanes, nom donné aux Iroquois par les Hurons.
- (3) Ratirontaks, les mangeurs d'arbres, nom que les 1roquois donnent aux Algonquins.
  - (1) Voir le Journal du mois d'octobre dernier.

<sup>(1)</sup> La racine SIT est peut-être la scule qui soit commune à nos deux langues américaines, lesquelles, comme jadis les deux jumeaux de Rebecca, semblent ne se tenir que par le pied. Chose singulière! ces deux langues ont entre elles moins d'affinité qu'avec les langues d'Europe et d'Asie. Sur les caries de géographie de l'ancien continent on trouve çà et là des mots sauvages, et en particulier des mots iroquois.

<sup>(2)</sup> De même, dans le langage de l'ancienne Rome, les hommes juraient par Hercule, Mehercte, les femmes par Castor, Mecastor, et les uns et les autres par Pollux, Pol ou Edepol.

à la course, poursuivis par l'ennemi, vers l'Hôpital où Mlle. Manse était presque seule avec ses malades et des enfants. Les trois braves eurent le temps de fermer la porte d'entrée, de monter sur la galerie de défense, et, aidés des femmes et des infirmes, de recevoir les Iroquois à coups d'arquebuses : leur résistance fut si vigoureuse que les Iroquois durent se retirer. Sans cette circonstance providentielle, l'Hôpital était dévasté et ses habitants massacrés

ou faits prisonniers.

Deux mois environ après le 26 juillet, il y eut une autre attaque bien plus sérieuse encorc. Deux cents froquois arrivèrent jusqu'à l'Hôpital, sans être de suite aperçus, en suivant un fossé profond qui avoisinait l'enceinte allant du nord au sud. Débouchant presque subitement, ils attaquèrent la palissade, défendue par peu de monde et l'auraient infaillliblement emportée, si le brave Lambert Closse, qui remplissait au fort de la Pointe-à-Callières les fonctions de Major-de-ville, ne fut accouru au secours. Avec seize braves seulement, cet homme d'un courage chevaleresque parvint à s'ouvrir un passage à travers les Iroquois et à se jeter dans l'enceinte de l'Hôpital. Là, il soutint pendant douze heures les efforts des Iroquois et finit par les repousser, malgié l'accident qui lui arriva; car le canon du petit rempart creva au commencement de l'action et tua un des hommes de Lambert Closse. L'attaque avait commencé à six heures du matin ; à six heures du soir les Iroquois se retirèrent, emportant avec eux un bon nombre de leurs morts et un plus grand nombre de blessés.

Nonobstant cette victoire, il devenait évident que l'Hôpital n'était plus tenable et MIle. Manse vint habiter le fort avec tout son monde. Les attaques des Iroquois avaient lieu sans trève ni repos, et les pertes avaient été telles à Montréal qu'en 1652, il n'y restait

que dix-sept à dix-huit hommes parfaitement dispos.

Les trois années de gouvernement de M. d'Aillebout étaient écoulées, et ce fut le 13 octobre, 1651, que son successeur, M. de Lauzon, arriva à Québec. M. de Lauzon était un des principaux membres de la Compagnie des Cent Associés et paraît avoir étè l'âme de cette association : il était de plus membre du Conseil du Roi. Il désirait établir sa famille en Canada et il obtint à cet effet de vastes concessions, entre autres, la seigneurie de Lauzon, l'Ile de Montréal qu'il céda, comme nous l'avons vu, et une étendue considérable de terrains sur la rive sud du fleuve en face de l'Ile de Montréal. Il s'était offert pour être gouverneur de la Nouvelle-France et cette offre avait été acceptée par le Roi.

M. de Lauzon jouissait de beaucoup de crédit. Un manuscrit dit qu'il était homme de lettres, et il semble qu'il ait été spécialement ehargé d'opérer des changements dans l'administration de la Colonie, et investi du droit de nommer lui-même les membres du

Conseil de Québec.

M. de Lauzon avait quatre fils. L'un était ecclésiastique et fut plus tard chanoine de Notre-Dame de Paris. L'aîné de la famille, Jean de Lauzon, avait servi avec distinction comme capitaine dans l'armée; les deux autres portaient les noms de M. de Lacitière et de M. de Charney. Tous trois se marièrent à des filles du pays, peu après leur arrivée. M. de Lacitière épousa Mlle Catherine Nault de Fossambault qu'on destinait à être religieuse; mais qui paraît n'avoir pas eu la vocation; car, après la mort de M. de Lacitière, qui se noya peu après son mariage, elle se remaria à M Peuvret, greffier du Conseil. M. de Charney épousa une Dlle Giffard ; devenu bientôt veuf, il se fit prêtre.

Quand à l'héritier du nom de Lanzon, M. Jean de Lauzon, qu'on appelait le Grand Sénéchal, il eut de Mlle. DesPrés, sa femme, un fils qui retourna en France. En sorte que les projets d'établissements que M. de Lauzon avait formes pour sa famille furent sans résultat et il ne resta dans la colonie aucun descendant

de cette famille qu'il y voulait établir.

M. de Lauzon fit un changement qui ne plut pas à tout le monde dans la Nouvelle-France, bien qu'il fut peut-être nécessaire. La société des habitants, à laquelle on avait cédé le droit de la traite, était obligée de verser 30,000 francs au trésor public pour le paiement des salaires des fonctionnaires religieux et civils. Pour ce faire, on mettait de côté, chaque annéc, un quart du castor qui entrait dans les comptoirs de la Société; mais, la traite ayant con-sidérablement diminué, par suite de la destruction des Hurons et des guerres entre les Iroquois et les Algonquins, ce quart de castor ne suffisait plus et comme on ne prenait pas d'autres mesures, il y avait souffrance.

La traite de Tadoussac produisait beaucoup et M. de Lauzon retira de la société des habitants le droit de traite à Tadoussac en la déchargeant de l'obligation de payer les 30,000 francs de sub-

M. D'Aillebout, l'ancien gouverneur, demeura en Canada et c'est

le seul gouverneur qui se soit fixé dans ce pays : il n'avait pas d'enfant; mais il y avait dans la colonie un de ses neveux qu'il adopta comme son fils, e'était M. d'Aillebout de Coulonges qui, marié dans le pays, ent une nombreuse famille: plusieurs de ses descendants se sont distingués au service des colonies françaises de la Nouvelle-France, de la Martinique et de Saint-Dominique comme hommes de guerre et comme hommes de mer.

En 1652, le Père Buteux, missionnaire des Attikamègues, remontait le Saint-Maurice pour aller trouver ses chers sauvages, lorsqu'au commencement d'un portage, il vit sortir du bois une bande d'Iroquois. Le Père était accompagné d'un jeune Français et d'un Sauvage; les Iroquois tuèrent le Père Buteux et le jeune Français, et emmenérent le Sauvage prisonnier; ce même Sauvage revint au Canada quelques années plus tard. Le Père Buteux était le sixième missionnaire jésuite martyr.

Il y avait des Hurons à Trois-Rivières et cela attirait les Iroquois; mais il arrivait quelquefois que parmi les Iroquois se trouvaient en majorité des Hurons associés, ou Iroquoinisés; alors on était surpris de voir deux bandes qui s'étaient approchées pour se combattre, s'aborder amicalement et se retirer paisiblement, après avoir fait la conversation. Cela arrivait quand des parents et des amis se

reconnaissaient dans les rangs opposés.

Le 2 juillet, 1652, quelques Français et quelques Hurons, montant une chaloupe, furent attaqués dans le voisinage de Trois-Rivières par une flottille de canots iroquois; mais, faisant force de rames, ils purent échapper et gagner le rivage voisin du fort. D'autres Français et Hurons les ayant rejoints, ils partirent tous sur deux chaloupes et se mirent à leur tour à la poursuite des Iroquois, qu'ils pressaient de très-près, lorsque deux canots se détachant de la flottille iroquoise, vinrent au-devant des chaloupes et commencèrent à parlementer avec les Hurons.

Les Iroquois dirent qu'on s'était mal compris et que le chef qui les commandait, Aontarisati, était venu pour traiter de la paix et non pour continuer la guerre. Les Français avaient peu de confiance dans cette protestation faite si subitement, néanmoins ils se rendirent à terre et invitèrent les Iroquois à envoyer des ambassa-

Bientôt Aontarisati vint, accompagné d'un autre Iroquois, pour traiter avec les Hurons. Le chef huron, si habile, que nous avons vu à l'Île Manitouline, Annahotahe, était à Trors-Rivières. Il comprit que Aontarisati n'était pas venu avec une bande de quatrevingts guerriers pour faire la paix, et il fit le chef iroquois et son

compagnon prisonniers.

Les deux prisonniers furent donnés à des familles huronnes qui avaient eu des leurs tués par les Iroquois, et ces familles, selon le code sauvage, les condamnèrent irrévocablement à la mort. Les missionnaires, impuissants à sauver les prisonniers, voulurent au moins les préparer à mourir pour le ciel. Ces deux Iroquois avaient dejà quelques notions de christianisme; ils écoutèrent les bons pères, abjurèrent leurs erreurs ; le 3 juillet, ils furent baptisés et le 4 ils furent mis à mort par les Hurons.

Cette circonstance de la prise et de la mort d'un grand chef irita les Iroquois au delà de tont ce qu'on peut imaginer, et leurs bandes plus nombreuses affluèrent dans les environs de Trois-Rivières, et bientôt ils prirent sur les Français une terrible revanche de l'échec éprouvé et de la perte de leur chef Aontarisati.

Un parti iroquois était venn enlever des bestiaux près de Trois-Rivières. Ces dépiédations hardies et menaçantes irritèrent le gouverneur de cette ville, M. Duplessis Bochard, an point que, sans vouloir éconter les représentations des autres personnes importantes de la localité, il résolut de poursuivre les Iroquois. Il partit avec quarante hommes, Français et Hurons, sur deux chaloupes et à environ deux lieues au-dessus de Trois-Rivières, il aperçut les

Iroquois sur le rivage.

Les abords de la rive étaient difficiles, la plage était formée de marécages et de bourbiers d'un accès difficile. M. Duplessis Bochard, trop confiant dans la grande supériorité des Français sur les Sauvages, ordonne la descente; mais, à peine eût-on mis le pied hors des chaloupes, que les hommes se trouvaient embourbés de manière à leur rendre la marche et le maniement des armes extrêmement difficiles. Les I oquois, profitant de cette circonstance, dirigèrent un feu bien nourri contre les Français et les Hurons, et, quand ils eurent tué M. Bochard lui-même avec plusieurs de ses gens, ils se précipitérent sur ceux qui restaient et les firent prisonniers à l'exception d'un certain nombre qui parvint à gagner les chaloupes.

Les prisonniers furent emmenés chez les Iroquois : de ce nombre étaient les Sieurs de Normanville, de Francheville, Poisson, Lapalme, Turcotte, Chaillou, St. Germain. Quelques jours après, on trouva sur les lieux, occupés par les Iroquois avant leur départ, un écriteau de la main de Normanville qui, avec les noms ci-dessus donnés, contenait les noms Onnegouts et Agniers, signifiant que les Iroquois appartenaient à ces deux tributs et qu'on n'avait pas maltraité les prisonniers, si ce n'est que Normanville avait perdu un ongle.

Cet événement était déplorable sous bien des points de vue et donnait aux Iroquois une nouvelle audace; car e'était la première fois qu'un haut fonctionnaire civil et militaire de la colonie tombait

sous leurs coups.

(1 continuer.)

#### Les deux Abbés de Fénélon.

L'été dernier, la Correspondance Littéraire (1), s'appuyant sur un passage du Cardinal Bausset et sur une lettre de Louis XIV, affirmait que Fénélon, avant de travailler à l'éducation du duc de Bourgogne, s'était consacré aux missions du Canada; mais qu'il s'y était rendu coupable d'une faute, sur laquelle elle demandait à être édifiée, parce que les documents où elle puisait ne donnaient pas assez de détails.

Ce serait sans doute pour nous un juste sujet de gloire que de compter parmi les apôtres de notre pays l'auteur de Télémaque; malheureusement, il y a longtemps que nous aurions dû abandonner cette prétention, si nous l'avions eue, car disons-le pour la justification de la Correspondance, ce n'est pas la première fois que nous voyons cette erreur : depuis le P. Hennepin jusqu'à l'abbé Brasseur de Bourbourg, tous deux de véridique mémoire, elle a souvent été reproduite; mais aussi ce n'est pas la première fois qu'elle est refutée.

Quant à l'espoir de rencontrer un scandale, si léger qu'il puisse

être, il faut absolument y renoncer.

Voici ce que dit le cardinal Bausset : ... "Des pièces originales " qui nous ont été communiquées semblent indiquer que le zèle de "Fénélon le portait alors, malgré sa jeunesse et sa faible santé, à se "consacrer aux missions du Canada. . . L'abbé de Fénélon s'était "rendu auprès de son oncle pour lni faire part de sa résolution et lui "demander son agrément. L'évêque de Sarlat fut effrayé avec rai-"son d'une résolution qui était absolument incompatible avec la " santé si délicate de son neveu. Il lui refusa son consentement et "lui ordonna de retourner au séminaire de St. Sulpice, etc." (2)

De l'autre côté, on a trouvé aux Archives de la marine un document où il est question d'un abbé de Fénélon: c'est une lettre de Louis XIV à M. de Frontenac:

" J'ay blasmé, dit le roi, l'action de l'abbé de Fénélon, et je luy "ay ordonnné de ne plus retourner au Canada. Mais je doibs vous dire qu'il estait difficile d'instruire une procédure criminelle contre "luy, ny d'obliger les prestres du Séminaire Saint-Sulpice qui sont "à Montréal, de déposer aussy contre luy; il fallait le remettre entre "les mains de son évesque ou du grand vicaire pour le punir par les "peines ecclésiastiques, ou l'arrester et le faire repasser ensuite en "France par le premier vaisscau." (3)

De là, la Correspondance, ignorant l'existence d'un autre abbé de Fénélon, croyait pouvoir accuser le cardinal Bausset d'avoir méconnu un fait important de la vie du futur archevêque de Cambrai: celui-ci aurait réalisé son pieux dessein; mais les forêts de la Nonvelle-France ne l'auraient pas mis à l'abri d'une première disgrâce du grand roi. Après un temps assez long (4), un correspondant timide "passablement irrité de l'indiscrète curiosité des chercheurs," se recrie enfin contre l'idée d'une tache dans la vie de Fénélon, et réclame au nom de la gloire si pure du reste de son existence et du témoignage flatteur que lui a donné Louis XIV en le nommant précepteur d'un des entants de France. (4) Si un Fénélon est coupable ce ne peut être celui-ci, mais un de ses fréres, car l'écrivain a cherché et il a découvert à l'auteur de Télémaque un frère, obscur abbé mort à l'âge de trente-huit ans; c'est sur lui que doit retomber toute la haine des gens de bien.

L'écrivain a trouvé juste ; mais il n'aurait pas dû s'en tenir là : sacrifier au " Minotaure de la critique " une victime parce qu'elle est obscure, ne paraît pas un procédé très-logique, ni surtout très-juste. L'accusé, qu'il soit perdu au bout du monde parmi les tribus sauvages, qu'il brille sur le siège d'une grande église, ne doit jamais être condamné légèrement. Ce correspondant semble redouter la critique historique: il a tort: abordons-la franchement, remontons aux sources premières: ces études ont réhabilité la mémoire d'un plus grand nombre de personnes qu'elles n'en ont flétries. C'est ce qu'a compris M. Alfred Lemoine. (1) Il a ouvert Charlevoix et il a trouvé que M. de Frontenac accusait l'abbé de Fénélon "d'avoir prêché contre lui, et d'avoir tiré des attestations des habitants de Montréal en faveur de M. Perrot leur gouverneur que le général avait fait mettre aux arrêts." M. Lemoine pouvait aussi consulter aux archives de la marine, toute la correspondance de M. de Frontenac sur cette affaire.

Voilà pour le scandale: nous exposerons plus loin les causes de ccs difficultés et nous les apprécierons. Pour le moment, reste toujours la première question: cet abbé de Fénélon et l'archevêque de Cambrai sont-ils un seul et même personnage?

II.

Pour la résoudre, les écrivains de la Correspondance n'avaient qu'à consulter les precieuses annotations de l'abbé Gosselin dans la belle édition qu'il a donnée des œuvres complètes de Fénélon et reproduites dans l'édition in 4to. de 1852. Ils pouvaient encore se renseigner au séminaire de St. Sulpice, auprès de M. l'abbé Faillon dont l'érudition est certainement connue à Paris.

Ici, en Canada, il y a longtemps que M. l'abbé Ferland, dans ses Notes sur l'histoire du Canada de Brasseur de Bourbourg, et le commandeur Viger, dans sa Liste du Clergé (2), ont répondu néga-

tivement à cette question.

L'abbé de Fénélon et l'archevêque de Cambrai étaient frères consanguins, leur père s'étant marié deux fois (3). Le premier naquit en 1641, et fut appelé François, tandis que le second ne vint au monde que le 6 août 1651, et reçut les prénoms de François Armand. A l'âge de vingt-quatre ans, François renonça au monde et au brillant avenir, que lui promettaient la noblesse de sa naissance, et les alliances nombreuses et puissantes de sa maison (3). Il entra au séminaire de St. Sulpice le 23 octobre 1665.

Ame ardente, pleine d'énergie et de religion, au témoignage de ses amis et de ses ennemis, il ne tarda pas à s'enthousiasmer pour les missions du Canada. MM. de Tracy et de Courcelle venaient de forcer le pays des Iroquois; ces fiers ennemis humiliés demandaient la paix et des missionnaires; on publiait en France le martyre de MM. Vignal et le Maistre; le roi désirait que le supérieur de St. Sulpice de Paris envoyât à Montréal de nouveaux ouvriers évangéliques: il n'en fallait pas plus pour l'abbé de Fénélon: il quitte tout à coup le séminaire, dans les premiers jours de 1667, afin de se préparer à son lointain voyage. Mais son oncle, l'évêque de Sarlat, se montra mécontent d'une résolution qui contrariait ses projets: il s'en plaignit assez vivement à M. Tronson, comme on peut voir par quelques passages de la réponse de celui-ci : nous les citons, parce qu'ils confirment ce que nous avons dit plus haut. " Mon-' seigneur, je ne doute pas que le dessein de votre neveu ne vous " ait fort surpris. Le droit que vous avez sur lui par toutes sortes "de titre, et les vues raisonnables et très-saintes que vous don-" nent les besoins de votre diocèse, ne peuvent que vous fournir en cette rencontre un fondement de peine bien légitime de la pri-" vation de ce secours.... Mais sa résolution est d'une nature que " je ne vois pas ce que je puis faire à présent, après ce que je lui ai dit avant son départ de cette ville. . . . J'ai tâché, dans les ren-" contres, d'éloigner autant que j'ai pu cette résolution. Je lui ai " parlé plusieurs fois pour le porter à ne pas sc précipiter; je lui ai dit nettement que s'il pouvait modérer son désir et demeurer " en paix, il pourrait en continuant ses études et ses exercices de

<sup>(1)</sup> Correspondance Littéraire du 25 juillet 1863. " Un fait inconnu de la jeunesse de Fénélon."

<sup>(2)</sup> Vie de Fénélon par le cardinal Bausset, X, Œurres de Fénélon, édit : de 1852.

<sup>(3)</sup> Cette lettre manque parmi celles que le gouvernement canadien a fait copier à Paris: elle est aux Archives de la marine, Registre des ordres du roy pour les compagnies des Indes orientales et occidentales, fol.

<sup>(4)</sup> Correspondance Littéraire du 25 octobre 1863,

<sup>(1)</sup> Correspondance Littéraire du 25 décembre 1863.

<sup>(2) 10</sup> le 20 février 1629 à Isabelle d'Esparbez de Lussan; 20 le 1er octobre 1647, à Louise de la Cropte de St. Abre. C'est par le premier mariage que le nom et la famille de Fénélon, se sont perpétués jusqu'à nous. Le seul représentant de cette maison est actuellement Charles Louis de Salygnac marquis de Fénélon né en 1799. (Renseignements fournis par l'Hon. Saveuse de Beaujeu.)

<sup>(3) &</sup>quot;Nous avons eu dans notre famille plusieurs gouverneurs de province, des chambellans des rois, des alliances avec les premières maisons de nos provinces, un chevalier de l'ordre du St. Esprit, des ambassades dans les principales cours, et presque tous les emplois de guerre que les gens de condition avaient autrefois."—(Œuvres de Fénélon. Lettre au chevalier son frère. Edit. de 1852.)

" piété se rendre plus capable de travailler un jour dans l'église. "Enfin, Monseigneur, j'ai tâché de mettre sa fermeté à l'épreuve, " en lui représentant ce que j'ai cru le plus capable de l'ébranler, " mais après ces épreuves son inclination se trouvant toujours "également sorte, et ses inclinations paraissant désintéressées, je me " suis vu hors d'état de passer outre....

"P. S.-J'ai cru, Monseigneur, devoir ajouter ici un mot sur le " silence que nous avons gardé en cette affaire, que j'ai appris de-" puis ma lettre écrite vous avoir fait quelque peine...

"Vous jugerez de sa vocation mieux que je ne pourrais faire. "Son inclination forte et permanente, la fermeté de sa résolution, " la pureté de ses intentions et de ses vues est ce qui m'a paru "bien considérable pour y faire attention. Et c'est ce que j'ai cru devoir exposer ici pour vous rendre compte avec toute l'exactitude " qui m'est possible de notre conduite en cette affaire, qui nous don-" nerait un sujet de mortification considérable si elle vous laissait " le moindre soupçon que nous eussions voulu manquer au respect

" que nous vous devons."

C'est cette lettre qui a trompé le cardinal Bausset; il a pensé, comme nous l'avons vu plus haut, qu'il y était question de François Armand. Mais il n'a pas remarqué qu'elle est datée du 19 février 1667; qu'à cette époque François Armand n'avait pas encore 16 ans, et qu'il fréquentait bien probablement encore le collège de du Plessis où le cardinal nous le montre prêchant, comme Bossuet, à l'âge de quinze ans.

Quoiqu'il en soit, l'abbé François de Fénélon fut aussi inébranlable auprès de son oncle qu'auprès de M. Tronson. Dès le commencement du printemps, il s'embarquait avec un condisciple et ami, M. Trouvé, et débarquait avec lui à Québec le 21 juin 1667. Il est probable qu'ils se rendirent au séminaire de Montreal pour se préparer aux ordres sacrés, car ils reçurent la prêtrise l'année suivante, M. Trouvé le 10 juin, M. de Fénélon, le lendemain (1).

A cette époque le champ des missionnaires s'agrandissait de tous côtés. Au fond du Lac Supérieur, où il s'était rendu en 1665, le Père Allouez rencontrait une vingtaine de nations, la plupart nouvelles, qui lui apportaient leurs mœurs et leurs langues différentes, depuis les Illinois doux et hospitaliers, jusqu'aux Sioux farouch s, qui préferaient encore l'arc au fusil, et vivaient sous des tentes de peaux, jusqu'à des peuplades du Nord qui mangeaient leurs ennemis et luttaient contre les ours. Ils lui annonçaient d'autres nations plus nombreuses qui habitaient au delà des chaudes contrces qu'arrose le Mississipi, vers la ceinture des Montagnes Rocheuses, aux glaces de la Baie d'Hudson, c'était à ne pas y croire; c'était la vague de l'océan continuellement poussée et remplacée par une autre vague. "Ce sont de nouvêlles missions, s'écrie le P. Le "Mercier, qui s'ouvrent de tous cotez, à l'Orient, à l'Occident, au "Septentrion, au Midy .- Nous levons les mains au Ciel afin qu'il " nous envoye du secours de ces grands cœurs dignes de vivre dans "les travaux et d'y mourir mesme, au milieu des flammes et des "brasiers des Iroquois." (2)

Un appel aussi pressant fait au zèle des missionnaires fut cn-tendu des MM. du Séminaire de Montréal dont le nombre commençait à s'accroître, et MM. de Fénélon et Trouvé se tinrent prêts à partir à la première occasion favorable qui se présenterait. M. Faillon (3) nous apprend que Mgr. de Laval "cédant au désir du roi permit aux prêtres de St. Sulpice de porter l'Evangile aux Sauvages, ministère qu'il avait réservé jusqu'alors aux RR. PP. Jésuites, saus doute pour qu'il y eût plus d'unité et de concert dans les missions." La cour, en effet, paraissait s'alarmer de l'union qui régnait dans le clergé canadien. Dès 1665, l'intendant M. Talon, avait été chargé de diminuer certaines influences un'apper de l'apper de l'appe qu'on s'exagérait. Il y mit d'autant plus de zèle, qu'aux idées parlementaires, de tradition dans sa famille, au désir de vouloir tout diriger qu'il laissa percer au milieu des plus belles qualités, venaient se joindre des motifs personnels, son neveu, M. Perrot, ayant éte désigné au gouvernement de Montréal par M. de Bretonvilliers. Mais l'évêque de Pétrée et les prêtres de St. Sulpice demeurèrent constamment étrangers à toutes ces intrigues. Le premier avait trop le sentiment de son devoir pour permettre à une pression étrangère de venir se mêler à son autorité, il l'a prouvé: les seconds, fidèles à l'esprit de leur saint fondateur de se consacrer à l'œuvre des paroisses et des séminaires, n'étaient point préparés aux missions lointaines, et ils y renoncèrent aussitôt qu'ils purent le faire convenablement.

Depuis quelques années (1), un certain nombre d'Iroquois, la plupart Goyogouins et Tsonontouans émigraient sur la rive septentrionale du lac Ontario. Pressés par la faim, ils venaient poursuivre le castor et le chevreuil dans les forêts dont ils avaient déjà massacré ou dispersé les habitants, leurs anciens ennemis. Ils y avaient formé cinq villages dont celui de Kenté est le plus connu. (2) Charlevoix désigne d'une manière générale le territoire qu'ils occupaient sous le nom de pays des Iroquois du Nord.

(A continuer.)

#### De l'enseignement de la lecture.

EDUCATION.

(Suite.)

La lecture confine par certains points à la grammaire. Elle y touche notamment par l'orthographe, et cela est si vrai que la question tant controversée de l'ancienne et de la nouvelle épellation et des systèmes d'épellation ou de non-épellation a toujours été compliquée par la préoccupation des facilités ou des obstacles que l'un ou l'autre système offre pour la connaissance de l'orthographe.

Mais l'orthographe ne constitue pas tous les rapports qui existent entre la lecture et la grammaire. La connaissance de la nature des mots joue son rôle, et un très-grand, dans la lecture. Pour en citer un exemple entre beaucoup d'autres, comment l'enfant distinguera-t-il la manière de prononcer en lisant un nom, un adjectif ou tout autre mot terminé en ent où ce son nasal est sonore d'avec les verbes où ce même son est complétement muet? Quoi qu'on en puisse dire, c'est l'intelligence seule de la phrase qui peut guider l'enfant dans ce cas. Comment encore, sans la connaissance de la signification des mots et de leur formation, l'enfant trouvera-t-il la véritable prononciation de certains mots, tels que dessous, dessus, ressource, ressemblance, où la première s ne modifie pas le son de l'e qui précède, tandis qu'elle le modifie dans les mots essence, messe, ctc.

Quelques notions sur la composition des mots, sur la manière dont ils sont formés, sur leurs dérivés et sur les familles qu'ils constituent sont donc pour ainsi dire indispensables pour arriver à une prononciation exacte. Or, la prononciation est une des parties fondamentales de la lecture. Et pourtant ce n'est là qu'un accessoire de cet ensei-

gnement.

(1) Vers 1605, Lettre de Mgr. de Laval à M. de Fénélor, plus loin; Rel. de 1668, p. 20. Voyage de M. de Courcelle au lac Ontario 1671, Documents copiés à Paris. Quant à ce dernier voyage, remarquons en passant qu'il semble avoir été rédigé par M. Dollier de Casson qui accompagnait le gouverneur.

(2) Les autres villages étaient Gandatseliagon; Generaske, Tannaoute et Ganneious. Ils sont indiqués dans les cartes du P. Charlevoix dressées par Bellin, 1744. (*Charlevoix*, t. III, p. 276,) dans celles de Vogondy, 1755, de d'Anville copiéc par Jeffreys, 1760. Gandatsetiagon devait se trouver dans les environs de Darlington; Generaske, de Port Hope, quoique M. O'Callaghan (Documents, etc., IX, Paris Documents p. 112) le place à l'entrée de la rivière Trent; mais ce dernier endroit était occupé par le village de Tannaoute. Ganneious était caché dans la petite baie au fond de laquelle s'élève aujourd'hui Napanee. La véritable position de Kenté me semble encore plus iucertaine; ce village était sur la presqu'île du me semble encore plus luceriaine; ce vinage etal sul la presquite de Prince Edouard; mais d'après la carte du Major Holland, corrigée par le gouverneur Pownall 1776, il faudrait le placer à l'extrémité sud, vers Little Sandy Bay, tandis que Jeffrey, Vogondy, Charlevoix, semblent le reporter vers Brighton. Ces recherches paraîtront peut-être mintieuses à beaucoup de personnes; mais il est difficile de résister à l'intérêt qu'on éprouve à suivre pas à pas ces peuples qui s'en allaient disparaissant du sol à mesure que nous nous étendions. On n'a pas assez remarqué que l'émigration dont nous parlons a commencé la destruction d'une confédération aussi forte, non moins redoutable en son temps; mais plus unie que celle qui l'a remplacée plus tard sur son propre territoire. On eut pendant quelque temps les Iroquois du Nord et ceux du Sud, avec cette différence que les confédérés et les fédéraux de cette époque ne se firent point la guerre et surent toujours unir leurs forces pour repousser l'ennemi commun.

<sup>(1)</sup> Archives de l'Archevêché de Québec, Manuscrits du Commandeur Viger.

<sup>(2)</sup> Rel: des JJ., 1667, p. 29, édit: de Québec.

<sup>(3)</sup> Vie de la Sœur Bonrgeoys, p. 177.

cation des mots? Est-il un instituteur comprenant sa mission et ayant le sentiment de ses devoirs qui ne soit convainen qu'il remplirait imparfaitement sa tâche si en faisant lire ses élèves il les laissait prononcer machinalement des mots dont la signification resterait incounue pour eux? Conseutirait-il de son plein gré à en former des espèces de perroquets qui prononcent des mots qu'ils ne comprennent pas ? Le voulut-il d'ailleurs, il ne le pourrait pas, s'il est vrai, comme nous l'avons établi plus haut, que l'intelligence du langage en facilite la lecture. Donner aux élèves cette intelligence du langage est en réalité un des meilleurs moyens de hâter leurs progrès en lecture.

Dans l'intérêt même de ce progrès, les instituteurs doivent donc s'attacher à faire comprendre aux enfants la signification des mots qu'ils ignorent. Sous ce rapport, il faut une certaine habitude pour trouver promptement les explications et les définitions qui peuvent le mieux donner une idée d'un mot quelconque. A cet égard, la meilleure manière d'expliquer le sens d'un mot, la plus courte et en même temps la plus sûre, est ordinairement de choisir un exemple en faisant entrer le mot dans une phrase. Ajoutons aussi qu'il faut du tact chez les maîtres et une grande habi-. tude de l'enfance pour découvrir parini les mots qui entrent dans une lecture ceux que les élèves peuvent ignorer, et sur lesquels il est nécessaire de donner une explication. Car il est malheureusement trop vrai que les enfants, qui devraient être les premiers à interroger sur ce qu'ils ignorent, en sont souvent détournés par une mauvaise habitude et par d'autres causes qu'il est inutile d'énumérer ici.

Cependant, ainsi que nous l'avons déjà dit et que nous aurons l'occasion de le dire encore plus d'une fois en traitant le même sujet, il ne faut rien exagérer. Si donc il importe d'associer à l'étude de la lecture celle des mots et du langage, n'oublions pas qu'avant tout, dans une leçon de de 9 jusqu'à 81, on aura encore pour produit tous des chiffres lecture, il s'agit de lire et d'exercer à lire; pour cela il est nécessaire de beaucoup lire. Or, si le temps de la leçon se passe en grande partie à donner des explications sur la signification des mots et des expressions qui peuvent se rencontrer dans les différents passages, il n'en reste plus assez pour la lecture.

C'est là un excès que nous ne pouvons nous empêcher de blâmer, malgré l'importance que ces explications ont à nos yeux. Et c'est précisément cet excès, dans lequel quelques maîtres tombent à leur insu, qui a motivé les reproches adressés à cet usage. En voyant ainsi dans quelques écoles le temps se passer en digressions étrangères à la lecture, quelques personnes en sont venues à critiquer l'usage même des explications.—On fait de la grammaire dans les leçons de lecture, a-t-on dit; on enseigne la langue, mais on n'enseignc réellement pas à lire, parce qu'on ne lit pas assez.-C'est le cas d'appliquer la vieille maxime: L'excès en tout est un défaut. Ici l'excès est d'autant plus regrettable qu'il peut porter à repousser une chose, non pas bonne en soi, mais nécessaire, indispensable même; une chose que quelques-uns penvent trop négliger, comme d'autres ont pu en abuser, mais que jamais aucun maître n'a omise entièrement, tant elle est uaturelle, et commandée en quelque sorte par la position des élèves.

Il s'agit donc uniquement de se rensermer dans de justes limites. Il ne feut point vouloir expliquer trop, mais il faut expliquer assez. La leçon ne doit pas se passer en longues et nombreuses définitions de mots qui ne laisseraient plus de temps pour la lecture; mais il en faut expliquer assez, sinon pour que les passages lus soient parfaitement compris, du moins pour que les enfants en aient une notion claire et suffisante. Il importe donc moins de tout expliquer que de bien choisir. Il faut savoir découvrir entre les différents mots plus ou moins inconnus des élèves qui se sont semblables, l'addition est correcte.

Que dire en particulier de la connaissance de la signifi- rencontrent dans un passage coux qui, une fois bien compris par eux, peuvent les conduire à l'intelligence des autres.

Il importe aussi beaucoup d'habituer les élèves à ne pas se payer de mots, à ne pas prendre des mots pour des idées, à ne pas croire enfin qu'ils ont dit quelque chose lorsqu'ils ont prononcé un mot qu'ils ne comprennent pas. C'est à quoi l'ou parvient en leur faisant connaître la signification de ceux qu'ils ignorent. Lors même qu'on ne les leur expliquerait pas tous, ils sauraient du moins que chaque mot a sa signification, et qu'ils doivent la connaître, non pas immédiatement, si le temps manque, mais tôt ou tard.

Il faut surtout les convaincre qu'on ne lit que pour profiter de ses lectures, et qu'on ne peut s'approprier ce qu'on lit qu'autant qu'on le comprend. Pour cela, ce n'est pas seulement le sens des mots qui doit attirer notre attention, c'est non moins le sens des tournures et celui des expressions, qui si souvent restent obscures pour eux, bien que formées de mots qu'ils connaissent isolément: c'est ce qui arrive à chaque instant pour les mots pris dans un sens figuré ou détourné de l'acceptation à laquelle les enfants sont accou-

Le meilleur moyen d'atteindre le but, en évitant le double excès que nous venons de signaler, c'est encore de bien choisir les livres qu'on met entre les mains des élèves.

Journal des Instituteurs de Paris.

(A continuer.)

#### Singulières propriétés du nombre neuf.

(Lu, par M. l'Inspecteur Juneau, à la Conférence des instituteurs de l'école normale Laval.)

(Suite et fin.)

Si l'on multiplie 1 2 3 4 5 6 7 9 (=37) par 9, ou un multiple semblables, ainsi:

```
12345679 \times 9 = 111,111,111 = 1 \times 9 = 9
              \times 18 = 222,222,222 = 2 \times 9 = 18 ou 1 + 8 = 9
     66
              \times 27 = 333,333,333 = 3 \times 9 = 27 ou 2 + 7 = 9
     66
              \times 36 = 444,444,444 = 4 \times 9 = 36 ou 3 + 6 = 9
              \times 45 = 555,555,555 = 5 \times 9 = 45 ou 4 + 5 = 9
              \times 54 = 666,666,666 = 6 \times 9 = 54 ou 5 + 4 = 9
              \times 63 = 777,777,777 = 7 \times 9 = 63 ou 6 + 3 = 9 \times 72 = 888,888,888 = 8 \times 9 = 72 ou 7 + 2 = 9
              \times 81 = 999,999,999 = 9 \times 9 = 81 ou 8 + 1 = 9
```

On peut encore trouver le produit d'un nombre quelconque par 9, par 99, 999, etc., en procédant par la soustraction; si l'on veut multiplier, par exemple, 1,240,673 par 999, il faut ajouter au multiplicande autant de zéros qu'il y a de 9 au multiplicateur, puis, soustraire le premier nombre du second; en ajoutant trois zéros au nombre 1,240,673, on aura

> 1,240,673,000 1,240,673 1,239,432,327

produit de 1,240,673 par 999. Si l'on additionne les chiffres de ce produit, on aura encore des 9, ainsi: 1+2+3+9+4+3+2+3+2+7=36, ou  $4 \times 9=36$ , ou 3+6=9.

On fait encore, avec le chiffre 9, la preuve de l'addition, de la

soustraction, de la multiplication et de la division.

Pour faire la preuve de l'addition, on retranche des différentes sommes à additionner tous les neufs; on procède de cette manière, on dit, par exemple: 4 et 7 font 9 plus 2, on laisse de côté le 9 et l'on prend le 2, et l'on dit 2 et 8 font 9 plus 1, ainsi de suite. Si, à la fin, on trouve 9, on met, au-dessus d'une petite ligne, un zéro ou le chiffre restant de 9; puis, on retranche du total encore tous les 9; si l'on trouve à la fin un 9, on met au-dessous de la petite ligne un zéro ou le chiffre restant de 9; si les deux chiffres

£ 0 10 5

Pour faire la preuve de la soustraction, on retranche les 9 de la somme supérieure, comme dans l'addition, et si cette somme donne tous des 9, on met un zéro du côté gauche d'une petite eroix, ou le chiffre restant de 9; puis on retranche les 9 de la somme inférieure, et l'on met le chiffre restant du côté droit; puis, l'on multiplie ces deux chiffres l'un par l'autre, et, du produit, on retranche le nombre de fois 9 y contenu et l'on met le restant au-dessus de la croix. Ensuite, il faut retrancher les 9 du reste et mettre le chiffre restant au-dessous de la croix, et, s'il est semblable à celui du dessus, le reste est la somme cherchée.

La preuve de la multiplication et de la division se fait comme celle de la soustraction. Exemples:

#### ADDITION.

4783	
5217	
4689	Preuve
5311	
4342	6
24342	6

#### SOUSTRACTION.

345678	Preuve.
245679	\0/
	$6 \times 6$
99999	/0\

#### MULTIPLICATION.

12345679 81	
12345679	Preuve
98765432	0/0
999999999	1 0

#### DIVISION.

45)2025(45 180	
	Preuve.
$\begin{array}{c} 225 \\ 225 \end{array}$	\0/
000	0 0

L'année aetuelle (1863) est un multiple de 9. Les deux premiers chiffres, 1 et 8, font 9; les deux derniers, 6 et 3, font 9; si l'on additionne 18 et 63, on aura 81, dont les deux chiffres réunis donnent 9; si l'on soustrait les deux premiers des deux derniers, le reste sera de 45, dont la réunion donne 9; si l'on divise 63 par 18, le quotient est 3, et le reste 9; si l'on additionne 1, 8, 6 et 3, on aura 18, dont les deux termes réunis donnent encore 9; si l'on divise 1863 par 9, le quotient donne 207, dont les trois chiffres réunis donnent 9, etc.; si l'on multiplie 1, 8, 6 et 3 les uns par les autres, on aura 144, et ces trois termes réunis donnent 9; si l'on multiplie 63 par 18, on aura 1134, dont les chiffres réunis donnent 9, etc.

Si l'on renverse l'ordre des chiffres de 1863, on aura 3681, et, si l'on retranche de cette somme 1863, on aura 1818, qui, réunis, donnent 18, ou 1 et 8 = 9, etc.

Si du cube de 18 (5832), on retranche le earré de 63 (3969), on aura l'année actuelle 1863.

Les chiffres qui expriment cette année sont encore susceptibles de mille et mille combinaisons. On peut, à bon droit, appeler cette année, l'année des NEUFS.

SOLUTION DU PROBLEME D'ARITHMÉTIQUE DE LA DER-NIÈRE LIVRAISON.

25 douzaines d'œufs, à 10 sous, font

	{ 25 " " 12 "	0	12	-6
	435 lbs de beurre, à 12 ets., " \$52.20 ou	13	1	0
	$324 \text{ lbs}$ " à $13\frac{1}{2} \text{ ets.}$ , " $43.74 \text{ ou}$	10	18	82
	27 couples de poulets, à 2s. 4d., font		3	0
	A déduire de	£28	5	$7\frac{2}{5}$
	$2\frac{1}{2}$ douzaines d'œufs, à 10 sous, £0 1 $0\frac{1}{2}$			
	$\begin{bmatrix} 3\frac{7}{4} & " & " & 12 & " & 0 & 1 & 7\frac{7}{2} \end{bmatrix}$	(	) 2	8 8
	Valeur en mains de	£28	2	112
	Vendu à 15 pour cent, ou 100:15::£28 2 112/5:			
	Regu	£32	7	14
	Payé pour achat, £28 5 72		•	- 5
	" 1" transport, 1 2 3"	29	7	$10^{\color{red} {3 \over 5}}$
	Profit,	£ 2	10	3 <del>2</del>
li	r rout		1.11	

SOLUTION DU PROBLÈME DE GÉOMÉTRIE DE LA DERNIÈRE LIVRAISON.

Soit V et V' les volumes de la boule et de l'eau déplacée ; d et 1 les densités du bois de la boule et de l'eau, l'on aura, d'après le principe d'Archimède :

$$V: V' :: 1:d$$
, ou  $V' = V d$ 

Soit R le rayon de la boule, et h la hauteur de la ealotte qui dépasse l'eau ; comme le volume V' de l'eau déplacée est égal au volume de la boule moins celui de la calotte, on a

$$\begin{array}{c} \frac{4}{3}\pi R^3 d = \frac{4}{3}\pi R^3 - \pi h^2 \left(R - \frac{1}{3}h\right) \\ \text{ou} \qquad \qquad 4R^3 d = 4R^3 - 3Rh^2 + h^3 \\ \text{réduisant, nous aurons } 4R^3 \left(1 - d\right) - 3Rh^2 + h^3 = 0 \\ \text{et} \qquad \qquad R^3 - \frac{3Rh^2}{4\left(1 - d\right)} + \frac{h^3}{4\left(1 - d\right)} = 0 \end{array}$$

Equation du 3° degré dont les trois racines, trouvées par la méthode de Newton, sont:

R=3,991 R=1,104 R=-5,0948

La première est celle cherchée.

et

## AVIS OFFICIELS.



#### AVIS.

Le Conseil de l'Instruction Publique ayant approuvé des manuels de pédagogie et d'agriculture, avis est donné qu'en vertu du 10ème article des Règlements pour l'examen des candidats au brevet ou diplôme d'instituteur dans le Bus-Canada, les divers bureaux d'examinateurs exigeront l'examen sur les programmes qui se rapportent à ces matières, à compter de la session du mois d'août prochain. Les candidats qui se présenteront à l'examen à la dite session et aux sessions subséquentes devront se préparer à être interrogés sur ces matières.

#### ÉRECTIONS DE MUNICIPALITÉS SCOLAIRES.

Il a plu à Son Excellence, le Gouverneur Général, par minute en Couseil du 18 de décembre dernier, amendée par uue autre minute en Conscil du 30 de janvier dernier, De distraire de la municipalité scolaire de la paroisse de St. Anne-de-

De distraire de la municipalité scolaire de la paroi-se de St. Anne-dela-Pérade, dans le comté de Champlain, la partie de territoire ci-après décrite, et de l'ériger en municipalité scolaire sépaiée, sous le nom de Municipalité du village de Ste. Anne-de-la-Pérade; savoir: Bornée, vers le nord, par la rivière Ste. Anne; au sud, par le fleuve St. Laurent; au nord-est, par la ligne seigneuriale qui divise la sei-gneurie Ste. Anne du fief Dorvillier, partant du fleuve St. Laurent et divisant les terres de Narcisse Barril de celles de Pierre Riché Laflèche, montant jusqu'au cordon des terres situées au lieu appelé Rapide, suivant de là le cordon des dites terres jusqu'à la ligne qui divise la terre de Damien Mailhot de celle de Ferdinand Luquerre, et descendant dans cette ligne jusqu'à la rivière Ste. Anne; au sud-ouest, par la ligne sudouest de la rivière Ste. Anne, depuis son embouchure en montant jusqu'à la terre de Damien Mailhot exclusivement; et, dans les limites susdési-gnées, se trouvant comprises les îles connues sous les noms suivants: Ile-du-Sable, île de Madame Dury, Ile-du-Large, île St. Ignace, île Ste. Marguerite, ainsi que toutes les autres îles qui se trouvent dans la rivière St. Anne, à partir de son embouchure à aller jusqu'à la ligne qui sépare la terre de Ferdinand Laquerre de celle de Damien Mailhot.

Il a plu à S. E. le Gouverneur Général par minute en Conseil du 24 de février courant, de révoquer la commission nommant Charles H. Leroux, écuyer, inspecteur d'école.

Il a plu à S. E. le Gouverneur Général par minute en Conseil du 24 de février courant, d'accepter la démission de Wm. Hamilton, écuyer, inspecteur d'école.

#### NOMINATIONS.

COMMISSAIRES D'ÉCOLE.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu, par minute en Conseil du 29 de janvier dernier, approuver les nominations suivantes de commissaires d'école :

Comté de St. Jean.-St. Jean: MM. Félix Gabriel Marchand et Casimir Surprenant.

Comté de l'Outaouais.-Aylmer : John Robert Woods, écuyer.

Et en date du 8 de février courant :

Comté de Drummond.—Township de Grantham: Le Révérend J. O. Prince, curé, MM. Moïse Janelle, Norbert Lafon-taine, Benjamin Lafond et Edouard Watkins.

Et en date du 18 de ce mois:

Comté de Mégantic.—Inverness: M. Neil McKenzie. Comté de Rimouski.—Métis: Daniel Macgugan.

Et en date du 29 de février conrant:

Comté de Champlain .- Village de Ste. Anne-de-la-Pérade : Le Révérend Louis Edouard Adolphe Dupuis, Curé; MM. Joseph Onésippe Méthot, Pierre George Beaudry, Louis Gonzague Tessier et Narcisse Grimard.

#### SYNDICS D'ÉCOLES DISSIDENTES.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu, par minute en Conseil du 29 de janvier dernier, approuver la nomination suivante d'un syndic d'écoles dissidentes :

Comté de St. Jean.-St. Jean: M. James McPherson.

DIPLÔME ACCORDÉ PAR L'ÉCOLE NORMALE LAVAL,

Le 1er de Février, 1864.

Pour école modèle, F .- M. Bernard Garneau.

#### DIPLOMES ACCORDÉS PAR LES BUREAUX D'EXAMINATEURS.

BUREAU DES EXAMINATEURS DE L'OUTAQUAIS.

Diplômes pour écoles élémentaires de 2ème classe, F. M. Elzéar Bertrand et Mlle. Philomène Amiotte.

Diplômes de 2eme classe, A:

Mlles. Elizabeth Hews, Anne O'Keefe, Martha Maria Shipman et Julia Sullivan.

Oct. le 2 février, 1864.

JOHN R. WOODS, Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS DE SHERBROOKE.

Diplôme pour académies de 2ème classe, A:

M. Francis E. Gilman.
Diplôme pour écoles modèles de lère classe, A.:

Mile. Jane Green.

Diplôme pour écoies élémentaires, de 2ème classe F : Mlle. Marie Adélaïde Phélonise Champeau.

Diplômes de 2ème classe, A:
Mlles. Harriet Drummond, Mary Ann Munro et Sarah Young. Oct. le 2 février, 1864.

> S. A. HURD. Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS PROTESTANTS DE QUÉBEC.

Diplômes pour écoles élémentaires de 1ère classe, A : MM. Robert Robinson et Wm. Robert Scott. Oct. le 2 février, 1864.

> D. WILKIE, Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS DE RIMOUSEL.

Diplômes pour écoles élémentaires de 2ème classe, F: Madame Narcisse Deroy, (Marguerite Thibault) et Mlle Célina Bérubé. Oct. le 2 février, 1864.

P. G. DUMAS, Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS PROTESTANTS DE BEDFORD.

Diplômes pour écoles élémentaires de lère classe, A:
MM. Whiting R. Ball, William J. Crothers, Miles. Hattie A. Bédard,
Jennette Barns, Nancy J. Clark, Mary E. Clark, Adélaïde L Dyer,
Helen E. England, Annette Gilbert, Lavina Jersey, Dalilah Jennings,
Tamer Neil, Helen Shepherd et Angeline H. Tenney.
Diplômes de 2ème classe, A:
M. W. A. Lay, Madame Sarah McVicker, Miles. Margaret Adams et
Rosebell White.

Oct. les 2 et 3 février, 1864.

WM. GIBSON, Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS DE STANSTEAD.

Diplômes d'écoles élémentaires, lère classe, A.: MM. Abel M. Davis, Milo D. House, Ira Miller, Mlles. Alice A. Atwood, Emeline S. Fox, Elizabeth Field, Helen M. Hubbard et Joséphine Morrill.

Diplômes de 2ème classe, A.: MM. George Bradford, William F. Davis, Ernest V. Maloney, Mlles Julia E. Langmayd et Lucy A. Libbey.

Oct. le 2 février, 1864.

C. A. RICHARDSON. Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS DE BONAVENTURE.

Diplôme d'écoles élémentaires, lère classe, F. et A.: M. François-Xavier Buteau.

Diplôme de lère classe, F.: M. Joseph Guidry. Diplôme de lère. classe, A.: Mlle. Janet Henderson. Diplôme de 2ème. classe, A.: Mlle Robina Henderson. Oct. le 2 février, 1864.

> CHARLES KELLY, Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS CATHOLIQUES DE QUÉBEC.

Diplôme pour écoles modèles de 2ème classe, F: M. Elie St. Hilaire. Diplômes pour écoles élémentaires de 2ème classe, F: M. Damase Bourget, Mlles M. Adéline Boisvert et M. Louise Lortie. Oct. le 2 février, 1864.

> N. LACASSE. Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS CATHOLIQUES DE MONTRÉAL.

Diplômes de lère classe, F:

Miles Philomène Dubé et Marie Célina Dupuis.

Oct. le 4 août, 1863.

Diplôme pour écoles élémentaires de lère classe, F. et A:

Mlle Julia Armstrong.

Diplômes de lère classe, F:

MM. Hector Milette, Magloire Pilon, Mlles. Elisa Marie Brodeur, Marie Anne Johnston, Parmelie Lacasse, Heuriette Leblanc, Emilie Montreuil, Philomène Royal et Domitilde Vermet.

Diplômes de 2ème Classe, F: Mlles. Anathalie Sara Bissonnette, Rosalie Bonin et Elisabeth Ganthier. Oct. le 2 fév. 1864.

F. X. VALADE. Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS PROTESTANTS DE MONTREAL.

Diplôme pour écoles modèles de 1ère classe, A: M. George William Webb.

Diplômes pour écoles élémentaires de lère classe, A :

Miles, Sarah Jane Nichols et Lucy Verity.

Diplômes de 2eme classe, A :

MM. Charles S. Dow, Norman McDonald, Miles. Margaret McNaugton et Eleanor Nesbitt. Oct. le 2 février, 1864.

T. A. Gibson. Secrétaire.

#### EUREAU DES EXAMINATEURS DE LA BEAUCE.

Diplômes pour écoles élémentaires de 1ere classe, F.: Melles. Emilie Marcoux et Olive Coté.

Diplôme de l'eme classe, F.: Melle, Eliza Blouin.

Oct. le 2 février, 1964,

J. T. P. PROPER. Secrétaire.

## DONS OFFERTS A LA BIBLIOTHÈQUE DU DÉPARTEMENT.

Le Surintendant accuse, avec reconnaissance, réception des ouvrages spivants

De J. W. Dawson, écuyer, LL. D., F. R. S. et Principal de l'Université cGhl: "First Lessons in Scientific Agriculture, for Schools and Pri-McGill: "First Lessons in Scientific Agriculture, for Schools and Private Instruction," 2 exemplaires.

De M. l'Inspecteur Valade: 37 livraisons des Annales de la Propossation

## JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

MONTRÉAL, (BAS-CANADA.) FEVRIER, 1964.

## Mort du Juge en Chef LaFontaine.

Peu d'evénements ont, à notre connaissance, aussi vivement impressionne nos populations que la mort du juge en les éleves, envers leurs parents et envers les actori és locales. chef, et nous croyons ne payer qu'un bien faible tribut a sa' memoire en revétant notre feuille des marques de deuil ordinaires. La jeunesse, pour qui surtont nons ecrivons, ne saurait apprendre trop tôt à vénerer les bienfaiteurs de notre pays. La magistrature a perdu une de ses lumières, Montaine de ses lumières, Montaine de ses lumières, Montaine de ses lumières, Montaine de ses méthode d'enseignement sur lumière de se sont les methodes sont le treal un de ses meilleurs citovens, le Canada un de ses cette mat ère. MM. St. Huaire. Tessier. Jarlic. Particenais. Descrands hommes. Il est impossible de faire de lui un meilleur portrait que celui qui fut tracé de main de maître par inir et démontrerent habilement différents procédés pour raciliter.

M. Baldwin, dans un discours prononcé devant l'association.

M. Les Inspecteurs, Vanda, Company for les operatures. de réforme, a Toronto, en janvier 1844.

"Et quant à mon honorable ami. M. LaFontaine. J'ai socratique, c'est-a-cire au moyen de quest. In habilement prosèes, trouvé en lui, un sens si vif du droit, une determination sit ces messieurs pervincent a jeter un grand jour sur la question et a prompte à l'affirmer, un éloignement si profond, si energique pour tous les petits artifices des intrigues de parti, res
Durant la discussion, la question suivante fut posée: "A que source ordinaire des esprits médiocres qui s'en servent pour de sois : Daran: la discussion, la question suivante int posée : "A que cacher leur stérilité, que c'est pour moi un suer de sois : degré d'avancement doit-on enseigner les tractions aux eleves l cacher leur stérilité, que c'est pour moi un sujet de satis-faction que de l'avoir pour guide, de gloire que de l'avoir doit enseigner les fractions presents fairent d'avis que l'on doit enseigner les fractions après les quatre premières reples pour chef et de bonheur que de l'avoir ponr ami. Je le simples et composées. Cette discuss on fat résumée par M. le dis au peuple du Haut-Canada, il ne saurant trouver un Principal, comme suit:

homme comme chef du parti uni de la Réforme plus attentiff. Il faut, dans les écoles, donner beaucoup d'attention à l'enseigner. homme comme chef du parti uni de la Réforme, plus attentif à ses intérêts, plus décide à lui donner une administration

qui puisse le satisfaire."

mois d'août prochain. Nous avons appris avec plaisir que

teurs, de ceux surtout qui veulent obtenir le diplome pour école modele ou pour académie, qu'ils sachent quelque chose de l'art même d'enseigner et de l'agriculture, l'occupation nécessaire de la tres-grande majorité de notre population. Le conseil de l'instruction publique, sous ce rapport, n'a fait qu'accomplir un von tres-frequemment exprime rar tous ceux qui en Canada s'occurent d'éducation.

Vingt-deuxième Conférence des Instituteurs de la Circonscription de l'Ecole Normale Jacques-Cartier. tenue le 29 Janvier, 1864.

Présents: l'Hon. P. J. O. Chauveau, Surintendant Je l'Education: M. l'Abbé Verrezu, Principal de l'Ecole Normale Jacques-Cartier; MM. les Inspecteurs Caron, Grond n et Valade; MM. U. Carrier: MM. les Inspecteurs Caron, Grond n'et Valade: MM. U. E. Archambault. Pres nert: J. Paradis, Vice-Président: G. T. Dostaler, Secrétaire: D. Bo drias, Trésorier: T. Amyrault. O. Caron, O. Coulu. M. Emard, F. X. Héiu. P. Jurlin. Ö. Tessier. Conseillers: MM. P. P. Anger. L. A. Anger. H. T. Chagno. A. Da aire, A. Dalpé, Frs. Desinsers, N. Geiva's, M. Green, A. Gribord, J. Horan, D. Olivier, D. Parthenais, H. Pesant, et MM. Issélèves de l'École Normale Jacques-Cartier.

M. le Président ouvrit la séance à 10 après. et le compte-dend de la dernière confèrence avant été un et acryté. M. Tessier donna, ainsi qu'il avait été prié de le faire par M. le Président, un excellent résomé de la dernière discussion sur l'esselpmement des opatre

resomé de la dernière discussion sur l'enseignement des quatre

premières regles de l'arithmétique.

M. l'Inspecteur Valade lut énsuite un essai sur les benutés de l'édocation et sur les bienfaits qu'elle repand dans le cœur et l'intelligence des enfants.

Pais M. Hêtu, dans une lecture remarquable surton per le cité pratique, traça de main de maitre les deviles de l'instituteur envers

udie part a la discussion, et, au moyen le la métic e aussi

Il faut, dans les écoles, do mer beaucoun faitentieu à l'enselgnement de l'arithmét que, non-seulement parce que c'est une science d'une application continuelle, mais encore parce qu'elle levient, entre les mains d'un instituteur hable, un excellemoyen de développer l'intelligence des enfants. Dans cet enser-gnement, il fant bien distinguer la méthode des régles : ce. es-c. Examen sur la Pédagogie et sur l'Agriculture. cours de pédagogie : l'une et l'aune, touteles, ont des rapports Nos lecteurs verront à la colonne des avis officiels que détroits qu'on oublie trop souvent. Ainsi, pour la partie de l'arithmétique qui fait le sujet de cette discussion, les fractions vu raires, qu'ici facultatif, sera de rigueur à partir de la session du La première simp diera singu terement la seconde.

mois d'août prochain. Nous avons appris avec plaisir que des les premeres données de la numeration, en eur faisant comdés les premeres données de la numeration, en eur faisant comparet l'unite avec les parties qui la composent, abssi bien qu'avec
rement à ces deux épreuves, afin d'emporter, avec leurs
diplômes, le témoignage de leurs connaissances sur ces
deux sujets.

Dien de plus patriel divilleurs que d'aviger des institupassera aux quantités abstraites, allant toujours de ce qui est facile
passera aux quantités abstraites, allant toujours de ce qui est facile
passera aux quantités abstraites. Et un moirs du simple au composé. Et un moirs il de si 10. La Methode. - E le doit préparer les jeunes inte l'gences Rien de plus naturel d'ailleurs que d'exiger des institu- à ce qui l'est moins; du simple au composé. En un moi, il ....;

absolument tout préparer et prévoir d'avance. Chaque exemple, ou chaque application qu'il donne, sera un pas sur l'application précédente et préparera celle qui suit. C'est ainsi que l'enfant comprendra ce qu'est une fraction longtemps avant d'opérer sur les

nombres qui les représentent.

Mais ici se place une question assez importante et qu'il appartient à la méthode de résoudre. Faut-il enseigner les fractions après les règles simples, après les règles composées, ou à la fin de l'arithmétique? Il semble que le meilleur temps de le faire est immédiatement avant les proportions; les élèves se trouvent alors préparés par la connaissance des quantités de différentes espèces, qui ne sont que des fractions relatives, et par la réduction des unes dans les autres. Placer plus tôt cet enseignement serait trop difficile pour les enfants; plus tard, il laisserait une lacune considérable dans l'instruction de ceux qui ne peuvent longtemps fréquenter l'école.

20. Les Règles.-Avant de passer aux règles, remarquons qu'il faudrait changer tout notre système de l'enseignement de l'arithmétique; la question est importante et elle mérite une sérieuse étude ; mais pour le moment, disons que : la règle fondamentale des fractions est leur réduction au même dénominateur, c'est-à-dire leur transformation en parties égales de l'unité. Si l'on a suivi une conne méthode, cette opération ne présentera que peu ou point de difficulté, quelque soit le procédé qu'on emploie... La règle la plus simple paraît être celle des multiples et sous-multiples. C'est dans cet ordre que le maître choisira ses exemples et ses applications. Il aura ensuite recours aux procédés qui dérivent de celui-ci pour les quantités qui ne sont pas multiples les unes des autres. Plusieurs régles viennent d'être développées avec habileté : il n'y a pas de doute que l'enseignement des fractions ainsi exposé ne perde une partie des difficultés qui effraient les enfants.

La seconde partie de la discussion, c'est-à-dire "l'enseignement des parties aliquotes," fut remise pour être discutée à la conférence

du mois de mai.

M. le Surintendant prit ensuite la parole et félicita tous les instituteurs qui avaient pris part à la discussion sur la manière habile avec laquelle ils avaient éclairci un point aussi important que l'enseignement des fractions. Il rappela aussi aux instituteurs plusieurs conseils qu'il leur avait donnés dans d'autres conférences. Il félicita l'association de la bonne idée qu'elle a eue de créer une bibliothèque du genre de celle qu'elle a maintenant, et engagea les membres à faire leur possible pour lui donner beaucoup de circulation, et il termina en souhaitant aux membres beaucoup de bonne volonté et de courage dans l'accomplissement de leur tâche.

Puis la séance s'ajourna, sur motion de M. G. T. Dostaler, secondé par M. P. H. St. Hilaire, jusqu'au dernier vendredi de mai, à 10 heures A. M., précises.

MM. P. Jardin, J. Paradis et A. Dallaire, furent priés de pré-

parer des lectures pour la prochaine conférence.

Les deux sujets suivants seront discutés: " Est-il préférable d'enseigner les verbes aux enfants d'après les temps primitifs ou d'après les radicaux?" "Peut-on réduire les règles du participe passé à une seule? Si la chose est possible, serait-il avantageux d'enseigner les participes aux enfants d'après cette règle unique ?"

> U. E. ARCHAMBAULT, Président, G. T. DOSTALER, Secrétaire.

## Vingt-unième Conférence des Instituteurs de la Circonscription de l'Ecole Normale-Laval.

Furent présents: le Révérend Jean Langevin, Principal; M. l'Inspecteur Juneau; MM. C. Dufresne, Norbert Thibault, J. B. Cloutier, A. Girardin, N. Lacasse, C. J. L. Lafrance, D. Mc-Sweeny, J. Létourneau, A. Doyle, C. Dion, J. B. Dugal, D. Plante, F. X. Gilbert, Ls. Lefebvre, L. F. Tardif, F. Fortin, Frs. Parent, C. Huot, D. Potvin, A. Esnouf, M. J. Ahern, J. Roy, W. Ryan, E. H. Hilaire, F. Auclair, et G. Tremblay, ainsi que les Elèves-Maître de l'Escale Normale tres de l'Ecole Normale.

Le Secrétaire donna lecture du proces-verbal de la dernière

assemblée, lequel fut unanimement adopté.

M. Norber: Thibault retraça l'histoire de l'établissement des Ecoles Normales en Europe et en Amérique, et M. A. Doyle fit une lecture sur la grammaire anglaise. M. Cloutier parla aussi d'une manière génerale sur l'enseignement de l'écriture.

auquel prirent part : M. le Principal et MM. Lacasse, Dufresne,

Latrance, Cloutier et Tardif, l'assemblée s'ajourna à midi précis, A une heure et demie, M. le Président Dufresne ayant été obligé de s'absenter, le Vice-Président, M. Thibault, prit le fauteuil : les débats recommencèrent et surent très-animés. On décida enfin de répondre de la manière suivante à chacune des questions.

100. Que doit faire l'Instituteur pendant le temps consacré à

Rép. Il doit se tenir de temps en temps en avant de sa classe pour exercer une surveillance générale sur la position du corps, de la main, du cahier, et sur la tenue de la plume: mais le plus souvent, il doit parcourir les tables, et voir tour-à-tour ses élèves, pour leur faire remarquer les défauts de leur écriture ; il faut aussi répéter de temps en temps à toute la classe les principes de la calli-

110. Est-il à propos de faire écrire les élèves souvent et long-temps à la fois ?

Rép. Au moins une fois tous les jours, et pendant environ une demi-heure. Il faut encore exiger que tous les devoirs soient écrits

120 Comment le maître accoutumera-t-il les enfants à incliner convenablement leur écriture ?

Rép. Par des lignes parallèles auxquelles on donne la même inclinaison que l'exemple en tête du cahier.

130. Comment le maître habituera-t-il les enfants à espacer convenablement leurs lettres et leurs mots?

Rép. Par des lignes verticales indiquant la distance entre les lettres et les mots.

140. Que doit faire le maître des vienx cahiers d'écriture ?

Rép. Il conservera le premier et le dernier de chaque semestre jusqu'à l'époque de l'examen pour constater les progrès qu'il aura fait faire aux enfants?

150. Comment accoutumer les enfants à tenir leurs cahiers pro-

Rép. Il faut exiger que les enfants aient les mains bien nettes ; qu'ils aient toujours un morceau de papier sous la main en écrivant; qu'ils ne prennent pas trop d'encre avec leur plume; que les encriers soient fixés sur la table et placés, autant que possible, à la droite des enfants; qu'ils aient tons une feuille de papier buvard pour étancher leurs cahiers avant de les fermer et que les cahiers ne soient pas trop longs.

Les trois dernières questions ont été remises à la prochaine Con-

férence, et les suivantes y seront aussi discutées.

10. Est-il utile d'enseigner la tenue des livres dans toutes les

20. Quelle espèce de tenue des livres est-il à propos d'enseigner dans les écoles élémentaires, et dans celles d'un genre supérieur?

30. Quand faut-il commencer à enseigner la tenue des livres ? 40. Quelle méthode est-il préférable d'adopter pour la tenue des

livres?

Les MM. dont les noms suivent doivent chacun donner à la prochaine assemblée, une lecture sur différents sujets : " M. Du-Tribault, "comparaison entre les Ecoles Normales d'Europe, des Etats-Unis et celles du Canada;" M. McSweeny, "tenue des livres;" M. Doyle, "grammaire anglaise."

Et l'assemblée s'ajourna au dernier samedi de mai prochain.

C. Dufresne, Président. J. BTE. CLOUTIER, Secrétaire.

# Extraits des rapports de MM. les Inspecteurs d'Ecole, pour les années 1861 et 1862.

Extrait du rapport de M. l'Inspecteur Boivin, pour l'année 1861 COMTÉS DE CHARLEVOIX ET SAGUENAY.

### (Suite.)

8. Baie St. Paul.—Grande municipalité qui compte un couvent enseignant, une académie de garçons et dix écoles élémentaires. Le couvent est sous la direction des sœurs de la Congrégation Notre-Dame. Outre la musique, le dessin, etc., ces dignes institutrices enseignent encore aux jeunes personnes du sexe toutes les branches qui forment aujourd'hui une bonne éducation. L'académie des garçons est sous la direction de J. B. Deguise, élève de l'école La discussion s'engagea ensuite sur les questions d'écriture po-sées lors de la dernière Conférence. Après un débat assez vif, fréquentée par 60 élèves; les plus avancés étudient toutes les matières requises par la loi pour les académies, et j'ai été surpris du progrès de quelques-uns dans l'algèbre et la géométrie. M. Charles Martineau est chargé des classes inférieures, et fait aussi faire de grands progrès à ses élèves. Sur les dix écoles élémentaires, huit sont bonnes et deux médiocres.

Les commissaires de cette municipalité s'acquittent bien de leurs

devoirs, et leurs affaires monétaires sont bien dirigées.

9. Petite-Rivière.—A deux écoles en activité. Celle du premier arrondissement, bien que sous la direction d'une institutrice instruite, ne fait pas tous les progrès désirables; il y a manque de discipline, et la lecture est négligée. Je suis bien plus satisfait du résultat des examens au second arrondissement; cette école manque eependant du matériel nécessaire, et, malgré mes recommandations, les commissaires persistent toujours à la laisser dans un abandon eomplet. Les finances de la commission sont bien administrées.

10. Isle-aux-Coudres.—Les aneiennes divisions de cette municipalité, bien que terminées il y a assez longtemps, y paralysent

encore les progrès de l'éducation.

Il y a défiance de part et d'autre, et, partant, point d'union pour soutenir les écoles. Cet état de choses durera tant que l'école fermée par suite de ees anciennes difficultés, ne sera pas remise sous eontrôle. Les trois écoles aetuellement en opération sont peu fréquentées et manquent du matériel nécessaire.

#### COMTÉ DE SAGUENAY.

- 11. Tadoussac.-J'ai enfin réussi, l'été dernier, à établir une école dans cette petite municipalité, et, quoique le système coërcitif ne soit pas en force, paree que la plupart des eolons sont encore trop pauvres pour être cotisés, les plus aisés ont cependant souscrit une somme assez élevée pour pouvoir, avec la part afférente du gouvernement, soutenir leur école.
- 12. Escoumains.—Cette petite municipalité, quoique peuplée de familles qui n'attendent leur subsistance que du chantier, fait toujours les plus généreux sacrifices pour soutenir une bonne école. Les eommissaires, à la tête desquels se trouvent des hommes instruits et dévoués, ne négligent rien pour faire progresser l'éducation. Ils ont engagé, cette année, une institutrice munie d'un diplôme d'école modele et formée à l'école normale Laval, à qui ils donnent un salaire assez élevé.

Tel est l'exposé succinct et impartial de l'état des écoles dans chacune des municipalités placées sous ma surveillance.

## Pour l'année 1862.

Il y a, aujourd'hui, dans le distriet d'inspection de M. Boivin 49 institutions d'éducation de tout genre, réparties comme suit :

43 Ecoles élémentaires,

4 Ecoles modèles,

1 Académie de filles,

1 Couvent.

49.

Le nombre d'élèves fréquentant ees 49 institutions est de 2433, ce qui forme une moyenne de 50 élèves à peu près pour ehaeune d'elles, et donne une augmentation de 355 élèves sur l'année pre-

"La loi d'éducation, dit M. Boivin, fonctionne bien dans la plupart des municipalités de ce district et les écoles sont généralement

tenues d'une manière satisfaisante.

"Vous verrez par les tableaux statistiques qui accompagnent le rapport que le nombre d'enfants fréquentant les écoles dans le comté de Charlevoix a considérablement augmenté depuis un an. Il y a à présent 1 élève allant à l'école sur  $6\frac{1}{2}$  de la population totale, ce qui est une bonne proportion pour un territoire d'une aussi grande étendue et ayant une population disséminée ça et là.'

M. Boivin fait aussi remarquer que l'on fait dans plusieurs loealités des efforts généreux, des sacrifices réels pour se procurer des instituteurs capables. L'on semble comprendre enfin, que les instituteurs ou les institutriees au rabais ne peuvent point enseigner avee avantage pour les élèves qu'on leur confie. Aujourd'hui dans le distriet d'inspection de M. Boivin, le maximum du salaire des instituteurs est de \$440; celui des institutriees est de \$200. C'est là un bien beau résultat, sans doute, et qui fait grandement honneur à la population des comtés de Charlevoix et de Saguenay. Tandis que, dans d'anciennes paroisses, on semble ne voutoir jamais sortir de l'ornière où l'on se traîne depuis si longtemps, de nouvelles localités, à peine connues il y a quelques années, avec

une population comparativement pauvre, ne craignent point de s'imposer les plus grands sacrifices pour donner l'instruction à leurs enfants. C'est à force de sacrifices de ce genre, c'est à force de eourage et d'énergie que les comtés de Saguenay, de Chicoutimi, de Gaspé et de l'Outaouais se trouvent anjourd'hui, dans une vo e de progrès qui permet de bien augurer de leur avenir.

Extrait du Rapport de M. l'Inspecteur Hume, pour l'année 1861.

COMTÉ DE MÉGANTIC, ET PARTIES DE CEUX DE DORCHESTER ET DE LA BEAUCE.

En vous faisant rapport sur les écoles de mon district d'inspeetion pour 1861, j'ai le plaisir de constater qu'il s'est opéré un bien considérable dans plusieurs municipalités durant l'année qui vient de s'éeouler.

En effet, il y a au delà de 500 enfants de plus qui fréquentent les écoles; augmentation dans les eontributions locales; un plus grand nombre d'instituteurs munis de diplôme, quoiqu'il en reste encore qui n'en ont point, vu la difficulté, dans plusieurs municipalités, de s'en procurer d'autres. Il y a, dans mon district, 5 institutrices qui ont des diplômes des écoles normales, et, sur ce nombre, 3 ont droit d'enseigner dans les écoles modèles. Je considère que l'enseignement donné par les instituteurs sortis de ces écoles est bien avantageux aux élêves confiés à leurs soms, et j'espère qu'avant longtemps le nombre de ces maîtres aura augmenté considérablement, au point qu'il y en aura au moins un dans chaque municipalité.

Je regrette beaucoup que les salaires accordés généralement aux instituteurs soient aussi minimes. Il y a, néanmoins, une maîtresse, employée à Leeds et munie du diplôme d'école modèle, qui

reçoit \$240 par an.

Quoiqu'il y ait progrès cette année sur les années précédentes, il reste eneore beauconp à faire dans certaines localités. Je ne puis pas cire qu'il y a vraiment de l'opposition à la loi des écoles; mais il y a certainement apathie et, chez plusieurs, négligence à y envoyer leur enfants, et e'est là le plus grand obstaele au progrès dans mon district.

L'opposition qui existait, il y a quelques années, à l'établissement de la estisation, a disparu complètement, et, avant peu, il n'y aura pas une seule municipalité où le système des contributions volontaires existera.

Je passe maintenant en revue les différentes municipalités de mon district.

## COMTÉ DE LA BEAUCE.

1. St. Victor de Tring.-Il y a progrès dans cette localité, et 4 écoles bien fréquentées, surtout l'école principale, qui est à présent dirigée par un instituteur eapable.

Les contribuables sont zélés et bien disposés.

2. St. Ephrem de Tring.—A 3 écoles, dont les élèves, quoique peu avaneés eneore, ont fait des progrès. La cotisation, l'année dernière, n'a pas été payée régulièrement, et les commissaires se trouvent considérablement endettés. Ceei est dû à une interruption survenue dans la commission et aux frais extraordinaires qu'il a fallu faire pour construire trois maisons d'école.

Les habitants sont très-pauvres, mais sont animés du désir de

faire instruire leurs enfants.

- 3. Forsyth.—Cette municipalité fait peu, et, sans les efforts bien louables de M. le Curé Bérubé et de quelques habitants, les contribuables laisseraient les écoles se fermer. Lors de ma dernière visite, il y en avait deux en opération, et quelques-uns des élèves ont subi un examen dont j'ai été satisfait. On assiste très-irrégulièrement à l'école, en général.
- 4. Lambton.—Je suis heureux de ponvoir constater que tout est pour le mieux dans cette localité. La corporation a engagé deux instituteurs habiles, qui sont bien rémunérés et qui ont fait faire des progrès rapides à leurs élèves.
- 5. Aylmer.—A 3 écoles, dont 2 ont été fréquentées négligemment, et dont les progrès ont été faibles. Les habitants sont pleins de zèle pour les écoles, et ont fait pour elles des sacrifices bien généreux, si l'on considère les moyens restreints de la plupart d'entre eux.

Il est dû un montant considérable d'arrérages; ceci ne dépend pas de la manvaise volonté des contribuables, mais bien de la grande rareté d'argent dans presque tous les établissements nouveaux.

6. Shenley.—Nouvelle municipalité, érigée depuis peu, et que je visiterai prochainement.

#### COMTÉ DE DORCHESTER.

7. Frampton-Ouest. — Deux écoles fréquentées par un grand nombre d'enfants. Résultats satisfaisants. Ces deux écoles ne sont pas suffisantes; mais il sera bien difficile d'en établir une troisième, à cause de l'indifférence des parents pour tout ce qui a rapport à l'instruction de leurs enfants. On a dû nôme fermer, l'antée dernière, une école, parce que les habitants s'y opposaient par haine de la cotisation. Je dois dire en passant qu'il n'y a aucune localité, dans tout mon district, où l'on fasse autart d'opposition à l'établissement du système coërcitif.

L'école des dissidents, qui a été en opération durant plusieurs années, a aussi été fermée. Il en a été onvert une autre à 2 milles plus join, dans un endroit habité par des protestants. On a bâti une

înaison d'école et engagé un maître capable.

8. Frampton-Est.—Il y a deux écoles sur pied, l'une sous le contrôle des commissaires et l'autre dissidente. Il est probable qu'il en sera établi une ou deux autres prochainement. Il a été acheté une maison d'ècole.

Ici, comme dans Frampton-Ouest, il y a apathic chez plusieurs

des contribuables.

- 9. Standon.—N'a qu'une seule école en opération et peu fiéquentée. Progrès faibles. L'instituteur est attentif à son devoir, mais presque trop vieux pour le remplir avec efficacité. Les contribuables ne semblent pas disposés à vouloir payer suffisamment pour permettre d'engager nn instituteur plus capable.
- 10. Cranbourne.—Point d'école. Les commissaires, lors de ma dernière visite, m'ont dit qu'ils en établiraient une ou deux aussitôt qu'ils auront pu se procurer des instituteurs.

## COMTÉ DE MÉGANTIC.

11. Leeds.—La cotisation n'est pas encore établie dans cette municipalité, mais le sera bientôt, je pense. Les contribuables ont fourni généreusement pour le soutien des écoles, de sonte que les instituteurs reçoivent leur salaire régulièrement. Il y a 7 écoles sous contrôle et une indépendante; les résultats ont été généralement satisfaisants. L'école modèle a été établie l'aunée dernière et est dirigée par une élève de l'école normale McGill, qui remplit sa tâche avec habileté.

Cette municipalité est une des plus progressives de mon district

d'inspection.

12. Inverness. — Les commissaires d'Inverness méritent des éloges pour leur zèle et leur énergie, lorsqu'il a fallu établir la cotisation dans cette localité. Il a été fait une nouvelle division de la municipalité en arrondissements, afin de pouvoir donner à chaque partie une école. Il y a sept maisons d'école en voie de construction, et il a été imposé, pour cette, fin, une taxe spéciale, en à compte de laquelle il a déjà été reçu au delà de \$600. Il y a dix écoles en opération; plusieurs ont produit des résultats satisfaisants.

L'école dissidente est fréquentée par des enfants franco-canadiens. Le maître est vieux et peu capable; il sera remplacé par un autre plus habile aus-itôt que la maison d'école en voie de con-

struction sera finie.

- M. Hume se plaint ensuite de la coutume établie dans cette municipalité et qui retarde de beaucoup les progrès. Cette coutume, qui est aussi en usage dans plusieurs municipalités des cantons de l'est et aux Etats-Unis, consiste à se servir d'un instituteur pendant l'hiver, et d'une institutrice durant l'été.
- 13. Nelson.— A 2 écoles, l'unc franco-canadienne et l'autre anglaise. Il a été bâti une maison dans un troisieme arrondissement, et l'on y ouvrira une école bientôt. Cinq écoles ne seraient pas trop pour cette localité.
- 14. St. Calixte de Sommerset.—Il n'y a point de municipalité dans tout mon district où les progrès aient été plus rapides que ceux qui se sont opérés ici. Il y a un couvent fréquenté par 71 élèves. Je suis parfaitement satisfait de la méthode suivie dans cette maison. L'école modèle est dirigée par un instituteur de l'ecole normale Laval, qui est très-capable et peut également enseigner le français et l'anglais. Outre ces deux excellentes institutions, il y a 5 écoles élémentaires bien tenues.

La corpo ation est fortement endettée: elle pourra néanmoins acquitter toutes ses dettes sans trop fatiguer les contribuables.

15. Ste. Julie de Sommerset.—Ici, aussi, il y a progrès. On a construit deux maisons d'école. Il y a aujourd'hui 5 écoles élémen-

taires et une modèle, dirigée par un élève-maître de l'ecole normale Laval. Résultats généralement satisfaisants.

- 16. Ste. Sophie d'Halifax.—A 8 écoles, toutes habilement dirigées, moins deux, où les progrès ont été faibles. Cette localité, qui s'opposait avec acharnement, il y a quelques années, à l'établissement de la cotisation, en est contente aujourd'hui et en retire de bons fruits. Cette importante réforme est due, en grande partie, aux efforts du président des commissaires, M. Théophile Hébert, qui occupe cette charge depuis que les écoles sont établies dans cette paroisse.
- 17. St. Ferdinand d'Halifax.—Cette municipalité a une vieille dette passive de \$600, qu'elle ne peut acquitter sans imposer une taxe spéciale, ce à quoi s'opposent vivement les contribuables. Dix écoles en opération, dont 2 tenues par des instituteurs de l'école normale Laval. Dans plusieurs écoles, résultats satisfaisants. Il a été construit trois maisons et fait des réparations à d'autres.

Ii y a, en outre, 2 écoles dissidentes, qui ont été bien fréquentées: bons résultats. Les dissidents ont aussi construit une maison

d'école.

- 18. Ireland.—Cette localité peut donner une preuve de l'avantage qu'il y a d'établir la cotisation au lieu du système de contributions volontaires. Tant que ce dernier mode a prévalu ici, il a été impossible d'y maintenir les écoles sur un pied durable; et aujourd'hui qu'il a fait place à la cotisation, les commissaires soutiennent sans difficulté 7 ècoles, et leurs finances sont dans une voix prospère. Les progrès sont généralement bien bons.
- 19. Broughton.—Les limites de cette municipalité ont été changées dernièrement, et l'on n'a pas encore eu le temps de former le nombre d'écoles nécessaire. Il n'y en a qu'une en opération.

## Pour 1862.

- M. Hume fait remarquer qu'il y a eu progrès cette année sur l'année précédente; surtout sous le rapport de l'assiduité à l'école. Il y a eu aussi une augmentation de 400 dans le nombre d'élèves frèquentant les écoles, et un plus grand nombre apprenant les matières les plus avancées de l'enseignement primaire.
- "Je remarque avec plaisir, dit M. Hume, qu'il y a un plus grand nombre d'instituteurs non-seulement munis de diplôme, mais réellement plus capables que ceux qui étaient employés l'année dernière.
- "Le chiffre des contributions locales fait voir une augmentation assez considérable.
- "Les comptes, dans ce district d'inspection, sont généralement bien tenus, et j'ai toujours trouvé les secrétaires-trésoriers bien disposés à suivre les suggestions que j'ai cru devoir leur faire au sujet de l'administration des finances."
- M. Hume termine par faire observer qu'il lui reste encore beaucoup à faire pour arriver à un état vraiment satisfaisant. Il reste à ouvrir plusieurs écoles, dont le besoin se fait vivement seutir, et à établir la cotisation dans quelques municipalités où la loi ne fonctionne qu'au moyen des contributions volontaires, système défectueux et qui ne peut produire des résultats durables. Cependant le nombre de ces municipalités rétrogrades va toujours en diminuant.

Le plus grand obstacle, dans le district de M. Hume, est la négligence qu'on met, dans plusieurs localités, à payer le salaire des instituteurs, salaire si péniblement gagné et si légitimement dû.

Extrait du Rapport de M. l'Inspecteur BÉLAND, pour l'année 1861.

## COMTÉS DE LA BEAUCE ET DE LOTBINIÈRE.

Vous verrez qu'il y a progrès en général dans les écoles de mon district. Tout le monde, pour ainsi dire, dans mon district d'inspection, se prête assez volontiers à la mise à exécution de la loi d'éducation.

Les institutrices employées sont capables, quoique plusieurs d'elles n'aient pas de diplôme. Elles devront toutes s'en pourvoir aussitôt que le bureau d'examinateurs de la Beauce sera organisé.

Il y a, cette année, 105 écoles fréquentées par 5925 élèves. L'an dernier, il y en avait 111. Cette diminution est due aux 12 écoles de St. Sylvestre, fermées à cause des difficultés que vous savez. Il y a aussi 3 écoles modèles fréquentées par 240 élèves (1).

(1) Pour obvier aux difficultés, St Sylvestre a été divisé en deux municipalités, plusieurs écoles ont été ouvertes depuis, et d'autres le seront, il faut l'espérer, prochainement.

Nos deux couvents et colléges comptent 475 élèves, tant internes

qu'externes.

Le grand total des élèves fréquentant les diverses maisons d'éducation est de 6640. Sur ce nombre, 1710 commencent l'A, B, C; 2290 lisent assez couramment; 2640 lisent bien; 3735 apprennent à écrire; 3880 commencent à chiffrer; 1980 font les règles simples et composées; 150 apprennent la tenue des livres; 3195 apprennent l'orthographe; 1045 apprennent la géographie; 3225 la grammaire française; un égal nombre l'analyse; 380 apprennent la grammaire anglaise et font un peu de traduction; 685 étudient et pratiquent l'art épistolaire; 110, les mathématiques; 120, le mesurage; 115, le dessin linéaire; 1215 apprennent la musique vocale; 240, la musique instrumentale.

Je ne compte en tout que 5 instituteurs, ce qui est trop peu; toutes les autres écoles élémentaires sont confiées à des institutrices. Cela est dû au faible salaire qu'on accorde généralement et qui ne rétribue pas suffisamment un instituteur marié, et à peine celui

qui ne l'est pas.

#### Pour l'année 1862.

M. Béland constate dans le rapport de cette année une amélioration importante: on commence à comprendre, dans plusieurs localités, la nécessité qu'il y a d'accorder de bons traitements si l'on veut se procurer des instituteurs capables.

Il y a 19 municipalités scolaires dans le district de M. Béland. Ces municipalités forment 133 arrondissements et donnent 121 écoles en opération, dont 4 sont des écoles modèles ayant 335 élèves. Outre ces institutions, il y a 2 couvents et 2 colléges ayant 541 élèves. Le nombre total d'élèves, sans compter ceux des 2 couvents et des 2 colléges, est de 6176, donnant une augmentation de 251 élèves sur l'année précédente.

Le minimum des salaires accordés aux instituteurs est de \$120;

le maximum, de \$240.

Le minimum des salaires des institutrices est de \$50; le maximum, de \$100 pour écoles élémentaires et de \$200 pour écoles modèles.

Le coût moyen de l'instruction est de \$1.75 par année.

"Les progrès, dit M. Béland, sont généralement satisfaisants et plus même que par le passé. Il y a, aujourd'hui, des écoles en assez grand nombre presque partout et elles sont toutes bien dirigées."

Extraits des Rapports de M. l'Inspecteur Juneau, pour l'année 1861.

COMTÉS DE DORCHESTER ET DE LÉVIS.

## Premier Rapport.

J'ai l'honneur de vous transmettre le rapport de ma visite aux diverses institutions d'éducation des comtés de Lévis et de Dorchester.

C'est pour moi une bien douce satisfaction de constater qu'il y a eu, presque partout, des progrès marquants depuis ma première visite, et qu'à peu d'exceptions près, toutes les écoles fonctionnent

passablement bien.

Le coilège de Notre-Dame-de-la-Victoire a changé de maîtres; il est aujonrd'hui sous l'habile direction des messieurs du séminaire de Québec. Il recevra, j'en suis assuré, un encouragement libéral.

Les couvents de St. Joseph et de Notre-Dame-de-Lévis sont toujours bien fréquentés et les progrès toujours constants des élèves sont plus qu'une compensation des sacrifices que font les parents qui y envoient leurs enfants.

Les écoles modèles fonctionnent très-bien, et les personnes qui les dirigent méritent, à tous égards, une mention honorable. Ce sont, pour la plupart, des élèves de l'école normale Laval.

Il y a, dans les deux comtés, pas moins de 113 écoles, tant supérieures qu'élémentaires, fréquentées par 7297 enfants des deux

J'ai pu m'assurer que pas moins de trente mille piastres sont employées au soutien de ces écoles.

(A continuer.)

## Bulletin des Publications et des Réimpressions les plus Récentes.

Paris, décembre, 1864.

D'AVEZAC : Bref récit et succincte narration de la Navigation faite en MDXXV et MDXXXVI, par le capitaine Jacques-Cartier aux îles de Canada, Hochelaga, Saguenay et autres-réimpression figurée de l'édi-

tion originale rarissime de MDXLV avec les variantes des manuscrits de la nibliothèque impériale—précédée d'une bic ve et succincte introduction

historique par M. d'Avezac, gd. in-120, XVII-69, Tross.
Voici un volume iudispensable pour tous les bibliophiles canadiens, ceux même de nos lecteurs qui sont assez heureux que de posséder la publication déjà tres-rare faite par la société historique de Quebec devront s'empre ser de le placer dans leur bibliothèque. L'introduction de M. d'Avezac et la recension de tous les manuscrits reudent cette édition doublement précieuse. Nous tirons de la préface le passage suiwant qui fera connaître les motifs de cette réimpression.

"Aucun pcuple ne semble avoir tenu aussi peu de compte que les

Français de la part légitime qui devait lui appartenir dans l'histoire des découvertes et de l'exploration des contrées lointaiues; nul ne s'est montré si peu soucieux de la renommée que pourraient lui acquéir ses aventures maritiules ou ses pérégrinations terrestres ; et tandis que d'autres nations sonnaieut leurs plus éclatantes faufares en l'houneur de leurs propres mérites, nous avons laissé perdre le souvenir des navigations et des voyages parallèlement accomplis avec moius de retentissement par nos aïeux, et qui nous sont quelquefois accidentellement révé-

lés, à notre grand ébahissement, par les recits des étrangers.

"Qui donc, par exemple, nous pourra dire aujourd'hui quel était ce navire français dont l'arrivée à Canton est racontée sous la date de 1521 dans les Annales chinoises, à l'époque où le Portugal et l'Espagne prétendaient avoir seuls, par privilege, l'accès de ces mers? Bien d'autres de nos prouesses, surtout des plus anciennes, ont ainsi disparu, sans

doute, de la memoire des hommes.

"Les entreprises officielles patronnées par le souverain ont presque seules échappé à ce total oubli des contemporains et de la postérité; mais pour beaucoup d'entre elles, c'est à grand'peine encore qu'il se peut recueillir quelques lambeaux des relations où elles étaient racontées.

"Tel est précisément le cas pour le célebre navigateur breton qui le premier alla planter le drapeau de la France aux lieux où s'élevent maintenant Québec et Montréal : sur ses trois voyages au Canada, nous sommes redevables à un collecteur italien (Ramusio) de nous avoir transmis le récit du premier dans une version que nous tenons volontiers pour fidèle, comme nous devons à un cotlecteur anglais (Hakluyt) d'avoir sauvé les fragmeuts mutilés du troisieme dans une traduction que nous voulous bien supposer exacte; c'est uniquement pour le second voyage qu'il est parvenu jusqu'à nous une relation originale frauçaise, émanée de l'un des compaguons de Jacques-Cartier, sinon de lui-meme : et de l'édition qui en fut faite à Paris en 1845, les bibliographes ne connaissent plus en Europe qu'un seul exemplaire, conserve au musée Bri-tannique; c'est là qu'il a fallu en aller prendre une exacte copie à l'intention des amateurs qui attacheut du prix à ces vieilles reliques, pour la reproduire scrupuleusement dans le mince volume en tête duquel nous écrivons ces lignes."

Québec, février, 1864.

Chandonner: Discours prononcés à Notre-Dame de Québec, au Triduum de la Société de St. Vincent-de-Paul, les 21, 22 et 23 déc. 1863.

51 p. in-80., Léger Brousseau.

La Société de St. Vincent-de-Paul a fait publier ces remarquables sermons qui annoncent chez le jeune prédicateur un talent dejà mûri oar l'étude et la reflexion. On y rend un juste hommage à la vertu et au courage d'Ozanam, qui peut être regardé comme le fondateur de cette admirable institution. Ceux qui voudraient étudier davantage la carrière trop courte hélas ldu savant et habile professeur, trouveront dans une des dernières livraisons du Correspondant un travail propre à les satisfaire.

Langevin: Réponses aux programmes de pédagogie et d'agriculture pour les diplômes d'école élémentaire, d'école modèle et d'académie, rédigées par le Révd. M. Jean Langevin, prêtre, 2de édition, approuvée par le Conseil de l'Instruction Publique. 51 p. in-12. Darveau, prix de Pexemplaire 25 cts. Le même ouvrage en anglais. On peut se procurer ce manuel chez MM. les libraires de Québec et de Montréal, et aussi chez MM. les Inspecteurs d'école.

Таснє: The Board of Inspectors of Asylum, Prisons and Hospitals and its accusers, by Mr. J. C. Taché, Chairman of the Board. 20 р.

FERLAND: Biographical notice of Joseph Octave Plessis, Bishop of Quebec, translated by T. B. French from the original, published by PAbbé Ferland, in the Foyer Canadien, 177 p. in-80, G. et G. E. Desbarats.

M. French a ajouté à cette traduction une préface dans laquelle il rend justice au mouvement littéraire franco-canadien. Cette édition est ornée d'une photographie du beau portrait que James avait fait de Mgr. Plessis.

Montréal. février, 1864.

BRITISH NORTH AMERICAN ALMANACH by James Kirby M. A. 368 p. in-80., à deux colonnes. Lovell.

On trouve dans cette publication des renseignements sur toutes les colonies anglaises d'Amérique, un résumé des événements des deux dernières années, la nécrologie de la même période et une foule de choses utiles. La partie qui a rapport à l'Instruction Publique dans le Haut et dans le Bas-Canada, a été tirée séparément à un petit nombre d'exemplaires.

PERRAULT: Exploration de Québec au Lac St. Jeau, par J. Perrault,

M. P. P. 57 p. in-So. à deux colonnes.

Ce travail considérable est reproduit de la Revue Agricole. Le sujet est plein d'intérêt, et les importantes questions de colonisation qui y sont traitées, sont relevées par des descriptions très-émouvantes fournies par les divers épiscdes de l'expédition. Le volume comprend six chapitres. L'aureur se pronouce comme suit sur l'avenir des hauteurs du lac Jacques-Cartier entre Québec et le lac St. Jean.

" Nous croyons donc que sur les hauteurs du lac Jacques-Cartier, la maturité des récoltes courrait des risques tellement considérables, que la culture des céréales serait une impossibilité comme pratique générale, sans tenir compte des difficultés des débouchés et de la stérilité du terrain. Pourtant nous croyons aussi que dans les vallées profondes, sur les bords des cours d'eau, là où se trouvent des alluvious plus ou moius faciles à cultiver, là où l'abri des montagnes voisines protégerait la végéta'ion contre les vents dominants et les effets désastreux de la radiation nocturne, où le voisinage mê ne d'un cours d'eau maintient l'équilibre dans la tem érature des 24 heures, la culture des céréales serait très-possible sur une petite échelle, suffisante peut-être pour la consommation du colon, à condition, toutefois que les travaux de semailles fussent exécutés avec toute la diligence possible et à l'époque la plus favorable. Evidemment les pâturages et les prairies devront couvrir les dix-neuf vingtièmes de l'étendue cultivée de cette région, ainsi que cela se pratique en Suisse, où nous voyons quelques petits champs de blé ou de seigle dans l'étroite et profonde vallée où est bâti le chalet, tandis que les nombreux troupeaux de bétail gravissent le pench nu des hautes moutagnes, en suivant la fonte des neiges qui disparai-sent successivement, jusqu'à ce que le pays tout entier ne soit plus qu'un immense pâturage. L'automne, lorsque les premières ueiges couronnent les sommets les plus hauts, les troupeaux redescendent vers la plaine, suivis de près par le blanc manteau de l'hiver qui tous les jours s'étend davantage en chassant devant lui les troupeaux, des cendant dans la vallée pour y trouver un ahri contre le froid et une ration d'entretien pendant un hivernement de cinq mois.

"Le cl mat seul ferait au colon une nécessité de la culture pacagère; mais le sol et les débouchés ne lui laissent plus d'alternative. Composé d'un sable peu riche, souvent mêlé de gros cailloux roulés ou de fragments de roches descendus de la montagne voisine, le sol ne se prête que rarement aux travaux de culture. Le pâturage au contraire est peu exigeant sous le rapport des travaux et des engrais et se présente de luimême comme la seule opération possible, à l'exception toutefois des quelques rares terrains d'allavion qui bordent les cours d'eau. Les débouchés concourant encore à l'adoption de la culture pacagère, dans un pays où les ransports sont difficiles et longs, il est important de produire une marchandise pouvant se transporter d'elle-même sur le marché de consempation telle que la heauf le partier qu'elle-même sur le marché de consommation, telle que le bœuf, le mouton ou le porc. Ou bien il faut produire une marchandise d'une grande valeur sous un petit volume; or le beurre et le fromage remplissent également bien ces deux condi-D'ailleurs le colon montagnard devra s'aider de la chasse et de la pêche comme moyen d'existence, et ces deux sources précieuses de richesse ne peuvent être exploitées qu'autant que le système de culture adopié n'est pas trop exigeant sous le rapport des travaux. La culture pacagère permettrait donc au colon de s'adonner à la vie des bois tout en surveillant ses troupeaux répandus daus la montagne. L'ensemencement au printemps de quelques arpents de terrain pour sa consomma-tion et la fenaison des fourrages de la vallée pour l'hivernement de son bétail résumeraient à peu près ses travaux peudant la saison des pa-cages, tandis que les soins donnés au bétail peudant l'hiver seraient la seule occupation de la ferme.

"Tel est à notre avis le seul avenir possible pour les hauteurs du lac Jacques-Cartier. Nous aurons là une population de Montagnards se livrant à une foule de petites industries, dont le hois leur fournira la matière première; des colons vigoureux et hardis, disséminés en petit nom-bre sur un vaste territoire, que le touriste ira visiter en se rappelant les paysages les plus renommés de la Suitse. Mais espérer là un vaste champ de colonisation et une population dense de cultivateurs aisés, c'est rêver une impossibilité, c'est ignorer les données les plus élémentaires sur ce qui constitue, dans tous les pays, la base de la prospérité agricole."

M. Perrault termine son travail par la conclusion suivante :

"En résumé, le seul moyen pratique selon nous de favoriser la colonisation du Saguenay, c'est de relier le lac St. Jean avec le centre judi-ciaire et le chef-lieu du comté par de bonnes voies de communication se ramifiant dans les cantons les plus éloignés. Puis de relier Chicoutimi à Québec par une ligne de vapeurs régulière artêtant à tous les princi-paux points de la côte du Nord. A quoi servent donc les sommes fahuleuses dépensées à la construction des quais trop célèbres de la Malhaie, des Eboulements? Peut-on concevoir que des centres de population aussi cons dérables que Chicoutimi, Grande-Baie, Malbaie, Eboulements, Baie St Panl, St. Joachim, Ste. Anne, Château-Richer restent sans communications régulières avec Québec, lorsque sur leur rivage coule un fleuve comme le St. Laurent ou une rivière comme le Saguenay? Evidemment comme le St. Battent ou due twiefe comme le Sagrend, il y a là un manque d'énergie qui fait peine. Le gouvernement, croyonsnous, devrait prendre l'initiative du mouvement en offrant un subside postal à toute compagnie de batesux à vapeur qui entreprendrait le voyage régulier de Chicoutimi à Québec en s'arrêtant à tous les ports voyage régulier de Chicoutimi à Québec en s'arrêtant à tous les ports de ce pays : son agriculture est aujourd'hui la plus prospère du monde que nous avons nommés. De cette manière, les nouveaux colons de ces entier. C'est la culture intensive autant qu'elle peut l'être. C'est en

paroisses auraient un transport facile jusqu'à Chicoutimi. De là, aux extrémités les plus éloignées du lac St. Jean, il serait facile d'organiser le transport par terre ou par cau en se servant du remorqueur de la maison Price, avec laquelle l'agent de colonisation de la localité pourrait s'entendre pour le nombre de voyages à faire et les jours de départ. C'est la, croyous-nous, un projet beaucoup plus réalisable immédiatement, d'ouvrir un chemin impraticable à travers une région de montagnes inaccessibles.

" Et non-seulement la côte du Nord se trouverait ainsi reliée à Chicoutimi et à Quéhec, mais même la côte du Sud jouirait des mêmes avantages au moyen du chemin de fer de la Rivière-du-Loup et de la traverse régulière qui doit être établie, dès cet été, entre ce port et Ta-doussac, où est construit actuellement le plus grand hôtel du bas fleuve, et qui promet d'être le plus fashiouable de tous les endroits fréquentés par les haigneurs, pendant nos étés excessifs. Un bateau à vapeur doit faire la traverse régulière de manière à correspondre chaque jour avec l'arrivée et le départ des convois du Grand Tronc. En arrêtant à Ta-doussac, la ligne de vapeur de Chicoutimi à Québec relierait donc la côte du Sud au Saguenay.

"Rappelons-nous qu'un chemin d'été entre Québec et le lac St. Jean coûterait avec les ponts au moins \$50,000, sans résultat, et nous n'hésiterons plus à abandonner ce projet en faveur des voies de communication intérieures et d'une tigne de bateaux reliant le Saguenay avec la Rivièredu-Loup et Québec. Si toutefois le gouvernement veut tenter une expérience, qu'il ouvre un chemin d'hiver en se servant des rivières et des lacs glacés, et l'avenir dira si la province peut faire plus en faveur de l'interêt général."

La Revue Canadienne: 64 p. in-80., Eusèbe Senécal.

Malgré le graud mouvement litteraire qui s'est fait depuis quelques années dans notre pays, une chose mauquait encore à la littérature franco-canadienne : c'était une revue fondée sur le plan des grandes revues européennes, et qui, tout en aidant par une sage critique à nos pro-grès de tout genre, attirât sur notre pays l'attention de l'étranger que la presse politique et quotidienne ue saurait capter à un degré suffisant pour que foule de raisons faciles à déduire.

La direction de la Revue offre aussi un trait nouveau dans notre pays : tout le profit au delà d'une certaine somme ira à payer la collaboration. Jusqu'ici les œuvres littéraires ont été jeu rémunérées, et le plus souvent nos écritains n'ont d'autre avantage à espérer que celui de se faire une réputation. C'est donc encore un grand encouragement que la nou-

velle entreprise donnera à notre jennesse studieuse.

La première livraison renferme une étude sur le crédit foncier, par M. Provencher, les premiers chapitres d'un romau de M. George de Boucherville, le commencement d'un travail sur le rationalisme, par le Père Aubert, supérieur des Ohlats, une charmante esquisse de la vie romaine par M. Bourassa, et des articles hibliographiques, par MM. de Bellefeuille et Royal. Nous parlerons des ouvrages commencés lorsqu'ils seront terminés et nous ne nous occuperons aujourd'hui que de l'étude de M.

Disons de suite que ce jeune écrivain a fait preuve d'un esprit de travail consciencieux et modeste, qui lui aurait donné l'entrée de n'importe quel recueil européen. Nous devons aussi noter la singulière coïncidence qui fait que cet article, peu favorable au système de crédit foncier, que l'on a voulu étatlir ici, est immédiatement suivi d'un roman par celui

qui a été le parrain de cette institution en Canada.

M. Provencher établit d'ahord, qu'en France, le crédit foncier a com-plètement manqué sou but; qu'il a bien réussi comme spéculation, comme banque, mais nullement comme institution agricole. Il a attiré plus de capitaux dans les grandes villes, à Paris surtout, qu'il n'en a répandu dans les campagnes. De 1853 à 1861, plus des deux tiers des sommes prêtées l'ont été dans le département de la Seine. Appuyé sur de nombreuses autorités auro dannes pares écrissis fais breuses autorités européennes, notre écrivain fait voir que le caractère d'une banque agricole doit être de prêser plutôt sur le crédit que mérite le travail que sur l'hypothèque. Le mal n'est point tant, ajoute-t-il, le manque de capitaux pour l'agriculture, que le mauvais emploi d'une forte proportion de ceux qui se trouvent répartis dans les campagnes, et il cite le fait que dans le recensement de 1861, les voitures d'agrément dont se sert notre population rurale sont évaluées à \$3,771,795, plus de la moitié de la valeur des instruments d'agriculture qui ne s'élève qu'à \$7,357,-Le capital provenant du crédit doit donc recevoir un emploi utile, sinon il devient une cause de ruine. En un mot, il faut voir à ce que l'on emploie le prêt soit à dégrever la propriété des hypothèques qui existent

déjà, soit à de véritables améliorations agricoles. C'est ainsi que l'on a agi en Angleterre. En 1846, Sir Robert Peel fit voter uue loi pour le prêt de quatre millions sterling aux propriétaires

qui voudraient drainer leurs terres.

Mais par cette loi toutes les précautions possibles étaient prises pour que l'amélioration que l'on avait en vue fût réalisée; non-seulement un rapport d'ingénieur devait constater l'utilité de l'emprunt dans chaque cas particulier; mais pendant toute la durée du prêt (vingt-deux ans) on veillait à ce que les travaux fussent tenus en bon ordre. Le même principe a été appliqué depuis à toutes les lois que l'Angleterre a faites pour des institutions de crédit agricole.

"Elles ont, dit M. Provencher, grandement contribué à la prospérité

profiter nous aussi de cet exemple? Pourquoi tant tenir à imiter la France de préférence à l'Angleterre, lorsque la France elle-même reconnaît qu'elle s'est trompée, lorsqu'elle proclame la supériorité de l'Angleterre?

M. Provencher voudrait donc que notre législature se préoccupât moins de l'hypothèque légale que de l'amélioration foncière, que l'opération fût, comme il l'explique, vraiment un crédit et non pas un prêt. Notre loi veut que l'on ne prête que sur première hypothèque, ce n'est pas, dit-il, venir au secours de ceux qui doiveut; mais engager ceux qui ne doivent pas à s'endetter sans s'assurer d'avance du résultat.

Nous citerons ce passage.

"Le dégrèvement de la propriété a été prévu par le crédit foncier de France, et nous trouvons dans les règlements de cette institution l'article suivant dont l'application en Canada serait très-facile:

"Les sociétés de crédit foncier ne peuvent prêter que sur première "hypothèque. Sont considérés comme faits sur première hypothèque "Les prêts au moyen desquels tous les créanciers antérieurs doivent être "remboursés, en capital et intérêts. Dans ce cas, la société conserve

"entre ses mains une valeur suffisante pour opérer ce remboursement."

"Et, quant aux améliorations agricoles, ne se trouverait-il pas dans chaque paroisse, dans chaque comté, quelques citoyens capables de surveiller, d'assurer un emploi utile aux capitaux fournis par la banque dont ils seraient les agents? Pourquoi le crédit foncier ne demanderait-il pas le secours des sociétés d'agriculture? embrassant tout le pays, et toutes réunies à la chambre d'agriculture, elles ne peuvent manquer d'avoir une grande influence sur l'agriculture, et peuvent certainement contribuer pour beancoup à son avancement. Déjà, par des octrois donnés en récompense des bons résultats produits, des améliorations judicieuses introduites, de véritables progrès réalisés dans les branches qui se rattachent à l'agriculture, elles ont rendu d'importants services. Nons croyons que dans la circonstance présente, elles peuvent en rendre de plus grands encore, en réglaut par de sagcs mesures, l'emploi des fonds qui seraient prêtés par leur intermédiaire. Elles auraient par ce moyen plus de facilité de propager les bons systèmes, les découvertes avanta-geuses, et surtout de s'opposer aux hahitudes de lexe et d'inconduite sans la notable diminution desquelles il est impossible d'espérer aucun

résultat sérieux.
"D'ailleurs ces améliorations, qu'il est urgent de généraliser dans notre pays, sont moins importantes en elles-mêmes que dans leurs résul-tats. Nous n'en sommes encore ni aux dispendieux travaux de drainage et d'irrigation, ni à l'emploi des machines à vapenr. Pour le plus grand nombre, ces améliorations se réduisent à l'achat de quelques machines, de quelques outils perfectionnés, d'un petit nombre d'animaux de race améliorée, aux assolements et à la culture des légumes sur une plus grande échelle. Ces résultats seraient promptement atteints s'ils étaient recommandés et exigés par ceux qui auraient le capital à leur disposition. L'irtérêt seul qui serait manifesté envers les travaux agricoles serait aussi d'un puissant encouragement pour un grand nombre.

Voici quelle est la conclusion de l'écrivain, dont l'étude mérite assurément toute l'attention de nos économistes.

"Un prêt à quinze pour cent n'est pas plus usuraire lorsque l'emprunteur réalise douze, que celui qui est fait à raison de huit ou dix pour cent, lorsque les profits de l'emprunteur ne dépassent pas cinq. Dans les deux cas, l'emprunteur se ruinera infailliblement; s'il s'occupe de commerce, ses biens passeront dans une autre main, et la société n'y perdra rien; s'il est agriculteur et forcé d'abandonner sa propriété, la richesse nationale sera diminuée, parce qu'une partie des améliorations précédemment exécutées seront abandonnées par le nouveau maître qui aura probablement un système de culture différent. La mobilisation du sol est une cause d'appauvrissement pour les peuples agriculteurs. Aussi devons-nous des remerciements à la législature qui a refusé de sanctionner tous les priviléges qu'on lui demandait pour la nouvelle institution. Il y avait là une question sociale. La société ne pouvait accorder au crédit foncier des avantages spéciaux, lorsqu'il n'offrait aucune garantie des promesses attachées à son nom, lorsqu'au contraire il devait probablement être une cause de ruine, lorsque même il demandait qu'on lui facilitat les moyens d'accomplir cette ruine, par un privilége sur les meubles, par l'exécution forcée et par une plus prompte expropriation. Il aurait été injuste et impolitique d'accepter les mauvais effets du crédit avant de s'en assurer les avantages.

"Si, parce que la législature a refusé au crédit foncier les priviléges qu'il demandait pour favoriser son action, il se croyait délivré de ses obligations envers la société, et se prévalait du droit d'agir à sa guise, sans autre souci que de s'assurer de grands profits, il pour la produire l'un ou l'autre des deux résultats suivants : s'il ne prête pas aux cultivateurs, il ne sera comptable que de l'enthousiasme d'une notable partie de la population qu'il aura trompée, et il fera naître dans l'opinion publique une réaction qui rendra impossible, pour de lougues années, une nouvelle entreprise du même genre; s'il appuie une partie notable de ses transactions sur des propriétés rurales, les hypothèques augmenteront, mais non les progrès agricoles. Voilà les deux alternatives qu'il s'agit d'é-

Dawson: Agriculture for Schools, by J. W. Dawson, L. L. D., 208 p. in-12. Lovell.

Cet ouvrage est orné de plusieurs gravures, et les connaissances de l'auteur font présumer qu'il ne saurait être défectueux du côté de la des postes. En 1857, il fut envoyé, comme plénipotentiaire, en Chine;

Angleterre aussi que les autres pays vont s'instruire. Pourquoi ne pas science. Son mérite pédagogique est de la compétence du Conseil de l'Instruction Publique, à l'approbation duquel nous croyous qu'il sera soumis.

### Petite Revue Mensuelle.

Nous allons d'abord acquitter une dette contractée dans notre dernière livraison, et en cela nous ne fesons que remplir un religieux devoir. Nous avons promis, en effet, à nos lecteurs, des notices biographiques sur Lord Elgin et sur Mgr. Hughes, et quant au premier surtout de ces deux hommes remarquables, nous avons toutes les raisons du monde de tenir à notre promesse.

James Bruce, fils aîné du second mariage du comte Thomas d'Elgin et Kincardine, naquit le 20 de juillet 1811. Son père s'est rendu célèhre par l'enlèvement d'une foule d'ornements et de bas-reliefs des temples d'Athènes, qui lui ont coûté, ontre les sarcasmes de Lord Byron et le blâme de Châteaubriand, d'assez fortes sommes d'argent, et sont encore connus, dans le Musée de Londres, sous le nom de Élgin Marbles. Ce septième comte d'Elgin, qui avait divorcé avec sa première femme, Melle. Nesbitt, remariée elle-même à un M. Fergusson, ayant perdu, un an avant sa mort, le seul fils de ce premier mariage, James fils aîné de celui qu'il avait contracté plus tard avec Melle. Elizabeth Oswald, lui succéda comme huitième comte d'Elgin et douzieme comte de Kincardine, en 1841. Le jeune lord avait reçu son éducation à Eton et à Christ Church, Oxford, et s'y était distingué par ces succès classiques qui, en Angleterre plus que partout ailleurs, sont le présage d'une hrillante carrière. Il venait d'être élu membre du parlement pour Southampton lorsqu'il hérita du titre de son père. Il fut nommé gouverneur de la Jamaïque le 16 de mars, 1842, c'est-à-dire à l'âge de 31 ans, et il réussit d'une manière si complète dans l'administration de cette colonie, alors agitée par de grandes dissensions, qu'on lui confia, en 1846, la difficile mission de remplacer Lord Metcalfe en Canada.

Il trouva ici une situation politique encore plus tendue que celle qu'il venait de quitter. Le ministère du jour, après avoir usé aussi largement que possible de toutes les ressources que la pratique des institutions constitutionnelles met à la disposition d'un gouvernement, se trouvait au bout de quatre ans d'exercice du pouvoir avec une majorité d'à peine une couple de voix, et avait contre lui la presque totalité de la représentation du Bas-Canada. De nouvelles élections ramenèrent au pouvoir MM. Lafontaine et Baldwin, que des subtilités constitutionnelles nouvelles encore dans ce pays en avaient éloignés, au moment même où ils disposaient d'unc forte majorité parlementaire. La discussion des principes du gouvernement constitutionnel, sous lord Metcalfe, avait laissé dans beaucoup de bons esprits un doute sérieux sur la sincérité des intentions métropolitaines sur ce point. Une excellente occasion se présenta bientôt pour lord Elgin de dissiper tout malaise à ce sujet ; et une fois entré dans cette voie, il y persévéra non-sculement au péril de sa popularité, mais même au péril de ses jours. S'il était, en effet, une mesure qui prétât à l'intervention du chef de l'exécutif, c'était bien celle du bill des indemnités, et les ennemis de l'administration ne cessèrent de répéter, dans le parlement et dans la presse, que le gouverneur général le réserverait à la sanction royale. Malgré ces prédictions et les menaces dont elles étaient accompagnées, le projet de loi reçut, dès qu'il fut passé par les deux chambres, la sanction du gouverneur. Les outrages qu'une émcute improvisée fit subir au représeutant de la reine, au nom du zèle monarchique dont on se targuait depuis si longtemps ; l'incendie du parlement, qui eut lieu le soir même; les séditions prolongées qui firent perdre à Montréal son rang de capitale, tous ces événements sont eucore présents à la mémoire d'un grand nombre de nos lecteurs. La nué chez nos populations. Cependant, on doit hésiter avant de blâmer l'extrême modération du gouverneur général. La suite des événements, aux yeux de beaucoup de gens, lui a donné raison. Moins ferme dans ce qui concernait la sanction du bill, il eût ramis en question les principes de gouvernement pour lesquels le pays venait de combattre si énergiquement; moins patient à l'égard des insultes qu'on lui prodiguait, il eut peut-être vu s'allumer une guerre civile, dont la responsabilité eut été très-grande pour lui, et dont le contre-coup ent été funeste particulièrement aux Canadiens-Frauçais, à raison des inévitables sympathies de l'Angleterre pour les populations d'origine britannique.

L'administration de lord Elgin, en Canada, a vu s'opérer de grandes Le développement du système d'instruction publique du Haut-Canada, l'achèvement de nos canaux, la construction de nos grandes voies ferrées, le règlement de la question de l'Université du Haut-Canada, la discussion et, on pourrait presque dire aussi, le règlement de celles de régues de la contra de la celles de régues de la contra de la celles de régues de la contra de la contra de la celles de régues de la celles de la celles de régues de la celles de la c choses. ment de celles des réserves du clergé et de la tenure seigneuriale, ont donné à son gouvernement une importance historique qui ne saurait être contestée. La conclusion du traité de commerce entre le Canada et les Etats Unis, connu so s le nom de Traité de Réciprocité, et qu'il négocia lui-même à Wushington, ajouta encore à l'éclat de sa carrière en Amérique et fut comme l'avaut-coureur des entreprises diplomatiques auxquelles il devait, plus tard, attacher son nom. De retour en Angleterre, il fut pendant quelque temps membre du cahinet, comme maître-général et y retourna une seconde fois, le Fils du ciel n'ayant point tenu ses promesses. On sait quel châtiment fut tiré de la duplicité chinoise. Lord Elgin fit aussi une expédition au Japon, qui a été racontée par son secrétaire, M Oliphant. Lors de la révolte des Cipaies, il était en Chine, et prit sur lui d'envoyer au gouverneur géuéral des Indes les troupes qui venaient d'arriver et dout il pensait que ce dernier aurait plus de besoin que lui-même. L'événement justifia cet acte d'autorité, où il y avait, à la fois, de la générosité et du patriotisme; et lord Elgin en recut, en Angleterre, les plus grands éloges.

En juin, 1859, il fut uommé pour remplacer Lord Canning, comme gouverneur général des Indes. Le climat meurtrier de ces régions, ainsi que les fatigues d'un voyage qu'il venait de faire dans l'intérieur à travers les monts Himalayas, dont il avait fait l'ascension jusqu'à une élévation de 13,000 pieds, déterminèrent sa mort, qui eut lieu le 20 de novembre dernier. Jusqu'au dernier instant, il montra, disent les dé-pêches, le plus grand courage et la plus grande fermeté, envoyant des télégrammes dans différentes directions, pour qu'aucune partie du service

ne souffrit de sa perte so idaine.

Le gouvernement des Indes est, du reste, depuis le commencement de ce siècle, fatal à tous ceux qui l'obtiennent. C'est une brillante mais dangereuse récompense pour les diplomates et les hommes d'état. Il n'y a plus, de vivaut, qu'un seul ancien vice-roi; c'est lord Ellenborough, qui fut nommé il y a 22 ans. Lord Auckland, lord Hardinge, le marquis de Dalhousie, lord Canning et lord Elgin, qui lui ont succé lé, ont tour à tour payé de leur vie les services qu'ils ont rendus a Sa Majesté dans ces domaines éloignés.

Lord Elgin a eu, de son mariage avec une des filles de lord Durham, quatre fils, dont un, le troisième, est mort. Victor Alexandre succède aux titres de son père; il est né à Monkland, le 14 de mai, 1849, c'està-dire peu de jours après l'incendie du parlement et tandis que la posi-

tion de sa famille était des plus critiques.

La famille Bruce est une des plus illustres et des plus anciennes de l'Ecosse, sur laquelle elle a même régné pendant un court espace de temps. Robert de Bruce, dont les parents étaient venus de Normandie avec Guillaume le Conquérant (1), était un des barons du Yorkshire et florissait à la cour de Henri ler d'Angleterre. Il était très-intime avec le prince d'Ecosse, qui deviot plus tard roi de ce pays sous le nom de David Ier. Il obtint de son ami la baronnie d'Annandale et de grandes possessions dans le nord de l'Ecosse. Son fils s'y établit et y fonda la grande famille des Bruce. Un de ses descendants épousa une arrière petite fille de David Ier, et ce fut en vertu des droits résultant de cette alliance que le célèbre Robert Bruce, le héros de Bannockburn, restaura la monarchie écosssaise, en 1306. Il n'eut d'autre successeur que son fils, et la couronne lui ayant échappé, la famille Bruce resta assez

longtemps dans une obscurité relative.

Ce n'est pas dans la nuit des temps qu'il faut chercher l'illustration de la famille de Mgr. Hughes; Sixte-Quint fut porcher dans son enfance, et le premier archeveque de New-York fut jardinier, ce qui, du moins, est plus gracieux et plus poétique. Il naquit vers la fin de 1798, à Clogher, en Irlande, d'un fermier qui émigra aux Etats-Unis, où il le suivit quelques années plus tard. Son biographe ne dit point que personne devinat ses talents, et il a affirmé lui-même qu'il ne s'était jamais connu un patron sur la terre. Ce fut donc par un effet de sa volonté et par la conscience qu'il avait de sa valeur intellectuelle qu'il se mit à l'étude de la théologie, au Séminaire du Mont Ste. Marie, à Emmetts-burgh. Il fut ordonné prêtre à Philadelphie, en 1825, et nomme curé d'une des paroisses de cette ville. Ses sermons excitèrent l'attention, surtout celui qu'il prêcha au sujet de l'émancipation des catholiques dans la Grande-Bretagne, lequel fut publié et dédié à Daniel O'Connell.

La controverse se fait, aux Etats-Unis, avec moins de réserve qu'en Canada: l'église catholique y accepte des défis qui nous paraîtraient Ce fut surtout dans des conférences publiques avec le Dr. Breckenridge, auxquelles une foule immense de catholiques et de protestants assistaient, que le Dr. Hughes accrut sa réputation. Ces controverses furent ensuite publiées en un volume. C'etait alors l'époque de l'effervescence anti-catholique aux Etats-Unis; le temps des publications

de Maria Monk et de l'incendie du couvent du Mont Benedict.

En 1837, Mgr. Dubois, alors évêque de New-York, (les premiers évêques de beaucoup de diocèses des Etats-Unis ont été des prêtres français,) demanda un coadjuteur, et M. Hughes fut nommé sous le ture d'éveque de Basilopolis. L'année suivante, il devint administrateur; mais ce ne fut qu'en 1842 qu'il remplaça Mgr. Dubois. En 1839, il parcourut la France, l'Autriche et l'Italie, pour procurer des secours pécuniaires à son diocèse. Il trouva, à son retour, une lutte engagée entre les catholiques de New-York et le bureau des écoles communes. Il s'y jeta avec l'âpre énergie qui le caractérisait. Il plaida lui-même sa cause

devant le conseil municipal, contre deux avocats et trois ministres. Le discours qu'il prononça dans cette circonstance et les lectures publiques qu'il fit plus tard, à Carroll Hall, sur le même sujet eurent un grand retentissement. La violence des passions soulevées par cette nouvelle controverse se traduisit par une attaque à main armée sur la résidence

du prélat, par des misérables qui demeurèrent inconnus.

En 1845, Mgr. Hughes fit un nouveau voyage en Europe, pour procurer à son diocèse les Jésuites, les Frères des Ecoles Chrétiennes et les rer a son diocese les Jestilles, les Freres des Ecoles Officielles et les Sœurs de Charité. Tels étaient les progrès de son influence dans la république, qu'en 1846, il fit, dans la salle des représentants, à Washing-ton, sur les instances des membres des deux chambres, une lecture sur "le christianisme seule source de régénération morale, sociale et poli-"le christianisme seule source de regeneration morale, sociale et poli-tique," et qu'il fut pressé, la même année, par le President Polk, de se charger d'une mission diplomatique au Mexique, chose qu'il refusa en s'excusant sur l'état de sa santé. Eu 1850, New-York fut érigé en archevêché; Mgr Hughes se rendit à Rome pour y recevoir le pallium des mains du St. Père. En 1854, il tint le premier concile provincial avec sept suffargants, presque tous à la tête d'évêchés créés dans le territoire qui, autrefois, formait son diocèse. En 1858, il posa les fondations d'une nouvelle cathédrale aux dimensions colossales et dont les murs, lors de sa mort, étaient à peine sortis de terre. C'est la plus grande entreprise de ce genre qui ait été faite en Amérique, et des protestants y ont contribué pour l'honneur de leur pays, qui ne possède eucore aucun édifice comparable à ceux de la vieille Europe.

Au moment où la guerre civile éclata, la position de l'Archevêque de New-York devint plus importante que jamais. Il se trouva presque l'arbitre des destinées de l'Union. La population irlandaise et la population allemande des Etats-Unis, avec malheureusement un assez fort contingent de l'émigration franco-canadienne, ont formé, jusqu'ici, ce que Napoléon appelait la chair à canon; si les évêques du nord eussent manqué de zèle patriotique, il est très-probable que l'armée fédérale ne se fut point recrutée aussi facilement. De plus, le gouvernement, dont les relations avec les puissances de l'Europe étaient trèstendues, pria Mgr. Hughes de visiter la France et l'Angleterre pour y depres de l'industrie de l' donner en haut lieu des explications sur la politique des Etats-Unis: résultat de cette nouvelle espèce d'ambassade fut plus favorable à la cause de l'Union que le négociateur lui-même ne l'imagina. fut à la parole toute-puissante de l'archevêque que s'appaisèrent les émeutes soulevées tout récemment par la loi de la conscription. Ces diverses circonstances expliquent les marques peu ordinaires de respect et de douleur que le gouvernement des Etats-Unis et la municipalité de New-York donnèrent à sa mort, et l'immense concours de toutes les classes de la société, qui fit de ses funérailles un événement national.

La guerre qui vient d'éclater entre le Danemark et l'Allemagne, et qui menace l'Europe d'une conflagration genérale, a détourné de l'Amérique l'attention de la France et de l'Angleterre, et la crainte d'une intervention hostile de leur part, qui avait décidé la mission de Mgr. Hughes, n'a plus aujourd'hui de raison d'être.

Le début de la guerre a été défavorable aux Danois, qui, après une L'Angleterre et la France n'ont pas encore jugé à propos d'intervenir, et cette dernière puissance est assez généralement soupçonnée de vouloir profiter, plus tard, du conflit qui vient de s'élever, pour s'emparer des propinces du Phio, phist de cas lecraires et resistantes convenits des provinces du Rhin, objet de ses longues et persistantes convoitises. Cependant, pour le moment, la France s'occupe beaucoup plus d'elle-même que des autres nations ; elle s'écoute penser et elle s'écoute parler comme un malade qui, après uue longue léthargie, veut s'assurer de son existence. Les débats du Corps Législatif où se sont fait entendre, de nouveau, les voix si longtemps populaires de M. Thiers et de M Berryer excitent le plus vif intérêt. Dans son premier discours, par lequel il a revendiqué toutes les libertés dont la France est privée depuis le deux décembre, l'ancien premier ministre s'est montré égal sinon supérieur à de qu'il sut sous les régimes précédents. Il n'a pas été aussi heureux dans son discours contre l'expédition du Mexique. Quelque habile et savante qu'ait été son étude sur cette question, il s'est montré moins bien inspiré que M. Berryer, dont le discours a été plus goûté parce qu'il était plus national.

La Revue Contemporaine, dans sa dernière chronique politique, fait à l'adresse de M. Thiers des réflexions qui, bien que très-sévères et même empreintes d'une amertume qui fait voir jusqu'à quel point on redoute en haut lieu la britlante campagne qu'il vient de commencer, n'en con-

tiennent pas moins de très-grandes vérités:

"D'ailleurs, nous avons ici un parti de la paix à tout prix, qui tend à se former sous la haute direction de M. Thiers, et qui compte bien interdire au gouvernement tonte participation aux grandes affaires de ce monde. Le peuple allemand, s'il a suivi les débats de l'Adresse au Corps législatif, a pu s'apercevoir qu'on y parlait beaucoup et avec une très-grande ardeur contre les entreprises aventureuses et lointaines; or, tout est lointain pour des myopes et tout est aventureux dans les entreprises humaines. La guerre de Crimée était une entreprise aventureuse, celle d'Italie en était une autre, car nul ne sait, quand il marche à l'ennemi, s'il sera vainqueur. Les plus grands généraux sont quelquefois battus et les meilleurs soldats ont des heures de défaillance. Sortir de chez soi, c'est courir une aventure; y rester, c'est l'attendre. La sagesse humaine n'a qu'une influence relative sur le cours des événements, et tout ce qu'elle peut faire, c'est de se ranger toujours du côté de la justice et du droit. Aussi repoussons-nous de toutes nos forces cette théorie l'autre jour émise devant une assemblée française, et qui consisterait

<sup>(1)</sup> On a prétendu que cette famille était plutôt bretonne que normande. Un de Bruc, de Bretagne, était parmi les compagnons de Guillaume le Conquérant. On lit ce qui suit dans la Bretagne aucienne et moderne, par M. Pitre Chevalier: "La conformité de noms n'est pas le seul motif qui fait donner, par beaucoup d'historiens, la même origine aux Bruc de Bretagne, et aux Bruce qui régnèrent en Ecosse. M. Mazas n'hésite pas à s'exprimer ainsi en racontant la batuille de Rouvray: "Jean Stuart, et son cousin, James Bruce, expirèrent le lendemain. Ce dernier mourut ainsi sur la terre de ses aïeux, car Jean Bruce, ou plutôt Bruc, était d'origine bretonne." Le Burkes Peerage fait descendre les Bruce de Robert de Bruse du château de la Bruse en Normandie.

à ne jamais revendiquer un droit qu'on ne soit sûr à l'avance de le faire triompher. Pourquoi les plaideurs ne suivent-ils pas ce conseil? Quelle épargne ce serait et de paroles et de jugements! Qui est jamais sûr de faire triompher son droit? Donc, il faut cesser de le poursuivre. L'insulte faite à la foi jurée, l'outrage et l'exaction prodigués à nos nationaux, l'assassinat et l'impunité accordée aux assassins, voilà des choses qu'il faut subir s'il doit en coûter trop pour en obtenir la réparation. Devant une pareille théorie, exposée et soutenue par un esprit certainement éminent, ct qui a trouvé d'autres esprits éminents pour l'applaudir, notre raison demeure confondue. Nous avions cru jusqu'ici qu'il y avait quelque chose de plus précieux que l'argent et que la vie même, l'honneur; nous avions cru que les nations devaient avoir sur ce point la même manière de voir que l'individu; que partout où un outrage leur était infligé par un gouvernement organisé, leur premier devoir était à tout prix d'en poursuivre la réparation.

" Pour nous, qui voulons la grandeur de notre pays partout, dût-il en coûter quelques sacrifices, et qui pensons que le développement de la richesse dans le peuple vaut bien qu'on grève les riches de quelques millions d'impôts, nous sommes très-loin de professer, contre " les expéditions lointaines," cette horreur d'occasion qu'on affiche aujourd hui. Nous ne pouvons nous défendre de penser que sans "les expéditions lointaines" et sans les coureurs d'aventure, l'Europe n'aurait pas connu l'Amérique, et que, nous en particulier, nous n'aurions pas fondé ces grandes et belles colonies, qui s'appelaient le Canada, la Louisiane, les Indes orientales. Que d'autres soient venus après nous cueillir les fruits que nous avions semés, à qui la faute, sinon à ces esprits chagrins et de courte vue, qui refusaient les subsides et décourageaient les entreprises, à ces fameux théoriciens de la politique, qui égrenaient le chapelet de nos îles au profit de l'Angleterre, et ruinaient du même coup uotre commerce et notre marine? Si les malheurs du temps ont été pour quelque ebose dans cette œuvre impie, il faut avouer que les bommes y ont été pour beaucoup. Aujourd'hui que, par un bonheur providentiel, il se trouve sur le trône de France un homme qui semble avoir conçu le plan admirable de nous rendre partout sur le globe ce qui nous appartient, de vastes débouchés et de riches colonies, gardons-nous d'enrayer de si beaux desseins, essayons, au contraire, de seconder son œuvre dans la mesure de nos forces. On comprendrait à la rigueur que, dans un pays comme l'Angleterre, où l'esprit d'aventure est très-développé, il fût bon de modérer cette aideur des lointaines entreprises; mais en France, dans un pays où l'initiative individuelle a si peu de ressort, et que le souverain sollicite en vain à imiter en cela les Anglais; en France, où l'on a taut de peine à risquer ses écus ou sa personne au dehors, n'est-ce pas une imprudence extrême, quand on possède le don de la parole et la pas une impratence extense, quand on possede le don de la faitore et agrace de persuader, que d'étoufier dans son germe le goût qu'une sage pensée s'efforce d'y développer? Ces réflexions, que nous ont inspirées les débats de l'Adresse sur le Mexique, et que nous jetons ici en passant, mériteraient peut-être de plus longs développements; nous croyons qu'il en sortirait un enseignement plus propre à éclairer la démocratie sur ses véritables intérêts, que les plus beaux discours de l'opposition. Toujours est-il que si les Allemands ont compté sur l'appui de notre opposition et sur l'esprit libéral qui l'anime, pour accomplir leur œuvre opposition et au respire floring qui ranna, per avecupir, aussi bien que les Polonais, qu'ils ont compté sans leur bôte. Des paroles, on en sera prodigue; des assurances de sympathie, on n'hésitera pas à les répandre mais quand il s'agira de se mettre à la besogne, on ne trouvera plus personne: "Une guerre pour l'indépendance et l'unité de l'Allemagne une guerre pour l'indépendance de la Pologne l y pensez-vous? Ce serait détourner la France de la poursuite des libertés, ce serait augmenter encore le prestige et la force de l'Empereur! Nous n'avons que faire de songer à l'émancipation des peuples; songeons d'abord à nous émanciper nous mêmes." Polonais et Germains, tenez donc pour assuré que plus on se rapprochera en France du régime parlementaire, plus il y aura de membres de l'opposition, plus il y aura de beaux discoureurs parmi ces membres, et moins vous serez secourus. On parlera peut-être de vous davantage, mais ce seront paroles stériles, parce que, sachant le gouvernement de l'Empereur très-disposé à l'action, on sera porté à le rendre inactif; sachant qu'il aime " les causes justes," on s'efforcera de traverser ses projets; connaissant sa sollicitude pour la gloire du pays, on ne cessera de lui opposer ses intérêts. Pour que l'opposition retrouvat son vieil orgueil national, il faudrait que l'Empereur étouffât le sien; pour qu'elle reprît les ardeurs guerrières d'autrefois, il faudrait qu'elle vît renaître devant elle un gouvernement de paix à tout prix. Il convient de bien se figurer qu'en France l'esprit d'opposition se confond singulièrement avec l'esprit de dénigrement, et que son rôle est beaucoup moins d'éclairer que d'embroniller, de rendre service que de contredire."

Dans le parlement anglais, qui vient de s'ouvrir, lord Derby a fait une véritable immolation de Lord John Russell. Dans un discours beaucoup plus sarcastique que ne l'ont été, en France, ceux de MM. Thiers et Berryer, il a accusé son ancien adversaire d'avoir menacé et insulté tout le monde, pour finir par reculer devant tout le monde. L'Angleterre, a-t-I dit, n'a plus d'alliés: elie a tant proclamé qu'elle ne ferait point la guerre pour des idées, qu'elle n'aura bientôt plus la permission d'en avoir qu'à la condition de les garder pour elle-même, ce qui vaudrait peut-être mieux que de les émettre, pour ensuite les retirer au premier coup de canon. On voit que les rôles sont renversés, et tandis qu'en France l'opposition veut la paix à tout prix, de l'autre côté de la Manche, elle est très-belliqueuse.

En Canada, elle a été, à certains égards, plus pacifique que de coutume, et chose presqu'inouïe dans nos fastes parlementaires, elle vient de laisser voter l'adresse sans ameudement ni division; mais non pas sans débats. Le chef de l'opposition, M. Cartier, a parlé durant près de dix heures dans une même séauce.

La discussion de l'adresse a été interrompue par un ajournement adopté unanimement, à l'occasiou de la mort soudaine du Juge-en-ehef du Bas-Canada. Cette pieuse marque de respect donnée à la niémoire d'un grand homme par nos législateurs au milieu de la lutte, ce uoble et éloquent silence des passions politiques devant une tombe si prématurément ouverte, ont fait une vive impression.

Notre Chronique, commencée par la nécrologie de lord Elgin, se trouve donc condamnée à se terminer par celle de son premier-ministre. Nous n'avons point la prétention de rendre justice à la mémoire du Juge-en-chef dans le peu d'espace qui nous reste : ce que nous allons dire n'est que provisoire et en attendant mieux.

Sir Louis Hyppolite LaFontaine, Baronnet du Royaume-Uni et Commandeur de l'ordre pontifical de St. Sylvestre, est né à Boucherville, en octobre, 1807. Il est mort le 26 février, 1864, et n'était par conséquent âgé que de 56 ans et quatre mois. Ses habitudes laborieuses et sédentaires, et les luttes politiques avaient miné de longue main un tempérament qui était cependant des plus robustes. Il appartenait à une famille de cultivateurs des plus respectables: son aïeul avait été membre du parlement. Il fit une partie de ses études au séminaire de Montréal, et fut reçu avocat à vingt et un ans. Deux ans plus tard, il entrait au parlement.

Le jeune député avait un de ces types napoléoniens qui se font remarquer partout; sa gravité et sa tenue, autant que ses talents et ses succès au barreau, le désignaient déjà comme le successeur possible de M. Papineau, lorsqu'éclata l'insurrection de 1837. Il voulut, à cette époque, prévenir les malheurs qui suivirent, et il descendit à Québec avec M. Debartzch et quelques autres représentants, pour prier lord Gosford de convoquer une nouvelle session du parlement. Compromis, plus tard, par une lettre trouvée parmi les papiers de M. Girouard, et où il parlait ironiquement d'armer les bonnets bleus du nord, il se réfugia en Augleterre, ce qui était un peu ôsé pour un homme accusé de haute-trahison. Bien reçu dans les hauts cercles politiques, il fut informé, par M. Ellice, que ses obscurs ennemis avaient pris des mesures pour le faire arrêter, et il dut se rendre à Paris. De retour au Canada, il fut quelque temps emprisonné pendant la seconde insurrection. Lors de l'union, il releva le drapeau du Bas-Canada et se posa résolument en adversaire de lord Sydenham et de son système. Celui-ei l'éloigna, par la force, du comté de Terrebonne, où M. LaFontaine ne voulut poiut, par humanité, accepter la lutte; mais M. Baldwin sut le faire élire dans le comté d'York. De ce moment data, entre ces deux hommes, cette étroite amitié qui devait avoir tant d'influence sur les événcments subséquents.

"Heureusement, dit un écrivain de la Minerve, le Haut-Canada avait aussi son LaFontaine dans Robert Baldwin, politique à vues grandes et élevées comme lui, distingué par la même générosité de sentiments, le même amour du travail, le même patriotisme, uce admiration également passionnée pour la constitution anglaise, ayant le même désir d'eu voir introduire les principes dans le gouvernement de son pays. De loin, ces deux hommes s'étaient compris, quoique à peu près inconnus l'un à l'autre. La Providence, qui veillait sur nos destinées, semblait les appeler à une action commune, à jeter ensemble les bases d'une société politique réguijèrement organisée et peut-être les fondements d'une grande nation."

M. LaFontaine se retira de la vie publique en 1851. Peu de temps après, il fut fait juge-en-cbef, puis baronnet. Il laisse, de sa seconde épouse, un fils âgé d'un an et demi, qui succède à son titre.

Les funérailles de ce grand citoyen ont été un événement public. Une courte, mais éloquente oraison funèbre, prononcée par Mgr. l'Evêque de Montréal, a retracé les grandes qualités de l'illustre défunt et fait écho à la douleur publique.

M. LaFontaine a publié un ouvrage sur les Bureaux d'enrégistrement et plusieurs brochures sur des questions de jurisprudence ou de politique. Dans les dernières années de sa vie, il s'est occupé de recherches historiques et généalogiques. Il laisse d'importants manuscrits et une bibliothéque considérable, riche surtout en ouvrages rares sur la jurisprudence et sur l'histoire de l'Amérique.

P. S.—Au moment où nous terminons, un télégramme nous apprend l'explosion d'une fabrique de cartouches près de la porte St. Jean, à Québec. La commotion s'est fait sentir à une grande distance. Les soldats employés à la confection des cartouches, au nombre de quinze ou seize, ont été tués, et leurs corps sont mutilés et dispersés de la manière la plus borrible. Le capitaine Mahon, qui se trouvait dans l'édifice, a eu la vie sauve; mais a été gravement blessé. Plusieurs explosions successives ont eu lieu, et l'on a craint pour un grand dépôt de poudre situé à une petite distance. Si le feu s'y était communiqué, il ne serait point resté de Québec pierre sur pierre. On frémit lorsqu'on songe à la possibilité d'une telle catastrophe.

TABLEAU DE LA DISTRIBUTION DE LA SUBVENTION SUPPLÉMENTAIRE AUX MUNICIPALITÉS PAUVRES, POUR 1863.

Comtés.	Municipalités.		fs qui ont porté supplémentaire miné le mou	e et qui en ont déter-	Montant de la subvention annuelle ordinaire.	Montant de la cotisation prélevé.	Montant de la subvention supplémentaire demandé.	Subvention supplémen- taire accordée.
Argenteuil	Mille-Isles	Nouvel établisseme	nt dont les hab	nitants sont panyres	\$ c. 63 54	\$   c.   222   00	\$ c. 40 00	\$   00
66	Township Morin	On y a construit un	e maison d'écc	ole; valeur \$104	. 51 32	280 00	80 00	29 00
66	Chatham No. 1 (Dissid) Gore et Wentworth	Ils sont peu nombre	eux et ont 2 éc	oles à soutenir	. 41 00	106 00	50 00	$\begin{array}{c c} 24 & 00 \\ 29 & 00 \end{array}$
	Ste. Eulalie				89 66	240 00 50 00	80 00	29 00
66	St. Léonard	"	" On ya:	réparé une maison d'école	28 00	72 00	80 00	29 00
"	Chester-Ouest			soutient 3 écoles, etc	. 84 90 . 88 98	$160 00 \\ 195 00$	60 00	29 00 29 00
66	Ste. Clotilde			bâti une maison d'école		65 00	80 00	27 00
"	St. Valère		" On y s	outient 2 écoles, etc		180 00	80 00	27 00
66	St. Médard			" 2 "	150 46	$\begin{vmatrix} 330 & 00 \\ 74 & 00 \end{vmatrix}$	100 00	$\begin{array}{ c c c c c c c c c c c c c c c c c c c$
"	St. Venceslas	"	Onab	onstruit 1 maison d'école	13 78	72 00	80 00	24 00
66	St. Norbert	N	"	. 3	70 30	213 00		29 00
3	Victoriaville Hope	Etablissement pany	lite qui a 2 ma	rs soutenu 2 écoles	112 14	200 00	80 00	29 00
"	Nouvelle	"	et soutient 3	écoles	. 84 18	109 00	40 00	29 00
<i>εε</i>	Matapédiac	" "				64 00 60 00	40 00 60 00	$\begin{array}{ c c c c c c c c c c c c c c c c c c c$
"	Ristigouche	" "	Ct Datit I ill	aison d'école dienne)	1	00,00	00 00	29,00
"	New Richmond	" "	et sontient	4 écoles	170 70	179 00		20 00
66	(Dissid.)	Les syndics soutier	nnent 3 écoles.	outient une école modèle		$\begin{vmatrix} 300 & 00 \\ 221 & 25 \end{vmatrix}$		$\begin{vmatrix} 20 & 00 \\ 20 & 00 \end{vmatrix}$
"	Maria	Cette municipalité	sontient 6 écol	es	206 10			29 00
	Ristigoache (Sauvages.)	Ils sont trop pauvre	es pour pouvoir	payer une contribution.	.   50 00			40 00
Beauce	AylmerSt. Frédéric	Nouvel établisseme	ent qui soutient	t 4 écoles 5 "	97 78	$  \begin{array}{c c} 227   68 \\ 232   00 \end{array}  $	60 00	$\begin{array}{c c} 29 & 00 \\ 29 & 00 \end{array}$
J	Forsyth	66	"	2 "		100 00	11 1 - 1	29 00
"	St. Ephrem	66	"	3 "		173 00		29 00
66	St. Victor	"	"	3 "				$\begin{vmatrix} 29 & 00 \\ 29 & 00 \end{vmatrix}$
44	Aubert-Gallion	Pauvre, soutient 3 &		sés p. la cons, d'une églis	e. 200 10	315 00	100 00	29 00
	Armagh	Municipalité pauvr	e et de création	n récente	. 73 26			29 00 29 00
	St. Ephrem-Soraba St. Bonaventure		et soutient 4	écoles				29 00
"	St. André	La population s'est	accrue de bea	ucoup depuis deux ans		2000 00		29 00
	Bolton (Dissidents.)					181 60 101 69	1	$\begin{array}{c c} 29 & 00 \\ 29 & 00 \end{array}$
	Laterrière		qui soutient a	3 écoles	43 40		11	29 00
	Anse St. Jean	" "		a manqué, l'année dern.				29 00
"	St. Joseph Grande-Baie	" "	qui soutient 2	2 écoles		$\begin{vmatrix} 202 & 25 \\ 167 & 00 \end{vmatrix}$		$\begin{array}{c c} 29 & 00 \\ 29 & 00 \end{array}$
46	Ouiatchouan	"	" 2	) "	45 58	218 00	50 00	29 00
"	Chicoutimi, (Village)					298 00		29 00 29 00
"	Bagotville (Village)	Cette municipalité	soutient 1 écol	e modèle	48 62	850 00 109 65		29 00
"	Hébertville	Nouvelle municipa		t 3 écoles	. 109 62	160 00		29 00
Compton	Winslow-Nord	Nouvelle municipe	litá contanant	4 "	$\begin{array}{c c} . & 104   46 \\ . & 33   58 \end{array}$			
"	Clifton[Hampden	" " "		5 "				29 00
"	Whitton, Marston,	" "		2 "				
"	Newport et Auckland Hereford	" "		3 " 5 "				
"	Lingwick	" "		4 "			40 00	29 00
Champlein	Winslow-Sud	66 66	et pauvre				*	
Champlain	Batiscan		ne sont pas rici lité et pauvre	hes et soutiennent 4 école	s. 121 64 110 66			29 00
Charlevoix	Settrington	Nouvelle municipa	lité et très-pau	vre	. 61 04	18 00	40 00	29,00
66	St. Irénée	Moyens restreints	et soutient 3 éc	oles	112 82		1	29 00 29 00
66	Ste. Agnès		" 4	"			1 1	
"	Petite-Rivière	" "	· ·	"	. 82 30	80 00		
**	St. Fidèle	66 66	" 3	"			40 00	29 00
"	De Sales	Nouvelle municipa	lité et soutient	1 école	45 00	-72  00	40 00	29,00
66 66	De Sales Isle-aux Coudres St. Placide	Nouvelle municipa Cette municip. n'a	lité et soutient	1 école	50 79 14 50 74	230,00	40 00	29 00

TABLEAU DE LA DISTRIBUTION DE LA SUBVENTION SUPPLÉMENTAIRE AUX MUNICIPALITÉS PAUVRES, POUR 1863 — (Suite.)

	-								
Comtés.	Municipalités.	la subv	Motifs qui o ention supplé miné		et qui en ont déter-	Montant de la subvention annuelle ordinaire.	Montant de la cotisation prélevé.	Montant de la subvention supplémen- taire demandé.	Subvention supplémen- taire accordée.
2-Montagnes	St. Canut	On a de faib	les ressources	et l'on so	ontient 3 écoles	\$ c. 93 28	\$ c. 360 00	\$ c. 60 00	\$   c. 29   00
"	St. Colomban	. 66	66	66	" 3 "	101 30	320 00	80 00	29 00
The state of	St. Placide	66	66	66	" 5 "		423 70	80 00	$\frac{29 00}{29.00}$
Dorchester Drummond	St. Malachie		"	"	" 3 "	$ \begin{array}{c ccccccccccccccccccccccccccccccccccc$	$160\ 00$ $400\ 67$	$40\ 00$ $45 00$	29:00
"	St. Frédéric	On a imposé	une taxe de	\$900, pou	r liquider d'anc. dettes.	143 48	642 00	80 00	80 00
"	Wickham	On a peu de					535 00 90 00	100 00	29,00
"	Durham (Dissidents)	"	0.0		ion est éparse ent 13 écoles		472 14	80 00	29 00
"	St. Pierre		"	"	12 "	198 00	814 00	100 00	29 00
Gaspé	Newport	Les contribu	ables de cette	municipa	alité sont pauvres	$ \begin{array}{cccccccccccccccccccccccccccccccccccc$	$\frac{62}{347} \frac{00}{00}$	100 00	25 00 $29.00$
"	Grande-Rivière	On a peu de	ressources et	on y sout	ient de bonnes écoles	141 42	400 00	100 00	40 00
"	Rivière-au-Renard	- 66	66	"		100 84	120 00	00:00	29 00 29 00
"	Cap-des-Rosiers. Monts-Louis	Les moyens	y sont tres-res	streints		$ \begin{array}{c c} 39 94 \\ 22 62 \end{array} $	$\begin{vmatrix} 120 & 00 \\ 97 & 00 \end{vmatrix}$	80 00 20 00	29'00
"	Percé	On y a const	ruit 3 maisons	s d'école.		292 46	500 00		40 00
66	Cap-Désespoir   Isle-Bonaventure	Les contribu	ables sont par	ivies		20 00	60 00		20 00
Hochelaga	St. Louis (Dissidents)	La populatio	n est peu nom	breuse			163 00		20 00
Huntingdon	Huntingdon (Dissidents)	La populatio	n est pauvre	et soutient	1 bonne école	30,00	110 00	40 00	29 00
L'Islet	St. Aubert St. Cyrille	"	66	66	5 écoles		225 00 143 00	80 00	$\frac{29}{29} \frac{00}{00}$
Joliette	St. Ambroise (Dissid.)		"			29 00	100 00	28 00	20 00
Vanana da	Ste. Mélanie	"	"	et soutien	t 5 écoles		495 50		29 00 29 00
Kamouraska	Mont-CarmelSte. Hélène		"	"	2 "	1 0	94 52 200 00		20 00
46	St. Onésime	66	"	66	4 "	. 80 60	174 00	40 00	29 00
Lotbinière	St. Alexandre	"	"	"	6 "		240 00 218 90		201-0
"	St. Gilles		"	"	2 "	97 30	97 30		40 - 41
" Lévis	St. Agapit	On continut	66	LAs: _	1	$\begin{array}{c c} 3870 \\ 18608 \end{array}$	38 70		$\begin{array}{c c} 20 & 00 \\ 40 & 00 \end{array}$
Lévis	St. Lambert				de faibles ressources		$ \begin{array}{c c} 206   00 \\ 96   00 \end{array} $		20 00
Montmagny	Isle-aux-Grues	On a peu de	ressources et	l'on sout	ient 2 écoles	. 68 28	92 00		29 00
Montmorency	LavalSt. Féréol	66	" et l'o	n doit \$3	' 2 '' 24 p. const. 1 mais. d'é	$\frac{69.76}{99.70}$	72 00 97 00		$\begin{array}{c c} 29 & 00 \\ 29 & 00 \end{array}$
Maskinongé	St. Didace.	66	0.		t 5 écoles		202 75		29 00
Nicolet	Ste. Gertrude	66	66 6		· · · · · · · · · · · · · · · · · · ·	160 64	250 00	120 00	$\begin{vmatrix} 29 & 00 \\ 20 & 00 \end{vmatrix}$
"	Ste. Monique No. 2 Blanford	"	••	6 66	2 "	22 38	154 00 56 00		29 00
Outaouais	St. André-Avellin	**		"	5 "	. 173 20	492 00	60,00	20 00
66	Hartwell et Ripon Eardley	Nouveile mu	A A		tir des maisons d'école.		$\begin{vmatrix} 166 & 00 \\ 409 & 00 \end{vmatrix}$	1 1	$\frac{2900}{2000}$
Portneuf	St. Casimir		nir 4 écoles a	vec de fai	bles moyens	. 188,46	202 00		29,00
Pontiac	Cap-Rouge	On a une ba	lance de juge	ment à pa	yer: \$744	. 67 50	100 00		$\begin{array}{ c c c c c c c c c c c c c c c c c c c$
rontiae	Waltham	""	merpante qui	n'a que c	de faibles moyens	. 45 52	$\begin{bmatrix} 400 & 00 \\ 210 & 00 \end{bmatrix}$		20 60
"	Calumet					. 118 70	408 82		29 00
Québec	Litchfield	66	" et no	hâti 2 me	nt érigéeaisons d'école	$\begin{array}{c ccccccccccccccccccccccccccccccccccc$	$\begin{array}{c ccccccccccccccccccccccccccccccccccc$		29 00 29 00
66	St. Dunstan	"	"		isons d ecole		50 00		29 00
Rimovski	" (Dissidents).	66	" et sor	tiont 2 f	alax	57 00	45 00		20,00
Rimouski	Métis. St. Fabien	"	" et sou	itient 3 ec	oles	. 57 00 147 98	$  \begin{array}{c c} 120 & 00 \\ \hline 251 & 30 \end{array}  $	- 0	29 00
66	St. Simon	"		" 7	"	. 136 46	315 15	45 00	29 00
Saguenay	Escoumains	"	"	" 2	"		$ \begin{array}{c c} 120 & 00 \\ 80 & 00 \end{array} $	$\begin{array}{c c} 40 & 00 \\ 40 & 00 \end{array}$	29 00 29 00
St. Maurice	Shaouinigan	"		itient 3 éc	oles		152 00	60 00	29 00
Stanstead	Barford	<b>66</b>	" et nor		"		300,00	50,00	29 00 20 00
	Hatley (Dissidents) St. Antonin	"	or bol		parseoles		$\begin{array}{c c} 130 & 00 \\ \hline 116 & 00 \end{array}$		29 00
66	N. D. du Portage	"	"	" 4		. 101 66	183 91	70 00	29 00
"	St. Eloi St. Modeste	66	"	0	66		195 12 120 00		$\begin{vmatrix} 29 & 00 \\ 29 & 00 \end{vmatrix}$
Terrebonne	St. Jérôme No. 4	On a à liquie				27 58	200,00		40 00
		•							

TABLEAU DE LA DISTRIBUTION DE LA SUBVENTION SUPPLÉMENTAIRE AUX MUNICIPALITÉS PAUVRES, POUR 1863.—(Suite.)

Comtés.	Municipalités.	Motifs qui ont porté à accorder la subvention supplémentaire et qui en ont déter- miné le montant.	Montant de la subvention annuelle ordinaire.	Montant de la cotisation prélevé.	Montant de la subvention sul plémen- taire demandé.	Subvention supplémen- taire accordée.
" "	" (Dissidents) Ham-Nord	On y soutient 7 écoles et l'on a bâti 2 maisons	68 98 173 39	40 00 308 80 2 500 00 184 00 155 00	40 00 25 00 50 00 36 00 50 00 40 00	20 00 29 00 29 00 29 00 29 00

## ANNONCE.

# "JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE"

## "JOURNAL OF EDUCATION."

L'abonnement à chacun de ces journaux est d'une plastem par année et d'un écu seulement pour les Instituteurs et pour les Institutrices.

Ces journaux s'occupent aussi de science et de littérature, et contiennent une revue de tous les événements de chaque mois. Ils ont été mentionnés avec éloge par le jury du Département de l'Education, à l'Exposition de Londres, en 1862, et il a été accordé une MÉDAILLE DE PREMIÉRE CLASSE pour leur rédaction.

On peut se procurer, au Département de l'Instruction Publique du Bas-Canada, la collection complète pour les prix suivants:

Chaque volume cartonné en papier se vend \$1.10; élégant cartonnage LE LIVRE DES ENFANTS, Nouvel Alphabet Français, illustré, -Chaque volume cartonné en papier se vend \$1.10; élegant cartonnage en toile avec vignette en or sur plat, \$1.25; les deux journaux, français et anglais, cartonnés ensemble, \$2. La collection complète de l'un ou de l'autre journal, formant 7 volumes, se donne pour \$7; aux instituteurs, moitié prix, et aux Colléges, Académies, Institutions Littéraires et aux Bibliothèques de Paroisse, \$5. Ceux qui désireraient se procurer des collections complètes f ront bien de s'adresser de suite au Bureau de l'Educations à il vien rocte plus qu'un patit prophe de séries l'année. l'Education, où il u'en reste plus qu'un petit nombre de séries, l'année 1857 étant presque épuisée.

Le journal français se publie à 3000 exemplaires, le journal anglais à 1500. Ils ont l'uu et l'autre une circulation à peu près uniforme dans tout le Bas-Canada, et uu grand nombre d'exemplaires s'expédie à l'étranger.

On ne publie que des annonces qui ont rapport à l'iustruction publique, aux sciences, aux lettres ou aux beaux-arts. Le prix des annonces est de 7 centins par ligne pour la lère insertion et 2 centins pour chaque insertion subséquente.

## PRIMES:

Les éditeurs de journaux qui reproduiront l'annonce ci-dessus, auront droit, pour chaque insertion, à un des sept volumes. Deux insertions leur donneront droit à deux volumes, et aînsi de suite. Il faudra indiquer l'année du volume que l'on désire avoir

La collection complète sera donnée à toute personne qui nous transmettra le montant de vingt nouveaux abonnements.

## Aux Libraires, Inspecteurs et Commissaires d'Ecole. aux Institutions Religieuses et au Public.

LES soussignés ont l'honneur de donner respectueusement avis, qu'ils ont fait acquisition, par voie de vente judiciaire, de la propriété littéraire, ainsi que du fonds, des ouvrages snivants, publiés ci-devant par MM. J. & O. CRÉMAZIE, Savoir :

ÉLEMENTS DE GEOGRAPHIE MODERNE, imprimés sous la direction de la Société d'Education du District de Québec, à l'usage des Ecoles Elémentaires;

NOUVEL ABRÉGÉ DE LA GÉOGRAPHIE MODERNE, par M. l'Abbé Holmes, tout dernièrement revu et corrigé;

TRAITÉ D'ARITHMÉTIQUE, à l'usage des Ecoles, par Jean-Antoine Bouthillier, revu et corrigé.

Ces ouvrages sont approuvés par le Conseil de l'Instruction Publique du Bas-Canada.

#### - AUSSI EN VENTE -

et la

NEUVAINE A ST. FRANÇOIS-XAVIER, (ci-devant publiés par MM. Crémazie,) sur beau papier et papier ordinaire, avec image du Saint: Variété de reliures.

LE MANUEL DES PAROISSES ET FABRIQUES, par H. Langevin LA GRAMMAIRE FRANÇAISE de Lévizac.

LES STATUTS REFONDUS, et autres, etc.

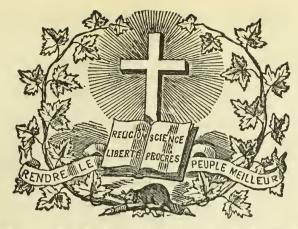
LE LIVRE DE PLAIN-CHANT, publié par l'autorité et sous la direction de Monseigneur l'Administrateur, en deux volumes 8-vo, sera prêt à être livré l'été prochain.

Les soussignés auront toujours en main un nombre d'exemplaires de tous ces livres, suffisant pour remplir tontes commandes sans délai; le commerce et autres acheteurs en gros auront comme ci-devant le bénéfice d'un escompte libéral.

> DESBARATS & DERBISHIRE, Coin des Rues Ste. Anne et Desjardins.

Québec, 16 Janvier, 1863.

Typographie d'Eusèbe Senécal, 4, Rue St. Vincent, Montréal.



# JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Volume VIII.

Montréal, (Bas-Canada) Avril, 1864.

No. 4.

SOMMAIRE.—Science: Les deux abbés de Fénélon (suite).—Compte-rendu du Cours d'Histoire du Canada de l'abbé Ferland à l'Université-Laval, par l'abbé Ferland (suite).—Education: Influence de l'instituteur en ce qui concerne la Religion et la société, par M. A.Lamy.—De l'enseignement de la lecture (suite).—Avis Officiels: Nominations de Commissaires d'Ecole.—Diplomes accordés par les Bureaux d'Examinateurs.—Instituteur disponible.—Dons offerts à la Bibliothèque du département—Partie Editorial. L'école militaire de Québec.—Décision indiciaire.—Extraits des rapports des Inspecteurs d'école (suite).—Re vue bibliographique: Du bon ton et Du bon langage par Mme Drohofowska.—De l'art de la conversation et De la charité dans les conversations, par le Père Huguet.—Bulletin des publications et des réimpressions les plus récentes.—Paris, Londres, Boston, Québec. Montréal.—Petite Revue Monsuelle—Nouvelles et Faits Divers: Bulletin de l'instruction publique.—Bulletin des sciences.

## SCIENCE.

## Les deux Abbés de Fénélon.

(Suite.)

III.

Les Iroquois de Kenté avaient vu des robes noires dans leurs anciens villages et leur avaient entendu prêcher l'Evangile; ils voulurent en avoir avec eux, quoiqu'ils ne fussent pas très-pressés de se faire chrétiens; c'était un moyen de se rappeler la patrie absente : leurs vieillards d'aitleurs avaient besoin d'être consolés; sans la robe noire, les enfants mourants ne pouvaient prendre la grande voie des âmes. Au mois de juin 1668, le chef et les principaux du village vinrent donc à Moutréal prier les MM. du Séminaire de leur accorder des inissionnaires; mais la chose parut si importante, et tellement en dehors des usages, que le Séminaire ne voulut rien décider avant l'arrivée du nouveau supérieur, M. de Queylus, qui venait remplacer M. Souart (1); la réponse fut remise au mois de septembre (2). Au temps marqué, les députés revinrent à la charge

(1) M. Gabriel Souart a trop bien mérité de la ville de Montréal et de tous ceux qui s'occupent de l'éducation pour que nous ne rendions pas ici un juste hommage à son dévouement. Supérieur du Séminaire de cette ville, il y fonda et dirigea lui-même la première école de garçons, vers 1661 (Ms. Viger), école qui a été la source et l'origine première du Collége de Montréal et des nombreuses maïsons où se donne aujourd'hui l'enseignement primaire. Par un sentiment dont les hommes de l'enseignement doivent s'énorgueillir, il faisait ajouter à son nom, comme ses plus beaux titres: "ancien curé de N. D. de cette Ville " et qui a fait les premières escolles dans ce lieu." Le Séminaire de St. Sulpice ferait une chose agréable et en même temps une bonne œuvre, s'il publiait la vie de ce serviteur de Dieu: elle a été écrite par M. Grandet.

(2) Histoire du Montréal, par M. Dollier de Casson, lettre de M. Trouvé.

avec plus d'insistance que la première fois. M. de Queylus, en se rendant à leurs désirs, ne ponvait être embarrassé dans le choix de ses envoyés: les abbés Trouvé et de Fénélon étaient là, tout prêts à partir comme nous l'avons vu. Mgr. de Laval leur donna des instructions et leur traça des règles de conduite pleines d'une rare prudence et qui "font infiniment d'honneur à la main qui les "a tracées, au cœur qui les a dictées" (1). En même temps il écrivit une lettre particulière à M. de Fénélon, pour lequel il semble avoir eu beaucoup d'égards à cause de ses vertus et de son dévouement, et, sans doute aussi, à cause des rapports qui devaient exister entre deux maisons qui s'allièrent quelques années plus tard (2). On ne lira pas sans intérêt cette lettre qui est complètement inédite.

"C'est avec une singulière satisfaction et consolation de notre "âme que nous avons veu la ferveur et le courage avec lequel "vous vous portés à la conversion des nations infidelles et que pour "l'exécution de ce pieux dessein vous nous avez fait connoître les "sentiments que Dieu vous a donnés d'aller, avant cet hyver, dans un lieu situé vers l'entrée plus proche de nous du lac nom-"mé Ontario, coste du nord, pour y travailler à la conversion d'une nation que nous avons appris qui s'y est établie depuis environ trois ans, et y chercher les brebis égarées que cy-devant les "Pères de la Compagnie de Jésus avaient amenées au bercail de "N. S. J. C. Nous sentant d'autre part portez de contribuer de "tout nostre pouvoir et authorité à un zele si saint, et le devoir de " nostre charge nous obligeant de pourvoir aux besoins de ce lieu, " et ne le pouvant faire par nous mesmes pour la trop grande dis-"tance; estant d'ailleurs bien informez de votre suffisance, piété " et bonnes mœurs, Nous vous donnons ponvoir et authorité de tra-" vailler à la conversion de ce peuple, leur conférer les sacrements " et généralement faire tout ce que vous jugerez à propos pour l'é-" tablissement de la foy et l'accroissement de ce nouveau christia-" nisme, et ce autant de temps que nous le jugerons à propos, vous "enjoignant toutesois d'estre subordonné en toutes les de sonctions à nostre bien aymé Claude Trouvé, ptre., que nous associons avec vous pour le même dessein, et de recevoir en tout ce qui "regardera le salut des âmes, la conduite et le pouvoir de luy, vous exhortant surtout de vivre ensemble dans une Ste. union. "Que si par une providence de Dieu, il se présentai! quelque occasion d'escrire à quelques-uns des Pères de la Compagnie de "Jésus qui sont dans les nations Iroquoises, nous vous exhortons " et désirons que vous conferriez avec eux par lettres de toutes les difficultez que vous rencontrerez dans l'administration de vos "fonctions, et que vous vous conformiez à la pratique que les

<sup>(1)</sup> M. le Commandeur Viger, Liste du Clergé. Ces instructions sont aux archives de l'Archevêché de Québec, du Séminaire de Montréal, et dans les Ms. Viger.

<sup>(2)</sup> Pierre de Montmorency-Laval épousa la cousine de l'abbé de Fénélon. C'est la marquise de Laval dont le nom revient si souvent dans la Correspondance de l'Archevêque de Cambrai.

"lumières de la grâce et une longue expérience leur ont fait juger "nècessaire d'étab ir pour conduite de ces nouveaux chrétiens, tant en ce qui concerne l'usage des sacrements, qu'en tout le " reste du spirituel. Mais sur toutes choses nous vous conjurons " de leur faire paraître en toute sorte de rencontre des marques " véritables et sincères du ressentiment très-juste que vous avez " avec nous des grandes obligations dont cette église naissante est " redevable à cette Ste. Compagnie, pour le zèle et les soins conti-" nuels avec lesquels elle a travaillé depuis quarante ans et conti-" nue de faire encore aujourd'hui; la grande bénédiction qu'il a plu " à Nostre Seigr, de donner à ses travaux nous sert d'un puissant "motif pour vous porter autant qu'il est en notre pouvoir, de con-" server toujours une liaison très-étroite et intime union avec les "Religieux Missionnaires de cette Compagnie afin que n'ayant " tous qu'un mesme cœur et un mesme esprit il plaise à N. S. J. C. " le souverain Pasteur des âmes vous rendre tous participans des " mêmes grâces et bénédictions. C'est ce que nous le supplions "très-humblement de vous accorder par ses mèrites, par l'inter-cession de sa très-sainte Mère, du Bienheureux Saint Joseph " Patron spécial de cette église naissante, de tous les saints anges "tutélaires des âmes qui sont sous nostre charge et de tous les saints Protecteurs de ce Christianisme."

"Donné à Québec ce quinzième de septembre mil six cent soixante-huit.

" François, évesque de Petrée."

Munis de leurs instructions, nos deux missionnaires s'embarquèrent à la Chine (1), le deux octobre. Leur voyage ressembla à tous les voyages qu'on entreprenait alors avec les enfants de nos forêts. Manier l'aviron sur le fleuve, porter les fardeaux pour éviter les nombreux rapides, souffrir de la faim, courir le danger d'êire massacré dans un moment d'ivresse, ou abandonné sous le plus léger prètexte; voilà ce à quoi l'on devait s'attendre en mettant le pied dans un canot d'écorce, et c'est ce qui ne manqua point à l'abbé de Fénélon et à son compagnon de voyage. Encore, malgré tous leurs efforts n'avançaient-ils que lentement: l'automne se faisait sentir; la neige commençait à blanchir la terre, quand enfin ils arrivèreut à Kentè.

"A la fin, écrivait M. Trouvé à M. Dollier de Casson, à force de nager, le jour de la fête St. Simon et St. Judes, nous arrivâ"mes à Kenté..... On ne peut pas être reçu avec plus d'amitié que nous reçurent ces barbares, chacun fit tout ce qu'il put."
L'un avait donné la moitié d'un orignal, l'autre les régalait de citrourlles fricassées avec de la graisse, qui furent trouvées excel"lentes." Un pauvre homme apportait quelques poissons qu'il avait eu beaucoup de peine à pêcher; une bonne vieille, par une attention dont nos missionnaires durent apprécier la délicatesse, mettait dans sa sagamité une poignée de sel, senl luxe que lui permit sa pauvreté (2). "Il n'y a rien, ajoutait M. Trouvé, qui "soit plus capable de mortifier un iroquois quand il voit arriver quelqu'étranger dans son pays et qu'il n'a rien de quoi lui présenter; ils sont forts hospitaliers et vont très-souvent convier ceux qui arrivent à leur nation de venir loger chez eux: il est vrai que depuis qu'ils hantent les Européens, ils commencent à se comporter d'une autre façon; mais voyant que les Anglais et les Flamands leur vendent tout jusqu'à une pomme, ils les aiment moins que les Français qui ordinairement leur font présent de pain et autres petites choses qu'ils ont chez eux."

Aussitôt arrivés au terme de leur voyage, nos missionnaires commencèrent leur œuvre de prédication et de régénération. Nous ne possedons malheureusement sur leurs travaux que trè-peu de détails : fidèles à l'esprit de leur maison, ils ne souliaitaient " rien "de plus sinon que tout ce qui s'est passé à Kenté, ne fût connu que de celui à la gloire duquel doivent tendre toutes nos actions." Nous n'avons, pour nous renseigner, qu'une lettre, encore inédite, envoyée en 1672 par M. Trouvé à M. Dollier de Casson. L'évêque de Petrée, qui avait annoncé dans la Relation de 1668 les espérances que lui donnait cette nouvelle mission, aurait désiré que les résultats en fussent connus dans l'intérêt de la religion : "Monseigneur," lui dit M. de Fénélon à qui il demandait des détails pour ajouter à ceux que les Relations publiaient annuellement, "Monseigneur, la plus grande grâce que vous puis-" siez nous faire, c'est de ne rien dire de nous." Nous savons toutefois que l'abbé de Fénélon montra le zèle d'un homme brisé aux fatigues de l'apostolat et de la vie sauvage. Dés le printemps de 1669, il descendait à Montréal dans l'intérêt de sa chère mission, et il remontait au bout de quelques jours avec un nouveau compagnon (1), conduisant lui-même son canot, le traînant dans les portages, souvent ensonce dans l'eau jusqu'aux bras, les pieds déchirés et ensanglantés, toujours gai, toujours actif, amplement récompensé de toutes ces fatigues par le baptême d'un enfant moribond. Arrive à Kenté, il trouve une députation des Tson-nontouans de Gandatsetiagon (2) qui demandait une robe neire. Sans balancer, il s'embarque avec eux et s'en va passer l'hiver dans leur village.

IV.

L'année suivante, il fait un voyage en France (3), nous ignorons pour quel motif. Ce fut peut-être à l'occasion de la mort de son père dont il n'est plus question à partir de cette époque; peut-être aussi pour solliciter des secours qui lui permissent de soulager la misère, parfois extiême, de ses néophytes.

A Paris, il trouva plusieurs membres de sa famille. Son frère cadet, avec lequel on l'a si souvent confondu, puisait au Séminaire de St. Sulpice ces vertus qui ont mis la gloire de l'évêque encore au-dessus de celle de l'écrivain. L'aîné était en faveur auprès de la pr.ncesse Conti (4), et il ne fut sans doute pas étranger aux libéralités que cette sainte princesse, comme l'appelle Mme de Sevigné, fit cette année là-même anx Sœurs de la Congrégation. Mais l'événement principal du voyage de notre abbé fut la reucontre qu'il dut faire de M. de Frontenac chez le marquis de Fénélon, son oncie. Le comte de Frontenac et le marquis de Fénélou étaient frères d'armes : tous deux arrivaient de Caudie (5) où ils s'étaient rendus, le premier désigné par Turenne comme le plus digne de commander l'armée vénitienne (6), le second comme volontaire à la téte de quatre cents gentilshommes (7) : tous deux s'étaient couveits de gloire à ce siège inémorable qui coûta si cher aux vainqueurs. Notre futur gouverneur se lia d'amitie avec l'abbe de Fénélon. Les récits du missionnaire eurent-ils quelque influence sur l'âme ar-dente du guerrier? l'engagèrent-ils à venir dompter les farouches Iroquois, lui qui avait affronte le cimeterre des Turcs? à demander un poste dont les difficultés et l'éloignement convenzient si bien à la grandeur et à l'ambition de son caractère? Ce que nous savons, c'est qu'il fut plus heureux que le comte de Grignan qui aspirait au

- (3) Faillon, Vie de la Sœur Bourgeoys, t. I, p. 212, etc.
- (4) Œuvres de Fénélon, t. 7, p. 392.
- (5) "Candie, capitale de l'île de ce nom, ville très-forte bâtie sur les ruines de l'ancienne Héraclée, se rendit, le 16 septembre 1669, aux Turcs qui la prirent aux Vénitiens, avrès plus de trois ans de siège, pendant lequel ils perdirent plus de 180,000 hommes." (Nicole de la Croix, édit de 1817.)
  - (6) Oraison funèbre du comte de Frontenac. Ms. du Sém. de Québec.
- (7) Voir sur la bravoure de ce digne militaire, ce que disent le cardinal Bausset, Vie de Fénélon, et M. Faillon, Vie de M. Olier.

<sup>(1)</sup> Ce nom venait d'étre imposé à cette ancienne paroisse en même temps que La Salle y tentait un établissement. Exprimait-il une pensée railleuse, une confiance aveugle dans des projets de découverte? nous n'en savons trop rien. Voici comment M. Dollier constate la date de l'appelation sans en donner la cause. "1l faut que nous commencions (de l'automne 1667 à l'automne 1668) par cette transmigration célèbre qui se fit de la Chine en ces quartiers, en donnant son nom pendant cet hiver à une de nos côtes d'une façon si authentique qu'il lui est d'emeuré, si elle nous avait donné aussi bien ses oranges et autres fruits qu'elle nous a donné son nom (quand même nous aurions dû lui laisser nos neiges en la place) le présent serait plus considérable, mais toujours son nom en attendant est-il quelque chose de grand ct fort consolant pour ceux qui viendront au Mont-Royal, lorsqu'on leur appendra qu'il n'est qu'à trois lieues de la Chine et qu'ils y pourront demeurer sans sortir de cette isle qui a l'avantage de la renfermer. (Hist. du Montréal)."

<sup>(2)</sup> Il provenait sans doute des sources salines qui se trouvaient dans les environs. Heriot (Travels through the Canadas, London, 1807, p. 136) prélend qu'on a essayé, mais inutilement, d'employer ce sel pour la conservation des viandes.

<sup>(1)</sup> M. Cicé d'après M. Faillon, Vie de Sr. Bourgeoys; M. d'Urfé d'après la lettre de M. Trouvé.

<sup>(2)</sup> C'est ainsi que M. Trouvé écrit ce nom; mais les cartes de Bellin et de Vogondy mettent Gandatsiagon, Kanatsiakon d'après l'orthographe actuelle. Le Rév. P. Antoine, qui a eu la complaisance de nous fournir plusieurs renseignements, nous apprend que ce mot signifie dans la chaudière (de onatsia chaudière, et de la finale kon dans). On sait que chez nos sauvage la plupart des noms de lieu étaient des noms parlants, indiquant un accident topographique ou un événement passé.

même honneur (8); M. de Frontenac fut nommé gonverneur de toute la Nouvelle-France an commencement d'avril 1672. Il s'empressa, une fois installé à Québec, de donner à l'abbé de Fénélon une marque de l'estime qu'il lui portait.

H. V.

(A continuer.)

## HISTOIRE DU CANADA. (1)

COMPTE-RENDU DU COURS DE M. L'ABBÉ FERLAND, A L'UNI-VERSITÉ-LAVAL.

XXXV.

(Suite.)

Pendant l'hiver de 1652-53, il se passa un petit incident qui touche anx coutumes des nations sauvages. Ces peuples avaient une espèce de droit international dont les prescriptions, pour n'être pas confiées au papier, n'en étaient pas moins fidèlement observées; de même que les droits respectifs des individus étaient réglés par un petit nombre de conventions et de coutumes, de même les rapports de tribus et d'individus à tribus étaient aussi réglés par les lois coutumières.

Deux Français s'étaient introduits dans une cabane d'Algonquins et en avaient enlevé une robe de castor. Ceux-ci, à leur retour, s'étant aperçus du larcin et avant remarqué les indices certains qui leur faisaient voir que le dommage avait été caus c par des Français, allèrent tout simplement, et sans demander justice à per-onne, se placer sur le grand chemin, et attaquèrert les deux premiers Français qu'ils rencontrèrent et les dépouillèrent jusqu'à concurrence de la valeur approximative d'une robe de castor.

Les officiers français firent venir les sauvages et leur firent observer que ceux qu'ils avaient ainsi dépouillés n'étaient point les coupables, et que leur action était un acte d'injustice commis par eux contre des innocents; mais ceux-ci répondirent que c'était l'affaire des autorités françaises de faire rechercher le coupable et de le forcer à indemniser ceux qui avaient été lésés; que, pour eux, ils avaient le droit, en vertu des coutumes sauvages, de se récupérer aux dépens du premier venu, membre de la nation à laquelle appartenait ce même coupable.

Cependant le gouverneur ne voulant pas laisser cette coutume prendre force de loi, dans l'ajustement des contestations qui pourraient s'èlever entre Français et Sauvages, fit remettre les effets enlevés aux deux Français par les Aigonquins, en même temps que, d'antre part, il faisait amplement indemniser ceux-ci de la perte de leur robe de castor et punir les délinquants.

En mai, 1653, un parti de 500 Iroquois qui rôdait dans le voisinage de Trois-Rivières s'empara de la personne du sieur François Crevier de la Mê'ée, qui fut bientôt cependant mis en iiberté. Ce nom de Crevier de la Mêlée merite une mention spéciale. Une sœur de ce même M. de la Mêlée épousa le sienr Pierre Boucher, gouverneur de Trois-Rivières et fut la mère de cette nombreuse famille des Boucher, anoblie plus tard, et dout les membres prirent les noms de divers fiefs, Boucher de Boucherville, Boucher de La Broquerie, Boucher de Labruyère, Boncher de Niverville. Le Sieur Christophe Crevier, père de François Crevier, laissa luimême plusieurs enfants qui prirent aussi les noms de concessions faites à leur famille; Crevier de Saint François; Crevier Duvernay, ancêtre de feu M. Ludger Duvernay, si connu dans le pays; Crevier de Bellerive, ancêtre de M. le Grand Vicaire Crevier.

Au mois d'août, une autre nombreuse bande d'Iroquois vint dans les environs de Trois-Rivières, dans l'intention de surprendre le

(8) Le jour de la nomination de M. de Frontenac, 7 avril, Mme de Sévigné écrivait à sa fille: "Ayez une vue du Canada comme d'un ben qui n'est plus à portée; M. de Frontenac en est le possesseur. On n'a pas toujours de pareilles ressources; mais quoi que votre philosophie vous fasse imaginer, c'est une triste chose que d'habiter un nouveau monde, et de quitter celui qu'on connaît et qu'on aime pour aller vivre dans un autre climat avec gens qu'on serait fàché de connaître en celuici. "On est de tout pays"; ceci est de Montaigne; mais, en disant cela, il était bien à son aise dans sa maison." (Leltres de Mone de Sévigné, édit. de Monmerqué, t. III, p. 7.) Il est facile de prévoir la douleur de Mme de Sévigné si Mme de Grignan était venue au Canada. Que de lamentations et de pleurs! Quelles charmantes lettres cette cruelle séparion nous aurait valu, et qu'il serait intéressant aujourd'hui de voir les hommes et les choses du Canada appréciés par Mme de Sévigné!

fort et de tout mettre à feu et à sang. Le plan de campagne formé par les chefs en cette circonstance montre bien à quel degré de ruse les Iroquois étaient arrivés dans le genre de guerre qu'ils avaient adoplé. C'était le temps où l'on faisait, dans les îles de l'embouchure de la rivière Saint-Maurice, la récolte du mais ; un seul canot iroquois était chargé d'aller parcourir les chemanx pour surprendre quelque femme ou quelque homme et s'en emparer: ce canot devait passer en vue du fort, une fois sa proie saise, afin do réveiller l'attention des Hurons et des Français, pour les engager à la poursuite. Le canot poursuivi devait se diriger vers un endroit de la côte où une embuscade de onze canots était dressée.

On avait placé en même temps dans le bois, en arrière de la ville, une troupe de plusieurs centaines de guerriers et, dans le voisinage de l'embuscade des onze canots, une flottille de canots bien montès. On espérait ainsi attirer les Français et les Hurons par une suite de petits engagements hors du foit et alors on aurait fait marcher sur la ville dégarnie le gros de l'armée iroquoise.

Ce plan, plein d'habileté stratégique, ne réussit pas. Personne ne sortit du fort; le premier canot attendit vainement une proie, et tous ne voyant rien venir s'ennuyèrent et chacun prit son côté. Dans cette suspension d'armes, quelques Hirons, devenus Iroquois, eurent des rapports avec leurs fières de Trois-Rivières. Ur. Huron, associé aux Agniers, avait même une fille dans le fort; le père et la fille se rencontrerent; celle-ci fit pait à son père d'un succès que les Hurons avaient eu à Montréal et de la prise d'un chef iroquois qu'on devait mener prochainement à Québec.

Les Iroquois étaient partout; ils venaient même de faire prisonniers, à Sillery, le Père Poncet et un jeune Français, surpris, alors qu'occupés dans un champ à sauver la récolte d'une pauvre femme dont le mari était récemment mort; et ils avaient réussi à échapper aux Français qui les avaient poursuivis et à conduire leurs deux prisonniers dans leurs pays. D'un autre côté, comme on vient de le voir, ils avaient essuyé une défaite près de Montréal.

On était donc au plus fort de la guerre, lorsque, tout à coup, sans cause apparente, les Iroquois demandérent la paix et suspendirent, du moins à Trois-Rivières où était le gros de leurs bataillons, tout acte d'hostilité.

Le chef huron, Aoualté, qui avait défait les Iroquois, descendait avec son prisonnier et il était arrivé près des Trois-Rivières, lorsque, juste au moment où il disait au chef agnier, son captif, qu'il aurait la vie sauve et que les chrétiens ne faisaient ni souffrir ni mourir leurs prisonniers de guerre, il est environné de canots iroquois qui s'emparent de lui, de son captif et des ses gens.

Le vieil Aouatté fut fort surpris de voir les Iroquois le traiter avec déférence, lui proposer la paix, et le remettre de snite en liberté en lui domant un canot et des armes pour l'engager à continuer son chemin vers Trois-Rivières, avec prière d'y entamer pour eux des négociations de paix.

Les Français firent bon accueil à ces propositions; mais la pre mière condition qu'ils posèrent pour entamer les négociations fut la mise immédiate en liberté du Père Poncet et de son compa-

Les Iroquois expédièrent de suite des canots vers le pays des Agniers pour ramener le Père et le jeune Français. Le jeune homme, qui se nommait Franchetot, avait déjà été mis à mort, après avoir subi bien des tortures an milieu desquelles le bon et brave enfant chantait l'Ave Maris Stella. Le Père Poncet, lui, avait été passé à la file, avait eu un doigt coupé et plusieurs autres doigts brûlés dans le calumet; finalement il avait été donné comme esclave à une vie.lle femme qui le traitait bien et au moment où les envoyés de paix arrivèrent pour réclamer le Père, celui-ci était chez les Hollandais, où la vieille lui avait permis d'aller pour se procurer quelques habits. - Disons en passant que le bon gouverneur d'Orange Van-Culer, et l'excellent Dominus Joannes Megapolensis n'étaient plus là ; ils étaient remplaces par des gens moins généreux qui reçurent mal le bon Père. - Cependant le Père Poncet eut le bonheur de frapper à la porte d'une vieille dame écossaise qui le reçut avec bonté, le logea que que jours, le fit soigner par un médecin et l'habilla à la hollandaise. Le Père revint avec les envoyés de la troupe iroquoise du parti des Trois-Rivières et reparut à Québec affublé des vêtements hollandais d'un bourgeois d'Amsterdam; ce qui amusa quelque peu les

Français, heureux de le voir revenir an milieu d'enx.

La Mère de l'Incarnation dit à propos de ces propositions de paix si inattendues que la Nouvelle-France semble avoir été un pays spécialement gardé par la Providence; c'est justement au moment qu'on semble désespérer de tout, remarque-t-elle, que surgissent des évènements favorables et c'est quand on croit toucher à des temps prospères que viennent les épreuves les plus

sensibles.

#### XXXVI.

On ne sait rien du sort qu'éprouvèrent les compagnons de captivité du Sieur de Normanville, que nous avons vus prisonniers des Onneyouts et des Agniers; mais on trouve, dans les lettres de noblesse accordées pour la seconde fois à la famille Godefroy, en 1685, que le Sieur de Normanville fut brûlé chez les Iroquois.

Des lettres de noblesse avaient été premièrement accordées au Sieur Jean Godefroy, en 1668; mais ces lettres, avant de valoir, devaient être enrégistrées au Parlement de Paris on au Conseil de Québec; or on ne sait si ces lettres furent perdues; mais toujours est-il qu'on ne les trouva plus et que de nouvelles lettres furent accordées à René Godefroy de Tonnancourt, pet it-fils de Jean Godefroy, et que, dans ce document, on dit que ces titres lui sont donnés en récompense des services rendus à la colonie par sa famille et notamment par son aïeul, Jean Godefroy, ses frères et ses dix enfants; et il est spécialement dit que le frère de Jean Godefroy, le Sieur de Normanville, a été pris par les Iroquois et " attaché au poteau et brûlé."

Un autre Monsieur Gedefroy prit le nom de Normanville. Cette famille Godefroy est la source des familles de Tounancourt, de Saint-Paul, de Linctot et de Normanville. Toutes ces maisons canadiennes, comme on le voit, eurent de nombreux descendants.

Une petite digression sur les institutions municipales du temps ne sera pas sans intérêt. On a vu que les villes de Québec, de Trois-Rivières et de Montréal élisaient chacune un syndic, dont les fonctions étaient analogues à celles de nos maires actuels. Journal des jésuites de 1653 nous dit que, cette année, on élut dans les côtes des adjoints au syndic de Québec et voici les circonscriptions désignées dans ce document avec les noms des adjoints élus par les habitants:

Côte Sainte Geneviève, adjoint, M. de Tilly. Côte de Québec, "Côte de N.-D. des Anges," Denis. 66 de la Mêlee. Côte de Beauport, 66 Guil. Pettier. 66 Côte de la Longue-Pointe, " Frs. Bélanger. 66 Pierre Picard. Cap Tourmente, " Côte de Lauzon, Buisson.

La côte de la Longue-Pointe renfermait l'Ange-Gardien et le Château-Richer. Le sieur Buisson, élu adjoint de Lauzon, épousa une sœur du sieur Jean Joliette et il obtint la concession de ce petit fief de Vincenues, inclus aujourd'hui dans la paroisse de Beaumont: de là son fils et son petit-fils prirent le noin de Buisson de Vincennes. Un des descendants de cette famille alla servir dans la Louisiane et fut chargé du commandement d'un petit fort de l'intérieur qui tomba au pouvoir des Sauvages, malgré l'héroïque défense du commandant Buisson de Vincennes et de sa petite troupe. Le lieu prit du nom du brave officier le nom de Vincennes et c'est aujourd'hui le site de la capitale de l'état de l'Indiana qui a conservé, en devenant une ville importante, ce nom tout canadien de Vincennes.

Nos villes du Canada n'étaient pas considérables à cette époque de 1653; Ml c Bourgeois, arrivée cette année, dit n'avoir remarqué que 5 à 6 maisons dans la Haute-Ville et deux magasins dans la Basse-Ville. On peut dire qu'il y avait en tout alors dans l'étendue de Québec environ 20 maisons; mais elles étaient nombreusement

A la suite des événements extraordinaires que nous avons racontés plus haut, l'armée iroquoise se débanda. Plusieurs chefs iroquois suivirent de près le vieux chef Aouatté, à Québcc, pour

traiter des conditions de paix.

Les Agniers paraissent avoir été engagés à demander la paix par l'attitude prise par les autres tribus iroquoises des Onnontagués des Onneyout's des Goïogouins et des Tsonnontouans. Les Agniers étaient les plus voisins du Canada et des colonies hollandaises et ils traitaient facilement et directement avec les Hollandais ; il n'en était point ainsi pour les autres tribus qui auraient eu béaucoup plus d'avantages à venir directement traiter avec les Français, en suivant le grand fleuve, que de transporter par terre ou au moyen de nombreux portages leurs effets, pour l'aller et le retour. De plus, les tribus iroquoises de l'Ouest étaient en guerre avec la nation des Eriés: cette nation, qui ne comptait que 2,000 guerriers à peu près, était très-redoutable par la bravoure et l'habileté de ses guerriers qui étaient les meilleurs archers de toute l'Amérique.

Ce furent donc les Onnontagués, habitants des bords du lac Onnontaga (dans l'état actuel de New-York) qui d'abord parlèrent de paix et envoyèrent des ambassadeurs à Québec. Les Agniers,

il est probable, furent entraînés à demander la paix un peu malgré Quoiqu'il en soit, les ambassadeurs furent bien reçus, bien qu'on n'eût pas beaucoup de confiance dans la bonne foi des

Iroquois.

Les ambassadeurs arrivèrent à temps pour être témoins d'une grande cérémonie religieuse, à l'occasion d'un jubité. Depuis l'origine de la colonie, les Pères Jésuites avaient joui de tous les ponvoirs spirituels suffisants; mais une nouvelle question se présentait; il s'agissait de recevoir les vœux d'obéissance de reli-gieuses à qui on avait à accorder la vêture, et il fallait que ces vœux s'adressassent à un chet hiérarchique. Le Père Vimont, supérieur des Jésuites, s'adressa à Rome, et il fut décidé que l'Archevêque de Rouen était le chef ecclésiastique de la Nouvelle-France. Le premier acte d'autorité de l'Archevêqne de Rouen fut de faire publier, au mois d'août 1653, un jubilé qui fut célébré peu après. Ces fêtes du jubilé, auxquelles assistèrent les ambassadeurs

agniers et onnontagués eurent lieu avec toute la pompe possible. La population de toute la colonie pouvait être alors de 2,000 âmes, et on réunit à Québec pour les fêtes du jubilé 400 miliciens qui assistèrent en armes à la procession du Saint-Sacrement. Les Sauvages étaient émérveillés de tout ce qu'ils voyaient; mais ce qui les étonnait le plus c'était les religieuses, ou, comme ils les

appelaient, les filles blanches.

Les Français désiraient la paix ; les guerres continuelles épuisaient la colonie et empéchaient les colons de jouir en paix de l'abondance que pourrait leur procurer leur travail dans un pays nouvean, fertile et plein de ressources de toutes sortes, comme le remarque la Mère de l'Incarnation. D'un autre côté, les Iroquois étaient fatigués de ces guerres qui avaient fait périr un grand nombre de leurs guerriers, et probablement que, depuis plusieurs années, les vieillards eussent conclu la paix, si ce n'eût été des imprudences et de l'insubordination des jeunes gens. Dans cette répu-blique sans ordre des Iroquois, il était difficile d'obtenir l'obéissance de la part d'une jeunesse sans foi ni loi, livrée à tous ses caprices et à tous ses mauvais instincts. Toutes ces considérations expliquent bien cette détermination soudaine prise par les chefs iroquois et la promptitude des Français et des Hurons à entrer en négociation avec un ennemi si astucieux et si perfide.

Dans l'automne de 1653, M. de Maisonneuve, absent depuis deux ans, revint avec une centaine de colons destinés à remplacer ceux que la guerre avait moissonnés et à renforcer sa colonie de Monttréal.— Mile Mance avait reçu 40,000 francs de Madame de Bullion pour son hôpital: elle crut qu'il importait de consacrer la moitié de cette somme à aider M. de Maisonneuve dans ses efforts pour recruter des colons et celui-ci obtint le consentement tacite de la donatrice à cet effet. Le gouverneur de Montréal avait donc levé des hommes dans l'Anjou et le Poitou et, après une traversée dans laquelle il avait perdu huit de ses colons, il arriva à Québec avec une centaine d'hommes.

Avec M. de Maisonneuve arrivait au Canada une sainte fille dont le nom ne doit être prononcé dans ce pays qu'avec vénération : Mlle. Marguerite Bourgeois. Mlle Bourgeois était née à Troie, en Champagne, et elle avait vécu chez la sœur de M. de Maisonneuve: c'est là qu'apprenant des nouvelles du Canada, elle forma le projet de venir se consacrer à Dieu sur ces lointains rivages. Elle faisait partie d'une congrégation de filles formée par les religieuses de la Congrégation Notre-Dame; cette sociélé existe encore à Paris à l'établissement dit des Oiseaux, fondée par le vénérable Père Fourrier; elle se consacrait et se consacre encore à l'éducation des filles.

Mile Bourgeois venait en la Nouvelle-France pour s'y consacrer à l'éducation des jeunes filles et elle fut la fondatrice d'une maison

dont les succursales couvrent aujourd'hui le pays.

M. de Lauzon anrait bien voulu engager M. de Maisonneuve à laisser à Quétec une partie de ses colons; mais celui-ci, comme la première fois qu'il mit le pied en ce pays, répondit qu'il n'était que l'agent d'une Compagnie et le chargé d'affaires de personnes qui lui avaient ordonné de consacrer tous les moyens mis à sa disposition au progrès exclusif de la colonie de Montréal, et il se rendit à son poste avec son monde.

En même temps que les ambassadeurs onnontagués et agniers venaient à Québec pour y traiter de la paix avec les Français, ils s'employérent secrètement à tâcher de convaincre les Hurons de les joindre et de remonter avec eux pour aller habiter leur pays, afin de ne faire, comme ils disaient dans lenr langage figuré, qu'une seule cabane. Dans cette négociation avec les Hurons, les Agniers et les Onnontagués se faisaient opposition, car chaque tribu voulait avoir les Hnrons. Ceux-ci, ne sachant trop que penser de ces

propositions, profitèrent des formes interminables des négociations

sauvages pour ne pas donner de réponse de suite.

Les ambassadeurs iroquois reprirent la route de leur pays aux approches de l'hiver. Les Huions étaient fort embarrassés et ils s'adressèrent à M. de Lauzon et au Père Supérieur des Jésuites pour en recevoir des conseils: le chef qui parla le premier commença ainsi son discours :- "Il nous est venu des présents de la " profondeur des enfers; ils nous ont été remis par un démon, au " milieu d'une nuit obscure, et ces présents nous font peur."

Que voulaient en effet les Iroquois ; était-ce un piège tendu pour se venger des récents succès qu'avaient obtenus les Hurons ?-Les pertes essuyées par les Iroquois et les guerres qu'ils étaient encore sur le point d'entreprendre, les rendaient-ils véritablement et sincèrement désireux de s'agréger les Hurons ?- On n'en sait rien. Ces propositions des Iroquois furent renouvelées aux Hurons pen-dant les années 1653 et 1654 et, d'ordinaire, séparément par les Onnontagués et les Agriers; ce qui mettait entre ces deux tribus une certaine jalousie et beaucoup de mauvaise humeur. Les Hurons, sans répondre d'une façon décidément négative, n'acceptèrent pas ces propositions dans lesquelles ils n'eurent jamais confiance.

Dès le printemps de 1654, malgré les négociations pendantes, les Agniers firent une incursion à Montréal et s'emparérent de la personne d'un jeune chirurgien qui s'était nn peu éloigné pour faire la chasse au castor. Les Onnontagués, à qui on se plaignit de cet acte d'hostilité, envoyèrent des canots qui ramenerent sain

et sauf le jeune chirurgien.

Les Onnontagués paraissent avoir voulu sincèrement la paix et l'alliance des Français; ils firent demander à Québec qu'on leur envoyêt des députés jésuites. Le Père LeMoine partit alors avec les envoyés onnontagués, pour aller représenter Ononthio au pays des Iroquois. Le voyage fut henreux ; il rencontia chez les Iroquois un grand nombre de ses anciens néophytes du pays des Hurons et de chrétiens auxquels il parla de Dieu et des anciennes missions

Le Père se rendit au principal village onnontagné par la rivière Oswégo, et il fut accueilli par des festins et des discours. Il choisit sa cabane dans la tribu et par cela même il devenait cousin de tout le monde. La paix fut ratifiée et le Père LeMoine promit d'engager Ononthio à envoyer des missionnaires et des Français

pour résider au milieu des Iroquois.

En passant près d'un petit lac à demi desséché, situé près d'Onnondaga, les sauvages dirent au Père LeMoine que ce lac était la demeure d'un Manitou qui rendait l'eau puante et mauvaise. Père alla visiter ce lac, il en goûta les eaux et trouvant qu'elles étaient fortement salées, il en fit évaporer un peu et en retira un sel d'une assez bonne qualité. C'est ainsi que le Père Le Moine découvrit alors les salines qu'on exploite aujourd'hui dans l'état de New-York et qu'il signalait dans son rapport aux autorités

françaises comme importantes.

Au moment où le Père LeMoine était parti pour le pays onnontagué, il y avait des Agniers à Québec : ceux-ci furent tres-mécontents de cette ambassade qui commençait par les Onnontagués moins rapprochés des Français qu'eux mêmes, par la position de moins rapproches des Français qu'eux memes, par la position de leur pays. Un chef agnier vint trouver M. de Lauzon et lui tint à peu près ce langage: — "Est-ce qu'on pénètre dans une cabane "par le toit et non par la porte?—Vraiment tu n'as pas d'esprit; "car si tu avais de l'esprit, tu aurais pris le chemin le plus court "pour arriver chez nous! Tu serais entré par !a porte chez les (Lauzon et la lauzon et la lauzon et la lauzon et la lauzon de la lauzon et la lauzon et la lauzon de la lauzon et la lauzon et la lauzon de la lauzon et lui tint à peut pays. La lauzon et lui tint à peut pays. La lauzon et lui tint à peut pays et la lauzon et lui tint à peut pays et la lauzon et lui tint à peut pays et la lauzon et lui tint à peut pays. La lauzon et lui tint à peut pays et la lauzon et lui tint à peut pays et la lauzon et lui tint à peut pays et la lauzon et lui tint à peut pays et la lauzon et lui tint à peut pays et la lauzon et lui tint à peut pays et la lauzon et lui tint à peut pays et la lauzon et lui tint à peut pays et la lauzon et lui tint à peut pays et la lauzon et lui tint à peut pays et la lauzon et lui tint à lauzon et lui t "Iroquois? Est-ce que nous ne sommes pas tes voisins et est-ce " qu'il ne faut pas passer chez nous pour aller dans les cautons."-M. de Lanzon ne fit point attention à ce discours et endura même les insolences des Agniers afin de ne pas compromettre les intérêts de la paix.

(A continuer.)

## EDUCATION.

## Influence de l'Instituteur en ce qui concerne la Religion et la Société.

(Extrait d'une lecture faite devant l'Association des Instituteurs à l'Ecole Normale Jacques-Cartier, par M. A. Lamy.)

Il est dans le monde une humble situation, mais dont l'importance est maintenant reconnue de tous les hommes, c'est celle de l'instituteur.

Sa mission, suivant plusieurs auteurs, est un apostolat: elle prépare à l'avenir une jeunesse qui, bien dirigée, formera une génération capable de marcher vers sa prospérité et son bonlieur, en rejetant toutes mauvaises doctrines dont le veniu gâte les esprits et flétrit les intelligences.

Pour arriver à ce degré de perfection, il faut que l'instituteur déploie toute l'activité possible pour inculquer dans l'esprit de ses élèves des principes de religion et de morale.

Mais avant tout, il faut qu'il possède, et dans son école, et dans ses rapports avec le public, les vertus et les qualités qui font l'or-nement de l'homme probe et intègre. (1) Ces vertus sont, savoir :

10. La gravité qui règle notre extérient conformément à la modestie, à la bienséance et au bon ordre ; elle est indispensable pour s'attirer l'estime et la confiance de ses concitoyens.

20. La prudence qui nous fait discerner et employer les moyens propres, soit à nous conduire à la fin que nous nous proposons, soit à éloigner les obstacles que nous rencontrons pour y arriver.

Elle consiste aussi à se modérer dans les occasions que l'on auraii d'agir précipitamment, et cela, afin d'avoir le temps de réfléchir sur les suites de l'action qu'on est porté à faire et d'examiner de sang-froid, si l'on doit s'en applandir ou s'en repentir. Les motifs les plus impérieux obligent l'instituteur de pratiquer cette vertu, sans laquelle tout son travail est infructueux et souvent repréhensible. En effet, il est constamment sous le regard attentif de tous ses coparoissiens qui observent toutes ses démarches, jugent ses actes et ses paroles et s'en entretiennent entre

eux. "Sans la prudence, dit Socrate," il n'y a pas de vertus com-

30. La sagesse qui nous fait estimer les choses à leur juste va-

leur et agir en conséquence.

Or, c'est la sagesse qui inspire à l'instituteur l'amour de ses fonctions; qui lui fait apprécier les avantages spirituels et temporels qu'il se procure à lui-même en se livrant à l'œuvre difficile de l'éducation de la jeunesse; c'est elle enfin, qui lui fait supporter avec un courage, souvent héroïque, les différents revers de sa posi-

40. La piété qui nous fait acquitter de nes devoirs envers Dieu. Aucune vertu ne semble plus utile à un maître, puisqu'il est app lé à former les mœurs des enfants qui lui sont confiés dans un âge tendre où les moindres impressions, particulièrment les mauvaises, influent tellement sur leur esprit, qu'elles s'y enracinent et n'en disparaissent que très-difficilement. Il faut donc, pour conduire ses élèves dans la voie du salut, qu'il invoque l'assistance divine, sans laquelle sa parole ne serait, comme dit l'apôtre, qu'un airain sonnant ou une cymbale retentissante qui ne produirait aucun effet sur leur âme.

50. L'humilité.-Cette vertu combat directement l'orgueil, qui ne devrait jamais paraître dans l'esprit de celui qui, tous les jours, se trouve pour ainsi dire obligé de se plier, tout en conservant une certaine dignité, aux caprices et aux exigences des enfants qu'il instruit et de leurs parents.

L'humilité rend l'instituteur très-respectueux envers toutes personnes d'autorité, dociles à leurs avis, très-affable à l'égard de ses confrères, agréable à tout le monde et modeste dans ses paroles.

60. La patience.-L'homme qui s'arme de cette vertu, se soutient dans les plus grands combats et remporte presque toujours la victoire.

Loin d'être une marque de faiblesse, elle est précisément le caractère des grandes âmes, de celles qui sont réellement fortes. Elle nous fait oublier le mépris et la haine de nos ennemis, nous prescrit le bien que nous devons leur faire, et nous interdit toute vengeance. Sans cette vertu, si essentielle à l'instituteur, que deviendrait-il, lui, si souvent en proie à la calomnie de ses persécuteurs?

La patience est amère, mais son fruit est doux.

70. La constance qui nous fait supporter les adversités sans éprouver le moindre découragement.

L'instituteur qui n'a point cette éminente vertu manque souvent d'activité et son inconstance est un grand obstacle aux progrès de l'instruction ; et d'où vient cette inconstance ? de ce qu'il ne se dévoue à l'enseignement que dans des vues uniquement matérielles

80. La fermeté qui prescrit au maître une vie conforme à la civilité chrétienne et domestique.

En quelque compagnie qu'il se trouve, il doit toujours avoir de-

<sup>(1)</sup> Voyez Les douze Vertus d'un bon maître, par le fondateur des écoles Chrétiennes, petit volume que chaque instituteur devrait posséder, et dont cette partie de la lecture de M. Lamy est un excellent résumé.

vant les yeux ses nombreux devoirs, et ne jamais céder anx instigations de ses amis, lorsqu'il croit manquer aux obligations dont il est rigoureusement obligé de s'acquitter, mais demeurer ferme et inflexible.

90. La donceur qui doit être exercée par tous les hommes est une vertu si recommandable que l'instituteur qui en est doué réussit toujours mieux à se faite estimer de ceux avec qui il vit, et il se fait tellement aimer par ses élèves qu'il peut façonner leurs cœurs comme la cire.

10. La vigilance qui produit le plus grand bien non-seulement parcequ'elle réprime le désordre aussitôt qu'il se manifeste, mais

encore et surtout parcequ'elle le prévient.

Ainsi l'instituteur doit donc éviter tout divertissement défendu ou même suspect, ne pas recevoir dans sa maison ces personnes dont la conduite est blâmable ou capable de jeter dans l'imagination des jeunes gens de mauvaises impre sions, dont les consequences leur sont souvent funestes; n'y jamais permettre de discours impies et s'éloigner des compagnies qui s'en entretiennent, s'il ne peut lenr imposer silence.

110. Le zéle.-L'homme zélé travaille avec une si grande ardeur à l'avancement de tout ce qui contribue à faire le bonhenr de ses sembiables, que partont on le reconnaît. Il est infatigable. La bonne opinion que le public a de lui ne l'écorgueillit pas, mais

Cette veriu exige donc que l'instituteur consacre jusqu'à ses veilles pour s'acquérir une bonne réputation, afin qu'il soit digne de

l'emploi honorable qu'il exerce.

Le zèle qui ne souffre rien qui puisse rendre les conversations dangereuses, impose à tons chrétiens l'obligation d'y défendre la foi, les ministres de la religion, les magistrats, enfin tous les supérieurs ecclésiastiques et civils qui y sont si souvent attaqués par des hommes imbus de mauvais principes et de préjugés.

120. La générosité qui ne connaît pas de borne au cœur de l'homme bienfaisant, servit-elle limitée dans celui de l'instituteur? Il doit donc se faire un plaisir de concourir au bien-être de ceux qui réclament ses services sans jamais leur laisser voir de l'im-

patience ou de l'humeur.

Enfin, il est une obligation qui doit être regardée comme le sceau de toutes les vertus qui, sans elle, n'opérent aucun bien, c'est celle de donner constamment le bon exemple.

L'instituteur doit donc être pour ses élèves et pour leurs parents

un sujet continuel d'édification.

Ah! s'il arrivant que sa conduite fût pour ses éléves un écueil contre lequel se briserait leur innocence; que ses paroles ou ses actes portassent à soupçonner qu'il a dans le cœur quelque affection illegitime, quel mal ne ferait-il pas? et quelle malédiction n'appellerait-il pas sur sa tête? C'est sur lui que s'accomplirait cette menace foudroyante prononcée par la Vérnté même: "Mal-heur à qui scandalise un de ces enfants," et sa réputation serait pour toujours perdue.

Guidé par de tels principes, l'instituteur ne peut manquer de rencontrer l'approbation du peuple canadien qui, soyons en certains,

porte avec anxié!é ses regards sur lui.

Qu'il soit bien convaincu de la grande responsabilité dont il est chaigé; c'est sur lui que retomberait une grande partie de l'indi-gnation du Bas-Canada s'il fallait, par un manque d'énergie de sa part, que notre nation dégénérat ou perdît la moindre parcelle de

Oh! je m'arrête! cette crainte ne doit point troubler mon esprit: je vois flotter, au-dessus de ma tête, l'étendard de la nationalité, où je lis ces paroles remarquables; d'un côté: Rendre le peuple meil-leur, et de l'autre: Labor omnia vincit.

Jetons un coup d'œil sur notre industrie agricole, et admirons ses progrès réalisés depuis dix ans surtout.

Le succes obtenu est tellement évident qu'aujourd'hui, nous avons des fermes dont les produits rivalisent a vec ceux de l'ancien monde. C'est en faisant l'application des connaissances agricoles qu'on

a pu obtenir ces résultats.

En bien! l'instituteur, dont la noble vocation est de travailler au bonheur de ses frères en s'appliquant avec beaucoup d'empressement à leur procurer toutes les connaissances nécessaires aux besoins de la vie, doit donner beaucoup d'attention à l'enseignement de l'agriculture qui est l'occupation des parents de la plupart de ses éleves.

C'est pour cette raison que cet enseignement fait maintenant partie du programme des diverses matières à enseigner dans nos

écoles.

Quand les élèves en auront appris les principales notions, ils pour-

ront graduellement les faire mettre en pratique dans leurs familles, en aitendant qu'ils puissent utiliser leurs connaissances; et, lorsqu'ils seront parvenus à cet âge, ils s'empresseront de cultiver eux-mêmes le bien paternel, l'amélioreront, et leur plus agrèable occupation sera de tenir les mancherons de la charrue et de défricher les terres qui les attendent. Ainsi, ces enfants qui, par leur habileté, acquise dans nos écoles, auront angmenté la fortune de leurs parents ne seront plus dans la triste nécessité de s'expatrier.

Alors, nos forêts vierges se coloniseront d'une nation homogène, et notre jeunesse y trouvera la récompense qu'elle aura méritée.

Mais pour donner à cette jeunesse tout le dévouement qu'elle doit avoir pour embrasser la colonisation, son seul refuge, et la convaincre que c'est un malheur pour elle et pour nous d'émigrer aux Etats-Unis, où nos meilleurs jeunes gens épuisent leur santé, et souvent, perdent ce qu'ils ont de plus cher, leur foi, saisons-lui apprendre l'histoire du Canada et celle des Etats-Unis, dont l'époque la plus intéressante et la plus lugubre est celle que nous avons à enrégistrer tons les jours.

Le jeune Canadien, après avoir parcouru l'histoire de son pays, s'être arrêté sur certains traits dont le seul récit remplit l'âme d'enthousiasme, se hâtera de s'emparer de nos terres incultes avant qu'une autre main ne vienne exploiter cet héritage que nous ont

laissé nos ancêtres.

Quand il aura lu l'histoire de nos voisins, qu'il anra suivi toutes les vexations essuyées par ces pauvres Canadiens (au nombre de plus de deux cent mille) qui résident paimi eux, il n'ira peut-être pas, comme la plupart d'eux, les yeux fermés, se faire exploiter dans la guerre qui déchire la République américaine.

Continuellement exposés à laisser leur vie sur le champ de bataille, et voyant tomber à leurs côtés leurs compagnous, ces compatriotes gémissent sous le joug de cette horrible servitude dont les nouvel es déplorables font, tous les jours, verser des larmes aux

parents de ces infortunés.

La colonisation est donc d'une importance vitale, puisqu'en donnant de l'extension aux établissements de nos vastes territoires, elle garantit la sûreté de nos droits et de nos libertés. Il faut donc et avec empressement aider ces bons citoyens qui, courbés sous le poids des années, et semblables à l'octogénaire qui, à ce grand âce, plantait des arbres dont il ne devait point goûter les fruits, nons préparent un bonheur dont ils ne jeuiront jamais, et voient même blanchir leur tête avant que de recevoir l'appui suffisant d'un peuple éclairé.

Imitons leurs g'orieux exemples, si nous voulons marcher sur leurs traces, et, par là, mériter de leur succéder dans cette voie de

prospérité.

Que de gloire n'avons-nous pas à rendre à ces vieux pionniers et à la mémoire de ces généreux athlètes qui ont vieilli dans une lutte continuelle contre des agressions causées par l'ignorance !

Mais puisse le ciel ramener à leur foyer natal ces pauvres frères canadiens qui, éloignés sur une terre étrangère, pleurent le jour où

ils laisserent leur patrie! Toutes ces considérations ne doivent-elles pas réchauffer nos sentiments nationaux et nous faire aimer notre pays?

Oh! quel est le Canadien qui ne l'aimerait pas, après l'avoir contemplé?

Tournons nos regards vers ces belles campagnes qui se déroulent à perte de vue.

Quoi de plus digne d'admiration que cette belle et grande chaîne de montagnes des Laurentides dont la cime azurée semble

se confondre avec le firmament? Et le St. Laurent le cède-t-il en rien aux plus beaux fleuves du monde? Quoi de plus enchanteur, de plus majestueux que ce beau

fleuve dont les eaux limpides arrosent une des plus belles vallées de l'Amérique septentrionale!

Le St. Laurent qui traverse le pays d'un bout à l'autre, ne lui promet-il pas une heureuse destinée, et l'aspect grandiose des beautés dont la nature a doté cette belle colonie, ne dois-il pas nous engager à la rendre imposante par sa colonisation, sa civilisation et son commerce?

A. LAMY.

### De l'enseignement de la lecture.

(Suite.)

III. - Développement de l'intelligence et éducation morale.

Il y a entre l'étude du langage et le développement de l'intelligence un tel rapport qu'il serait en quelque sorte possible de traiter ces deux points ensemble. Cependant le but n'est pas le même dans tous deux, et l'un est plus étendu que l'autre. D'ailleurs, dans l'instruction primaire, et il faudrait dire dans toute l'éducation, le développement moral doit toujours accompagner le développement intellectuel. C'est sous ce double point de vue que nous devons maintenant envisager l'enseignement de la lecture.

Pourquoi les enfants fréquentent-ils les écoles? Est-ce simplement pour apprendre à lire, à écrire, à compter? Ce serait singulièrement restreindre l'objet de l'instruction primaire, et les instituteurs seraient à bon droit blessés si on voulait les réduire à n'être que des espèces de machines à apprendre ces premiers éléments.

Il est évident qu'un enfant va à l'école pour s'instruire, en général, et pour se préparer à mieux remplir sa destination dans le monde, en y tirant tout le parti possible de l'instruction qu'il aura acquise. Mais, sans le développement de l'intelligence, comment tirer parti de ce qu'on peut savoir? Comment même savoir quelque chose autrement que d'une manière machinale, et, pour nous en tenir à la lecture, à quoi sert de savoir lire si on ne comprend pas ce qu'on lit, et comment le comprendre sans une certaine culture de l'intelligence?

Pourquoi tant de personnes, hommes ou femmes, qui ont aporis à lire ne lisent-elles plus après avoir quitté l'école? C'est que, leur intelligence n'ayant pas été assez exercée, elles lisent sans comprendre, ou du moins, comme elles ont beaucoup de peine à comprendre, la lecture est une fatigue pour elles, et elles cessent

de lire: d'où les accusations portées contre les écoles.

On se fait illusion en croyant que la culture de l'intelligence résulte de la lecture seule; quelques amis de l'instruction primaine ont semblé croire pendant un temps qu'il suffirait d'apprendre à lire au peuple pour le rendre plus intelligent, plus motal et plus heureux. Ce pent être à beaucoup d'égards une conséquence de la lecture; mais persnadons-nous bien que ces résultats ne seront atteints qu'à la condition de faire de cet enseignement un moyen de développement intellectuel et moral. Cet enseignement doit en conséquence être accompagné d'exercices ayant spécialement

cc double développement pour objet.

Quelques maîtres tournent au sujet de la lecture dans un cercle vicieux. Ils pensent que les enfants doivent savoir lire pour qu'on puisse leur apprendre quelque chose, et que jusque-la, il n'y a rien à faire avec eux. Cette erreur exerce sur nos écoles une in-fluence très-fâcheuse. Sans doute la lecture est un des principaux moyens donnés à l'homme pour s'instruire, mais ce'n'est pas le seul. Avant que l'instruction primaire fût aussi répandue qu'elle l'est aujourd'hui, que de personnes ne trouvait-on pas pas qui jamais n'avaient appris à lire, et dont l'intelligence était cependant très-developpée, qui même savaient beaucoup? C'est qu'elles s'étaient trouvées placées dans d'heureuses circonstances où leurs facultés avaient pu s'exercer. Les maîtres qui croient qu'il faut avant tout savoir lire pour apprendre quelque chose, et qui en conséquence différent de rien apprendre à leurs élèves jusqu'au moment où ils savent lire, ne s'aperçoivent pas que, par là, ils retardent leurs progrès même en lecture. Nous avons en effet démontré prézédemment que, si la lecture est un moyen d'instruction, le développement de l'intelligence est ce qui hâte le plus les progrès dans ce! art. D'après cela, et dans l'intérêt même de cet enseignement, il convient d'y associer autant qu'on peut un large développement de l'intelligence.

S'il est une vérité dont on doive être bien convaincu, c'est que, sans ce développement, l'instruction primaire est presque entièrement dépourvue de valeur. En même temps il faut non moins se convaincre que la culture de l'esprit ne lésulte pas nécessairement de ce qu'on peut apprendre à l'école. Ce n'est point par exemple une conséquence nécessaire de l'écriture qui est un art purement manuet. Ce ne l'est pas non plus de l'orthographe ni du calcul; car que d'élèves d'une intelligence assez bornée mettent passablement l'orthographe, tandis que d'autres plus instruits commettent souvent des fautes nombreuses. De même le calcul, s'il consiste en opérations machinales, n'apprend rien à l'esprit, comme on en a la preuve dans ces élèves qui font avec facilité de longues opérations, et qui ne sont pas en état de résoudre la moindre question. Quant à la lecture, l'expérience prouve malheureusement qu'on peut apprendre sans que l'esprit et le cœur y gagnent rien. C'est ce qui a lieu par exemple si l'on n'est exercè qu'au mécanisme

de la lecture.

Cessons donc de croire que l'esprit et le cœur se forment parce qu'on acquiert pratiquement la connaissance de tel ou tel art. Aucune étude n'est par elle-même un moyen de développement intellectuel ou moral, mais toutes peuvent le devenir, les unes d'ailleurs beaucoup plus que les autres, ce qui est principalement le cas pour la lecture: aussi est-ce un devoir pour nous de donner à cette partie de l'enseignement tout le soin qu'elle comporte.

La lecture est en effet l'un des principaux moyens de développer l'intelligence et de former le sens moral; elle permet plus qu'aucune branche d'instruction de cultiver toutes les facultés et de faire appel à tous les bons sentiments. Ce n'est pas sans raison que l'étude des langues a toujours été considérée comme la meilleure gymnastique pour l'esprit. Or, la lecture est essentiellement une etude de langage, puisqu'on ne peut comprendre ce qu'on lit sans connaître sa langue, et qu'on le comprend d'autant mieux qu'on pénètre plus avant dans la connaissance du langage.

Toutes nos idées s'expriment par la parole, et, sauf le cas trèsrestreint de la mimique, le langage parlé ou écrit est essentiellement le moyen de les communiquer. En parlant à l'enfant, nons
lui en communiquens de nouvelles; en le faisant parler, nons lui
apprenons à exposer les siennes, à les développer, les combiner, les
associer, les comparer, à les dédnire les unes des antres. Nous tronvons en tnême temps l'occasion de les rectifier en relevant les erreurs
qui peuvent s'introduire dans son esprit. En lui faisant remarquer
ces erreurs, en lui apprenant à mieux observer les faits à l'égard
desquels il conçoit des idées, afin d'en avoir une notion plus exucte,
nous mettons en jen toutes les facultés de son esprit. L'attention,
le jugement, la faculté de raisonner, sont ainsi exercées et fortifiées,
et par là le but de l'éducation se trouve atteint.

Voilà ce qui résulte essentiellement de l'enseignement de la lecture bien compris. Il est sans contredit la base du développement de l'intelligence le plus étendu et le plus complet, par la raison que la lecture fournit pour l'opérer plus d'occasions, plus de facilités qu'aucune autre branche d'instruction. Il est vrai que le point de vue sous lequel nous la considérons ici se rapproche beaucoup, tout en en différant, de celui qui nous a occupé piécédenment. Dans ce dernier, il s'agissait avant tout d'initier les enfants à la connaissance du langage: c'était une étude de mots et de leur signification; pnis c'est devenu en avançant une étude des expressions et des tournures, mais toujours les explications avaient les mots pour base, et se rapportaient au langage.

Maintenant il ne doit plus être simplement question des mots ni de leur signification. A l'étude des mots doit succéder l'étude des idées, et, comme le but est différent, la marche doit différer aussi.

Ce serait d'ailleurs méconnaître grossièrement l'utilité de la lecture que d'y voir uniquement un auxiliaire de la grammaire. Ce sont les idées exprimées dans les passages lus par les enfants qui doivent à présent être l'objet de leçons et d'explications. Il faut s'assurer d'abord si l'idée en elle-même est bien comprise, puis, selon le cas, voir ce que l'élève en pense, quel jugement il en porte, quelles conséquences il en tire, quelle application il en ferait, soit à sa position ou à sa conduite, soit dans telle circonstance qu'on peut indiquer. On voit par là combien on a l'occasion d'étendre et de recueillir les idées des élèves et à combien de facultés de l'entendement la lecture peut fournir un salutaire exercice.

On voit en même temps qu'un travail de ce genre ne s'adresse plus aux tout jeunes enfants qui commencent à lire. A cet égard, nous présenterons, avant de nous occuper de la quatrième partie de l'enseignement de la lecture, quelques considérations sur les différents degrés entre lesquels on peut diviser cet enseignement. Disons en attendant qu'à mesure que les élèves avancent en âge, les explications peuvent et doivent acquérir plus d'importance. Dans le principe, les questions portent sur un mot, un passage très-court, puis successivement sur un passage d'une plus longue étendue; très-simples et très-limitées d'abord, elles ont graduellement plus de portée: on arrive enfin à pouvoir faire rendre compte de la lecture tout entière, les élèves étant peu à peu amenés par les exercices précédents à embrasser dans leur esprit un sujet plus compliqué.

Cependant, avant d'en venir là, il est bon que le sujet ait été relu, afin que les élèves puissent s'en être bien pénétiés. Le conseil déjà donné, de faire relire plusieurs fois le même passage d'un livre, trouve principalement ici son application. Lorsque, après quelques explications de détail, un passage est relu, il est nécessairement mieux compris. Alois les interrogations et les explications peuvent rouler sur l'ensemble: questions et réponses, tout a dès lors plus de portée.—Journal des Instituteurs de Paris.

(A continuer.)

## AVIS OFFICIELS.



#### NOMINATIONS.

COMMISSAIRES D'ÉCOLE.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu, par minute en Conseil du 5 du mois de mars dernier, approuver les nominations suivantes de commissaires d'école:

Comté d'Arthabaska.—Tingwick: MM. William F. Welsh, André Vien, Edmund Adams, F. E. Cyprien Proulx et Charles Thurber.

Pour la Cilé de Québec, (Protestants): Le Révérend Henry Roe, MM. Andrew Thompson et John Laird.

Comté d'Arthabaska.—Chénier: Le Révérend Ovide Beaubien, Curé, MM. Joseph Descoleaux, jeune, David Pore, John Gleason et George Perreault.

Comté de Drummond.—Wendover et Simpson: MM. Robert James Millar, Guillaume Courchêne, Gilbert Massé, Moïse Martel et Guillaume Menut.

## DIPLOMES ACCORDÉS PAR LES BUREAUX D'EXAMINATEURS

BUREAU DES EXAMINATEURS CATHOLIQUES DE QUÉBEC.

Diplôme pour écoles élémentaires de 2ème classe. F.: Mile. Marie Caroline Trépanicr. Oct. le 1er mars, 1864. (Séance ajournée).

N. LACASSE, Secrétaire.

#### INSTITUTEUR DISPONIBLE.

M. Charles Nabasès, muni d'un diplôme d'école élémentaire. S'adresser à ce Bureau.

DONS OFFERTS A LA BIBLIOTHÈQUE DU DÉPARTEMENT.

Le Surintendant accuse, avec reconnaissance, réception des ouvrages suivants:

De M. Hector Bossange, Paris: "Dictionnaire des sciences médicales, par une société de savants," 60 volumes; très-bel exemplaire provenant de la bibliothèque du roi Louis Philippe.

De M. Alphonse Leroy, professeur à l'Université de Liége, Belgique : "Principes de grammaire générale, ou exposition raisonnée des éléments du langage," par P. Burggraff, 1 vol.

De M. l'abbé Verreau, Principal de l'école normale Jacques-Cartier: "The Napoleon Medals," par Edward Edwards, 1 vol. "Atlas du voyage de la Troade," par J. B. Lechevalier, 1 vol.

Du Révérend M. Langevin, secrétaire de S. G. l'Archevêque de Québec :— Grammaire de la langue des sauvages nommés Sauteux.

De MM. Beauchemin et Valois, libraires, Montréal : " Analyse des lois d'enregistrement, suivie d'un appendice," etc., par J. A. Hervieux.

De R. Bellemare, écuyer, Montréal: "Historia de la Isla de Santo Domingo," 1 vol.

De M. James Hall, l'auteur: "Report on the Geological Survey of the State of Wisconsin," 1 vol., "Contributions to the Palæontology of Iowa," 1 vol.

Rapports du Musée de l'Histoire Naturelle de New-York et une Grammaire iroquoise.

# JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

MONTRÉAL, (BAS-CANADA,) AVRIL, 1864.

### L'Ecole Militaire de Québec.

Le Courrier du Canada donne sur cet important établissement, ouvert tout récemment, des renseignements dont nous croyons devoir faire part à nos lecteurs. Nous apprenons en même temps avec plaisir qu'un bon nombre de

jennes gens de nos campagnes sont déjà rendus à l'école, et que beaucoup d'autres se proposent de s'y rendre prochainement. Le zèle avec lequel les élèves de nos écoles normales et de nos colléges se sont livrés aux exercices militaires et les succès qu'ils ont obtenus, nous avaient préparé à l'idée de voir se populariser bientôt chez toute la jeunesse du pays, l'étude du noble métier des armes, dans lequel nos ancêtres se sont distingués sur ce continent.

Pour être admis à l'école militaire, il faut d'abord savoir lire et écrire, et transmettre avec sa demande d'admission, au Major de brigade du district de sa résidence, un certificat du curé, du maire ou d'un juge de paix de sa paroisse, constatant que l'on est de bonnes mœurs, de conduite régulière et sujet de Sa Majesté. La demande d'admission doit faire mention de l'âge du candidat, de sa résidence et du grade qu'il occupe dans la milice. Jusqu'ici, la préférence a été donnée aux demandes venues des campagnes sur celles des citadins. On reçoit la réponse du Major de brigade à qui l'on s'est adressé. Le nombre des elèves est à présent limité à 60, mais, dès que le nouvel édifice destiné à cette école sera prêt, on le portera à 120 et peut-être même à 150.

L'école est divisée en deux classes, répondant aux diplômes de première et de seconde classe respectivement. L'enseignement consiste en exercices et en lectures ou leçons données par les professeurs. Ces leçons se font en anglais et en français. M. le Major de brigade Suzor est aussi attaché à l'établissement comme interprète français pour les exercices. Les élèves de la première classe ont deux congés par semaine, le mercredi et le samedi après-midi ; ceux de la seconde classe n'en ont qu'un l'après-midi du samedi. L'uniforme est fourni par le gouvernement. Les livres d'études en français et en anglais sont anssi donnés gratuitement. Les élèves malades ont droit au soin du médecin du 17e régiment. Une prime de \$50 et les frais de voyage sont remis à l'élève avec son diplôme.

L'examen est présidé par le directeur de l'école; il porte sur les sujets traités dans les lectures: de plus, les élèves de la seçonde classe ont à faire manœuvrer une compagnie aux exercices de compagnie et de bataillon; les élèves de la première classe ont à faire manœuvrer un bataillon. Le Courrier du Canada dit qu'une personne qui a déjà acquis quelques connaissances générales sur les exercices d'esconade et de compagnie, peut facilement obtenir un diplôme de seconde classe dans l'espace de quinze jours et cite MM. Nelson et Guilbaut, les deux premiers élèves qui ont obtenu le diplôme et qui n'ont pas suivi les exercices plus longtemps

Le personnel enseignant se compose de M. le Colonel Gordon, commandant du 17e régiment, président de l'école, du capitaine Bradburne, du major de brigade Suzor et de huit sergents instructeurs. "Nous devons ajouter, dit notre confrère, que tous les élèves font de grands éloges de leurs directeurs qui sont pour eux d'une obligeance extrême; ainsi que de notre honorable compatriote, le Lieut. Col. de Salaberry, député adjudant général, qui, avec sa bienveillance ordinaire, fait tous ses efforts pour leur procurer tout le confort possible."

### Decision Judiciaire.

On lit dans le Défricheur d'Arthabaska:

"Dans une cause des commissaires d'école de la municipalité de Drummondville contre le Dr. Godfrey de Montréal, qui s'était laissé poursuivre pour le paiement de ses taxes d'école, la cour donna jugement en faveur des demandeurs. Le défendeur prétendait qu'il n'était pas tenu de payer parcequ'il s'était réuni aux protestants de la localité, et qu'il avait signé une déclaration, par laquelle il avertissait les commissaires qu'il se séparait de la majorité pour former partie des dissidents en vertu de la loi d'éducation.

"Son honneur le Juge Short décida que les propriétaires absents ne pouvaient pas se séparer de la corporation scolaire; que le droit de se séparer n'était accordé qu'aux habitants de la municipalité, et que le mot habitant impliquait que les dissidents devaient résider dans les limites assignées à la corporation dont ils voulaient se séparer."

Une décision en sens contraire a été donnée, il y a quelques années, par M. le juge Coursol, dans une cause entre les commissaires d'école des Tanneries et l'hon. John Young. Le projet de loi présenté par l'hon. M. Sicotte, contenait une clause qui donnait aux absents le droit de devenir dissidents.

# Extraits des rapports de MM. les Inspecteurs d'Ecole, pour les années 1861 et 1862.

Extrait du rapport de M. l'Inspecteur Juneau, pour l'année 1861.

COMTÉS DE DORCHESTER ET LÉVIS.

(Suite.)

- Second Rapport.

Aucun changement notable ne s'est opéré depuis ma première visite de l'année; cependant, j'ai eu le plaisir de constater de nouveaux progrès et une augmentation d'elèves dans un certain nombre d'écoles.

J'ai assisté, dans quelques paroisses, aux examens publics, et j'ai remarqué, avec satisfaction, que, dans chaque arrondissement, les parents des élèves laissaient volontiers leurs nombreuses occupations pour assister à ces petites fêtes littéraires. J'ai compté, en arrivant à une école, pas moins de quarante voitures. Il y avait foule partout.

L'école de M. Louis Roy et celles de Mlles. Chamberland, Chouinard, Olivier et Plante, se sont surtout surpassées; j'y ai vu des enfants de talents supérieurs. J'ai remarqué, à l'examen de l'ecole de Mlle. Olivier, à St. Nicolas, une petite fille du nom de Joséphine Desrochers, âgée seulement de six ans, lisant et écrivant bien, sachant son catéchisme en entier, la grammaire de Lhomond, les notions préliminaires de la géographie, la table de multiplication, les quatre premières règles simples et composées de l'arithmétique, etc.; cette intéressante enfant écrivait sur le tableau noir d'assez longues phrases qu'on lui dictait, et en faisait l'analyse mieux que pourraient le faire plusieurs élèves de 12 à 15 ans.

Dans les examens publics et les examens privés, on rencontre partout des enfants de bons talents; c'est pourquoi on ne peut trop insister sur la nécessité, la grande importance de former de bonnes écoles: aussi, les paroisses qui ont le bon esprit de n'employer que des instituteurs ou des institutrices capables, ont lieu de se réjouit des quelques légers sacrifices qu'elles font pour se les procurer, étant amplement récompensées par les progrès de leurs enfants.

Les comtés de Lévis et de Dorchester comptent actuellement

Les comtés de Lévis et de Dorchester comptent actuellement 7511 enfants fréquentant les écoles, ce qui fait une augmentation de 314 sur les premiers six mois de l'année 1861.

## Pour l'année 1862.

J'ai l'honneur de vous transmettre le rapport suivant sur les écoles de mon district d'inspection, pour l'année 1862.

Je suis heurenx de constater qu'il y a eu, cette année encore, des progrès satisfaisants et que la loi d'éducation fonctionne généralement bien.

Ce dernier rapport de M. Juneau donne une augmentation de 368 élèves sur le semestre précédent, c'est-à-dire 7879 contre 7511.

"Je suis heureux d'ajouter, en terminant, dit M. Juneau, que j'ai trouvé les comptes des secrétaires-trésoriers généralement bien tenus."

Extrait du Rapport de M. l'Inspect. Crépault, pour l'année 1861.

COMTÉS DE BELLECHASSE, MONTMAGNY ET L'ISLET.

La loi de l'éducation fonctionne bien dans ma circonscription; il n'y a pas une seule municipalité, un seul cauton qui n'ait un nombre d'écoles suffisant aux les besoins de sa population.

Il reste maintenant bien peu à désirer sous le rapport des connaissances chez les instituteurs. Outre l'avantage qu'a cette circonscription de possèder deux académies sous la sage et zélée direction des Frères de la Doctrinc Chrétienne, il y a trois couvents, tenus, les deux premiers, par les Dames de la Congrégation, et le tioisième par les Sœurs de Jésus-Marie, et nous avons à la tête de nos écoles un grand nombre d'instituteurs et d'institutrices sortis de l'Ecole Normale Laval, qui, presque tous, enseignent avec habileté et succès. Les autres instituteurs et institutrices font de louables efforts pour rivaliser avec eux, d'où il résulte un progrès remarquable dans toutes nos écoles.

Nous pouvons dire que l'instituteur de nos campagnes commence à jouir d'une somme de bien-être plus en rapport avec les grands services qu'il rend. En effet, si l'on compare son état, sinon avantageux, au moins tolérable d'aujourd'hui, à ce qu'il était il n'y a pas plus de dix ans, l'on sera forcé d'avouer qu'il a été beaucoup fait pour son bien-être matériel, ainsi que pour amèliorer sa position morale et intellectuelle. L'on peut donc dire que sa position sociale s'est considérablement améliorée et s'améliore encore tous les jours. Je me réjouis bien sincèrement de voir cette classe d'hommes jouir de droits et d'avantages qui nous furent autrefois refisés, à nous leurs devanciers dans la carrière de l'enseignement. Je felicite ces confrères des marques de respect, d'estime et de considération que leur portent la société et le pays entier. Ces changements, cette amélioration dans la position de l'instituteur fait honneur à ceux qui ont su attirer sur lui le respect et la considération publics.

Je reviens encore, cette année, à la charge touchant les commissaires d'école illettrés. J'ai déjà signalé dans mes précédents rapports les désavantages qui en résultent et les inconvénients qu'il y a pour une nunnicipalité d'être régie par une corporation scolaire incapable de gérer avec connaissance de cause ses affaires. Suivant moi, l'on ne devrait accorder ces charges qu'aux personnes sachant au moins lire et écrire convenablement, dût-on, pour cela, en réduire le nombre à trois.

J'ai eu souvent l'occasion de remarquer que toutes les municipalités qui ont l'avantage d'avoir leur curé, on au moins quelques personnes lettrées dans la commission des écoles, s'empressent de s'assurer de préférence, au moins pour les écoles modèles et supérieures de filles, les services d'instituteurs et d'institutrices sortis des écoles normales. On fait volontiers le sacrifice de quelques louis de plus pour avoir à la tête des écoles des personnes qui ont fait des études spéciales, et qui apportent en arrivant à l'école une méthode d'enseignement perfectionnée. Tout le contraire se voit dans la plupart des municipalités conduites par des commissaires illettrés. On attend le plus tard possible pour faire les engagements, et cela par calcul, uniquement pour payer moins cher. Si l'on ne réussit pas toujours à engager un maître ainsi à très-bas prix, on ne regarde pas à la capacité et à l'aptitude de celui ou de celle qu'on engage. L'on est satisfait des lors que la personne engagée a un diplôme des bureaux des examinateurs.

Je dois dire ici, à l'avantage des municipalités de cette circonscription, qu'elles ont fait preuve de beaucoup de zéle et d'amour pour le progrès en se cotisant pour le double et même pour le triple de leurs parts d'allocation: c'est beaucoup dire en leur faveur. J'ai déjà représenté, dans mes rapports précédents, la nécessité qu'il y a, si l'on veut que le progrès qui se fait remarquer soit durable, d'augmenter l'octroi législatif. Il était déjà au début trop minime, et il diminue pour chaque municipalité en particulier à chaque recensement en considération de nouvelles paroisses, de nouveaux cantons qui demandent des écoles. Les gens qui ne comprennent pas toujours cette mesure, que rend indispensable chaque recensement, croient tout bonnement que le gouvernement retire petit à petit ses octrois et qu'il finira par ne rien accorder,

Je crois utile de faire ici la remarque qu'on accorde partout de bons traitements aux instituteurs qui ont des diplômes pour académies ou pour écoles modèles, ainsi qu'aux institutices d'écoles supérienres; mais il n'en est pas de même des instituteurs d'ecoles élémentaires. La concurrence que leur font les institutrices, qui ont autrefois obienu avec tant de facilité un diplôme des bureaux des examinateurs, les met dans l'impossibilité de toucher un salaire proportionné aux services qu'ils rendent.

Je ne dois pas omettre de dire que les livres que le gouvernement a bien vonlu accorder en prix aux élèves qui montient le plus d'a-siduité et d'application, ont produit les plus heureux résultats.

Je vais maintenant passer en revue chaque municipalité en par-

1. Beaumont.- Cette municipalité possède trois écoles, une école modèle et deux écoles élémentaires. L'école modèle, sons la direction de M. Legendie, fait honneur à ce monsieur, qui a réussi au delà de toute espérance, et qui, à l'aide d'une monitrice, donne l'instruction à près de cent élèves. Les deux autres écoles élémentaires sont aussi bien tennes et suffisent aux besoins de leurs arrondissements. La loi de l'éducation fonctionne très-bien dans cette petite municipalité, qui jouit à présent du plus grand calme. Les commissaires d'école montrent de la bonne volonte et du zèle. M. Chs. Letellier, leur secrétaire-trésorier, qui possède une bonne éducation, les aide efficacement dans l'accomplissement de leurs devoirs. Les livres sont bien tenus.

2. St. Michel, (village).-Cette municipalité a un collége industriel et une académie de filles. Le collège est sous la direction de M. Dufresne, qui a fait preuve d'habileté et de beaucoup d'activité.

On lui a donné pour auxiliaires trois autres professeurs.

L'académie des filles est dirigee par Mlle. Laroche, aidée d'une monitrice pour la partie élémentaire. Cette institutrice, qui ne fait que prendre la direction de cet établissement, a commencé sous les plus heureux auspices. Ces deux institutions font honneur au village de St. Michel et aux messieurs qui ont su, par leur zèle et leurs sacrifices, donner à cette paroisse le pas sur les autres de mon district.

Les comptes sont bien tenus.

- 3. St. Michel, (paroisse.) Il y a dans cette municipalité trois bonnes écoles élémentaires. Celle du quatrième rang est tenue par M. Defsin, qui enseigne depuis plusieurs années avec applica-tion et succès. Mile. Moffat, qui tient l'école de la troisième ligne, est très-capable et a bien réussi. Les commissaires de cette municipalité s'acquittent bien de leurs devoirs. Leur secrétaire-trésorier est le même que celni du village. Les affaires monétaires de ces deux municipalités sout dans un état prospère.
- 4. St. Charles.—Neuf écoles, dont une est une école modèle et l'autre une école supérieure de filles, sont en activité dans cette paroisse. L'école modèle est actuellement sons la direction de M. Huot,élève de l'école normale Laval. L'école supérieure des filles est dirigée par Mile Conture, qui enseigne depuis plusieurs années, et qui a formé à son école beaucoup d'institutrices; elle a montré beaucoup de zèle et de dévouement dans l'accomplissement de ses devoirs. Sur les 7 autres écoles, 2 ont fait faire des progrès satisfaisants, les 5 autres sont médiocres.

Les comptes sont tenus régulièrement.

- 5. St. Gervais. Onze écoles fonctionnent dans cette municipalité. M. Larue, qui a obtenu un diplôme à l'école normale Laval, dirige depuis trois ans l'école modèle du village. Ce jeune monsieur a fait preuve de capacité et a fait faire des progrès à ses élèves. Les dix autres écoles sont médiocres. Le secrétairetrésorier, M. E. Conture, tient d'une manière satisfaisante les livres de comptes. Outre ces écoles, St. Gervais possède un couvent sous la direction des dames de Jésus-Marie; les progrès y sont satisfaisants.
- 6. St. Luzare.—Soutient six écoles élémentaires, mais suffisant aux Lesoius de ses divers arrondissements, et toutes tenues par des institutrices munies de diplôme et assez capables. Les contribuables font de grands efforts pour soutenir leurs écoles; ils sont généralement pauvres. Il est presque impossible pour eux de continuer de sontenir le même nombre d'écoles, sans toucher un octroi supplémentaire. S'il est une municipalité qui le mérite, par les efforts et les sacrifices qu'elle fait, c'est bien celle-ci.
- 7. St. Vallier.—Cinq écoles sont en activité dans cette municipalité: elles sont toutes élémentaires. Il a été établi une école de filles au village. Les commissaires sont plus zélés que ceux qu'ils remplacent.

- élémentaires. L'école modèle est actuellement sous la direction de Mile. Chouinard. Les autres écoles suffisent aux besoins des differents arrondissements.
- 9. Berthier.—Il existe dans cette municipalité trois écoles, qui, pour n'être qu'élémentaires, n'en méritent pas moins une mention honorable. L'école de M. Langlois mériterait bien d'être comprée au nombre des écoles modèles. Les commissaires sont très-zélés. Cette municipalité est une petite paroisse qui fait honneur à ses affaires scolaires, et qui ne néglige rien pour l'avancement de ses
- 10. St. François.-Cinq écoles, toutes élémentaires, fonctionnent dans cette municipalité: elles sont médiocres. Il y a dans cette paroisse un couvent sous la direction des révérendes Sœurs de la Congrégation. Il s'est élevé une difficulté bien regrettable entre un des anciens présidents de la corporation et le secrétaire-trésorier, au sujet des deniers de la municipalité.
- 11. St. Pierre. Soutient une école modèle et trois écoles élémentaires. L'école monèle a été, pour le premier semestre de la présente annee, sous la direction de MIle. Dumais: les progrès ont été bien satisfaisants. Les trois autres écoles sont dirigées par des institutrices capables. Les commissaires montrent le plus grand zèle pour le sontien de leurs écoles. Les livres et les comptes de la corporation sont bien tenus.
- 12. St. Thomas.—Cette municipalité soutient huit écoles, une est une école modèle ; les sept autres sont élémentaires. Les sept dernières sont tenues par des institutrices capables, surtout celle de Mile. Dalziel, qui a fait faire des progrès rematqua-bles à ses élèves depuis près de dix ans qu'elle enseigne. L'académie des garçons est tenue par les Frères de la Doctrine Chrétienne, qui enseignent avec beancoup de succès. Cette paroisse a un couvent sous les soins des Dames de la Congrégation; il est bien fiéquenté. Outre les sciences ordinaires, on y enseigne l'anglais, le piano, le chant, etc. Les comptes sont en ordre.
- 13. La Grosse-Isle.—Cette isle obtint, il y a quelques années, une école séparée de l'Isle-aux-Grues dont elle faisait partie. En conséquence de la suppression, l'été dernier, de la Quarantaine, cette école qui n'était fréquentée que par les enfants des employés, a été fermée faute d'élèves. Cette école n'a été en opération que durant six mois.
- 14. Isle-aux-Grues.—Cette municipalité soutient avec zèle et succès deux écoles, dont une est une école modèle, sous la direction de Mlle. Painchand, qui enseigne depuis un grand nombre d'années. Cette demoiselle est très-capable : plusieurs de ses élèves enseignent aujourd'hui, et quelques-unes avec succès.
- 15 Le Cap St. Ignace.-Huit écoles fonctionnent dans cette municipalité. L'école modèle du village, qui est sous les soins de Mlle Lachaine, élève de l'école normale Laval, est très-bien dirigée. Les sept autres écoles sont médiocres, mais suffisent aux besoins de leurs arrondissements. Les commissaires de cette muni-cipalité se montrent zélés et bieu disposés. Les registres et les livres de comptes sont en bon ordre. Il y a eu progrès évident dans cette localité depuis quelques années.
- 16. L'Islet.-Treize écoles sont en activité dans cette municipalité. L'ècole modèle est sous la direction des Frères de la Doctrine Chrétienne. On enseigne dans cette institution, ontre les sciences ordinaires, l'anglais, le dessin et le chant. L'académie des filles est tenue par Mlle. Languedoc, qui la dirige avec succès. Les ouze autres écoles sont toutes bien tenues, surtout celles de Miles. Cloutier, Boucher et C. Fortin. Le secrétaire-trésorier s'acquitte de ses devoirs avec ordre et régularité.
- 17. St. Cyrille.--Il y a trois écoles dans cette nouvelle municipalité. Toutes trois sont tenues par des institutrices capa-bles; une d'elles n'a pas de diplôme. Les contribuables, généralement pauvres, font néanmoins des sacrifices réels en faveur de
- 18. St. Jean-Port-Joly. Cette municipalité sontient dix écoles; une est une école modèle et neuf sont élémentaires. Mademoiselle Létourneau, qui dirige l'école modèle, fait très-bien. Les antres écoles sont bien tenues et répondent aux besoins de leurs arrondissements. Les comptes sont dans un ordre parfait.
- 19. St. Aubert Cinq écoles sont en activité dans cette municipalité: Ces écoles sont toutes tenues par des institutrices capables. Les commissaires sont pleins de zele et de bonne volonté.
- 20. St. Roch-des-Aunaies Soutient onze écoles, toutes bonnes 8. St. Raphaël. -- Soutient une école modèle et quatre écoles let tenues par des institutrices pourvues de diplôme. Mile. Langlais,

qui dirige l'école de filles de l'église, et Mlle. Pelletier qui tient celle du bas du bord de l'eau, out très-bien fait et méritent une mention honorable. M. Hudon, qui dirige l'écore de la fabrique, a fait faire des progrès étonnants à ses élèves, surtout en calligraphie et en grammaire française. Il est à regretter qu'il se soit élevé certaines difficultés relativement à l'école du moulin, tenue par Mlle. C. Cloutier.

(A continuer.)

## Revue Bibliographique.

De la Politesse et du Bon Ton, ou Devoirs d'une Femme Chrétienne dans le monde, par la Comtesse Drohojowska; 2de édition. Paris 1860 .-Du Bon Language et des Loculions Vicieuses à éviter, par le même auteur.—L'Art de la Conversatian au point de vue Chrétien, par le R. P. Huguet; 2de édition. Paris, 1860.—De la Charité dans les Conversations, par le même auteur.

Il n'y a guère de méprise plus funeste que celle qui consiste à confondre l'éducation avec l'instruction. Il y a, dans tous les pays malheureusement, une sonle d'hommes assez instruits qui manquent d'une bonne éducation. Si les fondements de la bonne éducation se trouvent surtout dans l'instruction religieuse et dans la famille, l'étude des principes sur lesquels elle repose peut, jusqu'à un certain point, suppléer à ce qui aurait manqué de ce côté, et les personnes même les mieux élevées penvent avoir besoin de se remémorer par la lecture les préceptes qu'on leur a donnés dans lenr jeunesse et que d'autres préoccupations ont pu quelquesois leur faire perdre de vue.

En lisant les ouvrages dont les titres se trouvent en tête de cet article, on est frappé de l'analogie qui existe entre les principes du bon ton et du bon langage et les maximes fondamentales du christianisme. Cette analogie va même quelquefois jusqu'à l'identité.

" Faites aux autres ce que vous voudriez que l'on vous fît," est en effet la base de tous les codes qui régissent la société chrétienne, depuis les lois civiles et criminelles jusqu'à celles de la politesse et du savoir-vivre. Si l'homme, par sa nature, tend toujours à s'affranchir, au profit de ses passions, de la régle de perfec-tion qui consiste à aimer son prochain comme soi-même, rien ne lui répugne cependant plus fortement que de voir les autres hommes agir contrairement à ce divin précepte. Il suit de là que les règles de la civilité moderne proscrivent en toutes choses l'apparence de l'égoïsme, de l'envie et de tous les mauvais instincts qui leur font cortége. Mais en vain s'efforcerait-on d'être fidèle aux formules qui out pour but d'exprimer, ou, pour mieux dire, de symboliser les vertus sociales si on ne se pénétrait de leur esprit.

Sans doute que les usages et les manières varient d'un pays à un autre, d'une époque à une autre; mais, en les examinant de près, on peut tout ramener au même principe, et l'on trouvera, dans tontes ces choses, moins d'arbitraire et plus de suite et de logique qu'on ne l'imaginerait d'abord.

Ainsi, bien que les livres dont nous allons donner une analyse, aient été écrits pour un état de société différent du nôtre, bien que beaucoup d'usages suivis aujourd'hui en France y aient été établis depuis que nous avons cessé nos rapports avec notre ancienne mère-patrie, ou ont été remplacés ict par des habitudes empruntées aux populations au milieu desquelles nous vivons, nous n'en trouverons pas moins, dans chaque page de ces petits volumes, quelque bon conseil à répéter à nos lecteurs. Et même, sur plusieurs points, quelque autorité qu'ait la maxime : A Rome comme à Rome, il n'y aurait aucun mal'à revenir aux usages que nous avons abandonnés ponr d'autres qui ne les valent point. Mais cela est d'autant plus difficile, toutefois, que la première règle du bon tou c'est d'éviter l'affectation, et que toute derogation aux usages reçus dans le pays où l'on vit, quelqu'en soit le motif, ressemble beaucoup à de l'affec-

Nous prendrons pour cadre de cette revue le premier livre de Mde Drohojowska, et nous y intercalerons les emprunts que nous ferons aux trois autres volumes.

L'auteur, qui s'adresse à une jeune personne prête à s'établir, débute par lui parler des devoirs du foyer doinestique. Quoique spécialement destinés aux semmes, la plupart de ces conseils peuvent être utiles à tous les membres de la famille. Le choix d'un logis est la première chose aui l'occupe :

"Nos bons aïeux se logeaient dans des maisons étroites et sombres; l'escalier était tortueux et grossier; les vitres petites, enchâssées dans du plomb, ne laissaient pénétrer dans les appartements qu'un jour terne et douteux; on ignorait l'art du parquetage, aura donné à ces objets tout leur prix, et au perfectionnement de

et la cire ne rendait pas encore luisantes les briques grossières dont les planchers étalent couverts."

"Et cependant nos aïeux étaient henreux dans ces tristes demeures; ils y trouvaient un paradis continnel, parce que la piété, le contentement de la position, la simplicité des mœnrs, et les saintes affections de la famille y habitaient avec eux, éclairant les murs noirs d'un brillant et céloste reflet. Ce n'est pas cependant que je veuille, ma chère enfant, vous ramener à la simplicite rustique d'il y a trois ou quatre siècles; non, certes, nons sommes à une autre époque, et, comme vous, j'admire et j'apprécie les progrès croissants de l'industrie et du confortable, et je n'en venx unllement à l'art d'avoir, grâce à sa baguette ciéatrice, tout transformé autour de nous. Je trouve très-avantageux " que les maisons des plus simples particuliers soient devenues commodes, gaies, pro-pres, élégantes même; que les besoins de la sociabilité, en nous forçant à nons produire parfois au dehors, nous aient mis aussi dans le cas de recevoir à chaque instant une visite et aient des lors exige, comme un devoir inspiré par la société, un arrangement et une propreté continuels." Mais ce que je voudrais, c'est que dans ces charmantes cages peintes et si bien ornées où elle passe au moins les trois quarts de son existence, chaque femme sût intiodnire ce pur et céleste reflet que nos grand'mères savaient faire arriver jusqu'au centre de leurs sombres et austères demeures. J'y voudrais voir de véritables maîtresses de maison, de sages mères de famille et non pas de ces briliants oiseaux qui, ne sachant que faire admirer leur voix et vanter leur plumi ge, osent s'ennuyer dans le calme du chez soi, comme si Dieu et la famille, ce n'était pas assez pour remplir un cœur de femme."

Dans le choix d'un appartement, l'auteur veut que l'économie, la commodité, l'hygiène, soient d'abord consultées. Des personnes fort entendnes prétendent que le prix du loyer ne doit jamais dépasser un dixième du revenu; voilà pour l'économie, et si l'on se trouvait obligé Je dépasser cette règle, ce qui pent être le cas dans les grandes villes, il ne faudiait pas au moins le faire par pure ostentation, ce qui serait une dépense faite en pure perte; car, à moins de se ruiner, on ne pourrait tenir sa maison sur un pied qui répondît au local, et alors il y aurait un mauvais goût ridicule dans son installation.

L'exposition est une des principales choses à considérer en ce qui regarde l'hygiène. On supplée mal à une disposition d'appartements qui expose les chambres où l'on se tient liabituellement au vent ou au froid, par un grand feu de poële ou de cheminée; le feu est moins sain que les rayons du soleil, et moins on est obligé de donner de chaleur artificielle à sa maison, mieux on s'en trouve. Rien n'est plus dangereux, pour la santé, que d'habiter une maison nouvellement construite. Toute pièce où l'on conche doit avoir un jour direct, les alcoves, les cabinets obscurs, sont malsains. La lumière est un principe vivifiant.

La propreté est la première condition du bon ton et de l'élégance. L'ordre, sans lequel la propreté est impossible, est également important.

La maison est en quelque sorte l'enseigne de celui qui l'habite, et chacun, en y entrant, doit en pouvoir reconnaître l'hôte. "Ayez-y donc, dit notre auteur, quelque chose qui indique à ces visiteurs quels sont vos goûts, vos convictions, vos habitudes. Quelques tableaux reproduisant les œuvres d'artistes chrétiens, quelques livres, quelques gravures, d'un caractère grave et même religieux seraient à leur place dans votre salon."-" Efforcez-vous, ajoute-telle, de bannir de votre maison tout ce luxe à effet qui tient à la valeur intrinseque des objets plutôt qu'à leur beauté véritable."

" Que votre ameublement soit simple et convenable en même temps; que la matière en soit commune, mais que la forme en soit gracieuse et distinguée; que tout soit de bon goût et rappelle l'idée de cet ordre, de cette harmonie que l'esprit cherche en toutes choses, parce que Dien en a fait un de nos besoins les plus profonds. L'homine doit, en un certain sens, imiter le Cienteur qui a fait tout de rien et qui, avec les matières les plus communes, produit chaque jour les effets les plus merveilleux. - Les œuvres de Dieu se distinguent toutes par la médiocrité de la matière et la beauté de la forme. Ce n'est ni avec l'or, ni avec l'argent qu'il a préparé le tissu si gracieux du lis des champs, dont les vêtements de Salomon dans sa gloire n'ont jamais pu atteindre la beauté et l'éclat

"Imitons Dieu, et que la principale valeur des objets dont nous nous servons leur vienne de la perfection que vous leur donnerez. Votre luxe n'aura rien de choquant pour les pauvres, rien d'inquiétant pour votre conscience, rien de funeste pour votre esprit; mais il tournera, au contraire, à l'avantage des ouvriers dont le travail

votre intelligence, en entretenant en vous cette pureté, cette délicatesse de goût, si rare aujourd'hui, et ce sentiment du beau si précieux, et dont on peut tirer tant de profit pour la direction morale de la vie, car il y a un grand rapport entre le beau et le bien. Platon définissait le beau: la splendeur du bien. Et comme le vrai et le beau sont identiques, on peut comprendre par quels liens intimes l'amour du bien et le goût du beau sont unis dans l'âme, et quels secours mutuels ces deux sentiments doivent se prêter. Plus d'une fois le spectacle du beau a suffi pour éveiller l'amour du bien dans une âme que le vice avait flètrie; et en accoutumant les sens à percevoir ce qui est laid ou grossier, on dispose le cœur à aimer ce qui est mauvais."

L'auteur revient ensuite sur les premiers conseils qu'elle a donnés : l'ordre et la propreté. Si la maîtresse de maison ne peut voir à tout elle-même, du moins que ses domestiques sachent bien que son œil est ouvert sur leur conduite. Mais pourquoi ne don-nerait-elle point l'exemple? Ainsi en traversant une chambre où les meubles sout en désordre ne vaut-il pas autant les ranger soimême que de sonner pour sa femme de chambre ? Elle ne veut point du reste que l'amour de l'ordre fasse de son élève un insupportable tyran domestique. Si elle a la manie si générale d'encombrer son salon d'une foule de riens é'égants qu'elle en prenne soin ellemême ou qu'elle se résigne aux accidents. L'auteur préfère les tapisseries que l'on fait soi-même, les petits chefs-d'œuvre domestiques à tous les autres ornements. Elle conseille aussi les fleurs et ne voit rien de plus joli dans une maison, de plus gracieux que des jardinières bien remplies, des fleurs disposées dans les vases du sa on. Voilà un luxe qui a sa raison d'être dans la nature et qu'on ne saurait blâmer.

(A continuer.)

## Bulletin des Publications et des Réimpressions les plus Récentes.

Paris, février et mars, 1864.

L'Economiste Français: Cette importante revue continue à s'occuper du Canada; une de ses dernières livraisons faisait la suggestion de l'établissement d'une ligne de steamers entre le Havre et le Canada : elle contenait aussi un nouvel article de M. Rameau sur nos affaires politiques.

BÉZIERS: Les lectures de Madame de Sévigné et scs jugements littéraires, in-80.

TAINE : Histoire de la littérature anglaise ; 3 vols. in-80. Hachette.

BEAUVOIS: La nationalité du Slesvig; in-80. Dentus.

GRÉGOIRE: Le conflit Dano-Allemand, jugé par l'histoire; in-80. LANGLART: Johanna, scènes de la révolution polonaise; in-80.

Fisquet : Histoire aichéologique et descriptive de Notre-Dame de Paris; 64 p. in-80.

AUDLEY: De l'enseignement professionnel et de son organisation; in-80. Douniol.

Barthélémy: Erreurs et mensonges historiques; in-180. (2e série.)

COMMETTANT: l'Amérique telle qu'elle est, voyage anecdotique de Marcel Bonneau dans le nord et le sud des Etats-Unis; Excursion au Canada, par M. Oscar Commettant; in-18o. Faure.

RICHELOT: Goethe, ses mémoires et sa vie, traduits et annotés par M. Henri Richelot; tome IV. in-80. Hetzel.

MOREAU: La politique française en Amérique par M. Henri Moreau; in-80. Dentu. Ce volume est une reproduction d'une série d'articles publiés dans le Correspondant, et dont nous avons déjà entretenu nos lecteurs.

Dequesne: Notice biographique et généalogique sur Duquesne et sa famille; grand in-80.

Londres, février et mars, 1864.

Bushby; 3 vols. in-80. Pentlay.

FORSYTH: Life of Marcus Tullius Cicero; 2 vols. in-80. Murray.

Fortescue: Public schools for the middle classes, by Earl Fortescue; 80. Longman & Co.

MUTER MRS; Travels and adventures of an officer's wife in India, China and New Zealand; 2 vols. 80. Hurst and Plackett.

TILLEY: Eastern Europe and Western Asia, political and social sketches in Russia, Greece and Syria in 1861, 62 and 63; 80. Longman. Boston, février, 1864.

TICKNOR: Life of William Hickling Prescott, by George Ticknor; 491, petit in-40. Ticknor and Fields. Prix \$6.

Prescott fut un des écrivains les plus populaires de l'Amérique et un des plus connus à l'étranger. Sa vie écrite par son ami et concitoyen, le littérateur Ticknor, est du plus grand intérêt. Le volume que nous avons sous les yeux est imprimé avec un luxe et une élégance qui rivalisent avec les plus belles publications de Londres. Il est orné d'un por-

trait et d'un grand nombre de gravures, fac-simile, etc.

La biographie est une des grandes passions littéraires du jour. Le public paraît tellement avide de détails sur la vie intime des hommes de lettres, que les biographes, beaucoup sans doute par amour de leur métier, mais un peu aussi pour flatter le goût public, sont à l'égard des faits et gestes de leur héros d'une minutie qui va toujours en croissant. Sous ce rapport, M. Ticknor n'est resté en arrière d'aucun biographe contemporain, si toutefois il ne les surpasse point. Il a cependant pour excuse l'amitié intime qui l'unissait à Prescott et l'anxiété avec laquelle il a suivi jour par jour, heure par heure, toutes les phases de cette exis-tence maladive et laborieuse. Prescott a eu, comme Thierry, le rare mérite d'écrire de nombreux ouvrages après avoir perdu la vue, et il y a du reste dans scs études, dans son caractère et dans sa vie, une grande ressemblance avec le celèbre écrivain français. Thierry du reste dictait; mais Prescott écrivait à l'aide d'un appareil nouveau qu'on appelle noctographe. Pour se servir avec avantage de cet appareil, il lei fallait l'excellente mémoire dont il était doué, car il est difficile, par ce moyen, de faire des ratures et des corrrections, et l'écrivain qui veut y recourir doit composer avant de se mettre la plume à la main. Pour une courte notice biographique de Prescott, voyez notre journal anglais de janvier, 1859.

Québec, mars, 1864.

LES SOIRÉES CANADIENNES: La livraison de mars de cette publication contient la fin des impressions de voyage de M. Bourassa, des vers de M. Lemay, et deux lettres écrites de Châteauguay, l'une avant et l'autre après la bataille de 1813, par M. Charles Pinguet, alors lieutenant au régiment canadien dit les Fencibles. Nous conseillons à tous ceux de nos compatriotes qui possèdent des documents inédits de cette nature de les conserver précieusement, et même de les faire publier, lorsqu'ils n'y res conserver precieusement, et meme de les laire publier, lorsqu'ils n'y voient pas d'objection. En général, on ne conserve pas assez dans les familles les lettres et les correspondances qui sont cependant l'histoire vraie, naïve et pittoresque des événements et des mœurs de chaque époque. Que de vieux papiers, brochures, lettres et gazettes ont été déchirés, qui feraient aujourd'hui les délices de nos écrivains et de nos antiquaires l

Brunet: Notice sur les plantes de Michaux et son voyage au Canada et à la Baie d'Hudson, d'après son journal manuscrit et d'autres documents inédits, par M. l'abbé Ovide Brunet. 44 p.

M. Brunct a déjà publié, en 1861, une brochure sous le titre de "Voyage d'André Michaux en Canada" dont nous avons rendu compte à nos lecteurs. A cette époque, l'auteur n'avait pas vu l'herbier de Michaux, et n'avait pas encore eu accès au journal manuscrit de ses voyages. On conçoit de suite ce que ces deux sources auxquelles il a été à même de puiser ont dû njouter à l'intérêt de sen premier travail. Cette nouvelle brochure est donc, comme il le dit lui-même, un supplément à la Flora-Boreali-Americana de Michaux. Par ce moyen les botauistes canadiens pourront retrouver les plantes décrites dans cet ouvrage; les savants étrangers y puiseront des renseignements très-utiles pour l'étude de la géographie botanique, et tout le monde des détails très-intéressants sur cette partie du pays qui s'étend depuis le lac Saint-Jean jusqu'à la Baie d'Hudson, vaste territoire dont la topographie est à peu près inconnue. Le professeur Gray, qui fait autorité en pareille matière, a publié une notice très-favorable de ce petit ouvrage dans la dernière livraison de Silliman's American Journal of Science et a félicité son jeune confrère de l'Université-Laval sur cet heureux début.

Montréal, février et mars, 1864.

DESAUTELS: Manuel des curés pour le bon gouvernement temporel des Paroisses et des Fabriques dans le Bas-Canada, par Mgr. Desantels, chapelain d'honneur de S. S.; 228 p. in-12. Loveil.

Nous avons déjà, sur le même sujet, les Notes diverses adressées à un jeune curé, par M. l'abbé Maguire, et le Manuel des Paroisses et des Fa-

briques, par M. Hector Langevin.

Le travail de Mgr. Desautels diffère de ceux de ses devanciers en ce qu'il traite, plus au long, de plusieurs questions de jurisprudence ecclésiastique qui ont été plus ou moins controversées dans ce pays. L'autenr s'est surtout efforcé d'établir ce qui constitue, relativement au gouvernement temporel des paroisses et des fabriques, le droit ecclésuatique particulier au Canada. Des pièces justificatives nombreuses et importantes sont ajoutées à ce traité et font du tout un recueil vraiment précieux.

RAPPORT de l'Association de la Propagation de la Foi pour le diocèse de Montréal, pour les années 1862 et 1863.

Cette douzième livraison des Annales des Missions du diocèse de Montreal ne le cède nullement en intérêt à celles qui l'ont précédée, et dont nous avons eu occasion de parler. La description suivante d'une visite des Sioux, chassés du territoire américain, à la colonie de la Rivière-Rouge, est extraite d'une lettre de M. Ritchot, missionnaire à St. Norbert, dans le diocèse de St. Boniface. Elle renferme une peinture bien saisissante des mœurs sauvages, et rappelle des traits du même genre qu'on lit dans les anciennes relations. Ce mélange de ruse et d'audace avec laquelle les Sioux ont su imposer, sous une feinte amitié, une excursion menaçante à plusieurs égards, est bien caractéristique:

"Décidément, les Sioux vont devenir célèbres : les journalistes et autres écrivains du Minnesota s'en occupent presque tous les jours. Déjà, ils ont publié, sur leur compte, de longs articles pleius de colère et de menaces. Nous avons même reçu, ces jours-ei, un volumineux pamphlet, écrit par un certain "Taylor," qui prouve par nille et un texte adroitement empruntés aux psaumes de David, que l'houre est venue où le gouvernement des Etats-Unis doit exterminer sans pitié toutes les nations barbares qui sont eneore sur son vaste territoire nous dit même que plusieurs millions de dollars sont déjà votés pour lever une nombreuse armée qui devra, au printemps prochain, pareourir toutes les prairies de l'Ouest et exterminer les Sioux jusqu'au dernier. Ce n'est pas encore fait. Et la besogne est peut-être beaucoup plus dangereuse et beaucoup plus difficile que ne le soupçonnent nos valeureux voisins. En attendant, les Sioux, qui ne redoutent que médiocrement les canons et les soldats américains, dont ils connaissent le courage et l'adresse, voyagent tranquilles sur leurs terres et viennent jusque dans notre petite colonie nous faire entendre les chants de leur triomphe. Ils veulent absolument faire une alliance sincère avec nos Métis. deux mois, leurs ambassadeurs promènent le calumet de paix dans le pays; tout le monde, le Gouverneur et Monseigneur en tête, y ont fumé, en signe de paix. Ils ont demandé à venir nous voir en grand nombre pour célébrer ensemble la joie de cette nouvelle alliance. En style sauvage, cela veut dire qu'ils ont faim et qu'ils s'attendent à de riches présents. Qui sait même si ce n'est pas un prétexte pour avoir la facilité de reconnaître les forces de notre petite colonie, afin de mieux nous tromper à l'avenir. C'est ee qu'on craint. Aussi leur a-t-on euvoyé force compliments, quelques présents et d'habiles ambassadeurs pour les assurer de nos sympathies et les déterminer, en même temps, à ne pas entreprendre ce long voyage. Tout a été inutile; ils ont voulu absolument venir nous dire en personnes tout le dévouement qu'ils ont maintenant pour tout ce qui n'est pas américain. Après un court séjour à Saint-Joseph, ils prenaient le chemin de Saint-Boniface, et, le 27 du courant, à 5 heures du soir, ils campaient, au nombre de quatre-vingt-dix guerriers et de vingt femmes, à deux milles de mon église. Je m'empressai aussi-tôt d'aller leur faire visite. Je fus reçu assez froidement; ear j'avais en la prétention de me présenter à leur Grand-Chef, qui est un "grand potentat" et qui s'attend au respect de tous ceux oui l'abordent. Il fallut bien me soumettre au cérémonial, malgré les faveurs que j'étais en droit d'attendre à cause des petits présents que j'avais apportés avec moi. Je pus néanmoins m'entendre avec leur interprête et obtenir que, le lendemain matin, ils fissent une petite halte à mon domieile. C'est là où nous les attendions et où nous espérions, à force de présents et de bonnes paroles, les déterminer à s'en retourner sur leurs terres.

"Le lendemain donc, dimanche, 28 du courant, à l'heure de la grand'messe, les Sioux, qui avaient suivi le lit de la rivière, en arrivant sur la
côte se trouvèrent en face des deux Gouverneurs, de Monseigneur Taché,
de plusieurs prêtres, des Conseillers d'Assiniboia et de sept ou huit cents
vigoureux Métis de ma paroisse et de celle de Saint-Bonifice, rangés
sur deux lignes, de manière à offrir une large allée qui conduisait direc-

tement à la porte de mon église.

tent que leurs armes et leur calumet.

"Ils ne s'attendaient probablement pas à uue si imposante réception. Aussi, au premier abord, ils parurent quelque peu surpris, je crois même qu'ils eurent peur. Néanmoins, les trois grands-chefs, qui précédaient la marche, ne perdirent pas leur contenance : ils s'avancèrent fièrement dans l'allée qui leur était offerte, le fusil sur l'épaule, le sabre au côté, la dague à la ceinture et le carquois en bandoulière. Une plume plus habile que la mienne pourrait vous dire tout ce que présentait de curieux et de pitoyable à la fois, l'aspect de ces pauvres sauvages sous leurs costumes bizarres et variés, et la figure tatouée de différentes couleurs. Celui-ci, sous un uniforme d'officier américain, avait les tresses de ses longs cheveux garnies de plumes d'oiseaux de proie; un autre avait la tête garnie de larges queues de renard, etc., chez le plus grand nombre, parmi les femmes surtout, on voyait les oreilles s'étirer démesurément sous le poids de pièces d'or et de roues de pendule. Quelques-uns même étalaient avec complaisance de riches montres en or avec tout leur attirail de chaînes et de bijoux, portant des cadrans entiers d'abrilega sur le vertre.

d'horloge sur le ventre.

"A mesure qu'ils avançaient, nos Métis fermaient leurs rangs et les suivaient silencieusement par derrière. Rendus à la porte de l'église, ils me remirent le drapean anglais qu'ils avaient pour insigne. Puis je les introduisis et les conduisis directement au jubé où ils se placèrent avec ordre et d'où ils entendirent la Sainte Messe avec un profond recueillement. Nos Métis, secrètement armés pour la plupart de petites carabines, de revolvers et de couteaux de chasse, prirent leurs places dans la nef; ensuite je fis mettre les femmes siouses dans l'allée du milieu. Ces pauvres créatures écrasaient sous d'énormes paquets qui pesaient au delà de 100 livres.—Car il faut vous dire que, selon la coutume des sauvages infidèles, les femmes sont regardées et traitées chez eux comme des bêtes de somme. Ce sont elles qui font tous les ouvrages pénibles, qui traînent tous les fardeaux, tandis que les hommes ne por-

"Quelques instants après, Morseigneur Taché, assisté de deux prêtres, apparaissait devant l'autel, erosse en mains et nitre en tête, tandis que les eufants de chœur de Saint-Boniface, sous la direction du Révérend Père Lefloch, entonnaient solennellement la messe royale. Les cérémonies, le chant, tout fut beau, magnifique aux yeux de tous, mais surtout des Sioux, qui n'avaient jamais rien vu de semblable et qui s'extassiaient à la vue d'un Evêque en habits ponficaux. Ce qui fut également bien beau, bien touchaut, ce fut l'éloquente allocution que Monseigneur fit en français, et à laquelle les Sioux ne dureut rien comprendre. "Sa Grandeur avait pour texte: "Quare fremuerunt gentes, cte."

"Sa Grandeur avait pour texte: "Quare fremuerunt gentes, ctc." Elle profita de la présence de ces barbarcs pour montrer les bienfaits du eatholicisme et les malheurs de l'infidélité, même sous le rapport tem-

porel.

"Après le Saint-Sacrifice, nous transportâmes le Saint-Sacrement dans la sacristie et l'église servit de salle d'assemblée. Le Gouverneur de la Compagnie de la Baie d'Hudson, celui de la Colonie et Monseigneur s'adressèrent successivement aux Sioux pour leur dire que tous étaient heureux d'être leurs amis, leurs alliés, et pour les exhorter en même temps à ne pas se rendre jusqu'à Saint-Boniface; qu'on avait apporté tous les présents que le Gouvernement du pays pouvait leur faire, et qu'ils pouvaient s'en retourner sur leurs terres en toute sécurité.

" A mesure que l'interprète traduisait, on entendait, de temps à autre, ces pauvres sauvages oui poussaient des cris de refus ou d'approbation, suivant qu'on répondait ou non à leurs désirs. Vraiment, il y avait quelque chose d'estrayant à les entendre. On eut beau faire, on eut beau dire, ils répondirent en définitive et avec un ton qui n'était pas trop mielleux: "Nous sommes partis pour nous rendre à Saint-Boniface et dussions-nous y mourir tous, nous nous y rendrons." Que faire de plus pour les arrêter? user de violence? C'est un moyen comme un autre et qui n'aurait pas excessivement répugné à un certain nombre de nos gens qui n'attendaient qu'un signal pour se mettre à l'œuvre, d'autant plus qu'à la fin de juillet dernier, ces misérables Sioux, ou quelques-uns des leurs, massacraient en pleine prairie plusieurs personnes de la paroisse du Cheval-Blanc. Pourtant, l'hiver et le printemps derniers, il était a la companyation de la paroisse du Cheval-Blanc. lis étaient encore venus demander et promettre la paix. Fran hement, la position était délicate : ou prit uéanmoins le parti le plus pacifique et dans un dernier discours, on leur annonça qu'on accédait à leurs désirs, qu'on voulait même, pour leur montier combien on les aimait, les conduire triomphalement jusqu'au but qu'ils s'étaient proposés. Aussitôt un vrai tonnerre d'applaudissements sauvages faisait retentir l'église. Les Métis sortirent alors, et pendant qu'un bon nombre préparaient leurs voitures pour conduire les Sioux à Saint-Boniface le plus promptement possible, afin de ne pas leur laisser le temps d'examiner les établissements qui se trouvent sur le chemin, d'autres leur offraient au nom des autorités, uu copieux reras en viande sèche et en pémikan. En uu mot, on les traita comme des rois pourraient être traités en semblable pays. A Saint-Boniface on les reçuit au bruit du canon du Fort-Garry, et on leur fournit abondamment de quoi manger, de quoi boire et de quoi fumer. C'est tout ce qu'il fallait pour les contenter, aussi pendant les deux jours qu'ils y ont passé, toujours sous bonne garde et en nombreuse compagnie, ils n'ont fait que danser et chanter, le jour comme la nuit. lls sont repartis aujourd'hui et, comme vous le supposez bien, on leur a souhaité bon voyage.'

L'ECHO DU CABINET DE LECTURE: La livraison du 1er avril eontient la fin d'un travail très-complet et bien littéraire, dans sa forme, sur Jacques-Cartier; elle est ornée d'un portrait du célèbre navigateur et d'une vue de sa maison de campagne de Saint-Malo. On y trouve aussi une étude biographique sur Sir L. H. La Fontaine.

La Revue Canadienne: Les livraisons de février et de mars nous donnent la suite du roman de M. de Boucherville; celle de l'étude du Père Aubert, sur le Rationalisme; un article sur le Traité de Réciprocité, par M. Royal; le commeucement d'une étude sur la Destinée Providentielle de Rome, par M. l'Abbé Raymond; les premières pages d'une Histoire de la Coutume de Paris en Canada, par M. D. H. Senécal; une très-spirituelle esquisse de l'art anglais, par M. Bourassa; un joli tableau de chasse, par M. LeMoine, et des articles bibliographiques, par MM. Tessier, Adélard Boucher et de Bellefeuille. Tons ces écrits font honneur à leurs auteurs et promettent à la nouvelle publication un brillant avenir.

Il est à regretter que M. Royal n'ait point donné un plus grand développement à son travail sur le *Traité de Réciprocité*. Il a tracé, d'une mannère large et habile, l'esquisse de notre politique commerciale telle qu'il la conçoit; mais, comme il y a peu de matieres où l'on soit moins disposé à jurer in verba magistri, on aurait aimé à voir ses conclusions appuyées sur des statistiques plus nombreuses et plus imposantes,

M. Royal admet toute l'importance du traité de réciprocité et des avantages que nous en retirons; il ne pense pas, cependant, que notre commerce avec les Etats-Unis soit, sur le tout, tellement avantageux que l'on doive souscrire, pour le conserver, à toutes les conditions que nos voisins voudront bien nous imposer. Il ne croit pas d'abord à la menace qu'on nous fait de retourner à l'ancien état de choses; et il n'est pas éloigné de dire que c'est là un yankee trick. Les avantages qu'offre, aux Etats de l'Ouest, le transit de nos canaux et le bénéfice tout évident que la mise en commun de nos vastes pêcheries du golfe a procuré aux Etats de l'Atlantique, lui font penser qu'on y regardera à deux fois avant de lâcher ce que l'on tient dans l'espoir d'avoir mieux.

Mais, en supposant que le Congrès se refusât à renouveler le traité, M. Royal pense que nons devrions en prendre philosophiquement notre parti Les iuconvénients qui en résulternient ne seraient, selon lui, que temporaires; ils augmenteraient notre énergie et nous forceraient à ch rcher ailleurs des compensations. Le libre échange absolu, et encore Zoll-Verein ou union douanière que l'on nous propose, nous seraient funestes et il vaudrait mieux en revenir à l'ancien état de choses. Tout au contraire, l'abandon de la réciprocité avec les Etuts-Unis, si on nous y forçait, nous procurerait selon lui des avantages importants. Nous citons toute cette partie de l'étude de M. Royal, comme étaut aussi hardie qu'originale :

" Au risque de paraître paradoxal, nous irons plus loin et nous prétendrons que l'abrogation de l'Acte de 1854, loin d'être désastreuse pour nos intérêts, nous sera des plus utiles. Pourquoi? parce qu'elle nous forcera de lutter et de ne compter que sur nous-mêmes. Or c'est par le travail, c'est par la lutte, c'est par l'énergie puisée dans certaines simations qu'un pays se forme, se développe et marche vers l'accomplissement de ses destinées.

'La necessité est mère de l'invention; et qu'est-ce que l'invention, sinon l'industrie, les arts, le travail continu, sans fin, les efforts de tous les jours? C'est la nécessité qui forcera le gouvernement de chercher à prévenir les suites de l'abrogation du traité dans l'exécution et l'achèvement des travaux publics de la province, qui manquent pour imprimer un si puissant essor au commerce et au traité La nécessité de parer aux découvertes probables du revenu, nous fera en outre un devoir de

chercher à renouer ailleurs des relations.

" Qui dirait à voir l'ignorance presque absolue dans laquelle vivent les quatre ciuquièmes d'entre nous sur les ressources, la population, le commerce, la valeur économique, l'importance future de l'avenir du Nouveau-Brunswick, de la Nouvelle-Ecosse, de l'Ile du Prince-Edouard et de Terre-Neuve que ces provinces sont nos alliées naturelles, bien plus que nos alliées politiques? Et, cependant, elles nous sont complétement trangères; leur législation douanière, leur système monétaire, leur droit commercial nous sont à peu près aussi inconnus que ceux de la Chine; nous savons peut-être que leur système diffère du nôtre sur plusieurs points,—que, depuis M. Rameau, il s'y trouve beaucoup d'Acadiens,-qu'Halifax n'est pas tout-à-fait Portland, et qu'il est quest on de construire un chemin de fer intercolonial :- c'est à peu près tout. Il semble que le reste nons importe peu ou point du tout. Sans doute, il a été question de confédération; mais l'opinion publique mal renseignée y a vu une menace nationale, l'accomplissement d'un projet mach avélique, et force a été aux gouvernants de reculer, d'ajourner leurs desseins.

" A propos de la question qui nous occupe en ce moment, ne l'avons-nons pas étudiée à un point de vue presque exclusivement canadien ? En l'avons fait le Traité de Réciprocité dans sa portée économique pour tautes les colonies, n'aurions-nous pas risqué de nous attirer des repro-ches graves? Dégageons l'intérêt canadien de la question, analysons-le, tâchons de le comprendre, et pour le reste, advienne que pourra : voilà ce qu'on nous eût dit.

"Eh bien, nous le répétons, il n'y a que des nécessités subites qui puissent secouer l'indifférence de l'opinion publique sur des questions qui nous intéressent tout autant que le Traité de Réciprocité; il n'y a que des exigences nouvelles qui soient capables d'ouvrir à notre politique des horizons nouveaux, et de lui imprime, des tendances plus larges, plus fécondes, plus vraies, plus nationales et plus progressives. On comprend maintenant que si nous sommes très-favorables à la continuation d'une reciprocité d'échanges avec les Etats-Unis sur les mêmes bases que celles de 1854, nous n'en faisons pas non plus une condition essentielle de notre prospé ité, et que ce qui est avec le traité aujour-d'hui une question de temps pour la politique du Canada, deviendrait, sans le traité, une nécessité urgente, un devoir immédiat, une question de vie ou de mort.

"La politique de ce pays, qui tient l'un des premiers rangs parmi toutes les provinces anglaises, doit avoir un but noble, élevé, un but d'émancipation et d'iudépendance: tous nos actes importants doivent e'imprégner de ce souffle fécond, et respirer comme un parfum d'avenir (1) pour nous rendre aignes de la mission que la Providence a assignée

d'un simple coup d'œil jeté sur la carte des possessions anglaises de l'Amérique du Nord suffit pour indiquer qu'elles sont destinées, dans un temps plus ou moins prochain, à être le siège d'un vaste empire. Leur système unique de navigation intérieure, leurs nombreux ports, leurs côtes manitimes, leurs pêcheries inépuisables, leurs bois si recherchés, leurs mines de toute espece, leurs immenses bassins houillers, les produits si variés de leur sol fernile, leur excellente position géographique, l'énergie de leurs habitants, leurs principes de foi, de monale et de pro-bité, leurs tendances conservatrices, leur génie national moitié français moitié anglais, et cette marche leute mais sûre du progrès dans les pays du Nord, tout démontre que cette partie de l'Amérique n'est pas fait pour devenir à januais une simple dépendance, un autre état du Maine de la grande république américaine. Pour notre part, nous admirons la clair voyance de nos voisins en nous pièchant au nom du progrés des lumières, le libre-échange absolu, car ils ne se trompent pas sur l'im-

portance future de ces riches possessions de l'Angleterre. La supériorité de transit qu'offre le St. Laurent aux immenses produits des plateaux de l'Ouest; supériorité qui sera encore d'un tiers plus grande si jamais la province se décide à canaliser l'Ottawa jusqu'au lac Huron,—et que ne pourra jamais égaler le canal de l'Erié,—leur est parfaitement connue : personne de leurs grands négociants n'ignore que Québec est de 500 milles plus près de Liveroool que ne l'est New-York, et que du jour où nos ports de mer pourront offrir un taux suffisant de fret océanique, New-York aura à lutter contre une concurrence formidable; leurs puissantes compagnies de canal connaissent et apprécient tout cela à sa juste valeur. Voilà pourquoi, nous le répétons, il se fait tant de bruit à New-York et ailleurs contre le Traité de Réciprocivé tel qu'il existe ;voilà pourquoi on désire avec tant d'ardeur en modifier essentiellement les bases.

JUGEMENT ERRONÉ DE M. RENAN sur les Jangues sanvages, par N. O.; 24 p. in-80., E. Senécal. Prix. 123 cts.

C'est une réimpression à un très-petit nombre d'exemplaires des articles si intéressants qui ont paru dans notre journal sous ce titre.

HERVIEUX : Analyse des lois d'enrégistrement suivie d'un appendice contenant certaines observations sur les défauts et les lacunes de la loi d'enrégistrement, par J. A. Hervieux, régistrateur du comté de Terre-

bonne; in-12o, 110-v p. Beauchemin et Valois.

Notre regretté Juge-en-chef, Sir L. H. LaFontaine avait publié, en 1842, un livre sur cette matière. M. Hervieux, comme il le dit bien judicieusement, n'a point voulu refaire le travail de cet éminent junisconsulte; mais, comme la loi d'enrégistrement a été considérablement augmentée et modifiée, et que de plus l'édition de l'ouvrage de M. La Fontaine est épuisée, il a cru devoir publier ces notes qu'il avait d'abord rédigées pour son propre usage. Les observations et les suggestions dont il les a fait suivre, ont l'avantage d'être le fruit de l'expérience ct des réflexions sérieuses d'un homme qui paraît s'être dévoué avec zele et intelligence à la charge qu'il remplit. De pareils travanx ont droit à toutes nos sympathies, et nous constatons avec plaisir qu'ils deviennent de jour en jour plus communs parmi nous.

LECH: A great work left undone or a lecture on moral instruction in the common schools, by the Revd. Canon Leach, 32 p. in-80.

L'auteur est vice-principal de l'Université McGill et membre du Conseil de l'Instruction publique du Bas-Canada. Nous avons reproduit une partie de son travail dans notre journal anglais. Nons ne saurious admettre cependant que l'œuvre à laquelle il porte avec raison tant d'intérêt et qui est à la vérité susceptible de développements, soit entière-ment à fuire dans nos écoles. Il est vrai que ses remarques, comme il a eu le soin de le dire, s'appliquent surtout aux écoles où l'instruction religieuse est ou mise de côté, ou réduite à sa plus simple expression, de crainte de heurter les convictions des diverses dénominations qui s'y rencontrent. Le Devoir du Chrétien, qui se lit dans le grand nombre de nos écoles, est un excellent traité de morale appuyé sur la religion. La lecture de M. Leach est d'ailleurs très-habilement et vigoureusement écrite et parait être le résultat de longues et fortes convictions. L'idée de donner aux enfants en sus des principes ordinaires de la religion et de la morale certaines notions des devoirs de la vie civile au point de vue des lois positives qui régissent la société particulière où ils se trouvent placés, métite aussi qu'on s'y arrête et qu'on en profite. Nous aurons peut-être occasion de revenir sur ce sujet.

LOGAN: Notes on the gold of Eastern Canada, 80. 40 p. Prix 25 cts. Dawson.

Voici une brochure qui se recommande d'elle-même. C'est une réimpression des divers passages des ranports géologiques qui traitent des gisements aurifères du Canada.

## Petite Revue Mensuelle.

Depuis notre dernière livraison, les événements politiques dans notre pays se sont précipités avec une grande rapidité. Le 17 mars, c'est-à-dire peu de jours après le vote unanime de l'adresse dans les deux chambres, le chef du ministère, l'hon. Sanfield MacDonald, entrait en pourparlers avec Sir Etienne Taché pour former une nouvelle combinaison, qui dounat plus de force au gouvernement. Sir Etienne s'étant montré peu disposé à rentrer aux affaires, le ministère résigna et M. Ferguson Blair, l'ancien secrétaire-provincial, fut chargé de former une nouvelle administration. Le 21, M. Blair envoyait une dépêche télégraphique à Sir Etienne Taché, à Montmagny, le priant de venir à Québec corférer avec lui. Sir Etienne ayant refusé de se charger de former la partie Bas-Canadienne de l'administration, M. Blair s'adressa à M. Dorion, qui, après quelques pourparlers avec M. Chapais, M. Abbott et M. Alleyu, lui dit qu'il lui étnit impossible de former, dans le Bas-Canada, une com-binaison d'où pût résulter un goavernement fort. Lord Monk s'adressa alors à Sir Etienne, le priant de se charger de la formation de tout le cabinet; mais il persista dans son refus et suggéra à S. E. de choisir M. Cartier. Ce dernier, ayant été apuelé, parvint à faire consentir sou ancien chef à se charger de la tâche qu'on lui offrait. Sir Etienne invita M. John A. MacDonald à lui donner son concours pour la formation de la section Haut-Canadienne. M. MacDonald, à son tour, luiconseilla de s'adresser à M. Campbell, qui, étant absent, fut invité par le telégraphe à venir a Québec. Quelque diligence qu'il fit, it ne fut possible de conférer avec lui que le 26. Il se mit de suite en rapport avec M. Ferguson Blair puis avec M. Wallbridge; mais les négociations avec ces Messieurs, n'ayant point réussi, et Sir Etienne s'étant lui-même adressé, sans plus de succès, à M. MacDougall, M. MacDonald consentit enfin à prendre la direction de la section Haut-Canadienne. Toutes ces négociations, les plus compliquées qui aient encore eu lieu dans ce pays, prolongérent la crise ministérielle, au point que ce ne fut que le 30 mars que les nouveaux ministres purent être assermentés.

L'administration Taché-MacDonald se compose comme suit : Bas-CANADA, Sir Etienne Taché, receveur-général et ministre de la milice ; les bon Cartier, procureur-général, Galt, ministre des finances, McGee, ministre de l'agriculture, Chapais, ministre des travaux publics, Langevin, solliciteur-général; HAUT-CANADA: les hon. J. A. MacDonald, procureur-général, Campbell, commissaire des terres, Foley, maître général des postes, Buchanan, nrésident du Conseil exécut.f, Simpsou, sccré-

taire-provincial, et Cockburn, solliciteur-général.

L'hon. M. Cauchon annonça de suite à la chambre la formation du ministère et lut un memorandum contenant le programme du nouveau gouvernement. Le leudemain, Sir Etienne Taché donna des explications très-détaillées dans le Conseil Législatif sur toutes les négociations ministérielles, et les deux chambres s'ajournérent jusqu'an 3 de mai prochain, pour laisser aux nouveaux ministres le temps de se faire réélire

La principale difficulté qui a empêché la formation d'un ministère de coalition paraît avoir été le fait que, d'un côté, M. Ferguson Blair voulait obtenir quatre porteseuilles pour son parti dans le Haut-Canada et deux dans le Bas; tandis que, de l'autre, Sir Etienne Taché ne voulait lui en laisser que trois dans le Haut-Canada et voulait disposer lui-même

de tous les portefeuilles pour le Bas-Canada.

Si l'on en croit le Montreal Herald, la Providence viendrait au secours de notre politique, dont la grande difficulté, depuis quelques années, a été la question de la représentation. La différence de population qui allait en augmentant entre les deux sections de la province irait maintenant en diminuant par suite de la découverte d'abondantes mines d'or et de cuivre dans le Bas-Canada,

Le fameux mot aca-nada (il n'y a rien ici) que l'on avait donné à tort eomme l'origine du nom de notre pays, se trouve démenti; et il est assez étrange que le précieux métal recherché à cette époque avec tant d'ardeur par les Européens, soit resté caché si long temps. La découveite de nouveaux gisements d'or ou de cuivre se fait chaque jour et il paraît bien avéré que toute la région qui s'étend entre le St. Laurent et les Etats-Unis est plus ou moins riche de l'un ou de l'autre de ccs métaux. Déjà des capitaux et des bras étrangers viennent nous disputer ces trésors; et il n'y a pas de doute que d'ici à quelques années notre population en aura reçu une augmentation considérable,

Si l'or et l'argent ne donnent point toujours la prospérité aux nations pas plus qu'aux individus, on ne peut s'empêcher d'avoirer que leur découverte dans les pays nouveaux, depuis le commencement de ce siècle, a singulièrement contribué à la colonisation. L'Australie, la Californie, la Colombie anglaise en sont la preuve; mais ceux, il est vrai, qui voudraient prouver que pour être très-riche, un pays peut être en même temps très-malheureux, pourraient citer le Mexique. Jusqu'ici les discordes intestincs ont empêché cette vaste contrée de jouir des trésors immenses qu'elle recélait. Le nouvel empereur que la France et l'Aut. iche viennent de lui donner et qui, après avoir fait une visite de remerciement à l'empereur Napoléon, est maintenant à Londres, pourra-t-il gouverner ces populations turbulentes et à demi-civilisées? C'est ce qu'il faut souhaiter comme bien d'autres bons résultats sans en être à l'avance trop certain. Comme le roi de Gréce que l'Illustration avait spirituellement représenté se rendant dans ses états monté sur une tortue, le nouvel empereur prend, lui aussi, le chemin des écoliers. Puisse l'avenir ne pas justifier cette sage lenieur dans ce cas-ci comme dans l'autre ! On sait que le nouveauroi des Hellenes est'déjà très-impopulaire dans son royaume, et que l'on commence une agitation semblable à celle qui a conduit à la fuite du roi Othou. Si les Grecs ne veulent se gouverner eux-mêmes ni sous une république ni sous un monarque constitutionnel, il faudra bien que le Czar ou l'Angleterre les prenne en tutelle ; le premier n'y aurait guere d'objection et se chargerait même volontiers de la Turquie par dessus le marché. Quaut à l'Angleterre elle paraît trou-ver qu'elle a tout autant de dépendances qu'il lui en faut; et elle vient de compléter l'abandon des îles ioniennes, pour lesquelles cependant les Grecs auront une assez jolie carte à payer sous forme de pension aux anciens fonctionnaires, indemnités, etc.

Une guerre paraît être imminente entre la Turquie et la Moldo-Valachie; cette circonstance donnerait beau jeu à la Russie, si elle n'avait point déjà sur les bras l'insurrection de la Pologne. L'Autriche arme de son côté en Vénétie, sachant très-bien que Victor Emmanuel se tient prêt à profiter des complications que peut amener le conflit dano-germanique.

Nonobstant que le Danemark ait consenti à des conférences, la guerre se poursuit avec une certaine vigueur de la part des alliés. Ils ont mis le siège devant Duppel, dans le Schlesw g, et sont même entrés dans le Jutland où ils se disposent à attaquer Fredericia. Un engagement a eu lieu entre cinq frégates à vapeur danoises et deux vaisseaux de ligne prussiens et des chaloupes canonnieres. L'avantage est resté aux Danois,

Il y a donc dans ce moment trois grandes luttes, où des états faibles combattent pour leur indépendance et leur autonomie, contre des puissances dix fois plus fortes qu'eux en richesse, en population et eu ressources de tout genre ; ct déjà deux de ces luttes se sont prolongées bien au delà du terme que la sagesse des politiques et des diplomates leur avait fixé. Sans aucun secours étranger, la confédération du sud des Etats-Unis a déjà résisté plus de trois ans aux efforts du gouver ement de Washington, tandis que la Pologne lutte depuis un an coutre un colosse encore plus resontable. Les prévisions assez générales sont que le Danemark, sans l'intervention de l'Angleterre, sera écrasé par les puissances germaniques; mais qui sait encore si ce faible état ne trouvera pas aussi dans son patriotisme des ressources qui prolongeront la guerre ? Un peuple qui lutte chez lui pour l'indépendance, qui, suivant la formule antique. combat pro aris et focis a de bien grands avantages.

La neutralité de la France et de l'Augleterre, dans ces trois grandes luttes, est une véritable calamité pour le genre humain ; et cette neutralité, dont les conséquences sont si fuuestes, a pour cause principale la défiance qui existe entre ces deux puissances depuis la guerre de Crimée. Le spectacle de leur alliance active était en vérité trop beau pour qu'il pût durer. Cette défiance, ne peut que s'aug-menter par le résultat du procès des quatre Italiens qui ont été tronvés coupables d'un complot contre la vie de l'emperenr, complot qui était à la veille de recevoir son exécution lorsque les conjurés furent ariêtés par la police. Comme le complot d'Orsini, celui-ci s'est aussi formé à Londres, et cette fois Mazzini a été accusé comme complice et M. Stanfeld, membre du parlement et même du gouvernement anglais, dont le nom avait déjà été mentionné, se trouve compromis au point qu'un vote de censure, proposé à la suite d'explications peu satisfai-santes données par lui dans la Chambre des Communes, n'a été rejeté que par une majorité de dix voix.

C'est au milieu de ces circonstances plus menaçantes encore que celles de sa naissance qu'a été baptisé le petit-fils de notre souveraine, le futur héritier du trône. Il a reçu pour noms ceux d'Albert-Victor-Chrétier-Edouard, et a eu une demi-donzaire de parrains et autant de marraines, en tête desquels figurent Sa Majesté la reine Victoria et S. M. le roi des Belges. La cérémonie a eu lieu le dix mars, à la chapelle du palais

de Buckingham, l'archevêque de Cantorbéry officiant.

An moment où le petit prince entrait dans la vie, deux souverains, le

Au moment ou le petit prince entrait dans la vie, deux souverains, le roi de Bavière et la duchesse de Parme, quittaient ce monde.

Il est peu de princesses qui aient été aussi évidemmeut vouées au malheur que la duchesse de Parme. Elle avait quelques mois à peine lorsqu'elle fut enlevée, la nuit, de son berceau, et apportée endormie près de son père assassiné. "L'enfant qui entend pleurer, dit un de ses biographes, pleure elle-même et jette des cris commes si elle pouvait comprendre son malheur. A la voix de sa fille le dans de Barry rouve. comprendre son malheur. A la voix de sa fille, le duc de Berry rouvre les yeux et, faisant un effort surhumain, pose ses lèvres glacées sur ce petit front, saisit cette petite main et la main de la duchesse, et on entend cette recommandation suprême qui s'exhale avec son dernier soupir: " Que Dieu vous protège!" Telle fut l'aurore de cette vie qui vieut de finir et la suite répondit trop bien à ce commencement.

La jeune princesse n'avait que onze ans lorsqu'en 1830, elle prenait avec toute sa famille le chemin de l'exil. Le 10 novembre 1845, elle épousa à Froshdorf, le prince héréditaire de Lucques, qui ne montait hélas sur le trône de Parme, dont par l'ordre de succession il paraissait éloigné, que pour être immolé aux passions révolutionuaires. Le 26 mars 1854, son époux Charles III, était assassiné comme l'avait été le duc de Berry. Devenue tutrice de ses quatre enfants et régente du duché pour son fiis Robert, alors âgé de six ans, la noble veuve sut montrer tant d'habileté, de bonté, de fermeté et de sagesse que si la couronne ducale eût pu être sauvée, elle aurait certainement réussi à la conserver pour son fils; mais elle fut balayée avec les autres princes italiens par les dernières révolutions et dut s'exiler de cette nouvelle patrie comme elle l'avait fait de la première.

Le roi Maximilien de Bavière était né en 1811; il avait succédé à son pere, en 1848, lors de son abdication; il laisse pour successeur un fils âgé de 19 ans qui a été proclamé sous le nom de Louis II.

A ces nécrologics royales s'ajoutent les décès de l'amiral Hamelin, et du procureur général de Cordoen, qui vensit justement de conduire à terme le procès des quatre Italiens, dans le cours duquel il avait si nettement dénoncé M Stanfeld.

Dans notre nécrologie locale nous avons à enregistrer le nom de M. Edouard Scallon, citoyen de la nouvelle ville de Joliette, qui a continué les œuvres de son fondateur dont il avait été l'agent, et a laissé une partie de ses biens à ses institutions; et celui du Dr Nault, professeur à l'Université-Laval. M. Nault était un des médecins les plus en vogue à Québec; il était autant connu par sa charité que par son habileté et son activité.

Les journaux d'Ottawa nous ont aussi donné, dans le mois dernier, des détails sur l'inhumation de M. Edouard Masse, jeune homme de 16 ans et quelques mois, qui avait péri avec un autre jeune homme du nom de Ferdinand Pronix, sur le lac Huron, près des îles Manitoulines, en traversant sur la glace la veille du premier jour de l'année, dans une de ces tempêtes de neige qui ont causé tant de sinistres dans l'ouest.

Une première inhumation avait en lieu à l'île Manitonline ; les citoyens d'Ottawa où M. Masse, père, dont nous avons publié, il y a quelques années la nécrologie, était universellement estimé, ont assisté en grand nombre au second service funèbre. Cette mort, aussi tragique que prématurée, a causé la plus vive sensation.

## NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

#### BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Nous extrayons de l'Exposé de la Situation de l'Empire, pour l'année 1863, les renseignements suivants. Nous avons reçu ce document en même temps que le Bulletin administratif de l'Instruction Publique, que S. E. le ministre de l'instruction publique a bien voulu nous faire adresser.

Le sort des instituteurs et des institutrices attire l'attention la plus paternelle du gouveruement français. Par un décret en date du 4 septembre, l'Empereur a ordonné qu'une somme de 100,000 francs, prélevée annuellement sur les fonds à donner eu secours aux communes pour acquisitions, constructions et réparations de maisous d'école, sera appliquée à l'achat du mobilier personnel des instituteurs et des institutrices sous la condition que les communes supporteront la moitié de la dépense d'acquisitiou de ce mobilier, lequel restera propriété communale. Les élèves-maîtres, sortant des 80 écoles normales primaîres, profiteront plus particulièrement de cette disposition: déjà le décret du 19 avril 1862 avait décidé que chacun d'eux recevrait, pour se rendre à son poste, à la fin de ses études, une indemnité de 100 francs. Le décret du 4 septembre dernier a élevé le minimum du traitement des directeurs des écoles normales de 2,000 à 2,400 francs et le maximum de 3,000 à 3,600 francs. Les maîtres adjoints ont vu également leurs traitements s'élever en minimum de 1,200 à 1,400 francs et en maximum de 1,800 à 2,000 francs.

Malgré les progrès qui ont été faits dans tout ce qui se rattache à l'instruction primaire, il y a encore, en France, 1,018 communes, où les moyens d'instruction font complètement défaut; 10,119 autres communes qui ne sont pas propriétaires du local où leurs écoles sont installées et près de 600,000 enfants entièrement privés d'instruction. Les statistiques révéient, de plus, que le chiffre des conscrits ne sachant ni lire ni écrire ne diminue pas en proportion de l'élévation progressive du nombre des enfants admis dans les écoles. C'est que ceux-ci ont oublié de 12 à 20 ans ce qu'ils avaient appris entre 8 et 12 ans. L'école qui leur enseigne à lire. à écrire et compter u'a fait que placer dans leurs mains un instrument oui se rouille promptement et devient inutile, s'il n'est souvent mis en usage. De là la nécessité des cours d'adultes et des bibliothèques scolaires. Il n'existe encore que 4,161 cours d'adultes; mais plus de 5,000 communes possèdent des bibliothèques scolaires.

En résumé, il existait en France, en 1863: 82,135 établissements d'instruction primaire, c'est-à-dire, 16,136 de plus qu'en 1848 et le nombre des élèves qui les fréquentent était, en 1862, de 4,731,946 contr-3,771,597 en 1848. C'est une augmentation de vingt-cinq pour cent dans l'espace de 14 ans. A ce nombre total d'élèves des établissements d'instruction primaire il faut ajouter 62,762 élèves des collèges et lycées, faisant en tout 4,794,708.

La moyenne du salaire des iustitutrices des écoles primaires est de 665 francs 33 centimes. Cependant, 4,736 institutrices n'ont encore qu'un traitement inférieur à 400 francs.

Comprenant toute l'importance d'un bon système d'inspection de l'instruction primaire, nonobstant les augmentations qui ont eu lieu à diverses reprises dans le personnel et les traitements de cette branche de l'administration, le gouvernement français demandera une augmentation de crédit de 10,000 francs au budjet de 1865 pour cette branche de l'administration.

Enfin, l'exposé de la situation de l'instruction primaire se termine par ces paroles remarquables sur lesquelles nous attirons toute l'attention de nos législateurs et de nos hommes d'état.

"Il faut que le pays se pénètre bien de cette vérité que l'argent dépensé pour les écoles sera épargné pour les prisons.

"Deux faits considérables se produisent au sein de notre société : l'augmentation progressive de la population scolaire, qui s'est accrue depuis 1848 d'un million d'enfants, et la diminution de la criminalité."

-Un journal d'éducation, l'Illinois Teacher, annonce à ses lecteurs que le systeme d'instruction publique à la Nouvelle-Orléans a été grandement amélioré sous le régime fédéral. "Les écoles ont été organisées avec un programme uniforme qui fait disparaître bien des irrégularités; la langue anglaise sera la seule que l'on enseignera à l'avenir dans les écoles élémentaires au lieu du français que l'on enseignait ci-devant. D'autres améliorations ont été faites et elles rendront le système beaucoup plus efficace et d'une bien plus grande portée, (fur reaching)."

Nous ne pouvons point nous prononcer sur les autres merveilleuses améliorations dont parle notre confrère; mais notre opinion est toute faite sur la seule qu'il veuille bien expliquer et qui consiste à proscrire la langne nationale. Son article, reproduit par tous nos journaux, serait ici très-efficace et d'une bien grande portée, en donnant la mesure de la libéralité du gouvernement fédéral envers les populations françaises qui se trouvent à sa merci. La Russie essaie aussi dans ce moment d'une proscription semblable en Pologne. Le temps nous dira qui aura été le plus heureux du Czar ou de M. Lincoln dans cette tentative. Mais nous pouvons parler pour notre pays. Lorsque l'ancienne institution royale fut

soupçonnée des mêmes tendances, ses écoles demeurèrent désertes. Aujourd'hui que l'on est libre d'enseigner aux enfants la langue maternelle seule, ou les deux langues à son choix, les municipalités franco-canadiennes font les plus grands efforts pour obtenir des instituteurs qui puisseut enseigner le français et l'anglais.

#### BULLETIN DES SCIENCES.

— Où commence un règne? où finit l'autre? Questions ardues et que, tous les jours, les découvertes de l'analyse et de l'observation reudent plus insolubles. L'huile avait passé pour un produit végétal: le pétrole y a mis bon ordre; le cuivre était un produit minéral: un chimiste scandinave, comme Sganarelle, a changé tout cela; l'ivoire était un produit animal, du moins c'était une opinion proéminente chez les éléphants et même les mastodontes: erreur profonde! L'ivoire est tout simplement un produit végétal, taillable et cultivable à merci dans les plaines de l'Amérique méridionale, peut-être en Araucanie, cette région si méchamment volée à M. de Tonnens. Dans ces régions donc, croft un végétal de la famille des palmiers, que l'on désigne sous le nom de phytelephas macrocarpa, produisant un fruit assez volumineux, de la nature de l'ivoire ou de l'os, susceptible d'être travaillé comme l'ivoire animal. Le docteur Phipson, dans nu mémoire lu à la Société anglaise de chimie, dit que le contact de l'acide sulfurique lui fait prendre une belle conleur rouge, analogue au magenta, ce qui permet de distinguer cet ivoire du produit auimal.—Revue Britannique.

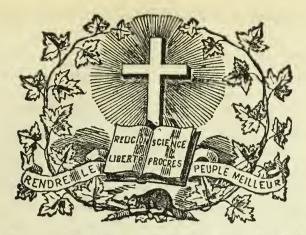
— Les carrières de Carrare peuvent s'épuiser totalement, le paros peut disparaître par suite de l'action plutonique, la chimie n'en a cure. Sir James Hall, et après lui le professeur Roze, de Berlin, sont là, et les artistes peuvent travailler sans souci. Ces messieurs déclarent faire du marbre, du vrai marbre cristallisé, ne vous déplaise, en exposant le carbonate de chaux à une grande chaleur et à une grande pression. Voici, entre antres exemples, deux des opérations qui ont amené à ce résultat. Un cylindre de fer fut rempli d'arragonite de Bohême, et un creuset de porcelaine le fut de pierre à lithographier. Ces deux récipients, hermétiquement scellés, furent alors exposés à la chaleur d'anche pendant une demi-heure, au bout de laquelle on les laisse refroidir. A l'ouverture, le flacon de porcelaine contenait un marbre gris, et le cylindre métallique, un marbre tout à fait blanc, grenu et cristallisé. L'opération n'est, du reste, point difficile à expliquer. La chaux entre en fusion, et l'acide carbonique, ne pouvant s'échapper, se trouve refoulé sur lui-même, jusqu'à ce que, par sa propre pression, il se combine de nouveau avec la chaux plus intimement qu'auparavant.—Ib.

— On vient de découvrir au Canada une nouvelle source de richesses métallurgiques, une mine d'antimoine, située à South-Ham, près de Québec. Les divers échantillons, pris sur différents points du district, ont été examinés par sir W. Logan, géologue éminent, et les analyses ont été si satisfaisantes, que déjà plusieurs fouilles ont été entreprises sur une grande échelle. Il est certain que l'industrie métallurgique européenne et américaine y trouvera de notables avantages, à cause de l'économie de temps et de frais de transport, car, sauf une ou deux mines en Allemagne et en Corse, les seules mines d'antimoine du monde sont à Bornéo, et leur exploitation est considérablement entravée par la distance et la dépense du fret.—Ib.

— Le gouvernement français vient de décider l'envoi au Mexique d'une commission scientifique sur un très-grand pied et qui devra faire pour l'Amérique du Sud ce qu'ont fait les savants du premier empire pour l'Egypte. Parmi les membres de cette commission se trouve l'abbé Brasseur de Bourbourg qui a publié depuis quelques années des ouvrages d'une grande étendue sur les langues du Mexique. Nous souhaitons qu'il les ait étudiées avec plus de soin que l'histoire de notre pays. Voir à ce sujet les Observations de M. Ferland sur l'Histoire du Canada de l'abbé Brasseur.

— Le Marco Polo a dû laisser Trieste, le 5 mars, pour son second voyage autour du monde. Le nombre des passagers est de 60; le coût du voyage est de £400 et la durée probable de huit mois. La première expédition de ce genre a parfaitement réussi. On doit visiter trente ports de mer sur la route; et l'on aura cinquante jours en tout pour ces stations. Le vaisseau est muni d'instruments et d'appareils scientifiques de toute espèce.

Des cours libres d'enseignement supérieur se sont ouverts à la Sorborne sous le nom de soirées littéraires et scientifiques. Ces cours ont été provisoirement autorisés par le ministre de l'instruction publique. Il y a deux séances par semaine, le lundi pour les sciences, le vendredi pour les lettres. À la première conférence de M. Jamin sur les divers états de la matière, l'affluence du public a été telle que la salle s'est tronvée trop petite pour contenir la foule. Un grand nombre de dames assistait à ces leçons, et le ministre de l'instruction publique a fait faire une tribune pour leur usage dans la salle des conférences.—Les Mondes.



# 

Volume VIII.

Montréal, (Bas-Canada) Mai, 1864.

No. 5.

SOMMAIRE—Littérature: Le trois centième anniversaire à Montréal de la naissance de Shakespeare.—Discours de MM. Day, Chauveau et McGee.—Poésie: Le Pont Victoria, par Benjamin Sulte.—Les premiers vers de Voltaire.—Science: Les deux abbés de Fénélon, par H. V., (suite).—Education: Jean Rivard et l'Éducation, par A. Gérin Lajoie.—Exercice pour les élèves des écoles.—Exercice de grammaire.—Avis Officiels: Nominations de Commissaires d'école et de Syndics d'écoles dissidentes. Diplôme accordé à l'Ecole Normale Jacques-Cartier.—Diplômes accordés par les Bureaux d'Examinateurs.—Instituteur demandé.—Instituteurs disponibles.—Dons offerts à la Bibliothèque du Département.—Extraits des Rapports des Inspecteurs d'école, pour 1861 et 1862, (suite).—Revue bibliographique: Du bon ton et du bon langage, par Mde Drohojowska—De l'Art de la Conversation et de la chorité dans les Conversations, par le Père Huguet, (suite).—Bulletin des publications et des réimpressions les plus récentes: Paris, Tours, Londres, Québec, Montréal. Toronto.—Petite Revue Mensuelle.—Nouvelles et Faris Divers: Bulletin de l'Instruction Publique.—Bulletin des Lettres.—Documents Officiels: Tableau de la distribution de la subvention de l'éducation supéricure, pour 1863.

## LITTERATURE.

#### Célébration à Montréal du troisième anniversaire séculaire de la naissance de Shakespeare.

Dans presque toutes les villes où se parle la langue anglaise, le trois centième anniversaire de la naissance de Shakespeare, qui tombait le 23 d'avril dernier, a été célébré par des banquets, des soirées musicales et littéraires, des processions et d'autres démonstrations de cette nature.

A Montréal, la société St. George, dont la fête annuelle coïncidait heureusement avec cette célébration, en avait pris l'initiative. Le matin, la société s'est rendue comme d'ordinaire à la cathédrale anglicane, où le lord évêque métropolitain a prêché un sermon de circonstance. Après la cérémonie religieuse, on a planté un chêne dans la cour de l'église en l'honneur du grand poète: l'hon. M. Moffat et Mde Moffat servaient de parrain et de marraine.

Dans l'après-midi, à l'université McGill, un comité de citoyens présentait au Principal une bourse contenant une somme de £425, pour fonder un concours annuel sur la littérature anglaise. L'heurenx concurrent recevra une médaille d'or dont la face devra porter l'effigie de Shakespeare et le revers une inscription convenable. Madame Anne Molson et Sir William Logan donnérent aussi, la première une somme de £250 pour la fondation d'une autre médaille d'or pour un concours annuel sur les sciences physiques et mathématiques, et le second une somme égale pour la fondation d'une troisième médaille d'or: elle sera donnée, chaque année, à l'élève qui se sera le plus distingué dans l'étude de la géologie et de Phistoire naturelle.

Amsi l'Université McGill, qui possédait déjà deux médailles annuelles, celle du Prince de Galles et celle qui a été fondée par M. Chapman, va se trouver sous ce rapport une des maisons les plus riches de ce continent; l'anniversaire de la naissance de Sha-dû à la grandeur de son génie, il est dû à la divinité elle-même qui a Ainsi l'Université McGill, qui possédait déjà deux médailles annuelles, celle du Prince de Galles et celle qui a été fondée par

kespeare se placera au premier rang dans les Fastes de cette institution.

La Mercantile Literary Society couronna ce premier jour par une grande soirée littéraire et musicale à l'Institut des Artisans. Un orgue avait été placé sur le théâtre, et ses sons majestueux donnaient à cette solennité un caractère presque religieux. Le programme se composait de lectures tirées de Shakespeare, des musique choisie dans les opéras qui ont été faits sur les données de ses pièces, d'un essai sur sa vie et ses œuvres, par M. A. Bailey, et de la récitation d'un poème inédit de M. Heavysege. On tronvera dans untre prochain journal anglais ces deux dernières productions. M. Heavysege, auteur d'un drame épique, Saul, et d'une tragédie, le Comte Félippo, est dejà comm en Angleterre; c'était, il y a quelques années, un simple artisan de Montréal chez qui la lecture et la méditation ont développé un talent poétique des plus remaiquables; il est aujourd'hui, nous croyons, attaché à la rédaction d'un des journaux de cette ville.

Le lundi, 25 avril, la société St. George et le comité qu'elle s'était adjoint pour cet objet, ont donné, an Palais de Cristal, une grande soirée littéraire et musicale. Près de 6000 personnes y ont assisté. Le vaste édifice était élégamment décoré de bannières, de drapeaux, de statues, de devises et de citations tirées des œuvres du grand poète.

La séance était présidée par M. John Day, président de la Société St. George, ayant à ses côtés S. E. le Général Sir Fenwick Williams de Kars, Commandant des Forces, M Beaudry, Maire de Montréal, les présidents des différentes sociétés nationales, et les orateurs de la circonstance.

L'orchestre, conduit par le Dr. Peck, joua avec le plus grand effet des morceaux tirés de l'opéra de Romeo et Juliet, et les Montagnards Canadiens chanterent avec un entrain remarquable plusieurs de leurs chœnrs français qui furent vivement applandis. Nous reproduisons les deux discours anglais et le discours français qui ont été prononcés dans l'ordre dans lequel ils figuraient sur le programme.

## DISCOURS DE M. DAY.

Mesdames et Messieurs, - Nous sommes assemblés ce soir pour célébrer le trois centième anniversaire de la naissance de notre barde immortel, Shakespeare. Quoique la Société St. George ait pris l'initiative de cette fête, elle a été préparée par un comité composé de citoyens appartenant aux diverses origines; elle a donc un caractère universel et cosmopolite, et je suis heureux de voir tontes nos sociétés nationales représentées ici. Je suis certain que vous êtes tous vivement touchés de l'unité de cœur et de sentiments qui se révèle ainsi en l'honneur de notre grand poète. Puisse-t-elle être l'aurore d'une ere nouvelle dans notre cher Canada; puisse-t-elle être suivie d'une union plus étroite et plus active dans tout ce qui pent conduire au bonheur d'un peuple destiné à devenir avant peu une grande nation, et à jouer un rôle important dans l'avenir de ce continent!

bien voulu faire scintiller dans ce bas monde un si brillant rayon de sa toute puissance, que nous célébrions de notre mieux la naissance de ce

grand homme.

Cette démonstration ne sera pas d'ailleurs inutile au pays : qui sait si elle ne fera pas germer des talents jusqu'ici ignorés, si elle ne fera poiut sortir de son obscurité quelque génie inconnu semblable au diamant qui, enfoui dans les entrailles de la terre, attend qu'une main industrieuse aille l'enlever pour le faire briller aux yeux du monde?

L'Angleterre a eu ses Milton, ses Shakespeare, et ses Dryden, l'Ecosse, ses Burns, ses Scott et ses Campbell, l'Irlande, ses Goldsmith, ses Moore, et dussè-je blesser la modestie d'un de nos orateurs, ses McGee (vifs applaudissements), l'Allemagne, ses Lessing, ses Goëthe et ses Schiller, la France, ses Corneille, ses Racine et ses Molière, et pourquoi le Canada, où se rencontrent des descendants de toutes ces grandes nations, pourquoi le Canada n'aurait-il pas aussi ses poètes et ses grands hommes?

Des réunions comme celle-ci ont dans tous les cas l'avantage d'appeler l'attention des masses sur les travaux de l'esprit et de contribuer à populariser les œuvres des grands écrivains dont on célèbre ainsi la mémoire.

Quant à Shakespeare lui-même et à ses œuvres et à leur influence sur l'esprit humain, si même j'en avais la capacité, ce ne serait pas encore ma mission de vous en parler au long ce soir; mais je paraîtrais tout à fait étranger à l'enthousiasme et aux sentiments qui doivent faire battre le cœur de tout véritable anglais, dans un pareil jour, si je ne vous en disais au moins quelque chose.

Shakespeare est le grand poéte de l'art et de la nature, ou plutôt c'est l'art lui-même, l'art surnaturel et divin qui présente a la nature un miroir fidèle, mais orné de toutes les séductions qu'il lui prête. Quant à l'influence de son théâtre, j'oserai dire que les grandes vérités morales qu'il a revêtues d'un langage que lui scul savait parler, ont contribué

puissamment à la culture de nos intelligences.

Il peint la vertu comme la robe d'innocence toujours blanche comme la neige, et le vice sous une forme si hideuse et si affreuse, si diabolique et si peu naturelle, que l'on se refuse à croire, ce qui n'est cependant que trop vrai, qu'à la lougue (comme il le dit lui-même) un tel moostre

puisse " se faire endurer, plaindre et même caresser."

Les doctrines de Shakespeare n'ont pas été sans influence non plus sur le développement social, et il n'est presque point d'incident dans les rapports que les hommes ont entre eux qui n'ait reçu de lui une forme et une expression convenables. Quel vaste champ l'influence de son théâtre n'a-t-elle pas trouvé dans notre monde politique! Ses drames historiques (et presque toutes ses pièces sont historiques) ont exercé le plus heurcux ascendant sur les monarques et les hommes d'état. Son drame d'Henri VI suffirait pour établir ce que je viens d'avancer. Le Prince de Galles, qui figure dans cette pièce, quoiqu'il fut d'une bonne et généreuse nature, n'était qu'un mauvais sujet comparé au noble jeune homme d'aujourd'hui, que les leçons de son illustre père, ceux de notre noble et vertueuse Reine, et disons-le aussi, les écrits de notre illustre poète ont si bien préparé pour le grand tôle qu'il devra remplir. A part cet exemple, les cours du continent, les hommes publics de l'Europe entière, ceux même de l'Amérique, qui aujourd'hui connaissent tous notre grand écrivain, lui doivent comme nous un tribut de reconnaissance. Car, maintenant, Shakespeare n'est pas seulement compris de ceux qui parlent la langue anglaise ; il a été traduit en français et en allemand, et je ne sais pas même s'il n'est pas plus étudié sinon mieux apprécié en France et en Allemagne qu'en Angleterre. Comme preuve de la propagande que fait Shakespeare pour notre langue trois siècles après sa mort, je citerai l'exemple de Kossuth qui a avoué que la connaissance intime qu'il avait de l'anglais lui venait de l'étude et de la lecture de notre grand poète. Quiconque a lu les discours prononcés aux Etats-Unis par le patriote hongrois a dû être frappé de l'énergie et de la puissance avec lesquelles il se servait de notre i liome.

Je vous remercie de l'attention que vous avez bien voulu m'accorder et je vous prie de pardonner à mes humbles efforts qui ne sont pour bien dire que le prélude de ceux des deux orateurs, MM. Chauveau et McGee, qui, l'un en français et l'autre en anglais, ne manqueront point de rendre toute justice au génie et à la mémoire de l'homme qu'on a proclamé à bon droit le poète de tous les temps et de tous les siècles: Shakespeare,

the world's poet !

## DISCOURS DE M. CHAUVEAU.

## M. le Président,

En plaçantun discours français dans leur programme, les ordonnateurs de cette fête ont voulu lui donner un caractère qui correspondît à la fois à la renommée de Shakespeare et à la condition de notre société. La littérature est, en effet, un lien qui unit les peuples les uns aux autres, tout comme le commerce, et, dans un ordre de choses plus élevé, c'est l'échange des produits purement intellectuels: l'autre n'est que l'échange des produits matériels développés, il est vrai, par l'intelligente industrie de l'homme.

Ce siècle, qui a vu les dernières scèncs d'une lutte héroïque entre la France et l'Angleterre, a vu aussi, pour la première fois depuis les Croisades, dans une série d'expéditions militaires en Crimée et sur les plages de l'extrême Orient, leurs drapeaux flotter unis; il a vu, pour la première fois, s'abaisser les barrières du commerce des deux côtés de la Manche, et un traité presque de libre échange promulgué par le neveu de celui qui avait proclamé le blocus continental; il a vu, enfin, l'influence de la littérature anglaise s'étendre sur la France, comme, au 17e siècle et au 18e, celle de la France avait envahi la patrie de Shakespeare.

Cependant, l'atmosphère politique de l'Europe est peut-être en ce moment un mauvais ciel pour le tableau que je viens d'esquisser; le monde est aux défiances, aux négociations inutiles, aux guerres plus inutiles encore, et Dieu seul sait ce que l'avenir réserve de jours mauvais à notre ancienne et à notre nouvelle mère-patrie!

encore, et Dieu seul sait ce que l'avenir reserve de jours mauvais à notre ancienne et à notre nouvelle mère-patrie!

Mais cette fraternité qui, là-bas, n'est qu'un heureux accident, une trève de Dieu pour la paix du monde, elle est ici pour les deux races une condition essentielle d'existence. La France et l'Angleterre, après plus d'un siècle de combats, nous ont laissé en présence les uns des autres, mêlés les uns aux autres comme les glorieux débris dont elles avaient jonché notre sol; et, cependant, quoique nous ne puissions point, par la force des choses, faire autrement que de partager uue commune destinée, vivre d'une même vie, jouir ensemble de toute la plénitude des drotts que donne à chaque citoyen la constitution britannique, après plus d'un siècle, nous sommes encore, à certains égards, plus étrangers, plus inconnus les uns aux autres que les habitants des bords de la Seine et de la Tamise. Si un livre remaiquable paraît à Londres, il est de suite traduit en français; si une pièce de théâtie fait sensation à Paris, elle est aussitôt adaptée au théâtre anglais. N'est-il pas vrai qu'il en est tout autrement en Canada?... que le mouvement littéraire français et le mouvement littéraire anglais sont presque complètement isolés, s'ignorent l'un l'autre presque complètement?... Et, cependant, que de fois, dans de solennelles occasions, n'avons-nous pas juré qu'il en serait autrement l Que de fois n'avons-nous pas dit que, s'il était aussi impossible, aussi lâche, aussi impie pour les uns que pour les autres de renoncer à sa langue, d'abdiquer ses droits, d'oablier ses traditions historiques, il fallait tâcher, cependant, de se comprendre, de se respecter et de s'aider mutuellement!... Et de cela qu'est-il résulté?.... Le lendemain de ces éloquentes protestations, de ces belles promesses, n'a-t-il pas ressemblé exactement à la veille ?....

Aussi, lorsque je vous ai entendu, M. le Président, exprimer l'espoir que cette célébration serait l'aurore d'une ère nouvelle, confiant dans vos généreuses paroles, et repoussant le septicisme qui naît de l'expérience, je me suis dit: "Mieux vaut tard que jamais. Le jour est enfin venu l'"

Et quel nom, quelle mémoire étaient plus dignes que le nom et la mémoire de Shakespeare d'inspirer une telle pensée, de présider à son succès?... C'est, en effet, le propre de sa gloire d'avoir été suffisamment original et personnel, dans l'immense variété de son répertoire, pour imprimer un cachet unique à toutes ses œuvres; suffisamment national dans l'ubiquité de son théâtre, pour ne jamais cesser d'être anglais, et, cependant, suffisamment universel dans la grandeur de ses conceptions, pour être compris et réclamé avjourd'hui par l'humanité entière.

Sept villes de la Grèce se sont disputé la naissance d'Homère. On s'occupe moins aujourd'hui de la patrie d'un grand homme que de ses opinions et de ses croyances. Il semble qu'à mesure que les distances qui nous séparaient dans l'espace se sont effacées, celles qui nous séparent dans le domaine de la pensée se soient augmentées. Ainsi, l'on ne s'est pas demandé s'il était bien vrai que Stratford-sur-Avon ait vu naître le chantre de Desdemona et de Juliet; mais on s'est inquiété de savoir si la vieille foi de ses pères, ou si les croyances qui dominaient alors dans son pays, ont possédé cette grande inteiligence. Il s'est même trouvé des écrivains qui n'ont voulu lui laisser ni l'une ni les autres. Protestants, catholiques et rationalistes voient dans ses œuvres tout ce qu'il faut pour le ranger dans leur camp: tous, d'ailleurs, lui apportent, par là nième, le plus grand hommage qu'il leur soit possible de rendre à son génie. Cet étrange spectacle n'est nulle part plus frappant qu'en France, à l'heure où je vous parle. Tandis que le protestant Guizot a publié une excellente traduction de ses œuvres, précédée d'une étude aussi savante qu'aucune de celles qui ont été écrites en Angleterre; tandis que Victor Hugo a fait lui-même les commentaires qui accompagnent la traduction de son fils, et lance, dans ce moment, un volume en l'honneur du barde at glais, l'éniment et profond auteur de l'Art Chrétien, M. Rio, publie un ouvrage où il réclame pour le catholicisme sa personne et ses écrits.

On s'est souvent demandé quel était le secret de cette universalité. Pour moi, je ne suis tenté de le voir ni dans la couleur locale de chacune de ses pièces à laquelle il y a, souvent même, quelque chose à reprocher, ni dans la profondeur philosophique de ses pensées, ni dans la grande variété des situations qu'il a si habilement liées les unes aux autres, ni même tout à fait dans la réunion complète sur son théâtre de toutes les phases de la vie, de toutes les classes de la société, ni même uniquement dans l'étude savante des replis les plus intimes de la conscience humaine. Je le vois surtout dans le fait du génie qui se met à l'œuvre sans autre amour que celui de l'art; dans le poète qui chante comme l'oiseau, presque sans relâche, parce qu'il ne peut et ne veut faire autre chose; dans l'observateur enthousiaste de l'humanité, qui se pénètre lui-même de tout ce qu'il veut peindre; dans la parfaite bonne foi du conteur qui croit tout ce qu'il conte; dans la parfaite absoption de l'homme par l'artiste, de l'ouvrier par son œuvre. Et remarquez bien, Messieurs, que nonseulement dans les écrits de Shakespeare tout favorise cette opinion, mais que le fait même de l'ignorance on de l'incertitude où l'on est sur une foule de choses qui le concernent, vient encore l'appuyer. Il ne s'est pas arrêté au milieu de son œuvre pour s'analyser, et faire lui-même son portrait pour la postérité; il n'a jamais cru pouvoir dormir sur ses lauriers; il a toujours poursuivi l'idéal d'un chef-d'œuvre nouveau à travers la nature et l'humanité: eufin, il est permis de le supposer, il n'a jamais

eu la parfaite appréciation de sa supériorité. Tels ont été aussi Racine, Corneille, Molière et Lafoutaine: ils n'ont pas été des demi-dieux de leur vivant, et c'est pour cela qu'ils sont encore debout sur le piédestal où les a placés la postérité. Comme lui, ils ont trouvé dans la naïveté de leur foi littéraire et artistique, le grand secret de l'art et de la nature; comme lui, ils ont donné toute leur âme à cette muse julouse qui ne veut point d'adorateurs distraits ou d'amants timides ou jutéressés.

Mais Shakespeare ignorant les règles symétriques qui tyrannisèrent longtemps le monde des lettres et dont son exemple et l'exagération de ses imitateurs ne nous ont peut-être que trop complètement affranchis, Shakespeare, qui avait en même temps l'intuition des grands principes de l'art, sur lesquels toutes ces règles avaient été plus ou moins basées, a eu par là un immense avantage sur tons les poètes du siècle de Louis XIV. Rien ne lui était interdit par l'usage ni par la législation du Parnasse; mais, à défaut de cette législation, il avait, dans le choix de ses moyens et de ses ressources, le génie pour guide. Ce n'est point précisément parce qu'il a négligé ces règles, c'est parce qu'il a su deviner leur but et l'atteindre sans les suivre, qu'il autriomphé là où bien d'autres après lui n'ont fait que corrompre le goût public.

Sa patrie elle-même, d'abord séduite par ses succès, ne devait pas longtemps rester soumise à ses exemples. Le Shakespeare de Dryden et de Davenant ne ressemble guère plus au vrai Shakespeare que celui de Ducis et lui ressemble moins que celui d'Alfred de Vigny. Là comme en France, on se mit à faire une certaine toilette à celui que Voltaire appelait un barbare. Ce ne fut que plus tard qu'on eut le courage de retourner au vieux texte, et il fallut pour cela les transformations sociales qui ont imprimé un si remarquable élan à toutes les littératures de

l'Europe.

Ce qu'on a appelé le style descriptif, puis le romantisme, ce qu'on appelle anjourd'hui le réalisme, ce sont autant de protestations, les unes exagérées, les autres légitimes, contre l'ennui qui, selon Voltaire, naquit un jour de l'uniformité: ce sont autant de manifestations de cet éclectisme littéraire dont Shakespeare s'est fait un jeu plutôt qu'un principe, une nature plutôt qu'un système. La cause de ces réactions, si naturelles à la curiosité anglaise et à la vivacité frarçaise, est toute entière dans ce vers de Clément, l'ennemi de Voltaire:

"Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?"

Mais est-ce à dire qu'elles doivent entraîner avec elles tous les principes, justifier toutes les extravagances, uoyer l'art et l'idéal dans tout

ce que le réalisme a de plus ignoble?

Shakespeare, s'il vivait encore, serait le premier à réclamer, le premier surtout à opposer à la perversion du sens moral, à la corruption du goût, cette glorieuse trinité du vrai, du beau et du bien dont il fut le sectateur longtemps avant que Cousin en eût exposé la théorie. La majesté du bien, la splendeur du vrai, se tiennent et se touchent dans ses productions. Le bien moral est toujours au fond de sa pensée et éclate au milieu des scènes où le mal triomphe par une réprobation aussi éclatante qu'inattendue. C'est Ciaudius qui veut prier et qui ne peut, Claudius qui expose en deux mots la question du repentir et du pardon:

" May one be pardon'd and retain the offence?"

C'est cet autre cri du grand coupable :

"My words fly up: my thoughts remain below: (\*)

"Words without thought never to Heaven go."

C'est le remords plus terrible que la goutte de sang sur la main du criminel, le remords qui évoque des spectres moins affreux que lui-même; c'est l'avare Shylock, le seul de tous les coupables qui n'uit ni honte ni remords, et qui est justement puni par les pleurs qu'il verse, comme le crocodile de la fable pour le mal qu'il n'a pas pu faire.

Aussi, Messieurs, avez-vous raison d'appeler votre poète le poète du monde et des siècles, avez-vous raison de mettre aujourd'hni sons sa protection cette plus intine union des diverses sections de la famille canadienne que vous êtes désireux de voir s'établir et que j'appellerai, moi aussi, de tous mes vœux er saluant avec un enthousiasme égal au vôtre la grande mémoire de l'homme dont le nom, les images et plus encore l'esprit et la pensée remplissent aujourd'hui cette salle.

DISCOURS DE M. McGEE.

## M. le Président, Mesdames et Mossieurs,

Lorsque le monde entier a destiné ce jour à célébrer la mémoire du plus grand génie qui ait jamais pris pour organe de sa pensée la langue que nous parlons, il eût été bien étrange que cette ville seule eût gardé le silence. Notre fête peut bien ne pas être tout ce que nous aurions désiré qu'elle fût, mais toujours pouvoas-nous dire que Montréal n'est point rayé de la carte de cette partie des domaines de Shakespeare qui se trouve en Amérique. (Rires et appl.) Vons avez convié à cette fête de la reconnaissance publique les deux langues du Canada, et celle que mon honorable ami parle avec tant d'élégance, et celle que Shakespeare parlait lui même, la seule peut-être dont il fût bien maître, si l'on en excepte le langage universel de la nature, dont il fut un des plus fidéles et des plus heureux interprètes. (Appl.) Vous m'avez appclé à faire

ma part dans cette démonstration, et j'y suis venu comme un débiteur qui va rendre compte à son créancier, comme un parent pauvre et éloigné qui sc rend à la fète du chef de la famille, comme an écotier qui va porter ses hommages à sou maître, comme un héritier en loi, ou plutôt en littérature, qui s'acquitte, quoique d'une maniere bien imparfaite, de ce qu'il doit au riche testateur qui loi a laissé des trésors qu'il n'aurait jamais pu ni même espéré acquérir à la sueur de son front. (Appl.)

On sait peu de chose de la vie et de la famille de Shakespeare, et il règne à ce sujet plusieurs versions contradictoires. Sa mère, Mary Aden, appartennit à une bonne famille du comte de Warwick; son père, John Shakespeare, annit été d'abord boncher, puis gautier; on le retrouve plus tard échevin, puis propriétaire, puis enfin gentilhomme, ce qui témoigne, à tout preudre, d'une lutte assez heureuse avec le sort,

et d'un progrès assez soutenu dans l'échelle sociale.

Le fameux écusson de Shakespeare, objet de l'ambition du fils et destiné probablement à satisfaire la vanité du père, prouve qu'il y avait dans cette famille, peut-être du fait de la mère Mary Arden, peut-être aussi par une des merveilleuses conceptions du poète lui-même, le désir bien arrêté d'affirmer et de maintenir ses titres à la position de country gent-leman. Shakespeare, qui a laissé aux quatre vents du ciel sa réputation poétique, sans s'occuper de ce qu'il en adviendrait, Shakespeare qui laissait imprimer de son vivant un Hamlet défiguré, et un Othello apocryphe, s'occupait cependant beaucoup de son écusson et de je ne sais quels parchemius! Est-ce qu'on doit lui en garder rancuue? J'espère que non. La plus belle chose que la langue anglaise ait jamais exprimée (plus belle qu'Hamlet ou qu'aucune création du grand poète) c'est ce noble mot de gentleman, et il n'y a pas à s'étonner de ce que chaque homme de génie qui a parlé notre languo depuis Shakespeare jusqu'a Walter Scott, ait tenu si fortement à ce titre glorieux.

Shakespeare reçut son éducation ou le peu d'éducation qu'il eut jamais, à l'école de grammaire de Stratford; il épousa à 18 ans Anne Hathaway, et son insufficante biographie nous fait voir que dans lo tumulte de la vie littéraire de Londres, aux splendeurs de la cour d'Elisabeth, dans la société de Ben Johnson, de Dayton et de Burhage, son cœur soupirait après les champs et les sentiers solitaires de Stratford où se trouvait son premier et dernier amour, Anne Hathaway. (Appl.)

Je ne crois pas me rendre conpable d'exagération en disant que l'esprit de Shakespeare a toujours été plus préoccipé de l'établissement de sa famille à Stratford, à Shotton on a Shirley que de la gloire de ses œuvres; et que de porter le titre et les honneurs d'un gentilhomme du comté de Warwick était plus l'objet de son ambition que d'être réputé le premier poète de l'Angleterre. Il paraît avoir été plus honteux que glorieux de son mérite comme acteur, avoir eu pour sa réputation d'auteur dramatique une étrange indifférence, et avoir été surtout inquiet de sa maison de New Place, de son écusson, de son rang de squire, et enfin de sa tombe protégée par une cuirasse daus l'église de Stratford. Etrange puissance du temps et du milieu dans lequel on vit! Charme judicible de l'usage et des traditions!

Shakespeare du reste paraît avoir vécu largement, quoique sans prodigalité et ne pas avoir ignoré l'art de faire quelque argent. S'il faut en croire les cancans des biographes, ni l'équitatios, ni l'escrime, ni même un certain degré de dissipation ne lui furent étrangers. Tel fut l'homme, paraît-il, dans sa vie intime: habile, entreprenant, accompli, brave et hardi; plus soucieux du présent que de l'avenir, gai dans le commerce des hommes, mélancolique et contemplatif jusqu'à la tristesse dans la solitude, en un mot un abiégé de l'humanité entière, l'homme vraiment à qui l'on pouvait dire: "Regarde dans ton propre cœur, et

écris!" (Appl.)

Quant à sa fortune, il mourut dans sa ville natale, dans l'aisance sinon dans la richesse, à l'âge de 52 ans. Pour ce qui est de sa philosophie, sujet bien autrement vaste, il scrait tout à fait impossible d'en faire une csquisse dans les bornes prescrites à un discours de ce genre. En religion, quoiqu'il vécût dans un milieu dominé par l'influence de la réforme, on discute encore s'il fut catholique ou protestant.

En politique, il était monarchique et constitutionnel, ennemi de l'intoléiance comme on peut le voir par le discours de Falstaff dans Henry V; il aimait le peuple comme on peut le voir aussi dans le discours de la reine Catherine, en faveur des classes ouvrières. Dans son théâtre historique, tandis qu'il n'a pas épargné des démagogues comme Jack Cade, il a rendu justice aux tribuns sincères comme Brutus. A Shakespeare plutôt qu'à tout autre écrivain de notre langue, appartient l'honneur d'être un esprit complet et parfaitement équilibré; Milton est quelquefois fanatique, Dryden est trop partisan, Byron, trop souvent cynique, tandis que semblable à ces statues des Dieux Assyriens, que des fouilles récentes ont rendues au jour, rotre grand génie paraît assis

sur un tiône élevé d'où, calme et impassible, il péneire de ses regards toutes les parties de l'espace avec une majesté presque effrayante tant elle est au-dessus des allures ordinaires de l'humanite. (Appl.)

L'originalité de Shakespeare est maintenant admise de tout le monde.

Ses œuvres ne ressemblent à rien de ce qui les a précédées, à rien de ce qu'ont fait les Grecs, les Romains ou les Italiens. La fusion de la comédie et de la tragédue dans une même scène, le dialogue des fossoyeurs dans Hamlet, et les réparties du fou du roi. Léar, sont aussi neuves et originales, qu'une église gothique comparée à un temple grec. La profondeur de ses pensées ne le cède qu'à leur var'été; et nous pouvons dire de lui en toute sûreté, qu'il n'est dans la vie ni dans la littérature, ni sujet, ni thème, dont il ne nous ait laissé le type le plus parfait et le plus durable.

<sup>(\*)</sup> Nous risquerons cette traduction:

<sup>&</sup>quot; Ma voix monte vers Dieu, mon cœur reste ici bas, Les mots sans la pensée au ciel n'arrivent pas."

Parlerai-je enfin de son influence sur nos idées et sur notre langage? Il me serait impossible d'exagérer ce qu'elle a été et eucore moins ce qu'elle est et ce qu'elle sera. Des milliers de personnes parlent d'après Shakespearc, qui ne l'ont jamais lu, des centaines de milliers pensent d'après lui, qui seraient incapables de le citer. Je n'entreprendrai point de vous rendre compte de tout ce que l'opinion publique et la pensée moderne ont emprunté à notre illustre auteur. Vous êtes ici ce soir pour vous amuser et non pour vous ennuyer en l'honneur de lui. S'il était ici lui-même, d'après ce que nous savons de sa vie et de son caractère, il aimerait beaucoup mieux se mêler aux groupes de femmes charmantes qui nous honorent de leur présence que débiter une harangue didactique à cette tribune. Cependant, avant que vous ne recommenciez à écouter l'excellente musique choisic avec tant de goût pour cette fête, avant que la danse n'envahisse gaiement cette salle, permettez-moi de résumer en peu de mots et tout simplement l'idée que je me suis faite de Shakespeare. "Avant tout c'était un homme, et comme il l'a dit d'un autre dans son langage si fécond, à le prendre tout pour tout, vous ne reverrez jamais son pareil."

Il a placé une pointe du compas, avec lequel il mesurait l'humanité, dans son propre siècle et, de l'autre, il a balayé la circonférence des âges. (applaudissements.) Il s'est saisi de la presse que l'ou venait de créer, il en a fait la trompette de sa propie reuommée dont lés sons sont maintenant connus jusqu'aux antipodes. Ses écrits sont la fleur et la perle de la littérature auglaise; ils en sont le couronnement. L'Empire Britannique pourra disparaître; la vision où un brillant écrivain écossais nous montre un artiste Néo-zélandais esquissant, sur le dernier pilier en ruine du pont de Londres, le dôme lézardé de St. Paul, pourra s'accomplir dans la suite des siècles; l'oiseau sauvage puurra faire son nid aux rives désertes de la Tamise ou de la Mersey; mais cet oracle de nos isles se fera entendre jusqu'à ce que le glas de toute chose humaine ait sonné. Sa voix parlera toujours à toutes les nations des mystères de la vie et de la mort, du devoir, de la destiuée, de la loi, de la liberté, du remords qui s'attache aux pas du crime, enfin de l'asile béni dont la lumière vient éelairer le lit de mort du juste.

Tous les génies de l'avenir seront ses tributaires comme l'ont été ceux du passé; la longue succession des acteurs depuis Burhage jusqu'à Betterton, depuis Dean jusqu'à Macready, des commentateurs depuis Jonson jusqu'à Gervinus, des hommes d'état depuis Southampton jusqu'à Chatham et depuis Chatham jusqu'à Derby; tous ceux-là sont les sujets et les clients de Shakespeare. Etre compté dans une telle compaguie, même à la dernière place, c'est encore beaucoup d'honneur, et je ne saurais vous dire tout le plaisir que j'éprouve en songeant que nous aussi nous faisons partie de la suite d'un tel souverain. Ceux qui vivront ici en 1964, vivront probablement dans un Montréal bien des fois plus grand que celui d'aujourd'hui. Ils pourront vivre aussi sous quelque forme de gouvernement dont nous n'avons aucune idée; mais je suis certain d'une chose, c'est qu'il n'y aura pas même alors dans la vallée du Saint-Laurent, dans notre Canada, un peuple plus dévoué, plus reconnaissant, plus jaloux envers la mémoire, les bienfaits et l'influence croissante de William Shakespeare. (Applaudissements prolongés.)

## POESIE.

LE PONT VICTORIA.

Il est jeté sur la rivière Comme un appel aux nations, La concorde en est l'ouvrière, L'art étale sa force en ses dimensions. Bravant les colères sauvages Du courant qui roule à ses pieds, Il apporte sur nos rivages Le commerce de vingt cités.

La rafale qui tourbillonne,
Les coups de vent impétueux,
L'assaut des tempêtes d'automne
Se brisent sur son flanc ferme et majestueux!
Mais quand la débâcle s'avance,
En mugissant dans le lointain,
Il faut le voir dans sa puissance
Aux feux du soleil du matin!

Sa grandiose et noble masse
Tranche d'un jet notre horizon,
Et domine une mer de glace
Que le fleuve soulève en crevant sa prison.
Le flot tourmenté se déchaîne
Contre ces remparts ennemis;
La lutte éveille dans la plaine
La voix des échos endormis.

Il reste vainqueur, solitairc, Toujours prêt pour d'autres combats. Plus tard les vaisseaux d'Angleterre Viennent à ses côtés mesurer leurs grands mâts. Les longs panaches de fumée Montent jusqu'à lui dans les airs Comme un encens de renommée Venu des bouts de l'univers l

Euvre du progrès, du génie, Utile et grave monument, Tu fais l'orgueil de ma patrie Et charmes l'étranger dans son étonnemeut. Oh! sois comme elle impérissable, Que tes ans comptent par milliers! L'humme n'est plus qu'un grain de sable Sous tes gigantesques piliers l

BENJAMIN SULTE.

Avril, 1864.

## Les premiers Vers de Voltaire.

On lit dans la Correspondance Littéraire de Paris :

Monsieur le directeur,

En recherchant, pour une nouvelle édition de l'Histoire du diocèse de Paris, par l'abbé Lebeuf, les documents imprimés et manuscrits relatifs au collége de Clermont, aujourd'hui lycée Louis-le-Grand, j'ai trouvé dans un recueil de la bibliothèque Mazarine, coté 10796 A. une pièce de vers (huit pages in-40 sans lieu ni date) signée François Arouet, étudiant en rhétorique et pensionnaire au collége de Louis-le-Grand. Cette pièce, intitulée: Imitation de l'ode (latine) du R. Père le Jay sur sainte Geneviève, est certainement le premier essai poétique connu de Voltaire. Comme je ne l'ai pas rencontrée dans ses œuvres et que la plaquette imprimée est de la plus grande rareté, je vous en adresse une copie pour la Correspondance; vous jugerez si elle mérite d'être mise sous les yeux de vos lecteurs.

Ce qu'il y a de piquant, c'est que ce petit poème religieux n'empêcha pas le vieux professeur, qui avait eu recours à la plume de son élève, de lui prédire un jour qu'il serait l'étendard du déisme en France: et Voltaire ne se doutait guère qu'un jour ses restes mortels seraient déposés dans les caveaux de l'église Sainte-Geneviève, au-dessous des reliques de la sainte qu'il avait célébrée

à seize ou dix-sept ans. (1)

H. Cocheris.

Qu'aperçois-je? est-ce une déesse Qui s'offre à mes regards surpris? Sun aspect répand l'allégresse, Et son air charme nos esprits. Un flambeau brillant de lumière, Dort sa chaste main rous éclaire, Jette un feu nouveau dans les airs. Quels sons! quelles douces merveilles Viennent de frapper mes oreilles Par d'inimitables concerts!

Un chœur d'esprits saints l'environne, Et lui prodigue des honneurs:
Les uns soutiennent sa couronne,
Les autres la pareut de fleurs.
O miracle! ô beautés nouvelles!
Je les vois déployant leurs ailes
Former un trône sous ses pieds.
Ah! je sais qui je vois paraître.
France, pouvez-vous méconnaître
L'héroïne que vous voyez?

Oui, c'est vous que Paris révère Comme le soutien de ses lis, Geneviève, illustre bergère. Quels bras les a mieux garantis? Vous qui, par d'invisibles armes, Toujours au fort de nos alarmes Nous rendîtes victorieux. Voici le jour où la mémoire De vos bienfaits, de votre gloire, Se renouvelle dans ces lieux.

Du milieu d'un brillant nuage Vous voyez les humbles mortels Vous rendre à l'envi leur hummage Prosternés devant vos autels,

1 On a assuré, dernièrement, que les restes de Voltaire et de Rousseau avaient été enlevés de Ste. Geneviève, sous la Restauration.

Et les puissances souveraines Remettre entre vos mains les rêues D'un empire à vos lois soumis. Reconnaissant et plein de zèle Que n'ai-je su, comme eux fidèle, Acquitter ce que j'ai promis l

Mais, hélas l que ma conscience M'offre un souvenir douloureux; Une coupable indifférence M'a pu faire oublier mes vœux : Confus, j'en entends le murmure, Malheureux! je suis donc parjure. Mais, non; fidèle désormais, Je jure à ces autels antiques Parés de vos saintes reliques. D'accomplir les vœux que j'ai faits.

Vous, tombeau sacré que j'honore, Enrichi des dons de nos rois, Et vous, bergère que j'implore, Ecoutez ma timide voix. Pardonnez à mon impuissance, Si ma faible reconnaissance Ne peut égaler vos faveurs. Dieu même, à contenter facile, Ne croit point l'offrande trop vile Que nous lui faisons de nos cœurs.

Les Indes, pour moi trop avares, Font couler l'or en d'autres mains; Je n'ai point de ces meubles rares Qui flattent l'orgueil des humains. Loin d'une fortune opulente, Aux trésors que je vous présente Ma seule ardeur donne du prix : Et si cette ardeur peut vous plaire, Agréez que j'ose vous faire Un hommage de mes écrits.

Eh quoi! puis-je dans le silence Ensevelir ces nobles noms De Protectrice de la France Et de ferme appui des Bourbons? Jadis nos campagnes arides, Trompant nos attentes timides, Vous durent leur fertilité; Et par votre seule prière Vous désarmâtes la colère Du ciel contre nous irrité.

La mort même à votre présence Arrêtant sa cruelle faux, Rendit des hommes à la France Qu'allaient dévorer les tombeaux. Maîtresse du séjour des ombres, Jusqu'au plus profond des lieux sombres Vous fîtes révérer vos lois. Ahl n'êtes-vous plus notre mère, Geneviève, ou notre misère Est-elle moindre qu'autrefois?

Regardez la France en alarmes Qui de vous attend son secours. En proie à la fureur des armes Peut-elle avoir d'autre recours? Nos fleuves devenus rapides Par tant de cruels homicides Sont teints du sang de nos guerriers. Chaque été forme des tempêtes, Qui fondent sur d'illustres têtes Et frappent jusqu'à nos guerriers.

Je vois en des villes brûlées Régner la mort et la terreur ; Je vois des plaintes désolées Aux vainqueurs même faire horreur. Vous qui pouvez finir nos peines Et calmer de funestes haines, Rendez-nous une aimable paix l Que Bellone, de fers chargée, Dans les enfers soit replongée Sans espoir d'en sortir jamais.

FRANÇOIS AROUET,

Étudiant en rhétorique et pensionnaire. Au collége de Louis-le-Grand.

## SCIENCE.

## Les deux Abbés de Fénélon.

(Suite.)

V.

M. de Fénélon, voyant que le succès de la mission de Kenté, ne répondait ni aux efforts ni aux sacrifices qu'on y faisait (1), prit la résolution de se consacrer à l'éducation des jeunes enfants sauvages. Il crut avec raison que c'était un des moyens les plus efficaces de travailler à la conversion et à la civilisation de ces peuples déchus. Le moment semblait d'ailleurs très-favorable pour reprendre ce projet plusieurs fois tenté et toujours abandonné. Les Iroquois, comme nous l'avons vu, brisaient peu à peu les liens qui les avaient retenus jusque-là dans leur étroit territoire : ils cherchaient à se rapprocher des Français à mesure qu'ils subissaient l'influence du D'un autre côté, le roi ne pouvait manquer de sechristianisme. conder ce projet qui entrait si bien dans ses vues: il avait souvent exprimé le désir de voir civiliser les sauvages pour en faire, suivant le cas, des alliés fidèles ou des sujets dévoués (2). Elever ces différentes tribus à la dignité de nation, leur inspirer les sentiments de l'honneur et de la justice ; c'était là sans doute une idée pleine de générosité et de grandeur ; mais pour Louis XIV, une nationalité ne pouvait exister en dehors de la nationalité française: la civilisation, c'était la langue française, et, comme on disait alors, les coulumes françaises. Au milieu des splendeurs du Louvre ou de Versailles, il ne pouvait comprendre qu'une peuplade soumise à son sceptre restat étrangère à cette civilisation, quand toue l'Europe en subssait l'influence. M. de Frontenac, qui avait pu constater avec un légitime orgueil les effets de cette influence en Allemagne, sur la fière république de Venise et jusque chez les Turcs, partageait l'erreur de son maître. Dès son arrivée en Canada, mais surtout dans l'assemblée solennelle des Etats qu'il avait tenue à Québec pour donner aux premiers actes de sou administration plus d'éclat et d'autorité, il avait hautement témoigné sa surprise de trouver si peu de français chez les sauvages (3). Un pareil état de choses constituait à ses yeux un véritable désordre: comment pouvait-on être Iroquois ou Huron? faire profession de christianis-

<sup>(1)</sup> M. Faillon, Vie de la Sr. Bourgeoys, t. 1, p. 24. Le P. Leclercq, Etablissement de la Foy, t. II, p. 80.

<sup>(2)</sup> Documents de Paris, t. IX. Corespondance officielle de cette époque; mais surtout les instructions de Colbert à M. de Courcelle.

<sup>(3) &</sup>quot;Quand il pourra dire à Sa Majesté que les Religieux qui sont "employés dans les missions s'appliquent avec plus de zèle que jamais "à la conversion des Sauvages; qu'ils songent par des moyens qu'ils "n'ont peut-être pas encore pu pratiquer, à les rendre sujets de J.-C. et "du Roi tout ensemble, et qu'il verra que, dans la pratique et le com- "merce qu'ils ont continuellement avec eux, ils leur inspirent l'envie d'ap-"merce qu'ils ont continuellement avec eux, ils leur inspirent l'envie d'ap"prendre notre langue et de quitter des mœurs et une façon de vivre
"qui est aussi contraire et opposée à l'esprit du christianisme qu'elle
"l'est au sentiment d'une personne véritablement raisonnable; ils doivent
"être persuadés qu'ils recevront des nouvelles marques de protec"tion," etc. Harangue prononcée par M. le comte de Frontenac à l'assemblée tenue à Québec le 28 octobre 1672, en l'église des P. P. Jésuites ces religieux employés dans les missions!

"J'ai fort témoigné aux PP. Jésuites l'étonnement où j'étais de voir
"que de tous les Sauvages qui sont avec eux à Notre-Dame de Foi qui n'est

<sup>&</sup>quot;J'ai fort temoigne aux PP. Jésuites l'étonnement où j'étais de voir "que de tous les Sauvages qui sont avec eux à Notre-Dame de Foi qui n'est "qu'à une lieue et demie de Québec, il n'y en avait pas un qui parlât "français, quoiqu'ils fréquentent continuellement parmi nous, et leur ai "dit que je croyais que dans leurs missions ils devaient songer, en ren"dant les Sauvages sujets de Jésus-Christ, de les rendre aussi sujets du "Roi: que pour cela il leur fallait inspirer l'envie d'apprendre notre "langue comme les Anglais leur apprendre la langue comme de les Anglais leur apprendre la langue comme de la fallait inspirer l'envie d'apprendre notre "langue comme les Anglais leur apprendre notre "langue comme les Anglais leur apprendre notre "langue comme de la fallait leur apprendre notre "langue comme de la fallait leur general la langue de la fallait leur general la langue comme de la fallait leur general la langue comme de la fallait leur general la langue de la fallait "Roi: que pour cela il leur fallait inspirer l'envie d'apprendre notre "langue, comme les Anglais leur apprennent la leur, essayer de les ren"dre plus sédentaires, et de leur faire quitter une vie si opposée à l'es"prit du christianisme, puisque le véritable moyen de les rendre chré"tiens était de les faire devenir hommes. Mais (Ecriture chiffrée)
"quelque mine qu'ils fassent, ils ne veulent pas entendre ce langage, et pour
"vous pai ler franchement, ils songent aulant à la conversion du castor qu'à
"celle des âmes, car la plupart de leurs missions sont de pures moqueries,
"celle des âmes, car la plupart de leurs missions sont de pures moqueries,
"cet je ne croirais qu'on leur dût permettre de les étendre plus loin, jusqu'à
"ce qu'on vit une église de ces sauvages mieux formée. J'ai fort exhorté
"Messieurs du Séminaire de Montréal d'en user de la sorte à Quintay et
"d'inspirer ces sentiments à leurs Sauvages, ce qu'ils m'ont promis, et ce
"qui peut-être excitera les autres par jalousie d'en faire autant." (Lettre
de Frontenac à Colbert, 2 nov. 1672.)

J'ai cru utile de citer ces passages pour mieux faire comprendre les
faits postérieurs, quoiqu'il soit pénible de voir un homme qu'on voudrait
toujours admirer tenir un pareil langage.

me et parler une langue barbare? Aussi, quand l'abbé de Fénélon Ini fit part de son projet, l'accueillit-il avec empressement et le seconda-t-il de toutes ses forces. Mais l'abbé de Fénélon, comme tous
les missionnaires, savait bien qu'on ne peut changer la langue
d'une nation qu'en modifiant ses idées, travail lent et graduel que ni
la force, ni l'autorité ne peuvent exécuter à un moment donné chez
aucun peuple, que ce peuple s'appet e Iroquois, Polonais ou Canadien. Il savait bien encore que le contact d'une société à peine
naissante avec une ancienne civilisation est plein de dangers, parce que l'une n'emprunte guères que les vices de l'autre, l'expérience l'a fait voir (1). C'est pour cela que dans la mission qu'il fondait, il chercha autant à s'éloigner des habitations françaises que
des villages sauvages.

Il choisit les î'es connues anjourd'hui sous le nom d'îles Dorval, situées à une demi-lieue du village de Lachine, vers la Pointe-Claire. Elles portaient alors le nom de M. de Courcelle, qui s'y était probablement arrêté dans son expédition de 1670, deux cents ans avant le futur héritier de la couronne d'Angleterre. Ces îles sont au nombre de trois: la plus grande a une étendue d'à peu près cent arpents, les deux autres sont beaucoup moins considérables. Placées au-dessus du Sault, à l'entrée du lac St. Louis, à peu de distance du rivage, elles pouvaient être comme la clef de la navigation avec les jays d'en haut: l'abord en est facile et leur peu d'étendue permettait d'observer tous les mouvements des ennemis qui au-

raient voulu les attagner (2). M. de Frontenac s'empressa d'en donner la propriété à M. de Fénélon. Par un document (3) où il fait l'éloge du zélé missionaire qui a tout sacrifié pour Dien, il lui accorde ces îles à titre de fief et seigneurie avec tous les priviléges ordinaires, pour l'engager à poursuivre l'exécution de son généreux dessein. Déjà M. de Fénélon avait pu réunir de jeunes Sauvages et commencer les travaux de ce nouvel établissement. Fort de la protection du gouverneur, puissamment secondé par ses confrères du Séminaire de Montréal, dont les abondantes aumônes lui permettaient de faire face à des dépenses considérables, il se livra tout entier à son œuvre de régénération. Quelle œuvre que celle de façonner à un joug quelconque ces jeunes Sauvages, libres comme les bétes fanves qui leur servaient de nourriture, comme les oiseaux qu'ils poursuivaient de leurs flèches! Il est vrai que le travail de l'éducation n'est pas toujours sans fatigue et qu'il a ses heures d'ennui; autrement il n'y aurait pas de dévouement; mais ici, il semble que la fatigue était plus pénible et que l'ennui devait décourager plus vite. La tâche était presque toujours à recommencer, et si parfois, à force de zèle, de patience et d'abnégation, on croyait s'être rendu maître de ces jeunes âmes, avoir fait naître en elles le goût d'une vie nouvelle, le père ou la mère les venaient brusquement enlever et les emportaient au fond des bois où les habitudes sauvages ne tardaient à pas reprendre leur empire (4).

Tout en se dévouant principalement à l'éducation des enfants, l'abbé de Fénélon n'oubliait pas leurs parents: chrétiens ou infidèles, il s'efforçait de les attirer dans l'île de Montréal pour les convertir à la foi ou les affermir dans leur première ferveur. Tels furent, autant que nous en pouvons juger par le peu de documents que nous avons sur cette époque, le germe et les commencements de cette célèbre mission qui reçut son nom de la Montagne où elle tut établie en 1676. Tout le monde sait les services que cette

mission nous a rendus dans les différentes guerres que nous eûmes à sontenir avant la conquête. Aujourd'hui, comme celles du Sault St. Louis, de Lorette et de St. François, elle n'est plus qu'un débris, semblable à ces restes fossiles que la science recueille avec respect et étudie avec curiosité pour reconstituer un passé qui lui échappe. Peu à peu les Français s'échelonnaient intrépidement sur les bords du fleuve et se rapprochaient chaque jour de nos terribles ennemis, les Iroquois. Le danger, loin d'effrayer nos ancêtres, semblait provoquer leur audace : comme leur nombre augmentait rapidement (1), notre zélé missionnaire se chargea encore de leur prodiguer les secours spirituels. Il fut nommé curé du haut de l'île de Montréal (2), c'est-à-dire, du territoire où se trouvent aujourd'hui les paroisses si pittoresques et si florissantes de la Chine, la Pointe-Claire et Ste. Anne. Cette partie de son ministère n'était pas toujours la plus facile, ní la plus consolante, trop souvent ces habitations étaient le théâtre de drames lugubres, parfois émouvants, qui ne laisseraient rien à désirer à l'imagination féconde de nos romanciers modernes.

La nouvelle mission fut établie en face des îles Courcelle dans un endroit appelé Gentilly, où l'on avait commencé quelque construction. Elle fut dédiée à la Très-Sainte Vierge sous le titre de la Présentation. Ce lieu fut le premier, et pendant quelques années, le seul sanctuaire consacré à la religion dans la partie supérieure de l'île de Montréal (3). Il serait peut-être possible anjour-d'hui encore d'en déterminer la position exacte d'après la tradition et les indications des cartes de Belin: nous voudrions y voir élever un monument qui rappelât tous ces souvenirs.

Insensiblement, M. de Fénélon avait été amené à élargir le cercle de son zèle. C'est au milieu de ses nombreux travaux que vint le surprendre l'arrivée à Montréal de M. de Frontenac. M. de Fénélon dut s'empresser de venir saluer son ami qui était reçu sur son passage, mais principalement à Montréal, avec tout le respect et tout i'enthousiasme qu'il avait déjà su inspirer aux différentes classes du pays. M. de Frontenac se rendait à Kenté afin d'intimider les Ircquois par le déploiement des forces de la colonie, et de les tenir en bride par la fondation d'un fort à l'entrée du lac ûntario. Voulant mettre à profit pour son voyage les lumières et l'expérience de l'ancien missionnaire et tui donner en même temps l'occasion de revoir des lieux pour luí si pleins de souvenirs, il s'en fit accompagner ainsi que d'un autre prêtre de St. Sulpice, M. l'abbé d'Urfé. Tous deux lui furent utiles dans une entreprise où il fallait en même temps ménager l'amour-propre de ces barbares et les forcer à reconnaître la suprématie francaise.

Dans cette expédition, le comte de Frontenac visita-t-il l'établis-sement des îles Courcelle ' Nous n'en savons rien: du moins il n'en est pas question dans la partie de la correspondance officielle que nous possédons. Peut-être trouva-t-il que le zèle de M. de Fénélon pour franciser les sauvages n'était pas assez grand ; peut-être vit-il en lui un instrument trop peu docile pour exciter la jalousie des Jésuites. Quoiqu'il en soit, M. de Fénélon semble avoir prévu l'orage qui allait bientôt éclater, car, dès le commencement de l'année suivante, il abandonnait an Séminaire son fief des îles Courcelle, afin, sans doute, de ne pas compromettre dans sa disgrâce l'existence d'un établissement encore naissant. Il cède donc au Séminaire tout ce qu'il possède; mais, avec ce désir de l'oubli qui lui avait fait demander à Mgr de Laval le silence sur ses travaux apostoliques, il ne veut pas qu'on lui attribue plus tard des sacrifices qui étaient au-dessus de sa fortune, et il déclare hautement que toutes les dépenses qui ont été faites sont l'œuvre de la charité des Messieurs du Séminaire et que pour lui "il a seule-" ment contribué de sa peine, son industrie et ses soins pour y attirer " et établir les sauvages et faire habiter les côtes de la dite île de " Montréal en ces endroits par les français et les sauvages." (4)

Cette déclaration solonnelle qui n'était nécessaire pour personne autre que lui, nous montre son caractère plein de franchise

<sup>(1)</sup> Sur cette question de la civilisation des Sauvages, voir dans les Relations inédites des RR. PP. JJ., t. II, p. 358, les exceilentes remarques de l'annotateur, que nous croyons être le R. P. Martin. Consulter aussi Garneau, Histoire du Cunada. Dussieux, Canada sous la domination frunçaise. Qu'il nous suffise de citer le passage suivant d'une lettre de M. de Denonville au ministre de la marine: "On a cru long-"temps qu'il fallait approcher les sauvages de nous pour les franciser: "on a tout lien de reconnaître qu'on se trompait. Ceux qui se sont "approchés de nous, ne se sont pas rendus français et les français qui "les ont hantés sont devenus sauvages."

<sup>(2)</sup> M. l'abbé Rourgeault, curé de la Pointe-Claire, m'apprend que le nom de Dorval donné à ces îles est celui d'un M. Bouchard de Dorval, qui les avait probablement achetées du Séminaire de Montréal. Le Séminaire, qui les avait reçues de M. de Fénélon, y exerçait encore, ou du moins pouvait y exercer les droits de moyenne et de basse justice jusqu'en 1714 (Edits et Ordonnances, t. I, p. 342). Depuis 1854, elles appartenaient à Sir George Simpson, Gouverneur de la Baie d'Hndson, qui ent l'honneur d'y recevoir le Prince de Galles en 1860. (Voir la Relation du Vcyage de S. A. R. etc., publiée par le Journal de l'Instruction.) Nous ne pouvons nous empêcher de regretier que ces îles auxquelles se rattachent lant de souvenirs ne puissent reprendre leur nom historique.

<sup>(3)</sup> Tenure Seigneuriale, Titres de concessions, p. 359.

<sup>(4)</sup> Lettres historiques de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation.

<sup>(1)</sup> Rien n'est plus curieux que de suivre dans les contrats de concession et dans le registre de paroisse, ce développement de la population : c'est la lutte calme, mais obstinée de phalanges aguerries contre la fougue de troupes indisciplinées. Ça et là, des vides se font dans les rangs; mais ils sont aussitôt remplis; la propriété, la maison où le maître vient d'être tué trouve un nouveau maître : c'est entre deux mariages qu'a lieu l'horrible massacre de 1689.

<sup>(2)</sup> Registres du Cons. Sup. 1674 : Note insérée dans le Registre de la Chine our le curé de cette paroisse, M. l'abbé Piché, a en la complaisance de mettre à ma disposition.

<sup>(3)</sup> Reg. de la Chine.

<sup>(4)</sup> Acte devant Basset, 23 Mars 1674.

et de décision. Elle nous permettia de juger avec plus d'exactitude et d'impartialité les faits qui vont suivrc. Si nous ne pouvons tout approuver, le blâme ne retombera que sur des détails secondaires: l'homme nous paiaîtra ce que nous l'avons vu jusqu'à présent: généreux et dévoué, et par-dessus tout, repoussant l'injustice. Mais pour inieux comprendre ces faits, il nous faut reprendre de plus haut.

H. V

(A continuer.)

## EDUCATION.

## Jean Rivard et L'éducation.

Dieu a distingué l'homme de la bête en lui donnant une intelligence capable d'apprendre.... Cette intelligence a besoin, pour se développer, d'être ensei-

GENESE.

C'est par l'éducation qu'on pent réformer la société et la guérir des maux qui la tourmentent.

PLATON.

Celui-là qui est maître de l'éducation peut changer la face du monde. LEIBNITZ.

Nous voici rendus à l'époque la plus critique, la plus périlleuse, en même temps que la plus importante et la plus glorieuse de toute la carrière de Jean Rivard. Nous allons le voir s'élever encore, aux prises avec les difficultés les plus formidables. Après avoir déployé, dans la création de sa propre fortune et dans la formation de toute une paroisse, une intelligence et une activité remarquables, ii va déployer, dans l'établissement des écoles de Rivardville, une force de caractère surprenante et un courage moral à toute épreuve.

Mais cette question de l'éducation du peuple, avant de devenir pour les habitants de Rivardville le sujet de délibérations publiques, avait été pour Octave Doucet et Jean Rivard le sujet de longues et fréquentes discussions privées. Que de fois l'horloge du presbytère les avait surpris, au coup de minuit, occupés à rechercher les opinious des théologiens et des grands philosophes chrétiens sur cette question vitale. Les sentiments des deux amis ne différaient toutefois que sur des détails d'une importance secondaire; ils s'accordaient parfaitement sur la base à donner à l'éducation, sur la nécessité de la rendre aussi relevée et aussi générale que possible, de même que sur l'influence toute puissante qu'elle devait exercer sur les destinées du Canada. L'éducation du peuple, éducation religieuse, saine, forte, nationale, développant à la fois toutes les facultés de l'homme, et faisant de nous, Canadiens, une population pleine de vigueur, surtout de vigueur intellectuelle et morale, tel était, aux yeux des deux amis, notre principale planche de salut.

Nous ne saurions mieux faire connaître les principes qui les guidaient, et les conclusions auxquelles ils en étaient arrivés, qu'en reproduisant ici quelque phrases de l'ouvrage de Mgr. Dupanloup sur l'Education, ouvrage admirable, s'il en fût, et qui devrait se trouver entre les mains de tous ceux qui s'occupent de la chose

publique.

"Cultiver, exercer, développer, fortifier et polir toutes les facultés physiques, intellectuelles, morales et religieuses qui constituent dans l'enfant la nature et la dignité humaine; donner à ces facultés leur parfaite intégrité; les établir dans la plénitude de leur puissance et de leur action.....telle est l'œuvre, tel est le but de l'Education.

"L'Education accepte le fond, la matière que la première création lui confie; puis elle se charge de la former; elle y imprime la beauté, l'élévation, la politesse, la grandeur.

"L'Education doit former l'homme, faire de l'enfant un homme, c'est-à-dire lui donner un corps sain et fort, un esprit pénétrant et exercé, une raison droite et ferme, une imagination féconde, un cœur sensible et pur, et tout cela dans le plus haut degré dont l'enfant qui lui est confié est susceptible.

"De là, l'Education intellectuelle qui consiste à développer en lui toutes les forces, toutes les puissances de l'intelligence;

"De là, l'Education disciplinaire qui doit développer et affermir en lui les habitudes de l'ordre et de l'obéissance à la règle;

"De là, l'Education religieuse qui s'appliquera surtout à inspirer, à développer les inclinations pieuses et toutes les vertus chrétiennes;

"De là, l'Education physique qui consiste particulièrement à

développer, à fortifier les facultés corporelles.

"Dans le premier cas, l'Education s'adresse spécialement à l'esprit qu'elle éclaire par l'instruction;
"Dans le second cas, l'Education s'adresse plus spécialement

à la volonté et au caractère qu'elle affermit par la discipline;
"Dans le troisième cas, l'Education s'adresse spécialement au

 $c\alpha ur$  et à la conscience, qu'elle forme par la connaissance et la pratique des saintes vérités de la religion;

"Dans le quatrième cas, c'est le corps que l'Education a pour

but de rendre sain et fort par les soins physiques et gymnastiques. 
"Mais, en tout cas, tout est ici nécessaire et doit être employé simultanément. C'est l'homme tout entier qu'il est question d'élever, de former, d'instituer ici-bas. Ce qu'il ne faut donc jamais oublier, c'est que chacun de ces moyens est indispensable, chacune de ces éducations est un besoin impérieux pour l'enfant et un devoir sacré pour vous que la Providence a fait son instituteur.

"Quel que soit son rang dans la société, quelle que soit sa naissance ou son humble fortune, jamais un homme n'a trop d'intelligence ni une moralité trop élevée; jamais il n'a trop de cœnr ni de caractère; ce sont là des biens qui n'embarrassent jamais la conscience. Quoi! me dira-t-on, vous voulez que l'homme du peuple, que l'homme des champs puisse être intelligent comme le négociant, comme le magistrat? Et! sans doute, je le veux, si Dieu l'a vonlu et fait ainsi: et je demande que l'Education ne fasse pas défaut à l'œuvre de Dieu; et, si cet homme, dans sa pauvre condition, est élevé d'ailleurs à l'école de la religion et du respect, je n'y vois que des avantages pour lui et pour tout le monde.

"De quel droit voudrait-on refuser à l'homme du peuple le développement convenable de son esprit? Sans doute il ne fera pas un jour de ses facultés le même emploi que le négociant ou le magistrat: non, il les appliquera diversement selon la diversité de ses besoins et de ses devoirs: et voilà pourquoi l'Education doit les exercer, les cultiver diversement aussi; mais les négliger, jamais! L'homme du peuple s'applique à d'autres choses; il étudie d'autres choses que le négociant et le magistrat; il en étudie, il en sait moins: c'est dans l'ordre; mais qu'il sache aussi bien, qu'il sache même mieux ce qu'il doit savoir; qu'il ait autant d'esprit, et quelquefois plus, pourquoi pas?"

Deux obstacles sérieux s'opposent à l'établissement d'écoles dans les localités nouvelles: le manque d'argent et le manque de bras. La plupart des défricheurs n'ont que juste ce qu'il faut pour subvenir aux besoins indispensables, et du moment qu'un enfant est en âge d'être utile, on tire profit de son travail.

Durant les piemières années de son établissement dans la forêt, Jean Rivard avait bien compris qu'on ne pouvait songer à établir de suite des écoles régulières. Mais son zèle était déjà tel à cette époque, que, pendant plus d'une année, il n'employa pas moins d'une heure tous les dimanches à enseigner gratuitement les premiers éléments des lettres aux enfants et même aux jeunes gens

qui voulaient assister à ses leçons.

Un bon nombre de ces enfants firent des progrès remarquables. La mémoire est si heurense à cet âge! Ils répétaient chez eux, durant la semaine, ce qu'ils avaient appris le dimanche, et n'en étaient que mieux préparés à recevoir la leçon du dimanche suivant. Dans plusieurs familles d'ailleurs, les personnes sachant lire et écrire s'empressaient de continuer les leçons données le dimanche par Jean Rivard.

Bientôt même, sur la recommandation pressante du missionnaire, des écoles du soir, écoles volontaires et gratuites, s'établi-

rent sur différents points du canton.

Mais cet état de choses devait disparaître avec les progrès matériels de la localité.

Peu de temps après l'érection de Rivardville en municipalite régulière, Jean Rivard, en sa qualité de maire, convoqua une assemblée publique où fut discutée la question de l'éducation. Il s'agissait d'abord de nommer des commissaires chargés de faire opérer la loi et d'établir des écoles suivant le besoin, dans les différentes parties de la paroisse.

Ce fui un beau jour pour Gendreau-le-Plaideux. Jamais il n'avait

rêvé un plus magnifique sujet d'opposition.

"Qu'avons-nous besoin, s'écria-t-il de suite, qu'avons-nous besoin de commissaires d'école? On s'en est passé jusqu'aujourd'hui, ne peut-on pas s'en passer encore? Défiez-vous, mes amis, répétait-il, du ton le plus pathétique, défiez-vous de toutes ces nouveaulés; cela coûte de l'argent: c'est encore un piége qui vous est tendu à la suggestion du gouvernement. Une fois des commissaires nommés, on vous taxera sans miséricorde, et si vous ne pouvez pas payer, on vendra vos propriétés......"

Ces paroles, prononcées avec force et avec une apparence de conviction, firent sur une partie des auditeurs un effet auquel Jean

Rivard ne s'attendait pas.

Pour dissiper cette impression, il dut en appeler au bon sens naturel de l'auditoire, et commencer par faire admettre au père Gendreau lui-même la nécessité incontestable de l'instruction.

"Supposons, dit-il, en conservant tout son sang-froid et en s'exprimant avec toute la clarté possible, supposons que pas un individu parmi nous ne sache lire ni écrire: que ferions-nous? où en serious-nous? Vous admettrez sans doute, M. Gendreau, que nous ne pouvons pas nons passer de prêtres?

-C'est bon, j'admets qu'il en laut, dit le père Gendreau.

-Ni même de magistrats, pour rendre la justice?

-C'est bon encore.

-Vons admettrez aussi, n'est-ce pas, que les notaires rendent quelquefois service en passant les contrats de mariage, en rédigeani les testaments, etc.?

-Passe encore pour les notaires.

Et même, sans être aussi savant qu'un notaire, n'est-ce pas déjà un grand avantage que d'en savoir assez pour lire à l'église les prières de la messe, et voir sur les gazettes ce que font nos membres un parlement, et tout ce qui se passe dans le monde? Et lor-qu'on ne pent pas soi-même ècrire une lettre, n'est-ce pas commode de pouvoir la faire écrire par quelqu'un? N'est-ce pas commode aussi, lorsque soi-même on ne sait pas lire, de pouvoir faire lire par d'autres les lettres qu'on reçoit de ses amis, de ses frères, de ses enfants?......

It se fit un murmure d'approbation dans l'auditoire.

-Oui, c'est vrai, dit encore le père Gendreau, d'une voix sourde.

Il était d'autant moins facile au père Gendreau de répondre négativement à cette question, que, lors de son arrivée dans le cauton de Bristol, il avait prié Jean Rivard lui-même d'écrire pour lui

deux ou trois lettres d'affaires assez importantes.

—Supposons encore, continua Jean Rivard, que vous, M. Gendreau, vous auriez des enfants pleins de talents naturels, annonçant les meilleures dispositions pour l'étude, lesquels, avec une bonne éducation, pourraient devenir des hommes éminents, des juges, des prêtres, des avocats.....n'aimeriez-vous pas à pouvoir les envoyer à l'école?

Jean Rivard prenait le père Gendreau par son faible; la seule pensée d'avoir un enfant qui pût un jour être avocat suffisait pour

lui troubler le cerveau.

Gendreau-le-Plaideux fit malgré lui un signe de tête affirmatif.

-Eh bien! dit Jean Rivard, mettez-vous un moment à la place des pères de famille, et ne refusez pas aux autres ce que vous voudriez qu'on vons eût fait à vous-même. Qui sait si, avec un peu plus d'éducation, vous ne seriez pas vous-même devenu avoca!?

Toute l'assemblée se mit à rire. Le père Gendreau était désarmé.

—Pour moi, continua Jean Rivard, chaque fois que je rencontre sur mon chemin un de ces beaux enfants au front élevé, à l'œil vif, présentant toutes les signes de l'intelligence, je ne m'informe pas quels sont ses parents, s'ils sont riches on s'ils sont pauvres, mais je me dis que ce serait pêcher contre Dieu et contre la société que de laisser cette jeune intelligence sans culture. N'êtes-vous pas de mon avis, M. Gendreau?

Il y eut un moment de silence. Jean Rivard attend it une réponse; mais le père Gendreau, voyant que l'assemblée était contre lui, crut plus prudent de se taire. On put donc, après quelques conversations particulières, procéder à l'élection des commissaires. Jean Rivard, le père Landry, Gendrean-le-Plaideux et un autre

Jean Rivard, le père Landry, Gendrean-le-Plaideux et un autre furent adjoints à monsieur le curé pour l'établissement et l'administration des écoles de Rivardville.

C'était un grand pas de fait; mais le plus difficile restait encore à faire.

En entrant en fonction, les commissaires durent rechercher les meilleurs moyens de subvenir à l'entretien des écoles; après de longues délibérations, ils en vinrent à la conclusion que le seul moyen praticable était d'imposer, comme la loi y avait pourvu, une légère contribution sur chacun des propriétaires de la paroisse, suivant la valeur de ses propriétés.

Cette mesure acheva de monter l'esprit de Gendreau-le-Plaideux, d'autant plus irrué que, n'ayant pas lui-même d'enfant, sa propriété se trouvait ainsi imposée pour faire instruire les enfants des autres.

Les séances des commissaires étaient publiques, et elles attiraient presque toujours un grand concours de personnes.

oresque toujours un grand concours de personnes.

C lie où fut décidée cette question fut une des plus orageuses.

Jean Rivard eut beau représenter que lui et sa famille possédaient plus de propriété qu'aucun autre des habitants de Rivardville, et qu'ils seraient taxés en conséquence; que les bienfaits de l'éducation étaient assez importants pour mériter un léger sacrifice de la part de chacun; que les enfants pauvres avaient droit à l'éducation comme ceux des riches, et d'autres raisons également solides, Gendreau ne cessait de crier comme un foicené: on veut vous taxer, on veut vous ruiner à tont jamais pour le seul plaisir de faire vivre des maîtres d'école: à bas les taxes, à bas les gens qui veulent vivre anx dépens du peuple, à bas les traîtres.....

A ces mots, Gendreau-le-Plaideux, qui s'épuisait en gesticulations de toutes sortes, se sentit tout à coup saisir par les épaules comme entre deux étaux; et une voix de tonnerre lui cria dans les

oreilles:

"Ferme ta margoulette, vieux grognard. Et se retournant, il aperçut Pierre Gagnon.

"C'est Pierre Gagnon, dit-il, qui vient mettre le désordre dans l'assemblée?

"Oui, c'est moi, tonnerre d'un nom! dit Pierre Gagnon, d'un air déterminé, et en regardant le père Gendreau avec des yeux furibonds.

Il y eut un mouvement dans l'assemblée; les uns riaient, les autres étaient très-sérienx.

utres etalent tres-serieux. "J'en veux des écoles, moi, tonnerre d'un nom! criait Pierre

Gagnon avec force.

Jean Rivard intervint, et s'aperçnt que Pierre Gagnon était tout frémissant de colère; il avait les ueux poings fermés, et son attitude était telle que plusieurs des partisans du père Gendreau sortirent de la salle d'eux-mêmes. Jean Rivard craignit même un instant que son ancien serviteur ne se portât à quelque voie de fait.

Cet incident, quoique assez peu grave en lui-même, fit cependant une impression fâcheuse, et monsieur le curé, qui ne se mêlait pourtant que le moins possible aux réunions publiques, crut devoir, cette fois, adresser quelques mots à l'assemblée sur le sujet qui faisait l'objet de ses délibérations. Il parla longuement sur l'importance de l'éducation, et s'exprima avec tant de force et d'ouction, qu'il porta la conviction dans l'esprit de presque tous ceux qui avaient résisté jusque-là.

La mesure fut définitiment emportée et il ne restait plus qu'à

mettre les écoles en opération.

Ou résolut de n'établir, pour la première année, que trois écoles dans la paroisse, et des institutrices furent engagées pour enseigner les premiers étéments de l'instruction, c'est-à-dire, la lecture et l'écriture.

Ces écoles ne coûtèrent qu'une bagatelle à chaque contribuable, et les gens commencèrent à soupçonner qu'ils avaient eu peur d'un fantôme.

Dès la seconde année qui suivit la mise en opération des écoles, Rivardville ayant fait un progrès considérable et la population ayant presque doublé, Jean Rivard crut qu'on ponvait, sans trop d'obstacles, opérer une grande amélioration dans l'organisation de l'instruction publique.

Son ambition était d'établir, au centre même de Rivardville, une espèce d'école modèle, dont les autres écoles de la paroisse seraient

comme des succursales.

Pour cela, il fallait trouver d'abord un instituteur habile; et, avec un pen de zèle et de libéralité, la chose lui semblait facile.

La carrière de l'enseignement devrait être au-dessus de toutes les professions libérales ; après le sacerdoce, il n'est pas d'occupation qui mérite d'être entourée de plus de considération.

On sait que ce qui éloigne les hommes de talent de cet emploi, c'est la misérable rétribution qui leur est accordée. L'instituteur le plus instruit, le plus habile, est moins payé que le dernier employè de bureau. N'est-il pas tont naturel de supposer que si la carrière de l'enseignement offrait quelques-uns des avantages qu'offrent les professions libérales ou les emplois publics, une partie au moins de ces centaines de jeunes gens qui sortent chaque aunée de nos collèges, après y avoir fait un cours d'étndes classiques, s'y jetteraient avec empressement? En peu d'années le pays en retirerait un bien incalculable.

Jean Rivard forma le projet d'élever les obscures fonctions d'instituteur à la hauteur d'une profession. Il eut toutefois à soutenir de longues discussions contre ces fanx économes qui veuleut toujours faire le moins de dépense possible pour l'éducation; et ce ne fut que par la voix prépondérante du président des commissaires, qu'il fut chargé d'engager pour l'année suivante, aux conditions qu'il jugerait convenables, un instituteur de première

classe.

Jean Rivard avait connu à Grandpre un maître d'école d'une haute capacité et d'une respectabilité incontestée. Il avait fait d'excellentes études classiques, mais le manque de moyen l'ayant empêché d'étudier une profession, il s'était dévoué à f'enseignement comme à un pis-aller ; pen à pen cependant il avait pris du goût pour ses modestes mais utiles fonctions, et s'il eût pu tronver à y vivre convenablement avec sa famille (il avait une trentaine d'années et était père de plusieurs enfants), il n'aurait jamais songé à changer d'état. Mais le traitement qu'il recevait équivalait à peine à celui d'un journalier; et le découragement commençait à s'emparer de son esprit, lorsqu'il reçut la lettre de Jean Rivard lui transmettant les offres de la municipalité scolaire de Rivardville.

Voici les propositions contennes dans cette lettre:

L'école de Rivardville devait porter le nom de "Lycée," et le chef de l'institution celui de "Professeur-"

On devait enseigner dans ce lycée, outre la lecture et l'écriture, la grammaire, l'arithmétique, fe dessin linéaire, la composition, les premières notions de l'histoire, de la géographie et des sciences pratiques, comme l'agriculture, la géologie, la botanique, etc.

Le professeur devait agir comme inspecteur des autres écoles de la paroisse, et les visiter de temps à autre, en compagnie d'un

ou de plusieurs des commissaires ou visiteurs.

If devait aussi, si on le désirait, remptir gratuitement les fonc-

tions de secrétaire des commissaires d'école.

Il s'engageait de plus à faire tous les dimanches et les jours de fête, lorsqu'il n'en serait pas empéche par quelque circonstance imprévue, pendant environ une heure, dans la grande salle de l'école, nne lecture ou un discours à la portée des intelligences ordinaires, sur les choses qu'il importe le plus de connaître dans la pratique de la vie.

Il devait remplir anssi gratuitement, au besoin, la charge de

bibliothécaire de la bibliothèque paroissiale.

Il devait enfin se garder de prendre part aux querelles du village, et s'abstenir de se prononcer sur les questions politiques ou municipales qui divisent si souvent les diverses classes de la population, même au sein de nos campagnes les plus paisibles; tous ses efforts devant tendre à lui mèriter, par une conduite judicieuse, l'approbation générale des habitants de la paroisse, et par son zele, son activité et son application consciencieuse, celle de tous les pères de famille.

En retour, la paroisse assurait au professeur un traitement de soixante-quaze lonis par an, pour les deux premières années, et de cent louis pour chacune des années suivantes, l'engagement pouvant être discontinué à la fin de chaque année par l'une ou

l'autre partie, moyennant un avis de trois mois.

Le professeur avait en outre le logement et deux arpents de terre

qu'il cultivait à son profit.

Ces conditions lui parurent si libérales, comparées à celles qu'on lui avait imposées jusque-là, qu'il n'hésita pas un moment, et s'empressa de se rendre à Rivardville.

L'engagement fut signé de part et d'autre et le nouveau profes-

senr entra de suite en fonction.

Mais il va sans dire que Gendreau-le-Plaideux remna ciel et terre pour perdre Jean Rivard dans l'opinion publique, et empêcher la réussite de ce projet " monstrueux."

" Avait-on jamais vu cela? payer un instituteur cent fouis par année! N'était-ce pas le comble de l'extravagance? Du train qu'on y allait, les taxes allaient doubler chaque année jusqu'à ce que toute la paroisse fût complètement ruinée et vendue au plus hant enchérisseur....."

Il allait de maison en maison, répétant les mêmes choses, et les

exagérant de plus en plus. Malheureusement, l'honime le plus fourbe, le plus dépourvu de bonne loi, s'il est tenace et persévérant, ne peut manquer de faire des dapes, et il n'est pas longtemps avant de recruter, parmi la foule, des partisans d'autant plus fidèles et plus zélés qu'ils sont

Le plus petit intérêt personnel suffit souvent, hélas! pour dé-tourner du droit sentier l'individu d'ailleurs le mieux intentionné.

Gendreau-le-Plaideux, malgré sa mauvaise foi évidente, réussit donc à capter la confiance d'un certain nombre des habitants de la paroisse, qui l'approuvaient en toutes choses, l'accompagnaient partout et ne juraient que par lui.

Chose singulière! c'étaient les plus âgés qui faisaient ainsi

escorte à Gendreau-le-Plaidenx.

Snivant eux, Jean Rivard était encore trop jeune pour se mêler de conduire les affaires de la paroisse.

En outre, répétaient-ils après leur coryphée, nos pères ont bien

vécu sans cela, ponrquoi n'en ferions-nous pas autant?

Enfin, Gendreau-le-Plaideux fit tant et si bien, qu'à l'élection

des commissaires, qui fut renouvelée presque aussitôt après l'engagement du professeur, Jean Rivard et le père Landry ne furent pas

Le croira-t-on? Jean Rivard, le noble et vaillant défricheur, l'homme de progrès par excellence. l'ami du pauvie, le bienfaiteur de la paroisse, Jean Rivard ne fut pas réélu! Il était devenu impopulaire!.

Une majorité, faible il est vrai, mais enfin une majorité des contribuables lui préférèrent Gendreau-le-Plaideux!

Il en fut profondèment affligé, mais ne s'en plaignit pas.

Il connaissait un pen l'histoire; il savait que de plus grands hommes que fui avaient subi le même sort; il se reposait sur l'avenir pour le triomphe de sa canse.

Son bon ami, Octave Doucet, qui se montra aussi très-affecté de ce contre-temps, le consola du mieux qu'il pût, en l'assurant que tôt ou tard les habitants de Rivardville fui demanderaient pardon de ce manque de confiance.

Cet évènement mit en émoi toute la population de Rivardville,

et bientôt la zizanie régna en souveraine dans la localité.

Est-il rien de plus triste que les dissensions de paroisse? voyez au sein d'une population naturellement pacifique, sensée, amie de l'ordre et du travail, denx partis se former, s'organiser, se mettre en guerre l'un contre l'autre; vons les voyez dépenser dans des luttes ridicules une énergie, une activité qui suffiraient pour assurer le succès des meilleures causes. Bienheurenx encore si des haines sourdes, implacables, ne sont pas le résultat de ces discordes dangereuses, si des parents ne s'élèvent pas contre des parents, des fières contre des frères, si le sentiment de la vengeance ne s'empare pas du cœur de ces hommes aveuglés!

Hélas! l'ignorance, l'entêtement, la vanite sont le plus souvent

la cause de ce déplorable état de choses.

Heureuse la paroisse où les principaux citoyens ont assez de bon sens pour étouffer dans leur germe les différends qui menacent ainsi de s'introduire! Heureuse la paroisse où ne se trouve pas de Gendreau-le-Plaideux!

Si Jean Rivard eût été homme à vouloir faire de sa localité le théâtre d'une lutte acharnée, s'il eût voulu ameuter les habitants les uns contre les autres, rien ne sui aurait été plus facile.

Mais il était résolu, au contraire, de faire tout au monde pour

éviter pareil malheur.

C'est au bon sens du peuple qu'il voulait en appeler, non à ses

passions.

Il eut assez d'influence sur ses partisans pour les engager à modéter leur zèle. Pierre Gagnon, ini-même, qui tempêtait tout bas contre le père Gendreau et n'eût rien tant aimé que de lui donner une bonne râclée, Pierre Gagnon se tenait tranquille pour faire plaisir à son bourgeois.

Cette modération, de la part de Jean Rivard, eut un excellent

Ajoutons qu'il n'en continua pas moins à travailler avec zèle pour

tont ce qui concernait la chose publique.

Voyant du même œil ceux des électeurs qui l'avaient rejeté et cenx qui l'avaient appuye, il se montrait disposé, comme par le passé, à rendre à tous indistinctement mille petits services, non dans le but de capter leur confiance et en obtenir des faveurs, mais pour donner l'exemple de la modération et du respest aux opinions d'autrui.

Il ne manquait non plus aucune occasion de discuter privément, avec ceux qu'il rencontrait, les mesures d'utilité générale.

Cenx qui conversaient une heure avec lui s'en retournaient con-

vaincus que Jean Rivard était un honnête homme. Peu à peu même on s'ennuya de ne plus le voir à la tête des

affaires. Plusieurs désiraient avoir une occasion de revenir sur leur vote.

Mais une cause agit plus puissamment encore que toutes les autres pour reconquérir à Jean Rivard la confiance et la faveur publiques: ce fut le résultat même du plan d'éducation dont il

avait doté Rivardville, aux dépens de sa popularité.

Mon intention n'est pas de faire ici l'histoire du lycée de Rivardville. Qu'il me suffise de dire que le nouveau professeur se consacra avec zèle à l'éducation de la jeunesse et à la diffusion des connaissances utiles dans toute la paroisse; et qu'il sut en peu de temps se rendre fort populaire. Ses conférences du dimanche étaient suivies par un grand nombre de personnes de tous les âges. Dans des causeries simples, lucides, il faisait connaître les choses les plus intéressantes sur le monde, sur les peuples qui l'habitent; il montrait l'usage des globes et des cartes géographiques ; il faisait connaître les découvertes les plus récentes, surtout celles qui se rattachaient à l'agriculture et à l'industrie. Dans le cours de la première année, il put en quelques leçons donner une idée suffisante des principaux événements qui se sont passés en Canada

depuis sa déconverte, et aussi nne idée de l'étendue et des divisions de notre pays, de sa population, de son histoire naturelle, de son industrie, de son commerce et de ses autres ressources. jennes gens ou les hommes mûrs, qui assistaient à ces leçons, racontaient le soir, dans leurs familles, ce qu'ils en avaient retenn ; les voisins dissertaient entre eux sur ces sujets; les enfants, les domestiques en retenaient quelque chose, et par ce moyen des connais-sances de la plus grande utilité, propres à développer l'intelligence du peuple, se répandaient peu à peu parmi to te la population.

Les autres écoles de la paroisse étaient tenues par des jennes filles, dont notre professenr, après quelques leçons de pédagogie,

avait réussi à faire d'excellentes institutrices.

Mais ce qui porta le dernier coup à l'esprit d'opposition, ce qui servit à réliabiliter complètement Jean Rivard dans l'opinion des contribuables, ce fut l'examen public du lycée qui eut lieu à la

fin de la première année scolaire.

Cet examen, préparé par le professeur avec tout le zèle et toute l'habiteté dont il était capable, fut une espèce de solemnité pour la paroisse. Plusieurs prêties du voisinage y assistaient ; les hommes de profession et en genéral tous les amis de l'éducation voulurent témoigner par leur présence de l'intérêt qu'ils prenaient au snccès de l'institution. Bien plus, le sprintendant de l'éducation lui-même se rendit ce jour-là à Rivardville; il suivit avec le plus vif intérêt tous les exercices littéraires du tycce ; et, à la fin de la séance, s'adressant au nombreux auditoire, avec cette éloquence qui ne lui fait jamais défaut, il rendit homniage au zèle de la population, à l'habileté et au dévouement du professeur, aux progrès étonnants des élèves; puis il termina en adressant à Jean Rivard lui-même et au curé de Rivardville, qu'il appela les bienfaiteurs de leur localité, les éloges que leur méritait leur noble conduite! Quelques mots habiles sur les progrès du canton, sur l'énergie des premiers colons, sur l'honneur qu'en recevait la paroisse de Rivardville, acheverent de monter les esprits et la salle éclata en applaudis-

La plupart des parents des élèves étaient présents; plusieurs s'en-retournèrent tont honteux de s'être opposés d'abord à l'éta-

blissement de cette institution.

Ce fut un véritable jour de triomphe pour Jean Rivard.

Grâce à la subvention du gouvernement, il se trouva que chacun des contribuables n'eut à payer qu'une somme comparativement minime, et le cri de "à bas les taxes," jeté d'abord par Gendreaule-Plaideux, n'eut plus qu'un faible écho qui ne tarda pas à s'éteindre topt à fait, après les progrès des années suivantes.

Un fait encore plus remarquable, c'est que bientôt, à son tour, Gendrean-le-Plaideux ne put se faire réélire commissaire d'école, et que Jean Rivard devint tout puissant. Après être tombé un instant victime de l'ignorance et des préjugés, il redevint ce qu'il n'aurait jamais du cesser d'être, l'homme le plus populaire et le plus estimé de sa localité.-Foyer Canadien.

A. GÉRIN-LAJOIE.

EXERCICES POUR LES ÉLÈVES DES ÉCOLES.

# Exercices de Grammaire.

Remarques particulières sur les pronoms.

DICTÉE.

Toutes les fois que le public est appelé à juger un nouvel essai, produit contemporain de la peinture sur verre, une question se pose tont d'abord : " Le secret des verriers du moyen âge est-il retrouvé?"—Est-il bien sûr qu'il ait jamais été perdu ? On a cessé, vers la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe, de faire entrer les vitraux peints dans la décoration des édifices et des monuments; la fabrication s'est arrêtée : les ateliers se sont fermés; les artistes et ouvriers qui y travaillaient ont cherché ailleurs l'emploi de eur talent et de leur temps, et, pendant près de deux siècles, nous n'avons pas eu de peintres verriers. Mais, de ce fait tout naturel, fant-il conclure la perte d'un secret que nous ayons à chercher et à retronver? Sans doute, à l'époque la plus florissante de la peinture sur verre, la science n'était pas formulée dans les livres; chaque artiste avait son secret, sa manière de travailler, et certaines recettes qu'il enseignait à ses élèves. Plusieurs de ces recettes ont été perdues, mais il y a tou-jonrs eu des artistes sachant émailler le verre. "C'est un préjugé, dit M. l'abbé Jules Corblet, dans son excellent Manuel d'archéologie nationale, c'est un préjugé de croire que le secret de l'an-cienne peinture sur verre ait été perdu: ce prétendu secret ne

consiste que dans la cuisson des conleurs, et la fabrication des verres peints est, à peu de chose près, la même qu'au moyen âge.

Assurément nos vitraux sont loin de ressembler aux magnifiques échantillons qui nous sont restés de l'art du XIIIe siècle ; mais la différence tient à des causes diverses que nous n'avons pas à étudier ici. Nous ajouterons cependant, sur la foi des archéologues les plus compétents, que cette différence dans les produits de la peinture sur verre n'est pas nouvelle et spéciale à notre époque; elle remonte à plus de trois cents ans.

#### Exercices.

Qu'est-ce que se pose ? -- C'est un verbe réfléchi direct, à la

troisième personne du singulier du présent de l'indicatif.

Mettez le même verbe avec le même sujet au parfait et au plusque-parfait de l'indicatif.—Une question s'est posée, s'était posée. Qu'est-ce que se dans cette locution?—C'est le pronom réfléchi

de la troisième personne, singulier féminin, parce qu'il se rapporte

à question, et complément d'rect de pose. Qu'est-ce que est-il retrouvé?—C'est le verbe retrouver à la troisième personne du singulier du présent de l'indicatif passif, et à la forme interrogative, puisque le pronom est après le verbe.

Pourquoi il est-il au singulier masculin?-Parce qu'il se rap-

porte à secret.

Mettez ce sujet au pluriel.—Les secrets sont-ils retrouvés? Prenez pour sujet l'invention et les inventions.-L'invention est-

elle retrouvée? les inventions sont-elles retrouvées?

Qu'est-ce que est-il bien sûr? - Ce sont quatre mots: est, de être; il, pronom; sûr, adjectif, et bien, adverbe qui, mis devant sûr, forme avec lni son superlatif absolu.

A quoi se rapporte le pronom il?-Il ne se rapporte à rien. Estil est pris comine impersonne!, et est à la forme interrogative?

Qu'est-ce que se dans la fabrication s'est arrêtée?-C'est le pronom réfléchi de la 3e personne au singulier féminin se rapporiant à fabrication, et le complément direct de arrêter.

Qu'est-ce que s'est arrêtée?-C'est un verbe réfléchi direct, à la

3e personne du singulier du parfait de l'indicatif.

Qu'est-ce que se sont fermés?—C'est un verbe réfléchi direct à la 3e personne du pluriel du parsait de l'indicatif.

Qu'est-ce que se?—C'est le pronom réfléchi de la 3e personne an masculin pluriel, parce qu'il se rapporte à ateliers, et complément direct de arrêter.

Qu'est-ce que y dans y travaillaient ?— C'est un mot relatif invariable, signifiant à cela, à cette chose, et complément indirect de travaillaient.

Qu'est-ce que leur dans leur talent et leur temps?-C'est l'ad-

jectif possessif leur, leurs, au masculin singulier.

N'est-ce pas plutôt le pronom leur?—Non; le pronom leur signifie à eux, à elles, et ne s'emploie que devant les verbes. Qu'est-ce que faut-il?—C'est le verbe fatloir à la 3e personne

du singulier du présent de l'indicatif, et à la forme interrogutive, puisque le sujet il est après le verbe.

A quoi se rapporte ce pronom il?—Il ne se rapporte à rien, puis-

que le verbe est impersonnel.

Qu'est-ce que son, sa, ses, dans la phrase chaque artiste, etc.? C'est l'adjectif possessit de la 3e personne au masculin singulier devant secret, au féminin singulier devant manière, au masculin pluriel devant élèves.

Le mot que dans croire que le secret, est-il adjectif conjonctif on conjonction?-Il est conjonction, puisqu'il est impossible de le

tourner par lequel, laquelle.

Faites une phrase où le même mot se retrouve avec croire et soit adjectif conjonctif. -- Ce secret que je croyais perdu, c'est-à-

dire lequel je croyais perdu.

Qu'est-ce que qui et que dans la phrase: Assurément nos vitraux, etc.?—Qui est l'adjectif conjonctif masculin pluriel se rapportant à échantillons, et sujet de sont restés; que l'adjectif conjonctif féminin pluriel se rapportant à causes diverses, et complément direct de étudier.

D'où vient la différence entre ces deux mots? Vient-elle du genre de leurs antécédents ?- Non; qui et que sont des deux genres et des deux nombres. La différence vient de ce que l'un de ces mots est le sujet du verbe, et l'autre en est le complément direct.

# AVIS OFFICIELS.



COMMISSAIRES D'ÉCOLE.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu, par minute en Conseil du 10 du mois de mai courant, approuver les nominations sui-vantes de commissaires d'école:

Comté de la Beauce. - St. Victor de Tring: M. Joseph Boulé.

Comté de Laval.-Bas du Bord de l'Eau de St. Martin: M. François Charron.

Comté de Berthier.—Paroisse de Berthier: M. Norbert Généreux.

Comté de Champlain.-Paroisse de Stc. Anne-de-la-Pérade · M. Antoine Paul Tessier.

Et en date du 11 du même mois :

Comté de Gaspé.-Township de la Malbaie : MM. Jean Fauvel, Jean Le Gresley, Charles Vardon, Alexandre Duncan, Donald McGillivray.

# SYNDICS D'ÉCOLES DISSIDENTES.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu, par minute en Conseil du 11 du mois de mai courant, approuver les nominations suivantes de syndics d'écoles dissidentes :

Comté d'Hochelaga.—Côte-des-Neiges: MM. Thomas Bourke, William Brown, James Snowdon.

Comté de Montcalm. - Kilkenny: MM. John Ward, David Brown, James Fraser.

DIPLÔME ACCORDÉ A L'ÉCOLE NORMALE JACQUES-CARTIER,

Le 18 d'avril, 1864.

Pour école modèle : Jean Baptiste Dorais.

### DIPLOMES OCTROYÉS PAR LES BUREAUX D'EXAMINATEURS

BUREAU DES EXAMINATEURS DE RIMOUSKI.

Pour écoles élémentaires, 2ème Classe, F: MM. Thomas St. Laurent et Mlle Julie Smith.

Oct. le 3 mai, 1864.

P. G. DUMAS, Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS DE SHERBROOKE.

Pour académies, 2ème classe, A: M. M. V. B. Perley.'
Pour écoles modèles, lère classe, A: Mlle Mary A. Rugg.
Pour écoles élémentaires, lère classe, A: Mlle Emeline Bottom.
Pour écoles élémentaires, 2ème classe, A: Mlles Jane E. Carew,
Ellen M. Carr, Eliza A. Loring, Celina L. Mayo, Roxania McGovern et Ellen Woodward.

Oct. le 3 mai, 1864.

S. A. HURD, Secrétaire.

# BUREAU DES EXAMINATEURS CATHOLIQUES DE MONTRÉAL.

Pour écoles modèles, lère classe, F: M. Joseph Molleur. Pour écoles modèles, 2ème classe, F: M. Joseph Legault dit Desloriers.

Pour écoles élémentaires, lere classe, F: MM. Jean Baptiste Demers Pour écoles élémentaires, l'ére classe, F: MM. Jean Baptiste Demers, Ambroise Faneuf, Jean Ch: ysostôme Girar I, Damase Grégoire, Joseph André Laporte, Grégoire Tremblay, Madame Asilda Ste. Marie, (Veuve Tremblay) Mlles Denise Baudin, Emma Bélanger, Léocadie Benoit, Adèle Bergeron, Marie Bergeron, Elmire Philomène Bonneau, Joséphine Basille Caroline Boucher, Caroline Bronillet, Marie Louise Castin, Clarisse Charbonneau, Marie Ursule Charbonneau, Marie Marcelline Hermine Cloutier, Philomène Dandurand, Cordélie Decoigne, Edwige Desjardins, Rose Ducharme, Marie Louise Alexandrine Filion, Malvina Hébert, Joséphine Hébert, Marguerite Rose, Jeannotte dit Laghapelle, Elisa Lag diss, Rose Dicharine, Marie Louise Alexanorme e mon, marcha licott, Joséphine Hébert, Marguerite Rose Jeannotte dit Lachapelle, Elisa Laferrière, Asilda Lafontaine, Sophie Ledoux, Marie Engénie Leduc, Alphonsine Lefebvre, Sophie Nolin, Elisa Payant, Zénaïde Joséphine Renand-Blanchard, Odile Robert, Célina Surprenant, Angélique Tessier, Félicité Vallée et Dina Viger.

Pour écoles élémentaires, 2ème classe, F: MM. Onésime Charbonneau, Amédée Poulin, Ephrem Tétro ou Tétrault, Mlles Marguerite Bros ou Breault, Alise Beauchamp, Catherine Carry, Osine Chaput, Véronique

Deschênes, Marie Eléonore Duclos, Léocadie Fournier, Adéline Garcau Esther Jeté, Angèle Lamarche, Rosalie Larchevêque, Marie Macé, Marguerite Mailhot, Jolie Marcoux, Marie Lonise Prospere Marcoux, Asilda Pepin, Delphine Perrault, Marie Edesse Piché, Zoé Léonide Poulin, Adéle Sauvage, Philomène Usereau dit Lajennesse et Anne Vachon.

Pour écoles élémentaires, 2ème classe, A: M. John Cleary et Mme Muir dit Moor, (épouse de M. Carron).

Oct. le 3, 4 et 6 mai, 1864.

F. X. VALADE. Secrétaire.

# BUREAU DES EXAMINATEURS PROTESTANTS DE BEDFORD.

Pour écoles élémentaires, 1ère classe, A. et 2ème classe, F: M. Hiram F. Wood.

Pour écoles élémentaires, 1ère classe, F: M. Herménégiide Da gneau.

Pour écoles élémentaires, lère classe, F: M. Herménégiide Da gneau. Pour écoles élémentaires, lère classe, A: Mlles Annelia J. Allen, Eliza Armstrong, Betsey E. Achilles, Eliza M. Brimmer, Caroline E. Garlick, Julia Harvey, Lanra Herrick, Martha A. Neweil, Chloe E. Phelps, Mary E. Royce et Elizabeth V. Streeter.

Pour écoles élémentaires, 2ème classe, A: M. Elihu Collins; Mlles Margaret A. Armstrong, Eliza A. Ashton, Sarah E. Callaghan, Elizabeth A. Donaldson, Martha Donaldson, Sarah M. Esty, Lana Gaidner, Hattie A. Hibbard, Alwilda A. Hoyt, Mildred M. Jackson, Elvira Kent, Jane Mc aughlin, Hannah C. Macey, Armida J. Mahannah, Jane Powers, Louisa Ruiter, Thankful Ryder, Martha J. Sawyer et Sarah M. Vilas.

Oct. le 3 mai, 1864.

T. A. GIBSON. Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS CATHOLIQUES DE QUÉBEC.

Pour écoles élémentaires, 2ème classe, F: Mlles M. Anne Joseph Buteau, M. Herménilde Gagnon dit Belzil, M. Claire Virginie Plante et M. Ombéline Vallières.

Oct. le 3 mai, 1864.

N. LACASSE. Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS PROTESTANTS DE QUÉBEC.

Pour écoles élémentaires, lère classe, A: MM. James McKenzie, James Cruikshank, Wm. Thompson et Mlle Jane G. Moran.

Oct. le 3 mai, 1864.

D. WILKIE, Secrétaire.

# BUREAU DES EXAMINATEURS DE LA BEAUCE.

Pour écoles élémentaires, lère classe, F : Miles Eléonore Bilodeau, Thersile Filion, Marie Grenier, M. Edwidge Lacerte, Marie Poulin. Pour écoles élémentaires, 2ème classe, F : Miles Elégypte Dumais,

M. Flavie Doyon, M. Sophie Nadean.

Oct. le 3 mai, 1864.

J. T. P. PROULE, Secrétaire.

# BUREAU DES EXAMINATEURS DE BONAVENTURE.

Pour écoles élémentaires, 2ème classe, A: M. John Donnelly. Oct. le 3 mai, 1864.

CHARLES KELLY, Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS DE L'OUTAOUAIS.

Pour écoles élémentaires, 1ère classe, A : M. Duncan Robertson. Pour écoles élémentaires, 2ème classe, A : MM. Mark Berry, Matthew J. Kennedy; Miles Margaret Gunn, Julia Ann Merriman, Mary Smith.

Oct. le 3 mai, 1864.

JOHN R. WOODS, Secrétaire.

# INSTITUTEUR DEMANDÉ.

On a besoin, à St. André d'Acton, dans le comté de Bagot, de deux instituteurs capables d'enseigner le français et l'anglais. L'un devra être couvu du diplôme d'écoles modèles, et l'autre du diplôme d'écoles élémentaires.

S'adresser à M. H. Lippé, secrétaire-trésorier des Commissaires d'Ecoles de St. André d'Acton.

# INSTITUTEURS DISPONIBLES.

M. Prudent Bousquet, muni d'un diplôme d'école élémentaire. S'adresser à ce Bureau ou à lui-même, à Boucherville, comté de Chambly.

Mile Alphonsino Payette, munie d'un diplôme d'écoles élémentaires, de première classe, pour le français et l'anglais.

S'adresser à elle-même, rue Mignonne, 294, Montréal.

M. J. O. Rivières, muni d'un diplôme d'écoles modèles, français et anglais.

S'adresser à ce département.

# DONS OFFERTS A LA BIBLIOTHÈQUE DU DÉPARTEMENT.

Le Surintendant accuse, avec reconnaissance, réception des ouvrages snivants:

De M. James Campbell, Montréal : Série complète des livres d'école de Nelson, (Nelson's school series) 31 vols. et 3 atlus.

De MM. Dawson, frères, Montréal: "Vocabulaire symbolique anglo-français," 1 vol.

De M. John Lovell, Montréal: "Geology of Canada; Report of Progress from its commencement to 1863," par Sir W. Logan, 1 vol.

"The British North American Almanac and Annual Record for the year 1864,' 1 vol.

De M. Henry J. Morgan, l'éditeur : " The Relations of the Industry of Canada, with the Mother Country and the United States, being a speech by Isaac Buchanan, Esq., M.P.P.," 1 vol.

De MM. G. et G. Desbarats, Québec : "Instructions Chrétiennes pour les jeunes gens," par un docteur en théologie, I vol.

De M. Joseph Henry, Washington: "Annual Report of the Board of Regents of the Smithsonian Institution," 1862, 1 vol.

De M. Jules Marcou, Cambridge, Massachusets: "Algèbre," par Bourdon, 1 vol.; "De la création," par Boucher de Perthes, 5 vols.; "De la femme dans l'état social," par le même auteur, (brochure).; "Les Miettes de l'Histoire," par Vacquerie, 1 vol.; "Des caux iodo-bromurées de salines," (Jura) par le Dr. Germain, (brochure).; "Des tremblements de terre," en 1856, par A. Perrey, (brochure).; "Results of meteorological observations, made under the direction of the Smithsonian Institution," depuis 1854 à 1859 inc. 1 vol.; Patent Office Report!" appées 1847.48 depuis 1854 à 1859 inc., 1 vol.; Patent Office Report," années 1847, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 7 vols.; "Commerce and Navigation," années 1850 et 1854, 2 vols.; "Army Regulations," année 1861, 1 vol.; "A Manual of Etherization," par le Dr. Chs. T. Jackson, 1 vol.

# BIBLIOTHÈQUE DU DÉPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Les personnes qui auraient en leur possession quelques-uns des volumes suivants, qui manquent depuis longtemps à la Bibliothèque, sont requises de les remettre le plus promptement possible.

Voyage en Palestine, par Mde Pffeiffer.

L'Empire Chinois, par M. Huc, ancien missionnaire apostolique en Chine, 2ème édition, Paris. Librairie de Gaumes frères, MDCCULIV. Nous n'avons que le ler vol.

La civilisation au 5ème siècle, par A. F. Ozanam. Le 1er tome man-

Catéchisme de persévérance, par l'Abbé J. Gaume, 7ème édition. Paris, chez Gaume frères, 1854. Les tomes 1 et 2.

Les chefs-d'œuvre de P. Corneille, à Paris. De l'imprimeric de P. Didot, l'afné, 1814. Le tome 2ème.

Traité des Fuedes, par Realisme paralle édition, revue par M. Letroppe.

Traité des Etudes, par Rollin, nouvelle édition, revue par M. Letronne et accompagnée des remarques de Crevier. Paris, Firmin Didot frères, 1854. Le tome ler.

A History of the late Province of Lower Canada, par Robert Christie. Le ler vol.

Histoire du Canada, par F. X. Garneau, 2éme édition : les trois vols. lère édition : les vols. 1 et 2.

L'Art Chrétien, par Rio.

The Scientific Annual, les années 1859 et 1860 manquent.

A. BÉCHARD.

Bibliothécaire

Les ouvrages suivants ayant été donnés incomplets à la Bibliothèque, ceux qui pourrait nous procurer les volumes qui manquent, rendraient un important service en nous en donnant avis.

Essai sur les mœurs, par Voltaire. Editeur : Firmin Didot. 1817. Les vols. 1, 2, 3 et 6 manquent.

Political Philosophy, par Lord Brougham. Londres. 1846. Le 2èmc.

Causes célèbres, par M... avocat au Parlement. Les tones 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 et les tomes postérieurs au tome 14.

Œuvres posthumes de Pothier. Traité des fiefs, censives, relevoisons et champarts. Le ler tome. Journées de la révolution française, 2ème édition augmentée, &c.

A Paris, chez Mde. Vergue. 1829. Le ler vol.

Memoir on Ireland, Native and Saxon, from 1172 to 1660, par O'Connell. Nous n'avons qu'un vol., le premier.

Œuvres complètes de Madame de Lafayette, nouvelle édition, revue,

c. A Paris, chez d'Hautel. 1812. Les tomes 1, 2, 3 et 4 manquent. Mémoires de Madame la Baronne de Staal, écrits par elle-même. A

Londres. 1787. Le 2ème tome. Etudes sur Napoléon, par le lieutenant-colonel DeBaudus. Paris. Debécourt, MDCCCXLI. Le tome 1er.

The Public and Domestic Life of His late most gracious Majesty George the Third, par Edward Holt, Esq. In two volumes. Londres. Sherwood, Neely et Jones. 1820. Le 2ème vol.

Voyage en Sicile et dans quelques parties des Apennins, par M. l'Abbé Spallanzani. Berne, chez E. Haller. 1795. Le 6ème tome.

Traité général d'anatomie comparée, par J. F. Meckel. Le 1er vol.

Œuvres choisies de Panard, par Armand-Gouffé. A Paris, chez Capelle. 1803. Le tome 1er.

Euvres de Regnard. A Paris, chez Pierre Didot, l'aîné, et Firmin Didot. 1817. Le tome ler.

La Christiade ou le Paradis reconquis, pour servir de suite au Paradis perdu de Milton. A Bruxelles, chez Vase, MDCCLIII. Nous n'avons que les 4 premiers vols. renfermant 8 chants.

Discours et Mélanges littéraires, par M. Villemain. A Paris, chez

Ladvocat. 1823. Le tome ler manque.

Lettres écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malte. Amsterdam. MDCCLXXX. Le tome ler

> A. BÉCHARD, Bibliothécaire.

# JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

MONTRÉAL, (BAS-CANADA,) MAI, 1864.

# Le choix des Instituteurs.

Voilà un sujet sur lequel le Journal de l'Instruction Publique n'a cessé d'attirer l'attention des Commissaires d'école. et dont nous parlerions même encore plus souvent, si nous ne craignions pas de trop nous répéter.

Qu'il nous soit permis cependant, au moment où approche l'époque des engagements pour l'année scolaire prochaine. de rappeler encore aux autorités locales ce que nous leur avons dit tant de fois. Tout changement d'instituteur sans nécessité est en soi une mauvaise mesure; mais le changement qui ne se fait que dans un but de mesquinerie et uniquement afin de diminuer le traitement du maître, nonseulement est mauvais; mais encore il est opposé à l'esprit de la loi et il rencontrera l'opposition du Département sous toutes les formes possibles, dans les limites des pouvoirs qui lui sont confiés.

Nous répéterons encore que l'emploi d'instituteurs ou d'institutrices non munis de diplômes, ne saurait plus être toléré dans quelque localité ni sous quelque prétexte que ce soit. Le nombre considérable de diplômes qui ont été donnés depuis peu et régulièrement annoucés dans nos colonnes officielles, la facilité avec laquelle on peut se présenter devant les différents bureaux d'examinateurs, rendent cette observation de notre part presque superflue.

Le renvoi d'instituteurs à la fin de l'année sans l'avis préalable ou sans raison légitime, ou pour éluder la loi, sous ce rapport, l'avis donné indistinctement à tous les instituteurs, sont autant d'infractions au réglement qui ne peuvent plus trouver d'excuse après tous les avertissements qui ont été publiés à ce sujet. Enfin nous attirerous l'attention des commissaires d'école et celle des contribuables sur les excellents conseils renfermés dans l'écrit de M. Gérin-Lajoie, dans une autre partie de notre journal, et nous prendrons de plus la liberté de les prier de relire aussi un article intitulé : Le Maître d'école à bon marché, qui a paru dans la seconde livraison de notre premier volume.

# Bibliothèque du Département de l'Instruction Publique.

Nous appellerons encore l'attention de nos lecteurs qui pourraient avoir en leur possession quelques-uns des livres appartenant à cette bibliothèque, sur l'avis que nous publions, pour la seconde fois, dans une autre partie de notre feuille.

# Extraits des rapports de MM. les Inspecteurs d'Ecole, pour les années 1861 et 1862.

(Suite.)

Extrait du Rapport de M. l'Inspect. Crépault, pour l'année 1862. COMTÉS DE BELLECHASSE, MONTMAGNY ET L'ISLET

Voici, en abrégé, les remarques générales que fait M. Crépault, dans le rapport de cette année.

Il n'y a pas une seule localité, toute pauvre qu'elle soit, qui n'ait

une on plusieurs écoles en opération.

Denx cantons nouveaux, ceux de Mailloux et d'Armagh, ont, depuis quelques mois, ouvert des écoles.

Les instituteurs et les institutrices capables penvent s'engager plus facilement que par le passé, et finiront par faire disparaître complétement leurs confrères incapables auxquels on a accordé trop longtemps la préférence.

Il y a dans ce district un grand nombre d'instituteurs sortis de l'école normale Laval, et tous ont rempli leurs devoirs avec zèle

et de bons résultats.

M. Crépault regrette que le salaire des instituteurs d'écoles élémentaires demeure toujours au-dessous d'un chiffie raisonnable. Les traitements des instituteurs d'écoles modèles sont généralement ce qu'ils doivent être, tandis qu'on néglige que trop ceux des écoles primaires. Ceci a pour effet d'éloigner les élèves des écoles normales et de laisser le champ libre à cette foule d'institutrices munies de diplômes obtenus si facilement des bureaux d'examinateurs et dont plusieurs ne reçoivent pas an delà de \$40 à \$50.

"La diminution, dit M. Crépan't, qu'eprouve de temps à autre la subvention législative, produit un mauvais effet sur l'esprit des contribuables et tend à les décourager. Une angmentation dans l'octroi législatif est, dans mon opinion, essentiellement nécessaire, si l'on ne veut pas laisser ralentir le zèle des intéressés, si indis-

pensable au maintien des écoles."

M. Crépault fait observer que les récompenses données par les inspecteurs dans leurs tonrnées produisent de bien bons résultats. Dans quelques localités, le désir d'obtenir ces récompenses a eu pour effet d'empêcher plusieurs élèves d'être absents de l'école une seule fois durant l'année.

M. Crépault termine ses remarques par les observations qu'il a déjà faites dans son rapport de 1861, au sujet des commissaires

d'école illettrés.

Extraits des rapports de M. l'Inspecteur Bardy, pour l'année 1861. COMTÉS DE QUÉBEC, MONTMORENCY ET PORTNEUF, ET POPULATION CATHOLIQUE DE LA CITÉ DE QUÉBEC.

#### Premier rapport.

Je ne prétends pas affirmer, dans ce présent rapport, d'une manière absolue, que les progrès que j'ai remarques dans les écoles que j'ai visitées, cet hiver et ce printemps, ont été des plus satis-faisants; l'extrait des statistiques que j'ai l'honneur de vons sou-mettre, pourra vous offrir les moyens de les apprécier. Quelques remarques qui me paraîtront dignes de votre attention suffiront pour

me dispenser de répéter les observations de chaque semestre.

1. La municipalité scolaire de St. Michel de Beauport, formée de quelques concessions détachées de celle de Beanport, et que vous avez fait ériger dernièrement, pour l'avantage de ses contri-buables, avait suscité des difficultés entre ses commissaires et ceux de Beauport. Mais j'ai tout lieu de croire qu'elles seront entièrement aplanies par votre décision, à laquelle les uns et les autres doivent se conformer. Plus de 80 enfants fréquentent la seule école qui y est établie. Avec un maître capable, il n'y a aucun doute qu'elle ne puisse prospèrer.

2. Valcartier voit ses trois écoles régies par des commissaires protestants et fréquentées par environ 150 enfants, dont 80 sont catholiques. Une est tenue par une institutrice catholique qui sait plaire

à tous les intéressés.

3. Laval, dont le curé, le révérend M. Colford, président des commissaires, dirige seul les affaires scolaires, ayant trois arrondissements, n'a cependant qu'une seule école en opération, à raison de sa pauvreté.

4. Le Château-Richer, quoique encore en dette par des luttes incessantes et autérieures, a néanmoins divisé l'école du centre et érigé pour les garçons une école modèle, tenue avec succès par M. Girardin, instituteur formé à l'école normale Laval, et laissé les filles sous la direction de Mlle. Portelance, leur ancienne institutrice. Le premier a 42 élèves; celle-ci, 45. Les deux autres écoles fournissent 83 enfants: donnant en tout 170.

- 5. Ste. Anne, dans ses deux écoles, fait instruire environ 120 enfants, et possède des commissaires qui conduisent les affaires avec calme et succès.
- 6. St. Joachim a aussi deux écoles. Celle du centre contient environ 120 enfants. M. le curé Provancher, président des commissaires, désirerait, comme moi, donner un instituteur aux garçons et une institutrice aux filles. La maison d'école est belle et spacieuse, et l'intérêt des enfants semblerait nécessiter ce changement.
- 7. A St. Tite-des-Caps, l'école nouvelle établie, pour ainsi dire, au milieu des bois, a 50 élèves; elle est sous les soins d'une jeune institutrice qui la dirige avec succès.
- 8. St. Féréol.—Cette paroisse, toujours pauvre, a placé son unique école, qui était au centre, à l'extrémité sud de la municipalité pour trois ans, dans l'intention de la transférer à l'extrémité nord pour la même période de temps et de la ramener ensuite au centre. Cet arrangement étrange ne produira jamais des élèves bien savants, puisque chaenn de ces trois arrondissements ne pourra jouir des bienfaits de l'instruction que tous les six ans.
- 9. Les trois écoles de l'Ange-Gardien sont toujours à peu près dans le même état, bien disciplinées, mais peu fréquentées. M. Tardif, instituteur de l'école élémentaire centrale, enseigne à plusieurs de ses élèves la composition, le style épistolaire, la tenue des livres, la géométrie et le dessin linéaire.
- 10. Beauport compte dans ses cinq écoles près de 400 enfants. Dans quelques-unes de ces écoles, plusieurs élèves manquent de livres. Dans chacune, un bou nombre d'élèves apprennent l'anglais. L'institutrice de l'école No. 3 enseigne l'usage des globes. M. Pâquet, au No. 1, enseigne la tenue des livres, la composition et le style épistolaire. Mile. Valiée, au No. 5, fait très-bien l'école et enseigne aussi la compositton et le style épistolaire. Les commissaires de cette municipalité sont très-actifs, et prennent tous les moyens possibles pour faire honneur à leurs engagements, et pour éteindre les dettes antérieurement contractées.
- 11. St. Laurent a trois écoles, dont l'une est une école modèle tenue par M. Lapierre, qui enseigne toutes les branches exigibles pour une école de ce genre. Les deux autres sont purement élémentaires, et montreraient plus de succès si les enfants étaient plus assidus. Je crois avoir persuadé aux commissaire de construire une nouvelle maison d'école dans l'arrondissement No. 2, dont l'urgence se faisait sentir depuis longtemps.
- 12. A St. Jean, qui a la renommée d'être riche, j'ai vu avec peine que l'on essayait de diminuer le salaire des instituteurs, et cela d'autant plus injn-tement que l'on s'attaquait à ceux qui méritent le plus d'encouragement quant à leur capacité et leur conduite louable à tous égards. L'académie du centre, tenne par M. Mignanlt, est tous les ans l'objet de nouvelles difficultés au sujet du salaire. Les commissaires aimeraient bien à jouir de l'allocation accordée à cette école supérieure, mais ils ne vou-draient engager qu'un instituteur de seconde classe et à bas prix, afin d'alléger, disent-ils, les contribuables des deux autres écoles. Des personnes instruites dans la localité et très-bien disposées, ne peuvent jamais être élus commissaires, 30 propriétaires à l'aise, (pilotes et autres) étant obligés de s'absenter de la paroisse au temps de l'élection, de manière que le champ reste libre aux habitants qui se montrent ostensiblement hostiles à l'édocation. Ces 30 propriétaires, désireux d'encourager une bonne école supérieure, m'ont fait prier d'obtenir que cette élection n'eût lieu que dans le mois de janvier, s'il était possible, afin d'avoir l'avantage d'y prendre part. L'arrondissement No. 3 pourrait envoyer au moins 40 enfants à l'école; cependant il y a des mois ou l'instituteur n'en a que 3 ou 4; et le jour même de ma dernière visite, quoique annoncée, je n'ai rencontré que 7 ou 8 enfants. J'ai alors conseillé aux commissaires de fermer l'école, à moins qu'ils ne prissent les moyens d'engager les parents à y envoyer plus régulièiement leurs enfants.
- 13. St. François a deux écoles, qui ne sont pas trop assidûment Les enfants, d'ailleurs, sont trop tot retirés de l'école, fréquentées. de sorte que les progrès ne sauraient jamais être brillants.
- 14. Ste. Famille.-Le couvent des Sœurs de la congrégation est fréquenté par 60 petites filles, dont 45 sont pensionnaires et les autres externes. L'asage des globes, la composition, le style épis L'usage des globes, la composition, le style épisautres externes. etc., y sont enseignés avec succès. Plus de 40 petits garçons sont instruits a l'école modèle tenue par M. Prémont, élève habile de l'école normale Laval.
- 15. St. Pierre.—200 enfants fréquentent les trois écoles de cette municipalité scolaire. Les progrès sont les mêmes ; point de chan-

gement notable. Les enfants de talent n'y brillent pas en grand nombre.

- 16. Ste. Catherine.—Quatre écoles y sont en opération avec le système de contributions volontaires. Malgré certaines difficultés qu'éprouvent les commissaires à retirer les deniers, les écoles vont assez bien. M. McDonald, au No. 4, a rendu ses élèves très-capables, surtout dans le calent. Mile. Kenny, au No. 3, sait admirablement discipliner ses élèves, et leur enseigne habilement le français et l'anglais.
- 17. St. Raymond.—Cette municipalité comprend trois écoles, dont trois françaises et trois anglaises protestantes, mais toutes sous le contrôle des mêmes commissaires, dont nn est protestant et s'occupe particulièrement des écoles anglaises. Les unes et les autres de ces écoles sont passables.
- 18. St. Basile.—Les quatre écoles de cette municipalité sont aussi passables sans être des plus florissantes. Elles sont fréquentées par 186 enfants.
- 19. Cap-Santé. Cette municipalité scolaire compte cinq arrondissements d'éco'e sous contôle, et une école de garçons, sous la régie de syndics, indépendante des commissaires. Il y a, en outre, trois écoles dissidentes, dont l'une, dirigée par M. Miller, fait beaucoup de progrès dans la tenue des livres, la géométrie, le mesurage, la trigonomètrie, l'algèbre, le dessin linéaire, la composition, la musique, etc. C'est une bonne ècole modèle.
- 20. Deschambault n'a plus que cinq arrondissements d'école, depuis l'èrection de St. Alban en municipalité scolaire; mais compte environ 280 enfants dans ses écoles, qui sont, comme par le passé, bien dirigées et dornent partont de la satisfaction. M. le curé Bélanger a, par le zè e le plus louable, réussi à faire ériger un joil convent près de l'église; aussi espère-t-il y recevoir sous peu des religieuses qui donneront l'instruction à plus de 50 petites filles.
- 21. St. Alban, nouvelle municipalité scolaire et pauvre encore, a cependant quatre arrondissements d'école en parfaite opération, et les commissaires comme les contribuables témoignent beaucoup de zèle en faveur de leurs écoles, où plus de 180 enfants pourront recevoir une bonne éducation.
- 22. St. Casimir.—Cette municiplité n'a que deux arrondissements, dont les deux écoles instruisent plus de 160 enfants. Celle du centre, dirigée par M. Laquerre, a 57 garçons et 53 filles; elle pourrait être divisée de manière à donner une institutrice aux filles. J'ai essayé de faire agréer ce projet aux commissaires, mais ils préten lent qu'ils auraient beaucoup de difficultés à percevoir les deniers nécessaires au soutien de ces écoles.
- 23. Grondines.—Sur cinq arrondissements, il n'y a que quatre écoles en opération. Dans l'arrondissement No. 3, ayant trouvè que le local, lone pour tenir l'école, ne convenait nullement, vu que les enfants étaient trop à l'étroit et exposés à de continuelles distractions par le bruit inévitable des petits enfants d'un mênage contigu, j'ai insisté, à plusieurs reprises, auprès des commissaires et des contribuables de la localité, qui sont très-aisés, pour les engager à bâtir une maison d'école, mais toujours sans succès. Ces quatre écoles peuvent réunir au moins 230 éleves. Les instituteurs et institutrices mettent beaucoup de zèle à s'acquitter de leurs fonctions.
- 24. Ecureuils.—L'institutrice, Mlle. Vallières, dirige la seule école de cette petite municipalité avec beaucoup de talent et de succès. Tous les enfants, au nombre de 110, aiment leur école et s'empressent d'y accourir. Toutes les branches prescrites pour une école de ce genre y sont enseignées, ainsi que l'anglais.
- 25. Pointe-aux-Trembles.—Cette municipalité comprend cinq arrondissements, et en comprendra bientôt six; car, dans une concession du haut de la paroisse, les contribuables ont dû commencer à bâtir une maison d'école, pour y admettre des enfants au commencement de juillet. An centre, près de l'èglise, il y a unc école modèle, tenne par M. Lefebvre, jeune instituteur trèscapable, qui instruit avec succès plus de 50 petits garçons. Cette ècole, établie depuis un an, a été reconnue par vous, M. le surintendant. Les commissaires, cependant, par une mesquinerie mal entendue, paraissent ne plus vouloir de cette ècole, et se seraient même refusés à engager de nouveau l'instituteur contre lequel ils avouent n'avoir ancun sujet de plainte. Le convent des Sœurs de la congrégation N. D., maintenant sous contrôle, possède 23 pensionnaires et 50 externes. Les petites filles y reçoivent une excellente èducation, et l'on y enseigne même des matières qui sont du ressort d'une école modèle, outre divers ouvrages en bioderie, en couture, etc.
- 26. St. Augustin.—Au-dessus de 200 enfants sont admis aux quatre écoles de cette municipalité Il y a une école modèle, tenue

- avec avantage par Mile. Tapin, élève de l'école normale Laval. Les autres écoles, généralement, sont bien dirigées, et je mentionneral notamment celle du No. 4, tenue par Mile. Watters, venant aussi de l'école normale Laval. L'anglais est enseigné dans ces deux écoles.
- 27. L'Ancienne-Lorette a 6 arrondissements d'école, où s'instruisent plus de 300 enfants. Les écoles devraient êtres mieux surveillées par les commissaires. Cependant, les écoles No. 4 et No. 5, tenues par M. Hamel et Mlle. Roberge, font faire des progres sensibles à teurs élèves.
- 28 Cap-Rouge.—Il n'y a qu'une éco'e tenue par Mlle. Laroche, munie d'un brevet d'école modèle. Elle a environ 70 èlèves, dont 18 apprennent l'anglais. Cette demoiselle a beauccup à faire; car, avant elle, les élèves avaient èté bien négligés.
- 29. Ste. Foye.—Dans cette municipalité scolaire, la seule école en opération est tenue par M. Létourneau, ayant un brevet d'école modèle et venant de l'école normale Laval. Cette école est frèquentée par plus de 60 enfants, dont quelques-uns étudient la tenue des livres, la composition et le style épistolaire. 30 élèves apprennent aussi l'anglais.
- 30. St. Ambroise.—Les sept écoles sous contrôle comprennent 360 enfants. Toutes ces écoles, sous la direction zélèe de M. le curé, révississent généralement; la grammaire française s'apprend très-bien, surtout à l'ècole du centre, où les élèves sont très-exercés à l'analyse, la composition et le style épistolaire.
- 31. Charlesbourg a cinq écoles en opération sons contrôle, qui réunissent environ 250 élèves, et une école indépendante anglaise, tenue par Mlle. Boyne. L'école modèle de Melle. Paradis est excellente. Mais j'ai appris avec peine, depuis ma dernière visite, que les commissaires d'école avaient congédié l'institutnice pour en engager une autre.
- 32. St. Dunstan.—Des deux écoles de cette municipalité, l'une est protestante et a 44 enfants, dont quelques-uns seulement font des progrès; l'autre est catholique, et en instruit 32. Ces deux écoles manquent de beaucoup d'articles indispensables.
- 33. Stoneham n'a qu'une seule école. Les enfants étant loin d'être régulièrement assidus, et l'instituteur assez indifférent, je n'y trouve pas de progrès.
- 34. St. Colomban de Sillery. Il y a trois arrondissements et trois maisons d'école. Dans chaque maison, l'on tient deux écoles, l'une anglaise et l'autre française. Les commissaires ont fait et vont faire encore de grandes améliorations à ces maisons. Ces écoles sont fréquentées par 280 enfants. L'instituteur y enseigne l'usage des globes, un peu de géométrie, de dessin linéaire et la tenue des livres.
- 35. St. Roch, Banlieue.-Les Sœuis de la Congrégation y tiennent quatre classes, dont l'une, sous contrôle, offre des petites filles assez capables. Le nombre total des élèves qui reçoivent l'instruction est de 310 à 320. Une autre école de 60 enfants environ est tenue dans le village dit Ste. Angèle. Sans les absences fréquentes de l'ècole, on pourrait y remarquer plus de progrès. Les Pères Oblats font construire, près de l'èglise St. Sanveur, une superbe maison d'école, dans l'intention d'y mettre des instituteurs de quelque ordre religieux. Depuis le commencement de ce mois, une troisième école a été établie an delà du pont Dorchester, dans le village St. Charles, et réunit dejà une centaine d'enfants. Depuis longtemps, la nécessité de cette école se faisait sentir, et je suis heureux d'avoir réussi, cette année, à engager les commissaires, dont j'ai le plaisir de constater le zèle actif et la bonne volonté, à faire cette érection pour l'avantage des contribuables et des enfants de la localité. Que d'obstacles, cependant, n'ont-ils pas en à surmonter, de préjugés à dissiper pour parvenir à ce but, ayant succédé à des commissaires qui avaient refusé de cotiser cette partie de la municipalité, et conseillé aux geus de s'opposer à l'établissement de cette école!
- 36. Cité de Québec. Trois écoles sons contrôle y sont tenues par des laïques; M. Dion, au faubourg St. Roch; M. Dugal, au faubourg St. Jean, et Mlle Farley, à la Basse-Ville. Ces trois écoles donnent l'instruction à 150 enfants, et font beaucoup de bien dans leurs localités respectives.

Les Frères de la doctrine chrétienne tiennent sous contrôle, à St. Roch, aux Glacis et au Cap-Blanc, nn grand nombre de classes dont les élèves sont au nombre de 1,100, sans compter leurs six classes indépendantes, frèquentées par plus de 600 enfants. L'instruction donnée par ces bons Frères est très-soignée. C'est chez eux qu'on peut observer les meilleurs échantillons de dessin linéaire.

Les Sœurs du Bon-Pasteur forment des élèves très-capables dans

la grammaire raisonnée, la composition, la géographie et dans les autres branches. Elles ont au-dessus de 330 élèves.

Les Sœuis de la Charité tiennent, aux Glacis, huit classes, dont cinq sont françaises et trois anglaises, comprenant 354 élèves, et au Cap-Blanc, trois classes, dont deux anglaises et une française, avec 210 élèves.

Au convent de St. Roch, une classe d'externes seule est sous

contrôle et va très-bien.

Il y a quarante-cinq écoles indépendantes catholiques dans la cité. L'on y remarque plusieurs académies ou écoles supérieures commerciales et littéraires, parmi lesquelles on doit signaler celles de MM. Sweeny, Malone, Lafrance et Donnelly, qui instruisent un nombre d'enfants considérable. Les autres écoles élémentaires sont aussi bien fréquentées.

# Second rapport.

Dans quelques municipalités scolaires, j'ai eu des torts à redresser, plusieurs difficultés à aplanir, et bien des affaires à régler.

J'ai remarqué beaucoup de progrès dans le plus grand nombre

Je crois qu'il serait important de procurer un logement aux instituteurs et aux institutrices dans chaque maison d'école, et de les astreindre à l'habiter. Il résulte des inconvénients de l'usage coutraire. D'abord, les enfants, laissés trop souvent à eux-mêmes, manquent de la surveillance que l'on doit exercer sur eux durant les heures de récréation ; puis, en hiver, ils souffrent le plus souvent par le froid, car la maison est chauffée trop tard le main pour qu'ils y soient à l'aise. De plus, toute maison d'école se détériore lorsqu'il n'y a pas de feu depuis trois heures et demie du soir au lendemain matin, et surtout depuis le vendrede soir au lundi matin suivant. J'ai remarque que les maîtresses surtout, qui pensionnent an dehors, se plaignent toujours que la maison est froide, tandis que c'est le contraire pour celles qui l'habitent jour et nuit.

Pour ne pas répéter deux fois l'an les mêmes observations, je me bornerai, dans le présent rapport, à signaler les changements que

j'ai observés dans ce te visite.

#### COMTÉ DE MONTMORENCY.

- 1. Au Château-Richer, l'école de M. Girardin a offert, parmi ses 53 petits gaiçons, plusieurs élèves assez capables dans la grammaire et l'arithmétique. L'orthographe et la composition y sont ensei-gnées. Seize enfants y apprennent l'anglais. L'école No. 2, tenue par MIIc Portelance, est bien dirigée et compte 51 petites filles, dont un bon nombre apprend avec succès la grammaire et la composition. 14 apprennent l'anglais. Les deux autres écoles sont assez bien tenues.
- 2. Ste. Anne a deux écoles, avec 116 enfants, qui out vu plus de grammaire et d'arithmétique que de coutume.
- 3. St. Joachim a 147 élèves dans ses deux écoles. Celle du premier arrondissement montre beaucoup de progrès, surtout en grammaire.
- 4. St. Tite n'a qu'une seule école, que l'institutrice dirige avec zele et succes, quoique les élèves soient jeunes.
- 5. St. Féréol n'en a aussi qu'une seule, dont les élèves, au nombre de 95, sont l'objet de la plus stricte surveillance de la part de leur institutrice, qui réussit à les former admirablement bien.
- 6. A l'Ange-Gardien, M. Tardif, qui dirige l'école du centre, tient plutôt une école modèle qu'une école élémentaire. Quelquesuns des élèves sont exercés à la composition, à la tenue des livres, à la géométrie, au dessin linéaire : 11 y apprennent aussi l'anglais. Les deux autres écoles sont tenues aussi bien que possible.
- 7. St. Laurent a trois écoles, dont i'une, au premier arrondissement, est très-bien tenue par M. Lapierre, qui enseigne avec avantage, à 84 élèves, toutes les branches d'instruction que requiert une école de ce genre. Je pense avoir réussi à engager les commissaires de cette paroisse à construire une maison d'école dans l'arrondissement No. 2, où les enfants ont toujours été à l'ctroit jusqu'à présent.
- St. Jean compte 200 élèves dans ses 3 écoles. Celle de l'arrondissement No. 2, tenue par Mme Corbeille, fait des progrès. La grammaire, l'analyse, la composition, l'arithmétique y sont trèssoignées. L'academie, tenue au centre par M. Mignault, qui enseigne l'anglais à 32 de ses élèves et le latin à plusieurs, se distingue surtont dans les divers problèmes de l'arithmétique, la grammaire, l'analyse grammaticale et logique, l'usage des globes, L'école du troisième arrondissement est bien médiocre, vu le grand nombre d'absences.
  - 9. St. François ne fait guère de progrès avec ses deux écoles ; qu'elles sont établies.

car les enfants n'y sont pas assidus et sont en outre retirés par les parents aussitôt qu'ils out fait leur première communion.

- 10. Ste. Famille. L'école du couvent, qui compte 50 élèves pensionnaires et 25 externes, est excellente; les petites filles y apprennent avec avantage l'arithmétique, la grammaire, la composition, l'analyse, l'usage des globes, se dessin, la musique vocale, la conture, la broderie, etc. 25 apprennent aussi l'anglais. L'écolc modèle est tenue au No. 1 par M. Prémont, qui a fait faire des progrès sensibles à ses élèves, au nombre de 50. Les différentes branches requises y sont enseignées avec soin.
- 11. St. Pierre. Les 3 écoles de cette municipalité sont toujours au même point; je les crois cepcudant tenues avec soin et assez de succès.

#### COMTÉ DE PORTNEUF.

- 12. Cap-Rouge.—L'unique école qui y est établie est une école modèle ; elle est tenue par Mlle Paradis, qui a déjà fait ses preuves dans une autre municipalité. Elle promet des progrès sous la direction de cette savante institutrice. L'anglais y est enseigné à 22 enfants.
- 13. St. Augustin.-L'école de MIle Tapin instruit avec un rare succès 87 élèves, parmi lesquels 29 apprennent aussi l'auglais. L'école No. 4 compte 63 enfants, qui reçoivent une excellente instruction de la part de Mile Watters, qui tient un bon ordre dans son école. Plusieurs y apprennent l'anglais. Celle tenue par M. Huot, au No. 3, ferait pius de progrès si les enfants étaient plus assidus. Je regrette de déclarer que l'école du No. 1 n'a vraiment d'école que le nom, puisqu'il est rare d'y rencontrer une dizaine d'enfants. L'institutrice se désole de ne voir la plupart du temps qu'un ou cinq élèves à son école. Mes remoutrances à ce suje t sont demeurées sans effet jusqu'à présent.
- 14. Pointe aux-Trembles. L'école modèle de M. Lefebvre, au centre, est progressive. Les élèves y apprennent la grammaire et l'analyse avec succès. La composition, la tenue des livres, la géométrie, la géographie, l'usage des globes et l'anglais y sont enseignés avec soin. L'école de M. Vallières, au N. 3, est excellente anssi. Les enfants font des progrès dans la grammaire, l'arithmétique, la composition et l'anglais. Je n'ai pas le même témoignage à rendre en favent des ler et 4me ariondissements, où les progrès sont faibles. Il me reste à parler de l'excellente ècole des Dames religieuses de la Congrégation, dont les élèves, au nombre de 70, apprennent avec succès plus qu'il n'est exigé d'une école élèmentaire. Outre la grammaire et son analyse, l'arithmétique, l'usage des globes, etc., on y enseigne l'anglais, la couture, la broderie et la musique instrumentale.
- 15. Ecureuils. Une sente école est établie dans cette municipalité. C'est une école modèle, dont l'institutrice, MIle Vallières, travaille avec un zèle rare et infatigable à l'enseignement de ses 116 élèves, qui font des progrès dans la lecture, l'écriture et l'anglais. Il va sans dire que la grammaire, l'analyse, la composition, l'arithmétique, etc., y sont enseignés avec avantage.
- 16. Cap Santé. Des 5 écoles de cette municipalité, celle du No. 5, tenue à Portneuf par M. Fecteau, me paraît la meilleure. Cet instituteur, qui a 118 élèves, dont 19 apprennent l'anglais, se donne beaucoup de peine pour leur enseigner toutes les matières d'une école élémentaire. Les quatre antres écoles ne progressent pas antant que je le désirerais. Des trois écoles dissidentes du Cap-Santé, celle de M. Miller mérite des éloges pour la manière habite avec laquelle elle est dirigée, ainsi que l'école modèle qu'il tient à Portneuf: ses élèves font des progrès é onnants, particulierement dans l'arithmétique, la géométrie, l'algèbre. Il enseigne anssi l'usage des globes, le mesurage, la tenue des livres, la musique vocale, etc.
- 17. Deschambault. Compte 5 écoles, sans mentionner celle du couvent, tout nouvellement ouvert à un bon nombre de petites filles, qui ont l'avantage d'y puiser une instruction religieuse et solide. Cette maison, construite en pierre par les soins actifs de M. le curé, avec la coopération de ses paroissiens, fait honneur à cette importante paroisse. L'école modèle, tenue par M. Belleau, fait, comme toujours, des progrès, et les enfants montrent beauconp d'émulation à s'instruire. Les autres écoles, tenues par des institutrices, font preuve de beaucoup d'application et de dévouement de la part de celles qui les dirigent.
- 18. St. Alban. Il y a 4 arrondissements d'école dans cette municipalité. Les écoles tenues par Mme Darveau, au No 1, et Mme Donville, au No. 2, font beaucoup de progrès; ce sont deux excellentes écoles élémentaires. Les enfants qui frèquentent les deux autres ne sont pas anssi avancés; aussi, y a-t-il mons de temps

19. St. Casimir. — L'école de l'arrondissement No. 1, tenue par M Laquerre, qui instruit 102 enfants, ferait sans doute plus de progrès s'il n'en avait pas autant sous ses soins. Celle du No. 2

est passable.

20. Grondines.—Cette municipalité n'a que 4 écoles en opération, quoiqu'elle ait 5 arrondissements. Les commissaires, néanmoins, me paraissent disposés à rouvrir la cinquième école aussitôt que les contribuables y auront construit une maison. Dans les 4 écoles en opération, les enfants font assez de progrès, surtout aux arrondissements No. 2 et No. 1. En général, la grammaire y paraît plus cultivée, ainsi que l'arithmétique, et l'instituteur ainsi que les iustitutrices semblent se dévouer activement à l'enseignement de leurs élèves.

21. St. Basile.—Quatre écoles, 3 françaises et 1 anglaise. Ces écoles sont assez bien tenues, surtout celles des Nos. 4 et 1.

22. St. Raymond possède 3 écoles catholiques françaises, et 3 écoles anglaises protestantes. Les trois écoles françaises réussissent suffisamment, et les enfants font particulièrement des progrès sous la règie de Mlle Gravel, au No. 3. Des trois écoles anglaises, je ne puis signaler avec avantage que celle de Bourg-Lonis, tenue par Mme veuve Henry, où j'ai remarquè plus d'émulation de la part des enfants, et plus d'assiduité à l'école.

23. Ste. Catherine.—J'y ai trouvé 4 écoles en opération. Celle tenue au No. 2 par Mlle Kenny, qui enseigne le français et l'anglais, est une excellente école, et les enfants y font beaucoup de progrès. L'école du No. 1, où les enfants sont tous canadiens, est très-bien dirigée par Mlle John, qui voit ses efforts couronnés de

succès.

(A continuer.)

# Revue Bibliographique.

De la Politesse et du Bon Ton, ou Devoirs d'une Femme Chrétienne dans le monde, par la Comtesse Drohojowska; 2de édition. Paris 1860.—
Du Bon Langage et des Locutions Vicieuses à éviter, par le même auteur.—L'Art de la Conversation au point de vue Chrétien, par le R. P. Huguet; 2de édition. Paris, 1860.—De la Charité dans les Conversations, par le même auteur.

## (Suite.)

La maison une fois bien choisie, bien distribuée, simplement, économiquement et cependant élégamment meublée, la dame de céans, ses occupations domestiques terminées, n'a plus qu'à recevoir ses visites. Ce chapitre prescrit les détails d'un cérémonial qui, à quelques-uns de nos lecteurs, paraîtra peut-être puéril; ce sont cependant de ces choses qu'on est tenu de savoir, et qui toutes sont fondées sur l'obligation où l'on est de se rendre aussi agrèable que possible à ceux qui viennent nous voir ou chez qui l'on va.

"Une visite, dit Mme Drohojowska, étant tonjours un témoignage de politesse, vous devez, quelque ennui que puisse vous causer l'arrivée d'un visiteur, vous montrer reconnaissante et flattée de sa démarche et l'accueillir par quelques mots bienveillants et gracieux.—Lorsque des fauteuils n'ont pas été disposés d'avance ...utour de la cheminée, vous avez soin qu'un siège lui soit avancé par le domestique qui l'a introduit, ou bien vous faites un mouvement pour l'avancer vous-même, mouvement que le visiteur doit prévenir en s'emparant aussitôt du fauteuil ou de la chaise le plus à sa poitée.

"Vous n'abaudonnerez votre fauteuil ou votre chaise au coin de la cheminée, que dans le cas où, le coin opposé étant déjà occupé par une personne qui le conserve, vous auriez à ménager l'âge ou la santé délicate du nouvel arrivant.—Une maîtresse de maison ne quitte pas non plus la place qu'elle occupe sur son canapé, mais elle engage à s'y asseoir près d'elle la personne pour qui elle veut

avoir une attention spéciale.

"Un homme bien élevé gardera son chapeau à la main; si c'est une visite de cérémonie, vous ne vous en occuperez pas, c'est dans l'ordre; mais si cette visite d'affaire ou d'intimité doit se prolonger, vous ne négligerez pas de le débarrasser de cette gêne en l'engageant à le déposer sur un meuble que vous désignerez par un geste en prenant garde que ce soit partout, excepté sur un lit, ce qui serait tout à fait inconvenant.—Pour les grands-parents, les vieitlards, vous prendrez vous-même le chapeau et vous vous montrerez heureuse de leur rendre ce léger service.

"Beaucoup de gens craignant les courants d'air, vous aurez la plus grande précaution à cet égard; car il ne s'agit pas là d'une simple manie, mais d'un danger sérieux, et vous devez contraindre

vos goûts personnels, vous priver de l'air que vous aimez et qui vous est favorable, plutôt que de courir le risque qu'un hôte souffre chez vous.—Quelques fenimes s'imaginent qu'il suffit, dans ces occasions, de demander à la personne qu'on reçoit si l'air l'incommode; elles ne réfléchissent pas que par politesse, par comp'aisance et quelquefois par timidité, on se croit obligé de répondre par la négative, au risque de pester tout bas contre l'indiscrète question et de sortir d'une visite où l'on croyait trouver du plaisir,

avec un rhumatisme ou une névra!gie.

"La nécessité de soutenir la conversation fera l'objet d'un autre article; mais ici je veux placer un mot sur la discrétion à apporter dans les demandes que vous adresserez.—Soyez non-seulement d'une extrême réserve, de façon à ne jamais embarrasser personne, mais encore, ayez l'oreille attentive à tout ce qui se dit, ayez l'œil ouvert sur tous les visages, et s'il arrivait que l'indiscrétion d'un tiers devînt embarrassante à quelqu'un, hâtez-vous de détourner la conversation et l'attention, dussiez-vous pour cela enfreindre une des premières lois de la politesse en coupant la parole à l'indiscret interlocuteur.—L'exercice de la charité est la plus impérieuse des politesses. Vous ne devez jamais souffrir qu'elle soit violée chez vous.—Ce que je dis de l'indiscrétion est applicable à la calomnie et à la médisance, sous quelque forme doucereuse et presque

bénigne qu'elles se présentent.

"J'ai connu une femme, d'assez médiocre esprit cependant, qui était aimée et recherchée partout. Tout le monde faisait son èloge, vantait sa maison, et l'on pouvait dire en toute certitude qu'elle n'avait jamais eu un ennemi. Savez-vous son secret ?-Sa piété bien entendue l'avait portée à être toujours indulgente pour les défauts et les faiblesses d'autrui, pour tous, excepté un seul, la médisance: quelqu'un voulait-il parler d'un absent en sa presence, pour le Llâmer où le critiquer, elle ne s'arrêtait pas à le défendre, ce qui quelquefois amène l'opposé de ce qu'en attendait le charitable avocat, en donnant, par la discussion, de l'importance à un propos qui eût passé inapperçu; mais avec un sourire si ravissant qu'il atténuait le piquant de la leçon :- Faisons mentir, disait-elle, le proverbe qui dit que les absents ont tort, et si nous ne voulons ou ne pouvons leur donner raison, tâchons du moins de les oublier .- Puis avec un tact qui étonnait ceux qui, connaissant le pen de portée ordinaire de son esprit, ignoraient combien sont puissantes et fécondes les inspirations du cœur, elle donnait un tour si enjoné à la conversation que l'interrompu lui-même ne tardait pas à lui savoir gré de l'avoir arrêté à temps.

"Reconduisez la personne qui vous visite jusqu'à la porte d'entrée de votre appar ement, tenez la porte ouverte et suivez-la des yeux jusqu'à ce qu'elle se soit retournée ponr vous faire un dernier salut d'adieu.—Pour un homme, vous vous bornez à l'accompagner jusqu'à la porte de votre salon qu'il referme sur lui, sans permettre, quelle que soit la supériorité de sa position sociale, que vous alliez

plus loin.

"Une nouvelle visite survient-elle et la personne présente se lève-t-elle pour se retirer, vous pouvez insister pour la faire demeurer, à moins que vous ne deviez un témoignage tout particulier de respect à la dernière arrivée, auquel cas vous ue quittez pas l'appartement, et quelquefois pas même votre place pour conduire celle qui se retire, vous bornant à vons lever pour saluer. Si au contraire il y a égalité de position, vous vous excusez auprès de la personne que vous laissez un instant seule, pour accompagner l'autre dans toutes les règles.

"Un père, un mari, un maître de maison enfin, peut, à une visite que reçoit sa fille ou sa femme, les suppléer en accompagnant les visiteurs qui se retirent.—Le bon ton veut qu'il offre son bras aux femmes et les accompagne la tête nne jusqu'à leur voiture ou jusqu'au bas de l'escalier.—Cette politesse est parfois gênante; mais un homme véritablement poli ne s'en dispense guère.—A Paris cependant et dans les grandes villes où l'on n'habite pas seul une maison, l'escalier devient en quelque sorte quelque chose comme une rue, un passage, et cette politesse est moins obli-

"Tout cela peut sembler au premier coup d'œil bien méticuleux et assez peu important, et cependant, dans le monde, une infraction à ces petites formalités, envers les étrangers surtout (en général plus sévères que nous, sous le rapport de l'étiquette) peut amener dans certains cas d'assez graves inconvénients. Un exemple em-

prunté au spirituel M. Hoffmann vous en donnera la preuvé.

6 Quand le comte Davanx, fut nommé plémpotentiaire au congrès de Munster, pour la paix de Westphalte, les affaires commençaient à prendre une bonne tournare, lorsqu'une visite reçue d'une manière incorrecte vint tout détanger et prolongea la gneire de plus de six mois. M. Contarini, ambassadeur de Venise, étant venu faire sa visite officielle au comte Davaux, ne fut reconduit par l'ambassadeur de France que jusqu'à l'escalier, sans que le

comte descendît une seule marche. Le fier Vénitien fut si indigné de ce manque d'ègards qu'il prit immédiatement la poste et alla porter ses plaintes à son gouvernement. Venise, quoique dèchue, était encore superbe alors, et elle dèclara qu'elle ne renverrait son ambassadeur au congrès que quand on aurait règlé les honneurs qui lui étaient dus. La France était lasse de la guerre et, après de grandes négociations, pendant lesquelles on tuait bien des hommes et on brûlait bien des villages, le roi ordonna au comte Davaux de satisfaire pleinement la pointilleuse vanité de M. Contarini. Celui-ci revint triomphant, fit sa visite au comte, qui le reconduisit jusque sur le seuil de la porte cochère, y resta jusqu'à ce que le Vèntien fût monté dans sa voiture et le salna profondé ment quand la voiture eut tourné. M. Contarini rendit alors gravement le salut, car tous les mouvements étaient stipulés dans l'ultimatum de Venise.

"On n'est plus aussi pointilleux à notre époque; néanmoins l'étique'te, qui est toujonrs une des branches importantes de la diplomatie, ne saurait être négligée dans les rapports de société. Ceux-la mêmes qui feignent de la tourner en ridicule, lorsqu'il s'agnt pour eux de s'éviter quelque contrainte, se montrent souvent les plus exigeants, lorsque la question changeant de face, ce sont les autres qui croient pouvoir se dispenser des témoignages d'ègard ou de respect qu'ils leur doivent.—Il est de bon goût d'ailleurs de ne pas laisser apercevoir sa susceptibilité à cet égard, et quelque juste qu'elle puisse être, on met une sorte d'amour-propre à ne point l'avouer; mais on n'en a pas moins été vivement blessé pour cela; et il serait impossible de calculer combien de refroidissements, de haines se manifestent journellement sous les plus spécieux prétextes et n'ont pas d'autres motifs qu'un froissemeent

d'amour-propre.

" Mais si une maîtresse de maison doit être très-sévère pour elle-même et ne se dispenser, sous aucun prétexte, de ce qu'exige la politesse, elle doit être indulgente pour autrui et attribuer à l'ignorance plutôt qu'à un coupable laisser-aller, les fautes que l'on pourrait commettre en sa présence; la bienveillance a un double avantage, elle rend la vie plus facile à ceux qui nous approchent et elle entretient en nous la paix et la sérénité; car rien ne trouble et n'aigrit plus l'esprit que la susceptibilité et la tendance à supposer toujours chez les autres des intentions mauvaises ou blessantes. Cette indulgence cependant ne doit être ni exagérée. ni aveugle, et à l'occasion une femme à laquelle son âge et sa position en donnent le droit, peut fort bien relever l'étourderie ou le manque d'usage d'un mal-appris .- Mais il faut, pour se hasarder sur ce terrain délicat, être sûre de son esprit et surtout que la bienveillance de la forme et la douceur de la voix ne trahissent que le désir de donner une leçon utile, sans la moindre nuance d'aigreur ou de mécontentement personnel."

Le chapitre de la conversation est naturellement court dans ce petit ouvrage, l'auteur l'ayant traité à part dans son autre livre. Nous enterons indistinctement des quatre volumes qui sont inscrits en tête de cette revue, pour faire anssi complet que possible le code qui doit règir cette grande institution qu'on a si justement appelée la foire des idées:

"Sachez parler à chacnn le langage qui lui convient, et, sans étaler jamais des prétentions déplacées et des connaissances trop étendues, prouvez à ceux qui vous approchent que vous avez assez d'intelligence et de bon sens pour vous intéresser à toutes choses.

- "Un homme d'esprit raconte en ces termes l'origine de la conversation: "Lorsque les Orientaux vont se visiter, ils emportent avec eux une quantité de petites fat taisies aussi remarquables par le goût que par leur valeur: ce sont des fla ons d'essence, des éventails, des bijouv, une émeraude enchâssée, une épingle d'opale, des cassolettes ciselées, des boîtes en bois de rose embanmées de muse avec incrustation d'or, des chapelets d'ambre; c'est une collection complete des petites merveilles de l'Orient.
- "Presque toujours leurs réunions sont silencieuses. La nonchalance orientale se contente des jouissances qui naissent de la pensée, du sentiment, des impressions de la vue et de l'odorat. Ils concentient leurs sensations, qui sont d'autant plus réelles qu'elles ne s'èvaporent pas; mais pour se dispenser d'avoir de l'esprit et aussi pour traduire le plaisir qu'ils ressentent d'un bon accueil ou des chaimes qu'ont pour eux, soit les lieux, soit la réunion ellemême, ils ont coutinme de moment en moment de s'offrir des cadeaux. C'est un échange perpètuel entre les visiteurs et les visités. Les libéralités, cela se conçoit, du reste, sont toujours en raison du contentement, si bien que quelquefois dans une séance toutes leurs réserves s'épuisent."
- " Les Occidentaux, moins paresseux et moins riches, ont inventé la conversation pour suppléer cet usage.

"Les parfums, les bijonx et l'ambre de l'Orient sont remplacés chez nous par les phrases polies, les pensées d'or, les jolis à-propos, les piquantes anecdotes, les compliments et les narrations brillantes de la conversation.

"Cette comparaison est tellement vraie qu'elle dispense de formuler avec plus de détails les règles de la conversation; car de même qu'au nombre des présents échangés, nul ne saurait avoir la pensée de mêler des objets repoussants ou des matières gâtèes et corrompues, ainsi dans la conversation tout ce qui paraît blessant, trivial, malhonnête, doit être sérieusement interdit. Or, c'est là, nous l'avons dit déjà, un des devoirs les plus délicats de la maîtresse de maison; elle doit régler et diriger tont ce qui se dit chez elle, et cela par le seul prestige du respect qu'elle inspire et du tact qui la guide.

"... On n'intéresse les autres qu'en s'oubliant ... Une des choses, dit la Rochefoucauld, qui font qu'on trouve si peu de gens agréables dans la conversation, c'est qu'il n'y a presque personne qui ne pense plutôt à ce qu'il doit dire qu'à répondre précisément à ce qu'on lui dit. Les plus habiles et les plus complaisants se contentent de montrer seulement une mine attentive, en même temps que l'on voit dans leurs yeux et dans leur aspect un égarement pour ce qu'on leur dit et une précipitation pour retourner à

ce qu'ils veulent dire.

"Ne tombez pas dans ce péril, surtout lorsque vous avez à faire les honneurs de votre salon; sachez écouter avec attention et politesse tout aussi bien que frayer les voies à la causerie, et si quelqu'un chez vous, manquait à ce simple devoir de politesse, ayez soin, sans le blesser lui-même, de revenir sur ce qui vient d'être dit, de façon à ramener les esprits au sujet interrompu; car soyezen bien convaincne, s'il n'existe pas de conversation sans esprit naturel et saus imagination, elle ne saurait surtout se passer de

bienveillance, de politesse et de bons sentiments.

"Un compliment bien senti, jeté dans un bon moule, est un des plus savoureux condiments de la conversation entre gens qui s'aiment et s'estiment. Le compliment n'est pas flatterie!—L'a bus du compliment est une faute; mais son usage modéré et intelligent est d'un ton parfait. Ne complimenter jamais, c'est ne pas apprécier ceux avec qui l'on se trouve; c'est d'ailleurs montrer une trop grande préoccupation de soi-même; c'est souvent céder à l'envie. Ne pas complimenter parfois les autres, c'est se complimenter toujours soi-même; il n'y a que les gens infatués de leur valeur qui ne trouvent jamais rien à admirer dans les autres. Mais que le compliment ne soit jamais, sur vos lèvres, ni un mensonge, ni une moquerie. Ne dites à cet égard que ce que vous pensez, et que ce ne soit jamais lancé à brûle-pourpoint, car alors, au lieu d'être agréable, l'èloge deviendrait blessant pour toute personne délicate et bien née.

"Ne raillez pas; ne souffrez chez vous qu'une raillerie innocente et douce qui ne cache jamais de traits acérés; car la moquerie est, dit-on, un plaisir d'emprunt plein de danger et dont il nous faut trop souvent restituer le capital avec de gros intérêts.

"Ne vous préoccupez pas trop de la tournure que prendra la conversation; de l'inquiétude à cet égard nuirait à votre esprit et refoulerait celon des autres. L'imprévu peut seul la rendre attrayante; une conversation toute faite d'avance serait singulièrement fati-

gante, car les idées ne se conduisent pas, on les sème.

"Si la conversation tombe, si elle languit, ne vous battez pas les flancs pour la ranimer..., prenez votre temps, procédez doucement, sans efforts apparents; surtout n'appelez pas à votre aide l'exagération, les fausses nouvelles, les banalités: votre impuissance se montrerait à découvert et vous manqueriez le but.—Vous ne devez cependant pas demeurer inactive, mais appeler à votre aide toutes les ressources de votre intelligence, car, ainsi que le dit une femme d'esprit: "Soutenir la conversation est pour une maîtresse de maison un besoin plus ruineux que le luxe le plus insatiable. Une conversation qui languit est un déshonneur pour elle; il faut qu'elle la réveille à tout prix..." à tout prix, excepté aux dépens de la vérité et de la charité, ne l'oubliez jamais.

(A continuer.)

# Bulletin des Publications et des Réimpressions les plus Récentes.

Paris, février et mars, 1864.

Dreys: Chronologie universelle, avec les tableaux généalogiques des familles royales de France et des principales maisons régnantes d'Europe, par Ch. Dreys, professeur d'histoire au Lycée Napoléon, 3e édition, corrigée et conduite jusqu'à 1863; in-18, xiv-1050 p. Hachette, 6 fr. Cet ouvrage fait parti du cours d'Histoire universelle commencé par M. Duruy, maintenant ministre de l'instruction publique.

GARNIER: Tableaux généalogiques des souverains de la France et de ses grands feudataires, par Ed Garnier, archiviste aux archives de l'Empire; in-4, viii-8 p. et 59 tableaux. Herold.

GTY-Coquille: La Coutume de Nivernais-nouvelle édition avec une introduction, une notice sur la vie et les œuvres de Guy-Coquille, des notes additionnelles et une conférence entre la coutume et le droit actuel, par M. Dapiu; in-8, xxiv-513 p. Plon.

LAROUSSE: Grand dictionnaire universel du 19e siècle, français, bistorique, géographique, mythologique, bibliographique, etc., par M. Pierre Larousse, directeur du journal l'Ecole Normale. Cet ouvrage se publie par livraisons d'un franc ; in-40 à 4 col. L'ouvrage complet pour les premiers souscripteurs coûtera 100 fr.

LÉVÊQUE: Etudes de philosophie grecque et latine, par M. Charles Lévêque, professeur au Collége de France; in-8, xx-416 p. Durand.

PRIVAT-DESCHANEL ET FOCILLON: Dictionnaire général des sciences tbéoriques et appliquées. Tandon.

FLOURENS: Examen du livre de M. Darwin, sur l'origine des espèces. Garnier, frères.

Ecrit dans le style élégant qui distingue M. Flourens, cet ouvrage est une éloquente réfutation des théories anti-bibliques que plusieurs savants se sout plus à promulguer avant d'avoir bien constaté les faits sur lesquels ils prétendaient s'appuyer et avaut d'en avoir bien pesé la valeur. M. Flourens fuit également justice de la thèse de la variété des espèces humaines et de la génération spontanée. La première de ces thèses, on se le rappelle, occupa les membres des conventions scientifiques d'Albany et de Montréal, il y a qu'elques années. On trouvera ce sujet traité dans les comptes-rendus publiés en 1857, dans le premier volume de notre

DUVAL: Des rapports entre la géographie et l'économie politique, par M. Jules Duval.

Ce nouvel ouvrage de l'babile directeur de l'Economiste Français touche à un point auquel nous avons souvent eu occasion de faire allusion, le peu de progrès que fait l'étude de la géographie en France. La cita-tion suivante du Courrier de l'Algérie, que nous trouvons dans "la Revue du Monde Colonial" vient à l'appui des observations de M. Duval. "GÉOGRAPHIE A L'USAGE DES LECTEURS DE LA PRESSE." La Presse a fait, le 12 fevrier, trois découvertes géographiques tout à fait imprévues. Elle a reconnu que Chandernagor est lo une île, 20 un rocber, 30 que cette île 10cheuse se trouve isolée sur le chemin de l'Iude. "Il nous est resté de nos conquêtes lointaines quelques îles : la Guadeloupe, la Martirique et un rocher isolé sur le chemin de l'Inde, Chandernagor." Jusqu'ici on avait cru que Chandernagor était dans l'intérieur du Bengale et à 75 lieues de la mer. La Presse a fait comme Sgana-relle: "elle a changé tout cela!"

ORSINI: Réfutation de la vie de Jésus de M. Renan, par l'abbé Orsini. Dentu.

MIRECOURT : La Queue de Voltaire. Dentu. C'est un pamphlet spirituel et mordant comme tous ceux de cet auteur. A la fin du volume, sous le titre " d'assises de la libre pensée" il fait ressortir par des citations empruntées aux ouvrages des détracteurs de la révélation, la pitoyable divergence de leurs systèmes.

ANDRÉ (l'abbé): Les lois de l'Eglise sur la nomination, la mutation et la révocation des curés, in-80.

Tours, décembre 1863.

Vie d'Adéle Coulombe, religieuse hospitalière de l'Hôtel-Dieu de Montréal, en Canada, 267 p in-120. Mame. Ce joli petit volume a été écrit, nons croyons, par un digne prêtre de St. Sulpice, témoin des vertus et de l'exemplaire piété de la Sœur Coulombe, morte eu odeur de sainteté, le 13 avril 1862, à l'âge de 27 ans moins quelques jours. Elle était fille d'Antoine Albert Coulombe, de la Rivière-du-Loup, diocèse des Trois-Rivières mort en 1843, petit neveu de Mgr. Hubert, évêque de Québec. Sa mère était sœur de M. J. Z. Caron, grand vicaire de Montréal; elle appartenait donc, dit avec raison le biographe, à une famille dans laquelle les talents et les vertus sont comme béréditaires.

Parmi les motifs oui ont porté l'auteur à entreprendre ce travail, le suivant nous a paru digne d'être signalé: "On place en général les saints trop au-dessus de nous, à une distance où on ne peut les atteindre. De là vient que bien souvent on lit leur histoire pour les admirer, sans avoir aucun désir de les suivre et de marcher sur leurs traces. Les vies les plus utiles ne sont donc pas les plus extraordinaires, mais les plus imitables. Or c'est l'avantage que l'on trouvera dans l'histoire de cette humble religiouse."

La vie de la Sœnr Coulombe, pour ceux qui font des études sociales pourrait en effet s'appeler la "Monographie de la religieuse canadienne :" à ce titre seul elle serait intéressante et utile: la manière dont le sujet est traité ne manque pas non plus d'une certaine poesie dans son uniforme sérénité.

Londres, décembre, 1863.

HIND: Explorations in the interior of the Labrador Peninsula, the country of the Montagnais and Nasquapee Indians, by Henry Youle Hind, 2 vols. in-80 pp. xxvIII, 655. Longman, \$6.

Cette magnifique éditiou rappelle celle de l'ouvrage du même auteur sur les expéditions de la Rivière-Rouge et de la Saskatchouan. Elle est ornée de 2 cartes, 12 chromo-lithographies et 23 gravures sur bois. Dans notre compte-rendu d'une livraison des Mémoires de la Société Littéraire et Historique de Québec, (nov. et déc. 1863) nous avons déjà parlé de cette expédition à l'intérieur du Labrador, et notre journal anglais (juillet et août) a reproduit des extraits de ce livre que le British American Magazine avait publiés par anticipation sous le titre

Sketches of Indian Life. M. Hind s'exprime comme suit dans sa préface sur l'importance de ce

vaste territoire:

"La péninsule du Labrador ainsi que les côtes et les îles du golfe St. Laurent sont pour les colonies et pour l'empire lui-même d'une importance qui ne saurait être (xagérée lorsqu'on considère quel avenir est réservé à l'Amérique anglaise.

Le produit annuel des pêcheries qui se trouvent dans les eaux de l'Amérique Britannique excède quatre millions sterling, outre qu'elles forment la meilleure école pour les marins qu'il y ait dans le monde entier. Les pêcheries de la côte du Labrador sur l'Atlantique donnent à elles seules au delà d'un million sterling; et cepeudant, depuis la destruction de la ville de Brest, à l'entrée du golfe, sur le détroit de Belle-Isle, il y a plus de deux cents ans, on n'a point tenté d'établissement sur cette côte ni sur aucune des îles qui l'avoisinent.

Dans les grandes vallées de l'intérieur, à dix ou quinze milles de la côte, le bois de chauffage et le bois de construction se trouvent en abondance, et le sol et le climat permettent de cultiver avec succès un

grand nombre de végétaux alimentaires.

A l'ouest des isles Mingan, il y a de vastes territoires susceptibles d'être colonisés. Les calcaires et la pierre à sablon bordent la côte et s'étendeut à dix milles en artière, sur une longueur de quatre-vingts milles le long du détroit de Belle-Isle, et dans beaucoup d'autres endroits il serait facile de faire des établissements pour la préparation et la salaison du poisson. Les côtes du golfe et de l'Atlantique ont surtout besoin d'établissements de ce genre et de cultures qui puissent nourcir le personnel d'une vaste exploitation.

Les pêcheries des colonies anglaises atteindront bientôt une valeur dont on n'a encore aucune idée par le commerce direct du poisson salé avec les Etats du Sud, des que la paix se sera rétablie, et par l'envoi qu'on pourra faire dans les États de l'Ouest du poisson frais conservé dans la glace, par la voie du St. Laurent, des canaux et des lacs. Dès que le chemin de fer qui a maintenant son terminus à la Rivière-du-Loup pourra être continué jusqu'à la Baie-des-Chaleurs, les riches et saumâtres trésors du golfe seront à la portée des cités de l'Ouest.

Comme pépinière de matelots, ces pêcheries n'ont d'égales nulle part, et il ne faut point désespérer de voir un jour les rivages jusqu'ici déserts du Labrador, à l'est, à l'ouest et au nord, posséder une population stable et qui contribuera largement à l'aisance et à la prospérité des babitants des climats plus favorisés de la nature."

Québec, mars et avril, 1864.

RAPPORT sur les Missions du Diocèse de Québec, No. 16-127 p. in-120.

Ce nouveau cabier est, comme tous les précédents, plein d'intérêt. Un temps viendra où ces modestes annales seront aussi recherchées que le sont aujourd'hui les anciennes relations des Jésuites. Nous savons d'ailleurs de bonne source que les collectionneurs étrangers en font le plus grand cas. Cette livraison renferme surtout sur le Saguenay et le La-brador une foule de détails précieux. Non moins précieux sont les renseignements qu'elle donne sur l'établissement des nouvelles paroisses. On y voit la chapelle s'élever, puis la maison d'école, puis l'église remplacer la simple chapelle. Un missionnaire écrit "Nous avons une chapelle, nous bâtissons une maison d'école et, Dieu merci, nous n'avons pas encore d'auberge."

LE FOYER CANADIEN: Nous avons reçu les livraisons d'avril, mai et juin réunies; elles contiennent la suite de Jean Rivard, économiste. Nous en reproduisons le chapitre qui a trait à l'education. Beaucoup de ce qu'il renferme s'accorde parfaitement avec les réglements et les instructions et recommandations du département de l'instruction publique. La loi n'a pas cru sage cependant de permettre que l'instituteur fût secrétaire-trésorier des commissaires d'école, et il nous semble qu'aucun instituteur ne pourcait en même temps qu'il exerce ses fonctions remplir celles d'inspecteur.

Instructions Chrétiennes pour les jeunes gens, utiles à toutes sortes de personnes, mélées de plusieurs traits d'histoire et d'exemples édifiants, par un docteur en Théologie; nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. - 323 p. in-120. Desbarats.

GARNEAU: Abrégé de l'Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à 1840, à l'usage des maisons d'éducation par F. X. Garneau, ouvrage approuvé par le Conseil de l'instruction publique du Bas-Canada. Troisième édition .- IV, 197, III. Côté.

Montréal, mars et avril, 1864.

Roy: History of Canada for the use of Schools and Families, by J

JOHNSON: A comprehensive system of Book-keeping by simple and double entry, by Thomas R. Johnson, accountant .- 108 p. in-120. Lovell.

BUCHANAN: The Relations of the industry of Canada with the Mother Country and the United States, by Isaac Buchanan, Esq. M.P.P., edited

by Henry J. Morgan.—546 p. in-80. Lovell.

C'est une collection de discours et d'écrits sur des questions économiques et commerciales, par l'hon. M. Buchanan, représentant d'Hamilton et dans ce momeut président du conseil exécutif. Ce volume est orné du portrait de l'auteur et de deux très-curieuses gravurcs allégoriques qui représentent les sources de la prospérité de la Grande-Bretagne en partie taries par l'Inde, la Chine, et les emprunts du continent représentés par divers monstres qui viennent y boirc à lougs traits; tandis que d'un autre côté le commerce, l'industrie et les colonines viennent y verser leurs ri-L'une de ces gravures a pour exergue " Actum est de Repuchesses. blicâ;" l'autre " Res secundæ."

Toronto, mars, 1864.

Boyd: A summary of Cauadian History from the time of Jacques Cartier's discovery to the present day, with questions adapted to each paragraph for the use of schools, by J. A. Boyd, M. A.—in-120, 124 p. Campbell.

C'est une nouvelle édition tirée à un très-grand nombre d'exemplaires. Cela ne fait pas moins de trois réimpressions d'Histoires du Canada à l'usage des écoles que nous annonçons aujourd'hui. On voit que l'attention

publique se porte vers cette importante branche d'études.

CAMPBELL'S Canadian Arithmetic in decimal currency, or the Firs Book of Arithmetic superseded.—180 p. in-120. Campbell.

# Petite Revue Mensuelle.

La guerre, qui depuis trois ans, ravage une si grande étendue de notre continent, qui compte même tant de nos malheureux et imprudents compatriotes au nombre de ses victimes, après avoir langui tout l'hiver, s'est réveillée au printemps avec une fureur inouïe. Les premiers avan-tages avaient été jusqu'ici dans la Louisiane, dans l'Ouest et à Charles-ton pour les Conf. dérés ; mais une bataille homérique, plus qu'homérique, un combat qui dure depuis dix jours et qui n'est pas encore fini, entre les deux grandes armées du Potomac, paraît avoir donné aux Fédéraux des avantages, chèrement payés, il est vrai. Voici d'abord comment le président Davis, dars son message résume la situation générale à la veille

de la grande lutte:

"Les récents exploits de nos soldats montrent un redoublement d'énergie et de vigilance combinées avec leur valeur habituelle. Nous avons été réconfortés par de brillants succès en Floride, dans le Mississipi, le Tennessee, le Kentucky, la Louisiane et la Caroline du Nord. Ces avantages font honneur à l'habileté de nos généraux et aux soldats ou'ils conduisent. Une attaque navale coutre Mobile a été si heureusement repoussée que la tentative a été abandonnée, et le siége de Charleston a été réellement suspendu après neuf mois d'attaques successives. Cette noble cité et ses forteresses restent debout, impérissables monuments du génie de leur défenseur. Les armées de Géorgie et de Virginie opnosent encore une formidable barrière aux progrès de l'envahisseur, et nos armées, notre peuple et nos généraux sont animés de la plus grande confiance."

Voici maintenant comment le Courrier des Etats-Unis du 13 mai fait le tableau des batailles de la Virginie:

"Il faut se reporter aux guerres civiles de la décadence de la république romaine, pour trouver l'exemple d'un acharnement et d'un carnage pareils à ceux dont nous sommes témoins en Virginie. " Auparavaut la guerre était un art, dit Appien; Marius et Sylla en inaugurèrent ses saturnales." Ces paroles pourraient s'appliquer à ce qui se passe au sud du Rapidan. Les scènes de sang et d'incendie continuent sans re-lâche, et, mardi, des blessés ont encore péri dans les flanmes qui embrasaient une forêt. Le sort de ceux qui ne sont plus n'intimide pas ceux qui restent, et l'ivresse de la poudre ne se calme pas. Les Fédéraux s'animent en pensaut à la supériorité de leurs forces ; les Confédérés se conduisent en hommes qui combattent pour l'existence même. Les deux partis se voient chacun près de la victoire, ils pensent la tenir au moment où elle échappe, et nul ue veut céder pour ne pas se dessaisir des

avantages qu'il croît avoir gagoés.

"Ce n'est plus d'une perte de 27,000 hommes qu'il est question au Nord. "Nous avons perdu près de quarante mille tués, blessés et prisonniers," dii la Tribune. Elle ajoute que le Sud en a perdu davantage. On pent lui demander comment elle le sait, mais, le fait admis, la boncherie n'en est que plus complète. Quatorze généraux sont perdus pour le Nord. Sedgwick, Wadsworth, Sievenson et Rice ne sont plus; War-ren, Bartlett, Getty, Robinson, Morris et Baxter sont blessés; Seymour, Shaler et Talbot sont prisonniers. Jamais on n'avait vu pareille tuerie

d'officiers généraux.
"Nous publions plus loin le récit de la bataille qui a été donnée mardi. C'est encore une lutte indécise, qui, le soir, n'avait amené aucun résultat saillant. Le général Grant s'entête contre les obstacles, et le général Lee s'entête à les faire renaître sous les pas de ses ennemis. Au pour ne pas respirer plus à l'aise.

Roy. Seventh edition, corrected and brought down to the present time, by Mr. Borthwick.—279 p. in-120. Dagg. surplus, le commandant en chef unioniste ne se fait pas illusion, et tout eu constatant des avantages, il laisse à entendre qu'il lui reste beaucoup à faire par cette phrase: Je me propose de combattre jusqu'au bout sur cette ligne, dussé-je dépenser tout l'été! Cette pertinacité dont il fait preuve, nul doute que Lee ne l'imite. Le premier combat pour sa réputation et pour son devoir; le second sent que de lui dépend la vie ou la mort de

> On ne se bat pas avec moins d'acbarnement en Pologne et en Danemark, quoique dans des proportions moins gigautesques. La lutte des malheureux Polonais contre le czar se prolonge sans même avoir les chances de succès qu'ont les Confédérés; quant au Danemark, il scrait infailliblement écrasé sans l'intervention des puissances européennes, dont les représentants se sont enfin réunis à Londres en conférence, qui aura pour premier résultat, espère-t-on, une armistice. Le bombardement de Sunderburg, sans avis préalable, a donné lieu à des scènes d'une grande désolation et ça été sur le tout un de ces actes de barbarie ce qui déshonorent une nation. La Prusse s'est acquis des lauriers de meilleur aloi dans la prise de Duppel, où les Danois ont fait une belle et opiniâtre résistance.

Les conféreuces de Londres ont bien failli ne pas avoir le concours de la France; d'abord quelques-uns pensaient que l'empereur ne serait point fâché de laisser sur cette question l'Angleterre dans l'isolement, en retour de son refus d'assister au congrès qu'il avait convoqué pour le réglement des autres affaires du continent et de celles de la Pologne en particulier. Il faut avouer que cette politique oui aurait consisté à dire: "vous n'avez pas voulu venir avec moi au secours de ma protégée, la Pologne, eh bien, que votre protégé, le Danemark, se tire d'affaire comme il pourra," eût été peu digne d'un grand pays; mais une autre circonstance rendait très-difficile l'entente des deux puissances. La protection dont Lord Palmerston avait couvert M. Stansfeld jusqu'aux derniers moments et l'espèce de satisfaction qu'il avait cru devoir donner à l'opinion anti-catholique et anti-française à la suite de la démission de son collègue, en autorisant de son influence les démonstrations en faveur de Garibaldi, enfin ces démonstrations elles-mêmes, dans lesquelles entrait une bonne part d'hostilité contre le gouvernement français; toutes ces circonstances concouraient pour nuire au projet de conférences. Lord Clarendon, nouveau membre de l'admi-nistration, où deux siéges se sont trouvés vacants par la démission de M. Stausfeld et par la maladie et la retraite du duc de Newcastle, a été dépêché à Paris où il a réussi à améliorer la situation, au prix, penset-on, de Garibaldi, dont la santé s'est trouvée si subitement affectée que l'on se refuse à croire que ce soit là le seul motif de son départ.

Tous ces événements ainsi que le départ définitif du nonvel Empereur du Mexique, qui est allé recevoir la bénédiction et les avis de Pie IX avant de s'embarquer pour l'Amérique, inspirent au Correspondant les

réflexions suivantes :

"Singulier résultat de la guerre de 1859 et misérable suite de nos victoires, pour répéter un mot du généreux évêque d'Orléans. Nous avon-sacrifié trois cent millions et cinquanto mille hommes pour affranchis sacrine trois cent minions et cinquante unite nommes pour la manches l'Italie de l'influence autrichienne; nous avons gagné pour les Piémonr tais les dures victoires de Magenta et de Solferino, donné à Victor-Emmanuel la Lombardie, laissé déchirer le traité de Zurich, sonfiert le démembrement des Etats de l'Eglise et l'absorption des Deux-Siciles, et pour récompense de tous ces services Garibaldi nous voue à l'exécration des Italiens, Mazzini nous expédie des coupe-jarrets qu'il soudoie par l'entremise de sou ami Stansfeld, tous trois se donnent publiquement la main de l'autre côté du détroit pour bien constater l'accord de leurs sentiments et de leurs vues, lord Palmerston les serre affectueusement dans ses bras, et ce qu'on appelle la démocratie française applaudit à ce touchant tableau!

" C'est, du reste, comme l'exposait M. de Falloux dans notre dernier numéro, le pendant de ce qui s'est passé en Crimée; nous avons enfoui là un milliard et demi; ¡ lus de cent mille de nos soldats y dorment dans quatre-vingt-quatre cimetières. Sébastopol a été démantelé, le trône des sultans aff. rmi, et quand, pour prix de ces gigantesques efforts, nous adressons une demande à Constantinople, nous découvrons que nos amoassadeurs sont loin d'y peser du poids de nos services. Là, comme en Italie, c'est l'influence anglaise qui domine; où nous avons eu la peine, elle perçoit le bénéfice; où nous avons semé, elle récolte.

"De semblables précédents auraient bien dû nous guérir de l'aventure lointaine du Mexique. Là aussi des millions et des hommes ont été sacrifiés pour arriver finalement à ceindre d'une couronne le front d'uu prince autrichien. Fasse le ciel que ce Hapsbourg transplanté par nos mains n'étonne pas le nouveau monde de son ingratitude, et que la Grande-Bretagne ne vienne pas encore faire sa gerbe dans nos sillons.

- "Si nous voulions juger en détail la convention du 10 avril, nous aurions plus d'une objection à faire, et nous exprimerions surtout le regret de ne pouvoir l'envisager comme une solution; ce n'est qu'une transformation, une phase nouvelle d'une entreprise qui se poursuit à nos dépens, une combinaison qui nous laisse, comme avant, seuls responsables de notre création aventureuse, seuls garants de notre lourde créance.
- " Et pourtant, l'acceptation, le départ du jeune empereur, qui est allé incliner devant Pie IX sa nouvelle couronne, ont été pour notre patriotisme une véritable satisfaction, et nous sommes trop bons Français

" Le refus de l'archiduc nous ouvrait, en effet, des horizons si indésiniment onéreux et inquiétants que nous avons pu trembler de le voir céder aux conseils des siens ou à ses propres hésitations. Pendant quelques semaines, les forces et le Trésor de la France ont été à la merci d'un scrupule, d'un caprice, d'un accès de fièvre d'un cadet de la maison de Lorraine, et s'il eût par malheur repoussé notre présent, quel désarroi, nous n'osons pas dire quelle catastrophe pour notre politique l Adieu les 66 millions de l'emprunt, adieu le moyen d'imiter habilement M. Gladstone adieu les soprientes perspectives d'annuités. L'évaquation M. Gladstone, adjeu les souriantes perspectives d'annuités, l'évacuation partielle, et le reste l Tout croulait, et le désastre de Perrette passait de la fable dans les plus graves réalités gouvernementales!"

Il y aurait sans doute beaucoup à répondre à cette amère critique de la politique étrangère de l'Empereur; surtout en ce qui concerne l'expédition du Mexique, et une partie de cette réponse se trouve même toute faite dans un extrait de la Revue Contemporaine, que nous avons donné dans notre avant dernière livraison. Le tout n'en forme pas moins un bien frappant tableau des mécomptes de la nation frauçaise, qui paraît destinée à faire les choses les plus brillantes et les plus coûteuses, moins souvent à son profit qu'à celui des autres. On pourrait même en re-montant plus loin dans l'histoire, trouver une foule d'autres circonstances où la France a joué un rôle plus glorieux qu'utile à elle-même, si toutefois la gloire u'est pas, à tout prendre, une part réelle et substantielle de sa fortune et de son patrimoine !

On conçoit cependant que la conduite de quelques-uns de ses protégés, des Italiens entre autres, soit bien faite pour la dégoûter de son rôle de redresseur de torts. Mais Garibaldi, en ce qui le concerne personnellement, ne lui a rien appris de nouveau. Il y a longtemps ou'à Rome il s'était vanté d'avoir trempé ses bras dans le sang français.

L'enthousiasme des Anglais, il faut l'avouer est d'autant plus remarquable qu'il a été assez graud pour jeter dans l'ombre les fêtes du 300me anniversaire de Shakespeare. En cela on a prouvé une fois de plus la vérité de la sentence du bon Lafontaine qu'un moucheron vivant vaut mieux qu'un lion mort. Ni le banquet donné à Stratford-sur-Avon, ni l'érection d'un monument au Palais de Cristal, ni les discours, ni les représentations théâtrales, ni aucun festival Shakespearien n'occupe dans les colonnes ni dans les illustrations de la presse anglaise une place tant soit peu comparable à celle que remplit le héros d'Aspromonte. Et comme en France la solennité littéraire qui menaçait de tourner en une manifestation politique en faveur de Victor Hugo, a été supprimée, le barde anglais a eu somme toute, plus de succès dans le nouveau moude que dans l'ancien. Les célébrations de New-York et de Boston ont eu certainement, proportion gardée, une importance plus grande que celles de Londres; et lés villes du Canada, Toronto, Québec et Montréal, ont aussi voulu faire leur part. On trouvera dans une autre partie de notre feuille les détails de la fête qui a eu lieu dans cette dernière cité

Les deux ou trois dernières malles d'Europe nous ont apporté la nouvelle d'un certain nombre de décès que nous avons à cnrégistrer : c'est, en France, l'amiral Du Petit Thouars, si connu par l'imbroglio Pritchard où il joua un rôle si honorable dans les dernières années du règne de Louis Philippe; Hippolyte Flandrin, célèbre surtout par ses peintures murales, et M. Ampère dont nous donnons ailleurs une courte notice nécrologique; en Espagne, l'historien Cavanilles dont la pieté était aussi remarquable que le talent; en Irlande, le vieux comte Charlemont, fils de celui qui s'était fait le chef parlementaire du parti national irlandais, et enfin, en Ecosse, le duc d'Athole âgé seulement de quarante-neuf ans et dont le fils est actuellement à Montréal dans le régiment des gardes de la Reine. Le duc s'était posé en représentant de la vieille féodalité écossaise; il portait habituellement son costume de chef de clan et préconisait les expositions agricoles dans lesquelles il prenait une part très-active.

" Lorsqu'en 1839, dit la Revue Britannique, Lord Eglinton imagina la parade théâtrale appelée encore tournoi Églinton, le duc d'Athole fut le premier à s'inscrire sur la liste des chevaliers, et il entra dans l'arène à la tête de cent montagnards armés. Après lui défila un chevalier français qui n'avait pas une suite si nombreuse et qu'on aurait pu comparer à Ivanhœ le déshérité tel qu'il parut dans le tournoi d'York. Qui se doutait alors que ce pauvre chevalier commanderait une armée de cinq à six

cent mille hommes? C'était le prince Louis Napoléon."

Dans notre nécrologie locale nous avons à mentionner M. Brunet, ancien et respectable curé de Ste. Rose; M. Comte qui a joué un rôle si important dans le Séminaire de Montréal dont il a administré pendant tant d'années les finances, et M. Henri Cartier, ancien préfet du comté de Vaudreuil, noyé la nuit en traversant, à cheval, une route submergée

par la crue des eaux. Nous terminerons en corrigeant une erreur dans la néciologie du juge en chef LaFontaine publiée dans notre avant dernière livraison. M. Debartzch n'accompagna point M. LaFontaine à Québec, en 1837, comme nous l'avions cru, et nous étions pour faire cette rectification qu'on nous avait suggérée, lorsque nous avons lu, dans la Minerve, une correspondance dont nous apprécions parfaitement d'ailleurs la courtoisie et les bonnes intentions. Cette correctiou est bien dans l'intérêt de la vérité Cette correction est bien dans l'intérêt de la vérité historique, comme le dit le correspondant, mais pas du tout dans celui de la rénutation de notre regretté juge en chef, laquelle, à notre avis, ne pouvait souffrir de ce que nous avions dit.

# NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

#### BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

-Sur quarante et une compagnies de la milice du Bas-Canada auxquelles S. E. le gouverneur-général a accordé une mention honorable dans l'ordre général du 28 avril dernier, il ne s'en trouve pas moins de six formées dans des maisons d'éducation. Ce sont les compagnies des colléges de Nicolet, Masson, Ste. Thérèse et Lennoxville, la 7e compagnie des Voltigeurs de Québec composéc des élèves de l'Ecole Normale Laval et la 10e des Chasseurs Canadiens de Montréal presque entièrement for-mée des élèves de l'Ecole Normale Jacques-Cartier. Nous avons de plus raison de croire que quelques-unes de ces compagnies auraient obtenu des prix si elles avaient compté le nombre d'hommes requis.

D'après le rapport sur l'instruction publique dans l'état de Massachussets pour l'année 1862-63 - il y a dans cet état 4,626 écoles, 1,335 instituteurs, 5,997 institutrices et sur 238 381 enfants de cinq à seize ans, 225,921 fréquentent les écoles l'été et 227,252 l'hiver. Cette proportion est peut-être la plus forte qui ait été obtenue dans aucun pays.

—Sa Majesté la Reine a fait présent à la Bibliothèque du parlement et à celles des Universités Laval, McGill, Toronto et Queen's College, d'un exemplaire des discours de feu S. A. R. le Prince Albert. C'est un beau volume anx armes du Prince et portant l'inscription suivante avec la signature de Sa Majesté "Presented to—— in memory of her great and good hushand by his broken hearted widow, VICTORIA R. 1864.

#### BULLETIN DES LETTRES.

-Les fauteuils se vident rapidement à l'Académie Française, mais ne se remplissent pas de même. Il s'en trouve presque toujours depuis quelques années deux on trois de vacants à la fois. Les deux dernières réceptions ont été celles de M. de Carné qui a remplacé M. Biot, et de M. Dufaure qui a remplacé M. Pasquier. M. Viennet a répondu au discours de M. de Carné et M. Patin à celui de M. Dufaure. Le fauteuil d'Alfred de Vigny n'a pu être donné, les suffrages s'étant répartis entre MM. Jules Janin, Autran et Camille Doucet, et il était encore vacant lorsque la mort de M. Ampère est venu jeter un nouveau deuil sur l'illustre aréo-

-L'Espagne vient de perdre un de ses plus rares esprits. Un jurisconsulte éminent, un historien convaincu, un moreliste délicat, Antonio Cavanilles, vient de mourir, laissant inachevée cette belle histoire d'Espagne qu'il avait menée d'une si vive allurc jusqu'au siége de Grenade. Une douloureuse maladie de foie l'a enlevé, dans les premiers jours de cette aunée, à une famille dont il était la joie et l'orgueil, à ses nombreux amis, à ses admirateurs, dont le cercle s'étendait chaque jour avec la popularité croissante de son nom et de ses œuvres, à l'Espagne enfin, qui comprenait de plus en plus qu'après s'être admirée dans le vaste et beau récit de don Modeste Lafuente, si elle voulait se regarder dans un miroir plus fidèle, elle devait lire aussi celui de Cavanilles. Ceux qui, ne connaissant de lui que l'honme d'affaires, ne savaient pas que l'avocat nn et délié cachait un penseur original, un écrivain à la fois ingénieux et solide, regretteront dans Cavanilles le conseiller sûr et habile. Ceux qui n'ont cessé de se demander pourquoi, à une époque où l'ambition est le mal de tous, un homme si bien fait pour la vie publique s'en est teuu éloigné avec tant de soin, regretteront plus que jamais que Cavanilles, gardant jusqu'à la fin ce goût obstiné de la vie cachée, ait préféré combattre dans la solitude les fatales maximes auxquelles, en Espagne comme partout, la société est en proie.

Cavanilles était, de nos jours le type accompli d'une race d'hommes que le temps emporte et qui formait un trait d'union entre l'ancienne société et la nouvelle. Ces braves gens ne se contentent pas d'avoir gardé le culte de l'antique patrie, ils en ont aussi l'intelligence et ils osent encore eu montrer les vertus. Cependant, gagnés peu à peu aux sentiments des temps modernes, ils ont insensiblement renoncé à l'espoir de voir repatre les vieux âgres mais ils en cultivant en fond du cour de voir renaître les vieux âges, mais ils en cultivent, an fond du cœur, le regret délicat et mélancolique; leur raison elle-même, après s'être rendue, porte le deuil de ce passé qu'elle regarde s'enfoncer dans l'ombre,

en se retenant de l'y suivre.

Je n'oublierai jamais la dernière fois, ce devait être, en effet, la dernière, que j'eus le borheur de serrer la loyale main de Cavanilles. Il y a de cela environ trois semaines; je ne faisais que traverser Madrid, et dans le peu de temps que j'y passai ce fut pour moi une bonne fortune dont je remercie aujourd'hui le ciel, que de le rencontrer à la Puerta del Cal ciè si l'an pa charche pas touiours ceux que l'on y trouve, on est à dont je remercie aujourd'hui le ciel, que de le rencontrer à la Puerta del Sol, où, si l'on ne cherche pas toujours ceux que l'ou y trouve, on est à peu près sûr, du moins, de trouver ceux que l'on cherche. Après les premières questions je lui demandai des nouvelles de son Histoire, dont j'avais lu, daus le courant de l'été, le troisième et le quatrième volume: "Ah l me dit-il, avec un grand soupir, je suis occupé à ther Philippe II." Et il ajouta, avec ce fin sourire qui éclaire si bien ses dialogues: "Grand 101! mais je n'aurais pas voulu en faire mon emi." Antonio Cavanilles est tout entier dans ce jugement et dans la restriction ironique qui l'accompagne. Cavanilles ai-je dit? Oui sans doute, mais j'y reconnais avec lui tous les esprits de la même famille qui acceptent l'époque actuelle, à la condition qu'elle ne reniera pas les traditions de son passé et qu'elle voudra bien retrouver dans ses cortès actuelles les filles légitimes et voudra bien retrouver dans ses cortès actuelles les filles légitimes et

encore assez ressemblantes de ces anciennes cortes qui eurent aussi leur fierté nationale, et à qui on ne peut guère reprocher que d'avoir prouvé

qu'en Espagne la liberté n'est pas d'hier.

Cavanilles avait gardé entière les saintes croyances des anciens jours, et il est mort comme mouraient les fermes chrétiens de ces âges reculés qu'il excellait à raconter, et pourquoi ne le dirai-je pas? comme on meurt souvent encore en Espagne et ailleurs. Permettez-moi d'emprunter ici quelques détails d'une lettre trempée de larmes, qui m'est adressée de Madrid par quelqu'un qui a dans le cœur, avec la douleur de cette perte irréparable, la consolation de cet admirable exemple.

Pendant que les médecins cherchaient à rassurer sa famille, Cavanilles ne se méprenait pas sur son état. Il se sentait atteint mottellement, et, dès le premier jour de sa lougue maladie, il se prépara à bien mourir. Lors même que la maladie semblait vouloir prendre un autre cours, lais-sant aux autres l'espérance, il continuait virilement sa tâche secrète Dès le commencement il demanda les sacrements et reçut le viatique

avec toute la plénitude de sa haute et pénétrante raison. Il y puisa la force de poursuivre, sous les yeux mêmes d'une famille qu'il ne voulait pas détromper, cette méditation, commencée des la première heure, des fins dernières de l'homme.

Deux semaines s'écoulèrent encore avant la suprême épreuve, sans que les lenteurs d'une agonie dont son courage restait maître le fissent douter un moment de la certitude d'une issue fatale. Ces longues hésitations de la mort ne faisaient que lui rendre la résignation plus facile, en le familiarisant avec la pensée de la dernière heure. Ses vives souffrances ne purent même lui arracher un cri. Que pouvait la douleur pl.ysique sur une âme assez forte pour supporter pendant des semaines la sur une ame assez totte pour supporter pendant des semantes la vue tranquille de tous les êtres chéris qu'il allait quitter? En ariêtant ses regards sur chacun d'enx, il pouvait du moins se dire qu'il n'y en avait pas un seul qui ne lui dût la fortune, le bonheur, sa part d'honneur dans la gloire d'un nom qu'il avait rendu anssi célèbre qu'il l'avait reçu

L'aspect continuel de ceux qu'il aimait et que la mort allait lui ravir aurait pu, à la longue, ébranler son courage. Mais il y avait mis bon ordre. Il avait pour le sontenir un des témoins héroïques qui ne laissent pas les âmes defaillir devant le danger. Il avait fait placer en face de son lit le crucifix que portait habituellement dans ses missions fray Diego de Cadix, un saint homme dont l'Espagne poursuit la canonisation en cour de Rome. Beaucoup trop jeune pour avoir connu ce populaire prédicateur, mort vers 1805, Cavanilles avait pu connaître, par les récits de quelques amis plus âgés, les prodiges de sa parole familierement sublime. Il avait pu leur enteudre raconter, et, rencontre singulière! je l'avais raconté moi-même dans un chapitre de mes livres dédié à Cavanilles, que partout où passait fray Diego, le peuple se disputait des lambeaux de sa robe. Que de choses n'avait pas à dire à une telle âme le crucifix d'un tel apôtre l Cavanides n'en détachait pas ses regards, même en causant des choses les plus indifférentes avec ceux qui l'entouraient. Pendant qu'il prodiguait encore aux siens les grâces de son cœnret de son esprit, ceux qui avaient encore la force de l'observer croyaient le voir continuer avec le divin crucifié le dialogue commencé depuis tant de jours.

Sa dernière nuit fut la plus pénible. Mais sa constance n'en fut pas entamée ; il ne lui échappa aucun cri, pas même un geste d'impatience, et ce fut avec la même douceur et sans ces empressements qui déguisent encore la crainte, qu'il demanda et reçut l'extrême-onction. Avec moins d'émotion apparente qu'il ne l'eût fait pour un des siens, il s'associa à la voix et aux prières du respeciable ecclésiastique qui l'assistait, et conservant jusqu'au bout l'intégrité de sa raison et l'ardeur de sa foi, il rendit son âme à Dieu avec une sérénité qui ne permit pas à la douleur de se laisser apercevoir ni soupçonner un instant.—Revue Britannique.

On a vendu à Paris la bibliothèque de feu M. de Puibusque. L catalogue forme un beau volume in-80 de 236 p. et contient les titres de 2,744 ouvrages. On lit dans la préface "A côté de la littérature espac gnole, le Canada tenait une grande place dans ses affections. M. de Puibn-que avait rassemblé beaucoup de livres relatifs à cette contrée et au non bre desquels se trouvent les plus importants et les plus recherchés." Plusieurs de ces derniers sont reliés en peau de marsouin, et au bas du titre du "Voyage du R. P. Crespel" se trouve cette note de M. de P. "C'est par ce livre que j'ai fait faire le premier essai de reliure avec la peau de marsouin blanc du Saint-Laurent tannée et teinte." Outre les livres rares, tels que les premières éditions de Champlain, Lescarbot, Sagard, Grand Voyage au pays des Hurons, etc., il y avait plusicnrs manuscrits précieux dans la partie américaine.

-La mort de M. Ampère, qui a eu lieu le 27 mars à Pau où il était depuis quelque temps, a causé une vive sensation dans le monde littéraire européen et trouvera un douloureux écho dans notre pays. M. Ampère a été un des premiers et des plus bienveillants appréciateurs du France, et il a contribué à cette espèce de résurrection de l'ancienne colonie dans l'esprit de sa mère-patrie dont nous sommes maintenant témoins. M. Ampère vint ici au moment où M. LaFontaine, dont nous pleurons la perte, se retirait de la vie pub ique, et il prit part au banquet d'adieu que lui donnérent ses amis politiques. Le passage suivant de sa Promenade en Amérique, fera voir av. c quels sentiments il pit congé de nous: "J'aurais longtemps éconté M. Marcou, qui me rappelait les anciens missionnaires des forêts de l'Amérique; je le quitte à regret et avec une vétitable émotion. Je traverse le fleuve la nuit, dans un canot conduit par des Iroquois, qui parient entre eux dans leur langue. tient qu'à moi de me croire de deux cents ans en arrière; mais l'illu-

sion ne serait pas de longue durée. Le canot des Iroquois me conduit au bateau à vapeur sur lequel je vais par le St. Laurent gagner le lac Ontario. Je dis adieu au Canada avec une certaine tristesse; il me semble abandonner de nouveau la France. Heureusement j'ai en pers-

pective la chute du Niagara."

Jean Jacques Antoine Ampère naquit à Lyon, le 12 août 1800. Il était fils du célèbre mathématicien qui a développé la découverte d'Oersted, l'électro-magnétisme et à qui, par conséquent, la civilisation moderne doit un de ses plus beaux triomphes sur le temps et l'espace, le télégraphe électro-magnétique. L'appareil de Morse n'est qu'une appli-cation ingéniense et pratique des études d'Ampère. Tontes les branches des sciences et de la philosophie ont été d'ailleurs parcorrues par cet esprit aussi vaste que profond, qui entreprit de classifier tous les travaux de l'intelligence dans son célebre ouvrage "Essai sur la philosophie des sciences," dont la seconde partie a été publié après sa mort, par son fils. Celni-ci, dans sa Promenade en Amérique, dit en parlant du séminaire de Québec: "J'y ai trouvé un cabinet de physique trèscomplet. J'al reconnu notamment les appareils électro-magnétiques inventés par mon père J'ai vu un vieux prêtre, autrefois professeur de physique, tout ému par la présence du fils de celui dont il avait longtemps exposé les découvertes." Ce vieux piêtre n'était autre que le célèbre M. Jérôme Demers

Des études qu'il avait faites sous la direction de son père, joint à un goût naturel et prononcé pour la littérature, est résultée une sorte de double vocation, une carrière mixte, et une grande variété d'études qui cependant ont à peine laissé prise a l'accusation de n'être que superficiel, si aisément portée contre tous ceux qui ne se condamnent pas à une spécialité étroite et unique. Introduit par Ballanche dans la société de Mme Récamier, le jeune Ampère ent de bonne heure les conseils et les encouragements des écrivains les plus célèbres. Il débuta d'abord comme collaborateur du Globe et de la Revue Française. An commencement de 1830, il ouvrit à Marseille un cours de littérature et publia sa première leçon de l'histoire de la poésie. Aussitôt après la révolution de juillet il revint à Paris, où il suppléa successivement à la Sorbonne M. Fauriel et M. Villemain. En 1833, il obtint la chaire d'histoire de la littérature française au collège de France, et publia, quelques années plus tard, l'Histoire Littéraire de la France. Depuis ce temps il a donné un grand nombre d'ouvrages, dont les plus récents sont : " La Grèce, Rome et Dante," " l'Histoire romaine à Rome " et " César, scènes historiques." Il a visité les pays scandinaves, l'Allemagne, l'Italie, l'Egypte, la Nubie et les deux Amériques. Il est mort comme le soldat les armes à la main. Il travaillait à corriger un article qui a paru dans la dernière livraison de la Revue des deux Mondes, lorsqu'il fut subitement enlevé à ses travaux et à ses nombreux amis. En annonçant sa mort, le Correspondant publie des fragments inédits d'un poème sur la conversion de St Paul, où se révèle la foi la plus sincère. Une des dernières phrases de son dernier article est celle-ci : " On enterre les morts et d'antres

# DOCUMENTS OFFICIELS.

vivent à leur place ; mais quand la liberté est enterrée, vien ne vit plus."

TABLEAU de la distribution de la Subvention de l'Education Supérieure pour l'année 1863, en vertu de l'Acte 18 Vict., chap. 54.

LISTE No. 1.-UNIVERSITÉS.

NOM DE L'INSTITUTION.	Nombre d'élèves.	Subvention annuelle pour 1862.	Subvention annuelle pour 1863.
Collège McGill	296	2532 90 671 07 1812 03	2407 00 671 00 1500 00
Total		5016 00	4578 00

78 JOUR	NAI	DE L	'INSTR	UCTION PUBLIQUE.			
LISTE No. 2.—Colléges C	LASSI	QUES.		Liste No. 4.—Académies de Gar	çons,	ои Міхт	ES.
NOM DE L'INSTITUTION.	Nombre d'élèves.	Subvention annuelle pour 1862.	Subvention annuelle pour 1863.	NOM DE L'INSTITUTION.	Nombre d'élèves.	Subvention annuelle pour 1862.	Subvention annuelle pour 1863.
Nicolet St. Hyacinthe Ste. Thèrèse Ste. Anne-de-la-Pocatière L'Assomption Ste. Marie, (Montréal) High School du Collège McGill. " de Québeo, pour l'instruction de 30 élèves désignès par le Gouvernement St. François, Richmond. Trois-Rivières. Morin. '	210 252 191 248 195 235 262 127 102 107 24	1812 03 1449 64 1812 03 1449 64 1449 64 1128 00	1377 00 1377 00	Aylmer, Catholiques Aylmer, Protestants Beauharnois, St. Clément Bonin, St. Andrè, Argenteuil. Baie-du-Febvre. Baie St. Paul. Barnston. Berthier. Buckingham. Belæil Chambly Cap-Santè Clarenceville Clarendon Coaticook	68 36 233 125 118 65 160 160 38 83 81 21 69 56 88	240 27 240 27 240 27 160 18 177 97 160 18 357 77 160 18 357 77 187 20 160 18 320 33 160 18	169 00 152 00 340 00 152 00 340 00 178 00 152 00 304 00
LISTE No. 3.—Colléges In.		13509 22	13300 00	Cassville. Compton Cookshire St. Cyprien Charleston Danville Dudswell. Dunham Durham, No. 1 St. Eustache Farnham, Catholiques Farnham, Protestants Freleighsburg	70 84 35 145 24 84 42 81 70 80 233 65 74	160 18 160 18 160 18 240 27 160 18 320 33 142 37 240 27 213 56	152 00 152 00 152 00 480 00 228 00 152 00 304 00 135 00 228 00
NOM DE L'INSTITUTION.	Nombre d'élèves.	Subvention annuelle pour 1862.	Subvention annuelle pour 1863.	St. Colomban de Sillery Ste. Foye. Gentilly Granby Georgeville St. Grégoire, Nicolet Huntingdon. St. Jean, Dorchester, Catholiques. St. Jean, Knowlton.	113 50 90 59 37 114	160 18 160 18 160 18 320 33 160 18 160 18 355 92 320 33 320 33 160 18 320 33	152 00 152 00 152 00 304 00 152 00 152 00 338 00
Joliette. Masson Notre-Dame de Lévis St. Michel, Bellechasse Laval Rigaud. Ste. Marie-de-Monnoir. Ste. Marie de Beauce. Rimouski Lachute Verchères. Varennes Shei brooke Longueuil St. Laurent	158 313 106 130 92 131 194 120 142 185 147 100 48 318 194	889 79 *1289 79 889 79 889 79 355 92 889 79 449 52 355 92 377 96 355 92 266 94 266 94 360 87 * 880 49	845 00 1000 00 845 00 845 00 845 00 845 00 845 00 500 00 178 00 338 00 500 00 178 00 338 00 253 00 253 00 342 00 500 00	Kathoriaska Laprairie Lotbinière L'Islet Académie Commerciale Cath., Montréal. Montmagny. Ste. Marthe. Missiscoui Pointe-aux-Trembles, Hochelaga Phillipsburg. Sherbrooke Sorel, Catholiques. Sorel, Protestants Stanbridge Sutton. Shefford. Stanstead St. Timothée. Trois-Rivières, Catholiques.	150 24 84 175 225 80 49 82 48 90 352 44 121 64 82 175 125	213 56 142 37 240 27 240 27 266 92 160 18 320 33 160 18 355 92 320 33 142 37 240 27 320 33 560 56 142 37 320 33	203 00 135 00 228 00 228 00 253 00 152 00 233 00 304 00 152 00 338 00
		8675 35		Trois-Rivières, Protestants	19 104 130 66	214 46 160 18 240 27 160 18	150 00 152 00 228 00 152 00
• Ces deux nouvelles institutions ont reçu supplémentaire accordée par ordre du conseil cation du Rapport de l'année dernière; ce qui les chiffres publiés l'année dernière.	légis	latif, depui	s la publi-	St. André, Argenteuil	120 60	93 60 140 40 	93 00 133 00 14031 00

LISTE No. 5.—ACADÉMIES	DE F	LLES.		LISTE No. 6.—Ecoles Modèles.							
NOM DE L'INSTITUTION.	Nombre d'élèves.	Subvention annuelle pour 1862.	Subvention annuelle pour 1863.	NOM DE L'INSTITUTION.	Nombre d'élèves.	Subvention annuelle pour 1862.	Subvention annuelle pour 1863.				
Ste. Anne-de-la-Pérade. St. Ambroise de Kildare L'Assomption St. Aimé Baie St. Paul Belœil Belœil Boucherville. Les Cèdres. Chambly St. Cèsaire. Ste. Croix. Cowansville St. Charles, Industrie. Châtr-anguay St. Clément. St. Cyprien St. Denis. Ste. Elisabeth St. Eustache St. Grégoire. Ste. Geneviève. St. Heuri de Masconche St. Hyacinthe, Sœurs de la Charité. St. Hyacinthe, Sœurs de la Présentation. L'Islet. L'Islet. St. Joaques de l'Achigan St. Joseph de Lèvis. Kakouna Kamouraska Laprairie Longueuil. St. Lin. St. Laurent, Jacques-Cartier Longue-Pointe. Montréal, pension de 12 sourdes-muettes. Ste. Martin. St. Michel, Bellechasse St. Nicolas. St. Paul de PIndustrie. Pointe-Claire. Pointe-aux-Trembles, Hochelaga Pointe-aux-Trembles, Portneuf. Rivière-Ouetle. Rimouski Ste. Scholastique. Sherbrooke Sore! Ste. Thomas de Pierreville St. Timothée. St. Thomas de Pierreville St. Benoît. Trois-Rivières. Ste. Famille Terrebonne Trois Pistoles, No. I Vaudreuil Académie de la rue St. Denis, Montréal.	160 100 180 136 112 85 105 61 120 157 79 40 326 100 259 178 132 122 100 205 90 81 80 76 290 400 155 262 80 104 142 390 136 130 146 130 147 130 140 157 157 157 162 177 178 180 180 180 180 180 180 180 18	142 37 93 60 142 37 120 10 120 10 120 10 93 60 93 60 93 60 160 18 133 48 160 18 133 56 93 60	152 00 127 00 152 00 152 00 152 00 203 00 93 00 93 00 203 00 93 00 93 00 93 00 93 00 135 00 152 00 152 00 152 00 152 00 153 00 228 00 93 00 228 00 93 00 228 00 93 00 228 00 93 00 228 00 93 00 228 00 93 00 228 00 93 00 228 00 93 00 228 00 93 00 228 00 93 00 228 00 93 00 228 00 93 00 228 00 93 00 228 00 93 00 228 00 93 00 228 00 152 00 155 00 93 00 155 00 155 00 155 00 155 00 155 00 155 00 155 00 155 00	St. Andrew's School, Québec British and Canadian Sch. Soc., Montréal. Col. Church and School Soc., Sherbrooke British and Canadian Sch. Soc., Québec Pointe St. Charles, Montréal Société d'Education, Québec " "Trois-Rivières Free School in connection with the American Presbyterian Sch. Soc., Montréal Col. Church and S-hool Soc., Montréal Lorette, école de filles " "de garçons Stanfold St. François, école sauvage Québec, Basse-Ville, Infant school Québec, Haute-Ville, Infant school Québec, Haute-Ville, Infant school St. Jacques, Montréal Les Commissaires catholiques de Québec Deschambault St. Constant St. Jacques-le-Mineur Pointe-Claire Lachine Côte-des-Neiges St. Antoine de Tilly St. Edouard de Napierville Ste. Philomène St. Flançois du Lac Laprairie Lacolle Coteau St. Louis Rivière-du-Loup Ste. Anne-de-la-Pérade St. Charles, St. Hyacinthe St. Grégoire St. Henri, Hochelaga Beaumont St. André, Kamouraska Ste. Anne-des-Plaines St. Césaire St. Hernias Ste. Rose St. Denis, Kamouraska Ste. Hernas Ste. Rose St. Pierre, Rivière du Sud Bury Châteauguay Châteauguay St. Hilaire St. Joseph de Lévis St. Joseph de Lévis St. Michel-Archange St. Jean-des-Chaillons St. Michel-Archange St. Jean-des-Chaillons St. Michel-Archange St. Jean-des-Chaillons St. Heri de Lauzon Grande-Baie Sommerset	67 150 32 282 155 151 510 295 121 1125  604 485 58 113 155 62 236 83 38 122 40 88 64 83 185 45 76 65 149 135 65 196 78 100 100 100 100 100 100 100 100 100 10	538 44 711 8: 177 96 779 2: 395 40 263 28 996 57 536 32 355 9: 711 8: 133 4! 177 96 177 96 17	511 00 676 00 169 00 740 00 375 00 250 00 946 00 509 00  338 00 676 00 133 00 56 00 169 00 308 00 169 00 174 00 74 00				
		-			-	1					

LISTE	No.	6	-Ecoles	Monkey	s (Suite.)

# LISTE No. 6.—Ecoles Modèles.—(Suite.)

	`			_
NOM DE L'INSTITUTION.	Nombre d'élèves.	Subvention annuelle pour 1862.	Subvention annuelle pour 1863.	
Ste. Geneviève de Batiscan St. Valentin. St. Valentine, (garçons, Bécancour St. Hubert St. Jeiome. Ste. Gertrude. St. Charies, Bellechasse, (garçons). St. George, Cacouna. Pointe-aux-Trembles, Portneuf. Ste. Cècile, Beauharnois. Ebonlements. Ecole Modèle Prot., rue Panet, Montréal. St. Laurent, Montmorency. Rawdon St. Gervais, (Couvent). Noire-Dame-de-la Victoire, Lévis. Rigaud, (Couvent) St. Vincent-de-Paul, (Convent). Ec. de la Visitation, faub. Quèb. Montréal St. Jean-Port-Joly, école de filles. Lacolle, Dissidents. Ste. Anne No. 2, Kamouraska Melbourne, acadèmie de filles. Ecole Allemande Prot. de Montréal. Pointe-du-Lac. St. E lonard, Témiscouata, école de filles. Château-Richer. Lotbinière Rivière-Ouelle St. Narcisse. St. Paschal. Ste. Famille, Isle d'Orléans Ste. Foye. St. Stanislas Leeds. St. Jean-Chrysostôme No. 2 Rivière-des-Prairies. St. Louis de Gonzague St. Léon. St. Aimé. Ec. catholique, Pointe St. Charles, Montréal Fanbourg St. Jean, Quèbec. St. André Avellin. St. Alexandre, Iberville L'Acadie Ste. Claire, St. Charles, Bellechasse, filles. Cap St. Ignace. St. Anselme, école de garçons. Ecounnins St. Edouard, Témiscouata, garçons. Ecounnins St. Edouard, Témiscouata, garçons. Ecounnins St. Felèric, Drummond. Iberville St. Iréniée. St. Philippe. St. Calixte de Sommerset. St. Sanveur, Québec St. Roch de l'Achigan. St. Régis St. Henri, Dissidents Henriville, Iberville Arthabaskaville.	108 71 42 84 118 119 26 98 125 63 90 126 105 102 90 355 30 93 70 150 65 80 74	74 88 74 88 74 88 74 88 74 88 74 88 74 88 74 88 74 88 74 88 74 88 74 88 74 89 74 80 49 92 56 00	74 00 74 00 75 00 76 00 56 00 56 00 56 00 74 00	Ba er et de te au de l'il 188 to l'a to l'a ti
Althabasaaviiio	110		30 30	1

NOM DE L'INSTITUTION.	Nombre d'élèves.	Subvertion annuelle pour 1862.	Subvention annuelle pour 1863.
St. Anselme, (Couvent). Bagotville Carleton. Coteau-dn-Lac Deschambault, (Couvent) St. Henri, Hochelaga Ste. Hèlène, Kamouraska. Inverness Ste. Julie, Mégantic St. Luc St. Luc St. Luc St. Lambert, Lévis Matane Magog Mana, Bonaventure. Ste. Martine, fi.les. Nicolet. St. Placide St. Ursule Sault-aux-Récollets Sherrington. Huntingdon, (Couvent) Henriville, St. Etienne, Outaouais Shefford Ouest.	80 88 41 250 110 104 50 75 64 73 88 107 75 118 45 110 35		56 00 56 00 74 00 56 00 56 00 56 00 56 00 56 00 56 00 74 00 74 00 56 00 74 00 74 00 74 00 74 00 74 00 74 00 75 00
Total			17395 00

# ANNONCE.

# "JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE"

ET

# "JOURNAL OF EDUCATION."

L'abonnement à chacun de ces journaux est d'une plastre par année et p'un éeu seulement pour les Instituteurs et pour les Institutrices.

Ces journaux s'occupent aussi de science et de littérature, et contiennent une revue de tous les événements de chaque mois. Ils ont été mentionnés avec éloge par le jury du Département de l'Education, à l'Exposition de Londres, en 1862, et il a été accordé une MÉDAILLE DE PREMIÈRE CLASSE pour leur rédaction.

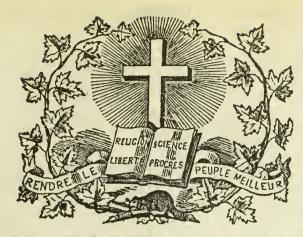
On peut se procurer, au Département de l'Instruction Publique du Bas-Canada, la collection complète pour les prix suivants :

Chaque volume cartonné en papier se vend \$1.10; élégant cartonnage en toile avec vignette en or sur plat, \$1.25; les deux journaux, français et anglais, cartonnés ensemble, \$2. La collection complète de l'un ou de l'autre journal, formant 7 volumes, se donne pour \$7; aux instituteurs, moitié priv, et aux Collèges, Acadèmies, Institutions Littéraires et aux Bibliothèques de Paroisse, \$5. Ceux qui désireraient se procurer des collections complètes front bien de s'adresser de suite au Bureau de l'Education, où il n'en reste plus qu'un petit nombre de séries, l'année 1857 étant presque épuisée.

Le journal français se publie à 3000 exemplaires, le journal anglais à 1500. Ils ont l'un et l'autre une circulation à peu près uniforme dans tout le Bas-Canada, et un grand nombre d'exemplaires s'expédie à l'étrancer

On ne publie que des annonces qui ont rapport à l'instruction publique, aux sciences, aux lettres ou aux beaux-arts. Le prix des annonces est de 7 centins par ligne pour la lère insertion et 2 centins pour chaque insertion subséquente.

Typographie d'Eusèbe Senécal, 4, Rue St. Vincent, Montréal.



Volume VIII.

Montréal, (Bas-Canada) Juin et Juillet, 1864.

Nos. 6 et 7.

SOMMAIRE.—Littérature: Souvenirs de ma paroisse natale, par M. E. Renault.—Science: Les deux abbés de Fénélon, par H. V. (suite).—Avis Officiels.—Nominations: Examinateur.—Commissaires d'école.—Livres approuvés par le Conseil de l'instruction publique.—Amendement du règlement des écoles normales.—Avis aux Commissaires d'école.—Avis aux Instituteurs.—Avis aux maisons d'éducation.—Diplômes accordés par les Bureaux d'Examinateurs.—Instituteurs disponibles.—Instituteur demandé.—Dons offerts à la Bibliothèque du Département.—Partie Editoriale: Publication des rapports sur l'instruction publique.—Décision judiciaire.—Rapport du Surintendant de l'éducation du Bas-Canada, pour l'année 1863.—Extraits des Rapports des Inspecteurs d'école, pour 1861 et 1862. (suite).—Vingt-deuxième conférence de l'Association des Instituteurs de la circonscription de l'école normale Jacques-Cartier: Compte-rendu des travaux de l'Association, par M. Archambault.—Revue Bibliographique: Du bon ton et du bon langae, par Mée. Drohojowska,—De l'art de la conversation et de la charité dans les conversatione, par le Père Huguet (suite).—Bulletin des publications et des réimpressions les plus récentes: Paris Divers: Bulletin de l'Instruction Publique.—Bulletin des Lettres.

# LITTERATURE.

# Souvenirs de ma Paroisse natale.

SAINT THOMAS DE LA CÔTE DU SUD.

Chers souvenirs de mon enfanco, Apparaissez.
Il semble que dans l'espérance
Vons me bereez,
Quand en passant dessus mon âme
Si mollement,
Vous l'enivrez comme un dictame, Si doucement.

O chansons de ma mère, Recits de mes aïeux, Histoires du grand-pèro Contes des vieux, Revenez tous, je vous appelle...t

J. C. T.

DÉDICACE A LA MÉMOIRE DE MON VIEUX CURÉ, FEU MESSIRE JEAN LOUIS BEAUBIEN.

O mon bon vieux curé!—car tu m'entends, sans doute, du séjour de bouheur où t'ont conduit tes vertus—ô mon vieux curé! quand l'idée me vint d'écrire cette petite légende, tu vivais encore, entouré du respect et de l'amour de tes nombreux paroissiens.

Aujourd'hui tu n'es plus de ce monde; la tombe s'est fermée

sur tes cheveux blancs.

J'avais resolu de te faire l'hommage de ce modeste travail; mais j'ai trop tardé pour cela: la mort a marché plus vite que ma

régénéré les nouveaux venus, béni les partants ; pendant quarante ans, ta bouche a pardonné à tous ceux que j'ai connus et aimés. C'est au milieu des roses des berceaux et des cyprès des tombes de deux générations que ton image m'apparaît, quand, à la lueur du feu du foyer, je rêve le soir aux choses qui ne sont plus.

Accepte, ô mon vieux curé, ce témoignage tardif mais sincère de respect d'un de tes enfants; accepte-le en souvenir du jour où tu versais sur mon front l'eau sacrée du baptême, en souvenir du

beau jour de ma première communion.

Du haut du Ciel où tu veilles encore sur les destinées des enfants de St. Thomas, daigne continuer auprès de moi la mission d'ange protecteur que tu remplissais, avec tant de sollicitude, sur la terre.

## LA VIEILLE ÉGLISE.

Si jamais il vous arrive, dans une de vos excursions nautiques de côtoyer, à marée haute, le rivage du St. Laurent vis-à-vis la paroisse de St. Thomas, vons appercevrez de loin, près de l'em-bouchure d'unc modeste petite rivière appelée la Rivière-à-la-Caille, une masse blanchâtre ressemblant à un monceau d'os calcinés que le reflux aurait jetés sur le rivage.

A mesure que vous approcherez, cet amas revêtira des formes plus distinctes et vous arriverez devant des pans de murailles éparpillés dans un rayon d'une quarantaine de pieds seulement.
Si vous êtes étranger à la paroisse, il ne vous sera pas facile

d'expliquer la présence de ces débris de murs, dans ce lieu baigné deux fois par jour par les flots du fleuve et distant de plus d'un mille des plus proches habitations.

Voulez-vous avoir le mot de l'énigme? Questionnez le premier petit écumeur de mer que vous rencontrerez sur le rivage; il vous

dira:-" C'est la Vieille Eglise, monsieur."

Ces vieux quartiers de murs, que le temps et le flot n'ont pu démolir, sont en effet les ruines d'une église.

Il n'y a pas, dans toute la paroisse de St. Thomas, un seul chas-seur, un seul pêcheur qui n'ait lié une connaissance intime avec ces ruines éparses auxquelles on a conservé, bien pieusement, le nom de Vieille Eglise.

Lorsque le vent de nord-est, sonfflant avec violence, fait moutonner la mer, c'est derrière ces débris d'un autre siècle que le chasseur attend, l'œil au guet, le doigt sur la détente, que les camps de canards et de sarcelles, poussés par le reflux vers le rivage, arrivent à la portée de son fusil.

C'est là que, par un beau soir d'automne, le patient pêcheur attend, à côté d'un bon sen de copeaux du rivage, que les flots de la marée montante viennent baigner les pierres de la Vieille Eglise,

sur le squelles il établit ses quartiers de pêche.

plume; et c'est sur ta tombe que je viens déposer ce faible tribut de reconnaissance que j'aurais été si heureux d'offrir à toi vivant.

Pendant quarante aus, tu as présidé aux destinées spirituelles de la paroisse de St. Thomas; pendant quarante ans, tes mains ont

bande interrompait nos courses sur le sable par l'annonce d'un

nouvean conte appris, la veille, d'un mendiant.

C'est encore là que, plus tard, à l'âge où la passion des jeux d'enfance fait place au désir d'apprendre, j'écontais, avec l'avidité du jeune âge, l'nistoire de ces vénérables ruines racontée par mon

Ah! c'est que, voyez-vous, pour moi, ces vieilles ruines ont plus d'un attrait, à part de l'attrait religieux qui s'attache à toute ruine et surtout aux ruines d'un temple du vrai Dieu; c'est que la vieille église était construite sur une terre proprieté de mes ancêtres maternels; c'est que cette terre est devenue depuis le bien paternel; c'est que ces ruines sont celles de l'église ou mes aïeux ont été baptisés et mariés, où leurs restes mortels ont été reçus par le clergé et le peuple avant de retourner à la terre. C'est que ces vieilles ruines ont été, depuis qu'elles sont ruines, réunies à la terre de la famille ; que ces ruines, enfin, sont nos ruines.

Il 3 a de cela près de deux siècles, le 24 août de l'année 1679, au lieu même où gisent ces precieuses reliques du bon vieux temps, les habitants de la paroisse alors très-petite de St. Thomas de la Pointe-à-la-Caille (1), célébraient en un même jour deux grandes fêtes : c'étaient l'arrivée, tant et depuis si longlemps désirée, d'un missionnaire tésidant, et la bénédiction d'une nouvelle chapelle de pierre, achevée depuis peu et qui avent coûté bien des sneurs, bien des sacrifices anx pauvres colons.

Comme ils étaient joyeux ces braves enfants de la France devenus enfants des bois! Avec quels transports de bonheur ils serraient dans leurs mains endurcies par les travaux du défrichement

les mains du prêtre que leur envoyait la Providence!

Toute la population de l'endroit, hommes, femines et enfants, était réunie dans la petite église dont le clocher, tout pavoisé aux couleurs de la France, dépassait à peine la cime des arbres environnants.

Comme il devait être touchant le spectacle que présentait l'in-térieur de la petite église! Comme ils priment avec ardeur ces

pauvres exilés de la terre natale!

La cérémonie de la bénédiction solennelle de l'église fut suivie d'une touchante fête de famille: c'était le baptême du premier enfant du donateur du terrein de l'église, Sieur Guillaume Fournier, dont l'épouse, dame Françoise Hébert, était la fille de la première Française venue en Canada. Ainsi, c'est dans la pauvre chapelle de St. Thomas de la Pointe-à-la-Caille qu'a été baptisée la petite fille de la hardie aventurière qui osa, la première, fran-chir le grand océan pour venir habiter les solitudes du Canada.

Après le baptême, le nouveau missionnaire, M. l'abbe Morel, et tous les colons de l'endroit, au nombre d'environ une vingtaine, furent invités par l'heureux père de famille, à un dîner donné sous les rameaux des grands érables qui encadraient la coquette petite chapelle dans leur réseau de feuillage. On causa de la France, des parents et des amis restés là-bas. On chanta les larmes aux yeux les vieilles chansons de la Normandie et de la Bretagne. Une formidable décharge de mousqueterie, répétée au loin par les échos de la forêt, couronna selon l'usage du temps le frugal banquet.

Le soir de ce beau jour du 24 août, le nouveau curé invita à son tour ses paroisiens à venir faire le petit bout de veillée à son presbytere, et la prière du soir, faite en commun, vint clore religieuse-

ment cette fête si religieusement commencée.

S'il était donné aujourd'hui à un des braves convives de Guillaume Fournier de sortir de sa tombe, quasi bi-séculaire, et de revenir visiter la Pointe-à-la-Caille, il ne lui serait pas très-facile de retrouver l'emplacement de la petite église bénite par M. l'abbé Morel. Quelles transformations! quels changements depuis le jour ou les bons colons de St. Thomas, assis à la table du généreux donateur du terrein de l'église, s'entretenaient familièrement avec leur nouveau missionnaire de la vieille et de la nouvelle France.

Alors la forêt dominait encore en maîtresse sur la Pointe-à-la-Caille et à peine apercevait-on, par-ci par-là, de petites breches faites par la hache du colon dans les rangs serrés des érables, des épinettes et des pins. Aujourd'hui la forêt a disparu et la charrue sillonne paisiblement ces lieux où, il y a deux siècles, le Sauvage farouche, un genoux sur la poitrine de son ennemi vaincu, lui enlevait la chevelure. Aujourd'hui, un guerrier iroquois cherche-

(1) La paroisse de St. Thomas a emprunté la dernière partie de son nom à la pointe sur laquelle était bâtie la Vieille Eglise.

rait en vain, à plus d'un mille à la ronde, un arbre derrière lequel

il pût se mettre en embuscade.

La Rivière-à-la-Caille qui, alors, charroyait à plein lit l'eau rougeâtre de la forêt, u'est plus maintenant qu'un petit ruisseau qui, en été, traîne péniblement vers le fleuve ses eaux bourbeuses et ne sort de sa léthargie qu'au printemps ou à l'époque des grandes pluies d'automne. La Rivière-à-la-Caille a été, comme bien d'autres cours d'eau, victime du déboisement.

Près d'un siècle après la bénédiction du premier sanctuaire élevé à Dieu sur la Pointe à-la-Caille, St. Thomas présentait l'aspect d'une petite colonie en pleine prospérité. De jolies maisonnettes avaient succédé aux cabanes de bois rond; de beaux champs s'étendaient le long du fleuve, depuis l'embouchure de la Rivièreà-la-Caille, jusqu'à l'embouchure de la rivière du Sud, et la petite église, naguère isolée, était maintenant le centre d'un beau village à la physionomie riante et heureuse.

La population de la paroisse s'était aussi considérablement ac-crue, et on recommt bientôt la nécessité de bâtir une nouvelle église plus vaste et plus spacieuse. Pour des raisons que nous allons voir, les colons déciderent d'un commun accord de ne pas rebâtii le nouveau temple sur le terrein de l'ancien et choisirent l'emplacement même qu'occupe aujourl'hui, sur les bords de la rivière du Sud, la belle et vaste église de St. Thomas, à un mille

environ de la Pointe-à-la-Caille.

La raison du déplacement de l'église paroissiale tenait à un fait dont on n'avait pas assez tenu compte dans le choix premier d'un site, savoir!: au travail irrégulier mais constant que les grandes

eaux du fleuve opèrent chaque année sur ses bords dans cet endroit. En effet, chaque printemps, et l'automne à l'époque des grandes marées accompagnées de tempêtes, des portions notables des escarpements de la côte sont eulevées pour aller se déposer sur les vastes battures du voisinage. Voilà comment les débris bouleversés de la Vieille Eglise, bâtie à une distance considérable des hautes eaux, se trouvent maintenant baignés deux fois par jour par la marėe.

Lorsque la nouvelle église fut terminée, le curé de la paroisse transporta ses pénates à son nouveau presbytère et on laissa au temps, qui ronge tout, le soin de détruire à sa guise la Vieille Eglise, dont, par respect, pas une pierre ne fut dérangée par les pieux habitants.

Vers 1770, le village entier avait disparu, et la Pointe-à-la-Caille était de nonveau devenne déserte; il n'y restait plus qu'une seule maison, laissée la comme pour servir de garde d'honneur à la Vieille Eglise. Tous les colons avaient transporté leurs foyers au haut de leurs terres, tant pour se rapprocher de la nouvelle église que pour pouvoir continner, avec plus de facilité, leurs travaux de défrichements dont le théâtre s'éloignait de plus en plus du St. Laurent.

Bientôt la garde d'honneur disparut à son tour et la vieille et

vénérable masure resta seule sur la rive déserte.

Bien des années passérent encore sur les murs de la Vieille Eglise sans les entamer, jusqu'à ce que le flot du St. Laurent entrepiît l'œuvre de destruction que cent cinquante ans n'avaient pu opérer. A force de ronger la falaise, le flot était arrivé, petit à petit, jusqu'à l'endroit où étaient jetées les fondations de l'église.

En 1837, année mémorable sous bien d'antres rapports, le pan gauche s'éboula entrainant dans sa chute le rond point et la façade. Quelques aunées plus tard, le fleuve, jaloux de voir le pan droit encore debout et qui semblait le défier, fit un dernier effort et en sapa si bien les bases qu'il ne tarda pas, lui aussi, à tomber du haut de la falaise sur le rivage.

On voit maintenant que ce n'est pas sans raison que les colons de St. Thomas avaient renoncé, bien à contre cœur sans doute, à bâtir leur nouvelle églisc sur le terrain de l'ancienne; car, dans l'espace d'un siècle, pas moins de quinze arpents de côtes avaient

été dévorées par le flot du fleuve géant.

Les cuitivateurs des environs avaient suivi avec intérêt les différentes péripéties de cet a-saut désespéré livré par les eaux du St. Laurent à la Vieille Eglise. J'ai connu particulièrement un vieillard qui venait tous les printemps visiter sa vieille, comme il l'appelait, et qui, après avoir scrupulensement examiné les ravages du flot, disait en toisant la distance qui séparait l'église du rivage : "Je ne sais lequel, de moi ou d'elle, fera le premier la culbute." Le vieillard a survécu, mais de quelques mois seulement, à la chute du dernier pan de muraille.

Chose étonnante, le flot rongeur, satisfait sans doute de son

triomphe, a cessé, depuis, d'attaquer la falaise à cet endroit, pendant qu'il continue ses ravages sur les autres points du rivage.

Les personnes qui n'ont jamais suivi de près les envahissements du flot du St. Laurent au détriment des champs des cultivateurs du littoral, en certains endroits, peuvent difficilement s'en faire une idée.

Tous les ans, le lit du fleuve s'élargit de quelques pieds par les éboulis de la falaise et en certains endroits, plus exposés à l'action de la mer, on voit quelques fois des masses entières de terrein s'effondrer le printemps à l'époque des grandes mers des syzygies.

Des deux côtés du fleuve on remarque sur les côtes, de distance en distance, les vestiges de ces empiètements que les navigateurs appellent des écorchis, quand la côte élevée montre au loin ses

flancs bouleversés par les grandes eaux.

D'autre part, ces terres ainsi prises aux falaises, se déposent sur les hauts fonds du fleuve, soulevant, par cette opération de colmatage, les immenses battures sur resquelles croissent les herbes marines qui attirent vers le bas du fleuve ces innombrables volées d'outardes, de bernèches et de canards qui s'y donneut rendez-vous.

 $\Pi$ 

# LE VIEUX CIMETIÈRE.

Sous la garde de la Vieille Eglise, restait, à l'époque du chan-

gement signale, le Vieux cimetière.

J'aime, malgré tout ce qu'on puisse dire, j'aime ces cimetières autour des églises. C'est si beau, si naturel, si catholique, de

mettre à côté du lieu de prière le champ du repos!

Entre le rivage et l'église était donc l'ancien cimetière, qu'on ne se proposait de relever que lorsque les empietements du fleuve y forceraient. On se disait: "Qui sait? L'éboulis ne s'étendra peut-être jamais jusque-là et tant que l'église et le cimetière ne seront point attaqués, pourquoi les déranger? Nous irons là de temps à autre; il sera toujours temps de déménager ces pauvres morts, quand il y aura du danger pour eux de se voir troublés dans leur repos."

A peine quelques années s'étaient écoulées depuis le change-ment d'èglise, quand arriva l'événement que je vais faire connaître. Je l'ai entendu plusieurs fois raconter dans mon enfance; ce récit faisait chaque fois une profonde impression sur ma jeune

imagination.

On était au printemps. Le vent de nord-est avait soufflé pendant plusieurs jours avec fureur. Le temps avait été gris et froid, et la giboulée avait, pendant plusieurs jours, presque empêche les gens de sortir.

Un après midi que le temps s'était un peu remis, un de mes aïeux eut l'idée d'aller reconnaître quel avait été l'effet de la tempête sur la falaise, ou, pour me servir d'une expression consacrée, d'aller faire un tour à l'écore.

Voulant se donner la jouissance d'un compagnon d'excursion, il se rendit chez le voisin et tous deux se dirigèrent vers le rivage. Arrivés sur le bord de la falaise, ils crurent remarquer que le flot n'avait pas, après tout, fait tant de ravages, et ils descendirent sur la batture, comme cela se fait toujours, pour examiner le rapport

Les deux vieux amis marchaient tranquillement en suivant le pied de la falaise, examinant les bois de rapport et autres objets déposés par le flot maintenant retiré Ils allaient ainsi, se dirigeant, sans faire attention à la route, vers le lieu où la vieille eglise élevait son clocher si connu, lorsque l'un d'eux remarqua, au milieu des joncs et des bois du rapport, un objet que tous deux reconnurent aussitôt pour un morceau de cercueil. Levant alors la tête du côté de la vieille église, ils s'aperçurent que les eaux avaient, en cet endroit, fait une énorme entame à la côte et, pas bien loin d'eux, flottait au vent quelque chose de blanc qui semblait sortir du sein même de la falaise.

Ils s'approchèrent résolument, bien que non sans quelque peur,

de l'endroit ainsi indiqué à leur attention.

Le flot du fleuve avait ponssé une pointe vers la vieille église et venait d'atteindre le vienx cimetière. Le dernier cercueil déposé dans la dernière tombe avait été en partie brisé; il sortait a moitié de la falaise et le cadavre qu'il contenait, encore en son entier, laissait passer un bras, couvert d'un morceau de linceul maculé, qui se balançait au souffle de la brise comme pour faire un appel anx vivants.

Les deux vieux examinèrent avec respect ces restes d'une ancienne connaissance, puis, se mettant à genoux sur le sable, ils

récitérent le De profundis et dirent un chapelet pour les morts du vieux cimetière.

Ces prières s'élevaient vers le ciel au moment où le jour tombait; il faisait dejà presque unit quand les deux amis atteignirent leurs demeures, où ils racontérent ce qui leur était arrivé.

Il se fit comme un pèlerinage vers le vieux cimetière, pour y contempler ce que les deux vieux avaient vu. On enleva le cadavre qui fut déposé de suite, dans un cerceuil neuf, au nouveau champ de paix.

Dans le cours de l'année, on opéra le déménagement des habi-

tants du vieux cimetière.

#### LA CHAPELLE DU ROCHER.

Par un beau jour d'été du commencement du dix-huitième siècle. deux navires marchands, poitant pavillon français, s'éloignaient lentement et comme a regret des côtes de la Normandie et gagnaient la pleine mer.

Ces deux navires étaient en destination de la Nouvelle-France. Deux familles bretonnes, dont le fils aîné de l'une était fiancé à la fille ainée de l'autre, avaient pris passage sur chacun des deux navires.

La traversée fut assez heureuse, mais, à leur entrée dans le golfe St. Laurent, les deux navires, qui avaient vogué tout le temps presque bord à bord, furent assaillis par une violente tempête qui les sépara l'un de l'antre.

Quelques semaines après, un des navires, faisant eau, venait jeter l'ancre à quelques encêblures de la Pointe-à-la-Caille et y

débarquait ses passagers.

Ce navire était celui qui avait à son bord la famille de la fiancée. Les passagers, en mettant pied à terre, allérent s'agenouiller pieusement au pied du modeste sanctuaire de la Pointe-à-la-Caille, pour remercier Dieu de les avoir sauvés du nanfrage, et prier celle que les marins appellent à si juste titre " l'étoile de la mer", pour le retour de leurs compagnons.

Les nouveaux colons furent reçus à bras ouverts par les habitants de St. Thomas, qui fétèrent leur arrivée avec les mêmes transports de joie qu'un exilé fête le bienheureux messager qui lui

apporte des nouvelles de la terre natale.

La famille bretonne demeura quelque temps dans l'endroit pour se reposer des fatignes du long voyage qu'elle venait de faire. Elle consacra les premiers jours qui suivirent son arrivée à faire des excursions dans les environs afin de se familiariser avec le

Dans une de ces courses d'exploration dirigée dans l'intérieur des terres, les excursionnistes arrivèrent tout à coup en face d'un rocher abrupte et affectant les formes d'une pyramide tronquée, qui s'élevait sur les bords de la rivière du Sud, à moins d'une heue du village; ses flancs dénudés tranchaient sur le fond vert de la foiêt alors dans toute sa splendeur.

-Quel bel endroit pour une chapelle votive, s'écria tout à coup la pauvre fiancée qui, tout entière à ses tristes pressentiments, rou-

lait dejà dans son esprit des idées de sacrifice.

La famille bretonne prolongea encore quelque temps son séjour dans la petite colonie, puis elle partit, en chaloupe, pour Qnébec, lieu de sa destination, au grand regret des hospitaliers habitants de la Pointe-à-la-Caille, qui auraient voulu la garder au milieu d'eux. Avant de s'embarquer, la famille était allée se prosterner une dernière fois aux pieds de la statue de la Vierge, pour lui demander sa protection pour ses membres et prier aussi pour les absents dont on n'avait reçu encore aucune nouvelle. La jeune fiancée avait comme un pressentiment de malheur et sa tristesse s'ajoutait anx qualités du cœur, de l'esprit et de la personne qui la distinguaient, pour la rendre un objet d'intérêt à tous ceux qui l'avaient connue durant son séjour au village de la Pointe-à-la-Caille.

Les habitants du village et quelques familles du reste de la ra-roisse s'étaient joints à la famille bretonne dans cette pieuse prière. Au soitir de l'église, tous l'accompagnérent au rivage où les attendaient l'embarcation, pour lui souhaiter, avec un ben

voyage, le retour prochain des amis absents.

Dans ces adieux de ces nouvelles connaissances, en peu de temps devenues si intimes, la jeune fiancée mettait une chaleur mêtée d'une douce melancolie qui frappa tout le monde : à toutes les consolations que lui offraient les femmes et les jennes filles de la paroisse, elle répondait: "Ah! je suis résignée; je reviendrai avant longtemps; au revoir, mes amis."

La chaloupe, poussée par un vent favorable, ne prit que quelques heures pour aller déposer ses intéressants passagers au pied du roc de Québec, au sein de la ville de Champlain, alors encore bien peu peuplée.

Deux années se sont coulées depuis les cvénements qui précèdent. La nouvelle de la perte totale du second navire est devenu un fait averé.

Les colons de la Pointe-à-la-Caille n'avaient point encore perdu le souvenir de la jeune fiancée et de sa famille, mais ils n'avaient plus entendu parler d'eux depuis leur départ, lorsqu'un jour d'automne, une petite embarcation vint silencieusement aborder le rivage: c'étaient les Bretons qui revenaient.

En moins d'un quart d'heure on sut, d'un bout à l'autre du village, qui venait d'arriver, et en un clin d'œil toute la population se réunit pour aller au devant des étrangers et leur souhaiter la

bienvenue.

Les habitants de St. Thomas n'eurent pas de peine à reconnaître leurs hôtes, bien que la jeune fille fût très-changée; non qu'elle ne fût encore belle, mais le chagrin t'avait mûrie et elle portait le

le costume des veuves de grande maison.

Son aspect était tellement imposant, son maintien si grave et si sévère qu'on osait à peine lui adresser la parole; mais elle, se dirigeant vers les groupes, serrait affectueusement les mains des bonnes villageoises, leur disant: "Je suis résignée; j'avais tout prévu; je vous le disais bien que je reviendrais visiter votre paroisse."

Elle venait aux pieds de ce même sanctuaire où elle avait prié si ardemment pour le retour de son fiancé, elle venait, inconsolable mais résignée, promettre solennellement de porter jusqu'à sa mort le deuil de l'infortuné jeune homme et de consacrer le reste de sa vie à la pratique exclusive des bonnes œuvres.

Comme gage de la sincérité de cette promesse, faite en présence de toute la population du village, elle fit construire, sur le rocher dont les formes étranges l'avaient tant frappée, une modeste chapelle votive auquel on donna le nom de Chapelle du Rocher.

Ce pieux acte accompli, la fiancée retourna à Québec, puis se fixa à la Pointe-Lévis où elle se dévoua aux œuvres de charité.

Ses parents, paraît-il, retournèrent en leur pays, lui laissant d'amples moyens d'existence. Elle vécut assez longtemps, connne de toute la population sous le nom de Mademoiselle la Veuve, et mourut en odeur de sainteté, pour aller rejoindre ces chœurs de saintes vierges et de saintes veuves qu'invoquent nos belles litanies catholiques. Son souvenir était encore assez vivace, paraît-il, il y a quelque trois quarts de siècle; mais il semble se perdre maintenant comme bien d'autres souvenirs intéressants.

# IV

# LE ROCHER DE LA CHAPELLE.

S'il vous prend un jour envie de visiter St. Thomas, vous verrez de lom, en remontant la rivière du Sud, un rocher isolé, haut d'une soixantame de pieds et assis sur la rive sud, à environ trois quarts de lieue de la vaste église paroissiale qui se trouve être la troisième bâtie dans la paroisse.

La chapelle de Mademoiselle la Veuve couvrait le sommet de ce rocher où l'on arrivant par une rampe naturelle; elle avait envi-

ron vingt-quatre pieds carrée.

Les habitants avaient une grande vénération pour ce petit temple; mais, comme souvent on abuse des choses les plus innocentes et les meilleures, il arriva que beaucoup de gens se mirent en tête de transformer cette chapelle en église paroissiale pour le voisinage, et, de ce qui n'était qu'un ex-voto pieux, on voulut constituer un moyen de division de paroisse.

Sous ces circonstances, l'èvêque de Québec admonesta d'abord les paroissiens, puis, comme un certain nombre d'entre eux ne tenait aucun compte de l'avis de leur premier pasteur, celui-ci frappa la chapelle d'interdit, défendant sous les peines ecclésiastiques d'y aller faire des prières publiques.

tiques d'y aller faire des prières publiques.

Dès lors la chapelle ne fut plus qu'un objet de curiosité pour les

étrangers.

On cessa de l'entretenir et bientôt elle tomba en ruine. Les restes de la charpente détraquée couronnèrent cependant longtemps encore le sommet de la roche qui lui servait de base.

Il existe probablement encore des vieillards qui se rappellent

d'en avoir vu les ruines.

Anjourd'hui il n'en reste rien et voilà pourquoi, ne pouvant plus parler de la Chapelle du Rocher et ne voulant pas perdre le souvenir qui s'y rattache, le peuple dit maintenant: le Rocher de la Chapelle.

E. RENAULT.

# SCIENCE.

# Les deux Abbés de Fénélon.

(Suite.)

#### VII.

Dans une colonie aussi ètendne que le Canada, les lois n'étaient pas toujours scrupuleusement observées et l'on pouvait voir se glisser plus d'un abus à mesure qu'on s'éloignait du centre des habitations. Un des plus regrettables était certainement le mépris des ordonnances qui réglaient le commerce des pelleteries et la traite avec les sauvages. A Montréal, M. Perrot, qui trouvait dans ce commerce un moyen facile d'augmenter sa fortune, ne craignait pas de les violer et de les laisser violer ouvertement par ses créatures: si les habitants, poussés à bout, voulaient lui faire des représentations sur des désordres dont ils avaient souvent beaucoup à souffrir, il jetait en prison le témèraire qui se chargeait de présenter leurs remontrances (1). Vers la fin de 1673, le mal commençait à devenir général; M. de Frontenac entreprit d'y remédier; mais il apporta à cette réforme toutes les qualités et tous les défauts de son caractère.

M. de Frontenac était de ces hommes qui repoussent les demimesures et qui dans un parti se placent presque toujours à l'extrême. Unissant une volonté puissante à un coup d'œil juste et ferme, il savait presque toujours proportionner les ressources aux difficultés. Il avait de la souplesse et de la soumission dans ses rapports avec la cour et les secrétaires d'Elat; mais, pour ses inférieurs, moins il les voyait redoutables, plus il leur faisait sentir son autorité et son despotisme, le mot n'est pas trop fort. C'est ainsi que, pour se venger des sermons des PP. Jésuites et des ordonnances de l'Evêque, il faisait jouer Tartufe chez de timides religieuses, sommées par un ordre impérieux d'assister à cette représentation plus que mondaine. Faut-il s'étonner après cela de le voir s'abandonner à des mesures arbitaires (2) ? Comme tontes les natures vives, il était accessible aux

(1) "M. Perrot, gouverneur de l'île de Montréal malgré les ordonnances qui interdisaient la vente des boissons enivrantes aux Sauvages et le commerce aux magistrats, avait un magasin ouvert à Ville-Marie, où on le voyait lui-même remplir des barriques d'eau de vie, et vendre tontes sortes de marchandises aux Sauvages, les forçant même quel-quefois de ne vendre qu'à lui seul leur pelleterie. Enfin il trafiquait d'une manière si indigne de son caractère qu'un jour il vendit à un Sauvage, son chapeau, son habit, son baudrier, son épée, jusqu'à ses rubans, ses bas et ses souliers; et qu'au lieu de rougir de ce commerce honteux, il s'applaudissait ensuite d'avoir gagné 30 pistoles à ce marché, tandis que le Sauvage paraissait dans la place publique, vêtu en Gouverneur." (Vie de Mlle LeBer par M. Faillon, p. 306.) M. Perrot avait un comptoir dans l'île qui porte son nom: c'était l'habitation la plus avancée sur la route des Sauvages: il retirait encore d'assez bons profits des congés qu'il accordait à ses créatures. Il fallait qu'il eût dans ses alliances et dans sa fortnne de puissants moyens de protection, car il fut maintenu dans son gouvernement en dépit de toutes les réclamations, surtout de celles du Séminaire. M. de la Barre eut seul le courage de le défeadre.

(2) Exiger, par exemple, que les lettres, qui arrivaient deux fois par année d'Europe, lui fussent remises avant d'être distribuées à leurs adresses. Cette mesure, qui arrêtait les affaires, gênait les particuliers sans beaucoup de profit pour l'autorité, serait à peine croyable, si elle n'était attestée par les documents de l'époque. Parmi ceux-ci, je choisis une lettre du vénérable Père Dablon, supérieur des Jésuites. Je la citerai toute entière à cause des détails intéressants qu'elle renferme. Elle est adressée à M. de Villiers, au Cap de la Magdeleine.

Québec, 24 Juin 1675.

Monsieur,

# la Paix en N. S.

J'ai reçu par M. la Vigne vostre lettre du 15 de ce mois. J'ay bien à vous remercier des peines que vous avez prises de visiter les terres de Batiscan. Je vous en suis bien obligé car sans donte un si mauvais païs vous aura fait bien du mal J'espére néantmoins que je trouveray quelques moyens de faire habiter (?) Mont serat, non sculement par des françois; mais aussi peut être par des sauvages ainsy que je vous en escrivois, il n'y a que quelques jours, c'est pourquoy vous pourrez tenir les français en espérance que la chose se fera, mais il n'est pas nécessaire qu'elle éclate jusqu'à ce que je vous en escrive. Le fils de Mons, de la Vigne demande un contract d'un arpent et demi de front et égale profondeur aux autres que je luy ay accordée sur les six arpents de front que nous nous sommes reservées proche du moulin, je vous prie de luy délivrer son contract.

préjugés, et ces préjugés s'effaçaient difficilement. Les âpres doctrines du jansénisme, des chagrins domestiques avaient jeté dans son âme quelque chose de rude, que les formes du grand seigneur ne dissimulaient pas toujours; mais quand il se livrait à la pente naturelle de son esprit, il attirait tout le monde par la finesse et le charme de sa conversation ; une louange, un mot bienveillant tombé de sa bouche électrisait d'autant plus qu'ils semblaient partir de plus haut, car il aspirait à être dans la Nouvelle-France l'image du grand roi qui gouvernait l'ancienne. S'il ne disait pas: " l'état, c'est moi," il ne craignait pas de répéter qu'il pouvait faire tout ce qu'il voudrait, sauf à en répondre de sa tête. M. de Frontenac est tout entier dans ce mot, à la fois plein d'audace et de gran-Pour tout dire, il était plus militaire qu'homme d'état: il a porté bien haut la gloire de nos armes; mais il a tellement divisé le pays qu'aujourd'hui encore il trouve difficilement, dans la postérite et dans l'histoire, l'impartialité qu'il refusa à ses contem-

porains (1). M. de Frontenac commença par renouveler les ordonnances de ses prédécesseurs avec le ton d'un homme qui veut être obéi, enjoignant à tous les juges de procéder contre les délinquants. Aussitôt le juge civil et criminel de Montréal envoya un sergent arrêter deux fameux coureurs de bois logès chez le lientenant de Perrot, M. de Carion. La mission n'était pas facile à remplir chez un homme comme M. de Carion, qui ne craignait pas d'attaquer ses ennemis l'épée à la main, pendant que Mme de Carion allait bâtonner leurs femmes. Le malheureux sergent fut insulté, maltraité et, paraît-il, jeté en prison. M. de Frontenac, apprenant cet outrage fait à la justice, crut qu'il devait intervenir directement, sans égard pour le gonverneur particulier, et il envoya le lieutenant de ses gardes, Bizard, arrêter de Carion. A cette nouvelle, Perrot fait prendre les armes à sa garnison et court chez M. LeBer, où logeait Bizard, pour punir l'audacieux lieutenant. En vain celui-ci lui montre-t-il un ordre signé du Gouverneur-Général; Perrot le lui rejetant à la figure :— "Reportez-le à votre maître, dit-il, et qu'il apprenne une autre fois à mieux faire son métier."—En vain se revêt-il des insignes de sa dignité, en vain veut-il dresser un procès-verbal des violences dont il était l'objet, il est traîné en prison avec M.

LeBer qui avait osé signer le procès-verbal. L'affaire se compliquait: il ne s'agissait plus de prêter mainforte à la justice méprisée: c'était une question d'autorité et d'amour-propre; elle pouvait en un instant prendre les pro-portions d'une guerre civile. Si M. de Frontenac, dans le premier transport de son indignation, avait envoyé ses soldats saisir Perrot, celui-ci était homme à se défendre énergiquement, et les coureurs de bois, gens déterminés à tout, n'auraient pas facilement laissé enlever leur protecteur. D'un autre côté, il était impossible de se dissimuler que si cette affaire n'était promptement réglée, elle allait avoir des conséquences fâcheuses pour l'autorité du gouverneur général, et que l'audace des traitants ne connaîtrait bien-tôt plus de bornes. Mais M. de Frontenac comprit que pour le moment la violence était dangereuse, sinon inutile, et qu'il fallait

avoir recours à d'autres voies

Comptant sur l'amitié et le devouement de l'abbé de Féné!on, il lui envoie une lettre pressante, le priant de voir Perrot et de lui faire comprendre dans quelle mauvaise position il s'est placé; que le meilleur moyen de conjuter l'orage est de descendre s'expliquer à Québec. En même temps, M. de Frontenac répétait tout haut qu'il désirait la paix et qu'il ne manquerait pas de s'entendre avec de gouverneur de Montréal. Perrot, cédant aux instances de M. de Fénéion, rassuré d'ailleurs sur son titre de gouverneur,

Je luy ay aussy permis d'abattre jusqu'à six arpents de bois quy luy nuisent sur les dix arpents qui nons restent en cet endroit là.

Nous attendons tous les jours les lettres de France qui ont été portées à Mons, le Comte à la baye St. Paul où il est allé visiter les mines.

Je continuerai à prier Dieu pour Mile de Villiers.

Tont à vous en J. C. Mons.

Votre très humble et obéis.

CLAUDE DABLON.

Nous apprenons par quelques personnes arrivées de la baye St. Paul que la mine y est excellente, que M. le Comte y a fait chanter le Te Deum; que le Roy a défait 50 mil allemands au mois d'Avril et qu'il a pris trois places, dont Gand est une des plus considérables. Mais ce qu'il a de fâcheux c'est qu'on dit que l'Angleterre est contre la France. Nous attendons aujourd'hny on demain M. le Comte et nous saurons par son moyen toutes choses. Je vous prie de faire part de cecy au P. Richard en attendant que je luy en escrive davantage. (Greffe de Montréal).

(1) Documents, &c., of the States of New York, t. IX., (Greffe de Montréal) Ms. de la Bibliothèque du Parlement, 2e série, vol. II, IV, Greffe de Basset, Montréal, Reg. du Cons. Sup., Oraison funèbre de Frontenac, Ms. cité.

sur sa qualité de parent de Mme de Frontenac et de M. Talon, se met en route, quoiqu'on fût alors au milieu de l'hiver. Mais à peine est-il arrivé à Québec, qu'il se voit arrêté avec éclat, emprisonné au Château St. Louis, et gardé aussi étroitement que l'ennemi le plus dangerenx de l'Etat.

M. de Frontenac avait-il usé de ruse ou s'était-il laissé emporter à la fongue de son caractère, en voyant son ennemi entre ses mains? Il est assez difficile de le dire. On crut alors, du moins à Montréal, que Perrot avait été victime d'un guet-apens (1). Il est certain que M. de Frontenac se faisait parfois de singulières illusions, pour ne rien dire de plus, sur ses propres actes. Quand on a suivi les événements tels que nous les venons de raconter d'après ses lettres et les registres du Conseil Supérieur, on est surpris de lui entendre dire à la fin du procès, que toute l'affaire n'avait été qu'un complot de certaines gens pour le commettre avec Perrot, et lui susciter des embarras (2).

M. de Fénélon fut profondément blessé du rôle qu'on lui avait fait jouer dans cette affaire : sa bonne foi avait été surprise et son amitié avec le chef de la colonie n'avait abouti qu'à compromettre les intérêts du Séminaire. Car M. de Frontenae ne s'était pas contenté d'arrêter Perrot, il avait envoyé à Montréal un commandant et un juge (3) sur le dévouement desquels il pût compter, quoique la nomination de ces deux officiers appartînt de droit au Séminaire. Pendant que le supérieur, M. Dollier de Casson, protestait contre cette espèce de violence avec toutes les précautions d'un homme qui craint d'irriter un maître puissant, M. de Fénélon, dont on a pu apprécier suffisamment la décision de caractère, ne craignit pas d'agir et de parler très-ouvertement en faveur de Perrot, comme pour réparer le tort qu'il lui avait involontairement

Ses premières démarches furent auprès du comte, qu'il tâcha de fléchir; mais toutes ses instances furent inutiles; il ne put pas même obtenir de voir le prisonnier qui était tenu au secret le plus rigourenx. De retour à Montréal, indigné de la faiblesse du juge qui refusait à Mme Perrot la permission, dont elle croyait avoir besoin, de faire signer une requête en faveur de son infortuné mari, il prit sur lui de voir les particuliers et de prendre leurs

signatures.
Toutes ces démarches déplurent extrêmement à M. de Frontenac, qui les regardait comme un défi audacieux porté à son autorité; mais son mécontentement fut porté au comble par un sermon de

M. de Fénélon.

Comme cet incident fit beaucoup de bruit, amena le procès de M. de Fénélon et compliqua celui de Perrot, nous allons nous y ar-

rêter un peu.

C'était le jour de Pâques, 25 mars 1674 : la fête avait attiré une foule nombreuse dans la petite église de l'Hôtel-Dieu qui servait d'église paroissiale. M. de Fénélon prit pour sujet de son instruction la solennité du jour, disant que tous les chrétiens doivent mourir de la mort de J.-C. et ressusciter de sa résurrection. Il insista sur les effets que cette résurrection doit produire dans les différents états de la société, chez les inférieurs et chez les supérieurs, pour ceux qui commandent, comme pour ceux qui obeis-sent. Ses remarques parurent des allusions blessantes: les amis du pouvoir, et ils étaient nombreux, y virent une critique amère du gouverneur et de sa conduite arbitraire. La Salle surtout, avec cette fougue de caractère qui causa plus tard son malheur et que l'âge ne tempérait pas encore, il n'avait que vingt ans, se leva de

(2) Lettre de Frontenac à Colbert, 14 Novembre 1674, Ms. de la Bibliothèque du Parlement. Il est assez étrange de voir M. de Frontenac s'accuser ainsi de peu de perspicacité auprès du ministre. Il faut lire le

"J'avais cru le Séminaire de Montréal dans d'autres dispositions " qu'ils ne sont et vous savez de quelle manière je vous en écrivis, "l'année dernière, mais je vois bien présentement qu'ils se sont laissés "aller aux sentiments des autres, qui étant plus fins qu'eux leur ont peut"être fait faire plus qu'ils ne voulaient, puisque tont ceci n'a été pro-"prement qu'un complot formé pour nous commettre M. Perrot et moi "ensemble, et nous faire des affaires à tous les deux." Allons donc! M. de Frontenac aurait été comme le Séminaire de Montréal victime de certaines gens plus fins qu'eux. C'est alors assurément qu'il aurait en tort de répéter si souvent dans ses lettres, en parlaut des Jésuites, qu'il n'avait qu'à se louer de leurs procédés à son égard.

(3) M. de la Nouguère, dont le nom, après diverses transformations, est devenu de La Naudière, et Mtre Boysvinet, lieutenant de la sénéchaussée de Trois-Rivières. Le premier, par sa semme, était parent de M. de Tilly chargé d'instruire le procès de Perrot. La présence du second a privé le greffe de Montréal des archives des audiences pour les premiers mois de 1674.

<sup>(1)</sup> Histoire du Canada par M. de Betmont.

son siège, et s'avança vers le haut de l'église, faisant des signes à ceux de sa connaissance et aux principaux citoyens, soit pour les avertir de bien noter tout ce qu'ils entendaient, soit ponr intimider le prédicateur, en provoquant contre lui des marques générales de désapprobation. (1)

Par quelles paroles imprudentes M. de Fénélon avait-il pu susciter ce scandale? jusqu'à quel point était-il coupable? Nous ne le

savons point.

Des détails et une courte analyse du sermon nous sont bien donnés par La Salle dans l'enquête ordonnée par le Conseil Superieur; mais il ne faut pas oub!ier que La Salle était jeune, tout dévoné an comte; que, de son aveu même, il avait déjà discuté avec M. de Fenélon les évenements qui étaient nature!lement le sujet de toutes les conversations. Remarquons encore qu'entre le ser-mon et l'enquête, il s'était écoulé plus d'un long mois, pendant lequel bien des commentaires, bien des exagérations avaient dû avoir une grande influence sur ce qu'il croyait avoir entendu.

Voici donc ce que rapporte La Salle:

Le prédicateur "dit que celui qui est nanti de l'antorité ne doit pas inquiéter les peuples qui dépendent de lui; mais qu'il est obligé de les regarder comme ses enfants et de les traiter en père; qu'il ne faut pas qu'il trouble le commerce du pays en multraitant ceax qui ne lui font pas part du gain qu'ils y peuvent faire, qu'il doit se contenter de gagner par des voies honnêtes ; qu'il ne doit fouler le peuple ni le vexer par des corvées extraordinaires qui ne servent qu'à ses intérêts; qu'il ne faut pas qu'il fasse des créatures qui le louent partout, ni qu'il opprime, sous des prétextes recherchés, des personnes qui servent les mêmes princes, lorsqu'elles s'opposent à ses entreprises; qu'il doit punir les fautes commises contre le service du Roi, et pardonner celles qui sont contre sa personne, qu'il ait du respect pour les prêtres et les ministres de l'Église." (2)

Tel est le témoignage de La Salie. MM. les abbès Souart et Perrot, interrogés à leur tour, affirmèrent qu'ils n'approuvaient pas le sermon "à cause des manvaises interprétations qu'on pouvait y donner" M. de Frontenac, dans sa plainte au ministre, dit que les MM. du Séminaire lui écrivirent "en corps pour faire des

excuses " de la conduite de leur confrère.

La seule conclusion que nous puissions tirer de ces affirmations c'e-t que le prédicateur avait eu tort de ne pas imiter la sage réserve de son supérieur. Du moment que ses paroles pouvaient donner lieu à des interprétations malveillantes, il lui fallait de puissants motifs et une très-grande habileté pour venir les jeter

au milieu d'une multitude où règnait déjà l'excitation.

Mais nous ne croyons pas qu'on puisse le condamner d'après le seul témoignage de La Salle, témoignage donné dans les circonstances que nous avons vues. C'est ce que comprit très-bien le Gouverneur lui-même, qui fit les plus grands efforts pour arracher à M. de Fénélon une preuve verbale ou écrite de sa prétendue cu pabilité. Le procès qui va s'instruire jettera encore plus de lumière sur cette question.

H. V.

(A continuer.)

# AVIS OFFICIELS.

#### NOMINATIONS.

EXAMINATEUR.

Son Excellence, le Gonverneur Général, a bien vouln, par minute en Conseil du 28 de mai dernier, nommer Flavien Duberges Gauvreau, Ecuyer, membre du Bureau d'Examinateurs de Bonaventure, en remplacement du Révérend Pierre J. Saucier, Curé, démissionnaire.

# COMMISSAIRES D'ÉCOLE.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu, par minute e n Conseil du 6 du présent mois de juin, approuver les nominations suivantes de commissaires d'école:

Comté de Wolfe.-St. Gabriel de Stratford : M. François Boudrault, aîné.

Comté de Richmond.—Brompton: M. Winslow Wiswell. Comté de l'Ontanuais — Aylwin: MM. Charles Chamberlain, William Henry Janes McClelland, William Gainford, Samuel Day. Et en date du 23 de juin courant:

Comté de Châteauguay.-St. Malachie d'Ormstown: MM. George McCleneghan et John Gibson.

Comté d'Arthabaska .- Chester-Onest : M. Etienne Bruneau.

### LIVRES APPROUVÉS PAR LE CONSEIL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Le Conseil de l'Instruction Publique du Bas-Canada, à sa réunion du 10 et du 11 du mois de mai dernier, a approuvé les livres dont suivent les titres. Cette approbation a été confirmée par Son Excellence, le Gouverneur-Géuéral, par minute en Conseil du premier jour du présent mois de juin:

10. History of Canada for the use of schools and families, by J. Rov.

Seventh Edition. 1864.

(Pour les académies.)

20. First Greek Reader: for the use of schools. By Archibald H. Bryce A. B. Third Edition. 1863.

30. First Latin Reader: for the use of schools. By Archibald H. Bryce, LL. D. Fourth Edition. 1864.

40. Second Latin Reader: consisting of Extracts from Nepos, Cæsar and Ovid. With notes and a copious Vocabulary, &c. By Archibald H. Bryce, A. B. 1863.

50. English Word-Book, for the use of schools: a manual exhibiting

the structure and etymology of English words. By John Graham. 1863.

(Pour les académies et les écoles modèles.)

60. First Lessons in Scientific Agriculture. For schools and private instruction. By J. W. Dawson, LL. D, F. R. S. Principal of McGill University. 1864.

(Pour les écoles modèles.)
70. Word Expositor and Spelling-Guide: a school manual exhibiting 70. Word Expositor and Spelling-Guide: a school manual exhibiting the spelling, pronunciation, meaning and derivation of all the important and peculiar words in the English language. With copious exercises for examination and dictation. By George Coutie, M. A. 1863.

80. A comprehensive system of Book-Keeping, by simple and double entry, etc., By Thomas R. Johnson, Accountant, Montreal. 1864.

(Pour les écoles élémentaires.)

90. The Four Seasons: Being a New No. III, Nelson's School Series.

AMENDEMENT au Règlement général des êcoles normales du Bas-Canada, pas é par le Conseil de l'Instruction Publique, à sa réunion du 10 et du 11 du mois de mai dernier, et approuvé en Conseil par Son Excellence, le Gouverneur Général, par minute en Conseil du premier jour du présent mois de juin.

Le Règlement général des écoles normales du Bas-Canada est amen-

10 De manière à ce qu'il soit à l'option du principal de chaque école, avec la sanction du surintendant de l'éducation, d'accorder une bourse de quatre-vingts piastres à tout élève faisant une troisième année d'études pour se préparer au diplôme d'académie, ou à tout élève qui entrera à l'école avec le degré de connaissances nécessaires pour commencer de suite à s'y préparer; pourru toutefois que l'excédant de telles bourses soit pris sur le nombre de bourses à accorder chaque année, et

Bas-Canada, puisse être admise à recevoir le diplome d'académie à l'école normale sans être obligée d'en suivre les cours, ni d'être examinée sur les matières qui auront fait partie du programme des examens du baccalauréat par elle obtenu; mais elle devra suivre, toutefois, les cours de pédagogie et tout autre cours qui n'auraient point fait partie de tels examens antérieurs, et elle subira en consequence l'examen sur telles matières.

Louis GIARD, Secrétaire-Archiviste.

# AVIS AUX COMMISSAIRES ET AUX SYNDICS D'ÉCOLE.

MM. les Commissaires et Syndics d'école vondront bien se rappeler and les Commissaires et Syndies de che vondont ben se ben se qu'ils sont tenus de transmettre à ce département les noms des personues elues par les contribuables, soit dans le mois de juillet ou dans tout autre temps. Ces renseignements sont indispensables et la subvention sera retenue aux municipalités qui négligeront de les fournir.

On doit aussi se rappeler que les noms de baptême doivent être donnés au long et que l'on doit écrire aussi lisiblement que possible, afin d'éviter

toute erreur.

# AVIS AUX INSTITUTEURS.

Les instituteurs et les institutrices doivent signer sur les rapports semestriels les mêmes noms et prénoms qu'ils ont donnés au secrétaire du burean d'examinateurs duquel ils ont obtenu leurs diplômes, afin que les municipalités dans lesquelles ils enseignent n'éprouvent aucun retard dans la réception de leur part de subvent on.

AVIS AUX DIRECTEURS DE MAISONS D'ÉDUCATION QUI VEULENT SE PRÉVALOIR DES DISPOSITIONS DE L'ACTE 19 VICT., CHAP. 54.

10. Aucune maison d'éducation n'aura droit, cette année, à l'aide accordée par la Légi lature, à moins que le rapport et la demande qui l'accompagnent n'aient été reçus à ce bureau avant le premier jour

<sup>(1)</sup> Information fuile par Ch. de Tilly, etc. M. l'abbé Ferland qui a copi see docu nont à Paris, s'est empressé de mo le communiquer avec sa complaisance ordinaire.

<sup>(2)</sup> Information, etc. déjà citée,

d'août prochain. Il ne sera fait d'exception sous quelque prétexte que ce soit

20. Un accusé de réception du rapport et de la demande sera immé-diatement transmis à la personne qui les aura faits.

30. Quiconque n'aura pas reçu cet accusé de réception dans les huit jours qui suivront le dépôt au bureau de poste des documents dont il s'agit, sera tenu de s'en enquérir auprès du maître de poste de sa localité set au Bureau de l'Education, à defaut de quoi, la demande et le rapport seront censés n'avoir jamais été transmis.

40. Des formules imprimées ont été envoyées, dans la première quinzaine de juin, à tontes maisons d'éducation qui ont déjà été portées sur la liste des subventions, et celles qui n'ont pas reçu ces fornules devront

en faire la demande.

50. Les maisons d'éducation qui ne sont pas inscrites sur la liste, mais dont les directeurs désirent faire un rapport et une demande, pourrout obtenir de ce bureau les formules nécessaires.

> PIERRE J. O. CHAUVEAU, Surintendant de l'Education.

#### DIPLOMES OCTROYÉS PAR LES BUREAUX D'EXAMINATEURS.

#### BUREAU PROTESTANT DE MONTREAL.

Pour académies, lère classe A : M. S. Ingersoll Briant.

Pour écoles modèles, lère classe A : MM. Samuel Henry Dewart, John McIntosh, Mlles Jane Balfour, Abigail A. Canfield, Sarah Isabella Derick, Ellen Augusta Marsh.

Pour écoles élémentaires, lère classe F. et A: Mlle Rosalie Therrien. Pour écoles élémentaires, lère classe F: Mlle Henriette Feller La-

moureux.

Pour écoles élémentaires, lère classe A: MM. Robert Boyd, James Cunningham, William M. Jameson, James A. Reed, Mme Margaret Chambers, Mlles Hannah Allbright, Margaret Cleland, Catherine Glines, Catherine J. McNaughton, Jane McOuat, Anne Adamena Young.

Pour écoles élémentaires, 2ème classe A: Mlles Anna Louisa Hyde,

Elizabeth McOuat, Maria Jane Revel, Jeminia Agnes Robson, Sarah E. Taggart, Sarah Whittle.

Oct. le 3 mai, 1864.

T. A GIBSON. Secrétaire.

#### BUREAU DE STANSTEAD.

Pour écoles élémentaires, lère classe A: Miles Sarah B. Allen, Susan L. Davis, Eliza Hollister, Henrietta Quimby, Carrie Tinker, Harriet N. Wilson.

Pour écoles élémentaires, 2me classe A: Eliza Jane Brown, Florence J. Baldwin, Evelyn Blandin, Louisa Boyle, Emma Chamberlin, Melvina L. Heath, Flora A. Humphrey, Marietta S. Kinney, Carrie Kiugsley, Carrie E. Maloncy, Achsa A. McClarey, Harriet Mears, Annie Maria Oliver, Harriet Smith, Loraua Thomas, Sarah Worth.

Oct. le 3 mai, 1864.

C. A. RICHARDSON Secrétaire.

# BUREAU DE RICHMOND.

Pour écoles élémentaires, lère classe F : Madaine Desanges Généreux, (née Savoie,) Mlles Adéline Blais, Julie Germain, Athénais Pratte, Marie Louise Richard, Lucie Roy, Elmire Thibodeau.

Pour écoles élémentaires, lère classe A: M. Charles Cutter, Mlle.

Mary Armstrong.

Pour écoles élémentaires, 2ème classe A: MM. Oscar Daniel Woodward, Nelson Woodward, William Watters, Mlles Ann Johnson, Sarah McLean, Margaret Wood.

Oct. le 3 mai, 1864.

J. H. GRAHAM. Secrétaire

# BUREAU DE KAMOURASKA.

Pour écoles élémentaires, lère classe F: Mlles Henriette Gagnon, Zéphirine Hudon, Semire Lapointe, Victoria Tremblay.
Pour écoles élémentaires, 2ème classe F: Mlles Malvina Côté, Elisa

Langlais, Emma Plourde, Angélique Therriault, M. Virginie Verret. Oct. le 3 mai, 1864.

P. DUMAIS, Secrétaire.

# BUREAU DE TROIS-RIVIÈRES.

Pour écoles modèles, lère classe F. et A: Mlles Marie Lucie Virginie Hébert, Caroline Hamel, Henriette Laduc, Marie Delphine Laplante. Pour écoles modèles, lère classe F: Mile Eut. Victoire Asilda Lor. Pour écoles modèles, 2ème classe F: Madame Sophie Plamondon. Pour écoles élémentaires, lère classe F: Miles Marie Edwige Bastien, Eutichéenne Blais, Héloïse Philomène Caron, Elisabeth Champagne, Marie Janelle, Eutichéenne Lacerte, Marie Adéline Lebœuf, Marie Elisabeth Leblanc, Marie Philomène Métivier, Marie Zélia Part, Marie Anne Richard, Marie Olive Roberge, Marie Adelphine Tourigny, Marie Louise Richard, Marie Olive Roberge, Marie Adelphine Tourigny, Marie Louise

Pour écoles élémentaires, 2ème classe F: Mlles Marie de Lima Bergeron, Marie Delphine Brassard, Adélaïde Côté, Adèle ou Adélia Côté, Apolline Ducharme, Philomène Fréchette, Marie Alphonsine Larivière, Marie Elise Lamothe, Maric Adélaïde Morissette.

Oct. le 3 mai, 1864.

J. M. DESILETS. Secrétaire

#### BUREAU CATHOLIQUE DE QUÉBEC.

Diplômes d'écoles élémentaires de 2ème classe F: Mlles Philomène Chalifour, Philomène Fortier.

Diplômes d'écoles élémentaires de 2ème classe A: Mlle M. Virginie Plante.

Oct. le 7 juin, 1864.

(Séance ajournée). N. Lacasse, Secrétaire.

#### INSTITUTEURS DISPONIBLES.

M. Sévérin Pepin dit Lachance muni d'un diplôme d'écoles élémentaires et pouvant fournir de bonnes recommandations.

S'adresser à lui-même, à Ste. Elisabeth, comté de Joliette.

Un instituteur, muni du diplôme d'écoles modèles, offrant les meilleures recommandations et pouvant enseigner les deux langues. S'adresser à M. Elie Marsolais, à l'Assomption.

#### INSTITUTEUR DEMANDÉ.

On a besoin d'un instituteur muni d'un diplôme d'écoles élémentaires, pour la municipalité scolaire de St. Aricet No. 1. 1l faudra qu'il soit marié et qu'il puisse enseigner les éléments de la langue anglaise.

S'adresser, franc de port, à M. Fabien S. Bourgeault, secrétaire-trésorier des commissaires.

DONS OFFERTS A LA BIBLIOTHÈQUE DU DÉPARTEMENT.

Le Surintendant accuse, avec reconnaissance, réception des ouvrages suivants:

De M. Jean-Baptiste Marcoux: "La Nouvelle Maison rustique ou Economie générale de tous les biens de campagne,

# JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

MONTRÉAL, (BAS-CANADA,) JUIN ET JUILLET, 1864.

# De la publication des Rapports sur l'instruction publique.

Nous publions dans cette livraison, à l'exclusion d'autres matières, le rapport du Surintendant de l'Instruction Publique du Bas-Canada pour l'année 1863. Les journaux se plaignent chaque année du retard qui est apporté à la publication et à la distribution des rapports sur l'instruction publique tant pour le Haut que pour le Bas-Canada. Si les éditeurs jetaient un coup d'œil sur nos colonnes, ils verraient que, dans tous les cas, le département ne saurait être blâmé pour ce retard, puisque chaque année, longtemps avant la distribution du document imprimé par l'ordre de l'Assemblée Législative, le rapport personnel du Surintendant, qui contient un résumé de tous les tableaux statistiques et autres documents qui y sont annexés, est publié dans notre journal. Nous ne voulons blâmer ni les officiers du Parlement, ni les imprimeurs de la Chambre qui conduisent, croyons-nons, cette publication avec toute la diligence possible; nous désirons seulement constater que les chefs des deux départements de l'instruction publique se trouvent sous ce rapport dans une position plus désavantageuse que les ministres des terres de la couronne et des travaux publics, à qui il est permis de faire imprimer leurs rapports sous leur propre

contrôle et à mesure qu'ils se rédigent; la suggestion d'un tableanx statistiques au long et les extraits des rapports des Inspecpareil arrangement a été faite à plusieurs reprises par les deux Surintendants; mais il paraît que le contrat qui est fit avec les imprimeurs du Parlement ne permet point que l'ordre de choses actuel soit changé.

# Décision Judiciaire.

Dans une poursuite intentée par les commissaires d'école de Repentigny contre un des contribuables de cette municipalité, l'Hon. Juge Laberge a décidé que le statut 27 Victoria, chapitre 11, qui donne aux commissaires d'école les pouvoirs conférés aux conseils municipaux pour le recouvrement sommaire des cotisations, n'empêchait point de poursuivre comme ci-devant, si on le jugeait préférable. En un mot, le statut de 1863 n'abroge aucun des pouvoirs préexistants, mais en confère seulement de nouveaux..

# Rapport sur l'instruction publique pour 1863.

BUREAU DE L'EDUCATION, Montreal, ce 15 mai, 1864.

Hon. Secrétaire Provincial, Québec.

MONSIEUR,

J'ai l'honneur de vous transmettre mon rapport sur l'état de l'instruction publique dans le Bas-Canada, pour l'année 1863.

Le comité de l'assemblée législative chargé de diriger l'impression des documents publics, ayant décidé de ne publier les dix dernières années, se répartit comme suit :

teurs que tous les trois ans, et cette publication ayant en lieu, il y a deux ans, je ne vous transmets que le résume des statistiques et quelques autres documents, qui font exception à la règle établie par le comité.

Je ne répèterai point les observations que j'ai faites dans tous mes rapports précèdents sur l'insuffisance des sommes affectées à plusieurs branches du service de l'instruction publique, et je me contenteral de renvoyer au dernier, notamment en ce qui concerne la demande que j'ai faite à plusieurs reprises d'une augmentation de la subvention de la Caisse d'Economie des instituteurs: cette demande s'y trouve motivée très-au long. Le petit tableau des affaires de cette institution, donné l'année dernière, se complète comme suit pour l'année courante et confirme les observations dėjà soumises:

3-				
Années.	Nombre d'institu- teurs qui se sont inscrits chaque an- née.	Nombre de pension- naires chaque an- née.	Taux de la pension pour chaque année d'enseignement.	Total des pensions payées.
1857 1858 1859 1860 1861 1862	150 74 18 9 9 10 13	63 91 128 130 160 164 171	\$ cts. 4 00 4 00 4 00 3 00 3 00 1 75 2 25	\$ cts. 886 90 2211 74 3115 36 2821 57 3603 58 2522 09 3237 00

La somme totale du progrès de l'instruction publique, dans les

Tableau du progrès de l'instruction publique dans le Bas-Canada, depuis 1853.

	1853.	1854.	1855.	1856.	1857.	1858.	1859.	1860.	1861.	1862.	1863.	Augmentation sur 1853.	Augmentation sur 1858.	Augmentation sur 1862.
Institutions	2352	2795	2868	2919	2946	2985	3199	3264	3345	3501	3552	1200	567	51
Elèves	108284	119733	127058	143141	148798	156872	168148	172155	180845	188635	193131	84847	36259	4496
Contributions	165848	238032	249136	406764	424208	459396	498436	503859	526219	542728	564810	398962	105414	22082

L'augmentation du nombre des élèves de l'année dernière est moindre que celle des deux années précédentes et n'est guere plus considérable que celle de 1860. L'augmentation annuelle a toujours été, du reste, sujette à des fluctuations auxquelles on ne saurait assigner de cause; excepté, peut-être, les maladies qui sévissent quelquefois sur les enfants en âge de fréquenter les écoles, telles que la scarlatine et la petite vérole La sévérité que le Département a dû montrer à l'égard des diplômes, a aussi empêche l'ouverture de plusieurs nouvelles écoles, et en a même fait fermer quelquesunes; mais il paraîtra évident que la résorme commencée sous ce rapport devait être poursuivie avec vigueur, au risque même de présenter des résultats numériques moins satisfaisants.

Que'ques districts d'inspection ont subi une diminution : ce sont ceux de M. Crépault, inspecteur des comtés de Bellechasse, Montmagny et l'Islet; de M. Maurault, inspecteur des comtés d'Yamaska et Nicolet, et de M. Béland, inspecteur des comtés de la Beauce et de Lotbinière; dans ce dernier district, la diminution n'est pas moins de 699. Le district voisin, celui de M. Juneau, qui comprend les comtés de Lévis et Dorchester, ne présente aucune augmentation. L'augmentation numérique la plus considérable, est celle du district de M. Valade, comprenant les écoles

catholiques de la cité de Montréal et celles des comtés de Jacques Cartier, Hochelaga, Vaudreuil et Soulanges. Ce chiffre, qui était de 17,431 l'année dernière, est, cette année, de 18,498. La plus forte partie de cette augmentation a eu lieu dans les écoles sous contrôle, le chiffre représentant les élèves des écoles indépendantes n'ayant augmenté que de 111.

L'augmentation proportionnelle la plus considérable qui ait eu lieu est celle du district d'inspection de M. Martin, qui comprend le comté de Chicoutini: elle est de 1024 à 1573, c'est-à-dire un peu plus de cinquante pour cent. Vient ensuite celle du district de M. Boivin, qui comprend les comtés de Charlevoix et Saguenay: elle est de 2043 à 2495, c'est-à-dire de près de vingt-cinq

Si l'on ajoute au nombre total des enfants fréquentant les écoles primaires, (lesquels sont presque sans exception au dessons de 16 ans.) celui des élèves au dessous de cet âge qui fréquentent les autres institutions, on aura un total de 184.661. Le chiffre des personnes de cinq à quinze ans, d'après le recensement de 1861, est de 289,429; en ajoutant 15,000 pour les personnes de 15 ans et pour l'augmentation survenue de 1861 à 1863, on aurait 304,429. La proportion du nombre d'enfants de 5 à 16 ans fréquentant les

écoles, en 1863, serait donc de 60.60 pour cent. En 1855, cette proportion n'était que de 47.33 p. c., ce qui donne un progrès de

13.37 p. c. (1)

Mais on doit observer que l'âge de 5 à 16 ans, d'après la loi, r'est que la limite de la population scolaire facultative, et que ce n'est que de 7 à 14 ans que s'établit la rétribution mensuelle, ce qui peut être considéré comme indiquant les limites de la population seolaire obligée. Le chiffre des enfants fréquentant les écoles dans cette limite donnerait une proportion d'au moins 75 pour cent.

La proportion du chiffre total des élèves, 193,131, donne sur la population totale du dernier recensement, en y ajoutant 44,000 pour l'angmentation survenue depuis, savoir : sur 1,156,000 de popula-

tion 16.07 p. c.

Le nombre des écoles primaires et de leurs élèves sous le rapport de leur régie, se répartit comme suit : écoles en opération sous le contrôle des commissaires, 2762, ayant 131,641 élèves ; 50

écoles sous le contrôle de syndics dissidents catholiques, ayant 1874 élèves; 123 écoles dissidentes protestantes, ayant 4263 élèves, et 350 écoles indépendantes, ayant 23,812 élèves.

Les écoles primaires se répartissent, de plus, comme suit: 4 écoles modèles annexes des écoles normales, ayant 759 élèves; 291 écoles primaires supérieures, ayant 19,276 élèves, et 3030 écoles élémentaires, ayant 142,314 élèves.

Le tableau snivant de l'augmentation des cotisations, depuis les 7 dernières années, montre un progrès soutenu. L'augmentation de l'année 1863 est, comme on voit, aussi considérable que celle de l'année précèdente: elle porte exclusivement sur les rétributions mensuelles. J'ai déjà fait observer que cet état n'est que celui des sommes imposées et qu'il reste tonjours des arrérages en partie compensés, cependant, par les arrérages prelevès de l'année précèdente.

Tableau des cotisations imposées annuellement, depuis l'année 1856.

	1856.		56. 1857.		1858.		1859.		1860.		1861.		1862.		1863.	
Cotisation pour égaler la subvention Cotisation an delà de la subvention Rètribution mensuelle Cotisation pour construction d'édifices.  Total	113,884 93,897 173,488 25,493	90 98 80	113,887 78,791 208,602 22,928	08 17 37 63	115,185 88,372 231,192 24,646	69 65 65 22	115,792 109,151 251,408 22,083	51 96 44 57	114,424 123,939 249,717 15,778	76 64 7 10 3 23	130,560 264,689 17,000	29 92 11 00	110,966 134,033 281,930 15,798	75 15 23 84	110.534 134,888 307,635 11,749	25 50 14 76

Le tableau suivant du progrès fait dans le nombre d'élèves apprenant chacune des branches de l'instruction primaire, prouve le même progrès que les années précédentes.

Tableau comparé du nombre d'enfants apprenant chaque branche de l'enseignement, depuis 1853.

-	1853.	1854.	1855.	1856.	1857.	1858.	1859.	1860.	1861.	1862.	1863.	Aug- menta- tion sur 1853.	Aug- menta- tion sur 1858.	Aug- menta- tion sur 1862.
Elèves lisant bien	27367	32861	43407	46940	48833	52099	64362	67753	75236	77108	77676	50309	25577	568
Elèves écrivant	50072	47014	58033	60086	61943	65404	80152	81244	87115	92572	97086	47014	31682	4514
Apprenant l'arithmé- tique simple	18281	22897	30631	48359	52845	55847	63514	63341	69519	74518	75719	57438	19872	1201
Apprenant l'arithmé- tique composée	12428	18073	22586	23431	26643	28196	30919	31758	41812	44357	45727	33299	17534	1370
Apprenant la tenue des livres		<b>7</b> 99	1976	5012	5500	6689	7135	7319	9347	9614	9630	9630	2941	16
Apprenant la géogra- phie	12185	13826	17700	30134	33606	37847	45393	49462	55071	56392	60585	48400	22738	4193
Apprenant l'histoire.	6738	11486	15520	17580	26147	42316	45997	46324	51095	54461	59024	52286	16718	4563
Apprenant la gram- maire française	15353	<b>17</b> 852	23260	29328	39067	43307	53452	54214	60426	61314	63913	58560	20606	2599
Apprenant la gram- maire anglaise	7066	7097	9004	11824	12074	15348	19773	25073	27904	28462	27358	20292	12010	
Apprenant l'analyse grammaticale	4412	9283	16439	26310	34064	40733	44466	46872	49460	50893	52244	47832	11511	1351

<sup>(1)</sup> Le chiffre du recensement sait en vertu de la 71e clause du chap. 15 des Statuts Refondus, donne un chiffre beaucoup moindre; mais, comme ce recensement n'est point sait dans un certain nombre de municipalités et que, dans beaucoup d'autres, j'ai lieu de le considérer comme très-inexact, je prends celui du recensement décennal.

On remarquera que quelques branches sont rendues maintenant à un point qui ne laisse presque plus à désirer autre chose que le progrès naturel par l'augmentation du nombre des écoles et de leurs élèves. Ainsi, 63,913 élèves apprennent la grammaire française ce nombre approche de celui des élèves lisant couramment; 60,585 apprennent la géographie; 59,024 apprennent l'histoire; 75,719, l'arithmétique simple, ct 45,727, l'arithmétique composée.

Tandis qu'il y a encore, en 1863, une augmentation de 2599 dans le nombre des élèves qui apprennent la grammaire française, il y a, au contraire, une diminution de 1104 dans le nombre des élèves qui apprennent la grammaire anglaise. Comme il est certain que l'étude de la langue anglaise fait du progrès dans les écoles françaises, ce fait vient à l'appui de l'observation souvent faite par plusieurs inspécteurs dans leurs rapports: que, dans beauconp d'écoles anglaises, l'étude de la grammaire est négligée.

Parmi les documents annexés à ce rapport, se trouvent, comme à l'ordinaire, les comptes-rendus de l'année scolaire dernière dans les écoles normales, par MM. les directeurs de ses institutions. Ces documents cortiennent des renseignements favorables sur les résultats de l'œuvre importante de l'instruction normale, et l'on ne verra pas sans intérêt la vive sollicitude que montrent les directeurs pour les succès des élèves qu'ils ont formés à l'enseignement. Ils visitent leurs écoles et entretiennent des rapports constants avec eux, et ils prennent aussi une part active aux conférences qui se tiennent trois fois l'année aux écoles Jacques-Cartier et Laval, et annuellement à l'école McGill, non-seulement pour les anciens élèves, mais encore pour tous les instituteurs munis de diplôme qui veulent s'y joindre.

Le tableau suivant des admissions aux écoles normales, depuis leur fondation, fait voir que l'année, terminée en juillet dernier, a réuni le nombre d'élèves le plus élevé que puissent attendre ces institutions dans les édifices qui leur sont actuellement destinés, au moins en ce qui concerne les écoles Jacques Cartier et Laval.

TABLEAU du nombre d'élèves qui ont frequenté les écoles normales.

	Ecole Jacques- Cartier.		cole cGill		Ecol	e La	al	lèves- irs.	léves-	Total.
Années scolaires.	Elèves- instituteurs.	Eleves-	Elèves- institutrices.		Elèves- instituteurs. Elèves- institutrices.		Total	Nombre d'élèves- instituteurs.	Nombre d'élèves- institutrices.	GRAND TO
lère session,	18	5	25	30	22		22	45	25	70
1857 et 1858	46	7	63	70	36	40	76	89	103	192
1858 et 1859	59	7	76	83	34	52	86	91	128	219
1859 et 1860	53	9	72	81	40	54	94	102	126	228
1860 et 1861	.52	5	56	61	41	53	94	98	109	207
1861 et 1862	41	10	58	68	39	52	91	90	110	200
1862 et 1863	57	8	72	80	39	52	91	104	124	228
				-						1344

Le tableau suivant des diplômes octroyés indique que, malgré la sévérité des examens, une très-foite proportion des élèves qui ont étudié dans ces écoles y a obtenu cette prenve de succès et a été mise en état de se livier à l'enseignement avec avantage pour la société.

Drplômes accordés aux élèves des écoles normales, depuis l'établissement de ces institutions.

	Jacques Cartier.	N	IcGi	11.	1	Laval		ituteurs	tutrices	
Genre de diplômes accordés.	Elèves- insti- tuteurs.	Elèves-instituteurs.	Elèves-institutrices.	Total	Elèves-instituteurs.	Elèves-institutrices.	Total	Nombre d'élèves-instituteurs	Nombre d'élèves-institutrices	GRAND TOTAL.
Académie	8	1		1	13		13	22		22
Ecole modèle	57	6	82	88	13	68	121	116	150	266
Ecole élémentaire	70	24	159	183	17	62	79	111	221	332
		-		_	-					
Total	135	31	241	272	43	130	213	249	371	620

Ces chiffres donnent plus que le nombre d'élèves sortis des trois écoles normales avec un diplôme, plusieurs ayant obtenu successivement des diplômes pour chaque degré. Le nombre total des élèves gradués est comme suit:

A	l'école	Jacques-Cartier,	97
		Laval,	
A	l'école	McGil!,	195
			485

La presque totalité des élèves sortis des écoles normales avec un diplôme jusqu'ici s'est livrée à l'enseignement, et la grande majorité de ceux qui ont enseigné pendant les trois années prescrites par les conditions d'admission, a continué à l'expiration de ce terme. Si les traitements des instituteurs étaient plus élevés, il n'y a aucun doute que tous les élèves sortis des écoles normales adopteraient définitivement la carrière de l'enseignement. Malheureusement, comme j'ai eu occasion de le faire observer, il se fait peu de progrès de ce côté. Les statistiques de cette année ne font voir qu'une bien faible augmentation dans les salaires des instituteurs et présentent même une diminution dans ceux des institutrices.

Les nouveaux programmes adoptés par le Conseil de l'Instruction publique n'ont pas empêché un très-giand nombre de candidats de se présenter à l'examen, et les examinateurs ont trouvé qu'un bien grand progrès dans l'apttiude et les connaissances de ceux qui se présentaient avait été le résultat de la mise en vigueur des nouveaux règlements.

En vertu de ces règlements, M. Delagrave, membre du Conseil de l'Instruction publique, a visité les bureaux d'examinateurs des comtés de Gaspé et de Bonaventure, et j'ai visité ceux de Kamouraska et de Rimouski. Des rapports détaillés sur les résultats de cette inspection ont été soumis au Conseil de l'Instruction publique, et les observations qu'ils contenaient ont été communiquées aux bureaux respectivement. D'autres bureaux seront visités dans le cours de cette année.

Le résume des notes d'examens prises dans ces divers bureaux, indique que, jusqu'ici, ce sont l'histoire sainte, la géographie et l'histoire du Canada qui ont présenté le plus de difficultés. Quelques candidats s'étaient soumis d'eux-mêmes à l'examen sur des matières qui n'étaient point de rigueur ponr obtenir le diplôme d'écoles élémentaires; et le résultat avait été aussi satisfaisant qu'honorable pour eux. Si quelques dictées m'ont paru faibles, l'ensemble fait voir un progrès notable dans l'orthographe et la calligraphie: je puis même dire que l'examen que j'ai pu faire, moi-même, de ces dictées conservées dans chaque bureau, m'a donné l'idée d'un état de choses en général plus satisfaisant qu'on es se p'aît à le représenter. Les nombreuses écoles que j'ai aussi visitées, dans ce voyage, m'ont laissé la même impression. J'ai même trouvé dans les dictées conservées au bureau de Kamou-

raska une dizaine de copies excellentes et d'une très-belle écriture; quatre d'entre elles étaient même sans la plus légère faute : ce sont celles de Miles Angèle Delisle, Artémise Bart, Olive Du-mont et Virginie Lebel, qui, de plus, ont obtenu le No. 1 sur toutes les matières d'examen sans exception.

Je reproduis ici le résumé des notes d'examen pour les bureaux de Kamoura-ka et de Rimouski, lequel prouve l'état relatif de l'instruction sur chaque branche exigée. Le No. 1 équivaut à trèsbien, le No. 2, à bien et le No. 3, à insuffisant. Le nombre de notes de chaque degré inscrites pour chaque matière est figuré par le tableau suivant.

T		T.7		
в	TIRE ATT	DE K	AMOI	URASKA.

Matières.	No. 1.	No. 2.	No. 3.
Lecture française	28	2	0
Lecture anglaise	2	0	0
Dictée française	18	12	4
Dictée anglaise	2	0	0
Lecture française raisonnée	20	5	1
Lecture anglaise raisonnée	2	0	0
Ecriture	21	9	3
Grammaire française	23	6	0
Grammaire anglaise	2	0	0
Géographie	20	7	0
Tenue des Livres	1	0	0
Histoire Sainte	17	9	4
Histoire du Canada	13	11	5
Arithmétique	12	16	1
Pédagogie	2	0	0

BUREAU DE RIMOUSKI.

Matières.	No. 1.	No. 2.	No. 3.
Lecture française. Lecture anglaise Dictée française Lecture française raisonnée Ecriture Grammaire française. Grammaire anglaise Géographie	12 2 2 12 5 7 1	0 0 10 0 9 5	0 0 1 0 0 0 0
Histoire Sainte	10 4 11 3	2 8 2 10	1 1 1 0

Le tableau suivant contient le résumé des tableaux statistiques annuels que doit transmettre chaque bureau d'examinateurs': il constate le nombre de jours qu'ont duré les examens, le nombre de candidats examinés, le nombre moyen d'instituteurs examinés par jour, le nombre de diplômes octroyés, etc., et peut, jusqu'à un certain point, faire juger du degré de sévérité montré par chaque bureau.

SOMMAIRE STATISTIQUE ANNUEL DES BUREAUX D'EXAMINATEURS DU BAS-CANADA, ANNÉE 1863.

Bureau de	Nombre de jours qu'ont duré les séances.	Nombre de candidats examinés.	Nombre moyen d'instituteurs exa- minés par jour.		Nombre de diplômes, octroyés pour acadé- mies, 1ère classe.		Pour académies, 2ème classe.		lere classe.	Pour écoles modèles, 2ème classe.		Pour écoles élémen- taires, lère classe.		Pour écoles élémen- taires, 2ème classe.		Nombre de candi- dats admis, et degré des diplômes.			II.	andidats rejetés.
				Insts.	Instees.	Insts.	Instees.	Insts.	Instees.	Insts.	Instees.	Insts.	Instees.	Insts.	Instees.	Académies.	Ecoles modèles.	Ecoles élé- mentaires.	GRAND TOTAL.	Nombre de candidats
Montréal, (cathol.) Id. (prot.). Québec (cathol.). Id. (prot.). Trois-Rivières Sherbrooke Kamouraska Gaspé Stanstead. Outaouais Beauce Chicoutimi Rimonski Bonaventure. Pontiac. Richmond Bedford (cathol.). Id. (protest.)	6 5 7 5 4 4 4 4 3 3 4 4 4 4 4 3 3 6 6	193 90 56 18 60 38 25 12 36 16 13 7 19 17 20 46 14 153	27.4 15. 11.1 2.4 12. 9.2 6.1 6. 9. 4. 4.1 2.1 4.3 4.1 5. 11.2 25.3	2		3		6 6 8 2 2	2 2 1	1	1	11 11 2 3 1 2  2  8 8 4 4 1 18	101 17 2 22 12 13 3 5 26 5 2 1 1 10 12 77	1 8 3 2 2  4 7 5 1  1 3 8 3 3 	50 31 16 3 11 10 3 2 23 6 6 6  9 2 19 1 15 11	5	7 8 1 5 3 4	163 67 23 10 34 26 16 9 35 15 13 5 14 20 36 14 152	170 777 24 15 377 35 16 9 35 15 13 5 12 14 20 36 14 152	23 13 32 3 23 3 9 3 1 1 0 2 7 7 3 0 10 (1)
Total	79	833	$165\frac{179}{420}$	4		3		17	6	4	1	71	293	54	246	7	28	664	699	134

Depuis la publication de mon dernier rapport, l'examen sur la pédagogie, qui n'était que facultatif est devenu de rigueur pour les trois espèces de diplômes, et l'examen sur l'agriculture est anssi devenu exigible pour les diplômes d'académies et d'écoles modèles ou écoles primaires supérieures. Le règlement portait que cette partie des programmes ne serait en force qu'après la publication de manuels qui rendissent l'étude de ces matières plus facile; et des manuels, publiés par M. l'abbé Langevin, ayant été

approuvés par le conseil de l'instruction publique, la condition s'est trouvé accomplie.

Il semble que, d'un cô.e, tout ce que l'on exige pour l'obtention du diplôme, et, de l'autre, l'obligation absolue de l'obtenir, devrait protéger les instituteurs contre la concurrence illimitée que les moins capables d'entre eux font aux plus capables, et par là faire élever la moyenne des traitements.

Le nombre d'instituteurs et d'institutrices laïques non munis de diplômes, qui ont été employés, dans le cours de l'année, dans les écoles placées sous le contrôle des commissaires ou sous celui des

<sup>(!)</sup> Le rapport pour ce bureau n'a pas été reçu.

syndics, n'est que de 41 et, dans tous ces cas, le paiement de la subvention a été suspendu. La balance du chiffre des instituteurs et des institutrices non munis de diplômes, qui figure dans le grand tableau synoptique, se compose soit d'assistants, soit d'ecclésiastiques ou de membres de communautés enseignants, que la loi

exempte de cette obligation.

La création de la caisse d'Economie, celle des écoles normales, des conférences d'instituteurs et du Journal de l'Instruction Publique étaient toutes propres à améliorer la position et l'efficacité du corps euseignant. Il serait important d'y ajouter la création de bibliothèques scolaires, au moins dans les écoles modèles. Le gouvernement en France, persuadé qu'une grande partie de l'instruction donnée dans les écoles devient inutile par le manque de livres, a affecté derniérement des sommes considérables pour cet objet. Le nombre actuel des bibliothéques de paroisse dans le Bas-Canada n'est que de 284, et le nombre total de volumes, de 196,704. C'est cependant, sur l'année derniére, une augmentation de 25 bibliothèques et de 3944 volumes.

Je suis heureux de pouvoir dire que, l'année dernière comme l'année précédente, les recettes et les dépenses du Journal de l'Instruction Publique et du Lower Canada Journal of Education se sont fait équilibre, et qu'il y a eu même u le petite balance, laquelle ira à diminuer le découvert des années précédentes. Ce découvert, qui était de \$1918.98 au 31 de décembre, 1861, n'était plus que de \$1491.04 au 31 décembre dernier. Si l'on fait attention que ce découvert n'égale pas la subvention entière d'une année, et que, répartis en les sept années de l'existence des deux journaux, il ne donne, par année, qu'un chiffre de \$213, c'est-à-dire 7.05 par cent par année de plus que la subvention du gouvernement, qui est de \$1600, on verra que cette circonstance quoique regrettable, est cependant peu étonnante, si l'on considère surtont qu'une subvention du même montant est allouée au département de l'instruction publique du Haut-Canada, pour la publication d'un seul journal.

Le développement de notre système d'instruction publique continue de faire établir de nouvelles municipalités scolaires.

Ce qui suit est un tableau des nouvelles municipalités formées depuis 1857, soit par l'érection de nouveaux établissements en municipalités scolaires, soit par la division d'anciennes municipalités. Il est à remarquer que peu des nouvelles municipalités sont en état de fournir un rapport d'école l'année même de leur établissement. Il leur faut d'abord le temps de s'organiser et d'imposer des cotisations, etc. En général, les nouvelles municipalités, proportion gardée de leurs ressources, montrent autunt et, souvent même, plus de zèle que les anciennes pour tout ce qui concerne l'établissement des écoles, l'imposition des cotisations et la rétribution des instituteurs.

Tableau des municipalités érigées depuis 1857.

Municipalités formées dans de nouveaux établissements.	Municipalités formées par la di- vision d'anciennes municipalités.
1857 6 (1)	1857 4
( )	1858 3
1859 9	1859 1
1860 5	1860
1861	1861 8
1862 15	1862
1863 7	1863 20
_	
66	66 + 58 = 124

J'ai indiqué, dans mes rapports précédents, quelles étaient les mesures à prendre pour perfectionner notre système d'instruction publique; et j'ajonterai encore, comme je l'ai déjà fait, que, si importantes que soient quelques-unes des mesures suggérées et qui sont encore sous la considération du gouvernement, notamment celles qui sont exposées dans mon rapport sur l'inspection des écoles, beaucoup dépend aussi de l'action de l'opinion publique sur les autorités locales, entre les mains desquelles la loi a mis une si grande part d'initiative et de responsabilité. La tâche la plus difficile est celle qui consiste à diriger ces autorités sans toutefois empiéter sur leurs pouvoirs et sans porter le découragement chez

beaucoup de commissaires et de fonctionnaires qui luttent enxmemes avec courage contre les obstacles et ne penvent obtenir tout ce qui serait à désirer dans l'intérêt du développement de l'instruction publique. En cela, si le département peut paraître à quelques-uns manquer d'énergie et de courage, il est bon de leur rappeler qu'une conduite différente aurait pu, dans bien des circonstances, compromettre des résultats qui, tout faibles qu'ils puissent paraître, n'ont été obtenus cependant qu'avec beauconp de difficulté.

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre tres-obéissant serviteur,

P. J. O. CHAUVEAU,

Surintendant de l'Education.

# Extraits des rapports de MM, les Inspecteurs d'Ecole, pour les années 1861 et 1862.

Extraits des Rapports de M. l'Inspecteur Bardy, pour l'année 1861.

Second rapport.

(Suite.)

COMTÉ DE QUÉBEC.

- 24. Beauport.—Il y a 5 écoles qui fonctionnent bien dans cette municipalité. Mlle Turgeon, au No. 3, a 100 élèves. La grammaire, l'analyse, la composition, la géographie, l'arithmétique, la tenue des livres, entre autres matières, y sont enseignées avec succès: 15 enfants apprennent l'anglais. Au No. 2, Mlle McQuillan instruit 60 petites filles; il y a progrès apparents dans la grammaire, l'arithmétique et l'anglais. M. Pâquet, à l'école de l'arrondissement No. 1, a 74 petits garçons sous ses soins, dont un grand nombre apprend avec avantage la grammaire, l'analyse, la composition, les régles de l'arithmétique, la tenue des livres: 15 enfants y apprennent l'anglais. L'école tenue par Mlle. Vallée, au No. 5, réunit 116 élèves qui, pour la plupart, font des progrès. Cette respectable institutrice enseigne avec succès les règles, la grammaire, la composition, l'analyse, et aussi l'anglais à une vingtaine d'enfants.
- 25. St. Michel de Beauport a au-dessus de 80 enfants qui fréquentent son école; mais ils ne sont encore guère avancés. On leur enseigne particulièrement la lecture, l'écriture, les premières règles de l'arithmétique et un peu de grammaire.
- 26. Charlesbourg possède 5 écoles sous contrôle, dont 3 fonctionnent assez bien, parce que les enfants y sont assidus et que les institutrices y déploient plus de zéle. L'institutrice du No. 4, Mlle Stuart, a réformé complètement l'école de cet arrondissement, dont les enfants avaient été fort négligés. J'ai été agréablement surpris d'y trouver, à ma dernière visite, un bon nombre de ses jeunes élèves exercés avec succès sur la grammaire, la composition et les règles. L'école modèle du No. 1, tenue par Mlle Vallée, fonctionne assez bien, eu égard aux talents des enfants. La grammaire et la composition, l'analyse, l'arithmétique, le mesurage, le dessin linéaire y sont enseignés avec soin. 18 enfants apprennent l'anglais et 7 le traduisent. Le No. 2 a une école indépendante avec 81 enfants, jeunes et peu avancés.

Mlle Clément tient, au No. 3, une école élémentaire, et comme toujours avec application et succès: 66 enfants fréquen-

tent cette école.

27. St. Ambroise.—Les écoles de cette municipalité prospèrent évidemment sous l'active direction de M. le curé. Les commissaires ont établi une nouvelle école dans le rang dit St. Ignace, où il y a plus de 50 enfants.

28. Ancienne-Lorette. — La meilleure école de cette municipalité est celle du No. 4, tenue par M. Hamel, dont les élèves font beauconp de progrès. Celles des Nos. 1 et 9 opèrent assez bien; et j'espère que les trois autres sauront m'offrir tout le succès que

j'ai droit d'en attendre.

Les commissaires de cette municipalité sont sur le point d'ériger une maison d'école au centre du 6e arrondissement. Le besoin de cette nouvelle maison se faisait depuis longtemps sentir; et je vois avec plaisir que les contribuables se mettent tont de bon à l'œuvre, malgré l'opposition de plusieurs qui voudraient bâtir sur l'ancien site, au désavantage d'un grand nombre d'enfants qui seraient privés de fréquenter l'ècole, vu leur extrême éloignement et leur pauvreté.

<sup>(1)</sup> Ce tableau n'a pas été fait de la même manière que celui de l'année précédente. Les chiffres étaient, dans une colonne, ceux de toutes les nouvelles municipalités érigées, dans l'autre, ceux des anciennes municipalités divisées: la même municipalité divisée s'y trouvait portée dans les deux colonnes: c'est le contraire dans le tableau ci-dessus.

- 29. Stoneham n'a qu'une école protestante qui ne progresse pas autant que je le désirerais.
- 30. St. Dunstan. Des deux ecoles de cette municipalité, l'école protestante fait assez de progrés, et les enfants, généralement, sont assez assidus et doués de talents. Je regrette de ne pouvoir parler avec avantage de l'autre école, qui change trop souvent d'instituteurs. Les syndics et les contribuables ne s'accordent presque jamais entre eux lorsqu'il s'agit d'en faire le choix. L'école est souvent fermée et les enfants restent ignorants.
- 31. Ste. Foye.—L'école modèle tonue dans cette municipalité, par M. Létourneau, fonctionne bien, et les enfants apprennent pour la plupart la grammaire, l'analyse, la composition. Plusicurs ont vu toute l'arithmétique, la tenuc des livres, l'usage des globes. 25 apprennent l'anglais.
- 32. St. Colomban.—Les commissaires de cette municipalité ont fait beaucoup d'améliorations aux maisons d'école de leurs trois arrondissements. Les écoles fonctionnent bien.
- 33. St. Roch et Banlieue.—Dans cette municipalité scolaire, les Sœurs de la congrégation Notre-Dame ont ouvert, à St. Sanveur, deux classes nouvelles, fréquentées par 226 élèves. St l'on ajoute à ce nombre celui fourni par les quatre autres ci-devant établies, on aura un total de 441 petites filles. Pour les garçons, l'on a anssi, tout dernièrement, établi à St. Sauveur 4 classes, y compris nue école modéle tenue par M. Plante, instituteur formé à l'école normale Laval. Le nombre d'élèves qui les fréquentent s'élève à 301. Dans cette localité, les commissaires d'école, remplis de zèle, secondent énergiquement les efforts louables du révérend Père Durocher, supérieur des Péres Oblats, et qui a réussi à faire ériger une bonne et spacieuse maison d'école en briques, occupée temporairement par les classes des Sœurs, et qui, plus tard, doit être mise à l'usage des Frères pour l'éducation des garçons, aussitôt qu'une nouvelle maison qu'on se propose de construire au plus tôt, sera prête à recevoir les petites filles des Sœurs. Les commissaires on enfin ouvert une antre école dans le village de St. Charles, près du pont Dorchester, où vont s'instruire 124 enfants dans les deux langues.

### CITÉ DE QUÉBEC.

34. Ecole des Frères de la Doctrine Chrétienne et des Religicuses sous le contrôle des commissares d'école.—Il suffira de donner le nombre des enfants qui fréquentent ces diverses institutions si précieuses pour ne pas répéter les éloges trés-mérités que j'ai dû en faire dans mes rapports précédents. Plus de 1,500 petits garçons sont instruits chez les Frères, outre 325 de leurs classes qui ne sont pas sous contrôle. Les Sœurs instruisent près de 1,200 filles.

M. Dugal, au faubourg St. Jean, et M. Dion, au faubourg St. Roch, tiennent, chacun sur un bon pied, une école elémentaire fréquentée par un grand nombre de petits garçons. Ces deux instituteurs font beaucoup de bien dans leurs localnés respectives. Ils sont trésattentifs à remplir leurs devoirs, et ce à la satisfaction générale.

# DES ÉCOLES INDÉPENDANTES.

Parmi les nombreuses écoles indépendantes de la cité, je ne mentionnerai que les académies tenues par M. Sweeney, à la Haute-Ville, par M. Lafrance, au faubourg St. Jean, et par M. Gauvin, à St. Roch, sous les auspices de M. l'Inspecteur Junean. On s'applique principalement, dans ces bonnes écoles, à donner une instruction commerciale, si avantageuse aux nombreux enfants de la cité, et j'ai la satisfaction, lorsque j'en fais la visite, d'admirer les progrès qui s'y opérent.

Le nombre d'écoles indépendantes catholiques élémentaires, dans les deux langues, augmente considérablement tous les ans. D'où il faut conclure que les bienfaits de l'instruction primaire et supérieure sont de plus en plus appréciés par la population catholique de Québec.

# Extraits des rapports pour l'année 1862.

Dans le premier rapport de 1862, M. Bardy se plaint de la disposition de plusieurs commissaires d'école à n'accorder que de faibles salaires aux instituteurs qu'ils emploient; et, dans quelques localités, les engagements se font au rabais.

M. Bardy fait remarquer que, dans les localités habitées par une population irlandaise, c'est le systéme de contributions volontaires qui prévaut. Ce système, comme l'a prouvé vingt fois l'expérience, est sujet à de nombreuse difficultés et ne saurait être recommande nulle part. De fait, il est impossible de maintenir sur un pied ferme et prospère une institution quelconque, lorsqu'il faut dépendre exclusivement pour son soutien de la volonté de celui-ci

et de celui-là. "Si le mode de cotisation régulière, ajoute M. Bardy, était en vigueur partout, s'il était strictement et invariablement obligatoire partout, je pense sincérement que tout itait bien et qu'un grand nombre de difficultés ne se feraient plus ressentir

comme par le passé."

"Ne serait-îl pas à désirer anssí que les commissaires prissent connaissance de toutes les circulaires qui viennent du Département de l'Instruction Publique, et que les secrétaires-trésoriers se fissent un scrupuleux devoir de les leur lire et de les leur expliquer en assemblée convoquée à cet effet? Ne serait-il pas en même temps important que tons ceux qui sont chargés d'enseigner, reçussent le Journal de l'Instruction Publique, publication indispensable à toute personne qui s'occupe d'éducation? Il faudrait aussi que les commissaires et les syndies d'école, à qui cette feuille est adressée gratuitement, en prissent connaissance attentivement. En agissant ainsi, ils seraient mieux renseignés sur les devoirs qu'ils ont à remplir."

Dans le second rapport de cette année, M. Bardy fait les plus grands éloges des diverses institutions d'éducation que renferme la cité de Québec. Il fait mention, en outre, de la formation d'une école anglaise divisée en trois classes, établie dernièrement par les soins actifs et les sacrifices du Rèv. M. Auclair, curé de Québec, et du Rèv. M. McGauran, chapelain de l'égise St. Patrice. Cette école déjà fréquentée par plus de 100 èlèves, est confice à trois Fréres des Ecoles Chrétiennes, et M. Bardy det avoir raison de croire qu'elle ne sera en rien inférieure aux meilleures écoles protestan-

tes de la cité.

Extrait du rapport du Rév. M. Plees, pour l'année 1861.

# CITÉ DE QUÉBEC, (PROTESTANTS.)

J'ai l'honneur de vous faire rapport du résultat des examens que j'ai fait subir récemment dans les écoles placées sous ma surveillance, et j'éprouve un v'f plaisir de pouvoir constater les progrés plus ou moins rapides qui ont été faits dans chacune d'elles.

1. St. Louis No. 1.—Cette école est sous la direction de M. R. C. Geggie. Plusieurs des élèves les plus avancés de cette école l'ont quittée depnis ma derniére visite, les uns pour aller suivre les classes du lycée, (high school) les autres pour se livrer au commetce, etc. Parmi les élèves restants, plusieurs l'ont fréquentée irrégulièrement, et leurs progrès, conséquemment, ont été faibles. Les progrès obtenus par les élèves assidus font également honneur à eux et à leur maître. On a répondu avec facilité surtout aux questions sur le calcul, la géographie et l'histoire sainte; plusieurs problèmes d'arithmétique ont été résolus habilement et sans hésitation. J'ai vu, en outre, une composition en anglais tout à fait remarquable.

J'ai distribué plusieurs récompenses.

2. Ecole des filles, Quartier St. Louis.—Cette école est tenne par Mlle Geggie, et les progrès, depuis le dernier examen, sont remarquables. Les élèves les plus âgés ont parfaitement bien répondu aux questions qui leur ont été faites sur la géographie, la grammaire anglaise et l'histoire sainte. Une composition donnée à la dictée à été rapportée, par un élève, sans une seule faute, et par les autres, avec pen de fautes. Les progrès en écriture, arithmétique et épellation n'étaient pas aussi bons. On commence à enseigner le français dans cette école et déjà avec quelque succés. J'ai remarqué avec chagrin que les élèves assistent irrégulièrement à cette école.

J'ai distribué plusieurs prix.

3. St. Roch No. 1.—Cette école, dirigée par Madame McCord, est sur un excellent pied et est fréquentée par une moyenne de 30 enfants des deux sexes. J'ai été trés-satisfait des résultats obtenus sur les matières suivantes : la lecture, l'orthographe, l'écriture, la géographie et l'histoire sainte. Il est à espérer que les progrès, a ma prochaine visite, seront meilleurs sur les autres matières enseignées.

J'ai donné des récompenses.

4. St. Roch No. 2.—Cette école est confiée à Madame veuve McLean, aidée de ses deux filles. Après avoir fait subir aux éléves un examen sur toutes les matières enseignées. j'ai été satisfait des résultats, en général, et surtout sur la géographie, l'histoire sainte et celle d'Angleterre. Les progrés étaient faibles sur la grammaire française et anglaise et l'écriture.

J'ai distribué des récompenses.

5. Quartier Champlain.—M. et Madame Lloyd dirigent cette école. Il y avait, le jour de l'examen, 52 élèves des deux sexes.

Résultats très-satisfaisants sur presque toutes les matières et surtout en géographie. Les réponses des élèves font également honneur à eux et au système de leurs maîtres.

J'ai donné des récompenses,

On a posé les fondations d'une maison d'école qui sera plus commode et plus spacieuse que celle d'aujourd'hui, et qui sera prête probablement au commencement du printemps paochain.

6. Dissidents de Ste. Foy et Banlieue. - C'est M. John Purdie qui est chargé de la direction de cette école. Résultats beaucoup plus satisfaisants qu'aux exameus précédents. J'ai été pleinement satisfait sur toutes les matières, excepté sur les dictées et les compositions qui n'étaient que passables. Les échantillons d'ouvrages à l'aiguille qui m'ont été montrés,

font beaucoup d'honneur à l'habileté de Madame Purdie ainsi qu'à

ses jeunes élèves.

Ma visite s'est terminée par le chant d'une hymne et la distribution de plusieurs prix.

- 7. Dissidents de St. Roch.—Mile Gillespie, à qui est confiée cette école, s'acquitte de ses devoirs avec soin. Résultats satisfaisants sur toutes les matières, moins l'orthographe et l'arithmétique, sur lesquelles les éleves n'ont pas répondu comme je l'aurais
- 8. Dissidents de St. Colomban de Sillery.- Cette école est dirigée par Mile Sturrock. Résultats satisfaisants sur toutes les matières en général, et progrès marquants depuis le dernier examen.

Les syndies de cette école se proposent de bâtir une maison convenable, et j'ai l'espoir de ponvoir constater, dans mon prochain rapport, qu'ils ont réellement fait quelque chose pour remplir un but aussi louable.

# Extraits des rapports de 1862.

Il v a eu progrès dans le district d'Inspection de M. Plees, qui comprend les écoles protestantes de la Cité de Québec, celles de la

Banliene, de Ste. Foye et de Sillcry, en tout 10 écoles.

Ces 10 écoles sont fiéquentées par 274 garçons et 221 filles, ou 495 élèves des deux sexes. Sur ce nombre, 153 sont dans l'alphabet; 148 lisent couramment; 194 lisent bien; 403 écrivent; 193 apprennent l'arithmètique simple; 109 l'arithmètique com-posée; 299 l'arithmétique mentale; 124 apprennent l'arithmétique dans toutes ses parties; 16 la tenue des livres; 372 l'orthographe; 185 la géographie; 25 apprennent la grammaire française; 198 la grammaire anglaise; 151 l'analyse grammaticale; 47 le style épisto aire ; 6 les mathématiques ; 11 l'arpentage ; 16 le dessin linéaire; 70 le dessin de paysages; 183 la musique vocale; 22 le tracé des cartes; 2 le latin; 85 l'histoire; 13 l'astronomie; 36 la philosophie naturelle, et 169 étudient la littérature anglaise.

Extrait du rapport de M. l'inspecteur P. Hubert, pour l'année 1861.

COMTÉS DE ST. MAURICE, MASKINONGÉ ET CHAMPLAIN.

Nos écoles vont généralement assez bien, et j'ai lieu d'être suffisamment satisfait de l'administration de la plupart des commissaires.

Les contributions locales s'augmentent d'une manière sensible; presque partout elles doublent le montant de la subvention légis-

Ne se fiant plus sur l'aide du département pour la construction ou la réparation des maisons d'école, l'on a pris la résolution de ne plus compter que sur les ressources locales, et l'on s'est mis à l'œuvre.

On a fait une attention particulière dans le choix des instituteurs et des institutrices, et l'on s'est bien donné de garde d'en engager qui ne fussent pas munis de diplôme. Le refus de la subvention dont vous aviez menacé certaines municipalités a produit l'effet désiré.

Depuis ma visite générale, commencée en février et terminée en juin dernier, il s'est forme quelques municipalités scolaires nouvelles; j'aurai occasion d'en parler dans mon prochain rapport, devant les visiter cet hiver.

Je n'entrerai pas dans le détail des incidents de chaque municipalité visitee, vous ayant fait rapport de temps à autre des faits

importants à mesure qu'ils se sont présentes.

J'ai rencontré, dans quelques localités, de l'obstination à vouloir se soustraire aux prescriptions de la loi et aux réglements du departement, principalement quant au mode de partager les deniers d'école entre les arrondissements, et quant à celui prescrit pour

l'imposition des cotisations; mais l'intervention de votre autorité a prévalu dans tous les cas. Il en a été de même lorsqu'il s'est agi de mettre un terme à la négligence de certains corps de commissaires pour réparer des maisons d'école devenu inhabitables. cas se sont rencontrés rarement.

Dans le courant de cette dernière année, j'ai eu à reviser et rectifier les comptes et procédés de quelques secrétaires-trésoriers, pour surcharges et omissions; à faire plusieurs enquêtes sur des difficultés soulevées pour le site de maisons d'école, pour des plaintes portées par ou contre des instituteurs et des institutrices; les choses se sont passées sans tumulte, et, sauf le cas de la Banlieue des Trois-Rivieres, l'on a montré le bon esprit de se soumettre à la décision du département.

Il est constant que l'instruction a fait des progrès notables.

# Extraits des rapports de l'année 1862.

Dans les trois comtés de Maskinongé, de St. Maurice et de Champlain, qui forment le district d'inspection de M. Hubert, il y a actuellement 29 municipalités comprenant 128 arrondissements. Il y a 119 écoles en opération sous le contrôle des commissaires, c'est-à-dire, 108 écoles élémentaires, 10 écoles modèles et 1 academie; il y a, en outre, 2 écoles élémentaires dissidentes sons la régie de syndics, donnant en tout 121 écoles fréquentées par 6,321 élèves.

Outre ces écoles, le district de M. Hubert renferme 1 collège, 3 couvents, 1 école supérieure de filles, 3 académies de garçons et 2 écoles mixtes élémentaires, ayant 679 élèves, ce qui donne un total de 7000 élèves pour toutes les institutions d'éducation.

Les commissaires et syndics possèdent 91 maisons d'école. Elles sont, en général, assez bien entretenues; mais, dans plusieurs endroits, l'on néglige de les pourvoir des bâtisses accessoires indispensables, ainsi que des objets nécessaires à l'enseigne-

ment, comme tableaux noirs, cartes géographiques, etc.

M. Hubert remarque la négligence que l'on apporte, dans plusieurs municipalités, à faire rentrer les deniers dus à la corporation, ce qui cause toujours des embarras graves et retombant en

grande partie sur les instituteurs.

Il y a 20 bibliothèques publiques ayant 8,807 volumes en tout. Ces bibliothèques font un grand bien parmi la population de la campagne, chez laquelle elles développent le goût de l'instruc-

#### Vingt-deuxième Conférence de l'Association des Instituteurs de la circonscription de l'Ecole Normale Jacques-Cartier, tenue les 26 et 27 mai 1864.

Furent présents: L'honorable Surintendant de l'Instruc-tion Publique; M. l'abbé Verreau, Principal de l'Ecole Nor-male Jacques-Cartier; MM. les Inspecteurs Grondin, Caron et Hubert; MM. U. E. Archambault, Président; J. E. Paradis, Vice-président; D. Boudrias, trésorier; M. Emard, F. X. Hêtu, O. Caron, F. X. Desplaines, P. H. St. Hilaire, conseillers; D. Dage-nais, J. Ricard, O. Archambeault, S. Papin, J. B. Lussier, H. Forinais, J. Ricard, C. Archambeautt, S. Papili, J. B. Lussier, H. Fortin, G. Houle, A. Guibord, T. Plamondon, J. Destroismaisons, T. Foniaine, J. B. Priou, A. Taillefer, T. Charland, T. Partenais, N. Desjardins, C. H. A. Guimond, J. Horan, E. Martel, T. Verner, N. Pinard, L. Lanthier, J. Harmand, B. Gnérin Lafontaine, H. Bellerose, H. Chagnon, H. T. Chagnon, O. Coutu, J. Laferrière, J. O. Cassograph et MM. les Flèves de l'Escale Normale. O. Cassegrain et MM. les Elèves de l'Ecolc Normale.

#### Séance du 26.

En l'absence du secrétaire, M. J. O. Cassegrain fut nommé se-

crétaire pro-tempore.

M. l'abbé Verreau fit ensuite un discours sur l'histoire naturelle. Il parla de chacun des trois règnes qui se partagent les corps de la nature; mais ses études portèrent surtont sur le règne animal. En parcourant les divers degrés de l'échelle animale, il se servit, comme indice de perfectionnement chez les animaux, des systèmes respiratoire et digestif, et finit son discours par de profondes considérations sur le cerveau de l'homme, qui est le siège de l'âme et de ses facultés.

Après la lecture de M. le Principal, eut lieu une discussion sur le sujet suivant : " Que's sont les meilleurs moyens d'enseigner les parties aliquotes," à laquelle prirent part MM. Boudrias, Caron,

Pinard et Emard.

Puis le conseil d'administration s'assembla, et fit son rapport de la manière qui suit :

#### Conseil d'Administration.

Présidence de M. U. E. Archambcault. Officiers présents; MM. Boudrias, Emard et Cassegrain.

Le conseil d'administration a l'honneur de faire rapport qu'il a choisi, comme lectureurs à la prochaine conférence, MM. J. O. Cassegrain, D. Olivier et S. Picard;

Comme sujets de discussion: "Quels sont les meilleurs moyens d'enseigner les proportions simples et composées": discutants, MM. Paradis, Dostaler, Boudrias et Emard;

"Quelles sont les diverses branches d'enseignement qu'il convient d'enseigner dans les écoles élémentaires et les écoles modèles, et jusqu'à quel point doit-on en pousser l'étude,"

Tous les Instituteurs sont invités à prendre part à ce dernier

sujet de discussion.

Le Conseil fait de plus rapport qu'il à reçu et approuvé les comptes de M. le Trésorier.

#### Séance du 27.

A huit heures, les Instituteurs assistèrent à une messe basse, dans la chapelle de l'École Normale. M. l'abbé Verreau, dans un discours plein d'onction, leur fit voir le bien qu'ils sont appelés à rendre à la société, et quels sont les devoirs penibles, mais sublimes, de leur mission.

A dix heures, la séance fut ouveite. M. le Président fit alors lecture d'un rapport sur les travaux de l'Association depuis son existence, et fit habilement ressortir les avantages des confè-

rences.

M. le Surintendant prit en uite la parole, et félicita les Instituteurs des heureux résultats obtenus depuis la fondation de leur association. Il appuya aussi sur le besoin des conférences et sur la nécessité où sont les Instituteurs de s'édifier mutuellement, de se communiquer le fiuit de leurs observations et de leurs études, et termina son discours en disant que les seuls moyens pour les Instituteurs d'améliorer leur sort et de réussir dans leur position étaient l'esprit de corps, la régularité de conduite, et l'esprit de l'état.

Immédiatement apres, eurent lieu les élections, et les membres

do it les noms suivent furent élus aux diverses charges :

MM. U. E. Archambault, président; J. Paradis, vice-président; J. O. Cassegrain, sectétaire; D. Boudrias, trésorier; G. T. Dostaler, Bibliothécaire; F. X. Desplaines, O. Caron, M. Emard, F. X. Hetu, J. B. Priou, J. Destroismaisons, P. H. St. Hylaire, H. T. Chagnon, A. Dalpé, Conseillers.

Chagnon, A. Dalpé, Conseillers.

M. le Président soumit ensuite le sujet de discussion suivant :

Est-il préférable d'enseigner les verbes d'après les temps primitifs ou les radicaux ?" Les discutants furent MM. Caron, Emard, Pinard et Boudrias. M. Archambeault résuma les débats et fut d'avis que l'on doit enseigner les verbes d'après les temps primitifs de préférence aux radicaux.

M. J. E. Paradis fit ensuite une lecture sur la nécessité du travail : il en fit sentir les bons effets, et finit par une vive peinture

du travail égoiste et du travail par dévouement.

Puis eut lieu une discusson sur la possibilité de "réduire les régles du participe passé à une seule." MM. les Inspectenrs Caron et Hubert, et MM. Boudrias, Pinard, Priou, Emard se déclarcient dans la négative: M. Paradis, au contraire, prétendit que la chose était impossible; M. Desplaines fit voir que tout au plus ces règles ne pouvaient être réduites qu'à deux. Son opinion fut partagée par tout l'auditoire.

Enfin, sur motion de M. Emard secondé par M. J. O. Cassegrain, l'assemblée fut ajournée au second vendredi d'octobre prochain, à

neuf heures de l'avant midi.

J. O. CASSEGRAIN,

Secrétaire.

MESSIEURS,

L'Association des Instituteurs en rapport avec l'Ecole Normale Jacques-Cartier, fondée, comme vous le savez tous, par l'honorable P. J. O. Chauveau, le 4 mars 1857, compte aujourd'hui sept années d'existence. Depnis sa fondation il n'a pas été fourni, à ma connaissance du moins, de compte-rendu de ses travaux et de ses progrés.

De même qu'il importe, dans l'ordre moral de faire, à époque déterminée, un retour sur soi-même pour se rappeler d'où l'on vient et pour savoir où l'on va, de même, dans la voie du progrès, il est bon de s'arrêter quelque fois pour jeter un regard sur le passé afin de constater les 'résultats obtenns, pour fortifier les faibles et pour ranimer les courages abattus on les espérances déques

Tout homme qui veut faire du bien aux autres, doit s'attendre à

rencontrer infailliblement trois classes de personnes qui entretiennent des sentiments différents sur la nature du bien qu'il vent opérer; ce sont les amis, les ennemis et les tièdes.

Avant d'aller plus loin, permettez-moi, Messieurs, de dire un mot à chacun de ceux qui appartiennent à l'une ou à l'autre de ces

lasses.

D'abord les ainis. Vons, Messieurs, qui avez adhéré de tout cœnr à l'entreprise de l'honorable fondateur de cette association, dès lors que vous en avez contra et senti les avantages, non seulement pour vous-mêmes, mais eucore pour vos confrères dans l'enseignement; vous à qui sont dus tous les bons résultats obtenus par nos conférences, vous enfin qui n'avez pas regardé en arrière une fois que vous avez eu mis la main à la charrue, merci de votre assiduité, de votre travail constant et de votre ponctualité à assister régulhèrement à nos réunions. Persévérez et la récompense de votre dévouement et de vos sacrifices arrivera infailliblement si vous ne l'avez déjà reçue.

Les ennemis de cette association sont encore à compter, et je crois que nons pouvons nons flatter de n'en pas avoir, puisque tous admettent que les conférences sont le moyen le plus puissant qu'ont les instituteurs de se protéger mutuellement et de se faire connaître de ceux qui, par lear autorité ou par leur position, peuvent les avancer. Mais si toutefois il se trouvait au milieu de nons des ennemis, je leur dirais: "Ayez la force de vos convictions; faitesvons connaître, et nous respecterons vos sentiments d'hostilité tout

en les combattant."

Si d'un côté nous pouvons nous flatter que notre association n'a pas d'ennemis, d'un autre côté nous ne pouvons pas ajouter qu'elle ne compte que des amis dévoués ; il y a parmi nous des tièdes, c'est-à-dire, des personnes qui reconnaissent bien l'utilité et la nécessité des conférences ; mais pour elles une simple promenade à la ville serait plus agréable qu'une séance qui leur donne autant d'ennui qu'elles y apportent d'indifférence. A cette classe de personnes je me contenterai de rappeler ce que le Divin Maître dit qu'il adviendra des tièdes au jour des rétributions.

Maintenant, Messieurs, faisons un rapide examen des travaux

de cette association depuis son existence.

En parcourant nos archives, j'ai été étonné de l'intérêt qu'elles m'ont offert. J'ai constaté avec le plus grand plaisir que, dans l'ensemble, elles sont un excellent cours de pédagogie élaboré par vous tous, Messieurs. Ce cours est d'autant plus intéressant qu'il est le fruit de l'expérience et qu'il est exempt de toute prétention d'auteur.

Pour preuve de cette assertion, je vais vous donner la table de nos archives et vous verrez que les points principanx d'un bon

cours de pédagogie y sont traités.

Je dois vous prévenir, Messieurs, que dans l'énumération que je vais vous donner, j'ai suivi un ordre plus rationel que chronologique.

# UTILITÉ ET AVANTAGE DES CONFÉRENCES.

(Quatre lectures ont été données sur ce sujet, en voici les titres.)

10. Utilité des conférences et nécessité des bons rapports entre les insututeurs.—M. Samays.

20. Avantages que les instituteurs peuvent retirer des conférences.—M. Paradis.

30. Nécessité de maintenir cette association.-M. Hétu.

40. Excellents résultats obtenus et à obtenir par les conférences.

-M. Tessier.

# ÉDUCATION INTELLECTUELLE.

#### (Denx lectures ont été données sur ce sujet.)

10. Beautés de l'éducation et bienfaits qu'elle répand dans le cœur et l'intelligence des enfants.—M l'inspecteur Valade.

20. Education de la volonté.-M. Archambault.

# ÉDUCATION RELIGIEUSE.

# (Une lecture a été donnée sur ce sujet.)

Mission importante à laquelle l'instituteur est appelé et enseignement religieux qu'il doit donner à ses élèves.—M. Giroux.

# ÉDUCATION NATIONALE.

(Il y a eu une lecture et une discussion sur ce sujet.)

10. Education nationale.-M. Tessier.

20. Moyen à prendre par les instituteurs pour développer chez

les élèves l'amour du sol natal et pour combattre les tendances à Femigration.—(Discussion.)

# L'INSTITUTEUR.

Ce qu'il lui importe de connaître et d'observer.

(Il y a eu sur ce sujet trois discussions et seize lectures.)

10. Hauteur de la position de l'instituteur vis-à-vis de l'éducation d'un peuple et de l'avenir d'un pays. - M. l'inspecteur Valade.

20. Avantages qu'offre la profession d'instituteur comparativement aux autres professions libérales .- M. J. C. Guilbault.

30. Qualités principales d'un instituteur: l'éducation, la patience et le discernement.—M. O. Caron.

40. Dévouement de l'instituteur.-M. Emard.

50. Respect et bienveillance dont doivent être entourés les instituteurs à la campagne.-M. H. E. Martineau.

60. Manière dont un bon instituteur doit se comporter envers ses

ėlèves .- M. Moffatt.

70. Devoirs de l'instituteur envers les élèves, envers leurs parents et envers les autorités locales.-M. Hetu.

80. Obstacles que l'instituteur rencontre dans l'enseignement.-M. Leroux.

90. Instruction et moyens de l'obtenir .- M. Dalaire.

10o. Influence de l'instruction sur la religion, la société, la colo-

nisation et l'agriculture.-M. Lamy.

110. Condition intellectuelle et morale d'autrefois en rappoit avec les écoles de ce temps-là et progrès de l'instruction en Canada jusqu'à l'époque actuelle.—M. Beauregard.

120. Progrès de l'éducation dans le Bas-Canada et causes de ce

progrès jusqu'à nos jours.-M. Duquette.

130. Didactique ou théorie de l'enseignement.-M. Dalaire.

140. Moyens d'exciter l'émulation parini les élèves .- M. Amyranit.

150. Moyens à prendre par les instituteurs pour exciter l'émulation parmi les élèves. - (Discussion.)

160. Nécessité de la discipline dans les écoles.-M. Devisme.

170. De la bonne discipline dans les écoles.-M. O. Caron. 180. Manière de distribuer les prix aux élèves aux examens pu-

blies.—(Discussion.)

190. Quelle est l'époque de l'année préférable pour commencer l'année scolaire; est-ce mai, juillet, août, septembre, ou octobre ?-

(Discussion.)

Enfin sous le titre "de ce qu'il importe à l'instituteur de connaître et d'observer," nous devons placer les excellents discours et les sages conseils que M. le surintendant, M. l'abbé Verrean et Messieurs les inspecteurs se sont fait un devoir de nous donner à chaque conférence et qui ont contribné, dans une large mesure, à aplanir les nombreuses difficu tés qui se rencontrent dans l'enseignem ent.

# MÉTHODOLOGIE GÉNÉRALE.

(Il y a eu sur ce sujet cinq discussions et trois lectures.)

10. Méthodes d'enseignement.—M. D. Boudrias.20. Du mode d'enseignement le plus populaire et le plus avantageux dans nos campagnes .- (Discussion.)

30. Des meilleures formes d'enseignement.—(Discussion.)

40. Quel est le meilleur système d'enseignement? Est-ce le système individuel, monitorial, simultané ou mutuel? Ces différents systèmes doivent-ils être mis en opération seul à seul ou combinés ?-(2 discussions.)

50. Lecture sur les méthodes et les formes d'enseignement. -

M. Archambault.

60. Est-il avantageux de conduire une école d'après le système d'instruction mutuelle, en supposant la classe composée de plus de vingt élèves ?—(Discussion.)

70. Du mode d'enseignement le plus propre à assurer le succès

des élèves .- M. Kirouac.

80. Moyens d'obtenir l'uniformité dans l'enseignement. - Discussion.)

# MÉTHODOLOGIE SPÉCIALE.

(Il y a eu sur ce sujet six discussions et quatre lectures.)

10. Quelle est la meilleure méthode pour enseigner la lecture? -(Discussion.)

20. Quelle est la meilleure méthode pour enseigner la Géographie et l'Histoire? En quel temps doit-on enseigner ces branches d'instruction ?- (Discussion.)

30. Quelle est la meilleure méthode pour enseigner l'analyse grammaticale et l'analyse logique ?-(Discussion.)

40. Doit-on préférer le système des notes au système des livres pour l'enseignement de l'arithmétique, de la géographie, de l'histoire générale, de la littérature, des notions de physique? - (Discussion.)

50. Quel est le meilleur procédé pour enseigner les quatre pre-

mières règles de l'arithmétique ?- (Discussion.)

60. Quel est le meilleur procédé pour enseigner les fractions ?-(Discussion.)

70. De l'enseignement des quatre premières règles de l'arithmétique.-M. Tessier.

80. Calcul mental avec application .- M. Boudrias.

90. Opportunité de l'enseignement de l'agriculture dans nos écoles.—M. Labonté.

10o. Importance des leçons de choses avec application sur les phénomènes du son.-M. Desplaines.

Si, comme vous l'avez vu par ce qui précède, la pédagogie a occupé la plus grande place dans nos conférences, nous n'avons pas non plus négligé les sciences, puisque pas moins de cinq lectures accompagnées d'expériences et de démonstrations, ont été données sur ce sujet :

10. Sur l'optique, par M. Deran.

20. Sur l'enseignement des mathématiques en général, par M. Jardin.

30. Sur la beauté et la grandeur des mathématiques, par M. Dostaler.

40. Sur les propriétés physiques et chimiques de l'eau, par M. Dostaler.

50. Sur les progrès successifs qu'a faits la France dans les sciences depuis la conquête de la Gaule par les Romains, et de l'influence du clergé sur la civilisation française, par M. Maucotel. (1) Nous avons eu aussi une discussion sur l'Histoire du Canada.

Champlain a-t-il bien fait d'embrasser le parti des Hurons con-

tre les Iroquois?

Enfin, messieurs, nous constatons par les régistres des délibérations que dix-nuit discussions et trente-six lectures ont eu lieu depuis la fondation de cette société. C'est un résultat, messieurs, que peu de sociétés peuvent présenter, car si l'on songe aux discussions longues et ennuyeuses qui président toujours à la fondation de toute société, pour l'adoption de la constitution, des règlements etc., etc., on pourra se convaincre facilement que nos séances ont été très-bien remplies et extrêmement utiles et ins-

tructives pour ceux qui les ont suivies assidûment.

En présence d'un tel résultat, messieurs, ne serait-ce pas un crime de mettre en question, comme certains prophètes de malheur l'ont fait, si nos conférences se maintiendront? Ayons foi dans l'avenir, marchons contre vent et contre marée, s'il est nécessaire, et nous arriverons infailliblement au but proposé. Voilà pour le résultat palpable, si je puis m'exprimer ainsi. Mais il y a un autre résultat obtenu par nos conférences, qui pour n'être pas aussi apparent n'en est pas moins réel : je veux parler de l'amélioration des méthodes d'enseignement. On s'est sonvent demandé, messieurs, quel était le meilleur moyen d'arriver a l'uniformité dans l'enseignement : ce moyen, un bon nombre d'entre vous l'ont trouvé : c'est l'assiduité aux conférences. Il est un fait bien constaté, c'est que les Instituteurs qui ont assisté régulièrement à nos réunions, ont tous la même méthode d'enseignement à peu de choses piès: je sais que pour ma part je me suis entretenu de ce sujet très-fréquemment avec plusieurs de mes confrères, et tous m'ont paru s'accorder sur les principes fondamentaux et m'ont avoué qu'ils avaient beaucoup modifié leur methode depuis qu'ils ont l'avantage de se rencontrer et de causer de ce sujet avec des confrères qui se font toujours un plassir de communiquer le fruit de leurs études et de leur expérience. Il est bien vrai que l'on diffère encore dans l'application surtout des détails, mais cette différence existera toujours et devra toujours exister suivant les temps et les lieux. Enfin messieurs, j'avancerai en terminant, que nos conférences suppléent en quelque sorte à l'école normale et qu'elles sont le complément nécessaire et indispensable des études que l'on fait dans ces excellentes institutions, surtout à présent que nous avons une bibliothèque dans laquelle chacun peut trouver ce qui lui est necessaire pour étudier les vrais principes de la péda-gogie, et pour devenir un homme vraiment distingué dans sa profession; c'est là le but vers lequel nous devons tendre tous, c'est là le légitime orgueil qui doit constamment nous animer.

<sup>(1)</sup> Je serais incomplet, messieurs, si je ne mentionnais pas ici les expériences instructives que M. l'Abbé Verreau a bien voulu nous donner dans plusieurs de nos conférences.

# Revue Bibliographique

De la Politesse et du Bon Ton, ou Devoirs d'une Femme Chrétienne dans le monde, par la Comtesse Drohojowska; 2de édition. Paris, 1860.-Du Bon Langage et des Locutions Vicieuses à éviter, par le même auteur.—L'Art de la Conversation au point de vue Chrétien, par le R. P. Huguet; 2de édition. Paris, 1860.—De la Churité dans les Conversations, par le même auteur.

# (Suite.)

Parmi les conseils que donnent Mme Drohojowska et le Pére Huguet dans lours livres sur le bon langage et sur la conversation, il en est qui ne sont autre chose que l'application des règles absolues de la politesse et de la charité; d'antres se rapportent au langage conventionnel de la bonne société. Ces derniers ne sont pas moins importants du moins à un certain point de vue. L'ignorance de certaines formules, de ecrtaines conventions, l'usage de certains mots trahissent souvent les gens instruits qui n'ont pas été élevés pour le milieu dans lequel ils se tronvent placés. Nous appelons sur la citation suivante toute l'attention de nos jennes lecteurs.

"En parlant à quelqu'un, vous vous bornerez à dire, monsieur, madame, mademoiselle, sans ajouter jamais ni le nom propre ni le nom de famille; mais, au contraire, si vous parlez à un mari, à une femme, de son mari on de sa femme, vous aurez grand soin d'ajouter le nom de famille à la dénomination de monsieur on de madame, qu'on ne doit alors jamais employer tout court monsieur, madame et mademoiselle, sans autre désignation, ne se disent que par les domestiques ou en leur parlant de teurs maîtres, parce qu'alors ces mois sont pris dans un sens absolu.

" Pour me résumer : je demande à un domestique des nouvelles de madame, de monsieur ; à un mari, en parlant de sa femme, des nouvelles de madame Durand et de madame Chevalier ; à une femme on dit, en parlant de son mari, monsieur de Bizi. Dans le cas où la personne a droit à un titre, on en fait mention, mais sans supprimer pour cela le nom de famille: Monsieur le comte de Breteuil, madame la duchesse de Lauzun.

"On ne dit à personne, à moins d'une très-grande intimité: volre mari, volre femme, volre fille, volre père, etc . . . ; mais mademoiselle votre fille, monsieur votre père, madame votre mère, etc ...; on dit monsieur votre mari, mais madame votre femme ne se dit pas.

"Mon époux, mon épouse, ne sont admis à aucun titre parmi les gens de bon ton. On dit simplement ma femme, mon mari, on avec un peu plus de cérémonie, monsieur ou madame, snivis toujours du nom de famille; mais mon mari, ma femme sont préséravient de laut: nos rois ont toujours dit ma femme.

"En parlant à un homme, gardez-vous de cette locution provin-

ciale voire dame, votre demoiselle, qui vous ferait passer pour un onvrier endimanché. On ne dit pas non plus les dames de telle famille, de telle société, mais tout uniment les femmes. Une femme d'esprit, de cœur, d'intelligence; - une fille ou jeune personne modeste, bien élevée. Les mots dames et demoiselles ne s'emploient convenablement que précédés du pronom démonstratif. -Ces dames se sont réunies. - Ces demoiselles organisent une loterie .- Cette dame est malade .- Cette demoisclle est foit bien.

"La petite bourgeoisie ne peut s'accoutumer à cette simplicité de langage, et c'est peut-être à cela surtout que ses membres se font immédiatement reconnaître. Ainsi vous ne ferez jamais comprendre à certaines gens qu'il n'est pas de bon ton de dire: - Combien avezvous de demoiselles ?-J'ai trois demoiselles ? Les leçons directes ou indirectes passent pour cux inaperçues; il leur semble si vulgaire de dire des filles.—C'est bon, pensent-ils, pour le peuple.— Celui-ci, à son tour, revendique l'égalité, et le foit de la Halle, le maçon, le jardinier, s'imaginent se donner de l'importance en parlant de leur dame, de leurs demoiselles.

" Prononcez distinctement toutes les syllabes des mots monsieur, madame, mademoiselle : les abréger est de très-mauvais ton, et, s'il a été de mode vers la fin du dernier siècle de jouer à la pastorate en disant m'sieur, ma'ame, mamzelle, ces trivialités sont heurensement tout à fait passées de mode et ne s'excusent que sur les lèvres d'une paysanne. - Si vous ne vous rappelez pas bien exactoment le nom de la personne dont vons voulez parler, désignez la au moyen d'une périphrase telle que celle-ci.-Le monsieur qui vint vous voir le matin pendant que j'étais chez vous... fem:ne si gracieuse qui nous a salués hier en soitant de l'église... Mais gardez-vous de commencer un monsieur, ou madame, auquel, après un instant d'hésitation, vous ajouterez le mot indéfini et peu gracieux, de... chose. Non-seulement vous ne devez pas chercher le nom, mais vous ne devez pas le mal prononeer, quelque difficile qu'il puisse être. Pour les noms des étrangers, si vous êtes en

rapport avec quelqu'un d'entre eux, prenez la peine de les étudier et apprenez à les prononcer tels qu'ils doivent l'être. Tout cela

est de la politesse, de la convenance.

" Certaines gens crojent se donner de l'importance en désignant par leur nom les hommes célèbres, on ne leur ferait pas dire, par exemple, M. de Lamartine, M. Guizot .- Ils disent tout court : Lamartine, Guizot. - Rien n'est moins convenable. Les grands hommes ne peuvent perdre, que je sache, droit au respect parce qu'ils méritent l'admiration, et se départir pour eux des égards que l'on doit à l'homme le plus vulgaire serait une singulière manière de leur témoigner l'admiration qu'ils inspirent. Les mots monsieur, madame, sont donc de rigueur pour toute célébrité vivante, même pour les actrices en renom. Les acteurs seuls peuvent faire exception.

"On raconte à ce sujet que Voltaire, choqué d'apprendre qu'un jeune homme l'appelait seulement par son nom, et l'entendant dire qu'il aimait le talent de la Clairon (célèbre actrice du dix-huitième siècle) lui dit: Monsieur, dans ma jeunesse, j'avais quelquesois affaire dans les bureaux de M. le cardinal de Fleury, premier ministre, et quelquesois aussi j'avais l'honneur d'être reçu par Son Eminence. Dans les bureaux, les commis disaient la Lecouvreur; dans son cabinet, le ministre n'a jamais dit que mademoiselle Le-

courreur.

"On fait un étrange abus des mots monde, salons, société. Voici à cet égard les conseils donnés par le spirituel et savant auteur des Remarques sur la langue française (1).

" Quelques personnes disent le monde des salons pour désigner

les personnes que l'on rencontre dans les salons.

"Ces salons étaient autrefois le lieu de réunion de la bonne compagnie. Aujourd'hui chacun possède un salon grand ou petit, ce qui fait qu'il n'y a plus de salons comme on l'entendair sous l'ancien regime. Le monde des cuisines, le monde des boutiques, ce sont les cuisiniers et les boutiquiers. Ces locutions ne sont pas admises. Le monde des salons n'est pas plus admissible; on doit laisser ce style à certains écrivains qui ne savent pas ce que c'est

qu'un salon.
"Ce qu'on appelle le grand monde désigne un très-petit nombre d'individus; et même, plus il est grand ce monde, moins il est pcuplé; ainsi l'épithète de grand ajoutée à un substantif qui signifie l'ensemble des choses créées, les astres, et la terre, et les mers, l'univers entier, cette épithète, restreignant le sens de ce collectif général, le réduit à désigner quelques êtres privilégiés, entassés entre quatre murs. - Aller dans le monde, c'est frequenter une des pièces de l'appartement de M. le duc, de M. le marquis ou de M. le financier.

"L'usage a peu de caprices aussi singuliers. Un homme du monde, c'est un homme initié à la vie, aux habitudes de la bonne compagnie; on parle ainsi dans la conversation familière; mais, pour être correct, je crois qu'il fant ajouter au substantif une qualification qui rende l'explication moit s vague.-Homme du grand monde, du monde élégant.

"Avoir du monde, pour avoir les usages du beau monde, est une location essentiellement vicieuse.

" Aller en société est un terme digne des commis-voyageurs qui l'emploient.

"Aller en soirée n'est pas une expression logique, parce qu'on ne saurait dire aller en matinée, aller en après midi.-Néanmoins l'usage a prévalu, et le mot, tout impropre qu'il est, est adopté et

reçu.

"Quelques-uns disent : l'esprit de société; autrement pour le français : le goût, les niœurs, les inclinations des habitnés de telle on telle société; ce terme est pitoyable. L'esprit des salons a pu jadis désigner un genre d'agrément quelconque; mais ce mot, assurément, n'a plus aucun sens.

"Une dame du monde.-Expression de laquais et de perru-

quier; autant vaudrait: un monsieur du monde.

"Le mot dame sous-entend le second terme jusqu'à nouvelle explication.

Les salons, pour le salon, est du plus mauvais goût. Se glorifier d'être reçu dans les salons de madame X... c'est pronver par un seul mot qu'on est déplacé dans un salon; si madame X ... elle-même parle de ses salons, il est, à l'instant, démontre qu'elle n'est point admissible dans la societé d'es femmes qui ont un salon.

"Ces distinctions sont d'autant plus importantes, que la manière dont on les observe donne impitoyablement la mesure de l'éducation que l'on a reçue et des personnes que l'on a fréquentées."

"On ne dit pas davantage les appartements d'une personne; car l'empereur lui-même n'a qu'un appartement, du moins il n'en occupe qu'un à la fois, puisque ce mot signifie l'ensemble des

<sup>(1)</sup> Francis Wey.

chambres, des pièces que l'on habite. C'est vouloir viser à doit prononcer un vin excellent, un dessin admirable, sans faire l'effet que de dire: Madame X... nous a fait visiter ses appartements ... J'ai des appartements trés-vastes... C'est tout simplement faire un non-seus et sc rendre ridicule."

Plus loin l'auteur s'élève avec raison contre l'emploi des termes trop recherchés, contre la prononciation trop étudice, contre les phrases à effet, et surtout contre le jargon technique, contre celui de la mode et du sport, contre celui de la science dont quelques personnes font ici comme en France un si déplorable abus. croyons ponvoir faire mieux que de citer tout au long ces divers passages, où Mme Drohojowska s'appuie sonvent de l'autorité d'un philologue et d'un critique distingué, M. Francis Wey.

"Le bon sens vous dira combien il est absurde de viser à l'effet en alliant les mots franc, vrai, pur, qui réveitlent de nobles et de grandes idées, à des épithètes injurieuses, et vous vous garderez soigneusement d'expressions du genre de celles ci : un franc scélérat.—un vrai fourbe,—un franc hypocrite,—un pur intrigant. -En outre qu'on ne saurant accoupler des idées aussi disparates la scélératesse, la fourberie, l'hypocrisie, l'intrigue, n'ont certes nul besoin d'épithètes pour nous paraître suffisamment odieuses.

"Un des traits caractéristiques de la littérature de notre époque, dit M. Francis Wey, c'est l'abns des expressions expressives. Autresois un ingrat se contentait de déchirer les cœurs, un sourbe de

faire taire la conscience, etc.

" Bagatelles: aujourd'hui nous broyons les cœurs, nous báillon-

nons, nons étranglons, nous égorgeons la conscience.

"Au temps passé, l'on se contentait, pour qualifier la beauté d'une étoffe, d'un gilet, d'un petit chien, des adjectifs joli, charmant, etc... aujourd'hni le gilet est adorable, l'étoffe sublime, inoure, délicieuse, exquise, ravissante, prodigieuse, incroyable, surhumaine, divine. Ces mots sont devenus foit ordinaires

" Mais le plus fréquemment employé peut-être, c'est l'adjectif

fubuleux.

" Il remplace beau, grand, surprenant, inattendu, rare, etc...

On en fait un usage... fabuleux.

" Phénoménal, qui aspire à remplacer prodigieux, miraculeux, on tont simplement extraordinaire, est un véritable barbarisme." Et cependant il a parfois du succes... mais un succès que je n'envie pas pour vous.

"Ebouriffant, étourdissant, mirobolunt, sont des exc'amations d'assez mauvais goût que je vous engage à laisser aux badauds qui

les trouvent merveilleuses

" Ces expressions forcées, que la mode fait accueillir un instant, mais que le bon goût reponsse tonjours, ne tardent pas à devenir vulgaires, après avoir été, dès le début, ridicules ; c'est donc, dans tous les cas, faire prenve de tact que de s'en abstenir.

"L'habile écrivain que nons avons plusieurs fois cité fait parfaitement apprécier leur peu de durée dans les remarques suivantes

sur le mot délirant.

"Comme le temps fait justice, dit-il, des modes ridicules! Il y a huit ou dix ans (1), le mot délirant s'employait exclamativement, sans cesse, au lieu d'admirable, de charmant, de sublime, et de tous ces adjectifs dont on use presque comme des interjections

"-Comment trouvez-vous ce chapeau?-Je le trouve délirant.

"Ce mot, qui succédait à délicieux était bien plus grotesque que son devancier. En effet, délirant signifie qu'on est en délire, et il est plus difficile encare de se figurer un chapeau en délire que de se figurer que l'admiration, dont il est l'objet, puisse causer du

"Délirant ne peut être joint à un nom de choses, et il n'est jamais synonyme d'admirable."

" J'ajoute qu'en dépit de la vogue que des gens d'une certaine condition lui avaient donnée, vogue qui avait trouvé, disons-le, quelques prosélytes dans ce qu'on appelle le monde élégant, ce mot, pas plus qu'aucun du même genre, n'a jamais tiouvé place dans le vocabulaire d'un homme ou d'une femme de tact et de bon ton.

"On compte en notre langue, dit-il, une foule de liaisons dangereuses qui trahissent leur homine de bas lieu et peu familier aux bons usages.

"..... L'abbé d'Olivet, soixante et dix ans plus tard, professait les mêmes opinions. "La prononciation de la conversation " souffre une infinité d'hiatus; pourvu qu'ils ne soient pas trop " rndes, ils contribnent à donner au discours un air naturel. Aussi " la conversation des personnes qui ont vecu dans le grand monde " est elle remplie d'hiatus volontaires, qui sont tellement autorisés "par l'usage, que si l'on parlait autrement, elle serait d'un pèdant.
"Parmi ces personnes, folâtrer et rire, aimer à jouer, se prononcent folâtré et rire, aime à jouer."—A quelques lignes de là, l'auteur des Remarques sur Racine enseigne qu'on doit prononcer

avan-hier, et non avant-hier.

"Un grand defaut, continue M. Francis Wey, et de bien mauvais goût, est de faire entendre l'r à la fin de monsieur. C'était autrefois et surtont dans les provinces, une habitude propre à quelques personnes, qui écrivaient ce mot en le décomposant mon-sieur, et le prononçaient de même. C'est ainsi que faisait le vieux maître de classe qui a appris successivement à lire à mon aïeul, à Charles Nodier, à mon père et à moi. Il avait vu trois générations d'écoliers, et il serait aujourd'hui centenaire. Bien qu'il affectât dans son parler beaucoup de recherches, il évitait les liaisons, snivant le précepte de l'abbe d'Olivet; mais il décomposait tous les mots décomposables et prononçait certaines lettres finales à son dur, telles que l'x et l's à la fin d'appas, de faux, de vers. Il avait également conservé une manière affectée d'articuler certains mots que les précieux du temps de Louis XV avaient mis à la mode, et il prononçait citoyens, moyens, comme s'ils eussent été écrits, citoiens, mo-iens, séparant les deux sons de l'o et de l'i, au lieu de les fondre comme dans le mot foi. Je me souviens d'avoir entendu le généra! Lafayette s'exprimer de la même façon et d'avoir ouï dire que Lonis XVIII prononçant de même.

" Mais, M. de Lafayette, qui possédait sans mélange les traditions de l'ancienne cour, supprimait les liaisons avec opiniâtreté, et n'avait en général d'autres recherches que celle d'une simplicité excessive. - Son exemple a un certain poids, car c'était l'homme du monde qui entendait le mienx le style, le ton et l'aimable aban-

don que la causerie demande."

"J'ajonte une simple recommandation à ces conseils: — Evitez antant que possible ces liaisons dangereuses dont il est ici question; mais cependant que cette réserve ne vons entraîne pas dans un extrême qui serait blâmable et se changerait aisément en affectation."

" Vous devez, ma chère enfant, être femme d'intérieur, couturière, cuisinière au besoin, et rien de ce qui se rattache aux diverses occupations des femmes ne doit vons être étranger. Je ne prétends donc pas que vous affectiez de ne pas comprendre ce que peut vouloir dire un terme technique.—Pardonnez-moi d'accoler un mot si savant à des choses si usuelles, un terme technique en fait de cuisine, par exemple.- A quoi vous servirait votre intelligence d'ailleurs, si vous ne compreniez ceux que vons ne connaîtreriez pas, en portant votre attention sur le sens qu'ils peuvent avoir? Mais ce que je dirai, c'est que vous devez avoir assez de tact et d'esprit pour ne pas permettre que vos qualités domestiques détei-gnent sur vos habitudes de femme du monde, de façon à leur donner des allures vulgaires .- Je ne vous dirai pas : Soyez femme élégante avant tont, mais bien restez femme é'egante malgré tout ! c'est-à-dire, occupez-vous de votre intérieur, aimez et soignez les détails de votre ménage, c'est là l'empire véritable de la femme, et je ne sache pas que nos reines, qui, autrefois, filaient les vêtements de leur mari et soignaient leurs enfants, eussent moins de véritable dignité que les grandes dames de nos jours. Tout ce qui est du ménage, et je répète à dessein ce mot, afin de vons deshabituer du ridicule respect humain qui vous le rend trivial et ridicule, tout ce qui est du ménage rentre dans le domaine de la femme, et, que que riche qu'elle soit, elle ne peut et ne doit le dédaigner, ne fût-ce qu'en prévision de ce que peut amener un bouleversement social on un revirement de fortune; et certes, s'il fallait renoncer à être femme d'intérieur pour mériter le titre de femme comme il faut, de femme du monde, je vons conseillerais, sans hésiter, de renoncer à ce dernier. Mais, grâce à Dieu, l'un n'est pas incompatible avec l'autre, et la même femme peut être excellente ménagere dans sa enisine et femme fort élégante dans un salon.-Seulement, je l'en supplie, qu'elle ne transporte pas dans ce dernier le récit de ses talents dans le premier, et surtout qu'elle n'y aille chercher auenne de ses expressions.
"Rien, en effet, n'est plus absurde, plus fatigant, qu'une femme

entrant dans des détails incessants sur son intérieur, et madame de Genlis, se vantant d'écumer elle-même son pot-au-feu, ou épluchant ses légumes devant ses visiteurs, est assurément, malgré tout

<sup>&</sup>quot;Demandez quelle heure il est à un homme, qui vous répond : -Il est onze heures-z-un quait, ou onze heures-z et demie; vons en concluez à l'instant à quelqu'un de petite éducation, et, ce qui est pire, à un sot. Lier les mots avec affectation dans le discours, fut de tout temps le propre de la pédanterie; c'est un défaut de maître d'écriture. Le siècle de Louis XIV était bien plus avare de liaisons que nous. Thomas Corneille, dans une note sur la cent quatre-vingt-dix-septième remarque de Vangelas, dit qu'on

son esprit, l'être le plus insupportable de la terre. Ne parlez donc jamais de vos occupations, pas même de vos dîners in de votre manière de gouverner votre maison. Ce sont de ces choses pour lesquelles on vous jugera à l'œuvre, s'il y a lieu, mais dont vos paroles ne pourraient donner qu'une fort ennuyeuse idée.

"Libre à votre sommelier d'offrir à vos convives du Bordeaux, du Champagne, du Malaga, du Xerès, pourvu que vous n'oubliez pas que vous ne devez vous-même jamais supprimer le mot vin, unséparablement lié à la désignation du crû pour toute personne qui sait parler et qui sait vivre.—Quelle raisou y aurait-il, en effet, si on acceptant cene formule, pour ne pas dire aussi du Lyon ou de l'Aix en parlant du célèbre sancisson de ces deux villes, ou du Bayonne, du Mayence, pour indiquer des jambons fameux?

"Quant au langage d'atelier, je laisse à un de nos plus spirituels

critiques le soin de vous convaincre.

"Il y a un mot, dit-il, qui m'a impatienté tout l'hiver : il fait froid, je vais mettre mon talma...

"Les femmes ont tort d'adopter ainsi ces dénominations pour

deux bonnes raisons, et les voici:

"La première, c'est qu'il est d'un goût médiocre d'ètre aussi

bien au courant de la langue spéciale des couturières.

"Il me semble entendre certaines gens qui trouvent élégant, dans les bontiques où l'on mange, d'adopter une langue faite par ces messieurs frisés qui servent à table.

"Ainsi on disait autrefois :- La carte à payer ; c'était une ex-

pression très-claire et très-bonne.

"Il est arrivé que, entre le garçon qui sert et la femme qui se tient au comptoir, ce la a dû prendre un nom. En effet, la 'dame de comptoir' inscrit à mesure chaque mets que l'on sert.—Quand vous demandez "la carte à payer," elle n'a pas, elle, à faire cette carte, mais simplement l'addition.—Donc, pour elle et pour le garçon, ce n'est pas la carte à payer, mais simplement l'addition qu'il faut faire; et il était ties-logique que la chose se passât ainsi—Vous dites au garçon: "Garçon, ma carte, ou la carte à payer."

"Le garçon à la dame du comptoir : "Madame, faites l'addition, s'il vous plaît, pour que je puisse donner à monsieur sa carte à payer;" et ce n'était certes pas une raison pour que vons prissiez

l'habitude de demander l'addition.

"La seconde raison pour laquelle les femmes feraient bien de dire tout simplement mon manteau, au lieu de mon talma, ou tout autre nom qu'il plaira aux conturières d'inventer, est celle-ci : une femme qui se pique d'être à la mode ne doit pas avoir besoin de constater que son manteau est fait à la dennière mode, si on porte les manteaux à la Talma, il va sans dire que le manteau d'une femme à la mode est un manteau "à la Talma." Il est très humble de l'affirmer.

"Il y avait encore une troisième raison que je n'avais pas annoncée, parce qu'elle est un peu subtile; mais cependant elle est très-réelle pour la personne qui serait sensible à la logique du lan-

gage.

"Si vons entrez chez un chapelier, vous demanderez un chapeau de castor ou un chapeau de soie, un chapeau noir on un chapeau gris; mais vous ne direz pas à un homme qui reste devant vous la tête decouverte: "Monsieur, mettez votre chapeau de soie, ou "mettez votre chapeau noir;" de même que vous ne direz pis: "Je vous demanderai la permission de mettre mon chapeau de "castor ou mon chapeau gris," parce que dans le premier cas, it s'agit d'une marque de détérence, dans le second d'une crainte de froid, et que, dans l'un et dans l'antre cas, la couleur, la matière, la forme du chapeau, n'y ont que faire.

"Ainsi, dites si vous voulez à votre conturière: "Faites-moi "un mauteau à la Talma;" mais ne me dites pas à moi: "Don-"nez-moi mon Talma;" ce n'est ni élégant, ni distingué, ni tout

à fait français."

"Il va sans dire qu'une fonle de mots rentrent dans cette catégorie; le langage d'un salon ne doit jamais rappeler l'antichambre on l'atelier, et tout ce qui ressemble à un terme technique de couturière ou de femme de chambre doit en être soigneusement banni.

—C'est ainsi, par exemple, qu'une femme comme il le fant ne parle jamais de la confection d'un chapeau ou d'une robe; elle ne trouve pas un objet de lingerie bien confectionné; mais elle fait faire un chapeau, une robe, et elle trouve un bonnet, un col, bien cousus; un mantelet est d'unc bonne forme, et non d'une bonne coupe, etc. Une coiffure est de bon gout, mais elle n'a pas de cachet. Toutes ces observations, vous dites-vous, peut-être ma chère enfant, portent sur des tiens.—Vons avez raison, ce ne sont que d'impercept bles nuances; mais, ne vous y trompez pas, plus elles sont légères, plus elles prennent d'importance; car la fidélité à en tenir compte devient alors la marque infaillible de la véritable éducation, le manque de savoir-vivre se trahissant plus souvent par

des oublis, des nuances fugitives du langage et de la tenue que par de gros manquements aux choses essentielles.

"Les expressions techniques, consuciées anx aits, anx sciences, à l'industrie, sont fatigantes à entendre, même lorsque les hommes qui les emploient sont des artistes, des savants, et qu'ils les emploient naturellement et sans prétention. Echangées en présence de femmes et d'étrangers aux spécialités auxquelles elles ont trait, elles dénotent tonjours un manque de tact, attendu que la première condition du langage de la bonne société est d'être parfaitement compréhensible pour rout le monde.—Mais, sur les lèvres d'une femme, c'est pis encore; le ridicule s'en mêle, et il semble que cette affectation à donner une haute idée de ses connaissances et de son esprit ne puisse appartenir qu'à une intelligence étroite et vulgaire."

Outre les deux genres d'affectation que l'auteur vient de mentionner il en est un qui est particulier à notre pays, c'est celui que nons appellerons l'anglomanie, et qui n'est point même tout à fait inconnu en France, si nons en ingeons par les plaintes que font entendre à ce sujet quelques écrivains, plaintes que M. Viennet a resumées dans une spirituelle satire qui nons a rappelé une de celles de feu M. Bibaud. Ce défaut a été trop souvent critique dans nos journaux et nos revues pour que nous insistions. Disons seulement que l'emploi d'un mot anglais lorsqu'il existe un équivalent frar çais est sonvent une preuve d'ignorance et presque toujours une preuve de mauvais goût. Sans doute qu'il peut exister en cela comme en toute autre chose des exceptions, que beaucoup dépend des circonstances et de l'intention, dont votre interlocuteur, s'il est intelligent, saura tonjours juger; mais le plus sûr est de parler tout natyrellement sa langue sans recourir inutilement au secours d'une angue étrangère.

On nous dira peut-être qu'il y a certains mots anglais qui, dans l'usage assez général, ont remplacé les mots français, tels sont par exemple side-board, pour buffet; tea-board, pour plateau; tea-pot, pour thèrère; mais bien que dans ces cas assez nombreux ou puisse acquitter ceux qui se servent des mots anglais de l'accusation d'affectation, nous leur consei!lerions fortement de revenir aux équivalents français; le moindre inconvénient de cet usage bizare c'est de perdre graduellement notre langue et d'en venir à parler bientôt, comme le font déjà certaines personnes, un langage hybride, qui

n'est d'ancon pays, ni d'aucone nation.

Un danger plus grand encore que celni de l'introduction de mots anglais, c'est l'usage de locutions anglaises, et il y en a cependant un grand nombre qui sont pour bien dire consacrées par le journalisme et même par le langage officiel. Il y a quelques années, il s'ètait fait dans la presse et parmi nos orateurs une certaine réaction contre les anglicismes; mais il semble que, de guerre lasse, on ait abandonné la partie, et plus que jamais nos journaux fourmillent de phrascs dont le moule et tout britannique; plus que jamais par exemple on oppose un homme on une mesure, on adresse une assemblée, etc. A ces locutions, qui règnent déjà depuis longtemps, il vient même s'en ajouter de nouvelles également déplorables; mais qui sont peut-être excusables lorsqu'on songe à l'usage constant que beaucoup de personnes instruites font des deux idiomes, et au grand nombre de traductions que nos journalistes ont à faire à la hâte et sans avoir pour bien dire le temps de se relire.

Ponr ce qui est de la conversation au point de vue du bon ton et du bon langage, on doit poser en principe: Io que le langage le plus correct est toujours celui qui indique une meilleure éducation; 20 que le langage ne saurait être correct si la phrase a une tournure étrangère, ou si elle est parsemée de mots étrangers; 30 que dans ce genre tout ce qui peut être le résultat de la négligence ou du mauvais exemple est jusqu'à un certain point excusable; tandis qu'au contraire tout ce qui est intentionnel est détestable sous tous

les rapports.

Mais que dirons-nous de l'habitude qu'ont quelques personnes de s'adresser entre elles la parole en anglais en présence de compatifotes qui ne fout point comme elles un usage constant de cet idiome, et qui même quelquefois ne le comprenneut que trèsimparfaitement? N'est-ce point ou faire parade d'une science assez peu rare, ou commettre une grossièreté impardonnable en parlant pour ne pas être compris, en isolant de la conversation quelques-uns de ceux qui auraient droit d'y prendre part?

Une autre observation à faire à ce snjet c'est que, lorsqu'une personne de distinction et d'un rang supérieur au vôtre vons adresse la parole dans sa langue, ii n'est certainement point mal, si vous vons sentez capable de le faire, de lui répondre dans le même idiome; mais, si, au contraire, cette personne a la politesse de vous parler dans votre propre langue, c'est une chose tiés-inconvenante de lui répondre dans la sienne. C'est faire mépris jusqu'à un certain point de sa condescendance; c'est presque tui dire: ne vous fatiguez point, je vous prie, à me parler français; vous vous en

tirez assez mal, pour que je vienne à votre secours en parlant anglais.

Dans tous les cas, le parti le plus sûr, le plus digne, le plus sensé, partout où vous en avez le choix, c'est de parler votre langue maternelle tout simplement parce que vous devez la savoir mieux qu'aucune autre, et que vous ne risquerez rien en le faisant. Personne n'a le droit de s'en offenser et l'on gagne généralement plus d'estime et de respect par cette preuve de dignité personnelle et nationale. Si, au contraire, on s'aventure sans nécessité dans les défi!és d'un idiome étranger, on s'y est lancé à ses risques et périls; si l'on fait rire de soi, on n'a que ce que l'on mérite.

(A conlinuer.)

# Bulletin des Publications et des Réimpressions les plus Récentes.

Paris, mai et juin, 1864.

SAINT AUGUSTIN: Œuvres complètes, traduites pour la première fois en français, sous la direction de M. Poujoulat et de M. l'Abbé Raulx; tome ler, grand in-8. Guérin.

BORGHESI: Œuvres complètes de Bartholoméo Borghesi, publiées par les ordres et aux frais de S. M. l'Empereur Napoléon III.-Œuvres numismatiques; tome II, in-4. Imprimerie Impériale.

BOTCHER DE PERTHES: Sous dix rois; tome VI, in 12. Dumoulin.

Bourbon: Introduction aux cérémonies romaines.

LAMARTINE: Fénelon; gr. in-18. Lévy.

Rio: Shakespeare; in-18. Douniol.

VECILLOT: La Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ; in-8. Ruffet.

Toronto, avril, 1864.

British American Magazine: La livraison d'avril de cette publication est la dernière que nous avons reçue. Nous avons appris depnis qu'elle avait cessé de paraître. Nos lecteurs se rappelleut que le British Cunadiun Review, qui avait été fondé à Québec, l'année dernière, a eu le mème sort.

Québec, mai et juin, 1864.

QUEBEC GAZETTE: CENTENARY-NUMBER.

"Que j'en ai vu mourir, hélas! de jeunes feuilles!"

pourrait dire la glorieuse centenaire, en parodiant le vers tant de fois répété de Victor Hogo. Il n'y a, nous assure-t-on, en Amérique, qu'une seule autre feuille centenaire, et, dans tous les cas, il n'y en a point dans les colonies anglaises. La Halifax Gazette, qui fut publiée à la Nouvelle-Ecosse en 1751, est morte il y a longtemps. La Gazette de Montrèal, bien que parvenue, elle aussi, à un âge très-respectable, ne date que de 1775. Les éditeurs, dans leur numéro centenaire, ont bien fait de ne pas affirmer, d'une manière trop absolue, que leur journal avait été la premiere chose imprimée en Canada. Le naturaliste suédois Kalm, qui parcourut le pays en 1749, dit qu'il n'y avait pas dans ce moment d'imprimerie, mais qu'il y en avait eu. Il ajoute qu'on lui avait donné pour raison de l'absence de toute publication, la crainte que l'on ne vînt à se servir de la pressse pour répandre des libelles contre le roi ou la religion; mais qu'en réalité, il croyait que c'était olutôt parce que le pays était trop pauvre pour qu'un imprimeur pût y faire ses frais. L'idée de commémorer l'anniversaire séculaire de leur journal par la

L'idée de commémorer l'anniversaire séculaire de leur journal par la publication d'une livraison illustrée et par la réimpression du premier numéro, publié le 21 juin, 1764, a certainement été une excellente idée. La livraison du 21 juin, 1864, contient, 10. une jolie pièce de vers de circonstance, par le Rev. M. Dewart; 20. une histoire de la presse périodique en général, et plus particulièrement de celle de l'Angleterre et des colonies anglaises; 30. une histoire de la Gazette de Québec, laquelle renferme une biographie de l'homme qui lui avait donné tant d'importance et lavait redigée pendant de si longues années, l'hon. John Neilson; 40. une description de Québec, de ses monuments et de ses environs avec des aperçus historiques; cette description sc rapporte aux gravures, au nombre de 20, dont une, celle qui représente la vue de la cita-telle et de la Haute-Ville, occupe toute une page du format actuel de la Gazette. De plus, il y a de nombreux extraits des premières années du journal, qui, mienx qu'aucune autre chose peut-être, nous font connaître le Québec d'il y a cent ans. Parmi ces extraits, nous reproduisons, comme intéressant plus particulièrement nos lecteurs, l'ode suivante:

" O D E

"Chanté au Château St. Louis par les Eludiants du Petit Séminaire de Québec, à l'honorable Guy Carleton, Gouverneur Général du Canada, à la Feste que Son Excellence a donnée le 18 de ce mois, (Janvier 1770) à l'occasion de la Naissance de la Reine: (la Reine Charlotte, épouse de George Trois).

" La Discorde éteint son Flambeau, Pallas, au jour de sa nais-ance, Nous offre à tous sa bienveillance Et son pacifique Rameau.

- " Que chacun assis à son ombre, Goûtant les douceurs de la paix, Chasse de son cœur à jemais Regrets, et chagrins l'air sombre.
- " Affreux compagnons de Vulcaiu, Cessez, Cyclopes détestables, Par vos foudres trop redoutables, De consterner le genre humain.
- "Ce Roi favori de Neptune, Qui règne et sur terre et sur mer D'un pays dompté par le fer, Désire assurer la fortune.
- " C'est ce qu'annonce ces éclairs Ces feux, ces éclats de tonnerre, Ces astres partis de la terre, Qui vont se perdre dans les airs.
- "Apprends donc en ce jour de Fête A ne plus déplôrer ton sort, Peuple aux justes lois plus fort, Soumis par le droit de conquête.
- " Déjà les Arts en liberté, Paraissant avec allégresse, Dans le palais de la sagesse. Y sont reçus avez bonté.

A ces traits reconnais l'ouvrage De ce Gouverneur généreux, Qui consacre à te rendre heureux Ses soins, ses biens, ses avantages.

"Son nom, ainsi que ses bienfaits, Seront à jamais pour sa gloire Dédiés au temple de mémoire, Ciel! comble pour lui nos souhaits."

La reproduction du premier No. est une curiosité typographique que chacun voudra posséder. C'est un fac-simile auquel rien ue manque. La Gazette s'est publiée daus les deux langues, une colonne anglaise et une colonne française; puis une page anglaise et une page française, puis enfin un numéro alternativement en anglais et en français, jusqu'au 29 octobre 1842, où elle ne se continua qu'en anglais. Les premiers propriétaires-éditeurs ont été MM. Brown et Gilmore; les propriétaires actuels sont MM. Dawson et Middleton. Depuis l'année 1790 où MM. Samuel et John Neilson, neveux de M. Brown, en devinrent les propriétaires, jusqu'en 1849, la Gazette fut possedée par la famille Neilson.

Suzor: Code militaire traduit et compilé par le Major L. T. Suzor, approuvé par le Colonel Gordon, Président de l'Ecole Militaire.—250 pages in-120.—Desbarats.

LE FOYER CANADIEN; Les livraisons d'avril et mai contiennent une légende en vers de M. Taché, la publication d'un curicux manuscrit du Père Lesieur sur les danses des sauvages, considérées comme faisant partie de leurs superstitions, et une charmante esquisse de mœurs par M. Renault, que nous reproduisons.

Montréal, avril, mai et juin, 1864.

LES BEAUX-ARTS: Nous apprenons avec regret par la livraison de mai de cette publication qu'elle doit cesser prochainement. Elle faisait certainement honneur au pays: sous le rapport typographique elle était devenue une des œuvres les plus élégantes de ce continent.

LA REVUE CANADIENNE: Les livraisons d'avril et de mai contiennent la suite du roman de M. de Boucherville, celie de l'article de M. Raymond sur Rome, un article de Mgr. Désautels sur les biens et revenus des Fabriques, une étude sur le Territoire du Nord-Ouest par M. Provencher, des poésies par MM. Taché, Lemay, Dionne et Cassegrain; et plusieurs articles bibliographiques, par MM. Royal, Provencher et Desrosiers. L'extrait suivant de l'article de M. Provencher sur le Territoire du Nord-Ouest, contient sur l'avenir de ces contées et sur leurs relations avec le Canada, des idées et des renseignements qui méritent l'attention de nos lecteurs. Eu les reproduisant, nous aimons à constater avec quel courage et quel esprit de travail les écrivains de cette publication abordent les questions les plus sérieuses, et comme on dit aujourd'hui, les plus pratiques.

"En laissant les derniers établissements, à l'extrémité du lac Supérieur, trois routes se présentent au voyageur pour se rendre à la rivière Rouge: la première suivrait la rivière au Pigeon jusqu'au lac du même rom en longeant la frontière, la seconde passerait en partie par la rivière Kaministiquia, et enfiu la troisième, par le lac du Chien, le portage de le Savane, et la rivière des Allemands jusqu'au lac La Pluie. C'est cette dernière qui, d'après les explorations faites par ordre du gouvernement canadien, a été jugée la plus favorable.

"La rivière Kaministiquia a son embouchure à la baie du Tonnerre,

à l'ouest de la baic Noire. A quelques milles de là se trouve le fort William, construit par la Compagnie du Nord-Ouest, et qui était un des premiers eutrepôts de son commerce. C'est de là que partaient, chaque

année, tous les convois qui se dirigeaient vers l'intérienr.

"La rivière Kaministiquia est généralement navigable du 25 avril au 12 novembre, mais pour les canois seulement, car elle est trop peu profonde; elle est aussi entrecoupée de rapides en différents endroits. Elle coule sur un sol d'une remarquable fertilité, et tous les grains peuvent y être cultivés avec beauconp d'avantage, à une distance du lac suffisante pour qu'ils soient à l'abri des brouillards et des gelées.

"L'étendue de terre arable dans cette vallée est estimée par le professeur Hind à une largeur de deux milles de chaque côté de la rivière, formant une superficie de 20,000 acres. En différents endroits on a aussi trouvé de la pierre à chanx, et on voit cucore des vestiges d'anciens fourneaux construits par la Compagnie du Nord-Ouest pour exploiter

cette richesse minérale qui est loin d'etre épuisée.

" A dix-huit milles du fort William se trouve le lac du Chien, autrefois centre de communication important des Sauvages. On dit qu'il se relie au lac des Mille Lacs par une autre voie que celle du pertage de la Prairie. Si cette route était découverte elle a brégerait de beaucoup la distance à parcourir pour parvenir au fort Garry. La nature du sol permettrait en cet endroit l'établissement de quelques villages, ce qui faciliterait beaucoup la construction des chemius.

"M. Hind a constaté dans son exploration, que, depuis les grandes Chutes jusqu'au fort Francis, à la tête du lac La Pluie, sur une ctendne de 273 milles, il y avait peu d'avantages offerts à la colonisation, excepté peut-être quelques lopins de terre dispersés le long des grandes riviéres ou les îles qui se trouvent sur les lacs semés tout le long de la route.

"An point de vue de l'avenir agricole du pays, la vallée de La Pluie est de beaucoup la plus digne d'atteution avant d'arriver aux prairies

arrosées par la rivière Rouge.

"Le lac La Pluie est à 225 milles du lac Supérieur, et à 85 milles du lac des Bois. Il a 50 milles de long et 38½ de large. Ses bords paraissent tout à fait stériles, mais la contrée change complètement lorsqu'on laisse le lac pour entrer dans la rivière qui porte le même nom. On y trouve une végétation des plus belles sur un sol d'alluvion de la plus grande richesse. L'étendue de terre arable est portée à 220,000 acres. Chaque côté de la rivière, la vallée sèche et cultivable a euviron six milles de large sur une longueur de 70 milles, jusqu'au lac des Bois. En arrière se trouvent des marais aujourd'hui infranchissables, mais qui pourraient être facilement asséchés, à mesure que l'exigeront les besoins de la colonisation. Les rives sont généralement convertes d'arbres de haute futaie, sapins, frênes, peupliers et chênes. Ces forêts sont d'un prix immense, dans cette contrée.

" La largeur de la rivière varie de deux à trois cents verges ; sa navigation n'est interrompue que par deux rapides que la moindre force à vapeur pourrait remonter, et en neutralisant les chutes qui se trouvent à l'entrée du lac, ce qui serait peu dispendieux, on ouvrirait une communication non interrompue de 190 milles de long, jusqu'au portuge du

Rat, à l'extrémité nord ouest du lac des Bois.

" Le lac des Bois, entre le lac La Pluie et le lac Winnipeg a environ 400 milles de circonférence, et treute à quarante pieds de profondeur. Il est rattaché au lac Plat par un canal navigable d'une dizaine de milles La rivière Winnipeg, par lequel le lac des Bois se décharge de longueur. dans le lac Winnipeg, prend sa source au portage du Rat, à l'extrémité nord du lac des Bois; elle a un parconrs de 150 milles avant d'atteindre le lac Winnipeg, au fort Alexander. Elle est remplie de cascades et de rapides qui présentent les points de vues les plus pittoresques et les plus variés; ses rives contiennent peu de terres cultivables, excepté peut-être quelques centaines d'acres à Islington, et en hant des Chutes Argentées, à l'extrémité nord de la rivière.

"Cette route aurait 499 milles de longueur, dont 1312 milles seule-ment devraient sc faire par terre. M. Dawson porte d £50,000 le coût

probable de cette voie.

" L'an dernier, les habitants de la rivière Rouge ont présenté aux gouvernement d'Angleterre et du Canada un mémoire dans lequel se trouvent clairement exposés tous les intérêts qui militent en faveur du prompt établissement de cette route. Les habitants de la rivière Rouge sont aujourd'hui à la merci des Etats-Unis pour toutes les communications. Dans ce contact continu avec nos voisins, ils n'ont pu s'empêcher de remarquer quels progrès avaient faits les territoires du Minnesota et de Dacotah qui les avoisinent; ils ont partout été témoins de la sollicitude du gouvernement, et du soin qu'il prenait de leur assurer la direction de leurs affaires, et de leur donner une part légitime dans le gouvernement de leur pays. Le gouvernement américain a même établi une ligne postale mensuelle jusqu'au fort Garry pour l'avantage à peu prés unique de l'établissement. En même temps, ils paraissent abandonnés entiérement de la mère patrie et des autres colonies anglasses. Ils sont restés soumis au régime de la puissante Compagnie de la Bue d'Hudson qui avaient intérêt de retarder le plus possible la colonisation. dans la craiute que son commerce en souffrît.

" Pour changer cet ordre de choses si défavorable, ils seraient même décidés d'entreprendre à leurs frais la moitié de la route, à condition que l'Angleterre ou le Canada entreprennent le reste. toutes les provinces anglaises de l'Amérique exige que cette entreprise soit exécutée le plus vite possible.

"La découverte de l'or et d'autres métaux précieux tient encore l'attention du public fixée sur les territoires du Nord-Ouest. La grande

vallée du lac Winnipog a été explorée en tout sens, et sa fertilité et ses avantages, au point de vne de la colonisation et de l'agriculture, ne sont ignorées de personne. Les rivières ne tarderont pas à être util'sées, et des chemins convenables bientôt établis dans les eudroits où la navigation est interrompue,

"La rapidité étounante avec laquelle se forment les établissements en Amérique nous assure que bientôt sera réalisé le rêve de Sir George Simpson qui voyait toutes ces belles rivières, reliant les bords fertiles de plusieurs grands lacs, couvertes de bateaux à vapeur et bordées de cités

populeuses.

La nouvelle compagnie qui vient de succèder aux droits de la compagnie de la Baie d Hudson, promet d'encourager la colonisation. Avec la puissance qu'elle possède, les moyens d'influence dont elle peut disposer, cette promesse est d'une grande portée. Dans peu d'années, elle peut changer la face du pays qu'elle gouverne. Même si elle voulait suivre la conduite de sa devancière en usant de tous les moyens pour conserver encore long temps le monopole dont elle jouit, elle ne pourrait pas réussir complètement. Elle ne pourra pas ariêter le mouvement de l'émigration, elle ne pourra qu'en retarder les effets les plus favorables. L'élan est maintenant donné, et le temps des monopoles est passé. La grande question de la propriété des territoires du Noid-Ouest ne tardera pas à être réglée, et il faut espérer que sans blesser les droits des individus ou des compagnies, le Canada pourra, lui aussi, jouir de la part d'avantages qui lui sont justement acquis.

"En terminant, nous citerons les paroles de Mgr. Taché, évêque actuel de St. Boniface. Rivière Rouge, qui expriment parfaitement à quel point de vue les Canadiens-Français doivent envisager la colonie fondée par Lord Selkirk: "Je suis loin d'encourager les Canadiens à émigrer, mais si, pour des raisons particulieres et exceptionnelles, il "leur faut s'éloigner du lieu qui les a vus naître, s'ils sont décidés à " prendre le bâton du pelerin, au lieu de les voir se diriger vers les " Etats-Unis, j'aimernis mieux les voir venir à la Rivière Rouge. Ici du moins leur foi ne sera pas exposée. Personne au reste n'a plus de droits à l'occupation de cette vallée de la Riviére Rouge et même de celle de la rivière Saskatchewan que le Canadien d'origine française. Ce sont nos peres, ces hardis champions de la civilisation, qui les premiers ont pénétré jusqu'ici, fortement préoccupés d'une pensée bien ouvertement noble que celle d'un vil intérêt commercial, nos courageux et habiles découvreurs à la voix et eu la compagnie des mission-naires, sont venus planter l'étendard de la Croix da s les vastes plaines de l'Onest.... Rien de plus naturel que de voir nos frères s'emparer de nouveau des terres découvertes par leurs ancêtres, et " consacrées par eux à devenir le theâtre de la régénération des races "infortunées qu'ils y trouvèrent." (1)

COFFIN: 1812, the War, and its Moral, a Canadian Chronicle, by

William F. Coffin.—296 p. in-80—Lovell.

Ce premier volume de l'histoire d'une des époques les plus critiques que la domination anglaise ait en à traverser dans ce pays, est écrit que la domination anglaise art en à traverser dans de pays, est cert avec élégance et simplicité; il renferme une foule de détails biographi-ques et arecdotiques, et fait impatiemment attendre la snite de ce travail. M. Coffin rend partout justice aux Canadiens-Français qui ont donné, dans ces circonstances difficiles et mémorables, des preuves de courage ct de fidélité, qui ne pouvaient être rappelées avec plus d'à propos.

DEWART: Selection from Canadian Poets with occasional critical and biographical notes and an introductory Essay on Canadian Poetry. By

Edward Hartley Dewart. 304 p 8 vo. Lovell.

La littérature anglo-canadienne se développe parallèlement à la littérature franco-canadienne; ce sont comme deux mondes à part qui marchent à côté l'un de l'autre . Ce volume contient un choix de poésies coordonné d'après le caractère des pièces. Parmi les auteurs se trouvent quelques-uns de coux dont les noms sont déjà familiers aux lecteurs de notre journal anglais, tels que MM. Sangster, lleavysege, McGee Ascher et Mde Leprolion. M. Dewart, daus son es ai, se plaint de l'indifférence que le public anglais de ce pays montre pour la littérature, et pour la poésie en particulier, et il entreprend une thèse en forme pour prouver leur utilité dans toute société. Nous y trouvous cette phrase singulière: "Nos compatriotes d'origine française sont beaucoup plus unis que nous, quoique leur littérature soit plutôt française que canadienne et que le lien qui les unit soit plutot religieux que littéraire ou politique." Nous protestons contre la première de ces remarques; bien qu'à son début notre littérature n'ait été qu'une imitation quelque peu servile de celle de la France, nous croyons que des poètes comme MM. F. X. Garneau, Lenoir, Clésnazie et Lemay et des écrivains comme MM. Paren, Ferland, Taché et Garneau ont un degré d'originalité suffisant pour jeter les bases d'une littérature vraiment nationale.

LÉPROHON: Antoinette de Mirecourt-Or secret marrying, and secret sorrowing, a Canadian tale by Mrs. Leprolion, 369 p. in 12. Lovell

Ce nouveau roman est digne en tout de l'auteur du Manoir de Villerai, d'Ida Beresford et de tant de jolies poésies.

Le récit remonte aux années qui snivirent la conquête; mais les leçons qui en ressortent sont pleines d'actualité.

RAMIÈRE: Petit Manuel de l'Apostolet de la Prière, par le R. P. Ramière, S. J., 1ère édition canadienne, avec l'approbation de Mgr. l'Evêque de Montréal. 146 p. in 18. Rolland et Fils.

<sup>(1)</sup> Lettre à M. S. J. Dawsou.

#### Petite Revue Mensuelle.

Tandis que la diplomatie européenne s'épuise en négociations pour sauver le Danemark, elle laisse tranquillement et froidement écraser la Pologne. Une seule voix s'élève en Europe en faveur du peuple martyr c'est celle de Pie IX. Cette situation frappante et unique a inspiré à M. de Montalembert un admirable écrit inséré dans la demière livraison du Correspondant et dont nous reproduisons les premières pages; car elles sont à elles seules toute une leçon d'histoire contemporaine.

"Quand, sur une grève battue par la tempête, le canon d'alarme éclate dans la nuit et annonce un navire en perdition, dans quel pays chrétien voit-on les habitants de la côte, sourds aux cris des naufragés, à l'appel de leurs semblables, de leurs frères, s'enfermer chez eux pour y dormir en paix ou ne rester éveilles que pour célébrer, au coin du feu,

la douce sécurité du rivage et du foyer domestique?

"Quand retentit dans la rue ou sur la grande route le cri de détresse du passant ussuilli ou assassiné, que penser des honnêtes gens qui, au lieu de courir au secours de la victime, ne songent qu'à se barricader dans leur maison et entr'ouvreut à peine un volet pour examiner de loin comment le crime s'accomplit?

" C'est là cependant ce qui se passe en France, en Europe, depuis dix-

huit mois.

"Seulement ce n'est pas un vaisseau, c'est un peuple tout eutier qui sombre sous nos yeux dans une nier de sang. Ce n'est pns la nuit, ce n'est pns au sein de la tempête ni au fond des b is, c'est en plein jour et en plein calme que la catastrophe s'accomplit. Ce n'est pas un voyageur isolé, ni même une caravane de pélerius, c'est une nation, une grande nntion chrétienne qui est cernée, saisie, garottée, dépouillée, outragéc, as-assinée sons nos yeux.

"Il y n dix-hait mois cette nation, que n'a pu ni dompter ni épuiser un siècle entier d'attentats inouïs et de savante oppression, s'est dressée dans la tombe que lui ont creusée ses bourreaux. Elle a jeté un grand cri pour rappeler au monde qu'elle avait été enterrée vivante et qu'elle

ne voulait pas mourir. Après quoi, désarmée, isolée, éperdue, avec l'audace du désespoir, elle a engagé la lutte qui dure encore.

"La nation victime en a appelé à toutes les forces et à tous les droits d'ici-bas. Elle a invoqué tour à tour, par des abjurations poignantes, la civilisation, l'humanité, le droit des gens, le droit nouveau, les idées modernes, la liberté, le progrès, l'honneur, la reconnaissance, la pitié, la conscience publique. Elle n'a rien obtenu. A ce déchirant appel personne n'a répondu.

"La civilisation moder e, si orgueilleuse de ses progrès, de son empiro universel, de ses inventions prodigieuses, de ses merveilles populaires, la civilisation est restée muette et impuissante devant ce spectacle monstrueux dressé à sa porte, d'une nation expropriée, mutilée, égorgée avec

une régularité savamment implacable en plein dix-neuvième siècle. La civilisation s'est déclarée vaincue par la barbarie.

"La liberté, dans les pays même où elle fleurit le mieux, n'a rien fait, rien pu, rien essayé pour sauver un peuple, l'un des premiers et des plus anciennement libres parmi les races modernes et qui ne demande à Dieu et aux hommes que la plus simple et la plus élémentaire des libertés,

celle de vivre.
"Le droit moderne, ce droit si persévéramment invoqué dans certains pays, si singulièrement interprété et si audacieusement appliqué dans d'autres, ce droit qui, s'il fallait en croire ses plus bruyants prophètes, autoriserait les peuples à se débarrasser des rois qui leur déplaisent, sans motif comme en Grèce, ou pour des motifs chimériques comme à Naples, ce droit nouveau permet impunément à un empire, plus qu'à moitié asiatique, de nier et de violer tous les droits anciens chez un peuple européen et chrétien, tombé en proie au spoliateur après mille aus d'iu-

dépendance nationale.

"L'humanité reste impuissante comme la liberté! La philantropie, l'adoncissement si justement vanté de nos mœurs, de nos pénalités; la compassion sentimentale réclamée et dépensée par la publicité quoti-dienne pour tant de malheurs réels ou imaginaires, rieu de tout cela n'a prévalu contre ce qui semblait ne pouvoir être qu'un enuchemar, et ce qui est devenu un fait d'une horrible réalité, le fait du vampire qui suce

le snug et la vie d'une victime éploiée.

"La conscierce publique, la pitié, la reconnaissance, elles aussi n'ont su que s'enfermer dans l'oubli et le silence. En vain la Pologne étalaitelle devant nos yeux le sonvenir de ses services et de ses tirres, le spectacle de ses plaies et de ses angois-es, elle qui a été pendant de si longs siècles le boulevard sanglant de l'Enrope, l'infatigable alliée de la France. Rien n'y a fait. Rien n'a réussi à vaincre l'implacable inattention, la la honteuse insouciance, l'impassible indifférence, l'imprévoyance obstinée de l'Europe contemporaine. Elle ne veut plus même qu'on lui parle d'un sujet usé, condamné. Elle veut l'oublier, le chasser de sa pensée, en détourner ses yenx alourdis par la fatigue du gain et du plaisir. La question est tranchée : le Times a rappelé ses correspondants ; le ridcau

est tombé. Parions d'autre chose.

"Les plus compatissents, les plus généreux font comme Agar qui
"Les plus compatissents, les plus généreux font comme Agar qui soif dans le désert Et abiit seditque e regione procul quantum potest arcus

jacere; dixit enim: Non videbo morientem puerum.

"Mais voici que, du milieu de ce silence glaci»l, de cette indifférence universelle, une voix s'élève, une seule, pour répondre au cri de détresse de la Pologne agonisante. C'est la voix de la religion; voix plaintive, indignée, immortelle. Celui qui est aux yeux de tous, amis ou ennemis,

fidèles ou impies, la plus haute personnification de la religion dans le monde, celui-là a parlé l'Le vicaire de Jésus-Christ, du Fils de Dieu mort pour les hommes sur la croix, a parlé pour la untion crucifiée. L'éloquence a juilli, en flots pressés et bouillounants, du fond de ce noble cœur, du cœur de Pie 1X, cœur d'homme et de pontife, où l'indignation

a déboidé avec la pitié.

"Ahl certes, l'on n'est pas sur un lit de roses quand on a pour métier celui d'avocat de la cause catholique au temps actuel. Il faut s'y résigner à toutes les tristesses; il faut s'y attendre, non-seulement aux outrages et aux mépris du dehors, mais nux misères et aux ténèbres du dedans, foris pugnæ, intus timores. Petits et grands nous y sommes tous appelés à subir les mécomptes, les défaites, les défections, les abnttements, les tristes déconvenues qui sont le partage des plus lumbles soldats comme du plus auguste représentant de la vérité. Mais aussi, de temps à autre, quind la vérité, quand la justice vient à briller comme l'éclair dans la nuit, en empruntant à la religion sa force et son autorité surnaturelles, quelle joie incomparable s'allume dans l'âme fidèle, quel transport de reconnaissance éclate parmi les chrétieus! Je nc sais ce que la grande voix de Pie lX aura fait éprouver aux Polonais dans les affres de leur agonie; mais moi, leur vieux et impuissant ami, j'en ai tressail i de bonheur, d'admirntion, et je ne résiste pas à l'envie de m'en épancher avec les lecteurs d'un recueil qui depuis plus de trente aus a toujours proclamé la justice et la sainteté de la cause polonaise.
"A l'heure qu'il est, on peut dire qu'il n'y a de vraiment grand en

Europe que deux opprimés: le Pape et le peuple polonais.

"Elle est encore debout, cette Pologne prodigieuse! Malgré tant d'épreuves et de désastres, malgié les défaites et les supplices de chaque jour, malgré l'iudifférence et l'ubandon, rien ne la décourage ni ne l'abat. Johr, maigre l'udinerence et indandon, nen de la decodiage in le l'adice La lutte dure encore, et déjà, par un mirac'c de vitalité, elle a duré deux fois plus longtemps qu'en 1830 et 1831. Et cependont alois le soulèvement national avait pour pivot, non-senlement la possession de la capitale, avec une administration tout organisée, mais par-dessus tout une armée régulière de quarante mille hommes, admirablement disciplinée et commandée par d'illustres vétérans des grandes guerres du premier empire; tandis qu'anjourd lui et depuis dix-huit mois l'insurrection n'a pas où reposer sa tête. Elle n'a pu arracher aucune ville importante aux Russes. Les forêts et les marais sont ses uniques cita-delles. Elle n'a d'autre armée que des bandes irrégulières sans cesse décimées, dispersées, anéanties, mais tonjours renais-antes et tonjours indomptées. Elle s'alimente par la pratique quotidienne des sacrifices les plus hérorques, les plus difficiles; de ceux qui répugnent le plus à la nature des sociétés modernes. Les Polonais ne prodiguent pas seulement leur vie; ils ne se donnent pas seulement eux-mêmes avec leurs enfants, et toute une jennesse qui va au feu, à la mort, à toutes les fatigues, à toutes misères qui précèdent la mort, avec encore plus de calme et de résolution que d'entraînement; ils prodiguent encore et surtout leurs biens. La fortune, la propriété, cette idole de la civilisation moderne, plus chère que la vie à tant de nos contemporains, ils ne semblent la connaître que pour la mépriser et pour la sacrifier. Terres, maisons, biens-fonds, argent, capitaux, tout est exposé, tout est perdu, et une ruine totale devient le partage assuré de ceux qu'aura épargnés la mort. Cette prodigalité patriotique n'est point une vertu nouvelle chez eux l'est davantage, c'est la merveilleuse subordination, les miracles d'obéissance et de docilité qu'a déployés ce peuple répute indisciplinable, sous l'impulsion de son gouvernement national (1). Nul ne sait le nom ni le séjour de ce pouvoir occulte, et partout il rencontre une soumission absolve, due au seul empire de cette foi patriotique qui n'a encore été ni imposée ni souillée par aucun excès dictatorial, par aucune violence

révolutionnaire."

La désolation qui règne en Pologne ne saurait être plus grande que celle qui s'étend sur une moitié au moins de l'ancienne république des Etats-Unis. Là les victimes ne se comptent plus : la mort ravage par Etats-Unis. La les victimes le se comptent plus : la more la vage par milliers, et, à l'heure où nous écrivons, une nouvelle grande bataille, qui n'aura probablement point de résultats plus décisifs que les précédentes, est imminente entre Grant et les Confédérés. Le général en qui le Nord a mis tont son espoir se trouverait serré de près, et, s'il était vaincu cette fois, on ne sait plus sur qui, après tant de chargements, se porterait le choix du gouvernement.

Il n'y a qu'un moyen d'expliquer l'inconcevable opiniâtreté des hommes du Nord: c'est par la grande proportion d'étrangers qui entrent dans la composition de leur armée. Ils croient pouvoir ainsi moissonner éternellement pour la mort dans les pnys étrangers et ils n'y réussisent que trop bien jusqu'ici, puisque l'immigration au lieu de diminuer s'ac-c oît dans de très-grandes proportions et que beaucoup d'étrangers n'out

d'autre alternative que de mourir de faim ou de s'enrôler.

Le Canada a fourni beaucoup plus que son contingent d'émigrés, c'est-à-dire de recrues. Rien ne semble pouvoir ariêter cette constante déperdition des forces vives de notre pays, ni les avis du clergé, ni les recommandations de la presse, ni la triste expérience acquise par tant de familles malheurenses: il semble que ce soit là un avenglement fatal, une épidémie sans remède et la plus redoutable qui ait encore décimé le Bas-Canada. Si l'on veut absolument quitter son pays et chercher for-

(1) Voir, à ce sujet, de précieux et d'importants détails dans l'ouvrage récent de M. Tanski, intitulé L'entrée des Russes à Puris et l'Armée russe, on l'on trouve aussi de très-curieux renseignements sur la transformation subie par l'armée russe depuis les victoires de 1812 à 1814, et sur l'action des Polonais incorporés dans cette armée.

moins aussi glorieux que celui de nos voisins? C'est ce qu'a compris un de nos jeunes compatriotes, M. Narcisse Faucher, qui a obtenu une commission dans un des régiments français actuellement au Mexique et qui vient de nous faire ses adieux. Nous regrettons cependant d'autant plus le départ de M. Faucher que, plein d'avenir et d'énergie, il aurait pu employer au profit du Canada les talents dont il est doué.

L'empereur Maximilien a enfin pris possession de son trone et adressé une proclamation à ses nouveaux sujets. La France n'a plus qu'à sonhaiter que son gouvernement se consolide assez promptement pour qu'elle puisse bientôt rappeler ses troupes. En France en effet comme partout ailicurs l'économie est le cri de guerre de l'opposition, et les expéditious comme celles du Mexique piêtent le flanc de tous côtés à la critique.

Voici comment M. Eugène Forcade dans la Revue des Deux Mondes, apprécie les résultats de la session de la législature française qui vient de se terminer et de celle du parlement anglais qui est aussi à la veille de sc clôrc.

"La session de la chambre des députés est terminée. Telle qu'elle a été, avec ses grands débats de l'adresse au début, sa somnolence au milieu, et vers la fin sa discussion précipitée du budget, cette session a formé un épisode important de notre vie publique.

"La session de 1864 a eu cela de remarquoble qu'elle a été la première phase de la carrière d'une chambre nouvelle, et que cette chambre a été aussi la première qui soit sortie de l'élection depuis la promulgation du décret du 24 novembre 1860. Dans notre chronologie constitutionnelle, la session qui vient de finir est le lendemain du jour qui a fourni sa date au décret. Dans le développement de notre vie politique, on peut la considérer comme la véritable épreuve pratique du régime institué par cet acte de l'inituative impériale. Nous ne trouvons pas qu'il y ait lieu en ce moment d'être enfiévré d'optimisme et de s'abandonner à une satisfaction jubilante. Cependant nous pensons et nous n'hésitons point à dire que personne n'a trop à se plaindre de l'expérience qui vient de s'accomplir. La France, par l'organe et dans le spectacle de la discussion parlementaire, s'est en quelque sorte remise à la politique. Elle est revenue à sa tradition sans véhémence, sans emportement, mais avec un goût manifeste. Elle a été flatiée d'entendre la parole de ses grands oraieurs qui est peut être, n'en déplaise à M. le duc de Persigny, la plus solide de ses gloires actuelles; elle a éte touchée de voir ses libertés plus souvent et plus vigourensement défendues; elle a été éclairée par des débats financiers qui lui ont montré l'influence que la direction de la politique exerce sur les intérêts de sa richesse et de son travail; elle a pu apprendre qu'elle n'est ni aussi incapable ni aussi indigne de gérer ses affaires et d'exercer le self-government que de bizarres flatteurs de sa palesse se sont pendant douze années efforcés de l'en convaincre. Les esprits indépendants et persévérants appelés à preudre part à la vie publique ont pu voir aussi par cet exemple qu'il y a place pour leur activité et pour leurs efforts, que le découragement et l'abstention ne sont plus de misc, qu'il ne nous est pas perinis d'affecter l'inertie comme une forme du dédain, que nous ne devons pas commettre la faute des classes éclairées des Etats-Unis, et abandonner exclusivement la direction des affaires publiques à une classe formée d'agents officiels et de politicians de profession. Nous espérons que la leçon qui ressort de cette première expérience ne sera point perdue dans nos prochaines élections des con-seils-généraux. On assure que le ministre de l'intérieur, M. Boudet, a adressé aux préfets, à propos de ces élections, une circulaire qui fait honneur à sa modération, et qui tend a contenir, au lieu de les exciter, les passions administratives. Nous sommes charmés que M. le mini tre de l'intérieur renonce dans cette circonstance au système qui a si pcu réussi à son prédécesseur. Si l'attitude modérée qui est attribuée à M. Boudet témoigne d'une sage intelligence de la situation, les libéraux, par leur empressement et leur union, montreront, eux aussi, qu'ils comprennent le devoir qui les invite, dans les circonstances actuelles, à poursuivre le succès de leurs candidatures, et à constater par le résultat des élections les progrès que leurs opinions font dans le pays.

" Mais parmi les effets de la dernière session il en est un auquel nous prenons un intérêt particulier. Nous nous demandons quelle impression ce réveil de vie politique a du produire sur la chambre elle-même et sur le gouvernement. Nous croyons que pour la chambre l'impression a été bonne. La majorité sans doute se res-ent de son origine : elle contient des esprits excessifs qui ne peuvent onblier ce qu'ils doivent au système des candidatures officielles. Pour se figurer qu'il en pût être autrement, il faudrait méconnaître la nature humaine. Cependant la majorité prise en masse nous semble être entrée dans une voie progressive. On aurait pu craindre que la majorité, effarouchée par une franchise et une vigneur de parole auxquelles elle n'était point habituée, ne se hérissât contre l'opposition et ne sc montrât intolérante envers la contradiction. Il n'en a point été ainsi. Non-seulement la majorité ne s'est point effrayée de la discussion, mais elle v a pris un goût manifeste. Toute assemblée a son point d'honneur, et c'est l'heureux privilége d'une assemblée française de ne pouvoir demeurer insensible au talent. Les orateurs nouveaux de l'opposition qui sont entrés dans le corps législatif lui ont apporté un lustre qui a rejailli sur ce corps tout entier. Leur renommée, l'illustration de leur carrière, le prestige d'une sorte de résurrection surprenante et d'une éloquence persistante et comme rajeunie out élevé la chambre à ses propres yeux comme aux yeux du public. On pourrait dire que la place occupée par chaque député dans l'état en est devenue

tune sons un drapeau étranger, n'y a-t-il pas celui de la France pour le et solitaire ; il est fécond, il se communique, il est contagieux. Le voisinage, le contact, le choc, ont porté bonheur à plusieurs membres de la mijorité. Il y avait sur ces baucs des hommes de mérite, laborieux, modestes, à qui il ne manquait que le stimulant de l'émulation ou l'encouragement et la récompense des regards du public. Ces hommes, on peut le dire, quoiqu'ils eussent passé déjà bien des années dans le corps législatif, n'ont été mis véritablement en valeur et en lumière que cette C'est un capital enfoni qui a été rendu à la circulation. La majorité a donc pris d'autant plus de goût aux débats publics qu'elle s'est aperçue que plusieurs des siens y pouvaient tenir leur rang. n'avons pas besoin de citer des noms. Cette première rencontre de la majorité issue des candidatures officielles et de l'opposition libérale ne s'est donc point trop mal passée, et nous avons le droit d'en tirer bon

" Cette affaire des principautés, venant se joindre à la question danoise, est comme un avertissement réitéré adressé à notre politique pour lui rappeler l'importance de l'alliance anglaise. Si un cas urgent se présente et si cette alliance nons fait défaut, nous aurons à souffrir dans la part que nous avons prise à l'union des pric pautés et dans l'intérêt que nous devons porter aux destinées de la Roumanic. La solution de la question danoise par la division du Sleswig sera un rude déboire pour l'opinion publique anglaise, et nous désirons qu'elle ne nous prouve point en Orient ou ailleurs qu'elle nous en veut de n'avoir pas écarté d'elle cette humiliation. Nous sommes curieux de voir comment s'y prendra lord Palmerston pour justifier devant la chambre des communes le partage du Sleswig. Le vieux lord, après une assez longue attaque de goutte, a fait sa rentrée dans la chambre en toilette de printemps aux applandissements de ses collègues. Il a montré, en parlant des affaires de Chine, qu'il n'a rien perdu de la verdeur de son esprit. Son absence a cependant porté un sérieux dommage au cabinet qu'il dirige. Le voyant maiade, on a pensé à son grand âge, et, parmi ses collègnes et au sein du parti libéral, on s'est mis à songer à l'avenir. Qu'arriveraitil, si lord Palmerston venait à cesser d'être le chef du cabinet? L'union des whigs et des radicaux, qui forme la majorité actuelle, subsisteraicelle? A qui, dans le parti libéral, donnerait-on la place de premier ministre? On devisait ainsi sur l'avenir; les prudents parlaient d'un replâtrage, de la possibilité de marcher quelque temps encore en investissant lord Clarendon des fonctions de premier, lorsque M. Gladstone, d'un coup d'aile, a mis en poussière les combinaisons vermoulues dont tretenaient les vieux whigs, et a pris une position indépendante et hautaine qui semble devoir changer prochaiuement dans le parlement anglais les relations des partis. A propos d'une motion de réforme électorale présentée par M. Baines, M. Gladstone, à l'improviste, dans un discours véhément, a pris en main la cause d'un abaissement radical du cens. Ce qui a le plus blessé l'instinct conservateur anglais dans cette échappée de M. Gladstone, c'est que le grand orateur a traité la question électorale non à l'anglaise, en balançant des chiffres et en faisant des cotes mal taillées, m is à la française, en mettant en avant des principes et un dogmatisme absolus. Dans le monde qui fait et soutient les cabincts, M. Gladstone, par cet élan démocratique, a compromis ses chances futures; il n'est plus pour les vieux whigs qu'un objet d'animadversion, et il n'est plus que le premier et le plus grand des radicaux. Aussi bien M. Glada-t-il vouln pent-être donner à entendre aux whigs exclusifs qu'avec un talent qui a fait la fortune et l'éclat du présent ministère il ne lui convient point, si lord Palmerston faisait défaut, de se soumettre à la direction d'une médiocrité aristocratique. Cette nouvelle attitude de M. Gladstone avancera peut-être la chute du cabinet et le retour des tories au pouvoir; elle montre en effet que l'union des whigs et des radicaux n'est plus durable et rapprochera du parti tory un certain nombre de membres de l'aristocratie whig. Le manifeste du chancelier de l'échiquier donnera aussi une physionomie animée à la campagne qui va commencer pour les élections générales, qui auront lieu l'anuée prochaine.'

Notre session du parlement tire aussi à sa fin et elle va se terminer dans des circonstances plus émouvantes encore que celles qui avaient présidé à son ouverture. Le ministère du 30 mars a reçu, le 14 join, par 60 voix contre 58 un vote de censure qui a entraîné une nouvelle crise ministérielle, laquelle a pris de suite les proportions beaucoup plus grandes d'une transformation constitutionnelle.

Les ministres ayant été informés que M Brown n'aurait aucune objection à négocier avec eux et à leur donner son appui, s'ils voulaient de leur côté délibérer avec lui sur les mesures à prendre pour sortir de l'impasse où la question de la représentation basée sur la population avait mis les deux majorités sectionnelles de la chambre, des négociations furent entamées dans ce sens. Pendant plusieurs jours les chambres s'a-journérent sur lassurance donnée par les ministres du progrès que faisaient ces négociations. Enfin, le 22 de juin, M. McDonald et M. Cartier ont lu à l'assemblée législative un mémoraudum qui peut se résumer comme suit. 10. Il y a coalition entre les partis conservateurs du Haut et du Bas-Cauada et le parti haut canadien représenté par M. Brown. 20. Après la session, trois portefeuilles seront mis à la disposition de M. Brown qui a consenti à en prendre un lui-même. 30. Une commission sera constituée pour préparer un projet d'union tédérale de toutes les provinces anglaises de l'Amérique du Nord, et, à défaut de cette union, une fédération des deux Canadas. De plus, dans un des deux corps de la législature fedérale la représentation serait basée sur la population.

Quelques semaines avant ces graves évérements, la tombe se fermait plus grande et plus haute. D'ailleurs le talent n'est point un don égoiste sur un ancien ministre, homme aimable et personnellement estimé de tous les partis. L'honorable François Lemieux était né à la Pointe-Lévis en 1811. Il fit ses études an séminaire de Québec et embrassa la carrière du droit. En 1847, il fut élu député du comté de Dorchester qu'il représenta jusqu'eu 1854. Il représenta le comté de Lévis de 1854 à 1861. En 1862, il fut élu à l'unanimité membre du Conseil Législutif pour la division LaDurantaye.

Il fut, eu 1855, commissaire des travaux publics dans le ministère Mc-Nab-Taché, charge qu'it gaida jusqu'à la formation du ministère Mc-Donald-Cartier. Il fit partie du ministère Brown-Doriou, et, eu 1861, il perdit son élection contre M. Blauchet. Ses funérailles, qui eurent lieu le 19 mai, réunirent une foule immense dans la nouvelle ville de Lévis dont il pouvait être considéré comme un des principaux fondateurs. M.

Lemienx était âgé de 53 ans.

Les dernières nouvelles d'Europe nous annoncent la mort du grand compositeur Meyerbeer, dont nous parlerons plus longuement dans notre prochain bulletin des beaux-arts, et celles du maréchal Pélissier, duc de Mal-koff et gouverneur de l'Algérie, de M. Carrière, longtemps supérieur du Séminaire de Saint-Supice, à Paris, et celle du poète bon-

langer de Nismes, Reboul.

Amable Jean Jacques Pélissier naquit le 6 novembre 1794 à Naromme, Seine Inférieure. Comme la plupart des généraux français, il appartenait à une famille d'hounétes cultivuteurs. Elève de l'école spéciale de St. Cyr, il était, en 1815, sous-lieutenant d'artillerie dans la garde royale. Il se distingua et acquit plusieurs grades dans la campagne d'Espagne, eu 1823. Il en fut de même pour la campagne de Morée et l'expédition d'Alger; il fut employé en 1832 au dépôt de la guerre, pois, de 1834 à 1837, à la place de Paris comme nide de camp du général Reil'e

se distingua et acquit plusieurs grades dans la campagne d'Espagne, en 1823. Il en fut de même pour la campagne de Morée et l'expédition d'Alger; il fut employé en 1832 au dépôt de la guerre, pois, de 1834 à 1837, à la place de Paris comme aide de camp du général Reil e Envoyé en Algèrie au mois de novembre 1839 avec le grade de lieutenant-colonel, Pélissicr dirigea l'état-major de la province d'Oian pendant trois aunées. Il de int colonel en 1843, commanda l'aile gauche de l'armée à la bataille d'Isly, et, en 1845, fut la cause de beancoup d'attaques dans la presse anglaise pour avoir fait pénir 500 Arabes réfugiés dans les grottes d'Ouled-Riah, en les asphyxiant au moyen d'un grand feu de fascines qu'il avait allumé à l'entrée de ce lieu de refuge. La France elle-même s'émut, et le maréchal Soult, alors ministre de la guerre, blâma cet acte; mais de son côté le maiéchal Bugeaud prit sur lui toute la responsabilité, déclarant que Pélissier n'avait agi que par ses ordres. Ces circonstances n'em, échèrent poiut ce dernier d'obtenir plusieurs promotions. En 1850, il devint gouverneur par intérim, et, en 1851, il fut chargé d'organiser la première expédition de la Kabylie.

d'obtenir plusieurs promotions. En 1850, il devint gouverneur par intérim, et, en 1851, il fut chargé d'organiser la première expédition de la Kabylic.

Tous nos lecteurs savent quelle part il prit à la guerre de Crimée.

Appelé à l'armée d'Orient en janvier 1855, il ne tarda pas à obtenir le commandement supéricur que lui abandonna le général Canrobert. Il se couvrit de gloire le 8 septembre en emportant d'assaut Malakoff et par là même Sébastopol. Le titre de maréchal et une dotation de 100-000 fiaucs, votée par le corps législatif, furent la récompense de cet exploit. Le maréchal fut uommé ambassadeur à Londres en 1858 et joua aussi un grand rôle dans la dernière campagne d'Italie. Enfin le gouvernement général de l'Algérie lui étant échu comme dernièr temoignage de l'estime du souverain et de la nation, il a pu acquérir la triste conviction que, malgré tout le sang et tout l'or qu'elle coûte à la France, l'Algérie serait toujours sujette à des soulèvements et à des rebellions partiels. Il est mort au moment où une nouvelle guerre venait de commencer dans une de ses provinces.

#### NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

#### BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

—Décèdé à Québec, le 25 de mai dernier, M. Charles David Têtu, muni d'un diplôme d'académie de l'Ecole Normale Laval, âgé de 23½ ans. Il a enseigné un an avec succès à St. Paschal, mais une maladie de foie l'a forcé de renoncer à cette carrière. Il était entré depuis quelques jours à l'Ecole Militaire, lorsque sa maladie, compliquée d'une inflammation du cerceau, l'a enlevé à sa famille et à ses amis. Il était fils de M. Gabriel Têtu, de St. Thomas —Priez pour lui.—(Communiqué.)

- Le 15 du mois dernier, les élèves de l'Ecole Normale Laval ont célébré, par une soirée littéraire et musicale, le septième anniversaire de l'inauguration de cette institution. S. G. Mgr. l'évêque de Tloa, plusier rs prêtres, des juges et des membres du parlement faisaient partie de l'auditoire. Deux discours ont été prononcés, l'un par M. Ferland, élève, et l'autre par M. Thibault, professeur; sur l'histoire de l'instruction publique en Canada, Mgr. l'évêque de Tloa a daigné féliciter les élèves sur leurs succès.
- L'Association littéraire des élèves-institutrices de l'Ecole Normale McGull a eu dernièrement sa séance publique annuelle. Notre prochain journal anglais contiendra quelques-unes des poésies et quelques-uns des essais qui ont été lus devant un auditoire nombreux et sympathique.
- On nous communique la pièce de vers suivante lue à Mgr. Darboy, archevêque de Paris, par le jeune Douglas C. A. Read, vétéran de rhétorique, aucien élève du lycée Napoléon, le jeudi 21 avril 1864, jour de la première communion au lycée Louis-le-Grand.

Quando nos aliquid meriti deponere luctus (1) Relligio jubet, ut festa te, sancte Sacerdos, Voce salutemus, quando pia gaudia vincunt, Nos tibi gymnasii seniores pauca loquemur, Nam versus lingua tibi balbutire latina Suadet musa mennor, timidasque exsolvere grates. Non tamen hæc forsan me munia tanta decebant, Discipulum Lutheri, Scotorum e gentibus ortum. Pontificem verum ingenio, virtute vigentem Concelebrare omnes cultu gestimus eodem. Grata igitur te voce, Pater veuerande, saluto, Qui parvis hodie non dedignaris alumnis Ipse viam ad Christum, veramque ostendere vitam l'Accipius, precor, unanimes me interprete grates, Fusaque sincero saltem de pectore vota l'O longos utinam possis vigilare per annos, Pastor amate, gregi, nostro arridere labori, Divinumque tuis clemens diffindere amorem l'Atque utinam videant te mœnia nostra quotannis Dona eadem semper, solemnia sacra ferentem l

#### A S. Exc. E. Duruy, Ministre de l'instruction publique.

Tu quoque, tu, Præses, cujus sub numine, pubes Gallica gymnasü doctas formatur ad artes, Quem cuncti celebrant, quoque adspirante. lycæis Multa renascuntur bona quæ eccidere, caduntque Quæ bona visa prius: tu nostras accipe grates, Accipe præsentes animos, dilecte magister: (Nam te prisca juvant etiamnune nomina, et ipsum Discioulum meminisse juvat, quem nuper amabas). Si quid noster amor, sinceraque vota valebunt, Sæpe redux nostræ referes tu gaudia sedi.

Revue de l'Instruction publique de Paris.

#### BULLETIN DES LETTRES.

La bibliothèque de feu Sir L. H. LaFontaine a été vendue à l'encan, le 18 de maî et les jours suivants. La vente a duré six jours et a produit \$5232. Cette magnifique coliection se composait de plus de 4500 volumes. Les livres sur l'Amérique ont rapporté des prix assez élevés; nous dounons une liste des plus rares, avec les noms des acquéreurs et le prix de chaque volume. Gazette de Québec de 1764 à 1863. relié en 46 vol. bibliothèque du Parlement, \$8 le volume. Minervede 1826 à 1837, 10 vol., \$2, idem. Viadicator, 1832 à 1837, 4 vol. \$2, idem. Le Canadien, de 1806 à 1810, 1 vol. M. Dostater, \$2.25c. Abstract of the Custom of Paris and of the Law, &c., by a Committee of Canadian Gentlemen, 1 vol. folio, Bibliothèque du département de l'instruction publique, \$5. Mazères, A Collection of Commissions, &c., M. de Bellefeuille, \$10-Mazères, Mémoire en réponse à M. Cugnet, M. Cherrier, \$12. Mazères. Quebec papers, M. George Baby, \$2. Additional Quebec papers, juge Berthelot, \$4. Un autre exemplaire, M. de Bellefeuille, \$4. Cugnet, des Ficfs, pr. O'Callaghan, \$5. Mélanges politiques, littéraires, judiciaires et historiques sur le Canada, 21 vol., M. l'abbé Verreau, \$5 25. Mélanges coclésiastiques, politiques, littéraires et autres sur le Canada, 14 vol., M. l'abbé Verreau, \$4 50, (ces deux précieuses collections de brochures canadiennes sont accompagnées de nombreuses notes manuscrites de M. LaFontaine.) Journal of Charles Carroll during his visit to Canada in 1776, M. Cherrier, \$6.25. Jean de Laet, listoire du Nouveau. Monde, M. l'abbé Sasseville, \$9. Audubon, Birds of America, 7 in-40. Séminaire de Montréal, \$9. Quadrupeds, 4 vol. idem, \$9. Samson. l'Amérique, Département de l'instruction publique, \$2 25. Lafiau, Mémoire sur la plante du gin-seng, éditiou originale, Dr. O Callaghan, \$10. Marius, Traité du castor et de ses propriétés, département de l'instruction publique, \$2.25. Lafiau, Mémoire sur la plante du gin-seng, éditiou originale, Dr. O Callaghan, \$10. Marius, Traité du castor et de la Nouvelle-France, Juge

<sup>(1)</sup> Allusion à la mort récente de M. l'abbé Barbier, premier aumônier du lycée.



# JORNA DE PROPRIOR DE LA COMPANIOR DE LA COMPAN

Volume VIII.

Montréal, (Bas-Canada) Août, 1864.

No. 8.

SOMMAIRE.—Littérature: Poésie.—L'Ange et l'enfant.—La Marraine Magnifique.—Les Petites Sœurs des pauvres, Reboul.—Education: Pédagogie.—Enseignement de la lecture (suite).—Avis Officiels: Nomination de Commissaire d'Ecolo.—Erections.divisions et annexions de Municipalités scolaires, —Diplômes octroyés par les Ecoles Normales.—Diplômes octroyés par les Bureaux d'Examinateurs.—Instituteurs disponibles.—Dons offerts à la Bibliothèque du Département.—Errata.-Partie Editoritale: Examens et distributions de Prix dans les écoles normales.—Examens et distributions de Prix dans les Culviersités, Colléges, Académies et Ecoles modèles.—Vingt-deuxième conférence des Instituteurs de l'Ecole Normale Laval.—Extraits des rapports des Inspecteurs d'école, pour 1861 et 1862, (suite).—Petite Revue Mensuelle.—Nouvelles et Faits Divers.—Bulletin des Lettres.—Liste des Distributions de Prix dans les Ecoles Normales Jacques-Cartier et Laval.

## LITTERATURE.

L'ANGE ET L'ENFANT.

Elégie à une mère.

1828.

Un ange au radieux visage, Penché sur le bord d'un berceau, Semblait contempler son image, Comme dans l'onde d'un ruisseau.

- "Charmant enfant qui me ressemble, Disait-il, oh! viens avec moi! Viens, nous serons heureux ensemble, La terre est indigne de toi.
- "Là, jamais entière allégresse: L'âme y souffre de ses plaisirs; Les cris de joie ont leur tristesse, Et les voluptés leurs soupirs.
- "La crainte est de toutes les fêtes; Jamais un jour calme et serein Du choc ténébreux des tempêtes N'a garanti le lendemain.
- "Eh quoi! les chagrins, les alarmes Viendraient troubler ce front si pur l Et par l'amertume des larmes Se terniraient ces yeux d'azur!
- "Non, non, dans les champs de l'espace Avec moi tu vas t'envoler. La Providence te fait grâce Des jours que tu devais couler.
- "Que personne dans ta demeure N'obscurcisse ses vêtements, Qu'on accueille ta dernière heure Ainsi que tes premiers moments.

" Que les fronts y soient sans nuage, Que rien n'y révèle un tombeau; Quand on est pur comme à ton âge, Le dernier jour est le plus beau."

Et, secouant ses blanches ailes, L'ange, à ces mots, a pris l'essor Vers les demeures éternelles... Pauvre mère!... ton fils est mort!...

REBOUL.

#### LA MARRAINE MAGNIFIQUE,

- "Hélas! ma pauvre Madeleine J'ai couru tous les environs; Je n'ai pu trouver de marraine, Et ne sais comment nous ferons.
- "Au nouveau-né que Dieu nous donne Nul n'a craint de porter malheur En lui refusant cette aumône: La pauvreté fait donc bien peur?
- "Et cependant, tout à l'église Pour le baptême est préparé. Faut-il que l'heure en soit remise? Que dira notre bon curé?"

Mais, tandis que l'on se lamente, Une dame, le front voilé, La robe jusqu'aux pieds tombante, S'offre à cc couple désolé.

- —" Dites-nous, bonne demoiselle,
  Qui peut vous amener ici?"
  —" Pour votre enfant, répondit-elle,
  Soyez désormais saus souci:
- "Je viens pour être sa marraine, Et je vous jure, sur ma foi, Que, par ma grâce souveraine, Il sera plus heureux qu'un roi.
- "Au lieu d'une pauvre chaumière, Il habitera des palais, Dont le soleil et sa lumière Ne sont que de pâles reflets.
- "Et, dans cette magnificence, Loin de vous rester étranger, Il brûlera d'impatience De vous la faire partager."

-" Qnoi? l'enfant qui nous vient de naître Doit avoir un pareil destin? Hélas! nous n'osions lui promettre Que l'indigence et que la faim.

"Quelle puissance est donc la vôtre? Etes-vous ange ou bien démon?" —" Je ne suis ni l'un ni l'autre; Mais plus tard vous saurez mon nom."

—"Eh bien! s'il faut que l'on vous croie, Si, pour nous tirer d'embarras, Le ciel près de nous vous envoie, Prenez notre fils dans vos bras."

Sur les marches du baptistère, L'eufant est aussitôt porté; Mais de l'onde qui régénère Dès que son front est humecté,

Au jour qu'il connaissait à peine Il clot la paupière et s'endort. Elle avait dit vrai, la marraine; Car la marraine était la mort.

REBOUL.
Traditionnelles.

#### LES PETITES SŒURS DES PAUVRES.

Comment tant d'affamés ont-il pu le maudire, Le Dieu fils du labeur, né sur nn peu de foin? Sur les rebuts du monde il fonda son empire, Et du prodige encor notre siècle est témoin.

Malheureux que l'enfer berce de ses chimères, Dont les maux ont cessé de regarder au ciel, Devant ces saintes sœurs, devant ces saintes mères, D'un coupable mépris garderez-vous le fiel!

Ah! le Christ est encor, malgré tous vos prophètes, Le Dieu qui se montra moins Dieu que serviteur; Le Dieu qui fait asseoir le pauvre dans ses fêtes Et réserve à Lazare une place d'honneur.

Anjourd'hni réduisant le blasphème au silence, Comme s'il avait craint de vous humilier En puisant dans les rangs d'une sainte opulence, Il a choisi vos sœurs pour se justifier.

Quelques filles du peuple, une simple servante Que Jésus enflamma du feu de son amour, Mieux que tous les calculs d'une morgue savante Ont su trouver le mot de l'énigme du jour.

Si l'anmône répugne à votre main trop fière, Elles iront pour vous, infatigable essaim, Chercher de quoi pourvoir leur ruche hospitalière, Et leur faim s'oubliera tant que vous aurez faim.

Dans cet asile ouvert à vos peines cruelles, Bien plus pauvres encor que votre pauvreté, Le lit sera pour vous et la paille pour elles, Si la moisson des maux passe la charité.

Trop souvent, sur ce lit où gît votre souffrance, L'âme est endolorie aussi bien que le corps; Leur voix, au désespoir enseignant l'espérance, Changera les douleurs en célestes trésors.

O frères! c'est assez d'implacables colères, D'autres Dieux vous feraient un plus triste destins; Cherchez au sein du Christ l'abri de vos misères : Son Calvaire est pour vous le meilleur Aventin.

TT

Je ne vous ferai point de menaces terribles, Le démon de l'envie en a déjà pris soin; Mais, riches, songez-y! car les jours sont pénibles : L'aumône est un devoir et peut-être un besoin.

L'abondance sordide est mère de la haine. Hélas! les cœurs sont pleins de funèbres dépits; Et, pour être assurés de la moisson prochaine, Pour les pauvres glaneurs laissez quelques épis! Vos œuvres, trop souvent, sont futiles ou mortes. Pensez, sur le sommet, aux angoisses d'en bas; Lorsque ces pauvres sœurs frapperont à vos portes, Ouvrez! car le pardon accompagne leurs pas.

N'ayant rien à donner, elles se sont données. Anges médiateurs près du divin courroux, Leur visite délivre; et leurs mains fortunées Demandent pour le pauvre encor moins que pour vous.

Sanctifiez le seuil de vos maisons prospères, Faites au Christ souffrant la part de vos deniers; Couvrez sa nudité des hardes de vos pères Qui pourrissent peut-être au fond de vos greniers.

Le pain souvent lui manque ainsi que les guenilles: Pour apaiser sa faim réduite au désespoir, Dans le tablier béni de ces pieuses filles Mettez de vos barquets ce qui reste, le soir.

L'offrande la plus mince est toujours bien venue; Tout s'utilise ou change en leurs bénignes mains: Ce pliant recevra le sommeil de la rue, Ces miettes deviendront de bienheureux festins.

Ce saint plâtre égaiera la nudité des chambres, Ces tissus, reprisés d'un doigt industrieux, Du vieillard grelottant réchausseront les membres; Et toute la récolte est au profit des cieux.

Il en est parmi vous, que le Christ les bénisse! Qui donnent à main pleine et surtout à plein cœur; Liguez-vous avec eux; c'est leur sainte milice Qui peut-être a du ciel suspendu la rigueur.

Ne cherchez pas ailleurs le salut de votre âme, Celui de vos foyers et de votre trésor; La nue à l'horizon garde un reste de flamme Et la foudre éloignée, hélas! murmure encor.

Vous avez vainement, pour abriter vos têtes, D'un bouclier plus fort armé l'autorité; Si l'égoïsme règne, attendez les tempêtes; Car le calme du monde est dans la charité!

REBOUL.
Traditionnelles.

#### EDUCATION.

#### De l'enseignement de la Lecture. (1)

Les observations que nous avons présentées à la fin de l'article précédent sur le développement intellectuel qu'il faut se proposer dans l'enseignement de la lecture coucernent également la culture du sens moral. N'oublions jamais que, dans l'instruction de la jeunesse, le développement moral doit toujours accompagner le développement intellectuel.

Nous ne dirons pas que l'un est plus important que l'autre, le dernier étant en quelque sorte un moyen d'obtenir le premier; car, si nous en exceptons l'influence de l'exemple, nous n'arrivons au cœur qu'en passant par l'esprit. Les leçons morales, pour influer sur les sentiments et sur la conduite de la vie, doivent se formuler en pensées, et celles-ci être traduites en un langage qui a besoin d'être saisi par l'esprit pour faire impression sur nous.

Mais quelque opinion qu'on puisse avoir de cette assertiou, c'est le développement moral qui donne au développement intellectuel toute sa valeur, qui en fait la véritable utilité dans le monde. Ce n'est pas le lieu de revenir ici sur le danger si souvent signalé de l'instruction dépourvue d'éducation. Toujours est-il que le maître qui instruit sans élever a rempli la moitié de sa tâche, et que l'homme qui, à égalité de savoir et d'intelligence, joindra le plus profond

<sup>(1)</sup> Voir notre livraison d'avril et les précédentes.

sentiment du devoir avec la plus ferme volonté de l'accomplir, sera toujours celui qui rendra le plus de services à la société, et qui y sera le plus estimé et considéré. Or la lecture est sans contredit l'un des enseignements qui se

prètent le mieux à la culture de ce sentiment

Mais pour que ce but soit atteint, il faut l'avoir en vue. Les pensées doivent donc, dans le cours des lectures, être analysées sous le rapport moral non moins que sous le rapport du sens. Le caractère moral des faits dont traite le livre doit être l'objet de questions nombreuses; il faut exercer les élèves à les juger, à les apprécier, tant en eux-mêmes que dans les circonstances où ils se sont produits. On doit en même temps faire faire des applications nombreuses de ces jugements à la conduite journalière de la vie, en choisissant de préférence ses exemples parmi ceux qui sont le plus à la portée des enfants.

On remarquera, sans qu'il soit besoin de le dire, que cet enseignement moral peut être singulièrement facilité par le choix des livres de lecture, les uns se prêtant beaucoup mieux que les autres à la lecture du sens moral chez les élèves. Les ouvrages qui contiennent des histoires, des anecdotes, des traits de devouement, de bons exemples, des faits moraux enfin, offrent sous ce rapport beaucoup plus d'occasions d'éveiller de bons sentiments et d'inculquer des principes de vertu que des ouvrages qui roulent sur des sujets purement instructifs. Il faut donc faire un choix entre les uns et les autres, selon l'objet qu'on se propose; mais l'importance de ce choix est trop bien comprise des maîtres pour qu'il soit nécessaire d'insister sur ce sujet.

#### AQUISITION DES CONNAISSANCES ET LIVRES INSTRUCTIFS.

Lorsque nous nous occupons d'un enseignement, il nous arrive souvent de ne pas nous rendre assez compte de son objet et de ce qu'il comporte. Nous le prenons en quelque sorte partie par partie, cherchant à nous pénétrer de chaque détail à mesure qu'il se présente, afin de l'enseigner du mieux qu'il nous est possible, mais parfois négligeant de nous faire une idée exacte de l'ensemble. Alors, comme nous n'avons pas saisi l'objet dans sa totalité, les rapports des parties au tout nous échappent, et, prenant à nos yeux une valeur exagérée, nous perdons de vue son importance relative. En général, les premières dont nous nous occupons finissent par nous faire perdre de vue celles qui doivent venir ensuite. On en voit un exemple dans la lecture, où, comme nous l'avons dit précédemment, le mécanisme et le choix de la méthode sont devenus l'objet d'une attention presque exclusive.

De même qu'il y a divers points à considérer dans l'enseignement de la lecture, il y a de même pour l'élève des degrés ou des stages divers. A chacun de ces stages correspond en général un objet différent, et l'on se tromperait en s'occupant dans l'un de ce qui convient à d'autres. Ces stages ou degrés coïncident assez exactement avec la division que nous avons établie; ils sont également en rapport avec l'âge.

Ainsi, au premier degré correspond l'étude des lettres et des syllabes: c'est un mécanisme dont l'étude n'est guère qu'une affaire de mémoire, et qui s'adresse plus aux yeux

qu'à l'intelligence.

Au deuxième degré, l'étude des mots, déjà plus difficile, n'est pourtant eucore que la continuation de l'étude du lan-

gage telle que l'enfant l'a faite avec sa mère.

Dans le troisième degré, l'étude des idées, comme moyen de développement intellectuel et moral et de culture des facultés, demande des esprits plus exercés à réfléchir et plus habitués à exprimer leurs idées : c'est encore un enseignement qui se rapproche de celui de la mère, mais il est plus raisonné et demande plus d'expérience de la part du maître.

le défaut de temps les porte parfois sition. Dans le deuxième, ils con mis entre les mains des élèves son trop restreintre, et qu'ils contient que chacune puisse être bien com développements donnés à la leçon.

Dans l'un ou l'autre cas, il y a porte parfois sition. Dans le deuxième, ils con des developpement de défaut de temps les porte parfois sition. Dans le deuxième, ils con mis entre les mains des élèves son trop restreintre, et qu'ils contient que chacune puisse être bien com développements donnés à la leçon.

Dans l'un ou l'autre cas, il y a porte parfois sition. Dans le deuxième, ils con mis entre les mains des élèves son trop restreintre, et qu'ils contient que chacune puisse être bien com développements donnés à la leçon.

Il en est de même du quatrième degré, auquel convient

plus spécialement ce qui a pour objet de meubler l'esprit de l'élève de connaissances et de notions de toutes sortes; cette partie est essentiellement du domaine de l'école: c'est de l'enseignement proprement dit, comme nous allons le voir, et il faut pour cela des intelligences assez développées.

Enfin, an dernier degré vient l'art de lire avec goût et en donnant à son débit l'expression convenable, ce qui suppose encore plus d'instruction chez l'élève et un âge plus avancé.

Il ne faudrait pourtant point induire de la division précédente qu'on doive, à chacun de ces stages, s'occuper excluvement de l'objet qui s'y rapporte. Ces divisions son bonnes pour soulager l'esprit, à qui elles permettent de se rendre mieux compte des faits, mais, dans la pratique, elles ne se présentent jamais d'une manière aussi tranchée. Ainsi, dans l'enseignement primaire, l'étude du langage se joint pour ainsi dire à tout; le développement intellectuel et moral ne peut non plus jamais être perdu de vue. Il y a, par exemple, une culture des facultés et un exercice de l'intelligence dans l'étude de la signification des mots, comme il y en a dans l'attention apportée à leur construction, à leur décomposition, à la formation des syllabes, et même à l'étude des lettres et de leurs formes. Quant à la culture morale, elle doit se retrouver partout, et ce serait méconnaître ses devoirs que de la négliger un seul instant.

Il n'en est pas moins vrai qu'à chaque degré, le but diffère: c'est donc l'objet correspondant à ce degré qu'il faut avoir principalement en vue; qu'un accessoire, si important qu'il soit, ne nous fasse jamais négliger le principal. Cette observation s'applique principalement à la quatrième partie de la lecture qui va nous occuper maintenant, c'est-à-dire à celle qui a pour objet de donner aux élèves des notions di-

verses.

Cette partie est sans contredit celle qui se rapporte le moins à l'objet proprement dit de la lecture. Peut-être même n'aurait-on jamais songé à l'y rattacher comme on l'a fait, et alors nous n'aurions pas a nous y arrêter, si le temps que les élèves passent dans les écoles n'était beaucoup trop court pour tout ce qu'il importe de leur apprendre. On a donc cherché à suppléer à l'insuffisance de l'instruction qu'on peut leur donner dans les leçons régulières par un enseignement en quelque sorte occasionnel ou incident. De là l'idée de rattacher à la lecture les connaissances de toutes sortes dont on croit utile de meubler leur esprit. Mais peut-être un enseignement franchement donné vaudrait-il mieux que cet enseignement bâtard, où en réalité l'on fait très-peu, parce qu'on veut faire en même temps des choses très-différentes.

Il y a dans l'instruction primaire bien peu de points où l'on se soit autant trompé que dans tout ce qui regarde cette partie de l'enseignement de la lecture. A cet égard, les erreurs proviennent, soit de ceux qui enseignent, soit des auteurs de livres de lecture.

Les maîtres que l'on pousse à étendre les connaissances de leurs élèves, et qui d'ailleurs ont le désir de leur donner le plus qu'ils peuvent des notions utiles, ne comprennent pas toujours bien le parti à tirer de ces livres. Après l'embarras du choix, embarras déjà très-grand, vient pour eux la difficulté d'en faire un judicieux emploi. Ils tombent le plus ordinairement dans deux excès opposés: ou ils ajontent trop d'explications aux livres, ou ils en ajoutent trop peu.

Dans le premier cas, ils supposent que les détails contenus dans le livre suffisent pour faire comprendre le sujet, et le défaut de temps les porte parfois à admettre cette supposition. Dans le deuxième, ils comprennent que les livres mis entre les mains des élèves sont toujours d'une étendue trop restreintre, et qu'ils contiennent trop de choses pour que chacune puisse être bien comprise sans le secours des développements donnés à la leçon.

Dans l'un ou l'autre cas, il y a perte pour les élèves. Si le maître exprime trop peu, le but qu'on s'était proposé en choisissant le livre est manqué: il ne reste rien de la lecture sous le rapport des connaissances que l'élève aurait dû acquérir.

Si le maître explique trop, alors le tenps de la leçon se passe en explications, il n'y a pas de lecture proprement dite; c'est un temps perdu pour les progrès que l'élève devrait faire dans cet art .- (Journal des Instituteurs de Paris.)

#### AVIS OFFICIELS.



#### NOMINATION.

COMMISSAIRE D'ÉCOLE.

Son Excellence le Gouverneur-Général a bien voulu, par minute en conseil du 26 de juillet dernier, approuver la nomination suivante : Comté de la Beauce.-Aubert-Gallion · M. Joseph Dutil.

ÉRECTIONS, DIVISIONS, ANNEXIONS ET DÉLIMITATIONS DE MUNICIPALITÉS SCOLAIRES.

Il a plu à Son Excellence, le Gouverneur Général, par minute en conseil du 26 du mois de juillet dernier :

10 De distraire de la municipalité scolaire de Notre-Dame-de-la-Victoire, dans le comté de Lévis, la partie de territoire ci après décrite et de l'ériger en municipalité scolaire séparée, sous le nom de Municipa-

lité du village de Bienville ; savoir :

Comprenant une étendue de territoire de six arpents, huit perches et trois pieds de front sur quarante arpents de profondeur; bornée comme suit : au nord-est, par la ligne qui divise la paroisse de Notre-Dame-de-la-Victoire de celle de St. Joseph de la Pointe-Lévis; au sud-ouest, par la ligne qui divise la terre d'isidore Bégin de cette partie de la terre de Michel Begin qui se trouve dans la ville de Lévis; au nord-ouest, partie par la ville de Lévis et partie par le fleuve St. Laurent, s'étendant en profondeur jusqu'à quarante pieds d'eau, à marée basse; au sud-est, par le trait-quarré des terres du premier rang.

20 D'ériger en municipalité scolaire séparée la paroisse de Ste. Brigitte, située partie dans le comté de Nicolet, partie dans le comté d'Yamaska et partie dans le comté de Drummond, et de lui donner le même nom et les mêmes limites qui ont été assignées à la dite paroisse par proclamation de Son Excellence, le Gouverneur Général, en date du douze de novembre, mil huit cent soixante-trois, et insérée dans la

Gazette du Canada, à la page 3566 du volume 22.

30 D'ériger en municipalité scolaire la paroisse de St. Fulgence, située partie dans le comté de Drummond et partie dans celui de Bagot, sous le nom de Municipalité scolaire de St. Fulgence et avec les mêmes limites qui ont été assignées à la dite paroisse par proclamation de Son Excellence, le Gouverneur Général, en date du dix-nenf de décembre, mil huit cent soixante-trois, et insérée dans la Gazette du Canada, à la page 167 et 168 du volume 23.

40 D'ériger en municipalité scolaire la raroisse de St. Tite, dans le comté de Champlain, et de lui donner le même nom et les mêmes limites qui ont été assignées à la dite paroisse par proclamation de Son Excellence, le Gouverneur Général, en date du onze de juillet, mil huit cent soixante-trois, et insérée dans la Gazette du Canada, à la page 2094 du

volume 22.

50 De distraire de la municipalité scolaire de Percé, dans le comté de Gaspé, la partie de territoire qui s'étend depuis le ruisseau qui passe sur la terre de M. James Cain, à l'endroit nommé Cap-Rouge, à aller jusqu'à la ligne de division entre la municipalité susdite de Percé et celle du Cap-Désespoir, du côté de l'est, et d'annexer cette partie de territoire à la susdite municipalité du Cap-Désespoir, dans le même

comté.
60 De distraire de la municipalité scolaire de Victoriaville, dans le comté d'Arthabaska, le huitième lot de chacun des cinq premiers rangs du township d'Arthabaska, et d'annexer les dits lots à la municipalité scolaire d'Arthabaskaville, dans le même comté.
70 De distraire de la municipalité scolaire d'Orford, située dans les limites de la ville électorale de Sherbrooke, les lots de terre des 17me et 18me rangs du township Orford compris entre les 1er et 6me lots inclusivement, et de les annexer à la municipalité scolaire de Stukcley-Nord, dans le comté de Shefford.
80 De distraire de la municipalité scolaire de St. Irénée dans le

Nord, dans le comte de Shehord.

80 De distraire de la municipalité scolaire de St. Irénée, dans le comté de Charlevoix, la concession connue sous le nom de Ste. Magdeleine, à partir de la propriété de Thadée Bouchard à aller jusqu'à celle de Louis Maltais, exclusivement, et de l'annexer à la municipalité scolaire de la Malbaie, dans le même comté.

90 De distraire de la municipalité scolaire du Coteau St. Pierre, dans le comté d'Hochelaga, la partie de territoire ci-après décrite et de l'an-nexer à la municipalité scolaire de St. Henry, dans le même comté; savoir:

Le terrain appartenant aux héritiers de Philippe Turcot, borné, au nord, par le chemin de fer de Lachine, au sud et à l'est, par le chemin de la Côte St. Paul, et, à l'ouest, par le terrain de Désiré Turcot, y compris la propriété de Jean Baptiste Cazelais.

100 De donner une nouvelle délimitation à la municipalité scolaire de Hull et à celle de St. Etienne de Chelsea, toutes deux dans le comté de

l'Outaouais, comme suit; savoir.

Premièrement.-La municipalité de Hull:-Bornée, au nord, par la ligne qui séparc la cinquième concession de la sixième, jusqu'au lot de terre No. vingt et un ; de là suivant la ligne qui sépare le lot No. vingt du lot No. vingt et un, jussqu'à la septième concession, qui se trouve entre les sixième et septième rangs, jusqu'à la ligne qui sépare le township de Hull de celui d'Eardley; conservant, à l'ouest, au sud et à l'est, les mêmes limites qui lui ont été antérieurement assignées.

Deuxièmement.—La municipalité de St. Ettenne de Chelsea, limitere l'autre l'aut

trophe de celle de Hull, est bornée comme suit ; savoir : Au nord, par la ligne qui sépare le township de Wakefield de celui de Hull; à l'est, par la ligne qui sépare le township de Templeton de celui de Hull, jusqu'à la cinquième concession exclusivement; de là, au sud, par la ligne qui sépare la cinquième concession de la sixième, jusqu'au lot de terre No. vingt et un; de là suivant la ligne qui sépare le lot de terre No. vingt du lot No. vingt et un, jusqu'à la septième concession, qui se trouve entre les sixièmes et septième rangs, jusqu'à la ligne qui sépare le township de Hull de celui d'Eardley.

110 De distraire de la municipalité scolaire de St. Barnabé de Gatineau, dans le comté de St. Maurice, la partie de territoire ci-après décrite et de l'annexer à la municipalité scolaire de St. Etienne, dans le

même comté; savoir:

Toute la partie du troisième rang du township de Caxton, qui se trouve comprise entre la terre de Gabriel Duplessis, inclusivement, et

celle d'Edouard Rivard, inclusivement.

120 De distraire de la municipalité scolaire de Valcartier, dans le comté de Québec, la partie de territoire ci-après décrite et de l'ériger en municipalité scolaire, sous le nom de Municipalité de St. Gabriel Ouest; savoir:

Toute cette partie de territoire qui a été érigée et constituée en municipalité locale distincte pour les fins municipales, par acte de la légis-

lature sanctionné le 18 de mai, 1861, 24me Vict., chapitre 73. 130 De distraire de la municipalité scolaire de St. André d'Acton, dans le comté de Bagot, la partie de territoire ci-après décrite et de l'ériger en municipalité scolaire séparée, sous le nom de Municipalité de la paroisse de St. André d'Acton; savoir:

Comprenant les cinq premiers rangs du township d'Acton, moins les lots portant les Nos. treute-deux, trente-trois et trente-quatre du troisième rang du dit township, et moins la moitié ouest du lot portant le No. trente-deux et les lots entiers portant les Nos. trente-trois et trentequatre du quatrième rang du township susdit.

#### DIPLOMES OCTROYÉS PAR LES ÉCOLES NORMALES.

Session de 1863-1864.

ÉCOLE NORMALE LAVAL.

Pour écoles modèles.-MM. François Simard, Cyrille Fournier, Fran-

Pour écoles modèles.—MM. François Simard, Cyrille Fournier, François Albert Ferland, Napoléon Mercier, Cyprien Labrèque, Edouard Bacon, Miles Philomène Lachaîne, Adèle Lespérance, Lumina Gaucher, Georgina Létourneau, Aurélie Noël, Honorine Gagné.
Pour écoles élémentaircs.—MM. Louis Dion, Stanislas Fréchette, Jacob Gagné, Jean Louis Mercier, Honoré Rousseau, Pierre Antoine Roy, Augustin Trépanier; Miles Marie Abbott, Eutychiane Bernier, Léa Baudet, Marie Marthe Belley, M. M. Séneville Bélanger, Victoria Bernard, Louise Baldwin, Rosalie Crépeau, M. Clémentine Caron, Virginie Filteau, M. Julienne Fortin, Valérie Fradette, Joséphine Guillemette Sophie Gravel, Célanire Gosseliu, M. Odile Joncas, M. Malvina Morin, Henriette Portelance, Marie Tremblay, Albine Trépanier.
Et en date du 1er d'oût, 1864, Mile. Mary Loughran a obtenu un diplôme d'écoles élémentaires.

diplôme d'écoles élémentaires.

#### ÉCOLE NORMALE JACQUES-CARTIER.

Pour académies.—M. Eugène Urgel Archambault, principal de l'académie commerciale de Montréal, M. Joseph Eugène Cassegrain, principal de l'académie Ste. Marie, Montréal, MM. Calixte Brault, Azarie Chê-

Pour écoles modèles.—MM. Oscar Desrosiers, Ignace Dorval, Charles H. Ferland, Ovide Lamarche, Alphonse Lanctôt, François Xavier Mousseau, Eusèbe Monctte, Antoine Malette, Laurence O'Ryan, Laurence O'Donoghue, Pierre Primeau, Paul Quesnel, Honoré Rondeau, Louis

René, François Verner.
Pour écoles élémentaires -MM. Joseph Godin, Joseph Guérin, Vir-

gile Harman, Alexis Aubuchon.

#### ÉCOLE NORMALE M'GILL.

Pour académies.-MM. Archibald Duff, Alvan F. Sherrill.

Pour écoles modèles.—M. Milo Alexander Herrick, Miles Elizabeth Ahern, Jessie Fraser, Elizabeth Ann Fraser, Maria Gill, Mary Luella Herrick, Sarah Johnson, Isabella Morrison, Lucy Ann Merry, Anny Frances Murray, Margaret Mason, Sarah A. Millan, Mary Elizabeth Walton, Eliza White.

Pour écoles élémentaires.—MM. Whiting Rexford Batt, Thomas McCarthy, Duncan McCormick, Mlles Lætitia Barlow, Mary Baillie, Emma Cutter, Mary Crossby, Eliza J. Cleary, Ellen Teresa Flynn, Mary Graham, Lilias Litchfield Hoyt, Ellzabeth Hargreaves, Alma Herrick, Caroline Hardiug, Catherine McDonald, Mary O'Brien, Malvina Ross, Jane Ann Swallon, Sarah Shaw, Margaret Sutherland, Jane Tuff, Mary Wilson, Lilias Watson, Elizabeth Walker.

#### DIPLOMES OCTROYÉS PAR LES BUREAUX D'EXAMINATEURS.

#### BUREAU DE PONTIAC.

Pour écoles élémentaires. — 1ère classe A: MM. Francis Murray, James McCreary.

Deuxième classe F: Mlle Emérance Berthiaume.

Deuxième classe A: MM. James Patrick Mullan, Thomas Stephens, Mlle Susan Connolly.

Oct. le 21 mars, 1864. (Séance ajournée.)

#### MÊME BUREAU.

Pour écoles élémentaires.—2ème classe A: MM. Robert Angus, Thomas Coulter, Mlle Elizabeth Anna Best.

Oct. le 3 mai, 1864.

Ovide LeBlanc, Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS DE GASPÉ.

Ecoles élémentaires, lère classe F et A: M. Daniel John Anderson. lère classe A: M. Charles Hunt.

Oct. le 3 mai, 1864.

PH. VIBERT, jeune, Secrétaire.

#### INSTITUTRICE DISPONIBLE.

Mlle Julie Latour, munie d'un diplôme d'écoles élémentaires pour le français et l'anglais.

S'adresser à ce bureau.

#### INSTITUTEURS DISPONIBLES.

M. Wm. Kennedy, muni d'un diplôme pour le français et l'anglais et de bonnes recommandations. M. Kennedy a étudié le français à Paris. S'adresser à North Lancaster, comté de Glengary, ou à ce Département.

M. Urbain Courteau, muni d'un diplôme d'écoles élémentaires. Conditions faciles et pourra fournir une monitrice capable de diriger les classes des commençants. S'adresser à lui-même, rue Visitation, 103, Montréal.

#### DONS OFFERTS A LA BIBLIOTHÈ QUE DU DÉPARTEMENT.

Le Surintendant accuse avec reconnaissance réception de l'ouvrage suivant:

De MM. Beanchemin et Valois, libraires, Montréal:—" Notes sur la Coutume de Paris, 2ème édition, revue et augmentée de plusieurs notes additionnelles," par T. K. Ramsay, avocat.

De M. Boucher de Perthes, (l'auteur des ouvrages suivants):

- "De la Création: essai sur l'origine et la progression des Etres," 5 vols.
  - " Satires, Contes et Chansonnettes," deuxième edition, 1 vol.
- "Opiniou de M. Christophe, sur les prohibitions et la liberté du commerce," 1 vol.
- "Petit glossaire, traduction de quelques mots financiers: csquisses de mœurs administratives," 2 vols.
- " Les Masques: biographie sans nom. Portraits de mes connaissances dédiés à mes amis," 2 vols.
  - "Sous dix rois. Souvenirs de 1791 à 1860," 6 vols.
  - " Nouvelles," 1 vol.
  - " Romances, Ballades et Légendes," 2me édition, 1 vol.
- "Petites solutions de grands mots, faisant suite au petit glossaire administratif," 1 vol.
- "Chants armoricains, ou souvenirs de Basse-Bretagne," 2me édition, 1 vol.
  - " Les Maussades : complaintes," 1 vol.

- " Voyage en Espagne et en Algérie, en 1855," 1 vol.
- "Voyage en Danemark, en Suède, en Norvége, par la Belgique et la Hollande. Retour par les villes anséatiques, le Mecklembourg, la Saxe, la Bavière, le Wurtemberg et le Grand-Duché de Bade. Séjour à Bade. En 1854," 1 vol.
- "Voyage à Constantinople par l'Italie, la Sicile et la Grèce. Retour par la mer Noire, la Roumélie, la Bulgarie, la Bessarabie russe, les Provinces danubiennes, la Hongrie, l'Autriche et la Prusse, en mai, juin, juillet et août, 1853," 2 vols.
- "Voyage en Russie. Retour par la Lithuanie, la Pologne, la Silésie, la Saxe et le duché de Nassau. Séjour à Wisebade, en 1856," 1 vol.
- "Antiquités celtiques et antédiluviennes. Mémoires sur l'industrie primitive et les arts à leur origine," 2 vols.
- "Hommes et choses; alphabet des passions et des sensations. Esquisse de mœurs faisant suite au petit glossaire," 4 vols.
  - " Sujets dramatiques," 2 vols.
  - " Emma ou quelques lettres de femme," 1 vol.
- " Mémoires de la société royale d'émulation d'Abbeville," 1836, 1837 1838, 1839, 1840, 1841, 1842 et 1843, 3 vols.
- " Mémoires de la société d'émulation d'Abbeville," de 1844 à 1852, 2 vols.
- "Mémoires de la société impériale d'émulation d'Abbeville," de 1852 à 1860, 2 vols.

Brochures.—"Notes sur le fossile humain d'Abbeville," 5 brochures. Brochures scientifiques.-"Origine et antiquité de l'homme," 1859-1864, 15 brochures.

Errata.—Dans la livraison des mois de juin et juillet derniers, à la page 90, dans le tableau intitulé: Diplômes accordés aux élèves des écoles normales, depuis l'établissement de ces institutions, à la 2me ligne de la 6me colonne, au lieu de 13, lisez: 53; puis, à la deruière ligne de la même colonne, au lieu de 43, lisez: 83.

# JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

MONTRÉAL, (BAS-CANADA,) AOUT, 1864.

#### Examens et Distributions de Prix et de Dipl<mark>omes</mark> dans les Écoles Normales.

C'est l'école normale McGill qui, cette année, a terminé la première son année scolaire. Il y a eu plusieurs séances pour l'examen public des élèves et elles ont été couronnées par la distribution solennelle des diplômes. L'hon. Surintendant de l'Education présidait et ouvrit cette dernière séance par une allocution dans laçuelle il félicita le Principal sur les progrès soutenus de l'institution. Il mentionna aussi le nouveau règlement fait par le Conseil de l'instruction publique et sanctionné par S. E. le Gouverneur-Général par minute en conseil, et par lequel l'admission des Bacheliers des Universités du Bas-Canada à l'enseignement est beauccup plus facile. Il leur suffit en effet de suivre le cours de pédagogie et ceux des autres cours qu'ils n'ont pas déjà suivis à l'université pour obtenir de l'école normale le diplôme d'académie. De plus, les élèves de l'école normale qui désirent obtenir ce diplôme peuvent avoir une bourse pour une troisième année d'études.

M. Dawson, Principal de l'école, prit ensuite la parole. Il donna quelques détails intéressants sur le mode d'enseignement suivi dans l'institution, et annonça les résultats de l'année scolaire comme suit : Il y a eu cette année 74 élèves, sur lesquels plusieurs par suite de maladie ont dû renoncer à subir leurs examens. Le nombre des malades a été malheureusement plus considérable qu'à l'ordinaire. Le nombre de diplômes accordés à la fin de l'année est de 40, dont deux pour académies, 14 pour écoles modèles et 24 pour écoles élémentaires. Sur ce nombre, 6 seulement ont été donnés à des élèves-maîtres; les autres ont été obtenus par des élèves-institutrices qui ont toujours été de beaucoup les plus nombreuses. En ajoutant ces chiffres à ceux qui ont été publiés dans le rapport du Surintendant pour l'année 1863, on trouvera que le nombre total de diplômes donnés par cette institution s'élève maintenant à 312 et que le nombre d'élèves qui les ont obtenus est de 216. L'intérêt de cette séance fut relevé par l'execution de plusieurs morceaux de musique vocale et instrumentale sous la direction de M. le Professeur Fowler.

Le prix du Prince de Galles fut donné à Mlle Isabella Morrison, de North Georgetown; parmi les MM. qui obtinrent des diplômes pour académies, se truuvérent MM. Archibald Duff, de Sherbrooke, et Alvan Sherrill, d'Eatun, bacheliers ès-arts de l'Université McGill qui auront été les premiers à profiter du nouveau règlement.

Après la collation des diplômes, Mlle Merry prononça le discours d'adien au nom des autres étèves, et le Professeur Darey fit en français un excellent discours dans lequel il s'étendit au long sur l'importance de l'étude des grands modèles de la littérature française, faisant une habile esquisse de quelques-uns des grands écrivains de notre langue: tels que Bossuet, Fénélon, Racine, Molière et Massillon.

Les examens de l'Ecole Normale Laval se sont faits le 4 et le 5 de juillet. La première séance, qui a cu lieu dans la grande salle du pensionnat des Ursulines pour les élèves-institutrices, a été présidée par le Surintendant; on remarquait dans l'auditoire l'hon. Solliciteur-Général du Bas-Canada, Son Honneur le Maire de Québec, plusieurs niembres du clergé, et plusieurs citoyens influents de la capitale.

Les élèves-maîtresses ont répondu avec beaucoup d'aplomb sur l'histoire du Canada, l'histoire d'Angleterre, la Géographie et la Grammaire française. Le tracé des cartes sait séance tenante, et la maniere dont les réponses sur l'histoire étaient illustrées par de petits tableaux historiques préparés par les élèves elles-mêmes, ont pu donner une idée du caractère pratique et rationnel de l'enseignement. Les exercices de musique vucale et instrumentale ont été applaudis à bon droit. Le discours d'adieu a été prononcé par Mile Lachaine. Après la distribution des prix et des diplômes, M. le Surintendant, l'hon. Solliciteur-Général et M. le Maire adressèrent la parole aux élèves et au public. M. le Solliciteur-Général s'exprima fortement en faveur des écoles normales, et admit que ces institutions ne recevaient pas une subvention suffisante. Il exprima l'espoir de voir le gouvernement et la lègislature, dès que l'état des finances du pays le permettrait, voter des sommes plus cunsidérables puur l'instruction publique. M. Tourangeau dit que ses fonctions de maire de la cité lui avaient procuré l'avantage d'assister à plusieurs examens depuis quelque temps, et qu'il remarquait partout un grand changement et un grand progrès dans les inétholes d'enseignement. Il s'exprima dans le même seus que l'hon. Solliciteur-Général en ce qui concerne les subventions de l'instruction publique en général et celles des écoles normales en Il sut donné dans cette séance six diplômes pour écoles modèles et 21 pour écoles élémentaires.

L'examen public et la distribution des prix et des diplômes aux élèves-maîtres eut lieu le lendemain à l'école normale. M. le Surintendant, M. le Solliciteur-Général, M. le Grand Vicaire Cazeau, M. Delagrave, membre du conseil de l'instruction publique, et un grand nombre d'amis de l'éducation y assistaient. Les élèves ont été interrogés sur la physique, l'histoire du Canada, l'histoire d'Angleterre et la Grammaure française; les réponses sur la physique ont été accompagnés d'expériences à l'aide de la belle collection d'instruments qui appartient à l'établissement.

Plusieurs morceaux de musique furent chantés en chœnr, et M. Napoléon Mercier se distingua en chantant avec beaucoup d'effet deux chansuns comiques. Le chœur des Voltigeurs fut chanté en costume, les élèves ayant endossé leurs uniformes et donnant en même temps un échantillon de leur aptitude militaire. Il fut distribué treize diplômes, six pour écoles modèles et sept pour écoles élèmentaires; ce qui fait en tout pour cette année, dans les deux départements: quarante. Le prix du Prince de Galles fut donné à M. François Simard. Après la distribution des prix et des diplômes, M. le Surintendant adressa quelques paroles à l'auditoire et aux élèves.

La distribution des prix et des diplômes à l'école normale Jacques-Cartier a eu lieu le neuf dans la grande salle de l'école. La séance fut ouverte par un discours de M. le Principal que nous publierons en entier dans notre prochaine livraison.

Après ce discours, qui fut vivement applaudi, M. le Surintendant distribua les prix aux jeunes élèves de l'école modèle, cette distribution étant précédée de quelques courtes remarques de la part de MM. Boudrias et Delaney, les instituteurs de cette école. Ce dernier fit ubserver que l'année qui venait de se terminer avait été remarquable par le degré d'application que les élèves avaient montré, et que, bien que l'école contienne un nombre égal d'enfants d'urigne britannique et d'origine canadienne, une harmonie plus études se complète encure que celle que l'on pouvait attendre d'une école où il n'y aurait que des élèves d'une même nationalité, s'était maintenue toute l'année. La liste des prix fait voir aussi que les élèves vacances.

deux langues rivales, lesquelles leur sont maintenant à tous presque également familières.

Immédiatement avant la distribution des prix aux élèves de l'Ecole Normale, M. le Principal leur rendit le témoignage d'une grande assiduité et d'une application plus qu'ordinaire; la moyenne des succès étant, a-t-il dit, plus élevée que les années précédentes, ce qui n'empêche point cependant que quelques élèves très-estimables d'ailleurs, et qui ont même remporté plusieurs prix, ont échoué dans l'examen pour le diplôme, et devront faire une autre année d'études, s'ils venlent l'obtenir. Ce fait n'est mentionné que pour faire voir le degré de sévérité qui prèside à ces examens, et l'excellente garantie qu'offre le diplôme lui-même. Le prix fondé par S. A. R. le Prince de Galles ne fut point donné cette année dans cette école, et il ne l'avait pas été non plus, l'année dernière. Cette circonstance s'explique facilement par le fait qu'il n'y a à l'école Jacques-Cartier qu'un département d'élèves-instituteurs, et par là même un bien moindre nombre d'èlèves, ce qui diminue les chances de voir l'un d'entre eux parvenir au degré d'excellence requis dans toutes les branches d'enseignement.

Il fut donné 23 diplômes, dont 4 pour academies, 15 pour écoles modèles et 4 pour écoles élémentaires. Parmi les gradués de la première classe se trouve M. Archambault, ancien é ève de l'institution, qui, muni du diplôme d'école modèle, dirige depuis plusienrs années, avec tant de succès, l'Académie Commerciale, établie dans la rue Côté par MM. les Commissaires des écoles catholiques de Montréal. M. Archambault, malgré ses occupations, a tronvé le temps de suivre les cours de troisième année, et, après avoir subi sur les matières prescrites par le programme un rigoureux et brillant examen, a obtenu le diplôme d'académie. En le lui remettant, M le Surintendant le félicita vivement et sur son succès et sur le bon exemple qu'il donnait ainsi à ses confrères dans l'enseignement. M. Archambault paraît avoir pris pour devise excelsior, et nous souhaitons qu'elle lui porte toujours bonhenr. On remarquera aussi que M. Cassegrain, qui a obtenu le diplôme pour academie, vient d'être nommé principal de l'Académie Sainte Marie, établie par les Commissaires dans la partie est de la ville, où il remplace M. Desplaines, lui-même ancien élève de l'Ecole Normale. Un autre élève vient aussi d'être choisi par Mgr. l'Evéque de Montreal, pour diriger l'école que Sa Grandeur a établie dans le faubourg St. Joseph. Ces faits font également honneur et à l'Ecole Normale et aux autorités scolaires de la ville de Montréal.

Après la distribution des diplômes, M. le Surintendant, M. le Chanuine Fabre et M. Cherrier, membre du Conseil de l'Instructiun Publique, prononcèrent des allocutions qui furent vivement applaudies. M. Cherrier insista surtout sur la nècessuté de quelque mesure législative qui forçât les Commissaires d'école à accorder une meilleure rémunération aux instituteurs. Le Département, a-t-il dt, et les écoles normales, et leurs élèves font noblement leur devuir, c'est maintenant au pays à faire le sien.

Le nombre total des diplômes accordés par les écoles normales depuis leur établissement, en ajoutant ceux qui viennent d'être donnés aux chiffres publiés dans le rapport de 1863, contenu dans notre dernière livraison, se répartit maintenant comme suit: Ecole Jacques Cartier: Académies, 12; Ecoles modèles, 72; Ecoles èlémentaires, 74: total: 158. Ecole McGill: Académies, 3; écoles modèles, 102; écoles élémentaires, 207: total: 312. Ecole Leval: Académies, 13; écoles modèles, 133; écoles démentaires, 106: total: 252. Les trois écoles réunies ont donc distribué, depuis leur établissement, 28 diplômes pour académies, 307 pour écoles mudèles et 387 pour écoles élémentaires; en tout: 722.

#### Examens Publics et Distributions de Prix dans les Universités, les Colléges, Académies et Ecoles Modèles.

Chaque année, la fin du mois de juin et le commencement du mois de juillet voient revenir ces gaies et utiles solennités, que les autorités et l'élite de la population honoreut et relèvent par leur présence. L'époque des vacances s'est constamment rapprochée depuis un certain nombre d'années, ct ça été là un changement raisunnable et judicieux. Nous nous souvenons encore du temps où les distributions de prix avaient lieu au milieu d'août, et où les études se continuaient pendant les jours ardents de la canicule. Il n'y aurait point de mal même à ce que l'on s'arrangeât de manière à ce que tout fût fini à la fin de juin, et à ce que le mois de juillet, si bean et si chaud dans notre pays, fût tout entier consacré aux vacances.

S. E. le Gouverneur Général a donné l'exemple aux amis de l'éducation en assistant aux solennités littéraires de l'Université anglicane de Lennoxville, et à celles du pensionnat des Sœurs de

la Congrégation, à Villa-Maria.

La séance publique annuelle de l'Université de Lennoxville (Bishop's College), a eu lieu le 1er de juillet. On en trouvera tous les détails très-au long dans notre dernier journal anglais. La veille, S. E. fut reçue par une garde d'honneur formée de la compagnie de carabiniers du collége. Le soir, les élèves de l'école préparatoire firent une procession aux flambeaux ; le petit village ainsi que l'Université avaient été décorés de feuillages et de drapeaux. Lady Monck et les Delles. Monck honorèrent la séance universitaire de leur présence. Leurs Seignenries les Evêques anglicans de Montréal et de Québec étaient aussi présents. Son Excellence, outre sa suite ordinaire, avait avec lui deux de ses ministres, l'hon. M. Galt et l'hon. M. McGee. La séance s'ouvrit par la collation de diplômes honoraires. Lord Monck voulut bien accepter celui de Docteur en Droit Civil, qui fut aussi donné au Dr. Smallwood, professeur de météorologie à l'Université McGill. Le degré de Maîtres ès-Arts fut ensuite donné à M. Robert Caspar Tambs, norvégien de naissance, qui prêta préalablement le serment d'allégéance. Le God Save the Queen fut chanté à cette occasion. Le même degré fut ensuite accorcé à MM. George Baker, John Foster, James B. Davidson et Thomas L. Ball. M. Tambs pronouça ensuité le discours d'adieu. Le prix annuel fondé par S. A. R. le Prince de Galles fut ensuite donné à M. Babin. Après la distribution des prix, dont plusieurs sont de fondation, le Doyen et Recteur, le Rév. George C. Irving, rendit compte des progrès et de l'état actuel de l'Université. Ce discours fut suivi d'allocutions par MM. Galt et McGee, par Lord Monck et par l'honorable Juge McCord, chancelier de l'Université.

Parmi les remarques que fit Son Excellence, celles qui suivent nous ont surtout frappés. Elles touchent à une question vivement controversée en Europe et qui commence à être discutée dans notre pays. "Je me joins à votre digne recteur, a dit Lord Monck, pour vous féliciter sur le choix que vous avez fait des langues classiques comme base de votre système d'instruction. Je ne veux pas dire qu'en Angleterre on n'ait point fait une trop large place aux études classiques; mais l'abus d'une chose ne saurait faire conclure à sa suppression. Dans l'atmosphère moral et intellectuel, il y a des courants opposés les uns aux autres, et, comme d'habiles marins, ceux qui dirigent la nef de l'instruction doivent en tenir compte. Je n'ai point la prétention de traiter à foud des principes qui doivent régir cette matière en présence de cet auditoire, ce serait une impertiuence de ma part; mais il me sera bien permis de vous soumettre une ou deux observations, qui me paraissent avoir été omises dans les discussions sur l'importance des études classiques. Nous entendons constamment demander à quoi bon donner tant d'années à l'étude du grec et du latin, qui n'ont qu'une si minime utilité dans la vie pratique? Cependant, quel est celui qui, ayant reçu une éducation universitaire, ait oublié le bien qu'il en a retiré, et qui ne sente toute la part que ces langues anciennes ont dans l'intelligence de celle que mon honorable ami, M. McGee,

a si bien nommée la langue conquérante?

"De plus, je dis qu'il est impossible de bien connaître et de bien posséder notre langue sans l'étude des langues anciennes; et il suffit, pour le prouver, des nombreuses citations des auteurs latins, et des nombreuses allusions aux écrivains de l'antiquité, qui se rencontrent à chaque instant dans notre propre littérature. Mais il me semble que le but d'une éducation classique est encore plus élevé. C'est surtout d'exercer et de discipliner pour ainsi dire l'esprit de l'élève, de purifier son goût et de développer chez lui l'esprit de critique et d'examen. Or, l'élévation du goût et le développement d'une saine critique, ne peuvent exister chez de jeunes intelligences qu'à la condition de les rendre familières avec les œuvres les plus élevées et les plus parfaites de la littérature. Si ces œuvres existent surtout dans les langues anciennes, la conclusion sera facile à tirer. Il est évident que, quelque supériorité que nous ayons sur les anciens par suite des progres qui caractérisent notre époque, ils sont encore nos maîtres dans l'art oratoire, dans les beaux-arts et surtout dans la sculpture. Leurs chefs-d'œuvre sont demeurés, depuis deux mille ans, vainqueurs de tous nos efforts; ils n'ont pas encore été surpassés comme modèles de beauté et de puissance intellectuelle. On ne saurait traduire une page de Démosthène ou de Cicéron sans se sentir grandir soimême au contact de ces géants intellectuels qui résument le vieil esprit de Rome et d'Athènes.

"Jeunes gens, je voudrais pouvoir vous inculquer toute l'importance des excellents avis que vons a donnés celui d'entre vous qui a prononcé le discours d'adieu; n'abandonnez jamais l'étude de ces classiques, que vous avez eu ici si bonne occasion de connaître

et d'apprécier. Vous ne sauriez dire jusqu'à quel point, ni à quelle époque, cette étude aura une influence pratique et décisive sur la carrière que vous aurez embrassée."

La distribution des prix au pensionnat de Villa-Maria, à laquelle Son Excellence et Lady Monck ont bien vouln assister, leur a fourni une autre occasion de témoigner l'intérêt qu'ils prennent aux progrès de l'instruction publique. Les autorites ecclésiastiques, civiles et militaires, et l'élite de la population de Montréal, s'étaient donné rendez-vous dans la grande salle du pensionnat On y remarquait Mgr. l'Evêque de Montréal et un nombreux clergé. le Lieut.-Général Sir F. Williams, commandant des forces, et son état major; le Major-Général Lindsay, commandant de la brigade des Gardes, et son état major, et un grand nombre d'officiers de la garnison; les Hons. MM. Cartier, McGee, Dorion, Young, M. le Maire de la cité et un grand nombre de nos citoyens les plus distingnés. Des exercices de musique vocale et de musique instrumentale, un discours de bienvenue, en vers français, récité par Mlle. Pinsonnault; une conversation sur les femmes célèbres de la France, une autre sur l'état de l'instruction publique dans ce pays au 17e siècle, et une adresse d'adieu, en vers anglais, par Mile. Sweeney, firent les frais de cette séance. Lady Monck distribua elle-même les prix et les couronnes, embrassant quelques-unes des plus jeunes élèves et donnant une cordiale poignée de mains anx plus grandes. A la fin de la séance, Lord Monck prononça une gracieuse allocution, dans laquelle il félicita surtout les Sœurs de la Congrégation, qui dirigent cette excellente institution, sur la réputation qu'elle s'était acquise, même en dehors du pays, et sur l'union qui existait dans cette maison entre des élèves appartenant à divers cultes et à diverses nationalités ; il espérait que ces demoiselles conserveraient plus tard les sentiments d'amitié lormés ici et qu'elles adouciraient ainsi, par leur henreuse influence, les rivalités et même l'hostilité qui peuvent exister entre les diverses populations de l'Amérique. Mgr. l'Evêque de Montréal adressa aussi quelques paroles de félicitation aux élèves et remercia Lord et Lady Monck des marques d'intérêt qu'ils avaient données à une maison qui lui était si chèrc.

Les journaux, pendant quelques semaines, ont été remplis de détails au sujet des solennités littéraires des autres institutions d'éducation répandues sur toute la surface du pays; la plus ancienne, le Séminaire de Québec, a fait sa distribution de prix le 11 de juillet dans la grande salle de l'Université Laval, en même temps que se faisait la collation des diplômes de l'Université. Un discours de M. Côté, élève de rhétorique, a ouvert la séance. M. Langelier, professeur à la Faculté de Droit, parla des obligations des grandes maisons d'éducation et s'éleva fortement contre la coupable facilité avec laquelle on accordait les diplômes dans beaucoup d'universités américaines. Le Dr. Sewell, professeur à la Faculté de Médecine, prononça l'éloge de son regretté confrère, le Dr. Nault, décédé dans le cours de l'année. Les prix fondés par feu le Dr. Morrin, pour les plus grands succès dans l'étude de la médecine, furent ensuite donnés. Le prix du Prince de Galles ne fut point donné cette année, aucun des candidats au Baccalauréat ès-Arts n'ayant conservé les quatre-cinquièmes des points, condition de riguenr. Après la collation des diplômes et la distribution des prix, le Recteur prononça une allocution qu'il termina en invitant l'auditoire à se rendre à la cathédrale, où fut chanté le

Te Deum d'usage.

On trouvera, dans notre journal anglais de juillet, le compte-rendu de la séance annuelle de l'Université McGill, laquelle fut présidée par M. Robertson, qui est un des gouverneurs de l'institution. Il fut donné 9 diplômes pour le Baccalanréat ès-Arts, un pour celui de Maître és-Arts, un pour le degre d'Ingénieur Civil, 11 pour le degré de Bachelier ès-Lois, et 23 pour celui de Docteur en Médecine. L'Université se compose de trois colléges, le Collége McGill, à Montréal; le Collége Morrin, à Quebec, et le Collége St. François, à Richmond. Les trois institutions étaient représentées.

La médaille d'or fondée par S. A. R. le Prince de Galles, pour l'étude des classiques, fut donnée à M. George H. Pease; la médaille Molson, pour les mathématiques et la physique, à M. Archibald Duff; la médaille Logan, pour la géologie, à M. Bothwell, et la médaille Chapman, pour les sciences naturelles, à M. Sherrill. Le discours d'adieu pour la Faculté des Arts, fut prononcé par

M. McGregor; M. Squires fit celui des élèves de la Faculté de Médecine; et M. Wilfrid Laurier prononça, en français, celui des élèves de la Facuté de Droit. Le professeur De Sola, du Collège McGill, et le professeur Hatch, du Collége Morrin, parlèrent au nom de la Faculté des Arts, le professeur Scott au nom de la Faculté de Médecine, et le professeur Torrance au nom de la Faculté de Droit. La seconde séance fut terminée par un discours du Principal, M. Dawson.

La distribution des prix au Collége de Montréal a en lieu le 5 de juillet ; elle a été précédée d'une discussion sur l'influence des arts et des sciences sur la société, par MM. Quoilier, Riel et Jannel, d'un discours sur la physique, par M. Jules Laroque, et, enfin, d'un discours anglais sur le patriotisme, par M. Goodwin.

An Collége de St. Hyacinthe, le principal article du programme fut un discours sur l'éducation. Plusieurs questions importantes y furent traitées, entre autres celle de l'étude des auteurs païens et celle de l'effet de l'éducation dans notre société. Sur la première, l'orateur se prononça contre l'exclusion des grands génies qui ont illustré les siècles anciens, tout en donnant la présérence aux écrits des Saints Pères, dans lesquels les élèves peuvent faire une étude aussi approfondie des langues anciennes sans se heurter à chaque pas aux erreurs du paganisme. Mgr. l'Evêque de St. Hyacinthe termina la séance par une allocution. On remarquait près do lui, dans l'anditoire, l'Hon. Juge Morin, M. Raymond, représentant de St. Hyacinthe, M. Granet, Supérieur du Séminaire de Montréal, et un grand nombre d'autres personnes distinguées.

Des études historiques et littéraires sur l'éloquence française, anglaise et canadienne, ont donné un vif intérêt à la séance du Collège Ste. Marie, à Montréal, à laquelle assistaient l'Hon. Surintendant de l'Education, M. Cherrier, membre du Conseil de l'Instruction Publique, M. le Maire de Montréal, l'Hon. Juge Monck, les Hons. MM. Laframboise et Renaud, M. l'Abbé Verreau, Principal de l'Ecole Normale Jacques-Cartier, M. l'Abbé Langevin, Principal de l'Ecole Normale Laval, et un grand nombre de membres du clergé. Burke et Fox, à la tribune; Lally Tollendal, devant les tribunaux, et Mgr. Plessis, dans la chaire, furent successivement étudiés et reproduits par MM. Lindsay, Johnson, Quincy, Languedoc, Lewis Drummond, Labbé, Power et Brault. M. LaRocque ouvrit et résuma cette discussion littéraire. Plusieurs morceaux des grands maîtres, Rossini, Auber, Verdi, etc., furent rendus avec succès par les élèves.

Nous remarquons encore parmi les comptes-rendus publiés, ceux du Collège de Terrebonne, où des discours furent prononcés par plusieurs personnes de l'auditoire, entre autres par M. le Dr. Meilleur, ancien surintendant de l'éducation; du Collége de l'Assomption, qui sont restés de véritables examens comme on les faisait autrefois; du Collége de St. Laurent, où l'éloge du regretté M. St. Germain, fondateur de l'institution, faisait partie du programme; enfin, ceux du Collége Joliette, où l'éloge de Montcalm et un discours sur l'importance de la colonisation, sur les maux que l'émigration cause au pays, paraissent avoir eu un très-grand succès.

Nous laisserons maintenant de côté, quoiqu'a regret, plusieurs autres institutions dont nous n'avons point les comptes-rendus sous

la main, pour dire quelque chose de nos principaux pensionnats. Celui des Ursulines de Québec a su profiter habilement des souvenirs historiques qui se rattachent à son existence, et une conversation, dans laquelle les principaux événements de l'histoire du couvent, qui est pour bien dire celle de Québec, étaient rappelés avec beaucoup d'à-propos, a occupé la plus grande partie de la séance. On y firallusion à l'incendie récent qui avait failli détruire la chapelle du couvent, et l'on rendit un juste hommage au courage du chapelain, M. l'Abbé LeMoine, ainsi qu'au zèle mon-tré par les citoyens de Québec dans cette circonstance. Un discours, qu'un chef huron adressa aux Religieuses Ursulines lors du premier incendie de leur couvent, fut récité avec beaucoup de succès par Mlle. Nault. La partie musicale de la séance fut à tous égards un véritable triomphe, tandis que les nombreux objets d'art, penntures à l'huile, aquarelles, études au crayon, broderies et ouvrages à l'aiguille de tout genre exposés dans les salles, contribuaient à confirmer la haute reputation dont cette maison a toujours jour en ce qui concerne cette partie de l'enseignement. Le discours d'adieu et de remercîment fut prononcé par Mllc. Marie LeMoine.

Après la distribution des prix, M. le grand vicaire Cazeau et M. le Surintendant de l'Education adressèrent la parole aux élèves, et, tout en félicitant les dames Ursulines sur l'ancienneté et les succès croissants de leur établissement, ils prirent occasion de parler du remarquable ouvrage dont le second volume vient de paraître, et où l'histoire de cette vénerable institution est racontée avec tant de charme, et avec une si pieusc et si touchante sollicitude pour

la gloire du pays et de la religion.

La Congrégation de Notre-Dame à Montréal, la plus ancienne de nos communautés enseignantes après les Ursulines de Québec, a dans la ville même deux académies, indépendamment de son pensionnat de Maria-Villa. L'une est le pensionnat du Mont Sainte-Marie, l'autre un externat récemment fondé sous le nom d'Académie Saint-Denis.

La distribution des prix, dans la première de ces institutions, était présidée par M. Billaudelle. M. le Surintendant de l'éduca-

tion, M. le Maire de Montréal, les hons. MM. McGee et de Beau-jeu, M. Cherrier, M. le Dr. Meilleur et une foule d'autres personnes distinguées y assistaient. Une conversation en vers français sur le genre d'éducation qui convient aux jeunes filles de ce pays, eut un très-grand succès. Dans cette pièce comme dans d'autres que nous avons entendues dans des maisons de la Congrégation, nous avons cru découvrir un travail original et inédit, dont l'auteur ou les autenrs se cachent avec le plus grand soin. M. Billaudelle à la fin de la séance prononça une allocution pleine d'onction et d'heureuses saillies.

La séance de l'Académie St. Denis s'est tenue dans la grande salle du demi-pensionnat, à la maison-mère; elle a été présidée par M. Granet, supérieur du séminaire, ayant près de lui les hons. L. J. Papineau, Chauveau et Dorion et un grand nombre de membres du clergé. Une charmante opérette de J. T. de St. Germain, le Miracle des Roses, fut jouée avec beaucoup de succès; et une conversation historique dans laquelle les élèves personnifiaient les reines les plus célebres des temps modernes fit voir le résultat d'études sérieuses et bien dirigées. Le discours d'adieu en vers fut prononcé par Mlle. Elisa Chauveau. M. Granet félicita les élèves sur leurs succès et dit que, dans tout le cours de l'année, les directrices avaient toujours trouvé la meilleure volonté et le plus grand zèle chez toutes les jeunes filles confiées à leurs soins.

Les examens du pensionnat des Dames du Sacré-Cœur, au Sault-au-Récollet, furent présidés par Mgr. l'évêque de Montréal; ceux du couvent des Sœurs de Ste. Anne, à Lachine, par Mgr. Morrison, et ceux du pensionnat des Sœurs de Jésus et Marie, à la Pointe Lévis, par M. le grand vicaire Cazeau. Dans toutes ces institutions et dans une foule d'autres, des séances du genre de celles que nous avons décrites ont eu lieu et partout elles ont excité un intérêt qui ne peut être que très-favorable au développement et aux progrès de l'instruction publique. Des écoles d'un ordre moins élevé mais non moins utiles ont eu aussi leurs solennités trop nombreuses pour que nous puissions les mentionner. Parmi cellesci nons remarquerons l'excellente école commerciale dirigée à Montréal par M. Archambault, les nombreuses écoles des Frères de cette ville et l'école ou académie commerciale qu'ils tiennent à Québec et qui est fréquentée par un grand nombre de jeunes gens des meilleures familles. M. le grand-vicaire Cazeau et M. le Surintendant de l'éducation qui présidaient à la distribution des prix dans cette dernière institution firent l'éloge de l'éducation utile et pratique qui s'y donne avec tant de succès.

# Vingt-deuxième Conférence des Instituteurs de la cir-conscription de l'Ecole Normale-Laval.

Furent présents: le Révérend Jean Langevin. Principal; M. l'Inspecteur Bardy, MM. C. Dufresne, F. X. Toussaint, N. Lacasse, Norbert Thibault, C. J. L. Lafrance, J. B. Cloutier, J. Létourneau, Ed. Carrier, F. X. Gilbert, B. Pelletier, C. Côté, Ls. Lefebvre, Frs. Fortin, D. McSweeny, W. Ryan, A. Esnouf, C. Gagné, C. Bouchard, Frs. Parent, C. St. Hilaire, C. Lacombe, F. V. Chabat, P. A. Drolet, Le Couture, A. Girardin, The Tremblay. X. Chabot, P. A. Drolet, Ls. Couture, A. Girardin, Ths. Tremblay, A. Labonté, S. Laroche, J. Coté et D. Potvin.

Le procès-verbal de la dernière assemblée fut unanimement

Le Secrétaire lut l'état des comptes de l'association tels que rendus, en janvier dernier, devant le Conseil, ainsi que la motion suivante passée devant ce dernier quelques minutes avant la conférence: proposé par M. Joseph Létourneau secondé par M. Bruno Pelletier et résolu: Qu'à l'avenir chaque conférence seia divisée en deux séances dont l'une le vendredi soir et l'autre le samedi matin, afin de donner aux instituteurs plus de facilité d'y assister.

M. D. McSweeny lut un essai sur la tenue des livres et M. Lafrance intéressa beaucoup l'auditoire par une lecture sur la géologie. On s'occupa ensuite des trois questions sur l'écriture dont les réponses n'avaient pu être discutées à la dernière conférence, et il fui décidé de répondre à chacune d'elles de la manière suivante:

160. Qu'est-ce qu'on entend par écriture posée et par écriture

expédiée ?

Rép. On entend par écriture posée celle qui se fait lentement, dont la pratique a pour but spécial la conformation régulière des lettres, l'espacement convenable, et dans laquelle on applique strictement toutes les particularités des préceptes de la calligraphie. On l'appelle communément écriture d'écolier.

Par écriture expédiée on entend celle qui se fait couramment et dans laquelle chacun des mots s'écrit généralement d'une seule course. En pratiquant cette écriture, on doit s'efforcer d'observer

autant que possible les principes ordinaires de la calligraphie. C'est l'écriture de bureau.

170. Quand et comment doit-on pratiquer chacune de ces écritures?

Rép.-L'écriture posée doit se pratiquer dans les premières leçons et se continuer jusqu'à ce que la main des enfants soit bien formée.

Les exercices en ce genre, qui se sont généralement pour le monvement des doigts, se composent de caractères ou exemples gradués, placés au haut d'une page de cahier que l'on répète jusqu'au

bas de cette page.

L'ècriture expédiée doit se pratiquer après une longue habitude dans l'écriture posée et encore cette dernière ne doit jamais être abandonnée entièrement; c'est pourquoi le maître devra y faire revenir les élèves de temps en temps. Dans l'écriture expédiée, on doit s'appliquer à écrire couramment, de préférence avec le mouvement de la main, sans s'arrêter avant la fin des mots. On pratique d'abord les liaisons entre les différentes lettres, en écrivant plusieurs fois les mêmes mots, choisis à cet effet, ou les mêmes lettres rangées dans l'ordre alphabétique, puis l'on copie tous les jours, pendant la leçon d'écriture, quelque partie suivie du livre de lecture ; l'on s'exerce aussi à écrire sur du papier non réglé.

180. Quels sont les défauts à éviter dans ces ecritures et com-

ment faut-il les éviter?

Rép .- Les défauts à éviter dans ces sortes d'écritures sont : la longueur insuffisante des têtes et des queues des lettres ; le manque d'uniformité dans la hauteur des autres lettres; la pente irrégulière, et beaucoup d'autres défauts qu'il serait trop long d'énumérer. On évite ces défauts en indiquant, lo par des lignes horizontales, la hauteur des lettres longues ou courtes, 20 par des lignes obliques, la pente des lettres, 30 par des lignes verticales, l'espacement des lettres et des mots. On doit aussi faire remarquer aux enfants la mauvaise forme des boucles, l'irrégularité dans les pleins, la reprise des liaisons, etc.; corriger exactement toutes les fautes et en marquer le total au bas de chaque page; partager la classe en groupes de dix à douze élèves, afin de pouvoir exercer sur chacun une surveillance suivie.

A midi, l'assemblée s'ajourna jusqu'à une heure et demie, et alors les débats recommencèrent et furent très-animés. M. le Principal et MM. Dufresne, Lacasse, Lafrance, McSweeny et Ryan y prirent une part active et l'on décida enfin de répondre à chaque

question comme suit :

10. Est-il utile d'enseigner la tenue des livres dans toutes les

Rep.-Oui, car la tenue des livres, consistant à mettre de l'ordre dans les comptes, est, par conséquent, utile à toute sorte de per-

20. Quelle espèce de tenue des livres est-il à propos d'enseigner dans les écoles élémentaires, et dans celles d'un genre supérieur ?

Rép.-On doit enseigner la tenue des livres en partie simple dans les écoles élémentaires, et dans celles d'un genre supérieur, les deux espèces de tenue des livres, suivant le besoir des élèves. 30. Quand faut-il commencer à enseigner la tenue des livres aux enfants?

Rép.-Aussitôt que leur intelligence est assez développée, et leur jugement assez formé pour en bien comprendre les principes : il faut aussi qu'ils sachent suffisamment lire et écrire, qu'ils aient vu, au moins, les quatre règles simples et composées.

40. Quelle méthode est-il préférable d'adopter pour la tenue des

livres?

Rép.-Il faut 10. expliquer aux enfants les principes de la tenue des livres, 20. leur faire appliquer ces mêmes principes sur le ta-bleau noir par des entiées de toute sorte, 30. leur donner chaque jour des devoirs à faire à la maison et les corriger en classe le lendemain, 40. leur faire entrer dans des cahiers les différents sets qui se trouvent dans les auteurs les plus suivis: tels que Morrisson, Fulton, &c., 50. leur faire rendre compte de temps en temps de toutes les transactions qu'ils auront ainsi entrées dans leurs cahiers.

Proposé par M. Sifroi Laroche, sedondé par M. Thomas Trem-

blay, et rcsolu :-

Que cette association a appris avec doulenr la mort d'un de ses

jeunes membres, plein d'avenir, M. Charles Têtu.

Proposé par M. Joseph Létourneau, secondé par M. Bruno Pelletier, et résolu :-

Que M. le Principal de l'Ecole Normale, MM. Dufresne, Lafrance, Cloutier, McSweeny et le moteur soient nommés pour former un comité chargé d'examiner un ouvrage sur la tenue des livres et que M. Lacasse soumettra à la prochaine conférence.

Les MM. dont les noms suivent promirent de donner chacun une lecture à la prochaine conférence : MM. B. Pelletier, N. Lacasse, Ed. Carrier, N. Thibault, Lafrance, Létourneau, Girardin et Ths. Tremblay.

M. le Principal proposa ensuite pour sujet de discussion : " Conditions nécessaires pour bien lire à haute voix."

Et l'assemblée s'ajourna au dernier vendredi d'août prochain.

C. Dufresne, Président. J. B. CLOUTIER. Secrétaire

#### Extraits des rapports de MM, les Inspecteurs d'Ecole, pour les années 1861 et 1862.

Extrait du Rapport de M. l'Inspecteur Bourgeois.

COMTÉS DE DRUMMOND ET ARTHABASKA, ET LES ÉCOLES CATHOLI-QUES DE CHESTER, TINGWICK, KINGSEY ET DURHAM.

Il y a eu, pendant l'annèe, dans mon district d'inspection, soixante et onze écoles ou in-titutions d'éducation de toute sorte, frèquentées par 2,998 élèves; ce qui fait sur l'année précédente une augmentation de 5 écoles et 407 élèves.

On remarque cependant que, dans deux municipalités, Tingwick et St. Bonaventure d'Upton, le nombre des écoles a été, cette année, moindre que celui de l'année précédente. En voici la raison: A l'occasion de certains embarras pécuniaires graves, survenus dans les affaires scolaires de Tingwick, vers la fin de l'année 1860, et causés par la malversation de certains employes des commissaires, toutes les écoles de la municipalité furent fermées, et il n'a pas été possible d'en remettre en opération, pendant l'année courante, un plus grand nombre que celui qui se tronve entré dans le tableau de statistiques ci-annexé. Je puis cependant vous assurer qu'aucun moyen ne sera négligé pour mettre les autres en opération dans le cours de l'année prochaine, ou au moins aussitôt que la difficulté dont je viens de parler sera finalement réglée.

Quand à St. Bonaventure d'Upton, c'est à ma suggestion plusieurs fois répétée que les commissaires de cette municipalité ont réduit le nombre de leurs écoles. La corporation n'ayant pas le moyen de subventionner même médiocrement les quatre écoles qu'elle avait ci-devant, il s'ensnivait qu'elles étaient tontes inférieures. En réduisant ce nombre à deux, les commissaires pourront les tenir sur un pied respectable et en obtenir de bons résul-tats. J'espère donc que l'on s'en tiendra là pour le présent, et qu'on augmentera de nouveau le nombre des écoles lorsque les moyens et l'accroissement de la population permettront de le faire convenablement.

Vous apprendrez, avec plaisir, j'espère, que, pendant l'année qui vient de s'écouler, deux académies ont été établies dans les villages d'Acton et de Drummondville. Ces deux villages, tres-importants d'ailleurs, pouvaient difficilement se passer d'une institution de ce genre; on en sentait le besoin depuis longtemps, et c'est avec bonheur que je vous annonce la réalisation du projet qui en avait été formé dès l'année dernière. L'académie d'Acton a déjà plusienrs mois d'existence et promet beaucoup pour l'avenir; celle de Drummondville ne fait que commencer. Dans l'une et l'autre place, MM. les Curés montrent tant de zèle et d'attention dans la direction de ces institutions, qu'il n'est pas permis de douter qu'elles n'aient un succès complet.

L'académie de St. Christophe, ou plutôt d'Arthabaskaville, fonc-tionne toujours très-bien et donne la plus ample satisfaction aux intéressés et à tous les amis de l'éducation des envirous. Vn l'importance de sa situation, et ses succès déjà obtenus, cette institution est destince à devenir très-importante, si toutefois les embarras pécuniaires de la ci-devant municipalité de St. Christophe n'ont pas l'effet de paralyser son développement et ses progrès

Dans le cours de cette année, cinq nouvelles municipalités scolaires ont été érigées dans les comtés de Drammond et Árthabaska. Ces cinq municipalités sont formées de groupes d'établissements considérables qui faisaient ci-devant partie d'autres inunicipalités, et dont elles ne recevaient que peu d'attention, vu leur isolement. Dans toutes, ou à peu près, on a pris des mesures pour avoir immédiatement des écoles en assez grand nombre pour le besoin de la population; et je suis certain que, à l'heure qu'il est, il y en a déjà plusieurs en pleine opération; ce dont je n'ai pu m'assurer officiellement, vu la saison et l'état des chemins dans ces endroits, où il est presque impossible de voyager dans d'autres saisons que celle de l'hiver. Aux premiers chemins de neige, je me propose de m'y rendre, pour aider aux commissaires d'école de ces municipalités à mettre la dernière main à l'organisation des affaires, et je prédis que les statistiques qu'on en tireia, l'année prochaine, seront une preuve encourageante de l'opportunité de l'érection de ces nouvelles municipalités.

La séparation du village d'Arthabaskaville de la municipalité scolaite de St. Christophe d'Arthabaska est aussi une mesure qui donnera de bons résultats, attendu que les intérêts et les dispositions des contribuables de ces deux localités sont peu en harmonie

et difficiles à concilier.

Je ne dirai rien des difficultés survenues dans le fonctionnement de la loi, pendant l'année. J'ai fait dans le temps des rapports spéciaux sur chacune d'elles ; j'ajouterai seulement que, en général, elles ont été peu importantes et faciles à régler. On ne ren-contre plus d'opposition systematique à l'opération de la loi. On peut dire que tout le monde en est content; et les quelques difficultés qui surviennent sont toutes accidentelles et occasionnées par des questions de limites, d'argent, etc., et non par cette opposition factiouse que l'on rencontrait autrefois dans plusieurs parties de la province, et qui s'est entièrement évanouie, du moins dans l'éteudue de mon district d'inspection. Aussi je déclare que partout la loi y est exécutée de bonne foi ; que les intéressés font, en tonte occasion, preuve de beauconp de bonne volonté ; que, lorsqu'ils reculent devant les difficultés, c'est qu'elles sont insurmontables. Je suis même, dans bien des cas, surpris des résultats que l'on obtient, quand je considère les moyens réduits qu'ont les municipalités pauvres, comme la plupart de celles qui sont sous ma juridiction; et celles qui ne méritent pas ces éloges sont en très-petit nombre.

En jetant un coup d'œil sur le tableau des statistiques, on voit combien est légère la part que ces municipalités ont touchée des deniers octroyes par la légis ature, lesquels ont été répartis d'après le recensement de 1851, alors que la population des cantons de l'Est n'était qu'au début de son développement et de son accroissement. Il est vrai que la répartition des deniers qui va être faite sur le recensement de cette année sera grandement à leur avantage, sous ce rapport; mais, même alors, les moyens extérieurs ne seront pas encore en proportion de la bonne volonté de ces braves gens, qui ont, jusqu'à présent, fait presque l'impossible, dans bien des

cas, pour faire instruire leurs enfants.

Dans les municipalités un peu aisées et d'organisation ancienne, les instituteurs et les institutrices sont libéralement rétribués, et les écoles bien ameublées et bien fréquentées; mais, dans le grand nombre de municipalités pauvres et nouvellement organisées, il y a encore bien à désirer sous ce rapport. Cependant, je me hâte d'ajouter qu'il y a amélioration sensible tous les ans, et aussi considérablement qu'il est permis de l'espérer, eu égard aux circonstances.

Des soixante et onze écoles en opération dans mon district, cinquante-sept sont tenues dans des maisons appartenant aux commissaires d'école. Ce nombre considérable de maisons d'école prouve beaucoup en faveur de la bonne volonté des contribuables, si surtout l'on considére que la plupart ont été construites alors que le département n'avait plus à sa disposition des fonds pour aider à

bâtir.

Un grand nombre d'écoles ne sont pas encore pourvues du mobilier nécessaire et surtout de cartes de géographie, les commissaires d'école ayant applique tous les moyens dont ils pouvaient disposer à la construction des maisons d'école. Mais maintenant que ce but est atteint dans la plupart des cas, l'on ne manquera pas de se procurer l'ameublement des maisons d'école à mesure que les circonstances le permettront.

Il y a encore quelques municipalités (quoiqu'en petit nombre) dont les finances sont en mauvais ordre et qui ont d'anciennes dettes passives assez considérables. Cependant, le nombre en diminue tous les ans, et j'espère qu'avant longtemps, les affaires monétaires

seront partout dans un état florissant.

#### Extraits des Rapports pour l'année 1862.

Le tableau des statistiques, qui acompagne les rapports de M. Bourgeois, pour l'année 1862, peut se résumer comme suit:

Nombre de municipalités organisées, 24; nombre d'arrondissements, 86; nombre d'écoles en opération, 84, dont 78 sont sous la juridiction des commissaires et 6 sous celle des syndies, (deux écoles catholiques et quatre écoles protestantes). Sur ces 84 écoles, 80 sont des écoles élémentaires; il y a une 1 école modèle et 3 académies. Le nombre d'élèves est de 3510; ce qui donne une augmentation de 510 élèves sur l'année precédente, avec une augmentation de 13 écoles.

Le montant des contributions forme la somme de \$11055.38.
"Si cette comparaison entre deux années se suivant, dit M.

Bourgeois, présente des résultats aussi satisfaisants, ils le sont encore bien davantage quand on remonte plus haut et qu'on fait un résumé des succès obtenus pendant les dix dernières années.

"Lorsque, vers le milieu de l'année 1852, j'adressais au Département de l'Instruction Publique mon premier rapport d'inspection, ce district, qui a été un peu agrandi depuis, ne renfermait alors que 7 municipalités scolaires et 10 écoles sous contrôle, dont la plupart étaient bien médiocres, et fréquentées par 425 élèves.

"Aujourd'hui, il y a, dans les mêmes limites, 18 municipalités avec 62 écoles, dont la plupart donnent beaucoup de satisfaction,

et il y a 2776 élèves qui les fréquentent.

"Si l'on considère que, pour obtenir ces résultats, il a fallu presque tout créer; si l'on tient compte des difficultés sans nombre qui s'opposent toujours à l'organisation de tout nouveau système, l'on conviendra qu'il était bien difficile de faire plus pendant une période de dix années.

"Je considère que la loi d'éducation, qui a rencontré tant d'obstacles à son début, est en pleine opération dans toute l'étendue de ce district, et j'ajoute que, partout, l'on tâche d'en retirer tout le fruit et tous les avantages possibles. Il faut avouer, en même temps, que ce système, de date assez récente, fonctionne encore faiblement et d'une manière chancelante dans plusieurs localités, et qu'il est nécessaire, pour en assurer le fonctionnement d'une manière prospere, d'exercer une surveillance continuelle, d'y porter souvent la main."

M. Bourgeois constate que, dans son district, les parents ont la mauvaise coutume de retirer leurs enfants de l'école vers l'âge de 10 à 11 aus, dans le temps même où ces enfants seraient plus en état de comprendre et d'apprécier les matières qu'ils ont apprises

usque-là.

"L'état de gêne qui a pesé sur le pays, en général, pendant l'année qui vient de s'écouler, a été cause que la rentrée des deniers, qui s'opérait déjà assez irrégulièrement, s'est opérée encore plus lentement que de coutume. La conséquence, c'est que plusieurs instituteurs ont été mal payés et que plusieurs Corporations n'ont pu remplir convenablement leurs engagements. C'est la un des plus grands obstacles au fonctionnement de notre système d'éducation. Le jour où l'on pourra persuader aux commissaires qu'ils doivent faire rentrer régulièrement les deniers qui leur sont dus, et aux contribuables qu'il est important pour eux de les payer ponctuellement, on aura fait un grand pas et acquis au système un gage assurè de succès."

M. Bourgeois remarque aussi qu'il se trouve encore plusieurs maisons d'école inachevées ou qui ont besoin de réparations; qu'il y en a un grand nombre mal pourvues des objets nécessaires à l'enseignement. "Il faudra encore un peu de temps pour pourvoir

à tout cela," dit-il.

#### Extraits du Rapport de M. l'Inspecteur Maurault.

#### COMTÉS DE NICOLET ET D'YAMASKA.

1. St. François.—Les écoles ici progressent de plus en plus, ce qui est dû, sans doute, au bon choix qu'on a su faire des maîtres et des maîtresses. Les six écoles de cette paroisse sont fréquentées par 325 enfans. L'école modèle de la municipalité No. 1, tenue par M. de Lottinville, réunit à elle seule le nombre considérable de 150 élèves. Je n'en puis pas dire autant de celle de la municipalité No. 2, où je n'ai vu, lors de ma visite, qu'un très-petit nombre d'enfants. L'institutrice étant une personne très-capable sous tous les rapports, je regrette beaucoup de ne pas la voir exercer ses talents sur un plus grand théâtre. Les autres écoles, moins celle de la concession St. Antoine, sont bien fréquentées et les élèves font des progrès.

Les commissaires se montrent zélés à remplir leurs devoirs ainsi

que messieurs les secrétaires.

Les contribuables des arrondissements Nos. 1, 2 et 3 sont à l'œuvre, me dit-on, pour se procurer le bois nécessaire pour bâtir. L'école du village se tient dans une jolie maison qui coûte à l'arrondissement la somme de £150.

Les contributions locales se montent, pour cette année, à \$370.52½ pour la municipalité de la paroisse, et à \$702.76 pour celle du village: total \$1073.29; augmentation sur l'anné dernière, \$601.29.

Les comptes sont bien tenus.

2. St. Thomas de Pierreville.—A 8 écoles sous contrôle et 425 élèves; de plus l'école du village sauvage, 40 enfants; total, 465. L'académie, tenue encore cette année par M. et Mme. Rochon, est sur un excellent pied et fait beancoup d'honneur à la paroisse. Vous avez pu en juger vous-même, M. le Surintendant, lors de votre visite l'été dernier; et les quelques lignes à l'adresse de cette école, qui ont paru sur le Journal de l'Instruction Publique, témoignent assez de votre satisfaction. Les amis de l'éducation et le maître en particulier ont été heureux de vous voir reconnaître

ce qu'ils ont fait pour l'éducation, et ce que vous leur avez dit aura pour effet, sans doute, d'augmenter encore leur zèle. La plupart des autres écoles se sont améliorées d'une manière assez sensible; mais, je ne puis le cacher, il en est une couple qui n'out pas subi d'amélioration, ne sont fréquentées que par un bien petit nombre d'élèves, et manquent, en même temps, du matériel indispensable dans une école. Une chose est bien propre à retarder les progrès qui s'opérent ici, comme partout ailleurs: c'est le défaut de visites de la part des commissaires et le manque d'examens publics. L'effet des visites des commissaires et des examens est des plus favorables, et, en quelques sorte, indispensable aux progrès et à la bonne tenue des écoles.

On se propose de bâtir des maisons dans deux arrondissements, et j'espère que, cette fois, ee sera pour tout de bon, et qu'on le fera

convenablement.

Les contributions locales sont les mêmes que l'année dernière, savoir: \$560. Le prix des maîtres et des maîtresses varie de \$40 à \$400. Affaires monétaires en bon ordre; comptes bien tenus.

3. St. David.-Grâce au zèle et à l'énergie des commissaires d'école, ayant à leur tête, comme président, M. Wurtele, 7 écoles (2 autres ayant été fermées temporairement) continuent de bien fonctionner et de donner l'instruction à 450 enfants. Tous les arrérages de cotisation, qui s'élevaient à un montant considérable, ont été perçus sans entraîner les difficultés que j'appréhendais.

L'école du village est dirigée par Mlles. Talbot avec un succès soutenu, et fréquentée bien régulièrement par 80 élèves. L'assistance n'est pas aussi régulière dans la plupart des autres écoles,

mais les succès sont satisfaisants.

Les contributions locales se montent, pour l'année courante, à \$951.26, dounant une augmentation sur l'année dernière de \$123. Les prix des maîtres et maîtresses varient de \$60 à \$140. Comptes bien tenus.

4. Buie-du-Febvre. - A 10 écoles, dont 9 sous contrôle avec 520 élèves. Il y a eu progrès dans les écoles depuis quelques années, et j'ai déjà eu oceasion de vous le signaler dans mes rapports précédents. En effet, tout semble concourir pour faire de cette paroisse une des plus avancées de mon district d'inspection sous le rapport de l'instruction.

Malheureusement, les difficultés sans cesse renaissantes entre les commissaires et les secrétaires, difficultés auxquelles les contribuables ont toujours pris une part trop active, nuisent considérablement. J'ai, néanmoins, l'espoir que ces difficultés cesseront prochainement.

Les contributions locales se montent, cette année, à \$1187.74;

augmentation sur l'année dernière, \$252.54.

- 5. St. Zéphirin.- Il y a, dans cette paroisse, 5 ccoles et 250 élèves. J'ai remarqué beaucoup d'assiduité et des progrès bien sensibles dans 3 de ces écoles; les deux autres ne sont fréquentées que par un tres-petit nombre d'enfants peu avancés. Les contributions locales se montent, pour l'anné, à \$309.39, et les prix des maîtresses varient de \$40 à \$120. Les comptes sont bien tenus.
- 6. Nicolet.-A 9 écoles avec 375 élèves. Les écoles du village réunissent toujours un grand nombre d'enfants, et sont encore sous la direction de M. Pinard et de Mme. Dufresne. Une demoiselle anglaise enseigne l'anglais dans l'école de Mme. Dufresne. J'ai remarqué beaucoup d'émulation dans l'école des filles, et j'ai en lieu d'être satisfait de l'examen que je leur ai fait subir sur les dif-férentes matières d'enseignement. Toutes les autres écoles de la paroisse sont, en général, bien tenues ; mais j'ai pu constater que plusieurs d'entre elles étaient fréquentées irrégulièrement. Je n'attribuerai certainement pas ce délaut d assitance à la négligence ou à l'indifférence des habitants de cette localité, qui se sont toujours montres bien disposés, mais bien à la trop grande étendue que comprennent plusieurs arrondissements.

Les maisons sont en assez bon ordre, à l'exception d'une.

Les commissaires s'acquittent bien de leurs devoirs.

Les contributions locales se montent à \$548. Les prix des maîtresses varient de \$60 à \$200; celui du maître étant de \$160. Les comptes sont bien tenus.

7. Ste. Monique.—Il y a 10 écoles en opération dans la municipalité scolaire No. 1, et 2 dans celle du No. 2, fréquentées par 425 élèves. Malheureusement, les écoles de la municipalite No. 1 n'ont été ouvertes qu'en octobre, l'élection des commissaires n'ayant été faite qu'après le temps voulu par la loi.

Il y a apathie parmi les contribuables, qui comptent trop sur les deniers fournis par le gouvernement et trop peu sur ce qu'ils pour-

raient eux-mêmes fournir.

Les contributions locales de la municipalité No. 1, se montent, beaucoup.

pour l'année, à \$670, cette somme comprenant le prix de deux maisons d'école, dont une a coûté \$160, et l'autre \$100. Les contributions de la municipalité No. 2 sout de \$112.

8. St. Grégoire.—A 11 écoles fréquentées par 600 élèves, sans compter cenx du couvent des dames de l'Assomption, qui en a 125, tant internes qu'externes... L'académie est tenue, cette année, par M. LeBlanc, qui a remplacé M. Biron; elle est régulièrement fréquentée par 80 à 90 élèves.

Toutes les écoles de la paroisse sont généralement bien tenues,

bien fréquentees, et les progrès satisfaisants.

Cette paroisse est une de celles de mon district où l'on fait les plus louables efforts pour tout ce qui touche de loin ou de près à l'éducation.

Les contributions locales se montent, pour l'année courante, à \$934. Le prix du maître est de \$200; celui des maîtresses varie de \$40 à \$96.

Les affaires monétaires sont en bon ordre; M. le notaire Rivard, le secrétaire, montre du zèle et de la ponctualité dans l'exécution de ses devoirs.

- 9. St. Célestin.—Il y a cinq écoles dans cette paroisse, dont deux dans mon district, et fréquentées par 150 enfants. Ces écoles sont bien tenues et continuent de donner des résultats très-satisfaisants. Les contributions locales sont de \$240; les prix des maîtresses de \$72 à \$80. Comptes bien tenus et affaires monétaires en bon ordre.
- 10. Bécancour.—A 11 écoles sous contrôle, fréquentées par 575 élèves, sans compter l'académie indépendante de filles, qui réunit 20 élèves. Mme. Levasseur tient l'école supérieure de filles du village, et M. Poirier celle des garçons. Les filles sont très-avancées et reçoivent de leur habile maîtresse une excellente éducation dans les deux langues. Les garçons sont peu avancès, ayant pourtant fait quelques progrès dans le cours de cette année. Je n'attribuerai certainement pas au maître le peu d'avancement de ses élèves, car ce monsieur montre du zèle et assez d'aptitude; mais bien à ce que les enfants laissent l'école trop vite et qu'il n'y reste, le plus souvent, que de bien jeunes élèves.

Le local où se tiennent ces écoles est en mauvais état, et convient peu, comme j'ai dėjà eu occasion de vous le dire.

A part une couple d'écoles, où je ne vois que très-peu d'élèves, tontes les autres sont remplies d'enfants assidus, laborieux et trèsavancés.

Les commissaires font preuve de zèle et de bonne volonté dans l'exécution de leurs devoirs.

La cotisation a cté augmentce de 34 pour cent, et les contributions se montent, cette année, à \$933.54. Les salaires sont de \$76 à \$160. Affaires monétaires en bon ordre.

11. Ste. Gertrude.—Il y a 5 écoles sous contrôle avec 250 élèves. Il y a, en outre, l'academie des filles dont le nombre d'élèves est de 25.

Les écoles de cette paroisse continuent de se maintenir sur un excellent pied, et les autorités scolaires méritent des éloges pour leurs efforts constant à promouvoir l'éducation dans leur jeune localité.

Les contribuables ne reculent pas devant les sacrifices qu'on exige d'eux, et montrent toujours une bien bonne volonté. On a bâti, cette année, une jolie maison d'école du coût de \$400, et acheté un terrain pour une autre maison du coût de \$30.

Les contributions locales se montent à \$685.16, dounant une augmentation de \$430.16 sur l'année dernière. Comptes en bon ordre.

12. Gentilly.-Les 11 écoles de cette paroisse se maintiennent, en général, sur un pied respectable: 530 enfants les fréquentent; le nombre en augmente tous les jours, et l'assiduité à l'écolc devient de plus en plus régulière.

J'ai remarqué des progrès satisfaisants partout, excepté dans 2 écoles, conduites par des maîtresses qui peuvent bien avoir de la bonne volonté, mais qui ne me paraissent pas posséder toutes les qualités requises. On a bâti deux jolies maisons d'école, cette année, et une autre a été bien réparée. Il ne reste plus qu'un arrondissement sans maison.

Le président des commissaires, M. D. Mailhiot, mérite des éloges pour l'initiative qu'il a prise dans toutes les mesures depuis qu'il fait partie de la commission. Je ne crains pas de dire qu'il n'est pas une seule paroisse de mon district où l'éducation ait fait plus de progrès qu'ici, depuis quelques années.

L'académie a pour professeur M. Verville, qui a suivi son cours au séminaire de Nicolet et dont le zèle et la capacité promettent

L'école des filles est dirigée par Mlle. Poirier, élève du couvent de St. Grégoire : elle s'acquitte de ses devoirs avec talent.

Les contributions locales se montent, pour l'année, à la jolie somme de \$1118.80; angmentation sur l'année dernière, \$287.85. Le prix du maître est de \$180; celui des maîtresses varie de \$48 à \$120. Les comptes sont bien tenus.

13. Blandford.-A 2 écoles et 50 élèves les fréquentant.

Les écoles ont été fermées que que temps dans le cours de l'année, pour des causes que j'ai déjà eu occasion de vous faire connaître; mais elles sont aujourd'hui en opération. On a réparè une des maisons d'école, et l'autre doit l'être prochainement.

Les contributions locales sont de \$128, et le prix des maîtresses

est de \$60.

14. St. Pierre-les-Becquets .- A 9 écoles avec 550 enfants. C'est une des paroisses où j'ai remarqué le plus de progrès. Aussi avec des maîtresses bien capables, et montrant une aptitude toute particulière pour l'enseignement, des élèves fréquentant assidûment les écoles, des commissaires de bonne volonté, il est difficile qu'il en soit autrement, et que je n'aie pas à constater de bons résultats.

Les contributions locales se montent, pour l'année, à \$699, et le prix des maîtresses varie de \$60 à \$176. Comptes bien tenus.

Voilà, M. le Surintendant, mes observations particulières sur chaque municipalité, et il me reste plus, maintenant, qu'à faire

quelques remarques sni les sujets suivants:

10. L'écriture est la branche d'enseignement la plus négligée dans les écoles. J'insiste beaucoup sur la bonne écriture; je m'efforce de convaincre de son importance les maîtres et les élèves; mais je suis persuadé que ce sera sans bons résultats, tant qu'on écrira sans système quelconque, comme on le fait généralement, et n'ayant que de mauvaises tables comme celles qu'on a presque

20. L'habitude de retirer trop promptement les enfants de l'école est quelque chose de bien préjudiciable aux progrès de l'éducation, et c'est le défaut général dans mon district. Entré à l'école à 6 ans (je parle ici de l'école élémentaire surtout), le petit garçon en sort à 10 ou 11 ans, à l'âge où il commence à comprendre ou apprécier ce qu'on lui enseigne, et où il pourrait, par conséquent, faire des progrès. On tient généralement les petites filles plus longtemps à l'école; car on veut en faire des maîtresses d'école et on ne néglige rien pour elles; on les envoie même à l'école supérieure; mais les garçons, eux, sont presque tous privés de l'avantage de l'école supérieure où ils pourraient acquérir des connaissances utiles dont ils sont privés toute leur vie.

30. Le trop grand nombre de matières d'enseignement est aussi un grand mal. L'enfant qui aurait, depuis 6 à 11 ans, à apprendre la lecture, l'écriture, le calcul, son catéchisme, un peu de grammaire et quelques notions sur l'histoire du Canada, devrait, ce semble, avoir assez à faire; mais, s'il lui faut, dans cet espace de temps, apprendre une géographie de 3 ou 400 pages, l'histoire de France, quelquefois même l'histoire ecclésiastique, etc., ctc., il est facile de comprendre qu'il ne saura rien comme il faut, et que son éducation lui sera à peu près inutile; et c'est ce qui se fait dans un très-grand nombre d'écoles élémentaires, au grand préjudice des enfants et au mécontentement des paients qui savent apprécier

les choses.

Je termine mon rapport par le résumé des statistiques que je vous transmets en même temps. Ce résumé présente les résultats suivants: 108 an ondissements dans 16 municipalités scolaires différentes, possédant 81 maisons d'école; 106 écoles, sous le contrôle des commissaires et sous mon inspection, avec un total de 5440 enfants les fréquentant. Sur 106 écoles sons contrôle, il y a 4 académies: 2 dans le comté de Nicolet (ponr les garçons seulement) et 2 dans celni d'Yamaska (mixtes) avec 350 élèves; 3 écoles modèles: 2 dans le comté de Nicolet, (l'une pour les garçons et l'autre m:xte) et 1 dans celui d'Yamaska (mixte) avec 285 élèves; 4 écoles supérienres des filles, toutes dans le comté de Nicolet, avec 215 élèves.

Il y a, de plus, dans les limites de mon district, 1 collège classique, avec 250 élèves; 1 convent avec 80 élèves; 5 écoles indépendantes avec 115 élèves. Toutes ces institutions d'éducation

donnent un total de 5885 enfants.

Les écoles sont dirigées par 11 instituteurs, tous munis de diplôme, et par 95 institutrices, toutes, moins une, munies anssi de diplôme et recevant des salaires variant, pour les instituteurs, de \$100 a \$400, et, pour les institutrices, de \$40 à \$200.

Les contributions locales se montent à \$10146.05.

Extraits des Rapports pour l'année 1862. Il y a eu une légère diminution dans le nombre d'élèves fréquen- dente (catholique) dans Hatley. Chacun de ces arrondissements a

tant les écoles, cette année. Le nombre d'arrondissements est resté le même, 108, ainsi que le nombre des municipalités, 16. Il y a 3 maisons d'école de plus que l'année dernière.

Sur les 108 écoles en opération, il se trouve 5 académies, 2 dans le comté de Nicolet et 3 dans celui d'Yamaska; 2 écoles modèles, toutes deux dans le comté de Nicolet, et 3 écoles supérieures de filles, dans le même comté.

Il y a, en outre, un collége classique, 1 couvent et deux écoles

indépendantes.

Le nombre d'instituteurs est de 10 seulement; celui des institutrices est de 101: tous sont munis de diplôme.

Les traitements accordés aux instituteurs varient de \$100 à \$520;

les traitements des institutrices sont de \$72 à 200.

Les contributions locales se sont elevées à la somme de \$9874.30. En paicourant le rapport de M. l'Inspecteur Maurault, nous avons observé avec plaisir que presque tous les instituteurs et les institu-trices de son district d'inspection sont abonnés au Journal de l'Instruction Publique. Dans plusieurs localités, les commissaires reconnaissent si bien toute l'importance qu'il y a pour un instituteur ou pour une institutrice de lire atientivement la partie pédagogique de cette publication, qu'ils font une des conditions de l'engagement l'obligation de s'y abonner.

Extrait du rapport de M. l'inspecteur HUBBARD, pour l'année 1861.

COMTÉS DE STANSTEAD, RICHMOND, COMPTON ET WOLFE, ET PARTIE DES COMTÉS DE DRUMMOND ET D'ARTHABASKA.

J'ai l'honneur de vous soumettre mon rapport pour l'année 1861. Je suis heureux de pouvoir constater qu'il s'est opéré des progrès satisfaisants dans plusieurs localités, quoique ces progrès ne soient pas encore ce qu'ils devraient être. Presque partout les commissaires et les contribuables semblent comprendre la nécessité d'avoir non-seulement des écoles, mais de bonnes écoles; on établit dans diverses localités des écoles nouvelles, et plusieurs des anciennes sont placées sur un meilleur pied et fonctionnent plus réguliè-

Voici un examen détaillé des municipalités de mon district

d'inspection.

#### COMTÉ DE STANSTEAD.

1. Stanstead.-Les résultats de cette année pour cette municipalité sont préférables à ceux de l'année dernière. Les commissaires s'acquittent de leurs devoirs avec beaucoup de zèle. Tous les instituteurs employés sont munis de diplôme. Il serait à désirer que la municipalité ne fût par divisée en autant d'arrondissements, (32). Les commissaires ont tenté de faire une nouvelle division, mais en ont été empêchés par l'opposition qu'ont montrée les contribuables à ce changement.

Les écoles de ces 32 arrondissements sont généralement bien tenues, à l'exception de deux ou trois où les progrès sont presque

Une des causes qui entravent le plus le bon fonctionement des écoles dans cette municipalité et dans quelques autres, c'est l'habitude qu'ont les commissaires de changer d'instituteurs trop souvent.

L'académie a été bien fréquentée, et les instituteurs qui la dirigent, M. Lee et Mlle. Stevens, sont très-habiles: je suis heureux

qu'ils aient été engagés de nouveau pour l'année prochaine.

Il y a eu des progrès satisfaisants à l'académie de Georgeville, ainsi qu'à celle de Cassville, qui est dirigée par M. Locke, élève

de l'école normale McGill.

2. Barnston. - Je regrette d'avoir à dire qu'il n'y a point de progrès sensibles, dans cette municipalité, sous le rapport de l'administration des affaires. Point de zèle chez les commissaires; le secrétaire indifférent et négligent même; les instituteurs payés irrégulièrement; réunions des commissaires trop rarement : tels sont les obstacles qui nuisent considérablement au progrès et à l'avancement des écoles et des affaires scolaires.

Il y a 21 arrondissements dans cette municipalité: quelques-uns n'ont pas d'école, et celles qui sont en opération sont en général bien tenues. Plusieurs des maisons d'école ont besoin de répara-

tions; d'autres sont trop petites.

L'académie de Barnston est bien fréquentée et dirigée par un instituteur capable et zélé; la monitrice, Mlle. Harvey, enseigne avec succès. L'académie de Coaticook fait des progrès moins rapides que celle de Barnston.

3. Hatley.-ll y a 14 arrondissements d'école et une école dissi-

une école, à 'exception de deux où elles sont fermées depuis quelque temps. Toutes les écoles en opération ont produit de bons résultats, et quelques-unes ont fait voir des progrès très-rapides. L'arrondissement No. 13 a besoin d'une maison; mais il n'y a pas d'entente entre les contribuables au sujet de cette bâtisse, et durant ce temps l'école se tient dans une maison qui est très-peu convenable.

Les dissidents surmontent avec courage les difficultés inhérentes à presque toutes les nouvelles localités. Leur école est tenue d'une

manière satisfaisante, et il y a progrès.

L'académie de Charleston est dirigée durant l'été par M. Johnson, élève de l'école normale McGill et suffisamment capable. Durant l'hiver, c'est M. Hall et Mile. Harvey, dont il a été parlé plus haut, qui ont la direction de cette école. Les progrès sont bons.

Les affaires de la corporation sont bien administrées.

4. Magog.—Il y a 6 écoles dans cette localité, tenues, plusieurs, par des instituteurs sans diplôme, et inférieures, en général, à celles des townships voisins: il y a exception pour les écoles des numéros 2 et 3 qui sont sur un bon pied.

5. Barford.—Il y a beaucoup de zele de la part des commissaires et des contribuables de Barford. Les finances sont dans un état prospère, et il a été construit plusieurs maisons d'école.

Les 5 écoles en opération ont donné des résultats bien satisfaisants, à l'exception de celle du No. 5 où les progrès ont été faibles. Tous les instituteurs sont munis de diplôme.

Récapitulation.-Toutes les écoles de ce comté (Stanstead) au nombre de 80, sont des écoles anglaises, à l'exception de l'école dissidente de Hatley, qui est française. Une grande partie de la population appartient à la religion protestante.

A tout prendre, ce comté est le plus avancé de mon district sous le rapport de l'éducation, quoiqu'il y ait aussi d'excellentes écoles dans quelques municipalités des autres comtés. Les 7 écoles supérieures ou académies ont rendu des services importants en formant à l'enseignement des instituteurs pour les écoles élémentaires. Le bureau des examinateurs se montre plus sévère dans les examens qu'il fait subir aux candidats aux diplômes, et cette sévérité produira de bons effets.

#### COMTÉ DE COMPTON.

6. Compton.-Les commissaires de cette municipalité s'acquittent des devoirs de leur charge avec zèle et ponctualité; la loi fonctionne mieux que par le passé. On se donne beaucoup de peine pour se procurer de bons instituteurs, et tous ceux qui sont employés aujourd'hui sont munis de diplôme.

L'association des instituteurs qui tient ses séances ici en hiver, a produit un bon effet aux yeux des contribuables et donne du pres-

tige aux écoles et à l'instituteur.

Il y a 20 écoles en opération, généralement bien fréquentées et dirigées avec succès, à l'exception des Nos. 1 et 7.

L'académie de Compton est bien fréquentée et est très-utile.

- 7. Clifton.—Cette municipalité a de bonnes maisons d'école, excepté dans l'arrondissement No. 4. L'école No. 3 est la plus avancée: dans les autres, il y a eu progrès, moins celle du No. 4, qui rétrogade. L'école No. 2 n'est pas an-si bieu fréquentée que les trois autres, et cela est dû à une difficulté survenue entre la maîtresse et les parents des élèves. Tous les instituteurs et institutrices ont un diplôme, et les affaires de la corporation sont bien gérées.
- 8. Hereford.-Il est bien difficile de visiter cette partie de mon district, qui est montagneuse et dépourvue de conmunications faciles, de sorte qu'il faut faire le double et le triple du chemin pour se rendre d'un arrondissement à l'autre. Il s'ensuit que les écoles ne sont pas fréquentées régulièrement et que les progrès, par là même, sont lents.

Il y a 4 écoles qui, en hiver, se réunissent pour n'en former que deux. Les commissaires font preuve de bonne volonté et gèrent

bien leurs affaires.

9. Eaton .- Les écoles sont en général sur un bon pied dans cet endroit; il n'y a exception que pour les Nos. 2, 6 et 12 où les progrès sont lents. Les commissaires s'acquittent bien de leurs devoirs et ont dernièrement formé trois nouveaux arrondissements, où il ne tardera pas à y avoir des écoles en opération. La question des limites des arrondissements est le sujet de difficultés sans cesse renaissantes. Tous les instituteurs ont des diplômes et reçoivent leurs salaires régulièrement.

L'académie de Cookshire est tenue avec habileté par M. Ed.

Terrill, A. B.

Les séances de l'association des instituteurs, qui se sont tenues ici en mai, y ont produit un aussi bon effet qu'à Compton.

L'école indépendante est bien fréquentée, et fait des progrès sous la direction d'un instituteur capable.

10. Newport.-Il a été annexé dernièrement une partie de territoire à cette municipalité, qui a 4 écoles en opération. Les éléves font des progrès satisfaisants, et ceux des arrondissements Nos. 3 et 4 font même des progrès lapides. Tous les instituteurs ont des diplômes. Les commissaires ont de la difficulté à faire fonctionner la loi d'éducation, ce dont j'ai eu occasion de parler dans un autre rapport. Les comptes sont mieux tenus que par le passé.

Il y a une école indépendante qui était fermée lors de ma visite.

- 11. Bury.--Cette municipalité a 6 écoles élémentaires : celle du No. 1 est annexée à l'école modèle dirigée par W. Best, instituteur très-capable. A part cette dernière, les progrès sont faibles dans les écoles Nos. 3, 4 et 6, et nuls dans celles des Nos. 2 et 5. Les commissaires paraissent disposés à faire tout ce qui dépend d'eux pour l'avancement de leurs écoles. Tous les instituteurs et institutrices, à l'exception d'un seul, ont leurs diplômes, et tous sont payés ponctuellement.
- 12. Lingwick.—Il y a peu de progrès dans ce township, et cela est dû à l'indifférence des contribuables. Les écoles sont mal fréquentées: il n'y a d'exception que pour celle du No. 2, qui a un nombre suffisant d'élèves et où les résultats sont bons. J'ai raison d'espérer qu'il en sera ainsi pour les autres arrondissements avant peu. Les commissaires et le secrétaire actuel sont animés du meilleur esprit.

Le salaire est le même pour tous les instituteurs on institutrices :

\$12 par mois. Trois sont munis de diplôme.

13. Winslow Sud.-Lorsque je visitai cette municipalité, en janvier dernier, il y avait 4 écoles en opération, et donnant généralement de faibles résultats. Les maisons d'école sont en mauvais état et mal pourvues du matériel strictement nécessaire. L'établissement d'autres écoles est bien à désirer, surtout pour la partie de ce township habitée par des Franco-Canadiens.

- 14. St. Romain.—J'ai visité cette nouvelle municipalité, l'hiver dernier. Il n'y avait point encore de commissaires de nommés, et aucune école sous contrôle, si ce n'est une école indépendante. J'ai regretté beaucoup de ne pouvoir rencontrer les personnes influentes de cette localité, avec lesquelles j'eusse pu m'entendre au sujet de la formation des écoles.
- 15. Witton, Marston et Hampden .-- Ces trois localités n'étaient pas érigées en municipalité scolaire lors de ma visite.
- 16. Westbury .- Il y a ici le même nombre d'écoles que par le passé: elles sont, sinon avancées, du moins en bonne voie de progrès. Les maisons sont en bon ordre, excepté dans l'arrondissement No. 1. L'allocation de Westbury est faible, et les commis-saires ont quelque difficulté à percevoir les cotisations. Les instituteurs employés ont des diplômes.

Récapitulation. Le comté de Compton renferme 11 municipalités, 64 écoles élémentaires, 1 école modèle et 2 académies. Toutes ces écoles sont des écoles anglaises, et la grande majorité des élèves est de la religion protestante. St. Romain est sur le point d'établir 3 écoles françaises, et il serait peut-être nécessaire d'en établir une à Compton. Avant longtemps, il serait aussi urgent d'ouvrir une école française dans la municipalité de Hereford.

17. Sherbrooke.--Cette municipalité a un bon nombre d'écoles élémentaires, un collége, un couvent, une académie et plusieurs écoles indépendantes. Parmi les écoles élémentaires, il y en a 2 qui sont des écoles françaises : toutes sont bien frèquentées et font des progrès satisfaisants.

La perception des deniers de la cotisation s'opère lentement; ce qui est cause que quelques-uns des instituteurs ne sont pas

payés régulièrement.

Je regrette d'avoir à constater que l'académie ne fait pas tous les progrès désirables, et ceci doit être attribué au manque d'assiduité de la part des élèves, et a la coutume bien regrettable de changer de maîtres trop souvent. Les classes des filles, sous l'ha-bile direction de Mile. Robertson, ont donné des résultats plus satisfaisants. J'ai lieu de croire qu'il y aura un changement notable dans le département des garçons avec l'instituteur actuel, M. Green

Le conrs suivi au collége est plutôt un cours commercial qu'un cours classique, et ceci répond aux besons de cette partie de la province. On y enseigne le français et l'anglais, et l'assistance est nombreuse et regulière, ainsi qu'au couvent. Cés deux institutions et toutes les écoles catholiques de Sherbrooke sont sous la surveillance du Rev. M. Dufresne, curé, dont le zèle et l'énergie

méritent les plus grands éloges.

L'école connue sous le nom de Newfoundland School, apparte-nant à l'association anglaise des écoles de Terreneuve, fait des progrès rapides et est la plus considérable de la ville. L'instituteur, M. Pope, m'a paru avoir une excellente méthode.

Je n'ai pas eu l'occasion de visiter les écoles indépendantes.

18. Ascot.—Cette municipalité a un trop grand nombre d'écoles pour les ressources à sa disposition. Elles font, en général, des progrès, à l'exception de celle du No. 12, et sur les 17 en opération, 2 sont françaises. Je remarque avec peine que les maisons d'école sont presque toutes trop petites. Les instituteurs sont tous munis de diplôme. Les commissaires se sont conformés mieux que par le passé aux exigences de la loi, et tout en a été pour le mieux.

Le Bishop's College et l'école préparatoire qui y est jointe, (Grammar School) ont vu leurs classes fréquentées par un bon nombre d'élèves, et ce nombre va toujours en augmentant.

19. Orford.—Il y a aujourd'hui 7 écoles en opération, dont les élèves ne sont pas très-avancés; mais ils font des progrès satisfaisants. Trois de ces écoles sont des écoles françaises. Les arrondissements sont trop éloignés les uns des autres; il y en a un même qui se trouve à 6 lieues de distance de l'arrondissement le plus voisin.

Il y a donc dans Sherbrooke, Ascot et Orford 27 écoles élémentaires; sur ce nombre, 7 sont des écoles françaises. Les 20 autres sont des écoles anglaises, et la majorité des élèves est de la religion protestante. La plupart des personnes à la tête de ces écoles sont des institutrices ayant des diplômes du burcau de Stanstead, et une un diplôme de l'école normale.

#### COMTÉS DE RICHMOND ET DE WOLFE.

20. Shipton.-Cette municipalité est florissante; les registres et les comptes sont en ordre; il est prélevé un fort montant pour le soutien :les écoles, et les instituteurs reçoivent leur salaire quelquesois même avant qu'il soit dû. Il a été dernièrement décidé par les commissaires de n'employer que des instituteurs pourvus de diplôme.

Les 18 écoles en opération ont donné de bons résultats, sauf celles des arrondissements Nos. 12, 17 et 18, où les progrès ont

L'académie de Danville continue toujours de marcher de succès en succès sous la direction de M. Pearl, A. B., qui est un institu-

teur capable et zélé.

Les écoles de Shipton sont toutes des écoles anglaises; mais je crois qu'il sera possible, avant longtemps, d'y établir une ou deux écoles françaises: j'en ai déjà fait la suggestion aux commissaires.

21. Melbourne.--Cette municipalité a le même nombre d'arrondissements, avec une augmentation dans le nombre des écoles en opération. Il y a eu peu de progrès en général. Les cotisations se perçoivent lentement, et les instituteurs ne sont pas payés comme ils devraient l'être. J'ajoure que les deniers, quoique employés judicieusement, ne sont pas dépensés de la manière voulue par la loi, et cette remarque peut s'appliquer à Shipton et à quelques autres municipalités. Il serait à désirer qu'il fût assigné d'autres limites aux arrondissements Nos. 1, 2 et 8.

Il y a une école française, celle du No. 18, dont les élèves font des progrès bien satisfaisants. Les maisons d'école sont généralement dans un mauvais état; celles qui ont été construites derniè-

rement sont plus convenables.

L'académie de filles a été bien fréquentée durant l'année, et tenne par une institutrice habile; ses élèves font des progrès

rapides.

- 22. Village de Melbourne.--Je regrette vivement d'avoir à constater qu'il ne se fait rien dans cette localité en faveur des écoles; les commissaires font preuve de la plus grande indifférence, et mériteraient d'être poursuivis pour négligence de leurs devoirs. Il n'y a pas eu d'école en opération durant l'année.
- 23. Cleveland et dissidents. Il y a dans cet endroit 10 écoles sous le contrôle des commissaires, et une école dissidente.

Les progrès ne sont pas ce qu'ils devraient être, et cela est du à ce que les commissaires engagent des maîtres et des maîtres-cs qui ne sont pas suffisamment capables, de même qu'ils ne pren-nent que peu de soin de leurs maisons d'école: négligence que j'ai observée dans plusieurs autres localités. Les cotisations, néanmoins, se prélèvent régulièrement, et les comptes sont bien tenus. L'école dissidente a été fermée durant l'année, les contribuables

ayant à bâtir une maison d'école qui est à present finie. Cette ccole vient d'être ouverte de nouveau, et elle est tenue, je crois, par une personne capable; on y enseigne le français et l'anglais.

Les syndies semblent mieux gérer leurs affaires que par le passé. Le Collége de St. François n'a pas été fréquenté aussi bien cette année que durant les années précédentes; mais les progrès ont été soutenus et très-satisfaisants, comme l'a prouvé l'examen

- 24. Brompton.—Il y a eu peu de changement dans les affaires scolaires de cette municipalité. Les 5 écoles en opération sont bien tennes, et les affaires sont bien administrées; les instituteurs, tous munis de diplôme, sont payés régulièrement.
- 25. Windsor.-Cette municipalité n'a plus que 4 arrondissements depuis qu'elle a été divisée pour former celle de St. George de Windsor. Les écoles en opération ont produit des résultats satisfaisants. On est sur le point d'établir une école modèle.
- 26. St. George de Windsor. Cette nouvelle municipalité commence à fonctionner régulièrement. On a élu des commissaires qui me paraissent bien disposés; on a formé des arrondissements, établi la cotisation, ouvert des écoles, etc. Avant la fin de l'année, il y aura, je crois, 3 ou 4 écoles sur picd ; elles seront toutes des écoles françaises.
- 27. Dudswell.-Les commissaires de Dudswell ne se conforment pas toujours aux exigences de la loi, et manquent de fermeté. J'ai lieu de croire, pourtant, que mes instructions à ce sujet seront écoutées.

Les 6 écoles en opération sont peu avancées, mais progressent néanmoins. Quatre des institutrices ont des diplômes ; les deux autres n'en ont point. Les safaires sont régulièrement payés.

28. Weedon.-Cette municipalité est divisée en 4 arrondissements, mais n'a que 3 écoles en opération, les ressources à la disposition des commissaires ne leur permettant point d'en maintenir une dans chaque arrondissement. Il y a des arrérages de cotisation de dus, et ce sont les instituteurs qui en souffrent. Les com-missaires me paraissent, néanmoins, disposés à faire tout en leur pouvoir pour se mettre en conformité de la loi, et, à tout prendre, les affaires sont dans une nouvelle voie qui me fait espérer des améliorations avant peu. Les écoles sur pied anjourd'hui sont tenues d'une manière satisfaisante.

Il serait nécessaire d'établir une école anglaise dans Weedon, dans une partie de la municipalité confinant à celle de Lingwick.

29. Wotton.—Cette localité est entrée dans une voie prospère. A venir jusqu'à cette année, le système des contributions volontaires avait piévalu, et, durant tout ce temps, on avait pu à peine soutenir, tant bien que mal, 1, 2 ou 3 écoles. Les commissaires ont établi la cotisation, cette année; ils ont formé 9 arrondissements, et ont ouvert de suite 6 écoles: les 3 autres seront ouvertes aussi promptement que possible. Les 6 écoles établies sont bien fréquentées; celle du village a fait des progrès remarquables, et les autres des progrès plus fents, mais satisfaisants.

La corporation, grâce à l'aide supplémentaire qui lui a été ac-cordée et à l'établissement de la cotisation, a pu acquitter toutes

ses dettes.

- 30. St. Camille.—Il n'y a pas encore d'école d'ouverte dans cette nouvelle municipalité. Les commissaires ont formé 4 arrondissements, où je pense trouver des écoles lors de ma prochaine
- 31. Ham-Sud.--N'a qu'une école. Les habitations sont tellement éloignées les unes des autres que les contribuables ne peuvent retirer que peu de profit de l'établissement d'une seule école. Il est difficile aussi de pouvoir en établir d'autres avec les ressources mises à la disposition des commissaires. Ces derniers ont eu à intenter des poursuites pour faire rentrer les arrérages dus.
- 32. Wolfestown.—Il n'y a rien eu de fait dans cette localité par rapport aux écoles. Il y a opposition à la cotisation de la part des habitants. J'espère, néanmoins, qu'avec l'aide du conseil municipal qui vient d'être formé, et avec le concours que m'a promis M. DeCazes, M. P. P., il sera possible d'opérer quelques chan-
- 33. St. Gabriel de Stratford.-Les difficultés dont je parlais dans mon dernier rapport ont arrêté la marche des affaires jusque vers la fin de cette année. Je n'ai pas visité cette localité depuis, mais je me propose de le faire bientôt.

RÉCAPITULATION.—Des 69 écoles qu'il y a dans les deux comtés de Richmond et de Wolfe, 52 appartiennent au premier, et 17 au

second. Il y a dans les deux comtés 56 écoles anglaises et 13 écoles françaises. Un nombre considérable des enfants du comté de Richmond fréquente les écoles, tandis que bien peu, dans le comté de Wolfe, y assistent.

(A continuer.)

#### Petite Revue Mensuelle.

La grande crise politique dont nous avons parlé dans notre dernière livraison, a maintenant revêtu tous les caractères d'une transformation constitutionneile, ou plutôt d'une révolution pacifique dont l'importance dans l'avenir sera nout-être aussi grande que celle de la sanglante révolution qui se continue, depuis plus de trois ans, dans une autre partie de ce continent. Voici en quels termes Son Excellence le Gouverneur Général y fait allusion dans le discours de prorogation, prononcé le trente de juin dernier: "Le temps est arrivé où une question constitutionnelle qui a agité la province pendant plusieurs années, est mûre pour un règlement. C'est mon intention, pendant la vacance, de joindre mes efforts à ceux de mes ministres nour aviser à cette fin à un plan qui sera mis devant le Parlement à sa prochaine session. En mettant fin à vos travaux parlementaires, je désire vous faire sentir l'importance de faire servir l'influence que vons tenez de la confiance de vos co-sujets, à assner au projet qui pourra être proposé dans ce but, une considération calme et impartiale, tant dans le Parlement que par tout le pays."

Le même jour, la Gazette Officielle annonçait la nomination de l'Hon.

Le même jour, la Gazelte Officielle annonçait la nomination de l'Hon. George Brown aux fonctions de Président du Conseil Exécutif, à la place de l'Hon. Isaac Buchanan; celle de l'Hon. Oliver Mowat à la charge de Maître Général des Postes, en remplacement de l'Hon. M. Foley; enfin, celle de l'honorable William McDougall, au poste de Secrétaire Provincial, en remplacement de l'Hon. M. Simpson. De nouvelles élections out eu lieu immédiatement pour les colléges électoraux que représentaient les trois nouveaux ministres; et l'un d'eux, M. McDougall,

a perdu son élection.

Une conférence doit avoir lieu prochainement à Charlottetown, dans l'Ile du Prince Edouard, entre des députés des divers gouvernements de l'Amérique anglaise, pour jeter les bases de la confédération projetée. MM. Cartier, McDonald, Brown et Galt y seront, dit-on, les représentants

du gouvernement canadien.

En attendant ces conférences officielles, un certain nombre de membres de la législature du Canada et de leurs amis se sont donné rendez-vous à Portland, sur l'invitation qui leur en a été faite par les gouvernemeuts des provinces du golfe, et visitent les principales villes maritimes de la tuture confédération. Les comptes-rendus de cette excursion remplissent nos journaux et font voir que les préludes des négociations sont tout ce qu'il y a de plus gai et de plus aimable. Dans un grand dîner, donné à St. Jean du Nouveau-Brunswick, plusieurs représentants du Canada ont pris la parole, entre autres M. Bellerose, député de Laval, qui s'est exprimé en français, et M. Perrault, député de Richelien, qui a parlé en anglais.

Les journaux discutent en même temps, avec ardeur, les différents projets de confédération qui ont été mis en avant, et ils publient, à l'appui de leurs prétentions respectives, force statistiques et renseignements. Nous avons déjà nous-mêmes publié de nombreux renseignements sur l'importance des colonies, et, pour ne pas nous répéter, nous renvoyons nos lecteurs à notre volume de 1860, p. 166, et à celui de 1861, p. 86,

ainsi qu'à l'ouvrage de M. Taché.

A la question de la confédération des Provinces se trouve intimement liée celle de l'établissement d'une voie ferrée jusqu'à Halbfax, et le discours de clôture de la session l'a indiqué avec raison, en faisant précéder

les phrases que nous avons citées de celle-ci :

"Je suis aise de voir que vous avez pourvu à l'achèvement de l'exploration de la ligne de chemin de fer destinée à relier le Canada aux provinces voisines de l'Amérique Britannique du Nord, et je noc flatte que les résultats de cette exploration présenteront la preuve qu'on peut atteindre ce grand objet avec une dépense qui ne sera pas au-dessus des moyens de ces provinces."

Si l'on en croit la rumeur, les projets qui ont rapport à la construction d'une partie de ce chemin sont tellement avancés, que l'Hon. M. Baby, quelques jours avant sa mort, pariait de se mettre prochainement à cette grande entreprise. La perte soudaine de cet homme d'une rare et merveilleuse activité, a créé une grande sensation. Jcudi, le quatre d'août, M. Baby était en parfaite santé, et plusieurs convives se réunissaient autour de sa table. Le lendemain, à onze heures du soir, ils succombait à une métastase rhumatismale, dont il avait à peine éprouve dans le cours de l'après midi quelques symptômes avant-coureurs. Il était âgé de 70 ans; mais d'une force et d'une activité remarquables. Il représentait, depuis plusieurs années, la Division de Stadacona dans le Conseil Législatif, et le seul fils qu'il laisse après lui, a successive ment représenté les comfés de Rimonski et de Témiscouata dans l'Assemblée Législative. M. Baby, dans les quinze deruières années de sa vie, s'est surfout fait connaître par les immense travaux publics qu'il a exécutés comme contracteur, par sa libéralité et ses charifés. Il appartenait à une ancienne famille, alliée aux plus illustres de la colonie. Son père, l'Hon. François Baby, qui avait fait le commerce des pelleteries dans le nord-ouest en société avec le père du très-Hon. M. Ellis, fut

adjudant général des milices, et, pendant trente ans, conseiller exécutif du Bas-Canada. Il mourut en 1821, à l'âge de près de 92 ans. Pour en revenir au projet de confédération, nous devons ajouter que

Pour en revenir au projet de confédération, nous devons ajouter que déjà la presse de Londres et celle de Paris se préoccupent de cette affaire, et entre autres journaux, l'Illustrated London News et le Journal des Villes et des Campagnes, ont publié des articles assez étendus et détaillés sur notre crise constitutionnelle. Le premier cite, comme un frappant exemple de sagacité confirmée par l'événement, le protet suivant, que Lord Ellenborough a fait entrer au procès-verbal de la séance de la Chambre des Lords lors de la passation de l'acte par lequel les deux Canadas out été réunis sous une même constitution.

"Le soussigné proteste, lo. Parce qu'il est du devoir du Parlement, lorsqu'il légifère pour la réunion des provinces du Haut et du Bas-Canada, tandis que la constitution de l'une de ces provinces est suspendue, de le faire d'après des principes de justice tels que l'on puisse présumer que la Législature du Bas-Canada, si elle existait, donnerait son assentiment à l'acte proposé; et qu'il est impossible de supposer que cette législature consen'ît à ce que le Bas-Canada, qui contient une population de 700.000 âmes comprenant les cités de Québec et de Montréal, n'ait que le même nombre de représentants que le Haut Canada, lequel ne renferme que 400.000 âmes; 20. Parce que la mesure qui ne donne qu'un nombre égal de représentants a deux territoires dont la population est si inégale, dans le but de mettre temporairement la population française en minorité dans la législature, tend à détruire l'objet de l'union, et à perpétuer l'idée de la désuniou; tandis que, d'un autre côté, si l'émigration d'Europe augmente considérablement la population anglaise du Haut-Canada, cette mesure donnera alors à la population française la même prépondérance injuste qu'elle donnerait actuellement à la population anglaise."

Les observations dont l'éditeur fait suivre cette citation sont singulièrement curieuses à lire, et quelques-unes d'elles ne manquent point de force et de vérité. Nous extrayons la phrase suivante: "Nous pouvons assurcr, presque en toute certitude aux Canadiens-Français, que les sentiments qui se sont manifestés ici à leur égard, en 1840, sont bieu morts aujourd'hui. Personne ne parle plus de les noyer. Le parti tory, chez qui la méfiance était plus puissante, il y a maintenant un quart de siècle, recounaît aujourd'hui qu'il y a plus de closes communes entre les idées qu'il défend et l'esprit conservateur des Canadiens-Français, qu'avec le puritanisme démocratique et les tendances américanisatrices

des radicaux du Haut-Canada."

Par une bien étrange coïncidence, la même livraison du journal qui cite le protet de Lord Ellenborough con're l'acte d'uniou, rapporte un mot assez vif du même personnage en ce qui coucerne la valeur de toute espèce de protêt contre les choses qu'on ne peut empêcher. Je proteste, lui aurait dit avec véhémence, dans une occasion importante, un adversaire poussé à bout. G'est très-bien, aurait-il répondu: "protestez,

allez vous coucher, et que le diable vous emporte!"

Telle est à peu près la réponse que les puissances germaniques ont faite à la conférence de Londres, où l'on s'est contenté de protester sans résultat positif contre les empiètements de l'Allemagne sur les provinces du Danemark. L'Allemagne a passé outre, et la fausse position que toute cette affaire a faite à la Grande-Bretagne en Europe a été si vivement ressentie, qu'une majorité de neuf voix, dans la Chambre des Lords, a condamué le ministère, qui n'a été soutenu que par une majorité de dix-huit voix dans les Communes. Lord Palmerston, suivant son habitude, a fait bonne contenance; malgré cela, cependaut, il n'est pas improbable qu'il y ait une dissolution du Parlement dans quelques mois. Ce n'est point tant les dispositions pacifiques du cabinet qui ont méconteuté le public et affaibli le gouvernement, que le rôle équivoque joué par Lord John Russell, et les menaces et les négociations qui n'ont pas abouti. On n'eut pas voulu se battre en aucun cas; mais on est fâché d'en avoir tant parlé lorsqu'on n'en voulait rien faire La prorogation des Chambres n'a pas suivi de loiu ce vote hostile, et, le vingt-neuf de juillet, Sa Majesté a prononcé le discours de clôture, dans lequel il est fait allusion principalement à l'insuccès de la conférence, à la réunion des Iles Ioniennes au royaume de Grèce, aux difficultés qui se sont élevées dans la Moldo-Valachie, à la révolte de la Nouvelle Zélande, et aux diverses mesures d'amélioration intérieure adoptées par le Parlement. Il n'est question de l'Amérique que pour dire que l'on continuera d'observer la plus stricte neutralité, et il n'y a pas un mot de la Pologne. Le Danemark, n'ayant plus rien à espérer de l'Europe, traite directement avec ses enuemis et vient d'euvoyer des commissaires à Vienne. Il ne s'agit plus pour lui que d'obtenir de ses vainqueurs les meilleures conditions possibles ; et il demenre constaté que la France et l'Angleterre ont cessé d'intervenir dans les affaires des autres puissances. Il est mieux, puisque c'est le cas, qu'on se le tienne pour dit, et qu'à l'avenir les autres puissances réglent leurs différends comme elles le pourront; c'est-àdire les faibles en cédant tout ce qui pourra se céder ou en sc résignant à périr honorablement, s'ils ne croient pas pouvoir céder avec honneur et s'ils se sentent le courage du désespoir. C'est ce dernier parti que prend l'hérorque Pologne, et que prendrait au besoin la confédération du sud des Etats-Unis. Celle-ci a su, jusqu'ici, tenir en échec les forces supérieures du Nord. Les marches et les contre-marches du général Grant et du général Butler et des autres Fédéraux dans la Virginie, n'ont pas eucore en de résultat décisif. C'est sur mer que s'est passé dernièrement l'épisode le plus saisissant de la guerre. Les habitants de Cherbourg ont eu gratis le spectacle d'une naumachie comme Néron

fédérale le Kearsage contre le fameux corsaire du Sud, l'Alabama, a fiui par la perte de ce dernier vaisseau, qui s'est laissé couler plutôt que de se ren-dre. Les équipages d'un yacht anglais, le Deerhound, et de plusieurs ba-teaux-pilotes français ont recueilli une partie des héroïques naufragés, parmi lesquels se trouvaient le capitaine Semmes et plusieurs de ses officiers. Le capitaine du Keersage, en poussant l'outrecuidance jusqu'à réclamer comme prisonniers de guerre les hommes sauvés par les vaisseaux des deux puissauces noutres, a encore augmenté les sympathies des Français et des Anglais pour les courageux marins de l'Alabama.

Le recrutement américain, sous le nom d'émigration, se poursuit dans plusieurs pays de l'Europe, notamment en Irlande, en Belgique et en Allemagne, avec cette ruse et cette audace dont nos voisins ont toujours Allemagne, avec cette ruse et cette audace dont nos voisins ont toujours eu le secret. Le Canada est plus que jamuis infesté de leurs agents, et chaque jour nous apporte, avec les nouvelles de la guerre, celle de la mort de quelque jeune canadien. La disette que l'on redoute par suite de la sécheresse qui a régné sur presque tout ce continent, et particulièrement dans une grande partie du Cauada, augmentera encore cet exode, comme l'appellent les journaux anglais. Jamais été ne fut plus rappellement als des la plus finend en carages en pauficages en journalies. cruellement chaud, plus fécond en orages, en naufrages, en incendies, en accidents de tout genre. Mentionuous sculement pour mémoire la grande catastrophe du pont-levis de Belœil, qui, par le nombre de ses victimes, est un des plus grands sinistres qu'on ait eus dans ce pays; l'ingrande catastrophe du pont-evis de Betech, qui, par le nombre de ses victimes, est un des plus grands s'inistres qu'on aît eus dans ce pays; l'incendie de la prison de Ete. Scholastique, ou trois malheurenses prisonnières ont péri dans les flammes; celui de la prison de réforme, à St. Vincent-de-Paul, où la conduite du préfet, M. Prieur, celle de ses subordonnés et même celle des jeunes délinquants, a été de tous points digne d'éloge; enfin, les désastres causés par le feu dans les bois du H.-Canada et daus ceux de presque tous nos territoires incultes, incendies gigantesques qui ont jeté sur tout le pays, pendant plusieurs semaines, des nuages épais de fumée, à travers lesquels perçait à peine le disque rouge et amoindri du soleil. La sécheresse, la poussière, la fumée et les malsaines exhalaisons des usiues, out rendu, pendant plusieurs mois, le séjour de nos villes presque intolérable. Aussi, le nombre des familles qui ont pris refuge dans nos belles paroisses du bas du fleuve, a-t-il été, cette année, beaucoup plus considérable qu'à l'ordinaire. Non-seulement Kamouraska, la Rivière-du-Loup, Cacouna, Rimouski et la Malbaie ont eu leurs visiteurs ordinaires; mais un nouvel endroit, créé ou plutôt inventé, comme lieu de villégiature, est venu s'ajouter à la liste des baius de mer canadiens. Ce n'est ni plus ni moins que l'ancien port de Tadoussac, un des premiers comptoirs des Français dans le nouveau monde; baie magnifique à l'eutrée du Saguenay, entourée de rochers monde; baie magnifique à l'eutrée du Saguenay, entourée de rochers très-pittoresques, mais naturellement peu cultivables. Depuis que la traite tres-pittoresques, mais naturellement peu cultivables. Depuis que la traite avec les Sauvages était devenue presque nulle, Tadoussac était redevenu aussi désert qu'avant la découverte du pays. On y voyait encore la maison du poste de la compagnie de la Baie d'Hudson, l'ancienne chapelle des Jésuites et les ruines du vieux fort des Français, sur la langue de terre que l'on appelle la Pointe-à-l'Islet et d'où l'on a tout à la fois la magnifique vue du Saguenay jusqu'à la Boule et de la baie elle-même; mais on ne s'attendait pas à voir Tadoussac devenir une ville d'été fashionable. C'est ce que d'entrepreuants citovens de Ouébec ont fait en une seule C'est ce que d'entrepreuants citoyens de Québec ont fait en une seule C'est ce que d'entrepreuants citoyens de Quebec ont fait en une seule année, en y construisant un bel hôtel tenu sur un pied excellent, et une douzaine de jolis cottages, qui ont été occupés par l'élite de la société des deux Canadas. De plus, le Colonel Rhodes, l'un des associés les plus zélés, s'est mis en frais de quêter pour faire réparer la vieille chapelle, et protestants et catholiques ont donné assez libéralement pour remplir les vœux du digne et aimable curé, M. Bernier, dont le traitement n'excède pas en tout cinquante louis, ce qui l'occupe moins que la pieuse conservation de la relique historique confiée à ses soins.

Il est difficile de rien imaginer de plus original que ce nouvel établis-sement, où tous les conforts et les amusements de la vie élégante se trouvent comme par magie transportés au milieu du site le plus sauvage. Il n'y a guére u'autres promenades que celles qui consistent à escalader les rochers à la manière des chèvres et des naturalistes ; aussi Tadoussac est-il la Venise du Nord ; on vous offre une chaloupe ici comme une gondole là-bas. Cent petites emharcations se croisent continuellement et parteut les unes pour les anses et les baies du Saguenay, les autres dans d'autres directions et reviennent le soir chargées de poissons, d'algnes, de coquillages, de homards, d'oursins et d'autres produits de la mer, riche butin dont les citadins se montrent tout fiers et tout

émerveillés.

Uu steamor traverse régulièrement, deux fois par jour, à la Rivière-du-Loup, et le Magnet, qui fait le service de Québec à la Baie des Ha! Ha! touche aussi quatre fois par semaine au quai de la petite ville improvi-sée. En un mot Tadoussac réalisc parfaitement ce vers que nous avons vu quelque part et qui pourrait servir de devise à notre pays:

"Toute chose impossible est probable aujourd'hui."

#### NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

#### BULLETIN DES LETTRES.

- Le célèbre poète-boulanger Reboul est mort à Nîmes, le 29 de mai dernier. Sa mort a causé une vive émotion, non-seulement dans sa ville natale, qui était à juste titre fière de ses œuvres; mais encore dans toute la France, dont il était une des illustrations. "Tout Nîmes a voulu conduire son poète à sa dernière demeure, dit la Revue de Bretagne et

de Vendée, tout Nîmes a versé des larmes en entendant, fait inouï sans doute dans les annales de la poésie française, M. l'abbé de Cabrières prononcer sur son cercueil dans la cathédrale, et en présence de Mgr. Plantier, une oraison funèbre d'une simple et émouvante éloquence.

"Jean Reboul était né le 23 janvier 1796. Fils d'un serrurier, il avait pris l'état de boulanger, pour aider sa mère, restée veuve avec une nombreuse famille. On sait comment sa délicieuse élégie de l'Ange et l'Enfunt, donuée par la Quotidienne en 1828, appela sur lui l'attention et lui valut l'honneur d'inspirer à M. de Lamartine une de ses Harmonies : Génie dans l'Obscurité. Son premier recueil de poésies, publié en 1836, eut cinq éditions successives. En 1839, Reboul fit un voyage à Paris, où il fut accueilli comme il le méritait. Son poème biblique du Dernier jour y fut publié en 1840, et l'Odéon représenta, en 1850, une tragédie de lui, le Martyre de Vivia. Son dernier ouvrage, les Traditionnelles,

date de 1857.

M. de Pontmartin vient de consacrer à Reboul, dans le Correspondant, une de ses spirituelles causeries littéraires. Selon cet habile critique, on a trop abusé du contraste qui paraissait exister entre les modestes occupations du poète et sa véritable vocation. C'était, selon lui, exaoccupations du poete et sa vertable vocation. C'était, selon int, exa-gérer un moyen de succès dont le roète n'avait pas besoin. L'auteur part de là pour rectifier certaines idées préconçues touchant ce que l'on appelle la muse populaire dans le Midi de la France, et discuter certains reproches qui furent adressés à Reboul. Il trace un joli portrait des occupations d'un homme instruit dans une campagne, des tracasseries occupations un nomme institut dans are campagne, des interesses peu poétiques qui l'accablent "pour peu, par exemple, qu'il ait eu la sottise ou l'héroïsme d'accepter un de ces mandats honorables, mais sottise ou l'heroisme d'accepter un de ces mandats honorables, mais abrutissants, qui font de lui le serf, l'esclave de tout villageois bavard, chicaneur et processif." Et après cette réminiscence du maire de Gigondas (voir les Jeudis de Mme Charbonneau), il se demande " en quoi cette condition, au point de vue du culte des muses ou de la pratique des condition, au point de vue du culte des muses ou de la pratique des lettres, est préférable à celle d'un boulanger-poète, qui, une fois le pain retiré du four, pouvait se rasseoir à sa table de travail, reprendre sa Bible ou son Corneille, continuer le poème commencé, ou bien, mettant le pied dans la rue, rencontrer à chaque pas des amis prêts à applaudir son œuvre et à s'enorgueillir de son génie."

"Pour moi, ajoute-t-il, lorsque j'étais appelé à Nîmes, par de vulgaires

intérêts d'administration rurale ou de propriété, et que sur cette magnifique esplanade que décore la fontaine de Pradier, devant le Café Peloux, fique esplanade que décore la fontaine de Pradier, devant le Café Peloux, où se dépense chaque soir plus d'esprit que dans bien des cafés du boulevard, je retrouvais Reboul calme, serein, le sourire aux lèvres, le pied dans cette poussière contemporaine des Césars, le front daus l'Olympe Chrétien, me couvrant de ce regard poétique et fier qui illuminait sa tête sculpturale et où se confondaient le bonhomme, l'honnête homme et le grand homme, mon premier mouvement était de l'envier, non-seulement pour son génie, mais pour ce bonheur et ce talent qui me semblent supérieurs à tous les autres et qui consistent, pour le penseur ou l'artiste, à établir une parfaite harmonie entre sa vie et son œuvre, ses goûts et ses habitudes, ses travaux et son entourage, son tableau et son

cadre, le monde intime qu'il habite par la pensée, et le monde extérieur où son inspiration se retrempe, se repose et se recueille."

Les deux reproches que l'on fait à Reboul, c'est d'abord de ne pas avoir écrit en langue provençale, ensuite d'avoir choisi des sujets trop avoir ecrit en langue provençale, ensuite d'avoir choisi des sujets trop relevés, de ne s'être point contenté d'être un poète du foyer, une sorte de grillon littéraire, quelque chose pour la France comme ce qu'est Burns pour l'Ecosse. " Ecrire en langue provençale, s'écrie M. de Pontmartin l Ceci tient à une charmante mystification que nos spirituels troubadours Ceci tient à une charmante mystification que nos spirituels troubadours du XIXe siècle ont fait accepter par les bons Parisiens. On s'est imaginé que de Valence à la mer le provençal régnait en maître absolu. Or, c'est tout le contraire ; le vers provençal entre les habiles mains qui l'ont fait réussir avec tant d'éclat, n'a pas été une victoire de la simplicité fruste et locale sur la critique littéraire, une réaction de la rase campagne contre la serre-chaude ; mais un raffinement de lettrés et d'artistes, l'incontre la serre-chaude; mais un rafinement de lettres et d'artistes, l'in-génieuse supercherie de gens d'esprit et de talent, beaucoup plus sûrs d'être lus quand ils seraient forcés de se traduire que s'ils servaient tout bonnement d'écho à Lamartine, à Victor Hugo ou à M. de Musset." Quant à ce qui est du second reproche, l'habile critique nie tout sim-plement la possibilité de la poésie du chez-soi en France. Il a raison; chaque Français se croit en droit de généraliser; tout est de sa compé-

tence, et un champ aussi restreint ne saurait être cultivé par des gens qui prennent tout simplement l'univers pour domaine de leur pensée. qui prennent tout simplement l'univers pour domaine de leur pensée. De plus, il aurait pu ajouter que cette poésie domestique et intime était toute particulière aux peuples du Nord pour qui seuls existe le sweet home; les méridionnaux vivent, pour bien dire, en plein air et en commun, et, s'il y avait une province de la France où le geure de Burns pût réussir, ce n'était certainement pas la patrie de Reboul.

Pour compléter les renseignements biensonbieure et l'ité.

Pour compléter les renseignements biographiques et littéraires sur Reboul, nous devons dire qu'il fut élu représentant sous la République de Février. Les vers suivants, extraits d'une épître datée le 21 juin, 1849, feront voir ce qu'il pensait lui-même de son nouveau rôle. Cette épître

est une des choses les plus charmantes qu'il ait écrites :

Le poète se meurt sous le représentant... Quand pourrai-je au Mazet rêvant à quelque ouvrage, D'un cigare au sole!l livrer le blanc nuage! Je rends grâce à tous ceux qui m'ont donné leur voix ; Mais je n'étais pas né pour fabriquer des lois. Arraché comme une algue au fond de mon asile L'orage m'a jeté dans cette grande ville,

Pour réparer à neuf, un monde déjà vieux, Errant dans les détours d'un palais ennuyeux, Je regarde opérer les élus de la France, Et n'osaut avouer ma candide ignorance, Je m'escrime comme eux malgre tous mes dégoûts, A chercher le bâton qui n'aura pas deux bouts.... Du sophiste titré jusqu'à monsieur Prud'homme, Ici toute folie a député son homme.... On apprendra gratis le grec et le latin Aux malheureux qui n'ont ni culotte ni pain.

Nos lecteurs trouveront, sur notre première page, trois poésies de Reboul, l'Ange et l'enfant, qui fit sa célébrité et que tant d'enfants, en Canada comme en France, savent par cœur; la Murraine mugnifique, pièce moins connue, mais que M. de Pontmartin préfère à la première, et les Petites sœurs des numeres, emprentées aux "Traditionpelles." recueil de poésies graves, philosophiques et même politiques. Reboul était catholique ardent, et ses pièces sont surtout anti-socialistes et antiphilosophiques.

ERRATUM .- Dans notre dernière livraison, au " Bulletin des publications récentes," au lieu de "Le Foyer Canadien," lisez : "Les Soirées Canadiennes."

# DISTRIBUTIONS DE PRIX.

Liste des Prix de l'Ecole Modèle Jacques-Cartier. CLASSES FRANÇAISES ET ANGLAISES RÉUNIES.

Bonne conduite -ler prix Michael Joseph McLoughlin, 2 John O'Connor; ler accessit Henri Chapeleau, 2 acc Jean-Bte Pai-lascio, 3 acc Louis Trudeau. Assiduité—ler pr ex-æquo Joseph Dominique Gelase Boudrias et Michael Joseph McLoughlin, 2 Aimé Rey; 1er acc Thomas Donohue, 2 acc Alfred Marien, 3 acc Charles Pominville. Instruction religieuse—trossième classe—ler pr Jean-Bte Pallascio, 2 Michael Joseph McLoughlin, 3 Benjamin St. Germain, 4 George Crossao; Ier acc Charles Pominville, Thomas McLoughlin, 3 acc Patrick Mansfield, 4 acc Joseph Belanger, Jr, 5 acc Edouard Laliberté. Instruction religieuse—deuxième classe—Prix Henri Chapeleau; 1er acc Achille Labine, 2 acc Charles Hayden. Instruction religieuse—première classe— 1er pr Vital Allard, 2 J. D. Gélase Boudrias, 3 Henri Lamontagne, 4 Napoléon Poulin; 1er acc Joseph D'Orsennens, 2 acc Jules Lauzon, 3 acc Alphonse Senécal, 4 acc Charles Terroux, 5 acc Edward Cummins. Musique vocale—quatrième classe—ler pr Henri Chapeleau, 2 Joseph Thérien, 3 Joseph Lafricain; 1er acc Aimé Rey, 2 acc John Campbell, 3 acc Charles Hayden, 4 acc Cyprien Bénard. Musique vocale—troisième classe—ler pr ex-æquo Pierre P. Joly et Alphonse Senécal, 2 ex-æquo J D. Gélase Boudrias et Zotique Mayer; Ier acc Heuri Lamontagne, 2 acc ex-equo Adélard Civalier et Alfred Cadotte, 3 acc Vital Allard. Musique vocaledeuxième classe—Ier pr George Crossan, 2 Patrick Maosfield; 1er acc Paul Keating, 2 acc Louis Trudeau, 3 acc Ubald Duhamel. Musique vocale-première classe-ler pr Charles Terroux, 2 Alfred Marieo; 1er acc Joseph Gagnon, 2 acc François Tessier, 3 acc Anguste Christin. Arithmétique—septième classe—Prix Michael Joseph McLoughlin; 1er acc John O'Connor, 2 acc George Crossan. Arithmétique-sixième classe-Prix Patrick Mansfield; 1er acc Joseph Hewitt, 2 acc Thomas McLoughlin. Arithmétique—cinquième classe—Prix ex-æquo Joseph Lafricain et Charles Pominville; ler acc Napoléon Hausselman, 2 Paul Keating. Arithmétique—quatrième classe—Prix Joseph Thérien; ler acc Hormidas Malheibe. 2 acc Charles O'Hara. Arithmétique—troisième classe — The pr Henri Chapeleau, 2 Jean-Bte Pallascio; 1er acc Alfred D'Orsennens, 2 acc John MacCarthy, 3 acc John Campbell. Arithmétique—deuxième classe—1er pr J. D. Gélase Boudrias, 2 Ferdinand Durocher; 1er acc Jules Lauzon, 2 acc Pierre P. Joly, 3 acc Edouard Graton. Arithmétique—première classe—ler pr Joseph Corrivean, 2 Alfred Cadotte; 1er acc Alfred Marien, 2 acc Frédéric Senécal, 3 acc William Hausselman. Ecriture—quatrième classe—1er pr Joseph Hewitt, 2 Napoléon Hausselman, 3 Patrick Mansfield, 4 Charles O'Hara; Ier acc John O'Hara, Sr. 2 acc François Groleau, 3 acc Peter Phillipps, 4 acc Edward Ronayne, 5 acc Benjamin St. Germain. Ecriture—troisieme classe—Prix Joseph Pont; 1er acc J. D. Gélase Boudrias, 2 acc Alfred Marien. Ecriture—deuxième classe—Prix Frédéric Senécal; 1er acc Joseph Corriveau, 2 acc J.-Bte Rolland. Ecriture—première classe—Prix Médéric Lafricain; 1er acc Joseph Gagnon, 2 acc Alfred Cadotte.

Michael Joseph McLoughlin; 1eracc Joseph Haire, 2 acc ex-æquo John O'Connor et Aimé Rey. Langue française- Prix Michael Joseph McLonghlin; 1erace Joseph Haire, 2 acc John O'Connor. Traduction Prix Michael Joseph McLoughlin; ler acc Joseph Haire, 2 acc Edward Ronayne. Géographie—Prix Joseph Haire; 1er acc Michael Joseph McLoughlin, 2 acc John O'Connor.

#### 2DE DIVISION-2DE PARTIE

Lecture—1er pr Barthélemy Joly, 2 Henri Chapeleau; 1er acc Joseph Bélanger, Sr, 2 acc Joseph Lafricain, 3 acc John Campbell. Epellation-ler pr Barthélemy Joly, 2 Joseph Lafricain; ler acc Henri Chapelean, 2 acc Joseph Bélanger, 3 acc Edward Ronayne. Mémoire-ler pr François Groleau, 2 ex-æquo Heori Chapeleau et J.-Bte Pallascio; 1er acc Joseph Lafricaio, 2 acc ex-æquo Edward J.-Bie Pallascio; ter acc Joseph Latricaio, 2 acc ex-æquo Edward Ronayne et Joseph Bélanger, Sr. 3 acc Louis Trudeau. Langue française—ler pr J.-Bie Pallascio, 2 Heori Chapeleau; ter acc Joseph Lafricain, 2 acc Fraoçois Groleau, 3 acc Edward Ronayne. Traductioo—ler pr Henri Chapeleau, 2 Thomas McLoughlin, 3 Joseph Bélanger, Sr; ter acc Joseph Lafricain, 2 acc Henri Lamootagne, 3 acc Joseph Hewitt, 4 acc Barthélemy Joly. Géographie—ler pr Joseph Bélanger, L. 3 acc John Camphell Rey, 2 acc Joseph Bélanger, Jr, 3 acc John Campbell.

#### 2DE DIVISION-IÈRE PARTIE

Lecture-1er pr Auguste Christin, 2 Alphonse Senécal, 3 Achille Labine; 1er acc Jules Lefebvie, 2 acc J. D. Gelase Boudrias, 3 acc Charles Hayden, 4 acc Hormidas Malherbe. Epellation—1er pr Charles Hayden, 2 Hormidas Malherbe, 3 Jules Lefebvre; 1er acc Thomas McLoughlin, 2 acc J. D. Gélase Boudrias, 3 acc Napoléon Poulin, 4 acc George Crossan. Mémoire—Ier pr Achille Labine, 2 Patrick Mansfield, 3 J. D. Gélase Boudrias; 1er acc Jules Lefebyre, 2 acc Joseph Thérien, 3 acc Napoléon Poulin, 4 Jules Lefebvre, 2 acc Joseph Therien, 3 acc Napoleon Poulin, 4 acc Pierre Parfait Joly. Langue française—1er pr J. D. Gélase Bondrias, 2 Patrick Maosfield, 3 Joseph Hewitt; 1er acc Paul Keatiog, 2 acc Thomas McLoughlin, 3 acc Joseph Thérieo, 4 acc George Crossan. Traduction—1er pr Joseph Bélanger, Jr, 2 Ferdinand Durocher; 1er acc Charles Hayden, 2 acc Joseph Thérien, 3 acc François Groleau, Géographie—1er pr Henri Chapeleau, 2 J. D. Gélase Boudrias; 1er acc Edouard Laliberté, 2 acc Alphonse Senécal, 3 acc Napoléon Poulin.

#### 1ère division-3me partie.

Lecture-1er pr Joseph Thibaudean, 2 Edouard Graton; 1er acc Charles Terroux, 2 acc Charles O'Hara, 3 acc John McCann. Epellation 1er pr Joseph Thibaudeau, 2 Charles O'Hara; 1er acc Charles Terroux, 2 acc Edouard Graton, 3 acc John McCann. Traduction—Prix Alfred D'Orsennen; ler acc ex-æquo Edouard Lali-berté et Cyprien Bénard, 2 acc Napoléon Poulin. Géographie— ler pr J.-Bte Rolland, 2 Joseph Thibaudeau; ler acc Adélard Civalier, 2 acc Edouard Graton, 3 acc Médéric Lafricain.

#### TERE DIVISION-2DE PARTIE.

Lecture -- Prix J.-Bte Rolland; 1er acc Médéric Lafricain, 2 acc Michael Keating. Epellation — Prix Alfred Marien; ler acc Michael Keating. 2 acc ex-æquo J.-Bte Rolland et Ovide Villemaire. Géographie—ler pr Charles Terroux, 2 Alfred Marien; ler acc François Tessier, 2 acc Frédéric Senéca!, 3 acc Joseph

lère division-lère partie.

Epellation-Prix Joseph Poulin; 1er acc Joseph Gagnon, 2 acc François Tessier.

Prix d'accessits-Napoléon Poutin, John O'Connor, Edward Ronayne, Joseph Lafricain, John Campbell, Charles Hayden, Thomas McLoughlin, Joseph Gaguon.

#### DIVISION ANGLAISE-4ME CLASSE.

Epellation, étymologie et dictée-ler pr Michael J. McLonghlin, 2 Joseph Haire; acc George Crossan, John O'Coonor, Denis O'Conoor et Denis McLynn. Lecture—1er pr John O'Connor, 2 Joseph Haire; acc Michael J. McLoughilo, Denis O'Connor, Edward Rorayne, Denis McLynn et George Crossau. Grammaire anglaise—1er pr John O Connor, 2 Michael J. McLoughlio; acc George Crossan et Joseph Haire. George Prince Joseph Haire Commention Joseph Haire Comment san et Joseph Haire. Géographie—1er pr Joseph Haire, 2 Michael J. McLoughlin; acc Deuis O'Connor, John O'Connor et George Crossan. Histoire—ler pr Joseph Haire, 2 John O'Connor; acc Michael J. McLoughlin et Patrick Mansfield Histoire naturelle—ler pr John O'Connor, 2 Michael J. McLoughlin; acc Joseph Haire et Denis O'Connor. Tenue des livres—ler pr Michael J. CLASSE FRANÇAISE—3ME DIVISION.

McLoughlin, 2 Denis O'Connor; acc George Crossan et Joseph Haire; 1er acc Joseph Bélanger, Jr, 2 acc Michael Joseph McLoughlin. Mémoire—Prix O'Connor; acc Joseph et Denis O'Connor. Toisé—1er pr Michael

J. McLoughlin, 2 John O'Connor; ace Joseph Haire, Denis O'Connor et George Crossan. Traduction—1er pr Michael J. McLoughlin, 2 Joseph Haire; acc John O'Connor, Edward Ronayne et George Crossan.

#### . 3ME CLASSE.

Epellation—ler pr Thomas McLoughlin, 2 Joseph Hewit, ace Charles O'Hara, Charles Crossan, Thomas O'Donoghue et Henri Lamontagne. Lecture—1er pr Joseph Hewit, 2 Charles Crossan; aee Thomas McLoughlin, John McCann, Charles O'Hara et John O'Hara, Jr. Grammaire—ler pr Thomas McLoughlin, 2 Joseph Hewit; ace Patrick Mansfield et Paul Keating. Géographie—ler pr Patrick Mansfield, 2 Paul Keating; ace Peter Phillips et Charles O'Hara. Traduction—ler pr Joseph Hewit, 2 Josep Bélanger, Sr.; aee Thomas O'Donoghue.

#### 2ME CLASSE.

Epellation-Ier pr Zotique Mayer et John Campbell, 2 Joseph Lefebvre et Charles Terroux; aec François Groleau, Charles Hay den et Michael Keating. Leeture—1er pr Charles Hayden et Michael Keating, 2 Henri Chapleau, Charles Terroux et John Campbell; ace François Groleau, Zotique Mayer et Joseph Lefebvre. Grammaire—1er pr Henri Chapleau, 2 François Groleau; acc John Campbell. Traduction—ler pr Joseph Thérien et Pierre Joly, 2 Charles Bénard et Charles Hayden; ace Louis Trudeau, Charles Terroux, Joseph Bélanger et Michael Keating.

#### 1ère CLASSE.

[3 Epellation—ler pr Joseph Gagnon, 2 Joseph Corriveau; ace Adelard Drolet et François Senéeal. Lecture—ler pr Adélard Drolet, 2 Joseph Gagnon; acc Joseph Corriveau et François Sené-

#### ECOLE NORMALE LAVAL.

#### DÉPARTEMENT DES ÉLÈVES-INSTITUTEURS.

ÉLÈVES DE DEUXIÈME ANNÉE.

Excellenee—1er prix François Simard, 2 Cyrille Fournier; 1er aee Frs. Ferland, 2 aec Joseph Potvin, 3 aee Veneeslas Dick. Instruction religieuse—1er pr Cyrille Fournier, 2 Napoléon Mercier; 1er aee Cyprien Labrèque, 2 aee Frs. Simard et Jos. Potvin. Pédagogie—1er pr Cyrille Fournier, 2 Cyprien Labrèque et Educard Ragon; 1er aeg Napoléon Morgier, 2 cap Frs. Simard. Pédagogie—ler pr Cyrille Fournier, 2 Cyprien Labreque et Edouard Baeon; ler aec Napoléon Mereier, 2 aec Frs. Simard. Enseignement—Pr Frs. Simard, Cyrille Fournier et Ed. Bacon; aee Jos. Potvin, Frs. Ferland et Cyprien Labrèque. Dietée française—ler pr Venceslas Diek, 2 Frs. Simard; ler acc Joseph Potvin, 2 acc Napoléon Mercier, 3 aec Cyrille Fournier. Analyse grammatie—ler pr Frs. Simard, 2 Joseph Potvin; ler acc Cyrille Fournier, 2 acc Frs. Ferland, 3 aec Venceslas Diek. Analyse logique—ler 2 aee Frs. Ferland, 3 aee Veneeslas Diek. Analyse logique—1er pr. Frs. Simard, 2 Frs. Ferland; 1er acc Napoléon Mereier, 2 acc Cyrille Fournier, 3 acc Joseph Potvin. Littérature—ler pr Frs. Simard et Cyrille Fournier, 2 Frs. Ferland; aec Napoléon Mereier et François Lachance. Mythologie—ler pr Cyrille Four-nier, 2 Frs. Simard; 1er ace Venceslas Dick, 2 acc Frs. Ferland 2 Cyrille Fournier; 1er acc Edouard Baeon, 2 acc Venceslas Dick, 3 acc Joseph Potvin. Histoire de France—1er pr Frs. Simard, 2 Venceslas Dick; 1er acc Edouard Baeon, 2 acc Venceslas Dick; Venceslas Dick; 1er acc Cyrille Fournier, 2 acc Frs. Ferland, 3 acc Cyprien Labrèque. Histoire d'Angleterre—1er pr Frs. Simard, 2 Cyrille Fournier; 1er acc Frs. Ferland, 2 ace Edouard Bacon, 3 acc Cyprien Labrèque. Tenue des Livres—1er pr Cyrille Fourace Cyprien Labrèque, 2 Joseph Potvin et Vietor Bérubé; ace Frs. Simard. Algèbre—ler pr Joseph Potvin, 2 Frs. Simard et Cyprien Labrèque; 1er ace Cyrille Fournier, 2 ace Vietor Bérubé. Géométrie—ler pr Frs. Simard, 2 Jos. Potvin; 1er ace Cyrille Fournier, 2 ace Frs. Ferland, 3 acc Edouard Baeon et Victor Bérubé. rubé. Astronomie—1er pr Venceslas Diek, 2 Cyrille Fournier; 1er acc Cyprien Labrèque, 2 ace Frs. Simard, 3 ace Frs. Ferland. Globes—1er pr Frs. Simard, 2 Joseph Potvin; 1er acc Cyrille Fournier, 2 acc Frs. Ferland, 3 acc Venceslas Diek. Chimie—

Ier aee Edouard Baeon, 2 aec Joseph Potvin. Traduction—Ier pr Frs. Laehance, 2 Frs. Simard; Ier ace Cyrille Fournier, 2 acc Joseph Potvin, 3 aee Edouard Baeon.

#### ÉLÈVES DE PREMIÈRE ANNÉE.

Excellence-1er prix Augustin Trépanier, 2 Eugène Boulé; 1er aec Pierre Roy, 2 ace Jacob Gagné, 3 acc Louis Dion. Instruction religieuse—Ier pr Pierre Roy, 2 Angustin Trépanier et Eugène Boulé; Ier aec Louis Mercier, 2 ace Jacques Richard et Silfrid Fortin. Pédagogie—1er pr Julien Cloutier et Eugène Boulé, 2 Augustin Trépanier; 1er ace Jacob Gagne, 2 ace Silfrid Fortin, 3 ace Louis Mereier et Jaeques Riehard. Enseignement-ler pr Elzear Tremblay, 2 Stanislas Fréchette et Jean Delisle; ace Louis Mercier et blay, 2 Stanislas Frechette et Jean Delisie; ace Louis Mercier et Julien Cloutier. Dictée française—ler pr Elzéar Tremblay, 2 Augustin Trépanier; ler ace Louis Dion, 2 ace Eugène Boulé. Analyse grammaticale—ler pr Pierre Roy, 2 Louis Mercier; ler ace Louis Pâquet, 2 ace Silfrid Fortin, 3 ace Augustin Trépanier. Histoire Sainte—ler pr Eugène Boulé, 2 Julien Cloutier; ler ace Augustin Trépanier, 2 ace Louis Dion et Louis Pâquet. Histoire du Canada—Her pr Augustin Trépanier, 2 Pierre Roy; Her acc Louis Dion, 2 ace Eugène Boulé, 3 acc Jacob Gagné. Arithméti-que—Her pr Jacob Gagné, 2 Jacques Richard; Her ace Julien Cloutier, 2 ace Ferdinand Morisset, 3 ace Augustin Trépanier. Tenue des Livres—ler pr Eugène Boulé, 2 Jacob Gagné; ler ace Aug. Trépanier et Louis Dion, 2 ace Ferdinand Morisset. Géographie—ler pr Eugène Boulé, 2 Silfrid Fortin; ler ace Augustin Trépanier, 2 acc Jacob Gagné, 3 ace Louis Dion. Physique—ler pr Jacques Richard, 2 Jacob Gagné et Ferdinand Morisset; ler ace Eugène Boulé, 2 ace Julien Cloutier et Aug. Trépanier. Agriculture—ler pr Augustin Trépanier, 2 Silfrid Fortin; ler ace Jacob Gagné, 2 ace Pierre Roy, 3 acc Julien Cloutier. Caltigraphie—ler pr Jacques Riehard, 2 Elzéar Tremblay et Pierre Roy; acc Augustin Trépanier et Eugène Boulé. Dessin des Cartes—ler pr Aug. Trépanier, 2 Jacob Gagné; ace Ferdinand Morisset. Grammaire anglaise et Traduction—ler pr Elzéar Tremblay et Louis Dion, 2 Eugène Boulé; acc Louis Mercier,

#### LES ÉLÈVES RÉUNIS.

Langage correct-Prix Cyrille Fournier; acc Frs. Simard et Napoleon Mercier. Déclamation-Pr Cyrille Fournier et Frs. Napoleon Mercier. Declamation—Pr Cyrille Foirmier et Frs. Simard; acc Edouard Baeon et Napoléon Mercier. Enseignement de la Musique—ler pr Napoléon Mercier, 2 Veneeslas Dick; acc David Piehet. Solfége—ler pr Napoléon Mercier, 2 David Piehet et Veneeslas Dick; 1er acc Jacob Gagné, 2 acc Silfrid Fortin. Plain-chant—Pr David Pichet; 1er acc Jacob Gagné et Silfrid Fortin, 2 acc Napoléon Mercier et Veneeslas Dick. Piano et Harmonium—Pr Veneeslas Diek; 1er acc Napoléon Mereier et Jacob Gagné, 2 acc Louis Dion et Ferdinand Morisset.

#### PRIX DU PRINCE DE GALLES.

M. François Simard.

#### DÉPARTEMENT DES ÉLÈVES-INSTITUTRICES.

ÉLÈVES DE DEUXIÈME ANNÉE.

Excellence—1er prix -Lachaîne; 1er ace Adèle Lespérance, 2 acc Lumina Gaucher, 3 aec Georgiane Létourneau. Instruction religieuse—1er pr Philomène Lachaîne, 2 Sophie Gravel; aec Adele Lespérance, Henriette Portelance et Marie Tremblay. Pédagogie—1er pr Georgiane Létourneau, 2 Adèle Lespérance; 1er acc Lumina Gaucher, 2 ace Virginie Filteau, 3 acc Philomène Lachaîne. Enseignement—Pr Honorine Gagné, Sophie Noël et Virginie Filteau; ace Adèle Les-pérance et Philomène Lachaine. Dietée française—Ier pr Philo-mène Lachaîne, 2 Honorine Gagné; 1er acc Lumina Gaucher, 2 acc Virginie Filteau. Analyse grammatieale-ler pr Lumina Gaucher, 2 Honorine Gagné; ler ace Adèle Lespérance, 2 ac Virginie Filteau, 3 ace Philomène Lachaîne. Analyse logique—ler pr Philomène Lachaîne et Honorine Gagné, 2 Aurélie Noël; ace Marie Tremblay. Littérature—ler pr Philomène Lachaîne et Sophie Gravel, 2 Henriette Portelance; ler acc Adèle Lespérance, Fournier, 2 acc Frs. Ferland, 3 acc Veneeslas Diek. Chimie—
ler pr Frs. Simard, 2 Cyrille Fournier; 1er ace Frs. Ferland, 2 acc
Cyprien Labrèque, 3 acc Veneeslas Diek. Zoologie—1er pr Frs. Simard et Cyrille Fournier, 2 Venceslas Diek; 1er ace Edouard
Bacon, 2 ace Napoléon Mercier. Agriculture—1er pr Cyrille
Fournier, 2 Frs. Simard; 1er acc Joseph Potvin, 2 ace David Pichet,
3 acc Venceslas Diek. Dessin linéaire—1er pr Cyrille Fournier
et Frs. Lachanee, 2 Joseph Potvin; acc Venceslas Diek. Calligraphie—1er pr Edouard Bacon, 2 Cyrille Fournier et Nopoléon
Mercier; acc Cyprien Labrèque et Joseph Potvin. Grammaire
anglaise—pr Frs. Simard, Cyrille Fournier et Napoléon Mercier:

Marie Tremblay. Littérature—1er pr Philomène Lachaîne et Honorine Gagné, 2 Marie Tremblay, 2 Henriette Portelance; 1er acc Adèle Lespérance, 2 acc Georgiane Létourneau. Mythologie—1er pr Marie Tremblay, 2 Joséphine Guillemette; 1er ace Adèle Lespérance, 2 acc Georgiane Létourneau. Mythologie—1er pr Marie Tremblay, 2 Joséphine Guillemette; 1er ace Adèle Lespérance, 2 acc Georgiane Létourneau. Mythologie—1er pr Marie Tremblay, 2 Joséphine Guillemette; 1er ace Adèle Lespérance, 2 acc Georgiane Létourneau. Mythologie—1er pr Marie Tremblay, 2 Joséphine Guillemette; 1er ace Adèle Lespérance, 2 acc Georgiane Létourneau. Mythologie—1er pr Marie Tremblay, 2 Joséphine Guillemette; 1er ace Adèle Lespérance, 2 acc Georgiane Létourneau. Mythologie—1er pr Marie Tremblay, 2 Joséphine Guillemette; 1er ace Adèle Lespérance, 2 acc Georgiane Létourneau. Mythologie—1er pr Marie Tremblay, 2 Joséphine Guillemette; 1er ace Adèle Lespérance, 2 acc Georgiane Létourneau. Mythologie—1er pr Marie Tremblay, 2 Joséphine Guillemette; 1er ace Adèle Lespérance, 2 acc Georgiane Létourneau de Goorgiane Létourneau Tremblay; 1er acc Adèle Lespérance, 2 acc Philomène Lachaîne, 3 acc Aurélie Noël. Tenue des Livres—1er pr Marie Tremblay, 2 Honorine Gagné; 1er acc Aurélie Noël, 2 acc Adèle Lespérance, 3 acc Lumina Gaucher. Algèbre—1er pr Adèle Lespérance, 2 Georgiane Létourneau et Honorine Gagné; 1er acc Philomène La-chaîne, 2 acc Aurélie Noël. Toisé—1er pr Philomène Lachaîne, 2 Adèle Lespérance et Honorine Gagné; ler acc Marie Tremblay, 2 acc Aurélie Noël. Géographie—1er pr Joséphine Guillemette, 2 acc Aurelle Noci. Geographie—Ier pr Josephine Guillemette, 2 Georgiane Létourneau; 1er acc Philomène Lachaîne, 2 acc Marie Tremblay, 3 acc Sophie Noël. Globes—Ier pr Adèle Lespérance, 2 Georgiane Létourneau; 1er acc Philomène Lachaîne et Lumina Gaucher, 2 acc Aurélie Noël. Calligraphie—1er pr Honorine Gagné, 2 Aurélie Noël et Philomène Lachaîne; acc Joséphine Guillemette et Adèle Lespérance. Dessin des Cartes-ler pr Philomène Lachaîne et Adèle Lespérance, 2 Lumina Gaucher et Georgiane Létourneau; ler acc Virginie Filteau et Honorine Gagné, 2 acc Joséphine Guillemette et Aurélie Noël, 3 acc Sophie Noël, Agriculture—1er pr Joséphine Guillemette, 2 Lumina Gaucher; 1er acc Aurélie Noël, 2 acc Henriette Portelance et Virginie Filteau.

#### ÉLÈVES DE PREMIÈRE ANNÉE.

Excellence—ler prix Célanire Gosselin, 2 Eutychiane Bernier; ler acc Elzire Lacombe, 2 acc Rosalie Crépault, 3 acc Marie Leclerc. Instruction religieuse—ler pr Albine Trépanier, 2 Anne Pritchard; ler acc Marie Abbott, 2 acc Clémentine Caron et Séneville Bélanger. Pédagogie—ler pr Célanire Gosselin, 2 Elzire Lacombe; ler acc Albine Trépanier, 2 acc Marie Leclerc, 3 acc Eutychiane Bernier. Enseignement—Pr Malvina Morin, Rosalie Crépault et Louise Baldwin; acc Mary Ahern et Malvina Vallières. Dictée française—ler pr Eutychiane Bernier, 2 Elzire Lacombe; 1er acc Célanire Gosselin, 2 acc Rosalie Crépault, 3 acc Odile Joncas. Analyse grammaticale—ler pr Célanire Gosselin, 2 Rosalie Crépault; ler acc Eutychiane Bernier, 2 acc Delvina Croteau, 3 acc Marie Belley. Histoire Sainte—ler pr Louise Gaumont, 2 Malvina Morin; ler acc Anne Pritchard, 2 acc Claire Picard, 3 acc Elzire Lacombe et Marie Leclerc. Histoire du Canada—1er pr Eutychiane Bernier, 2 Malvina Morin; 1er acc Célanire Gosselin, 2 acc Marie Leclerc, 3 acc Elzire Lacombe. Arithmétique—ler pr Albine Trépanier et Louise Beaudet, 2 Elzire Lacombe ; 1er acc Mosoline Lepage, 2 acc Marie Roy, 3 acc Mary Loughran. Tenue des Livres—1er pr Mosoline Lepage et Albine Trépanier, 2 Elzire Lacombe et Mary Loughran; acc Delvina Croteau et Victoire Bernard. Géographie—1er pr Marie Leclerc, 2 Célanire Gosselin ; 1 acc Malvina Morin, 2 acc Eutychiane Bernier, 3 acc Rosalie Crépault. Calligraphie—1er pr Elzire Lacombe, 2 Eutychiane Bernier et Valérie Fradette; 1er acc Odile Joncas et Malvina Vallières, 2 acc Victoire Bernard. Dessin des Cartes— 1er pr Marie Roy, 2 Marie Leclerc, 1er acc Claire Picard, 2 acc Malvina Morin, 3 acc Marie Fortin. Progrès remarquables—Pr Marie Abbott.

#### LES ÉLÈVES RÉUNIES.

#### ANGLAIS-1ÈRE CLASSE.

Dictée-ler prix Mary Loughran et Anne Pritchard, 2 Mary Ahern; acc Louise Baldwin. Analyse grammaticale-ler pr Mary Ahern, 2 Mary Loughran; acc Virginie Filteau.

#### 2ème classe.

Dictée-ler prix Lumina Gaucher, 2 Claire Picard; 1er acc Georgiane Létourneau, 2 acc Adèle Lespérance. Analyse grammaticale—1er pr Delvina Croteau, 2 Lumina Gaucher; acc Adèle Lespérance.

#### 3ème classe.

Dictée-1er prix Gaudélie Marié, 2 Eutychiane Bernier et Marie

Roy; acc Malvina Vallières.

Dessin—ler pr Virginie Filteau et Marie Tremblay, 2 Marie Roy et Philomène Lachaîne; 1er acc Claire Picard, Honorine Gagné et Séneville Bélanger, 2 acc Odile Joncas et Victoire Bernard. Musique vocale—ler pr Virginie Filteau, 2 Joséphine Guillemette et Sophie Noël; 1er acc Georgiane Létourneau, 2 acc Marie Fortin. et Sophie Noel; ler acc Georgiane Letourneau, 2 acc Marie Fortin. Piano—lère division: ler prix Honorine Gagné, 2 M. Ann Dunn; ler acc Claire Picard, 2 acc Louise Baldwin et Georgiane Létourneau. 2ème division—ler pr Adèle Lespérance, 2 Eutychiane Bernier; ler acc Lumina Gaucher, 2 acc Marie Fortin. Fleurs artificielles—ler pr Philomène Dodelin, 2 Joséphine Guillemette, 2 Marie Pour 3 Marie Roy.

#### ECOLE MODELE LAVAL.

CLASSE FRANÇAISE DES GARÇONS.

Division Supérieure.

Excellence-ler prix Jules Ferland, 2 Désiré Labbé; 1er acc Edouard Darveau, 2 acc Alexandre Fiset.—Instruction religieuse—Ier pr Jules Ferland, 2 Edouard Darveau; 1er acc Désiré Labbé, 2 acc Edouard Aubé. Assiduité—Ier pr Louis Dion, 2 Napoléon McAvoy et Wilbrod Larue; 1er acc Jules Ferland, 2 acc André Miller. Dictée française—Premier Groupe: pr Jules Ferland. Second Groupe—pr Edouard Darveau; 1er acc Arthur Turcotte, 2 acc Louis Dion. Troisième Groupe—lar pr Victor Marié 2 Napoléon de la large de la la acc Louis Dion. Troisième Groupe—1er pr Victor Marié, 2 Napoléon McAvoy; ler acc Wilbrod Larue, 2 acc Nérée Desroches, 3 acc William Childs. Quatrième Groupe—1er pr Peter O'Leary, 2 John Newton; Ier acc Joseph Duggan, 2 acc William Wood. Analyse logique—Pr Jules Ferland. Analyse grammaticale—Premier Groupe: pr Jules Ferland. Second Groupe 1er pr Désiré mier Groupe: pr Jules Ferland. Second Groupe 1er pr Désiré Labbé, 2 Edouard Darveau; 1er acc André Miller, 2 acc Arthur Turcotte. Troisième Groupe—1er pr Victor Marié, 2 Napoléon McAvoy; 1er acc Wilbiod Larue, 2 acc Nèrée Desroches. Quatrième Groupe—1er pr Peter O'Leary, 2 John Newton; 1er acc Joseph Duggan, 2 acc William Wood. Géographie—Premier Groupe: 1er pr Edouard Darveau, 2 Jules Ferland; 1er acc Alexandre Fiset, 2 acc Nérée Desroches. Second Groupe—1er pr André Miller, 2 Louis Dion; 1er acc Arthur Turcotte, 2 acc Wilbrod Larue, 3 acc Wm. Childs. Troisième Groupe—1er pr Théophile Bélanger, 2 Ferdinand Blouin; 1er acc Léon Ratté, 2 acc Victor Marié, 3 acc Joseph Vincent. Arithmétique—Premier Groupe: pr Jules Ferland: 1er acc Edouard Darveau, 2 acc Louis Dion, 3 pr Jules Ferland; 1er acc Edouard Darveau, 2 acc Louis Dion, 3 acc Alexandre Fiset. Second Groupe—pr André Miller; acc Louis Lessard. Troisième Groupe—1er pr Ferdinand Blouin, 2 Victor Marié et Jos. Vincent ; 1er acc George Châteauvert, 2 acc Wm. Childs. Quatrième Groupe—1er pr Pierre Lépine, 2 Alfred Cloutier; 1er acc Léon Ratté, 2 acc Odina Cloutier, 3 acc Téles-phore Bélanger. Histoire du Canada—Premier Groupe: 1er pr Edouard Darveau, 2 Jules Ferland; 1er acc Désiré Labbé, 2 acc Edouard Darveau, 2 Jules Ferland; 1er acc Désiré Labbé, 2 acc Alexandre Fiset, 3 acc Nérée Desroches. Second Groupe: pr Arthur Turcotte; 1er acc Louis Dion, 2 acc Wm. Childs, 3 acc Ardré Miller. Histoire Sainte—Premier Groupe: 1er pr Joseph Vincent, 2 Victor Marié; 1er acc F. Blouin, 2 acc Louis Lessard. Second Groupe—1er pr Léon Ratté, 2 T. Bélanger. Calligraphie—1er pr André Miller, 2 Louis Dion; 1er acc Louis Lessard, 2 acc Arthur Turcotte. Tenue des Livres—1er pr Désiré Labbé, 2 Jules Ferland; 1er acc Edouard Darveau, 2 acc Alexandre Fiset. Art épistolaire—1er pr Jules Ferland, 2 Désiré Labbé; 1er acc Ed. Darveau, 2 acc Arthur Turcotte, 3 acc Louis Dion. Usage des globes—1er pr Jules Ferland, 2 Désiré Labbé; 1er acc Alexandre Balveau, 2 acc Annul Fluctice, 3 acc Bolis Blott. Csage des globes—ler pr Jules Ferland, 2 Désiré Labbé; 1er acc Alexandre Fiset, 2 acc Edouard Darveau. Toisé—ler pr Jules Ferland, 2 Désiré Labbé; 1er acc Louis Dion, 2 acc Edouard Darveau.

#### Division Inférieure.

Instruction religieuse—1er pr Flavien Fréchette, 2 Louis Beaulieu; 1er acc Eugéne Beaupré, 2 acc Odina Cloutier. Lecture française—Premier Groupe: 1er pr Eugène Beaupré, 2 Eugène Garneau; 1er acc Louis Guay, 2 acc Charles Gauvin. Second Groupe—1er pr Marc Lapointe, 2 Hector Grenier; 1er acc Edouard Guay, 2 acc G. Côté. Troisième Groupe—1er pr Joseph Beaulieu, 2 M. O'Dwyer; 1er acc Chs. Chouinard, 2 acc Joseph Chouinard. Grammaire française—1er pr Louis Guay, 2 Chs. Gauvin; 1er acc Eugène Garneau, 2 acc Ls. Beaulieu et Eugène Beaupré. Arithmétique—Premier Groupe: 1er pr Philippe Desroches, 2 Eugène Beaupré; 1er acc Louis Beaulieu, 2 acc Charles Lacroix, 3 acc Flavien Fréchette. Second Groupe—1er pr Louis Guay, 2 G. Jalbert; 1er acc Paul Breton, 2 acc Hector Grenier. Troisième Groupe—1er pr Edouard Guay, 2 Salnste Chrétien et Ernest Chrétien; 1er acc Louis Taché, 2 acc Auguste Beaulieu. tien; 1er acc Louis Taché, 2 acc Auguste Beaulieu.

#### CLASSE ANGLAISE DES GARÇONS.

#### Division des Grands.

Excellence-1er pr John Newton, 2 J. Duggan et Peter O'Leary; 1er acc William Wood, 2 John Wallace. Instruction religieuse— 1er pr John Newton, 2 Peter O'Leary et J. Duggan; 1er acc William Wood, 2 E. Raleigh. Traduction (anglais en français)—Premier Groupe: ler pr Jules Ferland, 2 Alexandre Fiset; ler acc Ed. Darveau, 2 Ls. Dion et Nérée Desroches. Second Groupe. ler pr Wilbrod Larue, 2 Jos. Vincent; ler acc André Miller, 2 Ed. Aubé et

Louis Lessard. Troisième Groupe: ler pr Victor Marié, 2 Louis Ratté; ler acc George Châteauvert, 2 Ferdinand Blouin. Traduction (français en anglais)—Premier Groupe: ler pr John Newton, 2 J. Duggan; ler acc Peter O'Leary, 2 Napoléon McAvoy. Second Groupe: ler pr John Wallace, 2 Ed. Raieigh; ler acc M. Power, 2 Thomas Edwards. Grammaire anglaise—Premier Groupe: ler pr John Newton, 2 J. Duggan; ler acc Peter O'Leary, 2 Wm. Wood et Nap. McAvoy. Second Groupe: ler pr John Wallace, 2 Ed. Raleigh; ler acc M. Power, 2 John Edwards. Premier Groupe: (Canadiens) ler pr Jules Ferland, 2 Ed. Darveau; ler acc Alexandre Fiset, 2 Louis Dion et Nérée Desroches. Second Groupe: ler pr J. Vincent, 2 Wilbrod Larue; ler acc André Miller, 2 L. Lessard. Géographie—Premier Groupe: ler pr John Newton, 2 Peter O'Leary; ler acc J. Duggan, 2 Wm. Wood et M. Power. Second Groupe: ler pr John Hancock, 2 John Edwards; ler acc Patrick Carr, 2 George Owen. Histoire Sainte—Premier Groupe: ler pr John Newton, 2 Peter O'Leary et J. Duggan; ler acc Wm. Wood, 2 John Wallace. Second Groupe: ler pr M. Power, 2 E. Raleigh; ler acc John Edwards, 2 John Hancock. Histoire du Canada—Premier Groupe: ler pr John Newton, 2 Peter O'Leary; ler acc J. Duggan, 2 Wm. Wood. Second Groupe: ler pr M. Power, 2 E. Raleigh; ler acc John Edwards, 2 John Wallace. Arithmétique—Premier Groupe: ler pr Win. Wood, 2 J. Duggan; ler acc Peter O'Leary, 2 J. Newton et Ths. Edwards. Second Groupe: ler pr John Wallace, 2 Nap. McAvoy; ler acc E. Raleigh, 2 acc John Hancock. Troisième Groupe: ler pr John Newton, 2 William Wood et Jos. Duggan; ler acc Peter O'Leary, 2 acc Thomas Edwards. Usage des globes—ler pr John Newton, 2 Wm. Wood ; ler acc Ths. Edwards, 2 John Wallace et E. Raleigh. Tenue des livres acc Ths. Edwards, 2 John Wallace et E. Raleigh. Tenue des livres acc Ths. Edwards, 2 John Wallace et E. Raleigh. Tenue des livres acc Ths. Edwards, 2 John Wewton, 2 Peter O'Leary, 2 Joseph Duggan. Ecriture—ler pr John Newton, 2 Peter O'Leary; ler acc Wm. Wood et Ths. Edwards, 2 acc E.

#### Division des Petits.

Lecture, traduction, etc. — Premier Groupe: 1er pr Odina Cloutier, 2 C. Lacroix; 1er acc Louis Beaulieu, 2 C. Ganvin, 3 Louis Guay. Second Groupe; 1er pr E. Beaulieu, 2 H. Grenier; 1er acc H. Talbot, 2 U. Grenier. Troisième Groupe: 1er pr E. Chrétien, 2 Saluste Chrétien; 1er acc M. Lapointe, 2 acc F. X. Beaulieu.

#### CLASSE FRANÇAISE DES FILLES.

#### Division Supérieure.

Excellence-1er pr Alvina Larue, 2 Elise Grenier. Premier Groupe—Instruction religieuse: 1er pr Alvina Larue, 2 Elise Grenier; 1er acc Eléonore Guirard, 2 Emilie Langlois. Assiduité—1er pr Elise Grenier, 2 Eléonore Guirard; 1er acc Alvine Larue, 2 Elise Desroches. Grammaire—1er pr Alvine Larue, 2 Elise Grenier; 1er acc Elise Desroches, 2 Eléonore Guirard. Arithmétique—1er pr Alvine Larue, 2 Elise Desroches; 1er acc Elise Grenier, 2 Eléonore Guirard. Géographie—1er pr Alvine Larue, 2 Elise Desroches; 1er acc Elise Grenier, 2 Eléonore Guirard, 2 Elisa Dionne. Ecriture—1er pr Elise Grenier, 2 Eléonore Guirard, 1er acc Elise Desroches, 2 Mathilde Lefrançois. Grammaire anglaise—1er pr Alvine Larue, 2 Elise Grenier et Elise Desroches; 1er acc Elisa Dionne, 2 Clarisse Rousseau. Histoire du Canada—1er pr Elise Grenier, 2 Alvine Larue; 1er acc Elise Desroches, 2 Eléonore Guirard. Second Groupe—Assiduité: pr Marie Hardy. Grammaire—1er pr Célina Jobin, 2 Henriette Blanchet; accessit Honorine Grenier. Géographie—1er pr Honorine Grenier, 2 Rose Béland. Grammaire anglaise—1er pr Célina Jobin, 2 Henriette Blanchet. Troisième Groupe—Assiduité: 1er pr Rose Béland, 2 Georgiane Nadean; acc Honorine Grenier. Grammaire—1er pr Marie Dutil; 2 Rose Béland; 1er acc Georgiane Drapeau, 2 Octavie Lefrançois. Histoire Sainte—1er pr Célina Jobin, 2 Marie Dutil; 1er acc Rose Bèland, 2 Georgiane Nadeau. Arithmétique—Pr Célina Jobin; acc Angélina Gagné Géographie—1er pr Célina Jobin, 2 Marie Dutil; 1er acc Angélina Gagné, 2 Georgiane Nadeau. Ecriture—1er pr Célina Jobin, 2 Honorine Grenier; 1er acc Angélina Gagné, 2 Rose Bèland.

#### Division Inférieure.

Premier Groupe—Bonne conduite: 1er pr Elise Gingras, 2 Angèle Goulet. Instruction religieuse—1er pr Louise Guirard, 2 Mathilde Roberge. Assiduité—1er pr Eugénie Casault, 2 Léda Guirard; 1er acc Louise Guirard, 2 Sophie Casault. Grammaire française—1er pr Georgiane Gingras, 2 Elise Gingras; 1er acc Emma Gingras, 2 Rosalie Lefrançois. Lecture française—1er pr Catherine Tanswell, 2 Rosalie Lefrançois; 1er acc Emilic Tessier, 2 Georgiane Gingras.

Histoire Sainte—ler pr Louise Guirard, 2 Emma Cingras; ler aco Georgiane Gingras, 2 Emilie Tessier. Arithmétique—ler pr Louise Guirard, 2 Georgiane Gingras; ler acc Catherine Tanswell, 2 Emilie Tessier. Géographie — Pr Emilie Tessier. Ecriure —ler pr Marie Gamache, 2 Louise Guirard; ler acc Elise Gingras, 2 Odile Lacasse. Lecture anglaise—ler pr Marie Gamache. 2 Elise Gingras; ler acc Emilie Tessier, 2 Louise Guirard. Second Groupe—Bonne conduite: ler pr Marie Légarè, 2 Victoire Renaud. Grammaire française—ler pr Sophie Casault, 2 Omérine Gingras; ler acc Marie Légaré, 2 Eugénie Casault. Histoire Sainte—ler pr Sophie Casault, 2 Eugénie Casault; acc Elise Gingras, 2 Marie Légaré. Lecture française—ler pr Elise Gingras, 2 Marie Légaré. Lecture française—ler pr Elise Gingras, 2 Georgiane Casault; acc Mathilde Roberge. Lecture anglaise—ler pr Sara Fortin, 2 Philomène Pinault; ler acc Eugénie Casault, 2 Georgiane Gingras Troisième Groupe—Lecture française: ler pr Joséphine Fortin, 2 Delphine Fortin; ler acc Philomène Pinault, 2 Léda Guirard. Histoire Sainte—ler pr Philomène Pinault, 2 Eugénie Lépiohon; ler acc Sara Fortin, 2 Joséphine Peacliy.

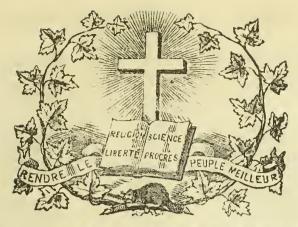
#### CLASSE ANGLAISE DES FILLES.

#### Division des Grandes.

Excellence—ler pr Mary Whelan, 2 Margaret Wilkinson; ler acc Esther Fiset, 2 Ellen Kimlin. Premier Groupe—Instruction religieuse: ler pr Mary Whelan, 2 Bridget Reynolds; ler acc Maria Sparks, 2 Mary Ann Welsh. Assiduite—pr Athala Peachy; acc Mary Whelan. Grammaire anglaise—ler pr Mary Whelan, 2 Ellen Kimlin; ler acc Margaret Wilkinson, 2 Bridget Reynolds. Traduction—Pr Ellen Kimlin et Margaret Wilkinson; acc Mary Whelan et Esther Fiset. Arithmétique—ler pr Esther Fiset, 2 Margaret Wilkinson; ler acc Mary Whelan, 2 Ellen Kimlin. Géographie—ler pr Mary Whelan, 2 Ellen Kimlin, 2 Esther Fiset Grammaire française—ler pr Ellen Kimlin, 2 Esther Fiset; ler acc Mary Whelan, 2 Athala Peachy. Ecriture—ler pr Margaret Wilkinson, 2 Mary Whelan; ler acc Esther Fiset, 2 Bridget Reynolds. Dictée française—Second Groupe: ler pr Eugénie Cannon, 2 Annie Maguire. Analyse anglaise—ler pr Eugénie Cannon, 2 Annie Maguire. Analyse anglaise—ler pr Eugénie Cannon, 2 Annie Maguire; ler acc Mary Trumble, 2 Annie Clancy. Histoire Sainte—ler pr M. Ann Welsh, 2 Eugénie Cannon; ler acc Charlotte Sparks, 2 Annie Clancy. Géographie—ler pr Emma Trumble, 2 Margaret Trumble; ler acc Charlotte Sparks, 2 Many Kelly; ler acc Eugénie Cannon, 2 Agnès Trumble. Ecriture—ler pr Catherine Edwards, 2 Mary Kelly; acc Annie Clancy. Troisième Groupe—Grammaire anglaise: ler pr Charlotte Sparks, 2 Mary Trumble; acc Annie Cotter. Arithmètique—ler pr Eugénie Cannon, 2 Agnès Trumble; ler acc Mary Trumble, 2 Mary Trumble; acc Annie Cotter. Arithmètique—ler pr Eugénie Cannon, 2 Agnès Trumble; ler acc Mary Trumble; 2 Mary Trumble; acc Annie Cotter. Arithmètique—ler pr Eugénie Cannon, 2 Agnès Trumble; ler acc Mary Trumble; 2 Mary Trumble; acc Annie Cotter. Arithmètique—ler pr Eugénie Cannon, 2 Agnès Trumble; ler acc Mary Trumble; acc Bridelia McNamara.

#### Division des Petites.

Premier Groupe—Bonne conduire: prix Johanna Hogan. Catéchisme—Pr Jane Lockert. Assiduité—Pr Kate Sullivan. Lecture anglaise—ler pr Caroline Cannon, 2 Frances Driscoll; ler acc Sarah Gilmore, 2 Jane Lockert. Grammaire anglaise—ler pr Jane Lockert, 2 Caroline Cannon; ler acc Kate Hawley, 2 J. Hogan. Lecture française—ler pr Caroline Cannon, 2 Kate Hawley; ler acc Jane Lockert, 2 Johanna Hogan. Arithmétique—ler pr Kate Hawley, 2 Caroline Cannon; ler acc Kate Sullivan, 2 Frances Driscoll. Géographie—Pr Jane Lockert; ler acc Caroline Cannon, 2 Frances Driscoll. Histoire Sainte—ler pr Kate Sullivan, 2 Jane Lockhert; ler acc Caroline Cannon, 2 Jane Swalwell. Grammaire française—ler pr Kate Hawley, 2 Caroline Cannon; ler acc Jane Lockhert, 2 Kate Sullivan. Traduction—ler pr Kate Hawley, 2 Caroline Cannon. Ecriture—ler pr Jane Lockhert, 2 Kate Sullivan; ler acc Kate Hawley, 2 Frances Driscoll. Second Groupe—Lecture anglaise—Prix Ellen Ryan; ler acc Kate Sullivan; ler acc M. Ann Edwards, 2 Margaret O'Malley. Histoire Sainte—ler pr Margaret Murphy, 2 M. Ann Edwards; ler acc Sarah Gilmore, 2 Margaret Welsh. Troisième Groupe—Lecture anglaise:—Pr Margaret Murphy. Qua'riène Groupe—Lecture ang'aise; ler pr Margaret Murphy. Qua'riène Groupe—Lecture ang'aise; ler pr Margaret Dunnavan, 2 M. Ann Ahern; acc Alice Cannon.



Volume VIII.

Montréal, (Bas-Canada) Septembre et Octobre, 1864.

Nos. 9 et 10.

SOMMAIRE.—Littérature.—Poésic: Tadoussac, par L. J. C. Fiset.—Science: Les deux abbés de Fénélon, par H. V., (suite).—Encore un mot sur les langues sauvages, par N. O.—AGRICULTURE: Les oiseaux: les services qu'ils rendent à l'agriculture.—Le Canada et la vigne.—Education: Discours prononcé par M. l'abbé Verreau, à la distribution des prix à l'école Normale Jacques-Cartier.—Avis Officiels: Erection de municipalités.—Nomiuation de commissaires et de syndies.—Avis à ceux qui correspondent avec le département de l'instruction publique.—Diplômes octroyés par les bureaux d'examinateurs.—Dons offerts à la bibliothèque du département.—Instituteurs demandés.—Institutrices disponibles.—Conférence de l'association des instituteurs à Montréal.—Partie Editornale. Correspondance du département de l'instruction publique.—A nos abonnés.—Vingt-troisième Conférence des instituteurs à l'école Normale Medill et inauguration d'une association des instituteurs protestants.—Extraits des rapports des inspecteurs d'école pour 1861 et 1862, (suite).—Revue bibliographique: Du bon ton et du bon langue, par Mde. Drohojowska.—De l'art de la conversation et de la chavité dans les conversations, par le Père Huguet.—Bulletin des publications et des réimpressions les plus récentes: Paris, Québec, Montréal.—Petite Revue Mensuelle.—Nouvelles et Faits Divers: Bulletin de l'instruction publique.—Bulletin des bons exemples.—Distributions de Prix: Ecole Normale Jacques-Cartier.—Collége de Ste. Anne la Pocatière.

#### LITTERATURE.

TADOUSSAC.

Bien loin de ses gourbis sous l'ombre des platanes, L'Arabe au blanc burnous qui suit les caravanes, Sur les sables errant, Découvre, moins joyeux, son oasis humide, Que les Canadiens, dans la saison torride, Leur fleuve Saint-Laurent.

A nous ses champs d'azur et ses fraîches retraites, Ses ilots couronnés de mouvantes aigrettes, Ses nots couronnes de monvantes algrettes,
Ses monts audacieux,
Les arômes piquants que la mer y dépose
Et son grand horizon où votre œil se repose
Comme l'étoile aux cieux.

Mais parmi les trésors de son vaste domaine, Le site où plus gaiment chaque jour le ramène, Son plus riant séjour, Git sur un sable d'or qui brille au fond d'une anse Où le doux Saguenay vient baiser en silence Son onde avec amour.

Riche écrin où, vêtus de la mousse des âges, Dorment parmi les fleurs, parsemés sur les plages Comme des chapelets, Des rochers aux flancs nus, aux sombres découpures, Du fleuve limitant les vertes échancrures Aux chatoyants reflets.

Salut, ô nuit d'été! rumeurs harmonieuses Qui montez de la grève aux collines poudreuses Qu'un jour Cartier foula! Salut, humble clocher de l'antique chapelle Qui domine les flots et dont la voix rappelle Les fils de Loyola!

Dis-moi, tandis qu'épris des soupirs de la brise, De la vague qui pleure et se roule et se brisc Au pied de ces talus, Je crois ouïr au loin comme une âme qui prie Et, montant vers le ciel, parle à ma rêverie Des jours qui ue sont plus;

Dis-moi, que cherchaient-ils ces bons missionnaires Dont les mains ont béni tes lambris séculaires? L'or ou la volupté? Au siècle où nous vivons ces dons plaisent aux hommes; A nous le temps suffit, aveugles que nous sommes! Eux ont l'éternité!

II. II.

En ces jours glorieux où Colomb sur les ondes
Devinait des mondes nouveaux,
Satan, réunissant ses cohortes immondes
Au fond de ses sombres caveaux,
"Accourez, demi-dieux qui peuplez mon empire,
"A moi!" dit-il, "anges tombés!
"Ecoutez les projets que la haine m'inspire,
"Les secrets que j'ai dérobés!
"Non content de jouir de nos cieux sans partage,
"De charmer des peuples divers,
"Jéhovah veut ravir mon plus bel apanage
"A l'autre bout de l'univers!
"Son archange, bientôt guidant ses émissaires
"Sous les traits de simples mortels,
"Tentera d'asservir mes derniers tributaires,
"De briser mes derniers tributaires,
"De briser mes derniers tributaires,
"De l'avenir, je suis content!
"Sur le vieux monde, enfin, mon règne va renaître:
"Un nouveau triomphe m'attend!
"Géants, plus de combats, et brisez votre glaive!
"Là-bas dirigez votre essor:
"J'ai vaincu les humains par la faiblesse d'Eve...
"Je vais les gagner par de l'or!
"Partez! et, dépouillant l'un et l'autre hémisphère
"Des dons par le Verbe enfouis,
"Sous des montagnes d'or dérobcz leur calvaire
"Aux yeux des peuples éblouis!"
Il dit : des noirs démons la foule se partage,
Et remplit la terre et les airs,
Comme on voit les vautours sur un champ de carnage

Et remplit la terre et les airs, Comme on voit les vautours sur un champ de carnage

Aux mourants disputer leurs chairs....

Malheur! bientôt après, quand des terres nouvelles Colomb reconnaissait les bords, Sous l'effort réuni des puissances rebelles Ces champs regorgeaient de trésors!

III.

Ecoutez! ils ont dit: "le règne millénaire
"Commence pour l'humauité;
"Le Cbrist a fait son temps!" La foule mercenaire
Veut une autre divinité! La foi des jours anciens et les vieilles doctrines, La douce charité, l'amour Couvrent le sol glacé de leurs tristes ruines Et cherchent un autre séjour! Serpent mal écrasé, l'ardente convoitise Contre Dieu se redresse encor Et le monde bébété, comme au temps de Moïse, Se prosterne aux pieds du veau d'or!

"Hâtez-vous! le temps fuit: couronnez-vous de roses....
"La mort est là qui vous attend!.... "Avec ces amas d'or achetez toutes choses,
"Même l'honneur qu'on aime tant!
"La vie est un fruit mur suspendu sur vos têtes,
"Qui se perd au bord du chemin:

"Cueillez-le sans retard pour en orner vos fêtes,
"Car il n'a pas de leudemaiu!"

Ainsi demandaient-ils, daus leur affreux délire,
A l'or toutes ses voluptés!
Ainsi violaient-ils toute loi qui respire
Les immuables vérités!
Et quand, le sein meurtri, la terre, leur victime,
Eut épuisé l'or de son flanc,
Ils allèrent bientôt en emprunter au crime,
Ils en firent avec du sang!
Et les justes disaient: "le Seigneur abandonne
"Le monde à l'empire du mal...
" Que ne l'écrase-t-il ainsi que Babylone,
" Aux pieds de son impur Baal!"

Du déluge oublié la mer envahissante
Appelait déjà le retour;....
Grondant sur l'univers, la foudre menaçante
S'allumait pour le dernier jour l
Mais où le Saguenay, courbant sa tête altière,
Vieut saluer un bumble autel,
Ecbo d'un amour pur, un chant, une prière
Monta vers le trône éternel.

"Longtemps, pareil au lynx à l'œil faux et perfide,
"Le mal, à notre insu, nous imposa ses lois:
"Prions! prions! enfants des bois,
"Prions! laissons le mal aux cruels Iroquois:
"Le soleil des chrétiens nous éclaire et nous guide!

"Il donne leur arôme aux fleurs;
"Il enseigne au castor à bâtir ses cabanes;
"Sa parole a sécbé nos pleurs;
"Sa main verse la paix autour de nos savanes.

"Plus suave qu'un soir d'été,
"A ses festins d'amour notre Dieu nous appelle!
"Pour nous, de nos maux attristé,
"Il vient chaque matin visiter sa chapelle!

"Oh! Dieu, c'est toi qui nous sontiens
"Au fond de nos forêts, dans nos chasses lointaines;
"Qui fais tomber dans nos liens
"Et les oiseaux de l'air et le gibier des plaines.

"Toi seul, tu calmes la douleur
"Quand la dent de la faim ronge notre poitrine!
"Souffrir! c'est encor le bonheur! " N'es-tu pas mort pour nous, là-bas, sur la colline!

"Tes prêtres nous ont enseigné
"A craindre des méchants la présence funeste;
"Mais pour eux ton cœur a saigné!
"Pour nous tous, ô Jésus, que ton pardon nous reste!

"Pareils à la taupe sans yeux,
"Ils errent dans la nuit au fond de leur ornière:
"Par pitié, fais briller pour eux " Le plus petit rayon de ta grande lumière!

" Dieu, descends sur nos côteaux! "Viens dans ta magnificence!
"Pour t'adorer en silence,

"Les tribus, dans leurs bateaux, " Ont franchi l'espace immense: " Dieu, descends sar nos côteaux !

" Oui, nos vierges les plus belles,
" Dans leurs plus riants atours,
" Iront t'offrir tous les jours

"Les roses les plus nouvelles :
"Dieu, souris à leurs discours!
"Viens pour nous comme pour elles!

" Dieu, descends sur nos côteaux ! " Viens dans ta magnificence! " Pour t'adorer en silence, " Les tribus, dans leurs bateaux, "Ont franchi l'espace immense : " Dieu, descends sur nos côteaux !"

Plus doux que la chanson des lointaines cascades, Plus doux que la chanson des lointaines cascade
Qui graudit, murmure et s'enfuit,
Résonnaient les accents des naïves peuplades,
Montant sur l'aile de la nuit...
Ils s'élevaient encor: la mer impétueuse,
Aplanissant son large dos,
Vint mêler sur la plage à leur note pieuse
Le chant moins grave de ses flots;....
Ils atteignaient le ciel: la foudre vengeresse
Laissa son glaive inachevé: Laissa son glaive inachevé; On entendit dans l'air un bymne d'allégresse: Le monde était perdu; le monde fut sauvé!

Ces jours sont déjà loin dans la brume des àges Où chantaient et priaient les peuplades sauvages Dans l'anse au sable d'or!.... Leur trace a disparu des longtemps de ces rives; Mais on ouit, le soir, leurs voix lentes, plaintives, Qui s'éveillent encor.

Elles semblent pleurer le destin de leur race Qui recule sans bruit, s'amoindrit et s'efface
Pour nous céder le pas,
Semblable à ses forets, naguère si voisines,
Dont le feu dévorant a rongé les racines, Qui ne renaîtront pas.

Phare du voyageur, senle an Lord de la dune, Leur chapelle a bravé la ruine commune Et triomphe du temps! Comme pour annoncer que l'église de Pierre Jusques au dernier jour bénira de la terre Les derniers habitants!

VI.

Ainsi, sans épuiser ma douce fantaisie, Et confiant tout bas à l'ange poésie Mon rêve nouveau-né, Je dirigeais mes pas vers la blanche chapelle, Déchiffrant ces leçons, comme l'enfant épelle, Son livre enluminé.

La lune, se jouant sous la voûte muette, A travers les vitraux, de mainte silhouette Diaprait le vieux mur.. Pareilles aux tableaux des lanternes magiques, Je voyais s'animer ces pâles mosaïques, Du fond d'un angle obscur.

J'y regardais passer ces formes indécises, Fantômes des vieux temps, ombres dans l'ombre assises, Sylphes de l'averir. Regrets des jours perdus, vain espoir, vœux stériles, Plaisirs dont nous berçons dans nos âmes fragiles Le vague souvenir.

Et quand, brisant enfin toute vaine barrière, Calme et resaisissant le fil de la prière Dans un suprême appel, J'invoquais le pardon de mon délire étrange, Je vis s'agenouiller une figure d'ange Aux marches de l'autel.

Une vierge était là dans un rayon de lune, Belle comme ces fleurs que Vénisc, la brune, Au bord de l'océan, Sous son ciel étoilé promène en ses nacelles, Plus chaste en son maintien, plus suave que celles Des rêves d'Ossian.

Candide et noble enfant des cités orgueilleuses, Elle avait évité ses compagnes rieuses Pour prier au saint lieu; Et ses beaux yeux fixés sur l'humble croix qui brille Ainsi songeait tout haut, so croyant douce fille, Seule à seul avec Dieu:

- "Captif en sa cage dorée,
  "L'harmonieux chantre des bois " Aspire à la plaine éthérée "Soumise à son aile autrefois... "En vain sou gardien l'environne "Des fruits que prodigne l'automne,
  Des fleurs que le priutemps produit,
  Dans les fers rien ne le console; " Et sa petite âme s'envole
- " Seigneur, je suis l'oiseau timide " Dans les licns de l'oiseleur : " Ce monde envieux et perfide "Me refuse à moi le bouheur.
  "En vain les dons de la fortuue, " En vain la louange importune " M'offrent leurs appas tous les jours,

" Vers les champs où le soleil luit.

- "De leur séduisant esclavage,
  "Libre encor, mon cœur se dégage,
  "Et cherche en toi d'autres amours.
- "A seize ans, ma vie est amère!" Déjà mon deuil est infini! " Si jeune, j'ai perdu ma mèrc.. "Ah! qui me rendra son doux nid? " Seigneur, mon âme est orpheline! "Un seul souvenir me domine, " Et sans cesse me fait appel! "La voix de ma mère me crie:
- "Ce séjour n'est pas ta patrie,
  "Ce ciel bleu n'est pas notre ciel!" " Pardonne à ma plainte, pardonne " Ces longs regrets à ma douleur! " Je murmure et ta main me donne
- "L'espoir à compte du bonheur! " Dans ta prévoyance féconde, "Des biens, des trésors de ce monde "Tu m'as confié le fardeau :
- " De ma mission je suis fière...
  " Merci, je revois la lumière! "De mes yeux tombe le bandeau!
- " Ces dons de ta munificence " Atteindront leur objet divin : " La voix de la pâle indigence " Vers toi ne monte pas en vain! " Pauvre chapelle, mes délices, " Que de ces trésors les prémices "Te vengent du temps destructeur! " Qu'ainsi, sans tache et sans souiliure, " L'opulence de la nature

"Remonte vers son créateur!"

La vierge avait fini sa prière ingénue, Et j'entendis, bien loiu, au-delà de la nue, Les anges triomphant, Et je crus voir, au fond des voûtes éternelles, Une sainte verser des larmes maternelles, Et bénir son enfant!

L. J. C. FISET.

Tadouseac, 10 août, 1864.

#### SCIENCE.

#### Les deux Abbés de Fénélon.

(Suite.) (1)

VIII.

La première nouvelle que le Comte de Frontenac eut de ce qui s'était passé à Montréal, lui fut donnée par les Messieurs du Séminaire eux-mêmes (2). Ils s'étaient empressés de lui écrire pour lui exposer la vérité des faits, et l'assurer de leurs regrets de l'in-

tention irrespectueuse qu'on prêtait aux paroles de leur confrère. M. de Frontenac demanda aussitôt le sermon et il dépêcha son secrétaire à Montréal pour le lui rapporter dûment authentiqué et certifié par le supérieur et les autres prêtres de la communauté. Etait-ce la simple curiosité? La supposition n'est pas impossible. Il semble en effet que, du moment qu'il croyait son ancien ami coupable, s'il ne lui pardonnait pas, il devait ou exiger que ses supérieurs le punissent convenablement, ou faire lui-même instruire son procès (3). A la demande du gouverneur, M. de Fénélon répondit qu'il n'était pas obligé de donner par écrit ce qu'il avait dit en présence de plus de deux cents personnes: on pouvait les interroger. "Si je suis innocent, ajoutait-il, on n'a rien à me demander, et si j'étais coupable, ce que je nie formellement, on ne doit pas prétendre que je travaille à ma propre condamnation (4)."

S'il s'en était tenu là, tout était bien, et l'on pouvait espérer de voir bientôt les difficultés s'apaiser. Mais il eut le malheur d'écrire au comte deux lettres que celui-ci trouva extrêmement injurieuses (5).

Le procès fut commencé.

Assigné deux fois devant MM. de Tilly et Dupont, que le Conseil Supérieur avait envoyés à Montréal pour l'affaire de Perrot, M. de Fénélon répondit par un refus absolu, réclamant le privilége des ecclésiastiques d'être jugés par une cour ecclésiastique. Deux fois également, il recusa l'autorité du Conseil qui l'avait fait sommer de se présenter devant lui.

M. de Fronteuac agissait avec une lenteur pleine d'égards et où l'hésitation n'entrait pour rien, il faut le reconnaître : on le voit plus tard garder la même mesure dans des circonstances analogues à celle-ci. (6)

- (1) Dans l'article précédent, il s'est glissé une crreur, qui, du reste, n'infirme en rien mes conclusions. En 1674, La Salle était âgé de 30 aus ; il avait été baptisé, à Rouen, le 22 novembre.
- (2) Lettre du Comte de Frontenac au ministre, 14 nov. 1674.—Archives du Parlement, Ms., 2dc série, II vol.
- (3) M. de Frontenac de se montrait pas toujours aussi sévère qu'on (3) M. de Frontenac de se montrait pas toujours aussi severe qu'on serait d'abord tenté de le croire. Un jour une femme lui présenta une requête en langage burlet que, moitié vers, moitié prose : le gouverneur y répondit sur le même tou. Il s'agissait d'un procès avec les RR. PP. Jésuites, contestation de propriété. La femme cut la malice de glisser la requête et la réponse parmi les pièces du procès. Qu'on juge du scandale! M. de Frontenac la fit condamner à une amende de quelques francs, reversible sur ses pauvres enfants
- (4) Réponse de M. de Fénélon, en date du 12 mai 1674, transmise par le séminaire à M. de Frontenac. (Document copié à Paris par M. l'abbé Ferland.)
  - (5) Lettre de Frontenac au ministre, déjà citée.

(6) Par exemple dans le procès de M. Morel, prêtre du Séminaire de Québec, qui ne voulait pas non plus reconnaître la compétence du Conseil. Comme il s'agissait de l'arrêter, le Gouverneur fit donner aux huissiers des instructions très-détaillées sur la manière de se conduive à

son égard. Malgré les nombreuses citations qui accompagnent ce travail, je me permettrai de faire celle-ci, par justice pour M. de Frontenac.

"Le Conseil.... sans avoir aucun désir de blesser la considération qui est due au caractère de la prêtrise dont le Sieur Morel est revêtu, a

qui est due au caractère de la prêtrise dont le Sieur Morel est revêtu, a trouvé à propos de dresser la présente instruction pour servir de règle aux huissiers qui scront commis pour l'exécution du dit arrest, et afin que dans icelle, ils ne fasseut rien qui puisse apporter du scandale et blesser la considération qu'on doit avoir pour l'ordre de la prêtrise.

"Il est donc ordonné aux dits huissiers de se transporter demain au Séminaire de Québec, lieu de la résidence du dit Sr. Morel, et de demander à parler à luy, et en cas qu'il se préseute de luy faire commandement de la part du Roy et du Conseil, de les suivre ; auquel s'il obéit, ils le conduiront, le plus honnestement et avec moins de scandale que faire se pourra, sans user d'oucune violence, dans une des chambres du Chateau de Qnébec, afin qu'il soit en lieu plus décent et moins incommode que les prisons ordinaires du Conseil. Et après luy avoir fait

Dans le même temps il faisait poursuivre avec vigueur et avec éclat les procès de Perrot, de De Carion et des trois coureurs de bois, cause première de toutes ces difficultés. Les principaux citoyens de Montréal par leurs charges ou par leur naissance, avaient été mandés à Québec pour y donner temoignage. Du haut du Château St. Louis, Perrot put voir l'appareil déployé pour l'exécution de la sentence prononcee contre deux des derniers accusés. Yvelin, la corde au cou, une torche ardente au poing, agenouillé devant la porte du Chateau, demandait à haute voix " pardon à Dieu, au Roy et à la Justice d'avoir contrevenu aux ordres de Sa Majesté et du dit Sr. Gouverneur." Le malheureux Thomas, condamné le matin, était étranglé, le soir même, à 7 heures, sur le marché de la Basseville, pendant que d'un autre côté on allumait le feu de joie de la St. Jean, en face du couvent des Récollets.

Evidemment ce n'était pas des accusés vulgaires seulement que

M. de Frontenac voulait effrayer.

Enfin, M. de Fénélon se décida à paraître devant le Conseil; mais comme il en récusait la compétence, il ne voulut pas s'y montrer dans la posture d'un coupable, c'est-à-dire debout et découvert. En entrant dans la salle, il s'avança vers la table, à l'extrémité de laquelle le Gouverneur siégeait, environné de tous les conseillers, et s'y assit comme à la place qui lui était naturelle-ment réservée. Personne ne s'attendait à cet incident.

M. de Frontenac ayant témoigné sa surprise. - Je ne veux point, répondit l'abbé déroger aux priviléges que le Roi accorde à MM. les ecclésiastiques de parler assis et couvert.-Et il se couvrit. Cet acte n'avait rien d'insultant en lui-même : c'était une manière de protester, dont les annales du Parlement nous offrent plus d'un exemple. Il ne faut pas oublier non plus que les conseillers siégeaient

toujours couverts.

M. de Frontenac prétendit qu'il ne pouvait y avoir de privilége pour les ecciésiastiques accusés de crimes ; à ces mots de crime, l'abbé ne put réprimer un mouvement d'indignation.—Il le regretta sans doute, car lorsqu'il reparut devant le Conseil, qui avait déli-béré à huis clos, il se contenta de s'asseoir. M. de Frontenac n'y tenant plus, lui commanda de se retirer. "Est-ce le Conseil qui me donne cet ordre, dit M. de Fénélon se levant. - Le Conseil parle par bouche, quand je le préside. - Messieurs, reprit l'abbé, s'adressant aux conseillers, je suis extrêmement surpris de voir M. le Gouverneur lui qui est ma partie parmi ceux qui veulent être mes juges: il ne doit point y étre et je proteste."

Tels furent les incidents de cette première séance. Nous avons tenu à les rapporter d'après le procès-verbal même du Conseil, quoique ce document, signé et parafé par le Gouverneur, réserve

naturellement le beau rôle à celui-ci.

M. de Fénélon développa ses moyens de défense dans la séance suivante. Nous citons sa parole. "J'ai comparu mardy dernier au Conseil, quoique je ne le reconnaisse pas pour mon juge, et que je l'ai protesté plusieurs fois, pour déclarer que mon affaire est pendante à l'officialité, qui m'a remis par devant mon Evesque, comme il paraist par la requête que j'ai en main. Mais comme on s'arresta à un incident imprévu, je ne pus faire ma déclaration, je la fais maintenant sous la même protestation sans prétendre déroger aux priviléges des ecclésiastiques, disant que je ne puis ni ne dois répondre au Conseil, jnsqu'à ce que j'aye été jugé par mon Evesque et qu'il m'aye renvoyé au Conseil, si le cas le demande. Je déclare donc que je ne reconnais pas le Conseil pour mon juge, en cette affaire, mais mon Evesque; et que tout ce que le Conseil a fait et fera est nul jusqu'à ce qu'il soit mon juge compétent; pour lors je répondrai dans les formes, si j'en dois observer d'autres que j'ay tenues, et dirai les raisons pour lesquelles j'ay allegué que Mgr. de Frontenac est ma partie, etc."

Cette protestation soulcvait donc trois questions, 10 l'existence de l'officialité; 20 l'obligation d'y renvoyer le procès commencé; 30 la position au Conseil du Gouverneur vis-à-vis M. de Fénélon.

(La fin au prochain numéro.)

commandement d'y rester se retireront et avertiront le Sr. Provost, major, auquel Mgr. le Gouverneur sera prié de luy ordonner auparavant de l'y recevoir et de l'y laisser en toute liberté de s'y promener. Mais si le dit Sr. Morel après avoir ouy le commandement des dits huissiers n'y voulait pas obéir, les dits huissiers se contenteront de dresser procèsverbal du refus du Sr. Morel et de sa désobéissance et d'en faire rapport au Conseil etc. etc." au Conseil, etc., etc."

#### Encore un mot sur les langues Sauvages:

(Réponse au Canadian Naturalist.)

Monsieur le Rédacteur.

J'étais loin de penser que mon petit travail intitulé "Jugement erroné de M. Renan sur les langues sauvages" aurait été si bien accueilli du public en général, et surtout des lecteurs instruits et éclairés. Vous savez la répugnance que j'éprouvais à le voir paraître en forme de brochure, dans la persuasion où j'étais que les défauts de liaison et de composition qui le déparent, moins sensibles dans les colonnes isolées de trois numéros d'un journal, deviendraient plus saillants, alors que toutes les parties se trouveraient réunies, et seraient embrassées, pour ainsi dire, d'un seul coup d'œil. Ce sont là sans doute, les défauts dont a voulu parler un des estimables écrivains de la Revue Canadienne. Je souscris de tout mon cœur à la justice d'un tel reproche; mais en même temps, je ne balance pas à dire qu'il est le seul que l'on puisse, avec fondement, faire à mon opuscule.

Et, en effet, les objections que formule le Canadian Naturalist, dans son No. du mois d'avril dernier, ne sont pas bien sérieuses, et les questions qu'il me fait l'honneur de me proposer ne sont pas embarrassantes. Si, comme vous me le fîtes remarquer l'autre jour, j'avais donné un peu plus de développement a mon travail, apporté dans certains cas un plus grand nombre d'exemples, l'aurais été mieux compris, et me serais épargné la peine de revenir encore à la charge contre ce pauvre M. Renan.

Toutefois je me console et fais ici bien volontiers l'application de l'adage à quelque chose malheur est bon. A coup sûr, vous éprouverez les mêmes sentiments, quand vous saurez, Monsieur, que je commence à entrer dans l'idée que vous m'avez suggèrée de composer un gros volume sous ce titre : " Systême comparé des langues semitiques, indo-germaniques et américaines." Naturellement j'ai dû être effrayé à la première ouverture que vous m'avez faite d'un tel dessein, ou plutôt j'ai dû sourire et m'humi-lier tout ensemble, ne voyant rien en moi qui pût justifier l'opinion évidemment par trop avantageuse que vous avez conçue de mon savoir et de ma capacité. Néanmoins, en réfléchissant depuis làdessus, et en relisant avec calme, mon premier essai, ainsi que l'article bibliographique intitulé Comparisons of american languages with those of the Old World, (THE CANADIAN NATURALIST, new series, vol. 1, No. 2, p. 146.) Il m'a semblé qu'en effet vous pourriez bien avoir raison, et que l'ouvrage dont vous me proposez le plan, serait la meilleure réfutation de ce qu'il y a d'erroné dans le systême linguistique de M. Renan. Je ne sais si je m'abuse, mais encore une fois, je commence à goûter votre idée; et, si j'en ai le loisir, je vous promets de la mettre à execution, le moins mal qu'il me sera possible. En attendant, voici en quelques mots, quoique ce soit peut-être un peu tard, la réponse que j'ai à faire aux observations du Canadian Naturalist et de son correspondant.

Je me plais à reconnaître en premier lieu, que ces observations sont faites dans un esprit de bienveillance, et décèlent dans leurs auteurs, un véritable amour de la science, et un vif désir d'obtenir de plus grandes lumières sur une question dont ils paraissent ap-précier l'un et l'autre, la haute importance, et qui, jusqu'à présent, est restée malheureusement à peine ébauchée, si tant est même qu'elle soit parvenue réellement à l'état d'ébauche. Mais, si sur ce point, nous avons été en retard jusqu'ici, il est consolant de voir s'elever enfin parmi nous des hommes qui comprennent l'immense avantage que peut procurer l'étude intelligente et réfléchie des langues d'Amérique, au triple point de vue de la Théologie, de la Philosophie et de l'Histoire. C'est là, ce me semble, ce qu'ont compris les auteurs des "Comparisons"; et je suis heureux, avant de répondre à leurs objections, de leur rendre haute-

ment ce témoignage d'estime et de lonange.

Mais je dois une mention toute spéciale à l'éminent Orientaliste qui, dans sa critique, a poussé l'amour de l'exactitude, j'oserais dire, jusqu'aux limites de la minutie. Ainsi, par exemple, et-c'est par là que je commence ma défense—il censure, dans un endroit, ma manière de transcrire l'hébreu, ce qu'il fait par la parenthèse: (more properly: yadecha)—Eh bien, ne lui en dé-plaise, je maintiens ma méthode, la croyant préférable à la sienne. Car 10 pourquoi effacerai-je mon i pour lui substituer un y? Est-ce par hazard que celui-ci représenterait mieux et plus naturellement le caractère iod des hébreux? Mais qui ne voit que l'i grec, ou, comme on l'appelle en anglais, le ouaï, ne saurait à aucun titre, être choisi pour remplir cet office ? Qu'est-il en effet autre chose-comme le montrent assez son nom, sa valeur propre et native, sa configuration, sa place dans l'alphabet—qu'un simple u, qu'un upsilon à qui l'on a donné une queue; tandis que, sous ces quatre rapports, notre i représentant fidèle de l'iota grec, l'est par là même de l'iod hébraïque?.... 20 C'est pour de semblables raisons, que j'ai fait usage du k pont transcrire le caf, suivant d'ail-leurs en cela, l'exemple de l'immense majorité des grammairiens qui se réservent ch pour représenter le qof. J'ai donc raison de maintenir ma méthode et de préférer IADEKA à yadecha.

Mais, comme je me pique, moi aussi, d'exactitude, je me perrnettrai, à mon tour, d'exprimer ma surprise en voyant la manière dont sont transcrits les deux mots hébreux cités dans la critique, vers le milieu de la page 151. Chose étrange! on a fait usage d'un double ck pour exprimer les deux qof du premier mot, tandis que dans le second, le même caractère hébraïque se trouve représenté par k. Il faudrait au moins être conséquent avec soi-même!... Mais passons vite aux objections qui, au premier abord, paraîtraient un peu plus solides.

En vous envoyant mon manuscrit, j'avais eu l'honneur de vous dire, Monsieur, que je le croyais à l'abri de toute attaque sérieuse. A moi donc, maintenant de montrer que je ne me suis pas trop avancé, en vous faisant une pareille déclaration, et que-parmi cette multitude de questions et d'objections, qui d'après le rédacteur du Canadian Naturalist, pourraient être soulevées MêME sur le PETIT NOMBRE de points qui ont arrêté spécialement son attention,-il n'en est aucune, pas même parmi celles qu'on lui a signalées, qui soit, je ne dis pas seulement, insoluble, mais tant soit peu grave, comme vont le faire voir mes réponses.

1ère objection: Sabaktani n'est pas hébreu, et ainsi votre premier exemple portant à faux, vous donnez prise contre vous à votre adversaire, dès le début de votre argumentation.

RÉPONSE: La langue maternelle des écrivains sacrés du Nouveau Testament est partout appelée "langue hébraïque" par ces écrivains eux-mêmes aussi bien que par tous les peres et docteurs de l'Eglise. Voyez en particulier ce que St. Luc dit de St. Paul au livre des Actes, ch. xxi. 40 et ch. xxii. 2. Voyez encore ce que dit passim St. Jérôme soit dans ses commentaires soit dans ses lettres. Après de tels exemples, aurais-je donc eu tort de croire et même de dire que Sabaktani est un mot hébreu?

Je n'ai donc rien à craindre de la part de M. Renan sur ce premier chef, et même je suis porté à croire qu'il ne lui viendrait pas à l'esprit d'ergoter là-dessus, et de donner par exemple, le démenti à l'Evangéliste St. Jean qui atteste que le titre de la Croix fut écrit en hébreu: " erat scriptum hebraice," et cela sous le futile prétexte que les divers mots semitiques qu'on trouve çà et là dans les évangiles, ne sont pas, rigoureusement parlant, des mots hébreux, et n'étaient pas d'usage sous telle et telle forme, au siècle de Salomon. Non, en vérité. M. Renan lui-même n'aurait pas formulé une pareille objection. Car 10, si la racine SABAK ou schebach n'appartient pas, il est vrai, à l'hébreu tel qu'on le parlait au temps de l'auteur du Pentateuque ou de celui des Psaumes, elle appartient du moins à l'hébreu tel qu'on le parlait dans la capitale de la Judée, au temps du Divin Sauveur qui, sur l'arbre de Sa Croix, répéta en hébreu vulgaire: Eli, Eli, lamma sabacthani, (Matt. xxvii. 46) ce que le roi David, à la fois Son aïeul; Son protetype et Son prophète, avait dit plus de mille ans auparavant, en parfait hébreu, en hébreu littéraire et classique : Eli, Eli, lâmâh Hhăzabtânî, (ps. xxii. 2) 20. L'objection prouve ma thèse ; elle me fait précisément trouver l'affixe NI aussi bien dans l'hébreu ancien, dans l'hébreu pur, que dans l'hébreu altéré, dans la suite des temps, par le mélange du chaldaïque et du syriaque: or c'est là le point capital, et il ne faut pas transporter la question ailleurs. 30. Enfin, j'ajouterai, ad abundantiam juris, que j'ai pris pour exemple ce mot sabaktani, uniquement, parce qu'il est connu de tout le monde, se trouvant dans deux évangélistes; mais, à cela pres, je ne tiens pas plus à ce mot qu'à tout autre, pouvant tirer un égal parti de n'importe quel verbe hébraïque, et prouver à tout coup, ce que j'ai avancé touchant l'intime relation qui existe entre le postfixe du verbe sémitique et le préfixe du verbe algonquin.

2ème objection: Le ni hébraïque n'est employé que comme affixe verbal.

RÉPONSE: Je n'ignore pas cela ; c'est même précisément parce que je crois la chose ainsi, que j'avais mis en opposition ni-naganik et sabakta-ni. Il y a tout juste des deux côtés, ce qu'on appelle objective case; l'un est absolument le pendant de l'autre.

**3EME OBJECTION:** "In the second example cited, *Indeka* (more properly yadecha), the a is changed into i in the iroquois, and the o of the third person is not used in the verb, e. g., (p. 20,) nici8e, he kills."

concerne la parenthèse.-Le reste renferme beaucoup de conlusion: car 10, il n'est pas ici question d'iroquois, nindi et son préfixe ki appartiennent, non pas à la langue iroquoise, mais bien à la langue algonquine. 20. La voyelle du préfixe ki est constamment i, tandisque la voyelle du postfixe hébraïque qui lui correspond, est tantôt a, tantôt e muet suivant le genre de la personne. 30. Si "l'o de la 3e p. n'est pas employé dans le verbe nici8e, il tue," qu'y a-t-il en cela qui puisse faire la moindre difficulté? N'est-ce pas au contraire précisément, ce qui a lieu aussi en hébreu, v. g.: "qâtal, occidit", et ne devons-nous pas plutôt être saisis d'admiration en voyant la parfaite correspondance qui existe sur ce point entre les deux idiômes? Car des deux côtés il y a absence du signe personnel dans le verbe absolu, v. g. \ qâtal, occidit, nici8e, il tue,

et pareillement des deux côtés, nous voyons reparaître ce même signe dans le verbe relatif, v. g. \ qetal-o, occidit EUM,

o-nisan, il LE tue. Vous jugez maintenant, Monsieur, si j'avais raison de croire mes avancés solides et péremptoires; car voilà à quoi se réduisent toutes les objections qu'ils ont suscitées. Mais, je vous l'avoue, je serais bien aise qu'on essayât de m'en faire encore de nouvelles, parce qu'elles me fourniraient l'occasion de pénétrer plus avant dans le fond des choses, d'entrer dans de plus amples détails, et aussi me faciliteraient beaucoup le grand ouvrage dont vous m'avez inspiré l'idée.

Après les objections, viennent les questions.

1ère question: " Nous désirerions bien connaître ce qui concerne la composition des temps des verbes tant iroquois qu'algonquins, comparés aux formes hébraïques, et notamment tous ces faits importants qu'on dit s'y rattacher."

RÉPONSE: Je désirerais de tout mon cœur, satisfaire un si noble désir; mais pour cela, il ne faudrait pas moins de cent grandes pages d'impression, et encore n'aurait-on là qu'un bien modeste abrégé, tant cette matière est riche et féconde, et tant sont variées les véritables merveilles qu'elle renserme.

La 2ème et la 3ème Questions ont trait l'une et l'autre à l'onomatopée.

RÉPONSE: 10. Que le critique veuille bien relire attentivement ce que j'ai dit là-dessus, et attendre avec patience, ce que, Dieu aidant, je pourrai dire plus tard sur cette intéressante matière. 20. Ma pensée n'a jamais été, qu'on le sache bien, de déprécier la langue du plus grand nombre de nos écrivains sacrés, langue que j'ai eu l'avantage d'étudier avec une respectueuse admiration, sous de très-habiles maîtres, il y a de cela bien des années. Seulement, j'ai voulu mettre à découvert la présomption d'un écrivain qui parle avec le même aplomb des choses qu'il sait et de celles qu'il ne sait pas. Tel a été l'unique but de l'écrit intitulé: Jugement erroné de M. Ernest Renan sur les langues sauvages, et je crois que ce but a été atteint, nonobstant les défauts accidentels dont j'ai parlé, et dont, je le répète, je subis bien volontiers le reproche très-juste et très-mérité.

J'ai répondu aux trois objections que renfermait le premier alinca de la critique. Le second alinéa contenait TROIS QUESTIONS, je viens également d'y répondre. Il ne me reste plus maintenant qu'à dire un mot sur le contenu du troisième et dernier alinéa.

Laissant à part ce qui est étranger à mon dessein, et dont, par conséquent, je n'ai pas à m'occuper, je me bornerai à exprimer mon étonnement du peu de cas que paraît faire l'auteur des "Comparisons," de mes racines algonquines tang et enim, s'imaginant pouvoir leur opposer quelque chose d'aussi frappant dans "la prédominance de la racine ouk ou oik." J'aime à penser que M. Renan sera d'un avis tout différent, et que la contemplation, surtout de l'enim algonquin, l'aidera puissamment à réformer les idées préconçues qu'il a si hardiment et si malencontreusement exprimées sur les langues d'Amérique.

Je termine ici cette réplique qui sera, je l'espère, jugée suffisante par ceux-là même à qui elle s'adresse, et à qui, dans un sens très-véritable, en reviennent tout le mérite et tout l'honneur. J'aime à me persuader qu'ils agréeront l'un et l'autre, la manière franche et loyale avec laquelle je dis ce que je crois être la vérité. C'est ce que me donne lieu d'attendre, non-seulement le caractère bien marqué de l'article bibliographique tout entier; mais encore spécialement la phrase si sympathique et si bienveillante qui le termine: "We thank N. O. for his efforts, and, &c."

Il m'est difficile pourtant de clore cette lettre, toute longue qu'elle est, sans y ajouter encore quelques remarques qui me paraissent

nécessaires.

I. Veuillez bien me permettre de placer ici un errata, afin de RÉPONSE: Cette objection est complexe. J'ai déjà réfaté ce qui rectifier trois fautes d'impression qui se sont glissées dans l'endroit le p'us important de ma petite brochure. Voici donc comment il

Sabakta-NI, tu m'as abandonné, NI, me, moi, Tableau comparé des affixes sémitico-Iade-KA, ta main, KA, de toi, Raghel-O, son pied, ? o, { de lui, lui, Qetal-O, il l'a tué, NI-naganik, il m'abandonne, NI, me moi, KI-nindj, ta main, KI, de toi, o, { de lui ou d'elle, lui ou elle. O-sit, son pied, O-nisan, il le tue, O-sit, son pied,

Au mot affixe, que j'avais employé d'abord, je crois devoir substituer le mot postfixe, ce dernier terme étant plus précis et cadrant

mieux avec le mot préfixe, qui lui est opposé.

Sauf ce léger changement et un quatrième exemple que j'ajoute aux autres, c'est la reproduction exacte de mon premier tablean, moins les trois fautes d'impression dont j'ai parlé et qu'il sera facile de reconnaître, en le collationnant avec celui-ci. On y verra, 10. NI, affixe verbal de la lère pers., mais préfixe en algonquin, et au contraire postfixe en hébreu; 20. ki et ka, affixes nominaux de la 2de pers., mais le premier. préfixe en algonquin, et le second, postfixe en hébreu; 30. o, affixe tant verbal que nominal de la 3ème pers., mais toujours préfixe en algonquin, et postfixe en

C'est à dessein que dans le titre du tableau précédent, je mets sémitico-algiques, employant la dernière moitié de ce mot comme comprenant non-seulement la langue algonquine, mais un grand nombre d'autres, parmi lesquelles pourtant il ne faut pas comprendre la langue iroquoise.

II. Comme il est quelquefois, pour ne pas dire très-souvent, impossible de représenter exactement, au moyen de nos lettres latines, la valeur des lettres hébraïques, je me suis abstenu, dans mon précédent travail, aussi bien que dans celui-ci, de faire en pure perte, de grands frais d'érudition, votre imprimeur n'ayant pas encore à sa disposition les caractères hébraïques qui seraient pourtant indispensables.

III. Pour l'information de ceux des lecteurs du Journal de l'Instruction Publique qui n'auraient aucune teinture de l'hébren, comme aussi pour prévenir tout embarras, je crois devoir dire ici que la langue hébraïque ne possède pas moins de quatre aspirations, savoir : une aspiration légère, dite Alef, et qu'on n'a pas contume de transcrire; une aspiration forte, appelée hé, et que nous traduisons par h; une aspiration très-forte, nommée heth, laquelle nous rendons par double hh; et enfin une aspiration extrêmement forte, que les uns appellent haïn, et d'antres hghaïn, et que j'ai voulu désigner par un double Hh, dont le premier majuscule, dans l'exemple ci-dessus allégué du Psaume XXII.

IV. D'après l'observation précédente, on voit que les sons aspirés et gutturaux abondent dans la langue hébraïque, et c'est ce qui se retrouve dans les autres idiomes sémitiques. D'un autre côté, il est certain que les langues des Indiens d'Amérique renferment, en général, beaucoup d'aspirations, souvent très-fortes; c'est ce qu'on remarque à un très-haut degré, dans le langage des Sioux et des Montagnais des Prairies. Notez donc en passant, monsieur, ce nouveau lien d'affinité entre les langues de nos sauvages et celles des patriarches et des prophètes.

J'ai l'honneur, etc.,

N. O.

N—g, Amérique Sept., ce 29 juin 1864.

# AGRICULTURE.

#### Les Giseaux.

LES SERVICES QU'ILS RENDENT A L'AGRICULTURE.

Plusieurs agriculteurs nourrissent un préjugé qui, dans bien des cas, les portent à agir contre leurs véritables intérêts. Suivant eux, les oiseaux sont les ennemis les plus à craindre pour les moissons. Comme conséquence de cette fansse persuas on, on travaille activement à les éloigner ou les détruire. Tous les moyens sont mis en œuvre pour arriver à ce but.

Mais que fait-on en agissant ainsi? On massacre, on tue nos cour.-La Revue Agricole.

véritables amis, nos défenseurs naturels, pour donner champ libre à une foule d'ennemis de tous noms, de toute espèce.

Un agronome français disait, avec la plus grande vérité:

" Faites disparaître les oiseaux de la terre, et au bout de quelques années, vos champs, vos jardins seront entièrement dévorés par les insectes qui se multiplieront si prodigieusement qu'ils dévoreront sous vos yeux jusqu'à votre dernière bouchée de pain.

En France, nous ne savons trop à quelle époque, l'autorité avait offert des primes aux destructeurs de moineaux. Chacun fit tellement et si bien, que dans peu d'années les moineaux étaient en-tièrement disparus. Quel fut le résultat de cette destruction générale? Ces oiseaux furent promptement remplacés par des légions d'insectes qui menaçaient tout le royaume français d'une ruine complète. On s'empressa, au moyen d'une prime encore, de réparer les conséquences fatales de cette expérience. On récompensa largement cenx qui travaillaient à la propagation des moi-

Voici une autorité d'un grand poids, en faveur de la protection des oiseaux. M. Baxton dans son Histoire naturelle de la Pensylvanie, fait ressortir avec beaucoup de sagacité l'utilité des

oiseaux!

"Un très-petit nombre d'entre eux, dit-il sont nuisibles aux récoltes; les seuls que nous connaissions sont les corbeaux et les pigeons; et même, ils dévorent dans les champs cultivés, autant de semences d'herbes nuisibles aux récoltes que de grains confiés à la terre. Quant aux autres, un examen attentif démontre leur

" Tel oiseau, vu à quelque distance, paraît occupé à dévorer les grains dans l'épi, parce qu'en effet il travaille à grands coups de bec entre les barbes de cet épis; mais ce n'est pas le grain qu'il y cherche, c'est au contraire l'insecte qui ronge le grain. Ainsi, une observation superficielle laisse croire qu'il dévaste les récoltes, au moment même où il les défend contre leurs véritables ennemis.

" Les oiseaux chanteurs et jaseurs, passent pour les ennemis de nos cerises et des autres fruits rouges; ils en mangent à la vérilé, mais les chenilles, les araignées, les moucherons et les vermis-

seaux font leur principale nourriture.

"L'un des plus utiles de tous les oiseaux, pour la destruction des insectes, c'est le roitelet. Lorsque les petits sont éclos, leurs parents recherchent soigneusement les insectes pour la pâture de leur jeune couvée. On a compté, avec attention, le nombre de voyages effectués par une paire de roitelets; on a trouvé en moyenne cinquante voyages par heure. Cette chasse dure sans relâche toute la journée. Cinquante voyages par heure donne en douze heures six cents chenilles ou autres insectes, dont chaque qu'ils ont des petits à nourrir. Ce calcul ne suppose qu'un seul insecte enlevé à chaque voyage; mais en réalité, ils en apportent souvent deux ou trois à la fois, ce qui donne une destruction de donze à dix-huit cents insectes par jour.'

Dans certaines parties des Etats-Unis, où l'on cultive le tabac, ou voit des nègres, hommes, femmes et enfants, occupés en plein soleil, à éplucher des plantations de 50 à 60 arpents de tabac pour préserver les feuilles précieuses de l'atteinte des vers ou des chenilles. Quelques paires de roitelets feraient plus promptement et

pour rien le même travail.

Et n'est-ce rien que leur joyeuse compagnie et les jolies chausons qu'ils nous donnent par-dessus le marché? Si, après cela, ils se permettent de becqueter quelques cerises, le fermier raisonnable doit-il les regretter? c'est bien le moins qu'ils aient une petite part des productions qu'ils savent si bien défendre.

D'après ce qui précède, il est facile de comprendre combien notre législature a été sage de prohiber la destruction des oiseaux et de passer la loi dont nous citons les clauses suivantes.

Avis aux oiseleurs, \$10 d'amende ou 30 jours de prison.

10. Qu'il est défendu, sous les amendes et peines ci-haut, de tirer au fusil, tuer, blesser toute espèce d'oiseaux excepté les oiseaux de la basse-cour, ou de prendre au filet ou d'aucune autre manière, vendre, acheter, exposer en vente aucun oiseau chanteur ou insectivore, depuis le 1er mars au 1er août de chaque année! il sera néanmoins loisible de tuer les aigles, faucons, oiseaux de proie, les tourtes, les goglus, les martins-pêchenrs, les corneilles et les cerbeaux:

30. Mêmes défense, pénalité et emprisonnement contre ceux qui détruiront les nids ou qui enleveront les œufs des oiseaux chan-

40. Exception à l'égard des serins et autres oiseaux importés de l'étranger et non indigènes du Canada, et des oiseaux de basse-

#### Le Canada et la Vigne.

Nous traduisons l'article intéressant suivant du Leader de To-

"Chaque année, l'expérience nous apprend que notre prospérité comme peuple dépend, plus on moins, de la variété de nos productions. Le manque partiel de la récolte de blé, que l'on voit tous les ans, commence à faire naître la conviction que nous avons été dans l'habitude de trop compter sur cette récolte. Plusieurs cultivateurs commencent à s'occuper de la culture du lin, et il n'y a pas de doute que notre sol et notre climat ne soient propres à cette culture. Là culture de la vigne n'a pas été jusqu'ici regardée comme un projet que l'on pût mettre à exécution avec avantage en Canada. On a cru peut-être trop que cette branche de culture ne pouvait être essayée, avec succès que sous un climat où les hivers sont plus doux et les étés plus longs, quoique pent-être pas nécessairement plus chauds. Mais si nous pouvons avoir quelque confiance dans les témoignages produits devant un comité spécial de la Chambre, nommé à la dernière session, pour s'enquérir du succès que pourrait rencontrer la culture de la vigue, en Canada, nous devons modifier nos notions premières à cet égard. Le comité signale le fait que M. De Courtenay avait adressé une demande au gouvernement en 1859, pour en obtenir de l'aide, afin de pouvoir démontrer, par des expériences pratiques, que le climat du Canada est particulièrement adapté à la culture de la vigne.

"L'opinion était, dans ce premier cas, basée sur l'autorité du comte de Gasparin, qui est le mieux accréditée en Europe. Dans son Cours d'Agriculture, le comte pose comme axiôme, pour la culture du raisin, " que les climats les plus favorables sont ceux " où la durée de la saison de la vegétation est la plus courte et où " dans cette saison la somme de la chaleur est la plus grande, où " la différence entre la chaleur solaire et le minimum de la chaleur " est la plus grande, et où, conséquemment, la végétation procède

" par secousses et non par une marche uniforme."

" Cette description est précisément celle du climat du Canada. Notre saison de végétation, portée par M. De Courtenay à 135 jours, a un total de chaleur plus grand que celle de la Bourgogne, qui a 171 jours. Nous ne devons pas en juger par les sortes de raisins cultivés dans l'Ohio, où il semble que l'on ait fait les pires choix possibles, et où règne une déplorable ignorance de l'art de la culture de la vigne, dans ses rapports avec le climat. Ses differentes sortes de vignes sont cultivées, en France; la première requiert une somme de chaleur de 2,264 degrés, et la dernière 5,000 degrés; pendant que le Catawba en requiert 6,000 et l'Isabella (ces deux espèces sont presqu'exclusivement cultivées dans l'Ohio,) requiert 5,000 degrés. En Canada, nous avons une cha-leur suffisante pour mûrir les quatres premières des sept variétés cultivées en France; le plus grand total de chaleur requis pour aucune d'elles étant de 4.133 degrés. Les tables météorologiques sur lesquelles s'est basé M. De Courtenay, ont été dressées par le lieutenant Ashe, en 1860 et 1861, à l'observatoire de la citadelle de Québec, point qui, à cause de son élévation, place le total de la chaleur atmosphérique à quelques centaines de degrés au-dessous de la température ordinaire du pays.

" Partant de ces faits, nous devons admettre que la théorie est complète. Si l'analogie et l'autorité valent quelque chose, le Canada doit être un pays où la vigne peut produire et le raisin croître. Convaincu de l'exactitude de la théorie, M. De Courtenay en vient à la pratique, et il en acquiert la conviction que notre climat est le centre d'une région vignoble. Il a planté et taillé des vignes et il prétend que les résultats ont constate qu'elle était exacte. Tout dépend de la manière d'arranger la vione. Dans les limites nord d'un district à vin, les vignes sont basses; dans le sud, elles sont

" Tous ceux qui ont observé les vignes près de Fontainebleau et celles d'Italie, doivent avoir remarqué une grande différence dans leur grandeur. Les premières n'ont que quelques pieds de hauteur, les dernières grimpent jusqu'au sommet d'un mur élevé. M. De Courtenay dit que l'erreur qui a été commise dans le voisinage de Cincinnati, est que dans un climat tout méridional, des vigne-rons du Rhin ont planté et taille la vigne, comme ils avaient cou-

tume de le faire dans la division nord où ils sont nés.

" Mais il est temps que nous apprenions d'une manière définie ce qu'ont fait M. De Courtenay et les autres expérimentateurs ; car, sans une épreuve de vérification, aucune théorie ne peut avoir beaucoup de valeur. Ce monsieur a dit au comité qu'il avait cultivé avec succès la vigne sanvage du pays, qui en est venue à être hautement appréciée en Europe, ainsi que plusieurs variétés de vignes européennes, et que le résultat obtenu était qu'elle s'adaptait sans difficulté à la rigueur de notre climat. Arrêtons-nous un peu ici pour considérer l'effet de nos hivers sur les vignes.

"M. Henry Parker, de Clair House, nous dit que, lui-même avec quelques associés, a pris des arrangements pour former une compagnie de vignerons, embrassant le Haut et le Bas-Canada, qu'il a consacré 25 âcres de terre à la plantation de la vigne, dont plusieurs acres ont eu du succès et produisent tous les ans de bonnes récoltes, sans qu'il y ait aucunc protection contre les rigueurs de l'hiver.

"M. Parker signale par des italiques les remarques sur l'absence de protection des vignes contre la sévérité de l'hiver. Quoiqu'il ne le dise pas en autant de mots, ce qu'il insinue est que les vignes n'en souffrent pas de dommage. C'est là tout le renseignement que le rapport nous fournit au sujet du froid, la chaleur étant, en ce qui concerne le climat, le grand point qu'il faille considérer. Quatre vignerons italiens expérimentés sont employés dans les champs à vignes mentionnés par M. Parker. M. De Courtenay nous dit ensuite de quelle manière il fait, avec ce raisin, du vin ayant des qualités pures et saines. Dans cet exposé, il est corroboré par nombre de témoins. M. le juge Day certifie que le vin est d'une qualité à faire espérer, à un haut degré un grand succès. Le juge Drummond, après en avoir éprouvé de deux sortes, déclare que "l'un d'eux est supérieur aux vins ordinaires de France."
M. W. J. Bickle, de Québec, qui a été dans le commerce des vins pendant plusieurs années, affirme que le vin du pays en question " est tel qu'il serait d'excellente vonte en aucun pays." M. Lemoine qui, peut être, est plus enthousiaste, le déclare "délicieux," et un autre témoin donne l'assurance au comité qu'il serait "considéré comme bon dans tout pays produisant le vin."

"M. De Courtenay ayant fait connaître sa propre expérience, transporte le lecteur chez M. Parker dont nous avons dejà parlé. Nous savons, par une remarque incidente de M. De Courtenay, que Clair House est dans le Haut-Canada, mais nous ignorons complétement en quelle partie se trouve cet endroit. Nous le saurons sans doute bientôt, lorsque les prédictions de M. De Courtenay, savoir : " que l'énergie et la persévérance de M. Parker, en don-" nant un grand essort à une entreprise qui fera connaître son nom "un jour sur ce continent dans toutes les familles," seront réalisées. En même temps, nous ne pouvons que souhaiter un succès complet à la nouvelle entreprise qui comprend, nous devons le dire, la culture de la mure dont il y a déjà 500 plants qui croissent.

"En ceci, il nous semble que les sociétés d'agriculture pour-raient faire voir qu'elles peuvent sortir du cadre étroit dans lequel elles se sont mues jusqu'ici. La plupart des prix qu'elles offrent sont d'une utilité problématique. La culture des céréales ordi-naires n'a pas besoin d'encouragement. Elles sont cultivées pour leur grande utilité. Mais c'est en encourageant l'introduction de nouvelles branches d'industrie, de nouvelles améliorations telles que la culture du lin, de la vigne, etc., que ces prix peuvent être réellement utiles. Les sommes d'argent éparpillées sur des choses qui se produisent maintenant abondamment serviraient davantage si elles étaient employées pour établir de nouvelles branches d'agriculture, et nous donneraient cette varieté de produits, dont le manque constitue un grand danger pour nous, car si une simple récolte de ce qui forme aujourd'hui notre principale ressource nous fait défaut, nous tombons tout près d'une ruine nationale."—Revue Agricole.

### EDUCATION.

Discours de M. l'abbé Verreau, Principal de l'Ecole-Normale Jacques-Cartier à la distribution des prix, huit juillet 1864.

M. le Surintendant, Messieurs et Mesdames,

Il y a quelques mois, la ville de Montréal célébrait la naissance trois fois séculaire d'un de ces hommes que le génie fait citoyens de tous les pays. Nous recevions, ces jours derniers, le numéro centenaire du premier journal qui ait circulé sur les bords du St. Laurent. Shakespeare est né en 1564 : la Gazette de Québec parut en 1764. Entre ces dates, séparces par deux longs siècles, nous pouvons en inscrire une troisième, que les intelligences d'élite salueront encore avec respect et que vous conserverez avec une religieuse sollicitude, je n'en doute pas, Messieurs les Eléves de l'Ecole Normale. Il ne s'agit pas de rappeler la naissance d'un poète. En 1664, la poèsie était partout : dans la forêt, que la hache attaquait à peine ; sur les eaux libres de notre fleuve : elle était sous la tente du sauvage, dans la vie aventureuse du colon. Nous ne venons pas non plus arracher à l'oubli un brillant fait d'armes, une victoire éclatante. Non, notre histoire est assez connue grâces à Dieu, et je serais compris de tous si j'adressais à la ville de Montréal ces paroles d'un poète indien : "O ville, pour" quoi es-tu si grande? sont-ce tes cachemires et ton encens qui " t'ont faite si belle? C'est le sang de tes enfants : il a coulé sous tes "remparts, sur les frontières de tes ennemis: ce sang, c'est la " richesse et la gloire." La date que j'évoque, Messieurs, rappellera dans vos esprits des souvenirs plus modestes, il est vrai, mais non moins précieux; cette date c'est celle de la fondation de la première école de garçons dans cette ville, par le vénérable M. Gabriel Souart d'Adoncourt qui aimait à signer : " supérieur du séminaire de Montréal, premier curé de cette ville et " premier maître d'école de ce pays." (1)

pays.

Cette pauvre école a été la première pierre de l'édifice intellectuel qui s'agrandit et se complète chaque jour sous nos yeux : les nombreuses maisons où les enfants de cette ville se pressent pour se faire instruire, l'école Normale Jacques-Cartier, le collége de Ste. Marie, celui de Montréal, ne sont que le développement de cette première institution: ils en forment le couronnement necessaire. Anjourd'hui, après deux siècles, nous sommes fiers de pouvoir révéler le nom trop peu connu, de cet homme de bien, qui comprenait le ministère sublime, caché sons le titre modeste de maître d'école quand le vénérable J. B. de la Salle venait à peine de naître: un siècle avant le pieux Overberg, et le nuageux

M. Souart était fils d'un apothicaire du duc d'Orléans, il avait étudié la médecine qu'il pratiqua plus tard avec la permission du St. Siège. Sa jeunesse avait été brillante : sa vocation à l'état ecclésiastique fut assez singulière. Il avait un caractère doux et extrèmement facile. A peine arrivé ici, il comprit qu'il fallait être autant homme d'action que de conseil : sa fortune, qui était considérable, il la mettait au service de tous : des communautés religieuses et des pruvres colons dont toutes les ressources consistaient dans un courage à toute épreuve; du voyageur aventureux, qui comme la Salle cherchait des terres inconnues et une route impossible. M. Sonart ne refusait personne. Les pertes qu'il subissait trop souvent étaient largement compensées à ses yeux, par l'accroissement que recevait la colonie naissante. L'état des enfants, déjà assez nombreux, attira surtout son attention. Mais avant de raconter ce qu'il fit pour eux, permettez-moi de dire ce qu'était alors cette ville aujourd'hui si vaste et si florissante.

En 1664, Montréal ne comprenait que quelques maisons, bâties principalement des deux côtés de la rue St. Paul, sur une longneur qui commençait vers la rue St. Joseph et s'étendait jusqu'au delà de la rue St. François-Xavier. Le premier Séminaire s'élevait en face du fleuve, un peu en arrière de la place actuelle de la Douane; l'église était à l'Hôtel-Dieu, qui vient aussi de disparaître. Le fort, avec ses quatre bastions et son enceinte de longs pieux, dominait la Pointe-à-Callière et protégeait l'habitation : derrière tout cela la forêt primitive s'étendait à perte de vue et faisait ouduler avec

les accidents du terrain son immeuse nappe de verdure.

"Le Montréal, dit la sœur Morin, en parlant d'une époque assez rapprochée de celle-ci (1659), le Montréal était fort petit en nombre "d'habitants et en terres défrichées. Chacun d'eax n'avait qu'un "fort petit désert, à cause que les Iroquois, nos ennemis, ne per-"mettaient pas de s'écarter beaucoup de son voisin afin d'être " secouru au besoin: aussi ce petit peuple vivait-il en saints, tous "unanimement et dans une pieté et une religion envers Dieu tels 
que sont maintenant de bons religieux. Celui d'entr'eux qui 
n'avait pas entendu la Ste Messe un jour de travail, passait " parmi les autres quasi pour excommunié, à moins qu'il n'eût " des raisons et empêchements aussi forts qu'on en demande au-· jourd'hui pour s'exempter de péché mortel aux jours de fêtes et "dimanches. On voyait tous les hommes de travail à la première " messe qui se disait avant le jour pendant l'hiver et dans l'été à "4 heures du matin, aussi modestes et recueillis que le pourraient "être les plus dévots religieux; et toutes les femmes à une autre " qui se disait à 8 h. Elles ne cédaient en rien à leurs maris en " devotion et en vertu.

"Rien ne fermait à clef dans ce temps ni maisons, ni coffres:

"tout était ouvert sans jamais rien perdre.

"Celui qui avait des commodités à suffisance en aidait celui qui en avait moins, sans attendre qu'on le lui demandât; se fai-"sant au contraire un grand plaisir de le prévenir et de lui donner cette marque d'estime et d'amour. Quand l'impatience avait fait " parler durement à son voisin ou autre, on ne se couchait point " sans lui en faire excuse à genoux.

"Enfin c'était une image de la primitive Eglise que ce cher Montréal dans son commencement et progrès : c'est-à-dire pen-

"dant 32 ans environ."

La population pouvait être alors de 30 à 40 familles: cette année

même, le 11 Juillet, Mgr. de Laval dans sa visite pastorale, confirmait 64 personnes, 47 du sexe masculin et 17 du sexe féminin. Quant au nombre des enfants nés dans cette ville, les régistres de l'époque nous permettant de constater qu'il y en avait 32, agés de 6 à 15 ans, c'est-à-dire, à cette période de la vie où l'homme se forme par l'éducation et l'instruction. Plus d'un père, sans donte, devait s'attrister en voyant son fils condamné à une espèce d'ignorance forcée, au milieu des bois, tandis que ses filles recevaient, de la Sœur Bonrgeoys, cette éducation qui a fait pendant si longtemps de la femme canadienne l'image de la femme forte de Salomon. A Québec, Mgr. de Laval venait de fonder son Petit Séminaire, et les dernières assemblées du clergé de France avaient encore rappelé à tous ceux qui avaient charge d'âmes l'obligation d'établir des petites écoles. M. Souart, qui par son caractère et par sa qualité de Supérieur du Séminaire se trouvait le père de la colonie de Montréal, crut que le temps était venu et que sur lui retombait l'obligation de donner à la jeunesse cette instruction que les ordonnances des Rois de France et des Evêques enlevaient à des mains profanes.

Peut-être, Messieurs de l'Ecole Modèle, aimeriez-vous à connaître les noms de vos premiers devanciers. Ici, nous ne pouvons que nous livrer à des conjectures. Parmi les jeunes montréalistes de l'époque en âge de fréquenter l'école, je trouve les noms de Le-Bei, de De Magnan, de Charles LeMoyne, plus tard Baron de Longueuil, Chevalier de St. Louis, Gouverneur de Trois-Rivières, celui de Montréal pendant plusieurs années, et par interim de toute la Nouvelle-France; les noms d'hommes moins célèbres, il est vrai, mais non moins utiles dans une colonie naissante, Prud'homme, Descaries et Desroches. Puis, à mesure que les années le permirent, le brave St. Hélène, à qui Mgr. de Laval se plaisait à rendre un si beau témoignage de vertu; d'Iberville, le hétos canadien par excellence; les deux Châteauguay; Bienville, fondateur de la Nouvelle-Orléans; de Beaujeu, le vainqueur de la Monongahéla, les d'Ailleboust, les Le Gardeur, les enfants du Marquis de Vaudreuil. Plusieurs de ces brillants jeunes gens, qui naquirent dans cette ville et dont nous devrions voir les noms inscrits sur nos monuments, complétèrent sans doute leurs études à Québec ou en France; mais un grand nombre aussi, il est facile de le constater, durent se contenter de cette première instruction; la guerre ne laissait que très-peu de répit, il fallait prendre les armes à douze ans comme le second Bienville, à quatorze comme Iberville, pour ne les abandonner qu'avec le dernier souffle de la vie. cependant puisèrent dans les leçons de l'école cette bonté de cœur, cette énergie de caractère, ce fonds de religion qui distinguaient nos ancêtres et qui ont fait de cette ville une pépinière de héros.

Représentez-vons, Messieurs, le vénérable M. Souart, tel que plusieurs d'entre vous ont pu contempler un autre prêtre non moins vénérable de St. Sulpice, le bien regretté M. Roupe II est envi-ronne de ses écoliers: leur teint est bruni par le soleil, le costume rappelle beaucoup celui de Henri IV courant au milieu des montagnes du Béarn. Le voisinage du fleuve et des grands bois, le contact des enfants de la forêt, la vie à la fois austère et guerrière de leurs parents semblent avoir communiqué à leur âge une activité nouvelle, une plus grande pétulance. Plus d'une fois, sans doute, la leçon aura été oubliée pour une course en canot sur la petite rivière, l'antique Chaussée de Castors, l'Hochelaga des Iroquois : ou pour une excursion dans la prairie. Mais un mot, un regard du maître chéri rétablissait l'ordre et corrigeaut tout : on promettait de faire mieux à l'avenir Ce n'est pas vous MM. de l'École Normale qui blameriez cette bonté paternelle.

Parfois un silence profond se faisait dans la classe. Le maître aurait pu entendre battre ces jeunes cœurs qui se pressaient autour de lui. Là bas sur le fleuve, on vovait glisser le canot ennemi avec ses sanglants trophées: le tocsin jetait l'alarme, le canon appelait les braves: c'était l'Iroquois qui venait tenter une surprise, ou qui emmenait prisonnier le pere de quelque pauvre écolier, pour le faire mourir au milieu de ces supplices, dont le récit glace

Il y avait cependant pour eux des moments de douces jouissances et de pieuses ambitions. Le dimanche, les jours de fêtes, on quittait volontiers le fusil, l'aviron pour revêtir les livrées écla-tantes du sanctuaire. Paraître au lutrin, porter l'encensoir fumant, en face de la multitude, sous les regards d'une mère : aucune récompense au monde, n'égale celle-la. Mais ces enfants de chœur devaient défendre plus tard les armes à la main, l'autel qu'ils avaient environné de leurs chants et de leurs prières.

Quel pouvait être alors ce que nous appelerions aujourd'hui le programme des études de cette première école? Si, franchissant l'espace de deux siècles, il nous était donné d'interroger un de ces

<sup>(1)</sup> M. Souart en prenant ce titre avait sans doute en vue le " gouver-nement de Montréal " seulement.—Réd.

enfants vifs et alertes que le soleil levant trouve au bord de l'eau, voici ce qu'il nous répondrait, comme le jeune Eliacin:

J'adore le Seigneur ; on m'explique sa loi ; Dans son livre divin, on m'apprend à le lire Et déjà de ma main, je commence à l'écrire.

Ce programme n'a peut-être pas formé des savants, mais il a donné au Canada des hommes de cœur et d'énergie: il a jeté dans notre race cette vitalité que tonte la science d'anjourd'hui si elle n'était aidée du même esprit, serait impuissante à lui conserver.

Permettez-moi, Messieurs, de vous esquisser rapidement l'histoire de cette école. Ici ma tâche sera très-facile; je n'aurai qu'à m'aider d'un mémoire déjà préparé par ce travailleur infatigable, qu'il faut toujours nommer quand il s'agit de recherches historiques, M. le Commandeur Viger. J'espère que ce travail sera

un jour publié.

À l'exemple de leur supérieur, plusieurs membres du Séminaire se firent instituteurs: MM. Ranuyer, Remy et de la Faye. Mais M. Souart retenait toujours pour lui le titre, dont il était si jaloux, de premier maître d'école. Son école, c'était sa propriété, presque sa résidence: c'est là qu'il faisait élection de domicile, quand il lui fallait en justice prendre les intérêts de ses chers colons. Toutefois, il se sentait vieillir, le nombre des enfants augmentait tous les jours, déjà l'aspect de la ville commençait à changer. L'église paroissiale et le second séminaire, celui qui existe encore, s'élevaient sur la rue Notre-Dame avec quelques rares habitations. L'école avait suivi son fondateur, qui songea à lui donner une forme plus stable pour l'avenir. Sous ses auspices et bien probablement par ses conseils, quelques citoyens formèrent, en 1686, une association, une espèce de communauté enseignante, à laquelle les messieurs de St. Sulpice donnèrent un demi-arpent de terre au coin des rues Notre-Dame et St François-Xavier, en face du Séminaire. M. de la Faye fournit l'argent pour payer la maison en bois qu'on y construisait, et M. Souart pour acheter une ferme, vers la rivière St. Pierre, à la Pointe-a-Ménard. L'association, remit, en 1693, tous ses biens à la fabrique de la ville, à condition de continuer son œuvre. Mais celle-ci se trouvant trop pauvre, et, d'un autre côté, considérant " qu'il était de la dernière importance de faire conti-"nuer les dites écoles, qui est un ouvrage pour la plus grande gloire de Dieu, de bien et d'utilité publique pour la paroisse, " qui si elle venait à manquer ferait un tort considérable à la dite " paroisse et à l'éducation des enfants de cette ville, qui sont très-" nombreux," la Fabrique, dis-je, pour tous ces motifs, pria le Séminaire de prendre les biens et les obligations de la Société.

De 1693 jusqu'en 1838, le Séminaire demeura seul chargé de cette école. Parmi les noms des maîtres qu'il y employa, il en est un que je ne saurais passer sous silence, c'est celui de M. Jean Jacques Talbot, clerc minoré, " qui enseigna, nous disent les mé- moires du temps, avec une peine et un travail infini pendant 40

" ans, de 1716 à 1756."

En 1789, l'école était fréquentée, d'après Mgr. Hubert, par plus

de 300 enfants.

Dès 1733, il était devenu nécessaire d'y joindre des classes de latinité. Mais, en 1773, le Séminaire les transporta au collége qu'il venait d'ouvrir au Château Vaudreuil, sur la place Jacques-Cartier. Tel est le lien qui unit, dans cette ville, l'enseignement classique à l'enseignement élémentaire: l'enseignement des Petites Ecoles se trouve encore continué dans ce collége de Montréal, où, hier encore, nons allions applaudir les succès littéraires, philosophiques et scientifiques de nos jeunes compatriotes. Deux dates encore et je termine. En 1796, il fallut établir au faubourg St. Laurent, une succursale que l'on confia au Père Lucet, de rigide mémoire. A partir de cette époque, les écoles vont se multipliant dans les différents quartiers de cette ville, toujours fondées et maintenues par le Séminaire.

En 1838, le Seminaire qui venait d'appeler en Canada les enfants du Vénerable LaSalle leur confia l'œuvre de M. Souart après l'avoir dirigée et fait prospérer pendant 174 ans. Deux ans après, les Frères la transportèrent à eur belle résidence de la Rue Côté, là où s'élevait autrefois le Château de Maricour, et la maison de la rue Notre-Dame fut momentanément transformée en magasin. Mais bientôt, et sous nos yeux, elle a été remplacée par un édifice que nous admirons tous et où nous aimons à nous réunir, le Cabi-

net de Lecture Paroissial.

Il semble qu'il y a pour les lieux, comme pour les hommes, une espèce de consécration que le temps rend plus auguste. Voyez notre modeste chapelle de Bonsecours sur le site choisi par Marguerite Bourgeoys. Voyez encore à l'extrémité de la Pointe-à-Callière, en face du port, ce monument qu'on élève au commerce avec un luxe qui frappe d'étonnement, sinon d'admiration. A l'insçu, de ceux qui le construisent, il indiquera à la postérité

que ce coin de terre fut le premier berceau de Montréal, et que là môme reposèrent les os de ses premiers habitants. Le Cabinet de lecture Paroissial rappellera aussi aux citoyens de cette ville que leurs ayeux sont venus s'asscoir en cet endroit pour se faire initier aux premières sciences de la vie: souvenir d'autant plus précieux que nous ne pouvons pas nous agenouiller là où ils ont prié, et que nos cendres ne seront pas mêlées aux leurs. La littérature ne saurait avoir dans cette ville un temple plus digne d'elle; c'est là que pendant 150 ans des voix vénérées se sont fait entendre et que la semence de la parole a été largement distribués. A vrai dire les murs seuls ont changé: l'ombre qui le protège protégeait la modeste maison de bois de 1686: c'est encore St. Sulpice qui y enseigne avec le même zèle et le même dévouement. Oh! si la jeunesse de Montréal comprenait bien ce que peuvent lui réserver dans l'avenir les sciences et les lettres, le goût et l'habitude du travail, nous la verrions se presser en foule aux lectures publiques, au Cercle Littéraire et à l'Union Catholique.

Mais je m'oublie MM.: je m'arrête avec trop de complaisance dans un passé que j'apprends à mieux connaître chaque jour, et qui se reconstruit de lui-même sous mes yeux, sans aucun effort d'imagination: j'oublie le présent: ces prix, ces livres, ces diplômes,

tout m'avertit que je dois exciter bien des impatiences.

Pardonnez-moi: avec ces souvenirs et ces dates, j'ai vécu dans un autre âge, et je m'aperçois que j'aime à conter, et un peu à sermoner, comme si j'avais vieilli d'un siècle. Mais au moment où nos élèves vont s'éloigner de cette maison, quand la carrière de l'enseignement s'ouvre devant eux avec l'aspect austère de la réalité, j'ai voulu leur montrer un de ces exemples qui fortifient, et

qui, à eux seuls, instruisent autant que tous les discours. Le nom de M. Souart vous rappellera la dignité et, en même temps, les devoirs de votre mission. Elle est belle, elle est grande, parce qu'elle est avant tout une mission de dévouement et d'abnégation. N'écoutez pas ceux qui vous tromperaient en exagérant le rôle que vous êtes appelés à jouer dans la société. Mais, d'un autre côté, ne soyez ni surpris ni affligés, si vous rencontrez de l'indifférence et parfois du mépris. Le mérite n'occupe pas toujours la première place dans le monde, et la vertu est souvent obligée de se cacher. Non, messieurs, n'ambitionnez pas la gloire du monde : il en est une autre plus digne de vous : c'est cette splendeur, qui, au dire de l'Ecriture, environne ceux qui ont enseigné le bien et la vérité. Enseigner, c'est communiquer les richesses de son intelligence et de son cœur ; c'est remettre entre des mains plus jeunes et plus fermes ce flambeau que l'épuisement de chaque jour ne nous permet pas de tenir assez élevé pour éclairer au loin. Ce flambeau, la religion et l'autorité vous le confient. De grâce, messieurs, n'allez ni le briser au premier obstacle, ni l'enfouir sous le boisseau. Prenez pour vœu la devise du saint prêtre qui a ouvert ici la carrière de l'enseignement élémentaire : soyez, mais dans tonte l'étendue de ces mots, soyez les premiers maîtres d'école du Canada.

#### AVIS OFFICIELS.



ÉRECTION DE MUNICIPALITÉS SCOLAIRES.

Il a plu à Son Excellence, le Gouverneur-Général, par minute en conseil du 23 du mois d'août dernier :

De distraire de la municipalité scolaire de St. Ours, dans le comté de Richelieu, la partie de territoire ci-après décrite et de l'ériger en municipalité scolaire séparée, sous le nom de Municipalité du village de St. Ours: savoir:

Comprenant tout le village de St. Ours, tel qu'il est érigé actuellement pour les fins municipales, et renfermant en outre cette partie du premier rang de la paroisse de St. Ours, qui est bornée comme suit:— Au nord-est, par la terre de J. Bte. Potviu, inclusivement; au sud-est, par la terre de François Grenier, inclusivement; au nord, par la rivière Chambly; au sud, par les terres du rang du ruisseau Laplante et par celles du rang de la Basse.

20. En date du 13 du mois de septembre courant.

De diviser le township de Harrington, dans le comté d'Argenteuil, en deux municipalités scolaires, sous les noms de Municipalité de Harrington No. deux et de Municipalité de Harrington No. un.

La municipalité de Harrington No. deux est bornée comme suit:— Comprenant, à partir du côté est du dit township, les onze premiers lots, depuis le lot No. un jusqu'au lot No. onze, inclusivement, sur chacune des dix concessions de profondeur comprises dans le dit township. La municipalité No. un comprend le reste du dit township, depuis le lot No. onze jusqu'au vingt-huitième et dernier lot.

Et en date du 21 de septembre courant:

3° De distraire de la municipalité scolaire de la ville de Lévis toute cette partie de l'endroit appelé Petite Route et qui appartient à la dite ville de Lévis; savoir: Une étendue de terre bornée comme suit:—Au nord, par le fleuve St. Laurent, à quarante pieds d'eau, à marée basse; au sud, par la profondeur de quarante arpeuts; à l'ouest, par la ligne nord-est de la terre de Thomas Fraser, écuier; à l'est, par la ligne ouest actuelle du village de Bienville, et de l'aunexer, pour les fins scolaires, à la municipalité scolaire du dit village de Bienville.

#### NOMINATIONS.

#### EXAMINATEUR.

ll a plu à Son Excellence, le Gouverneur-Général, par minute en conseil du 26 du mois d'août dernier, de nommer Philippe Vibert, aîné, Ecuyer, membre du Bureau des Examinateurs de Gaspé, en remplacement de Léandre Dagneault, Ecuyer, démissionnaire.

#### COMMISSAIRES D'ÉCOLE.

Son Excellence, le Gouverneur-Général, a bien voulu par minutc en Conseil du 29 du mois d'août dernier, approuver les nominations suivantes de commissaires d'école ; savoir :

Comié de Montmagny .- Grosse-Isle: Anthony Von Iffland, Ecuyer, M. D., MM. Charles Langlois, Eusèbe Langlois, Auguste Langlois, François-Xavier Turcotte.

Comté de Maskinongé.-Paroisse de la Rivière-du-Loup : M. François Pâquin.

Comté de Laval.-Village St. Martin : M. Nicolas Cléroux.

Comté de Vaudreuil.-Newton: MM. Antoine Gauthier, Duncan C. McIntosh.

Comté de Verchères .- St. Antoine: MM. Joseph Coderre, jeune, Antoine Gendron, jeune.

Comté d'Yamaska .- Ste. Brigitte : John Purtell, Ecuyer, MM. George Jutras dit Lavallée, Ignace Blanchette, Michael O'Shaughnessy, Thomas O'Meara.

Comté de Québec .- St. Gabriel-Ouest : MM. William Clerk, John Clerk, jeune, Samuel Stewart, Michael Murphy, aîné, John Goodfellow.

Comté des Deux-Montagnes.-St. Canut No. 2: MM. François Bertrand, Michel Graton, jeune.

Comté d'Iberville.-St. Athanasc: M. Etienne David.

Et en date du 13 de septembre courant.

Comté de Bagot.—Paroisse de St. André d'Acton: MM. Edouard Leclerc, Charles Ledoux, Louis Buck. aîné, Magloire Dion, Eusèbe Benoit.

Comté de Richelieu .- Village de St. Ours : Magloire Turcotte, Ecuyer, M. D., MM. Samuel David, Théotime Marchesseault, François Anger, Trefflé Potvin.

Même comté.-Paroisse de St. Ours: MM. Jules Lebœuf, Louis Mongeon, Pierre Commeau.

Comté de Champlain .- St. Tite : MM. Pierre Mercure, André Dupuis, Jacques Hardy, Marcellin Désy, Bellarmin Chaillé.

Comté de Drummond.—St. Fulgence: MM. Fulgence Préfontaine, Richardson Clampet, Jean Bte. Faucher, Alexander Montgomery, Ephrem Blake.

Comté de Témiscouata. — Notre-Dame-du-Portage: Le Révérend Ulric Rousseau, Curé, et M. Antoine Langelier.

Comté de Châteauguay .- Ste. Martine: M. Louis Primeau, fils de Louis.

Comté d'Argenteuil.—Harrington No. deux: MM. Duncan McRae, Farquhar McCrimmon, Murdoch Beaton, Donald Campbell, Donald Cameron.

En date du 26 de septembre courant.

Comté de Lévis.— Village de Bienville: Le Révérend Joseph D. Déziel, Curé, Joseph Bégin, Ecuyer, MM. Pierre Duclos, Germain Michaud, Louis Bégin, jeunc.

#### SYNDICS D'ÉCOLES DISSIDENTES.

Son Excellence le Gouverneur-Général, a bien voulu par minute en conseil du 26 du mois d'août dernier, approuver les nominations suivantes de syndics d'écoles dissidentes :

Comté de Stanstead. — Hatley: Le Révérend François Z. Mondor, Curé, MM. Jean Bte. Grandmont, Pierre St. Jacques.

Et en date du 13 dc ce mois.

Comté d'Arthabaska .- Tingwick: MM. Charles Thurber, Alexander Willey, Joseph H. McLean.

Comté d'Hochelaga.-Coteau St. Pierre : John Monk, Ecuyer, et M. Daniel Hadley.

#### AVIS A CEUX QUI CORRESPONDENT AVEC LE DÉPARTIMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

10. Reproduisez toujours le numéro de la correspondance, si vous répondez à une lettre du département.

20. Ajoutez, en tête de votre lettre, le nom du comté après celui de la paroisse.

30. Signez, autant que possible, d'une manière lisible, et, si vous avez une signature difficile à lire, ajoutez-y votre nom lisiblement écrit audessons.

40. Ne traitez jamais deux sujets dans la même lettre; car chaque affaire a son dossier et, en mentionner plusieurs dans la même correspondance, c'est exposer le département à des erreurs ou à des omissions.

50. N'écrivez rien sur le dedans de l'enveloppe : ajoutez tout postscriptum que vous croirez nécessaire sur la lettre même.

60. Lorsque vous recommandez quelqu'un pour une charge, mettez toujours ses prénoms au long et ajoutez sa résidence et sa profession ou

70. Ne parlez jamais d'affaires personnelles daus une lettre officielle. Ecrivez plutôt à part une note ou un billet en mettant : Personnel ou confidentiel, sur l'enveloppe et sur le billet même.

80. Toute lettre doit être adressée au surintendant, même lorsqu'elle est écrite en répouse à des lettres du secrétaire ou de quelque officier de ce département, à l'exception des correspondances concernant la caisse d'économie des instituteurs ou les abonnements au Journal de l'Instruction Publique, qui doivent être adressées à M.A. Lusignan, clerc des comptes et des statistiques.

#### DIPLOMES OCTROYÉS PAR LES BUREAUX D'EXAMINATEURS.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS PROTESTANTS DE BEDFORD.

Ecoles élémentaires .- Première classe A : Madame E. D. L. Turner ; Miles Matilda E. Baillie, Lucy P. Bell, Essie E. Blakely, Hesterann Law-rence, Matilda A. McLean, Elisa Manson, Arabella C. Olds, Valeria M.

Taylor.
Deuxième classe A: Mlles Didamia Gardner, Margaret A. Hale, E. J. Kathan, R. Kathan.

Oct. le 2 d'août, 1864.

WM. GIBSON. Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS DE PONTIAO.

Ecoles élémentaires.—Première classe A : Mlle Mary Jane Gray. Deuxième classe A : Mlle Elizabeth Wilson. Oct. le 2 d'août, 1864.

> OVIDE LEBLANC, Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS DE GASPÉ.

Ecoles élémentaires.—Première classe F. et A: M. Philippe Terriau. Première classe A : M. Jean Pope. Deuxième classe A : M. Abraham Piton.

Oct. le 2 d'août, 1864.

PH. VIBERT, jeune, Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS DE LA BEAUCE.

Ecoles élémentaires.-Première classe F: Mlle Artémise Campagna. Deuxième classe F: Mlles Rosalie Blouin, M. Emilie Bouchard, Obéline Denis, M. Adéline Hébert, Catherine M. McKenzie.

Oct. le 2 d'août, 1864.

J. T. P. PROULY. Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS DE SHERBROOKE.

Ecoles élémentaires.-Première classe A: Mlles Emily Brooks, Al-

mira Hawley, Amelia M. Mallory.

Deuxième classc A: MM. Eros Lebourveau, Edward A. Winslow;
Mlles Alicia Burrowes, Ann McDonald, Helen M. Pierce.

Oct. le 2 d'août, 1864.

S. A. HURD, Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS DE CHICOUTIMI.

Ecoles élémentaires.—Première classe F: Mlles Victorine Boivin,

Léonile Côté, Marie Lavoic, Zoé, Rose de Lima Martel, Philomène Simard.

Deuxième classe F: Miles Calixte Maltais, Marie Maltais.

Oct. le 2 d'août, 1864.

THOMAS Z. CLOUTIER, Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS DE L'OUTAOUAIS.

Ecoles élémentaires. - Première classe A: Miles Annie Letimer, Jane McMaster.

Deuxième classe A: M. James Parkinson, Mlles Emily Kimball, Char-

lotte McGillivray, Grace McCallum. Oct. le 2 août, 1864.

John R. Woods, Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS DE KAMOURASKA.

Ecoles élémentaires.—Deuxième classe F: Mlle Emilie Roy dit Desjardins.

Oct. le 2 août, 1864.

Mlles Marie Flore Deschênes, Marie Rebecca Roy.

Oct. le 16 août, 1864.

(Séance ajournée.)

P. DUMAIS, Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS DE TROIS-RIVIÈRES.

Académies.—Première classe F. et A.: Mlle Rose de Lima Gaillardetz.

Première classe F.: Mlle Marie D. Laplante. Ecoles modèles.—Première classe F. et A.: Mlle Clarisse Brassard. Ecoles élémentaires.—Première classe F. et A.: Mlle Louise M. El. P. de Courval.

Première classe F.: Miles Olive Vitaline Allard, Marie Eulalie Bou-

cher, Reine Baril, Marie Jolin, Marie Séraphine Lamothe.

Deuxième classe F.: Miles Marie Eugénie Bergeron, Adéline Hébert,
Marie Sophie Aurore Pinard, Louise Clorinde Rousseau, Monique Mathilde René.

Oct. le 2 août, 1864.

J. M. DESILETS, Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS CATHOLIQUES DE QUÉBEC.

Ecoles élémentaires .- Deuxième classe F.: M. Bernard Bouchard, Mles M. Delphine Blais, M. Célina Dion, Louise Gaumont, M. Delvina Leblanc alias George, M. Louise Lemieux, Adéline Naud alias Labrie. Oct. le 2 août, 1864.

#### MÉME BUREAU.

Ecoles élémentaires.-Deuxième classe F.: Mlles. Eulalie Baril, Célina Labrecque.

Oct. le 10 sept., 1864.—(Séance ajournée.)

N. LACASSE, Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS CATHOLIQUES DE MONTRÉAL.

Ecoles élémentaires. - Première classe F.: Mlles Angèle Virginie Foisy, Joséphine Mélina Loiseau.

Deuxième classe A.: Miles Rosalie Bouchard, Philomène Dubuc, Vir-ginie Laberge, Aurélie Paré, Mathilde Raymond. Deuxième classe A.: Miles Ann McDonnell, Alphonsine Payette.

Oct. le 6 mai, 1864.

#### MÊME BUREAU.

Ecoles élémentaires .- Première classe F.: MM. Damase Champagne, Ecoles élémentaires.—Première classe F.: MM. Damase Champagne, Honoré Napoléon Charpentier, Désiré Drainville, Romuald Fisette, Gustave Martin, Mlles Julie Barret, Domitilde Bousquet, Esilda Chagnon, Henriette Charron, Marie Castello, Marie Côté, Marie Deveau dit Jolicœur, Marie Rachel Emma Drapeau, Marie Flavie Dufresne, Philomène Hamel, Catherine Langevin, Marie Lapierre, Adélaïde Lebeau, Philomène Limoges, Marie Emilie Philomène Limoges, Eliza Montpetit, Marie Claire Perras, Magnée Payette, Elise Thersile Poirier, Philomène Racicot, Domitilde Scott, Emilie Sylvestre.

Deuxième classe F.: Mlles Marie Alix Bertrand, Elizabeth Brûlé, Angele Cadieux, Célina Desmarais, Sophronie Gendron, Euphémie Girard, Philomène Laforce dit Pepin, Edesse Laframboise, Léocadie Léger, Marguerite Muir, Marie Osite Pâquette, Marie Thalite Renaud.

Deuxième classe A.: M. Archibald Grant.

Deuxième classe A.: M. Archibald Grant.

Oct. les 2 et 3 août, 1864.

F. X. VALADE, Secrétaire. BUREAU DES EXAMINATEURS DE RIMOUSKI.

Ecoles élémentaires,-Deuxième classe F.: Mlle Luce Parant. Oct. le 2 août, 1864.

P. G. Dumas. Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS DE STANSTEAD.

Ecoles élémentaires.-Première classe A.: Mile Martha M. Sias. Deuxième classe A.: Mme Lydia W. Lovering, Mlles Lucinda M. Brown, Elsey L. Noyes.

Oct. le 16 août, 1864.—(Séance ajournée.)

C. A. RICHARDSON. Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS PROTESTANTS DE MONTRÉAL.

Académies.—Première classe A.: M. John McIntosh.
Ecoles élémentaires.—Première classe A.: MM. William H. Naylor,
John Rolston, Miles Isabella Anderson, Elizabeth Anthony, Annabella
Campbell, Susan Campbell, Janet Dudderidge, Elizabeth Fiddes, Elizabeth Greer, Jane Greer, Catharine McEwen, Mary Manchester, Elizabeth Maxwell, Janet Speak.

Première classe F.: Mlle Emma L. Clément.
Deuxième classe A.: M. Wm. F. Eastwood.

Oct. le 3 sept , 1864.—(Séance ajournée.)

T. A. GIBSON, Secrétaire.

#### DONS OFFERTS A LA BIBLIOTHÈQUE DU DÉPARTEMENT.

Le Surintendant accuse, avec reconnaissance, réception des ouvrages suivants

De MM. MacMillan & Cie., Londres: — "School Class Book of Arithmetic, part I," par Barnard Smith, M.A., 1 vol.

De MM. Dawson & frères, Montréal: — "A Primary Arithmetic," par G. P. Quackenbos, A.M., 1 vol. "An Elementary Arithmetic," par le même, 1 vol. "First Book in English Grammar," par le même, 1 vol. "Wilson's Larger Speller," 1 vol. "Progressive Lessons in Greek," par Wm. B. Silber, A.M., 1 vol. "A Latin Grammar for schools and Cologos" par Albert Harknes, Ph. L. vol. leges," par Albert Harkness, Ph. D., 1 vol.

#### INSTITUTRICES DEMANDÉES.

On a besoin, dans la municipalité de la Longue-Pointe, comté d'Hochelaga, de deux institutrices, dont l'une capable d'enseigner les deux langues dans une école élémentaire, et l'autre, la musique. Celle qui aura la direction de l'école devra être munie d'un diplôme. On offre de \$200 à \$225 pour le salaire des deux.

S'adresser à ce Bureau.

#### INSTITUTRICES DISPONIBLES.

Une demoiselle, française de naissance, désire se placer comme institutrice dans une famille. Elle peut donner des leçons de français, d'anglais, de musique, etc.

S'adresser à ce Bureau.

#### AVIS.

La 23c Conférence des Instituteurs en rapport avec l'Ecole Normale Jacques-Cartier aura lieu le second vendredi d'octobre prochain, qui sera le 14, à 9 heures du matin. Tous les instituteurs sont spécialement priés d'y assister.

J. O. CASSEGRAIN. Secrétaire.

# JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

MONTRÉAL, (BAS-CANADA,) SEPTEMBRE ET OCTOBRE, 1864.

#### Correspondance du Département de l'Instruction Publique.

Nous devons attirer l'attention de nos lecteurs sur l'avis donné dans nos colonnes officielles à ce sujet. Cet avis a

déjà été publié; mais n'a pas été généralement suivi. Les recommandations qu'il renferme sont toutes dans l'intérêt de ceux que cela concerne; et leur négligence à s'y conformer peut occasionner des délais ou des méprises dont ils seront peut-être les premiers à se plaindre.

Cet avis est d'autant plus important que la correspondance du département prend tous les jours une plus grande extension. Le nombre de nouveaux dossiers pour l'année 1863 a été de 3,300; chaque dossier contient en moyenne trois projets de lettres; et beaucoup de nouvelles lettres sont portées aux dossiers des années précédentes. Il a été expédié en 1862 11,738 lettres et documents : il en a été reçu 8.275. En 1863 le chiffre des expéditions s'est élevé à 14,500, et celui des lettres et documents reçus à 8,761.

#### A nos abonnés.

Afin de nous éviter la perte de temps et la dépense qui résultent de l'envoi de mémoires à chacun de nos abonnés, nous prions tous ceux qui n'ont pas encore payé l'abonnement de l'année courante de vouloir bien en transmettre le montant à M. A. Lusignan, clerc des comptes et des statistiques an département de l'instruction publique.

Le prix d'abonnement est si peu élevé que nos abonnés doivent en justice nous épargner autant que possible les frais de collection. Cette conduite serait toute dans leur intérêt puisque la publication de cette feuille n'est point une spéculation particulière et que tout profit qui serait réalisé, serait immédiatement employé à l'amélioration du journal, à la publication de gravures, de suppléments, etc.

# Vingt-troisième Conférence des Instituteurs de la Cir-conscription de l'Ecole Normale-Laval, tenue le 26 et le 27 Août 1864.

Furent presents: Rév. J. Langevin, principal de l'Ecole Normale-Laval; MM. les Inspecteurs P. M. Bardy, G. Tanguay et F. E. Juneau; MM. N. Thibault, N. Lacasse, C. J. L. Lafrance, Jos. Letourneau, C. Dion, Ed. Carrier, J. Bte. Cloutier, Ls. Lefebvre. F. X. Gilbert, A. Esnouf, Frs. Fortin, C. Gagné, W. Ryan, Et. Gauvin, M. Ahern, C. Bouchard, F. X. Chabot, E. St. Hilaire, C. Lacombe, Geo. Tremblay, Jos. Belletier, P. Bourassa, N. Mercier, Frs. Ferland, Cyn. Labreque, Et. Fecteau, Oct. Gonlet. F. Robitaille, Frs. Page, A Girardin, P. Giroux, Frs. Parent, H. Rousseau, Didier Couture et quelques élèves de l'Ecole Normale.

#### Séance du 26, à 7 heures du soir.

Le procès-verbal de la dernière assemblée fut lu et adopté. MM. C. J. L. Lafrance et J. Létourneau firent chacun une lecture: le premier, sur "La Botanique," le second, sur "Diverses réformes à obtenir pour améliorer le sort des Instituteurs."

A propos de ce sujet il s'éleva une vive discussion, à laquelle prirent part M. le Principal de l'Ecole Normale, MM. les Inspecteurs Tanguay et Juneau et MM. C. J. L. Lafrance et J. Létourneau; après quoi l'assemblée s'ajourna au lendemain matin.

#### Séance du samedi, à 9 heures A. M.

La reddition des comptes de M. le Trésorier A. Girardin, telle

qu'acceptée par le Conseil, fut adoptée par l'Association.

Il appert par cette red lition de comptes que l'Association, quitte de toute dette, a en dépôt, à la Caisse d'Economie de N.-D. de Québec, la somme de \$66.07, en y comprenant une balance qui provient de la Caisse de l'Association des Instituteurs de St. Roch

La résolution suivante, passée le matin au conseil, fut proposée aigus ou graves;

à la conférence et adoptée; savoir : Proposé par M. Jos. Létourneau et secondé par M. C. J. L.

miner les principaux amendements qui, dans l'intérêt de la classe enseignante, devraient être faits à la loi d'éducation ;

Que le dit comité fasse rapport par un projet de requête, qui sera soumis comme sujet de discussion à la prochaine conférence, afin d'être ensuite adressé à la Législature à la prochaine session, et que M. le Principal de l'Ecole Normale-Laval et MM. N. Thibault, N. Lacasse et le moteur forment ce comité.

On procéda ensuite à l'élection des officiers, et le résultat fut

comme suit:

Président: M. N. Thibault; Vice-président: M. J. B. Cloutier; Secrétaire: M. Ed. Carrier; Trésorier: M. Et. Gauvin; Membres du Comité de régie: MM. C. Dufresne, N. Lacasse, C. J. L. Lafrance, Jos. Létourneau, L. Lefebvre, C. Dion, F. X. Gilbert, C. Gagné et M. Ryan.

M. Ed. Carrier lut un essai sur "L'électricité." L'association, devant accorder à cette séance trois prix d'écriture pour les meilleurs échantillons qui lui étaient soumis, pria MM. les Inspecteurs P. M. Bardy, G. Tanguay et F. X. Juneau de décider à qui ils devaient être accordés, et ces messieurs se piononcèrent ainsi:

ler. Prix: M. André Miller; 2d. M. John Newton; 3e. MM. Ls. Dion et F. X. Dion.

Ces quatre élèves ont fréquenté l'école modèle de l'Ecole Normale-Laval depuis plus d'une année, a l'exception de M. Ls. Dion, qui n'y assistait que depuis cinq mois; auparavant il était élève de l'Académie St. Jean Baptiste, dirigée par M. C. J. L. Lafrance.

Conformément à cette décision, il fut unanimement résolu d'accorder pour prix 4 volumes, dont deux de la valeur de \$1.00 à MM. A. Miller et à J. Newton, et deux autres de \$0.50 à MM.

Ls. Dion et à F. F. Côté.

Il fut ensuite résolu, à la demande du Conseil, que tous les élèves des Instituteurs membres de cette Association continueront à avoir le droit de concourir en calligraphie, pourvu qu'ils se conforment aux conditions suivantes:

10. Donner avis au moins un mois d'avance du désir de con-

courir en calligraphie;

20. Copier d'une main courante le texte qui sera transmis, quelques jours avant l'assemblée subséquente par le Secrétaire de cette Association, et ne se servir pour cet effet que du papier timbré qui accompagnera le texte.

30. Mettre son nom au bas du papier (à droite), plier cette partie

de la feuille et la cacheter.

Il fut aussi résolu de n'admettre à ce concours que trois élèves au plus par chaque école.

Le sujet suivant, proposé à la dernière assemblée, fut soumis à la discussion: "Conditions nécessaires pour bien lire à haute

MM. les Inspecteurs Bardy, Tanguay et Juneau prirent part à la discussion, et M. le Principal J. Langevin entra dans quelques détails sur les qualités naturelles ou acquises qu'exige cet art.

L'assemblée concourut dans la plupart des idées émises sur ce sujet, et approuva le résumé suivant, préparé par M. N. Lacasse:

Pour bien lire à haute voix, il faut connaître les règles de l'Accent grammatical, de la Quantité, de l'Accent oratoire et de la Ponctuation.

L'Accent grammatical se rapporte au son: par lui les syllabes sont graves ou aigües.

La Quantité se rapporte au temps, et sert à distinguer les syllabes longues des syllabes brèves.

L'Accent oratoire consiste à appuyer, en lisant, sur les mots qui semblent plus propres à mieux faire comprendre la pensée ou à mieux rendre le sentiment; c'est celui qui varie les tons à l'infini, alors qu'on exprime le pathétique, l'ironie, l'admiration, la colère ou toute autre passion.

La Ponctuation est l'art d'indiquer par certains signes les différentes pauses que l'on doit faire en lisant. Sans la connaissance parfaite de la valeur de ces signes, on ferait de faux tous, des

pauses ridicules, et on anrait parfois de la peine à reprendre sa respiration.

Pour observer convenablement l'Accent grammatical, la Quantité, l'Accent oratoire et la Ponctuation et par conséquent pour bien lire à haute voix, il faut bien comprendre et goûter ce qu'on lit; et, pour cela, il faut:

10 Bien choisir ses lectures par rapport à soi, aux auditeurs, aux

circonstances;

20 Prendre une voix moyenne, pour varier à volonté par des sons

30 Lire lentement, prononcer distinctement toutes les syllabes; Proposé par M. Jos. Létourneau et secondé par M. C. J. L. bien unir les mots entre eux par des liaisons harmonieuses, suiafrance:

Qu'un comité de trois membres soit nommé dans le but d'exasyllabes, faire sentir les points d'interrogation et d'exclamation;

40 Eviter la monotonie, en ne finissant pas toutes les phrases sur le même ton, et pour cela imiter à peu près celui de la conver-

50 Peindre les caractères des personnages et les différents sentiments qu'ils expriment, par des modifications dans la voix, en la faisant tantôt donce ou forte, tantôt dure ou timide, etc.;

60 Lire avec goût, avec intérêt, avec énergie, de manière qu'il y ait quelque rapport de la physionomie avec ce qu'on lit, si l'on veut faire comprendre et goûter sa lecture.

Nonobstant tontes ces conditions, on ne saurait être parfait lec-

teur sans les qualités naturelles suivantes:

10 La beauté et la flexibilité de la voix, qui doit être sonore et pleine, harmonieuse, et se plier à tous les tons; 20 La bonté de la vue et son agilité;

30 La rectitude de la prononciation, qui consiste à bien prononcer chaque syllabe, à articuler distinctement, sans qu'aucune syllabe

soit attenuée ou sourde.

Enfin pour acquérir une lecture parfaite, il faut de la réflexion, de l'intelligence, de l'habitude et du sentiment. Jeune, on s'applique à la lecture pour prendre un bon accent, une bonne prononciation; instruit et plus vieux, possédant les qualités naturelles et les qualités acquises, on trouve soi-même la manière de bien lire à haute voix.

M. C. Lacombe, secondé par M. C. Labrèque, proposa et il fut Résolu. - Que des remercîments soient votés aux officiers sortant

de charge.

M. Napoléon Lacasse, secondé par M. J. B. Cloutier, proposa et

Résolu - Que MM. les Commissaires des différentes Municipalités scolaires de la Circonscription-Laval soient informés que l'Association des Instituteurs de la dite Circonscription désirent que toutes les personnes engagées dans l'enseignement reçoivent le Journal de l'Instruction Publique, tant dans leur intérêt que dans celui de leurs élèves;

Que, conformément à ce desir, MM. les Commissaires d'école soient priés de concurir à cette fin, en ajoutant au salaire de leurs Instituteurs et de leurs Institutrices le prix de l'abonnement au

dit Journal de l'Instruction Publique;

Qu'à la prochaine assemblée de cette Association, les noms des Municipalités qui auront concouru au desir exprime dans cette motion, soient annoncés aux Instituteurs et publiés dans le procèsverbal de la dite assemblée;

Que MM. les Inspecteurs d'école soient priés d'exercer toute leur influence auprès de MM. les Commissaires pour les engager à souscrire eux-mêmes, pour leurs Instituteurs, au Journal de l'Instruction Publique.

Il a été exprimé aussi que le vœu de l'Association est que le Journal de l'Instruction Publique, ainsi payé par MM. les Com-

missaires, reste comme propriété des écoles.

Après la lecture de cette motion, M. l'Inspecteur F. E. Juneau déclara qu'elle exprimait ce qu'il avait déjà recommandé dans son district d'inspection, lors de sa dernière visite, et que cette proposition avait été partout bien accueillie par MM. les Commis-

MM. les Inspecteurs P. M. Bardy et F. E. Juneau, et MM. N. Thibault, C. J. L. Lafrance, J. B. Cloutier, E. St. Hilaire et M. Ahern, promirent de préparer chacun d'eux une lecture ponr la

prochaine conférence.

Le sujet suivant, tel qu'adopté par une motion, sera discuté à la prochaine assemblée :

" Quels sont les principaux amendements qui, dans l'intérêt de la classe enseignante, devraient être faits à la loi d'éducation."

Et l'assemblée s'ajourna au dernier vendredi de Janvier prochain, à 7 heures du soir.

> NORBERT THIBAULT, Président. ED. CARRIER, Secrétaire.

Compte-rendu de la conférence des instituteurs en rapport avec l'Ecole Normale McGill, et inauguration d'une association provinciale des instituteurs protestants du Bas-Canada.

Depuis quelque temps, les associations locales des instituteurs protestants de cette province se sont occupées à former une association provinciale, qui réunît tous les instituteurs protestants du Bas-Canada. C'est afin d'obtenir ce résultat, qu'on a tenu, dans la salle de l'École Normale McGill, à Montréal, une téunion d'instituteurs venus de différentes parties de la province. Cette assemblée avait

lieu au commencement du mois de juin dernier et avait été convoquée au moyen de circulaires expédiées en grand nombre.

A la première séance, tenue dans la soirée du vendredi, on ne s'est occupé que des affaires préliminaires, et le public avait été invité à venir entendre les discours que devaient prononcer plusieurs messieurs très-versés dans tout ce qui concerne l'éducation dans ce pays. Le Di. Dawson, principal du Collège McGill, présida l'assemblée, en l'absence de l'Honorable Surintendant de l'Education. Après que le Rév. M. Ewing eut récité une prière et que les élèves de l'École Normale McGill, sous la direction de M. Fowler, eurent chanté quelques morceaux, M. Dawson dit en substance ce qui suit :

"L'ouverture de cette deuxième conférence en rapport avec cette Institution, se fait sous d'heureux auspices. Non-seulement nous avons ici, ce soir, un nombre considérable d'instituteurs et d'amis de l'éducation appartenant à Montréal; mais nous avons des représentants des autres associations établies dans le Bas-Canada; de sorte qu'il nous est permis d'espérer de pouvoir atteindre le but que nous avons en vne: une association provinciale d'instituteurs réunissant toutes les autres associations, mettant chacune d'elles sur un même pied d'égalité, pouvant produire de bien meilleurs résultats en tenant ses réunions à tour de rôle dans les localités les plus importantes du Bas-Canada. Si nous pouvons arriver jusque-là des à présent, cette réunion fera époque dans l'histoire de ce pays, sous le rapport de l'éducation, et mèritera d'attirer l'attention et le respect de ceux qui nous suivront, alors que l'éducation aura atteint, espérons-nous, le niveau qu'elle doit occuper.

Pour réussir dans l'établissement d'une association provinciale, nous devons faire taire nos idées personnelles et nous considérer, chacun, comme faisant partie d'un grand corps, dont tous les membres travaillent d'accord, visent tous au même but : l'éducation, qui est l'œuvre la plus belle à laquelle on puisse s'associer. Laissons derrière nous tous nos petits intérêts personnels, toute défiance jalouse, tous nos griefs, comme autant de compagnons indignes de marcher avec nous; considérons-nous comme des missionnaires appelés à répandre l'éducation, destinés à un travail dur, et tout cela afin de promouvoir cette belle et grande œuvre de l'instruction publique. Rappelons-nous aussi que notre devoir n'est pas tant de combattre les obstacles qui entravent la marche de l'éducation, quelque grands qu'ils soient, que de préparer la voie à un meilleur avenir, en s'appliquant, dès a présent, à écarter les maux qui pourront surgir plus tard. Notre mission est humble et obscure, si on la compare à celle du guerrier ou à celle de l'homme d'état; mais notre mission a cela qu'elle agit plus directement et plus efficacement sur les destinées d'un peuple. Montrons-nous donc animés, dans cette occasion, d'un esprit de charité les uns envers les autres; montrons un esprit d'humanité qui puisse attirer sur nous les bénédictions du Ciel; faisons généreusement le sacrifice de nos propres idées en faveur de la noble cause à laquelle nous allons travailler; ne nous laissons pas décourager par les nombreuses difficultés qui, au premier abord, semblent obstruer la voie; mais, nous élévant plus haut, marchons sans crainte à la réalisation du grand et noble

objet que nous avons en vue."
M. Laing, directenr de l'académie de Waterloo, et président de l'Association des instituteurs de Bedford, fit ensuite une lecture sur quelques-unes des défectuosités de notre système d'éducation. Il s'appliqua surtout à faire comprendre qu'il est important que l'instituteur soit recommandable encore plus sons le rapport des mœurs que sous celui de la capacité littéraire, et il fit voir l'imprudence que l'on commet, dans plusieurs localités, en donnant à l'intelli-gence le pas sur l'éducation religieuse et sur la bonne conduite. Il parla aussi de l'utilité des cartes géographiques, tableaux, gravures, etc., comme servant à mieux graver dans la mémoire ce que l'on enseigne ; il fit allusion à l'erreur que commettent assez communément les instituteurs en faisant passer leurs élèves dans une classe supérieure, sans qu'ils aient bien approfondi les matières enseignées dans la classe qu'ils viennent de quitter; il démontra aussi la folie qu'il y aurait de vouloir conduire une école avec un système préconçu de punitions et qu'on voudrait observer sans égard aux circonstances qui doivent le modifier dans plusieurs occasions. Ue tel système, dit-il, devra plus tard être rejeté en partie on en entier, et cette mesure, devenue nècessaire, tendra à humilier le

maître et diminuera le respect dû à l'autorité.

M. Laing parla aussi de l'indifférence des parents; de leur parcimonie, lorsqu'il s'agit de donner à leurs enfants les objets nécessaires, ou de payer le salaire de l'instituteur; le plus souvent, ces parents, incapables d'apprécier les bienfaits de l'éducation, ou ne voulant pas les reconnaître, n'envoient leurs enfants à l'école que pour se débarrasser d'eux, sans s'occuper du soin de les surveiller, de suivre de près leurs progrès.

Après quelques remarques sur le besoin qu'ont les instituteurs

de faire de fortes études, de se perfectionner de plus en plus, M. Laing termina en disant que la vertu seule peut procurer de bons et solides résultats, quoique l'on puisse obtenir des progrès matériels à l'aide d'une intelligence bien cultivée. "Ce n'est pas, dit-il, la législature qui promulgue des lois, ni l'exécutif qui les fait observer, qui ont le contrôle des destinces d'un pays. C'est une puissance d'un ordre supérieur, c'est celle qui forme les hommes d'état; c'est la puissance que possède l'instituteur de la jounesse. Si nous voulons sincèrement que, plus tard, notre pays acquerre l'importance et le degré de perfection que nous ne cessons de désirer pour lui, faisons en sorte que l'éducation de la jeunesse soit confiée entre des mains sages et pures. Les enfants d'aujourd'hai formeront la génération qui nous suivra, et à nous la responsabilité de ses actes. Que le soin de son éducation soit donc en proportion de l'amour que nous avons pour notre pays, en proportion du désir que nous avons de le voir prospérer; élevons done nos enfants dans la erainte de Dieu; formous-les physiquement, intelleetue!lement et moralement de manière à ce qu'ils fassent honneur à ceux qui les auront précèdés ainsi qu'au pays qui les a vus naître."

M. Hubbard, Inspecteur d'école, fut ensuite appelé à prendre la parole, en l'absence du Dr. Nicolls, président de l'Association du district de St. François. M. Hubbard reconnut la justesse des remarques de M. Laing, au sujet de l'apathie de plusieurs parents; mais il fut d'avis qu'il varait mieux pour l'instituteur, ainsi que l'avait suggéré le président, s'attacher lortement à son devoir, sans trop s'occuper des torts des autres. Il signala aussi comme un obs-tacle sérieux aux progrès de l'éducation le changement fréquent des instituteurs; il fit allusion aux efforts qui avaient été faits pour établir et maintenir l'Association des instituteurs du district de St. François, et se prononça en faveur de l'établissement d'une assoeiation provinciale, laquelle, suivant lui, était appelée à produire

le plus grand bien. M. le Professeur Robins, ayant été appelé par le président à prendre la parole, souhaita au nom de l'Association de Montréal, la bienvenue aux étiangers présents; puis, il fit voir toutes les dif-ficultés qu'il y aurait à surmonter pour inener leur projet à bonne fin, et il termina en disant qu'il ne pouvait douter de son succès,

vu la constance et l'énergie qu'on avait déployées. La soirée se termina par l'exécution de quelques morceaux de musique, sous la direction de M. Fowler et par la récitation d'une charmante poésie intitulée: "La prière du pêcheur," empruntée à l'ouvrage récemment publié de J. Ingelow. M. Andrew, chargé de la récitation de cette prière, s'en est acquitté avec beaucoup d'effet. Le lendemain, M. le Dr. Dawson prit le fauteuil à 9 heures a.m.

Les personnes dont suivent les noms et représentant les diverses

associations d'instituteurs étaient présentes:
Association de Bedford: M. Laing, président, et M. Marsh;
Associations de Huntingdon et de Lachute: M. Bruce.

Associations de Huntington et de Lacinte: M. Bruee.

Association de Montréal: M. le Dr. Dawson, président; MM. les Professeurs Hieks et Howe, M. Gibson et M. le Professeur Robins, vice-présidents; M. Williamson, seerétaire; M. McGregor, trésorier; Mme Simpson, Mme Lay, Mile Leyman, M. le Professeur Darey, M. Andrew, M. Warren, membres du Conseil; le Rév. Dr. Leach, membre honoraire, et plusieurs autres membres. Association de Québec : M. Wilkie.

Association de St. François: le Rév. Dr. Nieolls, président; M. le Principal Graham et M. Hubbard.

M. Bruce lut alors un mémoire sur les bienfaits que doivent produire les associations d'instituteurs; ce qu'il développa d'une ma-nière lucide et très-détaillée. Il fit voir l'établissement de sem-blables associations en Europe, et dit que la formation d'une semblable institution dans cette prevince ne pourrait manquer de produire les bons résultats qu'elle a eus là-bas et qu'elle ferait époque dans les annales de l'instruction publique du Bas-Canada.

On passa ensuite à la discussion de la constitution de l'association projetée, et le programme rédigé à cet effet fut finalement

adopté après avoir subi quelques légers changements.

D'après ce programme, l'Association Provinciale se composera des membres de toutes les associations locales protestantes du Bas-Canada, et les instituteurs qui ne font pas partie des associations locales pourront en devenir membres aux conditions ci-après mentionnées; le Surintendant de l'Education, les membres du Conseil de l'Instruction Publique, les Inspecteurs d'école et les membres des Bureaux d'Examinateurs du Bas-Canada seront, ex officio, membres honoraires; une assemblée aura lieu, chaque année, à l'endroit et à l'époque qui auront été choisis lors de la dernière assemblée; un président, un secrétaire et un trésorier seront nommés à l'assemblée annuelle, les présidents des associations locales devant être, ex officio, vice-présidents de l'Association Provinciale; le Conseil de l'Association locale de Montréal, avec le président et le secrétaire de chacune des autres associations for- des syndics, et 9 écoles indépendantes; 8451 élèves fréquentent

meront le Comité central de l'Association Provinciale. On convint d'autres arrangements relatifs aux assemblées.

La séance ayant été levée pendant l'espace d'un quart d'heure, l'anditoire s'occupa, durant ces quelques minutes, les uns à exaner les livres d'école, cartes, instruments de physique exposés par MM. Miller, Campbell et Hearn, et les autres à voir faire l'exercice militaire aux élèves de l'école modèle.

On procéda ensuite à l'élection des officiers de l'Association

Provinciale, comme suit:

Président: le Rév. Dr. Nicolls, de l'Université de Lennoxville; secrétaire: M. le Professeur Robins, B. A., de l'Ecole Normale McGill; trésorier: James McGregor, Ecr., B. A., attaché à la même

La première assemblée de l'Association aura lieu dans la première semaine de juin, 1865, dans les limites du district de St. François, à tel endroit qui sera choisi, d'ici à eette date, par l'Association de ce district : le Comité de l'Association Provinciale a reçu instruction de préparer des projets de règlements qui devront être sonmis à la prochaine assemblée annuelle.

A la demande du président, M. le Principal Graham fit une lee-

ture sur la manière de diriger une école avec succès,
Après la lecture de M. Graham, une diseus ion intéressante et embrassant divers sujets, s'éleva, et les messieurs suivants y prirent part : M. Marsh, de l'académie de Granby, M. Laing, de l'académie de Granby, de l'académie de Granby, de l'académie de Granby, de l'académie de l'académie de Granby, de l'académie de l'a servant pour eela d'une classe d'élèves du lyeée attaché à l'Université McGill, faisant en même temps ressortir les difficultés qui se rencontrent dans la prononeiation des lettres de l'alphabet et indiquant la manière de surmonter ees difficultés. On vota des remercîments à M. Darey, puis M. Wilkie, de la part des délégués, exprima à M. Dawson leur reconnaissance de la bonté dont il avait fait preuve à leur égard. On se rendit ensuite au lieu des exerciees militaires pour y voir parader les élèves du lyeée de l'université, puis de là au gymnase.

La journée se termina par une soirée des plus agréables passée eliez Mme Simpson, directrice d'une académie de demoiselles, qui s'acquitta de ses devoirs d'hôtesse avec une urbanité qui a

grandement charmé tous ses hôtes.

# Extraits des rapports de MM, les Inspecteurs d'Ecole, pour les années 1861 et 1862.

Extrait du Rapport de M. l'Inspecteur Hubbard, pour l'anné 1861.

PARTIES DES COMTÉS DE DRUMMOND ET D'ARTHABASKA.

34. Kingsey.-Je regrette beaueoup d'avoir à constater qu'il y a bien peu de zèle, qu'il y a indifférence même pour les écoles dans cette municipalité. Les maisons d'école sont dans un état pitoyable; les écoles ne sont que très-rarement visitées par les eommissaires, et l'on ne se conforme point toujours aux exigences de la loi.

Les écoles en opération font peu de progrès; il y en a deux, ee-

pendant, qui ont produit de bons résultats.

35. Durham No. 1.—Dans cette municipalité, on s'intéresse beaucoup à tout ee qui a rapport à l'éducation, et les affaires sont entrées dans une voie qui me fait augurer aussi bien des écoles de cette localité que de celles d'auc un antre endroit de ce district d'inspection. Îl y a beaucoup à faire aux bâtisses d'école, dont plusieurs sont en mauvais état. Les salaires sont régulièrement payés aux instituteurs.
L'académie est sous la direction d'une institutrice munie d'un

diplôme d'école modèle de l'école normale MeGill. Cette institu-

tion est prospère et rend d'importants services.

36. Durham No. 2.-Il n'y a que 2 écoles dans cette localité: il s'y fait peu de progrès. Une des deux institutrices n'a point de diplôme. Les finances sont dans un meilleur état.

37. Tingwick.—Les 4 écoles de Tingwick n'ont donné que de bien faibles résultats; mais je erois qu'on est sur le point d'engager des instituteurs plus capables. Les comptes sont bien tenus: il est difficile d'opérer la rentrée

des deniers, les contribuables étant généralement pauvres et peu

soueieux de faire instruire leurs enfants.

RÉCAPITULATION GÉNÉRALE.—D'après ce qui précède, il y a 286 arrondissements d'école dans tout ee distriet d'inspection, et 261 écoles en opération et sous contrôle des commissaires, 6 sous celui ces éeoles. Il y a, en outre, 257 maisons d'école appartenant aux commissaires et aux syndics; 4 écoles modèles mixtes; 2 écoles supérieures de filles; 12 académies; 3 collèges; 1 couvent. Nombre d'élèves fréquentant ees diverses institutions d'éducation, 1342, formant, avec le nombre d'élèves des écoles élémentaires, un total de 9793.

Ce district eomprend, en outre, 48 instituteurs et 293 institutrices; ees dernières forment à peu près les cinq sixièmes du nombre total. Parmi les instituteurs, 33 ont des diplômes, et, parmi les institutrices, 222. Tous sont généralement engagés au mois, et leur salaire varie, pour les maîtres, de \$8 à \$20 par mois, et, pour les institutriees, de \$5 à \$12, la pension comprise.

Il y a 7 bibliothèques publiques renfermant 2881 volumes.

Plusieurs fois, durant cette année, j'ai pu vous transmettre les noms d'institutrices désirant s'abonner aux journaux publiés par le département. Je eonsidère que eette publication, outre les renseignements utiles et amusants qu'elle renferme, ne peut que rendre plus facile la tâche de celui qui est chargé d'enseigner. C'est pourquoi je ferai tout en mon pouvoir pour la propager.

# Extraits des Rapports de 1862.

Il y a généralement progrès dans le distriet d'inspection de M. Hubbard; quoiqu'il reste encore beaucoup à faire. Quelques-unes des anciennes municipalités ont fait pieuve d'un plus grand zèle que par le passé; de nouvelles municipalités sont en opération, et d'autres sont sur le point de le devenir. La pauvreté, dans plu-

sieurs localités, contribue beaucoup à ralentir les progrès. Ce district renferme à présent 38 municipalités; 304 arrondissements; 270 maisons d'école; 271 écoles sous la régie des commissaires, et 6 sous eelle des syndics; 11 indépendantes; total; 288 écoles élémentaires, fréquentées par 8946 élèves. Le nombre d'institutions de tout genre est de 309, et le nombre total d'elèves

est de 10360.

En comparant ees chiffres avec ceux de l'année précédente, on

trouve une augmentation de 17 écoles et de 500 élèves.

Le nombre des instituteurs est de 64, et celui des institutrices est de 335. Le nombre des instituteurs a augmenté depuis l'année dernière.

Le chissre des traitements des instituteurs et des institutriees a

peu varié.

M. Hubbard, après avoir constaté qu'il est difficile en plusieurs endroits de prélèver régulièrement le taux mensuel, eite comme un des plus grands obstacles au fonctionnement de la loi d'éducation, l'engagement des instituteurs au rabais et la mauvaise coutume qu'on a de les changer trop souvent.

M. Hubbard fait observer que plusieurs instituteurs et institutrices de son district se sont abonnés, durant cette année, au jour-naux publiés par ee département, et "je ferai tous mes efforts pour en augmenter la circulation, dit-il, tant je suis persuadé de 151mpor ance de ces publications et du bien qu'elles produisent."

> Extraits des Rapports de M. l'Inspecteur Leroux. COMTÉS DE BAGOT, ROUVILLE ET ST. HYACINTHE.

# Premier Rapport.

Dans mon dernier rapport, j'ai eu la satisfaction de vous dire que, sauf quelques rares exceptions, toutes les écoles de mon district étaient en voie de progrès; que beaucoup avaient atteint et même dépassé la somme des connaissances que les contribuables sont en droit d'exiger d'un instituteur ou d'une institutrice d'école élémentaire. Quand ces derniers ont, en effet, enseigné à leurs élèves à bien lire et à bien écrire, les éléments de la grammaire, le ealcul jusqu'à la règle d intérêt eomposé inclusivement, les éléments de la géographie, un peu d'histoire sainte et du Canada, etc., etc., je ne crois pas que l'on soit en droit d'exiger davantage, et je puis dire avec bonheur que maintenant, un grand nombre des élèves des écoles de ce district ont dépassé cette somme de connaissances.

Les instructions que j'ai données, l'an dernier, aux instituteurs et institutrices de toutes les paroisses de mon district, ont produit un excellent résultat, là où elles ont été bien et régulièrement suivies, et ont contribué pour beauconp à l'heureux changement que je viens de constater. Mais je regrette d'avoir à signaler que, dans certaines localités, quelques contribuables, ennemis de l'éducation, ou incapables de mieux comprendre leurs intérêts, ont contraint leurs institutrices à faire tout le contraire de ce que j'avais prescrit.

Le matériel nécessaire, dans une école, pour faciliter les progrès des élèves, est aujourd'hui presque complet partout, et là où il manque eneore quelque chose, c'est dû à certains obstacles que

l'on n'a pu surmonter, mais qui, je l'espère, disparaîtront l'an prochain.

Maintenant, monsieur, je crois devoir vous faire connaître quels sont eneore les obstacles qui, dans quelques parties de ee distriet, paralysent les progrès de l'éducation, et même les efforts des personnes bien disposées à en promouvoir les intérêts.

La première cause est la modieité des salaires des instituteurs et institutrices. J'ai réussi, à force d'instances auprès des commissaires de quelques localités, à faire augmenter les salaires des instituteurs qui durant l'année venant de s'écouler, avaient obtenu le

plus de succes.

La deuxième cause est le défaut d'un règlement que tous, instituteurs et institutrices, seraient strictement tenus de suivre. La nécessité d'un règlement, obligatoire pour les institutrices surtout, est d'autant plus indispensable que la trop grande latitude que leur accorde certains commissaires d'école devient très-préjudiciable à leurs élèves.

La troisième cause est le droit que s'arrogent quelques eommis-saires illettrés de prescrire ce que les institutrices doivent enseigner

à leurs élèves.

La quatrième eause est l'appui que prêtent certains parents à leurs enfants, afin de les engager à s'opposer aux justes volontes de leurs maîtres et de leurs institutrices. J'ai eu à m'élever fortement et publiquement, dans certaines paroisses, contre des abus de ce genre.

La cinquième cause est le défaut d'ssiduité à l'école. Il est des

paroisses où ce mal semble être contagieux.

La sixième cause qui retarde beaucoup les progrès de l'éducation, ce sont les changements d'instituteurs, ce qui, dans certaines localités, arrive tous les ans, et très-souvent, sans motifs réels, uniquement parce que deux ou trois contribuables ne sont pas satisfaits.

Il est bien d'autres causes que je pourrais signaler, mais dont il serait trop long de faire l'énumération. Je me borne à celles que je viens de mentionner, et qui sont, je erois, les plus nuisibles et contre lesquelles il est important de lutter avec vigueur.

Permettez maintenant que je vous dise un mot de ehacune des paroisses de mon district en partieulier.

- 1. Ste Marie de Monnoir possède un collége industriel et classique, une académie de filles, 9 écoles élémentaires et une école dissidente protestante, établie l'automne dernier. Tous ces collége, académie et écoles sont fréquentés par 782 élèves. Il y a peu d'assiduité de la part des élèves dans les écoles des rangs.
- 2. St. Mathias a 4 écoles sous contrôle: l'école du village Richelieu a été fermée, vu les trop grands sacrifices qu'étaient obligées de s'imposer les quelques personnes qui la soutenaient. Les 4 écoles sous contrôle sont fréquentées par 271 élèves, presque tous très-assidus.
- 3. St. Hilaire a 1 aeadémie de filles, 1 école modèle et 4 écoles élémentaires, fréquentées assidûment par 291 élèves. Je dois faire une mention toute particulière de l'école du Brûlé de St. Hilaire. Cette école, dirigée par Mlle. Julie Dubois, a fait des progrès audelà de toute attente. On y a vu de jeunes enfants de 10 et de 11 ans répondre avec une facilité étonnante sur les parties les plus difficiles de la grammaire et de l'arithmétique.
- 4. St. Jean-Baptiste a 5 écoles élémentaires que fréquentent irrégulièrement 308 élèves.
- 5. St. Césaire a 2 académies, l'une de garçons et l'antre de filles, 14 écoles élémentaires sous contrôle et une école dissidente. Toutes ces académies et ces écoles sont fréquentées par 345 élèves, la plupart assez assidûment. J'excepte, cependant, les écoles du haut et du bas de la rivière, côté nord et côté sud, où les instituteurs éprouvent beaucoup de difficultés, vu l'apathie d'une partie des contribuables de ces arrondissements.

6. St. Paul d'Abbotsford a 5 écoles catholiques sons contrôle et 2 écoles dissidentes, très-régulièrement fréquentées par 253 élèves. Le zèle des contribuables de cette paroisse, l'une des plus pauvres de ce district, est digne des plus grands éloges.

Privés de pouvoir envoyer leurs enfants aux écoles des autres arrondissements de la paroisse à cause de la trop grande distance à parcourir, les contribuables de l'arrondissement du village n'ont pas reculé devant les sacrifices qu'il leur a fallu faire pour bâtir une maison d'école très-convenable et la pourvoir du matériel nécessaire. Le français et l'anglais sont enseignés avec soin et succès dans cette école par Mlle. Honorine McGuire.

7. Ange-Gardien a maintenant 8 écoles élémentaires sous contrôle. Elles sont assidûment fréquentées par 318 élèves. De même

- que St. Paul, cette jeune paroisse est bien digne d'éloge, vn les généreux sacrifices que se sont imposés ses contribuables pour ériger 5 maisons d'école depuis 2 ans seulement.
- 8. St. Hugues a 1 académie de filles et 7 écoles élémentaires, fréquentées irrégulièrement par 403 élèves.
- 9. St. Simon a quatre écoles élémenteires, fréquentées par 269 élèves, dont l'assiduité est moyenne.
- 10. Ste. Rosalie a 5 écoles élémentaires, fréquentées par 319 élèves. L'assiduité des écoles du 2me et du 3me rang est vraiment modèle, tandis que les enfants du 4me et surtout du 5me rang vont à leur école très-irrégulièrement, tellement qu'il serait préférable de la fermer.
- 11. St. Pie a 11 écoles élémentaires catholiques; l'école dissidente a cessé d'exister. Les 11 écoles de cette paroisse sont fréquentées par 776 élèves dont l'assiduité est moyenne.
- 12. St. Dominique à 6 écoles fréquentées avec assez d'assiduité par 495 élèves. La plupart de ces écoles sont sans progrès marquants, vu l'opposition directe que fait à toutes les bonnes mesures un des commissaires.
- 13. St. Liboire.— Il n'y a pas encore de corporation d'établie dans cette jeune paroisse qui n'a que trois ans d'existence. Il y a néanmoins 1 école en opération; elle est fréquentée par 28 élèves. Je suis heureux de pouvoir vous dire qu'il n'y a pas une seule personne dans cette localité, toute pauvre qu'elle soit, qui ne désire voir les écoles s'établir. Cette paroisse contient déjà 178 chefs de famille, et je puis dire en toute sûreté que 3 écoles placées aux centres des rangs les plus habités seraient fréquentées chacune par 40 enfants.
- 14. St. Ephrem d'Upton a 4 écoles, 3 sous contrôle et 1 école anglaise dissidente. Elles sont fréquentées très-régulièrement par 213 élèves.
- 15. St. Hélène a 4 arrondissements, mais 2 écoles seulement y sont en opération sous contrôle, la pauvreté des habitants ne leur permettant pas d'en soutenir davantage. Il y a aussi une école indépendante catholique. Toutes ces écoles sont fréquentées par 191 élèves.
- 16. St. Hyacinthe (ville) a 1 collége, 1 académie de filles, une école modèle, 6 écoles élémentaires et 3 écoles indépendantes. Toutes ces institutions sont fréquentées par 1077 élèves dont l'assiduité est satisfaisante, à l'exception des écoles du bas de la rivière dont les élèves sont peu assidus.
- 17. Notre-Dame de St. Hyacinthe a 10 écoles fréquentées par 545 élèves. La plupart de ces écoles sont encore dépourvues d'une partie du matériel nécessaire pour faciliter les progrès des élèves, qui, cette année, sont généralement plus assidus que par le passé. Ces écoles ont, jusqu'ici, fait peu de progrès.
- 18. La Présentation a six écoles, fiéquentées par 336 élèves dont l'assiduité est moyenne. Les commissaires manquent d'activité et de bonne volonté.
- 19. St. Damase a 10 écoles élémentaires fréquentées par 464 élèves ; 6 de ces écoles sont très-bien fréquentées et bien encouragées par les parents ; les 4 autres le sont très-peu.
- 20. St. Charles a une école modèle et 3 écoles élémentaires fréquentées par 255 élèves. Les écoles du village sont très-bien fréquentées; mais celles du 3me et du 4me rangs le sont irrégulièrement.
- 21. St. Denis a 1 académie de filles et 9 écoles élèmentaires. Il y a bien peu d'assiduité de la part des élèves des écoles des concessions; les écoles du village sont fréquentées très-régulièrement.
- 22. St. Jude a 6 écoles en opération. Elles sont fréquentées par 318 élèves dont la plupart sont peu assidus.
- 23. St. Barnabé a 5 écoles en opération sous contrôle et une école indépendante. Elles sont fréquentées par 320 élèves, qui, en général, sont plus assidus que l'année dernière.

#### Second Rapport.

J'ai l'honneur de vous transmettre mon rapport pour les derniers six mois de 1861.

Le but principal que je me proposais en faisant cette visite, c'était de m'enquérir et de m'assurer des causes qui, outre celles

que j'ai indiquées dans mon dernier rapport, retardent encore les progrès de l'éducation dans ce district.

Ayant eu sujet de soupçonner, lors de mes dernières visites, que le défaut de progrès, dans un grand nombre d'écoles, provenait de l'incapacité et de l'inexpérience des instituteurs qui les dirigeaient, j'ai pu m'assurer, à cette dernière visite, que mes doutes n'étaient que trop bien fondés. Afin d'agir avec connaissance de cause, j'ai réuni au centre de chaque paroisse les instituteurs et les institutrices de tous les arrondissements, et leur ai fait subir un examen sur la pédagogie pratique et théorique. Je remarque, en passant, que ces séances, données par l'inspecteur, produiraient les meilleurs résultats s'ıl était possible qu'elles fussent répétées deux ou trois fois par année.

D'après ces examens, voici ce qu'il m'a été facile de constater. Sur 31 instituteurs enseignant dans ce district, 10 ont plus que les connaissances suffisantes pour diriger des écoles modèles; 12 sont capables d'enseigner avec avantage dans les écoles élémentaires, et 9 ont à peine l'instruction requise.

Sur 108 institutrices laïques, 40 sont bien instruites; 38 ont à peu prés les connaissances suffisantes pour tenir une école élémentaire; 30 sont trop peu instruites pour remplir leurs devoirs convenablement. Toutes, néanmoins, sont munies de diplôme, à l'exception d'une.

M. Leroux fait ensuite mention du règlement qu'il a donné à tous les instituteurs et les institutrices de son district, afin d'obtenir par là l'uniformité d'enseignement, plus d'ordre dans les classes et économie de temps.

Enfin, dit-il, afin de faciliter à tous leur tâche, j'ai insisté fortement sur la nécessité qu'il y a pour eux de s'abonner aux journaux publiés par le département et j'ai rénssi auprès d'un grand nombre.

Toutes ces obligations n'ont pas été imposées sans causer quelques murmures, sans faire des mécontents. Plusieurs ont dit que j'exigeais trop, eu égard au faible salaire qu'ils recevaient. J'ai dû faire remarquer à ceux-ci que ces mesures étaient probablement le moyen par lequel on parviendrait à améliorer le sort de l'instituteur; qu'en se mettant en état de remplir dignement ses dévoirs, il acquerrait par là même la confiance et l'estime des contribuables, qui en voyant les services réels rendus par lui à leurs enfants, se prêteraient volontiers à une augmentation de salaire, et nul doute qu'ils s'imposeraient même des sacrifices pour cet objet.

(Ces réformes ont dû susciter à M. Leroux des adversaires; il y fait allusion dans son apport, et se console par l'application de la maxime: "Fais ton devoir et advienne que pourra.")

# Extraits des rapports de 1862.

Le district d'inspection de M. Leroux, formé des comtés de Bagot, de Rouville et de St. Hyacinthe, renferme aujourd'hui 159 écoles élémentaires et plusieurs maisons d'éducation supérieure. Le nombre d'élèves, pour les écoles élémentaires, est de 9443.

Dans un rapport subséquent,, M. Leroux constate qu'il n'y a plus, dans son district, que 15 écoles dont les progrès ne l'ont pas satisfait; dans le rapport précédent, ce nombre était de 31.

Les affaires monétaires étaient, en général, dans un état satisfaisant.

"Après avoir pris connaissance, dit M. Leroux, de l'état des finances dans chaque municipalité, j'ai donné aux instituteurs et aux institutrices qui m'ont paru en avoir besoin, les instructions nécessaires sur la manière de diriger leurs écoles avec avantage pour leurs élèves. Et, pour exciter leur émulation, j'ai promis des récompences à ceux ou celles qui se distingueraient le plus par leur assiduité, leurs succès et leur bonne conduite. J'ai promis, en outre, une mention honorable à tous ceux ou celles qui se seront appliqués à leur tâche avec zèle, et un congé, lors de ma visite, aux écoles dont la majorité des élèves se seront fait remarquer par leur assiduité et leur bonne conduite".

M. Leroux attend les meilleurs résultats de ces promesses qui sont, en effet, de nature à encourager les instituteurs et leurs éleves.

Extrait du rapport de M. l'Inspecteur Archambeault. comtés de richelieu, verchères et chambly.

Monsieur,—J'ai l'honneur de vous transmettre mon rapport sur l'état de l'éducation dans mon district d'inspection pendant l'année scolaire 1861. Par les tableaux de statistiques, on compte 19 paroisses, divisées en 24 municipalités, qui sont elles-mêmes subdivisées en 95 arrondissements d'école. Tous ces arrondissements, à quelques exceptions près, sont pourvns de maisons d'école; les grands centres, tels que Chambly, Longueil, Boucherville, Varennes, Verchères, Belœil, Sorel, St. Aimé, ont de bons édifices

pour leurs colléges, académies et couvents. La plupart de ces colléges et couvents sont dus au zèle de notre clergé. Celui de St. Aimé, ouvert au mois de septembre 1860, est dû à la munificence du révérend messire Lecours, curé de cette paroisse : c'est un bel édifice en brique, de 80 pieds sur 30, à deux étages, et divisé en plusieurs appartements pour le logement des précepteurs et pour les classes. Le terrain sur lequel cet édifice est érigé a été donné par Aimé Massue, écuyer.

Les mêmes tableaux font vor qu'il y a 94 écoles élémentaires en opération, ayant 4,330 enfants qui les fréquentent; 2 écoles modèles, fréquentées par 75 enfants; 2 écoles dissidentes, ayant 103 élèves; 3 écoles supérieures de filles, avec 190 élèves; 6 colléges industriels ayant 1,085 élèves; 8 couvents enseignant à 1,341

élèves; 8 écoles indépendantes et 245 enfants.

22 instituteurs sont pourvus de diplomes et un est sans diplôme ; les institutrices ayant diplôme sont au nombre de 60, et celles qui n'en ont point au nombre de 5.

On compte 11 bibliothèques et 10,100 volumes ; l'âge moyen des

instituteurs est de 32 ans et celui des institutrices de 21 ans. On compte 7,266 enfants de la religion catholique, 103 de la religion protestante; 3,448 garçons et 3,768 filles d'origine française; 153 d'origine anglaise, dont 85 garçons et 68 filles. Maisons bâties, 77, et une en construction; total, 78:59 pour écoles élémentaires, 10 pour écoles modèles et collèges, 9 pour couvents et écoles supérieures de filles; 59 construites en bois, 9 en brique et 10 en pierre; 61 à un étage, 16 a deux et plusieurs étages; 76 munies de tables et bancs, 46 de tribunes, 76 de planches noires, 81 de cartes de géographie, 10 de globes; 2 de ces établissements ont des appareils et instruments de mathématiques.

Quant aux terrains que possèdent les écoles, ils varient en gran-deur d'un arpent à un demi-arpent : les institutions supérieures de 2 à 4 arpents, celle de St. Aimé possède une terre de 90 arpents.

Je constate avec regret qu'il y a une certaine diminution dans le nombre des élèves frequentant les écoles et autres maisons d'éducation. Cela est dû, du moins en grande partie, au mauvais temps continuel que nous avons eu pendant l'année. En effet, il n'était pas rare de visiter des écoles où il n'y avait guère plus de la moitié des enfants présents, quelquesois même moms. Malgré ces incon-vénients, j'ai été convaincu par les examens que j'ai faits et les renseignements que j'ai pris, que l'enseignement a été donné avec autant de soin que les années précédentes; et que si les progrès n'ont pas été aussi grands qu'à l'ordinaire, il fallait faire la part des circonstances dans lesquelles chacun s'est trouvé pendant l'an-

En somme, j'ai eu lieu d'être satisfait des efforts qui ont été faits pendant l'année par ceux qui se dévouent à l'enseignement. Ce n'esti pas que je veuille dire que tous ont fait ce qu'ils devaient

Je suis très-satisfait de la plupart des instituteurs; ils se sont distingués par leur zèle, leur travail, leur soin et leur bonne conduite. Au risque de me répéter, je dirai que M. Emard, de St. Hubert, est un de ceux dont le zèle et les talents en font un des instituteurs les plus distingués; que M. Talham, malgré son âge et sa santé, persiste à enseigner et qu'il est toujours digne de la plus haute réputation qu'il s'est acquise; M. Allen, instituteur de l'école dissidente de Sorel, est digne à un haut degré de la confiance ct de l'estime dont il est entouré; que MM. Malo, Auger, Bourbon-nier, Côté et autres sont autant d'instituteurs dignes des plus grands éloges.

Plusieurs institutrices méritent aussi une mention honorable, entre autres Miles Geffrard, à Contrecœur; Miles Cormier et Messier, à St. Ours; Mlles Ritchie, LeBlanc et Chagnon, à St. Antoine; Mme Choquet, à Belœil, et Mlle Lafrance, à Varennes. regretter que beaucoup d'institutrices montrent un caractère frivole et aient une mise beaucoup trop recherchée et coûteuse pour leur

Quant aux maisons d'éducation tenues par des Frères et des Sœurs, elles sont encore dignes des éloges que je leur ai accordés

dans mes rapports précédents.

Il y a bien eu quelques difficultés entre les commissaires et les Frères à Sorel et à Varennes, mais les choses ont fini par s'arranger à l'amiable. J'ai le plaisir et la consolation d'ajouter que les dispositions des contribuables sont bonnes ; mais je regrette de le dire, généralement, les cotisations sont mal payées; il y a beaucoup trop d'arrérages dans toutes les municipalités.

Je me propose d'adresser une circulaire pour menacer les muni-cipalités en défaut sous ce rapport. Et si, après cela, il n'y a pas d'amélioration, il faudra certainement prendre en quelques endroits des moyeus rigoureux pour obtenir une entrée prompte des deniers

dus par les contribuables.

Dans beaucoup d'écoles, je n'ai point fait la distribution des ré-

compenses ordinaires, vu le manque d'assiduité de la part des

Je dois constater qu'il a été très-difficile de voyager durant l'année qui vient de s'écouler, par suite des mauvais temps et des mauvais chemins que nous avons eus; aussi, ces inconvenients ont été cause de beaucoup d'irrégularités durant mes deux dernières

# Extraits des rapports de l'année 1862.

D'après les tableaux statistiques qui accompagnent ces rapports, il y a eu une augmentation sur l'année précédente dans le nombre des élèves fréquentant les écoles en 1862. Cette augmentation ne porte pas sur les progrès des élèves, qui sont aussi satisfaisants qu'en aucune autre année. Cette diminution dans le nombre des élèves s'est principa'ement fait sentir dans les maisons d'éducation supérieure, surtout dans celles qui sont dirigées par des hommes, et cela est dû à l'état de gène qui règne actuellement dans nos campagnes; car c'est dans les colléges, ctc., que se trouvent les enfants pour lesquels les parents ont à faire les plus grands sacti-fices de temps et d'argent. Voici ce que dit M. Archambeault au sujet des récompenses que le Département envoie à MM. les Inspecteurs et que ceux-ci ont à distribuer lors de leurs visites.

"J'ai suivi les instructions que vous m'avez données au sujet de la distribution des récompenses. Je puis dire que ces prix, dont tout le monde ne reconnaît pas l'utilité, ont produit un très-bon effet, en créant de l'émulation parmi les élèves, ce dont j'ai pu me

convaincre d'une manière certaine."

M. Archambeau't fait obseryer que, durant cette année, les plaintes pour négligence de frayer les salaires des instituteurs ou des institutrices, ont été plus nombreuses que par le passé: en même temps, les commissaires et les syndics se plaignent beaucoup de la difficulté qu'ils éprouvent à faire payer par les contri-buables les deniers dus. Cela doit être attribué non pas à la mauvaise volonté, mais bien à l'état de gêne indiqué plus haut.

# Extrait du rapport de M. l'Inspecteur Parmelee.

COMTÉS DE MISSISQUOI, BROME ET SHEFFORD.

M. Parmelee n'a pu visiter toutes les écoles de son district, par rapport au mauvais état des chemins.

M. Parmelee constate qu'il y a progrès, en général, sur l'année

précédente, et il est satisfait du zèle et de la bonne volonté qu'on manifeste presque partout.

Voici les remarques qu'il fait sur quelques-unes des municipalités placées sous sa surveillance :

Milton .- Cette municipalité, dont les affaires ont été très-mal administrées, n'a encore qu'une seule école, bien qu'elle soit composée de 6 arrondissements. Les commissaires auraient pu facilement maintenir une école dans chaque arrondissement, avec les sommes considérables qui out été dépensées en procès, occasionnés par leur mauvaise administration. Il a été, néanmoins, payé \$500 en à compte sur la dette formée par ces poursuites, et, comme la balance doit être retirée par le conseil municipal, il y a espoir qu'elle scra acquittée avant longtemps.

Roxton.—Dans cette localité, il existe une manière de transiger les affaires scolaires tout à fait irrégulière. Les commissaires d'école et les syndics de l'académie s'assemblent ensemble, ne tiennent qu'un seul livre de comptes pour les deux corporations, etc., de sorte qu'il est presque impossible de savoir au juste les dépenses de l'une d'elles séparément.

St. Romuald.-Dans cette municipalité, il a été établi une taxe spéciale pour acquitter une dette d'un montant considérable. Les deniers provenant de cette taxe out été mal appropriés par les commissaires, ce dont je vous ai déjà rendu compte dans un rapport précédent.

M. Parmelee fait ensuite mention d'une difficulté survenue entre les commissaires et quelques-uns des dissidents au sujet d'une certaine convention que n'auraient pas tenue les premiers.

Sutton .- Cette municipalité est encore considérablement endettée. On travaille, néanmoins, à acquitter toute dette, et les écoles sont sur un pied assez prospère.

Je n'ai pu faire l'examen des comptes, le nouveau sccrétairetrésorier n'ayant pas eu le temps de les mettre en ordre.

Potton.—Cette localité a fini de payer ses dettes, et, n'était-ce que les écoles n'y sont point tenues ouvertes tout le temps requis nécessaire aussi d'ériger plusieurs autres maisons d'école.

Granby.—M. Paimelee dit qu'il serait mieux de fermer l'école modèle des dissidents de Grauby, vu qu'elle n'est frèquentée que par un très-petit nombre d'èlèves. Les deniers octroyés à cette école seraient beaucoup mieux employés s'ils servaient à soutenir les écoles élémentaires de la municipalité, dont quelques-unes sont bien mieux tenues et font plus de progrès : c'est pourquoi M. Parmelee recommanue de retirer l'allocation qui lui est faite.

Quant aux autres municipalités de mon district, dit M. P., il est inutile d'en faire une revue détaillée, puisqu'elles sont toutes dans un état prospère et qu'elles ne méritent que des éloges. Les écoles modèles et élémentaires sont tenues par des maîtres capables et les affaires pécuniaires bien administrées. Il n'y a exception que pour

l'académie de Brome-Ouest.

Vous verrez, par les tableaux statistiques qui accompagnent ce rapport, qu'il y a encore plusieurs instituteurs sans diplôme; mais ils doivent s'en munir aussitôt qu'il y aura un bureau d'examinateurs d'établi.

Je n'ai plus qu'à ajouter le résumé suivant qui vous fera voir

l'état des affaires scolaires de mon district :

Il y a 13 académies fréquentées par 707 élèves; 2 écoles supérieures de filles, ayant 76 élèves; qu'une école modèle (celle de Granby dont j'ai parlé plus haut) avec 12 élèves seulement; 235 écoles élémentaires fréquentées par 6675 enfants; sur ce nombre d'écoles élémentaires, il y a 24 écoles dissidentes, ayant 747 élèves, et 10 écoles iudépendantes dont 5 ont 64 élèves; le nombre pour les 5 autres ne m'est pas connu. Le nombre total d'élèves est de 7470, dont 4031 garçons et 3439 filles; d'origine anglaise, 5489, et d'origine française, 1981; protestants, 5221, catholiques, 2249. Il y a 1252 élèves lisant et épelant; 2831 lisant couramment et 3387 lisant bien; 4161 apprenant à écrire; 1752 apprennent l'arithmètique simple et 2228 l'arithmètique composée; 120 la tenue des livres; 1497 la géographie; 437 l'orthographe; 472 la grammaire française et 1195 la grammaire anglaise; 1187 l'art épistolaire; 23 le dessin linéaire; 27 la musique instrumentale; 307 l'histoire; 211 l'algèbre; 48 la philosophie naturelle; 54 la géométrie; 22 l'astronomie. Il y a 12 élèves qui étudient le grec; 85 le latin; 57 élèves d'origine anglaise qui étudient le français, et 219 d'origine française qui étudient l'anglais.

Le nombre d'instituteurs pour écoles élémentaires est de 76, dont 15 seulement sont munis de diplôme, et 29 institutrices ayant un

diplôme, sur 154 qui enseignent.

### Extraits des rapports de 1862.

M. Parmelee dit que, dans son district d'inspection, il y a en général des progrès satisfaisants. Il y a exception pour certaines localités où les commissaires ne se montrent pas assez difficiles dans le choix de leurs instituteurs, où les bons instituteurs ne sont pas suffisamment rétribués, où l'on se montre lent à faire rentrer les deniers dus. Il y a une certaine excuse pour ce dernier grief; car la pauvreté des contribuables est si grande dans certaines localités qu'il serait bien pénible d'en venir à des mesures de rigneur en-vers des personnes pleines de bonne volonté, mais tout à fait incapables de s'acquitter dans le temps voulu.

M. Parmelee pense que les associations des instituteurs sont appelés à produire les meilleurs résultats et que ces associations méritent l'appui, non-seulement de toute personne obligée par sa position à faire fonctionner la loi d'éducation, mais encore de tout

ami de l'éducation.

Le district de M. Parmelee renferme à présent 274 institutions d'éducation de tout genre, fréquentées par 8221 élèves, dont 2700 sont d'origine française. Il est à remarquer que le nombre d'élèves d'origine française a augmenté de 719 depuis un an, tandis que le nombre des enfants d'origine anglaise a diminué de 228. Le nombre des élèves catholiques s'est accru de 733, et celui des élèves protestants offre une diminution de 242.

# Revue Bibliographique.

De la Politesse et du Bon Ton, ou Devoir d'une Femme Chrétienne dans le monde, par la Comtesse Drohojowska; 2de édition. Paris, 1860. Du Bon Language et des Locutions Vicieuses à éviter, par le même auteur.—L'art de la Conversation au point de vue Chrétien, par le R. P. Huguet; 2de édition. Paris, 1660.—De ta Charité dans les Conversations, par le même auteur. (1)

#### (Suite.)

Mais s'il y a beaucoup à craindre de toutes les espèces d'affec-

(1) Voir nos livraisons de juin et juillet dernier et les précédentes.

par la loi, je n'aurais aucun sujet de plainte à formuler. Il serait tation, il y a aussi à redouter la trop grande crainte d'être affecté. C'est en grande partie cette crainte qui a tué dans presque tous nos colléges la réforme du langage qu'on y a souvent tentée; mais en vain. On retient une foule de locutions vicieuses, de mots impropres, et surtout une prononciation incorrecte. Aussi quantité de personnes qui pourraient et qui devraient mieux faire, disent c'est de valeur pour c'est fâcheux; icite pour ici; on au lieu de nous, dans les phrases où l'un ne saurait être le substitut de l'autre, oussi pour aussi, et ainsi de suite. Il est certain que l'on ne peut se guérir de ces mauvaises habitudes ni des vices de prononciation, sans un certain effort et que tout effort se trahissant bientôt, on court dans le commencement le risque d'être accusé d'affectation. Ne vaut-il pas mieux courir ce risque pendant quelque temps que de s'exposer à parler incorrectement toute sa vie? Peu à peu l'effort disparaissant et la bonne habitude remplaçant la mauvaise, ce qui paraissait affecté dans le principe, devient naturel.

La prononciation, l'intonation et la correction du langage sont des points importants dans la conversation: sans trop s'en préoc-cuper on ne saurait les négliger impunément. Heureux sont ceux qui peuvent acquérir la perfection dans ce genre uniquement par l'effet de l'exemple et de l'habitude, et c'est en cela surtout que le contact journalier avec les personnes instruites et bien élevées est

d'un avantage inappréciable!

Les convenances du langage, dit le Père Huguet dans son livre "L'Art de la conversation" sont ou matérielles ou morales; les premières sont comme la gymnastique du langage. La prononciation, le geste, le maintien préviennent favorablement ou indisposent tout d'abord. Ils ne sont pas moins que les mots les interprètes

de nos émotions et de nos pensées.

La prononciation que 1'on aime dans la conversation doit être correcte, claire, sans affectation, sans éclat de voix, ni trop lente, ni trop précipitée; en un mot elle doit être en rapport avec l'objet que l'on traite, avec le sentiment que l'on veut exprimer ou exciter. Les sons de la voix répondent comme les cordes d'un instrument à la passion qui les touche et les met en mouvement. n'est pas par de violents efforts qu'on parvient à se faire entendre, mais par une prononciation nette, distincte, soutenue. Les personnes qui sont affligées d'un commencement de surdité entendent par exemple beaucoup plus facilement ceux qui leur parlent d'une voix moyenne, mais nette, lente et bien accentuée, que ceux qui s'efforcent de crier à tue-tête.

"La prononciation sera bonne et agréable si l'on donne à chaque syllabe le son que l'usage lui assigne; si l'on évite de faire entendre les finales qui ne doivent pas se prononcer: si l'on ne fait pas brèves les syllabes longues et longues lcs syllabes brèves; en un mot si l'on s'éloigne de tout accent vicieux, en se confor-

mant à la prononciation de la bonne compagnie."

Or, bien que dans notre pays, il y aît beaucoup de choses à reprocher à la prononciation de la bonne compagnie, il ne faut pas oublier non plus qu'il y a une telle chose, qu'il faut en tenir compte dans son propre intérêt, et ne pas trop froisser les usages reçus. Du reste on pourrait certainement faire pire que de parler comme parlent beaucoup de nos gens instruits. Il y a même quelquesuns de nos compatriotes qui se sont mis à la torture pour copier une prononciation où un accent qui ne valent certainement pas le bon parler canadien.

Il est résulté du mélange des di vers accents normand, picard, saintongeois, et aussi du fait qu'une assez forte proportion des premiers colons venait de la France centrale, une prononciation uni-forme et nullement désagréable et elle a encore été améliorée par l'influence des personnes bien élevées placées à la tête des différentes administrations, sous l'ancien régime. Il ne faut pas oublier que Montréal et Québec, cette dernière ville surtout, ont été le siège de petites cours dont l'influence et les traditions se sont même perpétuées sous le nouveau gouvernement, comme on peut le voir dans le remarquable ouvrage de M. de Gaspé, les

Anciens Canadiens.

Il ne faut donc point s'étonner si tout en y trouvant quelque chose à reprendre, des voyageurs distingués ont jugé assez tavorablement notre langage et notre prononciation; et si quelques-uns même ont été plus loin et les ont trouvés plus rapprochés de ce que l'on entend dans le meilleur monde de Paris que beaucoup de gens ne l'imagineraient. On ne parle pas en effet au Théâtre français ni dans le faubourg St. Germain tout à fait de la même manière que dans le reste de la canitale, et il y a telles choses que l'on aurait bien tort d'imiter dans ce que les anglais appellent avec tant d'engouement "pure Parisian French." On a dû s'en convaincre du reste par l'extrait que nous avons donné plus haut du livre de Mme Drohojowska.

Les deux principaux reproches à faire à notre prononciation et

à notre langage sont d'un côté l'accent et l'intonation un peu à l'anglaise; de l'autre des négligences et des incorrections que l'on pourrait facilement éviter. Pour y remédier il suffirait d'un pou d'attention et de soin. Quant au premier point, l'accent anglais, si l'usage fréquent que quelques-uns de nous sont obligés de faire de l'idiome britannique peut être un obstacle à cette réforme, il faudrait du moins éviter d'exagérer eneore cet accent, ee qui est malheureusement le cas pour quelques jeunes personnes, plus en-

core lorsqu'elles chantent que lorsqu'elles parlent.

Pour ce qui est du ton de la voix, Quintilien, dans un admirable passage de ses écrits, indique ses variations et l'importance qu'elles ont dans les divers états de l'âme. " Dans la joie ditil, la voix est pleine, unie et légère; dans le combat elle est fière et hardie et ramasse pour bien dire toutes ses forces. Veut-on faire des reproches, elle est véhémente. Veut-on prier, supplier, elle est douce et timide. Veut-on conseiller, consoler, promettre, elle est grave et soutenue. Elle est faible dans la crainte, tendre dans la compassion, entrecoupée dans la plainte, libre et coulante dans la narration. Le moyen de donner à la prononciation cette conformité avec les choses, c'est d'être intimement et fortement pénétré de son sujet. En effet la voix est l'interprète fidèle de notre âme et elle prend naturellement toutes les inflexions propres à peindre les objets dont le cœur est rempli."

Une règle bien importante c'est de prendre toujours un ton modéré et modeste. Cette retenue est un des caractères auxquels selon le prophète Isaïe, le Sauveur devait se faire reconnaître : Il ne criera point, il ne contestera point, sa voix ne se fera point en-

tendre dans les places publiques.

"La modestie, dit Saint François de Sales, compose notre façon de parler afin qu'elle soit agréable, ne parlant ni trop haut ni trop bas, ni trop lentement, ni trop brusquement; se tenant dans les termes de sainte médiocrité.

"Accoutumez-vous à parler un peu tont bellement et à aller, je veux dire marcher tout bellement, à faire tout ce que vous ferez doucement et bellement, et vous verrez que dans trois ou quatre aus vous aurez rangé tout à fait cette si subite soudaineté."

" Fidèle à cette loi, ajoute le Père Huguet, n'élevez jamais trop la voix; parler bas attire l'attention; parler peu fixe le souvenir. Les paroles de l'insensé, dit Salomon, sont toujours précipitées, elles sont comme la roue d'un char. Evitez la hauteur compassée, ou la trop grande précipitation dans vos paroles, le ton haut, décisif

et dogmagtique."

" Non-seulement il faut mesurer son ton aux différentes convenances de son caractère, de son état, de sa position, de ses habitudes et de son âge; il faut presque un ton différent avec chaque personne, d'après la diversité de ses rapports avec elle, et ce changement doit être tout naturel. Le tact ou l'instinct qui fait prendre l'unisson de chaque société; de chaque situation, de chaque moment, peut seul indiquer le bon ton. C'est le caméléon qui doit prendre la couleur des lieux qu'il traverse et des objets qu'il approche; et ceux mêmes qui tiennent pour ainsi dire le drapeau de la société doivent toujours se mettre au niveau des choses et modifier leur ton selon les circonstances."

Les défauts naturels dans la voix on dans la prononciation peuvent tous se corriger ou du moins se modifier et se restreindre avec de l'attention et de la persévérance. Sans recourir à l'exemple si célèbre de Démosthènes, il n'est personne qui ne connaisse quelqu'un de ses amis qui ne se soit corrigé du bégaiement, de l'hésitation, du bredouillement on du zezaiement, au moins dans une certaine Le grasseyement depuis qu'il a été mis à la mode dans mesure. la population parisienne, n'est presque plus considéré comme un défaut. Cette manière de prononcer paraît être naturelle aux populations d'un bon nombre de nos paroisses, surtout dans le district de Québec sur la rive sud du St. Laurent; et comme on ne prend plus la peine de la faire disparaître dans nos maisons d'éducation, le nombre des gens instruits qui parlent ainsi augmente cha-que jour. Il est bon cependant d'obscrver que c'est après tout un défaut, et que si l'usage ou le caprice de la mode paraît le favoriser, il ne faudrait pas y mettre d'affectation ni l'imiter lorsqu'il n'est point naturel. Cette mode se passe même à Paris et n'a jamais été en grande faveur dans la meilleure société. Le vice de prononciation opposé à celui-là, et qui consiste à faire rouler les ravec grand fracas est intolérable et ceux qui en sont affligés ne

doivent rien épargner pour s'en défaire. Les gestes donnent de la physionomie au discours; le geste comprend toutes les attitudes et tous les mouvements du corps propres à faire mieux sentir la pensée. " Faire de la pantomine, à chaque mot, dit le Père Huguet, est une chose tout à fait intolérable. Les grands gestes, les gestes multipliés qui ne s'accordent point avec le discours; les signes mystérieux accompagnant l'énoncé de la chose la plus simple; les gestes brusques dans une conversation

amicale, les gestes mignards dans une conversation sérieuse; les mouvements rapides d'une personne assise ou debout, qui semble exécuter une sorte de danse, toutes ces choses sont à la fois des fautes graves contre la raison et le goût."

Les règles du maintien et de toute la conduite dans la conversation ne sauraient être mieux résumées que par ces conseils de Madame de Maintenon aux jeunes personnes de Saint-Cyr:

" Il ne faut aborder personne d'un air triste ni gai, mais avec un sérieux qui est cette bonne contenance dont je vous parle; apres cela, on s'accommode à l'humeur de celle à qui on a affaire.

"Rien ne contribue tant à la bonne contenance que la modestie, qui nous fait défier de nous-mêmes, de nos opinions, de nos goûts, et qui les donne comme nôtres, sans prétendre que les autres

doivent les suivre.

"Il faut se contraindre pour ne pas faire souffrir les autres; il faut se taire quand on voudrait parler; il faut parler quand on voudrait se taire; il faut s'aecommoder aux goûts des autres, et en un mot, tout ce qu'on vous a dit des égards, de la politesse, du savoir-vivre, de l'oecupation des autres, tout cela en bon français est de savoir se contraindre.

"Il y a à prendre un milieu entre une trop grande timidité et une trop grande hardiesse; il fant que les jeunes personnes soient timides, mais sans en être déconcertées, et qu'elles ne se troublent point comme eertains paysans, qui tournent leur chapeau, ne

sachant pas ce qu'ils font.

"Je ne passerais jamais la hardiesse à une femme: notre partage est la modération; mais il est certain que le temps et l'expérience rassurent, et que rien n'est plus différent que le personnage d'une femme âgée de celni d'une jeune fille.
" Voulez-vous le portrait d'une fille mal élevée?

"C'est une personne qui se tient mal, qui est distraite, qui remue toujours, qui regarde de tous eôtés, qui n'est point oecupée de ceux avec qui elle est, qui est inquiète, qui sort et entre sans raison, qui tourne la tête au moindre bruit, qui se met de travers, qui cherche ses commodités, qui prend des postures messéantes, et qui en tout paraît s'abandonner à ses mouvements."

(A continuer.)

# Bulletin des Publications et des Reimpressions les plus Récentes.

Paris, juillet et août, 1864.

Joly: Œuvres complètes de St. Jean Chrysostôme, traduites du grec en français, par M. l'abbé Joly, suivies de la vie du Patriarche archevêque de Constantinople, 2 vol. in-80 à 2 colonnes, 574 p.

CORTAMBERT: Peuples et voyageurs contemporains, par Richard Cortambert, secrétaire de la société de géographie, in-120 v, 538 p.

Daligault : Cours pratique de pédagogie, destiné aux élèves-maîtres des écoles normales primaires et aux instituteurs en exercice : suivi de la correspondance d'un instituteur, par M. Daligault, directeur de l'école normale primaire d'Alençon, in-120. 206 p.

DUPIN: Jésus devant Caïphe et Pilate ou procès de Jésus-Christ, suivi d'un choix de textes contenant les principaux fondements de la religion chrétienne, in-32, xiv, 315 p. 2 fr.

Eichoff: Les racines de la langue allemande, rangées par désinences avec des principes de grammaire et d'étymologie comparées, complément des exercices de traduction et des morceanx choisis des classiques allemands, in-12, viii, 252 p. Hacbette, 2 fr.

BIAL: Chemins, habitations et oppidum de la Gaule au temps de César, par Paul Bial, in-80, 312 p. (lère partie.)

DUVAL: La France sous Napoléon III ou renseignements instructifs et eurieux sur les développements de l'Empire français et de ses colonies, par Ernest Duval, in-12, 340 p.

FERRY: Voyages et aventures au Mexique, par G. Ferry, in-18, 335 p. 3 fr. 50 c.

Guizot: Méditations sur l'essence de la religion chrétienne, par M. Guizot, in-80 xxxiii, 368 p. 6 fr.

Henrion: Histoire ecclésiastique jusqu'au Pontificat de Pie IX. Publications de l'abbé Migue, tome xx. L'ouvrage aura 25 vols. et coûtera 150 fr.

RACINE: Athalie et Esther, précédées d'une analyse et accompagnées de notes, par E. Geruzez, 2 vols. in-18. Hachette, 80 c.

Teissier: Géographie de la France et de l'Algérie à l'usage des écoles primaires, par M. Octave Teissier, in-32, 155 p. Hachette.

Québcc, août et septembre 1864.

Annuaire de l'Université Laval pour l'année académique 1864-65. 39 p. Côté.

DRAPEAU: Coup-d'œil sur les ressources productives et la richesse du Canada suivi d'un plan d'organisation complet et détaillé relatif à la eolonisation, destiné à faire suite aux Etudes sur la Colonisation, par Stanislas Drapeau. 36 p. iu-8. Brousseau.

NESBITT: Directions de navigation pour l'Ilc de Terreneuve, et la côte du Labrador et pour le Golfe et le fleuve St. Laurent, compilées spécialement d'après les inspections faites par ordre des gouvernements anglais et français, traduit de l'anglais par Thomas T. Nesbitt. 203 p. gd. in-So. Elzéar Vincent.

LES SOIRÉES CANADIENNES: Les livraisons de juin, juillet et août contiennent une épitre à M. de Puibusque par M. Chauveau et le commencement des notes d'un condamué politique par M. F. X. Prieur, travail remili d'un grand iutérêt sur une époque bien récente encore; mais dont les évènements peu connus de la nouvelle génération ont besoin d'être fixés pour histoire par des contemporains. En publiant de semblables documents nos recueils littérsires rendent un grand service au pays tout en augmentant leur propre valeur.

TRANSACTIONS of the Literaray and Historical Society of Quebec-New-Series. Part 2d. 160 p. Hunter, Rose et Cie.

Cette seconde livraison du sixième volume des Mémoires de la Société Littéraire et Historique de Québec, est en même temps la seconde du premier volume de la nouvelle série de cette intéressante collection, la plus ancienne du Canada et l'une des plus anciennes de l'Amérique. M. Langton, le président de la société, a fait les frais d'une bonne partie de ce cahier ce qui ajoute à ses autres travaux : 10. un discours qui sert d'introduction et dans lequel il traite de la critique historique et avec beaucoup de précautions et d'égards, combat très-spirituellement le système de Niebuhr; 20. un article sur l'expédition de Champlain au lac Huron en 1615; 30. une étude sur notre dernier recensement. Nous traduisons de ce dernier travail le passage suivant: "On peut donner comme approximatifs les chiffres suivants, représentant la proportion des naissances sur la population totale: Haut-Canada, 4.031; Bas-Canada, 3.892. Cette proportion plus grande des naissances sur la population totale n'est que ce que l'on doit attendre du chiffre plus élevé des jeunes ménages dans le Haut-Canada; mais si l'on prend le chiffre des femmes mariées au-dessous de quarante ans, ce qui paraît être le meilleur cri-terium pour s'assurer de la fécondité relative des deux populations; les proportions que nous venons d'indiquer se trouvent de suite renversées. Afin de savoir au juste à quoi m'en tenir sur l'opinion généralement reçue qui attribue une plus grande fécondité à la race française, j'ai classé les comtés du Bas-Canada suivant que l'élément français y prédominait, et j'ai trouvé que dans ceux où les quatre-ving t-centièmes de la ropulation et au-delà étaient français, la proportion du chiffre des nais-sances à celui des femmes mariées était de 45.629, tandis que dans le reste du Bas-Canada, il n'était que de 40.352; et dans tous les comtés du Haut-Canada rénunis, 42.772. Je n'ai pas compris les cités dans ces calculs. La différence est si grande et si uniforme, même si l'on compare les unes aux autres de plus petites portions de territoire, que je suis enclin à croire qu'une très-grande fécondité est un des traits caractéristiques sinon de la race franco-canadienne, du moins de l'état de societé dans lequel elle vit encore aujourd'hui.'

Les autres articles de ce cahier sont des études sur les mines d'or de la Nouvelle-Ecosse, par le Dr. Anderson; sur celles du Canada, par le Rév. Dr. Douglas; sur les insectes du Bas-Canada, par M. Cooper; sur l'état de nos prisons, par M. Meredith; sur les mouvements du gyroscope et sur des observations propres à déterminer la latitude de Québec,

par M. Ashe.

LES URSULINES DE QUÉBEC, tome second; 362-xv-38. Darveau.

Cet excellent ouvrage, dont nous avons déjà parlé, aura trois volumes. Le second volume conduit les chroniques du monastère depuis le commencement du dix-huitième siècle jusqu'à la prise de Quéoec, qui y est racontée de la maniere la plus émouvante. Il est suivi d'un discours prononcé par M. l'Abbé Racine dans l'églisc des Ursulines, le 30 avril dernier, pour la commémoratiou annuelle de l'heureuse mort de la première supérieurc, la vénérable Mère Marie de l'Incarnation.

Montréal, juillet et août, 1864.

LATOUR: Annuaire de Ville-Marie, origine. utilité et progrès des institutions catholiques de Montréal, par M. Huguet-Latour, lère année, 1863, 192 p. in-80. Senécal. Prix, 26 cts.

Cet annuaire n'est que le commencement d'un travail beaucoup plus considérable sur les institutions catholiques du Canada. Il est revêtu de l'approbation de Mgr. l'évêque de Montréal. Il se divise en six parties, la première comprend les églises, chapelles et confréries, la seconde les institutions de bienfaisance, la troisième les associations d'économie et d'aide mutuelle, la quatrième celles d'éducation, la cinquième les institutions littéraires et la sixième les institutions nationales. L'ouvrage est rempli de résumés historiques et biographiques, de renseignements statistiques qui lui donnent la plus grande valeur et ont dû couter beaucoup de temps et de recherches. Nous en extrayons les renseignements

suivants qui font voir quel prodigieux développement ont pris dans le pays les communautés religieuses de femmes depuis dix ans; c'est-à-dire depuis la publication des "Servantes de Dieu," par M. le Commandeur Viger, en 1853. Ainsi l'Hôtel-Dieu de Montréal, en 1853, avait 53 religieuses et novices et avait admis 2946 malades; en 1863, le premier chiffre s'élève à 83 et le second à 3659. L'ordre des "Sœurs Grises," fondé par Mde. Youville, avait en 1853, 4 missions ou maisons en Amérique outre la maison-mère à Montréal; il en a 16 maintenant. Les Sœurs de la Congrégation, en 1853, avaient 25 missions; elles en ont maintenant 35; le nombre de religieuses et novices était de 149; il est aujourd'hui de 383; le nombre des élèves à Montréal était de 1820; il est aujourd'hui de 3958 (1); celui des élèves dans toutes leurs maisons réunies était de 4606; il est aujourd'hui de 10331. Il est à remarquer que le livre de M. Latour ne mentionne que les ordres dont les maisonsmères se trouvent dans le diocèse de Montréal, savoir, outre les trois communautés que nous venons de nommer, celles du Bon Pasteur, du Sacré-Cœur, de Ste. Anne, des Saints Noms de Jésus et de Marie et de la Providence.

LA REVUE CANADIENNE: Les livraisons de juin, juillet et août de cette publication ne sont pas moins bien remplies que leurs devancières; seulement, nous aurions aimé à y trouver la continuation de plusieurs intéressantes études qui, à notre avis, ne devraient pas être aussi longtemps interrompues. Parmi les nouveaux travaux se trouvent "La Vie Politique de Sir L. H. LaFontaine," par M. Royal; "L'Eglise Anglicane et le Rationalisme," par M. Lamarche, et deux charmantes poésies, "le Village Huron de Lorette," par M. Lemay, et "l'Esquif," par M. D. H. Senécal. M. Garneau a fait reproduire, dans la Revue, avec quelques corrections et additions, la conclusion de son histoire, qui se trouve parfaitement de circonstance dans le moment où l'on discute un changement de constitution. Ces pages, d'un style mâle, noble et mélancolique, quoique nous les eussions lues plusieurs fois, nous ont encore impressionné comme au premier jour.

L'Echo du Cabinet de Lecture: Cette excellente publication continue à se distinguer par le choix des matières, et elle devrait se trouver dans toutes les familles. La dernière livraison contient un article de M. Bellemare sur Champlain et son Voyage aux Antilles. On y cite une lettre charmante que M. de Puidusque adressait à M. Jacques Viger, en lui transmettant une analyse de ce précieux manuscrit. M. de Puidusque avait poussé l'amour de notre pays jusqu'à offir à M. Féret, de Dieppe, d'acheter de ses propres deniers le trésor que celuici possédait pour en faire cadeau à la bibliothèque du Parlement. Des obstacles, qu'il n'explique point, mais qu'il est maintenant facile de supposer, ont empêché la réalisation de son projet. La Société Hakluytienne, de Londres, a depuis fait traduire et publié ce voyage de Champlain. L'analyse faite par M. de Puidusque est entre les mains de M. l'Abbé Verreau ainsi que tous les autres manuscrits de M. Viger.

McGill University Calendar-session of 1864-65. Becket; 78 p.

CIRCULAIRE de l'Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal ; 16 p. Plinguet.

THE NORTHERN KINGDOM, by a Colonist; 18 p. Dawson.

L'auteur veut une union législative et non point fédérale des colonies anglaises, et prévoit l'établissement prochaîn d'une monarchie qui sera à l'extrémité nord de l'Amérique Septentrionale, ce qu'est à une autre extrémité le nouvel empire du Mexique. Le neuveau souverain serait un des princes de la maison régnante d'Angleterre.

BEAUMONT SMALL: The Animals of North America. First Series: Mammalia. By H. Beaumont Small; 108 p. in-8. Lovell.

C'est le premier volume d'une série destinée à familiariser les jeunes lecteurs avec l'histoire naturelle du pays; il est orné d'un bon nombre de gravures sur bois.

# Petite Revue Mensuelle.

Depuis la clôture du parlement anglais et des chambres françaises, les discours des ministres et des hommes d'état, de l'un et de l'autre pays, discours de vacances et de tournées quasi électorales ont eu le

privilége d'occuper la presse européenne.

En France, M. de Persigny a étonné sinon ses auditeurs, du moins, nous croyons, le plus grand nombre de ses lecteurs, en leur annonçant que Napoléon III avait foudé la liberté: et que le pays en avait autant qu'il peut en porter. En Angleterre, Lord Palmerston et Lord John Russell n'ont étonné personne en proclamant leur politique de non-intervention en Pologue, en Danemark et en Amérique, comme la seule qui fut compatible avec l'intérêt de la nation... quant à son honneur, si les nobles lords n'ont pas dit comme Petit Jean

" Mais l'honneur sans argent n'est qu'une maladie;"

du moins les comp'aisantes descriptions qu'ils ont faites de la prospérité du royaume et les applaudissements frénétiques dont elles ont été saluées sont susceptibles de cette interprétation. Ces applaudissements n'ont pas même fait défaut à M. Roebuck, qui est venu déclarer à ses électeurs qu'il

<sup>(1) 4005</sup> d'après le rapport du Surintendant

avait voté pour venir au secours du Danemark, que l'abandon de ce pays par l'Angleterre était une honte nationale; mais, qu'enfin, il avouait qu'il avait eu tort et que Lord Palmerston était un wise old gentleman, puisque le peuple anglais pensait comme lui! Les mêmes observations au sujet de l'Amérique et de la Pologne ont été également couvertes d'applaudissements. Faut-il les prendre au sérieux ou bien n'y voir qu'une sanglante ironie à l'adresse de la nation elle-même, ironie dont M.

Roebuck est certainement bien capable?

Si les ministres et les hommes d'état parlent en se promenant, les souverains et les princes se promènent de leur côté sans rien dire. vu successivement le roi d'Espagne et le prince Humbert d'Italie; et les souverains du Nord ont eu de leurs côtés plusieurs entrevues qui ne présagent rien de bon pour la cause libérale en Europc, Du reste bien que l'on ue soit point sans inquiétude sur les projets de l'Autriche et de la Russie, ce sont des pays moins importants qui ont occupé plus particulièrement, depuis notre dernière petite revue, l'attention de l'Europe; et c'est par de folles et tristes équipées que deux d'entre eux se sont rappelés à notre souvenir. Les élections de la Belgique, les émeutes de Genève et celles de Belfast, en Irlande, ont défrayé les loisirs de la presse concurremment avec les discours extra-parlementaires.

La Belgique est divisée en deux partis qui ne s'appellent point comme ailleurs conservateurs et radicaux, aristocrates et démocrates ; mais tout simplement catholiques et libéranx. Le parti libéral représenté surtout par MM. Rogier et Frère Orban était au pouvoir; mais sa majorité était si faible que les ministres crurent devoir résigner. Le parti de l'oppo-sition refusa les portefeuilles et après plusieurs tentatives de former un gouvernement, le Roi Léopold a dû rappeler ses anciens ministres, qui trouvant la situation trop difficile, ont cu recours à une dissolution. Les élections ont été chaudement contestées. Le parti catholique a em-porté Anvers et plusieurs villes qui étaient autrefois des châteaux-forts des libéraux; mais il a perdu son chef, M. Deschamps, et a sur le tout une minorité de douze voix. Ses journanx ne se découragent point cependant et disent que si avec une minorité bien plus considérable qu'ils avaient eue aux élections précédentes, ils ont pu réduire à une seule voix. la force du ministère libéral, ils en viendront cette fois encore plus facilement à bout. Ce calcul est assez plausible; mais il est loin d'être sûr. On a vu souvent de faibles majorités s'accroître à force de prudence et d'habileté dans l'exercice du pouvoir, et des majorités très-fortes s'éparultablete dans l'exercice du pouvoir, et des majorites tres-lories s'epar-piller à raison des exigences même de leur nombre. Une majorité est en] quelque sorte une armée à nourrir; elle se débande quelquefois faute de vivres et de fourrage.

Ce qui a rendu la crise belge plus remarquable, c'est que pendant quelque temps l'ancienne chambre s'était vue acculée dans une impasse dont elle ne pouvait plus sortir. M. Orts, député de la gauche, avait proposé de créer en faveur des grandes villes quelques nouveaux siéges dans l'espérance de les voir occupés par des députés libéraux, et le ministère s'étant déclaré favorable à ce projet, les catholiques déjouèrent cette tactique, qui allait assurer les élections à leurs adversaires, en s'abstenant de siéger, ce qui rendait toute législation impossible, la loi exigeant la présence d'un nombre de députés plus considérable que celui formé par la majorité libérale.

La Belgique est du reste violemment travaillée par les passions religieuses, et la lutte n'y est point entre le catholicisme et le pro-testantisme; mais entre le christianisme méme et l'impiété organisée en secte la plus fanatique de toutes. Il s'y est formé une association dite des solilaires, laquelle menace de s'étendre a d'autres pays. Une des lois de cette association oblige tous les associés à cear-ter du lit de leur confrère mourant, qu'il le veuille ou ne le veuille point, tout ministre de la religion. Il semble que les paroles suivantes d'un écrivain protestant, M. Naville de Génève, dans son livre sur l'ancienne Rome, aient été écrites exprès pour flétrir ces misérables

"L'indifférence, dit-il, devient féroce, et le doute ramène au fanatisme. L'esprit de doute persécute au nom de son dogme. Il n'en a qu'un; mais il est terrible: c'est que toute croyance est un crime et toute foi sérieuse une révolte."

La petite république de Genève, voisine des terres de très-haut et trèspuissant seigneur Arouet de Voltaire, depuis, le roi Voltaire, sacré tel par M. Arsène Houssaye; la petite république de Genève, s'est donné le luxe d'une émeute. Et chose assez étrange la querelle qui a été la cause de tout ce bruit, n'était ni religieuse, ni a peine politique; il s'agissait d'une de ces questions de personne qui sont quelquefois tout, dernière une question de principe. M. Fazy, chef du parti libéral et depuis long-temps installé comme tel au pouvoir, a trouvé le moyen de se rendre un grand nombre de Genevois hostiles en s'attaquaut à ce qui est, à Genève surtout, également sacré pour tous les partis, le trésor public. Bref, M. Fazy est accusé d'extravagance dans son administration, voir même un tant soit peu soupçouné de concussion; et là-dessus on n'a plus été ni catholique, ni protestant, ni libéral, ni conservateur; mais Faziste ou anti-faziste. Un parti ayant emporté l'élection, l'autre qui se trouvait en majorité dans le conseil des reviseurs a jugé à propos de l'annuller; tout à coup, l'on a eu émeute, sac d'édifices publics et de maisons particulières, coups de feu, et tout ce qu'il faut pour constituer une jolie petite révolution. Il a fallu que le grand conseil fédéral de Berne envoyât ses troupes sur les lieux et la plus grande fermentation régnait encore, disent les journaux, lors du départ du cour-

rier, phrase sacramentelle qui sent son 89 d'une lieue.

Les émeutes de Belfast ont été plus sérieuses, dans leur cause et dans leurs détails, et Dieu veuille qu'elles ne le soient pas aussi dans leurs

conséquences | Le fanatisme politico-religieux des orangistes, qui paraissait sommeiller depuis quelques années et se contenter de bagarres plus ou moins sanglantes pour la célébration de la gloriques bataille de la Boyne, s'est réveillé dans toute sa spleudeur à propos de l'inauguration de la statue d'O'Connell à Dublin. Il semble que si l'on avait quelque chose à reprocher aux catholiques irlandais, c'était d'avoir attendu si tard pour rendre cet hommage à l'un des plus grands génies des temps modernes, au bienfaiteur de son pays et de l'humauité; mais le fanatisme ne raisonne pas ainsi; et quoiqu'il revienne aux Irlandais de tous les partis une grande part de la gloire d'O'Connell, les loges de Belfast ont fait une pendaison et un enterrement du grand homme, le jour même où on élevait sa statue à Dublin. Une conduite d'ur goût aussi détestable était certainement plus digne de pitié que de colère; toutefois on ne doit pas être étonné que chez les Hiberniens le dernier sentiment l'ait emporté sur le premier. Dix jours durant, Belfast a été la proie d'une véritable guerre civile; et ce qu'il y a de plus triste dans ce conflit, c'est que l'autorité a été ou indifférente ou impuissante; que chaque matin les deux factions ont pu prendre régulièrement leurs mesures pour s'assommer en toute conscience, sans être sérieusement molestés par l'intervention de la force publique.

Les mauvais sentiments que cet évènement ne peut manquer de causer, joints aux progrès que fait la misère depuis quelque temps dans cet inforjoints aux progres que latr la misere depuis queique temps dans cet infor-tuné pays, devront encore faciliter les opérations du recrutement améri-cain, qui s'y poursuivaient déjà avec un si grand succès. Les moyens honteux que l'on emploie pour y réussir ont été dénoncés, même aux Etats-Unis, par des fonctionnaires publics, et le Courrier des Etats-Unis ne craint point d'accuser hautement le gouvernement de faire la traite des blancs sous le prétexte d'empêcher celle des noirs—et de pousser la ressemblance au point de marquer les volontaires comme on marque les nègres. Un commandant aurait écrit à un général : je ne puis plus

vous envoyer de volontaires, je n'ai plus de chaînes.

1 a candidature du Général McClellan paraît avoir les plus grandes chances de succès : on doit s'en réjouir car elle laisse entrevoir au moins un terme possible à cette cruelle guerre. A cc point de vue on est teuté de regretter les victoires remportées par les généraux Sherman et Sheridan, la prise d'Atlanta, et les autres succès obtenus coup sur coup par le Nord : en remontant les espérances des unionistes, ils rendront la paix plus difficile.

Tandis que les Américaius du Sud éprouvent des échecs, leur voisin, le nouvel empereur du Mexique, consolide leutement son pouvoir. Bien lui prendra de s'asseoir avec prudence sur son trônc, car la reconstitution de la grande république, si elle a liev, rendra sa position difficile. L'Espagne a agi sagement cu ne convoitant point pour sa dynastic le trône de son ancienne colonie, et surtout si les idées que le Times a promulguées au route de la faction de la control de la cont

C'est à propos de l'inauguration de ce chemin de fer que le roi d'Espagne est allé saluer l'Empereur aux Tuileries et à Versailles, où il s'est trouvé précisément pour la fête du quinze août. Les grandes caux de Versailles jouant sous le second empire pour fêter un descendant de Louis XIV; c'était là un fertile sujet de rapprochements historiques, et M. Léon Lavedan, dans la chronique politique du Correspondant, en a tiré un excellent parti. Nous lui laissons la parole :

"L'apparition du roi d'Espagne au milieu de ces fêtes est un trait assez curieux pour mériter une mention. Paris a vu sans étonnement, depuis douze années, bien des princes visiter ses splendeurs, mais on était moins préparé à la venue d'un Bourbon, et le neveu de Ferdinand VII traversaut Bayonne pour venir aux bords de la Seine saluer le neveu de Joseph et de Napoléon, nous offre un spectacle inattendu qui frappe le regard.

"Fluctuations bizarres des événements et singularités de l'histoire! Il y a soixante ans, la maison d'Espagne sollicitait une princesse du sang des Bonaparte pour le trône de Charles Quint, et aujourd'hui le descendant de Philippe V trouve une espagnole assise sur le trône de Louis XIV! En 1808, un comte de Montijo pousse au soulèvement la popula-tion d'Arranjuez; un comte de Téba vient au nom de la junte insurrectionnelle de Séville exciter l'armée de Cadix à la révolte, et en 1864, ces deux nêmes noms, si hostiles alors à la France, se rencontrent aux Tui-leries associés à celui de Napoléon! C'est Murat, lieutenant-général du royaume ibérique, qui prépare la chute et la captivité de Charles IV et Compiègne et de Valencay, reçu en monarque à Paris, trouve à ses côtés le fils du vainqueur de Madrid dans la célèbre journée du 2 de mail Que d'autres contrastes il y aurait à mettre en sallliel que d'autres souvenirs à évoquer l

"Rappelons-en un dernier, qui suffit à compléter l'étrangeté du

" Au moment où l'épée ambitieuse de Napoléon cherchait à renverser les Bourbons d'Espagne après ceux d'Italie, et rêvait de les expulser en Amérique, l'Escurial abritait une reine d'Etrurie privée de ses Etats par une annexion violente, veuve du priuce de Parme et mère d'un roi de cinq ans. Aujourd'hui la Granja donne l'hospitalité à ce même prince devenu vieillard, tandis que son petit neveu, enfant et orphelia, est exilé à son tour et par les mêmes causes de l'héritage de ses ancêtres. On a fait une comédie sur les jeux de l'amour et du hasard ; voilà les jeux de la politique; la tragédie s'y mê'e plus d'une fois, ét l'observateur y trouve un ample sujet de méditations.

"Louis XIV avait abattu les Pyrénées, Napoléon les releva; la vapeur

vient de les aplauir de nouveau, ct de toutes parts on célèbre la disparition des dernières barrières qui nous séparaient de la Péninsule. Qu'elles demeurent abaissées, que les chaucelleries ne ferment plus les routes merreilleuses que s'ouvre le wagon, et que les deux pays se rapprochent pour gagner au contact l'un de l'autre. L'Espagne peut nous emprunter une partie de nos progrès économiques; qu'elle nous donne en retour un peu de sa foi, de sa liberté électorale, de son constitutionalisme sincère, et nous ne perdrons pas au change.

Les fètes données au roi d'Espagne ont coïncidé péniblement avec la mort de la princesse Czartoriska, la fille de la reine Christine. La nécrologie d'outre-mer compte, parmi ses célébrités, depuis notre dernière revue, Mgr. Gerbet, auteur d'un grand nombre d'ouvrages, et entre autres de l'Esquisse de Rome Chrétienne, 'véritable chef-d'œuvre; M. Hachette, libraire savaut et habile, qui a fondé plusicurs journaux et introduit dans la librairie parisienne un système nouveau, celui de faire participer les auteurs au profit de chaque édition de leurs ouvrages, et M. Ambroise Rendu, célèbre avocat et écrivain distingué, qui, ainsi que son père et son frère, M. Eugène Reudu, s'était beaucoup occupé de l'instruction publique.

Ici, nous avons appris avec douleur la mort de M Fleury Deschambault, jeune homme qui s'était distingué par d'heureux essais de composition musicale et qui avait passe quelque temps en Europe pour se perfectionner dans cet art et faire eu même temps des études universitaires. La perte de M. Deschambault est d'autant plus vivement sentie qu'elle suit de près celles de son père, M. le Dr. Deschambault, et d'un de ses jeunes frères, qui a été tué dans la guerre américaine.

Montréal pleure en ce moment un pasteur chéri et zélé, que la mort lui a enlevé dans toute la vigueur de l'âge et du talent. M. Prévost, né à Terrebonne en 1822, n'avait que quarante-deux ans, et était déjà, depuis une dizaine d'années, chargé de la plus vaste cure de tout le Canada, celle de la paroisse de Montréal, qui comprend toute la ville ct la banlieue. Prédicateur éloquent, administrateur plein de tact, d'activité et de courage, homme doux et aimable dans le commerce de la vie, M. Prévost réunissait des qualités qui le feront longtemps regretter. Parmi ses travaux, nous aurions tort de ne point signaler la part active qu'il prit à la direction des écoles de la ville, et les vues larges et éclairées qu'il sut y faire prévaloir.

Il nous reste à peine le temps de dire un mot des progrès qu'a faits la grande question du jour, celle de la confédération canadienne. La convention des provinces du golfe s'est réunie à Charlottetown, comme il avait été annoncé. Sept de nos ministres y étaient présents, et le résultat de leur visite a été que l'on est convenu d'étendre le projet d'une union législative de la Nouvelle-Ecosse, du Nouveau-Brunswick et de l'Ile du Prince-Edouard à celui d'une confédération avec les deux Après quoi toute la conférence est allée visiter St. Jean et Halifax, où l'on s'est ajourné à Québec au dix octobre prochain, pour y élaborer un plan de confédération qui devra être soumis aux divers

parlements.

D'après un article communiqué en même temps à tous les journaux ministériels, le gouvernement de Terreneuve, qui n'était point représenté à la conférence de Charlottetown, devra l'être à celle de Québec. D'après le même article, il serait pourvu à l'admission future dans l'union à des conditions équitables du territoire du Nord-Ouest, de la Colombie anglaise et de Vancouver. Le tout s'appellerait d'un seul

nom Canada ou Acadie.

Le gouvernement fédéral serait constitué tel qu'est actuellement notre gouvernement provincial, le représentant de la couronne aurait pour l'aviser une administration possédant la confiance du parlement. La représentation de la chambre basse serait basée sur la représentation, celle de la chambre haute sur l'égalité sectionnelle. Le mode à suivre daus le choix des membres de la chambre haute serait encore un sujet de discussion.

A l'autorité fédérale ainsi constituée, seraient dévolues toutes les questions de commerce, de navigation, du cours monétaire, les questions de banque, de taxes générales, de banqueroute, de lois criminelles. Elle aurait le contrôle de la milice et de la défense du pays, de la mounaie, des poids et mesures, des lhares, des lècheries de mer, des lettres patentes et des droits d'auteur, de la naturalisation, du recensement,

du service postal, de l'immigration, des travanx intercoloniaux, etc.

Tout le contrôle des lois civiles appartiendrait aux législatures locales, du moins le Bas-Canada insisterait sur ce point, de même que le Nouveau-Brunswick et le Haut-Canada insistent à garder le controle des terres incultes. Le contrôle des chemins, ponts et hâvies (excepté les travaux internationaux) des pêcheries dans l'intérieur, de l'instruction publique, des prisons, des hôpitaux et institutions charitables, de l'agriculture et de toutes les autres affaires locales sera dévolu aux législatures locales. Il a été suggéré qu'en ce qui regarde l'instruction publique, il devrait être pourvu aux intérêts de la minorité dans chaque section. Il a été aussi suggéré qu'une partie du reveuu public pourrait être distribuée pour des fins locales proportionnellement à la population de chaque province.

La manière dont les législatures locales doivent être formées, ainsi que le fonctionnement de l'exécutif local, seront encore des sujets à discuter. Enfin le tout, lorsque l'on se sera entendu défiuitivement, fera

le sujet d'un Acte du Parlement Impérial.

En attendant, les élections voulues par l'acte qui rend le Conseil Législatif électif se font pour un quart de chacune des deux sections du Canada, Pour le Bas-Canada, les divisions de Salaberry, de Rougemont

et de Wellington, ont réélu unanimement leurs anciens représentant, les Hons. MM. Renand, Chaffers et Sanborn; la division de Mille-Isles a élu M. Dumouchel contre l'Hon. M. Masson, et les divisions des Laurentides et de la Beaucc sont actuellement à se prononcer, la première entre l'Hon. M. de Sales Laterrière, l'ancien conseiller, et M. Price, membre de l'Assemblée Législative; la seconde, entre l'Hon. M. Duchesnay et M. Achille Fortier. Deux autres divisions, celles de Stadacona et de Lauzon, ont eu à faire des élections, la première en remplacement de feu l'Hon. M. Baby, et la seconde en remplacement de feu l'Hon. M. Lemieux. La division de Lauzon a élu M. Bessé coutre M. Fournier, et celle de Stadacona M. Elie Gingras, constructeur de vaisseaux, contre M. Tonrangeau, maire de Québec. C'est la première fois que l'on renouvelle une section des membres élus; les conseillers législatifs sont, comme on le sait, choisis pour huit ans; il y a quarante huit membres électifs, et douze sortent tous les deux ans; six dans chaque section de la Province Province.

Lors de la première élection, en 1856, il y avait quarante-deux conseillers à vie, dont 21 du Haut-Canada et 21 du Bas-Canada. Il n'y en a plus aujourd'hui que 20; 10 du Haut-Canada et 10 du Bas-Canada. Ces derniers sont les Hons. Philip H. Moore, James Ferrier, Sir Etienne Taché, James Leslie, Frédérick A. Quesnel, George Saveuse de Beaujou, Louis Panet, Sir Narcisse F. Belleau, Charles Wilson et David M.

Armstrong.

# NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

# BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

- Jeudi de la semaine dernière, le petit collége de Vanves, succur-sale du lycée impérial Louis le Grand, affecté à l'éducation des plus jeunes enfants de cet établissement, a inauguré cette série de fêtes scolaires si impatiemment attendues par tous les éléves, dont les moins heureux ont pourtant la satisfaction de rentrer pour quelques semaines dans la maison paternelle. Nous voulous raconter ici la visite imprévue que reçurent le mercredi, veille de la distribution, les élèves du petit collége de Vanves:

S. A. I. le Prince Impérial, accompagné du Ministre des affaires étrangeres et du Ministre de l'instruction publique, est venu à trois heures au collége de Vanves. Un des élèves ayant récité une fable de la Fontaine

en présence de Son Altesse Impériale:

"Puisque vous savez si bien les fables, dit le Prince à l'un des enfants, je vous donnerai un beau la Fontaine." Et le soir le proviseur du lycée recevait, avec un magnifique la Fontaine, plusieurs autres volumes, que M. Drouyn de Lhuis, président de la distribution des prix, a remis en

M. Prouyn de Bhuis, president de la distribution des prix, à remis en séance solennelle à quatre élèves.

Des fragments de l'Alhalie, de Racine, ayant été récités par des élèves, on veut expliquer au Prince ce que c'est qu'Athalie. " Je la connais bien, dit-il, j'ai appris la conversation d'Athalie et de Joas il n'y a pas long-temps; " et, quand uu élève hésite, il est tout prêt à lui rendre le service de le souffler.—Journal des Instituteurs.

-Il a été publié dernièrement à Québec un rapport d'un comité de l'Assemblée Législative sur l'enseignement agricole. Ce comité était présidé par M. Perrcault et composé de M. Bourrassa, Cornellier, Coupal, Daoust, Dorion d'Arthabaska, Gaudet, Houde, Lajoie et Pinsonneault. Le rapport contient une revue de l'enseignement agricole dans les autres pays, un historique de cet enseignement en Canada, et des réponses à une série de questions, par divers chefs d'institutions. Il se termine par les conclusions suivantes :

Votre comité après avoir étudié 10 la marche et l'état de l'enseignement agricole à l'étranger; 20 la marche et l'état de l'enseignement agricole en Canada, dans nos écoles primaires, dans nos colléges, dans nos universités et dans nos écoles spéciales d'agriculture, en est venu aux conclusions qui suivent :

lo Que l'enseignement agricole est impérieusement exigé par notre population ainsi que le vœu en a été exprimé à votre comité par tous les hommes placés dans des circonstances à pouvoir juger de la valeur de

cette importante question.

20 Que pour obtenir une diffusion plus grande des connaissances agricoles et prédisposer à leur étude un plus grand nombre des élèves de nos colléges, le gouvernement devrait attirer l'attention des maisons d'éducation recevant un octroi à même le fonds de l'éducation supérieure, sur l'opportunité de donner aux cours des sciences naturelles

des aunées de philosonlie une application plus spécialement agricole.

30 Que dans le but de favoriser l'enseignement agricole universitaire et l'addition d'un cours complet d'agriculture dans la faculté des arts, votre comité recommande qu'un certain nombre de bourses, pour la faculté des arts, soient créées en faveur des universités qui auront adopté cette innovation dans leurs cours; ces bourses étant distribuées préféra-blement parmi les élèves sortant des écoles spéciales d'agriculture et des colléges qui auront donné aux cours des sciences naturelles des années de philosophie une application plus spécialement agricole.

fonds de l'éducation supérieure du Bas-Canada.

50 Que dans le but d'ouvrir à un plus grand nombre d'élèves les écoles d'agriculture de Ste. Anne et de Ste. Thérèse, un octroi spécial devrait être placé à la disposition de la chambre d'agriculture pour la création de nouvelles bourses en faveur de ces deux écoles; ces bourses devant être distribuées préférablement parmi les élèves sortant des colléges qui auront donné aux cours des sciences naturelles des années de philosophie une application plus spécialement agricole. Cette recommandation a été faite dans le dernier rapport du ministre de l'agriculture, appuyée sur la demande de la chambre d'agriculture.

60 Que les prix accordés par le département de l'instruction publique dans les écoles primaires, devraient se composer principalement de traités élémentaires sur l'agriculture et les arts et métiers, propres à répandre, dans les familles des cultivateurs, des connaissances agricoles

et industrielles.

-L'Institut des sourdes-muettes à Montréal, érigé sur un terrain dû à la libéralité de M. Cherrier a été dernièrement en partie détruit par un incendie. Le feu s'est déclaré vers huit heures du soir dans la couverture près de la coupole et le toit et les étages supérieurs ont été la proie des flammes. Grâce aux efforts intelligents des pompiers et des citoyens, les deux étages inférieurs, quoique grandement endommagés, n'ont pas été consumés. La plus grande partie de la perte se trouve couverte par les assurances. Ce nouvel édifice était à peine terminé et les sœurs de la Providence qui dirigent l'institution venaient d'y entrer avec une partie seulement de leurs élèves. Il est heureux que le feu ne se soit point déclaré quelques heures plus tard; car les élèves cussent été dans leurs dortoirs. Il ressort de cette circonstance et de l'incendie de la prison de réforme à St. Vincent de Paul que les directeurs des maisons d'éducation doivent veiller avec le plus grand soin à la construction des cheminées, car c'est par un vice dans cette partie de l'édifice que ees deux sinistres ont eu lieu, et en second lieu qu'il faudrait, si l'on ne peut placer les dortoirs ailleurs que dans les étages les plus élevés, y mettre au moins des échelles de corde à la portée des surveillants.

Comme l'eau manque souvent même dans les villes, chaque maison

d'éducation devrait s'assurce d'un puits ou réservoir à sa disposition, et devrait avoir aussi une ou deux pompes en bon ordre avec de bons tuyaux

de suecion.

Nous croyons devoir en toute justice, ajouter que dans l'incendie de l'Institut des sourdes-muettes, la sœur Marie de Bonsecours supérieure de l'établissement ainsi que ses compagnes ont montré la plus grande activité et le plus grand courage. Elles n'ont voulu abandonner le ter-rain que lorsque les efforts des citoyens qui étaient accourus à leur se-cours eurent enfin triomphé de l'élément destructeur, nous pouvons dire presque contre tout espoir. Une partie du mobilier a été sauvée; mais cette intéressante institution n'en a pas moius un grand besoin des dons que réclame sa position, déjà difficile et précaire avant cet accident.

—Plusieurs nouvelles institutions d'éducation ont été fondées dernièrement sur divers points du pays sous le nom de collége ou d'académie Nous remarquons le collége de St. Jean daus le district d'Iberville qui se trouve affilié au collége de St. Hyacinthe: celui d'Iberville qui voisin de St. Jean, ct celui qui vient d'être établi à Montmagny par M. Candide Dufresne, ancien principal du collége industriel de St. Michel Cette dernière institution est maintenant placée sous la direction de M. Laferrière, ancien élève de l'Ecole normale Jacques-Cartier, et muni du diplôme pour académie. Il compte au nombre de ses assistants M. Guérin, élève de la même écolc -Plusieurs nouvelles institutions d'éducation ont été fondées derniè-

-Une école modèle de filles dirigée par les Sœurs du Bon Pasteur vient d'être établie à Chieoutimi. Une des religieuses qu'on y envoie est une ancienne élève de l'Ecole Normale Laval qui a obtenu outre le diplôme pour école modèle le prix du Prince de Galles. Le comté de Chieoutimi se distingue par son zele pour l'éducation; on y trouve déjà plusieurs instituteurs et institutriees formés à l'Ecole Normale, et le montant des cotisations ainsi que le nombre des enfants fréquentant les écoles y augmente rapidement.

-Les Sœurs de la Congrégation de Notre-Dame vienneut d'acheter au prix de \$20,000 la propriété de M. Gibb sur le chemin Ste. Foye, à Québee, dans le but d'y établir un pensionnat dans le genre de celui de Villa-Maria. Cette propriété, uue des plus belles du Bas-Canada vaut beaucoup plus que la somme que nous avons mentionnéc; mais M. Gibb n'a voulu s'en défaire qu'en faveur d'une institution publique et il l'avait offerte à l'Université Laval pour y établir un jardin botanique : ce qui eût été facilité par les magnifiques serres qu'il avait fait construite à grands frais.

-Décédée au monastère des Ursulines de Québec, le 16 août dernier, sœur Saint-Henri (Dlle Bridget McSweeney, fille de M. Daniel McSweeney, instituteur,) âgée de 23 ans. Après avoir suivi, avec beaucoup de succès, les cours de l'École Normale Laval, et y avoir obtenu un diplome pour école modèle, Mlle McSweeney avait enseigné une année à St. Michel avec un égal succes. Entrée depuis trois ans et demi dans le cloître, elle a été enlevée, par une courte et cruelle maladie, à une communauté qui fondait sur elle les plus grandes espérances, à des élèves qui l'estimaient et la chérissaient, à une famille qui ne peut se con-

40 Que pour rencontrer les dépenses de cet enseignement agricole solcr que par le souvenir de ses vertus et par la douce assurance de son pour versitaire, une somme suffisante devrait être appropriée à même le bouheur éternel. Priez pour elle.—(Communiqué.)

- Décédé à St. Jérôme, dans le mois d'août dernier, M. George Dorval, élève de l'école normale Jacques-Cartier. M. Dorval, après Dorval, eleve de l'école normale Jacques-Cartier. M. Dorval, après avoir terminé sa rhétorique au collége de Ste. Thérèse, était entré à l'école normale pour se préparer plus particulièrement à l'enseignement. Il venait d'obtenir le diplôme d'école modèle et se disposait à aller prendre charge d'une école à la Grande Rivière, dans le district de Gaspé : lorsque la mort l'a enlevé après une courte maladie. C'était un jeune homme d'un excellent caractère et d'un grand courage, suffisamment prouvé par la mission éloignée qu'il venait d'accepter. Avant de mourir, il a donné le peu de livres qu'il possédait pour être mis à l'usage des écoliers pauvres, voulant ainsi rendre à la société, autant qu'il était plui guellen ches des faveurs qu'il en aveit recepts. en lui, quelque chose des faveurs qu'il eu avait reçues. Priez pour lui. Communiqué.)

—M. Penjon, ancien professeur de l'Université, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Sa vie est un des exemples les plus étonnants de ce que peut l'énergie jointe à une aptitude bien caractériséc. Avengle de naissance. il avait été admis, en 1797, dans l'institut de Hauy. Il y montra de très-grandes dispositions pour les mathématiques, et après des études particulières, il obtint la permission de suivre le cours de mathématiques spéciales au lycée Charlemagne. Dès la première année (1805), il obtint au lycée le premier prix de mathématiques et le troisième accessit au grand concours : l'année suivante, il eut au lyeée le premier prix, et le second au concours général.

Nommé professeur de mathématiques à l'institution des aveugles, il sollicita une chaire dans un établissement universitaire. Pour prévenir toute objection, il ouvrit un cours public d'algebre à l'école des mines : l'expérience eut un plein succès, et il fut nommé professeur de mathé-

matiques au lycée d'Angers, en 1810.

Après trente ans de professorat universitaire, M. Penjon, devenu chevalier de la Légion d'honneur, est venu reprendre la place qui lui avait

toujours été conservée dans la maison des Quinze-Vingts.

Il savait plusienrs langues, et jusqu'au dernier jour il a mêlé à l'étude des sciences la culture des lettres qu'il avait toujours aimées. Il donnait cependant la préférence aux mathématiques et il se plaisait à rappeler que Laplace l'avait jugé capable de comprendre son Traité de la m.canique céleste, et qu'il lui avait donné lui-niême autrefois un exemplaire de ce grand ouvrage. Repue de l'Instruction, Publique ce grand ouvrage.—Revue de l'Instruction Publique.

### BULLETIN LES BONS EXEMPLES.

- Un petit Savoyard s'était arrêté devant la devanture d'un papetier où se trouvait exposée, parmi diverses gravures, une aquarelle représentant sous un toit de chaume, dans un site montagnard, une bonne femme entourée de ses enfants. Après avoir considéré cette aquarelle, l'enfant était entré dans la boutique en criant: Ma mère! ma mère! et il avait été pris d'une violente attaque de nerfs.

On s'empressa de lui donner des soins, et lorsqu'il eut repris ses sens, il fit connaître que la composition exposée à la vitre du papetier représentait sa chaumière natale, sa mère et ses sœurs, que sans doute un dessinateur touriste avait crayonnées sur le fait. Comme depuis plusieurs années il était éloigné de sa famille, cette vue avait causé sur lui

une impression dont il n'avait pu se défendre.

Un monsieur qui avait écouté ce récit a acheté l'aquarelle et l'a remise au petit Savoyard, en ajoutant à ce don une pièce de 20 francs. En même temps, les personnes présentes ont fait une collecte dont le montant, remis à l'enfant et joint à ses écouomies, lui permettra d'aller bientôt revoir sa mère et son pays .- Journal des Instituteurs.

-Les journaux de Eordeaux rendent compte en ccs termes d'un fait

rée), incendié en pleine mer.

Curat fils, âgé de trente ans, comparaissait le 5 novembre devant le conseil de guerre de la 14e division militaire, séant à Bordeaux, sous la prévention d'insoumissiou à la loi du recrutement. Voici l'histoire de

Baptiste Curat :

Baptiste Curat:

A l'âge de dix-neuf ans, il quittait son pays pour aller en Californie ehereher fortune, et pendant qu'il exploitait les sables du Sacramento, il oubliait de satisfaire à la loi qui l'appelait sous les drapcaux. Au bout de douze années d'un travail pénible et sans relâche, il avait conquis une petite fortune, 15,000 fr. environ. Il s'embarqua alors pour revenir en Europe; il était un des trois cents passagers du Golden gate.

Autour de son corps, raconte son avoeat, est enroulé la précieuse ceinture qui contient l'or si difficilement acquis; il songe au clocher de Podersne: il roit son vieux pare sa famille, ses amis l'embrassant et

Podensuc; il voit son vieux pere, sa famille, ses amis l'embrassant et fêtant son arrivéc. Tout à coup un bruit lugubre résonne dans les flancs du navire, un cri formidable sort de trois cents poitrines : " Le feu est

à bord !"

En effet, le Colden gate brûlait, et, quelques heures après ce terrible cri, la mer était couverte de cadavres se balançant sur les vagues éclairées par les dernières lueurs de l'incendie. Notre iusoumis, au milieu des corps flottants, des poutres embrasées qui brûlaient encore sur l'éau, s'est jeté à la mer, confiant sa vie à la Providence ; habile nageur, si ses forces ne le trahissent pas, il peut gagner la côte. Tout à coup, au milieu de mille cris d'horreur qui se font entendre, une voix plus déchirante arrive à l'oreille de Curat; il voit une femme lui présentant un enfant et lui criant: "Sauvez-le!"

Curat n'hésite pas ; sa ceinture, le fruit de douze années de travail et de souffrances, est détachée de son corps et va s'engloutir dans les prode souffrances, est détachée de son corps et va s'engloutir dans les profondeurs de l'Océan. En quelques brassées il a rejoint la mère qui ne songe qu'à sauver son enfant, il s'en saisit; la malhenreuse mère disparaît sons la vague, son dernier regard est pour le sauveur de son fils.

Chrat atteint une plage déserte; durant trois jours et trois nuits, il y vit, ainsi que quelques naufragés, d'un pen de farine qu'un Portugais avait renfermée dans une ceinture. L'enfant est adopté par ces mal-

avair reulermee dans une centure. L'enfant est adopté par ces mal-heureux épuisés de fatigue et de besoin; chacun le porte à son tour et lui prodigue des soins. Au milieu de leur malheur, ces hommes, qui meurent de faim, ont des caresses pour ce petit être que Dieu a voulu sauver de cet horrible naufrage.

Ce trait si touchant ne devait pas empêcher le commissaire impérial de réclamer l'application de la loi; mais le conseil a fait ce qu'aurait demandé la mère de l'enfant sauvé: il a acquitté Curat et l'a rendu à

sa famille.-Journal des bons exemples.

# DISTRIBUTIONS DE PRIX.

## Liste des Prix distribués à l'Ecole Normale Jacques-Cartier. (1)

ÉLÈVES DE TROISIÈME ANNÉE.

Toutes les matières réunies-1er prix J. O. Cassegrain, 2 C. Brault.

#### DEUXIÈME ANNÉE.

Excellence—1er pr O. Desrosiers, 2 F. Verner; 1er acc O. Lamarche, 2 C. Ferland. 3 A. Mallette. Instruction religieuse—1er pr O. Lamarche, 2 C. Ferland, 3 F. Verner; 1er acc O. Desrosiers, 2 H. Rondeau. Pédagogie et enseignement—1er pr H. Rondeau, 2 Frs. Monsseau; 1er acc F. Verner, 2 C. Ferland. Langue française—1er pr F. Verner, 2 O. Desrosiers; 1er acc O. Lamarche, 2 H. Renaud. Langue anglaise—1er pr O. Desrosiers, 2 F. Verner; 1er acc H. Renaud, 2 L. O'Donoughue. Thême anglais—1er pr O. Desrosiers, 2 F. Verner; 1er acc O. Lamarche, 2 H. Renaud. Version anglaise—1er pr O. Desrosiers, 2 F. Verner; 1er acc U. Lo'Donoughue, 2 O. Lamarche. Histoire générale—1er pr O. Desrosiers, 2 F. Verner; 1cr acc H. Renaud, 2 O. Lamarche. Physique—1er pr O. Desrosiers, 2 H. Renaud; 1er acc F. Verner, 2 P. Quesnel. Algèbre—1er pr C. Ferland, 2 A. Mallette; 1er acc O. Desrosiers, 2 O. Lamarche. Géométrie et Trigonométrie—1er pr O. Desrosiers, 2 C. Lamarche; 1er acc F. Verner, 2 C. Ferland. Composition française—1er pr O. Desrosiers, 2 H. Renaud; land. Composition française-1er pr O. Desrosiers, 2 H. Renaud; 1er acc C. Lamarche, 2 F. Mousseau.

# PREMIÈRE ANNÉE.

Excellence—1er pr J. Lanctot, 2 J. Godin, 3 C. Davignon; 1er acc A. Delanel, 2 J. Guérin, 3 N. Bessette. Instruction religieuse—1er pr N. Bessette, 2 A. Primeau; 1cr acc E. Lusignan, 2 M. Lanctot. Pédagogie et enseignement-1er pr J. Guérin, 2 J. Lanctot; 1er acc H. Dostaler, 2 C. Davignon, 3 A. Hérouse. Langue française—ler pr J. Lanctot, 2 J. Godin; 1 acc A. Hérouse, 2 V. Harman, 3 E. Lusignan. Langue anglaise—ler pr J. Lanctot, 2 A. Déland; 1er acc A. Aubuchon et C. Davignon, 2 P. Duquet, 3 V. Harman. Thème anglais—ler pr J. Lanctot, 2 A. Déland; 3 V. Harman. Thème anglais—ler pr J. Lanctot, 2 A. Déland; ler acc Jac. Cartier, 2 J. Guérin, 3 A. Hérouse. Version anglaise—ler pr J. Lanctot, 2 Jac. Cartier; ler acc A. Déland, 2 A. Marchand, 3 J. Guérin. Histoire du Canada—ler pr J. Godin, 2 V. Harman; ler acc J. Guérin, 2 E. Lusignan, 3 Jac. Cartier. Arithmétiqne—ler pr J. Lanctot, 2 C. Davignon; ler acc A. Aubuchon et J. Godin, 2 J. Lalonde, 3 M. Lanctot. Calcul mental—ler pr J. Godin, 2 C. Davignon; ler acc N. Bessette, 2 J. Lanctot. Tenue des livres—ler pr C. Davignon, 2 A. Roberge; ler acc H. Dostaler, 2 J. Lanctot, 3 M. Malleur. Géographie—ler pr J. Guérin, 2 C. Davignon et V. Harman; ler acc J. Godin, 2 J. Lalonde, 3 Lusignan et Déland. Composition française—ler pr J. Lanctot, 2 J. Godin; ler acc C. Davignon et V. Harman, 2 A. Roberge et A. Détand, 3 A. Primean. Histoire naturelle—ler pr O. Desrosiers, 2 C. Brault, 3 F. Verner, O. Lamarche. Musique—Excellence (toutes les classes réunics)—pr A. Chènevert. Chant—ler lence (toutes les classes réunies)—pr A. Chênevert. Chant—ler pr F. Verner, 2 C. Ferland; 1er acc A. Malette, 2 O'Donaghue. Piano—ler pr O. Lamarche, 2 C. Ferland; 1er acc M. Malleur, 2 A. Déland.

Collège de Ste. Anne-de-la-Pocatière.

#### COURS LATIN.

Sagesse et application-Prix Joseph Desjardins.

CLASSE SENIOR DE PHILOSOPHIE (10 élèves).

Physique—Prix, Wilbrod Tremblay. Astronomie—Prix, Pantaléon Hudon. Chimie—Prix, Wilbrod Tremblay. Géologie et minéralogie-Prix, Wilbrod Tremblay.

· CLASSE JUNIOR DE PHILOSOPHIE (9 élèves).

Philosophie intellectuelle et morale-Prix, Pierre Boily. Mathématiques-Prix, Pierre Boily. Dissertations philosophiques-Prix, Pierre Boily. Botanique-Prix, Albert Blais. Enseignement religieux (les deux classes réunies)-1er pr Wilbrod Tremblay, 2 Pierre Boily.

CLASSE DE RHÉTORIQUE (10 élèves).

Excellence-1er pr Edouard Lcclerc, 2 Philippe Sylvain. Mention honorable—Ernest Hudon, Samuel Garon, Joseph Ouellet, Théophile Montminy. Composition française—Prix, Edouard Leclerc. Version Latine—Prix, Philippe Sylvain. Thème latin—Prix, Edouard Leclerc. Version grecque—Prix, Eutrope Dionne. Thème grec—Prix, Herménégilde Dubé. Vers latin—Prix, Eutrope Dionne. Composition anglaise—Prix, Edouard Leclerc. Histoire de la littérature française-Prix, Philippe Sylvain. Récitation-Prix, Herménégilde Dubé.

#### CLASSE DE BELLES-LETTRES (14 élèves).

Excellence—ler pr Lucien Gagné, 2 Guillaume Sheehy. Mention honorable—Alfred Miville, Lucien Leclerc, Alfred Marquis, Hubert Neilson, Etienne Grondin, Frs. Xavier Huot, Elzéar Frenette. Composition française—ler pr Lucien Gagné, 2 Alfred Miville. Version latine—ler pr Lucien Gagné, 2 Joseph Lavergne. Thème latin—ler pr Lucien Gagné, 2 Guillaume Sheehy. Version grecque—ler pr Lucien Gagné, 2 Alfred Miville. Thème grec—ler pr Guillaume Sheehy, 2 Lucien Leclerc. Vers latins—ler pr Lucien Gagné, 2 Lucien Leclerc. Composition anglaise—ler pr Hubert Neilson, 2 Guillaume Sheehy. Histoire des littératures anciennes—ler pr Guillaume Sheehy, 2 Joseph Lavergne. Récitation—ler pr Guillaume Sheehy, 2 Cyprien Larrivée. Histoire universelle (rhétorique et belles lettres réunies)—ler pr Edouard Leclerc, 2 Lucien Gagné. Leclerc, 2 Lucien Gagné.

CLASSE SUPÉRIEURE DE GRAMMAIRE LATINE (14 élèves).

Excellence-1er pr Joseph Dumont, 2 Allyre Collet.

CLASSE INFÉRIEURE DE GRAMMAIRE LATINE (24 élèves).

Excellence-1er pr Paul Dubé, 2 Rosario Saucier.

### COURS ANGLAIS.

Sagesse et bonne conduite-Prix, Joseph Boulianne.

QUATRIÈME CLASSE (26 élèves).

Excellence-1cr pr Fortunat Pellctier, 2 Narcisse Proulx.

TROISIÈME CLASSE (30 élèves).

Excellence-1er pr Armand Reinfret, 2 Alfred Blanchet, 3 George McGauran.

SECONDE CLASSE (38 élèves).

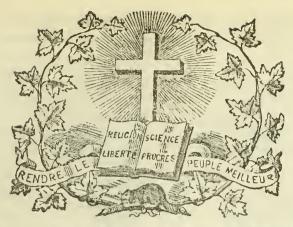
Excellence-ler pr Zéphirin Saindon, 2 William Finigan, 3 Alphonse Généreux.

PREMIÈRE CLASSE (28 élèves).

Excellence-ler pr Joseph Boulianne, 2 Cléophas Michaud.

<sup>(1)</sup> Cette liste a été omise, dans notre dernière livraison, par erreur.

Typographie d'Eusèbe Senécal, 4, Rue St. Vincent, Montréal.



Volume VIII.

Montréal, (Bas-Canada) Novembre, 1864.

No. 11.

SOMMAIRE.-Littérature: Poésie-Les Fils du St. Laurent, par Benjamin Sulte.-Science: Les deux Abbés de Fénélon, par M. l'abbé Hospice Verreau, (suite et fin).—Education: Extraits du discours de Mgr. Dupanloup au Congrès de Malines: Ce que l'Eglise a fait pour l'éducation populaire; Des préjugés contre l'éducation populaire; De la concurrence dans l'éducation.—Avis Officiels: Erection de Municipalités Scolaires.—Nominations: Examinateurs.—Commissaires d'Ecoles.—Syndics Dissidents.—Diplômes octroyés par les Bureaux d'Examinateurs.—Partie Editoriale: Assemblée tenue à Montréal pour la formation d'une Association pour la protection des intérêts protestants dans l'instruction publique.—Revue Bibliographique: Du bou ton et du bon langage, par la Comtesse Drohojowska: De l'art de la conversation et de la charité dans les conversations, par le Père Huguet, (snite).—Bulletin des publications et des réimpressions les plus récentes: Paris, St. Jean, Québec, Montréal.—Petite revue mensuelle.—Nouvelles et Fairs Divers: Bulletin de l'instruction publique.—Bulletin des sciences.—Bulletin des lettres.

# LITTERATURE

# POESIE.

Les Fils du St. Laurent.

SOL CANADIEN, TERRE CHÉRIE!

I.

Pauvres soldats blessés sur la terre étrangère Tristes vous revenez au foyer paternel; Votre âme désolée, en sa douleur amère, Voudrait n'avoir jamais quitté notre beau ciel! Vous retrouvez ici la joie et la tendresse, La sincère amitié vous embrasse en pleurant, Dissipez ces chagrins dont le poids vous oppresse, Revoyez vos beaux jours aux bords du St. Laurent!

II.

Vous avez parcouru, conduits par la souffrance, Le sentier des regrets qui mène au désespoir, Car il vous a fallu la rude expérience Pour aimer le clocher que vous venez revoir. Ah! trop d'infortunés cheminent sur vos traces Qui feraient de leurs maux un aveu déchirant. Si le ciel, répondant à leurs désirs vivaces, Les transportait soudain aux bords du St. Laurent!

III.

Un mal affreux révit, qui dépeuple nos villes, Enlève aux ateliers nos vaillants travailleurs. Arrache des sillons les bras les plus utiles Et suscite l'effroi dans tous les nobles cœurs. Que notre nation dans un effort suprême Echappe à ce fatal et dangereux penchant: Le mot de l'avenir est dans le peuple même, Nous verrons prospérer les fils du St. Laurent! IV.

Que sont-ils devenus ces courageux athlètes Qui, la hache à la main, pénétraient daus les bois Et dont les coups vainqueurs portés dans ces retraites Précédaient le drapeau vénéré de nos rois? Cet amour du péril qui leur servait d'amorce, Cette ardeur, ce vonloir ferme et persévérant, Ce germe d'union qui leur donnait la force, Ont grandi nos aïeux aux bords du St. Laurent!

٧.

Aujourd'hui, c'en est fait des vertus héroïques! La froide indifférence a mis son doigt partout. Seules, les passions, les haines politiques, Dévorent le pays en semant le dégoût: L'avenir paraît sombre à nos pâles courages, Ils cherchent un travail facile et rassurant..... Puis, un jour, entraînés par le vent des orages Ils tombent méprisés au loin du St. Laurent.

VI.

Combien sont-ils là-bas, misérables esclaves, Qui vendent la bravoure à nos adroits voisins! Sur un faux champ d'honneur la mort couche ces braves Qui n'ont pas même un nom pour survivre aux dédains Des bords du Potomac jusqu'à la Louisiane Nos frères comme vous ont prodigué leur sang, Un étranger les mêne au son de la diane: Ils semblent n'être plus les fils du St. Laurent.

VII.

Si l'antique valeur en eux paraît renaître
C'est qu'on l'achète hélas! et que l'or est son prix!
Le triste mercenaire avili sous un maître
Cueille moins de lauriers qu'il n'aura de mépris.

Nos guerriers d'autrefois, le front couvert de gloire,
Rapportaient au foyer un récit émouvant ...
Qui donc voudra garder la honteuse mémoire
Qui flétrit à jamais ces fils du St. Laurent?

VIII.

De la postérité la justice implacable
Jugera sans merci les enfants égarés,
Et, posant froidement sa marque ineffaçable,
Ecrira sur leur tombe: "Ils sont dégénérés!"
La voix de la raison, la sainte voix des prêtres,
Pour sauver leur honneur s'élèvent vainement:
Malheur aux imprudents qui se donnent des maîtres!
Notre cœur méconnaît ces fils du St. Laurent.

Mais que dire, ô douleur l des hommes sacriléges, Dans leur trafic infâme à demi protégés, Qui teudent parmi nous de misérables piéges ? Anathême l'anathême à ces bourreaux gagés! Le sang qu'ils ont vendu c'est le sang de leurs frères! Les verrons-nous toujours d'un œil indifférent Porter la flétrissure en hideux caractères Et souiller de leurs pas les bords du St. Laurent!

O vous que le destin ramène sur nos plages, Reudez grâces à Dieu qui vous les fait revoir, Et d'exemple instruisez le peuple des villages Pour maintenir ses pas au chemin du devoir! Dites-lui qu'il s'attache au sol de la Patrie, Que là sout ses exploits! qu'il sera fort et grand S'il conserve pour lui ses bras, son industrie, S'il garde ses vertus au bord du St. Laurent.

Rachetez votre faute au prix des sacrifices, Soyez également apôtre et citoyer Gravez ces vérités, belles sans artifices, An seuil presque désert du hameau Canadien: -Le travail ennoblit quand le devoir le guide, Le courage en tous lieux arrive au premier rang ; Un sort paisible attend le colon intrépide, Sa tombe sera chère aux fils du St. Laurent !-

BENJAMIN SULTE.

Août 1864.

# SCIENCE.

# Les deux Abbés de Fénélon.

(Suite et fin.)

IX.

Les deux premières questions ne pouvaient être mises en doute que par un homme qui voyait des empiétements dangereux dans les bornes opposées à son autorité. Ses prédécesseurs avaient reconnu l'Officialité; après lui, les gouverneurs et le Conseil la reconnurent encore (1). Quant au privilége des ecclésiastiques d'être jugés par l'autorité ecclésiastique, il est également incontestable; il a pu disparaître comme tant d'autres depuis la conquête, mais c'était le droit de l'époque (2). Le roi d'ailleurs trancha la question en blâmant M. de Frontenac de n'avoir pas renvoyé l'accusé devant son évêque.

Mal en prit à l'abbé de Fénélon d'avoir parlé de l'officialité: le Gouverneur, sans perdre un instant, voulu avoir le cœur net de ce tribunal, siégeant à côté du sien. L'abbé fut obligé d'attendre dans l'antichambre (3). Nous ne nous arrêterons pas à cet incident,

- (1) Dès le 14 février 1659, c'est-à-dire avant l'arrivée de Mgr. de Laval, M. d'Argenson renvoyait devant l'Officialité les habitants de Beauport, qui se plaignaient de leur curé.—(Journal des PP. JJ., MS. Viger.) En 1660, le Gouverneur de Montréal reconnaît une sentence de l'Official qui annulait un mariage.—(MS. de Sir H. Lafontaine.) Il serait facile de multiplier les preuves. Voir Edits et Ordonnances, édit. de 1855, t. 2, pp. 160, 163.
- (2) Les juges ecclésiastiques, toutefois, ne connaissaient généralement pas des cus privilégiés. Sous cette dénomination assez élastique, on entendait ordinairement les crimes de lése-majesté, de sédition, de port-d'armes, de fausse-monnaie. Aussi, M. de Frontenac chercha-t-il, du moins dans sa lettre au ministre, à présenter le cas de M. de Fónéton comme un cas privilégié: "Le cas... étant du nombre des privitéges, les juges ecclésiastiques n'en pouvaient en aucune façon prendre connaissance."—(Lettre de Frontenac au ministre, déjà citée.)
- (3) "Et en ce faisant, le d. Sr. de Fénélon ayant fait représenter au Conseil qu'il se trouvoit mal et demandoit la permission de se retirer c'ez luy en attendant que le Conseil eust prononcé sur l'acte par luy requis, le Conseil a permis au d. Sr. de Fénélon de se retirer à la Brasserie, enjoignant à l'huissier Roger, commis à sa garde, de rester toujours aupres de luy, et luy dire verbalement d'y attendre les ordres du cit Conseil."—(Rég. du Cons. Sup., séance du 23 août 1674.)

pendant lequel buissiers et secrétaire voyagèrent du Conseil au Séminaire et du Séminaire au Conseil pour engager le Grand Vicaire, M. de Bernières, à venir donner des explications sur l'autorité qu'il s'arrogeait. Après quatre longues séances, le Conseil put enfin s'occuper de l'accusé et, sans s'arrêter à sa récusation, le coudamna à présenter son sermon dûment certifié.

Il est facile de reconnaître la main qui écrivit la sentence. M. de Fénélon, toutefois, s'en tint à ses moyens d'oppositiou, récusant surtout M. de Frontenac et les officiers du Conseil nommés avec son concours. Il est clair, en effet, que si ce dernier poursnivait le châtiment d'injures personnelles, il ne pouvait ni être juge, ni nommer les juges de sa propre cause. M. de Frontenac se récria contre l'injustice qu'on lui faisait en le prenant à partie, "Mes intentions sont mal interprétées, disait-il: ce que j'ai fait n'a été que pour maintenir l'autorité du Roi et pour faire respecter les ministres de la Justice. J'ai voulu assurer la colonie contre les ennemis de l'Etat qui sollicitent les Iroquois de renouveler la guerre contre nous, pour donner enfin aux nations sauvages, qui viennent de traiter avec nous, toutes les garanties possibles de sûreté. Lorsqu'il s'agit du service du Roi et de l'intérêt public, personne nc peut avoir le droit de me prendre à partie: autrement il n'y a pas un coupable qui ne pût éluder la punition due à ses crimes, en récusant les officiers du Conseil, qui outété, ou nommés ou continués par moi, suivant l'usage de mes prédécesseurs et les intentions de Sa Majesté. Quant aux allégations du Sr. abbé de Fénélon, je demande acte à la compagnie de ce quelle sait. Ai-je gêné la liberté des suffrages? ai-je voulu persuader autre chose que de rendre la justice? Vous êtes témoins que je n'ai harangué la compagnie que pour faire connaître mes raisons contre les causes de récusation."

Mais M. de Frontenac oubliait qu'il se prétendait personnelle-

ment insulté par les discours et la conduite de M. de Fénélon (1); qu'il l'avait lui-même dénoncé au Conseil : en voulant présider à la sentence, il assumait le triple rôle de partie, d'accusateur et de juge. Le poste élevé qu'il occupait dans la colonie donnait sans doute plus de gravité aux insultes dont il était l'objet, et devait en rendre le châtiment plus exemplaire, mais la justice et la dignité demandaient qu'il laissát à d'autres de prononcer ce châtiment qui devait, d'ailleurs, avoir peu d'influence sur les ennemis de l'Etat.

Le Conseil se contenta d'arrêter que le Roi serait consulté pour savoir si le gouverneur pouvait être pris à partie. Cette décision semblait surseoir indéfiniment au procès. M. de Frontenac en témoigna sa surprise, puis, voyant qu'on n'avait tenu aucun compte de ses protestations, il ajouta: "Messieurs, il est de la justice du Conseil de ne pas demeurer dans le silence sur les accusations injurieuses portées contre moi. Si j'ai usé de contrainte et de violence pour ôter la liberté des suffrages, la compagnie n'en peut avoir de meilleure preuve que par elle-même. Elle doit déclarer si ces allégations sont vraies, on si elles sont fausses. Je demande acte de tout ceci pour être envoyé à Sa Majesté."

Le Conseil parut embarrassé: du moins ses délibérations furent assez longues (2). A la fin on détermina: 10. qu'on donnerait acte à M. le Gouverneur de sa déclaration; 20 que le Roi jugerait des causes de récusation et de prise à partie; 30 que l'instruction du procès seruit continuée; 40 enfin que l'accusé remettrait " dans samedi,"—on était au mardi,—son sermon et les attestations qu? avait fait signer en faveur de Perrot. Cet arrêt ne donnait au goz-verneur qu'une demi satisfaction. Si son ancien ami était con-damné, pour la trois ème ou quatrième fois, à livrer le texte de son malencontreux discours, il demeurait lui-même sous l'effet d'une opposition qui blessait sa dignité. Il se plaignit amèrement

- (1) "Le premier (l'abbé de Fénélon) ne s'est pas contenté d'avoir (1) "Le premier (l'abbé de Fénélon) ne s'est pas contenté d'avoir déclamé contre moi dans les maisons particulières de Québec...; mais s'est encore avisé de faire à Montréal, le jour de Pasques, un sermon si injurieux pour moi, si propre à porter les peuples à la sédition, que, etc. M. Dollier... ayaut fait demander le sermon à M. de Fénélon, il fit une réponse si peu respectueuse, que si veus aviez le loisir de vous la faire lire, vous comnaîtriez le caractère de son esprit et de son humeur, il acoute, à cette de son espretage de son esprit et de son humeur, il ajouta à cette, eponse deux lettres qu'il m'écrivit si pleines d'injures et de mépris, qu'on n'écrirait pas dans ces termes au dernier des hommes. Voyant donc que je ne pouvais avoir aucune raison de tous ces outrages par les voies de civilité et de douceur que j'avais prises, et ne voulant pas me servir de mon autorité, j'eus recours à celle du Conseil."—(Lettre déjà citée) On est porté à croire que le Gouverneur s'éxagérait les torts de son ancient ami quand on le voit parler en ces termes du refus qu'il fit de donner son sermon, et de sa récusation du Conseil, qui lui semble encore plus injurieuse. Nons avons cité ces pièces.
- (2) Commencée après le dîner, elles dorèrent jusqu'à la nuit tombante. "Et attendu que la nuit est proche, remis à demain, sept heures du matin." (Reg. du Cons. Sup. séance du 10 Sept. 1674).

au Ministre de ce qu'il regardait comme un acte de faiblesse dans

une cour aussi haute que le Conseil Souverain.

A partir de ce moment-11 septembre-jusqu'au 27 octobre, le procès se poursuit fastidieusement: M. de Fénélon demandant toujours à être renvoyé devant ses juges, et tenant fort peu compte des ordres qu'il reçoit de garder son logis, de payer certains frais : le Conseil déclarant toutes ses prétentions impertinentes.

Enfin, vers le milieu de novembre, M. de Fénélon fut embarqué

pour la France.

On ne voit pas que le Conseil ait été consulté sur un acte qui lui enlevait tout-à-coup un accusé dont on le pressait naguère de poursuivre le proces. Il est probable que M. de Fénélon en appela lui-même à la justice du souverain. D'un autre côté, il fallait en finir: le Conseil, placé entre des instances pressantes et une récusation très-énergique, semblait hésiter. Avec la marche qu'on avait suivie jusque-là, la cause aurait pu se prolonger indéfiniment: au lieu d'interroger les témoins et de prononcer sur leurs dépositions, on voulait forcer l'accusé à fournir le certificat de ces témoins, ce qui paraît au moins étrange.

Quoiqu'il en soit, au moment de s'en rapporter à la décision de son maître, M. de Frontenac semble croire qu'il s'est trop avancé: son langage laisse percer de la crainte: c'est à sa pitié qu'il fait

appel.

"Je fais repasser M. Perrot en France avec M. l'abbé de Fénélon afin que vous jugiez de leur conduite, pour moi je soumets la mienne à tout ce qu'il plaira à Sa Majesté de m'imposer et si j'ai manqué, je suis prêt de subir toutes les corrections qu'il lui plaira

m'ordonner.

" Mais il y va trop de l'intérêt du Roy, pour laisser de pareilles désobéissances impunies dans un pays où ce mauvais exemple serait bientôt suivi de beaucoup d'autres.... Un gouverneur serait ici bien à plaindre s'il n'était pas appuyé, n'y ayant personne en qui il se puisse fier, étant obligé de se défier de tout le monde, et quand il commettrait quelque faute, elle serait assurément bien pardonnable, puis qu'il n'y a point de panneaux qu'on ne lui tende et, qu'après en avoir évité cent, il est bien difficile qu'il ne donne dans quelqu'un.

"L'éloignement même où il est et l'impossibilité de recevoir de nouveaux ordres qu'après un fort long espace de temps, font que ses fautes ne sauraient jamais être petites parce qu'elles ne sauraient

jamais être courtes...

"Ainsi, Monseigneur, j'espère que quand il me serait arrivé d'en faire quelqu'une qui pourrait déplaire à Sa Majesté, elle aura assez de bonté pour compâtir et pour croire que c'aurait été plutôt par un excès de zèle à faire mon devoir et à accomplir ses intentions que par aucune autre raison." (1)

Nous avons déjà cité au commentement de ce travail la réponse

de Louis XIV:

" J'ay blasmé, disait le roi, l'action de l'abbé de Fénélon, et je luy ay ordonné de ne plus retourner au Canada. Mais je doits vous dire qu'il estait difficile d'instruire une procédure criminelle contre luy, n'y d'obliger un prestre du Séminaire de Saint-Sulpice qui sont à Montréal de déposer contre luy; il fallait le remettre entre les mains de son évesque ou du grand vicaire pour le punir par les peines ecclésiastiques, ou l'arrester et le faire repasser ensuite en France par le premier vaisseau."

Ces deux pièces terminent le procès et rendent les commentaires

X.

Rentré en France, l'abbé de Fénélon paraît s'être renfermé dans une grande solitude : du moins, nous le perdons complètement de vue à partir de ce moment, sans pouvoir dire s'il se retira dans la communauté de St. Sulpice, ou chez son oncle, l'Evêque de Sarlat. Il vécut tellement ignoré, que les annotateurs des Œuvres de Fénélon le font mourir en Canada; mais il est certain qu'il mourut en France, en 1679, dans toute la vigueur de l'âge—il n'avait que trente-huit ans-use sans doute par ses travaux de missionnaire et par une énergie désormais condamnée à l'inaction.

Il disparaissait de la scène du monde précisement au moment où son jeune frère commençait à y briller, lui laissant un héritage que celui-ci avait songé un instant à recueillir.

C'était au moment où il venait lui-même d'être élevé au sacerdoce ; le futur archévêque de Cambrai avait senti le zèle apostolique s'allumer en lui; mais quoique ses regards se fussent tournés du côté de l'Orient pleins d'admiration et de désirs (2), on peut se demander si son intention première n'avait pas été de venir dans ce Canada où l'appelait un exemple bien cher, où l'attendaient toutes les sympathies de cette maison de St. Sulpice, qu'il a toujours vénérée. Il est certain que si jamais il a formé un pareil projet, il dut y renoncer à la nouvelle du coup qui frappait son aîné pour n'exciter aucune susceptibilité, comme il renonça à celui d'aller dans les missions orientales, retenu par des motifs qu'il appela, plus tard, faiblesse et manque de courage. (1)

Tout le monde sait ce que cetle faiblesse lui réservait de faveurs et de disgrâces. Le comte de Frontenac put entendre du Canada, comme un écho lointain des éloges donnés à la beauté du caractère, à la solide piété de l'archevêque de Cambrai, et presqu'en même temps, sur son lit de mort, apprendre la double disgrâce qui venait de frapper l'auteur des Maximes des sainls. Ses souvenirs lui représentant le passé lui firent-ils voir la même résistance, le même esprit d'obstination punis dans un juste châtiment? Il y a longtemps que le grand Fénélon a été jugé. Mais il est certain, qu'il y avait entre les deux frères plus d'un trait de ressemblance. Tous deux poussaient le dévouement religieux jusqu'à l'abnégation d'eux-mêmes; tous deux avaient beaucoup de fermeté de caractère et l'amour de la justice, mais l'un apportait en tout la franchise d'un ancien militaire, l'autre tempérait tout par une grande douceur : le premier semblait chercher la lutte, le second l'acceptait et y mettait toute la puissance de son génie. Si leur disgrâce fut commune, quoiqu'elle ne fût pas également éclatante, on peut dire, en changant le met le l'Arment de l'Arment geant le mot de d'Aguesseau, que chez tous deux l'esprit fut com-

Je crois avoir rempli la promesse faite au commencement de ce travail, et avoir mis le lecteur en état de se prononcer sur des événements qui mirent aux prises deux anciens amis. Quoique nous vivions dans une société si éloignée, par son esprit et sa législation de la société du 17e siècle, nous n'en sommes pas moins obligés, pour être justes, d'en apprécier les hommes et les choses d'après les idées de l'époque qui les a produits. Quand il s'agit d'hommes comme MM. de Frontenac et de Fénélon, il est toujours facile de reconnaître, même au milieu de certains défauts, la noblesse du caractère et la droiture des intentions. Ces deux hommes étaient faits pour s'estimer et ils durent réellement regretter leur malheu-

reuse querelle.

Ici s'arrête ma tâche. Je me suis efforcé d'être exact avant tout; mais je regrette vivement que des circonstances imprévues m'aient obligé de livrer ces articles lambeau par lambeau, et en

même temps qu'elles ne m'aient pas permis d'être plus court. J'ai dit dès le début que le Commandeur Viger avant tranché depuis longtemps, pour nous, la question de l'identité des deux Fénélon; mais je dois à sa mémoire de dire qu'il avait songé à traiter cette question assez longuement: d'autres travaux sans doute l'en ont détourné: ce qui est d'autant plus fâcheux qu'il y aurait certainement apporté la surabondance de preuves et l'exactitude scrupuleuse que tout le monde lui connaissait. Voici à quelle occasion il avait formé ce projet. Un membre de la société historique de New-York, avait lu (2), sous le titre Fénélon chez les Iroquois, un mémoire où il concluait à l'identité probable du missionnaire avec l'archevêque, et cela toujours en s'appuyant de l'autorité

me sens transporté dans ces beaux lieux et parmi ces ruines précieuses pour y recueillir, avec les plus curieux monuments, l'esprit même de l'antiquité. Je cherche cet aréopage où St. Paul annonça aux sages du monde le Dieu inconnu. Mais le profane vient après le sacré, et je ne dédaigne pas de descendre au Pirée, où Socrate fit le plan de sa république. Je monte au double sommet du Pernasse; je cueille les lauriers de Delphes et je goûte les délices de Tempé. Quand est-ce que le sang des Turcs se mêlera avec celui des Perses sur les plaines de Maratbon, pour laisser la Grèce entière à la religion, à la philosophie et aux beaux-arts, qui la regardent comme leur patric?

> Arva, beata Petamus arva, divitas et insulas.

Je ne t'oublierai pas, ô île consacrée par les célestes visions du disciple bien-aimé! ô heureuse Patmos, j'irai baiser sur ta terre les pas de l'apôtre et je croirai voir les cieux ouverts! Là, je me sentirai saisi d'indignation contre le faux prophète... là, je bénirai le Tout-Puissant qui bien loin de précipiter l'église, comme Babylone, enchaîne le dragon et la rend victorieuse,—(Œuvres de Fénélon, Edit. de 1861, t. 7, p. 491; Lettre du 9 oct. 1674.)

- (1) Sermon de l'Epiphanie, prononcé le 6 janvier 1685 (Œuvres de Fénélon, édit. de 1851, p. 621) ce passage aurait dû inspirer quelque doute à ceux qui affirmaient l'identité des deux abbés.
- (2) 5 décembre 1848. Ce mémoire fut publié dans le Litterary World du 23 déc. 1848.

<sup>(1)</sup> Lettres déjà citée.

<sup>(2) &</sup>quot;Il faudrait citer toute entière la charmante lettre où il fait con-naître son pieux dessein." La Grêce entière s'ouvre devant moi.... Je

du Cardinal Beausset. D'autres membres (2) voulurent changer la probabilité en certitude. Le Pilot de Montréal (3) avait même attiré l'attention de ses lecteurs sur ces recherches. On reclama aussitôt dans ce journal contre des assertions qui n'étaient propres qu'à propager une grave erreur historique. "Cette question intéressante, disait-on, est maintenant étudiée à fond par celui qui a si justement été appelé le Bénédictin du Canada. Le résultat de ses recherches sera bientôt publié."

Je suis heureux de m'être acquitté pour lui de cette promesse

solennelle.

HOSPICE VERREAU.

# EDUCATION.

#### Extraits du discours de Mgr. Dupanloup au Congrès de Malines sur l'Education.

CE QUE L'ÉGLISE A FAIT ET FAIT ENCORE POUR L'ÉDUCATION POPULAIRE.

Et d'abord, la nécessité de l'enseignement populaire, premier point sur lequel nous sommes d'accord avec nos adversaires,-car ils nous reprochent amèrement, et injustement, ici, des sentiments qui, certes, ne sont pas les nôtres.-Ils veulent qu'on enseigne le

peuple; et je réponds: Moi aussi, et peut-être plus qu'eux.
Pourquoi? Qui est-ce qui m'a appris que je devais enseigner le
peuple? Eh! mon Dieu, Celui qui est venu, après quarante siècles de soup rs et d'attente, de ténèbres et d'abandon, d'opprobre et de servitude pour les malheureux et les pauvres, c'est-à-dire pour l'immense majorité du genre humain, qui est venu sur le bord d'un lac de la Galilée, dire à ses diciples: "Allez et enseignez, Ite, docete; enseignez toute créature: omni creaturæ." Cela n'avait jamais été dit sur la terre par qui que ce fût. Avant Jésus-Christ, il n'y avait pas d'écoles, pas de maîtres pour enseigner le petit peuple et les enfants du peuple; c'est la parole de Jésus-Christ seule qui a fondé les écoles populaires.

Je ne dis pas qu'il n'y eût aucune école d'aucune sorte, et je me souviens d'avoir lu le mémoire d'un membre de l'Institut de France, qui, dans les hièroglyphes de l'Egypte, a retrouvé l'image d'un petit enfant allant en classe avec son panier, il y a trois ou quatre mille ans,—c'est, si je ne me trompe, dans un travail du savant comte Emmanuel de Rougé, sur les monuments découverts par M. Mariette,-mais je nie que cet enfant sût un enfant du peuple; car je sais comment on traitait alors le peuple en Egypte et sur toute la surface du monde habité. C'est Jésus-Christ, encore une fois, qui, parlant à douze hommes du peuple, a dit: Allez, enseignez toute créature. Par là, il a fondé l'enseignement universel, et depuis dix-huit siècles, nous n'avons pas cessé d'y travailler.

Laissez-moi vous le dire, Messieurs, vous n'avez jamais assez remarqué la brièveté, l'énergie, la puissance incroyable de ces deux paroles: Ite, docete. Allez, allez, marchez toujours; la terre est graude; enseignez partout, enseignez toujours! il faut aller jusqu'au bout. Ite, docete!

Messieurs, vous êtes ici une grande assemblée: Eh bien! ces vénérables Evêques, ce digne Cardinal, ne sont là, et je ne suis moi-même à cette place, qu'en vertu de cette parole: Îte, docete. C'est elle qui, puissante et obéie, a traverse les siècles, allumant dans les cœurs le courage de tout affronter pour l'accomplir. C'est par sa vertu qu'il s'est constamment rencontré ici-bas des multitudes d'hommes passionnés pour elle, avides de l'entendre, et jamais rassasiés! C'est cette parole, qui, dans toutes les églises, d'un bout de la terre à l'autre, s'accomplit chaque fois que le plus humble prêtre de village monte dans sa chaire, et que là, Chrysos-tôme champêtre, comme on l'a dit, il explique l'Evangile et fait le catéchisme. (Applaudissements.)

C'est par la vertu de cette parole, que, dès l'origine; nous nous sommes attaqués à l'esclavage et à l'abrutissement des esprits, comme nous avons combattu l'esclavage et l'abrutissement des corps. Eh! bien, la question est toujours la même: aujourd'hui encore nous voulons que le plus petit enfant élève son âme aux plus hautes questions et que les facultés de son esprit se dévelop-

pent en s'exerçant.

Nos églises sont et ont toujours été des écoles gratuites, publiques et populaires de philosophie, de morale, de religion, de vie

Ce matin, je recherchais quelques traces de tout ce qui a été fait par l'Eglise pour l'instruction populaire, et j'étais moi-même étonné quoique je ne dusse avoir sur ce point aucun étonnement. Dès les premiers siècles, dès les premiers Conciles, les Evêques deman-daient aux prêtres de donner eux-mêmes l'instruction aux petits enfants. Nul, en dehors de nous, n'avait eu encore ni la pensée ni la puissance de former des instituteurs; les premiers et les seuls nous en avons rèvélé le secret et donné l'exemple au monde.

Au huitième siècle déjà, il y avait à Orléans un Evêque (permettez-moi de vous citer son nom avec une vénération et une fierté particulière). Il s'appelait Théodulphe, et il écrivait des mandements sur les écoles primaires. J'en extrais ces paroles si précises

et si paternelles:

"Que les prêtres aient des écoles, non-seulement dans les vil-"lages, mais dans les hameaux, et quiconque désire leur confier " ses petits enfants pour leur apprendre les lettres, qu'ils ne relu-" sent pas de les recevoir et de les instruire."

Hincmar, le célèbre archevêque de Reims, au neuvième siècle, enjoignait aux doyens ruraux de s'informer par tout le diocèse si chaque curé avait une école et un clerc capable d'enseigner les lettres aux enfants de la paroisse.

Au même siècle, un archevêque de Tours, Hérard, ordonne aussi à ses curés de faire tous leurs efforts pour fonder des écoles: Ut

scholas presbyteri pro posse habeant. Et, bien avant lui, un de ses prédécesseurs, Grégoire de Tours, raconte qu'un Evêque de Lisieux racheta de l'esclavage un clerc instruit et ramassa tous les enfants de la cité pour les lui donner à

J'ai dit que dès les premiers conciles, dès les premiers temps, dès que nous avons pu quelque chose, nous avons fondé des écoles

" Que les évêques, dit un concile des Gaules tenu en 747, fassent en sorte que le zèle de l'étude et de la lecture soit répandu sans " cesse et par des voix nombreuses, pour le bien des âmes et l'hon-" neur du Roi éternel!"

Ce que le clergé faisait dans les Gaules, il le faisait en Angle-

terre, en Allemagne, en Italie, par toute l'Europe.

" Que les prêtres, dit un concile d'Angleterre, le second concile " de Vaison, que les prêtres, préposés aux paroisses, reçoivent dans leur maison autant de jeunes écoliers qu'ils pourront, et, comme " de bons pères, qu'ils nourrissent leurs esprits."

Et le vénérable Bède raconte qu'un roi d'Angleterre, baptisé en Gaule, établit dans son pays, avec l'aide des Evêques, des écoles pour les enfants, semblables à celles qu'il avait vues en Gaule.

En Allemagne, saint Boniface, l'apôtre de ce giand pays, y fonde des monastères et ordonne aux religieux de faire l'école aux enfants en même temps que de prêcher la parole de Dieu.

Plus tard, au douzième siècle, un concile général de Latran, continuait en ces termes cette belle tradition:

"Afin que les pauvres, qui ne peuvent recevoir aucune aide de "leurs parents, ne soient pas pour cela privès de l'avantage de lire et de s'instruire, qu'il y ait toujours, dans chaque église " cathédrale, un maître qui enseigne les clercs de l'Eglise et les "écoliers pauvres."

Et voilà pourquoi, des le quatrième siècle, saint Chrysostôme déclarait que l'Eglise, pour les soins qu'elle donnait à l'enseignement des esprits, méritait d'être appelée un tribunal, une école de médecine et de philosophie, une chaire établie pour instruire les âmes, un gymnase où se trouvent les chars qui les emportent

au ciel.

Je ne veux pas prolonger ces citations; mais vous me permettrez bien encore, Messieurs, de vous citer un autre de mes prédéces-seurs, l'illustre cardinal de Coislin, grand aumônier de France sons Louis XIV. Il avait fondé, et il entretenait, à ses frais, deux cents écoles dans les paroisses du diocèse d'Orléans. Et Saint-Simon nous raconte que Louis XIV, qui l'aimait beaucoup, ayant voulu qu'il résidat p'us souvent à la cour, le cardinal, c'est Saint-Simon qui parle, refusa absolument, " ne voulant pas s'exposer à voir ruiner une moisson si précieuse, des écoles si utiles."

Ces résultats, Messieurs, ont précédé, comme vous le voyez, de

bien loin tous les efforts des libéraux modernes. Vous avez entendu Théodulphe, les évêques dans les conciles des Gaules, d'Angleterre, d'Italie et de Latran, et avant eux le grand Chrysostôme: tous à l'envi décrètent, fondent, multiplient les écoles du peuple, et en couvrent le sol de l'Europe et du monde catholique.

Et que l'on ne dise pas que, dans ces écoles, on enseignait seulement la religion. Théodulphe, Hincmar, et les autres, parlent

<sup>(2)</sup> Entre autres M. Bartlett, secrétaire correspondant, dans la réunion du 2 janvier 1849.

<sup>(3)</sup> No. du 15 janvier 1849.

expressément des Lettres. Nous avons encore les règlements des petites écoles de Paris, au quatorzième siècle, et le programme est

à peu près le programme actuel.

Traversons dix siècles. Grâce aux prétendues lumières de l'impiété philosophique, voici un antre progrès! Au dix-huitième siècle, un grand lettré, Voltaire—et ses incomparables amis ont bien voulu nons imprimer cela dans sa correspondance générale—Voltaire écrit contre l'enseignement du peuple et de ceux qu'il

appelait des gueux ignorants? (1)

A la même époque, dans le temps où Voltaire écrivait ces mots, qui embarrassent un peu ses anns aujourd'hui, un pauvre prêtre de Reims, l'abbé de la Salle, fondait un ordre d'instituteurs pour les enfants des ouvriers et du peuple; et un saint Pape, Benoit XIII, bénissait cet ordre, et dans sa bulle d'approbation en 1724, il écrivait ces paroles remarquables: Ignorantia, omnium origo malorum, præsertim in eis qui fabrili operæ dediti sunt. Econtez, Messieurs, vous qui possedez une industrie et une agriculture si florissantes: "L'ignorance est l'origine de tous les maux, surtout parmi ceux qui sont livrés au travail manuel."

Je rapproche simplement la solicitude de Benoit XIII des dédains de Voltaire, la démocratie du Pape de l'aristocratie du philosophe!

(Vifs applaudissements.)

Au dix-neuvième siècle, deux frères, nommés Lamennais, ont vécu: L'un a fait du bruit, sans laisser un disciple... Ne craignez pas, Messieurs; je n'en dirai rien de plus: c'est un nom frappé de la foudre.

L'autre a fondé des écoles, là où les partisans les plus ardents du progrès n'out pas cherché à en établir: au Gabon, au Sénégal, à Bourbon, à Cayenne, au milieu de pauvres peuples, esclaves hier,

et, grâce à Dieu, affranchis à cette heure.

Aujourd'hui, s'il y a quelque chose de connu dans le monde entier, c'est le zéle et le dévouement de nos missionnaires, et je dois dire surtout des missionnaires belges et français. Vous le savez, à mes yeux, la plus grande des œuvres catholiques est l'Œuvre de la Propagation de la Foi. Eh! bien dans tons les lieux où l'homme de Dieu fonde une église, il ouvre nne école; oui, toujours une école à côté de l'église: Nous en avons à Zanzibar et au Cap, à Ceylan et à Singapour, à Nankin et à Siam, au cap Nord et à l'Equateur.

Voilà des faits dont l'éloquence est invincible. Quand on vient nous dire que nous n'aimons pas l'instruction pour le peuple, ne laissez pas répéter devant vous de telles indignités... je demande pardon du mot, de telles niaiseries... (Bruvante avarchation).

pardon du mot, de telles niaiseries... (Bruyante approbation).

Je lisais dernièrement les lettres de saint François Xavier, de cet homme inconcevable, petit de taille, fait de bronze et d'acier; mais qui avait le cœur tout à la fois le plus fort et le plus tendre qui puisse battre dans une poitrine humaine. Lisez ces lettres; elles transfigureront vos âmes. Saint François Xavier se trouve seul dans le monde oriental, luttant seul contre tous les obstacles, et partout, toujours, il fonde ensemble des églises et des écoles. "Il faut apprendre à lire aux enfants, écrit-il sans cesse. C'est essentiel!"

Et à l'heure qu'il est, toute la jeunesse belge et française est enrôlée sous la bannière d'une œuvre, qui n'est qu'une vaste pépinière d'écoles, sous le nom d'Œuvre de la Sainte-Enfance, qui recueille des millions poir ouvrir des asiles et y instruire les pauvres petits enfants arrachés à la mort dans les rues et sur le bord des rivières du Céleste-Empire.

#### DES PRÉJUGÉS CONTRE L'ÉDUCATION POPULAIRE.

Je le sais néanmoins,— et cela se conçoit en présence de tant d'injustices, de mensonges et de calomnies,—parmi les hommes religieux, depuis quarante ans, il y a eu quelques préjugés contre l'instruction populaire.

A ces préjugés, évanouis presque partout aujourd'hui, je me borne à opposer en passant trois réponses que, j'en suis sûr, vous

trouverez bonnes.

On a dit: Elle est un danger, quand elle est incomplète.—Je ne réponds qu'un mot: Donc rendez-la complète. Hommes religieux, ouvrez votre bourse, donnez votre cœur et fon sez des écoles complètes et religieuses. Vons entrerez alors dans les desseins de Notre-Seigneur, de nos Conciles, de nos Saints, et de tous ceux qui s'occupent des enfants avec amour dans l'Eglise de Jésus-Christ. (Mouvement.)

On dit encore, ce qui est vrai: Elle est dangereuse, parce qu'elle est une cause d'orgueil et d'inégalité, tant qu'elle n'est pas universelle.—Eh bien, ma réponse sera ici bien simple: Rendez-la universelle. (Rires.)

Enfin, on dit: elle est dangereuse, parce qu'il y a de mauvais instituteurs.— Ceci serait très-sérieux, s'il s'agissait d'instituteurs impies ou immoraux. Quant aux incapables, je vous répondrais volontiers, avec un de vos plus brillants et plus solides orateurs de l'année dernière, M. Cochin: "De tous les mauvais instituteurs, le plus manvais, c'est l'ignorance." (Applaudissements.) Et n'estce pas dans ce sens que le saint pape Benoit XIII vient de vous dire avec tant d'autorité: Ignorantia omnium malorum origo est.

Si d'ailleurs ces préjugés n'étaient pas encore évanouis, ils devraient tomber devant les faits nouveaux qui dominent aujourd'hui

a societé.

Il y a partout, nons essayerions en vain de nous le dissimuler, un mouvement vers le progrès matériel. Pour moi, je ne le maudis pas ce progrès; je ne suis pas envoyé pour maudire ce qui honore l'esprit de l'homme et sa puissance sur la matière. (Applaudissements.) Je le bénis au contraire; oni, je bénis le progrès matériel qui m'a permis d'arriver si rapidement d'Orléans jusqu'à vous (Sourires) et qui me permettra de retourner avec la même rapidité, là où mes devoirs de chaque jour me rappellent impérieusement : je le bénis, de ce qu'il vient de faire parvenir avec une si merveilleuse promptitude à vos oreilles et à vos cœurs la bénédiction du Souverain Pontife pour votre Congrès. (Longs applaudissements.)

Mais, tous les hommes d'expérience en conviendront avec moi, pour suivre ce progrés et le gouverner convenablement, il faut le bien comprendre. J'ajoute que, pour ne pas succomber à ses tentations, qui sont redoutables, il faut un frein moral plus fort que jamais. Par conséquent, l'enseignement intellectuel et moral devient

plus nécessaire qu'il ne l'a jamais été.

Dans l'industrie et le commerce, la concurrence intérieure a été suivie de la concurrence extérieure; et cela en Belgique comme en France. Eh bien, je dis: pour ne pas perdre notre rang dans cette lutte, il faut désormais de meilleurs ouvriers, il faut de meilleurs paysans, plus capables, plus exercés: et j'ajoute que c'est encore à l'enseignement à nous aider dans cette guerre pacifique des nations.

Dernièrement, à Mulhouse, ville intelligente et qui se met à la tête de tous les progrès qui ont pour but le sort et l'amélioration de l'ouvrier, la Chambre de commerce a publié un très-remarquable mémoire pour demander l'enseignement obligatoire comme conséquence du libre échange. Je n'approuve pas, on le verra, le moyen proposé; mais il est évident que la nécessité d'avoir des ouvriers plus instruits, mieux préparés à la lutte, se fait sentir à tous. On renouvelle les armes des soldats, quand l'art militaire se transforme.

Bientôt, celui qui ne saura rien ne gagnera rien. L'ouvrier absolument illettré ne sera jamais qu'un manœuvre, et les manœuvres sont rejetés des ateliers. Et c'est ce que je dis à nos bons ouvriers d'Orléans, quand je leur recommande de se rendre aux écoles d'adultes que les Frères des écoles chrétiennes fondent pour eux. Je leur dis: Mes amis, les manœuvres sont partout rejetés, et passent leur vie à rouler (c'est votre mot) d'un atelier à l'autre avec de petits salaires et pas d'avenir. Eh bien! c'est un malheur. Je veux

vous l'épargner.

En un mot, partout la lutte et la marche en avant. Pour moi, l'avoue, je n'aime pas à rester en arrière. Je ne suis pas du tout pour qu'on s'enveloppe dans son manteau et qu'on se mette à bouder dans un coin. Quand tout le monde marche, il faut se mettre à marcher. Seulement il faut marcher avec la lumière de l'Evangile. Je ne veux pas être un aveugle qui conduit d'autres aveugles et va se jeter avec eux dans une fosse. Je dis que partout il faut être prêts, vigilants, et armés. L'arme, c'est l'instruction et la morale chrétienne. Sans cela,—écoutez-moi bien, Messieurs, et je voudrais pouvoir ajouter, écoutez-moi bien, ouvriers, plus intéressés encore que nous à cet avenir,—sans l'instruction et sans la morale chrétienne, répandues à pleines mains, dans dix ans, les ouvriers instruits seront des mécontents, et tous les ouvriers illettrés seront des indigents.

Je conclus: Autrefois l'école chrétienne était utile; Aujourd'hui elle est nécessaire.

Et j'ajoute ceci: La cause de l'enseignement populaire est, à l'heure qu'il est, universellement gagnée; et le bon Dieu y a donné visiblement sa bénédiction; le bon Dieu! le nôtre, je m'entends. Car on nous en a fabriqué depuis quelque temps de singulière façon. Nous en avons heureusement un qui a fait le ciel et la terre; c'est à lui que nous nous en tenons. (Rires et applaudissements.) Eh bien donc! notre Dieu, dans les desseins de sa miséricor-

<sup>(1) &</sup>quot;Il me paraît essentiel qu'il y ait des gueux ignorants," Lettre à M. Damilaville, ler. avril 1766. Et dans une autre lettre au même, du 19 mars 1766: "Il est à propos que le peuple soit guidé, et non qu'il soit instruit; il n'est pas digne de l'être." Et dans cette même correspondance on voit que le peuple, pour Voltaire, "c'était la populace qui n'a que ses bras pour vivre."

dieuse providence, s'est mis de la partie, et il y a là pour moi une source intarissable de reconnaissance et d'admiration ; c'est une chose que je redis sans cesse, et personne n'a de réponse à faire.-Voilà le dix-neuvième siècle qui arrive avec ses industries, avec ses progrès de toute nature, et aussi avec ses injustices, avec ses mensonges, qui vient nous dire que nons n'aimons pas l'éducation du peuple; qu'on ne veut plus d'ordres contemplatifs, qu'il faut des ordres qui travaillent. En bien, siècle d'industrie et de travail, Dieu répond à tes exigences: à l'heure où je parle, les congrégations religieuses dévouées à tous les labeurs de la charité la plus active, Dien les multiplie parmi nous. Grâce à l'esprit de dévouement que son souffle met au cœur de ses plus pures et plus nobles créatures, voilà les congrégations enseignantes, les Frères des écoles chrétiennes, les Frères de la Sainte Famille, et d'autres encore ; les congrégations hospitalières de femmes pour les enfants et les malades, plus nombreuses qu'elles n'ont jamais été. Jamais nons n'avons eu dans l'Eglise un siècle, quel qu'il soit, le plus g and, le plus saint, le plus fécond des siècles, qui ait présenté à la terre le spectacle que présente l'Europe catholique au monde, et spécialement la France, dans cette efflorescence admirable des congrégations charitables.

Et il n'y a pas à prétendre qu'il y en a trop: elles ne suffisent pas au besoin et aux vœux des populations. De cela, je vais vous donner une preuve que j'ai faite moi-même. J'ai voulu, selon le vœu intelligent et vraiment patriotique, publiquement exprimé par un excellent préfet, M. Dubessey, que j'ai eu le bonheur de posseder à Or éans, en 1851, j'ai voulu multiplier dans mon diocèse, les écoles de filles tenues par des religieuses. M. Dubessey en voulait une, dans sa circulaire, il en demandait une pour chaque village. Je me suis adressé à 49 congrégations ; à l'exception d'une, qui m'a donné quatre religieuses, toutes m'ont répondu: "Les demandes sont si nombreuses que nous ne pouvons y suffire."

Et qu'on nous dise maintenant qu'on ne veut pas en France de l'enseignement religieux, ou que nous ne voulons pas de l'instruc-

tion pour le peuple! (Applaudissements.)

Donc, sur la Nécessité de l'enseignement pour le peuple, il n'y a

pas de difficulté.

Que nous voulions pour le peuple l'enseignement, je ne dis pas seulement aussi bien, mais plus que nos adversaires, c'est sur quoi, pour ma part, sans manquer envers eux à la charité chrétienne et sans faire aucun jugement téméraire, je n'ai pas le plus petit doute, et le leur dis très-simplement : Vous n'aviez pas une école dans les Gaules, quand nous en comptions de nombreuses, que fondaient nos Conciles, nos Evêques et nos aumônes. A l'heure qu'il est. nous en avons jusqu'au Thibet, et vous n'en avez pas.

#### DE LA CONCURRENCE DANS L'ÉDUCATION.

La concurrence est tout à la fois la loi de la nature et de la société: dans la nature, elle développe, par la lutte avec les obstacles, l'énergie humaine; dans la société, elle développe, par la lutte avec les rivaux, l'émulation. Telle est la force des choses. Tel est aussi le courant du siècle. Je suis en cela les préceptes de l'Écriture: "Ne va pas te briser contre le courant dufleuve: Ne coneris contrà ictum fluminis." C'est-à-dire marche avec le temps, non pour te laisser corrompre par lui, mais pour le sauver en l'améliorant.

J'entends souvent parler de la société moderne, et il est certains hommes qui s'épouvantent à ce nom. En vérité, je ne sais pourquoi! Est-ce que chaque siècle nouveau n'est pas une société

moderne? (Sourires d'approbation.)
Qu'y a-t-il donc à faire? S'effrayer? Non. La vérité et le bon sens, c'est qu'il faut voir dans son temps, dans son siècle, ce qu'il y a de bon, ce qu'il y a de mal: l'étudier avec intelligence et avec amour; dévouer sa vie, s'il le faut, à éclairer les esprits, à sauver les âmes. Quant à moi, je le confesse, je ne puis me réduire à perdre la tête devant un mot, et à rêver la fin du monde, parce qu'il y a une société moderne. (Bravos.)

J'ai l'habitude de dire ce que je pense, et j'avouerai que, croyant l'émulation bonne en soi, parce qu'elle entretient le zèle des deux côtés et le progrès, je n'aimerais pas à voir les écoles dirigées par le clergé ou les religieux sans aucune concurrence. Je ne désire pas évidemment qu'elle leur soit faite par des impies; mais je n'y vois qu'un bien, si elle leur est faite par de bons et honnêtes

laïques.

On me dira peut-être ici : Vous avez vos finesses! Vous ne craignez pas la rivalité de nos écoles, parce que vons savez que les familles préfèrent les vôtres.—Que voulez-vous? Si cela est, si c'est l'instinct des pères et mères, ce n'est pas moi qui dirai que cet instinct-là les trompe.

Je vous raconterai même à ce sujet un fait que je tiens de la

bouche d'un ancien et honorable prefet de la Seine, M. Rambuteau. Il se rendait quelquefois, incognito, dans les classes d'adultes de Paris. Un soir il était arrêté à la porte d'une école tenue par un Frère, où il y avait queue. Une autre école était, non loin de là, tenue par un laïque. S'adressant à un ouvrier qui se trouvait près de lui: Pourquoi, lui dit-il, n'allez-vous pas à la classe voisine où il y a de la place? Ah! monsieur, lui répond l'ouvrier, c'est que l'instituteur qui est là est un monsieur un peu fier; qui ne pense qu'à se faire décorer. Les Frères sont des ouvriers comme nous; ils ont une blouse noire, un peu plus longue; voilà tout! (Rires et applaudissements.)

Certes, je ne prétends pas que les instituteurs laïques méprisent le peuple; mais assurément l'instinct de cet ouvrier sur les bons Frères ne le trompait pas.

J'ai une autre raison pour n'avoir pas peur de la concurrence des bons instituteurs. Avant d'être évêque, je n'avais pas l'expérience que m'ont depuis donnée mes visites pastorales dans mon diocèse et dans les écoles. Mais aujourd'hui je le dis hautement : depuis que je suis évêque, les instituteurs laïques, bien loin de m'effrayer, quand ils sont bons, me remplissent d'estime et de confiance.

J'en ai rencontré dans mon diocèse, et je ne doute pas qu'il n'y

en ait aussi ailleurs, qui étaient vraiment admirables.

Les instituteurs, voici comme je les distingue. Je les partage en tiois classes. Il y a d'abord, je dirai, les incapables; et ne soyons pas trop fiers, il y en a partout. Il y a ensuite les mécontents; ils sont nombreux. Je ne crois pas cependant qu'il y ait en France aujourd'hui, comme en 1848, quarante mille instituteurs, dont M. Thiers disait énergiquement que c'étaient "quarante mille anticurés, quarante mille curés de l'athéisme et du socialisme."

Mais voilà que maintenant on leur tourne de nouveau la tête, en leur répétant qu'ils sont les réformateurs du genre humain, et les précepteurs du souverain, qui est le peuple. J'espère qu'on ne leur dit pas cela chez vous, messieurs; mais là où on le dit, ces flatteries sont un effroyable danger! Les hommes qui diseut ces choses font

une bien mauvaise action.

Il y a enfin les instituteurs que j'appellerais volontiers les saints. J'en ai connu. La veille de mon départ, je recevais une lettre d'un de ces hommes, qui n'est pas un saint du premier ordre, si vous le voulez, il le sera peut-être un jour, mais du deuxième ou du troisième ordre, et je vous assure que cette place n'est pas encore occupée par beaucoup de gens; or les pensées et les sentiments de cet homme modeste m'ont touché profondément.

Car je dis qu'un honnête homme, qui élève sa famille et les nôtres chrétiennement, patiemment, auxiliaire désintéressé du maire et du curé, s'élevant par les services rendus à l'estime géné-

rale, est un bienfaiteur public.

Pour ceux-là, comme pour le prêtre, l'enfant est un être béni, un protégé de Celui qui a dit : "Laissez venir à moi les petits enfants; " une âme immortelle à éclairer, à sauver : ceux-là sont comme des religieux, ils sont aimés par les religieux; la concurrence avec eux n'est qu'une lutte à qui fera le plus de bien.

Je le répète, je pense la même chose de la bonne institutrice, de la bonne directrice d'asile. Et qu'est-ce donc que l'Eglise, si ce n'est la réunion et l'émulation pacifique de tous ceux qui, sous tous les costumes, font le bien? J'aime, j'appelle, je bénis cette concur-

Je me suis servi, messieurs, d'une expression qui vous a étonnés: j'ai appelé de tels maîtres des saints, c'est ma conviction. Quand je les vois ces pauvres instituteurs, dans la détresse où ils sont quelquefois, relégués au fond d'un pauvre village, dans cet étrange isolement d'esprit, dans ce labeur si constant, si aride, si ingrat: s'ils font leur devoir courageusement jusqu'au bout, je dis qu'ils sont des saints, et je n'ai pas assez de cœur pour les bénir; et quand j'en trouve d'autre part qui sont révoltés contre leur triste condition; certes, j'y vois grand péril pour la société, mais ils m'inspirent plus de compassion encore que de colère.

Jusqu'ici donc tout le monde est d'accord, et ceux qui nous atta-

quent sur ces points-là sont mal informés ou mal inspirés, aveugles

ou méchants, ou ingrats.

Il est bien dur de l'avouer, mais ces méchancetés-là ne se commettent guère qu'en France ou en Belgique. Partout ailleurs, en Angleterre, en Suisse, en Italie, en Allemagne, en Espagne, en Amérique, l'école, l'Eglise, l'instituteur, le prêtre, le religieux, le laïque, le pasteur, le régent, sont en paix, unis d'accord, insépa-Les lois, les autorités, les mœurs consacrent cette alliance; et on vit en sécurité dans ces régions tranquilles, où, comme dans un champ bien cultivé, le laboureur et le semeur se succèdent, l'un préparant le sillon, l'autre jetant la semence, et tous deux offrant à Dieu leur commun labeur et leur moisson.

# AVIS OFFICIELS.



# ÉRECTIONS DE MUNICIPALITES SCOLAIRES.

Son Excellence, le Gouverneur-Général, a bien voulu, par minute en Conseil en date du 17 d'octobre dernier, modifier la minute en Conseil en date du 26 Juillet dernier relatif à l'érection en municipalité scolaire de la paroisse de St. André d'Acton, dans le comté de Bogot, et de donner à la municipalité scolaire susdite les limites de la paroisse de St. André d'Acton, telle qu'érigée civilement en date du 10 avril 1862, moins les lots portant Nos. 32, 33 et 34 du troisième rang du Township d'Acton et moins la moitié ouest du lot portant No. 32 et les lots entiers portant les Nos. 32 et 34 du quatrième rang du Township d'Acton susdit. Et il lui a plu de donner le nom de municipalité scolaire du village d'Acton Vale au territoire dont suit la description : contenant les lots portant les Nos. 32, 33 et 34 au troisième rang du Township d'Acton et la moitié ouest du lot portant le No. 32 et les lots entiers portant les Nos. 33 et 34 du quatrième rang du Township d'Accon susdit.

Son Excellence, le Gouverneur-Général, a bien voulu, par minute cn Conseil du 19 d'octobre dernier, séparer de la municipalité scolaire du Township de Granby le territoire ci-après décrit et l'ériger en municipalité séparée sous le nom de municipalité scolaire du Village de Granby : contenant la moitié ouest du lot No. 7, les lots Nos. 8 et 9 et la moitié Est du lot No. 10 dans le septième rang du dit Township de Granby.

# NOMINATIONS.

#### EXAMINATEUR.

Son Excellence, le Gouverneur Général, a bien voulu par minute en Conseil du 15 de novembre courant, nommer le Révérend M. Charles Flavien Baillargeon, membre du Bureau des Examinateurs de Trois-Rivières, en remplacement du Révérend M. Télesphore Toupin, décédé.

# COMMISSAIRES D'ÉCOLE.

Son Excellence, le Gouverneur-Général, a bien voulu, par minute en Conseil en date du 3 d'octobre dernier, approuver les nominations suivantes de Commissaires d'école:

Comté d'Arthabaska.—Chénier: MM. George Perrault et Denis O'Brien.

Cité de Québec, (Catholiques): Les Révérends Zéphirin Charest, curé, Bernard McGauran, curé, James Murphy, vicaire.

Comté de Saguenay.—Tadoussac: MM. Paschal Perron, aîné et Epiphane Brisson.

Comté de St. Maurice.—Forges St. Maurice: MM. Jean Baptiste Carrieur, aîné, Zéphirin Mailloux, Thomas Mailloux, Guillaume Charrette, Norbert Landry.

Comté de Bonaventure.—Paspébiac : MM. Jean Loisel et Abraham Castilloux.

Banlieue des Trois-Rivières: M. Joseph Paquin.

Comté de Québec.-Valcartier : M. John Martin.

Comté d'Arthabaska.-Warwick: M. Prosper Beauchêne.

En date du 17 d'octobre dernier.

Comté de L'Islet.—Ste. Louise: MM. Prosper Italien et Amable Castonguay.

Comté de Kamouraska.—St. Onésime: M. Joachim Sirois.

Comté de Lotbinière.—St. Sylvestre Sud: MM. John Stocken et Edouard Côté.

Comté d'Hochelaga. - Côteau St. Pierre: M. François Xavier Jarry.

Et en date du 19 d'octobre dernier.

Cité de Montréal, (catholiques): Le Révérend Antoine Giband.

Et en date du 15 novembre courant:

Comté de Drummond.—Durham : MM. William Purrill, George A. Placey et John Harriman.

Et en date du 23 novembre courant.

Comté d'Ottawa.—Village de Waterloo: MM. Joseph Lafontaine, Michel Desrosiers, Joseph Galipeau, François Laurin et Adolphe Villeneuve. Comté de Shefford,—Ely Sud: Le Révérend François Paul Côté. Comté d'Arthabaska.—Stanfold: M. Louis Roux dit Sanschagrin.

En date du 30 novembre courant.

Comté de Wolfe -- Wolfestown: Le Révérend Anaclet Olivier Pélisson et Patrick Larkin.

#### SYNDICS D'ÉCOLES DISSIDENTES.

Son Excellence, le Gouverneur-Général, a bien voulu, par minute en Conseil du 19 d'octobre dernier, approuver les nominations suivantes:

Comté d'Arthabaska.-Tingwick: M. Enock Pope.

Et en date du 3 du même mois:

Comté de Bonaventure.—Hope: MM. Félix de la Rosbie, Eustache Larocque et Félix Thériault.

DIPLOMES OCTROYÉS PAR LES BUREAUX D'EXAMINATEURS

BUREAU DES EXAMINATEURS DE SHERBROOKE.

Ecoles Modèles.—Première classe A.: Melle. Mary Jane Bompas et M. Charles B. Daggett.

Seconde classe A.: MM. William W. Bailey et George B. Ball.

Ecoles Elémentaires.—Première classe A.; M. Thomas Blaylock, Melles. Mary E Child, Mary Leavitt et M. Walter Wilford.

Deuxième classe A.: Melle. Amanda Marshall. Oct. le 2 novembre 1864.

S. A. HURD, Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS DE RIMOUSKI.

Ecoles Elémentaires.—Deuxième classe F.: Melle. Marguerite Charest. Oct. le 2 novembre 1864.

P. G. Dumas, Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS DE BONAVENTURE.

Ecoles Elémentaires.—Première classe A.: Melle. Catherine Firth. Oct. le 2 novembre 1864.

CHARLES KELLY, Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS D'AYLMER.

Ecoles Elémentaires.—Première classe A.: Mellc. Mary Ann Evans, (F.) M. Eugène Long, (A.) James Parkinson et Adam Robertson.

Deuxième classe F.: Melles. Madeleine Chabotte, (A) Ann Ternan, MM. Archibald Gemmill, Robert Robinson et David West.

Oct. le 2 novembre 1864.

John R. Woods, Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS PROTESTANTS DE MONTRÉAL.

Ecoles Modèles.—Première classe A. et F. Melles. Lucy Baker, (A.) Mary McGregor.

Deuxième classe A : Sophia Lalanne.

Oct. le 2 fév. 1864.

Ecoles Elémentaires.—Première classe A.: Melle. U. A. Scripture.

Deuxième classe A.: M. F. A. Allen, Melles. Emma A. Hunt, Mary Manchester, Esther Prunier, Jane Sadler, (F. A.) Marie Vaillancourt.

Oct. le 2 novembre 1864.

T. A. Gibson, Secrétaire.

# BUREAU DES EXAMINATEURS DE PONTIAC.

Ecolcs Elémentaires.—Deuxième classe A.: Melles. Mary McVeigh, Bridget McVeigh, M. James W. Garvey, Melle. Ann E. Tait, MM. Martin Garvey, Thomas Akers.

Oct. le 2 novembre 1864.

Ovide Leblanc, Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS DE STANSTEAD.

Ecoles Elémentaires.—Première classe' A.: Melle. Mary Hall, MM. A. Lee Holmes, Andrew Jackson, Melle. Sarah A. Moore et M. Henry Stuart.

Deuxième classe A.: M. Arthur J. Abbott, Melle. Lydia A. Chamberlin, M. John Hersey, Melles. Mary J. Smith, Diana A. Shonyo, Sarah Wood, M. Theodore D. Whitcher.

Oct. le 2 novembre 1864.

C. A. Richardson, Secrétaire.

### BUREAU DES EXAMINATEURS CATHOLIQUES DE MONTRÉAL.

Ecoles Modèles.—Première classe F.: MM. Benjamin Aldric Laporte, Magloire Pilon.

Ecoles Elémentaires.—Première classe A. et F.: Melle. Marguerite, Egan, (F.) Melles. Hé ène Filiatrault, (A. et F.) Mary Elisabeth Rodger, (F) M. Joseph Beauchamp, Meltes. Léopoldina Beaugrand dit Champagne, Marie D. Bonneau, Euphrosine Caza, Provençal Joséphine Croze, Agnès Chatillon, Philomène Daoust, M. Alexis Fecteau, Melles Honorine Gertrude Gaudry, (A. et F.) Marie Caroline Gendron, MM. John François X. Horan, John Horau, (F.) Melles. Azeline Richard, Marie Zélie St. Onge,

Deuxième classe F.: Melle. Joséphine Allard, Dame François Belisle née Etizabeth Pelletier, Melle. Zoé Marion.

Oct. le 2 novembre 1864.

F. X. VALADE, Secrétaire.

BUREAU DES EXAMINATEURS CATHOLIQUES DE QUÉBEC.

Ecoles Elémentaires.—Deuxième classe F.: Melles. Emerence Renaud, Sophie Emma Talbot atias Gervais.

Oct. le 2 novembre 1864.

N. LACASSE, Secrétaire.

#### BUREAU DES EXAMINATEURS PROTESTANTS DE QUÉBEC.

Ecoles Elémentaires.—Première classe A.: Melle, Elisabeth Hutchison. Oct. le 11 oct. 1864.

D. WILKIE, Secrétaire.

### BUREAU DES EXAMINATEURS DE LA BEAUCE.

Ecoles Elémentaires .- Première classe F.: Marie Belzémire Vaillancourt.

Deuxième classe F.: Melles. Oliva Boucher et Marie Lessard, Dame Angèle Vachon.

Oct. le 2 nov. 1864.

J. T. P. PROULE, Secrétaire.

# BUREAU DES EXAMINATEURS DE KAMOURASKA.

Ecoles Elémentaires.—Première classe F.: Melle, Caroline Bérubé.

Deuxième classe F.: Melles, Virginie, Anctil, Aglaé Quellet, Isaux

Deuxième classe F.: Melles. Virginie Anctil, Aglaé Ouellet, Isaure St. Onge.

Oct. le 2 nov. 1864.

P. Dumais, Secrétaire.

# BUREAU DES EXAMINATEURS PROTESTANTS DE BEDFORD.

Ecoles Elémentaires.—Première classe A.: Melle. Catherine E. Butler, M. Henry Carpenter, Melles. Annie Day, Martha Ewang, Celestia J. England, Maria Jane Fairfield, MM. J. Henry Jackson, Joseph Albro Phelps, Melte. Malinda Westover, M. Hartson, A. Woodard, Melle. Catherine A. Yates,

Denxième classe A.: Melle. Calista Burnham, M. Eugène Nelson Brown, Metle. Martha Crilly, M. Edgar E. Chadsey, Melles. Ancy Jane Church, Hulda Chapman, MM. Daniel Darby, Richard Fisher, Melle. Priscilla Hall, M. George McAler, Melles. Cansada Marsh, Mary Palmer, Hannah M. Parsons, Emily Jane Whitcomb.

Oct. le 2 nov. 1864.

Wm. Gibson, Secrétaire.

# JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

MONTRÉAL, (BAS-CANADA,) NOVEMBRE, 1864.

# Assemblée à Montréal pour former une Association dans le but de protéger les Intérêts des Protestants dans l'Instruction Publique.

Une assemblée, à ce sujet, a eu lieu à la Salle des Artisans, à Montréal, le 27 de septembre dernier. La séance était présidée par Wm. Lunn, Ecr., et le Rév. M. Irving agissait comme secrétaire. D'après les rapports publiés dans les journaux de cette ville, l'assemblée était assez nombreuse quoique la salle ne fut pas remplie. Le Rév. M. McVicar fit lecture d'un rapport où il était dit que, le 30 mai dernier, M. le Président avait envoyé aux Ministres Pro estants, aux Commissaires d'Ecoles et à d'autres personnes intéressées à l'éducation des Protestants, une circulaire imprimée où se trouvaient les questions suivantes:

- 10. D'après votre opinion, sous quels rapports les dispositions de notre législation sont-elles opposées aux intérêts des Protestants du Bas-Canada?
- 20. Quels faits pourriez-vous apporter pour prouver que la mise en lorce des lois de l'éducation est nuisible aux intérêts des Protestants de votre localité?
- 30. Quels sont les amendements que vous pourriez suggérer pour protéger les intérêts des familles protestantes en matière d'éducation?

Un nombre considérable de réponses à cette circulaire furent reçues de tous les points du pays, et après un soigneux examen de ces pièces, les renseignements qu'elles contenaient furent compilés et soumis dans un rapport.

Après lecture de ce rapport, il fut aussitôt unanimement résolu, sur motion de M. B. Lyman: "que le dit rapport soit adopté, imprimé et mis largement en circulation."

Sur motion de M. T. M. Taylor, il fut résolu: "de former maintenant une association qui poite le nom de Protestant Educational Association, pour l'avancement et la protection des intérêts des Protestants dans le Bas-Canada, en matière d'éducation et que les messieurs dont les noms suivent soient les officiers et les menibres du comité, avec pouvoir d'ajouter à teur nombre: W. Lunn, Ecr., Président; James Ferrier, Jr., Ecr., Trésorier; les Révds. MM. Irving et McVicar, Secrétaires. Comité: les Révds. Drs. Wilkes, Taylor, Bancroft, Hamilton, Kempt, Bonner, Cordner, Elliott, Douglass, Alexander et Bland; et MM. C. Alexander, E. Atwater, T. M. Bryson, J. Becket, J. Court, W. H. A. Davies. George Frothingham, John Greenshields, W. King, B. Lyman, H. Lyman, G. Moffatt, Jr., Wm. Murray, George B. Muir, James Milne, T. M. Taylor, Hugh Taylor, John Torrance, Jr., Joseph Watson, Rév. L. C. Wurtele, Acton Vale; Rev. W. Merrick, Acton Vale; E. S. Humming, Ecr., Drummondville; D. Bain, Belle-Rivière; W. Morrison, Ecr., St. Eustache; Dr. Cattinach, Alexandria; le Principal Graham, Richmond; N. Bothwell, Ecr., Wickham; Jeffrey Hale, Ecr., Québec; C. L. Burronghs, Ecr., Lachute.

La séance fut close par une prière faite par le Rév. Dr. Snodgrass, qui prononça aussi quelques paroles, appuyant surtout sur l'apathie qu'avaient montrée jusqu'ici les Protestants, et jetant sur eux seuls le blâme que méritait le mauvais état de leurs écoles et de notre système d'éducation. Il fit, en terminant, un éloquent appel en faveur des deux écoles modèles protestantes de Montréal, sollicitant ses co-religionnaires de montrer plus de zèle et de générosité pour le soutien de leurs maisons d'éducation.

Nous avons strictement suivi pour règle de nous abstenir, dans notre journal, de tout ce qui pourrait ressembler à de la polémique, et nous avons pour cette raison passé sous silence toutes les attaques dirigées contre le Département de l'Education et contre ce journal; mais nous penserions nons manquer à nous-mêmes et manquer à nos devoirs envers le public, si nous ne faisions pas ici quelques remarques sur cette assemblée et sur les assertions contenues dans le rapport en question.

Nous attirerons d'abord l'attention de nos lecteurs sur la nature des questions soumises par le comité. On ne demandait pas à ceux qui correspondaient avec lui des renseignements sur le fonctionnement des lois des écoles, mais bien: "de fournir au comité des faits propres à prouver que la mise en force des lois de l'éducation est nuisible aux intérêts des Protestants." Toutes les réponses ainsi provoquées n'ont pas été publiées sans distinction, mais après "un soigneux examen, tout ce qui a été considéré comme la partie essentielle des renseignements a été compilé et résumé dans le rapport." Il est donc alors tout naturel de penser que les faits qui ont été si soigneusement choisis, sont ceux-là même qui ont été considérés comme les plus propres à appuyer le quod erat demonstrandum, id est, "que la mise en force des lois d'éducation est nuisible aux intérêts des Protestants."

Il faut encore remarquer que le comité ne s'est jamais adressé au Bureau de l'Education pour s'assurer de l'exactitude des faits allégués dans le rapport avant de le soumettre à l'assemblée, qui elle-même, sans s'enquêrir davantage, ordonna aussitôt après sa lecture, de le faire imprimer et de le mettre en grande circulation, considérant ainsi, comme bien fondés, tous les faits qui s'y trouvaient avancés.

Nous ferons de plus remarquer que, dans le rapport ainsi que dans la plupart des discours prononcés en cette occasion, il fut implicitement convenu que la loi des écoles dissidentes était faite uniquement pour les Protestants, et l'on affecta d'ignorer complètement qu'il y eût des dissidents catholiques et des écoles dissidentes de catholiques, dont les intérêts sont les mêmes que ceux des Protestants. Le fait est que chaque phrase du rapport où on a fait usage du mot Protestant, pourrait être à bon droit amendée en ajoutant les mots et Catholiques immédiatement après.

D'après le dernier rapport du Surintendant, il y a 50 écoles sous le contrôle de Syndies Dissidents Catholiques, fréquentées par 1,894 enfunts; et 128 écoles sous celui des Syndies Dissidents Protestants, avec 4,263 élèves.

Quand on affirme que les propriétés des Protestants sont taxées pour soutenir les écoles des Catholiques, il ne semblerait que ju-te d'ajouter que celles des Catholiques servent aussi de la même manière à l'entretien des écoles protestantes. Mais, pourra-t-on nous demander, est-il donc impossible de rédiger une loi qui empêche que les proprietés des Catholiques soient taxées pour le soutien des écoles protestantes, et vice versa? C'est ce qui n'a pas encore été essayé ni pour le Haut, ni pour le Bas-Canada. Les lois des deux provinces ne tendent seulement qu'à faciliter l'établissement d'écoles séparées, en permettant aux personnes appartenant à la religion qui se trouve en minorité de payer leurs taxes pour le soutien des écoles séparées là où il en peut être établi.

Dans le Bas-Canada, il s'éleva une difficulté sur la signification qu'on devait donner au mot habitant. Le Juge Coursol, (qui est catholique,) décida que par ce nom un non-résident devait payer ses taxes aux dissidents; et le Juge Short, (qui est protestant,) jugea, de son côté, que ce mot ne devait s'entendre que d'un résident. Le Procureur Général, l'Hon. M. Sicotte, présenta un projet de loi qui contenait la clause suivante:

"Attendu que des doutes ont existé au sujet du paiement des taxes des écoles par des propriétaires non-résidents, qu'il sont ordonné qu'à l'avenir chaque propriétaire non-résident dans tonte municipalité où il existera une école dissidente, aura la liberté de se déclarer dissident en faisant connaître, de la même manière que toutes les autres personnes taxées, que son intention est de supporter telle école dissidente qui se trouve dans les limites de telle municipalité, et, alors, il sera tenu de payer seulement aux Syndics des Ecoles Dissidentes les taxes sur ses terres situées dans les limites de cette municipalité; et les terres d'un propriétaire non-résident qui n'aurait pas fait une semblable déclaration ainsi que voulu par la loi, ne seront taxées que par les Commissaires d'Ecoles, au profit de leur corporation; et qu'il soit aussi statué qu'il ne sera porté ancune action contre les Commissaires d'Ecoles, ou contre les Syndics, pour le recouvrement d'aucune somme d'argent qui aurait été payée par des propriétaires non-résidents avant la misc enforce de cette loi, non plus qu'il ne sera permis anx Commissaires d'Ecoles de réclamer de propriétaires non-résidents des arrèrages de taxes que ces derniers auraient payés aux Syndies d'Ecoles, et vice versa."

On a attaqué, au sujet de ce projet de loi, non-seulement M. Sicotte, mais aussi le Surintendant, qui était censé l'avoir suggéré et le Montreal Witness fit à ce propos les remarques suivantes:

"Le Surintendant lui-même sait assez bien que la loi sur ce sujet n'est pas explicite, qu'elle ne détermine rien en ce qui concerne les non-résidents, et c'est là la véritable raison pour laquelle, l'année dernière, il a confié à M. Sicotte un projet de loi pour faire mettre dans la loi exactement la même chose que le juge (M. Short) avait eru y avoir vn."

A cela, le Montreal Gazette répondit :

"Ceci ressemble tellement à un effronté mensonge, que nous ne savons vraiment pas comment le qualifier autrement. Cette clause contient exactement, aux yeux de tout homme sensé, la chose même qui doit être faite, elle met sur le même pied, quant à l'appropriation de leurs taxes, le propriétaire résident et celui qui ne réside pas. Elle ne confirme donc pas, pour l'avenir, la décision portée par le Juge Short, mais, au contraire, elle l'annulle."

Nous persistons à croire que la passation de ce projet de loi réglerait cette question. Celle des taxes payables par des compagnies incorporées est sujette à de bien plus grandes difficultés. On ne peut pas dire que de telles compagnies appartiennent à une religion ou à une autre, et il serait de plus impossible de sépaier leurs taxes d'après la proportion des actions possédées par les Protestants et les Catholiques respectivement. Peut-être serait-il p.us aisé et plus équitable de sépaier les taxes imposées sur les compagnies et les corps publics, entre les Commissaires et les Syndics, dans les endroits où il y a des écoles dissidentes, et cela d'après la proportion de la subvention accordée par le Gouvernement.

Le sujet le plus important qui fut ensuite discuté dans l'assemblée, fut ce ui de l'érection des municipalités. Beaucoup de malentendus semblent exister à ce sujet. On a souvent dit que les dissidents n'avaient pas le droit d'établir leurs propres arrondissements scolaires; mais il n'existe pas de loi qui les empêche de diviser leur municipalité pour leur propre utilité en autant d'arrondissements scolaires qu'ils le désirent, et cela a été effectivement fait nombre de fois sans que les Commissaires d'Ecoles ou le Département soient intervenus en rien. La seule difficulté dont nons ayons entendu parler à ce sujet a été dans une affaire où des Dissidents Protestants se plaignaient d'une division que les Commissaires d'Ecoles avaient faite de leurs propres arrondissements. disant qu'elle pomrait leur être désavantagense dans le cas où ils abandonneraient leur dissidence pour revenir se placer sous la jurisdiction des Commissaires d'Écoles. Le fait est que la loi dit expressement : "Que les dits Syndies pourront ériger leurs propres arrondissements indépendamment de ceux des Commissaires d'Ecoles." (4e sous-section de la 37e section.)

La véritable difficulté c'est que, très-souvent, il arrive que quelques familles de la minorité (catholiques comme protestantes) se trouvant à demenrer sur les limites de deux municipalités, ne peuvent pas s'unir pour établir une école en commun. Cette restriction, ou plutôt ce manque d'organisation, se fait bien plus sérieusement sentir dans la division d'anciennes municipalités en nouvelles, ce qui cause souvent le fractionnement d'arrondissements dissidents, soit que ces changements soient faits par acte du Parlement, ou en vertu de l'Acte Municipal, ou encore par la loi qui régit l'érection des paroisses, ou, enfin, par proclamation du Gouverneur Général.

Nous croyons qu'il est à peine nécessaire de repousser ici, comme une infâme calomnie, ce qui a été dit par plusieurs journaux, savoir : que le Bureau de l'Education s'est servi de ce pouvoir de changer ainsi les limites des municipalités dans le but exprès de détruire les arrondissements scolaires des Protestants. Il est également injuste et encore plus absurde de dire que la loi même a été faite dans ce dessein. La grande difficulté que l'on a éprouvée au commencement dans l'organisation des municipalités a été év lemment la seule cause de ce pouvoir illimité accorde à l'Exécutif. Quand on ne pouvait prélever les taxes des écoles que bien difficitement, c'était seulement en organisant telle partie d'une paroisse qui était disposéc, ou pouvait se laisser amener à obéir aux lois des écoles, que l'on pouvait mettre le nonveau système en opération. C'est ainsi que les écoles ne s'établirent que dans des sections de paroisse jusqu'à ce que, graduellement, la loi put être mise en force dans des paroisses entières. D'autres raisons d'expérience forçaient le gouvernement à détacher, pour les fins scolaires, certaines sections de paroisses ou de townships de leur organisation municipale; et il est de fait que cette clause est en elle-même une protection pour la minorité, fut-elle catholique ou protestante, et qu'on s'en est toujonrs ainsi servi pour le rajustement des limites des paroisses et des townships.

Nous nions aussi que les changemerts faits par proclamation du Gonverneur Général, aient lien sans qu'avis en soit donné aux parties intéressées. A l'occasion de la première plainte faite à ce

sujet, le Surintendant actuel oidonna, comme règle invariable, que, dans tous les cas, une notice fut expédiée à tous les Commissaires d'Ecoles et aux Syndics des municipalités intéressées dans la demande. On ne procède qu'après avoir reçu les réponses, ou que lorsqu'il s'est écoulé un laps de temps assez considérable pour laisser voir que l'on n'a rien à objecter. Et si, toutefois, une des parties s'oppose à la demande, l'affaire est renvoyée à l'Inspecteur

La formule imprimée de l'avis que l'on donne en cette occasion est en usage, dans le Bureau de l'Education, depuis plusieurs

Quoique la loi n'accorde pas le droit à un contribuable, demeurant dans les limites d'une niunicipalité, d'envoyer ses enfants et de payer ses taxes aux dissidents d'une autre municipalité, cependant, dans plusieurs cas où il y avait de graves raisons de le faire, le Surintendant a pris sur lui de conseiller aux Commissaires d'Ecoles d'accorder ce privilége, sans qu'il fut cependant en son pouvoir de les forcer à suivre son conseil.

Très-souvent des dissidents, protestants comme catholiques, ont reçu leur part de la subvention, quoiqu'ils n'eussent pas le nombre voulu d'élèves. Dans d'autres circonstances, on a permis aux dissidents de deux municipalités voisines d'établir une seule école qui leur fut commune. Toutefois, pour légaliser leurs procédés, on leur conseilla de nommer un corps de syndics dans chaque municipalité. Tel est le cas, par exemple, pour les dissidents protes-tants de St. Joseph et de St. Eustache, dans le comté des Deux-Montagnes, et pour ceux aussi de St. Grégoire et de Ste. Marie de Monnoir, dans le comté de Rouville.

Nous faisons toutes ces remarques, non dans le but de nous opposer à tout amendement à la loi qui concèderait plus de priviléges aux dissidents, mais seulement pour montrer que tous ces griefs ont été mal compris et faussement représentes; et que le Bureau de l'Education, loin d'aggraver le mal, a fait pour le pallier tout ce qui était en son pouvoir.

En légiférant pour remédier à ces sujets de plainte, il sera de l'intérêt des dissidents, tant catholiques que protestants, d'empêcher que l'on ne prenne avantage de ces concessions pour échapper entièrement aux taxes pour le soutien des écoles. Nous n'avons aucun doute que ces amendements à la loi ne soient bien vus des Catholiques pour cette excellente raison, entre autres, qu'ils out, comme dissidents, le même intérêt que les Protestants; et nous ne voyons pas de raison pour qu'un tel projet de loi vînt à échouer, si ce n'est l'opposition que lui feraient les Protestants, comme ça été le cas pour le projet de loi de M. Sicotte, contre lequel on a réclamé non-seulement dans la presse, mais encore par des pétitions adressées au Parlement.

Ces deux changements, savoir : celui qui a rapport aux taxes des non-résidents et celui dont on vient de parler, sont demandés parce que, dit-on, la même chose existe dans le Haut-Canada. Ce n'est cependant pas le cas. Dans le Haut-Canada, les propriétés des non-résidents dans toute section ou division scolaire, (ce qui est bien différent d'une paroisse ou d'un township,) ces propriétes, disons-nous, sont taxées pour le soutien des écoles de la majorité, et quoique l'on exempte des taxes et impôts pour le soutien de toute école commune un catholique qui a donné avis qu'il appartient à cette religion, et qu'il a l'intention de soutenir une école séparèe, pourvu, toutefois, qu'il demeure à pas plus de trois milles en ligne directe de l'école séparée qu'il soutient, il n'est cependant pas exempt des taxes sur les propriétés qu'il peut posséder dans une autre section scolaire, qu'il y ait ou non dans cette section ou district des écoles séparces qu'il pourrait soutenir. (Il y a une grande différence entre un arrondissement scolaire et une municipalité, et, par conséquent, la restriction imposée est, sous certains rapports, plus grande que celle dont on se plaint dans le Bas-

Il est vrai que les dissidents de deux municipalités ont la liberté de s'unir pont l'établissement d'une école qui soit commune aux deux, mais nous avons vu que la même chose avait aussi été accordée dans le Bas-Canada dans certains cas.

Il n'est pas juste, lorsque l'on compare les deux systèmes, de nous répondre que les écoles de la majorité dans le Bas-Canada ne sont pas ce que l'on appelle non-sectarian. Les écoles séparées

aux écoles de la majorité, et pour établir un parallèle entre les deux cas en question, il nous suffira de dire qu'il est aussi bien défendu aux Catholiques d'envoyer leurs enfants à ces écoles nonsectarian qu'à celles mêmes qui sont purement protestantes.

Le besoin d'un amendement à la loi se fait aussi sentir, est-il dit, pour permettre d'envoyer directement aux dissidents leur subvention scolaire, et non par les mains des Commissaires d'Ecoles. C'est tout simplement demander une chose qui existe déjà; car telles sont les dispositions de la loi, (3e sous-section, sect. 57e du Chap. 15e des Statuts Refondus,) et telle est aussi la règle constante du Département, avec les exceptions suivantes. Comme sur l'entière subvention accordée à la municipalité, la part des dissidents doit être faite d'après la proportion existant entre le nombre d'enlants appartenant aux écoles dissidentes et celui des enfants qui fréquentent les écoles de la municipalité, il est alors nécessaire que le Département ait reçu le rapport des dissidents et celui de la majorité, afin de pouvoir faire cette division. Mais il arrive souvent que les dissidents négligent d'envoyer ainsi leur rapport, et comme il est, d'ailleurs, évident que l'on ne peut pas forcer la majorité à attendre bien longtemps que ces derniers trouvent le loisir d'ac-complir leur devoir, le seul moyen qui se soit présenté pour obvier à cette difficulté, a été d'expédier à la majorité l'entière subvention locale, à la condition, toutefois, de payer la part des dissidents aussitôt que le Département aura donné pour cela les instructions nècessaires. Il est donc évident que si les dissidents ont jamais souffert de quelque inconvénient, ils ne peuvent en jeter le blâme que sur eux-mêmes. Dans plusieurs de ces circonstances, le Départment s'est montré assez libéral pour payer d'avance, sur les subventions semi-annuelles des Commissaires d'Ecoles, la somme d'argent qui revenait alors aux dissidents lorsque les Commissaires l'avaient gardée. Tel a été le cas pour les catholiques comme aussi pour les dissidents protestants, et M. Burroughs, de Lachute, a été évidemment très-malheureux dans le passage de son discours où il dit que " là où les Protestants sont en minorité, ils reçoivent leur argent des mains du secrétaire de la majorité, tandis qu'à St. André, où les Protestants sont en majorité, la minorité reçoit sa subvention directement du Surintendant." Le fait est que tous les dissidents, protestants comme catholiques, reçoivent leur subvention directement du Surintendant dès que leur rapport est reçu en temps opportun; et quant aux dissidents catholiques de St. André, comme ils n'avaient pas envoyé leur rapport pour la seconde partie de l'année 1862 lorsqu'il était dû, la subvention entière de la municipalité fut payée aux Commissaires d'Ecoles protestants le 22 de janvier 1863, ce qui est précisément le contraire de ce qui a été affirmé par M. Burroughs.

Le grief qui vient ensuite est exprimé dans les termes suivants: "Des écoles protestantes sont inspectées par des inspecteurs catholiques qui ne comprennent point l'anglais et qui ne peuvent point, par conséquent, faire des rapports satisfaisants, quelque soit d'ail-leurs le désir de chacun d'entre eux de se montrer impartial, et souvent aussi des livres catholiques sont donnés en récompense aux enfants."

Pour qui connaît tant soit peu le Bas-Canada, pour qui sait comment les populations des diverses races et des divers cultes y sont mêlées les unes aux autres, comment les écoles protestantes sont disséminées à de grandes distances les unes des autres dans des districts catholiques et vice versa, il n'y aura pas lieu de s'étonner si quelques écoles de l'une ou de l'autre religion sont visitées par des inspecteurs d'une religion différente de celle à laquelle elles appartiennent.

Lors de la première organisation des districts d'inspection, on prit soin de confier, autant que possible, tous les districts protestants de quelque importance à des inspecteurs protestants, et tout ce qui a été fait depuis a été conforme à ce principe, dont on a cherche à étendre l'application. C'est ainsi que, lorsque M. Hubbard a remplacé seu M. Childs, on l'a chargé des écoles protestantes des townships de Chester, Tingwick, Kingsey et Durham, dans le district de M. Bourgeois; les dissidents de Ste. Foye, près de Québec, ont été également, sur leur demande, placés sous la surveillance du Rév. M. Plees; et lorsque M. McCord (catholique) résigna ses fonctions d'inspecteur pour les comtés d'Ottawa et de Pontiac, deux inspecteurs, l'un catholique et l'autre protestant, furent nommés à sa place.

Le tableau suivant des populations catholiques et protestantes qui forment les districts des inspecteurs protestants, fera voir que ont été établies en vue de satisfaire les sentiments religieux de ceux à qui leur conscience ne permet pas d'envoyer leurs enfants Catholiques qu'aux Protestants:

Noms des Inspecteurs et des Comtés.	Population protestante dans chaque comté ou partie de comté.	Total des protestants dans chaque district d'inspection.	Population catholique dans chaque comté ou partie de comté.	Total des catholiques dans chaque district d'inspection.
Inspecteur Hume.  Mégantic Partie de Beauce do Dorchester	5046 1 832	5879		
Cité de Québec	9632 1299	10931		
Stanstead Richmond Compton. Wolfe Sherbrooke. Partie de Drummond et Arthabaska.	10121 5859 7824 999 3296 3234		2137 3025 2386 5549 2603	
Inspecteur Parmelee.  Brome	10192 11153 5562		2540 7455 12217	
Cité de Montréal	24427 9451 3416 7418			
(Place maintenant vacante.) Ottawa	7864 6002			
Grand total		133628		70311

Déduisons maintenant du total de la population protestante du Bas-Canada, la partie de cette population qui se trouve sous le contrôle des inspecteurs protestants, et nous verrons qu'il n'y a que 34,685 protestants qui ont pour inspecteurs des catholiques, tandis que pas moins de 70,301 catholiques sont soumis au même inconvénient dont se plaignent maintenant les Protestants. Ces 34,685 protestants sont disséminés sur toute l'étendue du Bas-Canada, et tous les différents districts où se trouvait rassemblé un grand nombre de protestants ont joui de l'avantage du contrôle d'inspecteurs protestants autant que le permettaient le petit nombre des inspecteurs et leurs salaires. Il n'en est pas ainsi pour les Catholiques; et l'on voit que, dans les districts de MM. Hubbard, Parmelee et Hume, des populations catholiques et françaises, nombreuses et compactes, sont soumises à la juridiction administrative d'inspecteurs protestants. Plus de la moitié de la population du district de M. Parmelee, et plus des trois quarts de celui de M. Hume, sont catholiques.

Le Surintendant actuel a donné son opinion sur ce sujet dans l'extrait suivant d'un rapport spécial qu'il fit le 23 avril 1863, au sujet de l'inspection des écoles, et qui fut publié par ordre de l'Assemblée Législative:

"J'ai préparé un tableau marqué B, qui contient un projet d'inspection divisé en dix districts seulement et renfermant, approximativement, les mêmes renseignements pour ces nouveaux grands districts que pour les anciens. Je crois qu'il serait impossible de former des districts plus vastes que chacun de ceux compris dans ce tableau, même en réduisant le nombre des visites à une seule par année. Il est vrai que l'on pourrait se contenter de huit districts, en ne tenant point compte de la différence entre les localités catholiques et les localités protestantes; mais je ne saurais recommander sous ce rapport une déviation au système introduit et dont je désirerais même l'extension. Toute notre législation scolaire a pour objet de donner les plus grandes garanties possibles aux minorités religieuses dans l'éducation de leurs enfants. Nous avons des écoles séparées, des bureaux d'examinateurs séparés, autant que cela peut se faire, et il me semble qu'autant que possible, nous devrions avoir une inspection séparée. En Prusse et partout en Allemagne, les inspecteurs sont les membres mêmes des clergés respectifs. En Angleterre et en Ecosse, il y a des inspecteurs pour chaque dénomination religieuse, et il est même pourvu, par ordre en conseil, à ce que les autorités religieuses de chaque dénomination soient consultées sur le choix de ces fonctionnaires."

Ce rapport fut fait dans le temps que l'on proposait en Parlement d'abolir la charge d'inspecteur d'écoles, et que l'administration du jour s'occupait des différents moyens de modifier le systeme établi, soit en diminuant le nombre des districts d'inspection, soit en autorisaint les conseils municipaux à nommer et à payer euxmêmes les inspecteurs. Les divers changements qui se sont faits depuis dans le gouvernement, et les questions d'intérêts majeurs qui, depuis, ont été soulevées et restent encore pendantes, expliquent suffisamment pourquoi il n'y eut rien de décidé sur ce sujet.

Ces diverses circonstances expliqueront aussi comment il se fait que l'on ait laissé vacant deux districts (l'un catholique et l'autre protestant) pendant un si long espace de temps. C'est aussi sans doute pour ces mêmes raisons que les catholiques des townships de l'est, qui ont demandé un inspecteur catholique, éprouvent un si long retard.

Quand le comité protestant affirme, dans son rapport, que l'on donne en récompense aux élèves protestants des livres catholiques, nous aurions désiré qu'il se montrât plus explicite, qu'il nous informât du lieu où la chose était arrivée et de la personue qui avait agi ainsi : car si le fait existe réellement, c'est en désobéissance formelle aux instructions données sur ce sujet par le Département. On a divisé les livres en trois catégories, dans la 1ère se trouvent les livres que l'on peut donner indifféremment aux catholiques comme aux protestants; dans la 2e ceux qui ne doivent être distribués qu'aux Catholiques, et, enfin, dans la 3e ceux qui sont exclusivement pour les protestants : c'est ce dont on pourra s'assurer en jetant un coup d'œil sur le rapport du Surintendant, qui donne, sur ce sujet, des renseignements détaillés. Les livres contenus dans la dernière catégorie viennent en grande partie du dépôt de livres du Bureau de l'Education à Toronto.

Les seules plaintes qui aient jamais été transmises au Bureau de l'Education sont les suivantes: On a accusé feu M. Childs, (inspecteur protestant,) d'avoir donné un livre catholique à un enfant protestant. Le livre était, en effet, un de ceux qui étaient réservés pour les catholiques exclusivement, et M. Childs avoua franchement qu'il l'avait donné par méprise. Comme pour contrebalancer ce fait, on a reçu une plainte semblable contre M. Hubert, inspecteur catholique, qui, par erreur, avait donné de son côté un livre protestant à un élève catholique. Nous pouvons affirmer, que s'il était prouvé que quelqu'inspecteur ne tient point compte des instructions données par le Département à ce sujet, il serait aussitôt destitué.

(A continuer.)

# Revue Bibliographique.

De la Politesse et du Bon Ton, ou Devoir d'une Femme Chrétienne dans le monde, par la Comtesse Drohojowska; 2de édition. Paris, 1860.— Du Bon Langage et des Locutions Vicieuses à éviter, par le même auteur.—L'art de la Conversation au point de vue Chrétien, par le R. P. Huguet; 2de édition. Paris, 1660.—De la Charité dans les Conversations, par le même auteur. (1)

(Suite.)

Les chapitres qui viennent ensuite dans le premier livre du Père Huguet, traitent de la discrétion, de l'importance de parler peu, du talent d'écouter ceux qui parlent, des discussions, des propos saintement joyeux, de la politesse dans la conversation, des louanges

<sup>(1)</sup> Voir nos livraisons de juin, juillet, août et septembre derniers.

et des compliments, du tutoiement, du mensonge, de la fidélité à garder les secrets. Il y a dans ces chapitres des choses neuves et importantes que nous cioyons devoir reproduire en entier. Nous les extrayons du chapitre sur la discrétion, et de ceux qui traitent recouvrait sa parole, quoique la finesse et l'imprévu en fussent le des discussions et du tutoiement.

"On dit que pour plaire il faut parler aux personnes avec qui l'on converse de ce qui les regarde et qui les intéresse, c'est vrai ; mais il est des gens qui, exagérant cette règle, vous accablent de questions multipliées sur vos parents, vos affaires, vos projets, etc. Un peu de tact et de réflexion indique la manière de dire assez pour témoigner de l'intérêt, sans donner dans un excès qui devient de l'indiscrétion.

Pour ne pas tomber dans ce défaut, n'interrogez jamais personne sur sa fortune, sur l'origine de ses biens, le revenu de ses emplois, ses affaires, l'intérieur de sa maison...Attendez les confidences de ce genre. Il est encore plus facile de juger de l'esprit d'un

homnie par ses questions que par ses réponses.

"Il n'y a pas dans le monde de caractère plus importun et souvent plus impertinent que celui du questionneur, et mallienreusement il est tres-commun. Le questionneur d'habitude manque ordinairement d'esprit, il manque toujours de tact. Sa maniere de montrer de l'intérêt et de la bienveillance est un interrogatoire; il croit vous obliger beaucoup en vous faisant mille questions embarrassantes; si vous éludez de répondre, il vous presse, vous poursuit, vous force de mentir. Un mot ne suffit pas, il veut des explications, des détails ; en vain vous essayerez de changer de conversation, il ne le souffrira pas. La fuite seule peut vous soustraire à cette espèce d'inquisition; encore est-il capable de courir après vous, de vous barrer le chemin, de vous arrêter, de vons demander tout haut s'il n'a pas fait quelques questions indiscrétes.... tout cela avec une harmonie parfaite; car les questionneurs sont souvent les meilleures gens du monde; et il semble alors qu'on aimerait mieux qu'ils fussent méchants, afin de les brusquer sans remords.

"Les affaires d'autrui ne sont pas les nôtres, et l'homme sage doit se renfermer dans ce qui le concerne. Une trop grande curiosité est une très-grande impolitesse et souvent la marque de beaucoup d'imprudence. On dit que c'est le défaut des femmes, mais c'est celui de tous les désœuviés: les gens oisifs sont ordinairement les plus curieux. Ceux qui ont des affaires ne s'inquiètent guère de celles des autres : les moins occupés sont toujours ceux qui s'occupent le plus de ce qui ne les regarde point.

"Ne soyez point de ces questionneurs perpétuels qui veulent tout savoir, ni de ces furets de maisons qui cherchent à découvrir tout ce qui se passe dans l'intérieur des familles. On n'aime à le savoir que pour le divulguer, ou pour en faire un manvais usage

l'un et l'autre sont indignes d'un honnête homme.

" Ne faites jamais aucune question imprudente on qui pourrait déplaire : la curiosité déplacée est souvent bien payée. Un jeune homme demandait à une femme déjà sur le retour quel âge elle avait : Je ne vous le dirai pas précisement, répondit-elle ; mais soyez assuré qu'un ane est plus agé à vingt ans qu'une femme a soixante.

"Songeons à acquérir la discrétion; il en faut en tout et jusque dans la vertn; c'est à la discrétion à la régler; car il ne faut pas être trop sage, il ne faut pas toujours faire des actions de piété, ni en tenir les discours; et enfin il n'y a que de la discrétion dont il faut toujours user.

" En parlant de madame de Swetchine, qui avait quitté la Russie pour venir habiter Paris, le P. Lacordaire s'exprime ainsi sur la discrétion de cette femme si distinguée (1) "....Cette dépendance où elle était de son pays parce que ses biens y répondaient de sa personne, lui imposait une prudence extrême dans un salon qui était fréquente par ses compatriotes et par des hommes de tout rang et de toute opinion. Mais cette réserve, dont elle avait acquis l'habitude dans sa patrie, n'ôtait rien à la grâce ni à la sincérité de son discours. Qu'elle fût silencieuse ou qu'elle exprimât sa pensée, selon le degré de confiance que lui inspiraient ceux qui étaient pré-

sents, elle ne la trahissait jamais, et, dans son silence même, elle saisissait les choses par le côte qui restait abordable, en leur donnant assez de clarté pour instruire sans déplaire. Un naturel exquis caractère le plus accoutumé.

"Lorsqu'elle se rencontra pour la première fois avec madame de Staël, toutes les deux se connaissaient sans s'être vues, et, placées, par hasard, aux deux angles opposées d'un vaste salon, elles s'observaient l'une l'autre avec une sorte de curiosité. Madame de Staël, habituée aux hommages, attendait que madame de Swetchine vint à elle. Voyant qu'il n'en était rien, elle traverse tout d'un coup la salle par une ligne diagonale, qui l'en séparait, s'arrête devant elle, et lui dit, d'un ton à la fois vif et caressant: "Savezvous bien, madame, que je suis très-blessée de votre froideur à mon égard !—Madame lui fut-il répondu, c'est au roi de saluer le premier.' Ce mot peut donner une idée de ce qu'il y avait de subit et d'ingénieux dans la conversation de madaine de Swetchine. A la difference de madame de Staël, qui, dissertait plutôt qu'elle ne causait, madame de Swetchine élevait peu la voix et n'avait ancun accent de domination; elle attendait son heure sans impatience, avec désintéressement du succès, plus heureuse de plaire qu'ambitieuse d'éblouir. Un fonds d'inépuisable intérêt pour ceux qu'elle avait une fois aimés donnait à son intimité un caractère doux et maternel. On s'approchait de son génie comme d'un foyer de lumière sans doute, mais avec une disposition filiale qui en faisait chérir l'éclat, et qui était le fruitd'une bonté aussi manifeste que sa supériorité."

"La discussion pent trouver place dans la conversation, dit M. de Chantal, lorsqu'elle est enjouée, bienveillante, spiritnelle, sérieuse même, toujours mesurée; car, si elle se passionne, elle peut dégenerer en disputes, a dit un poëte :

> La dispute est souvent funeste autant que vaine, A ces combats d'esprit craignez de vous livrer; Que le flambeau divin qui doit vous éclairer Ne soit pas en vos mains le flambeau de la haine.

"Il n'est pas défendu de conserver ses opinions, si elles sont raisonnables. Mais il faut se rendre à la raison aussitöt qu'elle paraît, de quelque part qu'elle vienne; elle seule doit régner sur nos sentiments; mais suivons-la sans heurter les sentiments des autres, et sans faire paraître du mépris de ce qu'ils ont dit. La différence des avis sur des questions où il est permis de se parta-ger fait le charme de la société. Elle soutient, elle anime les conversations, qui, sans elle, tomberaient bientôt dans une insipide langueur. Elle fait éclore dans la chaleur des disputes des pensées fines et délicates, des tours heureux et naturels, des raisons fortes et pressantes; chacun mettant en œuvre toutes les ressources de son esprit pour prouver son sentiment.

"Mais il faut prendre garde de ne pas aller trop loin: si l'on est encore jeune, il est convenable de s'abstenir de preudre aucun parti; il est rare qu'on ait lieu de se repentir d'être resté neutre dans une discussion générale.

"Il faut chercher seulement à penser et à parler juste, sans vouloir amener les autres à notre goût et à nos sentiments; c'est une trop grande entreprise.

"Evitez encore avec soin d'avoir dans la conversation un ton décisif et absolu: on se révolte contre celui qui prétend asservir les autres à sa façon de penser, et qui veut que ses sentiments leur servent de règle. Ne montrez jamais trop d'attache à votre sens, et acquiescez volontiers à celui des autres. Accordez-leur quelquefois le plaisir de croire qu'ils ont mieux pensé que vous sur quelque point où vous pourriez vons étre trompe, et rendezvous à leur sentiment, lorsque vous devez ou pouvez le faire. Il faut savoir perdre quelque chose de sa supériorité, afin de la mieux conserver; et l'on a toujours tort lorsqu'on veut toujours avoir raison.

"La raison n'a jamais plus d'empire que lorsqu'elle s'offre à nous non comme une loi que l'on doit suivre, mais comme une opinion que l'on soumet à notre examen. Aussi dans les cercles de Philadelphie payait-on une amende toutes les fois qu'on se servait d'une expression dogmatique et décisive. Les hommes les plus intrépides dans leurs convictions étaient contraints d'employer les formules du doute et de prendre dans levr langage l'habitude de la modestie, qui, alors même qu'elle ne s'arrêterait qu'aux paroles, anrait déjà l'avantage de ne pas blesser l'amour-propre d'autrui; mais qui, par snite de l'influence qu'exercent les paroles sur les idées, finit toujours par s'étendre à nos opinions mêmes. "Le ton positif et tranchant, dit Sterne, est une absurdité. Si vous avez

<sup>(1)</sup> Madame de Swetchine était née en Russie le 4 décembre 1782. Son nom de famille était de Soymonoff. Elle avait une sœur qui épousa le prince Gagarin, ancien ambassadeur de Russie à Rome, elle-même s'unit, à l'âge de dix-sept ans, au général de Swetchine, gouverneur miliaire de Saint-Pétersbourg. Elle appartenait par sa naissance à la religion grecque. De longues conversations qu'elle eut avec l'illustre Jose, h de Maistre la déterminèrent à rentrer dans le sein de l'Eglise catholique. Elle est décédée à Paris qu'elle avait longtemps habité, le 10 septembre 1857, après avoir reçu avec édification les sacrements de l'Eglise l'Eglise.

raison, il diminue votre triomphe; si vous avez tort, il ajoute à la

honte de votre defaite. (1)

"Encore un conseil au sujet de la conversation. Ne souffrez jamais que la politique s'en empare, si vons vonlez conserver la paix chez vous et entre vos hôtes. C'est un brandon de discorde qui mettra le feu à la maison, sans profit pour personne. Il y a peu de gens qui sachent raisonner sur la politique du temps sans déraisonner, et les discussions en cette matière se réduisant, en dernière analyse, aux intérêts ou aux passions de chacun, ce sont réellement les passions et les intérêts que vous mettez aux prises, et non les idées et les doctrines. Les femmes surtout, qui jugent de tout par sentiment, et ce n'est pas toujours la plus mauvaise manière, sont, en général, excessives et intraitables sur cet article. Le sentiment tourne bien vite à la passion quand il est contredit, et la passion aveugle et emperte. Alors on ne connaît plus de bornes dans ses répugnances, quelquefois dans ses mépris; et des personnes qui ont d'ailleurs de belles qualités et du mérite, et qui pourraient se rendre heureuses mutuellement par la communication de leurs avantages, en vieunent à se dénigrer et à se détester, uniquement parce qu'elles ne sont point du même parti, et qu'elles professent des principes, ou plutôt des opinions qu'elles ne comprennent, la plupart du temps, ni les unes ni les autres. La vie de la campagne doit être un terrain neutre, où tous les partis honorables trouvent un asile, à la condition de déposer les armes et de ne se point provoquer. C'est à la maîtresse de la maison à maintenir soigneusement cette neutralité, garantie de la paix et du bonheur des champs.

"Il ne faut pas, dit l'Esprit-Saint, qu'un serviteur de Dien s'amuse à contester, mais il faut qu'il soit doux envers tout le monde. Ne contestez point de paroles, dit saint Paul à Timothée, car cela ne sert qu'à scandaliser ceux qui écoutent. Un homme qui se retire des contradictions acquiert de l'honneur, dit le livre

des Proverbes.

"Gardez-vous donc d'apporter dans les compagnies l'esprit de contradiction et de dispute. Ce n'est pas toujours l'amour de la vérité qui l'inspire, c'est l'orgueil, le plus souvent. La dispute, si elle n'est tempérée par une grande politesse, est presque toujours

plus dangereuse qu'utile.

"De ce choc mutuel des opinions il devrait sortir une lumière qui servît à découvrir le vrai, et il n'en sort, le plus souvent, que des étincelles qui allument la colère ou la haine. On cherche moins à s'instruire qu'à l'emporter; on craint moins l'erreur que le silence, et l'on croit qu'il est moins honteux de se tromper toujours que d'avouer qu'on s'est trompé.

"Après avoir opposé à l'erreur ce qui vous paraît de plus sûr, prenez le parti du silence ou changez de matière. La chaleur ou l'opiniâtreté de la dispute, dans les contestations que la conversation fait naître sur des sujets qui n'intéressent ni la religion ni la charité, prouvent moins beaucoup de savoir ou d'esprit qu'un défaut d'éducation et un grand fonds d'orgueil. On gagne souvent plus à céder qu'à vaincre; on perd le cœur et l'estime des personnes sur lesquelles on veut toujours l'emporter. (2)

(1) L'entêtement est plus dangereux encore que la contradiction. Après avoir porté un jugement sur un objet déterminé, il refuse d'entrer dans l'examen des raisons qui pourraient en démontrer la faussseté. "Vous m'accuserez peut-être d'entêtement, disait un jour madame de Genlis à madame Necker; ce n'est que persévérance dans mon opinion. —Ah! dans le fait, répliqua madame Necker, n'êtes-vous pas de l'ordre de la Persévérance? C'est une bonne manière d'avoir un brevet d'en-têtement. On dit: Je suis de l'ordre de la Persévérance, je ne change pas ....et on a raison : c'est fort commode! Madame de Genlis avait en effet fondé un ordre appelé l'ordre de la Persévérance. Elle prétendit alors que c'était un ordre ancien qui venait de Pologne. Madame Potocka et un Polonais lui donnèrent quelques idées là-dessus, et le roi de Pologne acheva la mystification que voulait faire madame de Genlis. Cet ordre a fait beaucoup de bruit; on rrétendit, dans le temps, que la reine avait demandé à en être, et qu'elle avait été refusée. Au reste, l'anneau donné aux chevaliers ne leur imposait tout simplement que la perfection : il portait en lettres émaillées : Candeur et Loyauté, Courage et Bienfuisance; Vertu, Bonté, Persévérance. (Madame la ducbesse d'Abrantès, Salons de Paris, t. 1er.)

(2) Voici le portrait d'un de ces mauvais plaisants qui ne sont jamais de l'avis des autres: "Cydias, après avoir toussé, relevé sa manchette, étendu la main et ouvert les doigts, débite gravement ses pensées quintessenciées et ses raisonnements sophistiques Différant de ceux qui, convenant de principes, et connaissant la raison ou la vérité qui est une, s'arrachent la parole l'un à l'autre pour s'accorder sur leurs sentiments, il n'ouvre la bouche que pour contredire. "Il me semble, dit-il gracieusement que c'est tout le contraire de ce que vous dites;" ou: "Je ne saurais être de votre opinion;" ou bien; "C'a été autrefois mon entête-

"Il est surtout nécessaire, dit St. François de Sales, de ne jamais contredire les sentiments de qui que ce soit quand cela n'est pas évidemment indispensable . . . Croyez-moi, il n'est rien qui rende une personne plus ainiable à tous que lorsqu'elle ne contredit point les autres.

"Vons réussirez mieux en cédant, en vous humiliant, qu'en montrant un ton austère et en disputant: qui ne sait qu'on prend plus de mouches avec une once de miel qu'avec cent barils de

"Si les bienséances imposent à toute personne dont l'éducation a été soignée de ne proposer un avis qu'avec modestie, de ne le soutenir qu'avec douceur, de ne le défendre qu'avec modération, de céder si l'on a tort, de céder encore si l'on a raison, surtout lorsque le sujet de la discussion est peu important, et qu'on a pour adversaire une personne plus âgée, à bien plus forte raison toutes ces marques de déférence envers les autres doivent-elles être soigneusement observées pendant la jeunesse et au début dans le monde.

"Les vienx parents montrent beaucoup de tenacité dans leurs opinions; vous n'essayerez jamais de les froisser dans de petites choses, et dans les choses importantes vous vous abstiendrez, du moins devant eux. Si vous saviez le bien que vous leur feriez en vous conduisant ainsi! ils apprécieront tout ce qu'il y a en vous de tendres attentions pour eux; vos égards, inspirés par votre cœur, les toucheront et jetteront un doux éclat sur les jours tristes et ennuyeux de leurs dernières années.

"Mais, si l'on était forcé de contredire quelqu'un, il faudrait le faire toujours avec politesse et beaucoup de ménagement. Une personne bien élevée ne se servira jama s de ces expressions qui dénotent une mauvaise éducation, comme: Cela n'est pas vrai, cela est faux, cela est absurde, cela n'a pas le sens commun, vous

en imposez; etc.

"On est dans l'obligation d'adoucir ce que la contradiction peut avoir de pénible. Ainsi l'on peut dire à une personne qui se trompe : Permettez-moi de n'être pas tout à fant de volre avis; je crains que vous n'ayez été mal informé; il me semble que cela n'est pas possible; je crois que vous avez été mal renseigné.

"Si c'est vous qui êtes contredit dans ce que vous avancez, insistez peu, si l'on ne se range pas à votre idée; ne soutenez jamais votre sentiment a vec opiniâtreté; exposez seulement une fois ou deux avec donceur ce que vous pensez, et laissez croire ce qu'on voudra. Ne cédez pas à contre-cœur, en conservant un visage froid et mécontent, en gesticulant en signe de non-conviction, en faisant comprendre que vous ne cédez que par complaisance. Il y a tonjours un vrai mérite à céder de bon cœur, à se laisser vaincre en semblables circonstances. En agissant ainsi, vous ferez un acte de charité, vous empêcherez l'aigreur et les ennuis qui naissent ordinairement des disputes, et vous pratiquerez l'humilité, en surniontant le désir si naturel à l'homme de faire prévaloir son sentiment."

(A continuer.)

### Bulletin des Publications et des Réimpressions les plus Récentes.

Paris, septembre et octobre 1864.

CHÉNEDOLLÉ: Œuvres complètes; nouvelle édition, précédée d'une notice par Sainte-Beuve; iu-18, xxx-420 p. Didot. 4 fr.

DUPANLOUP (Mgr.): Discours prononcé au Congrès Catholique de Malines le 31 août 1864, sur l'enseignement populaire; in-8, 86 p. Dou-

Nous publions, dans notre livraison de ce jour, quelques extraits de cet éloquent discours, où de grandes vérités se trouvent dites dans un style énergique en même temps que familier.

GERVINUS: Histoire du XIXe siècle depuis les traités de Vienne, par G. G. Gervinus, professeur à l'Université de Heidelberg, traduit de l'Allemand par J. F. Minasen; tome IV, in-8, 365 p.

ment comme c'est le vôtre, mais...il y a trois choses, ajoute-t-il, à considérer...." Et il en ajoute une quatrième. Fade discoureur, qui n'a pas mis plutôt le pied dans une assemblée, qu'il cherche quelques femmes pas mis piutot ie pied dans une assemblee, qu'il cherche quelques femmes auprès de qui il puisse s'insinuer, se parer de son bel esprit et de sa pbilosophie, et mettre en œuvre ses rares conceptions; car, soit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être soupçonne d'avoir en vue ni le vrai, ni le faux, ni le raisonnable, ni le ridicule, il évite uniquement de donner dans le sens des autres, et d'être de l'avis de quelqu'un; aussi attend-il dans un cercle que chacun se soit expliqué sur le sujet qui s'est offert ou se suventeur'il a amené lui mâme pour dice decretieur. offert, ou souvent qu'il a amené lui-même, pour dire dogmatiquement des choses toutes nouvelles, mais à son gré décisives et sans réplique."

(LA BRUYÈRE.)

GROTE: Histoire de la Grèce depuis les temps les plus reculés jusqu'à la fin de la génération contemporaine d'Alexandre-le-Graud, par G. Grote, vice-chancelier de l'Université de Londres, traduit de l'auglais par L. de Sadons; tome Ier, in-8, xviii-330 p. L'ouvrage formera 15 volumes à 5 fr.

LACROIX: Histoire de la vie et du règne de Nicolas Ier, empereur de Russie, par Paul Lacroix (blbliophile Jacob); tome fer, in-8, xviii-509 p. Hachette. 25 fr. le volume; l'ouvrage formera 5 volumes.

Pascal: Œuvres complètes de Blaise Pascal; 3 vol. in-18, viii-1262 p. Hachette, 3 fr.

QUICHERAT: Histoire de Sainte Barbe, collége, communauté, institu-tion, par J Quicherat, professeur à l'Ecole Impériale des Chartes; tome Ille et dernier, in-8, 432 p. et plans. Hachette. 5 fr.

DAURIAC: Le télégraphe électrique, son histoire et ses applications en France et à l'étranger; in-18, 128 p. Faure. 1 fr. 50 c.

FEULLET DE CONCHES: Louis XVI, Marie Antoinette et Mde Elizabeth, lettres et documents inédits; tome II, in-8, 539 p. Plon. 8 fr.

НÉRODOTE: Histoire d'Hérodote; traduction nouvelle avec une introduction et des notes, par P. Giguet; in-18, vii-593. Hachette. 3 fr. 50 с.

Québec, octobre et novembre, 1864.

Conscience: L'Orpheline, par Henri Conscience, traduction de Léon Wocquier; 139 p. in-18. 20 cts. Duquet.

Ce petit volume et les trois suivants sont la réimpression des feuilletons, soit originaux, soit reproduits, du journal le Canadien. Les entreprenants éditeurs ont ainsi commencé, sous le titre de Bibliothèque du Canadien, une petite collection de livres populaires et à bon marché, à

GÉRIN: La Gazette de Québec, par E. Gérin; 65 p. 25 cts.

laquelle nous souhaitons tout le succès possible.

LEMOIXE: La mémoire de Montcalm vengée, ou le massacre au Fort George, documents historiques recueillis par J. M. Lemoine; 91 p. 25 cts. Nous avons reproduit des Maple Leaves, dans notre journal anglais, ce recueil de pièces authentiques dont la publication est une nouvelle preuve du patriotisme actif et intelligent de M. Lemoine.

Excursion aux provinces maritimes; impressions de voyage par le correspondant du Canadien; 52 p. 20 cts.

# Ste. Anne-de-la-Pocatière, novembre 1864.

LA GAZETTE DES CAMPAGNES: Cette utile publication vient de com-LA GAZETTE DES CAMPAGNES: Cette utile publication vient de commencer sa quatrième année. Elle compte, nous assure-t-on, un trèsgrand nombre d'abonnés parmi nos cultivateurs. Nous remarquons dans la dernière livraison un catalogue de livres, et surtout de publications canadiennes, en vente à la librairie de la Gazette, qui témoigne par luimême et de l'esprit d'entreprise de M. Proulx, le propriétaire-gérant, et du progrès que font, daus nos campagnes, l'éducation et la lecture. Nous profiterons de cette occasion pour réparer une erreur qu'on nous a dernièrement signalée. L'article intitulé "Les Oiseaux," que nous avons attribué à la Reque Agricale appartengit à la Capette. avons attribué à la Revue Agricole, appartenait à la Gazette.

Montréal, septembre et octobre 1864

DE SOLA: Valedictory Address to the Graduates in Arts of the McGill University; By the Revd. A. de Sola, LL.D., Professor of Hebrew and Oriental Literature; 8 p. in-8. Longmoore.

Manuel de phrases françaises et anglaises, contenant de nombreux vocabulaires, etc. Nouvelle édition; 187 p. in-18. Beauchemin et Valois.

CODERRE: Examen Médico-légal du procès de Pierre Duval dit Barbinas pour l'empoisonnement de Julie Desilie, son épouse, par J. Emery Coderre, M. D., professeur de Matière Médicale et de thérapeutique de l'Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal; 58 p., grand in-8 à deux colonnes. Presses du journal Le Pays.

GIROUARD: Etude sur l'Acte concernant la Faillite, 1864, par Désiré Girouard; 103 p., grand in-8 à deux colonnes. Presses du journal l' Union Nationale.

TABLEAU des délais fixés dans la procédure du Bas-Canada; 19 p. in-8. Plinguet et Laplante.

Notice sur la vie et la mort de M. Michel Prévost, prêtre du Séminaire de St. Sulpice, Curé d'Office de Montréal; 126 p. in-12, avec portrait.

Les directeurs de l'Echo ont fait une bonne œuvre en publiant ce petit livre, qu'ils ont fait élégamment cartonner. Rien de plus édifiant et de plus touchant que la biographie de ce bon prêtre, dont le zèle, la vertu et l'abnégation rappellent les plus belles pages de la vie des saints.

MONRO: History, Geography and Statistics of British, North America;

by Alex. Monro, Esq.; 324 p, in-12. Lovell.

Voilà un excellent petit livre et qui contient, sous une forme compacte, nno foule de renseignements utiles. On y trouve l'histoire, l'histoire naturelle, la géographie, la statistique de toutes les possessions anglaises de l'Amérique du Nord, depuis l'île de Terreneuve jusqu'à celle de Vancouver. Il y a aussi de nombreuses et jolies gravures représentant les principales villes de cet immense territoire.

Il ne peut pas se faire autrement que, dans un ouvrage aussi considérable et préparé avec tant de rapidité, il ne se soit glissé quelques erreurs. Nous en signalerons deux, qui se trouvent aux pages 244 et 245. a point d'écoles normales attachées à l'Université Laval, ni à l'Université de Lennoxville. Des trois écoles normales du Bas-Canada, une seule, l'école McGill, est sous le contrôle conjoint du Département de l'Instruction Publique et de l'Université du même nom. Les deux écoles l'accepte Continue de l'Université du même nom. Jacques-Cartier et Laval ne relèvent que du Département. La liste des principales institutions collégiales du Bas-Canada est une transposition. On a donné la liste des écoles de théologie au lieu de celle des colléges classiques, ce qui fait une très-grande différence quant au nombre des élèves.

Il n'y a point non plus d'uniformité dans les renseignements sur lesquels sont basées les statistiques des diverses provinces. Ainsi, lorsqu'il est question du Canada, on voit souvent que les chiffres sont ceux du recensement de 1851 au lieu de ceux du recensement de 1861, qui se trouvent fréquemment cités. Cela provient, sans doute, de ce que l'ouvrage était très-avancé lorsque ce dernier recensement a été publié; mais il eut mieux valu attendre et prendre le temps de refaire le tout d'après les données les plus récentes.

LA REVUE CANADIENNE: Les livraisons de septembre, octobre et novembre, nous donnent la fin de l'étude de M. Royal sur la vie politique de Sir L. H. Lafontaine, des articles sur le projet de Code civil élaboré par la Commission, la suite des excellents articles de M. l'abbé Raymond sur Rome, un travail sur le recensement agricole du Bas-Canada, par M. Provencher, de nombreux articles bibliographiques, par M. l'abbé Poulin, Senécal, de Bellefeuille et Royal, et des poésies par MM. Lemay, Félix Marchand, Senécal et Benjamin Sulte. Nous reproduisons aujourd'hui l'une des productions signées de ce dernier poète, déjà connu de nos lecteurs.

CANADIAN NATURALIST AND GEOLOGIST: La dernière livraison de cette revue scientifique, (octobre) contient, entre autres articles, un travail de M. le Principal Dawson sur un nouveau fossile trouvé à Grenville, et qu'il baptise du nom de Rusophycus Grenvillensis, et la traduction, par M. le Professeur Hunt, de l'excellente brochure de M. l'abbé Brunet sur le voyage botanique de Michaux en Canada. Elle est accompagnée d'une nouvelle carte d'une partie du territoire parcouru par Michaux au nord des Laurentides. Le lac St. Jean, qui se trouve au coin de la carte, paraît tout petit en comparaison du grand lac, ou, plutôt, des trois lacs réunis connus sous le nom de Lac Mistassin et d'où sort la rivière Rupert, qui se jette dans la Baie d'Hudson.

# St. Jean, (Nouveau Brunswick,) septembre 1864.

Gordon: Wilderness Journeys in New Brunswick in 1862-63; By the Hon. A. H. Gordon, Lieutenant Governor, &c.; in-8, 64 p. McMillan. Il existe, paraît-il, un recueil périodique en Angleterre consacré aux récits des excursions des fonctionnaires en vacance, et qui s'appelle : "Vacation Tourists." La brochure dont nous allons parler est une reproduction d'articles écrits, pour ce recueil, par le Lieutenant Gouverneur du Nouveau-Brunswick. Le style en est agréable et la narration, sans être bien émouvante, ne manque point de charme. Des courses en canots ou sur des radeaux, des portages, des campements, de petites aven-tures de chasse et de pêche, de jolies scènes sauvages et forestières, des légendes, un peu d'histoire naturelle, de l'esprit autant qu'il est permis d'en avoir dans le bois et en dehors du monde civilisé : voilà ce petit livre, dont la lecture nous a singulièrement intéressé. Son Excellence parle avec beaucoup de bienveillance des divers établissements acadiens qu'elle a visités, ce qui, il faut le dire, a beaucoup contribué à nous pré-juger en sa faveur. Nous avons déjà parlé des écoles de la partie de l'établissement de Madawaska qui appartient à l'Etat du Maine; le Gouverneur Gordon nous donne également de bonnes nouvelles de celles qui se trouvent dans le Nouveau-Brunswick. A Edmundston, il a assisté aux examens d'une école qui se faisaient dans la grange d'un honorable conseiller législatif, M. Rice, laquelle grange était toute déco-rée de verdure et servait de théâtre à des scènes du Bourgeois Gentilhomme et à de petits drames joués par les élèves. La description du lazaret de Tracadie forme un contraste assez repoussant avec les autres parties du livre; mais elle montre l'intérêt que le noble touriste a su prendre aux victimes de l'affreuse maladie, si étrange et si inattendue à notre époque et dans nos climats.

La note suivante ne manque point de malice et nous la traduisons, quoique nos lecteurs soient déjà suffisamment édifiés sur l'exactitude des journalistes européens en tout ce qui concerne l'Amérique :

"Grande fut l'hilarité que produisit au Nouveau-Brunswick, en 1862, une livraison de l'Illustrated London News qu'accompagnait une grande gravure coloriée ayant la prétention de représenter les Gardes de Sa Majesté en route de St. Jean pour le Canada. On y voyait ces malheureux soldats à pied, havresacs sur le dos, et bonnets à poil sur la tête, escaladant un chemin tournant en face d'une affreuse montagne et accompagnés, de distance en distance, d'officiers à cheval, tandis que sur le premier plan s'étalait un bivouac (quelque chose qui, de fait, ne ressemblait pas mal à un de nos campements,) autour duquel se pressaient de singuliers personnages, qui, d'après la lettre, étaient "des guides sauvages se consultant sur la route à prendre;" ces braves gens étaient accompagnés d'énormes chiens dont l'occupation devait être, sans doute, soit de flairer les sentiers, soit de retirer des neiges les soldats qui pourraient s'y trouver eusevelis. Le journal ne manquait pas de terminer sa description par affirmer que, quelle que fut l'opinion des lecteurs sur le mérite artistique de la gravure, on pouvait être certain qu'elle avait celui d'une scrupuleuse fidélité. Voici maiutenant les faits tout simplement et en peu de mots: 10. Pas un seul des 7000 soldats qui out traversé le Nouveau-Brunswick en 1861-62 n'a fait le trajet à pied; 20. Pas un n'a porté son havresac; 30. Ils n'out pas trouvé la moindre montagne sur leur chemin; 40. Les bonuets à poils ne leur ont été envoyés que l'été suivant; 50. Aucun officier ne at le trajet à cheval, et si quelqu'un avait entrepris pareille chose, il y aurait sans doute perdu l'un ou l'autre de ses pieds, ou peut être tous les deux; 60. Ils n'avaient que faire des sauvages ni d'aucune autre espèce de guides, vu qu'il eût fallu beaucoup d'habileté pour venir à bout de s'écarter sur le grand chemin que parcourent, tous les jours, les malles de Sa Majesté entre St. Jean et la Rivière-du-Loup, et le long duquel on ne perd jamais de vue ni les poteaux, ni les fils du télégraphe."

Les légendes sauvages que raconte M. Gordon ne sont pas plus étonnantes que celles du London News et des journaux du vieux monde, lorsqu'ils parlent de cc pays. L'une d'entre elles, celle des Iroquois à la chute de Colebrook, a déjà été racontée avec quelques variantes par M. Taché, dans les Soirées Canadiennes, sous le titre du "Sagamos du

Kapskouk."

Parmi les autres, il s'en trouve trois qui nous ont beaucoup frappé et que nous reproduirons dans notre prochain journal anglais. La première a tous les caractères d'une parabole biblique, la seconde est absolument un apologue dans le genre des fables de l'indien Pilpai, et la troisième offre des traces non équivoques de la Geuèse; l'arche de Noé et la tour de Babel s'y retrouvent parfaitement. Si elle n'est point due aux récits des missionnaires, si elle remonte réellement à l'époque primitive de ce pays, elle est une forte preuve de l'unité des traditions humaines et de pays, elle est une forte preuve de l'unité des traditions humaines et de la vérité des Livres-Saints. Ces légendes, du reste, ajoute l'auteur, forment un ensemble comme celle d'Hiawatha, que Longfellow a si heureusement versifiée. Ce sont les aventures d'une sorte de héros qui est plus qu'un homme; mais pas tout à fait un Dieu.

#### Petite Revue Mensuelle.

Deux grands évènements, l'un à l'étranger, l'autre à l'intérieur, dominent tous ceux qui se sont accomplis dans l'espace de temps dont nous

avons à esquisser l'histoire.

A l'étranger, la convention du 15 septembre, qui a pris tout le monde par surprise, a été et demeure encore la grande affaire. Le Danemark sacrifié, la Pologne écrasée, le Mexique en voie de régénération, tout cela a fait place à la question italienne, que l'habile prestidigitateur des Tuilerics a fait reparaître sur la scène au moment où la France, libre de préoccupations extérieures, allait s'occuper un peu d'elle-même, ce qu'elle preoccupations exterieures, attait s'occuper un peu delle-meme, ce qu'elle fait rarement sans que le pouvoir, quel qu'il soit, n'ait le droit de s'en alarmer. L'Italie, quand elle n'est pas suivant une expression demeurée célèbre, le champ de bataille de l'Europe, est le tapis vert de sa diplomatie. Quand cessera-t-on de tailler avec l'épée de Brennus, ou de retailler avec les ciseaux du prince de Mctternich, ce vieux Latium, cette antique Etrurie, la terre aux grandes choses, aux grands hommes et aux grands problèmes? Italie que nous veux-tu? Spectre aux apparitions périodiques, qui surgis à chaque nouvel acte de la grande tragédie mo-derne, que nous demandes-tu cette fois? Veux-tu l'empire du monde?

Il n'en est plus question pour personue et s'il était possible de l'avoir, toi seule le possèderais, et chose étrange, tu ne t'agites que pour le

perdre!

Mais ne voilà-t-il pas que la Petite Revue se livre à la prosopopée, chose qui est passée de mode et qui, dans tous les cas, ne lui va point du tout? Disons donc tout simplement que l'Italie en voulant Rome pour capitale, en insistant à déposséder le Souverain Pontife complique sa position, met des obstacles insurmontables à sa véritable indépendance et à son unité, et cela pour le beau résultat de faire passer ailleurs peut-être la plus grande et la plus réelle domination qu'un pays puisse,

dans notre siècle, exercer sur le reste du monde.

Parmi les probabilités dont le champ reste ouvert à la suite de la convention du quinze septembre, il s'en trouve une que M. Emile de Girardin a très-rudemeut exposée, dans un article qu'il a intitulé "L'Italie se serait-elle trompée?" Il suppose qu'une fois le gouvernement italien établi à Florence, une fois les troupes françaises retirées de Rome, comme le veut la convention, le gouvernement papal succombera nécessairement, livré à lui-même, sans protection contre l'ambition plus ou moins déguisée du Piedmont ou si l'on veut de l'Italie constitutionelle. Mais alors qui empêchera l'Autriche, puissance catholique comme la France, de profiter de cette circonstance pour se déclarer la protectrice de la papauté et faire une nouvelle guerre d'Italie? Croit-on que la France qui, à la demande de l'Italie, aura évacué Rome, repassera les Alpes pour faire de nouvelles éditions de Mageuta et de Solferino? Estelle plus l'éternelle garante du royaume de Victor Emmanuel qu'elle ne l'est de la Papauté? Selon M. de Girardin, la présence de la France à Rome tient l'Autricbe enfermée dans son quadrilatère; son départ lui laisse le champ libre. Le principe de non-intervention serait alors aussi fatal au Piedmont qu'il lui a été favorable lorsqu'il n'avait à combattre que des ennemis comme la Duchesse de Parme et Pie IX.

En attendant, les journaux ministériels ou officieux se sont partagé les rôles pour la défense de la convention, attaquée de plusieurs côtés à Ils ont pour bien dire formé le carré autour de cette œuvre diplomatique, faisant face à ses adversaires à des points de vue diamétralement opposés. Aux amis de la papauté temporelle, les uns ont dit que Pie IX n'avait rien à craindre, et que Florence capitale assure Rome au Pape; les autres ont assuré aux Italiens et au besoin aux Italianissimes, que Florence n'était qu'une halte vers Rome, que la signature du traité était la déchéauce de Pie 1X.

Tandisque cette discussion se poursuit en France, le nouveau ministère, qui a succédé à celui que les émeutes de Turin, à propos même de cette convention, avait renversé; ce ministère, présidé par le général La Marmora, fait passer dans les chambres italiennes les mesures nécessaires à l'exécution du traité et se conduit avec une rare habileté.

Il y a loin sans doute de la grande question italienne à celle de notre confédération; celle-ci cependant qui touche à l'avenir de contrées plus grandes que l'Europe et susceptibles d'acquerir une bien forte population, n'est point non plus à dédaigner. Elle préoccupe assez vivement la presse de Londres et celle de Paris commence à y prendre quelque intérêt. Notre presse ministérielle comme celle de France, au sujet de la convention du 15 septembre, se trouve à faire face à des adversaires placés à des points de vue absolument opposés et sa situation au milieu des assertions et des prévisions contraires, n'est point sans

quelque analogie avec celle que nous avons esquissée.

Tandis que se tenaient les conférences à Québec, et au moment où l'on assurait que l'un des principaux objets que l'on avait en vue en formant une confédération, c'était de pourvoir plus efficacement à la défense du pays contre l'invasion étrangère, une circonstance tout à fait imprévue, une véritable aventure de flibustiers, mettait en périt nos relations avec nos seuls ennemis possibles, nos malheureux voisins des Etats du Nord. Une bande armée, organisée sur les fiontières, mais, paraît-i', en dehors de notre territoire, s'est précipitée sur la petite ville de St. Albaus, y a pillé les banques, et fait feu sur quelques individus, dont un a été tué. Les mesures les plus actives ont été prises par notre gouvernement, pour l'arrestation des maraudeurs qui, après leur coup de main, s'étaient réfugiés en Canada. Grâce à l'activité de notre police et de nos autorités locales, un bon nombre d'entr'eux sont en prison et attendent la décision de M. le juge Coursol, qui doit prononcer sur la demaude d'extradition faite en conformité des dispositions du traité Ashburton. Les inculpés se disent soldats de la confédération du Sud et offrent de prouver qu'ils ont agi d'après des instructions particulières de leur gouvernement et pour venger la dévastation de leur pays par les généraux du Nord ; ils ont demandé un délai qui leur a été accordé. Plusieurs questions de droit international se trouvent soulevées dans cette cause, qui ne manquera point de devenir célèbre quelqu'en soit l'issue.

La réélection du président Lincoln, par une écrasante majorité sur son concurrent McClellan, n'a pas jusqu'ici imprimé, comme on l'aurait cru, à la lutte fratricide une plus grande énergie, ni du côté de la vieille république ni de celui de la nouvelle confédération. Cette guerre sanglante se traîne toujours dans la même ornière où elle est entrée depuis bientôt quatre ans. L'expédition audacieuse de Sherman, à travers la Georgie, a bien révélé chez les gens du Sud une lassitude et une impuissance qui ne présagent rien de bon pour le résultat final de la lutte; mais elle n'a eu jusqu'ici d'autres succès que ceux de la désolation et de la ruine; le Tennessee et les régions de l'Ouest offrent le même spectacle de batailles et d'escarmouches gagnées ou perdues, mais dans lesquelles cependant le Nord, depuis quelque temps, est plus souvent perdant que gagnant. On s'attend à une nouvelle grande bataille sentre les deux armées du Potomac; mais qui saurait dire que celle-ci sena plus décisive que toutes celles qui l'ont précédée?

La mort du duc de Newcastle a enlevé au gouvernement anglais un des hommes les plus au fait de la situation américaine et des besoins de notre pays. Dans le voyage qu'il fit en Amérique avec le Prince de Galles, il y a déjà quatre ans, il avait pu constater l'état des partis politiques dans les colonies et dans la république voisine, et juger de leurs tendances et de leurs aspirations par ses observations personnelles, avantage que possèdent rarement les hommes d'état de la métropole.

Henry Pelham, cinquième duc de Newcastle, naquit le 22 mai 1811, et reçut son éducation à Etou et à Oxford. Il fut élu à la chambre des Communes en 1832, par le Nottinghamshire. Son père étant devenu duc de Newcastle en 1834, il devint lui-même comte de Lincoln. Il fut nommé uu des lords de la trésorerie la même année. Moins dévoué que son père au parti ultrâ-tory, il suivit Sir Robert Peel en 1846, lorsque celui-ci proposa la révocation des lois sur les céréales. Nommé secrétaire d'état pour l'Irlande en 1846, il succéda à son père comme duc de Newcastle, le 12 janvier 1851. En décembre 1852, il devint ministre de la guerre et des colonies, dans le cabinet de Lord Aberdeen. En 1855, les deux portefeuilles ayant été séparés, le duc choisit celui de la guerre. C'était un funeste choix au moment de l'expédition de Sébastopol. On mit sur le compte de l'inhabileté du ministre, ce qui n'était dû qu'aux résultats d'nn mauvais système, trop vieux pour être chaugé en un instant ; le duc résigna, mais l'enquête qui fut faite plus tard, le justifia complètement. En 1859, il fut nommé de nouveau ministre des colonies; et retint cette charge jusqu'à ce que la maladie le forçât à l'abandonner; il y a de cela quelques mois seulement. On se rappelle l'impartialité et la fermeté qu'il manifesta dans les positions difficiles où il se trouva souvent placé, lors du voyage du

Prince dans ce pays. Honnête dans sa vie privée comme dans sa vie publique, le duc de Newcastle eut à souffrir de chagrins domestiques, qui assure-t-on, abrégèrent ses jours; il divorça en 1850, avec Lady Humilton Douglas, qu'il avait épousée en 1832. Il laisse quatre fils et une fille veuve de Lord Adolphus Vanc Tempest, qui était membre du parlement. Le second de ses fils, Lord Clinton, officier dans les carabiniers du Prince Albert, est maintenant en garuison à Montréal.

Nous sommes forcés de remettre à notre prochaine livraison, qui terminera l'année, plusieurs autres notices nécrologiques ainsi que le récit

de plusieurs événements importants.

## NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

#### BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

—Le Séminaire de Ste. Thérèse vient de rendre un hommage solennel à la mémoire de son fondateur. Dans cette église où M. Ducharme exerça pendant 34 ans le ministère pastoral et qui semble retentir encore du bruit de sa parole, un monument vient de lui être érigé pour rappeler, à tous, ses œuvres et ses vertus. C'était un acte de justice; car M. Ducharme mérite à plus d'un titre la reconuaissance publique. 11 a passé sa vie dans les humbles fonctions de curé et d'instituteur de la jeuncsse, mais le bien qu'il a fait est resté après lui: ses travaux ont produit et ne cessent de produire encore des fruits abondants qui s'étendent au pays tout entier.

Ce monument, élevé à sa mémoire, a été inauguré le 4 novembre, jour de la St. Charles, patron de M. Ducharme. Les anciens élèves du Séminaire, conviés à cette fête de famille, s'étaient empressés de s'y rendre en grand nombre, malgré les intempéries de la saison. Plusieurs membres de nos premières maisons d'éducation avaient bien voulu s'associer aussi à cet hommage de la reconnaissance. On remarquait MM. A. Légaré et Maingui du Séminaire de Québec, MM. Lenoir et Sorin, de St. Sulpice, le Père Recteur du Collége Ste. Marie de Montréal, Monsieur le Principal

de l'Ecole-Normale Jacques-Cartier, etc.

Avant l'absoute, un des premiers élèves de M. Ducharme. M. G. Thibault, curé de Longueuil, rappela dans la chaire les mérites de ce prêtre venéré, et redit d'une voix émue les titres qu'il avait à la reconnaissance de la paroisse et du Séminaire. Il montra le pasteur dévoué à ses ouailles, infatigable dans son zéle, prêchant à sa paroisse et de parole et d'exemple; l'ami de la jeunesse, qui fut un père pour les enfants confiés à ses soins et s'imposa tant de sacrifices pour mener à bonne fin une œuvre qu'il avait entreprise pour la gloire de la religion et de son pays l
Les élèves actuels du Séminaire de Ste. Thèrèse n'ont pas connu M.

Les élèves actuels du Séminaire de Ste. Thèrèse n'ont pas connu M. Ducharme, mais ils jouissent du fruit de ses travaux : ils ont donc appris à prononcer son nom avec amour et respect. Il existe parmi eux une société littéraire qui porte le nom d'Académie St. Charles pour rappeler le souvenir du fondateur et du patron du Séminaire. La fête de St. Charles est donc une double fête pour les membres de cette société. Aussi avaient-ils préparé pour ce jour une séance académique qui fut snivie avec beaucoup d'intérêt. On goûta surtout un travail sur l'éloquence de M. Ducharme, qui sembla douner une juste idée de son talent. Plusieurs assistants reconnurent dans ce tableau l'orateur qu'ils avaient entendu autrefois et sentirent se réveiller en eux quelque chose des émotions du passé.

Le monument, dont nous venons de parler, est dû à la munificence des anciens élèves du Séminaire et des paroissiens de Ste. Thérèse. Il est en marbre blanc, et mesure six pieds de hauteur, en y comprenant la

croix dont il est surmonté. Il porte l'inscription suivante:

Hic jacet
Illust. ac Rev. Josephus Carolus Ducharme
Archipresbyter,
Quintus à Stâ. Theresiâ parochus
Qui per XXXIV annos pastorale munus
Explevit
Curâ singulari et prudentiâ;
Idemque, studiosæ juventutis amautissimus,
Multo labore et sumptu proprio
Hujusce parochiæ Seminarium
Creavit.
Simplex moribus ac vitâ,
Linguâ pariter et opere egregius,
Pastor ovibus, magister discipulis carrissimus,
Luctu communi obiit,
Die Martii, A. D. MDCCCLIII,
Œtat. LXVII An.
R. I. P.

— La Gazette de l'Allemagne du Nord donne les extraits suivants d'un rapport publié par le ministre des cultes sur la situation de l'instruction primaire en Prusse de 1850 à 1861.

Echo du Cabinet de Lecture Paroissial.

Il exist dit en Prusse, à la fin de 1861, 24,763 écoles primaires publiques dirigées par 33,617 instituteurs et 1755 institutrices. Tandis que la population des campagnes n'est qu'un peu plus du double de celle des villes (12,867,368 âmes), il y a à peu près sept fois plus d'écoles

primaires publiques dans les campagnes que dans les villes (21,828 contre 2935), un grand nombre d'enfants de ces dernières fréquentant les écoles secondaires.—Sur 18,476,000 habitauts, il s'est trouvé 3,090.294 enfants (17 pour 100) tenus de fréquenter l'école. Sur ce nombre, 2,875,836, dont 1,775,888 protestants, 1,063,805 entholiques, 30,053 israélites et 6090 dissidents fréquentaient les écoles publiques et 84,021 des écoles primaires privées; cela fait en tout 2,659,857 enfants; sur le reste (130,437) une grande partie fréquente les écoles secondaires, de façon qu'il en est un très-petit nombre qui échappe au contrôle de l'autorité.

Le traitement moyen des instituteurs et des institutrices des écoles de Berlin est de 413 thalers (environ 1650 fr.) Celui des instituteurs des villes de 281 thalers (1050 fr.) et de ceux des campagnes de 181 thalers (680 fr.). Dans ce chiffre des traitements la rétribution scolaire figure

pour 2/7.

Le reste provient de fondations, de subventions communales et de subventions de l'Etat. La dépense totale pour les écoles primaires s'élève à 9,902,696 thalers (environ 37 millions de francs), sur lesquels 438,928 thalers (environ 1,600,000 fr.) sont fournis par l'Etat.—Moniteur.

#### BULLETIN DES SCIENCES.

— Le Moniteur de l'Armée donne les détails suivants sur une découverte archéologique, qui vient d'avoir lieu en Amérique, et qui intéresse la France. C'est la seule bonne chose qu'ait produite jusqu'ici cette guerre fratricide:

"Une lettre écrite par un de nos compatriotes qui voyage en ce moment en Amérique dans un but scientifique, porte à notre conuaissance un fait historique qui, dans les circonstances actuelles, offre un intérêt tout particulier.

"Les confédérés, en creusant une nouvelle tranchée sur l'ile Dauphin le 5 août dernier, ont découvert à environ deux mêtres de profondeur, une pierre sur laquelle était gravée l'inscription suivante, en partie effacée par le temps:

"Le 21 avril 1700, le sieur de Bienville, à la tête de 150 de ses compagnons, débarqua sur cette terre, et après en avoir pris possession au nom du roi de France, l'appela pour l'avenir Ile Dauphin, en l'honneur de Mgr, le Grand-Dauphin, protecteur de son entreprise."

"L'ile Dauphin est située en avant de la ville de Mobile, sur la rivière du même nom, qui se jette dans le golfe du Mexique. Les confédérés y ont élevé des ouvrages cousidérables qu'ils augmentent tous les jours.

"Les Frauçais, après s'être établis, sur l'île Dauphin, fondèrent peu après la ville de Mobi e et la possédèrent jusqu'en 1763. Elle appartint ensuite aux Anglais, puis aux Espaguols, et en 1813 aux Américains. C'est la ville la plus riche et la plus importante de l'Etat d'Alabama. Elle joue un grand rôle dans la guerre actuelle.

"La pierre sur laquelle est gravée eu creux l'inscription que les soldats du Sud viennent de découvrir, était placée sur l'un des côtés d'une pyramide dont on voit le dessin à la bibliothèque de Montgommery, capitale de l'Alabama. Construite par Bienville, cette pyramide fut détruite vers 1765. Non seulement les Français fondèrent Mobile, dont l'emplacement est très-heureusement choisi, mais ils élevèrent les forts qui servent aujourd'hui à la défense de la place. Ces ouvrages, il est vrai, ont été refaits et augmentés par les confédérés, qui ont trouvé leur situation, comme celle de la ville, très-bien choisie.

L'inscription dont il s'agit, précieusement recueilie, a été donnée à l'hôtel de ville de Mobile, dont la population a conservé la plus vive

sympathie pour la France."

# BULLETIN DES LETTRES.

— Les bibliophiles de Londres ont eu toute une semaine d'émotions dans le mois de juillet. La bibliothèque d'un riche amateur, feu G. Daniel, a été vendue aux enchères. Les raretés de cette vente consistaient principaleu ent en vieux auteurs anglais antérieurs à Shakspeare ou ses contemporains. Le grand jour a été celui où se sont vendues les éditions des œuvres de Shakspeare lui-même. Une pièce seule, les Joyeuses commères de Windsor, édition de 1602, n'a pu être acquise que moyennant 330 guinées; Richard III, 335; mais la riche miss Burdet Couts s'est trouvée seule assez riche pour l'emporter sur tous les amateurs quand est venu le tour de l'édition des Comédies, Histories and Tragedies of Shakspeare published by Juggard and E. J. Blount, 1623. Si ce volume rarissime, vanté par Dibdin, est jamais remis en vente, qui en donnera une seconde fois 682 guinées?—Revue Britannique.

— Par un décret du mois de juin, le Gouvernement a autorisé l'érection à Saint-Malo d'une statue de Uhâteaubriand.

— Dans sa séance du jeudi 16 juin, l'Académie Française a décerné le prix d'éloquence de 1864, dont le sujet proposé était l'Eloge de Châteaubriand.

Le prix a été partagé entre le discours inscrit sous le No. 17, dont l'auteur est M. Ch. Benoît, doyen de la Faculté des Lettres de Nancy, et le discours inscrit sous le No 38, dont l'auteur est M. le vicomte Henri de Bornier, sous-bibliothécaire à la bibliothèque de l'Arsenal.

L'Académie a décerné une mention honorable au discours inscrit sous le No. 37.—Revue de Bretogne et de Vendée.



Volume VIII.

Montréal, (Bas-Canada) Décembre, 1864.

No. 12.

SOMMAIRE.—Latterature.—Poésies: Les oiseaux blancs, F. X. Garneau.— Mourir, P. J. U. Baudry.—Paysage, J. Auger.—Science: Les Aufores boréales, J. Chantrel.—De quelle nation étaient les habitants de Stadacona et d'Hochelaga lors du voyage de Jacques-Cartier? par Kondiaronk.—Education. De l'autorité du maître, Schmit.—Comment on embrouille et comment on side la mémoire, Londens.—Avis Officials.—Nominations: École Normale Laval.—Annexion de Municipalités scolaires.—Diplômes accordés par les Bureaux d'examinateurs.—Institute ut disponible.—Partie Editoritale: Assemblée tenue à Montréal pour former une association dans le but de proféger les intérèts des protestants dans l'instruction publique, (suite et fin).—Revue bibliographique: Du bon 10n et du bon langage, par la contesse Drohojowska; de l'art de la conversation et de la charité dans les conversations, par le Pere Huguet.—Bulletin des publications récentes: Paris, Bruxelles, Toronto, Québec.—Petite Revue Mensuelle.—Nouvelles et Faits Divers: Bulletin de l'instruction Publique.—Bulletin des Sciences.

# LITTERATURE

# POESIE.

# Les olseaux blancs.

Salut, petits oiseaux, qui volez sur nos têtes, Et de l'aile, en passant, effleurez les frimats; Vous qui bravez le froid, bercés par les tempêtes, Venez tous les hivers voltiger sur nos pas.

Les voycz-vous glisser en légions rapides Dans les plaines de l'air comme un nuage blanc, Ou le brouillard léger, que les rayons avides De notre astre du jour frappent en se levant?

Entendez-vous leurs chants sur l'orme sans feuillage? De leur essaim pressé partent des cris joyeux. Ils aiment le cristal qui ceint comme un corsage Les branches de cormier qui balancent sous eux.

Quand un faible rayon de l'astre de lumière Brille sur le cristal qui recouvre les bois, Le doux frémissement de leur aile légère Partout frappe les airs où soupirent leurs voix.

Ils ne regardent point si l'épaisse feuillée Ne peut plus accueillir l'amour comme au printemps, Si de fleurs pour leurs nids la branche est dépouillée Si le froid aquilon siffle dans les troncs blancs.

Plus l'air semble glacé par les flocons de neige, Plus leur vol est rapide à l'entour de nos toits, Et la balle du grain agite leur cortége A la grange où bondit le van du villageois.

Oh! que j'aime à les voir au sein des giboulées Mêler leur chant sonore avec le bruit du vent, Et couvrir les jardins, inonder les allées, Et d'arbre en arbre aller toujours en voltigeant. Quelle main a placé sur la branche qui plie Ce perfide réseau pour surprendre leurs pas? Ah! fuyez—mais hélas! j'en entends un qui crie Le cruel oiseleur va causer son trépas.

Poussant des cris plaintifs ils fuient dans la plaine; Mes yeux les ont suivis derrière les côteaux; Ils avaient cependant le soir perdu leur haine, Et bientôt je les vis passer sous nos vitreaux.

Ils revinrent encor butiner à la porte; Mais de l'arbre perfide ils n'approchaient jamais. Ils repartent enfin; l'aile qui les emporte Semble par son doux bruit augmenter mes regrets.

Adieu, petits oiseaux, qui volez sur nos têtes, Et de l'aile en passant effleurez les frimats; Vous qui bravez le froid, bercés par les tempêtes, Venez tous les hivers voltiger sur uos pas.

> F. X. GARNEAU. Répertoire National.

# Mourir!

Je contemplais un soir l'uniforme linceul
Que l'hiver a jeté sur la nature en deuil:
Je cherchais vainement la brillante parurc
Dont se couvrent les champs au temps de la verdure;
Je cherchais des moissons, des feuilles aux forêts,
Des oiseaux dans le ciel, des fleurs...et je rêvais!
Et je rêvais qu'un jour, comme une fleur flétrie,
Au souffle de l'hiver disparaîtrait ma vie,
Qu'il faudrait renoncer aux rêves de bonheur,
A ces rêves si doux que caresse le cœur,
Qu'il me faudrait quitter à ce moment suprême
Pays, famille, amis, tout ce qu'ici l'on aime
Qu'il me faudrait mourir...et mon cœur frissonna....
Lorsque vers moi soudain un ange s'avança;
Sou aspect était doux, il semblait devoir dire:
J'apporte le bonheur: un bienveillant sourire
Donnait à son visage un charme saisissant;
Ses deux ailes d'azur causaient en s'agitant
Comme uu souffle léger qui chassait la tristesse;
Dans son œil un peu grave on lisait la tendresse;
C'était un des esprits que Dieu dans sa bonté
Gréa pour secourir la triste humanité.
"Cesse de t'arrêter à de vaines alarmes,
"La mort, crois-moi, mortel, a peut-être des charmes,"
Dit-il, et son regard me désigna les cieux.
—"Toi qui parais si bon, esprit mystérieux,
"Toi qui viens consoler ma secrète souffrance,
Lui demandai-je alors, "serais-tu l'espérance?"
—Il dit en souriant; "l'espérance est ma sœur."
—"Quoi! ta sœur, l'espérance?...es-tu donc le bonheur,
"Toi dont la voix soupire uue douce harmonie
"Echo des harpes d'or, céleste mélodie?"

-"Je suis l'ange, dit-il, qui des rigneurs du sort "Console les humains; on m'anpelle: La Mort." -"Toi, tu serais la mort?....je la croyais horrible "On disait son ceil cave et son regard terrible, "Et pourtant devant loi mon cœur n'a pas tremblé: "Un rayon de soleil en mon âme a brillé. "Ton voile blanc ressemble à ceux dont sont parées " Au jour de leur hymen, les jeunes fiancées. "La mort! j'en aurais pent; toi, je voudrais t'aimer;
"Non, tu n'es pas la mort, et tu veux m'alarmer! "Car la mort, comme toi, ne pourrait pas sourire,"
—" Erreur, l'être fatal que tu viens de décrire, "Ce fantôme hideux, crois-moi, n'est pas la mort; "C'est un ange maudit que l'on nomme "REMORD." "Effcoi des criminels, ce génie implacable "Se présente toujours au chevet du coupable, "Se présente toujours au chevet au coupaule,
"Des tourments de l'enfer sinistre précurseur,
"Il apporte au mourant la rage et la terreur.
"Mon voile est blanc, dis-tu, je suis la fiancée
"Vers qui ton âme aspire, ici-bas délaissée;
"Viens à moi, mon regard sourit aux malheureux;
"Qui s'endort dans mes bras s'éveille dans les cieux.

> P. J. U. BAUDRY. Foyer Canadicn.

# Paysage.

.... cela compose un brocard d'or riche et magnifique, que nous vou-lous trouver plus beau que du vert, quand ce ne scrait que pour changer. Mad. de Sévigné.

Souvent, pendant l'hiver, la forêt désolée Se couvre, tout-à-coup, de feuillages tout blancs: Et dahlias touffus, et liserons tremblants Pendent à l'arbre en fleurs de neige immaculée.

Parfois, tombe la pluie à demi congelée; Puis, le froid vient changer ces cristaux raisselants En fenilles de vermeil, en fruits étincelants, Et poser à la branche unc frange étoilée.

O prismes châtoyants, sous un soleil d'été l O charmante féerie, éphémère et fragile Dont un souffle, un rayon briserait la beauté.

J'ai souvent fait ce vœu,-mais c'est un vœu stérile-De pouvoir, quelquefois, réunir en mon style, Votre art éblouissant et votre chasteté!

J. AUGER. Foyer Canadien.

# SCIENCE.

#### Les Aurores Boréales.

Voici l'hiver, et avec lui le retour, pour les contrés du nord, d'un pliénomène dont les savants cherchent encore l'explication, et sur les différentes circonstances duquel ils sont loin d'être d'accord. Il s'agit des aurores boréales, qui remplacent quelquesois avec tant de spiendeur les rayons absents du soleil, et qui offrent souvent de si bizarres apparences.

Les aurores boréales sont-elles accompagnées toujours ou quel-

quesois d'un certain bruit, et de quelle nature est ce bruit ? Quelle est leur action sur l'aiguille aimantée ? Modifient-elles l'intensité du magnétisme terrestre?

Répandent-elles une odeur propre et désagréable? Déterminent-elles des changements d'état dans l'atmosphère? Sont-elles accompagnées d'un nombre d'étoiles filantes plus grand ou moins grand qu'à l'ordinaire ?

Ont-elles une relation intime avec les orientations des nuages et suriout des cirrus?

A quelle hauteur se forment-elles habituellement dans l'atmosplière?

Les aurores boréales ont-elles une lumière photogonique?

Ont-elles une électricité distincte de l'électricité atmosphérique? Voilà un aperçn des questions que notre Académie des sciences posait il y a que que temps aux observateurs du phénomène. Un inédectu de l'Islande, parlaitement placé pour l'étudier, le docteur Hjaltalin, qui avait déjà fait de nombreuses observations, ayant éte Hjaltalin, qui avait déjà fait de noinbreuses observations, ayant été observations me prouvent que cette croyance du peuple n'est nulle-instruit du questionnaire par un des zélés missionnaires catholiques ment certaine. Ce qui arrive très-souvent c'est que des aurores

qui évangélisent son pays, s'est mis en mesure d'y répondre. Il n'a pu encore trouver la solution complète du problème; les deux dernières questions ne sont pas résolnes, les autres ne le sont pas dans toutes leurs parties, et il est possible que de nonvelles observations rectifient quelques inexactitudes et apportent de nouvelles lumières; mais, telles qu'elles sont, les réponses du docteur Hjaltalin méritent d'être commes. Il les a consignées dans un petit mémoire dont nous devons la traduction au missionnaire apostolique qui les avait provoquées, et que nous reproduisons avec les notes du traducteur.

" Ce que nous disons ici sur ces grands et admirables météores, écrit le savant islandais, repose sur plus de trois ceuts observations qui ont été faites au 64° 46' de latitude N.—Quelques-unes, comme il sera dit plus bas, ont été faites au 55°. Le but principal de ces observations a été surtout de découvrir quelle peut être la nature de ces météores, en faisant abstraction de tout ce qui a pu être dit ou

écrit sur ce sujet.

" J'ai d'abord porté mon attention pour découvrir si quelque bruit accompagnait ou non les aurores boréales; je crois pouvoir assurer que ce bruit existe, bien qu'on ne l'entende que relativement peu souvent; je l'ai entendu seulement six fois sur cent observations. Ce bruit, dont l'intensité varie, ressemble parfois à une espèce de bruissement non pas très-sonore (comme quand on déchire de la soie), mais plutôt sourd et egal dans toute sa durée; le plus souvent ce bruit est tout à fait semblable au pétillement que l'on entend quand on accélère d'une manière considérable le mouve-ment d'un appareil électrique. Ce bruit est suitout sensible quand le temps est serein et calme, tandis qu'il est beaucoup plus difficile de l'entendre quand l'atmosphère est agitée, car alors il se confond avec le bruit du vent. Il m'a semblé l'entendre mieux quand j'étais nu-tête (quelle qu'en soit la raison). Quand il y a beaucoup de mouvement dans les aurores boréales et qu'il semble que leurs rayons se poursuivent dans leur mouvement ondulatoire du N. E. à l'É., ou bien du N. O. à l'O, c'est alors que l'on entend mieux ce bruit, et il ressemble à de tres-nombreux pétillements qui se font entendre çà et là dans l'atmosphère. J'ai remarqué que les aurores boréales dont on entend le mieux et plus clairement le bruit sont les blanchâtres avec de très-brusques changements en ronge; mais jamais je n'ai entendu ce bruit quand les aurores étaient tout à fait rouges; ces autores, le plus souvent, se trouvent dans la partie S. de la voûte céleste, et rarement plus haut que 40° au-dessus de l'horizon.

"Quand les aurores boréales sont fortes (car il y a de très-grandes différences dans leur grandeur et leur claité), elles semblent exercer une grande influence sur l'aignille aimaniée. Elle oscille alors beaucoup plus qu'en dehors de cette influence des aurores, et l'oscillation est bien plus forte de l'E. au N. et du N. O. au N., et elle n'incline pas autant que de coutume à l'E. et à l'O.; c'est comme si la déclinaison était moindre et l'oscillation plus rapide et plus forte. Les aurores boréales rouges ont une bien moindre influence sur l'aiguille que les blanches et les bleuâtres. Sans aucun doute le magnétisme terrestre est beaucoup plus fort quand les aurores boréales sont grandes que dans le cas contraire; la preuve la plus évidente est dans l'inclinaison de l'aignille aimaniée. L'électricité atmosphérique est beaucoup plus forte quand il y a des aurores boréales que quand il n'y en a pas, et les petites machines électriques donnent des étincelles beaucoup plus fortes et plus claires; à cause de cela aussi elles sont toujours accompagnées d'une grande quantité d'ozone. J'ai vu l'ozonomètre monter jus-qu'à 9 et 10° en pen d'heures quand il y a des aurores boréales. Et pour cela je me suis tonjours servi du papier ozonométrique des docteurs Mossat et Hawarden, que je tiens toujours prêt afin de pouvoir apprécier l'ozone de l'atmosphère. Ce phénomène s'est toujours présenté, seit qu'un bruit ait accompagné l'aurore ou non. Quand des hommes ou des animaux ont été pendant que que temps sous l'influence d'un tel air, et entrent dans un appartement chauffé, une très-forte odeur d'ozone s'exhale d'eux. Mais chez aucun animal cette odenr n'est aussi forte que chez les chats, elles est si foite que les hommes peuvent en obtenir un enchifienement. Si on met de la toile blanche nouvellement lavée sécher à l'air tandis qu'il y a des aurores boréales, les femmes qui plient et repassent cette toile aussitôt qu'elle est séchée prennent souvent un coryza.

"Il est très-difficile de dire quelle est l'influence exercée par les aurores boréales sur l'atmosphère; sont-elles très-vacillantes, le peuple croit qu'elles annoncent du vent, et dans ce cas on pense que le vent viendra immanquablement du point de l'horison où les aurores ont apparn d'abord. C'est la croyance du penple en Islande, mais je pense qu'elle doit souffrit beauconp d'exceptions, et mes

boréales blanchâtres dans l'est et le nord de la voûte céleste annoncent du froid, avec vent du N. on du N. E. Quand des aurores rougeâtres apparaissent dans le sud de la voûte céleste et qu'elles sont très-grandes, elles indiquent presque toujours ou de la pluie on (mais bien moins souvent) de la neige, ou de la neige mêlée de pluie : de même, aux aurores rougeâtres qui apparaissent au nord succè le toujours du vent de S. on de S. O., et ordinairement on les voit plutôt lorsque le temps est inconstant. Elles n'accompagnent presque jamais les antores blanchâtres ou bleuâtres qui commen-

cent à apparaître an N. E. ou au N. O.

"Leur couleur est le plus souvent d'un rouge sombre, et mênie semble un peu rouge bleuâtre, et raiement elles s'élèvent haut dans l'atmosphère comme il sera dit plus loin. Je n'ai pas pu parvenir à déconvrir s'il y a que que relation entre les étoiles filantes et les aurores boréales, et il est certain que pendant le temps où les étoiles filantes sont ici les plus nombreuses, c'est-à-dire du 11 au 14 novembre, les aurores boréales ne sont pas plus fréquentes qu'en d'autres emps, et sur cent autores boréales qui peuvent avoir lien dans les mois d'octobre, de novembre et de décembre, il n'y en a pas plus en moyenne en movembre qu'en octobre et en décembre. J'ai rarement vu des étoiles filantes en même temps que des anréoles borcales, mais bien plus souvent quand il n'y avait pas

d'aurores. (1) "On ne renarque pas en plein air l'odeur qui accompagne les aurores boréales; mais, d'après ce qui a été dit plus haut, il est évident qu'il y en a puisqu'une très-forte odeur d'ozone s'exhale des objets, etc., exposés à l'air pendant de grandes aurores boréales et cette odenr se remarque surtout quand les objets ci-dessus indiquès sont placés dans un appartement chauffé. Les aurores boréales répandent une grande lumière, surtout les blanches, les blanchâtres et les blenâtres. On peut ici voyager à la lumière des antores au milieu de la nuit même au plus fort de l'hiver. Leur lumière est très-agrèable à l'œil, et elle permet de voir fort loin ; les obiets ne projettent jamais d'ombre à la lueur des aurores, mais comme les aurores sont excessivement mobiles, leur lumière, suivant leur mouvement, passe très-vite d'un point de la terre à un autre; quand parfois elles sont immobiles on pen en mouvement, les rayons lumineux qu'elles projettent demeurent longtemps au même endroit et donnent une lumière au moins aussi grande que celle d'une pleine lune; parfois cette lumière est si forte qu'elle permet de lire facilement (2). Il est tout à fait évident que les aurores boréales n'ont aucun rapport avec les nuages, car c'est ordinairement par les temps le plus clair, quand l'air est le plus pur, qu'elles sont plus belles, plus grandes et plus lumineuses; quelquefois seulement je les ai vues en même temps que des cirrus du côté du sud, et il était facile de voir qu'elles étaient moins élevées dans l'atmosphère que les nuages'; et bien souvent, quaud il y a des nuages en même temps que les aurores au nord ou au

sud, elles semblent moins élevées que ceux-ci.
"La hauteur des aurores boréales est bien variable, car parfois elles semblent être très-èlevées dans l'atmosphère et bien au-dessus de tous les nuages, et d'autres fois elles sont à peu pres à une hantenr qui égale seulement celles des plus hautes montagues d'Islande. Par le vent du sud-ouest, quand le temps est très-inconstant, on les a vues quelque fois ne dépassant pas l'horizon. Une fois que, durant l'hiver, j'étais en voyage vers le milieu de la nnit, il m'a semble, autant qu'il m'était possible de l'apprécier, qu'elles u'étaient guère qu'à 1,200 pieds au-dessus de ma tête, car je voyais bien au-dessus des aurores le sommet d'une montagne qui n'a que 1,600 pieds d'élévation, montagne dont je n'étais pas très-éloigné. Leur hauteur ordinaire doit être environ de 150,000 mètres. On est encore loin d'avoir des données précises sur leur élévation, et pour y parvenir, il faudrait frire de nombreuses observations simultanées en différents endroits, si l'on veut obtenir un résultat certain, car

leur élévation varie considérablement.

" Je me propose de dire en quelques mots comment apparaissent le plus ordinairement ici les aurores boréales, et leurs espèces différentes. Ordinairement, les aurores boréales forment dans l'atmosphère un arc qui va du nord-est au nord-ouest; l'extrémité E. de cet arc apparaît toujours la première, puisqu'il en sort comme nne espèce de stratus de couleur foncée qui s'étend vers le nord. Cet

arc est étroit à sa base, et de plus en plus large au fur et à mesure que cette base s'élève; an-dessus de l'horizon il a à peu pres de 50 à 60°, et au sommet il se tronve plusieurs fois plus large qu'à la base, et ordinairement il continue de s'élargir ainsi jusqu'à ce qu'il arrive au zénith. Pendant que cet aic s'est éleve du N.-E. et élargi, un autre s'est montré au N.-O. en tont semblable au premier: il se développe de même. Toutefois, il est le plus sonvent un peu moins grand et moins large, et il rencontre celui-là juste an zénith. Quand ces deux arcs se trouvent à côté l'un de Pautre, la lumière devient moins éclatante; rependant des jets de lumière s'élancent toujours peu à peu du N.-E. aussi bien que du N.-O. Suivant leur arc respectif, il s'en échappe aussi des rayons qui s'étendent de différents côtés; ces rayons ressemblent à des jets de lumière de diffèrente grandeur, qui continuellement s'éloignent de l'arc et le rejoignent avec la rapidité de l'éclair, et sem-blent tonrner autour de l'arc. Quelquesois il y a deux arcs à côté l'un de l'antre, et souvent ils courent ensemb e quand ils arrivent dans le haut de la voûte céleste. Le point central de ces arcs est toujours le méridien magnétique, et cee, avec d'autres données,

indique le principe et la nature des aurores boréales.

Je ne doute nullement que dans l'avenir on verra changer le lieu de rénnion des aurores boréales dans la voûte du ciel, conformément au changement des lignes isogoniques et isocliniques, qui semblent changer selon que la déclinaison de la boussole augmente ou diminue, de sorte que l'on verra, si l'on observe attentivement, l'extrémité de l'arc N.-E. tourner petit à petit chaque année à l'E., et l'arc O. ou plutôt N.-O. tourner au N., selon que la déclinaison va en diminuant au N., et quand la déclinaison sera devenue O., les extrémités des arcs seront à l'E. et à l'O. J'ai parlé plus haut des aurores boréales ronges, qui quelquesois apparaissent dans le sud de la sphère céleste; on les voit parfois quand le vent du S.-E. ou du S., avec pluie, a régné pendant quelque temps; mais rarement elles apparaissent par un temps clair, que je sache; elles se trouvent, vers le Sud, dans un arc rouge fonce, mais elles sont bien moins mobiles que les blanchâtres, et elles semblent avoir excessivement peu d'influence sur l'aiguille aimantée. Quand on observe les autores boréales en Danemark, c'est-à-dire au 55', elles sont toujours rongeâtres et semblent se trouver au N. par rapport à l'observateur. Une fois j'ai remarqué (an 55') qu'en présence des aurores boréales l'électricité de l'air ctait tont à fait négative, mais je ne saurais assurer si cela se présente toujours ou sonvent. Bien que les aurores boréales apparaissent en tons les temps de l'année, cependant elles sont plus communes en certains temps: toujours elles sont plus nombreuses et plus fortes vers les solitudes. Je donne ci-dessons l'indication des mois dans lesquels ont apparu les 300 aurores boréales que j'ai observées dans l'espace de cinq ans. Il y en a eu beaucoup d'autres pendant ce laps de temps, mais beaucoup plus petites, et je ne les ai pas observées on n'ai pas écrit mes observations, car cela m'a paru moins important; c'est une remarque qu'il ne faut pas oublier par rapport au tableau que je donne ici:

Août. Septembre. Octobre.	20 60 10 8 3 5 20 62 36	aurores boréales.
Novembre		-
Décembre	30	-

"Par les temps nuagenx, comme anssi par la neige et la pluie, il est souvent difficile de faire des observations, d'abord parce que les nuages dérobent la vue des anrores, et puis le temps, dans ces circonstances, est souvent tel qu'il empêche tonte observation de l'état atmospherique; pour pouvoir s'y livrer, il faudrait avoir un observatoire complètement installé, avec les instruments nécessaires. Mais il est intile de songer à cela dans ce panvre pays."

Le mémoire du doctenr Hjaltalin est daté du mois d'avril 1864. Nous désirons que le numéro du Monde où nous le reproduisons lui parvienne assez tôt pour l'encourager à de nouvelles observations, et nous comptons sur l'obligeance du missionnaire qui nons a fait connaître celles que nons venons de rapporter, pour nous tenir au courant des études du docteur islandais et de ses propres études sur le phénomène des aurores boréales. Puissent les glaces n'avoir pas encore fermé l'entrée du port de Rcykjavik, lorsque ce numéro se dirigera vers l'Islande !-Le Monde.

J. CHANTREL.

<sup>(1)</sup> Quand à moi, j'ai remarqué assez souvent (peut-être pas moins de 1 sur 4 ou 5) les étoites filantes en même temps que des aurores, mais à peu pres toujours dans le côté opposé de la sphère céleste. (Note du truducteur.)

<sup>(2)</sup> A la lumière des belles et grandes aurores, par une lune près de son plain, la terre d'ailleurs et les montagnes étant couvertes de neige, j'ai lu bien facilement dans le Nouveau-Testament, édition petit in-32; Gaume, 1844. (Note du traducteur.)

# De quelle Nation étaient les habitants de Stadacona et d'Hochelaga lors du voyage de Jacques-Cartier?

Messieurs les Rédacteurs du Journal de l'Instruction Publique,

Dans une note, que vous avez ajoutée à la traduction de la première dissertation de M. le Principal Dawson sur les aneiennes sépultures trouvées à Montréal, (livraison de mars 1861,) vous disiez: "Pour des raisons que nous n'avons ni le temps, ni l'espace de développer, nous doutons encore contre l'opinion du savant auteur, que les sauvages dont il est question fussent algonquins."

Vous ne vous plaindrez point de ce que je ne vous ai point laissé tout le loisir d'étudier et de développer les raisons que vous annonciez ainsi, puisqu'il s'est écoulé près de quatre ans depuis le jour où vous avez pris date sur cette question. Mais comme je connaissais, pour ma part, au moins une excellente raison, non pas de douter, mais bien d'affirmer que le savant professeur était dans l'erreur, j'ai préparé quelques notes que je vous prierai main-

tenant de publier.

Cartier nous a laissé un vocabulaire de la langue qui se parlait à Hochelaga et à Stadacona. Il est maintenant admis que les langues sauvages de cette partie du continent se divisent en deux branches, dont les deux types principaux sont l'iroquois et l'algonquin. Or, il suffit de jeter un coup d'œil sur le vocabulaire de Cartier pour voir que la langue qu'il avait entendue n'appartenait point à la famille algique, (comme l'appelle avec raison votre savant collaborateur N. O.,) mais bien au type iroquois, auquel appartient également le huron. Les terminaisons en on, aya, oua etc., sautent aux yeux; de même que l'absence des syllabes en gik, kik, kak, gan, ning, nik, etc., frappe également le lecteur, qui, sans être le moins du monde familier avec les langues sauvages, a seulement vu un livre de prières algonquin ou sauteux. Mais en étudiant avec plus de soin le vocabulaire de Cartier, et en le comparant avec le vocabulaire huron de Sagard et le dictionnaire Onontagué, publié dernièrement à New-York par M. Shea, on se convaincra facilement que les sauvages de Stadacona et d'Hochelaga étaient hurons ou iroquois. Prenons d'abord les noms de nombre. (1)

Vo	cabulaire de Cartier.	Vocabulaire hu- ron de Sagard.	Iroquois Ononiagué.	Iroquois de Caughnawaga
	Cartier.	ion de bagard,	Onontague.	Oaugunawaga
1	Segada.	Escaton.	Unskat vel Ska-	Enskat.
2	Tegneny.	Téni.	Tegni. [ta.	Tekeni.
3	Asehe.	Hachin.	Achen.	Ascn.
4	Honnacon.	Dac.	Gaheri.	Kaieri
5	Ouiscon.	Ouyche.	Ouisq vel Wishk	Wisk.
6	Indahir.	Hondahea.	Hayak.	Iaiak.
7	Ayaga.	Sotaret.	Tchiatak.	Tsiatak.
8	Addague.	Atteret.	Tegueron.	Sotekon.
	Madelon.	Nechon.	Waderon.	Tiohton.
10	Assen.	Assan.	Wassen.	Oieri.

Il paraîtra évident à mes lecteurs, 1° Que tous les noms du vocabulaire de Cartier ont une très-grande analogie avec quelqu'un de leurs [synonymes dans l'une ou l'autre liste, à l'exception d'un seul, celui qui représente le nombre quatre. 2° Que les variantes sont aussi fortes entre les trois autres listes, qu'entre la liste de Cartier et chacune d'elles. 3° Que les trois premiers

noms de nombre sont pour bien dire identiques dans les quatre listes. 4º Qu'en tenant compte surtout de la manière dont l'oreille des français a du être frappée pour la première fois de sons tout à fait étrangers, la différence entre quelques-uns des noms du vocabulaire de Cartier et des trois autres n'est qu'apparente: ainsi Hondahea a bien pu être entendu Indahir. Les aspirations des langues sauvages, de l'iroquois et du huron surtout, sont bien propres à donner le change sur le son des voyelles à une oreille peu exercée: de la même manière Madelon a bien pu être Wadelon.

Maintenant, comme contre-épreuve, voici les noms de nombre dans quatre autres langues sauvages. On verra qu'il n'y a point la moindre ressemblance entre ceux-ci et le vocabulaire de Cartier; et que l'algonquin en est, s'il est possible, plus éloigné

encore que les autres.

	nquin ou eux. (1).	Micmaque.	Maléchite.	Pennobscot.
1 Pe 2 Ni 3 Ni 4 Ni 5 Na 6 Ni	j. sswi. win.	Newkt. Tabw. Tchieht. Nèw. Nann. Ajougom.	Neept. Tarpou. Sist. Nayhon. Néan. Karmarchin.	Bisick. Nish. Naas. Yeh-hou. Pohlenish. Negotance.
7 Ni 8 Ni 9 Ca	wi. jowasswi. eowasswi. ngasswi. itasswi.	Twigueneuk. Oumoulehim. Peehkounadek M'teln.	Elouhékenock. Hogomulehin. Eokenardeck. Tillon.	Tambaoh-ous. Sâan-suck. Noh-li. Matéla.

La différence est très-grande presque partout entre ces quatre langues, mais il y a cependant quelques ressemblances frappantes et même dans quelques-unes, une parfaite identité à côté de la plus bizarre différence. Vouloir tracer l'étymologie d'une liste à l'autre, dans la plupart des cas, serait s'exposer au reproche que l'on faisait à Ménage:

# Equus vient d'Alfana sans doute Mais il a bien changé sur la route.

Cependant il y a assez de consonnance sur le tout, dans le second tableau, et surtout une opposition assez grande entre les deux tableaux pour faire voir que l'on est pour bien dire dans deux pays différents. Il y a analogie entre le Sauteux et le Pennobseot, pour les trois premiers nombres, identité pour les nombres quatre et cinq entre le Sauteux, le Micmae et le Maléchite; et tout le long, ressemblance très-grande entre le miemae et le maléchite, qui sont évidemment des dialectes d'une même langue.

S'il est vrai que nous ne pouvons découvrir d'analogie entre plusieurs mots du très-court vocabulaire de Cartier, et les mots correspondants hurons ou iroquois, il en est un nombre suffisant qui offrent ou une très-grande ressemblance ou même une identité assez complète, pour faire voir que les sauvages d'Hochelaga parlaient soit l'une ou l'autre de ces deux langues, soit un dialecte

de la même famille philologique.

Voiei quelques-uns de ees mots: bouche, dans Cartier, Escaye; Sagard Ascaharente; prunes Honnesta; dans Sagard Tonnestes: et "les prunes sont grosses comme cela: Chionnesta (probablement ce que Cartier aura entendu dire.) Du pain, se dit, d'après Cartier Caraconny; et de la galette, d'après Sagard Caraconna. Les yeux, d'après Cartier, Hegata, et d'après le dictionnaire Onontagué Hégahra; les oreilles, Ahontascon, et en iroquois, Ohonta; les jambes, Agouguenehonde; et Hononda en iroquois. Il y a aussi à tenir compte de bien des choses: 1° Les mots entendus par Cartier, sont probablement représentés avec les flexions, congugaisons et déclinaisons, qui les défigurent à nos

<sup>(1)</sup> Je copie le vocabulaire de Cartier de la magnifique réimpression fac-simile que M. d'Avezac vient de faire de l'unique exemplaire imprimé que l'on connaisse de l'édition de Paris, 1545. Dans la recension qui suit l'ouvrage, et dans laquelle il est comparé ligne par ligne avec les manuscrits de la Bibliotheque Impériale, avec l'édition de Ternaux-Compans et avec celle de la Société Littéraire et Historique de Québec, on trouve seulement les variantes suivantes: Honacon, Indaïc et Assem pour Assen. La seconde liste iroquoise est tirée d'un petit livre d'école: "Kaiatonsera Irontweientakwa," publié à Montréal eu 1857, pour les Missions du Sault St. Louis et du Lac des Deux-Montagnes. J'ai substitué partout, comme plus intelligible, le w au 8, que les anciens missionnaires n'avaient adopté que parce que cette autre lettre ne leur était point familière. Les mots du dictionnaire Onontagué sont les adjectifs numéraux, et non pas les noms de nombre.

<sup>(1)</sup> La première liste est tirée du livre d'école et de prières, publié à Québec, par M. Belcourt, en 1859; la seconde, de la Grammaire Micmaque, publiée à New-York, par M. Shea, et extraite des manuscrits du Père Maillard par M. Bellenger, (1864,) et les deux dernières, de Wilderness Journeys du Gouverneur Gordon. J'ai ramené ces deux dernières à la prononciation française.

yeux, ou sont amalgamés avec d'autres mots. 2º Depuis ce temps, le huron et l'iroquois ont subi des modifications considérables. 3° Cartier a pu commettre de graves erreurs, son orcille n'étant nullement familiarisée avec la prononciation des indigènes.

Mais il y a un fait bien frappant, e'est que tous les mots du vocabulaire de Cartier, se rapportent par le son, par la conformation, sinon par l'étymologie aux langues huronne et iroquoise, et pas un seul que je sache n'offre d'analogie avec les langues algon-

quine, abénakise, miemaque, montagnaise, etc.

D'où je conclus que l'on est bien fondé à dire que la nation, qui avait ses cabanes, ou si l'on veut ses tentes, tabernacula sua, à Hochelaga et à Stadacona, n'était point algonquine, mais qu'elle était huronne ou iroquoise, plus probablement huronne. La douceur, et le caractère en même temps rusé et soupçonneux des sauvages de Cartier, font croire qu'ils étaient ou des tribus huronnes ou de quelque nation très-semblable aux hurons par la langue et par les mœurs, qui auront été entièrement détruites par leurs féroces voisins, les Iroquois, ou reponssées dans l'ouest, pendant l'intervalle presque séculaire, qui sépare le voyage de Cartier de celui de Champlain.

KONDIARONK.

Atontarégué, novembre 1864.

# EDUCATION.

#### De L'autorité du Maitre.

L'autorité est un certain ascendant qui imprime le respect et amène la soumission.

L'égal té de caractère, la fermeté, la modération : ce calme qui fait que l'on se possède toujours, qui n'a pour guide que la raison; cette vigilance qui n'agit jamais ni par caprice ni par emportement : voilà ce qui produit et maintient l'autorité.

Ni l'âge, ni une taille imposante, ni un maintien recherché, ni l'ampleur de la voix, ne sauraient la donner : du côté du maître, il faut l'amour; du côté de l'élève, la déférence et le respect.

L'amour doit gagner le cœur des enfants, mais ne jamais les amollir; la crainte doit les retenir, mais ne jamais les rebuter.

L'autorité qui ne serait basée que sur la crainte ne saurait atteindre le but : elle pourrait contraindre, mais ne corrigerait jamais.

Le maître doit, dans sa conduite, éviter soigneusement tout ce qui peut ressembler à la dureté, à la fierté, à la rodomontade, tout ce qui pourrait le faire paraître austère, de mauvaise humeur, indifférent, difficile à contenter; il doit éviter ce ton imposant, ce visage rigide et cette sévérité trop rigonreuse qui empêchent les enfants de se montrer tels qu'ils sont, et les portent à fuir l'œil du maître, à cacher leurs fautes et leurs défauts, auxquels sans cela on pourrait porter remède, et qui en même temps unisent souvent à l'expansion, à l'épanouissement libre de leurs bonnes qualités.

L'instituteur ne peut jamais oublier qu'il doit être pour ses élèves un exemple permanent de toutes les vertus. Il doit se faire respecter, se faire estimer surtout; l'écolier n'écoute point celui qui n'a pas son estime. Dans ce but, le maître doit s'abstenir de toute allure négligée, peu modeste. Il doit s'abstenir de l'enjoucment excessif, de la légéreté, de tout ce qui pourrait ressembler à la bouffonnerie; il doit surtout craindre de passer pour frivole.

Nous avons dit que du côté du maître doit être l'amour, c'està-dire qu'en tout ce qui concerne les enfants, le maître doit être animé des sentiments d'un père: l'amour s'acquiert par l'amour. Il doit être également bon pour tous, simple, patient, et exact dans

son enseignement.

Il fera observer l'ordre et la discipline, mais de manière à ce que jamais le maintien n'en soit pénible ou rebutant. Il mettra une grande importance à combattre dans les jeunes gens certaines dis-positions opposées aux devoirs de la société et au commerce de la vie. Il s'efforcera de détruire, d'extirper la rudesse, la grossièreté, la rusticité, l'égoïsme, la vanité, la hauteur, l'esprit de contradiction, de critique, de railleric ; cette espèce de présomption qui condamne tout et semble ne chercher qu'à faire de la peine aux autres. A tous ces défauts il fora ouvertement la guerre.

Résumons les principaux moyens d'établir et de conserver

l'autorité:

lo Ne pas user mal à propos du pouvoir; jamais sans raison, sans réflexion, ni pour des faits sans gravité.

20 Faire exécuter ce qui a été commandé justement.

30 Ne point accorder ce qui a été refusé, à moins que les circonstances n'aient changé.

40 Ne jamais menacer à la légère.

50 Rester invariable dans sa conduite, de manière à convaincre les enfants que tonjours ils auront dans leur instituteur un maître capable de l'aire accomplir les devoirs et respecter le bon ordre.

60 Etre sobre de paroles, soit en avertissant, soit en réprimandant, soit en donnant un ordre ou en imposant l'obéissance.

70 Ne jamais agir de façon que l'élève puisse s'imaginer que son maître a tort.—(1)

(SCHMIT, Instituteur.)

#### Comment on embrouille et comment on aide la mémoire.

- Babet, dit la femme d'un marchand à sa servante, Babet, il faut aller au marché pour acheter diverses choses dont nous avons

– Oui, madame.

- Mais, ma chère, vous avez une si mauvaise mêmoire, que si l'on vous donne seulement trois ou quatre choses à faire, on pent être sûr que vous en oublierez au moins une. Tâchez donc, cette fois, de bien vous rappeler ce qu'il me faut. Vous avez tant de bonnes qualités, vous êtes si propre et si soigneuse, que je ne voudrais pas vous renvoyer; mais votre oubli est insupportable.

C'est vrai, Madame, mais ce n'est pas ma faute si Dieu m'a

donné une mauvaise mémoire.

- Ecoutez-moi, il faut des choux, du lard, du poivre, et du

fromage pour le dîner.

- Oui, madame: des choux, du lard, du poivre, et du fromage pour le dîner. - Des poireaux et des carottes pour la soupe ; ne les oubliez pas.

- Non, madame: des poireaux et des carottes pour la soupe. - Une épaule de mouton, une livre de chacolat, une livre de café, six livres de sucre; mais n'oubliez pas le sucre, Babet, car nous n'en avons pas un seul morceau à la maison.

– Non, madame, je n'oublierai pas le sucrc.

- Souvenez-vous de passer chez la mercière, et dites-lui de m'envoyer du calicot pour doublure, du fit noir, et une pièce de juban de fil étroit.

- Oui, madame.

- Attendez, Babet, vous ferez bien de dire à l'épicier de vous

donner un pot de gelée de groseille.

Pendant cet entretien, le marchand a paru occupé à inscrite ses comptes sur son régistre, mais en réalite, il a écouté attentivement ce qui se disait. Il a son opinion an sujet de la mauvaise mémoire de Babet; il sent bien que ses aveux ne renferment aucune pro-messe d'amendement pour l'avenir, et il comprend que ce n'est pas tout à fait sa faute si elle oublie une partie des choses. Le fait est que le brave marchand a presque l'amour d'un père pour la pauvre

-Venez, lui dit-il, lorsque sa femme a quitté la boutique, venez ici, et voyons si je ne pourrai pas obtenir que vous vous rappeliez

ce que vous avez à rapporter du marché.

—B cu, monsieur, il faut du sucre et du chocolat, une épaule de

mouton, du café...du café...voyons...et.

Ma brave fille, ce n'est pas ainsi qu'il faut s'y prendre. Il faut réunir les choses en plusieurs points, comme M. le Curé dans ses sermons; autrement, vons ne vous les rappellerez jamais. Il me semble que, pour aujourd'hui, vons avez à songer à trois choses : 10 le déjeuner; 20 le diner; 30 la mercière.

10 Qu'avez-vous à rapporter pour le déjeûner?

-Du sucre, du chocolat, du café, et un pot de geléc de groseille, que je prendrai chez l'épicier.

20 Que vous faut-il pour le dîner?

-Il y a la soupe, le 1ôti, le ragoût, et le dessert.

-Bien; voyons maintenant ce qu'il vous faut pour chaque chose. - D'abord les poireaux et les carottes pour la soupe; l'épaule de mouton pour le rôti; les choux, le lard, et le poivre pour le ragoût, et le fromage pour le dessert.

-Trés-bien. Où prendrez-vous chaque chose?

-Le mouton et le lard chez le boucher; les choux, les poireaux, les carottes au marché; le poivre et le fromage chez l'épicier.

-Mais n'avez-vous pas quelque chose à prendre chez l'épicier pour le déjeûner?

-Oui, monsieur, du sucre, du chocolat, du café, et, en outre, j'ai

(1) Extrait du Progrès, Journal de l'Education populaire, publié à Bruxelles.

à p endre un pot de groseille, de sorte que... Voyons... j'ai six

c juses à prendre chez l'épicier.

-Très-bien, Babet, vous comprenez bien les choses. Maintenant, quand vous irez chez l'épicier, supposez votre déjeûner d'un côté du comptoir, et votre dîner de l'autre; et puis, passez en revue tous les articles, et voyez si vous n'en oubliez pas.

-Oh! monsieur; c'est parfait, cela. Je suis sûre que je n'oublie-

rai rien anjourd'hui.

-30 Maintenant, nous avons la mercière. Que lui direz-vous d'apporter?

-Le ca'icot, le fil, le ruban.

-C'est bien, Babet; allez et souvenez-vous que je porte un grand interêt à votre succès.

-Vons voila, Babet, dit sa maîtresse à son retour.

-Oui, madame.

-Mais avez-vous bien tout apporté aujourd'hui? Voyons: le sucre, le chocolat, le café, les poireaux.... Quel miracle que vous

n'ayez rien oublic cette fois!

Babet, dit son maître, je suis houreux de voir que vous êtes une écolière intelligente, et je crois que si vous voulez toujours essayer de mettre de l'ordre dans ce que vous avez à faire, de la manière dont vons vous y êtrs prise aujourd'hui, vous pourrez peu à peu égaler notre instituteur pour la mémoire, car on dit qu'il est en état de répéter tout le catéchisme, en commençant par la fin.

-Je vous snis bien reconnaissante, monsieur, et je tâcherai de

faire tonjours comme vous ni avez montré aujourd'hui.

—Souvenez-vous aussi, mon enfant, de ne jamais blâmer votre Créateur pour les defauts qui ne tiennent qu'à votre négligence; tâchez au contraire de perfectionner les talents que vous avez reçus de lui, et je ne serais pas du tout surpris si vous vous rendiez capable de devenir un jour la femme d'un bon fermier.

EMILE LOUBENS. Journal d'Éducation de Bordeaux.

# AVIS OFFICIELS.



# NOMINATIONS.

ÉCOLE NORMALE LAVAL.

Son Excellence, le Gouverneur-Général, a bien voulu, par minute en Conseil en date du 13 du courant, nommer M. Daniel MacSweeney, instituteur anglais de l'école modèle annexe de l'école Normale Laval et p ofesseur adjoint à l'école normale en remplacement de M. Andrew Doyle, qui a résigné et M. J. B. Cloutier, professeur adjoint à l'école normale.

#### ANNEXION DE MUNICIPALITÉS SCOLAIRES.

Son Excellence, le Gouverneur-Général, à bien vouln, par minute en Conseil en date du 12 du courant, distraire du township Morin, dans le comté d'Argenteuil, le 7e, 8e, 9e, 10e et 11e rangs et les annexeer à la municipatité scolaire de Beresford.

# DIPLOMES OCTROYÉS PAR LES BUREAUX D'EXAMINATEURS

BUREAU DES EXAMINATEURS PROTESTANTS DE QUÉDEC.

Ecoles Elémentaires.—Première classe: Melle. Jane A. McKenzie.

Deuxième classe: MM. James A. Hume, Neil John McKillop, Francis Reynolds, Melles, Margaret Brodie, Sarah Johnston, Margaret McKillop, Mary McKillop.

Oct. du lcr au 8 nov 1864.

D. WILKIE, Secrétaire.

### BUREAU DES EXAMINATEURS DE RICHMOND.

Ecoles Elémentaires.—Première classe A.: Melles Hannah Armatage, (F. et A.) Mary Ann Armstrong, (F.) Marguerite Labonté, Luduile Gervais et Marie Brady.

Deuxième elasse F.: Melle. Philomène Marcotte. Oct. le 2 août 1864.

Ecoles Elémentaires.—Première elasse A.: Melles, Mary Ann Morrill, (F.) Philomène Champonx et Mathilda Bonthillette.

Denxième classe F.: Melles. Louise Vigneault, Julie Bélisle, (A.) Adelia Gilman, Flora Shaw, Margaret Cassidy, Sophia Doying, Josephine E. Smyth, Mary Ann Hall, Lelia L. F. Riee, Mesdames Susanna Nelson Hull et Orpha Elizabeth Turner, Hammond.

Oct. le 1er nov. 1864.

J. H. GRAHAM, Secrétaire.

#### INSTITUTEUR DISPONIBLE.

Un Bachelier ès arts de Yale College accepterait une place comme professeur dans un Collége on Académie. Il a déjà enseignée dans un Collége eatholique en Canada et peut produire les meilleures recommandations. Il enseignerait aussi dans une famille pour sa pension. Il peut enseigner le latin, le gree, l'allemand, l'anglais, la musique et les mathématiques. S'adresser au Bureau de l'Education.

# JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

MONTRÉAL, (BAS-CANADA,) LÉCEMERE, 1804.

# Assemblée à Montréal pour former une Association dans le but de protéger les Intérêts des Protestants dans l'Instruction Publique.

(Suile et fin.)

Il est de plus allégué: "que les Protestants ne sont pas représentés dans le Bureau de l'Education, et sont par conséquent d'une ignorance pratique de tout ce qui se passe dans le Département, qu'ils ne peuvent piendre part à la distribution (can take no part in diverting) de la subvention des municipalités pauvres, ni à celle de la caisse d'économie des instituteurs, non plus qu'à la distribution des livres donnés en récompense dans les écoles, ni à la publication des denx Journanx de l'Instruction Publique." A ceux qui se plaignent que les canadiens français et les catholiques ne sont aucunement représentés dans d'autres départements, on répond ordinairement que l'aptitude des candidats est la seule règle à suivre. Nous avonous qu'on ne saurait se contenter d'une telle réponse. Quant à ce département, la principale difficulté qui se présente, c'est que les quatre cinquièmes de l'ouvrage doivent être faits en français. Ce qui pronve d'ailleurs que les protestants ne sont pas exclus systématiquement, c'est qu'une des premières nominations suggérées par le Surintendant actuel fut celle d'un monsieur protestant, qui fut employé au Bureau comme clerc de la corespondance auglaise et assistant rédacteur du Journal of Education. Nous avons déjà montre qu'il y a un assez grand nombre d'inspecteurs protestants et que même un d'enx a sous son contrôle une forte majorité de catholiques.

Comme on le voit, on a insinué dans le paragraphe précèdent, que les protestants ne reçoivent pas leur juste pait dans la distribution des différentes subventions ci-dessus énumérées : cette plainte étant conçue en termes généraux pourrait être à la vériré refutée par une simple dénégation ; mais nons cioyons nécessaire de faire savoir que l'on n'a jamais, à notre connaissance, refusé d'accorder une pait de subvention sur les fonds des municipalités panvres à aucune des municipalités protestantes qui en ont fait la demande ; il en est de même anssi des anciens instituteurs protestants qui ont toujours retiré leurs pensions anssi facilement que les catholiques, lors qu'ils se sont conformés aux règlements établis ; nons ajouterons aussi que les protestants ont toujours reçu leur juste part des livres pour récompenses, quoique les livres anglais soient beaucoup plus coûteux que les livres français.

Enfin le dernier grief exposé dans le rapport est celui-ci: " que souvent dans les écoles, que l'on appelle écoles communes, les élèves et même les maîtres sont forcés de se conformer à certaines pratiques de l'église eatholique, et que la moindre opposition de leur part est la cause de manvais traitements."

On fournit à l'appui deux cas particuliers, dans l'un c'est une institutrice protestante qui a entrepris de lire la Bible à ses élèves catho iques, et dans l'autre e'est un élève protestant qui a été renvoyé d'une école commune pour avoir refusé de faire sa prière avec les autres.

Au sujet de la première de ces plaintes, le Montreal Gazette s'exprimait ainsi: 6 on donne pour preuve d'intolérance une affaire assez amusante, qui fait sourire par l'intolérance que montrent à leur insu ceux-mêmes qui se plaignent. On nous informe qu'unc corporation de Commissaires, évidemment catholiques, fit choix d'un régisseur qui engagea une certaine institutrice très-capable et minie d'un diplôme. Mais comme elle était protestante elle fit faire la lecture d'un chapitre de notre Bible, ce qui indisposa les commissaires contre elle, et la fit renvoyer.

"Eli bien! il est évident que le régisseur, l'institutrice, le rapportenr de cette plainte et les orateurs qui en ont parlé dans l'assemblée, tous savaient très-bien que cette conduite n'était pas convenable. Combien de fois en effet n'avons-nous pas entendu reprocher aux eatholiques de refuser de lire, ou même d'entendre lire notre Bible sans remarques ni commentaires? Cependant tout en sachant cela l'institutrice a voulu se poser en martyr à peu de frais; et elle a reçu en effet la récompense qu'elle avait si ouver-tement convoitée."

Pour ce qui est de l'autre plainte, les parents qui étaient protestants et habitaient un lieu où il y avait des dissidents protestants, voulurent eependant envoyer leur enfant à l'école de la majorité; les réglements des Commissaires, ne leur convenant point, on leur conseilla de se joindre aux dissidents. C'est surtout pour obvier a de pareilles difficultés que l'on a permis des écoles séparées et e'est ce qui appert clairement par le texte même de la loi. "Si dans quelque municipalité que ce soit, les réglements des Commissaires d'école, pour la régic d'une école, ne conviennent pas à un nombre quelconque d'habitants professant une croyance religiense différente de celle de la majorité des habitants de telle municipalité, etc., ctc."

Comme nous avons maintenant réfuté en détail les assertions générales contenues dans le rapport, nous porterons quelques instants d'attention à eeux des faits si soignensement choisis " carefully selected cases" que l'on apporte à leur appui, dont nous

n'avons pas encore parlé.

Les affaires de Ste. Scholastique et d'autres municipalités ne justifient en rien le reproche que l'on fait au département, d'ériger de nonvelles municipalités scolaires, dans l'unique but de séparer et de détraire les arrondissements protestants. L'érection de nouvelles paroisses civiles (voyez les Statuts Refondus chap. 15, sect. 28) a été la seule cause qui a forcé à créer ees municipalités, à l'exception espendant d'une seule. (1) L'on a continué à faire passer et à publier les minutes en conseil à ce sujet dans plusieurs cas, plutôt comme coutume et comme avis aux paities intéressées que comme une procédure légale nécessaire. pas non plus exact de dire que dans une circonstance le Surintendant a refuse à des dissidents la permission de se joindre à eeux d'une paroisse voisine. Les commissaires d'école menacaient de poursuivre ees dessidents pour arrérages de taxes, et ils demandérent l'opinion légale du Département. On ne peut pas dire raisonnablement que l'on aurait agi conformément à leur intérêt en les exposant aux frais d'une poursuite.

Pour ce qui est de l'affaire de Wickham, comme le rapport de l'inspecteur ctait défavorable aux dissidents, on lai-sa porter le différend devant les tribunaux où il était évidemment plus facile de déconvrir la vérité que par les assertions des parties intéressées. En plusieurs de ces circonstances, malgré tout le désir du Dépar-tement d'arrêter la litigation, on ne saurait empêcher les parties intéressées de recourir aux tribunaux ordinaires. Quant à ee qui regarde les plaintes portées par les dissidents d'Edwardstown, nous leur avons déja répondu en partie, en montrant que e'était par leur propre négligence en n'envoyant pas leur rapport que les dissidents rencontraient tant de difficultés et de relards pour le paiement de la subvention; pour ce qui est du refus de leur aecorder une part sur les fonds de construction, il suffira de dire qu'il n'y a p'us de subvention de ce genre depuis très-longtemps: les dispositions de la loi qui affectaient la balance de la subvention des écoles communes à cet objet, ont été remplacées par une clause qui affecte cette même balance à l'éducation supérieure.

Outre ees différentes allégations qui sont toutes contenues dans le rapport, il y a aussi dans les di-cours qui ont été prononcés, des points dignes de remarque : nous ne parierons pas de ce qui n'est que simple matière d'opinion.

Nous ne ferons pas, par exemple, de commentaires sur le discours du Rev. Dr. Wilkes qui disait: "Le système suivi, dans les écoles

(1) Cette exception est celle de l'affaire de la Côte St. Joachim, qui a été annexée à une autre municipalité, en 1854, avant la nomination du Surintendant actuel; ce changement, d'après ce que nous voyons, a été fait à la demande de toutes les parties intéressées.

catholiques du Bas-Canada ne saurait jamais conduire à l'éducation complète de l'homme et de la femme et ne peut les rendre propres à remplir leurs devoirs dans la société, et le grand but où l'on devrait surtout tendre, e'est d'obtenir d'abord des amendements à la loi pour que les protestants pnissent avoir justice, et ensuite, voir à rendre toutes les écoles publiques non sectarian."

Nous passerons aussi sous silence ces paroles du Rév. M. Kemp: "Je crois que la plus grande partie de ce que vous demandez vous sera accordée de bonne grâce, par nos co-sujets catholiques, mas il faudra aussi obtenir tout le reste;" nous ne réfuterons pas même M. Burroughs, de Lachute, quand il se plaint, paraît-il: de ce que les catholiques ont érigé plusieurs paroisses et pratiqué les eérémonies de leur religion dans les Townships de l'Est, lorsque, par le traité fait lors de la cession du pays, ils n'ont pas obte-nu ce privilége et n'ont pas le droit d'aller s'établir dans cette partie du pays, (they being excluded from this section)."

Nous nous bornerons à réfuter certaines assertions qui ont rapport

à des faits administratifs.

M. le Principal Graham, du collége de Richmond, se plaint dans son discours des réglements faits par le Conseil de l'Instruction Publique, pour l'examen des instituteurs. Ses eritiques nous obligent à laire les remarques suivantes : lo lorsqu'il se plaint du livre de lecture français, dans lequel on preserit aux candidats de faire leur lecture comme étant le seul livre permis, nous lui dirons qu'il est aussi permis de lire dans l'Abrégé de l'his-toire du Canada, par Garneau; de plus, le Couseil, nous pen-sons, n'aurait aucune objection à ajouter d'autres livres à la 20 Il n'y a rien dans les règlements qui pnisse obliger le eandidat de prendre ses connaissances sur Phistoire du Canada, dans l'abrégé de Garneau, quoique sans aueun doute ce livre soit jusqu'à présent le meilleur qui ait été écrit sur ce sujet. 30 Quant aux livres apoeryphes de la Bible et à tout ce que l'orateur a pu dire en fait de controverse religieuse, nous pouvous nous contenter de répondre qu'il y a dans le Conseil de l'Instruction Publique des membres qui ex professo penvent juger ces matières an point de vue protestant. 40 M. Grafiam dit de plus " qu'il n'y a pas d'examen sur l'arithmétique et que cela n'est pas dû à une omission, mais qu'il en est ainsi parce que si l'on mettait les candidats à l'épreuve sur ce point, pas moins des neuf dixièmes des instituteurs français ne pourraient pas passer leur examen." Nous nous contenterons de nier cette dernière partie de l'assertion; c'est une injuste réflexion à l'adresse des instituteurs canadiens-français; quant à la première partie nous nous contenterons de donner ici quelques extraits des règlements. "Le candidat (pour diplôme d'école élémentaire) devra de plus résoudre un problème d'arithmétique sur les fractions et un autre sur la règle d'intérêt simple." "Les candidats pour le diplôme d'école-modèle, s'ils n'ont point déja le diplôme pour école élémentaire, devront subir les épreuves ei-dessus presentes, et de plus répondre au moins à quatre questions sur chacun des programmes de la cédule G. Ils devront de plus résondre un problème sur la règle d'intérêt composé, un problème d'algèbre et un problème de mesurage."

Cette assertion de la part du Principal Graham, nous semble d'autant plus surprenante que nous croyons que ce monsieur est lui-même secrétaire du bureau des examinateurs de Richmond. Plusieurs autres Messieurs, qui ont pris une part active aux délibérations de l'assemblée, sont aussi membres du bureau d'exami-

nateurs de Montréal.

Le Principal Graham, en faisant allusion à la division de la subvention entre la majorité et les dissidents, a dit que quelques dissidents catholiques, dans une municipalité dont il ne veut pas donner le nom, ont obtenu par fraude nne somme bien plus considérable que celle qui leur était due. " Ils avaient fait porter, dit-il, sur le livre d'école tous les noms des enfants au berceau (babies) qu'ils avaient fait venir pour l'occasion." Il a toujours été entendu par le département qu'on ne devait tenir compte que du nombre d'enfants qui sont véritablement en âge de fréquenter les ceoles et qui ont suivi les elasses pendant l'année; et quand il a été reçu au département quelques plaintes à ce sujet, soit de la part des commissaires d'écoles ou des syndics, on a toujours apporté le plus grand soin à s'enquérir de tous les faits.

M. Graham se plaint aussi de la manière dont se fait la distribution de la subvention de l'éducation supérieure et comme preuve de cette mauvaise distribution, il dit que deux salles d'asile (infant schools) de Québec, se trouvent portées sur la liste parmi les écoles modèles. Eh bien, le fait est que ces deux écoles élémentaires sont protestantes, et elles ont été portées sur cette liste comme bien d'autres institutions, parmi les subventions en faveur d'écoles de charité, qui faisaient partie de l'aneien budget voté par la légis-lature, même avant l'acte d'union. Lorsque le gouvernement et le parlement établirent le fonds de l'éducation supérieure, avec l'entente qu'il n'y aurait plus de secours particuliers votés par la législature, il n'y eut d'antre alternative que de laisser ces institutions sans aide ou de les maintenir sur cette même liste.

"Il n'v a pas eu, ajoute de plus M. Graham, de méthode suivie dans la distribution soit aux protestants soit aux catholiques. L'année dernière, on déduisit \$325 de la subvention ordinaire accordée au St. Francis Collège; le Surintendant donna pour raison de ce changement, que cette somme devait être répartie entre de nouvelles institutions. En s'enquérant des faits, il (M. G.) découvrit que cette raison donnée était complètement fausse : l'argent avait été donné à d'anciennes institutions. On déduisit ainsi 31 par cent sur la subvention accordée au collège dont il est le Principal, ce qui faisait seulement cinq pour cent comparé avec les autres institutions.'

La correspondance suivante répondra d'elle-même à cette

attaque.

St. Francis College, ¿ Richmond, B.-C., 13 avril 1863.

Hon. Surint. de l'Education.

Monsieur.

Vous voudrez bien me faire connaître ce qui vous a porté à diminuer si considérablement la subvention accordée au collége pour l'année qui vient de s'écouler.

Votre obéissaut serviteur,

JOHN H. GRAHAM, Principal, etc.

BUREAU DE L'EDUCATION, Montréal, 18 avril, 1864.

John H. Graham, Ecuyer, Principal du St. Francis College, Richmond, B. C.

Monsieur,

En réponse à votre lettre du 13 courant, je dois vous dire qu'en par-courant le chap. 15 des Statuts Refondus, sect. 6e, vous verrez qu'il est statué que la subvention accordée à l'Education Supérieure sera répartie annuellement par le Surintendant de l'Education entre les universités, les colléges, etc., en telles sommes ou proportions pour chacune de ces institutions qu'il plaira au Gouverneur en Conseil d'allouer.

Institutions qu'il plaira au Gouverneur en Conseil d'allouer.

J'ai transmis, le 28 janvier dernier, mon rapport à l'honorable Secrétaire Provincial, dans lequel je recommandais pour le collége de St. Francis, la même subvention que les années précédentes, mais il a plu à Son Excellence, par un ordre en Conseil du 21 mars, d'accorder à cette institution la somme de sept cent cinquante piastres (\$750.00). Je ne suis pas autorisé à vous faire part des raisons qui ont pu porter Son Excellence à faire ces changements dans la distribution de la subvention annuelle, cependant je crois devoir vous dire qu'en parcourant la liste qui sera publiée dans le prochain numéro du Journal of Education, vous pourrez voir que l'on a pris en considération le nombre rela tif d'élèves de chaque institution dans chaque liste.

J'ai l'honneur d'etre,

Monsieur, Vetre obéissant serviteur,

> PIERRE J. O. CHAUVEAU. Surintendant de l'Education.

ST. FRANCIS COLLEGE, Richmond, B. C., 21 avril 1864.

Hon. M. Chauveau, Surintendant de l'Education.

Vous voudrez bien me faire connaître pourquoi le St. Fraucis College n'a pas son rang parmi les colléges affiliés à l'université McGill et pourquoi aussi il n'est pas porté sur la liste parmi ceux de la seconde section des institutions de première classe; je désirerais savoir de plus pourquoi son école préparatoire (l'école de grammaire du St. Francis College) n'a pas été classée parmi les institutions de seconde classe, savoir, parmi les colléges classiques.

Nous réclamons douc, en faveur des deux institutions les rangs et places ci-dessus et nous vous prions en conséquence d'avoir la bonté de nous faire parvenir une réponse aussitôt qu'il vous paraîtra convenable, de manière à pouvoir soumettre cette question aux syndics qui

doivent avoir une assemblée sous peu.

Votre obéissant serviteur, JOHN H. GRAHAM, Principal, etc.

BUREAU DE L'EDUCATION, Montréal, 25 avril 1864.

John H. Graham, Ecuver, Principal du St. Francis College, Richmond, B. C.

Monsieur.

En réponse à votre lettre du 21 courant, je dois vous dire que les universités seules ont rang sur la première liste, si vous faites allusion aux listes de distribution; je suppose aussi que par ces mots, " secondo section des institutions de première classe," vous cntendez los tableaux statistiques donnés dans le rapport triennal. Cette section renferme toutes les écoles de théologie, de loi ct de médecine, qui ne sont pas des facultés d'une princapité. facultés d'une université.

Jusqu'à présent le collége St. Francis a toujours été porté sur les listes parmi les colléges classiques, avec tous les colléges affiliés à l'université Laval, et cette année on a placé le Morrin college sur la

J'ai l'honneur d'être, Monsieur, Votre obéissant serviteur.

> PIERRE J. O. CHAUVEAU, Surinteudant de l'Education.

Le fait est que cette réduction, dont on jette le blâme sur le Surintendant, a été cependant ordonnée par le gouvernement exécutif, et que M. Graham en fut informé aussitôt. D'ailleurs la lettre officielle du secrétaire provincial le dira assez d'elle-même. Cette lettre a été publiée dans l'appendix du rapport du Surintendant pour 1863.

> SECRETARIAT PROVINCIAL, Québec, 22 mars 1864..

Monsieur,

J'ai l'honueur de vous transmettre la copie ci-incluse d'un ordre en Conseil approuvant vos listes de distribution de la subvention de l'édu-

cation supérieure, pour l'année 1863, avec quelques changements.
J'y ajoute les détails suivants que ne contient pas l'ordre en conseil,

savoir:

LISTE No. 1.—Universités.							
	Bishop's College \$1500 au lieu de \$1721						
	Liste No. 2.—Colléges Classiques.						
	St. Francis, Richmond       \$ 750 au lieu de \$1032         Trois-Rivières       600						
	Liste No. 3.—Colléges Industriels.						
	Masson,       \$1000 au lieu de \$ 845         Ste. Marie-de-Monnoir       500 " 427         Rimouski       500 " 455         St. Laurent       500 " 456						
	LISTE No. 4.—ACADÉMIES DE GARÇONS OU MIXTES.						
	Sorel						
LISTE No. 5.—ACADÉMIES DE FILLES.							
	Sorel \$ 350 au lieu de \$ 203						
LISTE No. G Ecoles Modèles Ajoutées.							
	Sherrington						

J'ai l'honneur d'être,

Monsieur,

Votre obéissant serviteur,

E. PARENT, Secrétaire.

L'honorable P. J. O. Chauveau, S. E., Montréal.

M. Burroughs de Lachute porta une plainte semblable de la part du collége établi en cet endroit. En cette circonstance encore le Surintendant avait recommandé la subvension ordinaire, mais on avait représenté à l'exécutif que cette institution n'avait pas

droit à une somme aussi considérable que celle qui lui était ordinairement allouée: on n'accorda que la moitié de la subvention, l'on suspendit le paiement de l'antre moitié et l'on ordonna au Surintendant d'aller lui-même visiter le collège. Plus tard, dans son rapport spécial, le Surintendant recommandait le paiement de cette balance; mais on ne tint pas compte de sa recommandation, non pas qu'il y eut quelque chose de défavorable aux professeurs, dont l'un était, au contraire, un homme de grandes connaissances littéraires, mais bien parce que le nombre d'élèves n'était pas assez considérable surtout dans le conrs supérieur.

Comme les deux orateurs dont on vient de parler ont attaqué le département au sujet de la distribution de la subvention de l'éducation supérieure, nous avons publié dans notre dernier joural anglais un tableau de la distribution de cette subvention telle qu'elle existe maintenant entre les institutions protestantes et les institutions catholiques. On verra que souvent des institutions protestantes, qui ont un nombre moins considérable d'élèves que les écoles catholiques du même endroit, reçoivent cependant la même somme qu'elles et souvent même une somme plus considérable et vice versa.

La raison de ces différences vient de ce qu'on a essayé de prendre, antant que possible, pour base de la distribution sous la nouvelle loi les anciennes subventions accordées par le parlement. La classification qui a été faite n'a pas été aussi exacte qu'elle aurait pu l'être, si les subventions n'avaient pas été votées autrefois par le parlement et si l'on n'avait pas cru devoir changer le moins possible ces anciennes subventions. Les nouvelles institutions se trouvèrent donc à ne recevoir que le minimum accordé dans leur liste, et encore n'était-ce qu'en retranchant tant pour cent sur les anciennes subventions: la somme totale à distributer restant toujours la même. De plus on ne basait pas la distribution seulement sur le nombre d'élèves, même parmi les institutions nouvelles de la même classe, mais il fallait en outre prendre en considération le nombre d'institutions de la même classe, qui se trouvaient établies dans chaque partie du Bas-Canada. Quant aux changements dans la distribotion de 1863, changements dont le département n'est point responsable, l'exécutif semble s'être guidé d'après le nombre des élèves.

Quant à la proportion entre les institutions catholiques et les institutions protestantes dans la distribution, le tableau suivant fera bien voir que les plaintes des protestants, à ce sujet, sont loin d'être fondées.

	Catho	liques.	Protes	stants.
	Elèves		Elėves	ven-
Universités Colléges Classiques. Colléges Industriels Académies de garçons ou mixtes Académies de files Ecoles Modèles.	1438 2193 3777 8727 14914	7742	185	\$ 4578 3406 178 7154 152 5065
	31049	47329	6595	20533

Cette distribution donne donc aux institutions protestantes 30.25 pour cent sur la somme entière. Or la population catholique, lors du dernier recensement, s'élevait à 943,253 et la population protestante en comprenant sous ce nom tous ceux qui ne sont pas catholiques, ou dont la religion est inconnne, s'élevait seulement à 168,313. Si l'on distribuait donc tonte l'allocation d'après la population, les institutions protestantes recevraient scalement 14.98 pour cent et elles reçoivent maintenant le double. Si, au contraire la distribution était basée sur le nombre de tous les élèves, les protestants recevraient 17.48 pour cent.

Mais ce qui frappe encore davantage, c'est la comparaison suivante entre les subventions accordées dans les villes de Québec et de Montréa!, aux protestants et aux catholiques.

VILLE DE MONTRÉAL

	Cath	oliques		Prot	estants
institutions.	Elèves.	Subven- tion.	INSTITUTIONS.	Elèves.	Subven- tion.
Collége Stc. Marie	235	\$ 1377	Collége McGill	296	\$ 2407
Académie Com. Cath	175	228	Au même pour l'insti- tution Royale		671
Institution des sourdes et muettes	62	449	High School, &c	262	1128
Académie St. Denis	123	150	Brit. and Can. School.	212	676
Ecole St. Jacques	604	845	Ecole Modèle de la Point St. Charles	151	250
Ecole Modèle de la rue Visitation	850	74	Free sch. in connexion with American Pres-		
Ecole St. Patrice à la Pointe St. Charles	63	74	byterian society	121	338
			Colonial Church sch.	1125	676
			Ec. modèle, rue Panet	269	74
			Ecole allcmande	83	56
Total	2112	3197	Total	2519	6276
Total	2112	3197	Total	2519	627

La population catholique de Montréal est de 65,896, et la population non-catholique de 24,342. Ainsi les protestants, qui ne sont pas le tiers de la population, reçoivent plus du double de l'allocation accordée aux catholiques.

VILLE DE QUÉBEC.

	Cath	oliques		Prot	estants
INSTITUTIONS.	Elève .	Subven- tion.	INSTITUTIONS.	Elèves.	Subven-
Ecole Commerciale Société d'Education Ecole Modèle Cath Ecole Modèle du faubourg St. Jean St. Sauveur	66 510 485 90 800	\$ 152 946 338 74 74	High School	127 24 69 282 155 80 45	\$ 1128 400 511 740 375 169 308
Total	1951	1584	Total	782	3631

La population catholique de la ville de Québec est de 41,477, et la population non-catholique de 9,732 seulement. Les protestants qui ne sont pas le cinquième de la population reçoivent donc plus du double de l'allocation accordée aux institutions catholiques.

Nous avons maintenant passé en revue les différentes praintes portées dans le rapport ou exposées à l'assemblée. Comme on pouvait s'y attendre, la presse protestante en fit le sujet de bien des commentaires, et en prit occasion de traiter d'autres questions qui ont rapport à l'éducation. Nous ne dirons cependant rien de diatribes semblables à celle du Presbyterian, qui trouvant, il faut croire, les expressions du Montreal Witness trop modérées, a déclaré que tout était corrompu jusqu'au cœur (that the whole thing was rotten to the core). Nous nous occuperons seulement des reproches qui ont été exposés dans des journanx qui n'ont pas pris cette attitude d'hostilité irrémédiable et prédéterminée. On a suggéré au département de faire distribuer la subventiou à

des temps fixes et plus promptement qu'elle ne l'a été jusqu'à présent et de faire en sorte que l'on augmente le salaire des mistituteurs; pais on a reproché au Surintendant de n'avoir point en-

ticrement relait la loi de l'instruction publique.

Si on entend par subvention, la subvention accordée aux écoles communes, nous pouvons assirmer que toutes les écoles qui ont fait leur rapport régulièrement et l'ont expédié en temps opportun, ont aussi régulièrement reçu au temps fixé leur part de subvention. Nous avons déjà expliqué comment le département est forcé de faire toucher par l'entremise des commissaires d'écoles, a certains dissidents, qui n'envoient pas leur rapport à temps, la part de subvention qui leur revieut. On fait pour hâter le paiement tont ce qu'il est possible de faire, mais il faut pour chaque bon emplir des blancs de reçus et faire plusieurs entrées ; il faut de plus examiner le rapport et compulser les registres du département pour savoir si l'instituteur possède un diplôme. Si c'est de la subvention pour l'éducation supérieure, dont on veut parler, nous admettous qu'il y a eu des délais, mais il n'était pas au pouvoir de département d'y remédier.

Le gonvernement avait décide que la subvention due pour les rapports faits en millet, ne serait payée que dans le mois de janvier suivant; mais il est même devenu impossible de faire les paiements à cette époque. D'abord par suite de difficultés financières, que le Sarintendant a plusieurs fois expliquées dans ses rapports, il faut qu'il commence par s'assurer si on lui permettra de distribuer la somme entière mentionnée dans la loi. C'est la une première cause de délai. Pois lorsque le Surintendant a préparé et transmis son projet de distribution, mille circonstances retardent ou prolon-gent les délibérations de l'exècutif.

Le dermer rapport était daté du 25 janvier, mais ce n'est que le 21 mars que le département a reçu copie de la minute en Conseil, qui l'appionvait avec les changements indiqués plus haut, et ce n'est que le 29 du même mois, que le mandat de paiement a ctè

transmis.

Pour ce qui est du salaire des instituteurs, nous ferons d'abord remarquer que la subvention entière pour les Écoles Communes n'a jamais été véritablement augmentée, quoique tous les ans la légisture paraisse y ajouter une somme considérable. Une grande partie de cette aide supplémentaire a été absorbée pour compenser la proportion plus l'orte à laquelle a droit le Haut-Canada d'après la loi, par suite de l'augmentation si rapide de sa population : ce qui reste encore est approprié au fonds de l'Éducation Supérieure pour combler le déficit qui existe chaque année dans les revenus des biens des Jésnites, qui sont une des sources de cette dernière subvention. C'est ainsi que, tandis que de nouvelles municipalités surgissent de tous côtés, et que de nouvelles écoles s'ouvrent dans les anciennes municipalités comme dans les nonvelles, la subvention qui pouvait répondre anx besoins du pays il y a vingt ans, reste cependant toujours la même. Il est donc évident que la part que reçoivent maintenant chaque municipalité et chaque école est beaucoup moindre que celle qu'eiles recevaient il y a vingt ans; que si on n'avait pas fait pour clever les taxes locales les plus grands efforts au lieu d'avoir maintenant à se plaindre d'une insuffisante augmentation, on se plaindrait d'une diminution considérable dans le salaire des instituteurs.

On a essayé bien des mesures pour remédier à ce mal qui est certainement un grand obstacle à l'avancement de nos écoles. Les taxes et les cotisations pour les écoles qui, en 1856, ne s'élevaient qu'à \$406,765, se montaient l'année dernière, à \$564,810 (1); cependant comme la plupart du temps ces taxes ne sont pas payces régulièrement, on a sonvent été obligé d'attirer l'attention du gouvernement sur les moyens à prendre pour en activer la perception, et aussi pour mettre un terme à la mauvaise conduite de certains secrétaires-trésoriers, qui, en plusieurs circonstances, est le véritable

ob-tacle an prompt et entier paiement des instituteurs.

Il a été fait dans ce but plusieurs amendements à la loi, et un grand nombre d'antres se trouvent aussi renfermés dans le projet de M. Sicotte que nous avons déjà cité. Le gouvernement à pris aussi des moyens indirects d'améliorer la situation des instituteurs et d'augmenter leur salaire, tels que l'établissement des écoles normales, la passation de réglements plus sévères pour l'examen des candidats au brevet d'instituteur, enfin la confiscation de la part de subvention des municipalités qui emploient des instituteurs sons diplómes.

Un autre grand avantage qui a été accordé aux instituteurs, et

qu'ils ont, croyons-nous, parfaitement apprécié, c'est le pouvoir donne au département de les indemniser lorsqu'ils ont été destitués sans raisons valables, on lorsqu'à la fin de l'année on a entrepris quelques changements dans le seul but de diminuer leur salaire.

On a suggéré de fixer un minimum pour le salaire de chaque classe d'instituteurs et de suspendre la subvention des municipalités où les instituteurs ne recevraient pas ce minimum, mais il existe à ce sujet des opinions bien différentes, et ceia parmi les instituteurs eux-mêmes. On a discuté cette question dans les conférences de plusieurs associations d'instituteurs, et une des princivales objections que l'on a opposées à l'exécution de ce plan, c'est la facilité avec laquelle des réglements à cet effet pourraient ctre cludés, vu la grande concurrence qui existe déjà parmi les instituteurs munis de diplômes.

Immédiatement après sa nomination, le Surintendant actuel re commanda à l'Exécutif la passation d'une nouvelle lot des écoles, mais l'administration qui était alors au pouvoir préféra proposer des amendements aux lois en force, et tous les ministères qui se succédérent furent aussi du même avis et agirent en conséquence.

En terminant, nous ferons remarquer que tandis que l'on déclare que le Surintendant occupe une des positions la plus irresponsables, l'on s'efforce, en mome temps, de jeter sur lui toute espèce de responsabilité imaginable. On ne manque jamais de lui imputer tout ce qui est lait ou omis par la Législature, le Gouvernement Exéentif, le Couseil de l'Instruction Publique, on par les Commissaires d'Ecoles, on, enfin, par tous ceux qui ont quelque part à l'administration des écoles.

Il est bien évident que l'on doit surveiller un officier public qui remplit une charge si importante pour la société, et il sernit aussi bien étrange de le voir échapper à toute censure. Nul donte qu'il ne doive faire son profit des conseils de la presse, mais pour lui comme pour bien d'autres il serait souvent difficile d'écouter à la fois tous les avis. Les extraits suivants des articles de deux de nos confrères, sont une preuve éclatante des divergences d'opinion qui peuvent exister même entre ceux qui condamnent la conduite d'un fonctionnaire public.

Quoique très-convenables dans la forme, ces critiques feront voir dans quel étrange embarras serait souvent un chef de département s'il no se proposait d'autre but que celui d'obtenir l'appro-

bation universelle.

Le Richmond Guardian du 24 avril dernier disait : " Peu d'hommes auraient pu faire mieux que M. Chauveau, et nous avouons franchement que nous reconnaissons en lui un fonctionnaire public capable et industrieux. Mais plusieurs de ses actions nous paraissent si arbitraires que nous nous trouvons obligés de les incriminer et de lui en demander compte. Il est évident que toutes ces décisions arbitraires découlent directement de l'irresponsabilité de sa charge, et il serait bien temps de voir si on ne nourrit pas aujourd'hui nn pouvoir qui pourra plus tard mettre en péril notre religion et nos libertes civiles. Nons aurions beaucoup à dire sur ce sujet si nous dévoilions ici une longue série d'actes, d'ordres en Conseil, et de règlements dus au génie fortile de l'Honorable Surintendant et mis en force par le pouvoir illimité qu'on lui a confié, de sorte que la loi elle-même est presqu'enticrement disparue derrière tout un système, qui à la vérité devrait être connu sons le titre " des décrets de M. Chauveau pour répandre l'éducation parmi'le peuple." Enfin il est évident que tout a été fait et soutenu par le pouvoir d'un seul homme et que ce pouvoir est illi-mité et irresponsable. Il faut avouer cependant que M. Chauveau s'est donné sérieusement aux devoirs de sa charge et qu'il possède toutes les facultés nécessaires pour la remplir avec honneur, mais ce que nous désiretions ce serait de voir un peu discutées au dehors les mystéricuses affaires qui se passent au Bureau de l'Éducation, la société et le département même y trouveraient un grand avantage."

D'un autre côté on lisait ce qui suit dans le Montreal Transcript

du 29 septembre:

" Pour nous personnellement nous avons grande confiance en M. Chauveau et nous savons qu'il est évidemment à la place où il était appe!é par sa vocation. Mais nous sommes loin d'avoir autant de confiance dans le système suivi dans son département; il lui a été à la vérité transmis par ses prédécesseurs, mais nous pensons qu'il s'y est trop strictement conformé sans le moindre petit changement. Nous avions lieu de nous attendre à tout autre chose de la part de M. Chauveau. Nons avions cru et nous sommes encore portés à croire qu'il est vraiment un homme de progrès, un homme qui aurait désiré mettre les choses au niveau de notre époque.

" Nous ne savons pas comment cela se fait, mais depuis qu'il se sent bien solidement assis dans son bon fauteuil, il laisse tout faire par routine, les choses passent devant lui sans qu'il s'occupe

<sup>(1)</sup> De cette somme il faut déduire \$11,749 de cotisation pour la construction de maisons d'école, et une somme moins considérable ob-tenue par cotisations spéciales pour raiement de dettes, lesquelles ne peuvent pas être employées au paiement des instituteurs.

de leur donner une direction. Cependant pour lui l'assemblée de mardi va sonner l'alarme.

".... C'est donc encore une raison de plus pour que M. Chauvean secone enfin cet état d'assonpissement et de léthargie qui semble s'être emparé de lui, il est temps qu'il fasse quelque chose pour obvier à toutes les plaintes qui viennent de tous côtés et pour montrer qu'il est encore une des puissances de notre pays."

Si l'on n'avait pas mis le nom au bas de chaque portrait, per-sonne assurément ne pourrait s'imaginer qu'il s'agit toujours du même homme, que le fonctionnaire trop zelé dont le génie fertile a inventé tant de nonvelles lois et de nouveaux règlements, qui se plaît à mettre au défi hommes et choses, n'en est pas moins le Surintendant insoneiant, qui sous l'empire d'un assoupissement léthargique ne s'occupe de rien de ce qui se passe autour de lui.

S'il lui était permis d'avoir voix au chapitre, peut-être demanderait-il modestement un moyen terme entre ces appréciations exagérées de son administration, et il ajouterait sans doute avec

Et je n'ai mérité Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

D'ailleurs, l'extrait suivant de son dernier rapport annuel donnera une idée de la ligne de conduite qu'il s'est tracée au milieu des difficultés sans nombre qu'il rencontre dans une position, qui est

loin d'être sans responsabilité.

"J'ai indique dans mes rapports précédents, quelles étaient les mesures à prendre pour perfectionner notre système d'instruction publique; et j'ajouterai encore comme je l'ai déjà fait, que, si importantes que soient quelques-nues des mesures suggérées et qui sont encore soumises à la considération du gouvernement, notamment celles qui sont exposées dans mon rapport sur l'inspection des écoles, beaucoup dépend aussi de l'action de l'opinion publique sur les antorités locales, entre les mains desquelles la foi a mis une si grande part d'initiative et de responsabilité. La tâche la plus difficile est celle qui consiste à diriger ces antorités sans toutefois empiéter sur leurs pouvoirs et saus porter le découragement chez beaucoup de commissaires et de fonctionnaires qui luttent eux-mêmes avec conrage contre les obstacles, et ne peuvent obtenir tout ce qui serait à désirer dans l'intérêt du développement de l'instruction publique. En cela, si le departement peut paraître, à quelquesuns, manquei d'énergie et de courage, il est bon de leur rappeler qu'une conduite différente aurait pu, dans bien des circonstances, compromettre des résultats qui, tout faibles qu'ils puissent paraître, n'ent été obtenus qu'avec beaucoup de difficultés."

### Revue Bibliographique.

De la Politesse et du Bon Ton, ou Devoir d'une Femme Chrétienne dans le monde, par la Comtesse Drohojowska; 2de édition. Paris, 1860.—
Du Bon Langage et des Locutions Vieieuses à éviter, par le même
auteur.—L'art de la Conversation au point de vue Chrétien, par le
R. P. Haguet; 2de édition. Paris, 1660.—De la Charité dans les
Conversations, par le même auteur. (1)

### (Suite.)

"Les langues molernes possèlent certaines nuances inconnues aux idiomes autiques et qui leur servent merveilleusement à exprimer ces sentiments délicats que le christianisme a fait germer dans les âmes. L'emploi de la seconde personne du pluriel, en s'adressant à quelqu'un que l'on veut honorer, est une de ces nuances qui constituent la richesse de la belle langue de nos aïeux.

"Le dictionnaire de l'Avadémie, aux mots tu, toi, te, dit: "On ne se seit ordinairement de ces pronous, ainsi que de l'adjectif possessif ton et du relatif le tien, que quand on parle à des personnes foit inférieures, ou avec qui on est en tres-grande familiarité.

"L'Italien ne se contente pas de cette muance qu'il possède comme nous, il en a une plus révérenciense encore dans l'emploi de la troisième personne du singulier.

"Il en est de même pour l'Espagnol.

"L'Allemand se sert de la troisième personne du pluriel.

"L'Anglais ne tutoie que dans le paroxysme de la colère on de l'indignation. En outre, son verbe, dont la conjugaison est d'une extrême simplicité, forme son conditionnel avec deux verbes auxiliaires dont on se sert alternativement suivant le sentiment d'autorité ou de déférence dont on est anime : I will go J'irai (traduction littérale : je voudrai aller,) I shall go, J'irai (traduction littérale : je devrai aller.)

? On dira que ces nuanees sont de pure convention et n'ont rien à faire avec les sentiments: nons pourrions répondre aussi qu'il est de pure convention pour les hommes de se presenter le chapeau à la main, et démolir ainsi, pièce à pièce, toutes les autres formules de la politesse: mais la question nons paraît d'un ordre plus élevé.

"Bien téméraire est celui qui ose porter la main sur cet arche sainte du langage et qui méprise ces formes respectées par tant

de siècles écoules depuis leur mystérieuse origine.

"L'usage du tutoiement entre élèves contribue beaucoup, dit M. Balme-Frézol, à propager le mauvais tou dans les pensionnats. Rien ne prête plus à la grossièreté et ne s'oppose davantage aux formes délicates du laugage, dont il importe de faire contracter l'habitude aux jeunes filles .-- Outre cet inconvénient, il en est un autre que nous eroyons devoir signaler ici. Les élèves d'un même pensionnat appartiennent presque tonjours anx classes les plus diverses de la sceieté. Loisqu'à la fin de leur éducation elles rentrent dans le monde, elles y occupent sonvent un rang bien différent. Tandis que quelques-unes, par leur naissance ou par nue altiance, se trouvent placées dans les régions élevées de la magistrature on de l'administration, d'autres, suivant la carrière honorable mais plus obscure du commerce, vont s'asseoir modestement dernière un comptoir. Pense-t-on qu'il soit sans inconvenient qu'un jour la jeune marchande puisse accueillir la noble dame, son ancienne compagne, mais qui est devenue sa pratique, par l'apostrophe du tu et toi surtont si celle-ci est accompagnée de son mari, ou de quelque personne de sa famille?

"Anjourd'hui, dans les collèges on l'on fait une large part à l'édu-eation, on a proscrit le tutoiement. Les jeunes gons qui les composent n'en sont pas moins bons amis. Et lorsque deux camarades d'études se retrouvent, après de longues années, jetés dans des positions sociales les plus différentes, ils n'éprouvent accun embarras, et peuvent très-bien, sans paraître rougir l'un de l'autre,

se traiter comme ils le faisaient an collège.

" Qui n'a admiré la diguité que donne au plus pauvre artisan eette formule respectueuse du vous dont se sert le patron en lui adressant la parole (1)?... Et le mélange admirable de respect et de tendresse avec lequet un cufant bien né sait dire à sa mère:

Je vous aime?

" La Révolution, dans son aveugle passion pour l'égalité, avait été logique, lorsque, attaquant de from le génie de la langue, elle avait décrété impérieusement le tutoiement universel. L'orage passé, l'invincible nature s'est réveiliée; le pronom vous, employé au singulier comme signe de déférence, ayant cessé d'être interdit sous peine de mort, a été remis en honneur. Mais, par une incroyable inconséquence, ce signe de déférence, dans un grand nombre de familles, n'a point été rendu à ceux qui le méntaient en premiere ligne: au pére et à la mère!

"Certains ouvrages qui avaient la vogue à cette époque, tels que les Contes à ma Fille, de Bouilly, contribuèrent à propager cette mode insolite que signalait en la répronvant, des l'année 1800, l'auteur d'un remarquable Discours préliminaire mis en tête d'une nouvelle édition de l'Education des Filles, par Fénélon,

M. l'abbé de Vauxelle.

"Les premières mères, dit-il, qui s'avisèrent de se laisser tutoyer par leurs enfants furent quelques semmes très-vaines, qui crurent se distinguer par une singularité aimable. Leur exemple fut suivi par une foule d'autres plus passionnées que vraiment tendres pour leurs enfants, et par quelques pères plus complaisants que sages. Elles rêvèrent que le secret d'être tonjours nimées par ces êtres si chers était trouvé, que la familiarité établirait la confiance et n'aménerait point l'indépendance et le mépris; que les

(1) On n'a pas le droit de tutoyer des domestiques, des inférieurs, uniquement parce qu'ils sont inférieurs. Ceux qui se permettent de tutoyer de prime abord les servitents, les onvriers, les mendiants, s'arro-gent une licence que la civilité et la religion réprouvent comme inconvenante.

Les jeunes gens qui ont de la naissance et de la fortune sont presque tous fiers et méprisants, à moins que ce défaut n'ait été corrigé par une exeellente éducation; mais souvent ce sont les gouverneurs même de la plupart des enfants des grands qui fomentent leur orgueil au lien de le réprimer. On ne les entretient que de la noblesse de leur extraction, de la grandeur de leurs alliances, des précentions de leur famille, au lieu de leur apprendre à être modestes, polis, humains et affables avec tout le monde. Un gentilhomme avait été dans la familiarité d'un grand le monde. Un gentilhomme avait été dans la familiarité d'un grand prince. Quelque temps après la mort de ce prince, son fils, trouvant sur ses terres ce gentilhomme en équipage de chasse, fit semblant de ne pas le reconnaître, et lui dit d'un ton méprisant: "Mon ami, qui t'as permis de chasser ici?" Le gentilhomme, piqué de ce ton qu'il ne méritait pas, lui répondit: "J'avais l'honneur d'être l'ami de Monseignenr votre père: j'ignorais que j'eusse l'honneur d'être le vôtre." "Le jeune votre père: j'ignorais que j'eusse l'honneur d'être le vôtre." "Le jeune prince sentit sa faute, et chercha à la réparer par beaucouo de politesse.

enfants allaient être toujours contents, et les mères toujours embrassées et applaudies...

"On veut changer en amusement et en délices la plus importante des fonctions, et celle qui demande une attention plus suivie, l'éducation! La nature n'accorde rien qu'au travail; il n'y a point de vrai succès facile: le jeu prolongé ne produit que la vanité et la peine, et, pour appliquer ici les principes de Fénélon, Dieu a tellement combiné pour l'homme la nécessité de la pénitence, que l'exercice s'en rencontre dans nos occupations les plus raisonnables et les plus douces.

" Qu'on ne se méprenne pas sur sur notre pensée. Nous sommes loin de supposer que l'influence d'un mot puisse toujours avoir un funeste estet sur les sentiments; mais l'enfant, outre le culte intérieur de respect qu'il doit à ses parents, n'est-il pas tenu de plus à une sorte de culte extérieur, et ce dernier ne semble-t-il pas éprouver une légère diminution par l'emploi de la formule égalitaire? Tout se purifie à coup sûr, dans la bonche d'un bon fils, et si, en écoutant sa conversation avec un venérable père à cheveux blancs, l'oreillle est parfois désagréablement frappée par cette fausse note, le ton général de ses paroles le fait oublier. Mais, si vous avez jamais enteudu un enfant mal élevé discuter avec son père, et lui dire, dans un moment d'emportement, hélas! trop commun, des paroles inconvenantes, avez-vous remarqué quelle aggravation dans l'injure donnait à sa réponse l'usage du tutoiement?... On peut être insolent en disant vous, mais on n'arrive pas jusqu'à cette expression de mépris dont le tutoiement seul a le triste privilége.

"Ce qui démontre clairement qu'un tel usage n'est pas dans l'ordre, c'est que l'immense majorité des honnêtes gens qui l'ont adopté l'ont fait par faiblesse, et non de parti pris. Un jeune enfant qui commence à bégayer tutoie tout le monde; les parents se plaisent à cette familiarité qu'excuse le bas âge. L'enfant grandit; ils lui apprennent à l'égard des étrangers les règles de la politesse, mais ils le laissent avec eux-mêmes dans les termes d'une égalité qui les amuse. Le jeu se prolonge outre mesure. Ils renvoient de jour en jour la réforme qu'ils désirent, et, lorsque le temps leur paraît venu de le faire, le pli est pris, et le courage leur manque pour le redresser.

"Alors l'enfant, enhardi par cette condescendance, marche toujours plus avant dans la voie de la familiarité. Dès qu'il lui est permis de tutoyer son père, il doit regarder comme tout naturel de l'appeler son ami et de le traiter comme tel. Or l'on demande volontiers les conscils et les avis d'un ami, mais on n'aime pas à recevoir des ordres de lui. Pourtant il arrive souvent qu'un père est obligé de donner des ordres, et plus la familiarité est grande, plus l'autorité paraît dure.

"Le père ne doit pas oublier qu'il ne lui est jamais permis d'abdiquer sa dignité de roi. Il ne l'abdique pas en jouant souvent avec ses cufants, en se livrant à leurs caresses, en se laissant même surprendre avec eux dans la posture de Henri IV; mais il l'abdique en leur dumant un droit qu'il ne peut plus leur retirer, s'ils s'en rendent indignes. Le supérieur s'honore et ne s'avilit pas en descendant de son plein gré, pour se faire humble, au milieu des petits, mais il se déconronne en laissant l'inférieur s'asseoir, quand bon lui semble, à ses côtés.

"Un petit nombre, il faut le dire, cherchent à justifier l'habitude que nous combattons et à l'ériger en principe au nom de la tendresse, comme si ce pieux sentiment était incompatible avec les formes extérieures du respect et ne pouvait s'allumer que sur l'autel de l'égalité! comme si l'amour filial n'était pas supérieur à l'amour fraternel et n'avait pas à perdre beaucoup en descendant au niveau de ce dernier!

"La tendresse! Mais, si vous croyez qu'un mot soit capable de lui porter ombiage, vous reconnaissez donc à ce mot une bien grande puissance, et vous vous mettez en contradiction avec vousmême.

"La tendresse! Elle n'est certes pas absente du cœur de ces hommes qui renoncent aux douceurs de la paternité selon la nature, pour devenir pères selon la grâce, et pourtant a-t-on jamais vu ces instituteurs dévoués, ces fidèles disciples du divin Maître qui a dit: Laissez venir à moi les petits enfants, donner à leurs élèves la liberté du tutoiement? Leur autorité ne leur semblerait-elle pas grandement compromise? Pontquoi voudrait-on donc enlever à la paternité naturelle une marque de respect que l'on juge néces-saire à la paternité spirituelle? La première a-t-elle une tâche moins difficile, une responsabilité moins grande que la seconde?

"Non, la véritable tendresse n'est point en cause ici. Tout au plus y pourrait-on voir une puérile réaction sentimentale, amenée par la sévérité exagérée de l'ancien régime. On confond aujour- expérience il aura reconnues dangereuses pour son salut; qu'une

d'hui l'autorité avec la sévérité, comme on confondait autrefois la tendresse avec la faiblesse.

"Dans les classes élevées, cette fièvre guerira peut-être. Beaucoup de pères apprennent à leurs enfants un langage différent de celui qu'ils ont parlé, et il n'est pas rare de voir les enfants eux-mêmes, entraînés par la bonne éducation qu'ils reçoivent, ne pouvoir s'habitner à la formule égalitaire et revenir spontanément à l'usage respectueux qui seul est d'accord avec leurs sentiments. Mais parmi les classes ouvrières et agricoles, où cet usage a pénétré, il restera, comme une menace permanente à l'autorité pater-nelle, comme un levier inoffensif entre les mains de l'enfant qui en fait un jouet, terrible dans celle du jeune homme qui s'en sert

pour se délivrer d'un joug importun.
"Le joyeux garçon de dix-huit ans qui rentre des champs ou de l'atelier au foyer paternel ne sait pas employer en parlant à ses parents les formules polies que prend le fils bien élevé, pour adoucir la rudesse de son tutoiement. Les nuances respectueuses n'abondent pas dans la langue du peuple; que lui donnerez-vous en échange de celle que vous lui enscignez à mépriser?"

Quant à ce qui est de la charité dans les conversations, comme on a pu le voir par notre titre, le Père Huguet n'a pas lait moins qu'un livre sur cette vertu, et un livre de trois cents pages. A ceux qui pourraient s'étonner qu'il ait pu tirer autant d'un tel sujet, nons rappellerons que l'on ne manque pas seulement à la charité par le mal que l'on dit des absents, mais encore par le tort que l'on peut faire à ses auditeurs. Il y a même telles cajoleries, telles flatteries, à l'adresse des jeunes personnes surtout, dont les conséquences sunt aussi funcstes que celles des médisances ou des calomnies.

On manque à la charité par tout ce que l'on peut dire qui puisse faire une mauvaise impression sur ceux devant qui l'on parle; et l'on cause cette mauvaise impression non-seulement par des discours ouvertement tenus contre la religion ou la décence; mais quelquefois même par une plaisanterie légère qui peut, cependant, détourner quelqu'un de sun devoir ou lui faire honte de cc dont il devrait se glorifier. Rien n'est plus commun, et, sous ce rapport, il y a tel méchant sonrire qui pout être meurtrier. Il y a aussi de coupables silences dus au respect humain, ou simplement à la crainte de vouloir se faire passer pour meilleur que l'on n'est. Saint François de Sales dit, à ce sujet :

"Ce n'est pas être hypocrite de ne pas faire si bien que l'on parle; car, Seigneur Dieu! où en serious-nous? Il faudrait donc que je me tusse de peur d'être hypocrite, puisque si je parlais de perfection, il s'ensuivrait que je penserais être parfait ?"

Le grand tort des hommes et des femmes de notre époque c'est, sous ce rapport, l'aspiration à être logique avant tout. que Montaigne a dit, avec raison, que le mélange de la piété et de la dissolution était une vie exécrable; mais, enfin, l'homme n'est point fait tout d'une pièce; il y a, au contraire, chez lui, d'étonnantes contradictions, et si l'on s'afflige de trouver du mal chez ceux qui sont habituellement bons, pourquoi ne croirait-on pas à la sincérité des élans vers le bien, que peuvent avoir ceux qui ne sont pas dans la bonne voie? Nos sarcasmes, notre incrédulité, nos sourires railleurs ne sont-ils pas cruels, en reponssant vers le mal ceux qui, au moins, auraient peut-être l'intention de s'en éloigner?

Le passage suivant mérite d'être reproduit :

"C'est encore une raillerie bien condamnable que celle qu'on se permet sur la vertu et la dévotion; il y a, je le sais, une fausse vertu, une dévotion hypocrite, blâmable sans doute, mais beaucoup moins que le libertinage scandaleux et l'impiété déclarée; car l'hypocrisie garde du moins les apparences, et c'est, comme on l'a fort bien dit, un hommage que le vice rend à la vertu. Elle est aussi plus rare que bien des gens ne se le persuadent. Ils aiment à penser mal de la dévotion pour se justifier de n'en avoir pas. La censure tacite que la vraie dévotion fait de leur conduite les indispose contre elle. Ils se plaisent à la confondre avec la fausse, a la défigurer par de malignes interprétations, à lui enlever par des soupçons injustes l'estime qui lui est due, à la rendre même odieuse par la critique la plus amère; et, tandis qu'ils se permettent tout, ils ne lui pardonnent rien. Ils la regardent comme le partage des petits génies et des esprits faibles; ils se croient au contraire des esprits forts, et ils ont sans doute raison, si la vraie force consiste, à se laisser maîtriser par ses passions, à se laisser aller à ses peuchants, et, par une suite toute naturelle, à mépriser la religion et ses pratiques.

"Qu'un homme, après de sérieuscs réflexions sur sa vie passée, vienne à s'éloigner du jeu, des compagnies que par une triste

personne encore à la fleur de son âge renonce au luxe et à la vanité, et se réduise aux règles de la modestie chrétienne, qu'elle visite les pauvres et les hôpitaux, on cherche les raisons de ce changement, et l'on prend toujours celles qui sont les moins charitables. Tantôt c'est un air de dévotion qu'on se donne pour tromper le monde plus finement; tantôt c'est une inconstance qui ne sera plus de durée, c'est un chagrin que le temps dissipera. Celleci a quitté le monde, parceque le monde a commencé de la quitter; celle-là veut se faire regarder par des airs de dévotion, elle reforme ses habits, mais elle ne réforme pas son cœur; et, après avoir eu la vanité du luxe, elle veut avoir à son tour la vanité de la modestie.

"Quelle folie, dit un célèbre écrivain, de ne trouver dignes de risée dans un monde, qui n'est lui-même tout entier qu'un amas de niaiseries et d'extravagances, de n'y trouver dignes de risée que ceux qui en connaissent le frivole, et qui ne penseut qu'à se mettre à couvert de la colère à venir! Quelle folie de ne mépriser dans les hommes que les seules qualités qui les rendent agréables

à Dieu et utiles à leurs frères!

"Les personnes dévotes peuvent avoir des défauts, et elles en ont, parce qu'on est toujours homme. On peut, avec de la dévotion, avoir des faiblesses, des petitesses même. Mais gardons-nous pour cela de mépriser la dévotion, et distinguons bien, si nous voulons être équitables, ce qui vient d'elle et qu'elle approuve, d'avec ce qui vient de l'homme et qu'elle s'applique à réformer. Les personnes dévetes qui ont des défauts en auraient souvent de plus grands encore, si elles n'avaient point de dévotion. De combien peut-être de vices scandaleux ne les préserve-t-elle pas! Qn'on en juge par bien des gens du monde, qui ne se piquent pas de piète, et qui sont fort éloignés d'avoir les mœurs aussi pures que la plupart des dévots. Ceux qui aiguisent le plus les traits de la critique contre la dévotion sont souvent ceux qui donnent euxmêmes le plus de prise à la censure. Pour respecter, pour estimer cette vertu, il suffirait d'être juste, et de u'avoir point d'intérêt honteux à la déprimer. Que ce sentimeut de Fontenelle nous paraît beau! Il disait, sur la fin de sa vie: "J'ai vécu cent ans, et je monrrai avec la consolation de n'avoir jamais donné le plus petit ridicule à la plus petite vertu."

"Ne riez jamais du ridicule qu'on cherche à déverser sur les

gens qui l'ont du bien, ou sur les belles choses.

Uue froide épigramme, une bouffonneric, A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien, Et, malgré les plaisants, le bien est toujours bien.

"L'impie, le libertin, d'après quelques exemples, aime à croire que ceux qui paraissent les plus vertueux ne font que jouer le personage de la vertu, qu'ils n'ont par-dessus lui que plus d'habileté à se cacher, et qu'au fond ils out, comme tous les autres, leurs passions et leurs faiblesses. Aussi, malgré la régularité de bien des personnes pieuses qu'il connaît, malgré l'état scandaleux de sa conduite, ils se persuade qu'il est moins compable qu'elles, prrce qu'il est du moins de bonne foi, et qu'il n'affecte point de paraître ce qu'il n'est pas."

(A continuer.)

### Bulletin des Publications et des Réimpressions les plus Récentes.

Paris, novembre 1864.

LAMARTINE: Shakspeare et son œuvre, par A. de Lamartine; in-8, 355 p., 5 fr.

LAMARTINE: Portraits et biographies, par A. de Lamartine; in-8, 425 p., 5 fr.

LAMENNAIS: De l'Art et du Beau, par F. A. Lamennais; in-18.

LE COUPPEY: De l'Enseignement du Piano; conseils aux jeunes professeurs, par Félix Le Couppey, professeur au Conservatoire Impérial de Musique; in-16, 117 p. Hachette; 1 fr. 50 c.

Marmier: Les Mémoires d'un Orphelin, par X. Marmier; in-18, 395 p. Hacbette; 3 fr. 50 c.

SOMMERVOGEL: Essai historique sur les Mémoires de Trévoux, par le R. P. Sommervogel, S. J.; in-12, 101 p. Durand; 4 fr.

SPEKE: Les Sources du Nil, traduit de l'anglais par E. D. Forgues grand in 8, 583 p. Hacbette; 10 fr.

VELLEUS PATERCULUS ET FLORUS (Œuvres de); traduction de Desprès, refondue par Gréard pour Paterculus, et de M. Ragon pour Florus, précédées d'une étude sur Florus par M. Villemain; in-18, xxiv-411 p. Garnier; 3 fr. 50 c.

BERTHOUD: Le Monde des Insectes, par S. H. Berthoud, avec un grand nombre de vignettes; grand in-8, 488 p. Garnier; 10 fr.

Bruxelles, octobre et novembre 1864.

BANCROFT: Œuvres de George Bancroft; Histoire des Etats-Uniz, traduit de l'anglais par Melle. Gatti de Gamond; tome IX, in-8, 432 p. Ducroix et Cie; 5 fr.

BEN-DAVID: Tableau fantastique de M. E. Renan, présenté par la comtesse Ida Hahn-Hahn, traduit de l'allemand; in-12, 65 p.

Maroy (M. R.): Etat de l'instruction publique en Belgique, (période décennale de 1851 à 1860,) rédigé, par M. Maroy, d'après les rapports triennaux sur l'enseignement aux trois degrés; in-4, de 224 p. Lesigne.

RÉCRÉATIONS dramatiques des pensionnats et des familles, avec gravures; in-8, de 572 p. Casterman; 5 fr.

Toronto, novembre 1864.

The Canadian Journal of Industry, Science and Art: La livraison de novembre de cette publication scientifique, qui compte près de quieze années d'existence, nous donne un remarquable travail de M. le Professeur Wilson sur l'éthnologie celtique, dans lequel il s'étend assez au long sur les traits les plus caractéristiques que présente la formation du crâne chez les diverses populations du Canada. Ou sait que c'est principalement par la conformation de la tête que les anthropologues classent les diverses familles humaines. C'est dans ce moment une des études favorites de nos savants, ct, de tous côtés, l'on déterre les morts dans les ossuaires, les tombeaux antiques et les vieux cimetières, pour former des musées de crânes des diverses races humaines. C'est ainsi qu'on a à peu près constaté l'identité des diverses branches de la race celtique dans les îles britanniques et sur le continent de l'Europe. Pour ce qui est des populations modernes, il y a un moyen bien simple et plus agréable a'étudier la conformation craniale. On ne l'auvait speut-être point soupgonné; mais ici l'on passe au chapitre des chapeaux, ni plus, ni moins que dans la couédie de Sganarelle. Molière, ne se doutait point qu'un jour ce fameux chapitre, qui ne se trouve pas dans Aristote, s'étalerait dans la philosophie moderne!

Il existe un instrument, appelé "conformiteur," avec lequel on trace les dimensions relatives de chaque tête dont on prend la mesure; et les savants n'out eu qu'à prier messieurs les chapeliers de vouloir bien conserver lenrs projets de chapeaux avec les nons de ceux qu'ils étaient destinés à coiffer, pour avoir, en tous lieux, des musées craniologiques à

bon marché.

Le Professeur Wilson nous donne les résultats de l'inspection qu'il a faite des formes de chapeaux conservées par les chapeliers du Canada. Sans se faire donner les noms, il a établi une classification d'après les proportions qu'elles indiquaient, et il s'est ensuite trouvé que ces proportions répondaient presqu'exactement aux diverses origioes. Il prétend même avoir constaté la présence du pur type normand chez la population française de Québec, et, celle d'un type celtique différent, cependant, du type celtique des îles britanniques, chez la population française du district de Moutréal, qui serait plutôt bretonne que normande. Cette partie de l'essai est très-curieuse, et nous y attirons l'attentjon de nos lecteurs.

Québec, décembre 1864.

LE FOYER CANADIEN: La dernière livraison du second volume de cette publication contient des notices sur quelques défricheurs célèbres, que M. Lajoie a eu l'excellente idée de donner pour suite à son Jean Rivard, terminé dans la livraison précèdente. Nous y remarquons un juste bommage rendu à la mémoire de M. Dufresne, curé de St. Gervais, qui a tant fait pour l'agriculture, l'éducation et les progrès de tout genre, non-seulement dans sa paroisse, mais dans un rayon assez considérable où s'étendait son influence. De jolies poésies de MM. Auger, Blain, Baudry Boucher et Mayrand, complètent cette livraison. Les directeurs du Foyer annoncent, en terminaut l'année, que la direction, toutes ses dépenses payées, se trouve avoir en mains une balance de \$154, plus 1092 volumes, représentant une valeur de \$500. La prime de l'année 1865 consistera en un recucil des Chansons populaires du Canada, paroles et musique, publié sous la direction de M. Ernest Gagnon et qui paraîtra par livraisons; ils donnent, à ce sujet, quelques extraits d'une lettre très-intéressante de M. Champfleury à M. A. H. Larue, à propos de son travail sur les chansons populaires du Canada, dans le Foyer de 1863.

### Petite Revue Mensuelle.

Nous venons de jeter un coup d'œil sur un de ces résumés des journaux qui nous donnent, sous la forme d'éphémérides, c'est-à-dire dates par dates, le bilan de l'année qui va finir et qui. chers lecteurs, avant peut-ètre que vous ne nous ayez lus, sera déjà tombée dans le noir abime des âges. Quelle succession d'accidents, de massacres, de malheurs de tout genre l Quelle triste année pour le monde! Explosions de poudrières, tremblements de terre, catastrophes sur les voies ferrées, nau-

frages, tempêtes et déchaînement des éléments, guerre dans toute les parties du monde, innombrables et sanglantes batailles; on dirait presque une page des deruiers jours de l'humanité, tels que uons les a peints le terrible prophète de Pathmos. Voyez plutôt: 22 février, naufrage da Bohemian, à luit milles de Portland; 4 mars, explosion du laboratoire de l'arsenal à Québec; 20 avril, tremblement de terre à Québec; 11 janvier, tremblement de terre qui engloutit la ville de Capiapo; 17 juin, exp'osion de l'arsenal de Washington; 29 juin, catastrophe du pont de St. Hildire, plus de 200 personnes tuées; août jugendie de la prison de exp'osion de l'arsenal de Washington; 29 jain, catastrophe du pont de St. Hilaire, plus de 200 personnes tuées; août, incendie de la prison de Ste. Scholustique, où deux personnes périssent dans les flummes; incendie de la prison de réforme de St. Vincent de Paul, où deux personnes aussi périssent; octobre, éboulement d'une partie du cap aux Diamants, causant la moit de plusieurs personnes à Québec; 5 du même mois, eyclone à Calcutta, 120 navires perdus, quantité d'édifices et de maisons détruites et plus de 1200 rigitimes! sons détruites et plus de 1200 victimes!

Nons en avons passé et des plus affreuses. Dans le dernier de ces désastres, un jeune officier, appartement à une des plus anciennes familles angenises de Québec, M. Forsyth, a trouvé la mort. Voici une courte description de ce terrible phénomène, espèce d'ouragan particulier aux régions de l'Inde.

"Entre onze heures et midi, on entendit à une distance de trois kilomêtres environ, un bruit de sinistre augure, semblable aux roulements lointains du tonnerre. Deux minutes après, la ville était en plein cyclone; les arb es les plus puissants étaient arrachés et tombaient, entrainant souvent dans leur chute murs, grilles et maisons; ceax qui résistaient voyaient leurs branches arrachées du tronc comme des roseaux, s'enfair pour ainsi dire sur les ailes de la tourmente, au milien des sifflements du vent. Des voitures, des palanquins étaient poussés par le cyclone dans les rues, et leurs débris tourbillounants allaient se mêler aux débris des toits, des verandahs, des portes, des arbres arrachés on fracassés. Les toitures de fer étaient tordues. A deux heures de l'après-midi, les faubourgs oriental et méridional de la ville et toute la partie onest de Calcutta, n'étaient déjà plus qu'un amas de ruines. Excepté quelques palmiers, on n'aurait pas trouvé un seul arbre debont. La splendide avenue d'Usoth, en face de l'église de St. Jacques, avait perdu ses géanis végétaux, dont quelques-uns mesuraient jusqu'à quatre on cinq pieds de circonférence. Les clochers des églises, les minarets des mosquées, les toits des édifices publics, tont cela s'était plus on moins promené dans les airs. Quant aux huttes des indigenes, surtout dans les faubourgs, elles ont presque toutes été rasées; mais c'est principalement sur l'Ilongly, que le cyclone a accumulé le plus de raines. Je n'ni en la force de suivre le rivage que sur une longueur de huit kilomètres et j'ai vu là un spectacle de ruines, tel que je ne me souviens d'avoir lu nulle part la description d'un désastre pareil. C'est que l'Hongly renferme, à cette époque de l'année, l'une des plus belles flottes marchandes qu'on pui se voir au monde, en dehors des îles britanniques. Quelque chose comme 220 navires, dont plus de la moitié jaugement 1200 tonneaux, et dont la moyenne allait à mille, n'offraient plus que des débris confus et des tronçons de mâts entreméles, dans cette matinée terrible du 5 octobre.... Dire ce qu'elle coûtera cette matinée à Cal-cutta, n'est gnère chose possible, mais j'ai entendu deux marchands, hommes de haute expérience, affirmer que 50 millions de francs ue seraient pas à la hauteur du dommage."

Enfin si terrible qu'elle ait été cette pauvre année 1364, la voilà bien-tôt parmi les choses du passé; que la mémoire des hommes lui soit légère!

Et cependant elle ne laisse point notre pays, en particulier, dans un petit embarras! La situation est absolument la même que celle que nous avions à la fin de l'année 1861. Aurons-nous la guerre; n'auronsnous point la guerre? tel sera le programme des conversations à Nöel et au Jour de l'an. Il y a cette différence notable entre 1861 et 1864, q e la première fois c'était pour une querelle du gouvernement impérial que nous étions menacés; aujourd'hui c'est chez nous que le casus belli a son origine et John Bull, qui depnis quelque temps, est moins affectionné euvers ses colonies que jamais, va peut-être nous donner à Old Nick de tout son cœur.

La décision rendue par le juge Coursol, le 14 décembre, a pris tout le monde par surprise et fera époque dans nos annales judiciaires; et peutêtre n.ême dans celles de notre histoire. La mise en liberté des prison-La mise en liberté des prisonniers, sur une exception déclinatoire, a tellement irrité nos voisins que le général Dix a lancé use proclamation, (heureusement révoquée par le Président,) par laquelle il ordonnait, dans le cas de quelque nouvelle incursion des maraudeurs, l'invasion de notre territoire. Le congrès ne s'est guère montré plus sage et il s'est prononcé, séance tenante, en faveur de la révocation du traité de réciprocité.

Notre gouvernement de son côté a ordonné la Ievée des milices, a expédié des régiments aux frontières, fixé le tirage au sort pour le 30 décembre et pris les mesures les plus actives pour la réarrestation des prisonniers confedérés. Au moment où nous écrivous, on assure que leur chef et quelques-uns d'entreux ont été arrêtés dans les campagnes, à l'est de Québec, lorsqu'ils gagnaient la frontière du Nouveau-Brunswick. Enfin. pour complèter la rérie des vigourenses mesmes du gouveincment, le parlement a été convoqué pour le 19 de janvier.

Les complications qui penvent surgir d'un jour à l'autre de l'état de

nière session du parlement canadien la plus intéressante et la plus émouvante qui se soit vue.

Une voix éloquente et énergique entre toutes manquera à ces graves, nous oscrions presque dire, à ces suprêmes debits. La mort a frappé dans toute la force de la vie, du talent et du succès, l'un des meilleurs orateurs français de ce pays. L'honorable Joseph Edouard Turcotte est mort aux Trois-Rivières, le 20 décembre, à cinq heures de l'après-midi,

à lâge de 56 ans et quelques mois. Ne à Gentilly, M. Turcotte fit ses études au séminaire de Nicolet, et après son cours d'humanités il se crut appelé à l'état ecclésiastique et après son cours d'humanités il se crut appelé à l'état ecclésiastique et passa au grand séminaire. Il quitta bientôt l'étude de la théologie pour celle du droit. Il publia dans sa jeunesse plusieurs poésies que l'on trouve dans le Répertoire National do M. Huston à l'exception d'une des meilleures le Collège de Sle. Anne. Son Ole à Papineux, est un morceau très-soutenn, et d'une grande verve. M. Turcotte prit part, nous croyons, à la ré laction du Libéral, et fut l'orateur le plus véhément de la petite phalange révolutionnaire de Québac en 1837. Nous l'entendîmes parler pour la première fois à la fenètre de M. Légaré lorsque ce monsieur et quelques autres étaient ramenés en triounde d'une que ce monsieur et quelques autres étaient ramenés en triomphe, d'un court emprisonnement qu'on leur avait fait subir. M. Turcotte dit à peu près ce qu'il fallait pour faire rentrer ses amis en prison, et pour aller leur tenir compagnie. Il n'en fat rien cependant, et le seul résultat pratique de son discours fat qu'après le départ de la fonle, une bande de Lyaux, vint briser à coups de pierres les vitres de la maison de M. Légaré.

Après l'union des Canadas, M. Turcotte se présenta au comté de Saint Maurice contre le Colonel Gugy, rude jouteur, dont il triompha. Ce fut dans cette occision qu'il employa une certaine comparaison quelque peu homérique à l'égard de nos concitoyens d'origine saxonne, laquette lui a été souvent reprochée depuis. Au parlement à Kingston, il fut, nous croyon, sinon le premier, du moins un des premiers représentants qui prononcèrent un discours français en présence d'un au litoire presqu'exclusivement angiais. Vers la fin du ministère de Lord Met alf., M. Turcotte, qui alors n'était pas en chambre, eut le tort d'accepter la charge de solliciteur-général. Il perdit son élection et dut résigner quelques jours après. Il ne put se faire élire que pour le parlement de 1851 où il représenta le comié de Saint Maurice. Depuis ce temps il a joué un tóle considérable dans la législature et dans le pays. Il a présidé comme oruteur (speaker) aux délibérations du dernier parlement, et il remolissait le poste honorable de Maire des Trois-Rivières lors de la visite de S. A. R. le Prince de Galles. La ville de Trois-Rivières lui doit beaucoup. s'était lancé depuis plusieurs années dans de grandes entreprises industrielles qui devront développer considérablement les ressources de cette partie du pays : les forges de Radnor, le chemin de fer des Piles qui n'est pas encore commencé, et le chemin de fer d'Arthabaska qui par une étrange fatalité a été inauguré quelques jours seulement avant sa mort, lui seul, manquant à cette fête donnée pour bien dire en son hon-neur l M. Turcotte a successivement représenté les countés de St. Maurice, de Maskinongé et de Champlain et la ville des Trois-Rivières. Il a rempli de nombreuses charges publiques outre celle que nous venons d'indiquer, il a été traducteur des lois, secrétaire de la première com-mission de la tenure seigneuriale, juge des sessions aux Trois-Rivières, et membre de la dernière commission seigneuriale. Il laisse une femme chérie, et huit enfants, dont quatre garçons et quatre filles. Deux autres citoyens marquants, ont aussi été emportés avec le fin de l'année, M. George Desbarats, imprimeur de Su Mejesté et M. Eugène Cassegrain, seigneur de l'Islet et membre de la chambre d'agriculture du Bas-Canada, le premier à l'âge de 57 ans et l'autre à l'âge de 52 ans. M. Desbarats a joué un rôle considérable dans notre société, s'est mêlé activement de toutes les grandes entreprises publiques et a fondé un atelier qui fait honneur au pays. Sa libéralité envers tous ses employés l'avait fait chérir de chacun d'eux, et ils se rendirent tous de Québec à Montréal pour assister à ses funérailles.

Le Courrier du Canada nous apprend aussi la mort d'une ancienne supérieure du monastère de l'Hôtel-Dieu de Québec, la Mêre St. Antoine, dans le monde, Marie Josephte Marceau, à lâge de 70 ans. Elue à 31 ans supérieure de sa communauté, elle a passé 42 années de sa vie dans les principales charges, et durant les six dernières, déchargée de toute antorité, "elle n'a cessé, dit notre confrère, d'édifier ses lilles par sa fidélité à demander les plus petites permissions faisant ainsi paraîtro les deux vertus qui ont tonjours animé ses actions: l'humilité et l'obé-issance." C'était un de ces forts esprits et de ces grands caractères qui sont comme les elefs de voûte de nos humbles muis importantes maisons

Nous avons déjà fuit remarquer à nos lecteurs avec quelle rapidité notre seène politique se dégarnit de ses principaux acteurs, soit par des morts prématurées, soit par des retraites beaucoup trop promptes. Il n'en est pas de même en Europe, où les plus gran ls rôles de la science, de la littérature et de la politique sont aujourd'hui le partage des septuagé-naires comme MM. Guizot, Thiers et Lamartine, des octogénaires comme M. Viennet. La Revue des Deux-Mondes faisait la même remarque au sujet

de l'ovation qui vient d'être faite en Angleterre à M. Berryer.

" Parmi les associations d'idées auxquelles donnaient lieu ces scènes imposantes, dit M. Forcade, comment omettre la pensée de l'âge des héros de ces fêtes? L'infatigable Brougham, le vif Palmerston sont des octogénaires, M. Berryer lui-même n'est sé, aré d'eux que de quelques années. Qui n'admirerait le miracle de ces vertes vieillesses? Toute nos relations avec nos voisins, ajoutées à la discussion de la grande années. Qui n'admirerait le miracle de ces vertes vieillesses? Toute question de la confédération, feront de cette prochaine et peut-être der- la jeunesse de notre siècle s'est-elle done réfugiée dans l'âme de ces

magnifiques vieillards? Serait-ce donc que la politique et l'éloquence réservent à leurs favoris le don de Jouvence?"

On meurt cependant quelquesois en Europe comme en Amérique, quoique ce soit généralement un peu plus tard. Nous avons à entégisquotque ce soit generalement un peu pins tard. Nous avons à entégistrer les décès du grand poëte Jasmin, qui a ressuscité dans notre siécle la langue des troubadours; de l'amiral Romain-Desfossés, de M. Alexandre Vattemare, le célèbre mime qui fit tant de bruit dans ce pays avec son système d'échanges; de M. Mocquard, secrétaire de l'Empereur; de M. Duyton, ambassadeur américain à Paris; du capitaine Spèke, célèbre pur ses déconvertes toutes régardes de l'intégie de la la freience. eélèbre par ses découvertes toutes récentes dans l'intérieur de l'Afrique, et de Lord Spencer, religieux catholique, mieux contu sous le nom de Father Ignatius. Il ne doit pas être confondu avec le Brother Ignatius, fondateur d'un ordre de religieux protestants et dont les prédications font actuellement beaucoup de sensation en Ang'eterre.

Nous avons omis dans notre nécrologie précédente le juge en chef Taney, de la Cour Suprême des Etats-Unis, mort à plus de 80 aus et laissant une haute réputation de savoir, d'intégrité et d'habileté. Son nom sut cependant exposé aux insultes des fanatiques au sujet de sa décision dans l'affaire Dredd Scott. M. Taney était catholique. Il est remplacé par l'ancien ministre des sinances, M. Chase.

Puisque nons ne nous sommes point gênés pour médire de l'année qui s'en va, signalons un des bons résultats qu'elle nous laisse, c'est le dévcloppement et l'augmentation de la presse française en Canada. Deux nouvelles revues littéraires ont été fondées cette année, La Revue Canadienne, à Montiéal, et La Semaine, à Québec; trois nouveaux journaux politiques ont paru dans nos districts ruraux, ce sont Le Nord, à Ste. Scholastique, chef-lieu du comté de Terrebonne; Le Messager de Joliette, à Joliette, et Le Drapeau de Lévis, dans la nouvelle ville de Lévis; le Courrier d'Ottuwu est aussi ressuscité, et un journal quotidien, La Presse, qui s'est appelée ensuite l'Union Nationale, a été foudé à Montréal et a muintenant jusqu'à deux éditions par jour. Deux de nos plus anciens journaux, le Journal de Québec et Lu Minerre, sont aussi devenus quotidiens. La dernière de ces feuilles a maintenant une correspondance parisienne, et elle a fait un véritable tour de force en traduisant et publiant le matin, à son heure ordinaire, le message du Président, reçu très-tard dans la nuit par le télégraphe et formant quatre colonnes d'un petit caractère, ce qui fait que ce document a pu être lu en français, à Montréal, en même temps qu'on le recevait à New-York.

Notre presse française est aujourd hui très-nombreuse et les progrès qu'elle a faits sont vraiment étonnants. Nous avons huit publica-tions périodiques dévouées aux sciences, à la littérature, à la religior, à l'instruction publique et à l'agriculture; seize journaux politiques et trois publications anglo-françaises, la Gazette du Canada, les Décisions des Tribunaux à Québec et le Lower Canada Jurist à Montréal, ce qui fait en tout 27 publications dans notro langue. A toutes et à nous mêmes nous souhaitons : sagesse, utilité et prospérité!

### NOUVELLES ET FAITS DIVERS.

### BULLETIN DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

-M. le ministre de l'instruction publique vient d'inviter l'Académie des inscriptions et belles-lettres à lui faire connaître son opinion sur la convenance d'introduire la prononciation moderne dans l'enseignement de la lang le grecque. L'Aeadémie a nommé pour examiner la question une commission composée de MM. Brunet, de Presle, Dchêque, Alexandre et Rossignol. M. de Saulcy, président du bureau, M. Egger, vice-président, et M. Guignault, secrétaire perpétuel, prendront également part aux délibérations de cette commission.—Bulletin.

### -On écrit d'Honolulu, le 16 juillet 1864 :

" Partout où pénètre la civilisation, la langue française semble aujourd'hui un des éléments indispensables destinés à en faciliter les progrès, et depuis que les rapports de l'Europe avec les îles Hawaï sont devenus plus fréquents, il n'est pas sans intérêt de signaler l'extension qu'y prennent l'étude et l'usage de notre langue. Elle y est enseignée dans trois colléges: celui de Punaho fondé par les missionnaires américains, celui d'Ooliu qui appartient au gouvernement hawaïen, et plus particulièrement dans celui d'Ahuimanu, dirigé par la mission eatholique. Les élèves appartiennent presque exclusivement aux familles indigenes, et le consul de France a pu récemment constater leur progrès, en assistant aux examens de fin d'année. Ces enfants, qui naguère encore ne comprenaient que l'idiome canaque, répétent maintenant avec intelligence et facilité des morceaux d'histoire et de littérature française. A l'occasion de cette fête scolaire, le directeur du collége, le R. P. Walsh, a rappelé, durs une touchante allocution, ce qu'avait fait la France pour propager les lumicres dans ces coutrées lointaines : il a signalé la sollicitude du gouvernement de l'Empereur pour la mission catholique aux îles Hawar, et il a pu dire en toute vérité que le collége d'Ahuimanu, où de nombreux enfants trouvent aujourd'hui l'éducation religieuse en même temps qu'une instruction utile et sérieuse, était bien un collége français, puisque sans l'appui de la France il n'existerait pas."

- L'honorable ministre de l'instruction publique est infatigable, il ne reconnaît, pour lui, aucun temps de repos; sou ardeur ne connaît pas de bornes, tant il a à cœur d'élever l'influence de l'administration qu'il dirige. L'opinion publique s'accorde à approuver les princi, aux actes accomplis par M. Durny; en moins de deux années, on a vu des ariêtés réglementer, innover ou modifier les diverses ramifications de son administration: "Reconstitution de l'agrégation d'histoire, modification des programmes d'enseignement secondaire, fondation des concours provinciaux, sécurité de la position des professeurs sauvegardée par l'installaréglementation des pensions de retraitement accordée aux instituteurs, réglementation des pensions de retraite..." M. Duruy s'est occupé de tout et de tous dans les limites du budget attribué à son ministère.

Une circulaire aux préfets, en date de la fin du mois ders ier, annonce aux conseils généraux trois propositions nouvelles tendant à l'amélioration de l'enseignement primaire : Distribution de prix dans les écoles .-Fondation de prix en faveur des anciens élèves. - Etab issement d'une école normale pour la préparation à l'enseignement spécial. Ces innovatious sont encore à l'état de projet; elles sont soumises à l'adoption des conseils généraux, puisque les frais seront à la charge des budgets

départementaux.

M. Duruy s'est probablement inspiré du discours si ferme et malheure sement si véridique prononcé par M. le général Moria à la séauce des Dans son travail si consciencieux et si complet, le cina Académics savant académicien ne ménage pas la véri é à la France: notre pays est bien véritablement au-dessous du niveau européen, quant à l'instruction primaire. En prenant pour base de statistique le nombre d'hommes de vingt ans appelés au recrutement ne sachant ni lire ni écrire sur 100, on arrive, pour les peuples d'Allemagne et la Suisse, aux chiffres suivants.

Bavière	(1864)	 	 		8
	347-48-5				

La même statistique étant faite, en France, depuis 1828 jusqu'à 1862, on trouve:

lo Que sur 100 jeunes gens ayant vingt ans en 1828, 53 ne savaient ni lire ni écrirc.

20 Qu'à l'épeque de la promulgation de la loi de 1833, il y avait encore 46 p. 100 d'ignorants.

30 A la fiu de 1862, il y avait encore 27 p. 100 de jeunes recrues ne

sachant ni lire ni écrire.

Le budget de l'enseignement primaire a cependant singulièrement augmenté: de 100,000 francs qu'il était en 1829, il montait à 4,797,000 fr. pour 1861. Malgré l'établissement de nombreuses écoles, le savoir plus réel des maîtres, les efforts de l'administration, les populations des campagnes désertent l'école, méconnaissent la dignité du maître, lui refusent sa juste rémunération : ce dernier, limité des lors au minimum, si faible, attribué par l'Etat, prend le métier en dégoût, et ne se sent pas l'énergie d'instruire ses administrés malgré eux. L'organisation de l'enseignement primaire est donc dans un cercle vicieux, puisque toutes les tentatives administratives ne peuvent surmonter cette déplorable moyenne de 27 p. 100 d'ignorants absolus en France.

M. le général Morin a discuté dans son discours académique tontes les données de la question, il a montré l'iusluence de l'Education primaire obligatoire et libre; il a montré comment dans les pays où cette loi est en

vigueur, on imposait aux familles le tribut scholaire.

On doit donc se féliciter de voir M. Duruy prendre à cœur les observations si pénibles faites par l'illustre directeur du Conservatoire des arts et métiers, et chercher, par l'appât des récompenses, à relever l'enseignement donné dans les écoles primaires. Les solemnités présidées par de hauts personnages appartenant au département, les prix cantonaux, etc., constituent-ils des remêdes bien efficaces? Il ne faut pas s'illusionner, ce n'est qu'un système très-anodin; le véritable et seul à invoquer est pressenti par tous ceux qui ont lu le discours que nous avons cité.

Arrivons à la troisième proposition faite par M. Durny aux conseils généraux: l'établissement d'une école normale spéciale. Les termes de la lettre sont un pen vagacs; mais l'idée semble bien arrêtée dans l'esprit de S. Ex. M. le ministre, vu qu'il ne demande aux couseils qu'un appui financier et nullement un avis. Il s'agirait d'établir un concours annuel entre les meilleurs élèves des écoles normales primaires de tous les départements, et de choisir parmi cux un certain nombre de sujets qui recevraient, soutenus matériellement par leurs départements, un enseignement spécial dans cette école (sise à Pavis); la durée de leur séjour serait de trois ans, puis îls retourneraient dans les départements. Quelle sera la nature de cet enseignement spécial? toute la question est

là. Sera-ce un enseignement secondaire dérivant de celui des lycées? Sera-t-il pratique, professionnel?... C'est ce que nous avons hâte de

savoir.

Cette école ayant pour but de former des professeurs primaires possédant un degré d'instruction plus élevé. M. Durny semble croire quo l'ignorance persistante des masses est due à la faiblesse des maîtres; co serait injuste en général, car les élèves des écoles normales primaires requireut une éducation plus que suffisante, et la plupart des maîtres d'ecole déploient un grand esprit de zèle.

On serappelle qu'un programme d'enseignement professionnel émanant de S. Ex. M. le ministre attend la décision du Corps législatif; l'enseigne-

de S. Ex M. le ministre attend la décision du Corps législatif; l'enseigne-ment spécial scrait-il de la même nature? Alcrs ce scrait le troisième projet rédigé dans le même but, car M. Rouher, ministre de l'agriculture, en avait mis un à l'étude, et M. Béhic vient de déclarer l'enquête terminée.

La réorganisation de l'enseignement primaire,—la création d'un enseignement professionnel libre ou dépendant du ministre de l'instruction publique, voilà les deux graves questions qu'il importe de résoudre; car il faut se hâter de fermer cette plaie: l'ignorance absolue, qui gangrène les campagnes et les bas-fonds industriels, et de constituer, sur des bases plus solides l'éducation des classes laborieuses et productives de la société.— Cosmos.

### BULLETIN DES SCIENCES.

— Il n'existe peut-être pas de phénomène plus intéressant que celui d'une étoile qu'on voit diminuer ou augmenter d'éclat, et qui, arrivée à un minimum ou à un maximum d'intensité lumineuse, revieut ensuite au point initial de l'observation. C'est là plus qu'un simple objet de curiosité. Aussi le savant, ou plutôt l'amateur (l'astronome de profession dédaigne ce genre d'étude), qui en comprendrait toute l'importance, pourrait-il rendre de grands services à l'astronomie.

pourrait-il rendre de grands services à l'astronomie.

La première étoile variable fut aperçue le 13 août 1595 par David Fabricius dans le col de la Baleine. Fabricius la signala comme une étoile de troisième grandeur, qui disparut en nctobre de la même année. L'esprit des observateurs était nlors aux étoiles nouvelles qui apparaissent et disparaissent presque subitement: personne ne se doutait qu'il pût y avoir des étoiles changeantes ou périodiques. L'inertie intellectuelle est un phénomène dont l'étude u'est pas nou plus à dédaigner.

Le nombre des étoiles périodiques, bien qu'il se soit accru depuis le xvue siècle, est probablement plus considérable qu'on ne pense.

Les observations d'étoiles variables les plus récentes sont de M. Jules Schmidt, directeur de 1 Observatoire d'Athènes. Elles sont consignées dans le no. 1486 (fascicule du commencement d'août 1864) des Astronomische Nachrichten.

Que faut-il penser des étoiles variables? L'imagination s'est donné ici libre carrière. Le P. Riccioli, qui avait entrepris, dans son Almagestum novum, de réfuter Copernic, imagina tout un système, à l'usage des théologiens plutôt que des astronomes. Il prétend que parmi les étoiles créées au commencement du monde il s'en trouve qui ne sont pas lumineuses dans toute leur étendue; qu'il y a, par exemple, une moitié de leur globe brillante, et une moitié obscure; et que lorsqu'il plait à Dieu de faire paraître aux hommes quelque signe extraordinaire, il leur montre la moitié lumineuse, en faisant faire à l'étoile un demi-tour sur sou axe. Le système de Bouil'aud ne diffère guère de celui de Riccioli. L'auteur de l'Astronomia philolaïca suppose que l'étoile variable est obscure dans

Le système de Bouil'aud ne diffère guère de celui de Riccioli. L'auteur de l'Astronomia philolaïca suppose que l'étoile variable est obscure dans la plus grande partie de sa surface, tandis que l'autre partie est lumineuse, qu'elle a un mouvement propre autour de son axe, et qu'elle présente à la terre tantôt sa partie claire, tantôt sa partie parsemée de taches obscures.

Suivan: l'hypothèse de Maupertuis, il existe des étoiles aplaties, semblabes à des lentilles. "Lorsque, dit-il, ces étoiles nous présentent leur face, elles nous paraîtront comme des étoiles sphériques dont le diamètre serait le même que celui de leur équateur, mais si elles viennent à changer de situation par rapport à nous, si elles nous préseutent leur trapchant, nous verrons leur lumière diminuer plus ou moins, selon la différente manière dont elles se présenteront, et nous les verrons tout à fait s'éteindre, si leur aplatissement et leur distance sont assez considérables. De mème des étoiles, que leur situation nous avait empêchés d'apercevoir, paraîtront lorsqu'elles prendront une situation nouvelle; et ces alternatives ne dépendront que du changement de situation de ces astres par rapport à nous." (Discours sur les différentes figures des astres, Paris. 1732.)

D'après une autre hypothèse, plus vraisemblable, il faudrait chercher la cause de la variabilité périodique, non pas dans les étoiles ellesmêmes, mais dans l'interposition plus ou moins complète entre l'astre changeant et la terre, de quelque masse opaque, circulant autour de cet estre comme pas plus état a inculant autour du celeil.

astre comme nos planètez circulent autour du soleil.

Les détails de l'observation sont la pierre de touche des théories. M. Hind a observé que les étoiles variables, au moment de leur minimum d'éclat, paraissent la plupart rouges et environnées d'une espèce de brouillard. C'est ce qui a fait demander si ces variations d'intensité lumineuse ne seraient pas dues à des nuages planétaires qui, par un mouvement de révolution, viendraient périodiquement s'interposer entre l'étoile et la terre. Quoi qu'il en soit, c'est là un beau sujet d'étude auquel il faudrait convier tous les amateurs, souvent plus utiles à la science que les savants eux-mêmes.—Cosmos.

—Nous avons déjà parlé des services importants que la photographie était appelée à rendre, nous pourrions même dire, qu'elle a déjà rendus à l'histoire de notre pays. Un correspondant du Journal de Québec attire notre attention sur les travaux de MM. Livernois et Ellison, et fait aux amateurs et aux familles canadieunes un appel que nous secondons volontiers de notre faible influence. MM. Desmarais et Cie. de cette ville ont aussi publié sous la direction de M. le Professeur Bibaud une série de photographies historiques dant la liste a paru dans les journaux. Parmi les travaux les plus remarquables de M. Livernois se trouvent les plans de Montréal et de Québec, en 1759 et celui du siège de cette dernière ville, tirés de l'ouvrage tiés-rare de Jeffries publié l'année snivante (1760). Le plan du siège de Québec vaut des volumes pour l'intelligence de cet événement capital de notre histoire. L'exécution de ces belles

photographies historiques qui font suite aux Douze vues de Québec en 1759, égale si elle ne surpasse pas tout ce que nons avons vu jusqu'ici dans ce genre. Ci-suit la correspondance du Journal de Québec:

"Il est un projet que j'aimerais voir parvenir à bonne fin et qui regarde nos artistes photographiques: celui de rassembler dans leur atelier des portraits exacts des personnages les plus marquants de notre histoire. Pour ce faire, il ne faut que la coopération de quelques amis des arts. Livernois et Ellison ont déjà réuni de cette sorte un grand nombre de portraits historiques, et ceux qui possèdent des toiles ou des gravures de nos grands hommes devraient les faire copier immédiatement; çà ne coûte rien, Ellison et Livernois considérant que c'est que faveur à leur faire.

faire.

"Un album pour le clergé, contenant les portraits de tous les évêques du Canada et des membres les plus distingués du sacerdoce, serait bien vite tiré à 300 ou 400 exemplaires: nos hommes de lettres auvaient le leur: nos illustrations politiques, de même. C'est avec plaisir que j'ai trouvé chez Livernois le portrait du Chevalier de La Corne, une des plus belles figures de nntre histoire; l'Amiral Bedout; Christophe Colomb; Améric Vespuce; Jacques Cartier; Champlain; Charlevoix; Montealm; Wolfe; DeBienville, D'Iberville; De Salaberry, le héros de Chateauguay, et mille autres célébrités. Il paraît que M. Théophile Hamel possède aussi le portrait du Chevalier de Lévi, d'Amherst, de Murray et de Sir George Prévost."

— Dans la section d'anatomie et de physiologie, présidée par le docteur Edward Smith, le docteur Davy a fait de curieuses révélations sur la température du corps humain, d'où l'on peut tirer cette conclusion légèrement humiliante pour l'orgueil sci-ntifique, que, sur plusieurs points, la science moderne ne fait que confirmer certaines découvertes fort anciennes, d'autant plus méritoires qu'alors il n'existait pas les moyens d'investigation et de précision que nous avons aujou d'hui. Aristote avait donc suggéré que la température de l'homme était plus élevée que celle de la femme. Naturellement il se trouva des sceptiques qui discutérent cette opinion, et la question demeura ouverte jusqu'à ce que le thermomètre, sous les délicates manipulations du docteur Davy, l'eût décidée dans le sens du Stagyri'e. La température du corps de l'homme varie entre 37°,22 et 37°,50; celle du corps de la femme entre 36°,53 et 36°,67. Cette différence d'environ trois quarts de degré a cependant son importance en ce qu'elle permet à l'homme de supporter plus aisément les variations de température.—Revue Britannique.

—Le Hobart Town Mercury, journal de la Tasmanie, publie quelques détails sur les tentatives de pisciculture faites par le gouvernement anglais pour cette colonie. Au mois d'avril, arrivèrent plusieurs boîtes contenant des œufs de saumon, destinés aux cours d'eau de cette île. Tout d'abord, les rapporteurs remarquerent que la condition de ces œufs dépendait absolument de l'état de la mousse dans laquelle ils avaient été enveloppés. Là où cette mousse avait conservé sa verdure et son élasticité, les œufs étaient en pleine vitalité; mais là où la mousse s'était décomposée ou avait subi une certaine compression, peu de frai avait survéeu et se trouvait étouffé par des végétations parasites. En règle générale, or peut dire que le moindre déchet se trouvait ans les boîtes où la mousse et les œufs avaient subi le moins de compression. Le 4 mai naquit la première truite, et le 5, le premier saumon, qui eurent jamais été vus au sud de l'équateur. L'éclosion continua alors régulièrement jusqu'au 25, où l'on compta plus de deux cents truites en excellente condition. L'éclosion des saumons fut plus lente, et ce ne fut que le 8 juin que le dernier sortit de sa coquille. M. Ramsbottom eut la patience d'en compter plus de mille; mais bientôt il ne lui fut plus possible de les suivre. Tout donc porte à croire que l'acciimatation du saumon et de la truite en Tasmanie est un fait décidément accompli.—Idem.

— Les déconvertes de veines carbonifères se multiplient comme pour donner un démenti aux alarmistes. L'autre jour, c'étaient les pampas du Brésil qui dévollaient leurs trésors; aujourd'hui, c'est le tour de l'Inde, dont les provinces du nord-ouest abondent en charbons de qualités variées, propres aux différents usages industriels. Les houilleres qui se font remarquer par la supériorité de leurs produits sont celles de Kourarbalee et de Nerbudda, dont les charbons font évaporer cinq kilogrammes d'eau par kilogramme de combustible. Ces découvertes ont occasionné un mouvement sensible dans le commerce de Calcutta et de torte cette région, qui auparavant était obligée de s'approvisionner en grande partie en Europe et dans l'Amérique du Nord.

Deux autres découvertes minéralogiques importantes viennent aussi d'être faites en Europe, d'une veine d'anthracite dans le mont Cenis, et de sources presque innombrables de pétrole dans la Russie méridionale. Vraiment, comme l'a présagé Hoffmann, l'illustre carboniste, les pro-

duits houillers sont la seule richesse .- Id.

# LINSTRUCTION PUBLIQUE

DEPARTEMENT DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE DU BAS-C HON, PERRE J. O. CHAVEAU, Surintendant de l'Instruction Publi Louis Giret Souddies, Lernes I Blabo of ther de la correspondence ambies en sessional	I Cariser decouvre le Sagneauy, 1835.	JOURS. ETHEMERIDES ET AGENDA.	Cc mois était le septième de l'année romuléenne.  On ner de ce mois su ler d'odobre, reconsenunt des enfants en âge de fréquenter les écoles : ce recensement ou l'erre massime au Surintentendant dans les d'ax jours surant le ter d'ocelobre.	SEPTEMBRE.	d/Alger, 1830. - Cartier. - res-Cartier. - quois, 1660.	1 Rome Dimensche après Péques. 2 M. Talon, les invendents du Connota, 1664. 3 REUNION DES BUREAUX DE CAMINATEURS. 4 (6) Mort de Mi, et a Mey, 1665. 6 (3) Mort de Nigoléon Let, 1621. 6 (6) Mort de Nigoléon Let, 1621. 7 (6) Mort de Nigoléon Let, 1621. 7 (7) Mort de Nigoléon Let, 1621. 7 (8) Mort de Migoléon Let, 1621. 9 Les Angels, premourn la Jénnifone-1665. 9 Les Angels, premourn la Jénnifone-1665. 9 Les Angels, premour la Jénnifone-1667. 11 Alina sérqueute de Troudireage, 1767-re, 1621. 12 Let mariage dans la Nouvelle-Angeler 1621. 13 Let mariage dans la Nouvelle-Angeler Jéne-167. 14 (12) Managentaine de l'Exche Nouvelle-Angeler Jéne-167. 14 (12) Managentaine de l'Exche Nouvelle-Angeler Jéne-167.	JOURS. EPHEMERIDES ET AGENDA.	Ce mois éant dédié à <i>Main</i> , mere de Mercure, messager des dicux. La répartition de la cotisation se fait carre le 1 er de ce mois et le ter Juillet, et devient caignite après 30 jours d'avris : elle est légnie quoque faiu en tout natre temps.	MAI.	vendr. 1 CIRCONCISION stee d'obligation.  Anned 2 APPRIS SEMESTRILES DUS: Bolivar libérateur; 1814.  Manuel 2 APPRIS SEMESTRILES DUS: Bolivar libérateur; 1814.  Manuel 3 APPRIS SEMESTRILES DUS: Bolivar libérateur; 1814.  Marce. 1 Canve etc. les colous fourcuis et angelais 1620.  Marci. 6 LPIPHANIE, d'obligation; 1 (6) Dataile de la Nouvelle-Orleans sous Jacksou, 1815.  Merc. 1 (76) Pataile de la Nouvelle-Orleans sous Jacksou, 1815.  UNL: 10 re Thomande apparè 2 Epiphanie.  Marci 11 LACCE Chamelouse conduminé à nort, à Marcyland, 1622.  Marci 11 LACCE Chamelouse conduminé à la dry land, 1626.  Marci 12 La Convention adopte le dryneau tricolore comme drapeu intional, 1793.  Marci 13 LACCE Chamelouse conduminé à la dry land, 1626.  Marcil 14 LACCE Chamelouse conduminé à Marcil, 1835. Mort de Marcil, 1831.  Marcil 15 La Convention adopte le dryneau tricolore comme drapeu intional, 1793.  Marcil 16 LA Expirican, président de l'assemblée léggédative, 1811.  Marcil 17 Lacce militure à Marcil, 1835. Mort de Marcil, 1831.  Marcil 18 Lacce militure à Marcil, 1835. Mort de Marcil, 1831.  Marcil 2 Tartie de commerce earte la France et Pangleterre. 1860.  Marcil 2 Tartie de commerce earte la France et Pangleterre. 1860.  Marcil 2 Partie de commerce earte la France et Pangleterre. 1860.  Marcil 2 Partie de commerce earte la France et Pangleterre. 1860.  Marcil 2 Partie de commerce earte la France et Pangleterre. 1860.  Marcil 2 Partie de commerce earte la France et Pangleterre. 1860.  Marcil 2 Partie de Commerce earte la France et Pangleterre. 1860.  Marcil 2 Partie de Commerce earte la France et Pangleterre. 1860.  Marcil 2 Partie de Commerce earte la France et Pangleterre. 1860.  Marcil 2 Partie de Commerce earte la France et Pangleterre. 1860.  Marcil 2 Partie de Commerce earte la France et Pangleterre. 1860.  Marcil 2 P	JOURS. EPHENERIDES ET AGENTA.	Ce mois tire son nom du dieu Janus, auquel il était consseré. Les instituteurs retirés de l'euverignement doivent faire leurs demandes de pension entre le 1 cr. de ce mois et le 1 et d'avril.	JANVIER.
GANADA.  deoile modèle se trouve attachée à chaque Ecole Normal mettre expraique la útéoire qu'ils out reque et pour s'init bique.  Four être admis dans une École Normale, il faut : Todecescer un Principal et lu transmetre en mêt	amedi I Bied semé pour la t'ere fois est Camada, 1608.  11. 20 de ne Dimarché après la Pentechie. Solemil de St. Michel.  12. 30 de ne Dimarché après la Pentechie. Solemil de St. Michel.  13. 30 de la Cartier donne le nom de Moit. Refa al Rederbiga, 1536.  14. 15) Mort de Mgr. Signay, ler Archévèque de Québee, 1850.  15. 16 Euraren fadate une const a l'embouchtre des Trois-Rivières, 1556.  16. 21 anne de de Pett-Rémaine de Québee, 1869.  17. 16 Euraren plante une const a l'embouchtre des Trois-Rivières, 1556.  18. 20 de la Rec du pett-Rémaine de Québee, 1869.  18. 10 (9) Bandile de la Nerumaha, 1779.  18. 10 (20) Découverte de le Patnérque par Christophe Colomb, 1492.  18. 10 (21) Découverte de la Patnérque par Christophe Colomb, 1492.  18. 10 (22) Découverte de la Patnérque par Christophe Colomb, 1492.  18. 10 (22) Découverte de la Patnérque par Christophe Colomb, 1492.  18. 10 (22) Découverte de la Patnérque par Christophe Colomb, 1492.  18. 10 (22) Découverte de la Patnérque par Christophe Colomb, 1492.  18. 18. 19. 19. 19. 19. 19. 19. 19. 19. 19. 19	JOURS. EPHEMPRIDES ET AGENDA.	Ce mois était le huitéene de l'année romnéenne. Il reçui, sons Antonnin, le nom de Fausciaux, en l'honneur de Faustine, épouse de ce prince ; Commode le nomma Invierus, Domitien, Domitianus ; mais on continua de le nommer October.	OCTOBRE.	1812. 1. Disiti, 1877.	Arrivée de l'abbé de Queylus, Grd. Vicaire de Roucu, 1644. Occupaton de Hillan, 1800. Fouldation de l'établissement des PP. Récollets. à Québec, 1620. (5) Louis Bomparte est proclemé roi de Hollande, 1906. Siene Donanche gres la Pencelle. Samile de Burlington, 1813. (6) Fort de Serel hist, 1668 de Toronto, 1843. La Orien de Marty is poursis, 1845. (6) Romanista de Natury is poursis, 1865. (9) Economista de Rouce, 1746. La Corse prise par la France, 1746. Banalle de Mareny prise prise par la France, 1746. Banalle de Mareny is pour les Pencelle. Banalle de Mareny is pour les Frances, 1746. Banalle de Mareny is pour 1800.	JOURS. EPHEMERIDES ET AGENDA.	Ce mois était consacré à Junen, la souvernine des dieux. Les rapports emestriels des écoles doivent être faits dans le cours de ce mois.	JUIN.	Landi  1) Mart de Charlevoux, 1781.  Marti 1) (1) Ceruphano de Serville, 1810.  1) Leudi 1) Première découverte de l'ofecticité, 1489.  Vendr. 6) Première découverte de l'ofecticité, 1489.  Samedi 6 La mounrehte aboite en Angleurre, 1649.  1) Landi 6 (La mounrehte aboite en Angleurre, 1649.  1) Landi 6 (La mounrehte aboite en Angleurre, 1649.  1) Landi 10 LES CERUPAR Suid de Quêbee, 1887.  Landi 10 LES CERUPAR Suid de Quêbee, 1887.  Landi 10 LES CERUPAR Suid de Quêbee, 1889.  10 Le de la Commencement de la dette malonale en Angleurre, 1630.  10 Le de la Commencement de la dette malonale en Angleurre, 1630.  10 Le de la Commencement de la dette malonale en Angleurre, 1630.  10 Le de la Commencement de la dette malonale en Angleurre, 1630.  11 Le D'unanché al Coré me.  12 Landi 16 Gold-D'unanché al Coré me.  13 Landi 20 Cedation du Comaci Supérior, à Quêbee, dans ce mois l'accessible de la Comaci Supérior, 1830.  13 Le de la Comaci de Louis Philippe, 1848.  15 Louis de se sourde-ma grait glaber, 1830.  15 Le de la Comaci de Louis Philippe, 1848.  15 Louis de se sourde-ma grait glaber, 1830.  15 Le de la Comaci de Louis Philippe, 1848.  15 Louis de Coulton philippe de l'Her de Louis Philippe, 1848.  15 Louis de Coulton philippe de l'Her de Louis Philippe, 1848.  15 Louis de Coulton philippe de l'Her de Louis Philippe, 1848.  15 Le de Louis Philippe, 1848.  16 Le de Louis Philippe, 1848.  16 Le de La Le Britane de Louis Philippe, 1848.  17 Le de Louis Philippe, 1848.  18 Le de Louis Philippe, 1848.	JOURS. EFHEMERIDES ET AGENDA.	Février, Fibruarius, du mot Fèbrua, nom de sucrifices qui avulent lieu dans co mois, se trouveul à la fin de l'annés, dans les premiers siècles de Rome; décenvirs le pacérent après Janvier.	FEVRIER.
ie; les élèves-maires y vont enseigner tous les jours pour épreuves et matères d'exam lier peu à peu à la commassance des enfants. laux cansalists qui révaires de la résidant d'emper de la résidant de la résida	Mardi  1 LA TOUSSAINT, d'ob. DEMANDES DES MUNICIP, INGIGENTES DUES. Marre. 2 Jours Des Moers. REUNIDN DES BREAUX O'EXAMINATEURS. 1 Stage du governement a Montréed, 1843. 2 readt. 2 Stage du governement a Montréed, 1843. 2 readt. 3 Singe du governement a Montréed, 1843. 2 readt. 4 La d'annatile à Montréed, 1833. DIMBER DE PRESSON DES MONTRÉED STATEMENT DE L'ANDITÉED LE PROMISSON DE L'ANDITÉED LE PROMISSON DE L'ANDITÉED L'ANDITÉED L'ANDITÉED L'ANDITÉED LE PROMISSON DE L'ANDITÉED L'	JOURS. EPHEMERIDES ET AGENDA.	Ce mois était le neuvième de l'année romntéenne. Les demandes de sulvention supplémentaire de la part des municipalités indigentes doivent être transmises le 1er de ce mois.	NOVEMBRE.	Samedi 16 kepraje de Janderen, 1815.  Samedi 16 kepraje de Janderen, 1815.  Mirdi 10 H.1.  18 Sina Dimensia après la Fentecle.  Marci 19 Banis de vinete, 180kmer indépendient, 1816.  Merc. 20 Préliminative de parx eutre la France da Januel. 1816.  Leudi 21 Januel de ces Pryamides (1928. Baniste de Bull-Run, définir des Fédéraux, 1926.)  Leudi 21 Januel de ces Pryamides (1928. Baniste de Bull-Run, définir des Fédéraux, 1926.)  Samedi 22 Lepton de Galles 8 St. Jean de Terreneuve 1860.  DIM. 21 Déme Dimanche après la Fentecole.  Januel 23 Espainie d'Aboukir, 1929. 8 1455.  Januel 23 Espainie d'Aboukir, 1929. 8 1455.  Januel 28 Charles d'Aroukir, 1929. 8 1455.  Landi 28 Charles d'Aroukir, 1929. 8 1455.  Landi 28 Charles et al rouk riverticit à Peris, 1830.  Landi 28 Charles de Prance aux August, 1629.  Landi 28 Charles de Prance aux August, 1629.  Landi 30 Jétrite de Prance aux August, 1629.  Landi 1918.	I RAPPDRTS SEMESTRIELS ET ROPPARTS DE L'EDUC. SUPER-  "Troutise à St. Pétersbourg, 1831.  "Indépendance des Euns-Unis, 1776.  (O) Champlain visues Nouriséla, en 1603, et fonde Québec, en 16  (Patrille 1916 byerns, 1698, 184 augusts, 1850.  (O) Champlain visues Nouriséla, 1860.  (O) Champlain visues de Patrille parté la Partode. Débusée.  (O) L'Arrycke de M. d'Argenson, 1628.  (O) Déduce de Marca par Chambote Corday, 1783.	JOUES. EPHEMERIDES ET AGENDA.	Ce nois, nommé d'abord <i>Quintilis</i> , prit le nom de <i>Indias</i> sous le consulat d'Antoine, en infinite de Jules César.  Libertion de commissaires et de syndies d'école —Les rapports des conféges et des institutions d'échocution supérieure doivent être faits dans le cours de ce nois.	JUILLET.	Mardi    Congrets de Radwordt, 1798,   Mort de Pochier, 1772.   Shangurdon des écoles mermhes Jacques-Cartier et MeGill, 1887.   Sended   Francier congrets américan, 1798.   Samedi   6 Massere de Boston, 1709.   Merci   6 Massere de Boston, 1709.   Alexe Dinoraché de Cardine. Solemid de St. Joseph. Mardi   6 Massere de Boston, 1700.   Alexe Dinoraché de Cardine. Solemid   1816.   Marci   6 Massere de Boston, 1700.   Merci   9 Permier et auçus es emilie à Nopoléon, 1816.   Merci   9 Permier et auçus es emilie à Nopoléon, 1816.   Merci   10 Napoléon épouse Marci-Louise. 1810.   Marci   12 Cardine à L'you, 1816.   Bill   12 Cardine à L'you, 1816.   Marci   13 Cardine à Peuvaie Marci-Louise. 1810.   Marci   14 Caste avenhul 'Angeleurer. 56 avant Jéans-Christ, Marci   15 Camplain s'urinarque pour le Canada, 1816.   Marci   12 Cardine avenhul 'Angeleurer. 56 avant Jéans-Christ, Marci   15 Camplain s'urinarque pour le Canada, 1816.   Marci   18 Caction de 2 millierds Jou millions de mandats territoriaux, 1796.   Marci   19 Cardine avenhul 'Angeleurer. 1810.   Marci   19 Cardine avenhul 'Angeleurer. 1810.   Marci   19 Cardine avenhul 'Angeleurer. 1800.   Sendell   19 Santara 'Angeleurer. 1810.   Marci   18 Santara 'Angeleurer. 1800.	HOURS, EPHEMERUDES ET AGENDA.	Ainsi nommé parce que Romaias l'avait conserré nu dien Mars ; ce mois était le premier de l'année romuléenne.	MARS.
our épreuves et maitères d'examen. Pour obtenir le diplôme de première classe, il faudra avoir obtenu de plus le thiffe un dans les deux premières épreuves sur au mons se deux tere des maitères devamen. Il sen méanmoints permis unx caméries qui n'auront faili que sur deux maitères éceament de chamale une nouvelle épreuve sur chacue de aux ces maitères et le résultat de rette nouvelle épreuve, s'il est favorable, sara substitué à celtur de la première, aux ces maitères et le résultat de rette nouvelle épreuve, s'il est favorable, sara substitué à celtur de la première, aux ces de la company de la c	S. Jeudi  J. Lee insurgés évacuent St. Denis, 1837.  S'endr., 1840.  S'endr., 1852.  J. S'endr., 1852.  J. S'endr., 1852.  J. Marci  J. J. Brisson-ka Yusik, éune patron de pyys.  Lamdi  6(4) Mort de Mgr. Pleusis, 1826.  Marci  S. Marcillo St. AbaCULEE CONCEPTION, 40-bilgation.  Vendr. 19, Lanc Combat à Moore's Corner, 1837.  J. Leudi  J. Lanc H. S. Noccas's Piete des fecoliers  Vendr. 19, J. J. J. St. Combat à Moore's Corner, 1837.  Marcillo St. John Colborne, gauverneur, 1838.  Samedi 10 St. John Colborne, gauverneur, 1838.  Samedi 10 St. John Colborne, gauverneur, 1838.  J. J. J. Lanc H. J.	JOURS. EPHEMERIDES ET AGENDA.	Ce mois était le dixième de l'année romnleenne. Les rapports semestriels doivent être fais et transmis dans le cours de ce mois.	DECEMBRE.	Limini 16 (Associatruton Die Lea STE, VLERGE.  Wurdt 16 (15) Bublie publie & Queber soas plantorist die Parchévêque de Rouen, 1633, Marc. 17 M. Olher forme in compagne de Mouteni, 1640.  Verdi 18 de publie publie de Queber Soas plantorist de Parchévêque de Rouen, 1633, Verdi 19 de publie de Contagner de Mouten, 1842.  Sanneli 20 Lédre. Traisé d'Asbibuton, 1842.  Nandi 20 Lincendie de Contagnatiople, 1763.  Marc. 21 Here Dinnorde a parfectere, 1530.  Marc. 24 Commencement de la geerre de Pindépendance américaine, 1775.  Jendi 25 Inauguention du pour Veroria par le princre de Galles, 1850.  Sendi 26 Contrevence des Institutours de PReole Normale Lavral.  Dint. 29 Lêre. D'innorde apris la Penarde.  Juntil 29 Arrivée aux Ena-Unis du Conte de Rosse avec 8,200 hommes, 1781.  e. Marci. 30 Cource de concile de Québee, 1850.	1 Arrivée des Urailines et des Hospitaltères, 1639.  Marci. 2 (2) Le prince de Guilsean Nouvell-Brusswick, 1880.  Loudi 6 Pose ut chie russaidratique, 1830.  Vendr. 6 Pose ut chie russaidratique, 1830.  Simedi 6 Pose ut chie russaidratique, 1830.  1 Rena Domanie argus la Fantedis, 1844.  Dibl. 1 Rena Domanie argus la Fantedis, 1844.  Dibl. 1 Rena Domanie argus la Fantedis, 1844.  Marci 1 Banalile de Pereshein (Hesse, Sombe), 1786.  Leude 1 Banalile de Pereshein (Hesse, Sombe), 1786.  Vendr 12 Le prince de Guils 2, dangé, 1890.  Vendr 12 Le prince de Guils 2, dangé, 1890.  Vendr 12 Le prince de Guils 2, dangé, 1890.  Vendr 12 Le prince de Guils 2, dangé, 1890.  Vendr 12 Le prince de Guils 2, dangé, 1890.  Vendr 12 Le prince de Guils 2, dangé, 1890.  La dégislature de Ferraueuve refuse les subsides, 1895.	JOURS. EPHENERIDES ET AGENDA.	n. Ce mois se nommait <i>Seztilis</i> , parce qu'il était le steme du calandrier comuléon. On lui	AOUT.	Vendr.  10ELAI POUR DEMANDE DE PENSION EXPIRE.  10INCH   Start de Mimbeau, 1731.  10INCH   Start de Mimbeau, 1735.  10INCH   Start de Mimbeau, 1735.  10 Expirat de Sir G. Provost, 1313.  11 Expirat de Sir G. Provost, 1313.  12 Expirate de Mimbeau, 1735.  13 Expirate de Mimbeau, 1735.  14 Expirate de Mimbeau, 1735.  15 Expirate de Mimbeau, 1735.  16 Expirate de Mimbeau, 1735.  17 Expirate de Mimbeau, 1735.  18 Expirate de Mimbeau, 1735.  18 Expirate de Mimbeau, 1735.  19 Horniste de Fanklin, 1739.  19 Horniste de Fanklin, 1735.  19 Horniste de Horniste, 1735.  19 Horniste de Fanklin, 1735.  19 Horniste	JOURS. EPHEMBEIDES ET AGENDA.	Avril, Aprilis, dérivé du mot aperire, ouvrir, parce que la terre, dans ce mois, semble s'ouvrir à de nouvelles productions.	AVRIL.

ÉCOLE NORMALE JACQUES-CARTIER.—MONTRÉAL.

while H. Verreau, Principal, professeur ordinaire addirecteur du pensionnai des garçons; Léopold Devisne, B. A.,
sour ordinaire; M. Pahle F. Birz, mattre d'étude; Dominique Boufrias, instituteur à l'école modèle des garçons et professeur adjoint; J. Brainette belancy; institueur à l'école modèle des garçons et professeur adjoint; J. Brainets,
seur adjoint; François J. V. Regnaud, professeur adjoint; Tancrète Destuler, professeur adjoint.

ÉCOLE NORMALE MCGILL.—MONTRÉAL.

# INSPECTEURS D'ECOLE

gaute et Labbinero.

Gauce et Labbinero.

Gauce et Labbinero.

Jene de Carlo de Carl

ssiscotti, Brome et Shefford.

Est de Richellen, Vercheres et Chamily,
bager, Howylle et St. Byacinto,
supernis, Daylen et berville.

Laparin et Chileneum, moins les
team Chipsestofore, et Chileneum, moins les
team Chipsestofore, et Chileneum, et chilene

CONDITIONS D'ADMISSION AUX ECQLES NORMALES. seconda: celle de Laval, à Québee; celle secondaire à blanife de Laval, à Québee; celle

au Principal et lui transmetre en même temps l'acte de baptême qui prouve qu'on a seize aus certificat de moralité signé par le curé, ou ministre, sous les soins duquel ou aura été peudant les certificat de moralité signé par le curé, ou ministre, sous les soins duquel ou aura été peudant les

Sabir in exament poir consister qu'on sait au moissies éfénents de la langue maternelle, l'artitunétique jusqu'aux l'Hista si e trois incluivement et les notions de la géographie.

SER 13 l'axamen est favorable, signer en présence de deux ténonis qui contresignerout une formule d'engagement demande d'affinission adressée au Strintendant.

Tout de la contre de la contre de la contre de boate (et l'apparent s'oblige 1 c. A observer les réglements de l'écode; ponde sub-ir general, qu'il doit contracter de boate (et, l'apparent s'oblige 1 c. A observer les réglements de l'écode; ponde sub-ir general, qu'il doit contracter de boate (et, l'apparent s'oblige 1 c. A observer les réglements de l'écode; ponde sub-ir general de la faire son possible pour métrier un diplôme; 30. A resegner custaite pendant trois aux j'entre puyer, dans le ces examens et à faire son possible pour métrier un diplôme; 30. A resegner custaite pendant trois aux j'entre puyer, dans le ces contrauts, out ce que le Gouvernement turns déboursé pour lut, et en outre une pénalie de l'aux de placétique. tres.
de l'Esode Normale McCill sont externes et reçoivent de \$32 à \$36 pour leurs frais de ponsion. Ceux que de l'Esode Normales sont comes de faire appeareur leur résidence, et ce l'eves ne peuvent résider au deboroble Normales Jacques Cartier et Lawah ji u des pensionnais et les élèves ne peuvent résider au deboroble Normales Jacques Cartier et Lawah ji u des pensionnais et les élèves ne peuvent ére et d'avance, maisson du Principal. Le prix de la pension est de \$78, payable par quartier et d'avance, memoria fondé un creminount de bouver de bouves dans ses écoles relles sont de \$22 de 8 écondent aux élève prouvent par un certificat de leur euré ou ministre n'avoir point le moyen de payer toute la pension.

st podesseur adjoint; Principe lieure, maître décide; Dominique bindrias, instituteurs et podesseur adjoint; Principe lieure, pastitueur a l'école modele des greyons.

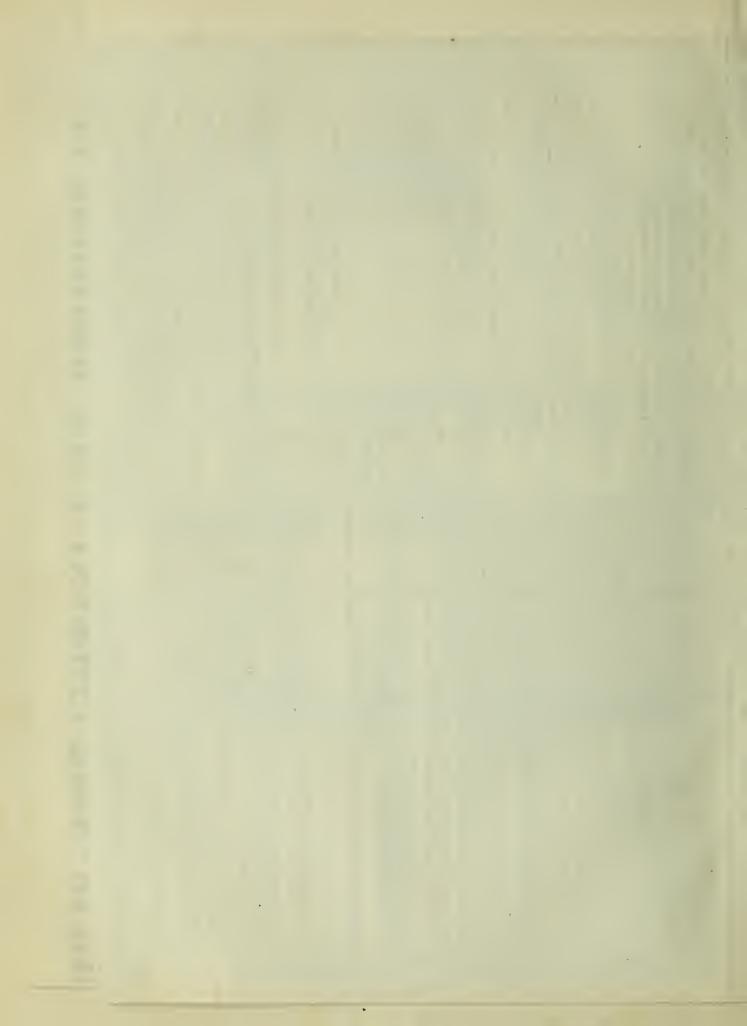
Colle Normal, 1- Regiand, podesseur adjoint; Thurcede Desduer, professeur adjoint; Domine et l'entretton, Publique, et au 1- Journal de Distriction, aussi pour rux flastit pour mont et professeur adjoint; Principe lieure de des des company institueurs et les institutieurs et les in

# en des Candidats au Brevet on Diplome d'Instituteur extrairs.

au moins quinze jours avant le jour fix é, devra donner avis aux secrétaire de sou men, et les candidats serout insertis par le secrétaire sur une liste à mesare qu'il xumen, il es serout appetés dans l'ordre suivant leque ils aurout été insertis. L'avis formule à.

contés.	BUREAUX POUR ÉGOLES ÉLÉMENTAIRES.	BUREAUX POUR ACADÉMIES ET
entouil Montréal babaska Montréal mantion, L' Montréal	entouil	Montréal.—Québec—3-Rivières. Montréal.
uce Québec—S	et	Québce. Montréal.
echasse C	Québec.	Montréal.
h101	Chior   Wontreal.	Oneher

is-Rivières Id Id Stanstead--3-Rivi



### THE

## JOURNAL OF EDUCATION

### FOR LOWER CANADA,

EDITED BY THE HONORABLE P. J. O. CHAUVEAU, I.L. D., SUPERINTENDENT OF EDUCATION FOR LOWER CANADA,

AND BY J. J. PHELAN, ESQ.,

OF THE DEPARTMENT OF EDUCATION, ASSISTANT EDITOR.

### EIGHTH VOLUME.

1864.

MONTREAL, LOWER CANADA:

PUBLISHED BY THE DEPARTMENT OF EDUCATION.

Printed by Eusèbe Senécal, 4 St. Vincent Street.

# ZOTTA DELENATION.

LOR LOWS WILLIAM IN

STATE OF SEPTIME.

CHEL

### TABLE OF CONTENTS.

ADVERTISEMENTS.—The Journal of Education and le Journal de l'Instruction Publique, 16, 40, 56, 80.—Scientific American, vol. X, New Series, 16, 40.—McGill University, Montreal, 100, 116.—

MISCELLANEOUS Intelligence, 116.

NECROLOGICAL Intelligence.—Tha Deaf and Dumb Institution, Coteau St. Louis, Montreal, 116.

AMENDMENT to Normal School Regulations, 82.

BOOKS APPROVED by the Council of Public Instruction .- See Official Notices.

CANADIAN HISTORY .- Jumonville and Washington, 1 .- The Fort George Massacre, 102, 118, 141.

CONFERENCES, &c. of Teachers, 28, 88, 89, 112, 113, 133.

CONVOCATIONS, &c.: Bishop's College, Lennoxville, 90.—McGill University, 93.—St. Francis College, Richmond, 112.

DIPLOMAS GRANTED .- See Official Notices.

DONATIONS to the Library of the Department of Education, 5, 28, 48, 75, 109, 130.

EDITORIALS .- Agricultural Education, 5 .- The Educational Almanac, 6.—The Old and the New Year 1863, 4, 6.—The New Year's Gift to England, 7.—The European Crisis, 8.—The Earl of Elgin and Kincardine, 10.—The Cawnpore Memorial, 11.—Extracts from the Reports of the School Inspectors, for the years 1861 and 1862, 12, 29, 49, 76, 113, 133, 153. — Teachers' Examinations, 28. — Conferences of the Teachers' Associations in connection with Jacques-Cartier and Laval Normal Schools, 28. 88, 112, 133. — The Military School at Quebec, 48.—Legal Decision, 49.— Appointing Teachers, 75.—Library of the Department of Education, 76.—Report on Education, 84.—Legal Decision, 84.—Report on Public Instruction for 1863, 84.—Report of Convention of on Public Instruction for 1863, 84.—Report of Convention of Teachers and Inauguration of Provincial Association of Protestant Teachers of Lower Canada, 89, 113.—Bishop's College, Lennoxville, 90.—Convocation of McGill University, 93.—McGill Normal School, 96.—Annual Meeting of the Literary Association of the Students of McGill Normal School, 97.—Examinations and Distributions of Priggs of the Normal School, 97. and Distribution of Prizes at the Normal Schools, 110 .- Public Examination at the Colleges, Academies and Model Schools, 111—St. Francis College, Richmond, 112.—St. Francis College, Richmond, 112.—St. Francis Teachers' Association, 113, 172.—To Parties Corresponding with the Education Office, 130.—To Our Subscribers, 130.—Meeting at Montreal and Formation of an Association for the Promotion and Protection of the Educational Interests of Protestants in Lower Canada, 131, 147. - District of Bedford Teachers' Association, 174.

EDUCATION.—The Advantages of a Scientific Training, 2.—Bad and Good Spelling, 4.—The Natural Sciences in Common Schools, 4.
—Moral Instruction in Common Schools, 20.—Arithmetic, 23, 45, 72, 104, 124, 144, 168.—Verbum Sat, 25.—Loud Talking, 25—Beginning the Day, 26.—Dull Scholars, 26.—Love for the School, 47.—Obedience, 47.—Teaching as a Pis aller, 73.—Visit Parcnts, 73.—Notes of Lessons on Morals, 81.—Reminiscences of School Days, 107.—A Hint on Teaching Geography, 126—Physical Culture, 127.—The Study of English Grammar, 145.—Mauliness and Success 146.—Associates in Arts 165.—The Evila of Long and Success, 146.-Associates in Arts, 165.-The Evils of Long Lessons, 170.

EDUCATIONAL Intelligence, 35, 52, 79, 115, 138, 176.

ERRATA .- See Official Notices.

EXAMINATIONS, &c., at the Normal Schools, 96, 110—at the Colleges, Academies, and Model Schools, 111.

EXTRACTS from the Reports of School Inspectors, 12, 29, 49, 76, 113, 133, 153.

LITERARY Intelligence, 15, 80, 99.

LITERATURE .- Shakespearian Ter-Centenary Celebration at Montreal, 57 .- Indian Legends, 161.

NECROLOGICAL Intelligence.—Thackeray, 15.—Hon. Adam Ferrie, 16.—M. Billault, 16.—Chief Justice Sir Louis Hyrolite LaFortaine, 36.—Archbishop Hughes, 36.—Mr. DeLery, 36.—Principal Leitch, 99—Meyerbeer, 100.—Mr. Hawthorne, 100.—Maishal Pélissier, 100.

NOTICES of Books and Recent Publications, 14, 33, 52, 78, 98, 137, 175.

OFFICIAL DOCUMENTS. — Apportionment of the Supplementary Grant to Poor Municipalities for 1863, 37.—Catalogue of Persons who have received Diplomas of the McGill Normal School, 39.—Table of the Apportionment of the Superior Education Fund for 1863, under the Act 18th Vic. Cap. 54, pp. 53, 157.

1863, under the Act 18th Vic. Cap. 54, pp. 53, 157.

OFFICIAL NOTICES — School Municipalities Erected, Divided, Altered, &c.: Village of Ste. Anne de la Pérade, in the County of Champlain, 26; Village of Bienville, Notre-Dame de la Victoire, County of Lévis, 108; Parish of St. Bridget, in the Counties of Nicolet and Yamaska, 108; Parish of St. Fulgence, in the Counties of Drummond and Bagot, 108; Parish of St. Tite, in the County of Champlain, 108; Cap-Désegioir, Percé, in the County of Gaspé, 108; Arthabaskaville, Victoriaville, County of Arthabaska, 108; North Stukely, Oxford, County of Shefford, 108; Malbaie, St. Irénée, County of Chirlevoix, 108; St. Henry, Coteau St. Pierre, County of Hochelaga, 108; Hull, St. Etienne of Chelsea, County of Ottawa, 108; St. Etienne, St. Barnabé de Gatineau, County of St. Maurice, 108; West St. Gabriel, Valcartier, County of Quebec, 109; Parish of St. Andrew of Acton, County of Bagot, 109; Village of St. Ours, County of Richelicu, 128; Halrington, No. One and Harrington, No. Two, County of Argenteuil, 128; Village of Bienville, Town of Lévis, 128; Parish of St. André of Acton, County of Bagot, 129; Village of Granby, Bedford, 146. — Appointments: Members of Boards of Examiners, 5, 82, 129, 171 — School Commissioners and Trustees, 5, 27, 38, 74, 82, 96 by, Belliord, 146.—Appointments: Members of Boards of Examiners, 5, 82, 129, 171.—School Commissioners and Trustees, 5, 27, 48, 74, 82, 108, 129, 147, 171.—Diplomas Granted, 5, 27, 39, 48, 74, 83, 96, 109, 129, 147, 172.—Situations Wanted, 28, 48, 110, 130, 147.—Teachers Wanted, 75, 110, 130.—Normal School Regulations, 82.—Notice respecting Examinations of Teachers on the Art of Teaching and Agriculture, 26.—Notice to School Commissioners and Trustees, 82.—Notice to Teachers, 82.—Notice to Directors of Institutions claiming Aid from the Grant for Superior Education, 83.—Notice to those corresponding with the Dipartment of Public Instinction, 129 -Books approved by the Council of Public Instruction, 82.—School Inspectors resigned, &c., 27.—Donation to the Library of the Department of Education, 5, 28, 48, 75, 109, 130.—Errata, 109.

POETRY.—A Choice, 1.—After the Ball, 41.—Who Shall Roll Away the Stone, 41.—The Song of the Sugaring, 42.—Odes, 60, 68.—Sad is thy Brow Gay Child of Earth, 81.—Every Heart Knoweth its Own Bitterness, 98.—Evening Scene, 101.—The Apple Woman, 102.—Our Woods in Early Autumn, 117.—What do we Live for, 117.—Whip-Poor-Will, 118.

REPORTS.—Report ou Public Instruction for 1863, 84.

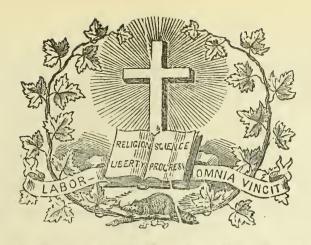
SCIENCE.—Leaves from Gosse's Romance of Natural History, 17, 42, 70, 120, 163.-The Geology of Canada, 44.

SCIENTIFIC Intelligence, 15, 35, 53, 79, 115, 139.

STATISTICAL Intelligence, 36, 53, 140.

STATISTICS.—Apportionment of the Supplementary Grant to Poor Municipalities for 1863, 37.—Table of the Apportionment of the Superior Education Fund for 1863, under the Act 18th Vic. Cap. 54, pp. 53, 157.—The Census of Canada for 1861, 122, 157.





## JOURNAL OF EDUCATION.

Volume VIII.

Montreal (Lower Canada), January, 1864.

No. 1.

SUMMARY.—LITERATURE.—Poetry: A Choice, by Mrs. Leprohon.—Canadian History: Jumonville and Washington.—Education: The Advantages of Scientific Training, by J. Langton, Esquire.—Bad and Good Spelling.—The Natural Sciences in Common Schools.—Official Notices.—Appointments: Examiners.—School Commissioners.—Trustees of Dissentient Schools.—Diplomas Granted by the Laval Normal School, and by the Boards of Examiners.—Donations to the Library of the Department.—Editorial: Agricultural Education.—The Educational Almanae.—The Old and the New Year, 1863-1864.—The New Year's Gift in England.—The European Crisis.—The Cawnpore Memorial.—Extracts from Reports of School Inspectors, for 1861-1862 (continued).—Notices of Books and Publications: Drapeau—Etudes sur la Colonisation du Bas-Canada.—Les Beaux—Arts.—La Semaine.—The Canadian Patriot.—Monthly Summary: Scientific Intelligence.—Literary Intelligence.—Necrological Intelligence.—Advertisements: Journal of Education and Journal de l'Instruction Publique,—The Scientific American.

### LITERATURE.

### POETRY:

(Written for the Journal of Education.)

A CHOICE.

By Mrs. Leprohon.

By the side of a silvery streamlet That flowed through meadows green, Lay a youth on the verge of manhood And a boy of fair sixteen, And the elder spake of the future, That hright before them lay, With its hopes full of golden promise, For some sure, distant day.

And he vowed whilst his dark eye kindled, He would climb the heights of fame, And conquer with mind or weapon, A proud undying name.
On the darling theme long dwelling, Bright fabrics did he build, Which the hope in his ardent bosom, With splendour helped to gild.

At length he paused, then questioned, "Brother, thou dost not speak In the vague bright page of the future To read, dost thou ne'er seek?" Then the other, with smile soft, tranquil—" Of that am I thinking now, And the crown which I too am striving To win my ambitions brows."

"What,—a crown? Thou hast spirit, hrother, Say, of Laurels will it he? Thy choice, the life of a soldier, Th'un daunted, joyous, free.

Though by wind and sun undarkened Is thy blooming, boyish face,
To thy choice thou'lt do all honour,
For tis worthy of thy race.

Am I wrong? Well, 'tis more likely, With thy love of ancient lore, Thou would'st choose the scholar's garland. Not laurels wet with gore, I will not chide—'tis surely, noble, By simple might of pen, To win thyself a master power O'er minds of thy fellow men."

But still shook his head, the younger, "What unguessed thy secret yet? Hall know now, what thou seekest, To deck thy curls of jet, These buds, and he laughing scattered, Blossoms on brow and cheek, Pleasure's wreath of smiling flowers, Is the crown that thou dost seek."

"Not so—of all, that were vainest,
"Tis a crown, immortal—rare—
Here, on earth, I must strive to win it,
But brother, I'll wear it there,"
And he raised to the blue sky o'er him,
Eyes filled with tender thought,—
Who shall doubt that to him was given,
The glorious crown he sought?

### CANADIAN HISTORY.

### Jumonville and Washington.

It is somewhat curious to have, at this day, an examination of Washington's culpabilities in the Jumonville affair from a member of the French officers's family. In the recently published work, Les Anciens Canadiens, of Philippe Aubert de Gaspé, p. 396, is the following:

Colonel Malcom Fraser, during Wolfe's invasion of Canada, was in a detachment which burnt the houses of the Canadians from Rivière Ouelle to the Rivière des trois Saumons. Having become, after the conquest the intimate friend of my family, he replied to my grandfather's complaints about this act of vandalism: "How could we help it, my dear friend: à la guerre comme à la guerre. Your Frenchmen, in ambush in the woods, killed two of our men when we landed at Rivière Ouelle." "You should, at least," said my grandfather, "have spared my flour-mill, my poor tenants would not then have been reduced so low as to eat their corn in sagamity like Indians." "In war as in war," added my grand-

mother; "I admit your maxim, but was it fair war to kill my brother, Villiers de Jumonville, as Washington, your countryman, did at Fort Necessity." "Ah Madam!" replied Col. Fraser, "for " I admit your maxim, but was it fair war to kill my mercy's sake do not, for the honor of the English, ever again mention that atrocious murder."

I once slightly reproached our celebrated historian, Mr. Garneau, with passing lightly over that horrible assassination. He replied that it was a delicate subject, that the great shade of Washington

hovered over the writer, or something of the kind.

This may be, but it is incumbent on me to clear the memory of my great uncle, whom Washington in his works sought to blacken

in order to justify his assassination.

The tradition in my family is that Jumonville presented himself as bearer of a summons requiring Major Washington, Commandant of Fort Necessity, to evacuate that post erected on French territory, that he raised a flag of truce, showed his despatches, and that, nevertheless, the English commander ordered his men to fire on him and his small escort, and that Jumonville fell dead with a

part of those who accompanied him.

There is a discrepancy, easily explained, between the tradition of my family and the truth of history. Moreover, this discrepancy has no bearing on the murder of the bearer of the flag of truce, whose mission was to summon the English to evacuate the French possession and not Fort Necessity, which was not thrown up till after the event. (After citing Contreœur's instructions to Coulon de Villiers, and the capitulation signed by Washington, he proceeds:) Now no one is more disposed than myself to render justice to the great qualities of the American hero; when in my family the conversation turned on the cruel and premature death of our noble kinsman, assassinated in the onset of what promised to be a brilliant career, I used to seek to excuse Washington on account of youth, as he was then but twenty. I expatiate on his virtues, his humanity, when twenty-two years afterwards he directed the cause of his countrymen and created a great and independent nation.

I never, indeed, should have thought of drawing from oblivion this deplorable event, had not Washington himself made it necessary by seeking, in order to clear himself, to blacken the reputation of my great uncle Jumonville in the memoir which he published

"We were informed," said he, "that Jumonville, disguised as an Indian, was prowling for several days around our posts, and I had to consider him as a spy."

This excuse has no probability, because Washington could not

but know that, not only the soldiers but also the officers of the French army, when fighting in the woods, adopted the Indian dress, a short coat, leggings, breech cloth, and moccasins. This light and easy dress gave them a great advantage over enemies always dressed in European style. Nor could Jumonville, without culpable temerity, proceed directly to the English posts without taking great precautions, the wood being infested with hostile Indians, who acting on a first impulse, would show no great respect to a flag ol truce.

After disposing of this accusation of his being a spy, of which Washington did not think till years after the murder when writing his memoir, let us see what he says in justification in his despatches to his government immediately after the affair. It is necessary to observe here that the crowns of France and England were then at peace, that war was declared by Louis XV. only after that event; that the only hostilities committed were the invasion of French territory by the English, and that it was against this very

act that Junionville was sent to protest.

But let us return to Washington's justification in his despatches. He says, that "he regarded the frontier of New England as invaded by the French, that war seemed to him to exist, &c.; that the French in his sight ran to arms, and then he ordered his men to fire, that the action lasted a quarter of an hour, in which the French had ten men killed, and one wounded, and twenty-one prisoners; and the English one killed and three wounded; that it was false that Jumonville read a summons, &c.; that there had been no ambush, but surprise and skirmish which is lawful war."

Lawful war indeed for a strong detachment to attack suddenly a handful of men in full peace. It was not getting badly out of it for a Major of twenty; some Generals of the Northern American Army, who pique themselves on address, would not do better to-day. The phrases "that war seemed to him to exist," " that the French in his sight ran to arms," are of admirable simplicity. These French dogs forgot, apparently, that it was more Christian to allow themselves to be killed like sheep.

If we accept Washington's assertion how can we explain the cry of horror and indignation that resounded through all Canada and even

Europe? Yet the French have never been reproached with bewailing like women the loss of even their best generals or a signal defeat, why then their indignation, their fury at the tidings of the death of that young man, who was, so to speak, making his first apprenticeship in arms, if he perished in an action fought according to the rules of civilized nations? All the French prisoners, and Manceau, who alone escaped the massacre, the very Indian allies of the English declare that Jumonville waved his hankerchief over his head, invited the English, by an interpreter, to stop, having something to read them, that the firing ceased, and that while an interpreter was reading it he was shot through the head, and that but for the interposition of the Indians the whole party would have been massacred. \* \* \* Wsshington should never have signed a capitulation where the words assassin and assassination are thrown in his face.

The reader must judge whether I have rescued my grand uncle's memory from the accusation of being a spy. Had Jumonville acted the vile part his enemy attributes to him, to justify a shameful assassination, the French would never have shed so many tears on the victim's grave.—N. Y. Historical Magazine.

### EDUCATION.

### The Advantages of a Scientific Training.

Extract from the inaugural speech of John Langton, Esq., President of the Quebec Literary and Historical Society)

I never pass the Jesuits' Barracks in our city without some feeling of shame, in the comparison between the enterprise of our predecessors, and our own apathy in this respect. We boast of the superior energy of the Anglo-Saxon race; but what have we done during our hundred years' occupation of the country towards its intellectual advancement, which can compare with the foundations which they had laid, when for the most part it was an untrodden

wilderness?

We can hardly with justice say that the merits of scientific studies are not appreciated in Canada. It is rather the fashion to give a general and theoretical assent to their importance, but it is but a barren admission after all. Laudatur et a/get-the claims of science are acknowledged, but any active co-operation is withheld. With the exception of some trifling grants to societies like our own, the withdrawal of which is annually threatened, the only scientific works which our Government directly patronizes are the Geological Survey and the Magnetic Observatory at Toronto. am no advocate for too much reliance upon the central authority for objects which may be attained by individual enterprise; but it es disconraging to perceive the precarious tenure by which we hold those two great establishments, which are the only ones by which Europe recognizes the existence of science in Canada at all, and which, if not supported by Government, must of necessity be abandoned. The public voice, as expressed in Parliament, is cons antly inquiring what is the practical use of them, and it desires to see our profit from them reduced to the tangible test of pounds, shillings and pence. It is vain to speak of our increasing knowledge of the laws which regulate those complex phenomena which are included in the single word weather, which are deduced, not indeed from the observations made at Toronto, but from the comparison of them with those made at observatories which have been established by almost all other Governments; and to point out the advantages, still in their infancy, which will result to the agriculturist, and to the mariner who conveys our merchandize, from their further prosecution. The utility of a harbour of refuge is something tangible, and readily admitted, whilst the expenditure of a tithe of the money, which the harbour would cost is grudged towards establishing the law of storms, which is as essential for the safety of navigation. It is in vain that you may point out the direct profit which arises from indicating the localities where minerals of economic value exist, or are likely to be found; and the saving of useless expenditure, by determining the conditions under which we cannot expect to find them. You may appeal to the calculation of Mr. James Hall, who shews that upwards of a million of dollars had been thrown away in the State of New York alone in fruitless searches for coal, before their geological survey proved that all such searches must be useless. The public still calls for more practical results, and attaches more importance to the accidental discovery of one workable copper mine, than to the researches which point out the large areas, in which the individuals interested may make a profitable search for the ore. The laborious

tracing out of the folds and undulations of an apparently unimportant stratum, and the minute examination of fossils, are still looked upon as of no practical use. Men cannot perceive, that the one gives the only means of inferring, from what is laid bare to our sight, in a limited space, the nature of the rock existing in other parts, which we cannot examine; and that fossils, totally independently of their interest to the Naturalist as links in the great chain of creation, are often the only means we have of distinguishing between rocks which are lithologically similar, but belonging to very different formations. Without a knowledge of fossils we should still be searching for coal in the Silurian rocks of the Oneida group, and for lead in the Niagara limestone. Our people at large have not yet recognized the fact, that there is hardly a walk in life that is not more or less affected by every advance in science; hardly a trade or manufacture, which does not owe its greatest triumphs to some application of what, in its day, has been looked upon as learned trifling—and our politicians are slow to perceive that, looking upon it merely as a money investment, the providing for the country a sound scientific culture is the surest way of enabling it to respond to the demands of the Finance Minister.

If on the one hand we lament that the people undervalue all scientific investigations, which do not evidently and immediately lead to some practical use, on the other hand I am afraid that in many of our higher educational institutions there is a tendency to underrate the physical sciences for an opposite reason. From their practical value it is thought that they may safely be left to take care of themselves, whilst as a means of mental training they are considered inferior to the old time-honored subjects of academical education, the moral and mental sciences, and the study of the ancient languages-Mathematics forming a sort of debateable land, between the two systems, being a purely mental operation on the one hand and of inexhaustible practical application on the other. As we are not an institution whose proper business is education, it may appear superfluous in me to interfere upon the present occasion in the vexed question of the relative merits of the two systems, but as one of the main objects of our society is the advancement of the sciences, it will not be altogether out of place if I say a few words upon that most obvious way of promoting them - the making them prominent subjects of study in our higher Seminaries

As to the mental sciences I will say nothing. I do not feel competent to speak of their merits as a means of mental training, and I should lay myself open to the same censure which I have applied to others, if I undervalued what I am myself unable to appreciate. Their advocates, however, will admit that they are not very progressive branches of learning, (which may indeed arise from their having, unlike all other human things, already arrived at perfection); but whilst the physical sciences have been advancing with such giant strides that it is almost impossible to keep pace with their progress, the mental sciences, after engaging the acutest intellects for centuries, remain substantially where they were two thousand years ago. I hope I shall not very much shock any metaphysician present, if I say that, as in the case of the celebrated combat between Gymnast and Captain Tripet, I am very much of Corporal Trim's opinion, that one good home-thrust of a bayonet is worth the whole of it.

Far be it from me to disparage in the slightest degree the cultivation of the languages of Greece and Rome. I cannot imagine a more interesting, or more appropriate study for man, than that of the laws of language, which principally distinguishes him from the brute creation, and the laws of thought as evidenced and tangibly embodied in its structure; and totally apart from the merits of the literature, an ancient language is the best, and indeed the only tasis, upon which the study can be properly founded. Greek and Latin contain moreover a literature of such value and beauty, and the languages themselves are capable of such a felicity of expression, that they ever have been, and ever will be, considered an essential portion of a liberal education. So many of their words also are embodied, either by direct adoption or by the intervention of other languages in one element of our own mother tongue, and they are so closely related collaterally to the other element, that no man can be said to be thoroughly master of his English who has not a competent knowledge of Greek and Latin; and the structure of our whole scientific nomenclature having the same origin, is another reason for becoming familiar with them. But these are the useful results of the knowledge when acquired, whereas the argument in their favor is on account of the intellectual training from the manner in which they are studied. It is impossible entirely to dissociate the two views, although, as in most controversies, the ablest advocates of one course are apt to ignore

the possible value of the other. As the Volunteer movement is becoming popular amongst us, I may be allowed to take an illustration from military matters. One of the objects of drill is to teach labits of punctuality, order, quickness, and precision of movement, and the abstraction of the mind from everything except attention to the commands which may be received, so that the officer may be able to depend upon handling his men with as much accuracy and certainty, as if they formed a machine; but this might be attained by a system of drill having no relation to the soldiers' future duties. This, however, is not all the object. It is required at the same time, so to habituate them to the actual operations they have to perform, that in moments of emergency, they may go through them with precision, as by an artificially induced instinct. So it is in education: we wish to teach habits of thought which will be of useful application in after life; but we also wish to practice the students in the application of those habits to the purposes for which they are to be exercised. The Utilitarians and the Disciplinarians are both right, but both are mistaken if they think they can stand alone, and both in practice really act upon the doctrine of the other. Mr. Marsh, who in his late work on the English lauguage takes the purely Utilitarian view, says that "the student of language, who ends with the linguistics of Bopp and Grimm, had better never have begun; for grammar has but a value, not a worth; it is a means not an end; it teaches but half-truths, and except as an introduction to literature and that which literature embodies, it is a melancholy heap of leached ashes, marrow-less bones, and empty oyster-shells." But Mr. March shews infinite diligence in collecting and illustrating the bones and oystershells which he affects to despise; and the Disciplinarian, who considers the literature as a secondary consideration to the mental training, is yet influenced by the literature in selecting the langauge to form the basis of the study. Had it been otherwise, there is no doubt, that it would not have been Latin and Greek, but Sanscrit, which would have formed the text of academical lectures. It is their literary merits, and their intimate association with the daily business of our lives, with our habits of thought and forms of expression, and the constant allusions to, and illustrations from them, occurring in our own literature, which causes the former to maintain their position.

So far then the classical languages and the physical sciences are upon a par, and both are brought to the test of the practical utility of the substance which we acquire. If we look simply to the beneficial effects of the method of acquisition, I am unable to see any marked superiority in either. The mental processes appear to be much the same. It must be highly instructive, under able guidance, to follow the gradual development of language, and to trace back the later words and terminations to their rudimentary forms; to watch the transformations of the same element as it appears in cognate languages, and to determine the laws which guide all these changes. But there are closely analogous points to which the scientific botanist and the comparative physiologist calls the attention of his pupils. There too we trace a gradual development, a constant transformation and modification of parts as they appear in species more or less allied, till by successive steps you can follow an organ through all its metamorphisms, and detect its identity after it has entirely changed its outward appearance, and the character of the functions which it performs; just as in two languages, you recognize the same word, though there may not be a single letter in common, and the meaning of it may have greatly changed. Nay, if you investigate one class of facts to the exclusion of the other, you miss the full force of the crowning lessonthat not only in the material universe, but even in the realms of thought and in the modes of expressing it, one system pervades the whole creation—everywhere constant change and development with the preservation of the same typical analogies; everywhere infinite variety and complexity in the detail, with uniformity and simplicity in the plan; everywhere endless differences, but one aw, and one lawgiver.

The habits of mind which are engendered in either case are the same, whether the study be that of a language or of a physical science—patient analysis of the facts as they present themselves; an aptitude to detect resemblances and to distinguish differences; caution in forming a judgment, not taking a thing for granted from the first plausible suggestion to your mind, but tracing it through all its analogies and relationships; and the power of generalizing the facts thus carefully ascertained, of separating them into groups, and binding them together by general laws. I will even go a step farther, and without assigning any superiority to the one study over the other, I will maintain, that in these important qualities the sciences had the precedence in point of time. The study of langua e has followed in the footsteps of that of the material world-

It is only because, within the last 50 years, language has been subjected to the process of analysis and induction, a method devised and perfected for, and illustrated by the pursuit of physical investigations, that its study has been raised from a mere acquisition of words and arbitrary rules, to the dignity of a science, and that it is entitled to the high rank which it undoubtedly occupies as an in-

strument of mental training.

The truth appears to me to be, that language, mathematics, and physical science, and mental science, probably, also, may, in skilful hands, be equally well employed as the basis for disciplining the mind. There will be some difference in the special tendencies of each, and in their adaptation for different degrees of maturity in the intellect to be dealt with, and to some extent in the peculiar qualities of individual intellects most likely to be benefited by them. Each of these studies has at the same time a practical use from the knowledge acquired, irrespective of the process of acquisition. Here too, there is much diversity in the universality of the application of the knowledge, and different men will attach varying degrees of importance to each, according to their several tastes and professional pursuits. There can be little doubt that the most perfect education would result from the union of them all; but the great danger lies in the extent of the field, and in the fear, lest by attempting too much, we should give a mere superficial knowledge, without a thorough training in any one branch. In schools, where a uniformity of system is essential, I believe that the languages and the natural sciences will be found better adapted to the immature intellect of the boy, than either mathematical or metaphysical studies. But in the higher educational institutions, where a certain latitude of selection may be left to the students themselves. according to their several tastes and their ultimate destinations, there ought to be provision for the proper study of them all. The embryo lawyer, whose after life is to be engaged in logomachies of another kind, may find profit from being versed in the subtleties of the metaphysician, the future engineer will probably prefer mathematics, and the medical student some of the sciences, whilst all will do well to complete their training in the study of language.

I should perhaps apologize for having wandered so far from my main subject, but the importance of the question justifies the digression. To return to our own special field—if in the pursuit of most of the sciences we labour under disadvantages from want of opportunities, there are some branches where we have peculiar facilities. The Geology and Natural History of our country must be studied on the spot, and the world of science may fairly expect that we who have the opportunity, should supply some of the facts. These are exactly the kind of subjects in which such societies as ours are found to be most efficient, as they afford the means of bringing under notice, and placing on record, detached facts which could be made public in no other way. To these subjects our Museum also ought to be mainly if not entirely devoted, and it would be quite within our means to make it complete in these departments.

The time has indeed gone by when a Museum was a mere collection of curiosities, or as it was defined by Horace Walpole, a "hospital for everything that is singular-whether the thing has acquired singularity from having escaped the rage of time, or from any natural oldness—or from being so insignificant that nobody thought it worth while to produce any more of the same." But the legitimate field of a museum, as illustrative of useful studies, is so extensive, that a general collection with our limited means would from its incompleteness be of comparatively little value. ought therefore to limit ourselves to some special object, and the most appropriate one would be the illustration of the natural productions and of the history of Canada.

There is also another branch of inquiry, in which it is quite within our power to assist in supplying Canada's contribution towards the general stock of knowledge. The social sciences are daily becoming more important, and they, like all sciences, must be founded upon a wide basis of well established and carefully digested facts. To this foundation Canada has as yet hardly contributed anything, and yet there are some points in which the very youth of the country might make a collection of its statistics peculiarly valuable. It is not very certain that all deductions, tounded upon the state of society in Europe are strictly applicable to a country where the conditions are so different as they are here, and for our own sakes it would be well if we could investigate these questions from our own point of view, instead of accepting without examination the European versions of them. Moreover, for the sake of establishing the principles of the sciences themselves, a social condition, just arranging itself into order, may bring to light tendencies, which are altogether concealed in the complicated and stereotyped relations of long established communities; just as the chemist may seize a substance in its nascent state, which in

its permanent compounds is too stubborn to yield itself to his analysis. Towards all this, or to whatever of it may be practicable, we have done nothing. There is hardly a civilized community any where which has furnished so little statistical information as Canada, and what we have done as been imperfect, and what is worse, it has often been incorrect. Now individuals may do much in this line, and Societies may press upon Government the importance of the subject, and point out the particular branches in which the collection of facts is most required. It is to the zeal of Societies in Europe that we are principally indebted for the recognition by their Governments of the utility of statistical information, and I point this out as one of the ways in which we also may do something towards furthering the objects for which we were established.

### Bad and good Spelling.

To teach spelling, the habit of constantly writing passages either of prose or poetry is absolutely necessary, in order that the eye may be trained to distinguish the correct forms of words. The majority of persons find, by experience, that when they are asked to spell a word aloud, they are in doubt, and are apt to make a mistake; but if they write the word their eye at once guides them to the proper method of spelling it. The inference, from this is plain, namely, that the eye is as much concerned in the spelling of words as the ear. Children should therefore be early accustomed to copy passages correctly from their reading-book. This exercise, which I call "transcribing," should be confined to the junior classes in schools, and be a preparatory step to the dictation which they will practise when they get into the senior classes. Transcribing teaches spelling; while dictation (leaving, as it does, the pupil without the aid of a book to copy from) must be regarded properly as a test of spell-

The correcting of written exercises is always a tedious part of school-work, and sufficient time should be allowed for it in the general time-table of the school. There is one method of correction which is attended with little loss of time; but whether it can always be depended upon, is a question which I must leave the reader of this letter to determine. The method is as follows: After a passage has either been transcribed from books or written from dictation (and so of course without the aid of books), a monitor or pupilteacher, taking a book, should slowly spell aloud each word large and small, in the passage which has been written. While he does this, each scholar should carefully look at his own slate, and if he finds a word which he has not spelt as it is spelt in the book, and as the monitor spells it, he should put out his hand as a signal for the monitor to wait until he has put it down correctly. In fact, the scholars should correct their own errors, with the view of impressing good spelling upon their minds.

There is an interesting way of teaching spelling by the aid of the black-board, which I will describe. Let a black-board be placed on an easel before a class; then let the second boy propose a word, which the first boy should go up and write in large letters on the board If he cannot write it correctly, let the second boy do so; and if he cannot, let the third; and so on: the boy who is right being allowed to go before those who are wrong. The teacher should stand by to see fair play, and to prevent long words, such as Constantinople and Mesopotamia, from being proposed. The scholars should confine themselves mainly to small words, especially those in which ei and ie occur, or in which letters are to be doubled, or a letter is to be omitted.—J. F. in English National Society Monthly

Paper.

### The Natural Sciences in Common Schools.

In the fast age in which we live, when new plans in every department of life find ready advocates, we often fail to discriminate between novelty and improvement. Not many years ago the most essential qualifications of the school-room were to read, write, cipher and make pens. But many now, as we believe, quite in advance of the age, insist that in addition to these branches, music, painting, and the whole circle of natural science should find a place in our common schools. But this opinion is advocated chiefly by those who have had little or no practical experience, and no argument could better convince them of its utter impracticability than an attempt to reduce their system to practice. No new theory should be adopted because it is new, and yet we should, of course, accept whatever is known to be an improvement.

The great object in teaching is not to crowd the mind with as many facts as possible, but to educate, to lead forth and strengthen the mental powers, by presenting objects that will awaken thought.

It must be confessed that many of our text-books are prepared with little reference to this prime object of study, and teachers, too, are apt to feel that their work is completed when the last lesson is recited. The teacher's mind should be well stored with knowledge derived from every department of science. There are opportunities constantly recurring when an explanation or anecdote, suggested by some topic under consideration, will awaken an interest which could with difficulty be secured in any other way.

Geology, mineralogy and astronomy afford an inexhaustible source from which a skilful teacher can draw at pleasure. The unreflecting school-boy looks upon the stones as fit only for wall or pavement, but in the light of science he reads in them the history of the earth indelibly written in solid rock. The twinkling stars, made, as he thinks, only to give light when there is no moon, became worlds like our own, perchance, but infinite in number and distance; and as he extends his imagination to grasp what lies beyond our vision, he is enabled to form some conception of the infinite and eternal.

Geography may be made doubly interesting, if among its dry questions some brief description be given of the customs, manners, language, or general characteristics of the people who inhabit the countries and cities whose crooked names are so formidable to the

The young and tender mind can be disabused of the superstitious notions so prevalent even in our own age without worrying through the intricate problems of astronomy or committing the dry facts of physicial geography.

It may be said that these suggestions savor of superficialness. By no means. We consider the great object of our common schools to be to secure to every scholar a knowledge of the elements or first principles of an education,—the foundation only upon which the superstructure is afterwards to be reared. Would we have the foundation perfect in every part, we must give it our chief care, yet we should shape every stone with reference to the edifice which is to rest upon it. So in educating the mind, first principles must be established upon a secure basis, while superstitious prejudices may be removed, and by simple means direction given to the thoughts which will have an important bearing upon the future development of mind.-H. M. in Rhode Istand Schoolmaster.

### OFFICIAL NOTICES.



### APPOINTMENTS.

### EXAMINERS.

His Excellency the Governor General in Council was pleased, on the 15th ult., to appoint Sévère Dumoulin, Esquire, a Member of the Board of Examiners of Three Rivers, in the room of John Whithford, Esquire, absent.

### SCHOOL COMMISSIONERS.

His Excellency the Governor General in Council was pleased, on the 15th ult., to approve of the following appointments of School Com-

County of Charlevoix.-Petite Rivière: Messrs. Ismaël Lavoie, Télesphore Lavoie, Léou Lavoie, François Simard, and Eizear Tremblay. County of Ottawa.—Hull: Mr. John Ferris.

County of Richelieu - Parish of Sorel: Mr. Augustin Lavallée.

County of Temiscouata. - St. George de Cacouna: Mr. Célestin

County of St. Maurice .- St. Etienne: J. B. Beauchemin, Esquire.

### TRUSTEES OF DISSENTIENT SCHOOLS.

His Excellency the Governor General in Council was pleased, on the 15th ult., to approve of the following appointments of School Trustees:

County of Napierreville.—St. Michel Archange: Messrs. David For-

rester, William Forrester, and John Forrester.

County of Two Mountains.—St. Joseph.—Messrs. Robert Walker,
James Walker, and Hugh McCole.

### DIPLOMAS GRANTED.

### LAVAL NORMAL SCHOOL.

Model School (F. and E)-Messrs. Pierre Giroux, and Elzéar Octave Onellet.

Elementary School (F. and E.)—Miss Caroline Dufresne. (Issued since July, 1963.)

CATHOLIC BOARD OF EXAMINERS FOR THE DISTRICT OF MONTREAL.

2nd Class Elementary (F.)-Miss Marie Rose Marier. Aug. 4, 1863.

1st Class Elementary (F.) - Mr. Louis Napoléon Ledoux. Aug. 6, 1863.

F. X. VALADE, Secretary

### PROTESTANT BOARD OF EXAMINERS OF MONTREAL.

1st Class Academy (E.)-Messrs. John J. Maclaren, and J. U. Edward

1st Class Model School (E.)—Messrs. William Cairns, James McGregor, John Rollit, and Isaac W. Wallace.

2nd Class Model School (E.)—Mr. Andrew J. Køy.

1st Class Elementary (F.)—Mr. Edouard Roy.

1st Class Elementary (E.)—Messrs. James Crothers, John Long; Misses Margaret Crothers, and Martha McMartin.

2nd Class Elementary (E.)—Mr. Thomas Burton; Misses Sarah Ann Brown, Catharine C. Clarke, Marion R. Dalgleish, Sarah Dalgleish, Ann Gibson, Eliza Holland, Jessic Home, Mary Ann McGarrie, Annic McLean, and Isabella Mathieson.

Nov. 7, 1863, (adjourned meeting).

T. A. GIBSON, Secretary.

### BOARD OF EXAMINERS FOR THE DISTRICT OF KAMOURASKA.

1st Class Elementary (F.), and 2nd Class Elementary (E.)—Miss Justine Gagnon.

2nd Class Elementary (F.)-Misses Marie Justine Letellier, and Célarine St. Onge.

Nov. 3, 1863.

P. DUMAIS. Secretary.

### CATHOLIC BOARD OF EXAMINERS FOR THE DISTRICT OF QUEBEC.

2nd Class Elementary (F.) - Mr. Edmond Bernard, and Miss Marie Célina Canac dite Marquis.

2nd Class Elementary (E.)-Miss Mary Ann Fahey.

Dec. 1, (adjourned meeting).

N. LACASSE. Secretary.

### ROARD OF EXAMINERS OF PONTIAC.

1st Class Elementary (E.) - Messrs. Archibald Carson, and Joseph Totton

2nd Class Elementary (E) — Messrs. Charles Campbell, Thomas Donaldson, and George Hodgins.

Nov. 17, 1863, (adjourned meeting).

OVIDE LEBLANC, Secretary.

### DONATION TO THE LIBRARY OF THE DEPARTMENT.

The Superintendent of Education acknowledges with thanks the following donation:

From Messrs. Dawson Bros., Montreal: A Practical Grammar of the French Language. By William J. Knapp, A. M., 1 vol.

### JOURNAL OF EDUCATION.

MONTREAL (LOWER CANADA), JANUARY, 1864.

### Agricultural Education.

The measure recently adopted by the Lower Canada Board of Agriculture for the promotion of Agricultural Education is decidedly the most important step taken in the right direction since the establishment of the Schools of St. Ann and Ste. Therese. Agricultural Schools can only be maintained by means of bursaries—even the celebrated institution at Grignon is no exception to the rule, its attendance, besides strangers coming from all parts of Europe and America, consisting almost exclusively of its bursars.

The Board of Agriculture is now engaged in drawing up programmes for the examination of candidates for Professorships of Agriculture, and the Executive has adopted a rule by which Agricultural Schools whose professors do not hold certificates shall be excluded from any participation in the benefit of a public grant.

We would particularly call the attention of school authorities and teachers to the following details, which we translate from the Gazette des Campagnes, adding, however, that the number of scholarships has since been increased to twenty, corresponding to the exact number of judicial districts:

"Since the opening of the Agricultural Schools all who entered them had been left to their own resources. Having overcome the opposition of relatives and friends, a serious obstacle still presented itself in the shape of the expense attending a sojourn at the School. The Board of Agriculture has now in a great measure removed this obstacle.

"At its meeting held on the 16th December, at Montreal, the sum of \$950 was appropriated to the founding of nineteen bursaries of \$50 each (one for each judicial district) in favor of young men desirous of obtaining an agricultural training with a view to fitting themselves for the duties of practical agriculturists. Ten of these bursaries were allotted to the school at Ste. Anne and nine to that of Ste. Therese. The candidates to choose the school they shall enter.

"The selection of the candidates is left to the Presidents of the local District Societies of Agriculture, and if on the 15th May next, any appointment remain still unreported, the Board of Agriculture shall itself fill the vacancy before the 1st of July.

"Thus, there is no time to be lost by intending candidates, who ought to apply to the Presidents of the Agricultural Societies of their respective counties, stating their ages, previous instruction, and especially what means they possess of applying the knowledge they shall obtain at the School to a practical purpose, either by cultivating on their own account or by the assurance of the use of a well stocked farm, as, unless put into effect without delay, much of the advantage of a scientific training would be lost.

"The Board of Agriculture has not yet determined what conditions candidates shall be called upon to fulfil; and probably it has been deemed sufficient for the present to require nothing beyond a compliance with the usual conditions as formulated by each school.

"The School at St. Ann requires that a candidate shall possess a correct and grammatical acquaintance with the French language, the first principles of arithmetic, simple and compound fractions, and proportion. The age on admission is fixed at not less than sixteen years; but if the candidate is otherwise eligible, this condition is not always strictly enforced.

"We believe the Board is not opposed to the division of a scholarship between two candidates. The bursaries are only held during good conduct; and the Board will no doubt make a formal rule to this effect.

"Since each of the judicial districts has a bursary at its disposal there is no parish so small and isolated, nor village so poor and far removed from the great centres, as to be without a chance of sending a representative to one of those schools. The Board of Agriculture, itself representing the agricultural interests of the whole of Lower Canada, could not possibly have adopted a more equitable measure, since it offers an equal chance to the entire population, without distinction of origin or as to locality."

### The Educational Almanac.

In presenting our readers with the accompanying sheet Almanac for the new year, we would, according to the long established custom, give expression to the hearty wishes we entertain for their future welfare and prosperity. The Almanac has been considerably enlarged, and much information, having reference to the Boards of Examiners, Normal Schools, etc., has been added. The Table of contents for 1863 also accompanies the present number. The Almanac will be found very useful to persons charged with the execution of the School Acts; or having a direct interest in the working of the educational system. A glance in time at the matter it contains may prove the means of avoiding trouble and annoyance and prevent the incurring of much useless expense.

### The Old and the New Year--1863-1864.

All the difficulties, quarrels and wars inherited from its predecessor, together with many new elements of discord, seem to have been handed over as a frightful legacy by the old year to the new. The great contest between the Northern and Southern States of America, which it was boasted at the outset, would not last more than six months, does not, although it has been raging for almost three years, appear to be much nearer its termination. England has wars on hand in China, Japan, India, New Zealand—everywhere almost; Italy is on the eve of a new outbreak; Poland is agonizing in an ocean of the noblest blood of Europe, while Denmark and the German powers are almost irretrievably committed to a most sanguinary contest, the consequence of which may be a general war.

The old year has also witnessed the death of a great many illustrious men, as may be seen by the numerous necrological notices contained in our preceding and the present issues. England seems to have furnished more than her usual share to the list. Lord Lansdowne, Lord Clyde, Sir James Outram, Lord Normanby, Lord Lyndhurst, Lord Elgin, Archbishop Wateley, Mrs. Trollope, Thackeray, and a great many other distinguished persons in Great Britain have departed with the year 1863.

The deepest sensation was created in Canada by the announcement of the death of Lord Elgin, which happened so soon after that of his brother, General Bruce. Lord

men would have stood with an equal degree of firmness and forbearance. He, however, carried the day, and before his departure, saw the very leader of the party who denounced him in the most severe terms, moving a flattering address to him in Parliament.

It may be truly said that Lord Elgin established responsible or self-government in Canada, and we may add that he in a great measure founded the Upper Canadian system of public instruction. In many of his speeches and dispatches he has shown in no equivocal terms his warm sympathy for the education of the masses, both here and in England, and his name deserves to be placed among those of the benefactors of mankind.

The sad forebodings of the political world and the shadow cast on the last days of 1863 by the death of our former Governor General found a kind of compensation in the birth of a son to the Prince of Wales. This happy event filled the whole empire with joy, and counteracted in a measure the painful effects of the ill tidings received by successive arrivals.

The following extracts from English newspapers on the several topics above alluded to will, we have no doubt, prove equally interesting and instructive to our readers.

### The New Year's Gift to England.

On Friday evening last, a minute or two before nine o'clock, her Royal Highness the Princess of Wales gave birth to a sol. The Princess had been present during the day with a party of ladies and gentlemen (many of the latter being members of the London Skating Club), who met the Prince and Princess for diversion on the ice at Virginia Water. Her Royal Highness, who is said to be an excellent skater, did not, of course, take part in that exercise, but was occasionally driven about in a sledge. She watched with much interest the game of hockey which was played upon the ice by the Prince of Walcs and his companions, and did not leave for Frogmore Lodge until near four o'clock. The health of the Princess must, therefore, have been vigorous up to the hour of her confinement, and the successive bulletins which followed the first announcement of the auspicious event have been of a most satisfactory character as regards both the Royal mother and her babe. The news was conveyed within an hour of the accouchement to her Majesty at Osborne, who started betimes on Saturday morning for Windsor, at the station of which town she was met by the Prince of Wales, who accompanied her forthwith to Frogmore, where she also passed the afternoon of Sunday.

It were superfluous to remark that the announcement was received by the British public with the liveliest joy. Never was foreign Princess adopted into the great English family with more hearty or unreserved enthusiasm than the Princess Alexandra of Denmark; and, since the memorable day of her entry into London, she has not only preserved unimpaired, but, by the graciousness of her bearing, has, if possible, improved, her hold upon the loyal sympathies of all her Majesty's subjects. The movements of the Royal couple have been watched from that day to this with unabated interest, and no incident has occurred tending to chill in the slightest degree the warmth of popular affection. The birth of a son, and an heir to the throne in the second degree, is welcomed by the people of those realms with something of the pleasing excitement of a household event, and there were probably but few families within the four seas which engirdle these islands to whom the news did not impart a thrill of gladness—gladness for the sake of the Princess herself, of her husband, of the Queen, and of Old England, who now sees three generations of Sovereigns in a direct line, and who indulges in the hope that the Royal virtues as well as dignities will be hereditary.

The news is, assuredly, none the less acceptable in that it is

Elgin weathered a storm in this country which few the first break, since the beginning of the new year, in the monotonous succession of sinister forebodings which the last few days have thrust under our notice. The grandsire, on the mother's side, of the infant destined, in the natural course of things, to ascend the throne of an empire second to no other in the world, has but recently succeeded to a position of Royalty; and one of his uncles, who has hardly yet attained to manhood, has received the insigma of sovereignty over a little kingdom created but thirty years ago by European diplomacy, convulsed two or three times by revolution, and still disturbed throughout its narrow area by political factions. In neither instance has elevation to supreme rule brought increase of happiness, and time alone will show whether it may be recognised as a starting-point of distinguished and successful service. King Christian IX. of Denmark, exalted to his post by a treaty not yet twelve years old—the binding obligations of which upon one of the parties interested is denied—is already decayed to absence between having the better half of his is already doomed to choose between having the better half of his kingdom wrenched from him or plunging into a war which will probably involve all the Powers of Europe. The German people, possessed by an idea over which they have brooded for years, and stimulated by petty Princes who appear to have looked upon a foreign and popular war as offering a more convenient chance for organising a united Germany than could be found in discussion which might possibly compromise their own anomalous position, exhibit the headstrong impetuosity of an ordinarily slow and docile but stubborn-tempered horse which has got the bit between his teeth and runs away with his rider. The Confederate Diet, unable even if it would, and possibly unwilling even if it could, to control the national will, having pushed its legal rights to an extreme in the military occupation of Holstein, which is indisputably a German duchy, and connived at a revolution effected under the protection of its own troops to set aside a succession settled in 1852 by the great Powers, Prussia and Austria included, is evidently intent upon invading Schleswig also, which is a Danish duchy, on the pretext that Schleswig and Holstein are inseparably united and must be ruled by one and the same authority. This invasion the King of Denmark will resist by force of arms if necessary, and Earl Russell has warned the Diet that, should it take place, Great Britain will be unable to refuse the claim of Denmark to assistance.

It is at such a moment of suspense that the infant Prince, in whose veins German and Danish blood is commingled, has been brought into the world. A quarrel of races over a dynastic arrangement which can hardly affect, either way, the substantial wellbeing of a hundred households, bids fair to array one half of Europe against the other, and to involve the effusion of rivers of blood and the expenditure of treasure to an amount beyond all calculation. Unhappily, moreover, antagonistic sympathies threaten to divide the unity of the Royal Family; and the sister to whose affectionate tact the Prince of Wales is understood to have owed his bride is naturally German in her sympathies; whilst her brother and her brother's wife are not less naturally nor decidedly Danish. It seems to us Englishmen a senseless feud, as it is unquestionably a sad one. We should hope that it will not disturb the personal relations of the members of our beloved Queen's family one to another; and we take for granted that no personal considerations will bias the international policy of this country. But we cannot but regard as an additional cause of grief to the English people the fact that besides having before them the prospect of an unreasonable and sanguinary war, they may be destined to witness a conflict of interests, views, sympathies, and hopes in respect of that war, forced into the hitherto charmed circle of which Queen Victoria is the centre. The danger seems so imminent that we can entertain but faint hope of its being averted. From the beginning of the year every day has brought it nearer and nearer, every telegram has been more discouraging than the last. The birth of the Prince will not alter the position of affairs; but the event is hailed as the appearance of a bright star in the midst of a dark and stormy night.

We do but express the universal wish of our fellow-countrymen when we pray that the princely babe may be a harbinger of peace. Blessings, as well as trials, often come in clusters. If, in like manner as the severity of winter, by a happy coincidence, gave way at the birth of this child to more genial weather, the clouds which now overhang Europe, threatening it with the disasters and desolations of war, should show an opening to the clear sky, and ultimately disperse without laying waste the nations, January 8, 1864, will be a memorable day with this generation of Englishmen. Should the event, also, which seems more likely, chase from the heart of her most gracious Majesty the gloom and shadows of her widowhood, and, by attracting her thoughts and affections from the irrevocable past to the present, shed a mellow sunshine

upon her bosom, and reconcile her once again to public life, her people will see in it more than a fortunate concurrence of pleasing circumstances, and, tracing in it a connection of cause and effect, will throw increased warmth into their congratulations and good wishes. Come what may, however, the yet unnamed little one is greeted with welcomes. May he grow up to be the pride of the coming generation, as his father and his father's father have been of this! May he inherit all the virtues which have ennobled the names, or embalmed the memory, of those who preceded him! And may it be reserved to our children's children to do homage to him as a wise and beneficent Sovereign, swaying the sceptre over a peaceful, prosperous, and happy people !-Illustrated News.

### The European Crisis.

Sir Archibald Alison has expressed himself strongly in favor of restoring the Poles to their place among the nations. restoration he regards as a great political necessity. Writing in 1854, he says:—"In the very front rank of the great league of the Western Powers, which can alone preserve Europe from Russian subjugation, must be placed the restoration of Poland. The extension of Austria to the mouth of the Danube, and her acquisition of Moldavia and Wallachia, under the burden of the stipulated payment to the Porte, is the obvious mode, without doing injustice to any one, of winning her consent to the cession of Galicia. If Prussia casts in her lot with the Muscovites, she cannot complain if she undergoes the fate which she herself imposed on Saxony when its sovereign adhered to Napoleon in 1814." The importance of restoring Poland to independence is as great now as it was when these words were written: but the position of Europe has changed since then, and the task of restoring Poland has become surrounded by new difficulties. Italy claims Venetia from Austria more vehemently than the Poles desire Galicia; the Hungarians refuse to unite with the other populations of Austria; and more embarrassing than all, it is now notorious that the Emperor of the French is bent upon destroying the Treaties of 1815, and extending the frontiers of France. England cannot afford to overlook the fact that Prussia's extremity is France's opportunity; and that Napoleon will never join in a war for the restoration of Poland except for the purpose of weakening Germany and seizing the provinces of the Rhine. most that a successful intervention is likely to accomplish, would be to establish an independent kingdom of Poland, which would include part of the Prussian province of Posen and the Austrian province of Galicia—France paying hersell for her exertions by advancing her frontier to the Rhine. What would then be the position? Would not the ascendancy of France be immensely increased, at the expense of those powers which at present keep her in check? Germany would lose provinces on both her eastern and western frontiers; while France would receive new power from the frontier and fortresses of the Rhine, and would find in the restored kingdom of Poland a new ally. To defeated Russia France would at the same time offer aid in pushing her conquests in Asia, where she comes into contact with England. These are considerations which may well make us pause before we give way to our natural sympathies in favor of Poland. We wish well to the Poles. We cannot regard with indifference the threatened extinction of a nationality. cannot be spectators of their gallant and desperate struggles for independence without believing that they deserve to be successful. With Sir Archibald Alison, also, we believe that, if Poland become fairly merged in Russia, the power of that colossal empire will ere long overshadow the continent. But of what use these sympathies and opinions if circumstances deny to us the opportunity to act upon

The grand difficulty in the Polish question is neither Russia, Prussia, nor Austria. Let us say it plainly—it is the Emperor Napoleon. If he were the upholder of treaties, as he presented himself when he assumed the purple, or the disinterested champion of national rights, as he announced when commencing the Italian war -the Polish question would be easily settled. Austria, we believe, would be as ready to cede Galicia now as she was in 1815, simply for the sake of getting rid of an internal difficulty, and of erecting in an independent Poland an external shield against the power of her colossal neighbonr, Russia. England would have nothing to seek, because nothing to gain, but the restoration of Poland. And if Napoleon were equally disinterested, an alliance between England, France, and Austria would ere this have been concluded, and the restoration of Poland would have become a matter of certainty. But Napoleon, as both Austria and England now know, is not disinterested. Neither as an ally is he reliable. England knows how But Napoleon, as both Austria and England now know, is not disinterested. Neither as an ally is he reliable. England knows how he closed the Crimean war—Italy knows how he acted at Villa-but still war. One ally at least is already at his bidding. The Ita-

franca. And so does Austria-for in that interview he offered to give back Lombardy if the Austrian Emperor would permit him to attack Prussia on the Rhine. He has got Savoy and Nice; but in order to complete his "mission," he must extend the boundaries of France to the Rhine. If he can accomplish this, his dynasty is secure. Internal freedom may be safely granted to his subjects, when their external ambition has been satisfied; and France would then cease from her revolutions, and settle down into the normal condition of nations, under the dynasty of Napoleon. These are great objects, so far as regards France and himself. But if tried at the bar of Europe, they must be condemned. He cannot expect other nations to sacrifice their rights in order that the ambition of France may be satisfied and his dynasty secured. It is these objects-it is this ambition of Napoleon-we repeat, that forms the grand obstacle to the settlement of the Polish question. It forces Austria and England to mistrust and keep aloof from him, and threatens to divide Governments which ought to ally themselves on this question into opposite camps.

We have no desire to judge harshly of the Emperor Napoleon. He is a great and sagacious monarch, who has benefited France, and in whose policy towards the rest of Europe evil and good are intermingled. Like every one else, he has his own game to play, and he must play it to the best advantage. His policy requires that he shall aggrandise France at the expense of other states; but even as a matter of expediency, he must seek to minimise the hostility which such an aggrandisement must create by rendering to Europe all the benefits which he possibly can compatibly with the prose-cution of his own ends. He is an enlightened monarch, who would fain be a benefactor of Europe as well as of his own country. But he is the Emperor of the French, and must attend to their interests and aspirations first; and with the realisation of these are bound up the su cess of his dynasty. He is now in a position alike of diffi-culty and of hope. If the present European crisis places him in the gravest embarrassment, he knows also—he has known all along -that without the occurrence of such a crisis his most brilliant hopes would remain unfulfilled. He has foreseen some such crisis as this from the first; he has framed his policy upon the wants of France and the exigencies of Europe. Availing himself of these exigencies, he has already won laurels for himself and aggrandisement for France. But the crisis with which he is now face to face is far grander and graver-presents alike more risks and more advantages—than any with which he has grappled in the past. It is the crisis of his dynasty. It is the crucial test of his ability to carry out his policy. He must now gather up his full strength to cope with the enterprise.

The intervention in Mexico has been called the greatest blunder which Napoleon III. has committed. We see no reason so to regard it. It may prove a failure; but it has not done so yet. If it succeed, it will prove a glory and an advantage to France, and promises only benefit to the rest of the world. It would redeem the rich and beautiful country of Mexico from chronic anarchy and suffering-from the political and commercial annihilation which has for a generation rendered it a blank spot it the world. It would give an outlet for the redundant portion of the energies and population of France; and by so doing would lessen the political restlessness at home, and, by allowing the now stagnant population to increase in numbers, would produce a healthier social condition among the people. Despite the present crisis in Europe, which requires the Emperor to concentrate his forces, this Mexican enterprise may yet be carried to a successful end. But already it has not been without its advantages for the Emperor. It has cost a few millions, indeed, but these may be repaid; and, meanwhile, it has distracted the thoughts of the restless French from the affairs of their own Continent at a time when these affairs presented no favourable opportunity for the prosecution of the Napoleonic ideas. The Mexican expedition, therefore, -whatever be its ultimate fate - has shielded the Emperor from impatient pressure on the part of his people and has enabled him to bide his time. But it is easy to see that this shield will not be much longer available; nor can the Emperor desire that it should be. It is upon the affairs of Europe that the thoughts and ambitious aspirations of the French people are fixed. "Perish ten Mexicos," would be their words, "rather than Poland should perish." With this Polish affair is bound up this hope of winning the frontier of the Rhine. And the Emperor knows that, if he can attain this latter object, his people will be quite content that their "grand idea" on behalf of Poland be sadly shorn of its fair proportions.

The probable issue for the Emperor, we believe, from his present

lian Government is eagar for the fray. It cannot get Venetia, no more than Napoleon can get the Rhine frontier, without a war; and a favourable opportunity for such a war can only be found during a favourable opportunity for sich a war can only be found during the turmoil of a great crisis. In 1859 the King of Sardinia had an army which was "eating its head off." The King of Italy is in the same position now. He has been elaborating the military strength of his kingdom with a view to the conquest of Venetia; and if the struggle do not come soon, Italy must collapse under the weight of her preparations. Like a pugilist who has gone into training, Italy knows that if the fight for the prize do not come off at once, the splendor of her condition will lead to a break-down. Diplomatic "missions" have recommenced between Turin and Paris; and in the movements of Italian statesmen we can read the auguries fully better than in the flight of birds. But we are persuaded, if the Italian Government does not take special care in the contest which it desires, it will be sold by its Imperial ally more seriously even than it has been already. Italy is too eager to count the risks. Napoleon eminently cautious. He only fights when he has seventy-five chances out of a hundred in his favour. At present the odds are by no means so propitious; but will any one venture to say that they will not become so within three months? The Emperor cannot continue in his present position—nor can he recede. In France the Opposition have gained ground immensely: in the election, this year they have polled 2,000,000 votes, instead of the 500,000 recorded in their favour tn 1857; and the old alternative is more and more pressed upon the Emperor—Liberty at home or war abroad. The Emperor, on his part, cannot as yet confer political liberty upon his subjects, and his recent acts prove that he does not intend to do so. He must do something abroad, and the state of Europe is becoming favourable to such an enterprise. Both the Notes and the Congress have failed; but the proposal of a Congress gives him time to mature his plans, and will be kept dangling in public view until the hour for decision strikes.

As if Europe had not already enough on her hands-as if there were not difficulties and embarrassments more than sufficient to tax the ample skill of statesmen, and ere long, probably, to exhaust the strength of nations-the Germans are creating one embarrassment more, heedless though it should prove the spark which is to set all Europe in a blaze of war. With all our love for the Germans, there is no nation that more tries one's patience, and needlessly exhaust our sympathy. They have no splendida vilia, like their Gallic neighbours; but they are so maladroit and unpractical, that their faults do as much harm as the more criminal ambition of able monarchs. In the present case their policy is unjust and dishonest, as well as embarrassing for Europe. The legal part of their claim is advanced merely as a stepping-stone to an act of high-handed injustice. And even the legal basis of their claim is a curious one. At a time when the most solemn treaties which Enrope ever ratified are thought to have become nullified by the lapse of less than fifty years, the Germans go back to the middle ages, and to facts which Europe had forgotten—if indeed Europe ever took cognisance of them. In the remote times to which this German claim goes back, the modern principle of nationality was unknown, and populations readily united or parted according to any changes in the persons or fortunes of their rules. So it happened that the duchies of Holstein and Lauenburg peopled by Germans, and the duchy of Schleswig inhabited by Danes, at one time had the same duke for ruler, although each had an automony of its own. But about four centuries ago, the duchies became part of the kingdom of Denmark: their new sovereign becoming a duke of the German empire in virtue of his possession of Holstein. When the present Germanic Confederation was formed, the King of Denmark became a member of it upon the same title. Meanwhile the Danish kings had allowed the provinces of Schleswig, Holstein, and Lauenburg to maintain their old "Estates." But as this administrative arrangement was exceedingly cumbrous, embarrassing, and antiquated, the Danish Government of late years has desired to replace it (as Austria has recently done with her provinces, and as our nation did long ago) by one national parliament, in which all parts of the kingdom should be fairly represented. At the same time the old Estates of the duchies were to be maintained as local institutious. But when this measure was proposed, the Germanic Confederation interposed. They maintained that this was not a domestic question which the population of the kingdom of Denmark could settle for themselves, inasmuch as Holstein and Lauenburg, though part of Denmark, were also members of the Germanic Confederacy. They insisted that these provinces should not only maintain their separate "Estates," whatever might be the inconvenience and danger of such an arrangement for the kingdom of Denmark, but also that their governing power should not be merged in a national parliament, but that they should be allowed to exercise a veto on the

imperial legislation. They demand, in fact, that Holstein, Lauenburg, Schleswig, and Denmark Proper, should each have an independent parliament of its own, and an equal vote in the administration, of the kingdom. It is needless to show that such an arrangement would never work; but the injustice of the demand is evidenced by the fact that, under such a constitution, the petty province of Lauenburg, with a population of only 50,000, would have an equal vote with Denmark Proper, which has a population fully thirty times greater. Holstein, with a population of 500,000, and Schleswig, with 400,000, would likewise each possess a veto upon the imperial legislation of the Danish kingdom. Under such a constitution, accordingly, Denmark would become a dependency of the Germanic Confederation.

For the sake of peace, and as "a sacrifice extorted by the force of circumstances," the Danish Government a year ago cancelled the act by which Holstein was to be represented in the Danish Par-liament, and allowed the Estates of that province to exercise a legislative and supply-granting power, in conformity with the decrees of the Germanic Diet of 4th March 1860, and 7th February 1861. But this would not content the Diet. Several centuries ago (in 1460!), a declaration was made by a king of Denmark to the effect that the duchies of Holstein and Schleswig should never be separated; and the Diet now maintains that this means they shall never be differently treated-and that as Holstein must have an independent parliament, Schleswig must also have one? The Diet, be it observed, has no pretext of any kind to interfere directly with Schleswig, which never, either with the old Germanic empire, or with the present Germanic Confederacy, was connected; but, say they, "we have a right to interfere in the affairs of Holstein, and that any change can be made in the constitution of the one more than of the other." This is obviously an attempt "to paralyse the Danish monarchy." This was the language of Lord Russell himself when writing to Lord Cowley in February 1861, before his lordship lost his wits a year ago, and to which happily he is returning again now. The object of this attempt on the part of the Germans is transparent. They desire to wrench Holstein from Denmark, for the double reason that the Holsteiners are Germans, and that the Confederacy wants the splendid harbour of Kiel as a station for the German fleet that is to be. Moreover, as German settlers have immigrated into Schleswig in such numbers that they now constitute one-half of the population, the Confederacy desires to keep Schleswig also apart from Denmark, in order that they may likewise get possession of it.

This, in brief, was the Danish question. But since the death of the late King of Denmark, a new element has been imported into The late King had no offspring or near relatives to succeed to his throne; and in order to obviate a war of succession, and also to maintain the integrity of the Danish kingdom, the great Powers, with the concurrence of the late King, concluded the Treaty of London in 1852, settling the succession upon Prince Christian of Holstein-Sonderburg (now Christian IX.), subject to the approval of the Danish people. Austria and Prussia were among the contracting parties to this Act, and therefore are bound by it. But the Germans now repudiate the Act. They say that Prince Frederick of Schleswig-Holstein-Sonderburg-Augustenburg is the heir to the dukedom of Schleswig-Holstein, and that therefore these provinces ought to be separated from Denmark, and made an independent dukedom under Prince Frederick. "We do not care who is to be King of Denmark," they say, "but Christian IX. is not to be ruler over Schleswig and Holstein; these provinces must be assigned to Prince Frederick of Augustenburg, and consequently become integral parts of the Germanic Confederation." On this plea (which is in direct opposition to the Treaty of 1852), the Germans now think they have a good pretext for accomplishing their long-cherished ambition of wresting these provinces from Denmark. At a meeting at Nuremberg, on the 6th December, of representatives from the various Diets of Germany, it was unanimously resolved-"To declare Schleswig and Holstein are inseparable; that the Duchies are independent, and must be separated from Denmark; and that Frederick of Schleswig-Holstein-Sonderburg-Augustenburg is the lawful Duke of Schleswig-Holstein." Such is the popular programme. In justice to the two leading Governments of Germany, we are bound to say that they do not adopt it. On the contrary, they oppose it as far as they find it safe to do so. But they are in a difficult position. The Prussian Government--not entirely by its own fault, for the Chamber of Deputies is still more to blame--has of late become unpopular at home, and it is naturally reluctant to make itself still more unpopular by opposing the general ferment on the Danish question. It also knows that the best means of regaining its popularity, and so diverting the thoughts of its people

from the recent discord between the Chamber of Deputies and the Government, would be by taking the lead in this aggressive movement against Denmark. Nevertheless it holds back as much as it prudently can. Better than its own subjects, the Prussian Government discerns the danger to which Germany will expose herself by commencing at the present juncture an indefensible war. The Austrian Government is in a position not less embarrassing. It has difficulties enough of its own, irrespective of the new quarrel into which the excitement of the Germans now threatens to drag it. But the popular programme finds favor with the Austrian Reichsrath as well as in the Chambers at Berlin. The Austrian and Prussian Governments, therefore, have to look to Loth sides of the question. Both Governments would give great offence to their subjects if they were wholly to oppose the clamour for intervention on behalf (or on pretext) of the Duchies; and moreover such an opposition on their part would create a general dissension throughout Germany, hardly less menacing to the safety of the Fatherland than the consequence of the crusade which they desire to prevent. Accordingly they have taken a middle course. to the utmost their influence in the Germanic Diet, they have induced that body, by a majority of one (several of the members refusing to vote rather than support the Austro-Prussian proposal,) to decree only a Federal "execution" in Holstein (instead of the "occupation" which they mean to order), and to postpone any decision on the question of succession. In their circumstances, we believe the Austrian and Prussian Governments could do no more. To have held back altogether, would only have been to put the leadership of the movement into the hands of the ultra party; and unquestionably the Austrian and Prussian Governments regard the "execution" as a means of interposing the regular troops between the Danes and the "free corps" who are eager to attack Denmark in the name of the Pretender to the sovereignty of Sch'eswig-Holstein.

The Germans are in a fair way to get themselves into a trap. It is natural that they should desire to have the province of Holstein, with its purely German population, united to the territories of the Confederation, but to seize it would be a violation of international rights. As to Schleswig, it was never in connection with Germany, and even on the principle of nationality they have no claim to it. Denmark is a small State, quite unable of itself to cope with the Confederation; but if the Germans think they shall have to deal with Denmark alone, they are wholly mistaken; and the mistake, is likely to be a fatal one for themselves. At the close of last session, in reply to a question put to him by Mr. Fitzgerald, Lord Palmer ton declared "that it is the bounden duty of this country to uphold the independence of Denmark; and that if the German Powers persevered in the course which he was sorry to see they were adopting, they would find that they would not have to deal with Denniark alone, but that there were other and greater Powers than Denmark with which the question was to be settled." But it is not the intervention of England that the Germans have to fear; for that intervention, were it to to take place, would have for its object simply to shield Denmark. The danger to which they expose themselves lies in another quarter; and it is to be hoped that the influence of diplomacy, and the moderation of the Prussian and Austrian Governments, will yet suffice to avert it. The sudden announcement, on 11th December, that Sweden had withdrawn from the alliance with Denmark, instead of being an encouragement to the Germans to proceed in their aggression, ought to put them on their guard. In homely phrase, they ought to smell a rat. The Swedish Government cannot really separate itself from the cause of Denmark in this question. Depend upon it, the withdrawal is merely a show, designed to postpone a crisis, by inducing Denmark not to cross swords at once with the invaders,—
perhaps, also, to tempt the Germans onwards, and commit them
irretrievably to a coullict in which, King Charles XV, has been apprised, a certain potentate with whom he is in confidential terms is desirous to take part. Would not a war with Germany in defence of Denmark, with Italy and Sweden for allies, and England favourable to the cause, be just such an opportunity as the Emperor of the French is waiting for? If Russia can be kept off by friendly overtures, and by the task of pacifying Poland,—such a game might be neatly played by Napoleon, and the Rhine frontier won with less risk than by any other way.

Meanwhile the Po'es fight on. They make no progress-the insurrection even wanes; but still they fight on. They knew from the first that they could not cope singlehanded with the colossal power of Russia. From the first they have placed their hopes in foreign aid. And that aid may yet come. They have nothing to hope for from Russia now. This is the second time they have risen in fierce revolt. They know the iron despotism that followed

the suppression of their first rebellion; they can be at no loss to understand their fate after a failure of the second. Russia will not allow herself to be embarrassed by the continued existence of so rebellious a nationality. Humane as the Russian Emperor unquestionably is, he cannot allow his empire to be placed in jeopardy by a repetition of such revolts. If the Poles find that movements are on foot which will bring them the expected aid by-and-by, the insurrection may sink into its embers, and await the breath that is to arouse them again into fire. But if they have no such hope, they may be expected to play the part of desperate men more desperately than ever, and to court a struggle with their oppressors of so sanguinary a character as to compel the active intervention of other Powers. We are a staid people, - and all the good sense of England is arrayed in favour of non-intervention in the quarrels of the Continent. But, even with us, there are gusts of national excitement which bear down everything before them. The affair of Sinope decided the question of the late war with Russia. And among the contingencies of the future, there are some which would gravely affect our interests, and others which would passionately excite our sympathies. Despite the decisive No with which our Government has met his proposals for co-operation, the Emperor Napoleon does not yet despair of winning our support,-even though, he knows that to some of the objects of his policy, if revealed, England will be unanimously opposed. The European crisis seems only to deepen, and it is not without anxiety, though without alarm, that we look forward to the events of the year. - Blackwood's Magazine.

### The Earl of Elgin and Kircardine.

From the London Times.

The public will learn with the deepest sorrow and anxiety that news of the death of Lord Elgin has been received. The public must therefore be prepared for the loss of one of the most able

public servants that the country possesses.

Lord Elgin, who left us but the other day to relieve the dying Lord Canning, as the latter relieved the dying Lord Dalhousie, will in all probability never again see the land of his birth, or enjoy the honors and rest which should be the recompense of his great services. It is, indeed, a dreadful price that we pay for an Asiatic Empire. Whether the constitutions of men in these days, or their previous habits of life are less fitted to a tropical climate, or whether it be that the work and the responsability are more oppressive than of yore, there has certainly been a mortality among the chiefs of the Indian Administration which is enough to deter men of eminence from attempting it. Every mail brings us the tidings of some one breaking down; of some one retiring for a time, or resigning altogether, on the ground of ill health; and besides the two former Governors-General whom we have mentioned, there is also Lord Elphinstone, who, in scarcely lower posts at Madras and Bombay, showed great administrative abilities, and was snatched away in the full vigor of youth.

The country has thus lost the third of a remarkable list of men, who, after having governed India with transcendent brilliancy and success, have been removed without having an interval granted them to repose in the greatness they have achieved. Lords Dalhousie, Canning and Elgin, were almost of an age; they were all at Christ Church together, and entered public life about the same time. Lord Dalhousie, at an unusually early age, was placed at the head of the Indian Empire, and governed with an ability and spirit which must be acknowledged even by those who look upon some of his measures as unjust and in their result calamitous. He returned home to linger and die, and was succeeded by Lord Canning, who, going to India with the hope of passing his term of service in the furtherance of peaceful prosperity, found himself engaged during the greater part of his reign in suppressing the most formidable insurrection in modern annals. Lord Elgin succeeded him with the general approbation of the country, founded on his able services in other departments. In 1842 he was made Governor of Jamaica, and was promoted in 1846 to the Governor Generalship of British North America, where he carried through the well known reciprocity treaty with the United States, which has been the source of such benefits to Canada. Lord Elgin's services during his missions to China are so recent and so well known that we need hardly recall them to the memory of our read-

anese Isolation, and, entering the harbour of Jeddo, surprised the Government into consenting to intercourse with the European world. His second embassay to China was as successful as the first; the capture of Pekin was followed by the treaty of October, 14, 1862, and the way opened to that extended commerce which promises to bring the Chinese Empire under the influence of Eu-

ropean civilization.

These eminent services pointed out Lord Elgin for the most splendid viceroyalty under the Crown, and he proceeded to the East, for the third time, to relieve Lord Canning as Governor-General of India. We believe he had suffered from heart-complaint; and though he took great care of his health, particularly avoiding the heat of the sun, it was this malady which, assuming an acute form, prostrated him with the illness which has ended fatally. The Governor-General was in the North-West Provinces: he had passed the hot season at Simla, had lately been traversing some elevated tracks in the Himalayas, and had, it is said, a few days before his illness ascended to a point 13,000 feet high. It may be that this exertion was too much for a constitution which, though apparently good, had suffered somewhat from repeated residence in hot climates. Lord Elgin, who was to meet Sir Hugh Rose at Lahore, was taken, it appears, suddenly and dangerously ill, and breathed his last on the 20 ult.

So falls another of the able and patriotic men by whom the empire of England has been founded and maintained. It may be some consolation to a man to know that he dies serving his country; but, on the other hand, it is bitter for him to feel that he is cut off when only in middle age, with his work half undone, and the happy prospects of public prosperity and private honor clouded for ever. Lord Elgin was not destined to see the full consequences of his courage and ability in China, nor the development of Indian prosperity under his peaceful rule.-To successors we must leave the carrying out of the changes which he began, and there can be no greater disappointments to an active and ambitious spirit. It is strange to reflect that not a single Governor-General remains alive, except Lord Ellenborough, who went out two-and-twenty years ago. Lord Auckland has been long since dead, Lord Hardinge is dead, the Marquis of Dalhousie and Lord Canning have both been carried to early graves. Lord Elgin follows them at the age of 52, leaving the great but fatal prize of the official world once more in the gift of the Premier, who has seen so many recipients of it pass away.

### The Cawnpore Memorial.

During the visit of our former governor general, Lord Elgin, early in the year to the North West Provinces of India, he performed a sad yet interesting ceremony at Cawnpore. From a Times correspondence we make the following extracts, giving an account of the proceedings :-

After visiting Allahabad, Lord Elgin reached Cawnpore. It is no mere fancy, no result of horror at the events with which the place is ever associated, that makes men speak of this station as "accursed." It has always looked so, with its filthy mudhouses and mean shops, containing a population 70,000 people, with halfsandy, half-loamy hillocks all around, with clouds of dust sweeping along every road and eternally resting over the place. It has always been a hated station, and now more so than ever. Let me recall the dates, and outline the events of 1857. On the 6th of June of that year the siege fairly began of the small garrison who, under General Wheeler, were defended by a mud wall and ditch, the former only 4ft. high and at the whole such as the worst rider could take at an easy leap. No less than 100,000 natives filled the city and military bazaars; guns and anomunition abounded; Mussulmans served the former as well as our own artillerymen who had trained them, and yet, after 20 days' siege, Nana Sahib and his cowards could take the place only by the foulest stratagem. Those who perished in these 20 days were buried in a well close to the intrenchment, where, when I last saw it, there were only a few simple crosses erected by the pious hands of comrades of the soldiers who had fallen. Over it has now been erected a massive Iona cross, on an appropriate basement. On the face of the cross is inscribed :--

"In a well under this cross were laid, by the hands of their fellows in suffering, the bodies of men, women, and children who died hard by, during the heroic defence of Wheeler's intrenchment when beleaguered by the Rebel Nana, June 6 to 27, 1857."

On the face of the pedestal of the cross is written:-

cutteth and cleaveth wood upon the earth; but our eyes are unto Thee, O God, the Lord."-Psalm cxli.

This well was consecrated by the Bishop of Calcutta on Friday,

the 13th of February.

But the most solemn service at which the Vicerov was present was two days before at the Slaughter-house Well, where from 120 to 130 of our women and children were mercilessly butchered. On Saturday, the 27th of June, 1857, the dooined garrison, under promise of protection, made over their guns and treasure to the Nana, and at sunrise began their march to the Suttee Chowra Ghat on the Gauges, about a mile off, where the previous day three of their number had seen and approved 24 boats prepared for their reception. The Ghat was surrounded by guns concealed, and parties of Sepoys with loaded muskets. You know the story. While a quarter of a mile away, the obese Nana, with an anxiety unlike his passive race and contrasting with his fonf corpulency, was hastily pacing up and down waiting for the issue; a bugle sounded, grape and shot poured into the boats, which the false crews also set on fire, and only after an hour's massacre, from 9 to 10 in the morning, did the Nana give the order to spare the women and children who yet survived. To them were afterwards added the ladies and three of the officers of the party from Futtehghur, and all were confined for a day or two in one house, and then removed to the Beebeeghur, as it was cailed, a slaughter-house which we afterwards levelled with the ground. Here, with clothes received from the native washermen, and fed at first on native food, but subsequently allowed meat and milk, the miserable captives spent another fortnight, till the 15th of July, when five surviving men were shot, and from 6 to dark five men were sent in by the Nana. who was in the next house, now an hotel, and ended their misery. Not ended, for next morning, when these butchers went with some sweepers to throw the bodies into the well, three or four ladies were yet alive, and two or three children ran round the well to escap; the fiends, while thousands looked on and never raised a finger to save. The facts were all vouched for at the investigation conducted by Government, and are to be found in hideous detail in the "Synopsis of the Evidence taken at Cawnpore regarding the Revolt at that Station in June and July, 1857." In these months, no less than 1,000 Christians perished in Cawnfore. Only seven Englishmen and East Indians, twelve East Indian women, and six foyal natives, who were in the intrenchment, escaped the fate that overtook the rest. Remembering this, how solemn were the memories which crowded on the Christians who took part in the consecration service at sunset on the 11th of February. What was a barren desolation when I saw it, is now a smiling gardenalmost a pleasure ground—in the midst of surrounding sterility. No one of the thousands of natives who crowded to witness the cene was admitted within the enclosure. Lord Elgin stood on the steps of the platform erected round the well. The monument consists of an octagonal Gothic screen, designed by Colonel Yule when Public Works Secretary, on a platform which encircles the well. The well itself within is vaulted over, and covered with a pedestal which awaits the statue Lord Canning promised to order from Baron Marochetti. Round the rim of the well and within the screen is written-

"Sacred to the perpetual memory of a great company of Christian people, chiefly women and children, who near this spot were cruelly massacred by the followers of the rebel Nana Dhoondopunt, of Bithoor, and cast, the dying with the dead, into the well below, on the 15th of July, 1857."

Beside the Viceroy stood the Commander-in-Chief, and around were all the high officials of Oude and the North-Western Provinces. The event, like the sorrow, was a national one, and "on the part of the Viceroy and the Christian subjects of Her Majesty Queen Victoria," Mr. Thornhill, commissioner of Allahabad, whose brother's bones lay below, and who, with the skill of a born architect and the zeal of pieus love, has devoted his whole energies to make the monument and grounds what they are, read Lord Elgin's memorial to the Lord Bishop, as follows:—

" Showeth,-That the present Memorial building, erected over the well into which were cast the remains of a great company of Christian people, cruelly put to death near this place on the 15th day of July, in the year of our Lord and Saviour 1857, together with two enclosures containing the graves of soldiers who died in the same year, the one situated at the distance of 60 yards to the southwest of the said Memorial building, containing a little more than half an acre of ground, and the other situated at the distance of 45 yards to the south-east of the Memorial building aforesaid, have not been consecrated. Wherefore it is desired that your Lordship "Our bones are scattered at the grave's mouth, as when one should now, by virtue of your pastoral and episcopal office, assign

and consecrate the said Memorial building, and the said enclosed burial-places, and separate them from all profane and common uses.

"ELGIN AND KINCARDINE."

The Bishop, his chaplain, the Archdeacon, the chaplain of Cawnpore, and others, followed by the Viccroy and all the Christians present, thereupon proceeded round the grounds, chanting that service which, always solemn, seemed clothed with a sublimity unusual when performed amid such associations. None who took part in it will ever forget it, as the full soldiers' voices rolled out the 90th Psalm in the metrical version. The Bishop's address befitted the occasion, and suggests many a reflection on the present prosperous state of our empire five years after an occurrence intended to sweep us from Asia.

### Extracts from the Reports of the School Inspectors, for the years 1861 and 1852.

(Translated by order of the Legislative Assembly).

Extract from the Report of Mr. Inspector MEAGHER.

COUNTY OF BONAVENTURE.

In my inspection district there are only 27 schools, instead of 30 which it contained last year; the number of pupils attending these 27 schools is, however, greater than heretofore.

I subjoin a summary of my visits to each of these schools.

1. Port Daniel.— Three schools, well attended. Two of the teachers hold diplomas. The results of the examination were satisfactory.

2. Hope.—Two schools, well attended and conducted by competent teachers. A good examination.

3. Cox.—Three schools, two of which, those in sections Nos. 2 and 4, are well attended; that in section No. 3 has only 16 pupils. Progress has been rapid.

4. Hamilton.—Two schools in operation, kept by female teachers and both making satisfactory progress. These two schools are well

attended.

5. New Richmond.—There is no school here under the control of the Commissioners. They hope to be able to re-establish some in the early part of next year. The three schools in operation are dissentient schools. The houses belonging to the Commissioners are in very bad condition, and they are much to be blamed for their negligence in this respect.

6. Maria. -- At the time of my visit there were four schools, two of which were kept by male, and two by female teachers; all four are well attended and show satisfactory results, but the progress would be much more rapid if each pupil was provided with the

necessary books.

7. Carleton.-Three schools; that in No. 1 is a model school, conducted by Mr. Hamel, an able and zealous teacher; it is attended by 60 pupils, and gives entire satisfaction to all. The schools in Nos. 2 and 3 show little progress, and the Commissioners are about to engage other teachers.

- 8. La Nouvelle.—The school in No. 1, kept by Mr. Joseph Gauthier, is attended by 48 children who are making rapid progress. That in No. 2, conducted by Mr. James Wood, is attended by only 18 pupils; little progress. The schools in Nos. 3 and 4 are closed; that in No. 5 has only been opened a few days.
- 9. Shoolbred. There is only one school here properly speaking, for the three others have only been in operation a short time, and will be mentioned in my next report. The progress in this school is good; the teacher is Mr. James Langton.
- 10. Mann .- A few days previous to my visit to this municipality, a difficulty arose between the Commissioners and the teacher, in consequence of which the latter left the place. He has been lately replaced. The building of a new school-house has been commenced, and a teacher will be engaged as soon as it is completed.
- 11. Indian Mission.—This school is entrusted to Mr. Joseph Dorion, a young teacher from Prince Edward's Island; he is very competent, and his pupils make rapid progress. This school, which is regularly attended by 67 young Indians of both sexes, is under the superintendence of the Reverend Mr. Saucier, who often visits it and encourages it by every means in his power.
- 12. Ristigouche and Matapedia.- There were no schools in operation at the time of my visit; they had been closed a month. The Commissioners have engaged other teachers.

Extracts from the Reports of Mr. Inspector V. Martin.

COUNTY OF CHICOUTIMI.

By comparing the tables of last year with those of the year just expired, you will at once perceive that in most of the municipalities great efforts have been made to promote the advancement of education. It is right to add besides that, but for the bad harvest of last year, the progress would have been much more considerable. In some places the heads of families have become discouraged, and the Commissioners, either through timidity or incompetency. have not held their ground by insisting that the ratepayers should do their duty, and in consequence some of the schools have been closed. Perhaps had great severity been displayed, it would have made the schools odious to a great number of persons.

1. The Township of *Chicoutimi* seems to me to be an instance

of this, having begun the year well to end it miserably. However

this municipality has given instruction to 177 children.

2. I have nothing but praise to bestow upon the Commissioners of the Village of Chicoutimi for their zeal and success. The affairs of this municipality are kept in good order by the Secretary-Treasurer. A splendid house forty feet by sixty, two stories high, is in course of construction. The Commissioners, desirous of ensuring to the children an elevated standard of education for the future, have not hesitated to raise a loan of sixteen hundred dollars for this purpose. The schools are attended by 142 children.

3. The Bagot Model School has been perfectly kept for three years. The present house being too small to suffice for the requirements of the numerous pupils, the Commissioners have decided to erect a larger and more commodious building. There are three other schools in the municipality, and a house is to be erected in one of the sections, besides the one destined for the Model School.

154 pupils.

4. Bagotville contains seven schools, of which six are taught by female teachers holding diplomas. These schools are attended by 251 children, and are destined to yield great results in the muni-

cipality.

5. Laterrière has three schools, kept by female teachers who hold diplomas. Two of them do themselves honor. 154 children attend the schools.

6. St. Joseph contains two schools, taught by a male and a female teacher, both of whom hold diplomas; these schools are satisfactory, especially that kept by the female teacher. Number of children attending these schools, 99.

7. The municipality of Harvey has only one school, attended by 38 children; it is taught by a mistress, who holds a diploma and is

very competent.

8. In Notre Dame d'Hebertville 34 children receive instruction at two schools, one of which is conducted by a mistress who has a

diploma. These two schools are of medium quality.
9. Ouiatchouan has displayed extraordinary courage in establishing within its limits two excellent elementary schools, taught by very competent female teachers. I must in justice recommend this young and interesting settlement to your notice. To the zeal of the missionary, the Reverend Mr. A. Bernier, must be attributed the good state of affairs in this place. The schools are attended by 53 children.

10. St. Jean has a very good school attended by 53 children. Great zeal is exhibited by this little municipality, and the teacher, who holds a diptoma, enjoys a degree of consideration which, I

believe, she deserves.

I will venture to make some observations which will shew the reasons of the success which has been attained in my inspection

district in the course of six years.

When I was appointed Inspector for the County of Chicoutimi, I found, with the exception of a few well-disposed persons, a population strongly averse to the sacrifices which it was necessary to make to secure the education of their children; and my first report, made in 1856, made mention of only 230 children attending the schools. In order to work with some success among a population so strongly opposed to the working of the Education Act, I thought proper, whilst awaiting a more favorable state of affairs, to use persuasion at the time, until I should be able to substitute for it the law with all its severity. This was at least a plausible method of inducing the people to yield quietly, and of gaining ground gradually over the almost general indifference. More than once it was necessary to pass over the irregularities which were committed. Gradually the schools began to advance more regularly, and increased in number with tolerable rapidity. As a consequence of adopting this line of action, at the same time seizing every op-portunity of following the legal course, I saw the number of pupils increase to 1164. The intention of the law is to instruct the children, and the particular means which I employed seeming to me the most natural and the most effectual, and I thought it my duty not to neglect them entirely. Thus the intention of the law was carried out in many cases. Now that the inhabitants of the county have, in great measure, fallen into the habit of sending their children to school, I think it is time to adopt measures more in accordance with the letter of the School Law, and to this end I shall direct my efforts for the future, hoping to receive sufficient support to close the lips of any malcontents with whom I may yet meet.

Extract from the Report of Mr. Inspector Tanguay.

COUNTIES OF KAMOURASKA, RIMOUSKI AND TEMISCOUATA.

If the progress is not everywhere so great as it should be, still the whole shows considerable improvement, both in the number of pupils who attend the schools and in the management of the latter.

According to the last census, my Inspection district contains a population of 60,473 souls. By the summary of my last visit, it will appear that there were 8195 children entered upon the school journals, or who had received some instruction during the six months. To this number may be added at least 150 children attending schools beyond the limits of the district, giving 8345 or 1 of every 74 of the whole population. Taking the three counties which form my Inspection district, separately, we have the following results:—Kamouraska, ont of a population of 21,058 souls, sends 3,664 children to school, that is 1 of every 53 of the population; Temisconata sends 2,497 pupils out of a population of 18,561, or 1 out of every 7½, and lastly. Rimouski gives 2227 pupils out of a population of 20,854; thus the proport on is 1 out of every 9.

When the new settlements which form the whole of the eastern part of the County of Rimouski contain a more dense population,

and one consequently more in a position to profit by the established schools, it will be seen that this county will not be behind those which adjoin it, and that the parents residing there have as great if not a greater desire as exists elsewhere to obtain education for

There are, in my inspection district, 32 municipalities in which the law is in operation, and two in which it will be in operation in the course of next year, viz., St. Ephrem and Notre Dame de l'Assomption.

154 elementary schools, attended by 6244 pupils. 10 models schools, 116 do 2 girls' sup. schools, do 2 academies, do 208do 6 convent schools, do 571 do 2 colleges, do 524 do 3 independent schools, 85 do - do

The average attendance at the schools during the half-year has been 5,531. The nearly one-third! Thus, there were absent daily 2,564 children, or

do

8195 do

Total 179 schools, &c.,

Not including the pupils at the colleges, convents, and independent schools, it will be found that the average cost of educating each child attending the schools in this district, is \$2.74, besides the school material, which may be valued at \$0.60 for each child. This gives an approximate total of \$3.34.

Extract from the Report of Mr. Inspector Bolvin.

COUNTIES OF CHARLEVOIX AND SAGUENAY.

I am happy to be able to show by this report, that the district committed to my inspection has the same claim as the other districts have, to merit for the progress of education in Canada for some years past. Moreover, the statistical tables which are annexed to this report, exhibit a very great increase in the number of children attending the schools. In 1859, the number of children attending the schools in the eleven municipalities of which my district was then composed, was 1,777; now there are twelve municipalities and 2,078 scholars, shewing an increase of 301 scholars in two years.

At the same date there were, in my district, only two su perior schools, and one of these was only superior to the elementary schools in being called a model school; at present I can count six, which, in view of the benefit they extend, each one in its particular locality and their skilful management, may be classed among the best institutions of this nature.

I remark also, with satisfaction, more zeal on the part of the Commissioners in collecting the school rates, and consequently more punctuality in the payment of the teachers. Of eight muni-cipalities, which in 1859 owed considerable amounts, only one remains in debt, and, thanks to the praiseworthy diligence displayed by the Commissioners of this municipality in following my advice, measures have been taken to extinguish them.

The branches of instruction in which the greatest progress ap-

pears to have been made, are reading and grammar.

In many schools, we no longer observe, when the children are made to read, a drawling, embarrassed, and often nasal tone; and the natural voice has taken the place of that tone so forced, and often so disagreeable to the ear; the stops are also observed. Grammar is no longer a book only to be !earnt by heart, and teachers try to explain the rates and to make them understood; parsing is more practised, and, in three-fourths of the schools, children are found who are able to spell.

On the whole, matters have assumed a more cheerful aspect and are making more direct progress; but I do not allow myself to be deceived, and am far from believing the progress to be such as to leave nothing to do but to fold one's arms and allow things to go

on as they are.

### COUNTY OF SAGUENAY.

11. Tadousac.—I have succeeded at last, during the past summer, in establishing a school in this municipality; and although the coercive system is not in force, the majority of the settlers being still too poor to be assessed, those of them who are in more easy circumstances have subscribed a sum which, with the assistance

granted by the Government, suffices to sustain their school.

12. Escoumaias.—This little municipality, although inhabited by families who derive their subsistence entirely from lumbering, continues to make the most generous sacrifices to sustain a good The Commissioners, who are presided over by educated and zealous men, leave nothing undone which can promote education. They have this year engaged a female teacher who holds a model school diploma, and was educated at the Laval Normal School, and to whom they pay a pretty high salary.

Extract from the Report of Mr. Inspector Hume.

COUNTY OF MEGANTIC, AND PART OF THE COUNTIES OF DORCHESTER AND BEAUCE

In reporting upon the progress of education in my district of inspection during the past year, it affords me much pleasure to be able to state that considerable improvement has been made, during

that period, in many of the municipalities.

The number of children who have attended school will be found to be much larger than in any preceeding year; the increase, as compared with 1856, being upwards of 500, and there has also been an increase in the amount of local contributions. There are, also, a greater number of qualified teachers than formerly, although in some municipalities, in consequence of the difficulty the Commissioners had in finding teachers with diplomas, they were obliged to employ those who had none. There are five female teachers in my district with diplomas from the Normal Schools, three of whom have model school diplomas. The gradual introduction of teachers from those schools cannot fail to be attended with beneficial effects in those municipalities where they are employed; and as a general desire is felt to procure their services, I have no doubt that in a few years, one or more will be found in nearly every municipality.

It is still a matter of regret that the salaries given to teachers are too low. The highest salary paid in my district of inspection is to the model school teacher in Leeds, who has \$240 per annum.

Although there has been a general improvement in many of the municipalities in my district, there are still some in which there is room for much more. I cannot say that there exists anything which could be called opposition to the school laws, but there is, in some places, indifference and carelesness in not sending their children regularly to school.

I am happy to say that the prejudices which existed some years ago in many of the municipalities of my district, against assessment for school purposes, are gradually diminishing. One muni-

<sup>\*</sup> In this report, as in a few others, there are apparent differences between the figures given and those in the tables of statistics. This is owing to the fact that the tables are not made at the same time as the reports, and also to their being compiled from information obtained elsewhere. In this case the report contains the higher figures, a circumstance which very rarely occurs.

cipality after another is adopting the principle of assessment, and I trust that ere long there will not be a single one where it will

I will now proceed to give a brief statement of the state of educ-

ation in the different municipalities of my district.

### COUNTY OF BEAUCE.

1. St. Victor de Tring. - Some improvement has been made in this municipality during the last year, more especially in the principal school, in which there is now a good teacher. four schools in operation. The inhabitants of this municipality have

always been well disposed in favor of education.

2. St. Ephrem de Tring.—In this municipality there are three schools in operation; and, although none of the pupils are much advanced, some progress has been made. In consequence of a temporary interruption to the schools last year, the assessments were not regularly paid, and the Commissioners are considerably indebted, which arises from the circumstance that since St. Ephrem became a separate municipality, three new school-houses had to be built. The inhabitants are extremely poor, but they manifest a laudable desire to have their children educated.

3. Forsyth.—This municipality remains, in a great measure stationary; and, if it were not that the Rev. Mr. Bérubé, the Curé of the parish, takes a deep interest in education, the majority of the inhabitants would allow the schools to remain vacant. There were two in operation at the time of my last visit; a few of the pupils had made very good progress, but in general, the attend-

ance appeared to have been very irregular.

4 Lambton.—I am happy to say that in this township there has been very great improvement. The Commissioners have engaged two well-qualified teachers, to whom they pay liberal salaries, and

the pupils under them have made satisfactory progress.

5. Aylmer.—In this municipality there are three schools in operation, in two of which the attendance has been very irregular, and the progress made has consequently not been as great as it would otherwise have been. The inhabitants of this township are, however, well disposed in favor of education; and, considering their means, few municipalities have contributed more largely than they have done. There is a great amount of arrears of assessment due, but this arises not from any unwillingness on the part of the people to pay, but from the extreme scarcity of money that prevails in nearly all new settlements.

6. Shenley.—As this muricipality has been erected since my last visit to the municipality in its vicinity, I am unable to say whether anything has yet been done towards the establishment of schools. I intend, however, to visit that part of my district as soon as the state of the roads will permit.

### COUNTY OF DORCHESTER.

7. West Frampton .- In this municipality there are two good schools under the control of the Commissioners, which are very numerously attended, and at which very satisfactory progress has been made by the pupils. These two schools are, however, by no means sufficient for the wants of the inhabitants; but, unfortunately many of them take no interest whatever in the education of their children, and are unwilling to pay for the services of a qualified teacher. One school, formerly in operation, has been closed for the last year, for this reason. In no part of my district does there exist such an aversion to an assessment for school purposes as prevails in Frampton.

The dissentient school, which was in operation for many years in Frampton, was discontinued about two years ago. Another one has, however, been established this year in another part of the municipality, distant two miles from the former, and in a part of the township almost exclusively settled by Protestants. The inhabitants have built a new school-house, and a qualified teacher

has been engaged by the trustees.

8. East Frampton .- I am happy to say that in this municipality there are now two schools in operation, one under the control of the Commissioners and the other a dissentient, with a prospect of one or two others being soon established. The inhabitants of the district in which this school is situated purchased a building to serve as a school house. Here, as in West Frampton, many of the inhabitants do not take much interest in the cause of education.

9. Standon.—Only one school is in operation in this township; it is not very numerously attended, and much progress has not been made. The teacher is sufficiently attentive, but he is rather old for such a task. The inhabitants do not seem disposed to contribute enough to pay for the services of a well-qualified teacher.

10. Cranbourne.-No school. On my last visit the Commis-

sioners expressed their determination to have one or more established as soon as they could procure teachers.

### COUNTY OF MEGANTIC.

11. Leeds .- In this township, although as yet there are assessments for school jurposes, the inhabitants contribute liberally and cheerfully for the support of schools, and the teachers are generally regularly and well paid. Seven schools under the control of the Commissionners, and one independent school, have been in operation, and very satisfactory progress has been made by the pupils. A reference to the statistical tables which accompany this report will shew that there are more pupils learning the more advanced branches of education in Leeds than in any other Municipality in my district.

A model school was established last year; the teacher has a model school diploma from the McGill Normal School, and poss-

esses high qualifications as a teacher.

12. Inverness.—Much credit is due to the school Commissioners of Inverness, for the very energetic manner in which they have carried out the school law during the last year, since an assessment was made for school purposes.

A new division of districts has been made, in order that every part of the township may be accommodated with a school. Seven new school houses are in the course of erection, for which a special assessment was made, and upwards of \$600 has already been paid. Ten schools under the Commissioners, have been in operation; at some of these schools very good progress has been made.

It is the custom, in this township, in many of the schools, to have male teachers for the winter half-year, and female teachers for the summer. This system has, no doubt, its advantages, and is one which is practised in the Eastern Townships and in the United States, but it has also the disadvantage of causing a too frequent

change of teachers in the same schools.

The dissentient school is attended by French-Canadian pupils. The teacher is an old man, and does not appear to be very well qualified. The parents of the children are preparing to erect a school-house, and when it is finished it is intended to procure a better qualified teacher.

### Notices of Books and Recent Publications.

Drapeau.—" Etudes sur les développements de la colonisation du Bas-Canada depuis dix ans, (1851 à 1861,) constatant les progès des defrichements, de l'ouverture des chemins de colonisa-" tion et des développements de la population canadienne-française, " par Stanislas Drapeau, agent de colonisation et promoteur des " sociétés de secours." Léger Brousseau, publisher, Quebec, 1864. 593 p., 8vo. with 2 maps.

We have neither the time nor the means of verifying the exactness of the author's statements as to facts; but with this reservation-and in a work of this kind it is an important one-we pronounce this volume eminently important and useful. The method and the quantity and arrangement of the matter are highly commendable, and the author, while avoiding prolixity, is not uninteresting. Besides a general account of the progress of Lower-Canada during the decade ending 1861, we have a separate summary for each county, in which will be found facts and statistics bearing upon agriculture, population, personal property, printing, and religious, literary and social institutions.

LES BEAUX ARTS .- This publication enters upon the second year of its existence. It has been considerably improved, and now contains sixteen pages of letter-press and two pages of music. The price of subscription is \$2.

LA SEMAINE: - Revue religieuse, pédagogique, littéraire et scien-tifique. Darveau, publisher, Quebec, 1864.

Messrs. Lalrance, Thibault and Letourneau are announced as the editors of this new weekly. The first of these names is that of a teacher who has often lectured before the Teachers' Association in Quebec; the second, of a professor at the Laval Normal School, and the last of a former pupil of that institution. Price of subscription \$1 per annum.

THE CANADIAN PATRIOT.—Becket, publisher, Montreal; 8vo., 64 Price \$1 per annum.

This is a new monthly publication commenced with the present year. It is chiefly devoted to temperance and social reform.

### MONTHLY SUMMARY.

### SCIENTIFIC INTELLIGENCE.

-A newspaper announcement states that the Tea Plant has been discovered by a Chinaman (or, as some say, by an Englishman formerly engaged in the tea culture in Assam), in the United States, "covering a large area of land in the central counties of Pennsylvania;" and that tea of excellent quality and various sorts, green and black, has been made for the market by a company organized for the purpose. We are told that the agent of this company exhibits in this connexion a drawing

which is recognized as representing a genuine Tea-Plant.

A specimen of the prepared tea has been shown to us; by which we recognize that this American Tca-Plant is the well-known Ceanothus Americanus, the New Jersey Tea, the leaves of which were used for this purpose at the beginning of the American revolution. Some one has remarked that the substituted beverage must have tried the patriotism of our great grandmothers; but others report more favourably of its

qualities. - PROF. GRAY, in Silliman's Journal.

- A Natural History Association has just been established in Ottawa, which we hope will prove active and successful in advancing the interests of Natural History in connection with that interesting region. The following extract appears in one of the Ottawa newspapers:

The public meeting, called for the purpose of organizing a Natural History Association, met, according to adjournment, at the Mechanies' Institute, on Saturday evening last; and after adopting a constitution and code of by-laws, proceeded to the selection of officers, when the foland code of by-laws, proceeded to the selection of officers, when the following gentlemen were elected for the current year:—President, A. Billings, jr., Esq.; 1st Yice-President, N. B. Webster, Esq., A.M.; 2nd Vice-President. George Hay, Esq.; Secretary, Thomas Austin, Esq.; Curator and Librarian, E. Vancortland, Esq., M.D.; Committee of Management: J. Thorburn, Esq., A.M.; Duncan Thompson, Esq., and Thomas Daniel, Esq.—Com. Naturalist.

### LITERARY INTELLIGENCE.

- Preparations are now making in Montreal for the celebration of the tri-centenary of the birth of Shakespeare. The St. George society has taken the initiative, and a committee is now being formed to decide on the mode and particulars of the celebration. Several propositions have already been discussed, among others those of the erection of a statue and of a competition for a prize-essay on Shakespeare and his

The great poct, whom Lord Jeffrey has appropriately designated as the king of English poetry, was born in a humble and lonely cottage in

the king of English poetry, was born in a humble and lonely cottage in the town of Stratford-upon-Avon, on the 23rd April 1564.

Shakespeare wrote according to Malone thirty-five plays in all, viz:—
The Comedy of Errors, in 1592; Love's Labours Lost, 1594; Romeo and Juliet, 1596; Henry VI, first part, 1589; Henry VI 2nd part, 1591; Henry VI, 3rd part 1591; Two Gentlemen of Verona, 1591; Richard III, 1593 Richard II, 1593; Merry Wives of Windsor, 1601; Henry IV, first part, 1597; Henry IV, 2nd part, 1599; Henry V, 1599 Merchant of Venice, 1594; Hamlet, 1600; King John, 1596; Midsummer-Night's Dream 1594; Taming of the Shrew, 1596; All's well that ends well 1606; Much Ado About Nothing, 1600; As you like it 1599; Troilus and Cressida 1602; Timon of Athens; 1610; Winter's Tale 1611; Measure for Measure, 1603; King Lear, 1605; Cymbeline, 1609; Macbeth, 1606; Julius Cæsar, 1607; Antony and Cleopatra, 1608; Coriolanus, 1610; Tempest, 1611; Twelfth Night, 1607; Henry VIII, 1603; Othello, 1604. Of these, the tragedy of Hamlet is generally acknowledge to be his masterpiece—it is a pure Hamlet is generally acknowledge to be his masterpiece-it is a pure effusion of genius, marked by refinement of thought and sentiment. Of the character Hazlitt, the poet, says: "Hamlet is a name: his speeches and sayings but the idle coinage of the poets brain. But are they not real? They are as real asour own thoughts. Their reality is in the readers mind. It is ue who are Hamlet. This play has a prophetic truth, which is above that of history. Whoever has become thoughtful and melanchely through his own mishaps or those of others; whoever has borne about with him the clouded brow of reflection, and thought himself 'too much i' th'sun ;' whoever has seen the golden lamp of day dimmed by envious mists rising in his own breast, and could find in the world before him only a dull blank, with nothing left, remarkable in it; whoever has known the pangs of despised love, the insolence of office, or the spurns which patient merit of the unworthy takes?' he who has felt his mind sink within him, and sadness cling to his heart like a malady; who has had his hopes blighted, and his youth staggered by the apparitions of strange things; who cannot be well at ease, while he sees evil hovering near him like a spectre; whose powers of action have been eaten up by thought; he to whom the universe seems infinite, and himself nothing; whose bitterness of soul makes him careless of consequences and who goes to a play, as his hest resource to shove off, to a second remove, the evils of life, hy a mock-representation of them. This is the true Hamlet.

### NECROLOGICAL INTELLIGENCE.

-William Makepeace Thackeray was born in Calcutta in 1811, while his father was engaged in the civil service of the East India Company.

He was sent to England in his 7th year, had a view of Napoleon at St. Helcna on his way, and was placed at the Charterhouse school in London. From the Charterhouse he went to the university of Cambridge, but he did not take his degree; inherited a fortune of £20,000 on combut he did not take his degree; inherited a fortune of £20,000 on coming of age; chose art for his profession; and travelled and studied for several years in France, Italy and Germany. In 1830-31 he lived at Weimer, saw Goethe, purchased Schiller's sword, and delighted in making caricatures for children, some of which he found still preserved on revisiting the place in 1853. Reminiscences of his early art studies are interwoven into his fictions, many of which are illustrated by his own pencil; but he abandoned the project of becoming a professional artist soon after his return to England. His fortune was greatly reduced by losses and unsuccessful speculations, and before his 30th year he had set himself resolutely to literature as his vocation. His progress to general recognition was slow, though from the first he gave signs of his peculiar recognition was slow, though from the first he gave signs of his peculiar powers. He is understood to have written for the Times while it was edited by Barnes, and was certainly connected with other London journals. He contributed to Fraser's Magazine under the pseudonyme of Michael Angelo Titmarsh, a variety of tales, criticisms, descriptive sketches, and verses, which proved his knowledge of the world, delicate irony, and mastery of a playful yet vigorous style. In this periodical appeared "The Great Hoggarty Diamond" in 1841, a thoroughly genial satire, with a tone at once of ridicule and of pathos. The establishment of "Punch" in 1841 opened to him a new field, and his papers in this of "Punch" in 1841 opened to him a new field, and his papers in this periodical speedily acquired peculiar distinction. His first series under the signature of "The Fat Contributor," were followed by "Jeames's Diary," in which he looks at society from the footman's point of view, and "The Snob Papers," which gave to him an independent reputation as a social satirist, while they added to the success and dignity of "Punch." Meanwhile "Varity Fair," illustrated by himself, was published in numbers (1846-48). When it began, his name was still generally unknown, but its pepularity increased with every number, and at its close he was universally accounted with Dickens and Bulwer among the first he was universally accounted with Dickens and Bulwer among the first British novelists. It is more strongly marked by special and peculiar genius than any other of his works, and is preeminent also in the delineation of character. Becky Sharp and Amelia Sedley, one of the impersonations of intellect without affection, and the other of affection without intellect, are original characters, thoroughly and sagaciously drawn. He had already begun another monthly serial, "The History of Pendernis, his Fortunes and Misfortunes, his Friends and his Greatest Enemy, with illustrations by the Anthor." He aimed in this, his second great with illustrations by the Anthor?" He aimed in this, his second great work, to describe the gentlemen of the present age, "no better nor worse than most educated men." A higher moral tone appears in the characters of Warrington and Laura. "Peudennis" was concluded in 1850, and his Christmas book of that year was a reprint from "Fraser" of a mock continuation of Scott's "Ivahoe," entitled "Rebecca and Rowena." He published an original Christmas tale for the next year, "The Kickleburys on the Rhine," a clever and kindly satine on a proud and vulgar family travelling on the continent. In the summer of 1851 he lectured in London before brilliant audiences on "The English Humorists of the 18th Century," sketching the lives and works of his predcessors in English fiction from Swift to Goldsmith. The lectures were repeated and admired in Scotland and America, were published in 1853, and have a peculiar charm from the sympathetic and social portraiture of his," fellows" of the past, mingling fine thoughts and amusing aneedotes. Ten thousand copies of a cheap edition were sold in a week. His attention thousand copies of a cheap edition were sold in a week. His attention had been called to the wits of Queen Anne's reign by studies preparatory to the "History of Henry Esmond, Esq., written by Himself" (1852), the scene of which is laid in that era. This is the most artistically complete and the noblest in tone of all his works, while it also admirably copies the manners, sentiment, and diction of the Queen Anne period. The main characters, Esmond and Beatrix, are among his best creations the former a strong, high-minded, disinterested, and impulsive cavalierand Jacobite, the latter perhaps the finest picture of a splendid, lustrous, physical beauty ever given to the world It is a magnificent and sombre romance, comparing with his other works as "The Bride of Lammermoor" to the others of Scott. His third serial novel was "The Newcomes: Memoirs of a Most Respectable Family, edited by Arthur Pendenuis, Esq." The characters of Olive and Ethel are less vivid than some of his others, the story lingers, but the whole is redeemed by its prevalent genial spirit, and especially by the motal beauty of the life of Colonel Newcome, and by his death in the Charterhouse, than which there is nothing more touching in romantic literature. The success of his lectures on the humorists induced him to prepare another series "The Four Georges," which were first delivered in the principal cities of the United States in 1855-6, and afterwards in London and most of the large towns in England and Scotland. The courts and characters of the Hanoverian monarchs furnished abundant oceasion for satire; the third George alone, especially in the misfortunes of his last years, discussed with forbearance and described with pathos; and the literature, society, morals, and manners of the time were briefly illustrated. Thackeray had entered himself at the Middle Temple and been called to the bar in 1848, but with no intention of following the legal profession. In 1857, one of the seats for the city of Oxford in the House of Commons having been declared vacant, he offered himself as the liberal candidate, he was defeated by Mr. Cardwell, by a majority of 67 votes. Before the close of the year he had begun another serial, "The Virgi-

nians," the scene of which is laid in the last century during the later

vears of George II. and the earlier years of George III., and in which Chesterfield, Garrick and Johnson, the gaming table and coffee house, Washington, Wolfe, Braddock, and the impending America war, are introduced together. In January 1860, appeared the first number of the Cornhill Magazine, under the editorial charge of Thackeray, which soon attained a circulation of some 100,000 copies. He produced in its pages a new romance entitled "The Adventures of Philip on his Way through the World." Thackeray was found dead in his bed. His death was caused by an effasion of the brain. His funeral took place in Kensal Green and was attended by nearly all the great literary notables in England.

—It is seldom our duty to record a death that will cause more general and sincere regret, than that of the Hon. Adam Ferrie. The deceased gentleman was born at Irviue, in Aryshire, Scotland, on the 15th of March, 1777, and was the youngest of fourteen children. In 1806 he removed to Glasgow, where he continued to reside, until the removal of his family in 1829 to Montreal, with which city he had been commercially connected for some years previously. His memory will long be cherished by the people of Glasgow for the energetic self-sacrificing public spirit which has been his peculiar characteristic through life, but which was particularly displayed in that city, by his zealous and unwearied advocacy of the rights of the citizens in the famous contest in the Courts of Scotland, in what is there familiarly known as the "Harthe Courts of Scotland, in what is there familiarly known as the "Harryey Dykes Case," which was finally, on appeal to the House of Lords, decided in favor of the people of Glasgow. To testify their appreciation of his exertion on that occasion, the citizens of Glasgow presented him with a bandsome gold medal and a convince of plats and an his return. with a handsome gold medal and a service of plate; and on his return to his native land, a few years since, he was complimented by a public dinner, numerously attended by his former townsmen, by whom, notdinner, numerously attended by his former townsmen, by whom, not-withstanding his long absence, he was held in fond remembrance. He was raised to the Upper House in this Province, at the time of, or shortly after the Uuion, by the late Lord Sydenham, and has there earned the respect of all parties by the honest, out-spoken manner in which, on all occasions, he stated his opinions. We need not remind our Hamilton readers that the course taken by the hon. gentleman in Parliament fully justified the selection made by that far-sighted nobleman, and has gained for the subject of this notice the sincere respect even of his bitterest political opponents. The deceased gentleman moved to Hamilton in 1855, in order to be near his sons, who may be almost said to have been the "pioneers" in commercial business in this part of Upper Canada. He outlived all of his children but two. His eldest son, Mr. Colin Campbell Ferrie, who for some years represented this city in Parliament, died in 1856, and Mr. Robert Ferrie, also a member of the Legislature, in 1860. He has died full of years and honors, and the demonstration at the grave to-day shows how fully his character was appreciated by his fellow citizens.—U. C. Journal of Education.

—M. Billault, recen'ly deceased, was the Minister chosen by the Emperor of the French to defend the Imperial policy in the Corps Legislatif, and it was chiefly on his ability that the Government relied to encounter successfully the new Opposion, which, though inconsiderable in numbers, is rendered very formidable by the great array of talent in its ranks. Born at Vannes, in Brittany, in 1805, M. Billault, Advocate, and the Batonnier of the Bar of his province, entered the Chamber of Deputies in 1837, and filled the short-lived office of Under-Secretary of State under Thiers in 1840. He pleaded with success at the Paris Rar, and acted 1837, and filled the short-lived office of Under-Secretary of State under Thiers in 1840. He pleaded with success at the Paris Bar, and acted with the Opposition but did not take part in the demonstrations of the reform party which preceded the revolution of 1848. A moderate democrat in the Constituent Assembly, and the first President of the Corps Legislatif after the coup-détat we find him in the Senate in 1854, the successor of M. de Persigny as Minister of the Interior. Holding moderate opinions he was one of those able men who could find under different regimes, ample opportunities for the exercise of their talents.

### ADVERTISEMENTS.

### THE JOURNAL OF EDUCATION

AND

### "LE JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE."

The price of subscription to each of the above journals is ONE DOLLAR per annum. The charge to Teachers is only FIFTY CENTS.

These journals are devoted to Education, Science and Literature, and contain monthly summaries or reviews of current events. They were very favorably noticed by the Jury of the Educational Department of the London International Exhibition in 1862, and obtained a First Class Medal.

N. B. Editors of Newspapers publishing this Advertisement will be entitled to one of the seven volumes of either journal for each insertion, Eusère Senécal, Caloric Printing Presses, 4, St Vincent St., Montreal.

two insertions entitling them to two volumes, &c. The year to which

The Department has for sale various series of the above Journals, handsomely bound, at the following prices: one journal, boards \$1.10; cloth, gilt, \$1.25. Both journals (English and French) boards \$2.00. Complete series of one journal, forming seven volumes \$7.00: half-price to Teachers, or if for the use of Colleges, Literary Institutions or Parish Libraries, \$5.00. Those requiring complete series should make early application at the Education Office, as the number remaining on hand is application at the Education Office, as the number remaining on hand is very small—the journals for 1857 being nearly all disposed of.

The circulation of the French journal reaches 3000 copies, of the English 1500. A good proportion is sent abroad, the remainder being very equally distributed throughout Eastern Canada.

No advertisement can be inserted unless having reference to Educa-tion, Science, Literature or the Fine Arts. Rates of advertising, 7 cents per line for the first insertion and 2 cents each subsequent insertion.

Any one sending us twenty new subscriptions will receive a complete collection of the journal.

### SCIENTIFIC AMERICAN.

### VOLUME X., NEW SERIES.

MECHANICS will find in the Scientific American valuable information concerning their various TRADES, and details of all the latest and best improvements in Machinery, Tools, and Processes; together with such useful knowledge as will tend to dignify their occupations and lighten their labors.

INVENTORS will find in the Scientific American all necessary instructions how to secure Letters-Patent for their inventions; also excellent illustrations and descriptions of all the principal inventions recently made in this country and in Europe; likewise an Official List of the claims of all Patents granted weekly at Washington, with numerous explanatory notes; also, discussions of questions concerning the Patent Laws of the United States, reports of trials in court, with level origining ate legal opinions, etc.

MANUFACTURERS will find in the Scientific American illustrated articles descriptive of the most recently invented machines used in various manufacturing operations, the different processes being lucidly described; also, practical recipes of much value to manufacturers, with hints upon the economical management of factories.

ENGINEERS will find in the Scientific American valuable descriptions of all the best inventions connected with Steam, Railroad, Marine, and Mechanical Engineering; together with a faithful record of the progress of science in all these departments, both at home and abroad.

CHEMISTS will find in the Scientific American details of recent discoveries made in CHEMISTRY, and articles on the application of that science to all the Useful Aits.

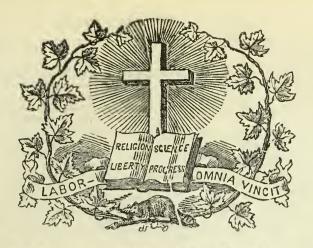
AGRICULTURISTS will find in the Scientific American engravings and descriptions of all the best and most approved FARM IMPLEMENTS also, original or well-selected articles on matters relating to general AGRICULTURE; great care being taken to furnish FARMERS, regularly, with such information as will be valuable in the field, as well as in the household

ALL CLASSES OF READERS will find in the Scientific American a popular resumé of all the best scientific information of the day; and it a popular is the aim of the publishers to present it always in an attractive form, avoiding as much as possible abstruse terms. To every intelligent mind, this journal affords a constant supply of instructive reading.

TERMS OF SUBSCRIPTION.—\$3 for one year; \$1.50 for six months; \$1 for four months; 20 copies in a Club can be had for \$40. Subscribers in Canada should remit 25 Cents extra, to pay postage. SPECIMEN COPIES sent free; also, gratis, a pamphlet of "ADVICE TO INVENTORS."

Address

MUNN & Co., Publishers, 37 Park Row, New-York City



## JOURNAL OF EDUCATION.

Volume VIII.

Montreal (Lower Canada), February and March, 1864.

Nos. 2 & 3.

SUMMARY.—Science: Leaves from Gosse's Romance of Natural History—Times and seasons.—Education: Moral instruction in Common Schools, (an extract from a lecture by the Rev. Canon Leach.)—Arithmetic, by John Bruce, Esq., Inspector of Schools, (continued).—Verbum Sat.—Loud Talking.—Beginning the Day.—Dull Scholars.—Official Notices: Notice concerning the examination of teachers on the Art of Teaching and on Agriculture.—Erection of School Municipalities.—Vacant inspectorships.—Appointement of School Commissionners and School Trustees.—Diplomas granted.—Donations to the Library of the Department.—Situations wanted.—Editorial: Teachers Examinations.—Twenty-second Conference of the Teacher's association in connection with the Jacques-Cartier Normal School.—Twenty-first Conference of the Teacher's Association in connection with the Laval Normal School.—Extracts from the Reports of the Inspectors of Schools, (continued).—Notices of BOOKS AND PUBLICATIONS—Logan: Notes on the gold of Eastern Canada.—Dawson: Agriculture for Schools.—Kirby: British North American Almanac Langevin: Answers to the Programmes on Teaching and on Agriculture.—Ferland: Biographical notice of Bishop Plessis.—La Revue Canadienne.—D'Avezac: Second voyage de Jacques-Cartier.—Perreault: Exploration de Quebec au Lac St. Jean.—The Northern American.—Jugement erroné de M. Renan sur les langues sauvages par N. O.—MONTHLY Summary: Educational intelligence.—Scientific intelligence Statistical intelligence.—Necrological intelligence.—Official Documents: Table of the distribution of the Supplementary grant to poor municipalities for 1863.—List of the Teachers who have graduated in the McGill Normal School.

### SCIENCE.

### Leaves from Gosse's Romance of Natural History.

TIMES AND SEASONS.

"To everything there is a season;" and, in its season, everything is comely. Winter is not without its charm, the charm of a grand and desolate majesty. The Arctic voyagers have seen King Winter on his throne, and a full royal despot he is. When the mercury is solid in the bulb, to look abroad on the boundless waste of snow, all silent and motionless, in the very midst of the sixmonths' night, must be something awful. And yet there is a glory and a beauty visible in prefection only then. There is the moon, of dazzling brightness, circling around the horizon; there are ten thousand crystals of crisp and crackling snow reflecting her beams; there are the stars flashing and sparkling with unwonted sharpness; and there is the glorious aurora spanning the purple sky with its arch of coruscating beams, now advancing, now receding, like angelic watchers engaged in mystic dance, now shooting forth spears and darts of white light with rustling whisper, and now unfurling a broad flag of crimsoned flame, that diffuses itself over the heavens, and is reflected from the unsullied snow beneath.

The appearance of the forest, after a night's heavy snow in calm weather, is very beautiful. On the horizontal boughs of the spruces and hemlock-pines, it rests in heavy, fleecy masses, which take the form of hanging drapery, while the contrast between the brilliant whiteness of the clothing and the blackness of the sombre

foliage is fine and striking. Nor are the forms which the drifted snow assumes less attractive. Here, it lies in gentle undulations, swelling and sinking; there, in little ripples, like the sand of a sea-beach; here it stands up like a perpendicular wall; there, like a conical hill; here, it is a long, deep trench; there, a flat, overhanging table; but one of the most charming of its many-visaged appearances is that presented by a shed or out-honse well hung with cobwebs. After a drift, the snow is seen, in greater or less masses, to have attached itself to the cobwebs, and hangs from the rafters and walls, and from corner to corner, in graceful drapery of the purest white, and of the most fantastic shapes.

The elegant arabesques that the frost forms on our window-panes, and the thin blades and serrated swords of which hoar-frost is composed, are beautiful; and still more exquisitely charming are the symmetrical six-rayed stars of falling snow, when caught on a dark surface. But I think nothing produced by the magic touch of winter can excel a phenomenon I have often seen in the woods of Canada and Newfoundland, where it is familiarly called silverthaw. It is caused by rain descending when the stratum of air nearest the earth is below 32 deg., and consequently freezing the instant it touches any object; the ice accumulates with every drop of rain, until a transparent, glassy coating is formed. On the shrubs and trees, the effect is magical, and reminds one of fairy scenes described in oriental fables. Every little twig, every branch, every leaf, every blade of grass is enshrined in crystal; the whole forest is composed of sparkling, transparent glass, even to the minute leaves of the pines and firs.

But all this is the beauty of death; and the naturalist, though he may, and does, admire its peculiar loveliness, yet longs for the opening of spring. To his impatience it has seemed as if it would never come; but, at last, on some morning toward the end of April, the sun rises without a clond, the south-west wind blows softly, and he walks forth, "wrapt in Elysium." Life is now abroad: larks, by scores, are pouring, forth sweet carols, as they hang and soar in the dazzling brightness of the sky; the blackbird is warbling, flute-like, in the coppice; swallows, newly come across the sea, sweeping and twittering joyously; the little olive-clad warblers and white-throats are creeping about like mice among the twigs of the hedges; and, ha!—sweetest of all sounds of spring! there are those two simple notes, that thrill through the very heart,—the voice of the cuckoo!

Here, too, are the butterflies. The homely "whites" of the garden are flitting about the cabbages, and the tawny "browns" are dancing along the hedge-rows that divide the meadows; the dilicate "brimstone" comes bounding over the fence, and alights on a bed of primroses, itself scarcely distinguishable from one of them. On the commons and open downs the lovely little "blues" are frisking in animated play; and here and there a still more minute "copper"—tiniest of the butterfly race—rubs together its little wings, or spreads them to the sun, glowing with scarlet lustre like a coal of fire.

The streams, treed from the turbidity of the winter rains, roll in

transparent clearness, now gliding along smooth and deep in their weedy course through "th' indented meads," where the roach and the dace play in sight, and the pike lies but half-hidden under the projecting bank; and now brawling and sparkling in fragmentary crystal, over a rocky bed, where the trout displays his speckled side as he leaps from pool to pool.

The willows on the river margin are gay with their pendant catkins, to whose attractions hundreds of humming bees resort, in preference to the lovely flowers which are already making the banks and slopes to smile. The homeliest of these, even the dandelions and daisies, the buttercups and celandines, are most welcome after the dreariness and death of winter.

If in this favoured land we are conscious of emotions of peculiar delight, when we see the face of nature renewing its loveliness after winter, where yet the influence of the dreary season is never so absolute as quite to quench the activities of either vegetable or animal life, and where that face may be said to put on a some-what gradual smile ere it breaks out into full joyous laughter — much more impressive is the coming in of spring with all its charms in such a country as Canada, where the transition is abrupt, and a few days change the scene from a was e of snow to universal warmth, verdure, and beauty. I have observed, with admiration, how suddenly the brown poplar woods put on a flush of tender yellow-green from the rapidly-opening leaves; how quickly the maple trees are covered with crimson blossoms; how brilliant flowers are fast springing up through the dead leaves in the forests; how gay butterflies and beetles are playing on every bank where the snow lay a week before; and how the bushes are ringing with melody from hundreds of birds, which have been for months silent. The first song of spring comes on the heart with peculiar power, after the mute desolation of winter, and more especially when, as in the country I speak of, it suddenly bursts forth in a whole orchestra at once. The song-sparrow is the chief performer in this early concert; a very melodious little creature, though of unpretending plumage.

The summer, with all its gorgeous opulence of life, possesses charms of its own; nor is autumn destitute of an idiosyncrasy which takes strong hold of our sympathies. We cannot indeed, divest ourselves of a certain feeling of sadness, because we know that the season is in the decrepitude of age, and is verging towards death. In spring, hope is prominent; in autumn, regret: in spring we are anticipating life; in autumn, death.

Yet a forest country in autumn presents a glorious spectacle, and nowhere more magnificent than in North America, where the decaying foliage of the hardwood forests puts on in October the most splendid colours. Every part of the woods is then glowing in an endless variety of shades; brilliant crimson, purple, scarlet, lake, orange, yellow, brown, and green: if we look from some ciff or mountain-top over a breadth of forest, the rich hues are seen to spread as far as the eye can reach; the shadows of the passing clouds, playing over the vast surface, now dimming the tints, now suffering them to flash out in the full light of the sun; here and there a large group of sombre evergreens, - hemlock or spruce, giving the shadows of the picture, and acting as a foil to the brightness; - the whole forest seems to have become a gigantic parterre of the richest flowers.

It is observable that after all this short-lived splendour has passed away, and the trees have become leafless, in Canada and the Northern States, there always occur a few days of most lovely and balmy weather, which is called the Indian summer. It is characterised by a peculiar haziness in the atmosphere, like a light smoke, by a brilliant sun, only slightly dimmed by this haze, and by a general absence of wind. It follows a short season of wintry weather, so as to be isolated in its character. One circumstance I have remarked with interest, - the resuscitation of insect life in abundance. Beautiful butterflies swarm around the leafless trees; and moths in multitudes flit among the weeds and bushes, while minuter forms hop merrily about the heaps of decaying leaves at the edges of the woods. It is a charming relaxation of the icy chains of winter.

The different divisions of the day - early morning, noon, evening, night - have each their peculiar phase of nature, each admirable. An early riser, I have always been in the habit of enjoying, with keen relish, the opening of day and the awakening of life. In my young days of natural history, when pursuing with much ardour an acquaintance with the insects of Newfoundland, I used frequently, in June and July, to rise at daybreak, and seek a wild but lovely spot a mile or two from the town. It was a small tarn or lake among the hills, known as Little Beaver Pond. Here I

generally calm till after sunrise. The scene, with all its quiet beauty, rises up to my memory now. There is the black, calin, glassy pond sleeping below me, reflecting from its unruffled surface every tree and bush of the dark towering hills above, as in a perlect mirror. Stretching away to the east are seen other ponds, embosomed in the frowning mountains, connected with this one and with each other in that chain-fashion which is so characteristic of Newfoundland; while, further on in the same direction, between two conical peaks, the ocean is perceived reposing under the mantle of the long dark clouds of morning. There is little wood, except on the pine and fir tribe, sombre and still; a few birches grow on the hill-sides, and a wild cherry or two; but willows hang over the water, and many shrubs combine to constitute a tangled thicket redolent with perfume. Towards the margin of the lake, the ground is covered with spongy-swamp-moss, and several species of tedum and katmia, with the fragrant gale, give out aromatic odours. The low, unvarying, and somewhat mournful bleat of the snipes on the opposite hill, and the short, impatient flapping of wings as one occasionally flies across the water, seem rather to increase than to diminish the general tone of repose, which is aided, too, by yonder bittern that stands in the dark shadow of an overhanging bush as motionless as if he were carved in stone, reflected perfectly in the shallow water in which he is standing.

But presently the spell is broken; the almost oppressive silence and stillness are interrupted; the eastern clouds have been waxing more ruddy, and the sky has been bathed in golden light ever becoming more lustrous. Now the sea reflects in dazzling splendour the risen sun; nature awakes; lines of ruffling ripple run across the lake from the airs which are beginning to breathe down the glen; the solemn stillness which weighed upon the woods is dissipated; the lowing of cattle comes faintly from the distant settlements; crows fly cawing overhead; and scores of tiny throats combine, each in its measure, to make a sweet harmony, each warbling its song of unconscious praise to its beneficent Creator. Then with what delight would I haste to the lake-side, where the margin was fringed with a broad belt of the yellow water-lily, whose oval leaves floating on the surface almost concealed the water, while here and there the golden globe itself protruded. Having pulled out my insect-net from a rocky crevice in which I was accustomed to hide it, I would then stretch myself on the mossy bank and peer in between the lily leaves, under whose shadow I could with ease discover the busy inhabitants of the pool, and watch their various movements in the crystalline water.

The merry little boatflies are frisking about, backs downwards, using their oar-like hind feet as paddles; the triple tailed larvæ of dayflies creep in and out of holes in the bank, the finny appendages at their sides maintaining a constant waving motion; now and then a little water-beetle peeps out cautiously from the cresses, and scuttles across to a neighbouring weed; the unwieldy caddisworms are lazily diagging about their curiously-built houses over the sogged leaves at the bottom, watching for some unlucky gnat-grub to swim within reach of their jaws; but, lo! one of them has just fallen a victim to the formidable calliper-compasses wherewith that beetle larva seizes his prey, and is yielding his own life-blood to the ferocious slayer. There, too, is the awkward sprawling spider-like grub of the dragonfly; he crawls to and fro on the mud, now and then shooting along by means of his curious valvular pump; he approaches an unsuspecting blood-worm, and,—oh! I remember to this day the enthusiasm with which I saw him suddenly throw out from his face that extraordinary mask that Kirby has so graphically described, and, seizing the worm with the serrated folding-doors, close the whole apparatus up again in a moment. I could not stand that: in goes the net; the clearness is destroyed; the vermin fly hither and thither; and our sprawling ill-favoured gentleman is dragged to daylight, and clapped into the pocket-phial, to be fattened at home, and reared " for the benefit of science."

Since then I have wooed fair nature in many lands, and have always found a peculiar charm in the early morning. dwelling in the gorgeous and sunny Jamaica, it was delightful to rise long before day and ride up to a lonely mountain gorge overhung by the solemn tropical forest, and there, amidst the dewy ferns arching their feathery fronds by thousands from every rock and fallen tree, and beneath the splendid wild-pines and orchids that droop from every fork, await the first activity of some crepus-cular bird or insect. There was a particular species of butterfly, remarkable for the extraordinary gem-like splendour of its decoration, and peculiarly interesting to the philosophic naturalist as being a connecting link between the true butterflies and the moths. would arrive before the winds were up, for it is at that season This lovely creature, I discovered, was in the habit of appearing

just as the sun broke from the sea, and congregating by scores around the summit of one tall forest-tree then in blossom, filling the air with their lustrous and sparkling beauty, at a height most tantalising for the collector, and after playing in giddy flight for about an hour, retiring as suddenly as they came.

In these excursions I was interested in marking the successive awakening of the early birds. Passing through the wooded pas ures and guinea-grass fields of the upland slopes, while the stars were twinkling overhead, while as yet no indication of day appeared over the dark mountain-peak, no ruddy tinge streamed along the east; while Venus was blazing like a lamp, and shedding as much light as a young moon, as she climbed up the clear, dark heaven among her fellow-stars; - the nightjars were unusually vociferous, uttering their singular note, "witta-wittawit," with pertinacious iteration, as they careered in great numbers, flying low, as their voices clearly indicated, yet utterly indistinguishable to the sight from the darkness of the sky across which they flitted in their triangular traverses. Presently the flat-bill uttered his plaintive wail, occasionally relieved by a note somewhat less mournful. When the advancing light began to break over the black and frowning peaks, and Venus waned, the peadove from the neighbouring woods commenced her fivefold coo, hollow and moaning. Then the petchary, from the top of a tall cocoa-palm, cackled his three or four rapid notes, "or, Pr, P, Q;" and from a distant wooded hill, as yet shrouded in darkness, proceeded the rich, mellow, but broken song of the hopping-dick-thrush, closely resembling that of our own blackbird. Now the whole east was ruddy, and the rugged points and trees on the summit of the mountain-ridge, interrupting the flood of crimson light, produced the singularly beautiful phenomenon of a series of rose-coloured beams, diverging from the eastern quarter, and spreading, like an expanded fan, across the whole arch of heaven, each ray dilating as it advanced. The harsh screams of the clucking-hen came up from a gloomy gorge, and from the summit of the mountain were faintly heard the lengthened flute-like notes, in measured cadence, of the solitaire. Then mocking birds all around broke into song, pouring forth their rich gushes and powerful bursts of melody, with a profusion that filled the ear, and overpowered all the other varied voices, which were by this time too numerous to be separately distinguished, but which all helped to swell the morning concert of woodland music.

Cowper has selected "The Winter Walk at Noon" for one of the books of his charming "Task:"-

"Upon the southern side of the slant hills, And where the woods fence off the nothern blast, The season smiles, resigning all its rage, And has the warmth of May. The vault is blue, Without a cloud, and white without a speck The dazzling splendour of the scene below.

No noise is here, or none that hinders thought. The redbreast warbles still, but is content With slender notes, and more than half suppress'd: Pleased with his solitude, and flitting light From spray to spray, where'er he rests he shakes From many a twig the pendant drops of ice, That tinkle in the wither'd leaves below."

But how different from such a scene is a tropical noon - a noon in Guiana, or Brazil, for example! There, too, an almost deathlike quietude reigns, but it is a quietude induced by the furnace-like heat of the vertical sun, whose rays pour down with a direct fierceness, from which there is no shadow except actually beneath some thick tree, such as the mango, whose dense and dark foliage affords an absolutely impenetrable umbrella in the brightest glare. Such, too, is the smooth-barked mangabeira, a tree of vast bulk, with a wide-spreading head of dense foliage, beneath which, when the sun strikes mercilessly on every other spot, all is coolness and repose. The birds are all silent, sitting with panting beaks in the thickest foliage; no tramp or voice of beast is heard, for these are sleeping in their coverts. Ever and anon the seed-capsule of some forest-tree bursts with a report like that of a musket, and the scattered seeds are heard pattering among the leaves, and then all releases into silve a leaves. relapses into silence again. Great butterflies, with wings of refulgent azure, almost too dazzling to look upon, flap lazily athwart the glade, or alight on the glorious flowers. Little bright-eyed lizards, clad in panoply that glitters in the sun, creep about the parasites of the great trees, or rustle the herbage, and start at the sounds themselves have made. Hark! There is the toll of a distant bell. Two or three minutes pass, — another toll! a like interval, then another toll! Surely it is the passing bell of some convent,

announcing the departure of a soul. No such thing; it is the note of a bird. It is the campanero or bell-bird of the Amazon, a gentle little creature, much like a snow-white pigeon, with a sort of soft fleshy horn on its forehead, three inches high. This appendage is black, clothed with a few scattered white feathers, and being hollow and communicating with the palate, it can be inflated at will. The solemn clear bell-note, uttered at regular intervals by the bird, is believed to be connected with this structure. Be this as it may, the silvery sound, heard only in the depth of the forest, and scarcely ever except at inidday, when other voices are mute, falls upon the ear of the traveller with a thrilling and romantic effect. The jealously recluse habits of the bird have thrown an air of mystery over its economy, which heightens the interest with which it is invested.

We come back from scenes so gorgeous, to quiet, homely England. How pleasant to the schoolboy, just infected with the entomological mania, is an evening hour in June devoted to "mothing!" An hour before sunset he had been seen mysteriously to leave home, carrying a cup filled with a mixture of beer and treacle. With this he had bent his steps to the edge of a wood, and with a painter's brush had bedanbed the trunks of several large trees, much to the bewilderment of the woodman and his dog. Now the sun is going down like a glowing coal behind the hill, and the youthful savant again seeks the scene of his labours, armed with insect-net, pill-boxes, and a bull's-eye lantern. He pauses in the high-hedged lane, for the bats are evidently playing a successful game here, and the tiny gray moths are fluttering in and out of the hedge by scores. Watchfully now he holds the net; there is one whose hue betokens a prize. Dash!—yes! it is in the muslin bag; and, on holding it up against the western sky, he sees he has got one of the most beautiful of the small moths,—the "butterfly emerald." Yonder is a white form dancing backward and forward with regular oscillation in the space of a yard, close over the herbage. That must be the "ghost-moth," surely!—the very same; and this is secured. Presently there comes rushing down the lane, with headlong speed, one far larger than the cormon set, and visible from afar by its whiteness. Prepare! Now strike! This prize, too, is won—the "swallow-tail moth," a cream coloured species, the noblest and most elegant of its tribe Britain can boast.

But now the west is fading to a ruddy brown, and the stars are twinkling overhead. He forsakes the lane, and with palpitating heart stands before one of the sugared trees. The light of his lantern is flashed full on the trunk; there are at least a dozen flutterers plying around the temptation, and two or three are comfortably settled down and sucking away. Most of them are mean-looking, gray affairs; but stay! what is this approaching, with its ten patches of rosy white on its olive wings? The lovely "peach-blossom," certainly: and now a pill-box is over it, and it is safely incarcerated. He moves cautiously to another tree. That tiny little thing, sitting so fearlessly, is the beautiful "yellow underwing," a sweet little creature, and somewhat of a rarity; this is secured. And now comes a dazzling thing, the "burnished brass," its wings gleaming with metallic refulgence in the lamp-light; but (O infortunate puer!) a nimble bat is before-hand with you, and snaps up the glittering prize before your eyes, dropping the brilliant wings on the ground for your especial tantalisation. Well, never mind! the bat is an entomologist, too, and he is out mothing as well as you; therefore allow him his chance. Here is the "copper underwing," that seems so unsuspicious that nothing appears easier than to box it; but, lo! just when the trap is over it, it glides slily to one side, and leaves you in the lurch. But what is this moth of commanding size and splendid beauty, its hind wings of the most glowing crimson, like a fiery coal, bordered with black? Ha! the lovely "bride!" If you can net her, you have a beauty. A steady hand! a sure eye! Yes! — fairly bagged! And now you may contentedly go home through the dewy lanes, inhaling the perfume of the thorn and clematis, watching the twinkle of the lowly glowworms, and listening to the melody of the wakeful nightingales.

I have noticed the peculiar silence of a mountain summit by night in the tropics, and this far more absolute and stricking than that alluded to by Latrobe. (Latrobe's Alpenstock, p. 135.) I was spending a night in a lonely house on one of the Liguanea mountains in Jamaica, and was impressed with the very peculiar stillness; such a total absence of sounds as I had never experienced before: no running water was near; there was not a breath of wind; no bird or reptile moved; no insect hummed; it was an oppressive stillness, as if the silence could be felt.

But at lower levels in tropical countries night is not characterised

by silence. Strange and almost unearthly sounds strike the ear of one benighted in the forests of Jamaica. Some of these are the voices of nocturnal birds, the rapid articulations of the nightjars, the monotonous hoot, or shriek, or wail of the owls, the loud impatient screams of the Aramus. But besides these, there are some which are produced by reptiles. The gecko creeps stealthy and cat-like from his hollow tree, and utters his harsh cackle; and others lizards are believed to add to the concert of squeaks and And then there come from the depth of the forest-glooms sounds like the snoring of an oppressed sleeper, but louder; or like the groaning and working of a ship's timbers in a heavy gale at These are produced by great tree-frogs, of uncouth form, which love to reside in the sheathing leaves of parasitic plants, always half full of cool water. These reptiles are rarely seen; but the abundance and universality of the sounds, in the lower mountain-woods, prove how numerous they must be. Occasionally I have heard other strange sounds, as, in particular, one lovely night in June, when lodging at a little lone cottage on a mountain-side, in the midst of the woods. About midnight, as I sat at the open window, there came up from every part of the moonlit forest below, with incessant pertinacity, a clear shrill note, so like the voice of a bird, and specially so like that of the solemn solitaire, that it might easily be mistaken for it, but for the inappropriate hour, and the locality. Like that charming bird-voice, it was beautifully trilled or shaken; and like it, the individual voices were not in the same key. Listening to the mingled sounds, I could distinguish two particularly prominent, which seemed to answer each other in quick but regular alternation; and between their notes, there was the difference of exactly a musical tone.

Darwin speaks of the nocturnal sounds at Rio Janeiro:—"After the hotter days, it was delicious to sit quietly in the garden, and watch the evening pass into night. Nature, in these climes, chooses her vocalists from more humble performers than in Europe. A small frog of the genus Hyla [i. e., of the family Hyladæ, the tree-frogs already alluded to], sits on a blade of grass about an inch above the surface of the water, and sends forth a pleasing chirp; when several are together, they sing in harmony on different notes.... Various cidadæ and crickets at the same time keep up a ceaseless shrill cry, but which, softened by the distance, is not unpleasant. Every evening, after dark, this great concert commenced; and often have I sat listening to it, until my attention has been drawn away by some curious passing insect."

Edwards, in his very interesting voyage up the Amazon, heard one night a bell-like note, which he eagerly concluded to be the voice of the famed bell-bird. But on asking his Indian attendants what it was that was "gritando," he was told that it was a toad,—"everything that sings by night is a toad!"

I doubt much whether the voice first referred to in the following extract ought not to be referred to the same reptilian agency:—

"During our ride home, [in Tobago,] I was startled by hearing what I fully imagined was the whistle of a steam-engine; but I was informed it was a noise caused by a beetle that is peculiar to Tobago. It is nearly the size of a man's hand, and fixing itself against a tree, it commences a kind of humming noise, which gradually quickens to a whistle, and at length increases in shrillness and intensity, till it almost equals a railroad-whistle. It was so loud that, when standig full twenty yards from the tree where it was in operation, the sound was so shrill, that you had to raise your voice considerably to address your neighbour. The entomological productions of the tropics struck me as being quite as astonishing in size and nature as the botanical or zoological wonders. There is another beetle, called the razor-grinder, that imitates the sound of a knife-grinding machine so exactly, that it is impossible to divest one's self of the belief that one is in reality listening to some 'needy knife-grinder,' who has wandered out to the tropical wilds on spec.'

This latter was pretty certainly not a beetle proper, but a Cicada, an insect of another order; remarkable for its musical powers, even from the times of classical antiquity. These are doubtless sexual sounds; the serenades of the wooing cavaliers, as Mr Kirby humorously says,—

" Formosam resonare docent Amaryllida sylvas."

(To be continued.)

### EDUCATION

### Moral instruction in Common Schools.

(An extract from a Lecture delivered at Montreal, on the 26th January 1864, by the Rev. Canon Leach, D.'C. L., Vice-Principal of the Mc-Gill University and a member of the Council of Public Instruction for L. C.)

The work of moral instruction ought to be commenced as systematically and carefully as any other subject taught, whenever the scholars are capable of reading well, and of giving, in their examinations, an account of what they read. With a suitable textbook, there is nothing to prevent them, even at an early age, say between ten and fourteen, any two years between these, from attaining distinct conceptions of the most important points in relation to rights of person, of property, of contracts, of marriage, of government. These, and the corresponding obligations, as far as it is needful practically, might unquestionably be made intelligible to them. I think it also unquestionable, that it is the duty of some to teach them these things. They surely ought to be told what actions are held to be offences and crimes, in what light they are regarded, and with what punishments visited. Not that this ought to be done with over-minuteness, but sufficiently to awaken reflection, and serve as so many cautions or warnings against law-breaking. I do not say that it is the result of any observation of rny own, but I find it asserted that "judges and magistrates are sometimes compelled to punish offenders whom they believe entirely ignorant of the law they have violated." Of course, laws against crimes are always promulgated, but it does not follow that, in the remoter parts of the country especially, they are always known; and I think it extremely probable that many a sour and malignant nature would have been checked in his meditated crime, had he been previously made conscious of the detestation with which society regards it and fully acquainted with its consequences in regard to himself.

I fortify what has been said on this subject by the opinion of

some of our most eminent judges and jurists.

The Hon. Mr. JUSTICE McCord says as follows:

"I am firmly-convinced that moral training in the Common Schools would greatly lessen crimes and offences."

The Hon. Mr. JUSTICE AYLWIN says:

"As to Common Schools without Moral Instruction, I conceive that it is robbery to the community, not to be thought of in any Christian land."

The Hon. Mr. Justice Badgley says:

"I think that early habits and impressions of the better kind, whatever they may be, are the most lasting, and the tender charities of home, the kindnesses of early life, which all in some degree have experienced, however small that degree may be, are the most ineffaceable, and even in the most desperate subjects exhibit their power—their moral power—in temporarily softening and toning down the most abandoned and depraved. Such feelings predispose for Moral Instruction, to commence upon in the young, and if there is a stand-point at all for any of them, cannot fail to be beneficial in their influence, if properly attended to, &c.

I am very much disposed to believe that criminals rarely turn to the consideration of how their offences may be regarded by the laws at the time of their commission. They know that the law, as regards them, is merely a means of punishment, and whatever may be their original motive for the commission of the crime, their great consideration in success, and it is only after that, that the avoidance of detection follows the fear of punishment."

The Hon. Mr. JUSTICE DAY expresses himself as follows:

"With respect to the ignorance of criminals, of the character of their acts, as viewed by the instructed and orderly classes of society, I have no doubt that, in frequent cases, it is very great, perhaps absolute among the children of the vicious. Trained in a course of vice, the moral sense becomes perverted, and the distinction between right and wrong rests chiefly upon the fear of detection and punishment.

I think it is exceptional, even among those whose childhood has not been passed in familiarity with crimc and criminals, that they have a perception of the moral evil, the wrong-doing of their acts. They oftener regard themselves as in a state of natural warfare with the law and the more fortunate classes whom it pro-

tects, and consider themselves entitled to take all they can from them; and oftener consider themselves as the injured than as the This feeling comes out every day in the Criminal Courts, and I have often been struck with the reflection, how early our selfishness leads us to reverse all the rules of justice and

"It is unnecessary to say, after these hurried sentences, that not only the right, but the only right place to begin a sound reform, is with the young. I have little faith in efforts to reclaim old offenders. We are bound to continue them, but I fear success is very rare. If a judicious system of Moral Training could be introduced into our Common Schools, it would be a great step in the right direction, the difficulty is, to avoid sectarianism, so that no jealousy should be excited among different religious denominations.2

### EDWARD CARTER, Q. C.:

"It frequently happens that the offenders are ignorant of the light in which their crimes are regarded by the law. More particularly is this the case with the classes known as juvenile offenders, who are very numerous, and who, from the want of moral instruction, early commence a career of crime, from which it is difficult to extricate them. A violation of the law becomes a crime in the offender, when he possesses knowledge to distinguish between right and wrong; but, without moral instruction, the power of discernment must, in many cases, be wanting; and that which is in reality a crime in the eye of the law, is regarded as nothing more than a clever or hold achievement.

"The second question, whether moral instruction received by the young in the Common Schools would tend to lessen the number of offences, admits, in my opinion, of no doubt whatever. It is owing to the absence of moral instruction that crimes are so multiplied as to point out the necessity of directing our attention to the cause, and not only to the means of correction. The law may to a certain extent effect some good, by denouncing crime and punishing offenders. The best remedy, however, is a preventive one—to be secured only by a system of moral instruction in the Common

Schools."

The part of the plan which I have now indicated, belongs strictly to the science of jurisprudence. But it is to be remembered that jurisprudence and morality are in a great measure one. They overlap each other practically, and the tendency of both is the same in kind; and it is on this account that I comprehend both under the more general designation of morality.

And here I beg to call attention to what I consider an important observation in regard to the object of the plan I have in view. The design is not specially nor chiefly directed to the class of persons termed *criminals*. That its effects will be beneficial in that lower sphere-that the number of criminals will be diminished, I hold unquestionable. Still, in every community, criminals may he expected. The species is immortal, because, in some natures, the hereditary corruption seems almost complete and the prospect of all human efforts at reformation as vain as the attempting a transformation of the species. The only thing with regard to the worst cases is hanging or constant confinement and constant occupation. But it is not from this class that the danger to society, as I believe, arises. Whatever it may be in the large cities of the older states of Europe, it is not from this quarter that the dangerous forces are likely to break out in Console but forces there are likely to break out in Canada, but from another and far more widely extended class, and of which the individuals are comparatively respectable. Of this class there are multitudes almost entirely destitute of all sentiment of jural obligations-not absolutely irreligious, but whose moral discrimination is almost blindness itself. whose predominating motives are some form of rapacious selfishness, and who regard all the recessary institutions of society rather as obstructions to themselves than as the essential conditions of human well-being. This comparatively good class is tre-mendously numerous and extended.

After this, the moral duties, of which the forementioned are the expression in law, might be proceeded to,-duties of the affections, filial, parental, fraternal, &c-duties respecting property, truth, purity, public order. There is no cause why the virtues in connexion with these, and to which in our own language there are so many precise and intelligible denominations, should not be explicitly dwelt upon. A statement of human rights and obligations, of human duties and virtues, at once comprehensive enough and sufficiently plain and explicit to be a suitable instrument of instruction, I suppose then to be placed in the hand of every master and of every scholar of the proper age, and that the teaching from this text-book shall go on simultaneously with the other exercises.

This is the general outline of the plan.

It may be said there is no time for this. I think the objection of no value. Between the age of ten and twelve, or that of twelve and fourteen, according to the attainments or capacity of the pupils, even with all the other exercises ordinarily done, I feel confident that this exercise may be introduced without prejudice to their proficiency. The number of hours at school daily is no measure of the means of proficiency. The proficiency must always be exactly in the proportion of the amount of attention given. A lesser portion of time if spent attentively, or in earnest application, is much more successful than the lax inaction, which usually pre-vails for indefinite periods, in almost all the common schools. The pupils seem to think much, but for the greater part of the time, they actually think nothing to the purpose. The various subjects which are now taught are not found, generally speaking, by consequence of the variety, to be each less easily learnt. Granting, however, that the apprehension is well founded, are there not some subjects taught, comparatively insignificant, a lesser progress in which might well be conceded, and of which even an utter exclusion would be almost immaterial?

The success of teaching in the kind proposed must of course very much depend upon the moral earnestness and intelligence of the master. So does success in every other subject; and if competency in other things is looked for in the master, why may it not be looked for and required in this? There is also this to be said, as to the matter of the instruction recommended, that it will hardly be possible for the master himself, having moral principles constantly brought into his thoughts, not to feel their operative energy, when he strives for the intellectual as well as the moral cultivation of his pupils; and this is a consideration of some value, for many masters may themselves need to study the subject, and every master may exert a wide moral influence. At first, it will, no doubt, in the case of most teachers, bring some additional labour in the way of preparation, but it is a kind of labour that has incitements and rewards of its own. They will feel, if they are the right men in the right place, that they are distributing that which in its nature is a good imperishable, and will rejoice that in communicating their light to others, they have the happy experience that the candle of the Lord burns nothing the less brightly within

themselves.

As to the possibility of communicating to the young the kind of knowledge which I desire to be taught universally as a part of the course in all schools, I may perhaps be allowed to say, that my own experience in teaching first suggested it, and furnished decisive evidence of it. It has often been to me the occasion of most agreeable surprise, to witness the facility with which young persons grasp the full significance of moral truths. I am convinced that there is that within them, which tends to reach forth to the laws of God, when they are explicitly set before them; and I have often observed, that many who comparatively fail in other subjects, such as languages, grammar, and arithmetic, evince readiness of perception, and nice discrimination in questions of a moral nature, for one soul differeth from another soul in glory. This is a fact that cannot, I believe, be accounted for by the supposition of any marked difference of previous culture; and although it may be next to impossible, in any two diverse cases, so to analyze the facts, as to determine anything conclusively with respect to the influence of authority, or previous culture in the production of the different susceptibilities adverted to, yet a comparison of many cases, in which the previous conditions are very similar, is, with me, even of itself, a justification of the belief, that there exists originally and independently a tendency or power to feel and discriminate morally, stronger in some than in others; but in point of fact, it is a tendency or power which, more or less, it may be said, is inherent in all, an incarnation of the eternal law, which God in his mercy has left in the souls of his immortal children, for all the calamity of the first and great transgression. Hence it is that the response of young persons to moral rules, when presented in clear and plain language, is generally immediate and spontaneous. In many instances this is so remarkably apparent that it is like the mere opening of the eyes to see the daylight. What child almost does not spontaneously recognized the duty of treating its parents with tenderness and respect? And whenever its thoughts are detained upon it, how powerful are the emotions that rise up simultaneously with the first apprehension of a moral rule on the subject, and preserve it from oblivion, stored np emongst the many thousands of other objects that have their place in the hive of the ever active mind. It may have been observed by any one, who has ever noticed attentively the conduct of little boys engaged in their sports or games, how the sense of justice manifests itself when one of them happens to be detected in an act that violates it. You hear the indignant cry from some bystander,

"that's cheating," or on the other hand, the no less resentful denial of the charge. This is not entirely the effect of impressions from without. Some internal force, that gives them their vitality, must lie at the root of such feelings as these. I may mention a case that fell under my own particular observation. It was the case that fell under my own particular observation. case of a boy, who exhibited very strongly what I have always considered an original sentiment of truthfulness. Believing himself suspected of having told a lie, in consequence of a mere inadvertency of the way in which he had expressed himself in legard to some fact, he became restless and unhappy. The idea preyed upon him indeed to such a degree that his bodily health was visibly affected; he could no longer endure to live at strife with his own nature, in violation of an intuition so powerful, and to terminate his misery, determined upon self-destruction—an event that was only averted by an accidental occurrence that brought about an explanation. In this case there was no complexity to be discovered, no fears of after consequences, no personal interests in any way affected. I believe that it was an instance of purely moral consciousness, which thus appears to have been as powerful as could have been the belief of an avenging justice following him, even to the gates of hell. Nor is this to be wondered at, for even a heathen, could say: "I hate, as I hate the gates of hell, the man who has one thing in his heart, another on his tongue."

It is observable that the love of approbation is very strong in many young persons. It is a sentiment of which the tendency is certainly moral. Clearly it is a desire that seeks its gratification, on the ground of some good thing done or supposed to be done, of some excellence possessed or supposed to be possessed. It is a force against which the love of life or the fear of death is as nothing; the force of certain springs of action that have their source in the human heart, and which thus often manifests itself in early youth. And here I may be allowed to ask how it happens that while everybody acknowledges that the soul has in itself a power that tends to Music, there is at least an apparent reluctance to recognize the existence of a moral consciousness as inherent in the soul? Music, and the perception of beauty in form and in colour, are not more to the "manor born" than are the moral powers, and probably are much less capable of cultivation upon

The truth is, that young persons are much more easily instructed in moral duties than persons of mature age. The instinctive or intuitional power by which they are apprehended, operates in them more directly and spontaneously than in others. Grown-up persons-the multitude of them, at least-who never, in any part of their life, had their attention directed and steadily applied to moral subjects, can see them only through a medium that distorts and discolours them. The light that was in them has been darkened. The tendencies of the age, so vigorous and active, almost exclusively in the direction of material interests and advantages, have corrupted and choked up the fountain-heads of moral feeling. This is unconsciously manifested in a great variety of ways. Moralizing is the term with which a reference to duties is contemptuously parried. Moralizing is adverse to the gratification of sinful passions, and adverse to the expedition of business. As to the positive rules of duty, what are they not unusually thought to be, but the necessary and convenient regulations which people have adopted from time to time for their social intercourse, many of them useless, or positive hindrances to success in life-many of them antiquated since the time they were begotten in the clouds of past ages, and none of them dependent upon authority universally held as infallible. They are the things of yesterday or to-day, as they happen to suit the pleasures, the interests, or the conveniences of the community, or of any portion of it, or of any individual of it. How all this is to *ultimate*, is a very fearful question, but not the one in hand. Our hope must be in the *young*. Before they drift into the abyss they are more accessible. The divine in them may into the abyss they are more accessible. The divine in them may be more readily elicited and cultivated. The next generation will have, in a very great degree, its character determined by what is now done, or neglected to be done, for the children of this. As certainly as one generation goes and another comes, must the religious and moral training of the young now in the schools bear fruit in their maturer years; and unless successful efforts are now made in the right direction; unless, among the other sciences, the young are taught the science of their duties; and, I shall add, unless the truly religious and well-intentioned part of the community unite all their force to give strength and depth to the moral training which it is proposed they shall receive, I, for one, am persuaded that all the efforts which are being made by all the different agencies now employed, will fail to confer on soc ety here or anywhere the vast and invaluable blessings which they intend, and might otherwise be able to confer. If it were made a peremptory condition that such instruction should be given in every school that receives public aid, and the proper means adopted to secure its being given, I have the hope and complete conviction that people's judgments would be more discriminating, their feelings more vigorous as to every duty of human life, private and public, and, at no distant period, the general state of society be changed for the

better, instead of sinking to a lower deep than the deep that is.

All that is necessary in this, as in other processes, is to draw the thoughts of the young at school to the subject day after dayto furnish them with correct forms of expression-that their conceptions may become clearer and clearer, and to lead them gradually over a field of important moral truths, so connected as to be the more easily remembered. The teacher, I am persuaded, will find his labour more successful than he might at first be disposed to expect. An unseen power, a certain caca potentia, will soon yield itself, and supply the matter requisite for the exercise of the logical faculty. He will soon discover that something is prepared ready for his hand,—that there is some link of communication between the soul and its Creator, that something has been provided by that Divine providence, that has been awake from everlasting -" There is a spirit in man, and it is the breath of the Almighty that giveth him understanding"

Besides, the possibility of moral instruction seems to be generally acknowledged. In some sense or other, efforts are everywhere made, however irregularly or nuwisely, to give a moral character to the young. Admonitions or remonstrances, friendly advice or earnest expressions of persuasion, are occasionally given to some or all of his scholars by every good master; and the belief in the possibility and good effects of such means and kind of instruction is therefore to be presumed. There have always been many schools, even from the time of their first establishment in Europe in the 6th century, in which religious and moral instruction was given, or in which, when not given formally and systematically—the discipline and incidental teaching were of a highly moral character. gious and moral teaching is alleged to be imperative in the Normal Schools of France. In Switzerland, we are informed that religious instruction, and instruction in the rights and duties of citizens, is given in the communal or parochial schools. Moral and religious teaching has not been overlooked in the schools of Holland and Prussia; and it cannot be doubted that the introduction of instruc-tion of this kind into any Christian State in Europe or America would be matter of rejoicing to every statesman of character and influence. Upon the desirableness and beneficial effects of it, there is, of course, a general, and we may say, complete agreement of opinion. It is observable however, that, in all these cases religious instruction is connected with moral, whenever it is designed to adopt a general plan of education.

(Here the revd. and learned lecturer discusses the question how far religious and moral instruction can be separated, and concludes in the following manner.)

1st. The intuitional character of our moral perceptions is a fact which, of itself, carries with it the proof that, in a rational agent, the moral nature is susceptible of cultivation. They have an emotional as well as an intellectual side. There is, always in moral subjects, some proportion between exactness of obedience and completeness of knowledge-some natural vicinity between truth and goodness.

2nd. As a matter of experience, the efficacy of moral discipline and instruction might be evinced. It might be evinced by a reference to instances innumerable, in which no aid could have been

received from Divine Revelation.

3rd. It might be evinced by a reference to the recorded opinions of the most competent judges in past ages and in the present.

4th. It might be evinced by an appeal to the common sense of mankind, in different ages and countries, and even to all known languages, by which men have endeavoured to appeal to the moral consciousness of their fellow-creatures, for the purpose of deepening their feeling of Moral obligation and rendering their judg-

ment more discriminating.

5th. There is yet another point which might be adduced, closely relative to these: no moral discipline and teaching per se could, in the present state of things, be absolutely separated from the Religious element. There is no chasm between the sense of duty and the recognition of God. No sooner does a human soul feel itself under a moral law, than it concludes almost instantaneously that God is the author of it; so that, over the whole sphere of duty there is drawn the solemnity and awfulness that are inspired by the presence of the Great Eye that never slumbers nor sleeps. Hence it is that, after all, there is practically an inseparable connexion between the moral and religious consciousness, however

imperfectly the religious element may be developed, for God never leaves himself without a witness.

Much might be said on this subject, and much also on the fact, that there are thousands of individuals sincerely desirous of acting rightly or conscientiously, whose immoral acts are to be ascribed to ignorance or error. Unprepared, utterly unprepared in many cases, for distinguishing clearly the path of duty among the complicated courses of action in the midst of which they find themselves, and which necessarily result from the complex forms of civilized life, they fail, and, instead of doing the good they really desire to do, often inflict permanent and irreparable evils on the society which they influence. This is especially the case in regard to duties of a public description. How little are the magistrates of a country supported and aided by the jural or moral sentiments of the people generally. How often do the verdicts of juries astound one with the conviction that their pathological sympathies are with the criminal, their moral sympathies not with the law. How little horror is excited by the atrocious crime of perjury, and how little are the frightful consequences of its prevalence realized. When a whole community repudiates its just debts, the gigantic sin excites no apprehension; the very magnitude of it seems to alter its

There are multitudes of good, and good-meaning men, who seem to have the conviction that the material progress of the country is the whole contents of national prosperity—increased immigration, new markets for produce, increased commercial facilities of communication, development of the physical sources of wealth-as if all these good things would not soon collapse in confusion, without security of life and property-as if every one to whom the history of man is not a dead letter, did not know perfectly well that, unless the beliefs and moral sentiments of the people are energetically directed to the support of public order and influenced with the deepest veneration for its main instruments, the solemnities of religion and the scarcely less sacred laws that define and protect the rights of men among men, our brilliant prospects are, and can be, nothing but a paradise of fools. Without the walls of the churches, what is the universal cry? Material progress, material success,-these are the things; for these is the strong and perpetual cry: Who will show us any good? What we really need is the common love of public order, the strong persuasion of the duty of it, and the constant and persevering demand for it. Truly, the principle of freedom flourishes sufficiently here; but the fatal mischief is, that the principle of order languishes. Surely no martyrs for freedom are needed and probably never will be needed until that time arrive, which may God in his mercy avert, when moral evil having done its worst, a social state results, as, alas! we see it sometimes does, similar in the body politic before its salvation, to that which an old poet holds necessary for the individual—

> " For no just man in heaven can dwell" "Until he first have passed through hell."

It is a very remarkable thing to hear good and sensible men, in the present circumstances of the country, speaking and writing eloquently in praise of freedom, when they have occasion to speak to others the truth, which to others is due. It is a thing which might draw tears from the blessed angels, if they, coming to the gates of heaven, could hear what is spoken in these parts of the earth. Why is it that nothing almost is spoken in behalf of order? Can freedom continue that has not order for its basis? Have we not freedom to our heart's content? What more freedom can we desire, unless it be freedom to rob or to cut one another's throats? It is so perfectly absurd! It forces one to imagine an Æsopian fable like this: "Once upon a time, a dispute having arisen among the tame beast of the earth, as to the wisdom of continuing to be governed by the laws and customs under which they had lived time immemorial, it was agreed to have the subject discussed in a convention of all, tame and wild together. The convention is summoned; all are assembled; and some of the graver of the tame were endeavouring to recommend the ancient rules of order for the preservation and good guidance of the whole, when they were interrupted by the asses. The asses lifted up the thunders of their voice, and brayed so long and so loudly in eulogy of the principle of freedom, that the wild ones, excited by a theme so congenial to their instincts, sprang out upon the tame, and devoured them all, including the long-eared members of the convention themselves?

He who, in his measures for the public well-being, should omit the consideration due to the Scriptural doctrine of human corruption, builds on a foundation as baseless as smoke. He who overlooks, in human nature, its power to recognize an immutable and eternal morality, would construct only an absolute despotism, ninth, d a twelfth, e an eighteenth, &c., of a whole?

where external force and authority would be the sole instruments of obedience. With us, to overlook this moral power must be a fatal blunder. If the idea of patriotism is not a delusion; if the love of man, as man, is an affection that can dwell in human hearts; if we have the consciousness of a duty that we owe to the Blessed Being, whom men call God, it is in this direction that our efforts must be turned, and turned to the young, interweaving into their daily life the golden threads of moral truths, that they may be guided and governed in the path of duty, -enriched and prepared for the love of God in Christ.

# ARITHMETIC.

(Continued from our Dec. number.)

Read the following parts of numbers, and explain them:  $\frac{1}{2}$ ,  $\frac{1}{3}$ ,  $\frac{1}{4}$  and  $\frac{1}{5}$ . Explain from the following tables a half, a third, a fourth, an eighth, &c.

Table 1.

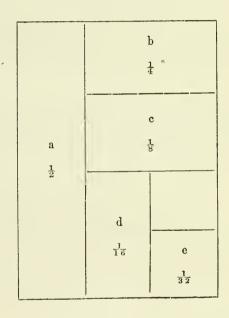
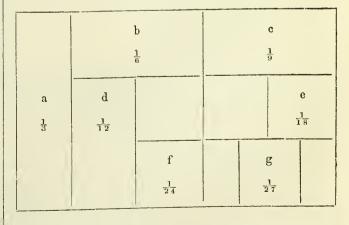


Table 2.



How do you know that a, table 1, is a half; b, a fourth; c, an eighth; d, a sixteenth; and e is one thirty-second of a whole? Tell me how you know that a, table 2, is a third, b a sixth, c a

Table 3.

1	2	3	4
5	6	7	8
9	10	11	12
13	14	15	16

In exercising them on these tables be sure that they understand what a square figure is; and how it can be divided into sub-squares to any number. As they advance familiarize them with lines, curves angles triangles girales gives and as

curves, angles, triangles, circles, cubes, &c.

How many squares would be equal to half the table? How many to a fourth?—to an eighth?—to a sixteenth? Take three squares from the 16, how many would be left?—What part of the 16 squares would 8 squares be?—would 4 squares be?—would 2 be? How many sides has a square? Have the sides all the same length? Would it be a square, were they not? &c.

# Measurement.

How many inches in a foot?—How many feet in a yard? Show lengths of inches; feet, yards. How many inches in two feet?—three feet?—four feet?—five feet? For two yards how many feet should I have!—for five feet, how many inches? Show me by your steps yards. &c.

# Numeration.

# 3,760,925.

A line of figures to be tabularized, giving each its relative value.

Millions of ones.	Hundred thousands of ones.	Ten thousands of ones.	Thousands of ones.	Hundreds of ones.	Tens of ones.	Ones.	
3	0 7	0 0 6	0 0 0 0	0 0 0 0 9	0 0 0 0 0 0 2	0 0 0 0 0 0 0 5	Three millions. Seven hundred thousands. Sixty thousands. No thousand. Nine hundred. Twenty. Five.
3	7	6	0	9	2	5	

Give your reason for putting each figure in what you think its proper column. Into what columns would you put 365?—104?—7008?—And so on, till you are satisfied that their ideas of the denary succession of numbers are well understood.

# So far the review exercises.

Let us now proceed to farther onward exercises.

Exercises for adding and subtracting.

	3	5	9	3	4	1	29		ŗ	0.	28 %
	4	3	4	9	7	7	28	8 nop	28 g	1 ss	ns of
0	7	9	7	6	8	9	21 gi	17 g	Subtractions	Subtractings	
	8	6	6	8	5	6	12L 12T	23L 23L	12 tag	17gn	mbinatio threes,
	5	2	2	4	3	4	6	27	652	2300	125
	1	3	1	1	7	2	i	29	2	23°2 27	Fu
Totals.	28	28	29	31	34	29					

To be thus exercised on every column.

N. B.—As here directed, train them on every column—up and down—up and down, in adding and subtracting; and taking the figures in combinations of two, three, four figures, &c., giving totals at sight, till they can give at once the total of each column, viz., 28,28,29,31,34,29.

Mastering combinations of figures, in whatever way taken, is the sure way to lay a solid, extended foundation for progress in arithmetic.

When these exercises are gone through with skill, and facility, teach them how to dissect the answers, thus—29 means two tens and nine ones. In placing the 20, or two tens, and nine ones, side by side, we leave out the nought and put the 9 in its place =  $20 \pm 9 = 29$ . And so on with the other sums.

Oral, or exercises without slates.

$$12+9+10+8+9+7=55$$
. Ans.  
 $55-10-9-8-9-7-12=0$ . Ans.  
 $17+9+10-12-3+8=29$ . Ans.  
 $72-2+12-9-3-11=59$ . Ans.

When they can readily add columns separately and demonstrate them; then give two and three together. Give variety to every process.

Exercise them in adding both columns together—taking first the tens and then adding in the units.	$\left\{egin{array}{c} 46 \ 29 \end{array} ight\}$	156 75 'Spand' 72 'O	75 Ownwards.	27 12	27 21 12 33 3 3 3	33 77 21 27 25 25 27 27 27 27 27 27 27 27 27 27 27 27 27
---	--	----------------------------	--------------	----------	-------------------------------------	--

Go over these processes often.

385 247 523 164 285	
$ \begin{array}{r}     \hline     24 = 20 + 4 \\     280 = 200 + 80 \\     1300 = 1000 + 300 \end{array} $	
1604 = 1300 + 280	+ 24

385 247 523 164 285							
	2			ns.			
C		304	ъ				
	ion way 340	•	30 B	y analy	SIS.		
1	078		4	$= \begin{cases} 0 \end{cases}$	340		
65 780	073 153		100	$\begin{pmatrix} 0 \\ 0 \\ 8 \end{pmatrix} =$	1078		
846	714		6000 500 7	105	65073		
			70000 $8000$ $10$	0 1	80153		
			5	0	80193		
			7	$\begin{bmatrix} 3 \end{bmatrix} = \begin{bmatrix} 0 \\ 0 \end{bmatrix} = \begin{bmatrix} 0 \\ 0 \end{bmatrix}$	70		
			84671	4 = 8	346714		
ands.	.						
hous: ds. ds.	1st addition.	2nd addition.	3rd addition	4th addition.	5th addition	ght.	
s of t usan ndrec s.	t ado	l ado	d ade	h ade	n ade	At sight,	
40 tens of thousands. 51 thousands. 43 hundreds. 51 tens. 39 ones.	Is	Suc	35.	4ti	51		
				0,5	<u>y</u>		_
3 5 6 7 4 5 4 6 6 4 4 6 7 4 8 6 7 5 2 3 4 8 3 7 5 2 7 5 3 7 6	39 tedly	8 peat-	39.inio	ludin s.	39 2	sigh	
3 5 6 7 4 5 4 6 6 4 4 6 7 4 8 6 7 5 2 3 4 8 3 7 6 2 5 2 7 5 4 7 6 8 3 7 5 3 7 6	31 23 a d	16 º .	led up combin more figures.	ed down, inclumore figures.	30 si	ed at	
$egin{array}{cccccccccccccccccccccccccccccccccccc$	20 di	25 op 30 30 30 30 30 30 30 30 30 30 30 30 30	n dn 14	35 and 32	10 to 10 10 10 10 10 10 10 10 10 10 10 10 10	otain	
4 7 6 8 3 7 5 3 7 6	31 28 28 48 48 48 48 48 48 48 48 48 48 48 48 48	Added down repeatedly.	Added up combining more figures.	Added down, including more figures.	Taking the fi	Total obtained at sight.	
				Ac		T_	_
401319	39	39	39	39	39		
Analysis of answer							

Or, beginning at the column of hundreds, thus-

385

# Analysis of answer.

1st f	igure	9	ones.
2nd	66	1	ten.
3rd	66	30	tens.
4th	66	100	tens.
5th	66	0,000	tens.
6th	"	40,000	tens.

Total. 40,131 tens and 9 ones over.

N. B .- To be exercised in these different ways on all the columns, till correctness and dexterity are acquired .- This is training; merely obtaining the answer is no training.

Every part of the training should be accompanied with questioning, and last results, or answers, with general questioning.

> JOHN BRUCE, Inspector of Schools.

(To be continued.)

#### VERBUM SAT.

Schoolmasters talk too much, far too much for their own good, ad for the good of their pupils. Take an example:

and for the good of their pupils.

"The next lesson will be the first six examples on the 98th page—98th page, first six example. I want all the class to understand it—to-morrow, you will take the first six examples on the 98th page. Every day I have to tell you over again three or four times; now I want you to remember, this time, that your Jesson will be six examples on the 98th page."

"Begin at the top of the page, teacher?"

"Yes, begin at the top of the page, and take six examples."
Surely it would seem that after so much repetition, scholars must remember where their lessons are. When the time comes for preparing the lesson, Thomas or Mary very innocently inquires where the lesson is. The teacher pauses in apparent vexation and surprise, and inquires:

"Were you in class yesterday?"

"Yes, sir, but I did not hear you, give out any lesson."

"Charles, what did I say about it?"
"I don't know, sir."

"Joseph, where is to-day's lesson?"

Joseph, at a venture,

"You said take the same lesson again."

"I did not. I said take the first six examples on the 98th page." After all this, it will be strange if some of the class do not bring in the wrong examples, and others come wholly unprepared, because they "did not know where the lesson was."

However tiresome this may be to the reader, it should be borne in mind that it is but a single specimen of what many pupils are

forced to endure daily, it may be for years.

This example will serve to illustrate how teachers too generally multiply words, upon the various affairs of the school-room.

The matter of discipline is a theme fruitful of words; repeated warnings, cautions, threats, expostulations and entreaties falling continually upon the ear of the pupil, until they become so matter-of-course, that they are scarcely heard and much less heeded. It is not strange that when night comes, the teacher is exhausted. He who talks in the dust and atmosphere of a school-room six hours per day, must have lungs of leather, a throat of brass, and an iron constitution, to enable him to continue such labor for many years.

The person who has contracted this habit of talking incessantly, verily believes that should he talk less the progress of the school would be seriously affected. Without doubt it would, but I predict that it would be for the better-not for the worse. Most of us can recall to mind, days when ill-health, or a severe cold has compelled us to forego talking; how, on such occasions, we have resolved to keep the machinery of school in motion and simply maintain order by our presence, little expecting any definite results from the exercises of the day. Some of us remember how surprised we have been, to find that on such days above all others, school has moved off with remarkable satisfaction, and that upon such occasions the scholars have unquestionably made more than ordinary progress. But so far are we from profiting by the lesson of our experience, that when the ban is removed, we return to our habit of talking, often making up by double diligence, what we half believe has been lost by our constrained silence.—N. Y. Teacher.

# Loud Talking.

Very loud talking is designed for people who are deaf. Nothing is more really offensive, to quiet and sensitive people, than boist-erous talking. Loud talkers are rerpetual "bores." Their presence is thoroughly destructive to real peace and quietude. In the family loud and boisterous talk is a most certain indication of ill-breeding. When the mother talks to her children as if they were all deaf, you may be certain she has not the proper control of them. Children should everywhere be taught that talking demands a hearing. Talking "for fun," on ordinary occasions, is poor business. Of course we refer to talking in contradistinction to those seasons of mirth and pastime, not at all inconsistent with the real philosophy of living. But in no place is loud talk more intolerable than in the schoolroom. A well regulated school is not unlike a well regulated family.

Timothy Jones is a perfect specimen of a loud-talking teacher. He enters the school-room in the morning with what is sometimes termed a "regular swell." If the fire is not in proper trim he commands John Smith, in a loud tone of voice, to bring some wood. John is accustomed to this loud talk, and does not start until spoken

to several times. When the hour arrives for school, Mr. Jones seizes the big bell and rings it with might and main at the front door of the school-room. A loud talker must, of course, have things about him to correspond with his inveterate habit of boisterous speaking. And so he rings the bell as if all the children were deaf, or as if he would call in the whole neighborhood. It is not unfrequent that this loud call has to be repeated: for it is a fact that children who are accustomed to hear loud talk, are not those of the most acute hearing.

It is not quantity, but style of voice and deportment, that demands attention. After considerable ringing and loud talking, the scholars are in their places, when the teacher commences reading in a loud voice, his morning lesson. He reads loud that they may all hear. But the fact is, the quiet and attentive portion of the school is nearly "crazed," while those whose ears have not been educated, understand as little of what is said, as they do of the language of

the wind.

Mr. Jones calls his classes in a loud voice; indeed he must make some effort to be heard aimid the din, which is ever heard in this kind of a school-room. He asks his questions in a voice which would disturb pupils intent upon getting their lessons. He reproves a way-ward scholar, so that the whole school may hear the reproof. He talks incessantly, and in a tone which can be heard by a thousand people. He never has real quiet or order in his school; and the important reason is, he does not preach by the power of example. You may talk ever so long and loud upon the importance of quiet and order in the school-room, but a little wholesome example will prove many times more efficacious. Mr. Jones just keep quiet yourself; show by consistent example what you would like to see in your pupils, and you will be delighted with the speedily im-

proved appearance of your school. Over the way is a school-room regulated by entirely a different system. In Mr. Jones' school, strangers wonder why he talks so loud, in the other, the wonder is that pupils seem to hear what strangers cannot distinguish. Every movement is quiet and orderly; and the pupils who attend this school, seem to need very little correction or reproof. Tasks are done more cheerfully and more promptly. No particular amount of talk is necessary to preserve quiet and order. One thing be very careful to impress upon the minds of your pupils. That when you do talk, you do so to be heard. This lesson well taught will save you much trouble in the tuture. Let it be a daily lesson until it is thoroughly learned. The teacher who teaches by the silent power of example, will be most carefully watched by his pupils, while the inveterate talker will be as the "idle wind," which few regard with much interest. Take pains to educate the ears of your children. Hearing is a most important avenue to the human soul. But how often it seems overgrown with briars and thorns. While your talk should be discreet and timely, the ears of your pupils should be ready to listen. You may as well talk by the seashore, to the mighty dashing of the wild waters, as to talk to those who are not prepared to hear.

Talk by the quiet force of example, if you expect to be heard.—
N. Y. Teacher.

# Beginning the Day.

The teacher is not always aware how much of his success depends upon beginning each day aright. To do this, he must commence with his own spirit and temper. Before he enters the school room, let him take possession of himself, and hold himself firm against the disturbing influences which will be likely to meet him at the threshold of his school room. Over this internal firmness let him throw the charm of a pleasant face; smiling cheerfully upon his school, and the work that opens before him. If there is disturbance and unseemly noise, or expressions of ill-feeling among his pupils as he enters the room, let his calm and cheerful presence, and firm, kind word of authority allay the tumult.

Let the teacher avoid the excitement likely to be awakened in his own mind by the confusion around him, and he will soon be able to control it. When quiet is established, let him make upon his pupils the impression that they are to enter upon a pleasant day's work. Let him allure them to their labors, and not commence driving them, as to a task. A few pleasant remarks upon some interesting topic,—not a dry, harsh homily, upon their duties to their teacher and the school,—may well precede the work of the morning. If pupils can thus be brought into sympathy with the teacher and with each other, and made to feel that the work before them is one of pleasure, and not of mere wearisome work,—very much is done toward securing a whole day of profitable study.

Let the teacher, then, strive to begin his day and his school aright; and the hours which follow will be cheerfully and profitably passed.—Maine Teacher.

#### Dull Scholars.

Much injury is often done to children of sluggish minds by the injudicious course of teachers. Many children are reputed dull, when it is nothing more or less than this:—their mental processes are slow, though correct. Just so is the case in the physical system. A boy may be as strong to lift a weight as large as another who may be able to run faster than he.

There is a wide difference between a dull scholar and a dunce. The former I have just described. The latter can never be made to learn very much from books. The former, with suitable instruction, will often succeed beyond the expectations of friends.

Teachers should be very careful not to press too much upon the minds of such children at once.-Here is the poor teacher's greatest fault. Suppose you have a dull scholar. First secure his confidence by asking him such questions as you are pretty sure he can answer. By this means you secure his confidence. Be not overscrupulous at first if an answer is not in the most elegant form of expression. Teach him how to use his tongue, -in other words, how to talk. Let the first lessons be very short. Let your own mind be slow for the time being, as well as that of your pupil. Remember the law that memory is strengthened by repetition; consequently, frequent reviewing is necessary. It may all seem very simple to you, but to the child it is everything. If possible, find some active employment for his mind. Many a rogue has been cured in this way. Be sure and call up something that you have previously taught him, but be sure that he is familiar with the subject. He will be pleased to recall it, and feel encouraged when he can answer your questions. There is in this the same pleasure as that of the old soldier who

# "Shoulders his crutch To show how fields are won."

Never intimate to him that he is dull, — if you do, you will soon make him act like a dunce. I know it is very pleasant to teach bright active children; but we have duties as well as pleasure to look after, and he is the truly successful teacher who can interest all classes of children. It is by no means certain that the pert young scholar, who answers so gilbly, will in the end of the race come off conqueror. The boy who started slowly at first, will in due time accelerate his speed, and outstrip all his early competitors.

Be patient, then, fellow-teachers, with your dull pupils, and they will one day bless you. N. T. T.—Maine Teacher.

# OFFICIAL NOTICES.



# NOTICE.

The Council of Public Instruction having approved of Text-Books on the Art of Teaching and Agriculture, Notice is hereby given that by virtue of Article Tenth of the Rules and Regulations for the Examination of Candidates for Teachers' Certificates or Diplomas in Lower Canada, the divers Boards of Examiners will, from and after their sessions in August next, inclusive, examine all candidates whatsoever on the Programmes having reference to the Art of Teaching, and all candidates for the Model School and Academy Diploma, on the Art of Teaching and Agriculture. Therefore, candidates presenting themselves for examination at the e and subsequent sessions, must be prepared to answer accordingly.

# ERECTIONS, &C., OF SCHOOL MUNICIPALITIES.

His Excellency the Governor General was pleased, by an order in Council of the 18th December 1863, amended by another Order in Council of the 30th January last,

To detach from the School Municipality of the Parish of Ste. Anne de la Pérade, in the County of Champlain, the following portion of territory, and to erect it into a separate school municipality, under the

name of the School Municipality of the Village of Ste. Anne de la Pérade, to wit: That portion of territory bounded on the north by the River St. Anne, on the south by the River St. Lawrence, on the north-east by the line dividing the Seigniory of Ste. Anne from the fief Dorvillier, commencing at the River St. Lawrence and dividing the lands of Narcisse Barril from those of Pierre Piché Laffèche, running thence till it meets the boundary of the lands situated at the place called the Rapid, thence following the last mentioned liue to its junction with the line dividing the land of Damien Mailhot from that of Ferdinand Laquerre, and along this line to the River St. Ann; on the south-west by the south-western line of the River St. Ann, from its mouth to the land of Damien Mailhot, exclusive; the islands known by the following names being included in the limits above described, viz., Isle-du-Sable, Madame Dury's Island, Isle-du-Large, the Islands of St. Ignace and Ste. Marguerite, and all other islands situated in the River St. Ann from its mouth to the line dividing the land of Ferdinand Laquerre from that of Damien Mailhot.

His Excellency the Governor General has been pleased, by an Order in Council of the 24th of the present month of February, to revoke the commission appointing Charles H. Leroux, Esquire, Inspector of Schools.

His Excellency the Governor General in Council was pleased, on the 24th of the present month of February, to accept of the resignation of William Hamilton, Esquire, as Inspector of Schools.

# APPOINTMENTS.

#### SCHOOL COMMISSIONERS.

His Excellency the Governor General in Council was pleased, on the 29th January last, to make the following appointments of School Commissioners, viz.,

County of St. Johns .- St. Johns : Messrs. Félix Gabriel Marchand and Casimir Surprenant.

County of Ottawa. - Aylmer: John Robert Woods, Esquire.

On the 8th of February:

County of Drummond .- Township of Grantham: Rev. J. O. Prince, Curé, Messrs. Moïse Janelle, Norbert Lafontaine, Benjamin Lafond and Edward Watkins.

On the 18th February:

County of Megantic.—Inverness: Mr. Neil McKenzie. County of Rimouski.—Métis: Daniel Macgugan.

And on the 29th February:

County of Champlain. — Village of Ste. Anne-de-la-Pérade: Rev. Louis Edouard Adolphe Dupuis, Curé, Messrs. Joseph Onésippe Méthot, Pierre George Beaudry, Louis Gonzague Tessier and Narcisse Grimard.

# TRUSTEES OF DISSENTIENT SCHOOLS.

His Excellency the Governor General has been pleased, by an Order in Council of the 29th January last, to approve of the following appointment of a School Trustee:

County of St. Johns .- St. Johns : Mr. James McPherson.

#### DIPLOMAS GRANTED.

LAVAL NORMAL SCHOOL.

Model School (F.)-Mr. Bernard Garneau. Feb. 1, 1864.

#### SHERBROOKE BOARN OF EXAMINERS.

2nd Class Academy (E.)—Mr. Francis E. Gilman.
1st Class Model School (E.)—Miss Jaue Green.
2nd Class Elementary (E.)—Misses Harriet Drummond, Mary Ann Munro and Sarah Young.

2nd Class Elementary (F.)-Miss Marie Adélaïde Phélonise Cham-

Feb. 2, 1864.

S. A. HURD, Secretary.

# STANSTEAD BOARD OF EXAMINERS.

1st Class Elementary (E.)—Messrs. Abel M. Davis, Milo D. House, Ira Miller; Misses Alice A. Atwood, Emeline S. Fox, Elisabeth Field, Helen M. Hubbard and Joséphine Morrill.

2nd Class Elementary (E.)—Messrs, George Bradford, William F. Davis, Ernest V. Maloney; Misses Julia E. Langmayd and Lucy A. Libbey.

Feb. 2, 1864.

C. A. RICHARDSON, Secretary.

#### PROTESTANT BOARD OF EXAMINERS OF BEDFORD.

1st Class Elementary (E.) — Messis. Whiting R. Ball, William J. Crothers; Misses Hattie A. Bédard, Jennette Barns, Nancy J. Clark, Mary E. Clark, Adélaïde L. Dyer, Helen E. England, Aunette Gilbert, Lavina Jersey, Dalilah Jennings, Tamer Neil, Helen Shepherd and Angeline H. Tenney.

2nd Class Elementary (E.)-Mr. W. A. Lay, Mrs. Sarah McVicker,

Misses Margaret Adams and Rosebell White.

Feb. 2 and 3, 1864.

WM. GIBSON. Secretary.

#### PROTESTANT BOARD OF EXAMINERS OF MONTREAL.

1st Class Model School (E.)—Mr. George William Webb. 1st Class Elementary (E.)—Miss Sarah Jane Nichols and Miss Lucy

2nd Class Elementary (E.) — Messrs. Charles S. Dow. Norman McDonald; Miss Margaret McNaughton and Miss Eleanor Nesbitt. Feb. 2, 1864.

> T. A. GIBSON, Secretary.

#### CATHOLIC BOARD OF EXAMINERS OF MONTREAL.

1st Class Elementary (F.)-Misses Philomène Dubé and Marie Célina Dupuis.

Aug. 4, 1863.

1st Class Elementary (F. and E.)—Miss Julia Armstrong.
1st Class Elementary (F.)—Messrs. Hector Milette, Magloire Pilon;
Misses Eliza Marie Brodcur, Marie Anne Johnston, Parmelie I acasse, Henriette Leblauc, Emilie Montreuil, Philomène Royal and Domitilde Vermet.

2ud Class Elementary (F.)-Misses Anathalie Sara Bissonnette, Rosa-

lie Bonin and Elisabeth Gauthier.

Feb. 2, 1864.

F. X. VALADE, Secretary

# CATHOLIC BOARD OF EXAMINERS OF QUEBEC.

2nd Class Model School (F.)-Mr. Elie St. Hilaire. 2nd Class Elementary (F)—Mr. Damase Bourget; Misses M. Adéline Boisvert and M. Louise Lortie.

Feb. 2, 1864.

N. LACASSE. Secretary.

# PROTESTANT BOARN OF EXAMINERS OF QUEBEC.

1st Class Elementary (E.)—Messrs. Robert Robertson and Wm. Robert Scott.

Feb. 2, 1864.

D. WILKIE, Secretary.

# ROARD OF EXAMINERS OF OTTAWA.

2nd Class Elementary (F.)—Mr. Elzéar Bertrand and Miss Philomère

2nd Class Elementary (E.)-Misses Elizabeth Hews, Anne O'Kecfe, Martha Maria Shipman and Julia Sullivan.

Feb. 2, 1864.

JOHN R. WOODS. Secretary.

## BOARD OF EXAMINERS OF BONAVENTURE.

1st Class Elementary (F. and E.)—Mr. François-Xavier Buteau.

1st Class Elementary (F.)—Mr. Joseph Guidry.
1st Class Elementary (E.)—Miss Janet Henderson.
2nd Class Elementary (E.)—Miss Robina Henderson.

Feb. 2, 1864.

CHARLES KELLY, Secretary.

# BOARD OF EXAMINERS OF RIMOUSKI.

2nd Class Elementary (F.)-Mrs. Narcisse Deroy (Marguerite Thibault), and Miss Célina Bérubé.

Feb. 2, 1864.

P. G. DUMAS, Secretary. ROARD OF EXAMINERS OF BEAUCE.

1st Class Elementary (F.)-Miss Emilie Marcoux and Miss Olive Côté.

2nd Class Elementary (F.)—Miss Elisa Blouin. Feb. 2, 1864.

J. T. P. PROULE, Secretary.

DONATIONS TO THE LIBRARY OF THE DEPARTMENT.

The Superintendent of Education acknowledges with thanks the fol-

From J. W. Dawson, Esq., LL. D., F. R. S. and Principal of McGill University: "First Lessons in Scientific Agriculture, for Schools and Private Instruction," 2 copies.

From Mr. Inspector Valade: 37 parts of the Annales de la Propagation

# SITUATIONS WANTED.

A situation is wanted in a Catholic School, by a Teacher at present in the Jacques Cartier Normal School who, independent of an English Education, can give instruction to a junior class in Classics and French. Residence in a College, or with a priest preferred.

References kindly permitted to the Education Office.

# JOURNAL OF EDUCATION.

MONTREAL (LOWER CANADA), FEBRUARY & MARCH, 1864.

# Teachers' Examinations.

Our readers will perceive by an official advertisement in another column that the examinations on the Art of Teaching and Agriculture, which candidates for Teachers' Diplomas have hitherto had the option of declining, are declared to be obligatory from and after the meeting of the Boards We learn with much of Examiners in August next. pleasure that a goodly number of teachers have anticipated the requirements of the rules and regulations by voluntarily submitting themselves to the test with a view of securing on the face of their diplomas proof of their proficiency in these branches.

It is indeed quite natural that teachers should be expected to know all about the art of teaching itself, and also, that in a country where the vast majority of the population must necessarily be agricultural, those employed in Academies and Model schools should be held to be competent to teach agriculture. The action of the Council of Public Instruction in these matters is only in accordance with the oft expressed wishes of every one in Canada who has taken

an interest in Education.

# Twenty-Second Conference of the Teachers' Association in connection with the Jacques Cartier Normal School.

This meeting was held on the 29th January.

The President took the Chair at 10 o'elock, A.M.

The minutes of the last meeting having been read and adopted, Mr. Tessier, on request of the President, gave a synopsis of the previous discussion on the methods of teaching the four elementary rules of arithmetic.

Mr. Valade, Inspector of Schools, then delivered a lecture on

Education and its influence on the young.

Mr. Hetu read a paper on The Duties of the Teacher.

The following subject was then proposed for discussion by the President: What are the most approved methods of teaching vulgar fractions and aliquot parts?

A long debate ensued, in which many members took part

and during which the following question was proposed: At what stage of advancement should children be taught fractions? The majority having declared that fractions should be taught immediately after the first four elementary rules, simple and compound, the debate was summed up by the Principal. The consideration of the second part of the question, viz., the teaching of aliquot parts, was left over till next meeting.

The Hon. the Superintendent of Education then complimented the teachers who had taken part in the discussion on the able manner in which they had handled the subject, and renewed some excellent advice which he had imparted to them at previous meetings; he also congratulated the association on its excellent library and advised the members to extend its circulation to the

utmost of their power.

Messrs. Jardin, Paradis and Dallaire were requested to lecture

at the next meeting.

The following subjects were then chosen for debate: How should children be taught verbs; and, can the several rules applicable to the past participle be reduced to one, and if this be possible, would it be better to follow this rule in teaching the participles ?

On motion of Mr. Dostaler, seconded by Mr. St. Hilaire, the

meeting adjourned to the last Friday in May.

# Twenty-first Conference of the Teachers' Association in connection with the Laval Normal School.

The minutes of the last meeting were read and adopted. Mr. Thibault, in a lecture, sketched the history of the normal schools in Europe and America.

Mr. Doyle delivered a lecture on English Grammar. Mr. Cloutier spoke on the art of penmanship.

The debate on the questions propounded at the last meeting was then proceeded with, and the following answers adopted:

10th. What should the teacher be doing while the class is employed in writing?

Ans. He should observe the attitude of his pupils, the position of their hands, copy-books &e., notice defeets in writing and explain the principles of the art to his class from time to time.

11th. Should the exercises be long and frequent? Ans. They should occupy half an hour each day.

12th. How should the teacher accustom the children to give a proper inclination to the letters?

Åns. By parallel lines drawn at the same angle as the example. 13th. How should he accustom them to leave equal distances between letters and words?

Ans. By vertical lines.

14th. How should old eopy-books be disposed of?

Ans. The first and last in each term should be preserved to show the progress of each pupil at the examination.

15th. How should ehildren be taught to keep their copy-books clean?

Ans. They should be made to keep their hands clean and to rest the fingers on slips of paper while writing. Too much ink must not be taken in their pens, and the inkstands should be fixed in the desks. The pages ought not to be too long, and blotting paper should be used before closing their copy-books.

The three last questions were left over until next meeting, when the following additional questions will also be taken into

consideration

1st. Should book-keeping bc taught in all the schools? 2nd. What is the most applicable system of book-keeping? 3rd. At what time should book-keeping be first taught? 4th. What is the best method of teaching book-keeping?

The following lectures were then announced for the next meeting: A few remarks on Natural Philosophy—Mr. Dufresne; The Normal schools of Europe, the United States and Canada compared — Mr. Thibault; Book-keeping — Mr. McSweeny; English Grammar—Mr. Doyle.

The meeting then adjourned to the last Saturday in May next.

# Extracts from the Reports of the School Inspectors, for the years 1861 and 1862.

(Translated by order of the Legislative Assembly).

Extract from the Report of Mr. Inspector Hume.

COUNTY OF MEGANTIC. (Continued.)

13. Nelson.—In this municipality there are two schools in operation, one French and one English; in a third district a new school house has been built, where it is intended to commence a school after the 1st of January next, or as soon as a teacher can be found capable of teaching both languages. To supply the wants of all the inhahitants of Nelson, five schools at least would be required.

14. St. Calixte de Somerset.—I have much pleasure in speaking of this municipality, as there are none in which more has been

done for the progress of education than in it.

After great exertions the building intended for a convent has been completed. I visited it in the month of October last, and was much pleased with the method of teaching practised; at that time there were 71 pupils attending. There is a model school for boys, and five elementary schools, at all of which very satisfactory progress has been made. The teacher of the model school is from the Laval Normal School, and is extremely well qualified, having also the advantage of being equally conversant with both languages.

The Commissioners have been obliged to incur a considerable debt; but I believe it will be all paid without pressing too heavily

upon the inhabitants.

15. Ste. Julie de Somerset.—In this municipality, also, much has been done. Two new school houses have been built, and there are now five elementary schools in operation. A model school has been established, with a teacher from the Laval Normal School. The progress made in most of the schools is satisfactory.

16. Ste. Sophie d'Halifax.—In this municipality eight schools are in operation, and at them all, with the exception of two, very good progress has been made. The school laws are well carried out in this municipality. This is the more gratifying when it is considered that a few years ago this was one of the municipalities which was the most opposed to carrying out the school laws. This reformation, so happily effected, is in a great measure owing to the exertions of the President of the Commissioners (Mr. J. Théophile Hébert), who has held that office since the schools were first established.

17. St. Ferdinand d'Halifax.—The only drawback to the prosperity of this municipality, as regards its school affairs, is the large amount of old debts which still remain unpaid, and which the Commissioners can only gradually discharge unless they imposed a higher assessment than the great majority of the inhabitants would be willing to pay. The amount of this debt still unpaid is \$600.

There are ten schools in operation under the commissioners: two of these are taught by teachers from the Laval Normal School. At the greatest number of the schools there has been good progress made. Three new schools have been built and some repairs made

in others.

There are also two dissentient schools in this municipality, which have been very well attended and at which very good progress has been made. A new school house has also been built by the dissentients.

18. Ireland.—This municipality affords another proof of the advantage of assessment for school purposes over the voluntary system. For a number of years every attempt to establish schools under the latter failed, but since the former was adopted there has been no difficulty experienced in sustaining them, and the monetary affairs of the municipality are in a flourishing condition. Seven schools have been in operation; at most of them very good progress has been made.

19. Broughton.—As the limits of this municipality have lately been changed, there has not yet been time to organize a sufficient number of schools; one school has been in operation.

Extract from the Report of Mr. Inspector Béland.

COUNTIES OF BEAUCE AND LOTBINIÈRE.

You will perceive that generally there has been progress in the is hoped, will be so shortly.

schools in my district. Every person in it, so to speak, willingly assists in putting the school-law in execution.

The female teachers employed are competent, although several of them have no diplomas. They all propose to acquire them as soon as the Board of Examiners for Beauce shall be organized.

There are this year 105 schools attended by 5925 pupils. Last year there were 111. This diminution results from the closing, on account of difficulties with which you are acquainted, of 12 schools in St. Sylvestre. There are also three model schools attended by 240 pupils. \*

Our two convents and colleges have 475 pupils, including both

boarders and day scholars.

The grand total of pupils attending the various educational establishments is 6,640. Of this number 1710 are beginning the alphabet; 2290 read fluently; 2640 read well; 3735 are learning to write; 3880 are beginning to cipher; 1980 practise the simple and compound rules; 150 are learning book-keeping; 3195 are learning spelling; 1045 are learning geography; 3225 French grammar, and the same number parsing; 380 are learning English grammar and do a little translation; 685 are learning and practising epistolary style; 110 mathematics; 120 mensuration; 115 linear drawing; 1215 are learning vocal and 240 instrumental music.

I find altogether but five male teachers, which is too small a number; all the other elementary schools are entrusted to female teachers. This results from the smallness of the salary which is generally given, and which is generally insufficient to remunerate

a married male teacher, and scarcely one who is single.

Extracts from the Reports of Mr. Inspector Juneau.

COUNTIES OF DORCHESTER AND LEVIS.

First Report.

I have the honor to transmit to you the report of my visit to the various educational institutions in the Counties of Lévis and Dorchester.

I am very happy to be able to state that in nearly every case marked progress has been made since my first visit, and that all the schools, with hardly an exception, are working tolerably well.

The college of Notre-Dame de la Victoire has changed masters; it is now under the able direction of the gentlemen of the Quebec Seminary. I am satisfied that liberal encouragement will be extended to it.

The convents of St. Joseph and Notre-Dame de Lévis continue to be well attended, and the invariably constant progress made by the pupils amply rewards those parents who send their children thither, for their sacrifices.

The model schools work very well, and the persons who direct them are deserving, in every sense, of honorable mention. They are, for the most part, pupils of the Laval Normal School.

In the two counties there are not less than 113 schools, both superior and elementary, attended by 7297 children of both sexes.

I have ascertained that not less than thirty thousand dollars are expended in the support of these schools.

#### Second Report.

No notable change has taken place since my first visit this year; however, I have had the pleasure of observing further progress and an increase in the number of pupils in a certain number of the schools.

I took part, in some of the parishes, in the public examinations, and I observed with satisfaction that, in each section, the parents of the pupils willingly left their numerous occupations to attend these literary festivals. At one school I counted, upon my arrival, no less than forty vehicles. There was a crowd everywhere.

The schools taught by Mr. Louis Roy and the Misses Chamberland, Chouinard, Olivier and Plante were especially excellent; I found in them some children of unusual talent. At the examination at Miss Olivier's school, at St. Nicholas, I remarked a little girl named Joséphine Desrochers, only six years of age, who could read and write well, and knew the whole of the catechism, Lhomond's grammar, the elements of geography, the multiplication table, the first four simple and compound rules of arithmetic, &c.; this interesting child wrote on the blackboard some tolerably long

<sup>\*</sup> To obviate the difficulties, St. Sylvestre has been divided into two municipalities; several schools have since been opened, and others, it is hoped, will be so shortly.

sentences which were dictated to her, and parsed them better than

several pupils of 12 and 15 years of age could do.

In public and private examinations, children of considerable ability are everywhere found; for this reason, the great importance, the necessity of establishing good schools cannot be too strongly urged. The parishes, moreover, who have the good sense to employ none but competent teachers, have reason to congratulate themselves upon the fact that the few slight sacrifices which they make to obtain them, are so amply repaid by the improvement of their children.

In the Counties of Lévis and Dorchester there are at present 7511 children attending the schools; this is an increase of 314 over

the first six months of the year 1861.

Extract from the Report of Mr. Inspector CRÉPAULT.

COUNTIES OF BELLECHASSE, MONTMAGNY AND L'ISLET.

The school-law works well in my district; there is not a single municipality nor a single township which does not contain a sufficient number of schools in proportion to the requirements of the

As regards the qualification of teachers, there remains but little to be desired. Besides the advantage which this district enjoys in possessing two academies under the wise and zealous direction of the Brothers of the Christian Doctrine, it contains three convents, two of which are taught by the Ladies of the Congregation, and the third by the Sisters of Jesus-Marie, and we have also at the head of our schools a great number of male and female teachers from the Laval Normal School, nearly all of whom discharge their duties with ability and specess. The other male and female teachers make laudable efforts to emulate them, and from this

results remarkable progress in all our schoo's

We may say that our country teachers are now beginning to enjoy a degree of prosperity more in proportion to the great services which they render. In fact, if we compare their condition at the present day, which, if not advantageous, is at least tolerable, with the position occupied by them only ten years ago, we must admit that much has been done both to promote their physical comfort, and to improve their moral and intellectual position. It may thus be asserted that their social position has been considerably improved, and continues to be ameliorated daily. I sincerely rejoice to see these men enjoy rights and privileges which were formerly denied to us, the pioneers of the cause of education. I congratulate them upon the marks of respect, esteem and consideration bestowed upon them by society and the country at large. This change and improvement in the position of the teacher does honor to those who have obtained for him public consideration and respect.

I return this year to the charge against illiterate school commissioners. I have already, in my preceding reports, mentioned the disadvantages which result from this evil, and the inconvenience to which a municipality, under the control of a school corporation incompetent from ignorance to manage its affairs, is subjected. In my opinion this duty should be entrusted to none but persons who are able at least to read and write tolerably well, even should it be

necessary, in order to effect this, to reduce the number to three.

I have frequently had an opportunity of observing that every municipality which is fortunate enough to have its Curé, or at least some educated person, in its school commission, makes a point of engaging in preference, at least for its model and superior schools for girls, the services of teachers from the Normal Schools. The sacrifice of a few pounds more is willingly made in order to place over the school persons who have gone through a course of special study, and who bring to their task a perfect system of instruction. The very reverse prevails in most municipalities presided over by illiterate commissioners. The engagement of teachers is postponed as long as possible, and this is done invariably that a smaller sa'ary may be paid. If they do not always succeed in engaging teachers at a very low price, it is not from a regard for the competence or ability of the person whom they engage. So far as this is concerned, they are satisfied if the person whon they engage holds a diploma from the Board of Examiners.

In justice to the municipalities in this district, I must here mention that they have given proof of great zeal and love of progress by assessing themselves to double and even treble the amount of their share of the grant: this is saying a great deal in their favor. I have already alluded, in my preceding reports, to the necessity which exists for increasing the legislative grant, if the improvement which we now observe is to be permanent. It was too small from

the first, and the share of each municipality is diminished after each census, in consequence of the erection of new parishes and new townships which require schools. The people who do not always understand this proceeding, which every census renders necessary, firmly believe that the government is gradually withdrawing its grant and will in the end annul it entirely.

I consider it advisable to remark here that teachers who hold academy and model school diplomas, as also the female teachers of superior schools, are everywhere well treated, but this is not the case with the teachers of elementary schools. The competition of the female teachers, who formerly obtained diplomas from the Board of Examiners with so much facility, makes it impossible for them to obtain a salary proportionate to the services which they render.

I must not forget to state that the books which the government has been pleased to give as prizes to those pupils who exhibited the greatest assiduity and application, have been productive of the most happy results.

I shall now proceed to review each municipality in detail.

1. Beaumont.—This municipality contains three schools: one model and two elementary. The model school, which is under the direction of Mr. Legendre, does that gentleman honor; he has succeeded beyond all expectation, and, with the assistance of a monitress, gives instruction to nearly one hundred pupils. The two elementary schools are also well kept and are sufficient for the requirements of the sections in which they are situated. The schoollaw works well in this little municipality, which at present enjoys the most perfect tranquility. The school commissioners give evidence of zeal and good will. Mr. Chas. Letellier, their Secretary-Treasurer, a man of good education, gives them effectual assistance in the performance of their duties. The books are well kept.

2. St. Michel (Village).—This municipality has an industrial college and an academy for girls. The college is under the direction of Mr. Dufrêne, who has given proof of ability and great activity.

Three other professors have been appointed to assist him.

The academy for girls is taught by Mlle. Laroche, with the assistance of a monitress for the elementary department. This teacher, who has only lately undertaken the direction of this establishment, commenced her career under the most happy auspices. These two institutions do honor to the village of St. Michel and to the gentlemen who, by their sacrifices and zeal, have succeeded in raising the parish above the level of the others in my district.

The accounts are well kept.

- 3. St. Michel (Parish).— In this municipality there are three good elementary schools. That in the fourth range is kept by Mr. Defsin, who for several years, has taught with energy and success. Miss Moffat, who teaches the school in the third range, is very competent and has been successful. The commissioners of this municipality do their duty well. Their Secretary-Treasurer acts in the same capacity for the village. The monetary affairs of these two municipalities are in a prosperous condition.
- 4. St. Charles.-Nine schools, one of which is a model school and another a superior school for girls, are in operation in this parish. The model school is at present under the direction of Mr. Huot, a pupil of the Laval Normal School. The superior school is taught by Mlle. Couture, who has been engaged in instruction for several years, and who has sent from her school a large number of teachers. Sie has given evidence of great zeal and devotion in the performance of her duty. Of the seven other schools, two have made satisfactory progress; the remaining five are of medium quality.

The accounts are regularly kept.

- 5. St. Gervais.—There are eleven schools in this municipality. The model school, in the village, has been for three years under the direction of Mr. Larue, who holds a diploma from the Laval Normal School. This young man has given evidence of ability, and the pupils taught by him have made progress. The ten other schools are of medium quality. The Secretary-Treasurer, Mr. E. Couture, keeps the accounts in a satisfactory manner. Besides these schools, St. Gervais contains a convent, under the management of the ladies of Jésus Marie, at which satisfactory progress has been made.
- 6. St. Lazare maintains six elementary schools, which suffice for the requirements of its various sections, and all of which are kept by female teachers, who hold diplomas and are tolerably competent. The ratepayers make great efforts to maintain their schools; they are in general poor. It is almost impossible for them to con-

mentary grant. If any municipality is descriving of it, on account tions. The accounts are in perfect order. of the efforts and the sacrifices which it has made, this certainly is the one.

- 7. St. Valier .- Five schools are in operation in this municipality; they are all elementary. A school for girls has been established in the village. The commissioners are more zealous than those whom they have succeeded.
- 8. St. Raphael maintains a model school and four elementary schools. The model school is at present under the direction of Mlle. Chouinard. The other schools are sufficient for the requirements of the different sections.
- 9. Berthier .- In this municipality there are three schools which, though only elementary, are not the less deserving of honorable mention. The school taught by Mr. Langlois is well worthy of being included in the number of model schools. The commissioners are very zealous. This little municipality pays great attention to its school affairs, and neglects nothing which can promote their improvement.
- 10. St. François.-Five schools, all elementary, are in operation in this municipality; they are of medium quality. There is a convent in this parish, under the management of the Reverend Sisters of the Congregation. An unfortunate difficulty has arisen between a former chairman of the corporation and the Secretary-Treasurer, respecting the money matters of the municipality.
- 11. St. Pierre maintains a model and three elementary schools. For the first half of the present year the model school was under the direction of Mlle Dumais. The three other schools are well kept and taught by competent female teachers. The commissioners show very great zeal for the maintenance of their schools. The books and accounts of the corporation are well kept.
- 12. St. Thomas. This large municipality maintains cight schools, of which one is a model school; the seven others are elementary. These latter are kept by competent female teachers. especially that taught by Miss Daziel, whose pupils have made remarkable progress during nearly ten years, which time she has been engaged in instruction. The academy for boys is taught by the Brothers of the Christian Doctrine, who are very successful. This parish has a convent under the care of the Ladies of the Congregation; it is well attended. The accounts are in good order.
- 13. Grosse Isle .- Some years since this island obtained a separate school from the Isle aux Grues, to which it was formerly attached. In consequence of the abolition, last summer, of the quarantine station, this school, which was attended solely by the children of the employés, has been closed for want of pupils. school was only in operation six months.
- 14. Isle aux Grues .- This little municipality maintains two schools with zeal and success; one of these a model school under the direction of MIle. Painchaud, who has been teaching for a great number of years. This lady is very competent; several of her pupils are now engaged in teaching, some of them with success.
- 15. Cap St. Ignace Eight schools are in operation in this municipality. The model school of the village, which is under the care of Mile. Lachaine, a pupil of the Laval Normal School, is very well managed. The seven other schools are not very good, but are sufficient for the requirements of the sections. The commissioners of this municipality are zealous and well disposed. The registers and account books are in good order. Manifest progress has been made in this locality within the last few years.
- 16. L'Islet .- There are thirteen schools in this municipality. The model school is under the direction of the Brothers of the Christian Doctrine. Besides the usual subjects, English, drawing and singing are taught at this institution. The academy for girls is under the successful management of Mlle. Languedoc. The eleven other schools are all well kept, especially those taught by Mlles. Cloutier, Boucher, and C. Fortin. The Secretary-Treasurer performs his duties with order and regularity.
- 17. St. Cyrille.-There are three schools in this small new municipality. All three are taught by competent female teachers, one of whom has no diploma. The ratepayers, although generally poor, make considerable sacrifices to maintain their schools.
- 18. St. Jean Port Joly.—This large municipality maintains ten schools, of which one is a model school and nine are elementary. Mile. Letourneau, who teaches the model school, does very well.

tinue to maintain so many schools unless they receive a supple- The other schools are well kept and supply the wants of their sec-

- 19. St. Aubert.-Five schools are in operation in this municipality. These schools are all kept by competent female teachers who hold diplomas. The commissioners are full of zeal and goodwill.
- 20. St. Roch des Aulnaies maintains eleven schools; all good, and kept by female teachers who hold diplomas. Mlle. Langlais, who teaches the school for girls attached to the church, and Mlle. Pelletier, who keeps that on the lower beach, have done very well and are deserving of honorable mention. The pupils of Mr. Hudon, who teaches the Fabrique school, have made wonderful progress under him, especially in ealigraphy and French grammar. It is to be regretted that difficulties have arisen with respect to the mill school, kept by Mlle. C. Cloutier.

Extracts from the Reports of Mr. Inspector BARDY.

COUNTIES OF QUEBEC, MONTMORENCY AND PORTNEUF, AND CATHOLIC POPULATION OF THE CITY OF QUEBEC.

## First Report.

I do not venture to assert absolutely, in this report, that the progress which I have observed in the schools which I have visited during the past winter and spring, have been of the most satisfactory nature; the extract from the statistics which I have the honor to submit to you, will enable you to form an opinion respecting it. A few remarks which seem to me worthy of your attention will serve to relieve me from the necessity of repeating the observations of each half year.

- 1. The school municipality of St. Michel de Beauport, composed of some concessions detached from Beauport, and which was lately erected by you for the advantage of its ratepayers, has been subjected to some difficulties which have arisen between its commissioners and those of Beauport But I have every reason to believe that these will be entirely done away with by your decision, to which both municipalities must conform. More than 80 children attend the only school established in this place. Under a competent master, no doubt can be entertained of its success.
- 2. In Valcartier there are three schools under the control of Protestant commissioners; they are attended by about 150 children, of whom 80 are Catholics. One is kept by a Catholic female teacher, who succeeds in giving satisfaction to all interested.
- 3. Laval, the school affairs of which are managed solely by the Curé, the Reverend Mr. Colford, who is chairman of the commissioners, and which is divided into three sections, has, however, in consequence of its poverty, but one school in operation.
- 4. In Château Richer, although that municipality, owing to former and incessant contentions, is still in debt, the centre school has been divided and a model school for boys established, which is successfully taught by Mr. Girardin, a teacher educated at the Laval Normal School; the girls have been left under the management of Mlle. Portelance, the former teacher. The former has 42, and the latter 45 pupils. At the other two schools 83 children receive instruction, giving a total of 170.
- 5. St. Anne, with two schools, educates about 120 children, and has commissioners who manage its affairs quietly and successfully.
- 6. St. Joachim has also two schools. That in the centre of the municipality is attended by about 120 children. The Curé, the Reverend Mr. Provencher, the chairman of the commissioners, is auxious, as I myself also am, to provide a male teacher for the boys and a female teacher for the girls. The school house is fine and roomy, and the interests of the children would seem to render this change necessary.
- 7. At St. Tite des Caps, in the school lately established, so to speak, in the depths of the forest, there are 50 pupils; it is entrusted to a young female teacher who manages it successfully.
- 8. St. Féréol.-This parish, always a poor one, has located its single school, which was formerly situated in the centre, at the southern extremity of the municipality for three years, proposing to remove it subsequently to the northern extremity for a similar period of time, and then to bring it back to the centre. This extraordinary system can never produce well educated pupils, as each

of the three sections can only enjoy the benefits of education at

intervals of six years.

9. The three schools at Ange Gardien continue nearly in the same condition as formerly, well disciplined, but ill-attended. Mr. Tardif, the teacher of the central elementary school instructs several of his pupils in composition, epistolary style, book-keeping, geometry and linear drawing.

10. Beauport has five schools, attended by nearly 400 children. In some of these schools several of the pupils are in want of books. In each of them, a considerable number of pupils are learning

English.

The female teacher of school No. 3 teaches the use of the globes. Mr. Paquet, of No. 1, teaches book-keeping, composition, and epistolary style. Miss Vallée, of No. 5, is an excellent teacher; and she also teaches composition and epistolary style. The commissioners of this municipality are very active and use all possible exertions to meet their engagements and to liquidate debts which had been previously contracted.

- 11. St. Laurent possesses three schools, one of which is a model school, kept by Mr. Lapierre, who teaches all the branches required in a school of this kind. The other two are elementary schools, and would show more success if the pupils were more assiduous. I think that I have succeeded in persuading the commissioners to construct a new school-house in section No. 2, the want of which has been felt for some time.
- 12. In St. Jean, a parish which has the reputation of being wealthy, I was grieved to find that an attempt was being made to reduce the teachers' salaries; and the proceeding seemed the more unjust from its being directed against those teachers who, by their ability and praiseworthy conduct in every respect, really deserve the greatest encouragement. The central academy, kept by Mr. Mignault, is each year the scene of new difficulties on the subject of salary. The commissioners, who are illiterate, mean and stubborn, would like to gain possession of the subsidy granted to this superior school, but at the same time to engage a second class teacher at a low figure, in order, as they say, to lighten the burdens of the supporters of the other two schools. Educated and well disposed persons, who reside in the locality, can never succeed in being elected commissioners, as thirty proprietors in easy circumstances (pilots and others) are compelled to absent themselves from the parish at the time of the election, so that the field is left clear for the farmers who are ostensibly opposed to education. These thirty proprietors, who are desirous of encouraging a good superior school, begged of me to obtain a change in the time of election, fixing it in January, in order that they may be enabled to take part in it. Section No. 3 could send at least 40 pupils to the school, and yet it happens during some months that the teacher sees only three or four; and on the day of my last visit, although it was previously announced, I only met seven or eight children. I then advised the commissioners to close the school, unless they could succeed in inducing the parents to send their children more regularly.
- 13. St. François.—At this parish there are two schools which are not attended very assiduously. The children, moreover, are withdrawn from school too soon, so that their progress can never be very brilliant.
- 14. Ste. Famille The convent of the Sisters of the Congregation is attended by 60 little girls, 45 of whom are boarders and the rest day-scholars. The use of the globes, composition, epistolary style, linear drawing, vocal music, embroidery, reading, etc., etc., are taught with great success. More than 40 little boys are taught at the model school kept by Mr. Prémont, an able graduate of the Laval Normal School.
- 15. St. Pierre.—200 children attend the three schools in this municipality. Progress the same; no notable change; there are but few talented children.
- 16. St. Catherine.—There are four schools in operation here under the system of voluntary contribution. Although the commissioners meet with some difficulty in collecting the contributions, the schools are tolerably successful. Mr. McDonald, of No. 4, has made his pupils very efficient, particularly in arithmetic; Miss Kenny, of No. 3, manages her pupils admirably, and teaches them English and French very well.
- 17. St. Raymond.—This municipality contains six schools, of which three are French and three Protestant and English, all under

the control of the same commissioners, one of whom is a Protestant, who attends to the English schools. All these schools are tolerably good.

- 18. St. Basile.—The four schools in this municipality are also passable without being in a flourishing condition; they are attended by 186 children.
- 19. Cap Santé.—This school municipality contains five school sections under control and a boys' school under the direction of trustees, independent of the commissioners.

There are, besides, three dissentient schools, one of which, kept Mr. Miller, is making great progress in book-keeping, geometry, mensuration, trigonometry, algebra, linear drawing, composition, music, &c. It is a good model school.

- 20. Deschambault has only five school sections since St. Alban has been erected into a municipality; but there are still about 280 children in the schools, which are, as before, well conducted and give universal satisfaction. Reverend Mr. Belanger has, with the most praiseworthy zeal, succeeded in erecting a fine convent near the church, and nuns are shortly expected who will find 50 young girls prepared to receive instruction.
- 21. St. Alban.—A new school municipality, and still poor, which has, nevertheless, four school-sections in full operation; the commissioners as well as the ratepayers shew great zeal for their schools, in which upwards of 180 children could receive a good education.
- 22. St. Casimir.—This municipality only contains two sections, the two schools of which furnish instruction to upwards of 160 children. The central school, directed by Mr. Laquerre, has 57 male and 53 female pupils; it could be divided to allow of a female teacher for the girls. I attempted to obtain the sanction of the commissioners to this project, but they pretended that it would be difficult to raise the funds required to keep up these two schools.
- 23. Grondines.—In five sections there are only four schools in operation. In section No. 3. I found that the premises rented for the school were not suitable. The children were to much crowded together, and were continually exposed to be disturbed by the noise of a number of young children belonging to the family in the neighboring house. I therefore urged upon the commissioners and taxpayers, who are in easy circumstances, the necessity of building a new school-house, but without success. These four schools receive at least 230 scholars. The male and female teachers perform their duties very zealously.
- 24. Ecureuils.—The teacher of the only school in this small municipality, Miss Vallières, performs her duties with talent and success. The children, 110 in number, like their school and repair to it with eagerness. All the branches required in a school of this nature, including English, are there taught.
- 25. Pointe-aux-Trembles.— This municipality contains five sections, and a sixth will soon be added. In an upper concession of the parish the ratepayers are erecting a school-house, which will be fit to receive pupils in the commencement of July. In the central section there is a model school kept by Mr. Lefebvre, a talented young teacher, who instructs upwards of 50 young boys with great success. This school which has been established about a year, has been confirmed by you; the commissioners, nevertheless, with inexcusable meanness, do not seem now to desire the school, and have even refused to re-engage the teacher, against whom they acknowledge that they have no ground of complaint. The convent of the Sisters of the Congregation, now under control, has 23 boarders and 50 day scholars. The little girls receive an excellent education there, and are even taught branches which really belong to a model school, in addition to embroidery, sewing,&c.
- 26. St. Augustin.—Upwards of 200 children are admitted to the four schools of this municipality. There is a model school kept with success by Miss Tapin, a pupil of the Laval Normal School. The other schools, as a general rule, are well kept, and I would specially mention No. 4, kept by Miss Watters, also from the Laval Normal School. English is taught in both these schools.
- 27. Ancienne Lorette has six school sections, where upwards of 300 children receive instruction. The schools should be better inspected by the commissioners. Nevertheless, in schools Nos. 4 and 5, kept by Mr. Hamel and Miss Roberge, there has been marked improvement among the pupils.
- 28. Cap Rouge.—There is only one school here, kept by Miss Laroche, who has a model school diploma; she has about 70 pupils,

18 of whom learn English. This young lady has a great deal of work, because before she took charge the pupils had been sadly neglected.

29. Ste. Foye.—In this municipality the only school in operation is kept by Mr. Letourneau, who holds a model school diploma from the Laval Normal School. This school is attended by more than 60 children, a few of whom are learning book-keeping, composition, and epistolary style; 30 pupils learn English.

30. St. Ambroise.—The seven schools under control impart instruction to 360 children. All these schools, under the zealous care of the Curé, are generally successful. French grammar is well learned, particularly at the central school, where the pupils are well grounded in parsing, composition, and epistolary style.

31. Charlesbourg has five schools in operation under control, which receive about 250 pupils; also, an independent English school, kept by Miss Boyne. The model school, kept by Miss Paradis, was very good; but I have learned with sorrow since my last visit, that the school commissioners had discharged her to make room for another teacher.

32. St. Dunstan.—Of the two schools in this municipality, one is Protestant with 44 pupils, some of whom have made considerable progress; the other is Catholic and receives 32 pupils. These schools are both in want of a number of indispensable articles.

33. Stoneham has only one school. The children are far from being assiduous and the teacher is indifferent. I found no progress.

34. St. Colomban de Sillery.—There are three sections and three school-houses. In each house there are two schools, one French and one English. The commissioners have made, and intend to make great improvements in these buildings. The schools are attended by 280 children. The teacher instructs the pupils in the use of the globes, some geometry, linear drawing and bookkeeping.

35. St. Rochs Banlieue. - The Sisters of the Congregation teach four classes, one of which, under control, shews some female pupils of capacity. The total number of scholars receiving instruction is from 310 to 320. Another school of about 60 pupils is kept in the village of Ste. Angele; if it were not for the careless attendance of the pupils more progress would be made. The Oblat Fathers are building a fine school-house near the St. Sauveur Church, in which they purpose placing teachers of some religious order. Since the beginning of this month a third school has been opened near the Dorchester Bridge in the village of St. Charles, where there are already about 100 pupils. For some time previously the want of a school had been felt, and I am pleased that this year I have been successful in persuading the commissioners to open this school for the advantage of both the ratepayers and the children in the locality. I can bear testimony to the active zeal of the commissioners. What obstacles and prejudices, nevertheless, have they not had to contend with before attaining their object - their predecessors having refused to tax that part of the municipality and having advised the people to oppose the establishment of a school there!

36. City of Quebec.—Three schools under control are kept by lay teachers: Mr. Dion, in St. Rochs' Suburbs; Mr. Dugal, in St. John's Suburbs; and Miss Farley, in the Lower Town. These three schools give instruction to upwards of 150 children, and do much good in their respective localities.

The Christian Brothers keep classes under control in St. Rochs, at the Glacis, and at Cap Blanc, in which about 1100 pupils are taught, apart from six independent classes which are attended by upwards of 600 children. The education imparted by these good men is very judicious. The best linear draughtsmen are found in their schools.

The Sisters of the Good Shepherd instruct some pupils who are very proficient in parsing, composition, geography, and the other branches; they have upwards of 330 pupils. The Sisters of Charity teach at the Glacis eight classes, viz., five French and three English, in all teaching 354 pupils; and at Cap Blanc three classes, viz., two English and one French, with 210 pupils.

At the convent of St. Rochs there is only one class of day-scholars under control, which is very successful.

There are 45 independent Catholic schools in the city; among them may be found some very superior commercial and literary schools and academies, kept by Messrs. Sweeny, Malone, Lafrance and Donnelly, who educate a large number of pupils. The other elementary schools are also well attended.

Second Report.

In several school municipalities I have had wrongs to redress, some difficulties to overcome, and a number of affairs to regulate. I remarked that a great deal of progress had been made in many of the schools. I think it would be of importance to prepare rooms for the teachers, both male and female, in every school-house, and to compel them to reside in them. By the present system the children, left too often to themselves, are deprived of that supervision which should be exercised over them during the hours of recreation. In winter, moreover, they generally suffer from cold, as the house is heated too late for them to be comfortable. The house, in addition to this, becomes deteriorated in value when there is no fire from half-past three o'clock in the afternoon till the following morning, and particularly from Friday night to the following Monday morning. I have remarked that teachers who board elsewhere continually complain that the house is cold, while the contrary is the case with those who live on the premises. In order that I shall not be found repeating the same observations twice during the same year, I may confine myself in the present report to a description of the changes which I observed during this visit.

(To be continued.)

# Notices of Books and Publications.

LOGAN.—NOTES ON THE GOLD OF EASTERN CANADA: being a reprint of portions of various Reports of the Geological Survey of Canada from 1848 to 1863. Dawson Brothers, Publishers, Montreal; 1864.—8 vo, 40 pp. Price 25 cents.

As public curiosity has been greatly exercised of late by the favorable accounts from the gold mines of the Chaudière, we doubt not that the above pamphlet will meet with an extensive sale. It would appear by these Notes that gold was found many years ago on the River Gilbert, one of the tributaries of the Chaudière, and the fact communicated to the public for the first time through Silliman's Journal (vol. 28, p. 112) by Capt. F. H. Baddeley, R. E., as early as April 1835. In the Report of the Geological Survey of May 1, 1853, Sir William Logan writes:

"It may be considered that the auriferous drift has now been shown to exist over 10,000 square miles on the south side of the St. Lawrence, comprehending the prolongation of the Green Mountains into Canada, and the country on the south-east side of them. In following the range of this drift north-eastwardly, the researches of the Survey have not extended beyond Etchemin Lake; but the general similarity of the rocks beyond, renders it probable that little change will be found for a distance extending much farther, perhaps to the extremity of Gaspé.

And again in the General Report, 1863:

"The auriferous drift of Eastern Canada is spread over a wide area on the south side of the St. Lawrence, including the hill-country belonging to the Notre Dame range, and extending thence south and east to the houndary of the province. These wide limits are assigned, inasmuch as although gold has not been everywhere found in this region, the same mineralogical characters are met with throughout; and, in its continuation southward, in Plymouth and elsewhere in Vermont, considerable quantities of gold have been obtained from the alluvial deposits. In Canada, gold has heen found on the St. Francis River from the vicinity of Melhourne to Sherbrooke, in the townships of Westhury, Weedon, and Dudswell, and on Lake St. Francis. It has also been found on the Etchemin, and on the Chaudière and nearly all its tributaries, from the seigniory of St. Mary to the frontier of the state of Maine; including the Bras, the Guillaume, the Rivière des Plantes, the Famine, the Du Loup, and the Metgermet. Several attempts have heen made to work these alluvial deposits for gold, in the seigniories of Vaudreuil, Auhert-Gallion, and Auhert de l'Isle, hut they have heen successively abandoned, and it is difficult to obtain authentic accounts of the result of the various workings, although it is known that very considerable quantities of gold were extracted. The country people still, from time to time, attempt the washing of the gravel, generally with the aid of a pan, and are occasionally rewarded by the Canada Gold Mining Company, in the last named scale, was tried by the Canada Gold Mining Company, in the last named seigniory, on the Rivière du Loup, near its junction with the Chaudière. The system adopted for the separation of this kind, on a considerable scale, was tried by the Canada Gold Mining Company, in the last named seigniory, on the Rivière du Loup, near its junction with the Chaudière. The system adopted for the separation of the gold from the gravel was similar to that used in Cornwall in washing for alluvial tin, and the

iron-sand, the heavy residue of the washings. There were several pieces of gold weighing over an ounce. The value of this gold was \$1,825, and the whole expenditure connected with the working \$1,643; leaving a profit of \$182. In this account is however included \$500 lost by a flood, which swept away an unfinished dam; so that the real difference between the amount of the wages and the value of the gold obtained

should be stated at \$682.

"It would appear from the facts here given that the quantity of gold in the valley of the Chaudière is such as would be remunerative to skilled labor, and should encourage the outlay of capital. There is no reason for supposing that the proportion of the precious metal to be found along the St. Francis, the Etchemin, and their various tributaries, is less considerable than that of the Chaudière. What is called the hydraulic method of washing such deposits is adopted on a great scale in California, and to some extent in the state of Georgia and North Carolina. 'In this method, the force of a jet of water, with great pressure, is made available both for excavating and washing the auriferous earth. The water, issuing in a continuous stream, with great force, from a large hose-pipe, like that of a fire-engine, is directed against the base of a bank of earth and gravel, and tears it away. The bank is rapidly undermined, the gravel is losened, violently rolled together, and cleansed from any adhe-The bank is rapidly undermined, the ring particles of gold; while the fine sand and clay are carried off by the water. In this manner hundreds of tons of earth and gravel may be removed, and all the gold which they contain liberated and secured, with greater ease and expedition than ten tons could be excavated and washed in the old way. All the earth and gravel of a deposit is moved, washed, and carried off through long sluices by the water, leaving the gold behind."

-AGRICULTURE FOR SCHOOLS. By J. W. Dawson, LL. D. John

Lovell, Publisher, Montreal.—12mo., 208 pp. Illustrated.

The name of the author is a sufficient guarantee for the correctness of the scientific principles laid down in this work. Its merits as a textbook adapted for teaching in the public schools of Lower Canada will be decided by the Council of Public Instruction, for whose approbation we believe it will be submitted.

KIRBY.—BRITISH NORTH AMERICAN ALMANAC; By James Kirby, M. A. John Lovell, Publisher, Montreal, 1864.—8vo., 368 pp. Printed in double columns.

Information relating to all the British colonies in America will be found in this Almanac, together with a summary of the most important events that bave transpired during the last two years, a necrological table baving reference to the same period, and much valuable data of a more general character. A few copies of that portion of the work relating to Public Instruction, both in Eastern and Western Canada, have been printed separately.

LANGEVIN.—ANSWERS TO THE PROGRAMMES ON TEACHING AND AGRICULTURE, for obtaining Teachers' Diplomas, &c. By Rev. Jean Langevin, Priest. Second edition, approved by the Council of Public Instruction. Darveau, Publisher, Quebec; 1864.—12mo, 51 pp. Price 25 cents. For sale by all Booksellers and by the School Inspectors. The same work in French.

FERLAND.—BIOGRAPHICAL NOTICE of Joseph Octave Plessis Bishop of Quebec, translated by J. B French from the original, published by l'Abbé Ferland in the "Foyer Canadien," G. & G. E. Desbarats, Publishers, Quebec .- 8vo, 177 pp.

Mr French has added a preface in which be very favorably notices the French Canadian literary movement. The work is embellished with a photograph taken from a fine portrait by James.

LA REVUE CANADIENNE; E. Sénécal, Publisber, Montreal. - 8vo.,

64 pp.

The first number contains an article on Crédit Foncier, by Mr. Provencher, the first chapters of a romance by Mr. George de Boucherville, part of an article on rationalism by Rev. Père Aubert, a sketch of life in modern Rome by Mr. Bourassa, and bibliographical notices by Messrs. de Bellefeuille & Royal. Mr. Provencher handles the subject of Crédit Foncier (Landed Credit) very ably, showing that in France it has not attained the object its promoters had in view, for although it bas succeeied as a bank or speculation, it failed altogether as a means of relief to the grigolium of the control of the contr to the agricultural classes. It has drawn more capital to Paris than was circulated by its means in the rural districts. From 1853 to 1861 more than two thirds of the loans were made in the Department of the Seine. The author, quoting from many European authorities, proceeds to show that loans to farmers should be based on the credit which belongs to labor rather than on that founded on mortgage. It is not so much the absolute want of capital in the country, as the unprofitable employment of a large part of what is actually there that tends to embarrassment. Thus, it appears by the census of 1861 that the vehicles kept for convenience or pleasure by our population, were valued at \$3.771,795, a sum amounting to more than half the total value of the implements of agriculture, which is put down at \$7,357,202. Capital obtained through credit must be used so as to give a return Capital obtained through credit must be used so as to give a return, otherwise its employment only serves to ruin its temporary possessor. This principle is so generally recognized that when Sir Robert Peel obtained a law in 1846 to permit proprietors to borrow £4,000,000 sterling for agricultural drainage, all possible precautions were taken to

prevent the money destined to this improvement from being diverted to any other object.

D'AVEZAC.—Bref récit et succincte narration de la Navigation faite en MDXXXV et MDXXXVI, par le capitaine Jacques-Cartier aux îles de Canada, Hochelaga, Saguenay et autres. Printed from the original edition Canada, Hochetaga, Saguenay et autres. Frinted from the original continual (1545), and showing the various readings of the MSS in the Imperial litrary; with illustrations and a short, succinct historical introduction by M. d'Avezac. Tross, Publisber, Paris; 1864. Large 12mo, xvii, 69 pp.

No student of Canadian History should be without this book; nor should those among our readers who are so fortunate as to possess complete collection of Cartier's voyages reprinted by the Historical Society of Quebec—already become exceedingly rare—lose any time in making so valuable an addition to their librairies. The editor's introduction and his frequent reference to the manuscripts, render this edition doubly valuable. We translate the following extract from the preface:

" No people seem to bave had less regard for the place they were entitled to occupy in the history of discoveries than the French; none have manifested less concern for the renown their adventures by sea and land might have given them; and while other nations loudly flourished their trumpets in honor of their own merits, we have suffered the recollections of voyages less ostentatiously performed, at the same epochs, by our ancestors, to be lost; and now listen with wonder to the occasional revelations of strangers.

"Who, for instance, can give us any information regarding the French vessel that touched at Canton in 1521, and whose arrival at a time Portugal and Spain assumed to bave the exclusive right of trading in those seas, is chronicled in the annals of China? Many other adventures, undertaken at an early date, have no doubt been forgotten. The official enterprises, or those which enjoyed the patronage of the sovereign, alone escaned contemporaneous and subsequent oblivion; yet, even regarding many of these, it is only with the utmost difficulty that a few fragments of the narratives in which they were recorded can be collected toge-

"This is precisely what happened in the case of the expeditions undertaken by the celebrated Breton navigator who planted the French flag on the spots where Quebec and Montreal now stand. Of his three flag on the spots we are indebted for the bistory of the first to an voyages to Canada we are indebted for the bistory of the first to an Italian collector (Ramusio) whose version we willingly accept as correct; the narrative of the tbird we owe to an English collector (Hakluyt) who saved the mutilated fragments in a translation that must also be looked upon as exact. It is only the original account of the second voyage which has come down to us in the words of one of Jacques Cartier's companions—or in his own; and of the edition struck off at Paris in 1545, collectors know of but one copy—that which is preserved in the British Museum. For the sake of the amateurs who value these old relics, it became necessary to go thitber and make an exact copy—which copy is now reproduced with scrupulous care in the volume at the commencement of which we write these lines."

Perrault. - Exploration de Québec au lac St. Jean. By J. Perrault, M. P. P., 8vo, 57 pp., -double columns.

This work is reprinted from the Revue Agricole. The subject is interesting, and much importance attaches to the question of colonization, which is considered in connection with the scenes visited by the expedition. The author makes the following reflections on the prospects of settlement on the shores of lake Jacques Cartier,-situated between lake St. John and Quebec:

"We believe, then, that at the elevation of lake Jacques Cartier the ripening of crops would be so precarious that the general cultivation of cereals would be found impossible in practice, and this witbout taking into account the difficulty of securing means of communication or the sterility of the soil. Yet, we believe that in the deep valleys, on the banks of rivers where alluvial soil is to be found and where the mountains afford shelter against the prevailing winds and the blighting effects of the nocturnal radiation, or where the vicinity of the water equalises the temperature during the twenty-four hours, the cultivation of cereals would be possible on a small scale, merely sufficient to supply the colonists; and even to obtain this object it would be requisite to take advantage of the most favorable time for sowing. Nineteen-twentietbs of the cultivated land of these regions should bave to be devoted to meadows and pastures, as in Switzerland, where only a few small wheat or rye fields are to be seen in the deep and narrow valleys which sbelter the hamlets, while numerous herds feed on the mountain sides, following the melting snows until the whole country is turned into an immense

"This in our opinion is the only possible future in store for the bighlands of lake Jacques Cartier. A hardy population of mountaineers may settle in little communities over this wide expanse of country, and tourists, while wandering over their hills, may recall the most renowned scenery of Switzerland; but to hope for a dense population living in easy circumstances, is to dream of an impossibility."

The author in concluding suggests as practical means of encouraging settlement on the Saguenay, the connection of lake St. John with the judiciary centre—of the chef-lieu of the county with the more remote parishes by means of good roads—and of Chicoutimi with Quebec, by a line of steamboats touching at all the principal points on the North shore.

THE NORTHERN MONTHLY.—A Magazine of Literature, Civil and Military affairs. Bailey & Noyes, Portland. 74 pp. Price \$2 per annum.

We are glad to add this new periodical to the list of our exchanges.

It is neatly printed and contains a great variety of interesting matter. The first number contains an elahorate article on the Reciprocity Treaty. We would call the attention of the writer to the very able article on the same subject in the second number of La Revue Canadienne, by Mr. J. Royal.

JUGEMENT erroné de M. Ernest Renan sur les langues sémitiques, par N. O. 8vo, 23 pp. Senécal, Montreal. Price 121 cts.

This is a reprint of a series of articles first published in the Journal de l'Instruction Publique. The author shows the shallowness of M. Renan's opinions touching the Indian languages which le has defined as incoherate and shapeless. The essay is written in a vigorous style and is full of new and interesting data, throwing light on the origin and metaphysical value of the Iroquois and Algonquin languages. The Lord's Prayer is given at full length in each language, and startling analogies between the Algonquin and the Hehrew are brought out. instance, as the identity of the possessive pronouns, which in the Hebrew are added to the end of the nouns with which they are incorporated, while in Algonquin they are placed before the first syllable. Thus we have in Hebrew

> SabactaNI, thou hast abandoned me, NI, ME. IadeKA, thy hand, RaghelO, his foot, KA. THY. O, HIS.

and in Algonquin Ninaganik, be abandons' me; KAnindj, thy hand, and Osit, bis foot.

The Algonquin root enim has the same meaning as the Latin radical anima-it indicates the operations of the mind, so we have min8enindam, I am pleased; sakenima, I am fond of bim; ni piziskenima, I know him quite well, and so forth. These are certainly most suggestive as to the unity of our origin, a point which M. Renan and other modern infidels are trying to unsettle by a spurious and overrated scientific display.

# MONTHLY SUMMARY.

#### EDUCATIONAL INTELLIGENCE.

-The Committee of Council on Education bas presented to Parliament its Revised Code of 1864. The changes in it are confined to points announced by the minutes of the 21st of March and the 19th of May, 1863-viz., endowments, the inspection of work-house schools, and a new system of grants to training colleges. The numbering of the articles in the Code of 1862, which remains unaltered in that of 1864, is preserved for purposes of reference and quota ion. An Appendix follows, showing separately all articles cancelled or modified, and all new articles.

The number of "Approved Candidates" who entered the various

Training Colleges under the new Regulations at Christmas, shows a marked falling off from that of previous years. The National Society's marked falling off from that of previous years. The National Monthly Paper, commenting on this decrease, remarks : - " Either the number of young persons, both male and female, who now seek admission, is smaller than it was, or the examination to which they are now subject is more stringent. We record the fact, that the number of successful male candidates is about 150 less than at Christmas, 1862, and the number of successful female candidates about 70 less. We are here, of course, comparing the approved candidates at Christmas, 1863, with the Queen's Scholars at Christmas, 1862."—Educational Times.

-The Oxford University Calendar for 1864 is now published. From the summary with which it concludes, we learn that the present number of members of Convocation is 3891, and of members on the books 6754. In the year just ended the number of matriculations was 452, of M. A. degrees 222, and of B. A. degrees 284. Compared with the numbers of the preceding Calendar, there is an increase in every respect except the The members of Convocation have increased by 61, the members on the books by 149, the matriculations by 19, the M. A. degrees by the same number. The B. A. degrees, on the other hand, have decreased by 22, the number in 1862 having been 306. If we take a term of five years, we find that the number of memhers of Convocation has risen from 3659 to 3891, an increase of ahove 6 per cent; that the number of memhers on the hooks has risen from 6204 to 6754, an increase of nearly 9 per cent.; and that the number of matriculations has risen from 399 to 452, an increase of 13 per cent.-Ib.

-From the annual report of Queen's College, Cork, just published we find that 219 matriculated students attended lectures there during the past year. Of that number 61 were new students who entered into it for the first time, and 20 non-matriculated students, making together 239 attending students, an excess of 10 over the attendance of the previous year. These 219 matriculated students, in regard to faculties and

Faculty of Arts, 72 matriculated students; in the Faculty of Medicine, 104 matriculated and 18 non-matriculated, in all 122; in the Faculty of Law, 7 matriculated; in the Course of Engineering, 42 matriculated and 2 non-matriculated, in all 44; and in the Course of Agriculture, 4 matriculated students.

-We read in the Illinois Teacher: "The school system of New-Orlcans has heen vastly improved under federal rule. The schools bave been organized under common regulations doing away with former irregularities: the English language only is laught in the primary schools, instead of the French as formerly, and other improvements equally important have been introduced, making the system vastly more efficient and far reaching than ever before." We can say nothing of the other improvements; but the only one which is mentioned would hardly be looked upon as desirable by the French population of Canada. This short paragraph is most suggestive, and copied into all our French papers will prove vastly efficient and far reaching. A similar attempt at the proscription of the national language in Polard through the schools is now being made by the Czar; time will tell with what success in both cases.

We can speak as to Canada. When the Royal Institution was suspected of preparing something of the kind, its schools were a failure; now that the people are at liberty to learn what language they choose, there is a great demand in all our country parts for English teachers.

#### SCIENTIFIC INTELLIGENCE.

-It is stated that the Boston Museum of Comparative Zoology embraces 100,000 specimens, representing 6,000 species. The British Museum bas but 20,000 specimens. In the Boston Museum there are, of Birds, 3000 specimens; of reptiles, 174 different species; of fishes, 374 species, and 2779 specimens. The Museum has been in operation for only four years. It is under the special direction of Prof. Agassiz.

-What a contrast does the work of the machinists of the present day present to those of a hundred years ago! At one time, as Mr. Smiles observes, an engine of any size, when once erected, required the constant attention of the engineer, who almost lived heside it in order to keep it in working order, such was the friction of its parts and the clumsiness of its construction. At the present time, however, almost absolute perfection of working is obtained. When the 5,000 different pieces of the engines designed for the Warrior were brought together from the different shops of the Messrs. Penn, although the workmen who huilt them up had never seen each other before, yet such was the mathematical accuracy of their fit that, immediately steam got up, they hegan working with the utmost smoothness. As a new-born child, as soon as it enters the world and expand its lungs, hegins to stretch its limbs, so this gigantic engine, immediately steam began to expand in its cylinder, at once exerted its huge members with the smoothness and case of a thing of life .- Once a Week.

-M. Delisle once observed a fly, only as large as a grain of sand, which ren three inches in balf a second, and in that space made the enormous number of five hundred and forty steps. If a man were to be able to run as fast in proportion to his size, supposing his step to measure two feet, he would in the course of a minute, have run upwards of twenty miles, a task far surpassing our express railroad engines, or the famous "Seven League Boots" recorded in the nursery fahle. In leaping, also, insects far excel man, or any other animal whatever. The flea can lean two hundred times its own length; so also can the locust. Some spiders can leap a couple of feet upon their prey .- Scientific American.

-The large number of persons who die annually from the poisonous effects of lead should put people more on their guard, as this metal is used in a great variety of forms for the convenience of man, on account of its cheapness, and the many desirable qualities it possesses over other This metal is a slow hut powerful poison in all its forms when taken internally, and often its effects are not manifest until too late. Every family, therefore, should avoid using vessels lined with lead for cooking or keeping provisions in, also the use of this metal for the conveyance of water, as pure water will dissolve the inside of the pipe without the presence of some protecting salt, which forms an insoluble coating and prevents further action; even then there is danger. If you already have lead pipe, the simplest precaution is always to draw off the water contained in it hefore saving any for use. There is also too much imprudence among the working class with regard to this poison; the painters in their use of white lead and litharge, plumbers eating with hands soiled by particles of this metal, also in the manufacture of glazed cards, glazed earthenware, &c. Many examples of the destructive effects might be cited, hut it is unnecessary, as hardly a week passes hut we hear of sickness or death from the effects of the substance in question; sometimes caused by ignorance of its nature, oftener by care-Our people drink their poisoned coffee at the hreakfast table, poisoned wine at dinner, and poisoned tea at supper; daily mingling, little hy little, this unseen destroyer with their food. More caution should he manifested by all, and especially hy those engaged in the manufacture courses of study for degrees and diplomas, are classified thus: — In the of the compounds of lead, and the application of them to the arts. — Ib.

-There are very few of the many who carry watches who ever think of the complexity of its delicate mechanism, or of the extraordinary and unceasing lahor it performs, and how astonishingly well it bears up and does its duty under what would be considered very shabby treatment in almost any other machinery. There are many who think a watch ought to run and keep good time for years without even a drop of oil, who would not think of running a common piece of machinery a day without oiling, the wheels of which do hut a fraction of the service. We were forcibly struck with this thought the other day, upon hearing a person remark that, by way of gratifying his curiosity, he had made a calculation of the revolutions which the wheels in an American watch make in a day and a year. The result of this calculation is as suggestive as it is interesting. For example: The main wheel makes 4 revolutions in 24 hours, or 1,460 in a year; the second or centre wheel, 24 revolutions in 24 hours, or 8,760 in a year; the third wheel, 192 in 24 hours, or 69,080 in a year; the fourth wheel (which carries the second-hand), 1,440 in 24 hours, or 525,600 in a year; the fifth or 'scape wheel, 12,960 in 24 hours, or 4,728,400 revolutions in a year; while the heats or vibrations made in 24 hours are 388,800, or 141,812,00 in a year.—Lancaster Express.

-We read in the Journal of the Society of Arts that another scientific expedition round the world has been organized in Austria. The Marco Polo will leave Trieste on the 5th of March, with ahout sixty passengers, and the voyage is expected to extend over eight months. Two hundred and the voltage is expected to extend over eight months. Two hundred days will be spent on the sea, and fifty in visiting thirty ports which are named as stopping-places on the route. The cost of the expedition is defrayed by the passengers, who pay £400 each. The ship has been carefully furnished with instruments and apparatus of all kinds. — Educational Times.

#### STATISTICAL INTELLIGENCE.

-The following curious facts are stated by the Abeille Medicale :- The earth is inhahited by 1288 millions of inhabitants, viz., 369,000,000 of the earth is inhahited by 1288 millions of inhabitants, viz., 369,000,000 of the Caucasian race, 552,000,000 of the Mongolian race; 190,000,000 of the Ethiopian, 1,000,000 of the American Indian, and 200,000,000 of the Malay races. All these respectively speak 3064 languages, and profess 1000 different religions. The amount of deaths per annum exceeds 333,000,000, or 91,000 per day, 3700 per hour, 60 per minute, or 1 per second; so that at every pulsation of our heart a human being dies. This loss is compensated by an equal number of hirths. The average duration of life throughout the globe is 33 years. One-fourth of its population dies. of life throughout the globe is 33 years. One-fourth of its population dies hefore the seventh year, and one-half before the seventeenth. Out of 10,000 persons, only one reaches his 100th year; only one in 500 his eightieth; and only one in 100 his sixty-fifth. Married people live longer than unmarried ones; and a tall man is likely to live longer than a short one. Untill the fiftieth year women have a better chance of life than men; beyond that period the chances are equal. Six hundred and fifty persons out of 1000 marry; the months of June and December are those in which marriages are most frequent. Children horn in the spring are generally stronger than those born in other seasons. Births and deaths chiefly occur at night. The number of men able to hear arms is but one-eight of the population. The nature of the profession exercises a great influence on longevity; thus out of 100 of each of the following professions, the number of those who attain their seventieth year is: —Among clergymen, 42; agriculturists, 40; traders and manufacturers, 38; soldiers, 32; cle ks, 32; lawyers, 29; artists, 28; professors, 27, and physicians, 24; so that those who study the art of prolonging the lives of others are most likely to die early, prohably on account of the effluvia to which they are constantly exposed. There are in the world 335 millions of Christians, 5 millions of Jews, 600 millions professing some of the Asiatic religious of the Asiatic and 200 millions of Mahamatana and 200 millions of the Asiatic religious of the Asiatic religious to the Asiatic religious of the Asiatic religious of the Asiatic religious to the Asiatic religious of the Asiatic religious to the Asiatic religious of the Asiatic religious to the Asiatic religions; 160 millions of Mahometans, and 200 millions of Pagans. Of the Christians, 170 millions profess the Catholic, 76 millions the Greek, and 80 millions the Protestant creeds .- Ib.

# NECROLOGICAL INTELLIGENCE.

-The late Chief Justice, Sir Louis Hyppolite LaFontaine, Baronet and Commander of the Pontifical Order of St. Sylvester, was born at Boucherville, in October 1807, and died in his fifty-sixth year. He descended from a very respectable family belonging to the agricultural classes; and one of his ancestors had sat in Parliament. Although endowed by nature with a remarkably robust constitution, his health had long been impaired by sedentary habits and the severe exertion incidental to active poli-He, in part, received his education at the Seminary of Montreal, and was admitted to practise law at one-and-twenty. Two years later, he was returned to Parliament, where his talent, and the success later, he was returned to Parliament, where his talent, and the success he had met with at the har, soon brought him into notice. Desirous of preventing the impending revolt in 1837, he proceeded to Quebec with Mr. Debartzch, and a few other members, for the purpose of obtaining from Lord Gosford the summoning of another session of Parliament. Sometime after this event, one of his letters having heen found, in this his was increased, that the bounds blave the nord should which it was ironically suggested that the bonnets bleus du nord should he armed, he hastily left the country. Strange to say, Mr. LaFontaine had the temerity to seek a refuge in England, where he was received and entertained in high political circles. Receiving a timely warning from Mr.

Ellice, however, that accusations were being lodged against him, he judged it prudent to retire to Paris. Having returned to Canada, he suffered imprisonment during the second outbreak. When the union of the Canadas was brought about he resisted the policy of the Right Honorable Charles Poulett Thompson (afterwards Lord Sydenham) to the utmost of his power. As violence was threatened, he withdrew from the election of Terrehonne through motives of humanity, hut soon obtained a seat hy the influence of Mr. Baldwin as representative for York. From this time must he dated the existence of that close friendship hetween these two men which exerted a potent influence over many subsequent events.

Mr. LaFontaine retired from politics in 1851, and was soon afterwards made Chief Justice for Lower Canada and Baronet. He leaves an infant son, the issue of a second marriage. His funeral was a very imposing ceremony, at which Mgr. the R. C. Bishop of Montreal pronounced an oration highly eulogistic of the qualities of the late judge.

-The Catholic Archhishop of New-York, the Rev. John Hughes, died on Sunday evening, January 3, aged ahout 65 years. Few men of his day exercised so wide an influence, social, moral, and political, and few men have exercised it, so honestly and wisely. He was horn in Ireland in 1798, the son of a respectable farmer. He came to America in 1817, and soon after hecame a student at the Catholic College America in 1817, and soon after became a student at the Catholic College at Emmetshurg, Maryland. In 1825 he received ordination, and was appointed to the charge of a church in Philadelphia, and became recognized as a man of mark in his church. In 1838 he was appointed coadjutor to the venerable Bishop Duhois of New York, who was fast sinking under age and infirmity. A fortnight had hardly passed hefore Bishop Duhois was struck down hy paralysis, and the oversight of the diocesc fell upon Mr. Hughes, who four years later, upon the death of his superior hecame Bishop of New York. In this position he had full scope for the exercise of his great administrative powers. To the general public he was hest known hy the various controversies in which he was at sevhe was hest known by the various controversies in which he was at several times engaged, prominent among which were those with Dr. John Breckenridge, that upon the Public School Question, that with his fellow-countryman, Dr. Nicholas Murray (Kirwan), and one with Hon. Erastus Brooks. But his true work was in the organization of the affairs of his diocese, and the establishment of its educational and religious concerns upon a firm hasis. It would require a volume to detail his lahors. It is sufficient to say that he gradually gathered into his own strong hands the entire control of the Catholic schools and churches of his diocese. The amount of church property nominally vested in him has been stated at fully five millions of dollars. He found his diocese weak and disjointed; he left it strong and consolidated. His position gave him great political influence; this he rarely used except when he thought the interests of the Church were in question, and then always with telling effect. In 1850 the Diocese of New York was divided by the erection of the Sees of Albany and Buffalo, while that of New York was raised to the dignity of an Archbichoptic. After the breaking out of the insurthe dignity of an Archbishopric. After the breaking out of the insur-rection, Archbishop Hughes, at the desire of our Government, went to Europe on a mission to aid the Union cause; for his exertious in this mission he received the official thanks of the authorities of the City of Within a few months his health began to give way, and his public appearances became more rare. His last notable effort was his speech to the Catholics of New York, at the time of the riots of last July. He died as he had lived, a true man, and a sincere Christian .-Harper's Weekly.

One of the Seigneurs of Rigaud Vaudreuil and other places, eldest son of the Honorable Charles Etienne Chaussegros de Lery, member of the Executive Council, and of the late Marie Josephte Fraser, and nephew of the late Viscount de Lery, Lieutenant-General in the service of France, was born at Quehec on the 2nd Sept., 1800. Descended from one of the oldest families of the Province, whose memhers, both under the French rule and the present Government, filled, with general approbation, the most important offices of trust in the colony; allied to the hest Canadian families, and hy the mother's side, to the most illustrious houses of Scotland, Mr. de Lery nohly hore his honourable name. After having with honor and success, devoted the first and greatest portion of his life to the service of his country, in the career followed by his father hefore him, he ahandoned—now some fifteen years since—public life to devote himself exclusively to the advancement and colonization of his seigniory. Under his management, and that of an able and worthy friend, the respected curé of the parish, St. François, now noted for its gold mines, progressed rapidly and soon became the most important parish in the county. Mr. de Lery was frequently solicited to re-enter the arena of politics, but always persistently refused; he preferred to devote his leisure hours to the interests of his censitaires, pected him as a father, and often submitted their mutual petty disagreements to his arhitration. His wealth, social rank, knowledge, and above all, his urhanity, rendered the task to him an easy and an agreeable one and all who came to consult him and lay hefore him their little differences, invariably returned home satisfied with his decisions. He could not, however, always resist the wish, respectfully urged, of his fellow-parishoners, who twice elected him Mayor of St. François de la Beauce, and Préfet of the county, which office he filled until the hour of his death .- Journal.

# APPORTIONMENT OF THE SUPPLEMENTARY GRANT TO POOR MUNICIPALITIES FOR 1863.

COUNTIES.	Municipalities.	Reasons for granting supplementary aid, and determining the amount thereof.	Amount of the usual annual grant.	Amount of assessment levied.	Amount of Supplementary aid applied for.	Supplementary aid granted.
Argenteuil	Millo Tolog	Non-Allerent Deer	\$ c. 63 54	\$ c. 222 00	\$ c.	\$   c. 29   00
Argenteum		New settlement. Poor	51 32	280 00	80 00	29 00
"	Chatham, No. 1 (Dissts.)	Population not numerous. Supports 2 schools	41 00	106 00	50 00	24 00
66 A	Gore & Wentworth	" Supports 5 "	89 66	240 00		29 00
Arthabaska	St. Léonard	New settlement	12 22 28 00	$\frac{50 00}{72,00}$	80 00	29 00 29 00
"	Chester (West)		84 90	160 00	60 00	29,00
"	Chester (East)		88 98	195 00		29,00
"	Ste. Clotilde		21 36	65 00	80 00	27 00
"	St. Valere		55 28	180 00	80 00	27 00 20 00
"	St. Médard. (Dissentients.)		150 46	$\begin{array}{c c} 330 & 00 \\ 74 & 00 \end{array}$	100 00	20 00
"	St. Venceslas	" " Built 1 "	13 78	72 00	80 00	24 00
"	St. Norbert	" " Built 3 "	70 30	213 00		29 00
Bonaventure	Victoriaville	New municipality having 2 schoolhouses to build	110 14	200,00	80 00	$\begin{array}{c c} 29 & 00 \\ 29 & 00 \end{array}$
"	Nouvel	Poor settlement. Always supported 2 schools	112 14	200 00  109 00	80 00 40 00	29 00
66	Matapediac		93 94	64 00	40 00	20 00
"	Ristigouche	" Building a schoolhouse	50 00	60 00	60 00	20,00
"	Rustico					29 00
"	New Richmond	" " Supports 4 schools	170 70	179 00 300 00	80 00 40 00	$\begin{array}{c c} 20 & 00 \\ 20 & 00 \end{array}$
66		Population not numerous. Supports 1 Model school	108 30	$\frac{300}{221} \frac{00}{25}$	60 00	20 00
66	Maria	This municipality supports 6 schools	206 10	286 00	50 00	29,00
	Ristigouche (Indians.)	Too poor to contribute to the fund	50 00			40 00
Beauce	Aylmer	New settlement. Supports 4 schools	97 78	227 68	60 00	29 00
"	St. Frédéric Forsyth.	" " Supports 5 "	$ \begin{array}{c c} 169 & 58 \\ 38 & 27 \end{array} $	232 00 100 00	60 00 40 00	$\begin{array}{c c} 29 & 00 \\ 29 & 00 \end{array}$
44	St. Ephrem	" Supports 3 "	93 72	173 00	40 00	29100
"	St. Victor	" Supports 3 "	141 00	240 00	40 00	29 00
"	Lambton	" " Supports 2 "	99 48	188 00	40 00	29 00
	Armagh	Poor. Supports 3 schools. Assessed themselves to b. a ch. Municipality poor and recently erected	$\begin{array}{c ccccccccccccccccccccccccccccccccccc$	$\frac{315 00 }{74 00 }$	100 00 50 00	$\frac{29 00}{29 00}$
Bagot	St. Ephrem-Soraba	" Supports 4 schools	108 86	202 97	100 00	29 00
66	St. Bonaventure	" Supports 2 "	105 24	147 12	80 00	29 00
66 Dans and a	St. André	Population much increased since two years		2000 000		29 00
Brome	Laterrière	Poor municipality	60 00 92 26	181 60	80 00	$\begin{array}{c c} 29 & 00 \\ 29 & 00 \end{array}$
«	Harvey		43 40	101 69 212 00	40 00	29 00
"	Anse St. Jean	" Harvest failed last year	39 34 .	212 00		29 00
"	St. Joseph	" Supports 2 schools	69 04	202 25	80 00	29 00
"	Grande-BaieOniatchonan	" Supports 4 "	147 86	167 00	50 00	29 00
"	Chicoutimi, (Village)	" Supports 2 " E-tablished a Model and 3 Elementary schools	45 58 90 66	218 00 298 00	50 00 200 00	$\begin{array}{c c} 29 & 00 \\ 29 & 00 \end{array}$
	" (Parish)	8 schools in operation	268 50	850 00	80 00	29 00
"	Bagotville (Village)	This municipality supports 1 Model schools	48 62	109 65		29 00
	Hébertville	New municipality. Supports 3 schools		160 00	40 00	$\begin{array}{c c} 29 & 00 \\ 29 & 00 \end{array}$
"	West Bury	" Supports 4 " Supports 2 "	104 46 33 58	$ \begin{array}{c c} 180 & 00 \\ 211 & 22 \end{array} $	40 00	29 00
66	Clifton[Hampden	" Supports 5 "		160,00	60 00	29 00
66	Whitton, Marston,	" Supports 2 "	57 78	67 00	40 00	29 00
	Newport & Auckland	" Supports 3 "		311 20	40 00	29 00
	HerefordLingwick	" " Supports 5 "		150 00 $297 00$	40 00	$\begin{array}{c c} 29 & 00 \\ 29 & 00 \end{array}$
"	Winslow (South)	Municipality poor and recently erected.		350 00	400 00	$\frac{29}{29} _{00}$
Champlain	Batiscan	Means limited. Supports 4 schools	121 64	240 00	40 00	29 00
"Charlevoix	Suttrington	New and poor municipality		176 00 .	40.00	29 00
"	St. Irénée	New and very poor municipality.  Means limited. Supports 3 schools.	61   04   112   82	$\frac{18 00}{300 00}$	40 00 60 00	$\frac{29,00}{29,00}$
66	St. Urbain	" Supports 3 "		143 00	40 00	$\frac{29}{29} \frac{00}{00}$
66	Ste. Agnès	" Supports 4 "	149 68	264 00	50 00	29 00
	Petite-Rivière	" " Supports 3 "	82 30	80 00	80 00	29 00
	St. Fidèle De Sales	" Supports 3 " New municipality. Supports 1 school	94 52 45 00	$\frac{168}{72} \frac{00}{00}$	40 00 40 00	$\begin{array}{c c} 29 & 00 \\ 29 & 00 \end{array}$
	Isle-aux-Coudres	This municipality has but small means. Supports 4 schools.		230,00	40 00	29 00
"	St. Placide	This municipality has but small means. Supports 2 schools.		120 00	40 00	29 00
8	II.	1	1		1 10	1

# APPORTIONMENT OF THE SUPPLEMENTARY GRANT TO POOR MUNICIPALITIES FOR 1863 .- (Continued.)

COUNTIES.	Municipalities.	Reasons for granting supplementary aid, and determining the amount thereof.	Amount of the usual annual grant.	Amount of assessment levied.	Amount of supplementary aid applied for	Supplementary aid granted.
			\$   C.	\$   c.	\$   c.	\$  .c
	St. Canut		93 28	360 00		29 00 29 00
	St. Placide	~ appoint	168 20	423 70	80 00	29 00
Dorchester	St. Malachie	" Supports 3 "	153 98	160 00	40 00	29 00
Drummond	St. Germain	" Supports 5 "	177 84	400 67	45 00	29 00
		Imposed a tax of \$900, to pay off old debts	143 48		80 00	80 00 29 00
1	Durham (Dissentients).	Means limited. Built 2 schoolhouses Population scattered.	97 78 20 00	535 00 90 00	100 00	29,00
46	"	" Supports 13 schools	183 38	472 14	80 00	29 00
	St. Pierre	" Supports 12 "	198,00	814 00	100 00	29 00
		The ratepayers of this municipality are poor	46 92	62 00	40 00	25 00
	Pabos	Means limited. Possesses good schools	58 22 141 42	347 00 400 00		29 00 40 00
	Rivière-au-Renard	" Possesses good schools	100 84	120 00		29 00
"	Cap-des-Rosiers	Means very limited	39 94	120 00	80 00	29 00
	Monts-Louis Percé	Built 3 schoolhouses.	22 62 292 46	97 00 500 00		29 00 40 00
		The ratepayers are poor.		300,00		20 00
" I	Isle-Bonaventure	~ · · · · · · · · · · · · · · · · · · ·	20 00	60 00		20 00
Hochelaga	St. Louis (Dissentients).	Population not numerous.	36 00	163 00		20 00
	Huntingdon (Dissts.)		30 00 149 86	$\begin{vmatrix} 110 & 00 \\ 225 & 00 \end{vmatrix}$	40 00	$\begin{vmatrix} 29 & 00 \\ 29 & 00 \end{vmatrix}$
	St. Cyrille	Titulitatii o somools				29 00
Joliette	St. Ambroise (Dissts.)	66 66	29 00	100 00	28 00	20 00
W S	Ste. Mélanie	Municipality "Supports 5 schools		495 50		29,00
	Mont-Carmel Ste. Hélène	" Supports 2 " Supports 5 "	67 60 143 58	$ \begin{array}{c c} 94   52 \\ 200   00 \end{array}$	40 00 80 00	$\begin{vmatrix} 29 & 00 \\ 29 & 00 \end{vmatrix}$
"	St. Onésime	" Supports 4 "	80 60	174.00	40 00	29 00
66	St. Alexandre	" Supports 6 "	196 14	240 00		29 00
Lotbinière	St. Flavien	" " Supports 5 "		218 90 97 30	40'00 30 00	29 00 29 00
	St. Agapit			38 70	25 00	20 00
Lévis	St. Lambert	Supports 6 schools. Built several houses	186 08	206 00		40 00
	Inverness (Dissts)	" 2 " Small means. " 2 " Small "	40 00 68 28	96 00 92 00	50 00	20'00
	Laval		69 76	72 00		29 00
"	St. Féréol	Means limited. Debt of \$324 for school building	99 70	97 00	60 00	29 00
Maskinongé	St. Didace	" Supports 5 schools	159 62	202 75		29 00
Nicolet	Ste. Gertrude Ste. Monique, No. 2			250 00 154 00		29 00 20 00
"	Blanford	" " Supports 2 "	22 38	56 00		29 00
Ottawa	St. André-Avellin	" " Supports 2 "	173 20	492 00		20 00
	Hartwell & Ripon Eardley	New municipality. Have to build schoolhouses  " Poor				29 00 20 00
	St. Casimir	Small means. Having 4 schoolhouses to build		202 00		29 00
- "	Cap-Rouge	A judgment against the municipality for \$744	67 50	100 00		50 00
	Waltham	New municipality. Means limited	45 52	$\begin{vmatrix} 400 & 00 \\ 210 & 00 \end{vmatrix}$		29 00 20 00
	Franktown	1/1/4/110 ***********************************		408 82		29 00
"	Litchfield	" and newly erected	118 20	420 01	<b>/</b>	29 00
	Stoneham	" Built 2 schoolhouses	45 00		100	29 00
"	St. Dunstan			50 00 45 00		29,00
Rimouski	Métis	" Supports 3 schools		120 00	40 00	29 00
	St. Fabien	" Supports 6 "	147 98	251 30		29 00
	St. Simon		136 46		45 00 40 00	29 00
	Tadoussac	" " Supports 2	51 78	80 00	40 00	29 00
St. Maurice	Shaouinigan	" Maintains 3 schools		152 00	1 1	29 00
	Barford		79 14	300 00 130 00	50 00 20 00	$\begin{bmatrix} 29 & 00 \\ 20 & 00 \end{bmatrix}$
T-	Hatley (Dissentients) St. Antonin	" " Population scattered Maintains 3 schools	100 72	116 00		29 00
66	N. D. du Portage	" " Maintains 4 "	101 66	183 91	70 00	29 00
"	St. Eloi	" Maintains 6 "		195 12		29 00
Terrebonne	St. Modeste	" " Maintains 2 "		$\begin{array}{c ccccccccccccccccccccccccccccccccccc$		29 00 40 00
		II	13			

# APPORTIONMENT OF THE SUPPLEMENTARY GRANT TO POOR MUNICIPALITIES FOR 1863 .- (Continued.)

COUNTIES.	Municipalities.	Reasons for granting supplementary aid, and determining the amount thereof.		annual grant.	Amount of assessment levied.	Amount of supplementary aid applied for.	Supplementary aid	granted.
Wolfe	Weedon  " (Dissentients)].  Ham (North).  Wotton.  St. Gabriel  St. Camille.  Garthby	" Building a schoolhouse	68 173 46 54	93 32 70 94 08	40 00 308 80 500 00 184 00	40 00 25 00 50 00 36 00 50 00	$egin{array}{c c} 29 \\ 0 & 20 \\ . & 29 \\ 0 & 29 \\ 0 & 29 \\ 0 & 29 \\ \end{array}$	00 00 00 00 00 00 00 00 00

# CATALOGUE OF PERSONS

WHO HAVE RECEIVED

# DIPLOMAS OF THE M'GILL NORMAL SCHOOL,

SINCE ITS COMMENCEMENT.

ARRANGED IN

# ORDER OF STANDING IN THEIR RESPECTIVE YEARS.

#### I. ELEMENTARY DIPLOMA.

1857. Maria McIntosh Machin, Isahella W. Carson, Harriet A. Moore, Mary Ann Walling, Annie Montgomery, Janet R. Middlemiss, James White Prudence Bell. Christina McFee, Mary Ann Hutchinson, James Everett, John McKillop, George Webb, Lonsdale Green, Mary Jane Reynolds, Eliza G. Elder. Isabella McCallum, Marianne McCleary, Annie F. Cockburn, Christina E. McMartin, Janet Patterson, Robert Bell, Frances Clarke, Susannah Macloughlin, James L. Biscoe, Christina McDonald, Jessina S. Connell, Sarah Gamble, Catherine Miller, Mary McMillan,

1858.

Ellen E. Cook, Elizabeth Chalmers, Caroline Trenholm, Lydia Trenholm,

Jane M. Condon,

Isabella Mack.

Louisa J. Webster, Helen Carmichael, Louisa Tracey, Kate Campbell, Isahella Blyth, Emily Dunning, Louisa Trenholm, Fanny Hill, Matilda Trenkolm, Eliza M. Conch, Helen Ross, Helen Schnyder, Adam Morrison, Annie Reade, Margaret McLean, Alice Finley, Eliza Elwyn, Mary Sym, Jane Patterson, Christina Monteath, Margaret Drysdale, Euphemia Clarke.

Lamira Herrick, Margaret Hardy, Margaret Gill, Caroline A. Arnold, Maria J. Ross, Magery Grace McEwen, James Crocket Wilson, Helen McOwat, Isabella R. Middlemiss, Mary F. Whitney, Sarah Jane Voshurgh, Fanny Hale, Margery Ballentyne, Jane Anne Peddie, Agnes O'Grady,

Catherine Frances Lloyd, Eliza Jane Barnett, Louisa Costigan, Alice Hall, Mary Schutt, John Melody, Margaret McDonald, Janet Grant, Margaret Clark Isabella Dalgliesh, Susie M. Rice McLaurin, Isahella Holiday, Jessie Patterson, Mary Willock.

1860.

Mary McGinn, Florence L. Merry, Leston A. Merry, Annie U. Geggie, Mary A. Bury. H. Elizabeth Fletcher, Jane Middlemiss, Amanda M. Knowlton, Jane McMartin, John Ramsay, John Ramsay,
Margaret Ross,
Isaac S. Rowell,
Clarissa J. Trenholm,
Ellen Maria Thornher,
John R. Lloyd,
Adelaide Harrick, Mary Ann Owler, Nannie E. Green, Alice Jaques, Caroline H. Pelton, Susan Brock,

1861.

Mary Henderson, Ann McNaughton, Maria Cockburn, Robert Laing, Rehecca Hilton, Annie Robertson, Susan Faulkner, Jane McGinn, Mary E. Kyle, Margaret D. Ryan, Charles Cooper, Mary M. Burbank, Elizabeth Elliott, John Culhane, Eliza Locke, Eleanor Gaw, Annie Cooper, Jane Irwin, Amelia S. Hampton, Matilda Drumm, Barbara Muirhead.

Joshua A. Bell, Frances Parker, Ezra Ball, Maria Gill, Isabel Crichton, Jane Ross, James Walker, Margaret Walsh. Robina H. Paterson. Catherine Nolan, Margaret Freel, Emma J. Hampton, Rose Jessie Bryson, Margaret Walker, Jemima Anderson, Mary Garlick, Sarah J. Seaner, Eliza White, Jessie Frazer, Helen E. Briggs, Tryphena Straker, William Gray, Lucilla J. Oshorne, Isabella Christie, Annie Luttrell, Sarah Johnson, Mary Stevens, Isabella McMartin.

Isabella R. Morrison. Lucy Ann Merry, Amy F. Murray, Mary L. Herrick, Alma J. E. Corey, Jane Cameron, John McCaig, Abastenia McGinn, Helen Watson, A. L. Simpson, Maria L. Pelton, Alice H. Savage, George Bennett, Margaret Campbell, Elizabeth Frazer, Sarah A. Millan, Emily Satton, Margaret Mason, Andrew Cook, Margaret Irwin, Annabella Murchison, Elizabeth Knox, Elizabeth H. Smith,

Catherine Gowdey, Isabella Sternberg,

Agnes Rowan, Ellen Hancoe.

#### II. MODEL SCHOOL DIPLOMA.

Janet R. Middlemiss, Mary A. Hutchinson, Anna Everett, John A. Bothwell, Eliza M. Whitney, Priscilla J. Orr, Prudence Bell, Mary Harper, Maria McIntosh Machin, Harriet A. Moore, Mary H. Brethour, Jane Dougall, Eliza G. Elder, Mary Mattinson.

1859.

Maria L. Johnson, Ellen E. Cook, Louisa J. Webster, Mary J. Reynolds, Elizabeth F. Symmers, Lucy H. Derick, Melissa H. DeGolger, Hannah Bell, Elizabeth Chalmers, Eliza Couch, Mary Emily Roach, Emily Dunning, Louisa Tracey, Isabella Blyth, Margaret Drysdale, Alice Finley, Oliver Warren,

1860.

Margaret Gill, Helen McOwat, Maria Jane Ross, Caroline A. Arnold, Caroline Trenholm, John Rice McLaurin, Margaret McDonald, Jane Ann Peddie, Margery G. McEwen, Agnes O'Grady, Edwin R. Johnson, Mary Kerr, Janet Grant,

Susie Rice McLaurin, Isabella Dalgliesh, Louisa Costigan, Frederick W. Locke. 1861.

Mary McGinn, Margaret Ross, H. E. Fletcher, M. A. Bury, Alice Jaques Florence L. Merry, Leston A. Merry, Ellen M. Thornber, Nannie E. Green, Janet Patterson, Caroline H. Pelton, Sarah E. Webster, Susan Brock Susan Brock, Mary Ann Owler, Jessina S. Connell. 1862.

Robert Laing, Mary E. Kyle, Mary Henderson, Maria J. Cockburn, Susan E. Faulkner, Eliza Locke, Elizabeth Elliott, Jane Middlemiss, Charles Cooper, Amelia Hampton.

1863.

James Walker, Sarah Cairns, Frances Parker, Isabel Crichton,
Jane McGinn,
Margaret J. Freel,
Robina Paterson,
Margaret Ryan,
Jennie De Golyer, Annie Cooper, Margaret Walker, Catherine Nolan, Emma Hampton, Jane Irwin.

# III. ACADEMY DIPLOMA.

1861.

Frederick Gore, B. A.

The above list includes the names of all the persons who have received diplomas of the McGill Normal School up to this date. It is published for the information of Commissioners and others interested, and to prevent the information of Commissioners and others interested, and to prevent misconceptions which appear to have arisen, in some instances, from confounding the diploma of the Normal School with that of the Board of Examiners holding its meetings in the Normal School building The latter diploma, though of equal legal value, does not imply that those holding it have received any instruction or training in the Normal School, whereas those holding the diploma of the Normal School must have passed through a course of special study and training, extending over one or two years.

February 13, 1864.

# ADVERTISEMENTS.

# THE JOURNAL OF EDUCATION

# "LE JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE."

The price of subscription to each of the above journals is ONE DOLLAR

per annum. Teachers FIFTY CENTS.
These journals are devoted to Education, Science and Literature, and contain monthly summaries or reviews of current events. They were very favorably noticed by the Jury of the Educational Department of the London International Exhibition in 1862, and obtained a First Class Medal.

N B.—Editors of Newspapers publishing this Advertisement will be entitled to one of the seven volumes of either journal for each insertion, two insertions entitling them to two volumes, &c. The year to which any volume required refers should be indicated.

any volume required refers should be indicated.

The Department has for sale various series of the above Journals, handsomely bound, at the following prices: one journal, boards \$1.10; clott, gilt, \$1.25. Both journals (English and French) boards \$2.00. Complete series of one journal, forming seven volumes \$7.00: half-price to Teachers, or if for the use of Colleges, Literary Institutions or Parish Libraries, \$5.00. Those requiring complete series should make early application at the Education Office, as the number remaining on hand is very small—the journals for 1857 being nearly all disposed of.

The circulation of the French journal reaches 3000 copies, of the English 1500. A good proportion is sent abroad, the remainder being very equally distributed throughout Eastern Canada.

No advertisement can be inserted unless having reference to Education, Science, Literature or the Fine Arts. Rates of advertising, 7 cents per line for the first insertion and 2 cents each subsequent insertion.

Any one sending us twenty new subscriptions will receive a com-

Any one sending us twenty new subscriptions will receive a complete collection of the journal.

# SCIENTIFIC AMERICAN, VOLUME X.. NEW SERIES.

MECHANICS will find in the Scientific American valuable information concerning their various TRADES, and details of all the latest and best improvements in Machinery, Tools, and Processes; together with such useful knowledge as will tend to dignify their occupations and lighten their labors

INVENTORS will find in the Scientific American all necessary instructions how to secure Letters-Patent for their inventions; also excellent illustrations and descriptions of all the principal inventions excellent titustrations and descriptions of all the principal inventions recently made in this country and in Europe; likewise an Official List of the claims of all Patents granted weekly at Washington, with numerous explanatory notes; also, discussions of questions concerning the Patent Laws of the United States, reports of trials in court, with

the Patent Laws of the United States, reports of trials in court, with legal opinions, etc.

MANUFACTURERS will find in the Scientific American illustrated articles descriptive of the most recently invented machines used in various manufacturing operations, the different processes being lucidly described; also, practical recipes of much value to manufacturers, with hints upon the economical management of factories.

ENGINEERS will find in the Scientific American valuable descriptions of all the best inventions connected with Steam, Railroad, Marine, and Mechanical Engineering; together with a faithful record of the progress of science in all these departments, both at home and abroad.

CHEMISTS will find in the Scientific American details of recent discoveries made in Chemistry, and articles on the application of that science to all the Useful Alts.

science to all the Useful Aits.

AGRICULTURISTS will find in the Scientific American engravings and descriptions of all the best and most approved FARM IMPLEMENTS; also, original or well-selected articles on matters relating to general AGRICULTURE; great care being taken to furnish FARMERS, regularly, with such information as will be valuable in the field, as well as in the househoid

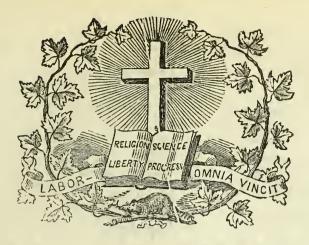
ALL CLASSES OF READERS will find in the Scientific American a popular resumé of all the best scientific information of the day; and it is the aim of the publishers to present it always in an attractive form, avoiding as much as possible abstruse terms. To every intelligent mind, this journal affords a constant supply of instructive reading.

TERMS OF SUBSCRIPTION .- \$3 for one year; \$1.50 for six months; \$1 for four months; 20 copies in a Club can be had for \$40. Subscribers in Canada should remit 25 Cents extra, to pay postage. SPECIMEN COPIES sent free; also, gratis, a pamphlet of "Advice to INVENTORS."

Address

MUNN & Co., Publishers, 37 Park Row, New-York City.

EUSEBE SENÉCAL, Caloric Printing Presses, 4, St Vincent St., Montreal.



# JOURNAL OF EDUCATION.

Volume VIII.

Montreal (Lower Canada), April, 1864.

No. 4.

SUMMARY.—LITERATURE.—Poetry: After the Ball. by Mrs. Leprohon.—Who shall Roll away the Stone?—Tho Song of the Sugaring, by John Frazer.— SCIENCE: Leaves from Gosse's Romance of Natural History, (continued).—The Geology of Canada, from the London Saturday Review.—Education: Arithmetic, by John Bruce, Esq., Inspector of Schools, (continued).—Love for the School.—Obedience.—Official Notices.—Appointments: School Commissioners.—Diplomas Granted.—Situations Wanted.—Donations to the Library of the Department.—Editorial to History School, at Quebec.—Judicial decision.—Extracts from the Reports of the Inspectors of Schools, (continued).—Notices of Books and Publications—Roy: History of Canada for Schools and Families.—Johnson: A Comprehensive System of Book-Keeping.—The Student and School Mate.—Logan: Geological Survey of Canada.—Garneau: Abrégé de l'Histoire du Canada à l'yasage des Maisons d'Education.—Ticknor: Life of Prescott.—Leach: A Great Work left Undone.—"La Revue Canadienne."—Brunet: Notice sur les Plantes de Michaux.—Monthly Summary: Educational Intelligence.—Scientific Intelligence.—Official Documents: Statement of the Distribution of the Superior Education Grant, for 1863.

# LITERATURE.

# POETRY.

AFTER THE BALL.

By Mrs. Leprohon.

(Written for the Journal of Education.)

Silence now reigns in the corridors wide, The stately rooms of that mansion of pride, The music is hushed—the revellers gone, The glittering ball-room deserted and lone, Silence and gloom like a close clinging pall O'er shadow the house—'tis after the ball.

Yet a light still gleams in a distant room Where sits a girl in her 'first season's bloom'; Look at her closely—say, is she not fair With exquisite features, rich silken hair And the beautiful, child-like, trusting eyes Of one in the world's ways still unwise.

The wreath late carefully placed on her brow She has flung on a distant foot-stool now, The bouquet exhaling still fragrance sweet, Lies crushed and withering at her feet; Gloves and tablets she has suffered to fall— How weary she looks after the ball.

Ah, more than weary! Mark how still and white With rose—tipped fingers entwined so tight, The grieved pained look on that forehead fair, One which it never was seen yet to wear, And the soft eyes gleaming through a mist of tears, Telling of secret misgivings and fears.

What is it all? Why some April care, Or some childish trifle, baseless as air, For the griefs that call forth girlhood's tears, Would but win a smile in maturer years, When the heart has learned mid pain and strife, Far sterner lessons from the book of life.

Ah! far better for thee, poor child, I ween, Had thy night been spent in some calmer scene—Communing with heart or friend at will; Or in innocent slumber calm and still, Thou wouldst not feel so heart weary of all As thou dost to-night, after the ball.

# WHO SHALL ROLL AWAY THE STONE?

What poor weeping ones were saying
Eighteen hundred years ago
We, the same weak faith betraying,
Say in our sad hours of woe.
Looking at some trouble lying
In the dark and dread unknown,
We, too, often ask with sighing,
"Who shall roll away the stone?"

Thus with care our spirits crushing,
When they might from care be free,
And, in joyous song out-gushing,
Rise in rapture, Lord to Thee.
For, before the way was ended,
Oft, we've had with joy to own,
Angels have from Heaven descended,
And have rolled away the stone.

Many a storm-cloud sweeping o'er us
Never pours on us its rain;
Many a grief we see before us
Never comes to cause us pain.
Oft-times in the feared to-morrow
Sunshine comes—the cloud has flown,
Ask not, then, in foolish sorrow,
"Who shall roll away the stone?"

Burden not thy soul with sadness—
Make a wiser, better choice.
Drink the wine of life with gladness;
God doth bid the men, "Rejoice."
In to-day's bright sunlight basking.
Leave to-morrow's cares alone;
Spoil not present joys by asking,
"Who will roll away the stone?"

# THE SONG OF THE SUGARING.

By JOHN FRASER.

The sun has arisen, and crimsons the snow On the top of the mountains and valleys below, From his throne in the azure he smiles out with glee, And is hidding the frozen up hrooklets be free.

He peeps through the woodlands, all leafless and still, And kisses with gladness the brow of the hill; And the life blood is coursing, both rapid and free, Through the hountiful veins of our own Maple Tree.

Grim winter's receding, and joy-giving spring Sends red-hreasted rohin again on the wing. Then up! to the lahor give in your adhesion, O!'tis charming to reap the first fruits of the season.

Hie away to the forest! to sugaring away! The time has arrived for the yearly foray; We wound with intent, but no malice have we, We love, prize and cherish our hountiful tree.

The blood of the Maple this day shall escape, Olit's dearer to us than the blood of the grape; In our homes it can ne'er be the mother of sorrow, Nor cheer us to-day while it frets us to morrow.

Dear Maple of spring-tide the harbinger green, Of summer the glory, of autumn the queen, Enshrined in our homes it is meet thou should'st be Of our country the emhlem, O beautiful tree.

Then urge on the team, the work has hegun, The forest spreads out its rude limbs to the sun; The woodpecker's tapping both eager and fast, For insects to furnish his early repast.

We gather the sap amid sunshine and snow, And while tailing and hailing our hearts overflow, To think that we're free from vile slavery's stain, And drain from the Maple instead of the cane.

Our wives and our children shall join in the sport, And our young men and maidens attend Cupid's court In the grove where the youthful affections shall glow, While the young ones make candy on top of the snow.

Then let our rejoicings reach Heaven's high throne, Who gave us to reap where we never have sown; And though God in his infinite mercy doth reign, We here are the lords of the forest and plain.

Montreal Transcript.

# SCIENCE.

# Leaves from Gosse's Romance of Natural Mistory.

(Continued from our last number.)

TIMES AND SEASONS.

A friend who has resided in Burmah informs me that there at midnight the stranger is often startled by the loud voice of a species of gecko, which is frequently found in the houses. Its cry is exceedingly singular, and resembles the word "tooktay," pronounced clearly and distinctly as if spoken by a human tongue. It is a source of much alarm to the natives of India who accompany Europeans to that country; as they believe that the bite of the little lizard is invariably fatal.

None of these sounds can compare in terrible effect with the deafening howls that penetrate the forests of Guiana after night has fallen, - the extraordinary vocal performances of the alouattes or howling monkeys. They go in troops, and utter their piercing cries, which Humboldt affirms can be heard in a clear atmosphere at the distance of two miles, in a strange concord, which seems the result of discipline, and incomparably augments the effect. The same traveller informs us that occasionally the voices of other animals are added to the concert; the roarings of the juguar and puma, and the shrill cries of alarmed birds. "It is not always in a fine the weird hunter of German fable.

moonlight, but more particularly at the time of storms and violent showers, that this tumult among the wild beasts occurs."

I linger on these tropical pictures, where nature appears under aspects so different from those of our clime. Here is another on the Amazon:—"No clouds obscured the sky, and the millions of starry lights, that in this clime render the moon's absence of little consequence, were shining upon us in their calm, still beauty. The stream where we were anchored was narrow; tall trees drooped over the water, or mangroves shot out their long finger-like branches into the mud below. Huge bats were skimming past; nightbirds were calling in strange voices from the tree-tops; fire-flies darted their mimic lightnings; fishes leaped above the surface, flashing in the starlight; the deep, sonorous baying of frogs came up from distant marshes; and loud plashings inshore suggested all sorts of nocturnal monsters."

Yet another, by the same pleasant writer, on the banks of the same mighty river:—" The flowers that bloomed by day have closed their petals, and, nestled in their leafy beds, are dreaming of their loves. A sister host now take their place, making the breezes to intoxicate with perfume, and exacting homage from bright, starry eyes. A murmur, as of gentle voices, floats upon the air. The moon darts down her glittering rays, till the flower-enamelled plain glistens like a shield; but in vain she strives to penetrate the denseness, except some fallen tree betrays a passage. Below, the tall tree-trunk rises dimly through the darkness. Huge moths, those fairest of the insect world, have taken the places of the butterflies, and myriads of fire-flies never weary in their torchlight dance. Far down the road comes on a blaze, steady, streaming like a meteor. It whizzes past, and for an instant the space is illumined, and dewy jewels from the leaves throw back the radiance. It is the lantern-fly, seeking what he himself knows best, by the fiery guide upon his head. The air of the night-bird's wing fans your cheek, or you are startled by his mournful note, wac-o-row, wac-o-row, sounding dolefully—by no means so pleasantly as one whim are will. The pleasantly as our whip-poor-will. The armadillo creeps carelessly from his hole, and, at slow place, makes for his feeding ground; the opossum climbs stealthily up the tree, and the little ant-eater is out pittlessly marauding."

If the sounds of night possess a romantic interest for the naturalist, so do those animal flames with which it is illuminated.

ralist, so do those animal flames with which it is illuminated,-

" Stars of the earth, and diamonds of the night."

Mr. Kirby, the most accomplished of entomologists, speaks in rapturous terms of our own homely little glow-worm. "1f," says he, "living, like me, in a district where it is rarely met with, the first time you saw this insect chanced to be, as it was in my case, one of those delightful evenings which an English summer seldom yields, when not a breeze disturbs the balmy air, and 'every sense is joy,' and hundreds of these radiant worms, studding their mossy couch with wild effulgence, were presented to your wondering eye in the course of a quarter of a mile, -you could not help associating with the name of glow-worm the most pleasing recollections.25

It is however, in America that these "diamonds of the night" are observed to advantage. In Canada I have seen the whole air, for a few yards above the surface of a large field, completely filled with fire-flies on the wing, thicker than stars on a winter's night. The light is redder, more candle-like, than that of our glow-worm, and, being in each individual alternately emitted and concealed,

and each of the million tiny flames performing its part in mazy aerial dance, the spectacle was singularly beautiful.

A sight in every respect similar, though doubtless dependent on a different species, occurred to me in ascending the river Alabama from the Gulf of Mexico. As the steamer passed booming along under the shadow of night, the broad belt of reeds which margined the river was throughd with myrings of doubting along and the the river was thronged with myriads of dancing gleams, and the air was filled with what looked like thousands of shooting stars.

Beautiful, however, as these spectacles were, I had not known what insects could effect in the way of illumination till I visited Jamaica. There, in the gorgeous night of a tropical forest, I saw them in their glory. In the glades and dells that open here and there from a winding mountain-road cut through the tall woods, I have delighted to linger and see the magnificent gloom lighted up by multitudes of fire-flies of various species, peculiarities in whose luminosity—of colour, intensity, and intermittence—enabled me to distinguish each from others. I delighted to watch and study their habits in these lonely spots, while the strange sounds, snorings, screeches, and ringings of nocturnal reptiles and insects, already described, were coming up from every part of the deep forest around, imparting to the scene a character which seemed as if it would suit

There are two kinds in particular, of larger size than usual, which are very conspicuous. One of these is more vagrant than the other, shooting about with a headlong flight, and rarely observed in repose. Its light appears of a rich orange hue when seen abroad; but it frequently flies in at open windows, and, when examined under candle-light, its luminosity is yellow: when held in the fingers, the light is seen to fill the hinder part of the body with dazzling effulgence, which intermits its intensity. is more commonly noticed resting on a twig or leaf, where it gradually increases the intensity of its light till it glows like a torch; then as gradually, it allows it to fade to a spark, and become extinct; in about a minute, however, it begins to appear again, and gradually increases to its former blaze; then fades again: strongly reminding the beholder of a revolving light at sea. The hue of this is a rich yellow-green; and sometimes a rover of the former species will arrest its course, and, approaching one of these on a leaf, will play around it, when the intermingling of the orange and green lights has a most charming effect.

In the lowland pastures of the same beauteous island, there is another insect abundant, of much larger dimensions, which displays both red and green light. On the upper surface of the thorax, there are two oval tubercles, hard and transparent like "bull'seye" lights let into a ship's deck; these are windows out of which shines a vivid green luminousness, which appears to fill the interior of the chest. Then on the under surface of the body, at the base of the abdomen, there is a transverse orifice in the shelly skin, covered with a delicate membrane, which glows with a strong ruddy light, visible, however, only when the wing-cases are expanded. During the dark nights it is most interesting to mark these large beetles flying along over the herbage at the edges of the woods and in the pastures: the red glare, like that of a lamp, alternately flashing upon the beholder and concealed, according as the insect turns its body in flight, but the ruddy reflection on the grass beneath being constantly visible, as the animal leisurely pursues its course. Now and then the green light from the upper "bull'seye," which seems to be under the insect's control, is displayed, and then again the mingling of the two complementary colours, red and green, in the evolutions of flight, is indescribably beautiful.

I have gazed upon these changing lights, flitting here and there in the openings of the dense forest, during the stillness of the night, till I could scarcely divest myself of the persuasion that human intelligence and human will were concerned in their production. Thoughts of the once happy Indians, that enjoyed a simple life in these charming glades before Columbus discovered their retreats, would then crowd up: and it required but little imagination to fancy myself surrounded by hundreds of the aborigines, holding their revels under the coolness of the night-season, as of old.

#### HARMONIES.

Modern science has shown that animals and plants are not scattered promiscuously over the world, but placed in spheres according to well-defined laws. A few kinds seem, indeed, cosmopolitan, but the great majority have a limited range, each inhabiting its own region, and each, in very many cases, replaced in other similar regions by species more or less closely allied and yet distinct. And more than this; that there are predominant forms of life in every region, so entirely governing the physiognomy of the landscape, that an accomplished naturalist, on being suddenly set down in any part of the earth's surface, would instantly tell in what region he was, by an examination of a few plants or animals.

The statistics on which this science of the geographical distribution of life is built up do not come within my present scope, which is to present the poetic side of nature; but there is a collateral aspect of the same truths worthy of consideration, namely, the harmony which subsists between all the parts of a natural-history picture. If we look with interest on the lion, the jaguar, the zebra, the python, at the Zoological Gardens, or the palms, and bananas, and bamboos in the conservatories at Kew; how vastly more interesting would it be to behold each in its own home; surrounded by all the accessories of surface-form, of atmospheric phenomena, of vegeration, of animal life, which properly belong to it, and without which it is merely an isolated object. Let us select a few examples.

To see the ariel gazelle, accompany a troop of Bedouin Arabs across the great Syrian desert. Grand and awe-inspiring in its boundless immensity, unearthly and ocean-like, the eye shrinks from contemplating the empty, cheerless solitude, and vainly wanders round for some object which may relieve the sense of utter loneliness and desolation. Across the plain, far away towards the west, where the fiery glow of the setting sun brings out their

forms in dark relief, a long interrupted line of columns is seen stretching away below the horizon; while, as the troop approaches, prostrate heaps of ruins appear, groups of broken shafts and bases of columns, huge platforms of stone, and fallen capitals, while here and there a solitary monumental pillar rears itself above the rest in solemn majesty. At the end of the sandy plain, the eye at length rests upon the lofty columnades of the Temple of the Sun, encompassed by a dark elevated mass of ruined buildings; but beyond, all around, right and left, as far as the eye can reach, extends the vast level naked flat of the great Desert, over which the eye runs in every direction, exploring the boundless horizon, without discovering a human being, or a vestige that tells of existing human Naked, solitary, unlimited space extends around, where man never enjoys the refreshment of a shadow, or rests his limbs under cover of a dwelling. There is a deep blue aeriel haze spread over the surface, but the distant horizon is nevertheless clear and sharply defined : not an eminence rises to break the monotonous flat, higher than the slight hillocks of sand sprinkled with a withered herbage, which are undiscerned except in their immediate proximity, while along the edge extends a large district covered with salt, distinguished from the rest by its peculiar colour.

Suddenly a herd of gazelles is seen playfully bounding over the sandy mounds, and displaying their elegant forms, and striking though simple colours, and the inimitable grace and beauty of all their actions. The Bedouins seize their lances, the travellers draw their pistols, and, distributing themselves into a wide circle, endeavour to encompass the herd. They seem heedless and unconscious for a time, and then, as the intruders approach, they hold up their beautiful heads, toss their curved and taper horns, and trot up into a closer group. Then, seeing their enemies spurring their steeds from behind the sandy hillocks all round them, they suddenly shoot away with the rapidity of the wind, easily dash through the loosely-formed circle, and, though lances are cast, and pistol-shots resound, unharmed they quickly distance the fleetest of their pursues; turn and gaze, as if in mingled curiosity and contempt, and then away again, bounding over the tawny sand with an agility that seems rather that of flight than of running.

Or would you see the hyena, where he feels most at home, surrounded by scenes and circumstances most congenial to his habits? Then plod your weary way still further across the sands, and pause not till you encamp amid the gorgeous remains of that ancient City of the Wilderness,

"Whose temples, palaces,—a wondrous dream, That passes not away,—for many a league Illumine yet the desert."

There sit down alone amid the ruined fanes lighted up by the setting sun, and watch the approach of night, just at the breaking up of the long dry season. Everywhere around are the remains of the glorious city; walls, and gateways, and columns of polished granite of rosy hue, or of marble that gleams like snow in the bright moonlight; many standing in their desolateness, but many more prostrate and half-buried in the drifted sand. Some of the pillars are but dimly seen in the gloomy shadow of the lofty walls, others stand out boldly and brightly in the soft moonbeams, while here and there a brilliant gleam slants down through the windows of a ruined edifice, and illumines the deep and delicate sculpture of a fallen capital, or spreads over a heap of disjointed stones. Under yon dark and gloomy portal the eye wanders over distant funereal towers crowning the eminences, the noble gateway of the grand avenue, and lines of columns gradually lost in the distance.

But while you gaze, there is a change. The breeze, which had lifted the sand in playful eddies, drops to perfect calmness. Black clouds are collecting over the mountain range that forms the distant horizon. The moon is obscured, and the whole heaven becomes black with tempest. A hurricane suddenly sweeps through the ruined palaces, and fills the whole air with a dense fog of blinding sand. Then a flash of forked lightning shoots between the columns, illuminating them for an instant, and is instantaneously followed by a bursting crash of thunder, which makes the tottering fanes tremble, and huge drops of warm rain, like blooddrops, are spattering the stones. The rain now comes down in one universal deluge, flooding the floors, and pouring off from the old marble platforms in cataracts. Flash follows flash in one continuous claze of blinding light, bringing out the grim marble towers and pillars against the black clouds of midnight with an awfully sublime distinctness; and crash after crash, and peal after peal of thunder are blending into one uninterrupted roll.

But amidst the deep roar rises from the gaunt heaps of stone an unearthly sound, like the laugh of a demon. Again, the cackling mirth echoes along the ruined halls, as if exulting in the wild war

of the elements, and in the desolation around. Lo! from out of yon low arch, in the Place of Tombs, gleam two fiery eyes, and forth stalks into the lightning the fell hyena. With bristling mane and grinning teeth, the obscene monster glares at you, and warns you to secure a timely retreat. Another appears, bearing in its jaws a loathsome human skull, which it has found in the caravan track. You shudder as you hear the bones crack and grind between the powerful teeth, and gladly shrink away from the repulsive vicinity.

The home of the great Siberian stag is among the most magnificent scenery in the world. Search for him amidst the bold precipices of the Altaian chain, where enormous mountains of primeval formation are split and cleft into the wildest ravines, and where cascades fall in snowy foam down the terrible gorges bounded by sheer cliffs that almost meet far overhead, and shut out the light of heaven. Here is a little dell, embosomed in the mountains, as full of flowers as an English garden,—irises and columbines, primroses and peonies, of many rich hues and of kinds unfamiliar to us, and of a luxuriant growth which reaches up to a man's shoulders;—then a tiny basin of clear water, intensely black from its unruffled stillness and its fathomless depth. Now the traveller crosses a sharp ridge, crowned with colossal needles of naked granite, where the furious gale, shrieking and howling through the crevices, threatens to hurl horse and man a thonsand fathoms down;—then he passes into a forest where not a breath waves the tops of the ancient cedars.

It is a region where animal life is not very abundant, but where the framework of the solid earth itself stands revealed in unrivalled gorgeousness. The cliffs are here of crimson or purple porpnyry, as brilliant as the dyed products of the loom, there of dark-ned granite seamed with thick veins of pure rose-coloured quartz, transparent as glass. Here a vast, uncouth column of black basalt rears its fused cylinders from the midst of a narrow ravine; and here a vast precipice appears of white marble, as pure as that of Paros. Rocks of all hues, bright red, purple, yellow, green; of all combinations of colours, white with purple spots, white with blue veins, brown with pale green streaks, pale crimson with veins of black and yellow, are scattered about in unheeded confusion; while, above all, the rich and splendid jasper rises in enormous masses, as if it were the vilest rock, yet glittering in gorgeous beauty,—mountains of gems. Here is one of a dark sea-green, with cream-coloured veins; there a mass of deep violet; and here a ribbon-stripe, marked irregularly with alternate bands of red, brown and green; and yonder is a huge heap of shattered blocks of the richest plum-purple, transmitting the light in sparkling lustre through their translucent sub-stance, as they lie where they have been tumbled down from their beds by the force of the torrent, and presenting the most agreeable contrasts between their own deep, rich, imperial hue, and that of the yellow-green moss that springs in cushion-like tufts from their angles and crevices.

(To be continued.)

# The Geology of Canada.

(From the London Saturday Review.)

The Provincial Government of Canada has lately issued a volume embodying, with much new matter, the condensed substance, of all the previous annual reports which from time to time have been published by the anthority of the Colonial Legislature since the establishment of the Geological Survey of Canada in 1843. The preparation of this bulky octave of nearly a thousand pages has been carried out by the indefatigable director of the Survey, Sir William Logan; and the style in which the work has been got up, the precision of the drawings, and the accuracy of the wood-cuts, may almost challenge comparsion with the execution of similar scientific productions on this side of the Atlantic. There has been a steady persistence in the conduct of this remarkable Survey, honourable alike to the successive Governments that have encouraged it and to the officers who have carried out the work. No other Colonial Survey has ever yet assumed the same truly national character, and the day may come—if ever the "Imperial Colony" shall claim and attain independence-when the scientific public of a great nation, looking back upon the earlier dawnings of science in their land, shall regard the name of Logan, a native born, with the same affectionate interest with which English geologists now regard the names of our great geological map-makers, William Smith and De la Beche.

Neither practical men, in the vulgar sense of the term, nor men of science will ever doubt the value of this anatomizing of the

physical structure of Canada. But if, in the colony or elsewhere, there is any one so shortsighted as to doubt the wisdom of spending money on researches which do not always suddenly tell on the pockets of the community, let him consider that, in addition to positive benefits, the mere negative results of such a Survey have a distinct practical utility; for many a hopeful and unwary speculator, if he will but believe what is expressed by the colours on a geological map, will save himself from the prosecution of undertakings which end in disappointment and ruin to himself and his associates. But on higher grounds than these, the effect of the encouragement of science in a rising country is surely not to be despised. The foundation of such a Survey is like the foundation of those noble Universities which have already arisen in the colony, elevating the tone of society by the admixture of a learned and scientific element, commanding the respect of the intellect of their own population, of those "at home" in the old country, and of foreign savans all over Europe. That far-seeing Government which knows how worthily to execute so great an undertaking may also well command respect. The following are among the more important results set forth in the recently published volume.

When Sir William Logan commenced his investigations in

Canadian geology, nothing was definitely known in that country with regard to the rocks underlying the older palæozoic or Silu-The granitic and gneissoid rocks, both in Europe and America, had been studied lithologically rather than geologically; and though, from the days of Hutton downwards, the theory of metamorphism has been gradually establishing itself, yet even now there are men called geologists who cannot persuade themselves that almost all the gneissic rocks of the Scottish Highlands are merely metamorphosed Lower Silurian strata, and that similar masses in the Alps are the altered representatives of the secondary rocks of the Jura, and some of them even of the Eocene Age. As early as 1844, Sir William recognised a great system of altered strata, forming the oldest known rocks of Canada, and perhaps of the world, unless those of the Lewis and the extreme north-west of Scotland may be in part their equivalents. These in Canada had previously been regarded as unstratified, and Sir William was the first who successfully applied himself to the study of their structure. Extending from the coasts of Labrador into the regions of the Far West, contorted and disturbed in the extremest degree, a very wilderness of dreary swamps, forests, rivers, and innumerable lakes, the difficulties to be overcome in the examination of the Laurentian rocks were very great. They have nevertheless been described, and their constitution has been analysed over great areas, and Sir William has discovered—what will be new to most geologists—that these antique rocks include two great series, with an aggregate thickness of probably not less than from 40 to 50,000 feet. Of these, interbedded with the gneiss and quartzite, the oldest includes at least three bands of limestone, equal in extent and thickness to many of the separate formations of more recent periods, one band alone attaining a thickness of more than 1,000 feet. In old times, when geologists drew upon their imaginations for their facts, so-called primary limestones such as these were necessarily considered to be unfossiliferous; but of late, since the metamorphic theory of rocks has taken root, sound reasoners have begun to surmise that all stratified limestones of great extent and thickness must have been formed from the life and death of organic bodies, and a few geologists were therefore more pleased than surprised when the Director of the Canadian Survey announced the discovery of forms in the Laurentian limestone resembling corals of the genus Stromatopera. No one who has thoroughly realized the geological meaning of metamorphism will be surprised at the rarity of organic remains in the altered limestone, when it is remembered that, even if originally entirely formed, like our own Carboniferous limestone of organic bodies that lived in the seas of the time, yet if these organisms "retained their calcareous character," their organic structure would "be almost certainly obliterated by crystallization, and it would be through the replacement of the original carbonate of lime by a different mineral substance that there would be any chance of the forms being preserved." In the fossils discovered, the layers of the possible Stromatopora " are composed of crystalline pyroxene, while the interstices are filled with crystalline carbonate of lime."

At an early period of the Canadian Survey, a great group of crystalline rocks was distinguished by the predominance of Labradorite and similar triclinic feldspars, and rumours are abroad among geologists (though not published in this volume) that the recent investigations of Sir William Logan have shown that they belong to a younger series, which rests unconformably upon the more ancient Laurentian gneiss, and attains a great but as yet unknown thickness. The suggestive significance of this fact will

be thoroughly appreciated by those who keep pace with the advance of geological theory, and time-for ever time-will be the burthen of their thoughts; for first comes unconformity, telling of upheaval, contortion, and long-continued waste and denudation of the lower formation before the commencement of the deposition of the overlying strata, and then comes the question of the meta-morphism itself. Were the Lower Laurentian masses metamorphosed before the deposition of the uncomformable beds, or were they both subjected to metamorphic action together? If the former, then not only were the older rocks denuded before the commencement of the later epoch, but they must, after disturbance, and long before that denudation, have been buried deep towards the so-called central heat, under many thousands of feet of other strata; for if modern theory be good for anything, it is only far from the surface of the earth that heat, aided by alkaline waters, produces a widespread crystalline metamorphism. If, however, it happened that the metamorphosis of both series took place at once, where are the other formations under which they lay when the metamorphic action was going on? No man has seen them in all Lower Canada, for the whole Laurentian series had changed from common sediments into gneissic rocks and crystalline limestone, and had been bared and formed a most ancient land long before those Lingula beds (Potsdam sandstone) began to be deposited above them which have been fondly termed the Primordial Zone-primordial no more if the corals of the Lower Laurentian limestone are true.

There is another theoretical question that readily rises to the mind from the consideration of these phenomena. Most persons conversant with stratigraphical geology will incline to believe that both series of metamorphic rocks are altered marine strata. Their great thickness tends to this belief, and the corals, if proved, confirm it for the lower series. Neither, in any set of marine strata, is it easy to conceive how thick and wide-spreading bands of limestone could have been formed except as organic sediments; and, if this surmise be correct with regard to the metamorphic strata in question, then what relation is it likely that the fossils of the upper formation had to those of the lower, on which they rest quite unconformably? The answer is, that if inferences recently drawn from detailed examinations of British palæozoic and secondary formations are correct, then marked unconformity is always accompanied with a break in the succession of life; or, in other words, the species in the upper unconformable formation are to a great extent or altogether distinct from those found in the strata on which it rests. It requires little reflection to understand that time is the accompaniment of this change of species, especially if we adopt Darwin's theory of descent with the modification; for it is almost impossible to over-estimate the length of the period implied by the consolidation, disturbance, contortion, and denudation of an older set of strata before a newer set were tairly laid on their denuded edges. Where are the formations, and the fossils, if any, that represent the period when the old land stood for unknown epochs above these ancient seas and received no deposits on its surface? We do not know, for with us they are not represented by any strata, and the time thus unrepresented was of great but unknown duration. If so, then—from our experience of unconformable rocks in which fossils are common—the chances are overwhelming that the fossils, the remains of which formed the Laurentian limestones both of the lower and the upper series, were nearly, if not altogether, distinct; the old life having died out by slow gradations long before the beginning of the new. Deposits of graphite in the same series possibly point to the existence of vegetable life at the same early period.

A third series of rocks is found in Western Canada between the Laurentian and the base of the Lower Silurian strata. These, which have been termed the Huronian series, are the supposed equivalents of our Cambrian rocks, and spread out along the northern shores of Lake Huron and Lake Superior, and extend into the interior. Mapped by that veteran geologist Mr. Murray, they have been shown by him to consist of strata more than 10,000 feet thick, of quartzites, diorites, and slates, with interstratified limestones, and they are intersected by numerous and important copper-lodes; but the rocks in which these lodes occur are quite distinct from the formations on Lake Superior bearing native copper, which belong to the part of the Lower Silurian series which are known as the Quebec group.

We approach this Quebec group with something like awe, for since the name first reached this side of the Atlantic, it has been enveloped in a cloud of geological dust which, beginning in size like a man's hand, has spread from Montreal and Albany, through Paris all the way to Bohemia. Now, let us hope, that it has fairly settled down, we may venture to say that, lying above the Potsdam sandstone (on Lingula beds), they are considered by Mr.

Billings, the palæontologist of the Canadian Survey, to be of an age between the first and second faunas of Barrande, or approximately equivalent to the Llandeilo rocks of Murchison. Consisting of the calciferous and Chazy subdivisions, this formation o curs in great force near Lake Champlain, and ranges through Eastern Canada all the way to Newfoundland, lying on the south-east side of a vast dislocation (perhaps the longest and greatest known fault in the world) that ranges all the way from Champlain along the shores of Gaspé, into regions yet only half explored. These strata in Eastern Canada form a fourth great metamorphic series, intersected by veins of quartz, and there is reason to suppose that the superficial detritus in which gold was found in considerable quantities has been derived from their waste; nor is it improbable that another great influx of gold from those regions may some day surprise us, if ever the country should be scientifically explored.

Space will not permit us at present to notice the Black River, Trenton, Utica, and Hudson River formations of the Lower Silurian series, nor all the other subdivisions that range through Middle and Upper Silurian and Devonian rocks to the Bonaventure formation that lies at the base of the Carboniferous strata. On a future occasion we may return to this subject, and at the same time discuss the careful studies of Mr. Sterry Hunt on the metamorphic rocks, the results of which are contained in this volume. But, before concluding this notice, we may mention, for the benefit of those interested in the subject, that half a chapter of the book has been devoted to the superficial formations of the country; and those who are versed in the progress of glacial geology within the last two years, or who have been accidentally attracted by a brisk correspondence that has fately been carried on in the pages of a literary contemporary, will be interested in learning that one who has been styled the first physical geologist in America has not ignored the subject of the excavation of rockbounded take-basins by ice. This theory, early in 1862, was propounded by Professor Ramsay for the lakes, not only of Switzerland, but, including North America, for a great proportion of those parts of the Northern hemisphere the rocky surface of which had been moulded and ground by glacier ice; and any one who is attached to the hypothesis that such take basins lie in great rents and fissures, or are caused by special subsidences, of disturbed strata, may perhaps be able to explain how it is that such disturbances occur by the thousand in those northern, but often far from montainous, regions in which ice has prevailed, while in warmer latitudes, or at lower levels uninvaded by ice, but in which the strata have been equally dis'urbed, these disturbances have failed to produce similar lake basins. In the meanwhile, the author of the theory need not, perhaps, quite despair. It was many a year before the glacial theory of Agassiz, to which this may be considered a mere pendant, made way; and if the author is too apathetic seriously to fight his own battles, it may afford him some satisfaction to find his views already advocated by such distinguished physical geologists as Sir William Logan and Dr. Newberry in America, and Professor Jukes and Mr. Geikie on this side the Atlantic.

# EDUCATION.

# ARITHMETIC.

I give one other example to show the less experienced teacher how to train and perfect his scholars in going over processes.

	Repeat, repeat, repeat adding and subtracting till correctness and dexterity are acquired.		up and down.	Second adding	up and down.	Subtracting	up and down.
	45675—	46		46		5	41
i	12347—	41	12			5	34
١	48789—	34	21		21	12	25
ı	95724—	25		25		21	21
l	87474 )	21	29			25	17
ı	78472 (			17	31	29	15
l	51327 )	15	38	1		31	
١	65698		46		46	38	8
١							
ı	485506	46	46	46	46	46	46
1				1		1	

Till they can as readily subtract as they can add, the process of subtracting may be gone over on slates or on the blackboard as under:

46	46
E	8
5	
_	
41	38
41 7 34 9	38 7
numm.	
34	31
9	2
-	
95	31 2 - 29 4
1	4
**	*
21	25
25 4 	4
_	_
17	21
17 2 —	25 4 - 21 9 - 12 7 - 5 5
norm.	
15	12
7	7
•	•
_	
15 7 - 8 8	5
8	5
0	0

Explain how reversely the processes of adding and subtracting correspond.

Every step of every process has its answer; and as we train, we are training children to make every step, every result correct, whether in adding, subtracting, multiplying, or dividing; and to repeat, understandingly, the different steps of the operation till they are able to go over them with correctness, and with a degree of mastering skill. No process should be passed leaving any part in shade; and the place of every figure in a sum or process should be understood; and how and why each figure, as used, gives certain demonstrative results.

Many may consider it unnecessary to so repeatedly insist on thoroughness and skill at every step of a pupil's advance. But experience, and, I think, common sense, are altogether in favour of both. Ask the man of business, the clerk in the counting house, or even the scholar, troubled and annoyed by his blunders,—not well knowing whether to blame the book or the teacher, the puzzling nature of a question, his own liability to error, his want of sufficient capacity to comprehend, or of sufficient insight into the various steps of a process,—taking each in its proper place,—the difficulties and troubles, waste of time, of thought and mental effort, mistakes in computations are the cause of.

Let us now proceed to another stage of training. The principle of subtraction has already been explained and illustrated, and sufficiently, I think, to prepare your pupils to more extended and complex process-forms.

In beginning to teach a new rule, or work by new principles, be sure to adopt the simplest principles of graduation.

# Subtraction.

1. Give examples requiring no borrowing

2. Then examples requiring continued borrowing to the last figure or figures;

3. Then examples including both;

4. And until the subtractive principle is well understood, often lead them through processes analytically.

Example in which no borrowing is required.

34,768,954,236 12,515,413,224 22,253,541,012 dif.

The process of this example is plain enough; still there may be some things about it not well understood; and, therefore, there must be questioning.—Quest. Which line of figures is to be made less? How much less?—How many are to be taken from the ones, the tens, the hundreds, the thousands, &c. Read the answer—giving each figure its relative value. What would you subtract from the answer to leave nothing? &c.

2. Example.
80,000,000 20,000,000
60,000,000 dif.

From 60,000,000 subtract in succession 30,000,000, 20,000,000, and 10,000,000; tell the remainder?

60,000,000 30,000,000	
30,000,000 20,000,000	
10,000,000	

Make 9876, less by 3214, 2531, 4111—what number remains?

9876 3214	
6662 2531	
4131 4111	
20	remain

Till the principle of subtraction in borrowing, (as it is learned), is well understood, illustrate much by analysis, as follows:

# 1. Numbers up to 100.-Example.

36 to be made less by 18(36-18) = by analysis =

1		2		3
30		30		36
10 sub.		8 sub.		20 sub.
20 dif.		22 dif.		16 dif.
8 sub.	Or =	10 sub.	Or =	2 add
		_		_
12 dif.		12		18 ans.
6 add.		6 add.		
_				
18 ans.		18 ans.		

First, go over each step of the processes, explaining as you proceed, and making the class repeatedly return your explanations—your processive steps, till they become familiar with every part of the operation. Then question them on the whole,—thus: What number is to be made less?—36. By how many?—18. How have I proceeded in making it less by 18? You first take the 10 from the 30; which leaves 20; then the 8 from the 20; which leaves 12. To the 12 you add 6, as 36 is 6 more than 30. How do you know that to get the difference between 36 and 18, by the first analysis, 6 must be added to the second difference?—Because 36 is 6 more than 30, from which 10 and 8 were successively subtracted. How does the second process in obtaining the same result differ?—You first subtract from 30 the 8 digits, and from the remainder the 10? Why take the 30, and not the 36, as a minuend to make the subtraction planer. And so on,—always continuing the questioning, (accompanied with explanations, and suggestive hints, when required,) till convinced that every thing about the operation is understood. And study how to give variety, as well as simplicity to your exercises.

To make them expeditious in subtracting numbers up to 100, exercise them as follows, and teach them how to drill themselves—giving them examples,—select numbers, as 100, 70, 55, 41, 20, &c., &c., and from the selected numbers, make them take away smaller numbers. Begin first with the nine digits, and prog essively, as they improve, make the exercises more and more complex, as follows:—Quest. Exhaust 20 of threes? = 20, 17, 14, 11, 8, 5, 2 remaining Quest. Subtract 5 from 55, successively? = 55, 50, 45, 40, 35, 30, 25, 20, 15, 10, 5, 0 remains. Quest. Subtract 9 from 70 in series? = 70, 61, 52, 43, 34, 25, 16, 7 remaining. Make them then reverse the processes by adding; and continue these exercises till they can rapidly, and without mistakes give sums and differences, without any hesitation. Two things must ever be

kept in view, as you train, viz., deeply impressing on their minds, totals and differences of numbers, on the moment the figures are named or presented; and all through the understanding.

JOHN BRUCE, Inspector of Schools.

(To be Continued.)

## Love for the School.

The necessity of order and neatness in and about the school room, I have chosen as a subject, which has been explained by precept more than by practice. But few of the many teachers entrusted with the charge of training the youthful mind, ever consider that so much depends upon the attractiveness of the school room. For it is here that the student learns, not only the lessons taught from the books, but the habits which characterize him through life, are formed while attending school; and one who has been accustomed to an untidy and disorderly school room, will, in nine cases out of ten, ever be followed by habits of slothfulness.

Next to home, the student should love the school-room; as he wends his way thither, faney pietures in glowing colors in his imaginative mind, the pleasure of reciting well those long and arduous lessons which, under the encouraging smile of a teacher, seem but an easy task; and it is with delight that he welcomes the smiling faces of his school-mates, who, like him, are striving to gain the unfading treasures of knowledge. Under the guidance of a teacher, whose motto is, "a place for every thing, and every thing in its place," he will acquire the habits of order and system, in whatever calling he may engage.

The influence which a teacher exerts over his pupils by the example he sets before them, is the influence which guides them through all the vicissitudes of those long years of patient and untiring study, in the intricate and obtuse parts of science; and though his precepts be good, yet if his example fail to demonstrate the same, it will be of little if any benefit to his pupils.

Man loves to labor amid the works of nature. - When contemplating them in their many and varied forms, he feels strengthened and invigorated to commence with renewed energy the task before him; and the mind too, expands more freely and drinks in deep draughts from the perennial springs of knowledge with ease and pleasure. The mind-most mysterious in its mechanism and wonderful in all its properties—is placed in the hands of the teacher to train in the way of knowledge, and imbue it with the principles of truth and justice, which shall ever prove a safeguard against the vice and temptations which beset its path. And if this daily association be, where the hand of nature has lavishly bestowed her bounties, will it not learn to love the beautiful flowers, forests and fields? Surely it can admire the order and regularity which characterize them, for all these seem to work together for good in perfect unison,-impressing upon it the important part sooner or later to be acted in the grand drama of life, actuating each to seize upon those means which time will eall him to employ. And to do this, he must be familiar with scenes gone by: he must treasure up those important truths which history, the ever living language of the past, presents. But he sees this only in the distance; and now he resolves to persevere and conquer all the obstacles in the way of accomplishing his eherished hopes.

If, thus, delight in the beauties of nature, encourage the student in his studies, then certainly this is sufficient excuse for ornamenting the grounds attached to this often times rude and rustic temple of knowledge, where so many of childhood's happy hours are spent. He is but an indifferent observer who will not turn from nature up to nature's God. — Pennsylvania School Journal.

# Obedience.

The School Room is the Rendezvous and Camp of Instruction of thousands of young Conscripts, who have been mustered for

life in behalf of mental, moral, and social advancement and freedom. The Teacher is the *Drill Sergeant*, who is to impart to them thorough training in all the necessary evolutions in mind and body, that they may be skilfully prepared and nerved for the successful combat against ignorance, vice and superstition. How essential then to the officer's success, and to the thorough preparation of his soldiers for their great duty, that the latter should submit to the first and principal law of nature— The Law of Obedience.

By it the whole natural world is governed, and order and harmony preserved throughout the whole created universe. The planets obey the laws established for the government of the solar system; hence, the perfect regularity of their movements, and the entire absence of that jarring discord which is so often observable in the moral world. But obedience is also the first and principal rule of our moral being. When our first parents were placed in the garden of Eden, the only requisition of them was—Obedience. And to the violation of this law must be ascribed all the strife and discordant elements which mar the beauty of our world, and interrupt the happiness of the whole human family.

The inherent property and essential element to all governments—whether natural, eivil, or divine—is obedience; in the absence of which, laws would prove a mere figment, and governments a farce.

Viewing this principle, therefore, as lying at the base of all civil law and social order, it becomes a matter of the gravest importance that the youth of our land should have their minds early imbued with the *spirit* of obedience, and that they should acquire the *habit* of submitting to all proper authority, by whom soever exercised; whether in the family, the *school*, the church, or the State. There has existed in the public mind, for years past, a feeling totally at variance with the principle we are endeavoring to discuss, and which, if fully persisted in and earried out, would prove subversive of *all* law and order; and this feeling, the very nature of our free institutions *seems* to foster.

How often have our ears been greeted by the expression, "I have a right to do as I please in a free country," thus making will, inclination, or passion the rule of action, irrespective of law or justice, and claiming this "right" by virtue of our free government. But it should be borne in mind that our free institutions confer upon no man the "right" to do wrong, to violate an established law, whether eivil or moral. In communities, the development of this feeling is seen in the growing spirit of faultfinding with all who are vested with even the shodaw of authority, especially with the Teacher. We see it manifested, on a still larger seale, in the reekless abuse heaped upon all our public functionaries, by politicians and the press. In the school, which is a republic in miniature, unfortunately the same feeling is observable. Boys take pleasure in transgressing the rules, and setting at nought the authority of their teacher, and then call their disobedience a manly independence; and too often this false view of things is encouraged by parents, whose blind pride is flattered by this early indication of what they are pleased to call "Smartness," a "lofty spirit and a love of liberty," and whose partiality for their darlings will not permit them to reflect upon the unhappy consequences of allowing their children to grow up under the despotie rule of self-will and egotism.

Oh parents, guardians! Could you but realize the immense amount of sorrow and trouble you are heaping on your own heads by your indulgence, you would not object in the least, to having firmly pressed upon the minds of your children the great essentials of life—obedience, order and system. A spirit of obedience to law and submission to lawful authority, is equally promotive of social order and individual happiness; hence, the imperative duty of parents, guardians, and teachers, to instil into the minds of those under their care, correct views of the duties growing out of the relations they sustain to each other as social beings, and as eitizens of the same great republic. What the boy is, such will be, to a great extent, the man and the citizen. The obedient child and scholar, will be the kind and faithful friend and the

order-loving and law-abiding citizen; while the disobedient child in the family— the rebel in the school, will become the tyrant of his neighborhood; the bane of his parents; the outlaw of his country; the inmate of those large and expensive edifices—penitentiaries, jails, etc., which have been spread broad east throughout our land, for the protection of the good against the assaults of the lawless vagabond, once the indulged, petted, and "smart" child.

No calm, reflecting mind can view, without dread, the growing spirit of impertinent disregard for the feelings and rights of others, and the rapid strides of that false, blind independence which assumes the right to set at defiance all authority which interferes with the gratification of self, or selfish interests.

Since the law of obedience, being the first law given to man by his Creator, has become essentially the foundation of all human laws, the school room should be distinguished for its order and system.—Here, if any where, should "Heaven's first law" reign supreme. Disobedience and anarchy are twinborn, and the teacher who disregards this fact will himself reap the bitter consequences of his folly.—Hence the duty of the teacher, as the governor of a little republic, to enforce the fixed rules and laws of the school by a strict course of discipline; hence, also, the imperative duty of directors, as the representatives of this little republic, to sustain the teacher in his efforts to enforce law and order, and also in connection with the parents, to aid and encourage him in the discharge of his manifold and important duties and trials.

Cease then, found and indulgent parents who have no control of your offspring at home, to incite in the minds of your reckless sons and daughters a spirit of rebellion against the wishes and authority of the teacher, and thus prepare them for rebelling against still higher authority, and becoming the instruments of their own ruin; but give your hearty co-operation to the teacher in inculcating the duty of obedience as a principle inherent in our relations to each other and to God. Then, the reason, gratitude, self-interest, and patriotism of the child will be enlisted, and the duty which is generally regarded with so much repugnance, will become easy and agreeable.

The present is a favorable time, while the fire of living patriotism glows in every breast, to make, by wise and well-directed efforts, deep and lasting impressions for good, which shall live long after our brave heroes of the battle field are forgotten.—Pennsylvania School Journal.

# OFFICIAL NOTICES.



APPOINTMENTS.

SCHOOL COMMISSIONERS.

His Excellency the Governor General in Council was pleased, on the 5th March last, to approve of the following appointments of School Commissioners:

County of Arthabaska.—Tingwick: Messrs. William F. Welsh, André Vien, Edmnnd Adams, F. E. Cyprien Proulx and Charles Thurber.

City of Quebec, (Protestants): Rev. Henry Roe, Messrs. Andrew Thompson and John Laird.

County of Arthabaska.—Chénier: Rev. Ovide Beaubien, Curé, Messrs. Joseph Descoteau, jr., David Pore, John Gleason and George Perreault.

County of Drummond.—Wendover and Simpson: Messrs. Robert James Millar, Guillaume Courchêne, Gilbert Massé, Moïse Martel and Guillanme Menut.

#### DIPLOMAS GRANTED.

CATHOLIC BOARD OF EXAMINERS OF QUEBEC.

2nd Class Elementary (F)—Mis Marie Caroline Trépanier. March, 1, 1864. (Adjourned Meeting.)

N. LACASSE.
Secretary.

#### SITUATIONS WANTED.

An experienced and able Teacher, whose term of engagement is about to expire, is desirous of obtaining employment either in a Model or Elementary School. Apply at this Office.

Mr. Alexander S. Robertson, who has had considerable experience in teaching in Scotland and Canada, and who can be well recommended, would accept of a situation as an Elementary Teacher. Inquire at this Office.

## DONATIONS TO THE LIBRARY OF THE DEPARTMENT.

The Superintendent of Education acknowledges with thanks the following donations:

From M. Hector Bossange, Paris: "Dictionnaire des sciences médicales, par une société de savants. 60 vols. A fine copy from King Louis Philippe's Library.

From M. Alphonse Leroy, Professor in the University of Liege, Belgium: "Priucipes de grammaire générale, ou exposition raisonnée des éléments du langage," By P. Burggraff, 1 vol.

From the abbé Verrcau, Principal of Jacques-Cartier Normal School: "The Napoleon Medals;" By Edward Edwards, 1 vol. "Atlas du voyage de la Troade;" By J. B. Lechevalier, 1 vol.

From Rev. M. Langevin, Secretary to His Grace the Archbishop of Quebec: Grammaire de la langue des sauvages nommés Sauteux.

From Messrs. Beauchemin & Valois, Booksellers, Montreal: "Analyse des lois d'enregistrement, suivie d'un appendice," &c., By J. A. Hervieux.

From R. Bellemare, Esq., Montreal: "Historia de la Isla de Santo Domingo." 1 vol.

From Mr. James Hall, the author: "Report on the Geological Survey of the State of Wisconsin." 1 vol. "Contributions to the Pa'æontology of Iowa." 1 vol. Reports on the Museum of the Natural History Society of New York; with a Grammar of the Mohawk language.

# JOURNAL OF EDUCATION.

MONTREAL (LOWER CANADA), APRIL, 1864.

# The Military School at Quebec.

We learn with pleasure that many young men from the rural districts are in attendance at the military school recently established at Quebec under the auspices of the Government, and that many others intend to present themselves for admission very soon. The zeal with which the pupils of the Normal Schools and other institutions of learning have applied themselves to the acquisition of military knowledge, and the success which has attended their efforts in this direction, led us to expect that the study of the art of war would become popular with the youth of Canada, and we were not therefore unprepared for the result.

The following particulars touching the management of the school are gathered from the Courrier du Canada.

Candidates must be able to read and write, and on transmitting their application for admission to the Brigade Major of the Military District in which they shall reside, they shall produce testimonials from the clergyman, or mayor of the parish, or a Justice of the Peace, showing that they

bear a good moral character, and that they are British subjects. The age, place of residence and the rank held in the militia must also be stated in the application. Hitherto candidates coming from the country have been admitted in preference to those from the cities. The Brigade Majors answer the applications. The number of pupils is at present limited to sixty; but so soon as the new building intended for the use of the school shall have been completed the number will be augmented to 120 or 150.

The school is divided into two classes, answering to first and second class diplomas. The course consists of exercises and lectures by the professors, delivered in English and in French. Brigade Major Suzor is attached to the school as French interpreter for drill. The students of the first class have two holidays in the week-Wednesday and Saturday afternoons; those of the second class, one holiday, on Saturday afternoon. Government provides the uniforms, as also the Books, French and English, gratuitously. The students have the attendance of the surgeon of the 17th Regiment in case of illness. A prize of \$50 is awarded, and travelling expenses are allowed on obtaining the diploma.

The director of the school presides at the examinations, which bear upon the different subjects expounded in the lectures. The pupils of the second class are required to put a company through company and battalion drill; and the pupils of the first class are required to manœuver a battalion.

Our contemporary states that a person who has some knowledge of squad and company drill can easily obtain a second class diploma after a fortnight's sojourn at the school, and mentions the fact that the two first candidates who obtained the diploma, Messrs. Nelson and Guilbault, obtained it within that time.

The staff of professors is composed of Col. Gordon, commanding the 17th Regiment, who is president of the school; Capt. Bradburne, Brigade Major Suzor, and eight Sergeants acting as Drill Instructors. "We must add," remarks the Courrier, "that the students speak in the highest terms of their teachers, who are extremely obliging, as is also our fellow-citizen Col. de Salaberry, Deputy Adjutant General, who with his usual complaisance uses his best endeavors to minister to their comfort."

# Legal Decision.

We find the following in the Défricheur:

"In the case of the School Commissioners of the municipality of Drummondville against Dr. Godfrey, of Montreal, who allowed himself to be sued for his school taxes, the Court gave judgment in favor of the plaintiffs. The defendant alleged that he was not bound to pay as he had joined the Protestants of the locality, and signed a delaration notifying the Commissioners that he had left the majority to form part of the dissentients in virtue of the right conferred by the school law.

" His Honor Judge Short decided that absent proprietors could not separate themselves from the School Corporation" (the Commissioners); "that the right of dissent was accorded only to the inhabitants of the municipality, and that

reside within the limits assigned to the corporation from which they desired to become separated."

A decision in a contrary sense was given some years ago by Judge Coursol in a suit brought against the Hon. John Young by the School Commissioners of the Tanneries. Hon. Mr. Sicotte's bill contained a clause expressly conferring the right of dissent on absent or non-resident proprietors.

# Extracts from the Reports of the School Inspectors, for the years 1861 and 1862.

(Translated by order of the Legislative Assembly.)

Extracts from the Reports of Mr. Inspector Bardy.

COUNTY OF MONTMORENCY. (Continued.)

- 1. Chateau Richer .- Mr. Girardin's school has produced some scholars, out of 53 little boys who attend it, very proficient in grammar and arithmetic. Writing and composition are taught there; 16 pupils learn English. School No. 2, kept by Miss Portelance, is well conducted and receives 51 little girls, a large number of whom learn grammar and composition successfully; 14 learn English. The two other schools are tolerably well conducted.
- 2. Ste. Anne has two schools with 116 children, who have learned more grammar and arithmetic than usual.
- 3. St. Joachim has 147 pupils in the two schools. The school in section No. 1 shews great signs of progress, particularly in grammar.
- 4. St. Tite has only one school, which the teacher conducts with zeal and success, although the pupils are very young.
- 5. St. Féréol has only one school, the pupils of which, 95 in number, are strictly supervised by their teacher, who succeed; admirably in bringing them forward.
- 6. Ange Gardien.—Mr. Tardif, who conducts the central school, keeps more of a model than an elementary school; some of the pupils are taught composition, book-keeping, geometry, and linear drawing; 11 also learn English. The two other schools are as well kept as possible.
- 7. St. Laurent has three schools, one of which in the first section is well conducted by Mr. Lapierre, who is successful in teaching all the necessary branches to 84 pupils. I think I have succeeded in obtaining the consent of the commissioners to the construction of a school-house in section No. 2, where the children have hitherto been inadequately provide I for.
- 8. St. John has 200 pupils in its three schools. The school in section No. 2, kept by Miss Corbeille is progressing. Grammar, parsing, composition, and arithmetic are well taught there. The central academy, kept by Mr. Mignault, who teaches English to 32 and Latin to several scholars, is worthy of special notice for problems of arithmetic, grammar, analytical and logical parsing, the use of the globes, &c. The school in section No. 3 is not very good, owing to the indifferent attendance of the pupils.
- 9. St. Francis does not progress much with its two schools, because the children are not attentive, and are, moreover, withdrawn by their parents as soon as they have taken their first communion.
- 10, St. Famille.—The convent school, which receives 50 boarders and 25 day-scholars, is very good. The little girls who attend it learn arithmetic, grammar, composition, parsing, the use of the globes, drawing, vocal music, sewing, embroidery, &c., well; 25 pupils learn English. The model school in No. 1 is kept by Mr. Premont, who has done much for the advancement of his 50 pupils. The requisite branches are there taught with care.
- 11. St. Pierre.—The three schools of this municipality are in the same condition. I think, however, that they are kept with care, and produce good results.

#### COUNTY OF PORTNEUF.

12. Cap Rouge.—The only school established here is a model school; it is kept by Miss Paradis, who has been very successful the word inhabitants implied that the dissentients must as a teacher in another municipality. Progress will evidently be

the result under this talented teacher's direction. English is taught to 22 children.

- 13. St. Augustin.—Miss Tapin's school instructs 87 pupils with great success, and 29 of these learn English. School No. 4 is attended by 63 children, who receive excellent instruction from Miss Watters, who keeps her school in good order. Several children learn English. The school kept by Mr. Huot in No. 3 would be more progressive if the pupils were more attentive to their duties, I regret to be compelled to declare that the school in No. 1 is only a school in name, as we rarely find more than 10 pupils in attendance. The teacher is discouraged at meeting but four or five pupils during the greater part of the time. My remonstrances on this subject have hitherto produced no effect.
- 14. Pointe-aux-Trembles.— The central school kept by Mr. Lefebvre is making progress; the pupils learn grammar and parsing with success; composition, book-keeping, geometry, geography, the use of the globes, and English are taught with care. Mr. Vallière's school in No. 3 is very good; the pupils are making some progress in grammar, arithmetic, composition, and English. I cannot give a favorable report of sections 1 and 4, where but little progress is apparent. I have now to allude to the excellent school kept by the Ladies of the Congregation, whose pupils, 70 in number, learn with success more than is expected in an elementary school. In addition to grammar and parsing, arithmetic, the use of the globes, &c., they learn English, sewing, embroidery, and instrumental music.
- 15. Ecureuils.—There is only one school in this municipality. It is a model school, the teacher of which, Miss Vallières, shews indefatigable zeal in teaching 116 pupils, who have made great progress in reading, writing and English. I need scarcely say that grammar, parsing, composition, arithmetic, &c., are also successfully taught there.
- 16. Cap Santé.—Of the five schools in this municipality, that of No. 5, kept at Portneuf by Mr. Fecteau, is the best. This teacher, who receives 118 pupils, 19 of whom learn English, gives himself much trouble to teach everything required in an elementary school. The four other schools do not progress as I could desire. Of the three dissentient schools at Cap Santé, Mr. Miller's is the only one which deserves any commendation. He also keeps a model school at Portneuf with success; his pupils make extraordinary progress in arithmetic, geometry and algebra. He also teaches the use of the globes, mensuration, book-keeping, vocal music, &c.
- 17. Deschambault has five schools, exclusive of the convent lately opened to a large number of young girls, who have the advantage of obtaining there a solid and at the same time a religious education. This establishment, which is of stone, has been constructed under the able superintendence of the Curé of the parish, assisted by his parishioners, and reflects great credit upon this important parish. The model school, kept by Mr. Belleau, is progressive as usual, and the pupils display great emulation in the pursuit of their studies. The other schools, kept by female teachers, shew great application and assiduity on the part of those who have charge of them.
- 18. St. Alban.—There are four school sections in this municipality. The school kept by Miss Darveau in No. 1, and Mrs. Douville in No. 2, shew considerable progress. They are both good elementary schools. The children who attend the two other schools are not so far advanced, but then they have been more recently established.
- 19. St. Casimir.—The school in section No. 1 kept by Mr. Laquerre, who has charge of 102 pupils, would no doubt shew more progress if he had not such a large number under his care. The school in No. 2 is tolerably good.
- 20. Grondines. This municipality has only four schools in operation, although there are five schools sections. The commissioners however, seem to be disposed to re-open the fifth school so soon as the ratepayers have constructed a school-hou-e. In the four schools now in operation, the pupils have made considerable progress, particularly in sections 1 and 2. Generally speaking, arithmetic and grammar seem to be better cared for in these schools, and the teachers appear to devote their undivided attention to the instruction of their pupils.
- 21. St. Basile.—Four schools, three French and one English. They are well kept, particularly Nos. 4 and 1.
- 22. St. Raymond has three French Catholic schools and three English Protestant schools. The three French schools succeed English.

- tolerably well, and the pupils have made great progress, especially those under the direction of Miss Gravelle, of No. 3. Of the three English schools, I can only speak favorably of the school at Bourg-Louis, kept by Mrs. Widow Henry. In this school I remarked more emulation, and more assiduity in attendance on the part of the pupils.
- 23. St. Catherine.—I here found four schools in operation; the one kept in No. 2 by Miss Kenny, who teaches both French and English, is an excellent school, and the children make great progress. The school of No. 1, where the children are all Canadians, is well conducted by Miss Jobin, whose exertions are rewarded by success.

#### COUNTY OF QUEBEC.

- 24. Beauport.—There are five schools which work well in this municipality. Miss Turgeon of No. 3 has 100 pupils. Among other branches, grammar, parsing, composition, geography, arithmetic and book-keeping are successfully taught; 15 pupils learn English. At No. 2, Miss McQuillan teaches 60 young girls. There is evident progress in grammar, arithmetic and English. Mr. Paquet, of the school in section No. 1, has 74 little boys under his care, a large number of whom learn grammar, parsing, composition, the rules of arithmetic and book-keeping; 15 pupils learn English. The school kept by Miss Vallée, of No. 5, receives 116 pupils, who nearly all shew improvement. This respectable mistress teaches rules, grammar, composition, parsing and English to about 20 children with great success.
- 25. St. Michel de Beauport.—There is one school in this parish, which is attended by more than 80 children, but they are not far advanced. They are instructed particularly in reading, writing, the rules of arithmetic and some grammar.
- 26. Charlesbourg has five schools under control, three of which succeed very well, because the children are attentive and the teachers display more zeal. Miss Stuart, the teacher of No. 4, has effected a complete reform in the school of that section the children of which had been neglected. I was agreeably surprised during my last visit to find that a number of these young pupils shewed great progress in grammatical exercises, composition and the rules of arithmetic. The model school in No. 1, kept by Miss Vallée, works well, considering the ability of the pupils. Grammar, composition, parsing, arithmetic, mensuration and linear drawing are taught with care; 18 pupils learn English, and seven are able to translate that language. In No. 2 there is an independent school with 81 pupils who are young and are not far advanced. Miss Clément keeps an elementary school in No. 3, and, as usual, with application and success; 66 children attend it.
- 27. St Ambroise.—The schools of this municipality are evidently progressing under the able superintendence of the Curé. The commissioners have established a new school in the St. Ignace range, where there are upwards of 50 pupils.
- 28. Ancienne Lorette.—The best school of this municipality is in No. 4. It is kept by Mr. Hamel, whose pupils shew great progress. The schools of Nos. 1 and 9 work very well, and I hope that the three others will be as successful as I have reason to hope. The commissioners of this municipality are about erecting a school-house in the centre of section No. 6. The want of this school-house has been for a long time felt, and I perceive with pleasure that the ratepayers are engaging seriously in the work, in spite of the opposition of several who wish to build on the old site, to the disadvantage of a large number of children who would be prevented from attending the school on account of the distance and their want of means.
- 29. Stoneham has only one Protestant school which does not progress as I could desire.
- 30 St. Dunstan.—Of the two schools in this municipality, the Protestant school has made the most progress, and the children are generally assiduous and talented. I regret that I cannot speak fovorably of the other school, which changes its teacher too frequently. The trustees and ratepayers scarcely ever agree when a choice is required. The school is often closed, and the children remain in ignorance.
- 31. Ste. Foye.—The model school kept in this municipality by Mr. Letourneau works well, and the children learn grammar, parsing and composition. Several have completed their course of arithmetic, book-keeping, and the use of the globes. 25 learn English.

- made considerable repairs to the school-houses of the three sections. The schools work well.
- 33. St. Roch and Banlieue.—In this school municipality the Sisters of the Congregation of Notre Dame have opened at St. Sauveur two new classes, which are attended by 226 pupils. If we add to this number that furnished by the four formerly established, we have a total of 441 young girls. As to boys, four classes have lately been established at St. Sauveur, including a model school, kept by Mr. Plante, a graduate of the Laval Normal School; the number of pupils who attend it reaches 301. In this locality, the school commissioners very zealously second the exertions of Revd. Father Durocher, superior of the Oblat Fathers, who has succeeded in obtaining the erection of a good and spacious brick schoolhouse, which is temporarily occupied by the nuns and which will soon be set apart for the use of the Christian Brothers for the education of boys, as soon as a new school-house, which is soon to be built, is ready for occupation by the nuns and their pupils.

#### CITY OF QUEBEC.

34. Christian Brother's school and Nun's school under the control of the school commissioners .- It will be sufficient to give the number of children who attend these valuable institutions, to avoid a repetition of the well-deserved praises which I have accorded to them in my former reports. Upwards of 1500 little boys are instructed at the Christian Brother's school, and 325 also receive instruction at their classes which are not under control. The nuns give instruction to nearly 1200 young girls.

Mr. Dugal in St. John's suburbs, and Mr. Dion in St. Roch's suburbs, keep elementary schools on a good footing, which are attended by a large number of boys. These two teachers do a great deal of good in their respective localities. They are attentive to the performance of their duties, and give general satisfaction.

# INDEPENDENT SCHOOLS.

Among the numerous independent schools in the city, I shall only mention the academies kept by Mr. Sweeney in the Upper Town, Mr. Lafrance in St. John's suburbs, and Mr. Gauvin in St. Roch's, under the auspices of Mr. Inspector Juneau. They apply themselves particulary in these good schools to commercial instruction, which is so advantageous to the children who reside in a city, and I have the satisfaction, when I visit them, of admiring the progress they have made.

The number of independent Catholic elementary schools for both languages increases every year. We must conclude from this, that the benefits of primary and superior education are every year better appreciated by the Catholic population of Quebec.

## Extract from Rev. Mr. PLEES' Report.

# CITY OF QUEBEC (PROTESTANTS).

I have the honor to report to you the results of the examinations recently held by me in my visits to the schools under my charge, and have sincere pleasure in stating the efficiency and progress which they all, more or less, exhibit.

- 1. St. Louis District, School No. 1, conducted by Mr. R. C. Geggie. From this school several of the more advanced pupils have been removed since the last semi-annual inspection, some having been placed at the high school and others bound to tradesmen or sent to earn a livelihood in various occupations; of the remainder, some have been very irregular in their attendance, and their progress at school has in consequence been much retarded. The proficiency shown by those whose attendance has been regular is creditable both to themselves and their teacher. In arithmetic, geography, and sacred history, the answers to my questions were in general prompt and correct; in arithmetic, several difficult questions were readily and correctly worked out. One exercise in English composition was particularly good. I distributed several prizes.
- 2. St. Louis District, School for girls, conducted by Miss Geggie, has much increased in number since the last examination, and is in a very efficient state. The elder children answer very creditably in geography, English grammar, and sacred history. One exercise in writing from dictation was without a mistake, the others of average correctness. The writing was of that have occurred.

32. St. Colomban. - The commissioners of this municipality have | middling character. I saw one very good exercise in composition. I distributed several prizes.

- 3. St. Rochs Suburbs District, School No. 1, kept by Mrs. McCord, is in a prosperous state, having an average attendance of 30 pupils of either sex. The results of my examination were very satisfactory as regards reading, orthography, writing, geography, and sacred history; the writing was particularly good. In English grammar, composition, and History of England, I hope to find greater proficiency at the next examination. I distributed prizes.
- 4. St. Roch Suburbs District, School No. 2, conducted by the Widow McLean and two daughters. I examined this school in the several branches taught in it, and found it in a satisfactory state. The answers in geography and sacred and English history were most creditable. In English and French grammar, and in writing from dictation, they were less so. I awarded prizes.
- 5. Champlain Street District School, kept by Mr. J. Lloyd, assisted by Miss Lloyd. There were present on the day of examination 52 children of either sex. They are making considerable advancement in reading, spelling, writing, English grammar and geography. In the last-named branch especially, the answers to my miscellaneous questions were such as to evidence the assiduity and system with which it is taught. I had much pleasure in awarding the prizes. The long felt want of a commodious and substantial school-house for this district will soon, there is reason to hope, be supplied—the foundation being already commenced. It is expected that the building will be ready for use next spring.
- 6. Ste. Foye and Banlieue Dissentient School, conducted by Mr. Purdie. Examined this school in reading, spelling, writing from dictation, sacred history, composition, English grammar, writing, geography, roots and definitions of words, arithmetic, history of England, book-keeping and mensuration, in all of which, except dictation, exercise and composition, the children acquitted themselves very satisfactorily. Some very creditable specimens of needlework, done by the girls under the direction of Mrs. Purdie, were exhibited; and at the close of the day's examination, a lortion of a hymn was nicely sung.
- 7. The Dissentient School, Municipality of St. Roch, taught by Miss Gillespie, was examined in all the branches of instruction pursued in it: reading, spelling, writing, orthographical exercises from dictation, English grammar, history of England, sacred history, arithmetic, geography, roots and definitions of words, and French grammar. The results were highly satisfactory.
- 8. The Dissentient School, St. Colomban de Sillery, under the charge of Miss Sturock. The branches taught in this school are reading, spelling with definitions, writing, English grammar, geography, sacred history, and arithmetic; in these a very satisfactory progress has been made since the last examination.

  The trustees of this school propose to erect for it a suitable

building; I hope to be able to state in my next report that something has actually been done in furtherance of so desirable an object.

Extract from the Report of Mr. Inspector Hubert.

COUNTIES OF ST. MAURICE, MASKINONGÉ, AND CHAMPLAIN.

Our schools are generally successful, and I have reason to be well satisfied with the administration of the greater number of the commissioners.

The local contributions are notably on the increase; in nearly every locality they are double the amount of the legislative grant. Relying no longer on the aid of the Department for the erection or repair of their school-houses, they have resolved to trust to local resources only, and have set themselves to work.

Particular attention has been paid to the selection of teachers, and care has been taken to engage none who are not provided with diplomas. The refusal of the grant with which you had threatened certain municipalities has produced the desired effect.

Since my general visit, begun in February and terminated in June last, several new municipalities have been formed. I shall refer to them in my next report, as I am about ro visit them during the present winter.

I shall not enter into details respecting the municipalities, as I have reported to you at the time any circumstances of importance

to submit to the requirements of the law and to the rules of the Department, those more particularly which relate to the system of distributing school moneys among the sections, and those relating to the levying of the assessments; but your authority has in all cases prevailed. The same spirit has been manifested by certam bodies of commissioners when I attempted to overcome their refusal to repair some school-houses which had become untenantable. These cases are not often met with.

In the course of last year I have been obliged to revise and correct the accounts and minutes of some of the Secretary-Treasurers, to make several enquiries into difficulties which had arisen respecting the sites for school-houses and complaints by or against teachers. Everything has been settled without disturbance; and, with the exception of the case of the banlieue of Three Rivers, a disposition to submit to the decision of the Department has been manifested.

It is evident that considerable progress has been made in education.

## Notices of Books and Publications.

Roy .- History of Canada for the Use of Schools and Families; By J. Roy. Seventh edition, corrected and brought down to the present time, by Mr. Borthwick. C. Dagg, Publisher; Montreal, 1864. -12mo p. 279.

JOHNSON.—A Comprehensive System of Book-Keeping, by single and double entry, with a variety of useful rules, tables and calculations; By Thomas R. Johnson, accountant. Lovell, Publisher; Montreal, 1864.—12mo, pp. 106.

THE STUDENT AND SCHOOL MATE. Boston .- This is one of the best educational monthlies for children. It is well conducted, neatly got up and pleasantly illustrated. Having looked attentively over a few numbers, we have seen nothing in it indicative of national or religious prejudices.

LOGAN. - Geological Survey of Canada. Report of progress from its commencement to 1863; By Sir Wm. Logan and the other officers of the Survey.—xxiv 983 pp. royal 8vo. 498 woodcuts.
—Montreal, Dawson Bros.—London, Paris and New York, Pullière.

We have to thank the publisher, Mr. Lovell, for a copy of this beautiful work, which is shortly to be followed by an Atlas of maps and sections. We copy from a London newspaper a review of the work. The officers of the survey who have contributed to this volume are, besides Sir W. Logan, Messrs. Alexander Murray, assistant geologist, T. Sterry Hunt, chemist and mineralogist, and E. Billings, palaeonto'ogist.

Garneau.—Abrégé de l'Histoire du Canada depuis sa découverte jusqu'à 1840, à l'usage des maisons d'éducation, par F. X. Ouvrage approuvé par le conseil de l'instruction publique du Bas Canada, troisième édition. Quebec, Augustin Côté, 197 p. 12mo.

Ticknor .-- Life of William Hickling Prescott; By George Ticknor. Ticknor & Fields, Publishers; Boston, 1864. 1 vol. small 4to, 491 pp. Sold for \$6.

Of all the American authors Prescott is one of the best known abroad and most popular at home; and his life, written by George Ticknor, his friend and fellow-citizen, will be perused with lively interest. The volume has been got up with a beauty and elegance rivaling the productions of the best London publishers, and reflects much credit on the establishment of Messrs. Ticknor & Fields. It is embellished with a portrait and other engravings, fac-similes, &c. Biographies are one of the literary passions of the day. Each incident in the every-day life of an author is seized upon and devoured by the public. Partly to minister to this popular taste, but, probably, more through sheer love of their calling, biographers

In some localities I have had to encounter an obstinate refusal this, as without this faculty the instrument cannot be used with much advantage, it being difficult for the writer to make alterations or corrections in any part of what has been written. For a short sketch of Prescott's life see this Journal for January 1859.

> LEACH .- A Great Work left Undone, or a Lecture on Moral Instruction in the Common Schools; By the Rev. Canon Leach. 8vo,

> The author is vice-president of McGill University and a member of the Council of Public Instruction. We have reprinted a part of his essay in our last number, but cannot admit that the work in which he, with reason, takes so deep an interest and which, in truth, is susceptible of being developed, remains entirely undone in our schools. It is true that his remarks, as he has taken care to inform the reader, are specially applicable to schools from which religious instruction is excluded, or reduced to its most simple form, so as to avoid giving offence to the different denominations which come in contact with each other. The *Duty* of the Christian, read in a great number of our schools is an excellent moral treatise founded on religion.

> The views of the lecturer are very ably and vigorously set forth, and appear to be the result of long and deep meditation. The idea of teaching children their duties towards the state and society with especial reference to the particular usages of the community in which they live, apart from religious and moral education, is a very excellent one and should be acted upon.

> LA REVUE CANADIENNE.—The numbers for February and March contain the continuation of Mr. de Boucherville's romance and of the essay on Rationalism by the Rev. Père Aubert; an article on the Reciprocity Treaty by Mr. Royal, and the first part of an essay by the Abbé Raymond, entitled, Destinée Providentielle de Rome; the commencement of a history of the Coutume de Paris en Canada, by Mr. D. H. Senécal; an article on English Art, by Mr. Bourassa; a hunting sketch by Mr. Lemoine, and book notices by Messrs. Tessier, A. Boucher and de Bellefeuille. Much ability is displayed throughout these numbers, and it appears as though a prosperous future were in store for this new Canadian monthly.

> Brunet.-Notice sur les Plantes de Michaux et son Voyage au Canada et à la Baie d'Hudson, d'après son journal manuscrit et autres documents inédits; By Abbé Ovide Brunet. 44 pp. Quebec,

> Mr. Brunet published in 1861, another pamphlet called Voyage d'André Michaux en Canada, which we noticed at some length in this journal. At that period, however, he had neither seen the specimens collected by Michaux nor had access to his notes of travel; and it will readily be understood that the materials gathered from these sources add much to the interest of his former work. This new pamphlet is therefore supplementary to Michaux's Flora Boreali Americana, and will be useful to the Canadian botanist or to any one seeking for the plants described in that work, or in quest of facts connected with botanical geography. The author also gives very interesting details on the country lying between Lake St. John and Hudson's Bay — a vast region whose topography is almost unknown. Prof. Gray notices this little work very favorably in the last number of Silliman's American Journal of Science, and highly compliments his young confrère of the Laval University on his début.

# MONTHLY SUMMARY.

## EDUCATIONAL INTELLIGENCE.

- The Normal Schools at present existing are distributed as follows: — The Normal Schools at present existing are distributed as follows: incident in the every-day life of an author is seized upon and devoured by the public. Partly to minister to this popular taste, but, probably, more through sheer love of their calling, biographers watch every gesture of their hero, and we find each particular set down with all the minutiæ. Mr. Ticknor, if he has not exceeded all his predecessors in this respect, is certain y not behind any of them.

Prescott wrote many of his works after he had become blind. He used a writing frame of recent invention known as a noctograph. The excellent memory he posses ed was of great service to him in ton. We have no means of knowing whether it is now in existence, and

hence have not included it in the roll of Normal States.

The experience of those communities in which these schools have had a fair trial is in all respects satisfactory. They have awakened a new interest in popular education; they have raised the standard of qualification; they have improved the methods of instruction and discipline; they have aroused a healthful emulation, hy generating the true esprit de corps among teachers; and they are gradually elevating their calling to the rank and dignity of a learned profession.—American Educational Monthly.

-By a decree of the 4th September last, the Emperor of the French has directed that the sum of 100,000 francs, taken annually from the Fund set apart to assist the communes in huilding and repairing their schoolhouses, be applied to the purchase of moveable property for the teachers, provided the communes defray half the cost of such property, which shall remain in their possession permanently. The pupil-teachers, who, under a decree of the 19th April, 1862, already receive 100 frs. on leaving the normal schools, will derive especial henefit from this new provision. The decree of the 4th September also elevates the minimum salaries of the head masters in normal schools from 2,000 frs. to 2,400 frs., and the maximum from 3,000 frs. to 3,600 frs.; while the minimum salaries of assistant teachers in the same institutions are to he increased from 1,200 frs. to 1,400 frs., and the maximum from 1,800 to 2,000 frs.

Notwithstanding all that has been done to advance elementary education in France, there are still 1,018 communes without schools or the proper means of conveying instruction; 10,119 communes keep their schools in huildings rented for the purpose, or of which the ownership is not vested in them. The number of children who receive no instruction is 600 000; and the number of communes possessing librairies is 5,000.

The number of elementary schools, in 1863, was 82,135, showing an increase of 16,136 over that returned for 1848; and the pupils in 1862 numbered 4,731,946 against 3,771,597 in 1848, or an increase of 25 per cent in 14 years. To these figures may he added the number of pupils in the colleges and lyceums or high schools, viz: 62,762, making a total

The mean salary of a common school teacher was 665 frs. and 33 centimes; and 4,736 teachers received salaries less than 400 francs.

Attaching great importance to an effective system of inspection, the French government will ask, in the hudget for 1865, an additional sum of 10,000 frs. to be devoted to this branch of the service.

"The country should thoroughly understand," says the official report from which we extract the foregoing, "that the money spent in the schools will be saved in the prisons. Two important facts are developed in our community, viz: the progressive increase of the school going population, which has reached a million of children since 1848, and the decrease of crime."

# SCIENTIFIC INTELLIGENCE.

- Dealers in philosophical and optical instruments sell simple stormglasses which are used for the purpose of indicating approaching storms. One of these consists of a glass tube, about ten inches in length and three-fourths of an inch in diameter, filled with a liquid containing camphor, and having its mouth covered with a piece of bladder perforated with a needle. A tall phial will answer the purpose as well as the ten-inch tube. The composition placed within the tube consists of two drachms of camphor, half a drachm of pure saltpetre and half a drachm of muriate of ammonia, pulverized and mixed with about two ounces of proof spirits. The tube is usually suspended by a thread near a window, and the functions of its contents are as follows:—If the atmosphere is dry and the weather promises to be settled, the solid parts of the camdry and the weather promises to be settled, the solid parts of the camphor in the liquid contained in the tuhe will remain at the bottom, and the liquid above will he quite clear; hut on the approach of a change to rain, the solid matter will gradually rise, and small crystalline stars will float about in the liquid. On the approach of high winds, the solid parts of the camphor will rise in the form of leaves and appear near the surface in a state resembling fermentation. These indications are sometimes manifested twenty-four hours hefore a storm breaks out! After some experience in observing the motions of the camphor matter in the tube, the magnitude of a coming storm may be estimated; also its direction, inasmuch as the particles lie closer together on that side of the tube that is opposite to that from which the coming storm will approach. The cause of some of these indications is as yet unknown; but the leading principle is the solubility of camphor in alcohol, and its insolubility in water, combined with the fact that the drier the atmosphere the more aqueous vapor does it take up, and vice versa. — Upper Canada Journal of Arts and Manufactures.

— At a late meeting of the Natural History Society, a communication was read from Rev. Mr. Constabell of Clarenceville, describing the ravages of an insect whose larva hurrows in the maple leaves, cutting out circular pieces, which are used as coverings to protect the larva while eating the parenchyma of the leaf.

From the specimens exhibited, it appeared that the insect is a little

moth, Ornix accrifoliella of Fitch, well known in the State of New York, though apparently not hitherto recorded in Canada. Fitch states that it is not ordinarily very destructive, but that in some seasons it appears in great numbers, and inflicts considerable ravages, especially on detached maple groves. He recommends that cattle should be turned into the affected groves in autumn, in the hope that their treading would destroy the pupe, which at that season are lying on the ground, wrapped in their coverlets of cut leaves .- Canadian Naturalist.

- M. J. Duboscq has contrived for the French theatre a method of imitating the rainbow, of which Cosmos speaks very highly. He employs an electric light, obtained with the aid of 100 Bunsen elements. The first lenses of his optical apparatus render the rays from this source parallel, and transmit them through a rainhow-shaped hole in a screen to a double convex lens of very short focus, from which they pass to a prism, and emerge with sufficient divergence to make an effective rainbow on a screen ahout six yards off. This rainbow is said to be brilliant even when the whole scene is lit up.—Intellectual Observer.

#### STATISTICAL INTELLIGENCE.

- By the census of the United States for 1860, it appears that of 27,489,461, — the total population of free citizens — 4,136,175 are of foreign birth. The numbers in 1850 were 19,987,571, and 961,719. It is foreign birth. The numbers in 1850 were 19,987,571, and 961,719. It is therefore plain that the immigration has increased in an astonishing ratio. The population of German birth who, in 1850, numbered only one-half that of Irish hirth, is almost as numerous now. The following is a list of the different nationalities in the order in which they are represented: Natives of Ireland, 1,611,304; Germany, 1,301,316; England, 431,692; British America, 249,978; France, 109,870; Scotland, 108,518; Switzerland, Wales, Norway, China, 35,563; the remainder of the population of foreign hirth heing divided between Holland, Mexico, Swaden and Italy. The greatest number of foreigners reside in the State. Sweden, and Italy. The greatest number of foreigners reside in the State of New York; the smallest in Delaware. The State of New York has in Tround numbers a million of foreigners, that is one-fourth of the whole. The States where the greatest number of Germans are found are New York, Ohio, Penusylvania, Illinois, Wisconsin, and Missouri.

- In Great Britain and Ircland, there are 877,000 more females than males in a population of 29,000,000, while in the United States of a total population of 31,000,000, there are 730,000 more males than

- Immigration from all foreign countries to the United States has been as follows, for the decennial periods ending in June:

1840	552,000
1850	1,558,300
1860	2,707,624

# OFFICIAL DOCUMENTS.

TABLE of the Apportionment of the Superior Education Fund for 1863, under the Act 18th Vic., Cap. 54.

LIST No. 1.—UNIVERSITIES.

NAME OF INSTITUTION.	Number of pupils.	Annual grant for 1862.	Annual grant for 1863.
McGill College.  To the same for one year's salary of the Secretary to the Royal Institution, the salary of the Messenger, and for contingent expenses.  Bishop's College	296	2532 90 671 07 1812 03	671 00
Total			4578 00

LIST No. 2.—CLASSICAL (	Colle	GES.		LIST No. 4.—ACADEMIES FOR B	oys, c	or Mixed	
NAME OF INSTITUTION.	Number of pupils.	Annual grant for 1862.	Annual grant for 1863.	NAME OF INSTITUTION.	Number of pupils.	Annual grant for 1862.	Annual grant for 1863.
Nicolet St. Hyacinthe Ste. Thérèse. Ste. Anne de la Pocatière L'Assomption Ste. Marie, (Montreal). High School of McGill College. " " of Quebec, for the education of 30 pupils named by Government. St. Francis, Richmond Three Rivers. Morrin	210 252 191 248 195 235 262 127 102 107 24	1812 03 1449 64 1812 03 1449 64 1449 64 1128 00	1721 00 1377 00 1721 00 1377 00 1377 00 1128 00 750 00	Aylmer, (Protestant) Beauharnais, St. Clément Bonin, St. Andrews, Argenteuil Baie du Febvre Baie St. Paul Barnston Berthier Buckingham Belæil Chambly Cap Santé Clarenceville	36 233 125 118 65 160 160 38 83 81 21	240 27 240 27 240 27 160 18 177 97 160 18 357 77 160 18 357 77 187 20 160 18 320 33	228 00 228 00 228 00 152 00 169 00 152 00 340 00 152 00 154 00 178 00 152 00 152 00 152 00 152 00
Total		13509 22	13300 00	Clarendon Coaticook Cassville. Compton Cookshire St. Cyprien	88 70 84 35	142 37 160 18 160 18 160 18	135 0 152 0 152 0 152 0
List No. 3.—Industrial (	Colle	GES.		Charleston Danville. Dudswell. Dunham Durham, No. I St. Eustache. Farnham, (Catholic) Farnham, (Protestant). Freleighsburg St. Colomban de Sillery Ste. Foye. Gentilly	24 84 42 81 70 80 233	240 27 160 18 320 33 142 37 240 27 213 56 240 27 213 56 160 18	480 00 228 00 152 00 304 00 135 00 228 00 228 00 228 00 152 00 152 00
NAME OF INSTITUTION.	Number of pupils.	Annual grant for 1862.	Annual grant for 1863.	Granby Georgeville St. Grégoire. Huntingdon St. Johns, Dorchester, (Catholic). St. Johns, Dorchester, (Protestant). St. Jean, Isle d'Orléans. Knowlton. Kamoaraska Laprairie	59 37 114 38 167	320 33 160 18 160 18 355 92 320 33 320 33 160 18 320 33	304 00 152 00 152 00 338 00 304 00 304 00 152 00 304 00 338 00
Joliette. Masson Notre-Dame de Lévis St. Michel, Bellechasse. Laval Rigaud Ste. Marie de Monnoir Ste. Marie de Beauce. Rimouski Lachute Verchères Varennes Sherbrooke Longueuil St. Laurent	106 130 92 131 194 120 142 185 147 100 48	889 79 *1289 79 889 79 889 79 355 92 889 79 449 52 355 92 177 96 355 92 266 94 360 87 * 880 49	845 00 1000 00 845 00 845 00 338 00 500 00 178 00 338 00 253 00 253 00 342 00 500 00	Laprairie Lotbinière L'Islet. Montreal Catholic Commercial Academy. Montmagny. Sie. Marthe. Missisquoi. Pointe-aux-Trembles, Hochelaga Phillipsburg. Sherbrooke Sorel, (Catholic). Sorel, (Protestant). Stanbridge Sutton. Shefford. Stanstead St. Timothée. Three Rivers, (Catholic) Three Rivers, (Protestant).	150 24 84 1755 225 80 49 82 48 90 352 44 121 64 82 175 125 36 19	142 37 240 27 240 27 266 92 160 18 245 68 320 33 160 18 355 92 320 33 142 37 240 27 320 33 560 56 142 37 320 33	135 00 228 00 228 00 253 00 152 00 304 00 152 00 400 00 135 00 228 00 192 00 304 00 542 00 150 00 135 00
Total		8675 35	7920 00	Vaudreuil Yamachiche Quebec Commercial and Literary Acad	104 130 66 120	160 18 240 27 160 18 93 60	152 00 228 00 152 00
• These two institutions have received each aid by Order in Council since the publicatio accounts for the difference in the figures publications.	n of t	he last ye	lementary ar, which	St. Andrews, Argenteuil	120 60		93 0 133 0

LIST No. 5.—ACADEMIES FOR GIRLS.			LIST No. 6.—Model Schools.				
· NAME OF INSTITUTION.	Number of pupils.	Annual grant for 1862.	Annual grant for 1863.	NAME OF INSTITUTION.		Annual grant for 1862.	Annual grant for 1863.
Ste. Anne de Lapérade St. Ambroise de Kildare L'Assomption St. Aimé Baie St. Paul Belœil Boucherville Cedars Chambly St. Césaire. Ste. Croix Cowansville St. Charles, Industry Châteauguay St. Clément St. Cyprien St. Benis Ste. Elizabeth St. Eustache St. Grégoire. Ste. Geneviève St. Henri de Mascouche St. Hilaire. St. Hyacinthe, Sœurs de la Charité. St. Hyacinthe, Sœurs de la Présentation. L'Islet Ile Verte St. Johns, Dorchester. St. Jacques de l'Achigan. St. Joseph de Lévis Kakouna Kamouraska Laprairie. Long Point. Montreal, board for 12 Deaf & Dumb Fem. Ste. Marie de Beauce. St. Nicolas. St. Paul de PIndustrie. Point Claire Pointe-aux-Trembles, Hochelaga. Pointe-aux-Trembles, Portneuf. Rivière-Ouelle Rivière-Ouelle Rivière-Ouelle Rivière-Ouelle St. Thomas de Pierreville St. Timothée St. Thomas de Montmagny Varennes. Vamachiche St. Eerrebonne Trois Pistoles, No. 1 Vaudreuil	160 100 136 112 85 105 61 120 157 79 40 326 100 259 112 122 100 205 90 400 162 290 181 80 76 290 100 115 77 70 400 115 77 80 100 115 77 80 100 100 100 100 100 100 100 100 100	93 60 142 37 120 10 93 60 93 60 93 60 93 60 160 18 133 48 160 18 213 56 93 60 213 56 93 60 320 33 142 37 142 37 140 40 240 27 213 56 320 33 177 97 160 18 93 60 213 56 320 33 177 97	93 00 135 00 114 00 114 00 93 00 93 00 93 00 93 00 152 00 152 00 152 00 93 00 93 00 93 00 93 00 93 00 93 00 93 00 93 00 135 00 135 00 135 00 135 00 135 00 135 00 152 00 152 00 93 00	St. Andrew's School, Quebec British and Canadian Sch. Soc., Montreai. Col. Church and School Soc., Sherbrooke British and Canadian Sch. Soc., Quebec National School, Quebec Point St. Charles, Montreal Society of Education, Quebec "Three Rivers. Free School in connection with the American Presbyterian Sch. Soc., Montreal Col. Church and School Soc., Montreal Lorette, Girls' school. "Boys" Stanfold St. Francis, Indian school. Quebec, Lower Town, Infant school. Quebec, Upper Town, Infant school. St. Jacques, Montreal To the Cath. Com. of the City of Quebec Deschambault St. Constant. St. Jacques le Mineur. Point Claire Lachine Côte des Neiges St. Antoine de Tilly. St. Edouard de Napierville Ste. Philomène. St. François du Lac. Laprairie Lacolle. Côteau St. Louis Rivière du Loup Ste. Anne de Lapérade. St. Romuald de Lévis St. Charles, St. Hyacinthe. St. Henri, Hochelaga. Beaumont St. André, Kamouraska. Ste. Anne des Plaines St. Césaire. St. Joachim, Two Mountains. Boucherville Lachine, Dissentients Malbaie St. Hermas Ste. Rose St. Denis, Kamouraska St. Hermas Ste. Rose St. Denis, Kamouraska St. Hjerre, Rivière du Sud Bury Châteauguay St. Hilaire Ste. Sholastique St. Jean Deschaillons St. Gervais. St. Nicolas, Lévis St. Isidore	32 282 155 1510 295 121 1125 31  25 31  604 485 62 236 83 185 122 40 88 135 65 196 196 196 196 197 190 161 67 30 89	538 44 711 83 177 96 779 22 395 63 28 996 57 536 35 355 92 711 83 133 49 133 49 133 49 133 49 130 111 120 111 120 11 120 11 120 11 120 11 120 11 120 11 120 11 120 11 120 11 120 11 120 11 120 11 120 11 120 11 120 11 120 11 180 17 74 88	511 00 676 00 169 00 740 00 250 00 946 00 509 00 338 00 676 00 133 00 169 00 308 00 845 00 338 00 114 00 74 00
St. Denis Street Academy, Montreal  Total	123		$\frac{150 \ 00}{10542 \ 00}$	St. Heri de Lauzon. Grande Baie Sommerset.	62 97 47	74 88 74 88 160 07	74 00 74 00 152 00

LIST No. 6.—Model Schools.—(Continued.)						
NAME OF INSTITUTION.	Number of pupils.	Annual grant for 1862.	Annual grant for 1863.			
Ste. Geneviève de Batiscan. St. Valentin. St. Vincent de Paul. Ste. Martine, (boys). Bécancour St. Hubert. St. Jérôme. Ste. Gerrude. St. Charles, Bellechasse, (boys). St. George, Cacouna Pointe-aux-Trenibles, Portneuf. Ste. Cécile, Beauharnais. Ebonlements. Prot. Model School, Panet Street, Montreal St. Laurent, Montmorency. Rawdon. St. Gervais, (Couvent). Noire-Dame-de-la Victoire, Lévis Rigaud, (Convent). St. Vincent-de-Paul, (Convent). Sch. of Visitation St., Queb. Sub., Mont. St. Jean Port Joly, girls' school Lacolle, Dissentients. Ste. Anne No. 2, Kamouraska Melbourne, girls' academy German Protestant School of Montreal Pointe du Lac. St. Edouard, Témiscouata, girls' school Château-Richer. Lotbinière Rivière-Ouelle St. Narcisse. St. Paschal. Ste. Famille, Island of Orléans. Ste. Foye. St. Stanislas Leeds St. Henri de Mascouche Ecureuils St. Jean Chrysostôme No. 2 Rivière-des-Prairies. St. Louis de Gonzague St. Léon. St. Aimé. Catholic Sch., Point St. Charles, Montreal St. John's Snburb, Quebec. St. André Avelin. St. Alexandre, Iberville L'Acadie Ste. Claire, D St. Charles, Bellechasse, girls. Cap St. Ignace St. Anselme, boys' school Escoumins. St. Fouerd, Christone St. St. Poilippe. St. Claire, D St. Calixte de Sommerset. St. Poilippe. St. Ténée. St. Philippe. St. Ténée. St. Philippe. St. Calixte de Sommerset. St. Sauveur, Quebec St. Roch de l'Achigan. St. Régis St. Henri, Dissentients. Henriville, Iberville	1022 811 566 1188 1655 622 639 1000 1255 1022 900 355 300 937 704 152 94 152 152 94	56 16 56 16 56 16 56 16 56 16 56 16 74 88 74 88 74 88 74 88	56 00 56 00 56 00 56 00 56 00 56 00 74 00			
Arthabaskaville	116		56 00			

NAME OF INSTITUTION.	Number of pupils.	Annual grant for 1862.	Annual grant for 1863.
St. Anselme, (Convent).  Bagot ville Carleton. Coteau du Lac Deschambault, (Convent) St. Henri, Hochelaga Ste. Hélène, Kamouraska. luverness Ste. Julie, Megantic St. Luc. St. Lambert, Lévis Matane Magog Maria, Bonaventure. Ste. Martine, girls. Nicolet. St. Placide St. Ursule Sault-aux-Recollets Sherrington. Huntingdon, (Convent). Henriville, St. Etienne, Ottawa. West Shefford.	45		56 00 56 00 74 00 56 00 56 00 56 00 56 00 74 00 56 00 74 00 56 00 74 00 56 00 74 00 56 00 74 00 56 00 75 00 77
Total			17395 00

# ADVERTISEMENT.

# THE JOURNAL OF EDUCATION

AND

# "LE JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE."

The price of subscription to each of the above journals is ONE DOLLAR per annum. Teachers FIFTY CENTS.

These journals are devoted to Education, Science and Literature, and contain monthly summaries or reviews of current events. They were very favorably noticed by the Jury of the Educational Department of the London International Exhibition in 1862, and obtained a First Class Medal.

N. B.—Editors of Newspapers publishing this Advertisement will be entitled to one of the seven volumes of either journal for each insertion, two insertions entitling them to two volumes, &c. The year to which any volume required refers should be indicated.

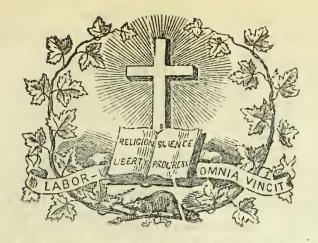
The Department has for sale various series of the above Journals, handsomely bound, at the following prices: one journal, boards \$1.10; cloth, gilt, \$1.25. Both journals (English and French) boards \$2.00. Complete series of one journal, forming seven volumes \$7.00: half-price to Teachers, or if for the use of Colleges. Literary Institutions or Parish Libraries, \$5.00. Those requiring complete series should make early application at the Education Office, as the number remaining on hand is very small—the journals for 1857 being nearly all disposed of.

The circulation of the French journal reaches 3000 copies, of the English 1500. A good proportion is sent abroad, the remainder being very equally distributed throughout Eastern Canada.

No advertisement can be inserted unless having reference to Education, Science, Literature or the Fine Arts. Rates of advertising, 7 cents per line for the first insertion and 2 cents each subsequent insertion.

Any one sending us twenty new subscriptions will receive a complete collection of the journal.

Eusèbe Senécal, Caloric Printing Presses, 4, St Vincent St., Montreal



# EDUCATION. JOURNAL

Volume VIII.

Montreal (Lower Canada), May & June, 1864.

Nos. 5 & 6.

SUMMARY.—LITERATURE: Shakespeare's Ter-Centenary at Montreal.—Addresses of Messrs. Day, Chauveau and McGee.—Ode by Mr. Heavysege.—Mr. Bailey's Essay.—Garrick's Ode.—SCIENCE: Leaves from Gosse's Romance of Natural History—Harmonies (continued) —Education: Arithmetic, by John Bruce, Esq.—Teaching as a Pis-aller.—Visit Parents.—OFFICIAL NOTICES: Appointment of School Commissioners and School Trustees.—Diplomas granted in the Jacques-Cartier Normal School.—Diplomas granted by the Boards of Examiners.—Teachers wanted.—Donations to the Library of the Department.—Books missing from the Library.—Editorial: Appointing Teachers.—Library of the Department.—Broks missing from the Library.—Extracts from the Reports of School Inspectors (continued).—Notices of Books and Publications—Hind: Explorations in the Interior of the Labrador Peninsula.—Buchanan: The Relations of the Industry of Canada with the Mother Country and the United States.—Le Moine: Maple Leaves.—Brunet: Enumération des genres de plantes de la Flore du Canada.—Considérations sur notre organisation militaire.—Dewart: Selections from Canadian Poets.—Dreys: Chronologie nouvelle.—Flourens: Examen du livre de Mr. Darvin.—MONTRLY SUMMARY: Educational Intelligence.—Literary Intelligence.—Scientific Intelligence.—Advertisement

# LITERATURE.

# Shakespearian Ter-Centenary Celebration at Montreal.

At an early hour on the morning of the 23rd April, the St. George's Society, to which the initiative in the celebration had been abandoned as of right, assembled at Dolly's, and shortly afterwards formed in procession and walked to Christchurch Cathedral, where a sermon was preached by the Metropolitan, Lord Bishop Fulford. On leaving the church a young oak was planted in honor of the poet, Hon. G. Moffatt and Mrs. Moffatt acting as sponsors.

In the afternoon, a committee of citizens presented the Principal of the McGill University with a purse, containing £425, to found a Prize for annual competition among the students in English Literature. A gold medal bearing the effigy of Shakespeare together with a suitable inscription, will be awarded to the winners of the prize. Mrs. Ann Molson and Sir William Logan also presented each £250 for the purpose of founding gold medals, the first for excellence in the natural and mathematical sciences, and the second for excellence in geology and natural history. Thus, the University of McGill College, which already possessed two medals (the Prince of Wales' and Mr. Chapman's), will be one of the best endowed in this respect on the continent. The anniversary of Shakespeare's birth will hence-

peal of the organ lent an almost religious solemnity to the occasion. Readings from the works of the great dramatist, together with music selected from operas founded on subjects borrowed from his plays, an essay on his life and writings, by Mr. A. Bailey, and the recitation of a poem, by Mr. Heavysege, formed the programme. The two last mentioned productions will be found in another part of this number. Mr. Heavysege, the author of Saul, is too well known to our readers to require any further introduc-

On the following Monday, April 25, the St. George's Society and co-operating Committee gave a grand literary and musical entertainment at the Exhibition Building, at which nearly 6000 persons attended. The spacious edifice had been elegantly decorated with banners, flags, statues and devices. Sentences from the works of the illustrious poet were also affixed to the walls.

The Chair was occupied by the President of the Society, J. J. Day, Esq., seats being provided at his side for His Excellency Sir Fenwick Williams of Kars, K.C.B., Commander of the Forces, His Worship the Mayor, Jean Beaudry, Esq., the Presidents of the different national societies, and the orators of the evening.

The orchestra, under the direction of Dr. Pech, executed with effect divers selections from the opera of Romeo and Juliet; and the Montagnards Canadiens rendered several choral compositions with much force, and to the evident satisfaction of all present.

We reproduce the addresses in the order in which they were delivered during the evening; as also the Garrick Ode, which was read with much effect by Mr. Houghton.

# Mr. DAY'S INTRODUCTORY REMARKS.

Ladies and Gentlemen,—We have met this evening for the purpose of celebrating the Ter-Centenary of the birth of our Immortal Bard, Shakspeare. This celebration, although initiated by the St. George's Society, has been carried out by the Executive Committee appointed by the citizens irrespective of nationality. Lie therefore articly responsible in the photographic of the committee in t ality. It is, therefore, entirely cosmopolitan in its character, and I am happy to see that all the national Societies are represented here to-night. I am sure you must all feel highly gratified at the oneness of heart and feeling thus manifested, in doing honor to the memory of our great poet. May this prove the dawn of a new era in our beloved Canada, to be followed by a still higher and more liberal union of sentiment and purpose, in all that concerns our welfare as a people, looking forward to become at re-distort forth hold a foremost place in the Fasti of the Institution.

The Mercantile Library Association closed the proceedings of the day with a literary and musical soiree, held at the Hall of the Mechanics' Institute, where the majestic period, a nation destined to hold a prominent position, and play an important part in the future history of this continent.

I am fully aware that no words I can utter—nothing I can express—indeed, nothing any of us may say or do to night, will add one iota to the world-wide fame of our immortal Shakspeare; but it is due to the greatness of his genuis, as it is to the Divinity who sent into the world so bright a Scintillation of his divine power, that we should thus commemorate his birth.

It is moreover, due to ourselves, that we should make these demonstrations—for who knows but that they may prove incentive to latent talent, and bring out some bright intellectual treasure hitterto hidden, like the diamond buried in the dust of earth, whose extraction from obscurity may be effected, by such encouragement as this celebration of Shakspeare's greatness holds out

to rising genius.

England—proud Albion—has produced her Milton, Shakspeare, Dryden, and other great poets and writers. Scotland—Bonnie Scotland—her Burns, Scott, Campbell.—Ireland—Dear Erin—her Goldsmith, Moore,—and, would I make one of our Orators of the day blush, if I made up the trinity of number, with the name of D'Arcy McGee.—Germany—the vaterland—her Lessing, Goethe, Schiller.—France—La belle France—her Corneille, Molière, Racine, and others; and shall not Canada, a community made up of all those nationalities, also produce hers?

But these reunions for such purposes have at least their beneficial influence in this, that they craw the attention of the masses to thought, and the study of the writings of the Bards whose

praises are thus chaunted.

Of Shakspeare's works and their influence on the human mind, it is not my particular province to speak to-night, if, indeed, I were equal to such a task; but, on an occasion like this, I feel I would seem wanting in that enthusiasm which should pervade the breast of an Englishman, in contemplating the writing of so great a poet of his country, were I to permit this opportunity to pass without making at least a passing reference. Shakspeare was the great poet of nature and of art. He held up truthfully the mirror to nature, and adorned her with the high art of supernatural genius. Of the influence of his works, I might dare to say, that the great moral truths propounded by him,—clothed in language of such telling force, as Shakspeare alone knew how to express, are of the most sublime character; and help to the highest mental as well as moral refinement. Virtue is described by him in words, that pourtray it to the human mind as ever the snow-white purity of virgin innocence, whilst vice is depicted by him, "in form and shape so hideous," and appalling; and always made to appear "so foul and unnatural," that one who has studied Shakspeare, would almost doubt, whether vice ever was a monster, who oft seen could ever be "endured, pit ed, or embraced." In the social relation of mankind, the doctrines inculcated by Shakspeare's sentences have an equally powerful moral effect. No incident in the social relation lacks an appropriate and telling expression. In the political world how wide and vast has been the influence of his dramatic writings. His historical dramas, indeed almost all his works are historical, have doubtless effected a highly benefi-cial influence in affairs of State and in the Courts of Monarchs. tion of this. The Prince of Wales of that period, Prince Henry of the play, although a good-hearted generous Prince, was but a scapegrace compared with our noble Prince of Wales, who beside the high moral influence exerted over him by his late lamented father, and by our most noble and virtuous Queen his mother, doubtless trained much from the reading of Shakspeare that has helped to mould the character of England's future king. And apart from that particular case I might say that the influence of Shakspeare's writings on the Monarchs and Courts and public men, not merely of England, but of France, Germany and indeed of all the European Continental powers and States, and may I not add of America, has been almost equally great. For Shakspeare is not read by those speaking the English tongue merely, but has been translated into French and German, at least; and is, perhaps, more read and better understood now, if not more appreciated by the people of France and Germany, than by those speaking Shakspeare's peculiar tongue. As an instance of the force and influence of Shakspeare's writings in the acquisition of the knowledge of the English language, I might mention the name of the great Magyar Kossuth, who avowed he had acquired his acquaintance with the English language by the reading and study of our great poet; and whoever read the speeches of the great Hungarian, made by him when in the United States some years ago, must be struck with the force and power of his appeals in English. I thank you for the patience with which you have listened to my humble

endeavors to do justice to our great poet on this occasion. They are but introductory of the great orators of the evening, to follow me in French and English, the Honorable Messrs. Chauveau and McGee, whom I have no doubt will do ampler justice to the genius and memory of the man, who has been justly pronounced to be "the poet for all age and time"—Shakspeare, the "world's poet."

## HON. MR. CHAUVEAU'S ADDRESS.

Mr. President, Ladies and Gentlemen,-In placing a French speech in their programme, the originators of this fete were willing to give it a character corresponding to the times, to the renown of Shakspeare, and to the condition of our society. Literature is in fact a bond which unites peoples one to the other, as well as commerce, but in a more elevated order of things; it is the exchange of purely intellectual products; the other is only the exchange of products of material development, effected, it is true, by the intelligent industry of man. This century, which has witnessed the last scenes of a heroic struggle between France and England, has also seen for the first time since the Crusades, in a series of military expeditions in the Crimea and on the shores of the extreme East, their flags floating in union; it has seen, for the first time, the breaking down of the barriers to commerce on the two sides of the channel, and a treaty, nearly of free trade, promulgated by the nephew of him who had proclaimed the continental blockade; it has seen, in short the influence of English literature extended to France, as, in the 17th and 18th centuries, that of France had invaded the country of Shakspeare. However, the political atmosphere of Europe is perhaps at this moment in a threatening state, for notwithstanding the picture I have sketched, the world there is in a state of mutual distrust, of useless negotiations, of war which is still more useless, and God only knows what bad days may have been reserved for our ancient and for our new mother lands. But this fraternity, which there is but a happy accident, a truce of heaven for the peace of the world, is here, for the two races, a condition essential to existence. France and England, after more than a century of wars on this continent, have left us h re in presence of each other, and mingled with each other, like the glorious remains with which they have strewn our soil. Notwithstanding, however, that we cannot, by the force of circumstances, do otherwise than share a common destiny, live the same life and enjoy together all the rights which belong to a citizen under the British constitution, we are yet, after more than a century, to a certain extent, greater strangers to each other than the inhabitants of the borders of the Seine and of the Thames. If a remarkable book appears in London it is at once translated into the French language; if a play makes a sensation in Paris, it is forthwith adapted to the English stage. Is it not true that this is quite different in Canada? that the French literary progress and the English literary progress are comparatively isolated, ignoring each other almost completely? And yet how many times on soleinn occasions have we not sworn that it should be otherwise! How many times have we not said that if it was as impossible, as cowardly, as implous for the one as for the other to renounce its language, to abdicate its rights, its historical traditions, we must, nevertheless, endeavor to understand, to respect, and to mutually assist one another. And what has been the result of this? The day after these protestations and these fine promises, have we not returned to the old state? Thus, Mr. President, when I heard you express the hope that this celebration might be the dawn of a new era, confiding in your generous utterance, and putting away the scepticism which we learn of experience, I said to myself, "Better late than never;" the day has at last come.

And what name, what memory were more worthy than the name and memory of Shakspeare to inspire such a thought, and to preside over such a success. It is in fact, the peculiar property of his glory to have been sufficiently original and personal in the immense variety of his repertory to impress his unique stamp on all his works; sufficiently natural in the ubiquity of his theatre to never cease to be English, and nevertheless sufficiently universal in the grandeur of his conceptions to be comprehended and claimed to-day by humanity as a whole. Several cities of Greece disputed their title to the birth-place of Homer. At present we take less heed of a great man's birth place than of his opinions and beliefs. It seems as if in proportion as the distances of space which separate us are diminished, those which separate us in the domain of thought are increased. Thus no one has cared to inquire if it is true that Stratford-on-Avon saw the birth of the poet who sang of Desdemona and Juliet; but much interest has been taken in learning if he were of the old faith of his forefathers, or if the creed which was in his time predominant in his country, possessed the homage of this

great genius. There have been writers even who would not permit him to have the one or the other-Protestants, Catholics, and Rationalists, have seen in his works all that was required for making him belong to their respective camps; all, thus, at the same time, bringing to him the greatest homage which it is possible to render to his genius. This strange speciacle is nowhere more striking than in France, at the moment when I address you. While the Protestant Guizot has published an excellent translation of his works, preceded by an essay as learned as any which has been written upon him in English; while Victor Hugo has himself written the commentaries which accompany the translation of his son, and at this moment is putting forth a volume in honour of the English bard, the eminent and profound author of l'Art Chretien, M. Rio, is publishing a work in which he claims for Catholicism both his person and his writings. It has often been asked-what was the secret of this universality? I am inclined to look for it, neither in the local colour of his several pieces, in which indeed it often happens that there is something for adverse criticism; nor in the profound philosophy of his thoughts; nor in the grand variety of the situations, which he has so ably strung one upon the other; nor in the complete union on his stage of all phases of life, of all classes of society; nor even in his learned study of the innermost folds of the human conscience. I see it chiefly in that genius which works, with no other love than that of art; in the Poet who sings like a bird almost without cessation, because he cannot do otherwise; in the enthusiastic observer of humanity who himself penetrates into everything which he wishes to paint; in the perfect good faith of the narrator who believes all that he narrates; in the absolute absorption of the man in the artist; of the workman in his work. And let it be remarked, that not the writings of Shakspeare alone, but the ignorance in which we are on a crowd of subjects which concern him again support this opinion. not stop in the midst of his work to analyse himself and draw his own portrait for posterity. He never thought that he could sleep upon his laurels. He always pursued the ideal of a new chefdawre looking through nature and humanity. Lastly, we may well suppose that he has never had a complete appreciation of his own superiority. Such, also may have been Racine, Corneille, Molière and Lafontaine. They have not been demigods in their life times, and it is that which has maintained them on the pedestal where posterity has placed them. Like him they have found in the naturalness of their literary and artistic faith, the great secret of art and nature; like him they have given all their souls to that jealous muse which will have no distracted worshippers; no timid nor interested lovers. But Shakspeare, ignorant of the rules of symmetry which for a long time tyrannized over the World of letters and from which his example and that of his imitators have perhaps only too completely emancipated us, Shakspeare who had at the same time the intuition of the great principles of art on which all rules must be more or less based, had by that very fact an immense advantage over all the poets of the age of Louis XIV. Nothing was interdicted to him by the usages of Parnassus; but in default of this legislation he had genius for his guide in the choice of means and resources. It is not exactly because he neglected these rules; but because he knew how to divine their object, and achieve it without following them, that he triumphed in a field, where so many since have done nothing but corrupt the public taste. His own country, seduced by his success, could not long remain submissive to his examples. The Shakspeare of Dryden and Davenant resemble the true Shakspeare no more than the adaptations of Ducis, and less than that of Alfred de Vigny. There, as in France, they set to dress him whom Voltaire called a barbarian. It was only at a later day that people found courage to turn to the old text, and to do that there were required certain social transformations which have stamped a remarkable vigor on all the literatures

What was once called the descriptive, then the romantic style, and what is to-day called the realistic, are so many protestations—some exaggerated, some legitimate, against the weariness which, according to Voltaire, was born of uniformity. They are so many manifestations of that literary selecticism of which Shakspeare made a play rather than a principle, a nature rather than a system. The cause of these reactions, so natural to English curiosity and French vivacity, is to be found complete in the verse of Ciément, the enemy of Voltaire:

# " Qui nous délivrera des Grecs et des Romains?"

But does it follow that they are to carry with them all principles, justify all extravagances, and sink art and ideal in all that is most ignoble in realism? If Shakspeare lived, he would be the first to repudiate and oppose the perversion of our moral sense, the cor-

ruption of that glorious trinity of the true, the fine and the good, whose theory was long after him enunciated by Cousin. The majesty of the good, and the splendour of the true, hold each other by the hand in his productions. The moral tie is always at the base of his thought, and burst forth from the inidst of the plays where evil triumphs by a reprobation as vivacious as it is unexpected. Claudius, who wishes to pray, but cannot, Claudius expresses in two words the question of repentance and pardon:

" May one be pardoned and retain the offence?"

Then the great culprit exclaims:

" My words fly up; my thoughts remain below; " Words without thought never to Heaven go"

That is the most terrible remorse preying on the mind of the criminal, that remorse which exhibits to him spectres less frightful than himself. Shylock is the only one of his culprits who feels no remorse, and he is punished by the tears which he sheds like a crocodile for the evil he cannot do. Thus you have good reason to call this poet the poet of the world, and of all time, and to place under his protection the more intimate union of the different sections of the Canadian family, which you are desirons of establishing; and for your success in which I offer up my wishes, while I salute with enthusiasm the memory of the man, whose name and image, and still more, whose mind and words, fill this hall to-day.

# HON. Mr. McGEE'S ADDRESS.

Mr. Chairman, Ladies and Gentlemen,-While all the world has given up this day to the memory of the greatest genius that ever used our speech as his vehicle of thought, it would be strange indeed if this city were silent. Our celebration may not be all we hoped, or all we proposed to make it, but at least we can say that portion of Shakspeare's dominions situated in British North America, will not find Montreal left out of the map. (Cheers) You have pressed into this grateful public service both the languages of Canada—the elegant language of which my friend near me [Hon. Mr. Chauveau] is an acknowledged master, and the language which Shakspeare himself used—the only language of which, probably, he was a master-if we except the language of universal Nature, whose beloved and faithful interpreter he was. [Cheers.] You have summoned me to bear my part in this festival, and I come as a debtor to acknowledge his accounts to his creditor-as a pupil to render tribute to his master—as a poor relation, to celebrate the birthday of the head of the house—as a good citizen, to confess his indebtedness to a great public benefactor -as an heirat-law, or in language, to repay, in ever so imperfect a manner, his obligations to the wealthy testator, who has left him riches he could never hope to acquire by any labor or exertions of his own. (Cheers.) Of his family, very conflicting accounts are given. His mother, Mary Arden, was of the gentry of Warwickshire; his father, John Shakspeare, is spoken of, in early life, as a butcher and glover; in later life, as an Alderman of Stratford, yeoman and gentleman,—which would seem to imply a successful struggling upwards in the social scale. The celebrated Shakspeare coat-ofarms, obtained by the ambition of the son, for the gratification of the father, shows that there was in this house, whether derived from Mary Arden, or created by her son's genius-which created so many other marvels—a determined desire to assert and establish the rank of a gentleman. Shakspeare, who flung his own immortal works upon the world, without guide or guardian to his fame; Shakspeare, who could be content with a misprinted Hamlet, and an interpolated Othello, was yet so anxious about a coat-of-arms, and a parchment pedigree! Must we blame him for this? I hope not. The finest thing the English language has ever given expression to-finer far than Hamlet, or of any other of our Poet's creations-is the grand word Gentleman; and it is not to be at all wondered at, as it seems to me, that, from Shakspeare to Scott, every man of genius, born within the sphere of our speech, has been through life ambitious of this glorious designation. [Cheers.] Shakspeare himself, educated, so far as he was educated, at the Stratford Grammar School, married at 18 a mature maiden of 26for boys usually fall in love with mature maidens, and mature maidens, in return, fall in love with mere boys. [Laughter.] We do not find, fortunately, "the skeleton in the closet," of this marnied pair. His true first love—Anne Hathaway—seems to have remained his "all the world" to the very last; and every fact of his scanty biography goes to show that in the turmoil of London literary life, in the full blaze of Elizabeth's court, in the congenial society of Ben Johnson and Drayton, and Burhage, the actor, his heart always yearned for the quiet fields and walks of Stratford, and the dear presence of his first and last love-Anne Hathaway. (Cheers.) I do not think I am exaggerating when I say Shakspeare's mind was much more occupied with an establishment for his family at Stratford at Shotteny, or at Shirley, than with his glorious works; and that to win and wear the honors of a Warwickshire gentleman seemed to him a much more important object of ambition than to become the first poet of English race. He seems, from all we know of his career, to have been rather ashamed than otherwise, of his character of actor; to have been strangely indifferent to his fame as a dramatic writer; and to have been mainly anxious about his house at New Place, his coat of arms, his rank as esquire, and his last resting place, guarded with a cuirasse, in Stratford church. Strange power of Time and Place! Strange charm of custom and association! This genius now so universally felt and honored, was, probably, in his own day, far more anxious to found a family, and to assert a reputable social position, than to preserve to us those works which have made us all his clients, his debtors, and his dependants! [Cheers] Shak-speare appears to have lived generously, though by no means

prodigally, and to have had the art of acquiring wealth. This, then, is the image of the personal man—Shakspeare; shrewd, aspiring, accomplished, gallant, confident of renown; more auxious for his present than his future; joyous in society; contemplative, even to sadness, in so itude; in short an epitome of all nature, to whom truly, it might have been possibly said— "Look into your own heart, and write." (Cheers.) As to his fortune, he died in what we call independent circumstances, in his native town, at the age of 52. Of his philosophy, a much wider subject, it would be quite impossible to give anything like a fair summary, within the limits of a popular address. In religion, though he lived within the range of the Reformation controversy, it is still disputed whether he was a Catholic or a Protestant; in politics, he was a constitutional-monarchist, an enemy of intolerance (as are seen in Falstaff's speech in Henry V.,) and a lover of the people, (as we see in Queen Catherine's speech on behalf of the working classes in Henry VIII.) In his Roman and English historic plays he has not spared such demagogues as Jack Cade, while he has done full justice to really honest popular leaders, like Brutus and Meennemus. To Shakspeare certainly more than any other writer we have, the praise of a well-balanced mind belongs; for while Milton was often a fanatic, and Dryden a partisan, and Byron a cynic, this great genius, like those impassible Assyrian Gods, who have been referred to the light of our days by indefatigable research, he looked straight out into all space, with a calm self-possession, which strikes one with awe, -it is so unlike our average humanity. (Cheers.) Of the originality of Shakspeare, I suppose there is now no second opinion. His works are unlike all that went before, unlike all efforts of the Greek, or Roman, or Italian mind. The fusion of comedy and tragedy in the same scene—such as in the grave-diggers' dialogue in Hamlet—and the fool's saucy repartees in Lear—are as marked in their originality, as a Gothic church is distinct from a Roman or a Grecian temple. The profundity of his thought, is only surpassed by its variety; and we may safely say of him, that there is neither subject nor object, in life or in literature, of which he does not furnish the highest and most lasting illustration. Now as to Shakspeare's influence on our ideas and our language,—the last point on which I wish to touch,—it is not easy to exaggerate its past extent, or its still growing increase. Tens of thousands of people talk of Shakspeare, who never read him, and hundreds of thousands think Snakspeare who do not talk him. I shall not attempt, ladies and gentlemen, any analysis of that large part of our popular opinion and judgment for which we are indebted to this illustrious author. You are here, to-night, as is fit and proper, to enjoy yourselver, and to confer pleasure on others. If the poet whose name we invoke were present in person, from all we know of his life and character, we may be quite certain he would take far more pleasure to mingle among so many fair ladies than to talk dull didactics here on this platform. Yet before the exquisite music which has been so skilfully selected for you be ended-before the merry dance begins—let me sum up, in a few words, my own crude idea of the place held, and the part performed in our English speaking world of thought by this great dramatist. "He was a man," to use his own pregnant words, "take him for all in all, we ne'er shall look upon his like again." He planted his compasses in his own age, and he swept with them the circumference of time. [Cheers.] He seized the trumpet of the Press, then newly wrought, and his voice is now familiar at the antipodes. [Cheers.] Of all English history his writings are the flower and crown. The British Empire may pass away: the vision of the brilliant Scottish reviewer of a New Zealand artist sketching a ruined St. Paul's from the last

standing arch of London bridge may be fulfilled in the fulness of time's changes; the bittern may repossess the Thames and the diver the Mersey; but this Island Oracle shall not be quelled or quenched, till the knell of all earthly things has sounded. His voice shall speak to all nations of the mysteries of life and death, of duty and destiny, of liberty and law, of the remorse that dogs the steps of crime, and the blessed place that shines on the good man's death bed [cheers]. To him all genius shall be tributary hereafter, as all genius has been in the past, which cause to know him, among actors, the long line from Burbage and Betterton to Dean and Macready; among commentators from Jonson to Gervinus; among Statesmen from Southampton to Chatham and from Chatham to Derby; these are the subjects and clients of our Shak-speare. [Cheers.] To be numbered in such a Company even in the lowest place is honor sufficient, and I cannot express to you, ladies and gentlemen, the feeling of pleasure which moves me, while I speak on such a subject, and feel as I do now, that we too, are in the train, of such a sovercign. [Cheers.] Ladies and gentlemen, whoever shall live to see in the year of Grace, 1964, may, perhaps, find themselves here surrounded by a city, many times larger than Montreal is now. They may find themselves, even, ruled under a form or modification of government unknown to our age, and undesired to us, (cheers) but one thing I feel assured they will not find—that is—that even then there shall be found, in the valley of the St. Lawrence in Canada, a people more devoted to the memory, than we are more grateful for the benefac-tions, or more watchful of the ever increasing influence, of William Shakspeare (Loud cheers, amid which the Hon. Gentleman, sat

### ODE.

### BY C. HEAVYSEGE.

Read at the Shakespeare Ter-century celebration in the Mechanics' Hall, on Saturday the 23rd April, 1864.

When England, in the gathering years,
Torn by intestine wars too long,
Her rival roses drenched with tears,
And drooping their compeers among;—
Lain dripping, wet with civil gore,
Drawn from their cups by native darts;—
When anarchy from shore to shore,
Had driven the ploughshare of sharp wrong
Deep in the rich alluvial loam
Of those indomitable hearts,
Contending 'midst our island home;—
When civil wounds, in after years,
Were healed, and, from her foreign fears
Delivered, joyful-breasted, strong,
She, hy Heaven's grace,

Found time and space
To pile her late opposing spears,
And bring the harvest home of song,—
To take her pre-appointed place
In poetry amongst her peers:
When soft and slow,

In numbers low,

As zephyrs blow;
Or loud and strong
As ere the high-topped mountain hears,
She should attune her native tongue,—
Draw from her language'mighty gong
The fahled music of the spheres:—

When he whose birth
Should glorify our Isle, the Proud Sea Queen,
And lend to earth
Its greatest spirit clothed in mortal mien;

Event sublime,
Fixed from Eternity,
And silent following in the suit of Time:

And silent following in the suit of Time:

When he should come,
Whose genius, as a new, rejoicing sun,
Quenching the fixed stars and slow retiring moon,
Should cause to pale the lights of classic Greece,
And dim the splendours of Augustan Rome;—

When he whose name Should be the synonym of Fame, Enduring as the heaven's frame; To whom Renown

Should give this globe as an enduring crown,
Make earth become,
Each zone a circling tier for him to wear
O'er his eternal eyes and bright brows never bare;

Even as should a dazzling diamond dome, Even as should a dazzling diamond dome, Poized in the crystal ocean of the air, With silver music of the crisped foam, Refulgent rise and dwell for ever there. When he should as a sign appear, Upon the set, the sacred year, Awhile to stay, To spend a day, A passing Pilgrim on his way Unto that hourne From whence no traveller doth return, To tell the tale of that mysterious clime Wherein, unshorn

Of his broad heams, he sits in a perpetual

Of his broad heams, he sits in a perpetual prime;— Sits the chiefest of his race, Paragon in pride of place, Strength and beauty in embrace; Strength and beauty in embrace;
Pinnacle of Empyrean height,
Living orh of living light;
First of those whose fame must shine,
The limited, illustrious line,
That rules in thought's serene abodes,
The mind's majestic demi-Gods;
Stars that differ in degree,
Genius glorious galaxy,
Each crowned with his peculiar beam,
Yet one confessed to shine supreme Amongst them, in that fulgent zone—
One dazzling, all excelling Throne;
That was, and is, and is to he,
Beyond compare, heyond degree,
And, our own Shakespearc—that were thee.

Hail! August Shade, Imperial Power, To whom in this ovative hour We draw in awful reverence near,-Annroach with love akin to fear.
Assembled twixt these narrow walls,
Wherein thy silent influence falls
We claim thee as our joy, our pride,
Our henefactor, friend, and guide.— Our henefactor, friend, and guide.—
As pious sons with souls sincere,
Their father's memory revere,
So we would now award the whole,
The homage of the inmost soul;
The treasury of the time paid mail
Swell with the mite of our, "All Hail!"
With our "All Hail!" would swell the cry
That unto us seems sweeping hy
In steady gale, in half-hushed storm,
Whereon proud rides thy radient form.
As Jove once rode the shining spheres
Thou ridest now the rolling years.
The rolling years, that low rejoice
With solemn hum, like his huge voice,
Hoary Niagara heard afar.
Thy numbers greater, grander are; Thy numbers greater, grander are; Shakespeare, more vast thy character. As merchants yearly in their trade Reckon the riches they have made; Or climbing traveller is stood, To take some mountain's altitude, Now at the apex of the years, The period's culmination, when Have thrice a hundred rolled, until To halt again the age appears, The solemn centuries stand still; Now towards thee turn the eyes of men, And mark thy stature, that still grows Upon us, as the years disclose Thee vast and vaster. As the hill Whose shadow from the hase to crown Grows greater as the sun goes down, Art thou: and like some unscaled cliff, Art thou: and like some unscaled cli Some hoary, cloud-capped Teneriffe, Thy soaring summit disappears, And mocks the Argus eyes of years. Thou Unattainable, forgive, If we, who hut like pigmies live, Presume to estimate the height, Lies undiscovered, lost in light, Or cast the plummet down the steep Of thine unfathomable deep So Sacred Shadow, shalt thou he As Teneriffe, past which the sea Still sweeps, a great, earth-filling flood, Fit symbol of thy plenitude. As sweeps the flood apast its hase To fill Earth's circling ocean space,

As rolling mists athwart its crown For ever and for ever hlown, So shall thy gathering glory roll Still onward, and yet know no goal, But fill the sphere from pole to pole;
To fill the year, to fill the hour,
Thy high and delegated power;
To fill all tide, to fill all time, Thy gift to cover every clime; To girdle Earth on Aerial wings,

And even as she,
Sweet Bard, to be
As gentle in thy spiritings:
So gentle that as "Gentle Will"
Thy fellows styled thee, void of shame,
And we, thy friends and fellows, still
Would know and love thee hy that name.
Oh, cherished name!
Oh bigbest fame!

Oh, highest fame! That can endure such friendliness, As only Heaven and parents claim, Whom, whilst they hless us, we may bless; Such amity

We owe to thee, Nor is our reverence the less, Nor thine essential majesty.

Ah, Mighty Spirit, full of grace, What shedow gathers on thy face! Methinks my freedom thou dost blame,— Wo, wo is me!

Can, can it he?-Can, can it he?—
For now, ah, now, methinks I see
A restless glow, a flickering flame;—
I do; I do not falsely guess,
That aspect is no more the same;
Now, even now, the fire I see,
The light that hath on earth no name,
Nor ever was on sea or land. Nor ever was on sea or land, By mountain top, or lonely strand, O'er noxious marsh, in eyes of Dame, Nor lightning cloud, nor funeral pyre, Nor lightning cloud, nor funeral pyre,
Nor lamp of peer, nor peasant's fire,
Nor in the heaven-hung starry quire:

I see it still,
And ever, ever mounting higher,
The gloomy glory doth appear,

I fear, I fear:
Yes, now methinks I surely hear
Harsh discord clash with harmony:
I see, I see.

The track,
The craft must track,
The craft must track,
The craft must track,
The mood must change

The craft must tremhle as we steer,

The mood must change,
The gentlest must grow most severe,
The smile subside into the tear;

Red-eyed Revenge
And frowning indignation turn delight to fear,
Pleasure to pain:—
For as the vessel that upon the main
So lately glided leisurely and slow;

Whose sun-bleached sails
The long, bushed gales

The long-hushed gales

Late wooed, and dared the unwaked winds to hlow

When, roused at last,

When, roused at last,

Upsprings the hlast,
Over the wild waves frantically flies, Now all aglow

His wrath doth grow,
And Gorgon-terrors fill my Shakspeare's eyes:
There murder glares,

No pity spares,
And man hefore him in his misery lies.

Thus as the elements, all stern yet kindly,
Nothing save Nature, potent Bard, may bind thee.
As some prime orh that through the hollow space,
Ordained to measure the incessant race,
Revolves upon its skyey course, concealed
Whether it wheel or if itself he wheeled;
Or if it incurrey uninformed or for Whether it wheel or if itself he wheeled; Or if it journey uninformed, or fly Instinctive, and rejoicing through the sky; Resistless, unresisting, drawn, or doth it draw, So coinciding liherty with law, Art thou, O Shakspeare, sovereign in thy song Passive as Patience, yet as Fate art strong.

Blessed, benign !-As the Divine Sends us harsh griefs and shade to dim Life's glory, till, at times, grown grim, We tremble whilst we worship Him, So, even whilst we, rapt, admire Thine art's perfection, we retire And, as the charmed scraph sings Behind the shadow of its wings, As man before the solar ray Still turns the dazzled eye away, We render now this meed of praise, These limited, unworthy lays, In humble diffidence to thee Who art above all eulogy ;-

Hence on this day, This day that crowns thy special age, Our generation's heritage; This diadem upon the years, When we acknowledge our arrears, And would repay thee, (were the debt Computable, not infinite),-As purest coin must bear alloy, So, thoughtfully we cclebrate Thy coming with a tempered joy; We would upon thee meditate With nothing to distract, annoy; These grand, majestic moments dedicate, As a Shakespearian Sabbath-eve's employ; By mystical allure

Ondrawn would pierce the clear-obscure, Thy sacred and etherial skirts to see To meet thee face to face, Perennial Power, As lovers meet at sober twilight bour, Beneath the shadow of the trysting-tree.

Hail I then, All hail! again, to us so dear; Of Avon once, but now, we trust, of heaven: Unable we to draw thee from that sphere, As unto thee that attribute seemed given To draw the spirit when thou sojourned here ;-Nor dare we if we could, since on those stones That to thy grave are an impending door,
Thou hast, for Jesus' sake, in touching tones
Deigned for dear rest half piteous to implore,
And cursed the band that should remove thy bones. Oh, if we, giddy, could irreverent call, Command thee, impious, from thy fond abode, As Samuel disquieted by Saul, Could vex thee, in the bosom of thy God, Thee greatly gracious and majestical, Who in thy page, as with Enchanter's rod, Can move the living sense, and yet the soul enthrall!

Away I fond thought,—this tongue is dreaming, Solemn, yet fantastic seeming,— What doth foolish seeming say? Hencel the merry morn is beaming, And the night,

At the light, Robed in darkness, flies away.

Over hill, over dale,
Over park, over pale,
And along the brown heath where yet mists hang grey.
Ab, ah I the brown heath I

Ah, an I the brown heath I
Methinks that Macbeth
At those ominous words shall come bomewards this way,
And the hags of perdition,
(Obstructing his marches,
Like Furies with torches,)
Awaking ambition
Of kingly condition,
May meet him, and lead the brave warrior astray.
"Tis the hour

'Tis the hour Of thy power,

Of thy power,

And we are thy power compelled to obey;

To follow the feeling.

Though the moments are goldenly gliding away;

Whilst thou seemest to hover,

Ourselves like a lover

At the feet of his mistress reclining balf-kneeling;

Or as at a shrine

Some pale Devotee

Before it, divine,

With still bended knee,

Yet longer and longer would linger to pray:

Yet longer and longer would linger to pray; So, Sbakespeare, thos art as a sovereign in sway.

Then sway, Magician, lovingly we linger,

And, all unharassed by mistrust's alarms, Behold thee trace with an unfaltering finger Celestial signs and Acheronian charms; Borne, as by Chernb, on thy genius wing, or Led, or transported by thy mighty arms:— Spectators of thy spectres, them among, or Midst magic sprites in Myrmidonian swarms, Of Oberon and Titania, yet than Titans stronger, To unleash the elements, the Sires of storms; Those dread Athletes, whose brawning exercises Were sports and spleens the Olympians did employ, The goads wherewith Gods drove fortb old Anchises Decrepit, from the burning streets of Troy; So thou, Jove's greater, Father of surprises, Sitting, Godlike, with Hecate in her car, Betwixt the green sea (whilst the surge arises) And vault of azure settest roaring war.

These deeds divine Are truly thine; More potent than the witches that thou drewest, Half fiend, half beldam, terriblest and truest Of weired creatures ;-or thy Prospero, Dethroned king and deeply injured man, Who, on the tempest-vexed Bermudean Isle, Did hold in thrall the brutisb Caliban,

And stern compel, Before his staff was broken and book was drowned, The faithful phantom, dainty Ariel, With conjuration to arise and go,

(Deserting sunny down and bosky dell,)
And do his bidding through the frost-baked ground.

Thou art more dread Than thy so outraged and anointed dead, Whose living nod could cowe the Polack host; More fearful found,

When forth be stalks, the unannealed gbost Of murdered Denmark on her night-hung coast, And treads, as when in life, the sullen ramparts round.

Alas, poor ghost!
For thou must fade when wanes the worm's pale glow; No more be found

On earthly ground, Must vanish when the morning cock doth crow: But he who called thee forth from floods of fire, Unbarred the doors of durance to thy wo, Who made thy son to quail at thee his sire, And bade thee back unto thy prison go,

Endure thy pains, Resume thy chains, He, thy Creator, here remains: Though, like thee, dead, His honored head

Rears, and all others to it bow. Revered Shakespeare,

Name dread yet dear, Beyond the pale of flight or fear, On thy serene and solemn brow Nor fear nor time doth furrow plough, But sees it steady as a star

That lives and lumes in depths afar; Thy name on bigh

Doth still defy The rust of peace, the din of war; Its pedestal and base, mankind, The firm foundations of the mind, Which shall survive when war is done, Grown blank the stars and dark the sun, The Universe no longer found, All galaxies, all globes are gone And matter leaves no wreck behind.

Then, hail! thou Prince of Poesy, Then, hail! thou Prince of Poesy,
Sweet singer, child of harmony;
Who is thy herald? Where is he
That shall pronounce thine eulogy?
What soul shall chaunt tby lofty lyric,
Or pile for thee the panegyric?
Who dare, on foot of feasting, rusb
Obscene upon the burning bush
Of these great rites, row hold it meet Of these great rites, nor hold it meet To take the sandals from his feet? Who, in thy native land, or this, Perform thine Apotheosis? Oh, may we in this bumtle hall, Whilst myriads upon thee call
In many a land, 'neath many a pile,
But chief where, in thy native Isle,
In life thou took'st by Thames thy way,
Or where by Avon thou didst stray,

Returning when thy locks were grey, Beguiled, the fancy seems descry Thy hovering, visionary eye :-Oh, may we here, far, far away In space, as time, thy place, thy day, Beware present to thee strange fire, Nor, if no prompting love inspire, Rash-handed, dream to strike the lyre;

Presume to cast, With heedless haste, Unfragrant incense on thine odorous pyre; But as Parsee adores the snn, As lovers seek their lover's eyes, As drops into each other run, As vapors seek the cloudy skies, As melancholy maids the moon, And yearn the saints for Paradise,

Even so would we Desire communion with thee.

Thou Great Unseen, Impassive Shade, To mortal vision unconfessed, Passed o'er the bounds where all things fade, Retired to thine eternal rest, How shall this yearning be allayed, Fruition answer to request? How? in what compass shall we find Thy form, thine impress left behind? Thine essence, where? thy rounded whole, Thine unimaginable soul?

That which, exhaustless as the tomb That shrines the scions of Mizraim, Each pyramid of ponderous gloom :-Or ancient, rifled Colliseum, From whence the modern, pilfering Rome, As from the hewn and quarried rock, Still draws the chiselled churches home, Wherein anew to chaunt Te Deum; Wherein anew to chaunt Te Deum;
Thy pages, (passing slab or block
For builed base or soating towers;)
Thy scenes, whereunto from their bowers,
The purier Poets straying come,
And, gathering gems and plucking flowers,
Still plunder thine Elysium.

Oh, even to wander there to-night,
And list to thee, its Nightingale;
To tarry till, at morning light,
The pæan lark took up the tale;
To linger there
Till moon and stars and dawning fail;

As Romeo, compelled to flight, As Juliet, in piteous plight, Afflicted saw the East grow pale 1

Sad youth, and early sorrowing maid,
Soon, like the fair Ophelia, laid
Upon the bier;
And with you, sweet Cordelia dead,
And he, with white, discrowned head,
Her father, poor, distracted Lear;
And Desdemona in her bed,—
Othello, like a demon. near:

And Desdemonn in her bed,—
Othello, like a demon, near;
Unto her kind,
But rendered blind
With jealousy and love and fear.
Fair figures these, too fair, too few,
Of those, thou, Finished Master, drew,
Upon the world's wide theatre and stage
Appear their prototypes anew,
Found in thine own and each succeeding age,
Turk, Pagan, Christian and Jew;
To thee alone given full to scan
The mystic microcosm, man;
To us to see,

To us to see By means of thee;—
As through an opening vista's view,—
The Passion's party-colored crew:
Moody madness on the rack,
Saered sorrow, soothed with tears;
Jealousy, with visage black;
Love, beset with thousand fears,
Veng-ance and remorse' grim pack,
Howling through the vale of years;
Envy, hatred, brooding malice,
Mingling an unholy chaliee;
Scorn and haughty eyed disdain,
Bloated bullies pinched with pain; By means of thee ;-

Men that dye themselves in blood; Stony-eyed ingratitude; Callous hearted greed of gain; Souls that sicken with their stain; Disapointment lean and lank; With the surly cynic's sneers Dull despair with visage blank, Each in Shakespeare glassed appears.

Turn the glass. What doth pass? Man appears (with justest measure) Like a satyr sunk in pleasure, Seeking station, seeking treasure, Treasure found in thee in store, Gathered up and brimming oer, Like the ocean or the azure, Shakespeare at his lordly leisure, At his silent, sovereign pleasure, Shewing out his form and pressure, Here expands and varies more Than the Opal or the Chameleon, Or the phases of the million, Changes so (as to reveal one) Proteus never changed before Changes as such change may be, Changes full of majesty, Full of majesty and grace, Beauty, with a sweet embrace, Unto beauty giving place; As the last of Summer day Passing smilingly away; Or night's retinue of stars Out at mighty morning's bars; Gallant groups,

Tripping troops, Multitudes. Born of many-minded moods; (Teeming, tripping, grave or gay,)
Many as the sua the motes in, Numerous as the thrilling notes in Psalm or song or roundelay :-

Multiform As insect swarm As insect swarm
That in peopled ether play;
Shakespeare aye
What he wills, or what he may:—
Hero, or mere clod of clay,
Hecate Queen, or Forest Fay:—
Heat and cold

No wider apart; nor, to behold, Darkness, sheen, Than himself, himself between. Broad thy way,
Wide thy boundaries as between

Sullen night and jocund day; Joyous as the journeying sun, Melancholy as the moon; Great to bear the Government, Far foreseeing the event, Guiding statesmen, shewing kings Conduct of sublunar things All that long experience brings Unto slower duller men:-

And, again, Eloquence that wins applause, And the principles of laws; Merchant, Soldier, Priest and Laïc In a rich and quaint mosaic; Lords and ladies bright we see, In a glowing galaxy; Courtiers decked, a spangled train,— A starry host, wide looming, lain Thick as snowflakes skyward driven, Paving to the gates of heaven; And the Commons, not a few, Swift reflecting every hue, Sits on the industrious crew,
As they pass in civil broil,
Stand embrowned in rustic toil; Yeomen, craftsmen, drunkards, rogues, Clad in buckskin, void of brogues; Hirds to whom slight cheer arrives, Traise the leaven of their lives; Shepherds piping in the shade, And the singing dairy maid; Elves of hills and woods and streams, Fairies of Midsummer dreams,

Spirits foul aud spirits fair,
Of the earth and of the air:—
Ghosts that give new gloom to night,
Rays of Cherub haunted light;
Rank that from its station llies,
Princes, nobles in disguise;
All that fills the secret breast,
Rude revealing its unrest:

Rude revealing its unrest;

Every passion,

Man doth lash on,

And give life its flery zest:—

Every passion, every sense,

Moving all, and all immense!

All is He,

Of each various degree; Atlas, carrying the sphere, Bearer of man's rounded year. Tender as the twilight hour, Stern as winter in its power; Frolicsome as winds in May, Or the lambkin at its play; Rich as Autumn, quick as Spring, Strong as sinewy Summer's wing; Cheery as Life's lusty breath, And as tragical as Death.

Man's Wondrous Whole, Epitome, Clear mirror of Humanity,

Her perfect son,
Her typic one,
Whose minister was every Muse,
Thy font the fount of Arathuse;
Whose cradle was Parnassus Throne;
The nursing bosom by thee drawn,
Clear Hippocrene and Helicon;
Deep drainer of divinest draught,
Whose soul at all song's springs has quaffed;
For whom the fixed Pierian spring
Appeared to leave its bounds, and fling
Its liquid arms round Castaly;
Bubbling with light, glad towards thee run,—
Why thus bear light to the light-giving sun?
Say who shall wisely yield thee praise,
Trace thee in thy works and ways;
In numbers measure out thy meed,—
Thou, whose apt words best fits our deed?
Who utterest our gladness for us,
Provid'st a tongue unto our sorrows;
Lip lead'st us faltering through our fears,
Joind'st cadent terms to dropping tears;
Attunest our pity, vent'st our rage,
Quick prompt'st us on life's stirring stage;
Nor hast in thy great function lacked,
In th'unrehearsed and final act,
When, dewed with damps and dark with doubt,
The torch of time and stage goes out.
Bright Torch of time, round thee may gather,
Nor damp nor dimness; brightening rather;
For first of things

Is light that flings,
And forth from shadow never shone;
Of thy genius no father
May claim thee, Bard, to be his son,—
Save him, the Universal one.
Thou art the sun of Poesy's vast skies.
The goal of gazing Poets eyes
Art thou, oh, Shakespeare; a creator,
As eldest of the gods,—but greater;
As one of the mysterious Powers of Nature,
As force, warmth, light;
As of immeasurable stature,
As of immeasurable might;
As one to whom by Sovereign Heaven,
All human attributes were given:—
Eternal Titan of our race,
As free of time as free of space;
Prometheus with heavenly fire,
Bold bird of light that ever higher,
Above the nations soaring sings,
And shakes down sunshine from its wings.

Adieu!
Best words are few;
Farewell, Illustrious Lord of men,
Thou mightiest master of the pen,
The scrolls from whose great golden plume
Are lasting as records of doom,

Which sleep in those unseen archives
That keep the roll of mortal lives.
Great Soul, adieu! Sweet Bard, farewell!
Another century shall tell
This Glohe's full glories round thy name:
To thee, as air is drawn towards flame,
Strange nations shall repair in crowds;
And, gazing on thy page divine,
See, heaming on their inner sight
New orbs of intellectual light;
As he, who voyaging over the line,
Sees Southern cross, Magellan clouds,—
Undreamed of in his northern night.
No night for thee, All-perfect Orb, although
Fate has deep shadow round about thee thrown;
Thee, like the sun, to give all else to know,
The sun, great knower, in himself least known.
Haply no breeze shall ever now arise
The thick obstruction from thy form to clear;
Perchance unto our still enquiring eyes,
Thy traits must still all shadowy appear;
Looming through smoke from that long sacrifice,
Shall roll in wreaths of incense round thy bier.—
And yet what matters we so little know,
Of whence thou wert, of how thou hence did'st go?
Of all that to the world's so curious ken,
Makes up the little lives of little men;
Enough for us, that when life's moulding womh
Had fashioned thee, her greatest, thou didst come;
Didst come like all the vast, enduring, good,
But little noticed, hut half understood:
Thy growing labors, as the wholesome dew
That, still descending, still eludes the view;
Or as the flakes of quiet, gathering snow;
That all night long have fallen soft and slow;
Or as the gentle, oft recurring rain,
That feeds the hunger of the mammoth main,
Which with its margin laves a thousand strands,

Till it has grown
Even as the stone
Seen severed from the mountain without hands:—
Fills not alone
Our native Island, hut her sister lands;
Suffice to know that all-ordaining Heaven
Vouchsafed thee wiser than the Ancient Seven;
Did gracious grant thee, greatest of mankind.

Did gracious grant thee, greatest of mankind,
Of all to come, of all are left hehind.
Of Homer, largest of the ancient earth,
Once seven cities did contest the birth;
But admiration and deep love agree,
The world's wide nations might contend for thee.

Then let the world throughout all coming time, With gladdened hearts and heads all crowned with joy, Exult, as shouting, did the Morning Stars at prime; Even when at the achieved Divine employ, Amidst the music of the spheral chime,
Whilst God declared all good, they first did see,
Unveiled, the virgin universe suhlime:
Saw, in the formless void's obscurity,
Order drawn forth from chaos, from eternity, The sweet divisions of revolving time. Now let us here, as in the Empyrean, The glad, admiring hosts of angels then Did pour amain the proud, applauding paean; Let us, heaven favored to behold this aeon, Which few have seen and none may see again; Now honor Shakspeare as the man of men And, thou heloved, admired, stupendous Shade, If o'er this multitude thou hover dim; ff, in thine immortality arrayed, Unseen, thou listen to this votive hymn, Behold, Great Leader of the Illustrious Dead, King, Sovereign, Paramount, Muse, Master, Head, Whilst we unblamed would hend to thee the knee,— Unhlamed, hefore thy memory most dread, Would bow ourselves this side idolatry:— Bow low, unblamed, nor dare do less than raise Thee highest of the lone, immortal line; Constrained to yield thee all-transcendent praise, By all the gifts that made thee so divine. A perpetuity of place is thine; Fixed in the Poet's heavens, from age to age, Secure thou sittest an eternal sign. Against thee war no longer envies wage. Thou in thy volume hast inscribed thy name, As on a hanner never to he furled Hast made the peoples guardians of thy fame:

Whilst proud pretenders from their seats are hurled Thee shall the nations welcome, and proclaim, "Crown of thy race, the wonder of the world."

# Mr. BAILEY'S ESSAY.

SHAKSPEARE :- HIS KNOWLEDGE OF MEN AND THINGS.

We are thinking to-night of an event which occurred in another quarter of the globe three hundred years ago! of a landmark in the fields of English history! of a date ever to be marked white in the calendar of English literature! of a precious blessing vouchsafed by the Almighty to all who understand the English tongue!

I wish, with your kind permission, to place before you to-night our immortal bard in a manner not often done by his greatest admirers. Not as a poet, that we all acknowledge-not as a dramatist, that we all know-not as a moralist, that we all feel-not as a philosopher, that is undoubted,—but I would rather attempt, in vague and uncertain outlines, to sketch the real or probable career of Shakspeare the learner, and Shakspeare the teacher. I want to try and prove what has been so often doubted, but which every new discovery makes more apparent, that Shakspeare was, in the very best sense of the word, a scholar, a man of rich and varied learning, culled from most heterogeneous sources, matured by the most delicate observation, and retained by a most gigantic memory. I wish also to show that knowledge was to him, not a possession hid in a store-house or piled on the shelves of a library, but a seed to be sown broadcast over the land, from which were to spring those great virtues of the Anglo-Saxon character: Courage, Affection, Industry and Honor.

He was born, say the chroniclers, on St. George's day, 1564. He was baptized, says the parish register, two days after. His father was an honest woolstapler and alderman of the town of Stratford, who, like many other town councillors before and since, could neither read nor write. The difficulties of the poet's education commenced therefore with his birth. No flourish of trumpets hailed his presence in the world. The land reposed. England was at peace with the whole universe. Queen Elizabeth had been on the throne six years. The bitter feelings engendered by the Reformation had subsided, or, at least, were smouldering in the ashes of the countless stakes and gibbets which both parties had erected. With the exception of the escapade known as the Gunpowder Plot, these fires were not again to be lighted till after the poet's death.

A new world had been discovered, and colonization had commenced. The whole seaboard of America, from Labrador to Brazil, had been more or less explored, and England had borne her part in the new discoveries. Not, however, till a few years later was her naval supremacy to be developed. Drake had not yet circumnavigated the globe. Nor, as yet, had that brilliant little band of sea

captains dispersed the vaunted Armada of Spain.

The arts of peace were steadily progressing. For nearly a century had the printers' type been at work. Learning was becoming fashionable. Of those Greek scholars whom Lorenzo had enticed to the Florentine Court, many had been induced to accept chairs at British Universities. If we except the paintings of Holbain, himself not an Englishman, the fine arts were at a low ebb. The Sculpture and Architecture of that age were of a very gingerbread description, and the very national costume, the quilted doublets, huge trunk hose, stiff farthingales and gigantic ruffs bore a remarkable ressemblance to ornaments on a twelfth cake. Vandyke and Inigo Jones, who were to change all this, had not yet appeared. That galaxy of English poets, of which Shakspeare was to be the head, Massinger, Ben Jonson, Beaumont, Fletcher, Ford, Decker, Spencer, Sidney, Raleigh and numerous others were as yet unknown. Francis Bacon, the reformer of Philosophy, of whom Macintosh has so beautifully said, that "he found knowledge barren and left it fertile," was but four years old—Shakspeare could not have arrived at a happier time—English history can hardly present a parallel to this promising age. So rich in blossoms and so barren of fruit.

I have searched in vain for any great event which occurred in the world at a time contemporary with Shakspeare's birth—I have, however, found a small one, which, though of no great importance, has, to us, a peculiar significance. In the very month and near about the day of Shakspeare's birth, King Charles IX of France was at Rouen. While there three Canadian gentlemen on their travels, were presented to him. The costume of these strangers was rather singular. They wore more plumes than a French General and they carried their heads at least as high. Their skins were rather dark of hue and they certainly "rouged" as much as Catherine de Medecis herself. Popular reports said that these gen-

tlemen were in the habit of eating each other, but this was a libel. They certainly had a habit of performing curious surgical operations on the heads of their enemies. And they were philosophers too in their way, but rather revolutionary. They had no respect for the regal dignity of Charles. "When we," said they "have to select a chief, we always choose a big fellow." "One thing," they remarked, "sorely puzzles us; how is it that we see here men revelling in all the luxuries of the earth and by their sides other men living in the lowest depths of poverty and misery, and how is it that these latter are such poor, mean spirited wretches that they do not take the rich men by the throat?"

I suspect that these gentlemen came from our own immediate neighbourhood. At this time Champlain was assisting the Algonquins on the Richelieu river against the Iroquois, who had mustered in great strength near that lake which now bears the name of

the great explorer. (1)

It is not unlikely that they were prisoners of war sent home, as they professedly were, to France, for the improvement of their religious education. If they remained, as is probable, long enough in France to witness the massacre of St. Bartholomew, that event must have impressed them vastly with the great advantages of

Christian civilization.

I wonder whether Shakspeare, in his life-time, ever heard of Canada or New France, as it was then called. I think so. That Shakspeare was well acquainted with the French language and the current French literature I will notice presently, and I think I am right in stating that no English accounts of New France were then in existence. The events of Spanish conquests were well known. The records of the early English colonizers of Virginia, particularly those of the great and good Captain Smith, of Pocahontas notoriety, are singularly truthful. If, as is certain, "The Tempest" was one of his latest plays, he must have had in his mind the recent shipwreck of Sir George Summers on the Island of Bermuda, when, among the most tempestuous parts of the globe, he placed

"The still vexed Bermoothes."

To what country, then, does he allude when he speaks of

The cannibals that each other eat,
The Anthropophage and men whose heads
Do grow beneath their shoulders.

Not Mexico or Peru; these were too well known. Not the Portuguese settlements. Of these were told tales of another kind, which I will notice presently. And certainly not of Virginia. I do not think that he meant Africa, because all wonder-seekers of Shakspeare's day turned their eyes and ears westward; and Marco Polo's fables of Cathay had long since been discredited. He must

have alluded to New France.

Now in the early French accounts of this country marvellous descriptions are given of the inhabitants. In justice to the narrators let me say that these accounts are derived from the stories of the Indian, and not from personal observation. From the days of Alexander the Great to the recent occupation of Japan, I cannot remember an instance in which barbarism has not at first humbugged civilization, or in which civilization has not retorted in the same coin—with interest. Some thirty years before Shakspeare was born we had here a distinguished visitor — by name, Jacques Cartier. He, in his accounts, indulged Ireely in the marvellous. He relates how his sailors had tried to capture some extraordinary animal shaped like a man of gigantic stature. Some how or other they failed, as sailors always do under these circumstances. But let that pass. Cartier is not the first Americanized Frenchman who has told—nor Shakspeare the first Englishman who has believed—extraordinary tales about a Gorilla.

How all Englishmen love the marvellous, and still more the monstrous! Barnumism is a trade which always thrives among the Anglo-Saxon race on both sides of the Atlantic. How well Shakspeare knew this! When Trinculo stumbles over Caliban lying on the ground, and takes him for a species of monster fish, he remarks: "Were I in England now, as once I was, and had but this fish painted, not a holiday fool there but would give a piece of silver; there would this monster make a man,—any strange beast there makes a man—when they will not give a dout to relieve a lame beggar, they will lay out ten to see a dead In-

dian."

Let us return to our hero. Let us imagine him a child playing in the richly wooded fields that surround his native town. He is beginning to learn. Fit play-ground for a poet was that charming neighborhood.—It is a country of a kind peculiar to the middle

<sup>(1)</sup> Champlain came to Canada half a century later. (Ed. Journal of Education.)

counties of England. No hill or dale, rock or waterfall, but plain, fertile plain, often monotonous and tiresome. It is only here and there that we meet rich groves of oak and elm, sweet winding streams and little gently rising grassy mounds where ferns and wild flowers grow in abundance. But let Shakspeare himself describe a true Warwickshire landscape-

A rich lease
Of wheat, rye, barley, vetches, oats and peas,
The turfy mountains, where live nibbling sheep,
And flat meads thatched with straw, them to keep; The banks with peonied and lilied brines, Which spongy April at thy hest belimes, To make cold nymphs chaste crowns; and thy broom groves, Whose shadow the dismissed batchelor loves-Being lass lorn.

In the midst of just such a scene as this, place a quaint old English country town of one large street, and divers small ones branching from it. Outside on a little verdant knoll by the side of a silver stream place a noble church of the fourteenth century, and a group of splendid elms around, and you have Stratford-on-Avon. Here did that boy poet gain that love of woodland scenery which shows itself in almost every play. Here did he learn to love those wild flowers that surrounded him, and of which Perdita discourses so sweetly-

--Daffodils

That come before the swallow, dares and take The winds of March with beauty; violets dim, But sweeter than the lids of Juno's eyes, Or Cytherea's hreath; pale primroses That die unmarried, ere they can behold Bright Phæhus in bis strength; a malady Most incident to maids; bold oxlips and The crown imperial, lilies of all kinds The flower deluce being one.

This is a spring scene, now for a Warwickshire winter.

Where icicles hang by the wall, And Dick the Shepherd blows his wail, And Tom bears logs into the hall And milk comes frozen beme in pail When blood is nipped and ways be foul.

Where all aloud the wind doth hlow And coughing drowns the parson's saw, And hirds sit brooding in the snow, And Marian's nose looks red and row, When roasted crabs hiss in the bowl, Then nightly sings the staring ow!.

And is it to be wondered that he loved to listen to old wives' tales of the quaint fairy mythology, which was said to haunt these spots. Of Oberon, Titania and Puck and other elfine sprites who tripped it on the green and hung

### " A pearl in every cowslip's ear."

I am afraid that I am rather sceptical with regard to Shakspeare's house-its genuineness rests on the slenderest of town traditions. It is certain however to any student of Architecture, that it is a house of contemporary date. There are several of this age remaining in this little town. We know from existing documents that at ing in this little town. We know from existing documents that at the time of our poet's birth, or shortly after, his father was a man in good circumstances owning four houses in the town, and fourteen acres of land in the neighborhood. Is it likely that the son of a man so well to do in the world, would be born in the quaint tittle shanty, which bears his name? Be this as it may, a visit to this tenement is anything but Shakspearian. Those impossible relics, those names of contemptible cockneys, cut on the woodwork, and that horrible shilling seeking old hag, who shows the place, (I wonder whether she still exists), only inspire me with a feeling of disgust.

Let us now follow our hero to the Free School at Stratford. Contemporary writers and those who have made minute researches on the subject, assert that this was a good school, and turned out several distinguished scholars. What did our poet learn there? His contemporary Ben Jonson, who never let an opportunity slip for a sneer at his brother peet says:—"Very little Latin and less Greek"—and this sneer has been repeated again and again by critics, till it has become almost proverbial-but like many other proverbial sayings, it falls to the ground with a little observation. That Shakspeare learnt more classics in a day than did many

certain, and that by continuous reading, he kept up that knowledge seems very likely.

His three now nearly always recognised earliest plays are, Titus Andronicus, Pericles and the Comedy of Errors. These are not only his first, but his three worst. The crude hand of the school-These are not boy is visible throughout, and in nothing more than that love for classical subjects, which is so common in juvenille authors. I do not mean to say that he derived these subjects directly from the classics. The plot of Titus Andronicus came from an old ballad, that of Pericles, from a crude imitation of a story in Boccacio's Decameron, but there is in these a correctness of classic manners, and history, which he did not get from either the old ballad or romance. The Comedy of Errors is an adaptation of the Menœcheni of Plautus, itself an adaptation from an older Greek play. Now the disparagers of Shakspeare's classical knowledge have pointed triumphantly to the fact that at that time this was the only comedy of Plantus translated into the English tongue, and that he must have derived his knowledge of it from the English translation. I do not doubt it. In that age, all books were scarce. Plantus is a book seldom used in Schools, and even in Colleges. His Latin is impure in style, and his morality often equally so. I do not think that it would be deemed any reflexion on the Latinity of any M. A. of McGill College or even of Oxford, if he were to declare that he had never read a line of Plautus. Then, why test the Scholarship of the Sixteenth Century, more severely than that of our own day? Again it is asserted that in Shakspeare's day existed a good translation of Plutarch. In the plays of Coriolanus, Julius Cæsar and Autony, and Cleopatra, our dramatist shows a considerable acquantance with Plutarch, or his translation. But when we come to read Timon of Athens, we find something more. story is certainly alluded to in an episode of Plutarch's life of Antony, but the circumstance of Timon's finding a concealed treasure is derived from Lucian, and Lucian was not translated in Shakspeare's day. Again, no English versions of the Greek dramatic poets were then extant. Are we to look upon it then only as a coincidence that that magnificent soliloquy in the Tempest, commencing "Ye elves of hills, &c.," is almost line by line a paraphrase from Æchylus. The scraps of Latin which appear throughout Shakspeare are always correct when he meant them to be so. He was not a pedant, and did not wish to display his learning at every turn. Any one who wishes to see such a character touched to the life, may find him in the Schoolmaster Holofernes in Love's Labors Lost. We find too in his plays, many scraps of monkish, and still more of the modern Latin of his contemporaries. "Cu-cullus noce facit monachum" which occurs in two of his plays smacks far more of Erasmus, or Sir Thomas Moore than of Cicero. This and many other things shew that he was well capable of reading what was then the learned language of law, philosophy, and sometimes of history or poetry.

Ben Jonson has indulged in another sneer at Shakspeare's

geography, this time certainly with more show of truth. In "Winter's Tale," our dramatist represents Bohemia as on the sea coast. I am not about to defend him for this. It is a piece of culpable carelessness, but not of ignorance. The plot of Winter's Tale was derived from an old worthless, obsolete play by one Green. The error there occurred, and Shakspeare reproduced it. Can any one believe that Shakspeare was ignorant of the locality of Bohemia, a country then of much more importance, and much more talked of than it is now, and one which had borne a prominent part in the recent religious controversies and wars. It is wonderful that the would be learned critics who had heaped such fire on our bard's head for this error should have forgotten, that in the classic times of Sicily in which the plot of this play is laid, Bohemia as a country did not exist at all. Its territory formed part of the ancient

province of Rhætia and Noriceme.

After our hero had been at School some years, his father failing in business, removed him, and here follows a blank in his biography, which we have no clue to fill up, except one. At the age of eighteen he married Anne Hathaway, a maiden, of the neighborhood, much older than himself. Tradition reports that the lady had a temper of her own, and certainly in Twelfth Night, one of his latest, if not his very latest play, he advises a batchelor thus :-

### 'Then let thy love be younger than thyself."

It is by no means improbable that about this time Shakspeare studied law, or at least passed some time in a lawyer's office. A considerable acquaintance with law is visible in many of his plays. I cannot agree with those critics who seem to have a horror of admitting that Shakspeare ever learned anything; that he acquired another boy in a week-is highly probable—that from his huge this knowledge from the details of his father's bankruptcy. It was memory he retained what he learnt in an extraordinary manner is not from that that he derived that elaborate exposition of the " law Salique" which he puts into the mouth of the Archbishop of Canterbury, in one of the earlier scenes of Henry V, and which so competent a judge as the late Lord Campbell asserts to be correct in every detail.

There probably was never a better illustration of his own maxim:

" The evil that men do lives after them,"

than the fact that one of the first known well authenticated episodes of Shakspeare's life was his youthful escapade in stealing Sir Thomas Lucy's deer. By this our hero got into a scrape, and was forced to leave Stratford. Here follows another blank. This was the time, when, on the authority of the merest traditionary gossip, he was said to hold horses at the door of the Globe Theatre in London, and to light ladies and gentlemen home with torches. I will advance another speculation which has at least as good a basis as the last. That at this time probably as an attendant to some man of quality, he visited France and Italy. Where else could he have attained that knowledge of the French and Italian languages which for that day might be termed considerable. Certainly not at School. Of his acquaintance with French, a very cursory examination will shew. The historians Froissart and Phillippe de Comines were evidently familiar to him. The essays of a Montaigne were then the rage in the English Court. In one of these the French humorist gives a description of a state of society in Brazil which he professes to have heard from the lips of one of his servants who had visited that country. A Utopian commonwealth where there was no law, no property, no famine, no tyranny, no war. This very description, our poet puts, almost word for word into the mouth of the old Lord Gonzalo in "The Tempest." It may be objected that translations, or at least one translation of Montaigue, was then in existence. This is true. But how then did he become acquainted with Rabelais to whom he alludes in many of his plays. The works of this somewhat coarse father of French humour were not translated till the reign of Charles II. The concluding line of the "Seven ages of man"

"Sans teeth, sans eyes, sans taste, sans everything,"

is to say the least curious in its construction, but it is soon explained, when we learn from Malone that there was a contemporary poem published in France and very popular there, in which is introduced the Ghost of Admiral Coligny the night after his murder

"Sans pieds, sans nez, sans oreilles, sans yeux."

Passages in French abound in his plays, and in Henry V, there is one whole scene in that tongue. Of course the objectors to Shakspeare's scholarship tell us that his French is impure. I answer so was all French at that date. As a literary language it was in its infancy, it had hardly an existence before the time of Francis L.

Of his knowledge of Italian a very short examination will satisfy us. The plots of Cymbeline and "Alls well that ends well" are from Boccaccio and those of " Measure for measure" and Othello from untranslated Cintio. In all of these where the scene is laid in Northern Italy, we observe a marked familiarity with the spots, and an attention to time, place and events which is not common in his other dramas. Thus we find Hector, quoting Aristotle, and Sir Toby Belch avowing his contempt for Puritans, but we search in vain for any such inconsistencies in Romeo and Juliet, Othello or he Merchant of Venice. We note in these an intimate personal acquaintance with Venice itself. "The Rialto" and "where merchants most do congregate." The peculiarities and discipline of the Venetian army, the Doge, and the council, the Sagittary and forms of justice. The Apothecary was perfectly correct when he said that Mantua's law forbid the sale of poisons. But what is more remarkable is his thorough entrance into the spirit and passion of that impetuous country. Some years ago, when at Venice, I went to the Theatre to witness a translation in Italian of Romeo and I was accompanied by an Italian friend who knew nothing about Shakspeare beyond the fact of his being an Englishman, but was well acquainted with a certain opera in his own tongue called Romeo and Juliet. The translation turned out to be a good one. " Ah! said my Italian friend, your countryman Shakspeare must be a c'ever fellow, so thoroughly to have adapted opera into a play. It was in vain for me to protest that Shakspeare had been dead about two-and-a-half centuries, and that the Italian composer was indebted to him.--" Pooh, pooh!" was the reply. "You cannot attempt to persuade me that any one from your cold northern clime could have so thoroughly depicted the passions of the hot sunny south." I unhesitatingly affirm that Shakspeare passed some time in Italy, and I think at this period of his life.

Let us just pause for a moment to notice the influence on Shakspeare of the contemporary philosophical controversies. We all know that in the eyes of Aristotle and Plato, philosophy was to be studied for its own sake, and that it was very degrading to this noble science to connect it any way with the uses of common life. Against this idea Bacon was protesting with all his might. It gives me great delight to recognize in Shakspeare a stannch Baconian. Hamlet and Jaques are two wonderful pictures of Platonist philosophers; carnest, accomplished, thoughtful, melancholy, morbid and unpractical. There is hardly to my mind, in Shakspeare, anything more humorous than Touchstone aping the manners of the Platonists; he had been at court, moralizing on the difference between pancakes and mustard; the proper way of eating a grape; the different degrees of a lie, and the iniquity of breeding cattle.

Vain, indeed, would it be for me to say, how, when and where Shakspeare attained his extraordinary knowledge of the human heart; of the motions which influence human actions; of the affections which bind us to each other; of the vices, both great and small, which are developed in our natures; of the virtues which adorn both high and low; of the follies and weaknesses of all grades, from the amiable to the despicable. We can learn more from Shakspeare than from any other book, save one. Just try his plays for one moment for illustration of his own " Seven Ages of Man." Is it children we want? We have the little Duke of York, making even Richard wince, and Arthur making Hubert weep, and all by their childlike prattle. Do you wish lovers, laties! Shall it be impassioned Romeo, gallant and obedient Orlando, scoffing Benedict, courtly Orsino, blunt King Hal; or, poetic Ferdinand. Choose as you will; they are all worthy of you. Do we want a portrait of a soldier? We have them of all kinds: from fiery Hot-

spur to cowardly Parolles.

And then the Justice. If it be true that Justice Shallow be a portrait of Sir Thomas Lucy, who persecuted him in his youth for stealing his deer, what a character the old knight must have been. In old age, our bard seems specially to have delighted old age in its dignity like Leonato; in its garrulity and wordly mindedness, Polonius; in its fidelity, Adam; in its pleasant geniality like Gonzalo. But who but Shakspeare would have dared to depict a hasty old King of ninety years driven to insanity by family ingratitude, and in his wildest madness finding calm, awaking from that madness to find new misfortunes awaiting him, and dying almost from the shock of returning reason. Hamlet may be, nay, I think is, his cleverest character; but I must always rank Lear as his greatest. No parts of Shakspeare are more true to nature, or more morally instructive than his death scenes. A sinner's end while racked by both physical and mental totture he has twice drawn. Who can read the death-bed scenes of Cardinal Beaufort or of King John without a shudder of awe? Was there ever depicted a more exquisite picture of Christian charity than the death of Queen Katherine-or if it were possible to think of a death-bed which points to a higher lesson still, it would be that of the old fat humorous sensualist, who, when his mind was beginning to wander, for the first time in his life called on his God three times, and "babbled o' green fields."

There never was a writer who has done more to exalt the true dignity of woman. I am not about to attempt any disquisition on Shakspeare's heroines. I prefer to reter you to Mrs. Jamieson and Mrs. Cowden Clarke. Shakspeare was the destroyer of chivalry which even the sweet strains of Spenser were insufficient to save. I do not think, ladies, that you are losers by the transactions. I do not believe that you would think any better of our sex if we were to stand armed to the teeth on the top of Montreal mountain, daring to mortal combat him who should assert that there existed on earth a creature fairer than Jemima Smith or Dorothy Crumbs. I do not think, ladies, that you were much the better for all this lond spoken adoration. I am sure your society could not have been anything like so agreeable as it is now. Shakspeare found for woman a place in society, and determined that for a true woman-an Imogen, an Isabella, or a Miranda-that place could not be too high. He had but little sympathy with the chivalry of a Lanncelot wearing the white favor of Gumevere, but he originated a new order of things. That true unobtrusive courtesey and attention which so well become a strong man, and the smile from a graceful woman, which is its only appropriate reward.

In all parts of the globe have his teachings reached. Think of what his going on to-night. Old Stratford is alive again. The players are come back, but there is no Hamlet to instruct them now, and Greene and Barbase are gone. The pipe and tabor, Morris dancers are no more; but I do not think Handel's Messiah un-worthy of the occasion. If the ghost of Sir Thomas Lucy should haunt the old mansion house how he will wonder at the racket that they are making about that lawless boy who once stole deer from those green meadows. The greatest living poet and fiction writer of France to-day, gives to the world the results of his study of Wm. Shakspeare. Germany is up and doing, finding new meanings to old passages, some of which were certainly never dreamt of by the poet himself. And in far off Asia, some weakly officer stationed in a Madras jungle, may perhaps tell his servant to place a little volume by the side of his bath tub, and may feel cooler and better from his perusal of the genial pages. Many a miner in Australia, (that new source of wealth of which Shakspeare never dreamed), will perhaps to-night let his nuggets take care of themselves, and perchance on the shores of Hudson's Bay, in some Mill factory, the hunter will take a small book and read to his comrades by the evening fire.

Would I could say one thing more, but may heaven also grant

Would I could say one thing more, but may heaven also grant it. That in that Virginia which was colonised in Shakspeare's own day, and named after his own Queen, where perhaps at this mo-

ment

From camp to camp through the foul womb of night, The hum of either army stilly sounds

There may be found on both sides brave and earnest men who, in retiring to their tents, may open Shakspeare at some of those historical scenes in which he teaches so vividly the horrors and unprofitableness of civil war. May he soften the hearts of those of both parties, who by foul tongues and bitter aspersions are making a great country bleed. May they learn a solemn lesson from the bard of three lundred years ago,

Whose life was gentle, and the elements So mixed in him that nature might stand up And say to all the world, this was a man.

### ODE.

Upon dedicating a Building, and erecting a statue to Shakspeare, at Stratford-upon-Avon.

### BY DAVID GARRICK.

To what hlest genius of the isle,
Shall Gratitude her trihute pay,
Decree the festive day,
Erect the statue and devote the pile?
Do not your sympathetic hearts accord,
To own the "Bosom's Lord?"
'Tis he! 'tis he!—that demi-god!
Who Avon's flow'ry margin trod,
While sportive Fancy round him flew,
Where Nature led him by the hand,
Instructed him in all she knew
And gave him ahsolute command!
'Tis he! 'tis he!
"The god of our idolatry!"
To him the song, the edifice we raise,
He merits all our wonder, all our praise!
Yet ere impatient joy break forth,
In sounds, that lift the soul from earth;
And to our spell-hound minds impart
Some faint idea of his magic art;
Let awful silence still the air!
From the dark cloud, the hidden light
Bursts tenfold hright,
Prepare! prepare! prepare!
Now swell the chorus soug.
Roll the full tide of harmony along;
Let rapture sweep the trembling strings,
And fame expanding al! her wings,
With all her trumpet-tongues proclaim,
Shakspeare! Shakspeare!
Let th' inchanting sound,
From Avon's shores rebound;
Thro' the air,
Let it hear

### CHORUS.

Swell the choral song,
Roll the tide of harmony along,
Let rapture sweep the strings,
Fame expand her wings,
With her trumpet-tongues proclaim
The lov'd, rever'd, immortal name!
Shakspeare! Shakspeare! Shakspeare!

AIR.

۲.

Sweetest bard that ever sung, Nature's glory, Fancy's child; Never sure did witching tongue, Warble forth such wood notes wild!

IL

Come each muse, and sister grace, Loves and pleasures hither come; Well you know this happy place, Avon's hanks were once your home.

III.

Bring the laurel, bring the flowers,
Songs of triumph to him raise,
He united all your pow'rs,
All uniting, sing his praise!
Tho' Philip's fam'd, unconquered son,
Had every blood-stained laurel won;
He sigh'd — that his creative word,
(Like that which rules the skies,)
Could not hid other nations rise,
To glut his yet unsated sword:
But when our Shakspeare's matchless pen,
Like Alexander's sword, had done with men;
He heaved no sigh, he made no moan;
Not limited to human kind,
He fir'd his wonder-teeming mind,
Rais'd other worlds, and heings of his own.

#### AIR.

When nature, smiling, hail'd his birth,
To him unhounded power was given;
The whirlwinds wing to sweep the sky,
"The frenzy-rolling eye,
To glance from heaven to earth,
From earth to heaven!"
O from his muse of fire
Could but one spark he caught,
Then might these humhle strains aspire,
To tell the wonders he has wrought,
To tell,—how fitting on his magic throne,
Unaided and alone,
In dreadful state,
The suhject passions round him wait;
Who tho' unchain'd, and raging there,
He checks, inflames, or turns their mad career;
With that superior skill,
Which winds the fiery steed at will,
He gives the awful word—
And they all foaming, trembling, own him for their lord.
With these his slaves he can controul,
Or charm the soul;
So realiz'd are all his golden dreams,
Of terror, pity, love, and grief,
Tho' conscious that the vision only seems,
The woe-struck mind finds no relief:
Ingratitude would drop the tear,
Cold-hlooded age take fire,
To see the thankless children of old Lear,
Spurn at their king, and sire!
With his our reason too grows wild!
What nature had disjoin'd,
The poet's pow'r comhined,
Madness and age, ingratitude and child,
Ye guilty, lawless Trihe,
Escaped from punishment, hy art or bribe,
At Shakspeare's har appear!
No hrihing, shuffling there—
His genius, like a rushing flood,
Cannot he withstood:
Out hursts the penetential tear!
The look appalied, the crime reveals,
The marhle-hearted monster feels,
Whose hand is stained with blood.

SEMI-CHORUS.

When law is weak, and justice fails, The poet holds the sword and scales.

AIR

Though crimes from death and torture fly,
The swifter muse,
Thoir flight pursues,
Guilty mortals more than die!
They live indeed, hut live to feel
The scourge and wheel,

"On the torture of the mind they lie:" Should harrass'd nature sink to rest, The poet wakes the scorpion in the breast, Guilty mortals more than die! When our magician, more inspired, By charms, and spells, and incantations fir'd, Exerts his most tremendous pow'r,
The thunder growls, the heaven's low'r,
And to his darkened throne repair,
The demons of the deep, and spirits of the air! But soon these horrors pass away, Thro' storms and night breaks forth the day; He smiles—they vanish into air! The buckskinned warriors disappear! Mute the trumpets, mute the drums, The scene is changed—Thalia comes, Leading the nymph of Euphrosyne, Goddess of joy and liberty! She and her sisters, hand in hand, Link'd to a num'rous frolic band With roses and with myrtle crown'd, O'er the green velvet lightly bound, Circling the monarch of th'enchanted land!

AIR.

Wild, frantic with pleasure, They trip it in measure, To bring him their treasure, The treasure of joy,

How gay is the measure, How sweet is the pleasure, How great is the treasure, The treasure of joy.

Like roses fresh blowing, Their dimpled cheeks glowing, His mind is o'erflowing;
A treasure of joy!

His rapture perceiving. They smile while they're giving, He smiles at receiving,

A treasure of joy.

With kindling cheeks, and sparkling eyes,
Surrounded thus, the bard in transport dies;
The little loves, like bees,

Clust'ring and climbing up his knees.
His brows with roses bind;

While Fancy, Wit and Humour spread Their wings, and hover round his head,

Impregnating his mind.
Which teeming soon as soon brought forth,

Not a tiny spurious birth, But out a mountain came,

But out a mountain came,
A mountain of delight!

Laughter roar'd out to see the fight,
And Falstaff was his name!

With sword and shield he, puffing strides:
The Joyous rebel rout
Receive him with a shout,
And modest nature holds her sides;
No single pow'r the deed had done,
But great and small

But great and small,
Wit, Fancy, Humour, Whim, and Jest,
The huge, mishapen heap impress'd
And lo—Sir John

A compound of 'em all, A comic world in one.

A world where all pleasures abound, So fruitful the earth, So quick to bring forth, And the world too is wicked and round. As the well-teeming earth, With rivers and show'rs Will smiling bring forth Her fruits and her flow'rs So Falstaff will never decline; Still fruitful and gay, He moistens his clay, And his rain and his rivers are wine; Of the world, he has all but its care.

No load, but of flesh, will he bear;
He laughs off his pack,
Takes a cup of old sack,
And away with all sorrow and care. Like the rich rainbow's various dyes, Whose circle sweeps o'er earth and skies, The heaven-born muse appears; Now in the brightest colors gay, Now quenched in showers, she fades away Now blends her smiles and tears.

Sweet swan of Avon ever may thy stream,
Of tuneful numbers be the darling theme;
Not Thames himself, who in his silver course
Triumphant rolls along,

Britannia's riches and her force, Shall more harmonious flow in song, O had those bards, who charm the list'ning shore Of Cam and Ifis, tun'd their classic lays,

And from their full and precious store,
Vouchsaf'd to fairy-haunted Avon praise!
(Like that kind bounteous hand •,
Which lately gave the ravished eyes
Of Stratford swains

A rich command

Of widen'd river, lengthen'd plains,

And opening skies.) Nor Greek, nor Roman streams would flow along, More sweetly clear, or more sublimely strong Nor thus a shepherd's feeble notes reveal, At once the weakest numbers, and the warmest zeal.

AIR.

Thou soft flowing Avon, by thy silver stream, Of things more than mortal sweet Shakspeare would dream, The fairies by moonlight dance round his green bed, For hallowed the turf is which pillow'd his head.

The love-stricken maiden, the soft sighing swain; Here rove without danger, and sigh without pain The sweet bud of beauty, no blight shall here dread, For hallow'd the turf is which pillowed his head.

Here youth shall be fam'd for their love and their truth; And cheerful old age feel the spirit of youth, For the raptures of fancy here poets shall tread, For hallow'd the turf is that pillow'd his head.

Flow on, silver Avon, in song ever flow, Be the swans on thy bosom still whiter than snow, Ever full be thy stream, like his fame may it spread, And the turf ever hallow'd which pillow'd his head. Tho' bards with envy aching eyes,

Behold a tow'ring eagle rise,
And would his flight retard;
Yet each to Shakspeare's genius bows,
Each weaves a garland for his brows,
To crown the heaven-distinguish'd bard.

Nature had form'd him on her noblest plan, And to the genius join'd the feeling man. What tho' with more than mortal art, Like Neptune, he directs the storm

Lets loose like winds the passions of the heart To wreck the human form; Tho' from his mind rush forth the demons to destroy, His heart ne'er knew but love, and gentleness and joy.

More gentle than the southern gale, Which softly fans the blossom'd vale, And gathers on its balmy wing, The fragrant treasures of the spring, Breathing delight on all it meets, "And giving, as it steals, the sweets." Look down, blest spirit, from above, With all thy wonted gentleness and love

<sup>\*</sup> The d- of D-, with the concurrence of Mr. Pmost generously ordered a great number of trees to be cut down, to open the River Avon for the public.

And as the wonders of thy pen, By heav'n inspir'd, To virtue fir'd, The charm'd, astonished sons of men! With no reproach, even now thou view'st thy work. To nature sacred as to truth, Where no alluring mischiefs lurk, To taint a mind of youth, Still to thy native spot thy smiles extend, And as thou gav'st it fame, that fame defend; And may no sacrilegious hand Near Avon's banks be found, To dare to parcel out the land, And limit Shakspeare's hallow'd ground; † For ages free, still be it unconfin'd, As broad, and general as thy boundless mind, Can British gratitude delay, To him, the glory of this isle, To give the festive day,
The song, the statue, and devoted pile? To him, the first of poets, best of men? "We ne'er shall look upon his like again!"

DUET.

Shall the hero laurels gain, For ravag'd fields, and thousands slain! Aud shall his brows no laurel bind, Who charms to virtue human kind?

We will—his brows with laurel bind. Who charms to virtue human kind; Raise, the pile, the statue raise, Sing immortal Shakspeare's praise! The song will cease, the stone decay But his name, And undiminished fame, Shall never, never pass away.

# SCIENCE.

# Leaves from Gosse's Romance of Natural History.

(Continued from our last.)

HARMONIES.

Let us look at Darwin and Captain Fitzroy threading their perilous way from the Atlantic to the Pacific through the Beagle Channel. It is a straight passage, not more than two miles wide, but a hundred and twenty miles long, bounded on each side by mountains rising in unbroken sweep from the water's edge, and terminating in sharp and jagged points three thousand feet high. The mountain-sides for half their height are clothed with a dense forest, almost wholly composed of a single kind of tree, the sombre-leafed southern beech. The upper line of this forest is well defined, and perfectly horizontal; below, the drooping twigs actually dip into the sea. Above the forest line the crags are covered by a glittering mantle of perpetual snow, and cascades are pouring their foaming waters through the woods into the Channel below. In some places magnificent glaciers extend from the mountain-side to the water's edge. "It is scarcely possible to imagine any-thing more beautiful than the beryl-like blue of these glaciers, and especially as contrasted with the dead-white of the upper expanse of snow." Heavy and sudden squalls come down from the ravines, raising the sea, and covering it with foam, like a dark plain studded with patches of drifted snow, which the furious wind is ever lifting in sheets of driving spray. The albatross with its wide-spread wings comes careering up the Channel against the wind, and screams as if it were the spirit of the storm. The surf breaks fearfully against the narrow shores, and mounts to an immense height against the rocks. Yonder is a promontory of blue ice, the sheer end of a glacier; the wind and sea are telling upon it, and now down plunges a huge mass, which breaking into fragments, bespreads the angry sea with mimic icebergs.

In the midst of this war of the elements, appear a pair of sperm-

† This alludes to a design of inclosing a large common field at Stratford.

whales. They swim within stone's-cast of the shore, spouting at intervals, and jumping in their unwieldy mirth clean out of the waters, falling back on their huge sides, and splashing the sea high on every hand, with a sound like the reverberation of a distant broadside. How appropriate a place for these giants of the deep to appear! and how immensely must their presence have enhanced the wild grandeur of that romantic scene

We turn from this inhospitable strait to a region if possible even more forbidding, more stern, more grandly awful; one of the passes

of the mighty Andes, the Cordilleras of Peru.
"We now came," says a traveller, "to the Jaula, or Cage, from which the pass takes its name, where we took up our quarters for the night, under the tee of a solid mass of granite upwards of thirty feet square, with the clear, beautiful heavens for our canopy. Well may this place be called a cage. To give a just canopy. Well may this place be called a cage. To give a just idea of it would be next to impossible, for I do not think a more wild or grander scene in nature could possibly exist; nevertheless I shall attempt a description. The foaming river, branching off into different channels formed by huge masses of granite lying in its course, ran between two gigantic mountains of about one thousand five hundred feet high, and not more than two hundred yards distant from each other; so that to look up at the summits of either, we had to lay our heads completely back on our shoulders. Behind us, these tremendous mountains met in a point, round which we had just passed, but now appeared as one mountain, closing our view in a distance of not more than four or five hundred yards; before was the mighty Cordillera, a mass of snow, appearing to block up further progress. Thus were we completely shut up in a den of mighty mountains; to look up either way-before, behind, right, or left-excited astonishment, awe, and admiration. Huge masses of granite, that had fallen from the awful heights above, lay scattered about, and formed our various shelters for the night. The torrent, which now had become very formidable, rushed down with fury, bounding and leaping over the rugged rocks which lay in its course, keeping up a continued foam and roar close to our wild resting-place. The mules were straying about picking up the scanty shrubs; and our wild, uncouth-looking peons were assembled round a fire under the lee of a large rock, which altogether rendered it a scene most truly wild and surprising."

Can animal life habitually exist in these awful solitudes? Is it possible that any creature can make its home amidst this waste of stark granite and everlasting ice? Yes; the guanaco, or Peruvian camel, delights to dwell here, and is as truly characteristic of the region as the Arabian camel is of the sandy desert. It snuffs the thin air in its wild freedom, and specially delights in those lofticr ridges which the Peruvians term punas, where the elements appear to have concentrated all their sternness. It was the sudden appearance of a guanaco, on a lofty peak above the party, that gave occasion to the acove description. The peons, with their dogs, had pursued it, and having overtaken it, had dragged down the carcase, and were now rossting its flesh over their camp-fire.

The wild reindeer, in his native snows, is seldom visited by civilised man; and it is a thing to be remembered during life to have seen him there. Climb the precipices of that rugged mountain-chain that forms the backbone of Norway; cross plain alter plain, each more dreary than the last, as you reach a higher and a yet higher elevation, till you stand, in the sharp and thin air, catching your breath on the edge of the loftiest, the wild st, and most barren of those snowy fields. The highest but you have left far below. You will spend the day and the night, (such night as an unsetting sun allows,) too, in traversing its lonely waste, and you will see neither habitation nor human being, nor trace of human works; no tree, nor shrub, nor heath, nor even earth; nothing but hard, bare barren, lichen-clad rocks, or enormous fields and patches of snow. Here and there a little reindeer-moss fills the crevices of the shattered rocks, and this is all the verdure of this wilderness of rocks and snow. You must plunge through the soft snow above your knees for many a weary mile; this is very fatiguing: at other times, through bogs of moss and melted snow; and then, perhaps, through a wide torrent, whose waters reach to your middle. Now you have to cross a ridge of sharp rock, which stands like an island out of the snow, the sharp edges of the granite cutting into the leather of your shoes, now completely soft and sodden with the melted snow. Now you have to descend a steep snow-mountain; this is very difficult, and not without considerable danger if you are unaccustomed to it. As every one may not know what the descent of a Norwegian snow-mountain is, it may be well to explain it. Imagine a very steep mountain covered with deep, never-melting snow, perhaps five or six hundred feet in height, the side presenting a bank of snow as steep as the roof of a house. To try whether the descent is practicable, the guide places a large stone at the top, gives it a gentle push, and watches its progress. If the snow is soft enough to impede its pace, and allow it to form a furrow for itself and glide gradually down, the descent is pronounced feasible; if, on the contrary, the snow is not soft enough for this, but the stone descends in successive bounds, it is pronounced too dangerous to attempt. It is quite wonderful to see the rapidity and ease with which the guide will shoot down these snow-mountains, like an arrow from a bow. Placing both feet together, with nothing in his hands to steady him, but bearing your heavy provision-box and blankets at his back, down he goes, his pace accelerating every second till he reaches the bottom, and enveloped all the way down in a wreath of snow, which he casts off on both sides of his feet and legs as if it had been turned up by a plough, and marking his track by a deep furrow. You follow much more slowly, holding the barrel of your gon across you, while the butt end is planged deep into the snow to steady you, and to slacken your pace. If you lean lorward too much, you are in danger of going down head over heels; if you lean back too much, your feet will slip from under you, and the same result will inevitably follow, and you will have a roll of, perhaps, some hundred feet, without a chance of stopping till you reach the bottom; by no means pleasant even on snow, and especially when the snow-hill ends (as is not unfrequently the case) in a rocky precipice, to roll over which must be certain death.

Suddenly, rounding a rocky cliff, the guide makes a quick movement with his hand, and whispers the single word "reins!" pointing as he crouches down to three black specks on the white mountain-side full two miles off. Now all is excitement. The telescope distinctly makes them out,—an old buck above, as guard and watcher, a doe and her calf a little lower down. What caution now is necessary in stalking the noble game! There is a broad valley to cross full in their view; you must creep iow, and in line, concealing your rifles, lest the flashing of the sun on the barrels betray you, and not speaking except in the gentlest whisper. The valley is securely crossed; there is a brawling torrent to be waded, and you will be among the rocks.

waded, and you will be among the rocks.

Has the buck winded you? He springs to his feet, shakes his spreading antlers, and suiffs the air, then walks leisurely up the hill-side, followed by his family, and all disappear over the rocky ridge.

Now is the time for speed! Up, up the hill, scramble under, over, through the great loose fragments, but noiselessly, silently, for the game are probably not far off. Now you are at the tock over which you saw them go. The guide peeps cautiously over, and beckons. You, too, peep, and there they are, all unsuspecting a hundred yards off. The old guile now lies down on the snow, and wiggles along from rock to rock to get round, whence he may drive them toward you. The deer are still busy munching the moss, which they scrape from beneath the snow.

A few minutes of breathless excitement. The hunter shews himself on yonder peak. The noble buck toots majestically towards you, his head thrown up, and his fine horns spreading far on each side of his back. He stops—sniffs—starts; but too late! the rifleball has sped, and his hoofs are kicking up the blood-stained snow in dying convulsions.

In our homely sheep, it must be confessed, the utilitarian element prevails over the poetic; but with the burrell, or wild sheep, of the Humalaya Peaks, the case is far otherwise. Twice the size of an English rain, with horns of such vastness, that into the cavity of those which lie bleaching on the frozen rocks, the fox sometimes creeps for shelter, dwelling in the most inaccessible regions, the snow-covered ranges of the loftiest mountains in the world, or the mighty spurs that jut out from them, sny and jealous of the approach of man, whom it discerns at an immense distance,—the burrell is considered as the first of Himatayan game animals, and the killing of it the ne plus ultra of Himatayan shooting.

How grand are the regions in which it dwells! An enthusiastic and successful sportsman furnishes us with the following vivid picture of the wild sheep and its home:

"We started early to reach the source of the mighty Ganges. The opposite bank being the best ground for burrell, we were in great hopes that we might find suffiient snow left to enable us to cross the river; but the snow that at times bridges over the stream was gone. The walking was bad, for in all the small tributary streams were stones and rocks incrusted with ice, which made them very difficult to cross. On the opposite side we saw immense flocks of burrell, but there was no getting at them.

"At last, the great glacier of the Ganges was reached, and never can I forget my first impressions when I beheld it before me in all its savage grandeur. The glacier, thickly studded with

enormous loose rocks and earth, is about a mile in width, and extends upwards many miles, towards an immense mountain, covered with perpetual snow down to its base, and its glittering summit piercing the very skies, rising 21,000 feet above the level of the sea. The chasm in the glacier, through which the sacred stream rushes forth into the light of day, is named the Cow's Month, and is held in the deepest reverence by all the Hindoos; and the regions of eternal frost in its vicinity are the scenes of many of their most sacred mysteries. The Canges enters the world no puny stream, but bursts forth from its icy womb, a river thirty or forty yards in breadth, of great depth and very rapid. A burrell was killed by a lucky shot across the river just at the mouth; it fell backwards into the torrent, and was no more seen. Extensive as my travels since this day have been through these beautiful mountains, and amidst all the splendid scenery I have looked on, I can recall none so strikingly magnificent as the glacier of the Ganges.

Again; if we wish to see the vastest of terrestrial animals, it is not within the bars of a travelling menagerie that we should look for him, nor in the barbaric pomp or domestic bondage of India, but in the noble forest-glens of Africa.

Mr. Pringle has drawn a graphic sketch of such a valley, two or three miles in length, surrounded by a wild and bewildering region, broken into immerable ravines, incumbered with rocks, precipices, and impenetrable woods and jungles, among lofty and sterile mountains. The valley itself is a beautiful scene; it suddenly bursts on the view of the traveller as he emerges from a wooded defile. The slopes and sides are clothed with the succulent spek-boom; the bottom is an expanded grassy savanna or meadow, beautifully studded with mimosas, thorns, and tall evergreens, sometimes growing singly, sometimes in clumps and groves of varying magnitude.

Foot-tracks deeply impressed in the soft earth are everywhere visible; paths, wide and well trodden, like military roads, have been opened up through the dense thorny forest, apparently impenetrable. Through one of these a numerous herd of elephants suddenly appears on the scene; the great bull-elephant, the patriarch of the herd, marches in the van, bursting through the jungle, as a bullock would through a field of hops, treading down the thorny brushwood, and breaking off with his proboscis the larger branches that obstruct the passage; the females and younger males follow in his wake in single file. Other herds are seen scattered over the valley as the prospect opens; some browsing on the juicy trees, others reposing, and others regaling on the fresh roots of huge mimosas which have been torn up; while one immense monster is amusing himself, as if it were but play to him, with tearing up these great trees for his expectant family. He digs with his stout tusks beneath the roots, now on this side, now on that, now using one tusk, now the other, prizing, and forcing away, and loosening the earth all around, till at length with a tremendous pull of his twisted proboscis, he tears up the reluctant tree, and inverting the trunk amidst a shower of earth and stones, exposes the juicy and tender rootlets to his hungry progeny. Well may the traveller say that a herd of elephants browsing in majestic tranquillity amidst the wild magnificence of an African landscape is a very noble sight, and one, of which he will never forget the

Who has ever gazed upon the lion under conditions so fitted to angment his terrible majesty, as those in which the mighty hunter of South Africa was accustomed to encounter him? Who of us would have volunteered to be his companion, when night after night he watched in the pit that he had dug beside the Massoney fountain in the remote Bamangwato country? There is the lonely pool, situated in the open valley, silent and deserted by day, but marked with well-beaten tracks converging to its margins from every direction; tracks in which the foot-prints of elephants, rhinoceroses, giraffes, zebras, and antelopes, are crossed and recrossed by those of the great padding paws of huge flous. The hunter observes the paths, and selecting a spot, digs a hole in the earth just large enough to allow him and his Hottentot attendant to lie down in. He places his bedding in it, and prepares to spend his nights there. About sunset he repairs to his strange bed, and, with the sparkling stars above him, and silence deep as death around him, he keeps his watch.

Soon the stillness is broken by many sounds. The terrible roar of a lion is heard in the distance; jackals are heard snorting and snarling over a careass; a herd of zebras gallops up toward the fountain, but hesitates to approach; then a pack of wild dogs is heard chattering around. By and by, a heavy clattering of hoofs comes up the valley, and on sweeps a vast herd of wildebeest; the leader approaches the water, when the hunter's rifle sends a ball through him, and he falls dead on the bank.

The herd disperses in terror; and presently a lion utters an appalling roar from a bushy ridge just opposite, which is succeeded

by a breathless silence.

A quarter of an hour elapses. A peculiar sound causes the hunter to lift his head, when he sees, on the opposite edge of the pool, a huge and majestic male lion, with a black mane which nearly sweeps the ground, standing over the dead wildebeest. He seems suspicious; and stooping to seize the carcase, drags it the slope. Again the intrepid watcher points his trusty rifle, and the tawny monarch sinks to the shot. At length with a deep growl he rises, and limps away to a bushy cover, where he roars mournfully, and dies.

Or take him a few nights afterwards, when from the same pit he sees six lions together approach to drink. Six lions at midnight there! two men here! nothing between the parties but a little pool, which a ten minutes' walk would encircle! One of the lions detects the intruder, and, with her eye fixed upon him, creeps round the head of the fountain. What a moment of suspense! But once more the fatal ball speeds; and the too curious lioness, mortally wounded, bounds away with a howl, followed by her five

companions in a cloud of dust.

Very different from such a scene is the gorgeous gloom of a Brazilian forest, where the wiry-haired sloth hangs from the branches, the toothless ant-eater breaks up with its hoofs the great earthy nests of the termites, and the armadillo burrows in the soil; where the capybara and the tapir rush to the water; where painted toucans cry to each other, golden-plumaged trogons sit on the topmost boughs, and sparkling humming-birds flit over the flowers; where beetles, like precious stones, crawl up the huge trunks, and butterflies of all brilliant hues fan the still and loaded air. Not like the small and pale or sombre-hued species that we see in the fields and gardens of Britain are these: their numbers are prodigious; their variety bewildering; many of them are adorned with the most splendid colours, and some of the finest are of immense size. Very characteristic of this region are the species of the genus Morpho; great butterflies larger than a man's open hand, with the lower surface of the wings adorned with a pearly iridescence, and concentric rings, while their upper face is of an uniform azure, so intensely lustrous that the eye cannot gaze upon it in the sun without pain.

Solemn are these primeval labyrinths of giant trees, tangled with ten thousand creepers, and roofed with lofty arches of light foliage, diversified with masses of glorious blossom of all rich hues; while from the borders of the igaripes, or narrow canals that permeate the lower levels, spring most elegant ferns, lowly sensitive mimosas, great and fantastic herbaceous plants, marbled and spotted arums, closely compacted fan-palms with spreading crowns, and multitudes of other strange forms of vegetation in an almost inconceivable profusion. The gigantic scale of life strongly excites astonishment in these forests. In Europe we associate flowers with herbs or shrubs, but here we see trees of colossal height, in all the splendour of bloom, which clothes the whole crown with its

colour.

The traveller sees with delight, trees covered with magnificent, large lilac, orange, crimson, or white blossoms, contrasting beautifully with the surrounding varied tints of green. After enjoying, with a restless glance, this display of colours, he turns to the deep shades which lie disclosed, solemn and mournful, between the gigantic trees on the wayside. The flame-coloured raceme of a tillandsia, resembling an immense pine-apple, glows like fire among the dark foliage. Again attention is attracted by the charming orchids, with most fantastic flowers, climbing up the straight trunks of the trees, or picturesquely covering their branches, which seldom shoot out from the trunk at a less height than fifty to eighty feet from the ground. From the fertility of the soil, the trees spring up so densely, that, when young, their branches, not having room to expand freely, strive to overtop one another. The tillandsias nestle at the ramification of the smaller branches, or upon excrescences, where they often grow to an immense size, and have the appearance of an aloe, the length of a man, hanging down gracefully from a giddy height over the head of the passer-by.

Among the various plants which spring from the branches or cling to the stems of the trees, are gray, mosslike plants hanging down, not unlike horses' tails, from the branches which support the orchids and tillandsias; or one might fancy them the long beards of these venerable giants of the forest, that have stood unbent beneath the weight of a thousand years. Myriads of lianes hang down to the ground, or are suspended in the air, several inches thick, and not unfrequently the size of a man's body, coated with bark like the branches of the trees. But it is impossible for any one to conceive the fantastic forms they assume, all interlaced

and entangled: sometimes they descend like straight poles to the ground, where striking root, they might, from their thickness, be taken for trees; at other times they resemble large loops or rings, from ten to twenty feet in diameter, or are so twisted that they look like cables. Sometimes they lace the tree regularly from distance to distance; often they embrace it so closely as to choke it, and cause the leaves to fall off, so that it stretches out its dead gigantic arms like branches of white coral, among the fresh verdure of the forest,—a picture of death, surprising us in the midst of the most blooming life; frequently they give the old trunk a new covering of leaves, so that the same tree appears clothed in several different kinds of foliage.

So, if space permitted, we might depict the brown bear emerging from his winter retreat in the dark pine forests of Scandinavia; or the white bear seated on a solitary iceberg in the Polar Sea; or the whale spouting in the same first-bound waters, and pursued by the harpoon of his relentless persecutors; or the moose imprisoned in the "yard" which he has himself formed by treading down the successive snows in the lofty woods of America; or the chamois upon the peaks of the Alps, with the eagle sweeping over him as he gazes contemptuously down on the jager far below; or the patient camel toiling along the unbounded waste of tawny sand; or the kangaroo bounding over the Australian scrub; or the seal basking in his rocky cavern, while the surf is dashing high on the cliffs around; or the wild-duck reposing at the margin of a smooth river, when the red light of evening is reflected in the line left by the tall and almost meeting trees overhead; or a group of snow-white egrets standing motionless in the shallows of a reedy lake at dawn of day; or the petrel careering over the long waves in the midst of the wide ocean; or the tiny cyprides and cyclopes disporting in the umbrageous groves of their world,—a tiny tidepool hollowed out of a limestone rock by the action of the waves. These and many more combinations might be suggested; and we shall surely see how incomparably is the interest which attaches to each form enhanced, by associating with it those accompaniments and conditions of being, in which alone it is at home.

(To be continued.)

# EDUCATION.

### ARITHMETIC.

(Continued from our last.)

2. Numbers from 100 to 1000.—Examples.

 $\begin{cases} 427 \\ 138 \end{cases}$  Difference required.

1st	2nd	3rd	4th
400	400	100	500
100 subt.	7 subt.	38 subt.	100 subt.
300	392	62	400
30 subt.	30 subt.	300 added	30 subt.
270	362	362	370
8 subt.	100 subt.	100 subt.	8 subt.
——————————————————————————————————————			
262	262	262	362
27 added	27 added	27 added	73 = 100 - 27
289 ans.	289 ans.	289 ans.	289 ans.
5th		6	th
400		$427 = 300^{-}$	+ 110+17)*
100		$138 = 100^{-}$	+ 30+8
		— —	<u> </u>
300		$289 = 200^{-1}$	+ 80+9
11 =	= 38 <b>—</b> 27		
289			

• The minuend is composed of 4 hundred, 2 tens, and 7 ones. A ten is taken off the 2 tens—leaving one ten, and added to the 7—making 17; and 1 hundred is taken off the 4 hundred, and added to the 1 ten making 110.

$$826 - 271 = 555 \text{ dif.} \\ 826 \\ - 271 \\ \hline 5555 \text{ dif.} \\ 892 \\ 271 \\ \hline - 5555 \text{ dif.} \\ 892 \\ 200 \text{ subt.} \\ 300 & 826 & 100 & 800 & 100 \\ 200 \text{ subt.} & 300 & 71 \text{ subt.} & 300 \text{ subt.} & 71 \text{ subt.} \\ \hline 600 & 526 & 29 \text{ dif.} & 500 & 29 \\ 70 \text{ subt.} & 20 & 55 \text{ added} & 26 \text{ added} \\ \hline 530 & 555 \text{ dif.} & 555 \text{ dif.} & 555 \text{ dif.} & 55 \text{ sum.} \\ \hline 1 \text{ subt.} \\ \hline 529 \\ 26 \text{ added} \\ \hline 555 & \\ \hline 45 \text{ subt.} & 29 \text{ subt.} \\ \hline \hline 600 & 745 \text{ subt.} & 29 \text{ dif.} \\ \hline 29 \text{ subt.} & 29 \text{ subt.} \\ \hline \hline 555 & \\ \hline 879 - 587 = 392 \text{ dif.} \\ \hline 890 + 170 + 9 & 1000 & 87 & 900 \\ \hline 300 + 80 + 7 & 600 & 79 & 500 \\ \hline \hline 300 + 90 + 2 & 400 & 8 & 400 \\ \hline 8 & 8 & 80 \\ \hline \hline 392 \text{ dif.} & 320 \\ \hline 7 & 313 \\ \hline 79 \text{ added.} \\ \hline \hline 392 \text{ dif.} \\ \hline 393 \text{ dif.} \\ \hline 394 \text{ dif.} \\ \hline 395 \text{ dif.} \\ \hline 396 \text{ dif.} \\ \hline 396 \text{ dif.} \\ \hline 396 \text{ dif.} \\ \hline 397 \text{ dif.} \\ \hline 398 \text{ dif.} \\ \hline 398 \text{ dif.} \\ \hline 399 \text{ dif.} \\ \hline 390 \text{ dif.$$

N. B.—If the various subtractive exercises under No. 2 have been sufficiently clear, and sufficiently impressed on the mind, gone through so as to enable children practically to comprehend the principle of subtraction, and how variously differences of numbers may be found, little farther illustration is necessary. Practice is now the thing required at this stage: and practice by suitable examples should be so repeated, as to enable the pupil, at sight, to give differences, thus,—5 from 14 are 9; 7 from 13 are 6, or 6 from 12 are 6; 8 from 16, remain 8, or 7 from 15 leave 8, &c.; but the numbers which have to be added to the subtrahend to equal the minuend, named as follows: 9 and 5 are 14; 6 and 7 are 13, or 6 and 6 are 12; 8 and 8 are 16, or 8 and 7 are 15; 0 and 9 are 9, or 0 and 8 are 8; and 3 and 2 are 5. But in training them, let them name only the figures, thus: 9, 5—14; 6, 7—13; 8, 8—16; 0, 9—9; 3, 2—5 = 30869 dif. It is an advantage in all calculations to use as few words as possible.

30869 dif.

I give an example of higher numbers to show how the process of subtracting may be simplified by breaking up the numbers and arranging them, so as to make the subtracting plain to juniors:

3200318 = 2000000 + 1100000 + 90000 + 90000 + 1200 + 110 + 8 $1896573 = 1000000 + 800000 + 90000 + 6000 + 500 \times 70 + 3$ 

1303745 = 10000000 + 3000000 + 0 + 3000 + 700 + 40 + 5

You will observe that from the beginning I have given considerable variety to exercises. And these are to be understood as directive—to be increased and farther varied as circumstances may require. The educator of skill and tact, ever learning from experience, study, and daily teaching results, needs not be told to what extent, examples, illustrative of elementary principles, and for giving facility and dexterity to pupils in working them, should be carried.—They can hardly be carried too far, nor varied too much.

It is of advantage; helps on mental training much; tends greatly to give strength, solidity and expansion to the minds of scholars, to give variety to illustrating examples. The more variedly the application of principles is shown (when this is done in ways simple and lucid,—so exhibiting each application as to bring it clearly within the reach of their capacities;) the more are their minds invigorated, quickened to effort, and enriched by ideas on their subjects of study. Every new idea, or element of thought, leads to other cognate ideas; every new well accordant application of a principle tends to broaden the field of study; and every successful effort gives vigour and a fresh impuise to action.

Let youth be led on as I have all along directed, and there will be little fear of their not intelligently advancing; no fear of their losing much of what they got; and not much fear of their disliking school work. But I would caution you to bring before them at one time, only as much as their minds can advantageously take in; and as their little elemental store increases, so combine and interweave what is there treasuring up as to give strength and unity of effort to farther advances. And in reviewing especially, be at pains to see that impressions are well deepened, that they have nothing defective or incorrect. Wrong, or defective impressions should never be passed uncorrected. Every part of your teaching should manifest as much perfection, as much suitableness to every stage of advancement as possible. Success in these mightily helps on and lessens the labour of both the teacher and the pupil.

John Bruce, Inspector of Schools.

(To be continued.)

# Teaching as a "Pis-aller."

Teachers are a wonderfully rotative class. Great numbers annually enter the ranks who have neither the intention nor desire to remain any longer than necessity shall compel them. They wish to use the profession simply as a stepping-stone to something which, in their estimation, shall be higher and better—or, as a turnpike that shall pass them from one field of labor to another more luxurious and inviting. Of course by such a system our schools are made to suffer. A teacher who does not possess devotion and love for the profession sufficient to make it a life-time business, has not in a scriptural sense, "a mind for the work," and, of course, will succeed but indifferently.

Reader, are you one of that class who contemplate entering the school-room for a few months, or, at the most, for a few years only? Don't you do it. If you have certain ends to attain, or purposes to accomplish, don't use the sacred office of teaching as a tool merely to carry forward your designs. Suppose a physician, for a few years only, should take up the practice of medicine, just to help himself to something more lucrative in future, and should establish himself in your immediate neighborhood, would you in case of sickness employ him for yourself or friend? Or would you engage the services of a wandering architect to construct for you an elegant residence; or of a mendicant tailor to cut and make you a nice fitting garment? Not, we presume, while you are able to secure the services of other 1 hysicians or artizans less peripatetic. Be persuaded, then, to forbear assuming the responsibilities of a teacher's life, unless you intend to sustain those responsibilites so long as God shall grant you the ability. — Conn. Com. School Journal.

# Visit Parents.

When visiting a most excellent school in the Connecticut Valley, the Principal, who is one of the most experienced and successful teachers in the State, said to us: "I never had any difficulty with the School Committee, or the parents of my pupils. When I have foreseen danger of misunderstanding, I have always visited them, and thus forestalled the trouble. This method has uniformly been effective."

We often find occasion to reiterate to our fellow teachers the counsel, "Visit the parents." A few months since we found the Principal of a High School in trouble. He had struck a severe blow upon the head of one of his pupils. When the attendant physician expressed his fear that the blow would result in the loss of the sight of one eye, the parents very naturally felt incensed and aggrieved. We chanced to meet the Principal the very day of this occurrence, and our advice to him was, visit the parents at once. Acknowledge your mistake. Express your regret and sympathy. Assure them that you will never strike a scholar on the head again. A frank confession that you did wrong, is due them, and will be most likely to conciliate. We at once saw that our advice was unwelcome. Instead of visiting the parents, he sent them a letter, denouncing their son in very harsh language and justifying himself. The result was, that teacher soon left the school, and the town .-Moss. Teacher.

# OFFICIAL NOTICES.



# APPOINTMENTS.

SCHOOL COMMISSIONERS.

His Excellency the Governor General in Council was pleased, on the 10th May, to approve of the following appointments of School Commissioners:

Connty of Beauce.—St. Victor de Tring: Mr. Joseph Boulé.

County of Laval .- Bas du Bord de l'Eau de St. Martin : Mr. François Charron.

County of Berthier .- Parish of Berthier: Mr. Norbert Généreux. County of Champlain.—Parish of Ste. Anne-de-la-Pérade: Mr. Antoine Paul Tessier.

And on the 11th May, the following:

County of Gaspé.—Township of Malbaie: Messrs. Jean Fauvel, Jean Le Gresley, Charles Vardon, Alexandre Duncan, and Donald McGil-

### TRUSTEES OF DISSENTIENT SCHOOLS.

His Excellency the Governor General in Council was pleased, on the 11th Instant, to approve of the following appointments of Trustees for Dissentient Schoois:

County of Hochelaga .- Côte-des-Neiges: Messrs. Thomas Bourke, William Brown, and James Snowdon.

County of Montcalm .- Kilkenny: Messrs. John Ward, David Brown, and James Fraser.

### DIPLOMAS GRANTED.

JACQUES-CARTIER NOBMAL SCHOOL.

Model School Diploma-Jean-Baptiste Dorais. April 18, 1864.

### CATHOLIC BOARD OF EXAMINERS OF MONTREAL.

1st Class Model School (F.)—Mr. Joseph Molleur.
2nd Class Model School (F.)—Mr. Joseph Legault dit Desloriers.
1st Class Model School (F.)—Mr. Joseph Legault dit Desloriers.
1st Class Elementary (F.)—Messrs. Jean Baptiste Demers, Ambroise Faneuf, Jean Chrysostome Girard, Damase Grégoire, Joseph André Laporte, Grégoire Tremblay; Madame Azilda Ste. Marie (Widow Tremblay); Misses Denise Baudin, Emma Belanger, Léocadie Benoit, Adèle Bergeron, Marie Bergeron, Elmire Philomène Bonneau, Joséphine Busilie Caroline Boucher, Caroline Brouillet, Marie Louise Castin, Clarisse Charbonneau, Marie Utsule Charbonneau, Marie Marcelline Hermine Cloutier, Philomène Dandurand, Cordélie Decoigne, Edwige Desjardins, Rose Ducharme, Marie Louise Alexandrine Filion, Malvina Hébert, Joséphine Hébert, Marguerite Rose Jeannotte dite Lachapelle, Eliza Laferriere, Azilda Lafontaine, Sophie Ledoux, Marie Eugénie Leduc, Alphonsine Lefebvre, Sophie Nolin, Eliza Payant, Zénatde Joséphine Renaud-Blanchard, Odile Robert, Célina Surprenant, Angélique Tessier, Félicité Vallée, and Dina Viger.
2nd Class Elementary (F.)—Messrs. Onésime Charbonneau, Amédée Poulin, Ephrem Tétro alias Tétrault; Misses Marguerite Bros alias Breault, Alise Beauchamp, Catherine Carry, Osine Chaput, Véronique

Deschênes, Marie Eléonore Duclos, Léocadie Fournier, Adéline Gareau, Esther Jeté, Angèle Lamarche, Rosalie Larchevêque, Marie Macé, Marguerite Mailhot, Julie Marcoux, Marie Louise Prospère Marcoux, Asilda Pepin, Delphine Perrault, Marie Edasse Piché, Zoé Léonide Poulin, Adèle Sauvageau, Philomène Usereau alias Lajeunesse and Anne Va-

2nd Class Elementary (E.)—Mr. John Cleary, and Ellen Muir alias Moor (Mrs. Carron.)

May, 3, 4 and 6, 1864.

F. X. VALADE, Secretary.

### BOARD OF EXAMINERS OF SHERBROOKE.

2nd Class Academy (E.)—Mr. M. V. B. Perley.

1st Class Model School (E.)—Miss Mary A. Rugg.

1st Class Elementary (E.)—Miss Emeline Bottom.

2nd Class Elementary (E.)—Misses Jane E. Carew, Ellen M. Carr,

Eliza A. Loring, Celina L. Mayo, Roxania McGovern and Ellen Woodward.

May 3, 1864.

S. A. HURD, Secretary.

### CATHOLIC BOARD OF EXAMINERS OF QUEBEC.

2nd Class Elementary (F.; -Misses M. Anne Joseph Buteau, M. Her-ménilde Gagnou alias Belzil, M. Claire Virginie Plante and M. Ombéline Vallières.

May 3, 1864.

N. LACASSE, Secretary.

### PROTESTANT BOARD OF EXAMINERS OF QUEBEC.

1st Class Elementary (E.)—Messrs. James McKenzie, James Cruikshank, Wm. Thompson and Miss Jane G. Moran.

May 3, 1864.

D. WILKIE, Secretary.

### PROTESTANT BOARD OF EXAMINERS OF BEDFORD.

1st Class Elementary E. and 2nd Class Elementary F .- Mr. Hiram F. Wood.

F. Wood.

1st Class Elementary (F.)—Mr. Herménégilde Daigneau,
1st Class Elementary (E.)—Misses Amelia J. Allen, Eliza Armstrong,
Betsey E. Achilles, Eliza M. Brimmer, Caroline E. Garlick, Julia Harrey,
Laura Herrick, Martha A. Newell, Chloe E. Phelps, Mary A. Royce and
Elizabeth T. Streeter.

2nd Class Elementary (E.)—Mr. Elihu Collins; Misses Margaret A.Armstrong, Eliza A. Ashton, Sarah E. Callaghan, Elizabeth A. Donaldson,
Martha Donaldson, Sarah M. Esty, Lana Gardner, Hattie A. Hibbard,
Alwilda A. Hoyt, Mildred M. Jackson, Elvira Kent, Jane McLaughlin,
Hannah C. Macey, Armida J. Mahannah, Jane Powers, Louisa Ruiter,
Thankful Ryder, Martha J. Sawyer and Sarah M. Vilas.

May 3, 1864.

May 3, 1864.

WM. GIBSON, Secretary.

### ROARD OF EXAMINERS OF OTTAWA.

1st Class Elementary (E.)—Mr. Duncan Robertson.
2nd Class Elementary (E.)—Messrs. Mark Berry, Mathew J. Kennedy;
Misses Margaret Gunn, Julia Ann Merriman and Mary Smith.

May 3, 1864.

JOHN R. WOODS. Secretary.

### BOARD OF EXAMINERS OF BEAUCE.

1st Class Elementary (F.)—Misses Eléonore Bilodeau, Thersile Filion, Marie Grenier, M. Edwidge Lacerte and Marie Poulin. 2nd Class Elementary (F.)—Misses Elégypte Dumais, M. Flavie Doyon

and M. Sophie Nadeau.

May 3, 1864.

J. T. P. PROULY, Secretary.

### ROARD OF EXAMINERS OF BONAVENTURE.

2nd Class Elementary (E.)-Mr. John Donnelly. May 3, 1864.

CHARLES KELLY, Secretary.

### BOARD OF EXAMINERS OF RIMOUSKI.

2nd Class Elementary (F.)-Mr. Thomas St. Laurent and Miss Julie Smith.

May 3, 1864.

P. G. Dumas, Secretary.

#### TEACHERS WANTED.

Two teachrs able to teach French and English are wanted at St. André d'Acton; they must be provided with Model and Elementary School diplomas respectively. Address Mr. H. Lippé, Secretary-Treasurer of the School Commissioners, St. André, Acton, county of Bagot.

### DONATIONS TO THE LIBRARY OF THE DEPARTMENT.

The Superintendent of Education acknowledges with thanks the following donations:

From Mr. James Campbell, Montreal: "Nelson's School Series," 31 vols. and 3 Atlases.

From Messrs. Dawson, Bros., Montreal . "A Symbolic French and English Vocabulary, for students of every age, in all classes." 1 vol.

Frnm Mr. John Lovell, Montreal: "Geology of Canada; Report of Progress from its commencement to 1863." By Sir Wm. Logan 1 vol.
"The British North America Almanac and Annual Record for the year 1864." 1 vol.

From Mr. Henry J. Morgan: "The Relations of the Industry of Canada with the Mother Country and the United States, being a speech by Isaac Buchanan, Esq., M.P.P." 1 vol.

From Messrs. G. & G. Desbarats, Quebec: "Instructions Chrétiennes pour les jeunes gens," par un docteur en théologie. 1 vol.

From Mr. Joseph Henry, Washington: "Annual Report of the Board of Regents of the Smithsouian Institution," 1862. 1 vol.

From Mr. Jules Marcou, Cambridge, Massachusetts: "Algèbre." By Bourdon, 1 vol.; "De la création." By Boucher de Perthes, 5 vols.; "De la femme dans l'état social," a pamphlet by the last author; "Les Miettes de l'Histoire." By Vacquerie, 1 vol.; "Des eanx iodo-bromurées de salines." (Jura) By Dr. Germain, (a pamphlet); "Des tremblements de terre," en 1856. By A. Perry, (a pamphlet); "Results of Meteorological Observations, made under the direction of the Smithsonian Institution," from 1854 to 1859 inc., 1 vol.; "Patent Office Report," for 1847, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 7 vols.; "Commerce and Navigation," for 1850 and 1854, 2 vols.; "Army Regulations," 1861, 1 vol.; "A Manual of Etherization." By Dr. Chs. T. Jackson. 1 vol.

### LIBRARY OF THE DEPARTMENT OF EDUCATION.

The Persons who may have in their possession any of the following works which have been long missing from the Library, are requested to return them without further delay:

Voyage en Palestine, par Mde Pffeiffer.

L'Empire Chinois, par M. Huc, ancien missionnaire apostolique en Chine, 2ème édition, Paris. Librairie de Gaumes frères, MDCCCLIV. We have the first votume only.

La Civilisation au 5ème Siècle, par A. F. Oxanam. The 1st vol. is wanting.

Catéchisme de Persévérance, par l'Abbé J. Gaume, 7ème édition. Paris, chez Gaume frères. 1854. Vols. 1 and 2.

Les chefs-d'œuvre de P. Corneille, à Paris. De l'imprimerie de P. Didot, l'aîné, 1814. 2nd vol.

Traité des Etudes, par Rollin; nouvelle édition, revue par M. Letronne, et accompagnée des remarques de Crevier. Paris, Firmin Didot frères, 1854. 1st vol.

A History of the late Province of Lower Canada. By Robert Christie. The 1st vol.

Histoire du Canada. By F. X. Garneau. 2nd Edition, the 3 vols. 1st Edition, vols. 1 and 3.

The Scientific Annual. Years 1859 and 1860 are missing.

A. BÉCHARD,

Librarian.

The following works having been presented to the Library in an incomplete form, those who may be able to obtain the missing volumes will render a service by notifying the Department:

Essai sur les mœurs, par Voltaire. Editeur: Firmin Didot. 1817. Vols. 1, 2, 3 and 6 are missing.

Political Philosophy. By Lord Brougham. London, 1846. 2nd vol.

Causes célèbres, par M.... avocat au Parlement. Vols. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, with the remaining volumes from Vol. 14.

Œuvres posthumes de Pothier. Traité des fiefs, censives, relevoisons, et champaris. 1st vol.

Journées de la révolution française, 2ème édition augmentée, &c. A Paris, chez Mde Vergne, 1829. 1st vot.

Memoir on Ireland, Native and Saxon, from 1172 to 1660. By O'Connell. We have only the 1st vol.

Envres complètes de Madame de Lafayette; nouvelle édition revue, &c. A Paris, chez d'Hautel. 1812. Vols. 2, 3 and 4 are missing.

Mémoires de Madame la Baronne de Stael, écrits par elle-même. Londres, 1787. 2nd vol.

Etudes sur Napoléon, par le lieutenant-colonel DeBaudus. Paris. Debécourt., MDCCCXL1. 1st vol

The Public and Domestic Life of His late most gracious Majesty George the Third. By Edward Holt, Esq. In two volumes. London. Sherwood, Neely & Jones. 1820. The 2nd vol.

Voyage en Sicile et dans quelques parties des Apennins, par M. l'Abbé Spallanzani. Berne, E. Haller. 1795. 6th vol.

Traité général d'anatomie comparée, par J. E. Meckel. 1st vol.

Œuvres choisies de Panard, par Armand-Gouffé, Paris, Capelle, 1863. 1st vol.

Œuvres de Regnard. A Parls, chez Pierre Didot, l'aîné, et Firmin Didot. 1817. 1st vol.

La Christiade ou le Paradis reconquis, pour servir de suite au Paradis perdu de Milton. A Bruxelles, chez Vase, MDCCLIII. We have only the first 4 vols.

Discours et mélanges littéraires, par M. Villemain. A Paris, chez Ladvocat. 1823. 1st vol. is missing.

Lettres écrites de Suisse, d'Italie, de Sicile et de Malte. Amsterdam. MDCCLXXX. 1st vol.

By order,

A. Béchard, Librarian.

# JOURNAL OF EDUCATION.

MONTREAL (LOWER CANADA), MAY & JUNE, 1864.

# Appointing Teachers.

As the time for appointing teachers is now fast approaching, we feel called upon to repeat one or two recommendations which have been already addressed to local school Boards through these columns. So much has, indeed, been said on this important subject on former occasions that we shall not long detain the reader now.

Let it be borne in mind then, that unnecessary exchanges of teachers are simply injurious; but when made with the object of bringing about reductions in the salaries of competent masters they are quite inconsistent with the spirit of the law, and shall meet with the most strennous opposition which the Department can legally offer. The employment of teachers who have not received the diploma shall not be sanctioned, no matter in what locality they may be employed. The great number of diplomas which have been conferred recently, and the facility with which candidates may present themselves before the Boards of Examiners render strict adherence to this rule imperative in the future.

The dismissal of a teacher at the end of the year without some legitimate cause or without due notice, or on a mere general notification intended to evade the law, shall be held to be an irregularity which this Department will not be at liberty to overlook, especially in view of the repeated warnings that have been given to this effect.

### Library of the Department of Education.

We again call the attention of our readers who may be in possession of books belonging to the above Library, to a notice which will be found in another part of this issue.

### Extracts from the Reports of the School Inspectors, for the years 1861 and 1862.

(Translated by order of the Legislative Assembly.)

Extract from the Report of Mr. Inspector Bourgeois.

COUNTIES OF DRUMMOND AND ARTHABASKA, AND THE ROMAN CA-THOLIC SCHOOLS OF CHESTER, TINGWICK, KINGSEY, AND DURHAM.

During the past year there have been 71 schools or educational institutions of every description in operation in my district, at which 2,998 scholars have been in attendance - shewing an increase

over last year of five schools and 407 scholars.

It is to be remarked, however, that in two municipalities, Tingwick and St. Bonaventure d'Upton, the number of schools has been smaller this year than last year, for the following reason: on account of the heavy pecuniary embarrassments in the school affairs of Tingwick towards the close of the year 1860, and caused by the malversation of certain of the employes of the commissioners, all the schools were closed, and it has not been possible, during the present year, to re-open a greater number than that stated in the table of statistics annexed. I may assure you, however, that no means will be neglected to re-open the remainder in the course of next year, or at least so soon as the difficulty I have just referred to is finally settled.

As regards St. Bouaventure d'Upton, it is in consequence of my often repeated suggestions that the commissioners of this municipality have reduced the number of their schools. The corporation not having means to subsidize, even to a moderate degree, the four schools it formerly possessed, it followed that they were very inferior; by reducing the number to two, the commissioners will be able to maintain them on a respectable footing and obtain satisfactory results. I hope that they will not endeavor to do more for the present, and that they will again increase the number of their schools only when their means and the increase of the population

will enable them to do it with advantage.

You will, I hope, be pleased to learn that during the year which has just expired, two academies have been established in the villages of Acton and Drummondville. These two important villages could hardly cominue without an institution of this kind; the want had long been felt, and it is with pleasure that I announce to you the realization of the project which had been formed last year. The academy at Acton has already been several months in existence and promises well; that at Drummondville has just been opened. In both places the Reverend Curé's exhibit so much zeal and attention in the direction of these institutions, that there is every reason for being sure of their complete success.

The academy at St. Christophe, or rather at Arthabaskaville, continues to work well, and gives perfect satisfaction to those interested and to the friends of education in its vicinity. In view of the importance of its position and its succes hitherto, this institution is destined to be of great value, provided the pecuniary embarrassments of the former municipality of St. Christophe have not the effect of paralyzing its development and progress.

During the present year five new school municipalities have been erected in the counties of Drummond and Arthabaska. These five municipalities are formed of groups of very considerable settlements, which formerly formed part of other municipalities from which they received but little attention in consequence of their remoteness. In nearly all, measures have been taken to obtain a number of schools adequate to the wants of the population, and I am certain that at present there are already several in operation; of this I have no official knowledge on account of the time of the year and the state of the roads, which only admit of travelling during the winter season; as soon as the first snow-roads are formed I propose to go there and aid the commissioners to complete the organization of affairs; and I predict that the statistics next year will be an encouraging proof of the necessity of the erection of these new municipalities.

The separation of the village of Arthabaskaville from the school municipality of St. Christophe is also a measure which will exhibit good results, as the interests of the latepayers in these two localities are at variance and difficult to conciliate.

I will not refer to the difficulties which have arisen in the working of the law during the past year; I have made special reports upon them when they presented themselves. I will on y add that they have been, for the most part, of trifling importance and easily arranged. We no longer meet with systematic opposition to the cperation of the law. It may be said that every one is satisfied, and the few difficulties which have arisen have been accidental and caused by questions of boundary, money, &c., and not by that factious opposition which we formerly met with in many parts of the Province and which has entirely disappeared, at all events in my district. I have also to state that the law is everywhere carried out in good faith, and that those interested have on every occasion, given proof of much good-will, and that when they give way before difficulties it is only because they are insurmountable. In many cases, indeed, I am surprised at the results obtained, when I reflect upon the limited means at the disposal of such poor municipalities as those under my jurisdiction; those which do not deserve these praises are few in number.

A glance at the table of statistics will shew how small a share of the moneys voted by the Legislature these municipalies have received, these having been distributed in accordance with the census of 1851, when the population of the Eastern Townships had only just begun to increase. It is true that the distribution of the moneys to be made in accordance with the census of the present year, will be greatly to their advantage; but even then, the means will not be in proportion to the good-with of these courageous people, who have hitherto accomplished almost impossibilities, in many

cases, to procure education for their children.

In municipalities less in need and of older organization, the teachers are liberally paid and the schools well furnished and attended; but in many of the poor and recently organized municipalities there is much to be desired in this respect. I hasten to add, however, that sensible improvement is evinced every year, quite as great as can be expected under the circumstances.

Of the 71 schoo's in operation in my district, 57 are kept in houses belonging to the school commissioners; this considerable number of school-houses exhibits the goodwill of the ratepayers, especially when we consider that the greater number of them have been built during the period that the Department has not been

able to assist in their erection.

A great number of the schools are yet unprovided with the necessary furniture and especially with maps, the commissioners having applied all the means at their disposal to the erection of school houses. But, this being now accomplished, no time will be lost in procuring the necessary equipment as rapidly as circumstances

There are still a few municipalities the finances of which are in bad order, and who have long standing debts of very considerable amount; their number, however, is reduced every year, and I hope before long to see their money matters everywhere in a flourish-

ing condition.

# Extract from the report of Mr. Inspector Maurault.

COUNTIES OF NICOLET AND YAMASKA.

1. St. François. - The schools here progress rapidly; this is due, no doubt, to the good selection of teachers. The six schools in this parish are attended by 325 children. The model school of the municipality No. 1, kept by Mr. DeLottinville, contains the large number of 150 scholars. I cannot say so much for that in the municipality No. 2, in which at the time of my visit there was but a small number of children. As the teacher is thoroughly qualified in every respect, I regret that she has not a larger field for the exercise of her talents. The other schools, with the exception of that in the St. Antoine concession, are well attended and the pupils are making progress.

The commissioners are zealous in the discharge of their duties,

as are also the secretaries.

The ratepayers in sections Nos. 2 and 3 are at work, I am told, getting the lumber necessary for building. The village schoolhouse is a pretty building which cost the section £150.

The local contributions for this year amount to \$370 521 for the parish municipality, and to \$782 76 for that of the village; total, \$1073 29; increase over last year, \$601 29. The accounts are

well kept.

2. St. Thomas de Pierreville.-Eight schools under control and 425 pupils, besides the school in the Indian village, 40 children; total 465. The academy, still kept by Mr. Rochon and his wife, is on an excellent footing and does honor to the parish. You had an opportunity of judging for yourself on the occasion of your visit

last summer, and the paragraph with reference to this school which appeared in the Journal of Public Instruction bore testimony to your satisfaction. The friends of education rejoice to see your acknowledgments of their efforts in the cause of education, and your language of praise will doubtless cause them to redouble their zeal. The other schools have, generally speaking, made evident progress, but it must be admitted that there are two which have not improved, and which are only attended by a very small number of children, and are destitute of the necessary furniture. There is one thing highly calculated to impede progress, here as elsewhere: it is the want of inspection by the commissioners, and of public examinations.

The effect of such visits and public examinations is most beneficial and almost indipsensable to the progress and good-keeping of the schools.

It is proposed to erect school-houses in two sections in which there are none now, and I hope that this time it will be once and for all and suitably done.

The local contributions are the same as last year, viz., \$560. The salaries to teachers vary from \$40 to \$400. Accounts well kekt and financial affairs in good order.

3. St. David.—Thanks to the real and energy of the commissioners, presided over by Mr. Wuriele, seven schools (two others having been temporarily closed) continue to work well and to extend instruction to 450 children. The arrears, very considerable in amount, have been collected without the difficulty which I had

The village school is directed by the Misses Talbot with wellsustained success, and is attended regularly by 80 pupils. The attendance is not so regular in most of the other schools, but the

progress is satisfactory.

The local contributions amount for last year to \$951 26, shewing an increase over the year before of \$123. The salaries of the teachers vary from \$60 to \$140. Accounts well kept.

4. Baie du Febvre.-Ten schools, nine of which are under control with 520 pupils. Some improvement has taken place of late years as I have had occasion to mention, in former reports. Everything seems to combine to make this a model parish, leaving no-thing to be desired for its schools. Unfortunately the difficulties constantly recurring between the commissioners and the secretaries, difficulties in which the rate-payers have always taken too active a part, tend to retard considerably the progress of education. I have every reason to believe, however, that a change will soon take place for the better.

The local contributions amount for the year to \$1,187 74-

increase over last year, \$252 54.

5. St. Zéphirin.-In this parish there are five schools and 250 pupils. I observed great assiduity and considerable progress in three of these schools; the two o hers are attended by a very small number of children who have made little progress. The local contributions for the year amount to \$30939, and the salaries of the teachers vary from \$40 to \$120. The accounts are well kept.

6. Nicolet.—Nine schools and 375 pupils. The village schools always contain a great number of children. They are still under the direction of Mr. Pinard and Madame Dufresne. A young English lady teaches the English language in Madame Dufresne's school. I observed much emulation in the girls' school, and I had reason to be satisfied with the examinations to which I submitted them on various subjects. All the other schools in the parish are, generally speaking, well kept, but it must be remarked that the attendance at some of them was very irregular. I certainly do not attribute this to the neglect or indifference of the inhabitants of this locality who have always been friendly to education, but rather to the great extent of some of the sections. The school-houses are in good order, excepting one, which I am told will soon be repaired.

The commissioners perform their duties well. The local contributions amount to \$548. The salaries of the teachers vary from \$60 to \$200, that of the master being \$160. The accounts are well

kept.

7. Ste. Monique. — There are ten schools in operation in school section No. 1, and two in No. 2 section; the whole frequented by 425 children. Unfortunately the schools in No. 1 were only opened in October, the election of school commissioners not having been made until after the time prescribed by law. Apathy is shown by the ratepayers, who place too much reliance on the liberality of the government as regards them, and too little on their own exertions. The local contributions for the year amount, in municipality No. 1, to \$670; this sum includes the price of two school-houses, one of which cost \$160, the other \$100. The contributions in municipality No. 2, amount to \$112.

8. St. Grégoire. — Eleven schools and 600 children besides the Convent of the Ladies of the Assumption, which has 125 pupils, boarcers and day-scholars. The academy is kept this year by Mr. Leblanc who has succeeded Mr. Biron; it is regularly attended by from 80 to 90 scholars.

All the schools in the parish are well kept, well attended, and are makink satisfactory progress. This is one of the parishes in my district in which the most praiseworthy efforts are made to

promote education.

The local contributions amount for the current year to \$934. The salary of the master is \$200, and those of the schoolmistresses vary from \$40 to \$96.

The financial affairs are in good order. Mr. Rivard, the Secretary, displays zeal and punctuality in the discharge of his duties.

- 9. St. Célestin. There are five schools in this parish, two of which are in my district and are attended by 150 children. These schools are well kept, and continue to exhibit the most satisfactory results. Accounts well kept and monetary affairs in good order.
- 10. Bécancour. Eleven schools under control and 575 pupils, besides the independent academy for girls, which contains 20 pupils. Mrs. Levasseur keeps the superior school for girls in the village, and Mr. Poirier that for boys. The girls have made great progress and are receiving from their skilful teacher an excellent education in both languages; the boys have not got very far but have made some progress during the year. I certainly do not attribute to the master the meagre advancement of his pupils, for this gentleman shews great zeal and capacity, but rather to the fact that the children leave school too early, and that only very young pupils are left. The buildings in which these schools are kept are bad, and not snited for the parish. Excepting a couple of schools in which I see but few pupils, all the others are crowded with children, diligent, laborious, and making good progress.

The commissioners are full of zeal and good-will in the execution of their duties. The assessments have increased this year 34 per cent, and the contributions amount this year to \$933 54 ries vary from \$76 to \$160. Monetary affairs are in good order.

11. St. Gertrude. - Five schools under control and 250 pupils; besides these there is a female academy with 25 pupils. schoo's in this parish continue to be kept up on an excellent footing and the school authorities ment the highest praise for their constant efforts to promote education in their rising locality.

The ratepayers are not deterred by the sacrifices required of them, and always manifest much good-will. This year they have built a pretty school-house which cost \$400, and they have bought

a site for another at a cost of \$30.

The local contributions amount to \$685 16, shewing an increase of \$430 16 over last year. Accounts in good order.

12. Gentilly.—The 11 schools in this municipality are kept in a satisfactory state; 530 children attend them, and this number is increasing every day; the attendance is daily becoming more

I have everywhere observed satisfactory progress except in two schools, managed by two teachers who, though zealous enough, do not appear to be qualified. Two pretty school-houses have been built this year, and another has been thoroughly repaired. There is now only one school-section without a school-house. The chairman of the commissioners, Mr. D. Malhiot, deserves praise tor the diligence he has evinced in all measures of progress since he joined the commission. I do not hesitate to say that there is no parish in my district in which education has made more progress

during the last few years.

Mr. Verville is director of the academy; he studied at Nicolet

college, and his zeal and capacity promise most favorably.

The girls' school is in charge of a Miss Poirier, a pupit of the convent of St. Grégoire, who discharges her duties with success. The local contributions amount, for the year, to the sum of \$1,118 80; increase over last year, \$287 85. The master's salary is \$180; those of the female teachers vary from \$48 to \$120.

The accounts are well kept.

13. Blandford has two good schools and 56 scholars in attendance.

The schools were closed for some time last year, for causes to which I have already referred, but they are now in operation; one of the school-houses has been repaired, and the other will be repaired before long.

The local contributions amount to \$128, and the salaries of the

teachers are \$60 each.

14. St. Pierre-les-Becquets has nine schools, and 550 children

in attendance; this is one of the parishes in which I have remarked the most progress. The teachere are competent and exhibit skill in terching; the children are regular, and the commissioners zealous. Under these circumstances the result cannot be otherwise than good.

The local contributions amount, for the year, to \$699, and the salaries of the teachers vary from \$60 to \$176. Accounts well

I have now only to make a few remarks on the following

subjects:

1st. Writing is the branch of instruction which is most neglected in the schools. I insist strongly on good handwriting, and I endeavor to convince teachers and scholars of its importance; but I am persuaded that no good results will follow so long as writing is taught without any system, and the tables used are so unsuitable.

2nd. The custom of removing the children from school at too early a period is most prejudicial to the progress of education, and this is the great fault in my district. Going to school at six years of age, the small boy leaves it at 10 or 11, just when he is beginning to make progress. Little girls are kept longer at school because it is proposed to make teachers of them, and nothing is neglected so far as they are concerned; they are even sent to the superior schools, but the boys are almost invariably deprived of the advantages of the superior schools, where they might acquire knowledge that would be of use to them and of which they are forever deprived.

3rd. The too large number of subjects of instruction is another great evil. A child who, between the ages of six and eleven years, is required to learn reading, writing, arithmetic, catechism, a little grammar, and some idea of the history of Canada, has, it seems to me, enough to do; but if he is required at the same time to learn a geography of 300 or 400 pages, the history of France. and sometimes Ecclesiastical history, it may easily be conceived that he will have learned nothing properly, and that his education will be almost useless; yet this is done in many elementary schools, to the great prejudice of the children, and to the discontent of all

parents who have any discernment.

I conclude my report with a summary of the statistics which I transmit herewith, as follows: 108 sections in 16 school municipalities, containing 81 school-houses, 106 schools under the control of commissioners and under my inspection, having a total attendance of 5,440 children. Out of 106 schools under control, there are four academies, two in the county of Nicolet (for boys only), and two in the county of Yamaska (for boys and girls), with 350 pupils; three model schools, two in the county of Nicolet (one for boys and the other mixed), and one in the county of Yamaska (mixed), with 285 pupils; four super or schools for girls, all in the county of Nicolet, with 215 pupils.

There are also within my district: 1 classical college, with 250 pupils; 1 convent, with 80 pupils; 5 independent schools, with 115 pupils. All these educational institutions exhibit a total of 5,885

The schools are in charge of 11 male teachers, all furnished with diplomas, and 95 female teachers, all, with one exception, furnished with diplomas; the male teachers receiving salaries ranging from \$100 to \$400, and the female teachers from \$40 to \$200.

The local contributions amount to \$10,146 05.

Extract from Mr. Beivin's Report for 1862.

COUNTIES OF CHARLEVOIX AND SAGUENAY.

This district of inspection contained 49 schools of all grades which are classed as follows in the report: Elementary schools 43, Model schools 4, one Academy for girls and one Convent school.

The number of pupils frequenting all these establishments was 2433, being an average of about 50 pupils to each, and an increase

of 355 on the number returned for the previous year.

The law was satisfactorily carried out in most municipalities of the district, and the schools were generally well conducted.

The statistics accompanying the report show that the number of children attending school in the county of Charlevoix had considerably increased since 1861, the number being as one to six and a-half compared with the whole population—a very large proportion for a scattered population in a territory so extensive.

The Report also states that many contributed liberally and, in fact, actually imposed upon themselves heavy butthens for the purpose of securing the services of able teachers. They were appurpose of securing the services of able teachers. They were apparently convinced now that teachers hired at very low salaries were generally incompetent to discharge the duties required of "Actum est de Republica," and "Res secunda."

them. The maximum salaries now allowed in this district of inspection reached \$440 for male, and \$200 for semale teachers. This was, no doubt, a fair result and reflected great credit on the inhabitants of the counties of Charlevoix and Sagnenay. While some of the old parishes remained stationary, new localities, almost unknown a few years ago, and whose inhabitants were comparatively poor, did not hesitate to lay themselves under the heaviest contributions for the education of their children. It was by such laudable exertions that the inhabitants of other counties, as for instance those of Gaspé and Ottawa, had now reached that progressive state which promised so much for the future.

### Notices of Books and Publications.

HIND. - Explorations in the Interior of the Labrador Peninsula. the Country of the Montagnais and Nasquapee Indians; By Henry Yonle Hind, M. A., F. R. G. S. Longman, Publisher, London; 1863. 2 vols. 8vo, xxviii. 655 pp. Price \$6.

These two beautiful volumes recall to mind the same author's account of his expeditions to the Red River and the Saskatchewan published some years ago. In the Journal of Education for July and August last will be found some extracts from the present work, borrowed from the British American Magazine, in which they had been published in advance, under the title of Sketches of Indian

Professor Hind estimates the importance of the Labrador Penin-

sula in his preface as follows:

"The Labrador Peninsula, with the coast and islands of the Gulf of St. Lawrence, possesses a colonial and imperial interest which can scarcely be over-estimated in contemplating the possible future of British North America.

"The annual value of the Fisheries in British American waters exceeds four millions sterling, besides being the best nursery for

seamen ' the world ever saw.

"The fisheries on the Atlantic coast of Labrador alone yield a yearly return of at least one million sterling; and yet, since the destruction of the town of Brest, at the Gulf entrance of the Straits of Belle Isle, more than two hundred years ago, no attempts have heen made to form settlements on an extensive scale on or near the coast.

"In the great interior valleys, some ten or fifteen miles from the coast, timber fit for building purposes and fuel exists in abundance, and the climate and soil admit of the successful cultivation of

all common culinary vegetables.

"West of the Mingan Islands large areas exist suitable for settlement. Limestones and sandstones occupy the coast, and extend about ten miles back over a space of eighty miles on the Straits of Belle Isle, and great facilities exist in many other places for the establishment of permanent curing establishments, by which an annual saving of more than a quarter of a million sterling would be secured at the outset, with the prospect of an indefinite increase. Local establishments for the supply of salt, food, and all the requirements of a vast fishing trade, are particularly demanded on the Gulf and Atlantic coasts.

"The British American Fisheries will eventually acquire a wholly unlooked-for importance by direct trade with the Southern States for cured fish, upon the return of peace, and with the great valley of the Mississippi for fresh salt-water fish conveyed in The connection of the present terminus of the Grand Trunk Railway of Canada at Rivière-du-Loup with the Bay of Chaleurs would bring the rich briny treasures of the Gulf within easy reach of the cities of the Western States.

"As a nursery for seamen the great North American Fisheries have no equal, and the day will yet arrive when the hitherto desolate shores of Labrador, north, east, and west, will possess a resident population capable of contributing largely to the comfort and prosperity of more favoured countries."

BUCHANAN. - The Relations of the Industry of Canada with the Mother Country and the United States; By Isaac Buchanan, Esq., M.P.P. Edited by Henry J. Morgan. Lovell, Publisher, Montreal, 1864.—8vo, 546 pp.

The above is a collection of speeches and written articles on the subject mentioned in the title, by the Hon. Mr. Buchanan, the representative for Hamilton, and now President of the Executive Council. The work is embellished with a portrait of the author and two curious

LE Moine. - Maple Leaves, a Budget of Legendary, Historical, Critical and Sporting intelligence; By J. M. Le Moine, Esq. Second series.—8vo, 224 pp. Quebec, Hunter, Rose & Co.

The Journal of Education and, indeed, the press of Canada

generally, have already hailed with joy the publication of the first series of the Maple Leaves. The new series appears equal in every respect to the old. We shall probably give a few extracts

Brunet.-Enumération des genres de plantes de la Flore du Canada précédée des tableaux unalytiques des familles et destinée aux élèves qui suivent le cours de botanique descriptive à l'Université Laval par l'Abbé Ovide Brunet, Professeur de botanique. 12mo, 45 pp. G. & G. Desbarats, Publishers, Quebec, 1864.

Considerations sur notre organisation militaire, par un Officier de Milice. Plinguet & Laplante, Publishers, Montreal.-30 pp. 12mo.

DEWART .- Selections from Canadian Poets, with occasional Critical and Biographical Notes, and an Introductory Essay on Canadian Poetry; By Edward Hartley Dewart.—304 pp. 8vo. John Lovell, Publisher, Montreal.

Canadian poetry is perhaps better appreciated by strangers than by the Canadians themselves. There is much in the Essay in which we concur, touching the antagonistic influences with which literature has to contend in this part of the world. We must take exception however to the following sentence: "Our French fellowcountrymen," says the author, "are much more united than the English colonists; though their literature is more French than Canadian and their bond of union is more religious than literary or political." It is quite true that formerly the French literature of Canada was rather a close imitation of that of France; but such writers of poetry as Messrs. F. X. Garnean, Lenoir, Crémazie, Lemay, and a few others, and Messrs. Parent, Ferland, Taché and F. X. Garneau, as prose writers, have a degree of originatity which will compare favorably with that of the writers of any other country.

The book is well printed and the selections are properly classified

under the three following divisions: 1st. Sacred and Reflective, 2nd. Descriptive and National, 3rd. Miscellaneous. We find in the list of the authors many names familiar to our readers, such as Sangster, Heavysege, Reade, McGee, Ascher, and Mrs. Leprohon; we shall, in our next number, give a few specimens.

Flourens. - Examen du Livre de M. Darwin sur l'Origine des Espèces; By Mr. Flourens. Garnier, Publisher, Paris, 1864.

Written in the usual elegant style of the author we have here an eloquent refutation of the recently propounded theories on the origin of species.

Dreys.—Chronologie nouvelle, avec les tableaux généalogiques des familles royales de France et des principales maisons ré-gnantes d'Europe; By Chs. Dreys, Professor of History in the Lycée Napoléon. 3rd edition, corrected and brought down to 1863.

Hachette, Publisher, Paris; 1864.—18mo, xiv, 1050 pp. Price 6 fr.
This work forms a part of a series on Universal History commenced by M. Duruy, now Minister of Public Instruction in

France.

# MONTHLY SUMMARY.

### EDUCATIONAL INTELLIGENCE.

-Of the forty-one militia companies in Eastern Canada which have received honorable mention, six were composed of students in justitutions of learning: viz., the companies formed by the students in the Colleges of Nicolet, Masson, St. Thérèse and Lennoxville, the 7th company of Voltigeurs, composed of the pupils in the Laval Normal school, Quebec, and the 10th company of the Chasseurs Canadiens, composed of the pupils in the Jacques-Cartier Normal School, Montreal. We opine that some of these militia organizations would have taken prizes had their ranks contained the number of men required.

- From the report on Education in Massachusetts for 1862-63, it appears that there were in that state 4,626 schools, 1,335 male teachers and 5,997 female teachers; and that 225,921 children attended school in summer and 227,252 in winter, out of a total number of 238,381 children between the ages of five and sixteen. The proportion indicated by these figures is perhaps the greatest that has ever been obtained in any country.

-Her Majesty the Queen lately presented the Parliamentary Library at Quebec, and the Universities of McGill, Laval, Toronto, and Queen's College with each a magnificent copy of the speeches of His Royal Highness the late Prince Consort. Each of these volumes bears the following 

### SCIENTIFIC INTELLIGENCE.

-In the Canadian Naturalist, Vol. v., p. 379, will be found a list of all the earthquakes observed in Canada up to that of October, 1860. (1) Since that time, with the exception of a few slight and local shocks, chiefly in the vicinity of Murray Bay and the Saguenay, which appear to be points of special intensity for the seismic agency of this country, there have been no earthquakes felt until Wednesday, April 20th, 1864, when a shock of no great intensity was felt throughout a great part of Lower Canada. Like other Canadian earthquakes it was felt almost Lower Canada. Like other Canadian earthquakes it was felt almost simultaneously over a wide extent of country, indicating perhaps that its source was deep-seated, and the vibrations propagated almost vertically to the surface. At Quebec the shock was felt between 1.10 and 1.15 p. m.; (2) and at L'Islet, Danville, Montreal, and other places, in so far as can be ascertained, the hour was nearly the same, except in the case of Faiber Point, where a shock is said to have been felt at 11 below the same of the o'clock. Unless there is some mistake in the statement this must have been a shock not felt elsewhere. In so far as reported, the shock seems to have been most violent at Quebec, where, as well as at several other places, two distinct vibrations were noted by some observers. The reports do not give much information as to the direction of the vibration, but it was probably, as in the earthquake of 1860, from east to west, or from southeast to northwest.

The only remarkable point in relation to this earthquake is its occurrence at a season when seismic energy in this region seems, from past experience, to manifest itself less frequently than at most other times. Only four out of eighty-three recorded earthquakes in Canada aud its vicinity have occurred in April; the antumn and winter being the

seasons of greatest seismic activity

The following extracts from Quebec newspapers give some details of

interest:

The Mercury says:-" The earth trembled violently; every house was sbaken as if an explosion of gas or gunpowder, or an eboulement of the rock had taken place-only no noise was heard. Some funcied that a heavy weight had fallen upon the floors above them, and, indeed, that was our own sensation. The walls of the house rocked; the windows rattled; and we rocked ourselves. To make sure that the power-press bad not fallen to pieces, we examined the press-room, but found all right there. The inmates of the rooms above u, horror stricken, came down stairs to enquire what the matter was; people from the street came tumbling in to ask us if we felt any nansual sensation: the people over the way felt it; the cruet stands were overset, plates broken, and the whole dinner-table service at Russell's, set in motion; the soldiers rushed out of their bomb-proofs on the citadel, where the shock was, we are informed, the most severe; in St. John street without, people ran from their houses, and hosts of people besieged the gates of the gasworks. In the streets, however, the shock was not sensibly felt, and by some persons not felt at all. It is fully believed that the concussory effect upon the houses was greater that when the laboratory blew up. A gentleman informs us that at Mount Pleasant the sbock appeared to come from the southwest with a gradually increasing rumbling noise, and ended with a report as of a distant explosion. At the house of Mr. Mainguy, in Scott street, near the Lewis Road, the earth has opened in two places in a passage leading to the yard, and a quautity of earth was thrown down from the siding of the cellar.

The Chronicle states: - " About ten minutes or a quarter past one, vesterday afternoon, the city was "frightened from its propriety" by a shock of an earthquake-of brief duration and unattended by any serious results, but sufficiently violent to give an indea of the destruction which would have been caused had the convulsion of the earth lasted as many minutes as it did seconds. The sbock was of a peculiar nature. It was not of the swaying or vibratory species-it was a shaking of the ground precisely similar in effect with that caused on a bridge by the passing of a heavy train at a considerable speed. In the houses it was felt to a much greater extent than by persons in the streets—this fact being of course easily explained by the motion communicated to floors, the rattling of windows, doors, furniture, glass-ware, and loose fixtures. S. veral persons appear not to have felt the quivering motion of the ground out of doors, and were therefore surprised to see persons rushing into the streets, anxiously enquiring what had occurred. In the houses the rumbling or jarring sound was however, politively alarming. In some instances ornaments and ill-secured panes of glass fell from windows. The shock lasted, as nearly as can be determined, five or six second. Of course, on such an occasion, few persons could be found with sufficient presence of mind to count at the moment the duration of the convulsion, and it can therefore only be estimated by the recollection of the

event.

<sup>(1)</sup> See Journal of Education for January 1861.

<sup>(2)</sup> Or according to other statements at 1.20 P. M.

" In the upper portions of the city-on the Cape, in the Citadel, and in St. Lewis suburbs - the shock seems to have been most severe. the Lower Town and St. Roch's, however, it was felt with sufficient force to send thousands of persons into the streets to enquire if another explosion had taken place, if the gas works at Orleans wharf, Palais, bad blown up, or if a portion of Cape Diamond had given way and crushed the houses in Champlain street. All these surmises were indulged in at the moment. That with regard to the gas works, however, grew into a rumor that spread like wileffre, and hundreds ran or drove towards the Palais to find that it was unfounded. This rumor was doubtless strengthened by the fact that many persons faucied that they perceived a gaseous smell immediately after the shock. But the absence of anything like the loud report which characterizes an explosion seems to have led most people to attribute it at once to its true cause.

"There were none of the signs of the elements which usually herald

the coming of earthquakes in southern latitudes. The sky was cloudless at the time, the weather clear and agreable, with what mariners would call a "stiff breeze." The wind prevented the effect of the earthquake from being noticeable on the river, although some observant persons say that the surface of the water appeared darker than its ordinary color

while the concussion lasted."

The News adds the following: — "The shock was so sudden that to those who were within doors it appeared as if the chimney-wall or roof of their own or their neighbor's house had given way and was tumbling down. At the Artillery Barracks, the men ran from their rooms into the square and up towards the magazine, fully convinced that another explosion had taken place. On the citadel, too, where we are told the shock was most violent, the men ran in terror from their bomb-proof rooms into the square, and crowded the ramparts to see where the

explosion had occurred.
"We learn that in the ship-yards at St. Roch's, the ships on the stocks waved to and fro. Some persons say they distincly saw the river rise in some parts to a height of nearly ten feet, and that it receded almost

immediately."

Mr. Herbert Williams writes to the Quebec Chronicle as follows, from Harvey Hill Mines, under the date of Thursday April 21: "At 1.15 p. m., yesterday, a smart shock of an earthquake was felt in this district, lasting from ten to fifteen seconds. It was also perceived by some of our miners, who were at the time working at a depth of 180 feet below the surface. The undulation at this place, as nearly as I could judge, seemed to travel from southwest to northeast, the wind blowing at the time from the northeast. At 6.40 p. m., we had a brilliant flash of lightning without its usual accompaniment of thunder; the sky at the time was perfectly clear, the wind blowing strong from the northeast. As you will, I doubt not, receive many communications from different parts of the Province, it may be interesting to learn the time of its appearance at different places. Hence I send you the above facts of its occurrrence here." — Canadian Naturalist.

-"In August, 1859, I exhibited to the American Association at Springfield, Mass., specimens of what was regarded by me as an organic form externally ressembling Stromatocerium, and found in the Laurentian limestone of the Ottawa. These were described by me in the Canadian Naturalist for that year (vol. iv. p. 300), and afterwards figured in the Geology of Canada p. 49. In 1863, similar forms were detected by the Geological Survey, in the screentine-limestone of Grenville, sections of which we have prepared and submitted for microscopic examination to Dr. J. W. Dawson. He finds that the serpentine, which was supposed to replace the organic form, really fills the interspaces of the calcareous fossil. This exhibits in some parts a well-preserved organic structure, which Dr. Dawson describes as that of a Foraminifer 'growing in large sessile patches after the manner of Carpenteria, but of much greater dimensions, and presenting minute points which reveal a structure resembling that of other for miniferous forms, as for example Culcaina and Nummulites. Figures and descriptions will soon be published by the Geological Survey.
"Large portions of the Laurentian limestones appear to be made up

of fragments of these organisms, mixed with other fragments which suggest comparisons with crinoids and other calcareous fossils, but caused be distinctly determined. Some of the limestones are more or less colored by carbonaceous matter, which Dr. Dawson has found to exhibit under the microscope evidences of organic structure, probably

vegetable.
" lu this connection it may be noticed that Mr. Sterry Hunt, in a paper presented to the Geological Society of London in 1858, (see also Silliman's Journal, [2], xxxvi, 296,) insisted upon the presence of beds of iron-ore, inetallic sulphinets, and graphite in the Laurentian series as "affording evidence of the existence of organic life at the time of the deposition of these old crystalline rocks."

Dr. Dawson has proposed for this fossil the name of Eozoon Canadense, under which it will shortly be fully deposited.

under which it will shortly be fully described .- Idem.

In that useful journal of intercommunication between astronomers, the Astronomical Register for March, is a letter from Mr. Nusmyth, containing his original paper on the willow leaf shaped objects on the sun, the existence of which, except as rarities, has been doubted by some other able observers. Mr. Nasmyth says a telescope of very considerable power and defining capacity is necessary. Mr. Dawes has seen the

mottled aspect of the solar surface with a 2½-inch glass, and a power of 60. He finds, with a 6 or 8-inch telescope, and high powers, that the surface is chiefly composed of luminous masses of all shapes, imperfectly separated by rows of darker spots. Anything like Mr. Nasmyth's willow leaves he finds very rare, and only found in the vicinity of large spots in their penumbra. Mr. Nasmyth, in the letter alluded to, snys they are scattered over the surface, and lie in all imaginable directions. He says he considers the penumbra to be a true secondary stratum of the luminous envelope revealed by the partial removal of the outer and luminous envelope. When a solar spot is mending up, be sees the willow leaves bridging it across. Mr. Dawes sees the spots under such circumstances bridging it across. Mr. Dawes sees the spots under such circumstances bridged over by luminous masses like stray straws from a plat. Since the subject was discussed at the Astronomical Society some weeks ago, the objects in question have been seen at Greenwich with the great Mr. Nasmyth's statement, with a slight modification. The mottled appearance of the sun is now affirmed to be produced by a multitude of bodies like rice grains, rather than willow leaves.—Intellectual Obs.

-The Archives des Sciences for March contains an interesting account of the views of Clausius on oxygen. He considers that ordinary oxygen consists in atoms united two and two, and active oxygen in single, or disunited atoms. The two atoms which constitute a molecule of ordinary oxygen he regards in opposite electric states. Referring to Mr. Soret's opinions, Mr. Clausius observes that they coincide with his own, as his reasoning is not affected by the supposition that ozone is formed of ele-mentary atoms not united in pairs, which may combine with molecules of non-decomposed oxygen as soon as they become free. - Id.

### LITERARY INTELLIGENCE.

-A Boston correspondent of the Cincinnati Gazette is responsible for

the following:

"I heard the other day of a bon mot made by Longfellow, the poet. Young Mr. Longworth, a millionnaire of your city, being introduced to him, some one present remarked upon the similarity of the first syllable of the two names. 'Yes,' said the poet, 'but in this case I fear Pope's line will apply:

" Worth makes the man, the want of it, the fellow."

# ADVERTISEMENT.

# THE JOURNAL OF EDUCATION

AND

# "LE JOURNAL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE."

The price of subscription to each of the above journals is ONE DOLLAR per annum. Teachers FIFTY CENT

These journals are devoted to Education, Science and Literature, and contain monthly summaries or reviews of current events. They were very favorably noticed by the Jury of the Educational Department of the London International Exhibition in 1862, and obtained a First Class

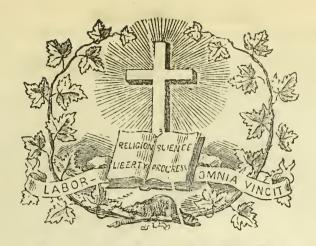
N B .- Editors of Newspapers publishing this Advertisement will be entitled to one of the seven volumes of either journal for each insertion, two insertions entitling them to two volumes, &c. The year to which

any required volume refers should be indicated.

The Department has for sale various series of the above Journals, handsomely bound, at the following prices: one journal, boards \$1.10; cloth, gilt, \$1.25. Both journals (English and French), boards \$2.00. Complete series of one journal, forming seven volumes \$7.00: half-price to Teachers, or if for the use of Colleges. Literary Institutions or Parish Libraries, \$5 00. Those requiring complete series should make early application at the Education Office, as the number remaining on hand is very small—the journals for 1857 being nearly all disposed of

The circulation of the Freuch journal reaches 3000 copies, of the English 1500. A good proportion is sent abroad, the remainder being very equally distributed throughout Eastern Canada.

No advertisement can be inserted unless having reference to Education, Science, Literature or the Fine Arts. Rates of advertising, 7 cents per line for the first insertion and 2 cents each subsequent insertion.



# JOURNAL OF EDUCATION.

Volume VIII.

Montreal (Lower Canada), July, 1864.

No. 7.

SUMMARY.—Literature.—Poetry: "Sad is thy Brow," by Mrs. Leprohon.—
Education: Notes of Lessons on morals, I. Abandonment.—Official Notices.—Appointments: Examiners.—School Commissioners.—Books approved by the Council of Public Instruction.—Amendment to the General Regulations of the Normal Schools of Lower Canada.—Notice to School Commissioners and Trustees.—Notice to Teachers.—Notice to Directors of Institutions claiming aid from the grant for Superior Education under the Act 19 Vict., Cap. 54.
—Diplomas granted by the Normal Schools.—Diplomas granted by the Boards of Examiners.—Editorial: Report on Education.—Legal decision.—Report of the Superintendent of Education for 1863.—Twenty-second Conference of the Teachers' Association in connection with the Jacques-Cartier Normal School.—Annual convention of Protestant Teachers.—Bishop's College convocation.—Convocation of McGill College.—Distribution of Prizes and Diplomas at the McGill Normal School.—Annual soirces of the Literary Association of McGill Normal School.—Nottors of Books And Publications.—Ric Shakespeare.—British American Magazine.—Quebec Gazette: Centenary number.—Bagg: Chronological numismatic Compendium of the Twelve Casars.—Suzor: Code militaire.—Coffin: 1812., The War and its Moral.—Leprohon; Antoinette de Mirecourt.—Monthly Summary: Literary Intelligence.—Necrological Intelligence.—Advertisoment.

# LITERATURE.

# POETRY.

(Written for the Journal of Education.)

### Sad is thy Brow Gay Child of Earth.

By MRS. LEPROHON.

"Sad is thy brow gay child of earth
And clouded thy sparkling eye,
Thou turnest away from the smiles of mirth
With restless, impatient sigh;
Tell me, what wish of that heart unwise
'Has Fate relentless crossed,—
What roseate dream—what golden prize
Long sought, hast thou sudden lost?"

"Few secret cares or hopes hetrayed
Has it been my lot to know,
Like silvery stream mid sylvan glade
My life's hright stream doth flow,
And if the dial shews Time's flight,
It tells of some pleasure new—
Who heeds his course when some fresh delight
Marks each passing hour too?

But not enough for man's yearning heart Is such an empty life,
More welcome oft would be poverty's part,
Or toil's sharp honest strife;
And when the cup of pleasure gay,
Courts my lip with shioing gleam,
I turn at times heart-sick away
From its mocking, dazzling stream.

Say, can man's thinking powers high Which were made to soar at will, Up mid the stars in yon glorious sky, Aye, farther, higher still, Be fettered down and lowly hound By pleasure's empty gauds Or their yearnings he fully crowned By any of earth's rewards?

Oh no! though the chain be made of gold It will fret the wearer still, Though roses hright the thorns close fold They will cause a painful thrill, And the free deathless heart of man, At times asserts its claim, Amid each earthly hope and plan To higher, holier aim.

# EDUCATION.

(For the Journal of Education.)

### Notes of Lessons on Morals.

(Alphabetically arranged) .- No. 1.

Subject :- ABANDONMENT.

Teacher.—Look at the word I have written on the blackboard. Spell it aloud. What have we to do with such a word? Many of our fellows have: therefore let us my children think on it awhile. Are you all ready?—S. Yes, Sir.

Are you all ready?—S. Yes, Sir.

Teacher.—Open your dictionaries. Find the word. Let the

seventh child tell its meaning.

7th Scholar.—" The act of abandoning."—T. Look for abandon,
No. 9. and tell us its meaning.

No. 9, and tell us its meaning.

9th Scholar.—"To forsake."—T. Another word for "forsake."

-S. "To leave, give up."

Teacher.—Sometimes it is right to forsake or abandon a thing, but to-day tell me of some case of abandonment that is wrong.

Hands up all that are ready.

Scholars. One says, "The cat left her kittens." A boy says, "The bird forsook her nest." A girl says, "A bad woman left her babe on the door-step," and a boy "The captain and men abandoned their vessel."

Teacher.—Well done! You have given plain cases of———,

Scholars.—Abandonment. I.—All bad cases too, perhaps.

Teacher.—Girls, tell me which case seems the worst to you.

S.—The mother's.

T .- Suppose the cat and the bird by leaving their care, caused suffering, which after all was the worst case you named? S .-The mother's

T-Why ? S .- Oh! the woman had a mind and conscience, and

the baby was so helpless.

T .- Yes. But did that make her more blameworthy? S .- Yes, for her mind pointed out her duty, whilst the bird only had a lower

kind of feeling called instinct and cannot think, &c.

T.—Think of the baby. It is abandoned The care of the help-less one is thus thrown on the wrong person, the finder or good-natured public, &c. The mother too wrongs her innocent child. The mother hurts her own conscience by the act. Herself is lowered in her own eyes. One bad act makes it more easy to do another. Her duty to herself, to her babe, to the public, to other poor women, is unperformed. She by one act has harmed many others .- Tell me, what ought she to have done?

S. (if they can)—Kept her babe even though it would cause hard work, privation. Then her own consciousness would say to

her, I do my duly.

T.-Now, my boys, tell us about the forsaken ship. Who read

of in? (One boy is ready.)

T.-Not a very full tale, but could the sailors be wrong? State

S .- If they left the property of ship-owners too soon, without making every effort to save the vessel. If men did not obey the captain but were fearful, &c.
T.—Think again. Sailors make a promise at their time of en-

S.—They would by cowardice break their promise. They too would be forgetful of duty. They would not be doing as they would be done by.

T .- Right. Now look into their own breasts. They would feel a meanness within, unworthy of manhood; and would ever after-

wards suspect others would deceive them, &c.

T.—Could any one of you, boys or girls, be put in the way of temptation. Could circumstances happen to you, and you be put

to the trial of duty like we are thinking of?

Listen. A father becomes old, the son feels him a burden, he may be deat, and the son becomes tired of him and careless to him and may run off, may leave for many miles, and neighbours or some institution, some church must keep the poor old man. Is that right? S.—No! the son ought to care for the father or mother, even

if they are burdensome.

T.—Love to the parent, honour to a parent, hard work for the parent if called for, is the plain duty we owe to the parent, to the parish, the country, and the honour God hath put on man in making him much better than the lower creatures. [If time permit put

before the class an appropriate anecdote here.]

T .- Learn then, do right. Dare to do right. Respect yourself. Love parents, brothers, sisters. Love your country. Fear God.

# OFFICIAL NOTICES.



### APPOINTMENTS.

### EXAMINERS.

His Excellency the Governor General in Council was pleased, on the 28th May last, to appoint Flavien Dubergès Gauvreau, Esquire, a member of the Board of Examiners of Bonaventure, in place of Rev. Pierre J. Saucier, curé, resigned.

### SCHOOL COMMISSIONERS.

His Excellency the Governor General in Council was pleased, on the 6th of June last, to approve of the following appointments of School Commissioners:

County of Wolfe-St Gabriel de Stratford : Mr. François Boudrault, Jr.

County of Rehmond.—Brompton: Mr. Winslow Wiswell.
County of Ottawa—Aylwin: Messrs. Charles Chamberlain, William Heeney, James McClelland, William Gainford, Samuel Day.
His Excellency the Governor General was pleased, on the 23rd June

last, to approve of the following appointments:

County of Chateauguay .- St. Malachie d'Ormstown: Mesars. George McCleneghan and John Gibson.

County of Arthabaska.-West Chester: Mr. Etienne Bruneau. .

# BOOKS APPROVED BY THE COUNCIL OF PUBLIC INSTRUCTION.

The Council of Public Instruction for Lower Canada, at its sessions of the 10th and 11th of May last, approved of the following books, which approval has been confirmed by His Excellency the Governor General, by an Order in Council of the 1st June last:

1. History of Canada for the use of Schools and Families; By J. Roy.

Seventh Edition. 1864.

### (For Academies.)

2. First Greek Reader: for the use of schools. By Archibald H. Bryce A. B. Third Edition. 1863.

3. First Latin Reader: for the use of schools. By Archibald H. Bryce,

LL. D. Fourth Edition. 1864.

4. Second Latin Reader: consisting of Extracts from Nepos, Cæsar and Ovid. With notes and a copious Vocabulary, &c. By Archibald H. Bryce, A. B. 1863

5. English Word-Book, for the use of Schools: a Manual exhibiting the structure and etymology of English words. By John Graham. 1863.

### (For Academies and Model Schools.)

6. First Lessons in Scientific Agriculture. For schools and private instruction. By J. W. Dawson, LL. D., F. R. S., Principal of McGill University. 1864.

### (For Model Schools.)

7. Word Expositor and Spelling-Guide: a school manual exhibiting the spelling, pronunciation, meaning and derivation of all the important and peculiar words in the English language. With copious exercises for examination and dictation. By George Coutie, M. A. 1863.

8. A Comprehensive System of Book-Keeping, by Simple and Double Entry, etc.; By Thomas R. Johnson, Accountant, Montreal. 1864.

# (For Elementary Schools.)

9. The Four Seasons: Being a New No. III, Nelson's School Series.

# NORMAL SCHOOL REGULATIONS.

AMENDMENT to the General Regulation of the Normal Schools of Lower Canada, passed by the Council of Public Instruction at its sessions of the 10th and 11th of May last, and approved by His Excellency the Governor General by an Order in Council of the 1st June last.

The general regulations relating to the Normal Schools of Lower Ca-

nada have been amended as follows:

1st That it shall be at the option of the Principal of each school, with the sanction of the Superintendent of Education, to confer a purse of Eighty Dollars on any pupil who shall follow a third year's course while preparing for the Academy diploma; or to any pupil who, on entering the school, shall possess the required degree of instruction to commence a course of preparation for that diploma at once; provided, however, that the surplus charge be taken from the number of bursaries to be conferred each year, so that the expenses of the school may not be augmented thereby.

2ndly. That all persons holding the degree of Bachelor of Arts, or of Master of Arts, from one of the Lower Canada Universities, shall be competent to receive the Academy Diploma at any of the Normal Schools of Lower Canada without being bound to follow a course of studies at such Normal School, nor without being constrained to undergo examination on subjects which may have been included in the examination previously undergone for the degree conferred by the University; but they shall be bound, however, to follow the course on the Art of Teaching, and on all the other required subjects not included in such previous examination, and they shall therefore undergo examination accordingly.

Louis Giard, Recording Clerk.

# NOTICE TO SCHOOL COMMISSIONERS AND TRUSTEES.

School Commissioners and Trustees will please bear in mind that they are bound to transmit to this Department, in the month of July or as soon thereafter as possible, the names of all persons elected by rate-payers. As the information thus required is indispensable, the grant shall be withheld from municipalities neglecting to comply with this requirement.

Attention is also called to the fact that, to avoid errors, Christian

names should be written in fall and in a legible manner.

# NOTICE TO TEACHERS.

Iu signing the semi-annual Reports, Teachers shall use the same names, both first and surnames, as were given to the Secretary of the Board of Examiners from which they obtained their diplomas, so that

municipalities in which they may be employed in teaching shall experience no delay in receiving their share of the grant.

### NOTICE

TO DIRECTORS OF INSTITUTIONS CLAIMING AID FROM THE GRANT FOR SUPERIOR EDUCATION UNDER THE ACT 19 VICT., CAP. 54.

1st. No Institution shall be entitled to, or receive any aid this year, unless the Return, and Requisition therefor, be filed within the period prescribed: that is to say, before the first day of August next. No exception will be made under any pretence whatsoever.

- 2. Acknowledgment of the receipt of such Return and Requisition will be made immediately to the party forwarding the same.
- 3. Any party not receiving such acknowledgment within eight days after mailing the documents should make inquiries at the Post Office and also at this Office, failing which, such Requisition and Return will be deemed as not having been sent in.
- 4. Blank forms were transmitted during the first fortnight in June to all Institutions now on the list; and any Institution which has not received them, must apply at the Office of this Department.
- 5. Institutions not on the list that may be desirous of making the necessary Return and Requisition can obtain the requisite blank forms by applying at this Office.

P. J. O. CHAUVEAU, Superintendent of Education.

### DIPLOMAS GRANTED BY THE NORMAL SCHOOLS.

Session of 1863-64.

M'GILL NORMAL SCHOOL.

Academy Diploma .- Messrs. Archibald Duff, and Alvan F. Sherrill.

Model School Diploma .- Mr. Milo Alexander Herrick; Misses Isabella Morrison, Lucy Ann Merry, Anny Frances Murray, Mary Luella Herrick, Maria Gill, Jessie Fraser, Elizabeth Ahern, Elizabeth Ann Fraser, Margaret Mason, Mary Elizabeth Waltou, Eliza White, Sarah A. Millan, Sarah Johnson.

Elementary School Diploma.—Messrs. Whiting Rexford Ball, Thomas McCarthy, Duncan McCormick; Misses Lætitia Barlow, Mary Baillie, Emma Cutter, Mary Crossby, Eliza J. Cleary, Ellen Teresa Flynn, Mary Graham, Lilias Litchfield Hoyt, Elizabeth Hargreaves, Alma Herrick, Caroline Harding, Catherine McDonald, Mary O'Brien, Malvina Ross, Jane Ann Swallon, Sarah Shaw, Margaret Sutherland, Jane Tuff, Mary Wilson, Lilias Watson, Elizabeth Walker.

# LAVAL NORMAL SCHOOL.

Model School Diploma.— Messrs. François Simard, Cyrille Fournier, François Albert Ferland, Napoléon Mercier, Cyprien Labrèque, Edouard Bacon; Misses Philomène Lachaine, Adèle Lespérance, Lumina Gaucher, Georgina Létourneau, Aurélie Noël, Honorine Gagné.

Elementary School Diploma .- Messrs. Honoré Rousseau, Augustin Tré-Elementary School Diploma.—Messrs. Honoré Rousseau, Augustin Trépanier, Pierre Antoine Roy, Jacob Gagné, Jean Louis Mercier, Stanislas Fréchette, Louis Dion; Misses Marie Tremblay, Virginie Filteau, Joséphine Guillemette, Henriette Portelance, Sophie Gravel, Célanire Gosselin, Eutychiane Bernier, Rosalie Crépeau, Albine Trépanier; Mrs. Malvina Morin, Mrs. Julienne Fortin, Mrs. Léa Beaudet; Misses Marie Marthe Balley, Marie Abbott; Messrs. Seneville Bélanger, Valérie Fradette; Miss Victoria Bernard; Mrs. Odile Joncas, Mrs. Clémentine Caron, and Miss Louisa Baldwin. Caron, and Miss Louisa Baldwin.

# JACQUES-CARTIER NORMAL SCHOOL.

Academy Diploma.—Messrs. Eugène Urgel Archambault, Principal of the Académie Commerciale, Montréal; Joseph Eugène Cassegrain, Principal of the Académie Commerciale, Montréal; Joseph Eugène Cassegrain, Principal of the Académie Commerciale, Montréal; Joseph Eugène Cassegrain, Principal of the Académie Commerciale, Montréal; Joseph Eugène Cassegrain, Principal of the Académie Commerciale, Montréal; Joseph Eugène Cassegrain, Principal of the Académie Commerciale, Montréal; Joseph Eugène Cassegrain, Principal of the Académie Commerciale, Montréal; Joseph Eugène Cassegrain, Principal of the Académie Commerciale, Montréal; Joseph Eugène Cassegrain, Principal of the Académie Commerciale, Montréal; Joseph Eugène Cassegrain, Principal of the Académie Commerciale, Montréal; Joseph Eugène Cassegrain, Principal of the Académie Commerciale, Montréal; Joseph Eugène Cassegrain, Principal of the Académie Commerciale, Montréal; Joseph Eugène Cassegrain, Principal of the Académie Commerciale, Montréal; Joseph Eugène Cassegrain, Principal of the Académie Commerciale, Montréal; Joseph Eugène Cassegrain, Principal of the Académie Commerciale, Montréal; Joseph Eugène Cassegrain, Principal of the Académie Commerciale, Montréal of the Académie Commerci cipal of the Académie Ste. Marie, Montreal; Calixte Brault, Azarie Chenevert.

Model School Diploma. — Messrs. Oscar Desrosiers, François-Xavier Mousseau, Honoré Rondeau, François Verner, Charles H. Ferland, Ovide Lamarche, Lawrence O'Ryan, Paul Quesnel, Eusèbe Monette, Louis René, Ignace Dorval, Pierre Primeau, Antoine Malette, Lawrence O'Donoghue, Alphonse Lauctot.

Elementary School Diploma .- Mcssrs. Joseph Godin, Joseph Guérin, Virgile Harman, Alexis Aubuchon.

### DIPLOMAS GRANTED BY THE BOARDS OF EXAMINERS.

PROTESTANT BOARD OF EXAMINERS OF MONTREAL.

1st Class Academy (E) .- Mr. S. Ingersoll Briant. 1st Class Model Schoot (E).—Messrs. Samuel Henry Dewart, and John McIntosh; Misses Jane Balfour, Abigail A. Canfield, Sarah Isabella De-

McIntosh; Misses Jane Balfour, Abigail A. Canfield, Sarah Isabelia Derick, and Ellen Augusta Marsh.

1st Class Elementary (F. & E.)—Miss Rosalie Therrien.

1st Class Etementary (F).—Miss Henriette Feller Lamoureux.

1st Class Etementary (E).—Messrs. Robert Boyd, James Cunningham,
William M. Jameson, James A. Reed, Mrs. Margaret Chambers, and
Misses Hannah Allbright, Margaret Cleland, Catherine Glines, Catherine
J. McNaughton, Jane McOuat, Anne Adamena Young.

2nd Class Elemementary (E).—Misses Anna Louisa Hyde, Elizabeth
McOuat, Maria Jane Revel, Jemima Agnes Robson, Sarah E. Taggart,
Sarah Whittle.

Sarah Whittle.

May 3, 1864.

T. A. GIBSON, Secretary.

### STANSTEAD BOARD OF EXAMINERS.

1st Class Elementary (E).—Misses Sarah B. Allen, Susan L. Davis Eliza Hollister, Henrietta Quimby, Carrie Tioker, Harriet N. Wilson. 2nd Class Elmentary (E).—Eliza Jane Brown, Florence J. Baldwin, Evelyn Blandin, Louisa Boyle, Emma Chamberlin, Melvina L. Heath, Flora A. Humphrey, Marietta S. Kinney, Carrie Kingsley, Carrie E. Maloney, Achsa A. McClarey, Harriet Mears, Annie Maria Oliver, Harriet Smith, Lorana Thomas, Sarah Worth.

May 3, 1964.

C. A. RICHARDSON, Secretary.

### RICHMOND BOARD OF EXAMINERS.

1st Class Elementary (F). - Madame Desanges Généreux, (née Savoie,) Misses Adéline Blais, Julie Germain, Athénais Pratte, Marie Louise Richard, Lucie Roy, Elmire Thibodeau.

1st Class Elementary (E) .- Mr. Charles Cutter, and Miss Mary Arm-

strong,
2nd Class Elementary (E).—Messrs. Oscar Daniel Woodward, Nelson
Woodward, William Watters, Misses Ann Johnson, Sarah McLean, Margaret Wood.

May 3, 1864.

J. H. GRAHAM, Secretary.

### BOARD OF EXAMINERS OF THREE RIVERS.

BOARD OF EXAMINERS OF THREE RIVERS.

1st Class Model School (F. & E.) Misses Marie Lucie Virginie Hébert, Caroline Hamel, Henriette Leduc, Marie Delphine Laplante.

1st Class Model School (F).—Miss Eut. Victoire Asilda Lor.

2nd Ctuss Model School (F).—Misses Marie Edwige Bastien, Eutichéenne
Blais, Héloïse Philomène Caron, Elisabeth Champagne, Marie Janelle,
Eutichéenne Lacerte, Marie Adéline Lebœuf, Marie Elisabeth Leblanc,
Marie Philomène Métivier, Marie Zélia Part, Marie Anne Richard, Marie
Olive Roberge, Marie Adelphine Tourigny, Marie Louise Voisard.

2nd Class Elementary (F..—Misses Marie de Lima Bergeron, Marie
Delphine Brassard, Adélaïde Côté, Adèle alias Adélia Côté, Apolline
Ducharme, Philomène Fréchette, Marie Alphonsine Larivière, Marie
Elise Lamothe, Marie Adélaïde Morissette.

May 3, 1864.

May 3, 1864.

J. M. DESILETS. Secretary.

### CATHOLIC BOARD OF EXAMINERS OF QUEBEC.

2nd Class Elementary (F).-Misses Philomène Chalifour, Philomène Fortier.

2nd Class Elementary (E) .- Miss M. Virginie Plante. June 7, 1864.

(Adjourned meeting.)

N. LACASSE, Secretary.

# BOARD OF EXAMINERS OF KAMOURASKA.

1st Class Elementary (F). - Misses Henriette Gagnon, Zéphirine Hudon,

Semire Lapointe, Victoria Tremblay.

2nd Ctass Elementary (F).—Misses Malvina Côté, Elisa Langlais, Emma Plourde, Angélique Therriault, M. Virginie Verret. May 3, 1864.

P. DUMAIS. Secretary.

### SITUATION WANTED.

A young lady who holds the diploma of the M'Gill Normal School wishes to take charge of a school. For information apply at 186, Amherst street, Montreal.

# JOURNAL OF EDUCATION.

MONTREAL (LOWER CANADA), JULY, 1864.

# Report on Education.

In another part of this number will be found the report of the Superintendent of Education for Lower Canada, for 1863, which we publish to the exclusion of other matter. The Press complains every year of the delay in the printing of the reports on Education, both for the Upper and Lower sections of the Province; yet, were editors to cast a glance at our columns, or at those of le Journal de l'Instruction Publique, they would in every case perceive that the Department is not to blame in the matter, as, long before the distribution of the document printed by order of the Legislative Assembly, these journals publish the Report of the Superintendent proper which contains a synopsis of the year's statistics and of all the other important information to be found in the documents accompanying the Report.

It is not our intention to throw blame on the officers or printers of the House of Assembly, by whom, we believe, the business of publishing these papers is conducted with all possible despatch. We merely desire to establish the fact that the heads of both Departments of Education are placed in a less advantageous position in this respect than are the Ministers of Crown Lands and of Public Works, to whom is accorded the privilege of publishing their reports under their own immediate control, and of having them printed as they are being prepared. Both Superintendents of Education have at different times suggested that the same arrangement be extended so as to include their respective Departments; but it would appear that the existing contract with the printers of the House does not allow of this being done. The translation which we give of the Report has been made expressly for our jonrnal.

### Legal Decision.

In a suit brought by the School Commissioners of Repentigny against one of the ratepayers of that municipality, it was decided by Hon. Justice Laberge that the Statute 27th Victoria, Chapt. 11, which confers upon school commissioners the same powers for the summary collection of assessments

as those enjoyed by municipal councils, does not abrogate the right of proceeding as before the passage of this act, if deemed preferable. Thus the statute of 1863 does not annul any preëxisting right, but simply confers new powers.

# Report on Public Instruction for 1863.

(Translation.)

Education Office, Montreal, 15th May, 1864.

Hon. Provincial Secretary,

Quebec.

SIR,

I have the honor to transmit my report on the state of public instruction in Lower Canada, for 1863.

The Committee of the Legislative Assembly charged with the direction of the printing of the public documents having decided that the tables of statistics and the extracts from the School Inspectors' reports should be published in full only every three years, I can but transmit a synopsis of the statistics, and a few documents which do not come under the rule established by the Committee.

I shall not repeat the observations which I have made in all my previous reports, on the insufficiency of the sums appropriated to several branches of the service of Public Instruction, but shall be content to refer to my last, particularly for what concerns the request I have made at different times for an augmentation in the grant to the Teachers' Saving Fund. The reasons on which this request is grounded are therein very fully set forth. The short table showing the state of the Fund given last year, is completed for this year as below, and confirms the observations already submitted

а					
	Years.	Number of teachers who subscribed each year.	Number of pensioners each year.	Rate of pension for each year of teach- ing.	Total paid in pensions.
t	1857 1858 1859 1860 1861 1862	150 74 18 9 9 10 13	63 91 128 130 160 164 171	\$ cts. 4 00 4 00 4 00 3 00 3 00 1 75 2 25	\$ cts. 886 90 2211 74 3115 36 2821 57 3603 58 2522 09 3237 00

The sum total of the progress of public instruction during the last ten years is distributed as follows:

TABLE showing the progress of Public Instruction in Lower Canada since 1853.

	1853.	1854.	1855.	1856.	1857.	1858.	1859.	1860.	1861.	1862.	1863.	Increase since 1853.	Increase since 1858.	Increase since 1862.
										•				
Institutions of learning	2352	2795	2868	2919	2946	2985	3199	3264	3345	3501	3552	1200	567	51
Pupils	108284	119733	127058	143141	148798	156872	168148	1 <b>7</b> 2155	180845	188635	193131	84847	36259	4496
Contributions	165848	238032	249136	406764	424208	459396	498436	503859	526219	542728	564810	398962	105414	22082

Last year's increase in the number of pupils was less than that of the two preceding years, and not much more than that of 1860 The annual increase has, besides, always been subject to fluctuations for which no cause can be assigned, unless it be, perhaps, the diseases to which children of an age to attend school are liable, such as scarlatina and small-pox. The firm position taken by the Department with regard to the diplomas also prevented the opening of several new schools, and even caused a few to be closed; yet it is obvious that it was necessary to continue with vigor the reform which had been already commenced, although in so doing, the chance of obtaining less satisfactory numerical results might be

Some districts of inspection show a decrease in the number of children attending school. They are those assigned to Mr. Crépault, Inspector for the counties of Bellechasse, Montmagny and L'Islet; to Mr. Maurault, Inspector for the counties of Yamaska and Nicolet; and to Mr. Béland, Inspector for the counties of Beauce and Lotbinière. In the last district the decrease is not less than 699. The adjoining district, including the counties of Lévis and Dorchester, under Mr. Juneau's Inspection, does not show any increase. The greatest numerical increase is that of the district assigned to Mr. Valade, which comprises the Catholic schools of the city of Montreal and those of the counties of Jacques Cartier, Hochelaga, Vaudreuil and Soulanges. The numbers are 17,431 for last year, and 18,498 for the present year. The greatest part of this increase took place in the schools under control, the figures which represent the independent schools showing an increase of 111 only.

The greatest proportional increase took place in the district formed by the county of Chicoutimi, under Mr. Martin's inspection, in which the number has risen from 1024 to 1573,—or a fraction over fifty per cent. Next comes the district under Mr. Boivin's inspection, comprising the counties of Charlevoix and Saguenay, in which the numbers increased from 2043 to 2495, or nearly twenty-four per cent.

If, to the number of children frequenting the primary schools (who are almost without exception under 16 years of age), we add

a total of 184,661 will be obtained. The number of children from five to fifteen being 289,429 according to the census of 1861, we have, by adding 15,000 for those who have completed their fifteenth year and for natural increase between 1861 and 1863, a total of 304,429. The proportion of children between 5 and 16 years of age frequenting the schools is therefore 60.60 per cent. As the percentage in 1855 was only 47.33, we have an increase of 13.37 per cent representing the progress made since that time. (1)

But it should be observed that the ages between five and sixteen indicate the optional limits imposed upon the school population by the law; it is only from seven to fourteen that the mouthly rate can be levied; and this may, therefore, be considered as indicating the limits of the school population subject to compulsion. The number of children within the last mentioned limits attending

school shows a proportion of at least 75 per cent.

The proportion of the total number of pupils, viz., 193,131, to the whole population, as shown by the last census and by adding 44 000 for subsequent increase, i. e. on 1,156,000, is 16.07 per cent.

The primary schools and the pupils in attendance, as reported by their managers, are classified as follows: 2762 schools in operation under control of commissioners, with 131,641 pupils; 50 schools under control of Catholic dissentient trustees, with 1,874 pupils; 123 schools under control of Protestant dissentient trustees, with 4,263 pupils; and 350 independent schools with 23,812

pupils.

These primary schools may be further classified thus: 4 model schools connected with the Normal schools and attended by 759 pupils; 291 superior primary schoo's also called model schools, attended by 19,276 pupils; and 3,030 elementary schools attended by

142,314 pupils.

The following table of increase in the assessments during the last seven years exhibits well sustained progress. The increase during the year 1863 was, as may be seen, as considerable as during the preceding year; it took place exclusively in the monthly rates. I have already explained that this statement exhibits only the sums imposed, and that there are always arrears remaining the number of pupils under sixteen belonging to the other schools, unpaid, for which however, some compensation is to be found in

TABLE of assessments levied annually since 1856.

	1856.	1857.	1858.	1859.	1860.	1861.	1862.	1863.
Assessments to equal the grant Assessments in excess of the grant Monthly rates Assessments for building purposes Total.	93,897 90 173,488 98 25,493 80	113,887 08 78,791 17 208,602 37 22,928 63	115,185 09 88,372 69 231,192 65 24,646 22	109,151 96 251,408 44 22,083 57	114,424 76 123,939 64 249,717 10 15,778 23	113,969 29 130,560 92 264,689 11 17,000 00	110,966 75 134,033 15 281,930 23 15,798 84	110.534 25 134.888 50 307,635 14 11,749 76

the collection of arrears remaining over from the year preceding.

It is to be observed that the instruction given in several branches is advanced to a degree that leaves little to be desired, except natural increase in the number of schools and their attendance. Thus, 63,913 children are learning French grammar-a number almost as great as of those who read "off hand;" 60,585 study geography; 59,024, history; 75,719, simple arithmetic, and 45,727, compound arithmetic.

While the number of pupils learning French grammar increased by 2,599 in 1863, the number learning English grammar diminished by 1,104. As it is certain that the study of the English language is increasing in the French schools, these facts come in support of the observation often recorded by different school inspectors in their reports, which is that the study of grammar was neglected in many English schools.

Among the documents which accompany this Report will be found the usual reports of the Principals of the Normal Schools for the

year just ended. The information conveyed in these documents shows that favorable results have attended the important work of normal instruction; and it will be noticed with pleasure that the Principals take a great deal of interest in the success of the pupils whom they have trained to teaching. They visit their schools and maintain constant communication with them; and they also take an active part in the conventions held three times in the year at the Jacques-Cartier and Laval Normal Schools, and annualty at the McGill Normal School; which conventions are attended by former pupils and by all teachers holding diplomas who wish to attend.

<sup>(1)</sup> The census taken under the authority of the 71st Sec, Chapt. 15, of the Consolidated Statutes gives a much smaller number; but as this census has not been taken at all in certain municipalities, and as I have reason to look upon it as exceedingly inexact in other respects, I have taken the figures from the decennial census.

The following table showing the increase in the number of pupils learning elementary branches, proves that the progress made has been as great as during the preceding years.

COMPARATIVE TABLE of the number of Children learning each branch taught since 1853.

	1853.	1854.	1855.	1856.	1857.	1858.	1859.	1860.	1861.	1862.	1863.	Increase on 1853.	Increase on 1858,	Increase on 1862.
Pupils reading well	27367	32861	43407	46940	48833	52099	64362	67753	75236	77108	77676	50309	25577	568
Pupils learn. to write	50072	47014	58033	60086	61943	65404	80152	81244	87115	92572	97086	47014	31682	4514
Learning simple arithmetic.	18281	22897	30631	48359	52845	55847	63514	63341	69519	74518	75719	57438	19872	1201
Learning compound arithmetic	12428	18073	22586	23431	26643	28196	30919	31758	41812	44357	45727	33299	17534	1370
Learning book-keep-		799	1976	5012	5500	6689	7135	7319	9347	9614	9630	9630	2941	16
Learning geography.	12185	13826	17700	30134	33606	37847	45393	49462	55071	56392	60585	48400	22738	4193
Learning history	6738	11486	15520	17580	26147	42316	45997	46324	51095	54461	59024	52286	16718	4563
Learning French Grammar.	15353	17852	23260	29328	39067	43307	53452	54214	60426	61314	63913	58560	20606	2599
Learning English Grammar.	7066	7097	9004	11824	12074	15348	19773	25073	27904	28462	27358	20292	12010	
Learning how to parse.	4412	9283	16439	26310	34064	40733	44466	46872	49460	50893	52244	47832	11511	1351

The following table showing the admissions to the Normal Schools since they have been founded, proves that during the year ending July, 1863, the highest number was reached. So far as relates to the Jacques-Cartier and Laval Normal Schools, the buildings at present occupied can accommodate no more.

Table showing the number of Pupils who have attended the Normal Schools.

	Jacques-Cartier School.		cGill hool.			aval		bers.	number of Teachers.	Total.
School year.	Pupil- Teachers.	Male Teachers.	Female Teachers.	Total.	Male Teachers.	Female Teachers.	TOTAL.	Total number Male Teachers.	Total numl	GRAND TO
1st session,	18	5	25	30	22		22	45	25	70
1857 & 1858	46	7	63	70	36	40	76	89	103	192
1858 & 1859	50	7	76	83	34	52	86	91	128	219
1859 & 1860	53	9	72	81	40	54	94	102	126	228
1860 & 1861	52	5	56	61	41	53	94	98	109	207
1861 & 1862	41	10	58	68	39	52	91	90	110	200
1862 & 1863	57	8	72	80	39	52	91	104	124	228
										1344

The following table of diplomas granted indicates that notwithstanding the severity of the examinations, a very large proportion of the pupils who study in these schools have obtained this proof of success, and have thus been enabled to give themselves up to teaching with advantage to society.

DIPLOMAS granted to the Pupils of Normal Schools since the establishment of these Institutions.

	Jacques Cartier.	N	IcG.	ill.		Lava	1.	hers.	achers.	
Grade of Diplomas.	Pupil- Teachers	Male Teachers.	Female Teachers.	Total	Male Teachers.	Female Teachers.	Total	Number of Male Teachers.	Number of Female Teachers.	GRAND TOTAL.
Academy	8	1		1	13		13	22		22
Model School	57	6	82	88	53	68	121	116	150	266
Elementary School	70	24	159	183	17	62	<b>7</b> 9	111	221	332
Total	135	31	241	272	83	130	213	249	371	620

These figures give more than the number of pupils who have left the three normal schools, several having obtained a diploma for each grade in succession. The total number of pupils who have graduated is as follows:

Jacques Cartier Normal School	97
Laval Normal School	
McGill Normal School	195
	485

Nearly all the pupils who obtained diplomas gave themselves up to teaching; and the great majority of those who taught during three years, as required by the terms of admission, have continued to teach after the expiration of that time. Were the salaries of teachers more ample, there is no doubt that all the pupils from the normal schools would definitely adopt the vocation of teacher. Unfortunately, however, there is, as I have already had occasion to observe, very little progress in this direction. This year's statistics show only a very teeble increase in the salaries of male teachers, and a decrease has actually taken place in those of females.

The new programmes adorted by the Council of Public Instruction have not deterred candidates from presenting themselves for examination in large numbers; and the examiners found that marked progress in the aptitude and acquirements of those who came forward was the result of the enforcing of the new rules.

Under the sanction of these rules, Mr. Delagrave, member of

the Council of Public Instruction, visited the Boards of Examiners of the Counties of Gaspé and Bonaventure; while those of Kamouraska and Rimouski were visited by myself. Detailed reports of this inspection were submitted to the Council of Public Instruction, and the substance communicated to the respective Boards. Other Boards shall be visited during the course of the present year.

The substance of the notes of examination taken by these divers Boards would indicate that, as yet, sacred history, geography and the history of Canada had caused the most difficulties. Several candidates had of themselves undergone examination in branches which were not indispensable to obtain the elementary school diploma, and the result had proved as satisfactory as it was honorable to them. If some dictations have appeared weak, they still exhibited as a whole a marked improvement in the spelling and writing. I may even say that the examination I have made of these dictations, which are preserved by each Board, has given me the idea of a state of things far more satisfactory than is generally represented; and my visits to numerous schools on the way confirmed this impression. Among the dictations preserved by the Board of Kamouraska, I found half a score of excellent copies, written in a very fine hand; of these four were without the slightest fault. They were those of Miss Angèle Delisle, Miss Artémice Bart, Miss Olive Dumont, and Miss Virginie Label, who were all classed No. 1 for every subject of examination.

I reproduce a recapitulation of the notes of examination of the Boards of Kamonraska and Rimouski, which prove the relative advancement in each of the branches required. No. 1 is equivalent to very good, No. 2, good, and No. 3, inadequate. The number of notes of each degree entered for each subject is shown in the fol-

lowing table,

### BOARD OF KAMOURASKA.

Branches.	No. 1.	No. 2.	No. 3.
Reading, French	28	2	. 0
Reading, English	2	0	0
Dictation, French	18	12	4
Dictation, English	2	0	0
Analytical French Reading	20	5	1
Ana ytical English Reading	2	0	0
Writing	21	9	3
Grammar, French	23	6	0
Grammar, English	2	0	0
Geography	20	7	, o
Book-Keeping.	1	Ò	0
Sacred History	17	9	4
History of Canada	13	11	5
Arithmetic	12	16	1
Art of teaching	2	0	Ô
•			

	OF RIMOUSKI	۲.
--	-------------	----

Branches.	No. 1.	No. 2.	No. 3.
Reading, French	12	0	0
Reading, English	2	0	0
Dictation, French	2	10	1
Analytical French Reading	12	0	0
Writing	5	9 .	0
Grammar, French	7	5	0
Grammar, English	1	0	1
Geography	7	5	2
Sacred History	10	2	1
History of Canada	4	8	1
Arithmetic	11	2	1
Art of teaching	3	10	0

The following table is a recapitulation of the statistics transmitted annually by the Boards of Examiners. It shows the number of days over which the examinations extended, the number of candidates examined, the average number of teachers examined per day, the number of diplomas granted, &c.; and to a certain extent it will also indicate the severity shown by each Board. [For this Table see page 88.]

Since the publication of my last Report the examination on the Art of Teaching, which had previously been optional, has become obligatory for the three grades of diplomas; and an examination on Agriculture has also become requisite to obtain the academy and model or superior primary school diplomas. It was provided by the Rules that those parts of the programmes having reference to the above subjects should take effect only after the publication of text-books intended to facilitate their acquirement. Text-books having been published by the Rev. Mr. Langevin and approved by the Council of Public Instruction, this condition became fulfilled.

The absolute necessity of obtaining the diploma on the one hand, and, on the other, the difficulty in so doing, should afford protection to teachers against the unlimited competition which the least capable among them enter into with the rest, and cause the aver-

age of salaries to show an increase.

The number of lay teachers, male and female, without diplomas who were employed during the year in schools under control of the school commissioners and trustees was only 41; and, in each case, payment of the grant was withheld. The balance in excess of this number, indicated by the synoptical table, is made up either of assistants, ecclesiastics, or members of teaching communities exempted by law.

The establishment of the Savings Fund, normal schools, teachers' associations and Journals of Education, were all of a nature to improve the position and increase the efficiency of the teachers; and it is much to be desired that school libraries were added, at least to the model schools. In France, the government, believing that much of what was taught in the schools became useless through want of books, has recently appropriated considerable sums to this object. The number of parish libraries in Lower Canada is, at present, only 284, and the number of volumes 196,704. It is, nevertheless, an increase of 25 libraries and 3944 volumes over the previous year.

I am happy to say that last year, as during the year previous, the expenses of the Journal de l'Instruction Publique and of the Lower Canada Journal of Education did not exceed the receipts; there was, in fact, a small profit which will be applied to the reduction of the deficit on former years. This deficit, amounting to \$1918.98 on the 31st December 1861, had been reduced to \$1491.04 on the 31st December last. If it be borne in mind that this sum does not equal in amount the grant for any one year, and that distributed over seven years, the time during which these periodicals have been in existence, it gives an annual deficit of only \$213, or 7 05 per cent. per annum in excess of the government grant (which is of \$1600,) it will be admitted that this circumstance, though much to be regretted, is by no means surprising, especially if we take into account the fact that the Department of Education in Upper Canada is allowed as much for the publication of one journal.

New school municipalities continue to be formed as our system

of education develops itself.

The following is a table of new municipalities, formed since 1857, either by the erection of new settlements into school municipalities, or by the division of old municipalities It should be observed that only a very few of the new municipalities are able to make a schoo report during the first year of their establishment, as time is required to organize, levy assessments, &c. In all that concerns the opening of schools and the levying of taxes and monthly rates, new school municipalities generally show as much zeal as the old, and sometimes more in proportion to their means.

RECAPITULATION of Statistics reported annually by the Boards of Examiners in Lower Canada, 1863.

Montreal, (Cath.)   7   193   27.4       6   11.1       6   12       11   101   1   50     7   163   170   13   13   14   16   16   16   16   16   16   16	Board of	Days during which sitting lasted.	Candidates examined.	Mean number of teachers examined per day.	Diplomas for acade- mies granted, 1st	n n	Ditto	2nd class.	For model schools,	Ist class.	Ditto	znd class.	For elementary	schools, 1st class.	Ditto	2nd class.		Number of can- didates admitted and orades of dinlomas.	J		
Bedford, (Cath.).  Id. (Prot.).  79   833   165\frac{17.9}{4.20}   4     3     17   6   4   1   71   293   54   246   7   28   664   699   134	Id. (Prot.). Quebec (Cath.) Id. (Prot.) Three-Rivers Sherbrooke. Kamouraska Gaspé Stanstead. Ottawa Beauce Chicoutimi Rimouski Bonaventure. Pontiac. Riehmond Bedford, (Cath.). Id. (Prot.)	6 5 7 5 4 4 2 4 4 3 3 4 4 4 4 4 4 3 6 6	90 56 18 60 38 25 12 36 16 13 7 19 17 20 46 14 153	15. 11.1 2.4 12. 9.2 6.1 6. 9. 4. 4.1 2.1 4.3 4.1 5. 11.2 25.3	s Male	Female Teachers.			elaM 6 6	1	1	Female	11 11 12 3 1 2  2  8 8 4 4 1 18	101 17 2 2 22 12 13 3 5 2 6 6 5 2 1 1 10 12 77	1 8 3 2 4 7 5 1 1 3 8 8 3 6	50 31 11 10 3 2 23 6 6 6  9 19 151	5	7 8 1 5 3 4	163 67 23 10 26 16 9 35 15 13 5 12 14 20 36 14 152	170 77 24 15 37 35 16 9 35 15 12 14 20 36 14 152	23 13 32 3 23 23 3 9 3 1 1 0 2 7 3 0 10 (1)

TABLE of Municipalities erected since 1857.

Municipalities established in new settlements.	Municipalities formed by the division of old municipalities.
1858.       5         1859.       9         1860.       5         1861.       19	1857     4       1858     3       1859     1       1860     10       1861     8       1862     12       1863     20
66	66+58=124

I have pointed out in my previous reports the best measures to be adopted for the perfection of our system of education; and I would repeat that important as are some of the measures proposed and still under the consideration of the Government, particularly those that were expounded in my report on the inspection of schools, a great deal also depends on the influence which public opinion can bring to bear upon the local authorities, in whose hands the law has placed so large a share of the initiative and responsibility. The most difficult task is that which consists in directing these local authorities without infringing on their powers, or discouraging any of the school commissioners or functionaries who may be very bravely struggling against difficulties without, however, being able to obtain all that might be desired in the interest of

the progress of education. If, in this matter the Department should have appeared to some persons as wanting in energy or firmness, it may be well to observe that on many occasions a different course might have jeopardized the results, which, unimportant as they may appear, have only been obtained with much difficulty.

I have the honor to be Sir,
Your very obedient servant
P. J. O. CHAUVEAU, Superintendent of Education.

Twenty-Second Conference of the Teachers' Association in connection with the Jacques Cartier Normal School.

The first sitting was opened on the 26th May, 1864. In the absence of the Secretary, Mr. J. O. Cassegrain was

appointed Secretary pro tem.

Principal Verreau delivered a lecture on Natural History, in which he spoke of the three great kingdoms into which all matter is divided, dwelling more particularly, however, on the Animal Kingdom. In going over the progressive scale of animal life, he spoke of the digestive and respiratory organs as indicating the different degrees of perfection, and concluded by an examination of the house progressive scale of the animal concluded by an examination of the house progressive scale of the sc of the human brain, the abode, said the lecturer, of the soul and intellectual faculties.

The following question was then discussed by Messrs. Boudrias, Caron, Pinard and Emard: What are the best means of imparting a knowledge of aliquot parts?

A Report from the Council of Administration was taken into consideration, after which the meeting adjourned.

# SECOND SITTING.

The meeting having been called to order at 10 o'clock A. M., the President read a report on the labors of the Association during

<sup>(1)</sup> This table is not constructed in the same manner as that of last year. The figures, representing all the new municipalities erected, were placed in one column, and the old municipalities, which had been divided, were placed in the other; thus the same municipality figured in both columns if it had been divided. This has been avoided in the present instance.

<sup>(1)</sup> No report was received from this Board.

the time it had been in existence, ably setting forth the great

advantages these conventions offered to teachers.

The Superintendent of Education then addressed the auditory, congratulating the teachers upon the happy results obtained since the foundation of their association, alluding also to the necessity for the existence of these conventions, at which teachers might interchange their ideas and communicate the results of their individual experience, and concluded by observing that the most effectual means of improving their condition was by observing regularity in their conduct, cherishing love of their country, and stimulating esprit de corps among themselves.

The following office-bearers were then elected: President, Mr. U. E. Archambault; Vice-President, Mr. J. Paradis; Secretary, Mr. J. O. Cassegrain; Treasurer, Mr. D. Boudrias; Librarian, Mr. G. T. Dostaler; Council, Messrs. Desplaines, Caron, Emard, Hêtu, Priou, Destroimaisons, St. Hylaire, Chagnon, and Dalpé.

The President submitted the following subject for debate: Should French verbs be taught from the primitive or radical forms?

Mr. J. E. Paradis lectured on the Necessity of Labor, drawing a

striking distinction between the labor of devotedness and egotistical labor.

A debate on the Practicability of reducing the rules of French past participles to one followed, after which the convention adjourned to the first Friday in October next.

### (For the Journal of Education.)

# Report of Convention of Teachers and Inauguration of Provincial Association of Protestant Teachers of Lower Canada.

Negotiations having been for some time pending between Local Associations of Protestant Teachers in this province, respecting the formation of a Provincial Association, it was thought advisable to hold a general convention of Teachers, for the purpose of finally revising the "Proposed Constitution" of the Association, and organizing upon that basis. Accordingly a meeting of Teachers from different sections of the province, summoned by circulars widely distributed, took place in the Hall of the McGill Normal School, Montreal, on Friday and Saturday, the 4th and 5th instant.

The proceedings of the first meeting held on the evening of

Friday were of a preliminary character, the public being invited to listen to addresses from several gentlemen intimately associated with education in Lower Canada. Dr. Dawson, principal of McGill College, in the absence of the Honorable the Superintendent of Education, took the chair, and after a prayer by Rev. Mr. Ewing and singing by pupils of the McGill Normal School under the direction of Mr. Fowler, said

We open this, the second convention of teachers in connection with this Association, under favorable auspices. We have not only a large attendance of teachers and friends of education from Montreal, but representatives of the other Associations in Lower Canada, so that we may hope to inaugurate on this occasion a Provincial Association of teachers in which this and other Associations shall be united on equal terms, and shall hold still larger and more successful conventions, in succession in all the more important places in Lower Canada. Should it be so, this meeting will be an important one in the history of education in Lower Canada, to be looked back upon with interest and respect by our successors in times when we hope the education of this country will have attained a far higher position than that which it now occupies.

That we may make this meeting worthy of the high objects we have in view, it becomes us to withdraw our minds as far as possible from our own little special spheres, and to consider ourselves members of a general educational body, all of whose parts work together for a great common end, one of the greatest which it is given to man to promote. Let us leave behind us all our little personal interests, jealousies, and grievances as unworthy of this occasion; and let us consider ourselves as educational missionaries, bound to endure hardness, if need be, in furtherance of the great work of education. Let us bear in mind also that our function is not so much negative as positive; that we are not so much to fight against the evils that affect education, however much they may annoy and injure us, as to prepare for a better future by sowing the seeds of good that shall in time counteract the evil. This is a somewhat obscure and quiet work when compared with that of the soldier and the political reformer, but it is a work that more thoroughly and effectually moulds the form and destinies of society. Let us then meet here in a spirit of love to one another and to all mankind, in a spirit of humble dependance

behalf of the great work of education, and let us consider not so much the petty difficulties that beset us as the sphere for exertion that lies above them in what we can do to make our work efficient

for greater and for positive good.

Mr. Laing of the Waterloo Academy, and president of the Bedford Teachers' Association, then read a paper on some of the more common errors of our system of school education. In pointing out some of the errors and short-comings of the teacher he strongly commented on the necessity of goodness of heart and high moral principle as an indispensable qualification for his office, animadverting on the folly, so prevalent in the community, of setting great intellectual endowments above excellence of character; he shewed the utility of maps, models, and pictures, as tending to impart precise and distinct ideas; he alluded to the mischief done by allowing pupils to pass too hastily from the more elementary to the higher branches, and by stimulating unduly the mental development of precocious children; and further he shewed the folly of attempting to govern a school by a code of penal enactments laid down beforehand which must either be carried out irrespective of the injustice inevitable when circumstances are not taken into account, or which must be subsequently partially or wholly repealed, to the humiliation of the teacher, and to the diminution of the respect due to law.

He then proceeded to pass some severe strictures on the short comings of parents, remarking that parents too frequently misunderstood the nature of education, regarding it as a prepara-tion for some particular business or profession rather than for any and every station, and so thought a liberal education thrown away upon farmers; that they were too parsimonious in their school expenditures, the teacher ill paid, and the pupils ill provided with necessary books; that they send their children to school to get rid of them; and that with criminal indifference they allow the education of their children to proceed without their knowledge or supervision. After a few observations on the necessity of a higher standard of education for teachers, he concluded by saying that though all material progress might be achieved by the cultivated intellect, yet there could be no permanent prosperity without virtue. It is not the legislature that frames the laws, nor the executive that administers them, that controls the destinies of a country. It is a power further back and greater, a power that makes rulers what they are-is it the educators of youth If we would have our country in its manhood that for which we hope and pray, let us see that the sources of its youth are pure and healthy. The children of the present are to be the men of the future. The responsibility is ours. Let us then in the fear of God as we love our country, as we hold its welfare and its honour dear, train up its youth physically, mentally, and morally, to the full stature of perfect manhood.

The meeting was then addressed by Mr. Hubbard, inspector of schools for the district of St. Francis, who being unexpectedly called upon in the absence of Dr. Nicolls, president of the St. Francis Association, made a few remarks touching upon points referred to by the previous speakers. He admitted the grave causes of failure that the last speaker had charged against parents, but would with the chairman insist on the imperative duty of the teacher to do his part faithfully without too much reference to the short comings and wrong-doing of others. He specified as a matter of regret the too frequent change of teachers, alluded to the efforts made in the establishment and maintenance of the St. Francis Teacher's Association, and concluded by hoping that he should see the formation of a Provincial Association which must in his opinion be pro-

ductive of incalculable good.

Prof. Robins being then called upon by the chairman, welcomed the strangers present on behalf of the Montreal Association, referred to the difficulties that had to be surmounted in order to the accomplishment of the undertaking upon which they had entered, and concluded by saying that much labour and thought had been expended upon this organization and he doubted not of its triumphant success.

The proceedings of the evening were enlivened by music under the direction of Mr. Fowler and by a very effective rendering by Mr. Andrew of "The Fisherman's Prayer" from a recently issued

volume of Poems by J. Ingelow.

At nine o'clock on the following morning Dr. Dawson resumed the chair and called on the representatives of other Associations to report themselves, when there were found present:

Bedford Association, Mr Laing, President; and Mr. Marsh.

Huntingdon and Lachute Associations, Mr. Bruce.

Montreal Association, Dr. Dawson, President; Profs. Hicks and Howe, Mr. Gibson and Prof. Robins Vice-Presidents; Mr. William, one another and to all mankind, in a spirit of humble dependance on God's blessing in a spirit of large and liberal self-sacrifice on Miss Leyman, Prof. Darey, Mr. Andrew, Mr. Warren, Members of Council; Rev. Dr. Leach, honorary member, and many ordinary

Quebec Association, Mr. Wilkie.

St. Francis Association, Rev. Dr. Nicolls, President; Principal

Graham and Mr. Hubbard.

Mr. Bruce then read by permission a paper on the benefits to be derived from Teachers' Associations, detailing with much ability and at great length the advantages which they offered to the teacher for the development of his capacities and the elevation of his position. He entered minutely into details respecting such organizations in Europe; and trusting, he said, that a similar organization would be formed in this province, he believed that its formation would be looked upon as a distinguished epoch in the history of education in Lower Canada.

The proposed Constitution of the Association was then submitted to discussion, and after some slight changes was adopted.

It provides that the Association shall consist of the members of all Local Associations of Protestant Teachers in Lower Canada, and that Teachers out of the limits of such Associations shall be admitted members on terms to be hereafter determined; that the Superintendent of Education, members of the Council of Public Instruction, Inspectors of Schools, and members of Boards of Protestant Examiners for Lower Canada shall be ex-officio honorary members; that a convention shall be held annually at a time and place assigned at a previous Convention; that a President, a Secretary, and a Treasurer, shall be chosen at the annual Convention, Presidents of local Associations being ex-officio Vice-Presidents of the Provincial Association; that the Council of the Montreal Local Association, with the President and Secretary of each of the other Local Associations, shall be the Central Executive Committee of the Provincial Association; and adds some paragraphs respecting arrangements for meetings

During the recess of fifteen minutes that followed, the audience occupied itself with examining school books, maps, and philoso-phical apparatus, exhibited by Messrs. Miller, Campbell, and Hearn, or in witnessing the drill of the Model School boys

After the recess the Convention formally constituted the Provincial Association by electing the following officers: President, Rev. Dr. Nicolls, of Lennoxville University; Prof. Robins, B.A., of McGill Normal School, Secretary; and James McGregor, Esq., B.A., of McGill Normal School, Treasurer.

The next meeting of the Association was appointed to be held the first week in June, 1865, within the limits of the St. Francis district, at such place as may hereafter be determined by the Association of that district, and the Executive Committee were instructed to prepare a draft of By-Laws to submit to that meeting.

At the request of the Chairman, Principal Grahame then read a paper entitled "Some Conditions of Success in School-Teaching,"

which opened with the apt quotation:

' Let no unskilful hand attempt To play the harp, whose tones, whose living tones Are left for ever in the strings.'

To attain eminent success, he said, the teacher must be thoroughly imbued with the spirit of his work; must realise the responsibilities of his calling; understand the branches to be taught; refresh his own mind by daily reviews and original investigations; and possess the power of making his pupils original thinkers and investigators. He must be apt to teach; be familiarly acquainted with the powers and capacities of both body and mind, and the laws which govern their development, growth and decay; he should have an extensive knowledge of human nature and individual character, that he may suitably adapt instruction and discipline to each, a strong love for children and youth, and an anxious solicitude for their highest good; the power of arousing dormant minds to action and directing them aright when once awakened; be careful to curb and restrain the already too fast, and bring forward from the rear those who lag behind; and cause all to become conscious of their own powers, and to rely cluefly on their own efforts for advancement. He must be apt to govern as well as to teach,-to govern him-clf and to govern others. Schools, like the world, were often governed too much; yet without government, a school was comparatively worthless, and many of our teachers seemed to fail in this important part of their duty. A common remark was, our teachers know enough, but they cannot govern. Government consisted of influence and authority. That government was best in which influence, direct and indirect, greatly prepondererates, with as little as possible of direct authority. Authority was sometimes necessary, but influence was the great reliance of all those who governed effectually without seeming to govern at all.

The teacher must be what he wished his pupils to be. If he wished them to be interested, he must be; if he wanted them to be studious, he must be the same; if orderly, he must be so himself; if punctual, let him set them an undeviating example: require only what is right—endeavor to obey this law himself, and each pupil do the same. He should be a school missionary; should visit the parents at their houses, talk with them about education, and but little else, especially the education of their children, giving to each all the credit which he can conscientiously, and show to these parents both by his words and actions, that he has a deep interest in the educational advancement of their children; and there is scarcely a parent in the country who would not co-operate with such a teacher to the utmost of his ability. If the teacher would attain that success which is so earnestly coveted by all, he must give himself a living sacrifice, wholly devoted to his work, endeavoring faithfully to perform his part of the duty involved in the command given by the wisest of men,—' train up a child in the way he should go,' — which was not only the most truly exhaustive definition of the aims and objects of education ever penned, but it was the great precept that ought ever to be impli-citly obeyed in the physical, intellectual and religious training of the young. But said the almost disheartened teacher,—Who is sufficient for these things? As an answer to this the inspired words of an apostle were at hand: 'I can do all things through Christ which strengtheneth me.'

An interesting conversation on various topics ensued, in which Mr. Marsh, of the Granby Academy, Mr. Laing, of the Waterloo Academy, Mr. Wilkie, of the Quebec High School, and Prof. Hicks, of the Normal School, took part; after which Prof. Darey kindly exhibited his mode of teaching French with a class of boys from the High School, particularly pointing out some matters to be attended to in the pronunciation of the alphabet. A vote of thanks to Prof. Darey was passed, Mr. Wilkie, on the part of the delegates, expressed their thanks to Dr. Dawson for the kindness he had shewn them, and the Association proceeded to the grounds of the High School to witness the parade of the High School Drill Association and to visit the Gymnasium

The business of the day was happily concluded by a conversazione at Mrs. Simpson's, where the members of the Association, and many other gentlemen and ladies, interested in education, were hospitably and pleasantly entertained by their kind hostess.

### Bishop's College, Lennoxville.

ANNUAL MEETING OF CONVOCATION.

The annual meeting of Convocation of the University of Bishop's College, Lennoxville, commenced on Wednesday the 29th June by a meeting of the Corporation of the College held in the College Hall, the Lord Bishop of Montreal and Metropolitan, presiding. In the afternoon the meeting of Convocation proper took place, the Hon. Mr. Justice McCoid, Chancellor of the University presiding. The convocation after balloting for degrees to be conferred adjourned until 1st July at half past two o'clock in the afternoon. On the 30th June the session of the Corporation was resumed and after the transaction of business adjourned until next fall. After the adjournment of the Corporation of the College, the students and pupils engaged in the usual athletic sports of the College consisting of leaping and running.

# ARRIVAL OF HIS EXCELLENCY THE GOVERNOR GENERAL.

On Thursday evening at ten o'clock His Excellency the Governor General arrived at Lennoxville Station, having left Quebecthat afternoon. He was accompanied by Lady Monck, Miss Monck, Miss Lonisa Monck, Col. Monck, and Lady, Hon. A. T. Galt, Hon. T. D. McGee, and Capt. Pemberton, A. D. C. His Excellency was met at the depot by Charles Brooks, Esq., Mayor of Ascot who presented an address to the Governor in the name of himself and the Municipal Council of Ascot His Excellency made a brief speech in reply thanking the Mayor for the expressions of welcome contained in his address.

The Hon. Mr. Justice McCord Chancellor of the University of Bishop's College, presented the following address on the part of

the University.

ADDRESS TO HIS EXCELLENCY BY THE UNIVERSITY OF BISHOP'S

May it please your Excellency .-

We the Chancellor, Vice-Chancellor, Principal, Professors and

Graduates of the University of Bishop's College, Lennoxville, desire to approach your Excellency on the occasion of your first visit to this part of the Province, with an expression of our attachment to the Government of Her Majesty, and of warm and hearty affection towards her person and also assurance of our lively satisfaction in the interest displayed by your Excellency in honouring us here

with your presence.

Your Excellency regarding the welfare of the educational institutions of the country to be a subject of special and primary importance, and your desire to see for yourself and witness the work which has been now nineteen years in progress here, and which has in the last seven of them been so greatly enlarged and expanded by the addition of the Junior department, is matter of much rejoicing to the members of the University, and will be further hailed, we feel assured with satisfaction by all the inhabitants of this youthful but thriving and important section of the Province.

We hereby trust that our institution may recommend itself to your Excellency's approval, and that it may be found worthy of

your protection and confidence.

It is the object of our present wishes and continued prayers, that your Excellency may be guided and strengthened by Divine Grace in the execution of the important charge confided by our most gracious sovereign to your hands.

University of Bishop's College, Lennoxville, June 27, 1864. (Signed,)

J. S. McCORD, Chancellor, On behalf of the University.

### HIS EXCELLENCY'S REPLY.

"To the Chanceller, Vice Chanceller, Principal, Proposers and Graduates of the University of Bishop's College, Lennox-

"Gentlemen.-I thank you very sincerely for your expressions of loyal attachment to Her Majesty the Queen, and of cordial welcome to myself.

"I accepted your invitation with much pleasure, and I am happy to mark by my presence here on this occasion my sense of the national importance of this University, and the strong interest I

take in its welfare and prosperity.

"The system established for elementary public instruction in Canada is a source of legitimate pride and satisfaction to all Canadians; but here the whole field of knowledge is thrown open, and it is with the greatest satisfaction that I have learned your endeavours to place within the reach of the youth of this country a course of education comprising the highest branches of learning, and I congratulate you most sincerely upon the success that has crowned your labors. Gentlemen, accept my thanks for the kind manner in which you have received me, on the occasion of my visit to Lennoxville."

A guard of honor furnished by the College Rifle Company then received the Governor, and escorted him, his family and suite to Elmwood, the residence of — Rawson, Esq., whose guest His Excellency continued to be during his stay in Lennoxville. The pupils of the Junior Department formed a grand torch-light procession and joined the escort, adding greatly to the imposing effect of

the Governor's reception.

The public buildings in the village, and the bridge over which His Excellency would pass in his progress to and from the College, were tastefully decorated with evergreens; while at intervals along the streets through which he passed were erected handsome arches of evergreens. The preparations added vasily to the already beautiful appearance of this charming little village.

### PROCEEDINGS OF THE THIRD DAY OF CONVOCATION.

On the 1st instant, the third day of Convocation, Chapel Service was held in the Chapel of the University at 7 A. M. At half-past Was field in the Chaper of the University at 7 A. M. At han-past 9 o'clock Church Service was held in the same place, at which His Excellency and family attended. An able and eloquent sermon was delivered by the Rev. Canon Thompson, Professor of Theology in the University. After Divine Service, His Excellency proceeded to Sherbrooke, where he was attended by a guard of honor from the Sherbrooke artillary. the Sherbrooke artillery. An address was presented by the Town Council, to which His Excellency made an appropriate reply. About thirty gentlemen of the town were then presented to the Governor General, after which he returned to Lennoxville, and from the College witnessed the boat races by the students of the University, on the river which glides past the College at the foot of the eminence on which it is situated, a placid stream admirably suited for rowing. The result of the races will be published in a

subsequent number, together with the other athletic games of the College.

#### THE LUNCH.

At two o'clock, P. M., the Chancellor and other officers of the College entertained His Excellency and family, Col. Monck and Lady, Hon. Messrs. Galt and McGee, His Lordship the Metropolitan, the Lord Bishop of Quebec, a number of the Clergy of the districts of Montreal and Quebec, and a large number of the parents and other relatives of the students and pupils of the University, who arrived from Montreal and Quebec by special train, and from the vicinity of Lennoxville. [The officers of the University showed good sense and good taste in selecting Messrs. Carlisle & McConkey of this city, to cater for their visitors; and the result was manifested in the substantial and visual effect of the table spread by them for the lunch. It is quite sufficient to say, without giving details, that the guests were rejoiced by the prospect before them, and that the pleasures of anticipation were not marred by realization.] About two hundred took seats at the tables, which were laid in the College Hall, and after devoting a brief but earnest half hour to the discussion of the subject before them, they were called upon by the worthy Chancellor to fill their glasses for a toast which he would have the pleasure to propose. Having ascertained that the glasses were charged, the Chancellor gave, "Her most gracious Majesty the Queen," which was received with the accustomed enthusiasm. Soon afterwards he gave "The Prince and Princess of Walcs," which was in like manner received with three cheers. The Chancellor then announced that he would have the pleasure of proposing a toast which all would be delighted to receive. He then proposed, "His Excellency the Governor General and Lady Monck." This toast was received with an extra cheer.

His Excellency said-In replying to this toast, on behalf of Lady Monck and on my own, I beg leave to return my most sincere thanks for the manner in which you have received it. It is with a sense of deep regret that I have been unable to visit heretofore your very beautiful country. On an occasion like this it might be considered inappropriate to make an allusion to the essential elements of man's nature - the intellectual and the physical. This University merits the gratitude of the whole country for the manner in which it has improved the intellect of the community through the influence of its teachings; while on the present occasion it has elicited our gratitude by the manner in which it has ministered to

our sensual enjoyments.

In a few minutes more, and after grace had been said by the Lord Bishop of Quebec, the Governor and the members of his family left the Hall. Preparations were then made for the opening of the meeting of Convocation.

### THE MEETING OF CONVOCATION.

The usual procession was formed by the members of Convocation, who proceeded to the Hall and took seats, together with the guests of the University. Soon afterwards Lady Monck, Miss Monck, and Miss Louisa Monck were conducted to seats on a dais

to the left of the Chancellor's chair.

The Governor and staff were then notified and in a short time entered, all rising and the bands playing. His Excellency took a seat at the right of the Chancellor. The Lord Bishop of Montreal and Metropolitan, and the Lord Bishop of Quebec, occupied seats to the right of the Governor-General, while seats were occupied at the left of the Chancellor by the Hon. Mr. Galt, in regalia with the Hon. Mr. McGee and other gentlemen.

The list is as follows :-

The business of Convocation was then commenced by confer-

ring the following Degrees:

His Excellency Viscount Monck, Honorary Degree of D. C. L. Professor Smallwood, M. D., LL. D., Honorary Degree of D.

Rev. Edmond Sewell, Quebec, Honorary Degree of M. A.

Rev. Geo. C. Irving, M. A. St. John's College, ad eundem degree of M. A.

Mr. R. A. Leach, M. A., McGill College, ad eundem degree of M. A.

Mr. Elisha Fessenden, B. A., McGill College, ad eundem degree of B. A.

Mr. David R. McCord, B. A., McGill College, ad eundem degree of B. A.

Mr. Robert Caspar Tambs, who is a Norwegian by birth, was then called forth, and the oath of allegiance administered to him by the Chancellor, previous to conferring upon him the degree of M. A. The National Anthem was sung on this occasion.

The following regular degrees were then conterred; George B.

Baker, M. A., John Foster, M. A., James B. Davidson, M. A., Thomas L. Ball, M. A., and Robert Caspar Tambs, M. A. The degree of B. A. was voted to Horace Townserd Lonsdale, but he being absent, it could not be conferred upon him. The matriculating class was then presented, and its members admitted as students of the University, on which occasion they were addressed by the Chancellor. It consisted of the following young gentlemen: A. Balfour, F. Carr, J. Hepburn, J. King, F. Slack, and G. Zuhlcke.

Mr. Tambs then delivered the valedictory address.

The Chancellor requested His Excellency to give the prizes in this department.

His Excellency in presenting the Prince of Wales' medal to Mr. Bavin, the successful competitor, said it gave him great pleasure to present him with the medal given by his Royal Highness the Prince of Wales; and it would undoubtedly give him (Mr. Bavin) as much satisfaction to have his name associated with that of His Royal Highness, as the first winner of that prize, as it gave him (His Excellency) to be enabled to present it.

The following scholarships were announced; Mr. Tambs, who last year had won the General Nicoll's Scholarship, was announced as the winner of the S. P. G. Jubilee Scholarship, and the Mountain Jubilee Scholarship, (held for three years). The Chancellor in presenting to Mr. E. Hall, jr., the certificates as the Dr. Machio Prize Essayist, said he did so with all the greater pleasure, that the recipient was the son of his worthy Vice Chancellor.

The Dean and Rector, Rev. George C. Irving, was then called upon to make a statement of the progress and prospects of Bishop's College. To strangers, the history of the Junior Department might prove interesting. It was the intention of the founders of the University to have established a school which should act as a feeder to the College. For a long time the school had not more than attained the position of a private school with a few pupils. On the appointment to the position of Rector of the Junior department of the present Lord Bishop of Quebec the School progressed until from a school of eight or nine pupils it now numbers over 150, the private school had become an institution of the country. The presence of the late Rector in the person of his Lordship of Quebec prevented him from dwelling upon the reasons for this rapid progress. As to the present condition of the school he could say that he had not spoiled the work of the Bishop of Quebec. He then entered upon an elaborate argument in favor of classical education. He said that some years ago teaching the classics was regarded as the root of all evil, a different spirit prevailed at the present day. It had received the support of all the learned men for generations. The study of the classics made the pupil master of the gift of A knowledge of the modern languages could only be acquired by becoming a good Latin scholar. He then traced the relations existing between religion and education. He contended they could not be divorced. Any religious training which had for its basis a distinct creed was essential in educating the young. He could trace the effects of the religious training pre-vailing in Bishop's College in the pupils and students. The best lessons were taught in the chapel-the rules that would govern them in life, the rule that would never fail to impress and control. He observed as a consequence of this rule, among boys who, with the usual number of faults, have still learned this lesson that they were obedient without being servile—manly without being bold, and in short, they had learned how to conduct themselves under all circumstances as gentlemen.

The Chancellor then called upon the Hon. T. D. McGee as a well-known friend of the Bishop's College, to say a few words to

the students.

### MR. M'GEE'S ADDRESS.

Hon. Mr. McGee—Your Excel'ency, Mr. Chancellor, Ladies and Gentlemen:—I must confess that when I accepted the kind invitation of the Chancellor of Bishop's College, and when yesterday I left Quebec, I had hoped that for a season at least, I had left the duties of a puplic speaker altogether behind me. (Laughter) Besides, Mr. Chancellor, though not wholly unaccustomed to being called to my feet at a moment's notice elsewhere—this is an occasion, and a presence—in which I should shrink from anything like unconsidered or ill-considered speaking. It may, perhaps, be doubted, if it is ever admissible for a man to speak without some degree of previous preparation—unless, indeed, he is forced to speak, as he may be forced to strike, in sheer self defence. (Cheers.) You have put me, Sir, in that attitude, but I beg you to consider at what a disadvantage. You ought to consider whether or not, I had my oratorical wardrobe with me? (Laughter.) You ought to have

considered that my thesis might be in my trunk in the town of Sherbrooke. (Laughter) You will permit me, however, now that I have broken the ice (a most refreshing metaphor in this sort of weather,) (laughter) to enlarge for a moment on two ideas which were referred to by His Excellency in another place, and which have been fructilying in my mind ever since. They led to two trains of thought, one of which included the consideration of the material inheritance, and the other the consideration of the mental inheritance of the young men of Canada. When I am told that this College has not yet completed its twentieth year; when I consider that it is almost within the shadow of the pines which bowed to the same b'asts that impelled Cabot and Cartier on their courses, when I reflect for a moment on the riches which abound above the soil, in the soil and under the soil of Canada, I cannot but think the merely material prospects of the young men of this country, are to be envied. (Cheets) And when I consider, on the other hand, our mental inheritance--the conquering English speech in which a man may travel round the world and find himself on no shore a stranger-when I think of the hived and hoarded wisdom of antiquity, made common to us all by the two magicians, moveable types and the steam presses; when I remember that although much has been lost, a priceless amount has been saved from the wreck of ancient schools and societies, I must again congratulate the fortunate youthood of these Provinces, on their ample mental inheritance. (Cheers) One other thing, also, ought not to be omitted; it is the glorious associations connected with our own home history. Patriotism will increase in Canada as its history is read. No province of any ancient or modern power-not even Gaul when it was a province of Rome,—has had nobler Imperial names interwoven with its local events. Under the French Kings Canada was the theatre of action for a whole series of men of first-rate reputation. —men eminent for their energy, their fornitude, their courage, and their accomplishments; for all that constitutes and adorns civil and military reputations. Under our English Sovereign-from the days of Wolfe to those of the late lamented Earl of Elgin (to speak only of the dead,) our great names are interwoven with some of the best and highest passages in the annals of the Empire. (Cheers) We have not therefore a history simply Provincial, interesting only to the Provincials themselves; but a history which forms an inse-parable and conspicuous part in the annals of the best ages of the two first Empires in the world, France and England, (cheers) I congratulate you young gentlemen, natives of Canada on that fact, and I trust you may years hence at other Convocations, when other dignitaries preside and another age graduates-that you may be enabled to tell your successors how even within your own time, a great step was taken, towards the consolidation and advancement of British America, in the good days when Lord Monck was Governor General of Canada, (loud cheers.) Pardon me for having kept you so long; and be good enough to accept my most heartfelt thanks, for your very kind and cordial reception, (renewed cheers.)

The Chancellor then said he saw among the gentlemen present one of themselves, when no doubt all present would be happy

to hear.

Mr. Galt, in response to the request of the Chancellor, arose, and said he could scarcely return thanks for being called on to address such an audience without preparation. He could not, however, but feel pleasure in saying a word to those young men who were about to enter on the new career opening to them. It was gratifying to see that the College had become, in many respects, the first in the country. The young men of the present day, who enjoyed the advantages of such an institution to direct their education, were extremely fortunate, and he hoped they would avail themselves of the opportunities presented by making good use of their time. He concurred with the Rector's remarks regarding the progress of the school and its causes.—He also hoped to see the present Chancellor presiding, with his accustomed dignity, at similar meetings for many long years, and that the University would continue to do honor, as it does now, to the venerated founder whose memory all cherished with respect. Mr. Galt's remarks were received with a great deal of applause.

The Chancellor turned to the Governor General, and said he did not know whether he should ask His Excellency to addres the students; but he could say that it would give them extrems pleasure

to listen to a few remarks from him.

His Excellency then arose amid deafening applause, in which

all present joined

degree of previous preparation—unless, indeed, he is forced to speak, as he may be forced to strike, in sheer self defence. (Cheers.) You have put me, Sir, in that attitude, but I beg you to consider at what a disadvantage. You ought to consider whether or not, I had my oratorical wardrobe with me? (Laughter.) You ought to have

success in the severest efforts of the human mind. For the high personal honor conferred on me by the heads of the University today I beg to return my best thanks. But there is a consideration connected with the proceedings of this day, and to contemplate this, it will be necessary to carry our minds beyond the limit of mere personal experience. The interesting and important ceremonies which have given us so much pleasure to witness to day, have a part in the object of the foundation of the University, which is modelled after the educational institutions of the old countryinstitutions which, founded by private benevolence, as yours is, have outlived the changes in the political, ecclesiastical and religious system of the country: whose influence upon the eternal policy of the country, together with the commercial prosperity which has made us so rich and powerful, has made England the envy and admiration of the civilized world. The wisdom which has led to the development of this sympathetic bond of union is a happy omen of a prosperous future for your favoured land. The existence of identical systems of education with those of England tend to beget similar habits of thought which will in time strengthen the respect and affection with which the old country is regarded. It is the highest interest of both parties to foster this growing bond of nnion. Your University is founded on the model of the great English Colleges, and like them by the generosity of private benevolence, for the education of members of a particular creed; but the elasticity of your forms and the freedom of your rules enable you to take in persons of all denominations. With regard to the system you have adopted, I should feel great diffidence in making a suggestion - especially in such a presence-on a subject which has engaged the attention of men of the first ability; but strengthened by the opinions of eminent men of the present and the past, and by the opinion of a commission appointed in England to report on the subject of the classics as the basis of education in the public shools, and who have been during the past three years investigating the subject, I join with your worthy Rector in congratulating you on having adopted the classical languages as the basis of your system. I would not maintain that in England undue prorninence has not been given to the study of the classics; but the abuse of a principle is no argument in favor of its unsoundness. In the intellectual and moral atmosphere there are cross currents which must be allowed for by those who conduct the mental bark as navigators make allowance for the cross currents in the natural atmosphere. I am not about to enter upon an elaborate review of the principles which should guide education in the abstract; in this presence it would be impertinence to do so; but I may be allowed to offer one or two observations on points which have been overlooked in the discussions on the value of classical education. We constantly hear it said, what is the use of devoting so many years to the study of Latin and Greek, which exercise so little practical influence on the course of our lives? No man who has received a public school and University education can forget what he has learned there, or the part which the classical languages take in modelling what my hon. friend, Mr. McGee, has very happily termed the conquering English language. Now, I contend that it is impossible to thoroughly understand our own language without a knowledge of the classics; and as to the many quotations and allusions which have crept into our language they are unintelligible without a reference to the authors from which they are taken. It appears to me that this is not the end of all classical education and classical literature. Their object is to discipline the mind of the student, to elevate the taste, and to develop the critical faculty. The elevation of the taste and the promotion of the critical faculty, are commonly attained by familiarizing the youthful mind with the best productions of literature. If these are to be found among the foreign languages, this cannot be done without a knowledge of the languages in which they are written. However, much we may be beyond the ancients in the characteristic features of our age; in oratory, in art, and particularly in sculpture, they are still our masters. Although the works were composed two thousand years ago; they are still unsurpassed as examples of mental power and beauty. A knowledge of the classical languages is indispensable to the student, even in cultivation of literary taste. No man can arise from construing a page of Demosthenes and Cicero, without being elevated by contact with these gigantic minds who were representatives of the Greece and Rome of that day. Young men, I would impress on you the importance of following the excellent advice given you by the gentleman who delivered the valedictory address to day-not to abandon the study of the classics-the opportunities for the study of which you have so extensively enjoyed here. You cannot tell when it may exercise a practical influence in your career. While I would strongly advise devotion to mental culture, I should be doing injustice to my own convictions

were I to neglect to impress upon you the higher importance of that religious culture which you have also received in this University. The fruits of all other victories will pass away, whether won on the battle-field, in the forum or in the senate; they are transitory in value as in duration, and only aptly prefigure the triumphs for which the sacied education you have received has prepared you. May you then keep your eyes steadily fixed upon that greatness the theatre of whose victory shall be a dissolving world, the applause, the commendations of the Divine, and the reward, the immortal golden crown.

His Excellency's speech was received with the most enthusiastic applause, which was continued long after he took his seat.

The Chancellor then arose and tendered to His Excellency the warnest thanks of the University for the pleasure they had experienced from his Excellency's visit -- a visit, from which they would derive all the benefit and which they would duly appreciate and remember. It was also a pleasure to see the parents of the pupils present witnessing the manner in which the charges given into the hands of the University had been brought forward. He also thanked Mr. Tambs for his valedictory, and the Rev. Prof. Thompson for the able discourse of the morning. He would take the opportunity of saying that it was his pleasure to be associated with the Rev. Canon Thompson in another body, and he could bear testimony to the consistency, affection, and kindness he had always experienced from him. It was his intention that the address of the Rev. Professor should be printed, with the annual report, and distributed in the usual manner.

At eight o'clock in the evening, the distribution of prizes to the Junior Department was conducted by his Lordship the Metropolitan. - Montreal Herald.

### Convocation of McGill University.

FIRST DAY.

The Annual Convocation of this University took place on Tuesday, in the Wm. Molson Hall, A. Robertson, Esq., one of the Governors, presiding in the absence of the President.

The following members of convocation were present:

The following members of convocation were present:—
W. Molson, Esq., Governor; the Principal, Vice-Principal, B.
Chamberliu, M. A., Fellow; Prof. Campbell, Dean of the Faculty
of Medicine; Prof. Scott, Prof. DeSola, Prof. Markgraff, Prof.
Smallwood, Prof. Johnson, Prof. Cornish, Prof. Darey, of McGill
College, Prof. Hatch, of Morrin College; Mr. Baynes, B. A., Secretary and Registrar; Dr. Trenholme; Messrs. R. A. Leach, B.
C. L., D. S. Leach, B. C. L., J. R. Dougall, B. A., J. Greene, B.
A., J. Boyd. B. A., C. S. DeWit, B. A., R. A. Ramsay, B. A., S.
P. Robins, B. A., C. P. Davidson, B. A., D. R. McCord, B. A., L.
Cushing, B. A., L. H. Davidson, R. A. Cushing, B. A., L. H. Davidson, B. A.

There was a fair gathering of undergraduates and visitors, especially of ladies, but not so many as on former occasions on account

of the wet and tempestuous state of the weather.

The meeting was opened with prayer by the Rev. Vice-Principal Leach.

After the reading of the minutes, the following gentlemen were elected to represent the graduates of the several Faculties in the Corporation as Fellows of the University:—

Wm. B. Lambe, B. C. L., Walter Jones, M. D., Brown Cham-

berlin, M. A., B. C. L.

The names of the following gentlemen were then read by the Dean of the Faculty of Arts, as entitled to the degree of B. A.:-

### UNIVERSITY EXAMINATIONS.

FACULTY OF ARTS.

Passed for the degree of B. A., 1864:
Alvan F. Sherrill, of Eaton; Archibald Duff, of Cowansville;
James McGregor, of Montreal; John H. Bothwell, of Durham; George H. Pease, of Colean Landing; John N. Muir, of South Georgetown; Francis W. Hicks, of Montreal; Lonsdale Green, of Montreal; Donald Baynes, of Montreal.

# GRADUATES IN CIVIL ENGINEERING.

Gullen Pickering, Rixford.

The following names were then read as having passed the intermediate examinations of the University, which take place at the end of the second year:

CLASS I

McGill College.-Meredith B. Bethune, A. Ramsay McDuff. Morrin College.—James G. Colston, Robert Cassels.

### CLASS II.

McGill College .- Collin Campbell Stewart, Jacob De Wit An-

derson, Arthur Adderly Browne, Clarence Chipman, William John Watts, Lewis Alex. Hart, Jas. Perrigo.

Morrin College.—Henry C. Scott, Wm. Cook, John W. Cook, Ivan T. Wotherspoon, Theophilus H. Oliver, Henry Macnab Stuart, Thomas J. Oliver, Neil W. McLean, Wm. Clint.

### CLASS III.

McGill College. - Silas Everitt Tabb, Hugh McLeod, Wni. Henry Beckett, John Morrison, James Smith.

The list of honors and prizes was then read as follows:

### GRADUATING CLASS.

1. Mathematics and Natural Phi'osophy .- Duff, Archibald, 1st. rank honors; Anne Molson Gold Medal.

2. Classics .- George H. Pease, 1st. rank honors; Prince of

Wales' Gold Medal. McGregor, James, 1st. rank honors.
3. Natural Science.—Bothwell, John A., 1st rank honors; Logan Gold Medal; Sherrill, Alvan F., 1st rank honors and highest general standing; Chapman Gold Medal.

Bothwell, John A., prize in Mental and Moral Philosophy; prize

### THIRD YEAR.

### McGill college sessional examinations.

Bancroft, Charles, 1st rank general honors; prize in Natural Science. Fowler, William, 1st rank general honors. Brewster, William, 1st rank general honors; prize in Classics—prize in French. McOuat, Walter, 1st rank general honors; 2nd rank honors in Mathematics. Prize in Mathematics; prize in Rhetoric. Morrison, James, 2nd rank general honors.

### SECOND YEAR.

Honors and Prizes .- Meredith N. Bethune, 1st rank general

lionors; prize in Logic, prize in Botany.

A. Ramsay McDnff, 1st rank general honors; prize in English Literature; prize in Botany, Colin Campbell Stewart, 1st rank general honors; 2nd rank, honors in Logic; prize in Hebrew, Jacob DeWit Anderson, 2nd rank general honors; 1st prize in German. Arthur Adderly Brown, 2nd rank general honors. Clarence Chipman, 2nd prize German.

### FIRST YEAR.

### SESSIONAL EXAMINATIONS.

Passed. — Yule, William Andrew; Halliday, Caleb Strong; Browne, Charles; Fraser, George Bane; Foster, Charles Worcester; McDougall, William.

### HONORS AND PRIZES.

Yule, William Andrew, 1st rank general honors. Prize in Classics and History; prize in English Literature; prize in Chemistry. Halliday, Caleb Strong, 1st rank general honors; prize in Classics and History, Fraser, George Bane, 2nd rank general honers. Brown, Chas. E. C., 2nd rank general honors; 1st rank honors in Mathematics; prize in Mathematics.

The degree of B. A. was then conferred on the graduating class;

after which the valedictory was read by Mr. McGregor.

It was brief, and contained sound advice to the reader's late fellow students, mingled with regret on parting with them; also expressing gratitude and esteem for the professors, founders and benefactors of the University; likewise to the several founders of the new gold medals.

The degree of M. A. was then conferred on the following gentlemen: - Joseph Green, B. A.; John Boyd, B. A.; Caleb S. De

Witt, B. A.

The Rev. Prof. Dr. DE Sola, LL. D., then gave the address to the graduates. In it he, in the first place, dwelt especially upon the importance of physical culture, for the maintenance of a sound mind in a sound body; reminding them that the universe, and themselves as a portion of it, were under immutable laws. He next warned them, whilst pursuing their studies, to beware of bad books and evil companions; also, the superficially going over popular works; and, above all, that tendency of the present age to call in question, without sufficient grounds, opinions and beliefs long established and entertained by the wisest and the best of our race. He also impressed upon the graduates the necessity of concentrating their faculties on their future vocations, at the same time not neglecting the general course of the world's advance in knowledge. They should also cultivate the refined manners and

bearing of the gentleman, which never could be done if they, by any vicious indulgence, allowed themselves to lose their own self-

The Rev. Prof. HATCH, of Morrin College, Quebec, was then called on by the Chairman to address the Convocation. He did so, affiliation of the Morrin one with that of McGill during the past year. A wider field of competition was now open to the students of each college, and not only the cause of education, but that of truth would be helped forward. There were now examinations which were common to both Colleges, and he believed the students of Morrin would run those of McGill neck to neck; but, though the students of the former might not prove formidable rivals to those of the latter, whoever should win the race the advantage would be the same. In competing with another college in these University examinations, the achievement would be greater, as would likewise the spur to diligence. He was glad that the standard of education would be thus raised, and the cause of truth advanced, for the aim of the student's life was to find out what was really truth, and what we really were.

The PRINCIPAL then announced the following honorary degrees

as having been granted by the Corporation:

The degree of B. C. L., honoris causa, to Prof. Edward Carter. The degree of M. D., ad eundem, to D. L. McGee Carey, Esq. The degree of B. A., ad eundem, to the Rev. E. P. Muir, of Montreal.

The degree of LL. D., honoris causa, to the Rev. Prof. Lyall, of

Dalhousie College, Halifax.

He then said he was happy to see Prof. Hatch there, representing a sister college, placed under circumstances not unlike their own, and founded like McGill, by a rich and benevolent citizen. He was glad to feel that this University, now having affiliated colleges in each of the great centres of the English speaking and Protestant population of Lower Canada, might now fairly take rank as the University of that class of our people. Such had been the object of the founder of the University, who only stipulated that one of the colleges of the University should bear his name; but the University up to the present time had borne it; and though they might seek a wider denomination, yet, perhaps, they could not bear a better title for the present, or rally under a better name even for all coming time. He congratulated Morrin College that, with such a short existence, it had been able to send up so many successful menthic year to the intermediate examination. cessful menthis year to the intermediate examination. He regretted that the number of students from Montreal, should be decreasing, and that she no longer contributed the majority of the students, which had been done during the past year by the country. He hoped the tide in this respect had seen its lowest, and that, hereafter, not merely those intended for professions would come and graduate within the walls of McGill, but those who were meant to follow the pursuits of trade, the more so, seeing that the cost of her curriculum was so small. He then alluded with much feeling to the founders of the new medals, characterizing the founding of the Shakspearian one as been a circumstance most honorable to Montreal, and as one of the happiest of thoughts. This medal would stimulate the study of English literature, a branch of learning with which students were, perhaps, upon the whole, the most slenderly provided. This medal would be something left, after the mere show of the occasion had passed away, and was meant for those who might be considered as being amongst us the best representatives of him, in memory of whom, and for whose honor, it had been provided.—He then alluded to the Anne Molson Medal, as having been provided by a lady, and of its being not only a proof of the wish of an educated woman for the success of that Institution, but a token on the part of one Canadian mother of the deep interest she felt in common with other such mothers, in the proper and complete educational training of their sons for a useful and successful manhood. He also alluded to the Logan Medal, stating that the study of geology, especially in a new country like this, was second in importance to no other branch, but should be part of the curriculum of every educated gentleman. He begged there publicly to return thanks in the name of the University for these medals, and would remind them that more yet might be done, either in the shape of bursaries, gifts of books to the library, or the providing by endowment for some of the chairs already established, and so prevent the necessity of further curtailing by sale the grounds surrounding the College

The Rev. Prof. HATCH then pronounced the benediction, and the

meeting closed.

### SECOND DAY.

The Convocation again met yesterday afternoon for the purposes

of awarding prizes and honors, also for the conferring of degrees on the students in the faculties of medicine and law. The weather being much improved in comparison with that of Tuesday, the attendance of students and friends of the institution was large, a majority of the latter being ladies. The following gentlemen were present:-

#### MEMBERS OF THE CORPORATION.

Chairman-Alexander Morris, M. A., D. C. L., M. P. P., Andrew Robertson, M. A., Wm. Molson, Esq. Principal—John William Dawson, LL. D., F. R. S., F. G. S. Rev. Canon Leach, D. C. L., LL. D., Henry Aspinwall Howe, M. A., Hon J. J. C. Abbott, B. C. L., Brown Chamberlin, M. A., B. C. L., Wm. Craig Baynes, B. A.

Professors-Archibald Hall, M. D., Win. Fraser, M. D., Wm. Sutherland, M. D., Wm. E. Scott, M. D., Robert P. Howard, M. D., Rev. A. De Sola, LL. D., Frederick W. Tornance, M. A., B. C. L., P. R. Lafrenaye, B. C. L., R. G. Laflamme, B. C. L., Charles Smallwood, M. D., LL. D., Charles F. A. Markgraff, D. C. McCallum, M. D., Alexander Johnson, LL. D., Rev. George Cornish, M. A., Robert Craik, M. D., Edward Carter, Q. C., G. E. Fen-

M. A., Robert Craik, M. D., Edward Carter, Q. C., G. E. Fenwick, M. D., George Murray, B. A.
Graduates of the University-George Edgeworth Fenwick, M. D., Francis Wayland Campbell, M. D., Edward Henry Trenholme, M. D., Edwin Gould, M. A., Robert A. Leach, M. A., B. C. L.
Bachelors of Civil Law-Romeo H. Stephens, Wm. F. Gairdner,

Dunbar Browne, B. A., John L. Morris, Mederic Lanctot, Louis

Armstrong, Gonsalve Doutre, David S. Leach, James Kirby, M. A. Bachelors of Arts—Joseph Greene, Robert Anstruther Ramsay, Charles G. B. Drummond, Norman William Trenholme, Sampson Paul Robins, Samuel Cushing, Leonidas Heber Davidson, David Ross McCord, Rev. James Davidson, John A. Bothwell, Archibald Duff, Lonsdale Green, James McGregor, G. A. Pease, Alvan F.

The Chair was taken by Mr. Morris, and the proceedings were opened with prayer by the Rev. Canon Leach, D. C. L., LL. D. The minutes of the proceedings at the meeting of the previous day were then read by the Secretary, Wm. C. Baynes, B. A.

The President then said he had been called upon unexpectedly, to preside in the absence of Judge Day. He should, therefore, not deliver any formal address, but content himself with expressing his satisfaction at the general management of the University, In reference to the gold medals now in its gift, they were substantial evidences of the favor and confidence with which it was regarded. The University, he was convinced, was steadily rising, and a brilliant and prosperous future was before it.

## FACULTY OF MEDICINE.

Dr. G. W. Campbell, Dean of the Faculty of Medicine, then made the following announcements:

The number of matriculated students in the past session was 177; of these, 93 were from Canada East, 78 from Canada West, 1 from New Brunswick, 1 from Nova Scotia, 1 from Prince Edward's Island, and 3 from the United States.

The number of students who passed the Primary Examination,

which includes Anatomy, Chemistry, Materia Medica, Institutes of Medicine, Botany and Zoology, was 31, as follows:

Messrs. John W. Bligh, Quebec, C. E.; Kenneth Reid, Huntingon, C. E., George C. Butler, Brystow, C. W., John B. Christie, Oxford Mills, C. W., Edward B. Gibson, Ottawa, C. W., Edward B. Hurd, Eaton, C. E., Henry L. Vercoe, Fingall, C. W., Prosper Bender, Quebec, C. E., Mills K. Church, Merrickville, C. W., James Fitzgerald, Fenelon Falls, C. W., Napoleon Morgenais, Rigaud, C. E., James T. Halliday, Bowmanville, C. W., Alfred Denvild Catanada Los C. E. Meleska, R. Meiers, P. Meiers, P Beaudet, Coteau du Lac, C. E., Malcolm R. Meigs, Bedford, C. E., Egerton R. Switzer, Earnestown, C. W., John C. Jones, Prescott, C. W., Stewart Creighton, Prescott, C. W., Silas J. Bower, Kemptville, C. W., Alexander R. Pinet, St. Laurent, C. E., John W. McVean, Montague, C. W., Charles E. Graham, Ottawa, C. W., Timothy Bicalog, Whithy C. W., Abraham, C. Geffray, Chi. W., McVean, Montague, C. W., Charles E. Graham, Ottawa, C. W., Timothy Bigelow, Whitby, C. W., Abraham G. Godfrey, Chicago, U. S., Walter J. McInnes Victoria, C. W., Alfred Codd, Ottawa, C. W., Richard T. Langreli, Ottawa, C. W., Henry C. Rugg, Compton, C. E., Hannibal W. Wood, Durham, C. E., T. A. Dufort, St. Mark, C. E., John Cassidy, Goderich, C. W., George Shark Walpele, C. W. Sherk, Walpole, C. W.

The following list contains the names of the 23 students presented for the Degree of M. D., C. M., their residence and the

subjects of their Theses.

William Wood Squire, M. A. Montreal, C. E., Pathology and Treatment of some forms of Partial Paralysis.

Griffith Evans, Montreal, C. E., Pathogenesis and Histology of

James Paterson, Almonte, C. W., Fractures of the Femur. David Howard Harrison, St. Mary's, C. W., Bronchitis. Herbert S. Tew, Montreal, C. E., Cod Liver Oil. Chas. F. Bullen, Delaware, C. W., Clinical, Thesis on cases of

continued Fever, as observed in the Montreal General Hospital. Richard A. Kennedy, Montreal, C. E., Vesico Vaginal Fistula. David Robertson, Milton, C. W., Ovarian Cystic Tumours. George Dice, Milton, C. W. Anæmia.

Alex. A. Fergusson, Cornwall C. W., Morbus Addisonii. Horace P. Redner, Belleville, C. W., Esoteric Fever, as observed in the neighborhood of Belleville.

John Dodd, Port Hope, C. W., Acute Rheumatism.
W.Illiam Kempt, Lindsay, C. W., Diphtheria.
Peter A. McDougall, Alymer, C. W., Traumatic Tetanus.
Marcel Richard, St. Jacques, C. E., small pox.
Charlemagne Dubuc, Montreal, C. E., Pathologie Generale des Secretions.

John D. McCord, Montreal, C. E., Hydrocyanic Acid. Alex. R. Pinet, St. Laurent, C. E., de l'Hysterie. Mills Kemble Church, Merrickville, C. W., Scarlatina. Edward B. Gibson, Ottawa, C. W., Digitalis Purpurea. Kenneth Reid, Huntingdon, C. E., Chloroform. Montrose A. Patten, M. D., St. Louis, Missouri, U. S. The

Ophthalmoscope and its Revelation.

Sam Prutt Woodful, Assistant Surgeon, Royal Artillery, Toronto, C. W. Paralysis.

Prosper Bender, Quebec, C. E., James A. Temple, Quebec, C. E., and John R. Richardson, Quebec, C. E., passed their examination for Graduation, but not being of age, could not receive their Degrees until next Convocation.

The prizes given by the Medical Faculty are three in number, and were awarded as follows:

William Wood Squire, M. A., for the best thesis;

Daniel Howard Harrison for the best Final Examination;

Kenneth Reid for the best primary Examination.

Messrs. Bullen, Reid, Kempt, and Church's theses were considered worthy of competing for the best prize.

William Wood Squire, M. A., Herbert Tew, Professor's prizes in Clinical Medicine.

W. H. Fraser, Professor's prize in Botany.

W. H. Fraser, do in Zoology.

Dr. Hall administered the oath to the graduating class, and Principal Dawson performed the ceremony of capping them.

WILLIAM W. SQUIRES then delivered the Valedictory. He observed this was a time to scan the future, and to gather up the pleasant memories of the past. It had been said that the greatest workers were the most successful, and this was especially the case in the profession of medicine. Nor need they fear evil effects from application to the studies of their profession, for the victims of sloth were more numerous than the martyrs to work. The profession of medicine was second in importance to but one, and in many instances took precedence of all others. In the room of the sick or dying, the physician's duties were often from physics to ethics; and in Egypt the physicians were also priests. His was a most noble and responsible calling, for he had to deal with God's masterpiece, man; he had to meet with the ever present enemy, death, and chivalrously to contend with him. The speaker thanked the audience, especially the ladies, for the interest they took in the proceedings of the day, and after paying a warm tribute to the medical professors for their kindness and instruction, he addressed himself in words of advice to the undergraduates, and bade farewell to those of his fellow students who with himself had just graduated, and were about to leave the college for the busy and trying arena of the world.

Professor Scorr, M. D., then addressed the graduates in Medicine, dwelling especially on their future prospects, the difficulties inseparable from their arduous calling, and also from the occasional credulity of even educated patients in quacks and charlatans, likewise the cold ingratitude of some, which latter circumstance should not make them weary in well-doing, since their motive should be higher than any mere human feeling or applause. Above all things, let them never deceive the dying man when he asked them their opinion of his case,—to do so being one of the most heartless and reprehensible cruelties that could be committed. He rejoiced to find that new medals had been given to the Faculty of Arts; and wondered that the Medical Faculty, the eldest of the three, had not yet had such presented to it. Such was the generosity, however, of the citizens of Montreal, that he had little doubt but that at the next Convocation the Dean of the Medical

Faculty would be able to present one to the deserving student. Such a medal to be styled after the late Professor Holmes, who first established a medical school here, forty years ago, would be a well deserved and graceful tribute to his memory, and he ( Dr. Scott) would recommend this subject to the consideration of the

#### FACULTY OF LAW.

The Hon. J. J. C. Abbott, B. C. L., Dean of the Faculty of Law, stated that the graduating class consisted of eleven students.

STANDING OF STUDENTS IN THE RESPECTIVE CLASSES.

#### 1ST YEAR.

Commercial Law, Prof. Abbott-1st. Alfred Welch; 2nd. John Boyd. Civil Law, Prof. Torrance—1st. Henri Lesieur Desaulniers; 2nd. Alfred Welch. Legal History and Bibliography, Prof. LaFrenaye—1st. Alfred Welch. 2nd. Henri Lesieur Desaulniers. Customary Law and the Law of Real Estate-1st. Wilfrid Laurier, Richard A. A. Jones, equal; 2nd. Alfred Welch. Criminal and Constitutional Law, Prof. Carter—1st. Alfred Welch; 2nd. Wilfrid

2nd. YEAR.—Prof. Abbott, Dean--1st. Norman William Tren-holme; 2nd. George W. Hill. Prof. Torrance-1st. Norman William Trenholme; 2nd. Elisha Styles Lyman. Prof. Laflamme—
1st. Norman William Trenholme; 2nd. G. W. Hill. Prof. LaFrenaye—1st. Elisha Styles Lyman; 2nd. F. E. Gilman.
1st. YEAR.—Prof. Abbott—1st. R. Stoddart Lawlor; 2nd. C. Alphonse Geoffrion. Prof. Torrance—1st. R. Stoddard Lawlor; 2nd.

Prof. La Frenaye—1st. R. A. Ramsay, B. A., equal. Prof. La Frenaye—1st. R. A. Ramsay, B. A., 2nd. Richard Stoddard Lawlor, C. Alphonse Geoffrion equal; Prof. Laflamme—1st. C. Alphonse Geoffrion; 2nd. R. Stoddart Lawlor.

RANKING OF STUDENTS AS TO GENERAL PROFICIENCY.

3rd. YEAR.—1. Alfd. Welch, 1st. in 3 classes, and 2nd. in two. 2. Henri Lesieur Desaulniers, 1st. in 1, 2nd. in 1. Wilfrid Laurier, equal.

2nd. YEAR.—Norman William Trenholme, 1st. in 3 classses; 2. Elisha Siyles Lyman.

1st. YEAR.-I. Richard Stoddard Lawlor, 1st. in 2, 2nd. in 2

classes; 2. C. Alphonse Geoffrion.
GRADUATES—John Boyd, B. A., Leonidas Heber Davidson, B. A., Henri Lesieur Desaulniers, Naphtali Darand, Joseph Antoine Galarneau, Richard A. A. Jones, B. A., Joseph O. Joseph, Wilfrid Laurier, Chas. O. Stevens, Arthur Taschereau, Alfred Welch.

The Dean having made these announcements, the oath was administered by Mr. Baynes, B. A., after which Principal Dawson capped them. A valedictory address was then delivered in the French language by Wilfrid Laurier of the graduating class.

Prof. Torrance, B. C. L., then addressed the graduates in law, commenting on the altered and superior auspices under which they would enter upon the practice of law, in comparison with what would have been their case some time ago. This advantage lay in the labors of the codification commission, about three-fourths of the law being now so codified, and the Hon. Mr. Cartier trusted to see in the next session of Parliament a complete code presented for adoption by the Legislature. All the embarrassment in seeking for authorities from the period of the Roman law down to the statute of yesterday, and which been such a grievous burden to their predecessors, would be saved them. Still the glorious uncertainty of the law would certainly remain, therefore they need not fear but that there would still be plenty of work for them all. After enforcing diligence upon them, so long as they should continue to be connected with the profession, he alluded to the medal question, hoping that the appeal of the Medical Faculty would be responded to, and stating his conviction that they in the Faculty of Law should have their gold medal as well.

Prof. Leach, Dean of the Faculty of Arts, then announced that

Gulian Pickering Rixford had complied with all the requirements for a degree of Civil Engineer, which was accordingly conferred

upon him.

Principal Dawson now made the announcement for the next ses-He stated that the term had been one of the most successful since the founding of the Institution. During the past year there had been 301 students in all Facu'ties, and of these 47 had graduated, namely 13 in Arts, 28 in Medicine, and 11 in Law. He desired that any graduate who did not regularly receive the University Calendar should send his address, that the calendar might be sent to him. It was likewise expected that the graduates would

act as agents for it, not so much in the interests of the McGill University itself, as in those of the higher education to which the instition was devoted. He then referred to the extreme desirability of drawing closer the relationship between the graduates and their university. Difficulties were experienced in this country in graduates keeping up their connection with the college after they had left its walls. He doubted whether fellowships would altogether answer the end sought. Those who had studied there had ceased to compete for its prizes, and had gone to contend for those of life and of the great world-still, the university naturally looked to her children to remember, and benefit her admist their active pursuits ; and the university had given them the opportunity of doing this. The graduates were represented in the governing body, and were going to be so in a yet greater degree; indeed, they would be so to an extent, perhaps, beyond that accorded by any other university. They, the graduates, should unite themselves as a body of men. It was true, they had a graduates' society, but it was small in number. Its members should be extended to wherever there was residing a graduate of McGill College, and by it they should be able to ascertain where every one of her alumni was to be found. The graduates ought to keep themselves fully informed of the history and doings of their University, for they and the public could do many things for it which the Professors were unable to do. With regard to medals, the Faculty of Arts were now highly favored in that respect, but the professional faculties had, he thought, less need of medals than had the faculty of arts. Indeed, properly considered, the other faculties did share in these medals, for the faculty of arts was the true door to those of the professions. Nevertheless, such distinctions might be awarded in law and medicine to mark their distinguished men, and would do good .- But the graduates might themselves take the matter in hand, and as reference had been made to the possibility of the ladies providing a medal or medals for the professional faculties, the graduates in law and medicine might now put to the proof which of the two bodies had the greatest influence with the ladies.-The Medical Faculty itself, three hundred strong in Canada, ought to be able to erect a wing to the college for that faculty; and to the graduates in law he would say, let them endow a Law Chair. The valuable library of the late Chief Justice was now for sale; could they not raise the funds to purchase it, and present it to the University library? The law of Lower Canada in regard to the higher branches of education, was in a discreditable state; let the graduates take this up, and it would give to them a yet greater weight. The Professors wished to see a union of feeling and action amongst the graduates in arts, law, and medicine, for when the former were gone, who but the students that had been trained in the University, could be looked to support and guide it onward to futurity.

The President then made a few remarks, recommending that the

advice of the Principal be acted on; and hoping that at the next convocation it would be announced that the graduates in each of the professional faculties had subscribed for a medal.

The benediction was then pronounced by the Rev. Prof. Cornish,

and the meeting separated.

## McGill Normal School.

The 7th session of the Normal School closed Thursday with the distribution of the diplomas to the successful candidates. The

attendance of the rublic was not large.

The proceedings having been opened by prayer, the Chief Super-intendent of Education, the Hon. Mr. Chauveau, made a few introductory remarks, saying that there was of necessity a sameness in his speeches on these occasions, for everything was in good order and well conducted, if things did not go right he might have more to say. He drew attention to the fact that a slight change had been made in the law, by which graduates of the University after undergoing a course of training in the art of teaching, would become eligible for academy diplomas. The Principal then made the following statement:-

The total number of pupils entered in the school had been 74; but an unusual number had been prevented by illness from going to the examinations.

In the final examinations 40 had passed for diplomas, two for the Academy diplomas, 14 for the Model School diplomas, and 24 for the Elementary School diplomas.

This raises the total number of diplomas granted since the commencement of the school to 318, and the total number of persons who have received diplomas to 216.

Of these he had reason to believe that by far the largest part are usefully employed in the schools of this Province.

The list of teachers in training passed for diplomas was then read as follows:-

#### 1. - ACADEMY DIPLOMA.

Archibald Duff, B.A., of Sherbrooke; Alvan F. Sherrill, B.A., of Eaton.

## 2. - MODEL SCHOOL DIPLOMA.

Isabella R. Morrison, of North Georgetown-Prince of Wales' Medal and prize. Hon. mention in History, Geography, English Literature, English Grammar, Mensuration, Mental Arithmetic, Book keeping, Natural Philosophy, French, Botany, Agricultural Chemistry, Drawing, Vocal Music.

Lucy Ann Merry, of Magog—Hon. mention in History, Geography, English Grammar, Mensuration, Written Arithmetic, Geometry,

Natural Philosophy, Botany, Agricultural Chemistry.

Amy Frances Murray, of Montreal—Hon. mention in English Grammar, English Literature, Agricultural Chemistry, Vocal and Instrumental Music, Elocution.

Mary Luella Herrick, of Granby-Hon. mention in Mensuration,

French, Agricultural Chemistry, Vocal Music, Education.

Maria Gill, of Montreal—Hon. mention in Written Arithmetic, Instrumental Music.

Milo Alexander Herrick, of Granby-Hon. mention in Algebra,

Agricultural Chemistry, Vocal Music.

Jessie Fraser, of Montreal; Elizabeth Ann Fraser, of Montreal; Elizabeth T. Ahern, of Hemmingford; Margaret Mann, of Mon-treal—Hon. mention in Elocution; Mary Elizabeth Walton, of Sherbrooke; Sarah A. Millan, of Montreal; Eliza White, of Montreal; Sarah Johnson, of Montreal.

#### 3.-ELEMENTARY SCHOOL DIPLOMA.

Lillis Litchfield Hoyt, of Magog-Hon. mention in Geography, English Grammar, Written Arithmetic, Algebra, French, Zoology, Catharine McDonald, of Port-Neuf-Hon, mention in Geography, Written Arithmetic, Book-keeping, Algebra, French, Zoology, Draw-

ing.
Mary Wilson, of Montreal-Hon. mention in Written Arithmetic,

Algebra.

Elizabeth Hargreave, of Beech Ridge-Hon. mention in Bookkeeping, Geometry, French.

Duncan McCormick, of St. Louis de Gonzague-Hon. mention

in Grammar, Written Arithmetic, Algebra.

Malvina Ross, of Tingwick; Mary Ann O'Brien, of Montreal-Hon, mention in History, Algebra.

Whiting Rexford Ball of Bolton-Hon, mention in Written Arith-

metic, Algebra, Geometry.

Ellen Teresa Flynn, of Montreal—Hon. mention in Geometry.

Hop mantion in Written Arithmetic Properties of the Company of Montreal Hop mantion in Written Arithmetic Properties of the Company of the Compan Jane Ann Swallow, of Montreal- Hon. mention in Written Arith-

Lilias Watson, of Melbourne-Hon. mention in Written Arithmetic, Geometry.

Thomas McCarthy of Hemmingford-Hon. mention in Written

Arithmetic.

Letitia Barlow, of Montreal; Mary Baillie, of Montreal; Sarah Shaw, of St. Jerome-Hou. mention in Drawing; Emma M. Cutter. of Sutton; Mary Graham, of Montreal; Alma Herrick, of Tanne ries; Mary Crosby, of Montreal; Eliza J. Cleary, of Shaw Bridge

-Hon. mention in Drawing; Elizabeth Walker, of Montreal;

Margaret Sutherland, of Thurso; Caroline Harding, of Montreal; Jane Tnff, of Montreal.

Being 2 for Academy Diplomas, 14 for Model School Diplomas

24 for Elementary School Diplomas ;-40 in all.

After a few further remarks from the Principal, in which he spoke of the amount of labour required from the pupil teachers in order to obtain their dipiomas, of the new regulation for according academy diplomas to graduates of the University, by which means he hoped to see appointments of this nature well filled, and of Miss Morrison being the highest pupil in the Model School department,

The Hon. Mr. Chauveau proceeded to hand the diplomas to the graduates. This interesting proceeding being terminated, Miss Merry was called upon by the Principal to read the valedictory

address :-

Time, she said, in his never ceasing flight had brought teachers and pupils to the parting moment. Many and varied had been the difficulties they had had to contend with during the session, but the kind and lucid explanations of their teachers had helped them through them all. The kindness, gentleness and consideration of their honored Principal would never be effaced from their memories, and it afforded them especial pleasure to have a public op-

portunity of expressing their gratitude to him, especially so in the case of some who were deeply indebted to him for special acts of kindness .- The exertions of the Professors for their advancement, from which they had profited much, would cause them to be re-membered with gratitude and respect, and they would carry with them to their homes the pleasing consciousness that in each of them they had a friend.

As schoolmates they would never meet again; nor was it likely that at any time they would all be together. They were going forth as instructors of children and youth. Each one should, therefore, fully realize the responsibility that rested upon them; for very much would be expected from them, owing to the high standing of the institution from which they came. Their hearts were all yearning for home and the loved ones there; yet the ties of affection and friendship which bound them to the place of their educa-tion, and to each other, were strong. Ofttimes in the future they would live over again, in imagination, the happy days they had spent in connection with the institution and each other. But the time for parting had arrived, and they could only look forward to a re-union in that bright world where parting is unknown.

Professor Darey, M. A., then read a kind and affectionate address to the pupils in French, filled with good advice, especially with reference to the French works they should read; -after which, Dr. Wilkes gave an account of the religious training of the pupils, which, he said, was exceedingly satisfactory as far as they were concerned, but some change was required in the manner of admi-

nistering it.

The Principal made a few closing remarks, stating that he was sorry that no member of the Board of Governors of the College was present to speak for them-that the next session would commence on the 1st September; and that in addition to the class for the Elementary and Model School diplomas, a class would be opened for the Academy diploma; which diploma can also, under a new regulation to that effect, be obtained by graduates of Universities in Lower Canada on their passing an examination in the art of teaching and any other subjects necessary to that diploma which may not have been included in their university course.

During the afternoon Mr. Fowler's pupils gave some good vocal music. The meeting closed with the benediction by Dr. Wilkes.

## Annual Meeting of the Literary Association of the Students of McGill Normal School.

This meeting was held on the evening of April 18th, and as usual was a pleasant gathering of the present and former pupils, and their friends. The Hall was tastefully decorated and was crowded with anditors. The music was better than on any former occasion; and the reading of the pupils was also more correct and tasteful than in any former year. The literary pieces read were numerous and varied; and though it may be somewhat invidious to make a selection, we venture to give the following as specimens:

## A TRIP TO THE LAKE OF THE SEVEN ISLANDS.

"The lakes found amongst the Laurentian mountains number, it is said, nearly a thousand, and some of them present many attractions to the lovers of the beautiful and picturesque in nature. Situated in a wild and uninhabited region, it is not surprising that they are scarcely visited except by the Indian and the huntsman, who frequent them for sporting purposes. The reminiscences of a visit paid to one of them some years ago linger still on my memory, like a dream-land vision of beauty, such a one as fancy conjures up before us in the dim hour of twilight, when allowed to wander in freedom through the fairy realms of imagination; but which we rarely see realized in the common-place routine of daily life.

"The lake of the Seven Islands is, perhaps, one of the most accessible of our Laurentian lakes. It is about twenty miles distant from the viilage of Cap Santé, on the banks of the St. Lawrence, and the country is opened to within a short distance of it. Having for a long time been desirous to see it, we started early one July morning to visit it. Our drive, though a long one, was very pleasant. We passed through a fine country, comfortable homesteads, and fertile fields, in which Canadian farmers were bustly engaged turning over the new mown hay, alternating with primeval forests, whose shades were rendered melodious by thousands of birds: 'Nature's sweet voices, full of love and gladness,' warbling forth

their matin song of joy and praise. "The village of St. Raymond, which is near the lake, is a very ideal of rural comfort and contentment. Surrounded by high hills

it is securely protected from the chilling north and east winds. The neat white-washed cottages of the inhabitants are clustered around the village church; the placid river, its surface scarce disturbed by a ripple, meandering silently among the meadows now disappearing and anon reappearing in the distance, glittering like silver in the morning sun; its rustic bridge leading to the house of the pastor, which is sungly situated in one of the river's bendings, overshadowed by noble elms, and with a balcony in front filled with choice flowers be-speaking refinement as well as self-sacrifice, combined to make one of the most charming pictures of Arcadian repose and simplicity. Inviting as it was, we did not linger here, but hurried forward and at last reached our stopping place, where we received a warm welcome from our kind hostess. We started off at once to see the lake, which was about a mile distant. At first our way was through fields, which had but recently been brought under cultivation, and the huge stumps, that still remained standing, testified to the labors endured by the tillers of the soil; but as we approached the lake, we got into the forest by which it is surrounded, and proceeded singly along a narrow pathway. The foliage above our heads was so dense that the sun's rays scarce penetrated it, and around us in all directions nature appeared to have donned her most brilliant attire. Mosses of the sofiest velvet and of the most delicate green carpeted our foot-path, whilst ferns and flowers were mingled together in the most delightful profusion, tempting us to stop and admire them.

"Arrived at the water's edge, some of us looked around in consternation. 'Was this the place we had come so far to see?' small circular pasin lay at our feet, covered with water-lilies, whose singular oval leaves floated on the surface of the water. appeared to be surrounded by a dense forest, and, although the scene was a pleasing one, still a feeling of disappointment was

experienced by some.
"We were requested to embark in the canoes and sail across the lake, which we accordingly did. When we had reached the middle, we perceived a slight opening amongst the trees, to which we directed our course, and we presently found ourselves in a pas-

sage only wide enough to admit of one boat at a time.

"The trees on either side were very large, branching out and forming an archway above us. Everything seemed strange and new to us; a most luxuriant vegetation covered the banks, while the calm was only disturbed by the noise of our paddles in the water, and our voices calling to each other from the different boats. After we had sailed through this 'bayou' for what ap-peared to our impatient minds a long time, it widened, and we found ourselves in the entrance of the lake.

"A broad expanse of water was stretched out before us, enclosed by an amphitheatre of hills, whose sides were covered by trees, clad in the bright leafage of mid-summer. The hills seemed to shut us in from the world, and we could almost fancy ourselves pioneers in a hitherto undisturbed solitude. The stillness which reigned supreme, hushed even the liveliest of us into awe and quietness, and we sat in our boats silently gazing at the beautiful

scene before us.

"Seven islands, some of considerable size, appeared to be the homes of the numerous wild fowl which abound on the lake, and whose melancholy notes rose shrill and clear on the summer air, re-echoing from the surrounding hills. One of these islands was nothing more than a bank of sand, with a single tall, shadowylooking tree upon it, testifying to former verdure, but now blasted, probably by lightning, and bleached by the snows and suns of many a Canadian winter; it had a lonely and desolate air, contrasting strangely with the others, on the most of which shrubs and trees of a considerable size are seen. Along the margin of these islands, wild flowers of brightest hues were in full bloom, and the delicate perfume of the Canadian wild rose scented the air,—the waters reflected their lovely tints with subdued brilliancy; while the long shadows of the trees, thrown by the westerly sun across the waters of the lake, warned us that it was time to return."

KATE McDonald.

Port Neuf.

## EVERY HEART KNOWETH ITS OWN BITTERNESS.

"We read of a Persian whose life seemed blest With all that was hright and fair, Till he showed one day, deep hidden away, A skeleton grim and hare, That clouded the blissful light of his life And darken'd his envied fate— His wealth and all—with a gloomy pall That rendered him desolate.

" And far down in each human heart, there lies "And far down in each human heart, there had recess hidden away;
Deep in that cell may a skeleton dwell,
Illumed hy no friendly ray.
Friends may he ours who are true and tried,
Who may know each seeming care;
But that chamber dim, we keep from them,
They caunot enter there.

"Scarce one but keeps some unhealed wound-A mysterious sorrow hid—.

A dreary woe, that no mortal may know— 'Neath that darkened closed lid.

It may be the ghost of some blighted love— A spectre of ruined hope—
A withered fame—a sullying shame—
On their life's fair horoscope.

"We know that the rose looks fresh and fair, And its bloom will not hetray And its bloom will not hetray
That a worm dwells in its inmost cells,
Which is gnawing its life away.
So many with bright and spackling eye,
And cheek of the fairest bloom,
Have, hid from sight, a withering hlight
That will sink them in the tomb.

"Aye, 'Every heart its hitterness knows,' Each has its hidden care, And every life hath its inner strife-lts skeleton dark and drear.

And no eye can pierce the hidden veil That covers our lives like a pall,
But His who hears our prayers and tears,
Who readeth and judgeth all.

"And long as we dwell on this sin-curst earth Will our joys he fraught with pain;
Thus He fits us here for that brighter sphere,
Or else we might live in vain. For when we pass o'er to that other shore, Each sorrow and grief will depart; There the mist will roll from every soul, And the skeleton leave each heart."

LIZZIE T. AHERN.

Hemmingford.

## Notices of Books and Publications.

Rio. - Shakespeare. Douniol, Publisher, Paris, 1864. - 18mo.

BRITISH AMERICAN MAGAZINE.—The April number is the last we have received, the publication of this periodical having been discontinued. Our readers may recollect that the British Canadian Review, started at Quebec some time ago, met with the same fate.

QUEBEC GAZETTE, CENTENARY NUMBER. - There is, we are assured, but another sheet in America that has attained the hundredth anniversary of its foundation; at all events it is quite certain that no other journal in the British Provinces has maintained itself so long. The Halifax Gazette, first i-sued in 1751, ceased long ago to be published, and the Montreal Gazette, though it has

attained a very respectable age, was only established in 1775.

In the centenary number of the Quebec Gazette the editors have prudently abstained from positively affirming that their newspaper was absolutely the first publication of any kind that issued from the Canadian press. The Swedish naturalist Kalm, who rambled through the country in the year 1749, asserts that although he found no printing establishment in Canada at the time of his visit, one or more had previously been in existence. In assigning a reason for the absence of any publication in the colony, the fear that the press might be used as an instrument to circulate libels against the King and religion, was freely urged; but, the narrator shrewdly adds, the real cause was rather because the country was so poor that a printer would not make enough to pay his expenses.

The illustrated number presented to the subscribers of the Gazette contains a great variety of valuable and interesting informa-tion arranged as follows: poetry by Rev. Mr. Dewart; a sketch of the periodical press generally, and more particularly of the British and Colonial press; a history of the Quebec Gaz tte, and a biography of the Hon. John Neilson, who was its able editor

during so many years, and to whose exertions it is indebted for much of the position it now occupies; a sketch of Quebee, its monuments, environs and historical associations; and many extracts from the earlier numbers, from which may be gleaned an idea of the Quebec of a hundred years ago. But the most striking feature is the reproduction of an exact fac-simile of the first number, dated 21st June, 1764. This is a rare typographical curiosity. The Gazette was originally published in two languages, one column being in English and the other in French; and it was afterwards published in French and English numbers alternately. The French portion was only discontinued in October, 1842, since which time the Gazette has appeared only in English. The original proprietors were Messrs. Brown and Gilmour, and the present owners are Messrs. Dawson and Middleton. The Gazette was owned by the Neilson family from 1790, at which time the nephews of Mr. Brown, Samuel and John Neilson, became its proprietors, until 1849

BAGG.-A Chronological Numismatic Compendium of the Twelve Cæsars, and a Summary of Remarkable Events from the birth of Cæsars, and a Summary of Remarkable Events from the brith of Julius Cæsar, B. C. 100, to the death of St. John the Evangelist, A. D. 100; By Stanley C. Bagg, F.N.S., member of the Numismatic Societies of London, Philadelphia, and Montreal. 1864.

A very useful numismatic Table, intended principally to assist collectors of coins and medals in their historical researches; and

also as a work of easy reference for the general reader. The names and titles of the twelve Cæsars, taken from their actual coins, are given in the abbreviated form in which they occur, and also in full, with English translations. Short biographical sketches of the emperors are added, together with summaries of the most remarkable events that, with a few exceptions, have been commemorated by the striking off of coins or medals during the 200 years over which the table extends.

Suzon.—Code Militaire, traduit et compilé par le Major L. J. Suzor. Approved by Cot. Gordon, President of the Military School, Quebec. De-barats, Publisher, Quebec, 1864.—12mo, 250 pp.

COFFIN. -1812, the War, and its Moral, a Canadian Chronicle; By William F. Coffin. Lovell, Publisher, Montreal, 1864.-8vo.,

This, the first volume of the history of one of the most critical epochs through which this country has had to pass, is written with elegance and simplicity. It contains curious biographical details and anecdotes, and is so interesting that the remainder of the work will be auxiously looked for. The anthor is ex-sheriff of Montreal, and was for many years a prominent citizen of this place.

LEPROHON .- Antoinette de Mirecourt, or Secret Marrying and Secret Sorrowing, a Canadian Tale; By Mrs. Leprohon. Lovell, Publisher, Montreal, 1864.—12mo., 369 pp.

This new novel is in every way worthy of the authoress of the Manoii de Villerai, Ida Beresford and of so many pretty poet-ical compositions. The narrative ascends to the epoch immediately following the Conquest of Canada; but the moral of the tale is quite as applicable to our own days as to the historic times in which the scene is supposed to have been enacted.

## MONTHLY SUMMARY.

## LITERARY INTELLIGENCE.

- As I am here (in Washington), remarks a friend of the poet, watching the course of great men and the destiny of party, I meet often with strange contradictions in this eventful life. The most remarkable was that of the poet, J. Howard Payne, the author of "Sweet Home." I knew him personally. He occupied the room under me for some time, and his conversation was so captivating that I have often spent whole days in his appartment. He was an applicant for an office under the government at the time—Consul at Tunis—from which he had been removed. It was a sad thing, indeed, to see the gifted poet subjected to all the humiliation of office seeking. Of an evening we would walk along the streets, and looking into the lighted parlors as we passed, would once in a while see some family circles so happy and forming such would once in a while see some family circle so happy, and forming such a beautiful group, and then pass silently on. On such occasions he

Sweet Home,' without a shilling to buy the next meal with, or a place to lay my head. The world has literally sung my song until every heart is familiar with its melody—yet I have been a wanderer from my boyhood. My country has turned me ruthlessly from my office, and in my old age I have to submit to himiliation for bread." Thus he would complain of his hapless lot. His only wish was to die in a foreign land; to be buried by strangers, and to sleep in obscurity.

I met him one day. He was looking unusually sad.

"Have you got your Consulate?" said I.

"Yes, and leave in a week for Tunis. I shall never return."

The last expression was not a political faith. Poor Payne l—his wish was realized. He died at Tunis among strangers, far from his native land. Whether his remains have ever been brought to this country, I know not. They should be, however; and if none others will do it, let the homeless and friendless throughout the world contribute their mite for the purpose of erecting a suitable monument to the poet Payne. knew him well, and will contribute my mite. Let the inscription on his monument be :-

#### HERE LIES J. HOWARD PAYNE.

THE AUTHOR OF "HOME, SWEET HOME."

A wanderer in life-whose songs were sung in every tongue, And found an echo in every heart,

NEVER HAD A HOME.

## HE DIED IN A FOREIGN LAND.

— The sale of the late Sir L. H. Lafontaine's library, which took place recently, lasted during six days and realized \$5,232. The collection comprised 4500 volumes; and the following is a list of the most rare, with the names of the purchasers and prices paid: Quebec Gazetle from 1764 to 1863, 46 vol. purchased for the Library of Parliament at S8 per to 1837, 4 vol. \$2, same purchaser; Ke Canadien, 1806 to 1810, 1 vol. Minerve, 1826 to 1837, 10 vol. \$2, same purchaser; Ke Canadien, 1806 to 1810, 1 vol. Mr. Dostaler, \$2 25; Abstract of the Custom of Paris and of the Law &c.; By a Committee of Canadian Gentlemen, 1 vol. folio, purchased for the Library of the Department of Education \$5: A Collection of Commissions braif of the Department of Education \$5: A Collection of Commissions \$c., Mazères, Mr. de Bellefeuille, \$10; Mémoire en réponse à M. Cugnet, Mazères, Mr. Cherrier, \$12; Quebee Papers, Mazères, Mr. George Baby, \$2: Additional Quebee Papers, Mr. Justice Berthelot \$4, a second copy was sold to Mr. de Bellefeuille for \$4; Cugnet, des Fiefs, Dr. O'Callaghan, \$5; Mélanges politiques, littéraires, judiciaires et historiques sur le Canada, 21 vol. Rev. Mr. Verrean, \$5.25; Mélanges politiques, littéraires \$e., sur le Canada, 14 vol. same purchaser, \$450, these valuable collections of Canadian vamphlets are enriched by numerous annotations in the hand-Canadian pamphlets are enriched by numerous annotations in the handwriting of the late Chief Justice.

## NECROLOGICAL INTELLIGENCE.

-Our issue of yesterday contained the sad, though not unexpected, announcement of Principal Leitch's death. William Leitch was born at Rothsay, in the Island of Bute, Scotland, in the year 1814, and was at his death under fifty years of age. The robust health of his boyhood was taken from him by an accident, which confined him for eighteen months, and threatened even his life before he recovered. When about fourteen years of age he fell from the mast of a yacht in the bay of his native town, and the fall produced a comminuted fracture of the hip-joint, which made him lame for life. This accident was the occasion of determining, in a som-what remarkable way, the tendencies by which all his subsequent life has been characterized; for during his long and dreary confinement, the reli f from intense suffering, which most boys of even high intellectual character would have sought in the fascination of fiction, he found in the study of mathematics; and his after life which became almost from necessity that of a student, was devoted chiefly to the mathematical sciences. After finishing his preparatory studies for the Church of Scotland, he did not immediately enter on the practical work of his profession, but remained for some years in connection with the Glasgow Observatory, under the late Professor Nichol. In the year 1843 however, he accepted a presentation to the Parish of Monimail in Fifeshire, where he found that congenial quiet in which he was able to continue his studies and to extend his inquiries into other was able to continue his studies and to extend his inquiries into other branches of physical science, as well as into those departments of philosophy and theology with which the physical sciences are more closely connected. During his residence at Monimail, he made himself known by extensive contributions to various perio dicals and cyclopedias, on those subjects to which he had specially devoted his time; and by the means he er joyed an intimate acquaintance with many of the most divident his properties of the most contribution. distinguished literary scientific men in Great Britain, The science to which he remained most fondly attached was that of astronomy; and from his thorough familiarity with the practical working of an Observatory, from the enthusiasm with which he studied every improvement in astronomical instruments, and hailed every fresh discovery to which it led, as well as from his general scientific attainments, it was thought probable that, had he not left Scotland, he would have seen appointed to the chair of would give me a history of his wanderings, his trials, and all the cares had he not left Scotland, he would have been appointed to the chair of incident to his sensitive nature and poverty. "How often" remarked he, "I have been in the heart of Paris, Berlin, London, or some other large city, and heard persons singing, or playing on the piano, 'Home friend Professor Nichol as having contributed more than any other living

man to keep general English readers, who have not time for the scientific investigations of astronomers, acquainted with the latest and profondsst results to which these investigations are leading; and during the two years which have passed since the Professor's death, it would be difficult to point to a man for whom the same distinction could have been so

justly claimed as the late Principal of our University.

In 1860 he was invited by the Trustees of the Queen's University to become its Principal; and after spending session 1860-61 in the duries of the office, he decided to accept their invitation. His brief and sad career among us is so unfinished that even its imperfect results, and certainly, at least the larger and nobler aims by which it was guided, could be adequately described only at greater length 'han is possible in a hurried newspaper notice. Those who have been interested in his movements must have recognized the hopes which he entertained for the progress of science by the efficient working of our Observatory, and for the atvancement of higher education by a more orderly government of our University, as well as by a reform in the general relations of all the Universities of Upper Canada.—Kingston News, May 11th.

- Meyerbeer, the eldest son of a rich Jew banker of Berlin, was born in that city on the fifth of September, 1794. While he was four years old little Jacob Liebnan Meyerbeer began to play on the piano, and hearing tunes played by street organs, would in the parlor improvise accompaniments thereto. Zetler, the teacher of Mendelssohn, instructed him in the theory of music assisted later hear Paragad Academy structed him in the theory of music, assisted later by one Bernard Anselm Weber. When about sixteen years of age, Meyerbeer went to Darmstalt, to the music school of the Abbé Vogler where among his fellow pupils was Carl Maria Von Weber, the composer of the "Freischutz." In Darmstadt, Meyerbeer composed an oratorio calied "God and Nature," which was well received; and in 1812 his first opera, "The Vow of Jephthah," was produced at Munich, and was not well received. About this time Meyerbeer heard Hummel play the piano at a concert, and charmed with his ability, determined also to become a pianist, and to this end shut himself in his house for six months, practising night and day. He made his debut as a concert-player in Vienna, and became popular; but the old instinct of composing returned, and he gladly seized an opportunity which offered of writing an opera for the Court of Vienna, but "The Two Caliphs" was also a failure. Friends advised him to go to Italy, and in Venice he first heard Rossin's music. Here he learned in what he was deficient; and he immedially devoted to the pursuit of melody the same energy which he had hitherto devoted to the theory of Weber. When about sixteen years of age, Meyerbeer went to Darmstalt, lody the same energy which he had hitherto devoted to the theory of music. He succeeded, for though he never attained the utter ease and flowing melody of the Italian composers, he has yet written airs as delicious and graceful as any of theirs. In 1825 Meyerbeer fairly "clutched the diadem of Fame." The occasion was the production at Venice of his opera "Il Croeiota," which was soon produced in Paris. Thenceforth Meyerbeer took greater pains than ever with his operas, to which-influenced partly by domestic affliction in the loss of two children-he imparted a grandeur and at times more melancholy tone. In 1826 he fluished "Robert le Diable," which he kept in his portfolio four years, selling it to the director of the Grand Opera at Paris, in 1830. In 1831 it was produced, and from the first night of its representation was the nt was produced, and from the first night of its representation was the most popular opera ever given in Paris. All the great singers of the present day have considered themselves honoured in representing its characters. In 1836 appeared the "Huguenots," which most critics deem the composer's grandest effort; in 1849 the "Prophete" was produced at Paris with the most elaborate scenic effects yet known on the operatic stage. In 1854 came "L'Etoile du Nord," and in 1858, "Le Pardon de Ploermel." The fall of 1864 was to have been marked by the production of "L'Africaine," an opera which Meyerbeer has been promising for five years past to give to the world. mising for five years past to give to the world.

- Mr. Hawthorne was born at Salem, Mass., on the 4th of July. 1804. He entered Bowdoin College, Maine, in 1825, and at the close of his collegiate career he settled at Salem. Fortune some time later (in 1838) found him a government position as gauger in the Boston Custom House, under Mr. Barcroft, then the collector at that port during the Van Buren administration. When the Whigs came into power in 1841, Hawthorne lost his appointment, and, conceiving (probably like Southey, Coloridge, and Lovell) the idea of a pantocracy, he joined the famous Brook Farm Association, returning, however, fully satisfied with his experience of "a perfect state of society" to Boston, in 1843. Here he married and made his home; subsequently for some years in "the Old Manse," at Concord, Mass. On the accession of the Polk administration, he received the appointment of Surveyor of the port of Salem. the Whigs returned to power, Hawthorne returned to his retreat and to his studies among the hills of Berkshire. Once again, in 1842, he was tendered and accepted office under government-the Consulate at Liverpool, one of the most lucrative appointments in the gift of the President, being placed at his disposal by Mr. I ierce, partly, no doubt, as a tribute of long standing personal friendship, and partly as a reward also for important service as a party penman. His remaining days, after his return from Liverpool, were spent at Concord, New Hampshire. Hawthorne's literary life commenced at Salem on the close of his college days. Leading for savent research agent the life of a realize here. days. Leading, for several years, almost the life of a recluse, he here produced a series of sketches, tales and romances, some of which were found worthy of revival in his maturer years under the title of Twice-Told Tules. Then followed, after his retirement from the Boston gauger-

ship, the papers called Mosses from an Old Manse, succeeded by the most widely known of all his works. The Scarlet Letter, in 1850; by the House of Seven Gables, in 1851; by the Blithesdale Romance, in 1852; by the Marble Faun, in 1859; and by Our Old Home, his last work, in 1863. His minor sketches would be difficult of enumeration. tinued to grace the pages of the best cotemporary periodicals, occasionally, up to the time of his death.

- Amiable Jean Jacques Pelissier was born at Maromme, near Rouen, November 6th, 1794, and educated at the military school of St. Cyr. In 1815, he was appointed a sub-lieuterant of artillery, and served in the army of the Rhine. After the events of 1815, he devoted himself to the study of military science, retaining his connection with the army; and after various minor promotions he was, in 1823, an aide-de-camp of General Grundler, in the Spauish war. The same year he was decorated with the cross of the Legion of Honour and of St. Ferdinand of Spain. Returning to France, he was, in 1828, promoted to a captaincy; and in 1828 and 1829, served with distinction in Greece. In 1836, he made his first visit on army business to Algiers; and after a long sojourn in France, again returned to Algiers in 1840, as Colonel and Assistant Chief of the General Staff of the Army of Algeria. In 1845, an insurrection occurred at Algiers, and St. Arnaud, De l'Ammirault, and Pelissier were the commanding officers. One tribe, called the Ouled Riahs, refused to submit, and could not be subjected, as they lived entirely in large caves, where it would have been madness for the French soldiers to have followed. Pelissier then conceived the idea of smoking them out; and after flinging a few burning faggots into the mouth of the cave, he made offers of life and liberty if the natives would yield. But the majority of those in the cave were still opposed to submission. More faggots were thrown in, and cries and shrieks were heard. Soon all was still, and a few days after five hundred bodies of suffocated men, women, and children were brought out by the French troops. This frightful circumstance aroused a lively indignation against its author, Pelissier, who declared that he acted only in accordance with the strict orders of his commanding officer. Three years later he was made a field-marshal; and in 1848, he was made commandant of the division of Oran, which post he filled till the breaking out of the Crimean war. It was in this conflict that he won his widest reputation as a military man. He was appointed second in command under Canrobert, and, on the He was appointed second in command under Canrobert, and, on the resignation of the latter, was made his successor. He took part in the principal battles of the Crimea, and was chief in command during the last three months of the siege of Sebastopol, and at the final and successful assault on the 8th of September, 1855. For his services he was created, by Napoleon III., Duke of Malakoff, with a pension of one hundred thousand francs; while Queen Victoria bestowed upon him the Order of the Cross of the Bath. In 1858, he was appointed minister to England, but remained in London of by a year, returning to France to take command of the Army of Observation. take command of the Army of Observation.

## ADVERTISEMENT.

# McGILL UNIVERSITY,

MONTREAL.

THE CALENDAR for the Educational Year 1864-'65 is just published, and affords all necessary information respecting

THE FACULTY OF ARTS,

THE FACULTY OF MEDICINE,

THE FACULTY OF LAW,

THE HIGH SCHOOL OF MCGILL COLLEGE,

THE McGILL NORMAL SCHOOL.

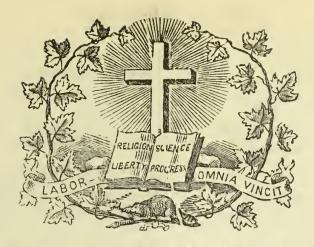
The attention of all interested in the Higher Education is invited to the Courses of Study set forth under the above heads; and which have been so arranged as to afford to all classes of persons the greatest possible facilities for the attainment of mental culture and professional training.

Copies will be forwarded free to any part of British America on application (post-paid) to the undersigned.

W. C. BAYNES, B.A. Secy., Registrar, &c.

July 6th, 1864.

EUSEBE SENÉCAL, Caloric Printing Presses, 4, St Vincent St., Monteal.



# JOURNAL OF EDUCATION.

Volume VIII.

Montreal (Lower Canada), August, 1864.

No. 8.

SUMMARY.—LITERATURE—Poetry: Evening Scene from the Banks of the Detroit River, C. Sangster.—The Apple Woman, George Martin.—Canadian History: The Fort George Massacre. — Education: Arithmetic, John Bruce, Esquire, Inspector of Schools, (continued).—Reminiscences of School Days.—OFFICIAL NOTICES.—Appointments: School Commissioners.—Erection, &c., of School Municipalities.—Diplomas granted by the Boards of Examiners.—Donations to the Library of the Department.—Situations wanted.—Teachers wanted.—Errata.—Entorial: Examinations and distribution of Prizes and Diplomas in the Lower Canada Normal Schools.—Public examinations in the Universities, Colleges and Academies of Lower Canada.—St. Francis College.—Conference of the Teachers' Association in connexion with the Laval Normal School.—Convention of the District of St. Francis.—Extracts from the Reports of the Inspectors of Schools.—Monythly Summary: Educational Intelligence.—Scientific Intelligence. — Miscellaneous Intelligence.—Advertisements: McGill University.—Deaf and Dumb Institute.

# LITERATURE.

## POETRY.

EVENING SCENE. (1)

FROM THE BANKS OF THE DETROIT RIVER.
CHARLES SANGSTER.

I stood upon a bank that faced the West,
Beyond me lay Lake Erie, softly calm,
Calm as the thoughts that soothe the dying breast
As the Soul passes to the great I AM.

One solitary bird melodiously
Trilled its sweet vesper from a grove of elm,
One solitary sail upon the sea
Rested, unmindful of its potent helm.

There lay the Island with its sanded shore,
The snow-white Lighthouse, like an Angel-friend
Dressed in his fairest robes, and evermore
Guiding the mariner to some promised end.

And down behind the forest trees, the sun,
Arrayed in burning splendors, slowly rolled,
Like to some sacrificial urn, o'errun
With flaming hues of crimson, blue and gold.

And round about him, fold on fold, the clouds, Steeped in some rainbow essence, lightly fell, Drapped in the living glory that enshrouds, His nightly entrance to his ocean shell.

The woods were flashing back his gorgeous light,
The waters glowed beneath the varied green,
Ev'n to the softened shadows, all was bright,
Heaven's smile was blending with the view terrene.

(1) This, and the following pieces, are copied from Dewart's Selections from Canadian Poets.

The lofty woods, in summer sheen arrayed,
The trembling poplar with its silver leaf,
The stately walnut rising o'er the glade,
The willow bending with its load of grief;

The graceful elm, the energetic oak,
The red-leaved maple, and the slender pine,
The grove of firs, half hidden by the smoke
From the white cottage clothed with jessamine;

The thirsty cattle drinking from the spring, Or standing mid-deep in the sunny stream, The stream itself, like Joy, meandering,— A silver shaft shot down a golden beam:

The ruddy orchard with its tempting fruit,
The juicy apple, and the mellow pear,
The downy peach, and near the garden, mute
With eager visions of a fruitful share,

Lolled the young urchin on his bed of grass,
Thinking of Autumn, with her red ripe-store—
So Boyhood smiles to mark the seasons pass,
And Manhood sighs that they return no more:

On these the parting Day poured down a stream Of radiant, unimaginable light, Like as in some celestial spirit-dream A thousand rainbows melt upon the sight,

Setting the calm horizon all ablaze
With splendors stolen from the crypts of heaven,
Dissolving with their magic heat the maze
Of clouds that nestle to the breast of even.

The fisher ceased his song, hung on his oars, Pausing to look, a pulse in every breath, And, in imagination, saw the shores Elysian rising o'er the realms of Death.

And as he dreamed, the sunlight passed away,
The stream gave back no deep cerulean hue,
Eve's purple finger closed the lips of Day,
And a dim glory clothed the upper blue.

And down on tip-toe came the gradual Night, A gentle Twilight first, with silver wings, And still from out the darkening infinite Came shadowy forms, like deep imaginings.

There was no light in all the brooding air,
There was no darkness yet to blind the eyes,
But through the space interminable, there
Nature and Silence passed in solemn guise.

## THE APPLE WOMAN.

GEO. MARTIN.

She often comes, a not unwelcome guest,
With her old face set in a marble smile,
And bonnet ribbonless—it is her best,
And little cloak—and blesses you the while,
And cracks her joke, ambitious to beguile
Your heart to something human,
Then sets her basket down—a little rest!
The Apple Woman.

Her stock in trade that basket doth contain;
It is her wholesale and her retail store,
Her goods, and chattels,—all that doth pertain
To her estate, a daughter of the Poor;
O ye who tread upon a velvet floor,
Whose walls rich lights illumine,
Wound not with word or look of high disdain
The Apple Woman.

She is thy sister, jewelled Lady Clare,
"My sister! fling this insult in my face?"
How dare you then, when in the house of prayer,
Utter, "Our Father?" the difference of place
Nulls not the consanguinity of race,
And every creature human
Is kin to that poor mother, shivering there,
The Apple Woman.

She sits upon the side-walk in the cold,
And with her scraggy hand, hard-shrunk and blue,
And corded with the cordage of the old,
She reaches forth a fameuse, sir, to you,
And begs her ladyship will take one too,
And if you are a true man
Your pence will out; she never thinks of gold,
The Apple Woman.

She tells me—and I know she tells me true,
"My Good man,—God be kind!—had long been sick,
And one cold morning when the snow storm blew,
He said, Dear Bess, it grieves me to the quick
To see you venture out,—give me my stick,
I'll come to you at gloamin,
And bide you home,"—she paused, the rest I knew,
Poor Apple Woman.

Behold her then, a type of all that's good,
Honest in poverty, in suffering kind;
And large must be that love which strains for food,
Through wind and rain, through frost and snows that blind,
For a sick burden that is left behind:
Call her but common;
God's commonest things are little understood,
Poor Apple Woman.

Two April weeks, I missed her, only two,
Missed her upon the side-walk, everywhere,
And when again she chanced to cross my view,
The marble smile was changed, it still was there,
But darkly veined, an emblem of despair;
A. God-knit union

Grim death had struck, whose dark shock shivered through The Apple Woman.

A widow now, she tells the bitter tale,
Tells how she sat within their little room
In yon dark alley, till she saw him fail,
Sat all alone through night's oppressive gloom,
Sat by her Joe as in a desert tomb,
No candle to illumine
His cold dead face! God only heard her wail,
Poor Apple Woman!

Now, when you meet her of the Basket-Store,
Her of the little cloak and bonnet bare,
Reach forth a friendly hand and something more,
When your portemonnaie has a coin to spare.
Dear are the hopes that mitigate thy care,
Dear the unbought communion
Whose tall vine reaches to the golden shore,
Poor Apple Woman!

## CANADIAN HISTORY.

## The Fort George Massacre, (1)

August 9th, 1757.

"Kill me," cried Montcalm, using prayers and menaces and promises, but spare the English who are under my protection."—Bancroft's United States, Vol. IV.

Of the many stirring incidents which marked the " seven years war" culminating in the conquest of Canada, few have been more loudly denounced than the deed of blood perpetrated by the aborigines on the garrison and inmates of Fort George, called by the British Fort William Henry, subsequent to its capitulation; few occurrences of that day have left, between the militias of New France and New England, more bitter memories. Neither "2,000" nor 1,000, nor 500, not even 200 individuals were slaughtered on this occasion; there were enough, however, to exhibit in its true features Indian warfare in former times. The barbarities to which British soldiers and New England colonists were subjected, in direct violation of the articles signed by General Montcalm and accepted by the thirty-six Indian tribes present, have furnished those inclined to make capital out of national wrongs a welcome pretext to charge the French commander with being, in some degree, accessory to the commission of these horrors. Cooper's attractive novel "The last of the Mohicans," and other works, (2) have also helped to render current a belief to which the whole of Montcalm's career, as well as history, gives the lie. True, the American novelist does not go so far as to accuse the Marquis with counselling the deed, but he asserts that, during its execution, the French showed "an apathy which has never been explained."
Here is a grave accusation levelled at the fair name of the chivalrous rival of Wolfe; fortunately for his posthumous fame, there is such a thing as historical truth; there are also honorable men, whose nature spurns the cheap popularity acquired by circulating a lie calculated to ruin or vilify a national enemy. To this class belongs George Bancroft, the gifted historiographer of the United States. Let us now quote from his beautiful writings:

"How peacefully rest the waters of Lake George between their ramparts of highlands! In their pellucid depths, the cliffs and the hills, and the trees trace their image, and the beautiful region speaks to the heart, teaching affection for Nature. As yet (1757), not a hamlet rose on its margin; not a straggler had thatched a log-hut in its neighborhood; only at its head, near the centre of a wider opening between its mountains, Fort William Henry stood on its banks, almost on a level with the lake. Lofty hills overhung and commanded the wild scene; but heavy artillery had not, as yet, accompanied war-parties into the wilderness.

"Some of the Six Nations preserved their neutrality, but the Oneidas danced the war-dance with Vaudreuil. 'We will try the hatchet of our father on the English, to see if it cuts well,' said the Senecas of Niagara; and, when Johnson complained of depredations on his cattle, 'You begin crying quite early,' they answered, 'you will soon see other things.' (3)

"" The English have built a fort on the lands of Onontio,' spoke Vaudreuil, governor of New France, to a congress, at Montreal, of the warriors of three-and-thirty nations, who had come together, some from the rivers of Maine and Acadia, some from the wilderness of Lake Huron and Lake Superior. 'I am ordered,' he continued, 'to destroy' it. Go, witness what I shall do, that, when you return to your mats, you may recount what you have seen.' They took his belt of wampum, and answered—'Father, we are come to do your will.' Day after day, at Montreal, Montcalm nursed their enthusiasm by singing the war-song with the several tribes. They clung to him with affection, and would march to battle only with him. They rallied at Fort St. John, on the Sorel, their missionaries with them, and hymns were sung in almost as many dialects as there were nations. On the sixth day, as they discerned the battlements of Ticonderoga, the fleet arrayed itself

<sup>(1)</sup> We copy this interesting article from Mr. Le Moine's valuable collection, the Maple Leaves, 2nd series. The speech recently delivered by Major General McClellan, and which has been so ably taken up by a writer in the Chicago Tribune, gives fresh interest to this point in our history. (Ed. J. of E.)

<sup>(2) &</sup>quot;This treaty of capitulation was violated by Montcalm in a manner which fixes eternal disgrace on his memory."—Moore's Indian war in the United States, p. 194.

<sup>(3)</sup> Vaudreuil to the Minister, 13th July, 1757.

in order, and two hundred canoes, filled with braves, each nation with its own pennon, in imposing regularity, swept over the smooth waters of Champlain, to the landing place of the fortress. deroga rung with the voices of thousands; and the martial airs of France, and shouts in the many tongues of the red men, resonnded among the rocks and forests and mountains. The Christian mass, too, was chaunted solemnly; and to the Abenaki converts, seated reverently, in decorous silence, on the ground, the priest urged the duty of honoring Christianity by their example, in the presence of so many infidel braves.

"It was a season of scarcity in Canada. None had been left unmolested to plough and plant. The miserable inhabitants had no bread. But small stores were collected for the army. They must conquor speedily, or disband. "On such an expedition," said Montcalm to his officers, 'a blanket and a bearskin are the warrior's couch. Do like me, with cheerful good-will. The soldier's

allowance is enough for us.? (1)

"" During the short period of preparation, the partisans were active. Marin brought back his two hundred men from the skirts of Fort Edward, with the pomp of a triumphant warrior. ' He did not amuse himself with making prisoners,' said Montcalm, on seeing but one captive (2); and the red men yelled with joy as they counted in the canoes two-and-forty scalps of Englishmen.
"The Ottawas resolved to humble the arrogance of the American

boatmen; and they lay hid in ambuscades all the twenty-third of July, and all the following night. At day-break of the twenty-fourth, Palmer was seen on the lake, in command of two-andtwenty barges. The Indians rushed on his party suddenly, terrified them by their yells, and after killing many, took one hundred and sixty prisoners. '' To-morrow, or next day,' said the captives, 'General Webb will be at the fort with fresh troops.' 'No matter,' said Montcalm; 'in less than twelve days, I will have a good story to tell about them.' (3) From the timid Webb there was nothing to fear. He went, it is true, to Fort William Henry, but took-care to leave again with a large escort, just in season to avoid its siege.

It is the custom of the red men, after success, to avoid the fur-

ther chances of war, and hurry home.

"' To remain now,' said the Ottawas, 'would be to tempt the Master of life.' But Montcalm, after the boats and canoes had, without oxen and horses, by main strength, been borne up to Lake George, held on the plain above the portage, one general council of union. All the tribes, from the banks of Michigan and Superior to the borders of Acadia, were present, seated on the ground according to their rank; and, in the name of Louis the Fifteenth, Montcalm produced the mighty belt of six thousand shells, which, being solemnly accepted, bound all, by the holiest ties, to remain together till the end of the expedition. The belt was given to the Iroquois, as the most numerous; but they courteously transferred it to the upper nations, who came, though strangers, to their aid In the scarcity of boats, the Iroquois agreed to guide De Levi, with twenty-five hundred men, by land, through the rugged country

which they called their own.
"The Christian savages employed their short leisure at the confessional; the tribes from above, restlessly weary, dreamed dreams, consulted the great medicine men, and, hanging up the complete equipment of a war-chief as an offering to their Manitou, embarked

on the last day of July.

"The next day, two hours after noon, Montcalm followed with the main body of the army, in two hundred and fifty boats. The Indians whom he overtook, preceded him in their decorated canoes. Rain fell in torrents; yet they rowed nearly all night, till they came in sight of the three triangular fires that, from a mountain ridge, pointed to the encampment of De Levi. There, in Ganousky, or, as some call it, Northwest Bay, they held a council of war, and then, with the artillery, they moved slowly to a bay, of which the point could not be turned without exposure to the enemy. hour before midnight, two English boats were descried on the lake, when some of the upper Indians paddled two canoes to attack them, and with such celerity that one of the boats was seized and overpowered, two prisoners being reserved; the rest were massacred. The Indians lost but one warrior, a great chieftain of the nation of the Nepissings.

"On the morning of the second day of August, the savages dashed openly upon the water, and forming across the lake a chain of their bark canoes, they made the bay resound with their war-

(1) Montcalm's Circular to his officers, 25th July, 1757.

cry. The English were taken almost by surprise. Their tents covered the plains. Montcalm disembarked without interruption, about a mile and a half below the fort, and advanced in three columns. The Indians hurried to burn the barracks of the English, to chase their cattle and horses, and to scalp their stragglers. During the day, they occupied, with the Canadians under La Corne, the road leading to the Hudson, and cut off the communication. At the north was the encampment of De Levi, with regulars and Canadians, while Montcalm, with the main body of the army, occupied the skirt of the wood on the west side of the lake. His whole force consisted of six thousand French and Canadians, and about seventeen hundred Indians. Fort William Henry was defended by Lieutenant-Colonel Munro, (1) of the 35th regiment, a brave officer and a man of strict honor, with less than 500 men, while 1700 men lay entrenched near his side, on an eminence to

the south-east, now marked by the ruins of Fort George.

"Meantime, the braves of the Nepissings, faithful to the rites of their fathers, celebrated the funereal honors of their departed brother. The lifeless frame, dressed as became a war-chief, glittered with belts and ear-rings, and the brilliant vermilion; a riband, fiery red, supported a gorget on his breast; the tomahawk was in his girdle, the pipe at his lips, the lance in his hand, at his side the well-filled bowl. And thus the departed warrior sat upright on the green turf, which was his death-couch. The speech for the dead was pronounced; the death-dances and chants began; the murmurs of human voices mingled with the sound of drums and the tinking of little bells. And thus arrayed, in a sitting posture, he was consigned to the earth, well provided with food, and surrounded by the splendors which delighted him when alive.

"On the fourth of August, the French summoned Munro to surrender, but the gallant old soldier sent an answer of defiance. Montcalm hastened his works; the troops dragged the artillery over rocks and through forests, and with alacrity brought fascines and gabions. The red men, unused to a siege, were eager to hear the big guns. Soon the first battery of nine cannon and two mortars was finished; and amidst the loud scream of the savages, it began to play, while a thousand echoes were returned by the mountains. In two days more a second was established, and by means of the zig-zags, the Indians could stand within gun-shot of the fortress. Just then arrived letters from France, conferring on Montcalm the red riband, with rank as Knight Commander of the Order of St. Louis.

"" We are glad,' said the red men, ' of the favor done you by the great Ononthio, but we neither love you, nor esteem you the more for it; we love the man, and not what hangs on his outside. Webb, at Fort Edward, had an army of four thousand, and might have summoned the militia from all the near villages to the rescue. He sent nothing but a letter, with an exaggerated account of the French force, and his advice to capitulate. Montcalm intercepted the letter, which he immediately forwarded to Munro. Yet, not till the eve of the festival of St. Lawrence, when half his guns were burst, and his ammunition was almost exhausted, did the

dauntless veteran hang out a flag of truce.

"With a view to make the capitulation unviolably binding on the Indians, Montcalm summoned their war chiefs to council. The English were to depart with the honors of war, on a pledge not to serve against the French for eighteen months; they were to abandon all but their private effects; an escort was to attend them on their departure; every Canadian or French Indian made captive during the war was to be liberated. The Indians applauded; the capitulation was signed. Late on the ninth of August the French entered the fort, and the English retired to their entrenched camp.

"Montcalm had kept from the savages all intoxicating drinks, but they solicited and obtained them of the English, and all night long they were wild with dances and songs and revelry. The Abenakis of Acadia excited the angry passions of other tribes, by recalling the sorrows they had suffered from English perfidy and English power. At day-break they gathered round the entrenchment, and, as the English soldiers filed off, began to plunder them, and incited one another to swing the tomahawk recklessly. Twenty, perhaps even thirty, persons were massacred, while very many were made prisoners. Officers and soldiers, stripped of everything, fled to the woods, to the fort, and to the tents of the French. To arrest the disorder, De Levi plunged into the tumult, daring death a thousand times. French officers received wounds in rescuing the captives, and stood at their tents as sentiles over those they recovered. 'Kill me,' cried Montcalm, using prayers, and menaces and promises: 'but spare the English, who are and menaces and promises; 'but spare the English, who are

<sup>(2)</sup> Montcalm to Vaudreuil, 27th July, 1757.

<sup>(3)</sup> DeBougainville to the Minister, 19th August, 1757.

<sup>(1)</sup> Captain Christie to Governor Pownall, 10th August, 1757.

under my protection;' (1) and he urged the troops to defend them-The march to Fort Edward was a flight; not more than six hundred reached there in a body. From the French camp Montralm collected together more than four hundred, who were dismissed with a great escort, and he sent De Vaudreuil to ransom

those whom the indians had carried away.

"After the surrender of Fort William Henry, the savages retired. Twelve hundred men were employed to demolish the fort, and nearly a thousand to lade the vast stores that had been given up. As Montcalm withdrew, he praised his happy fortune that his victory was, on his own side, almost bloodless, his loss in killed and wounded being but fifty-three. The Canadian peasants returned to gather their harvests, and the lake resumed its solitude. Nothing told that civilised man had reposed upon its margin but the charred rafters of ruins, and, here and there, on the side-hill, a crucifix among the pines to mark a grave."

In perusing Bancroft's narrative, we find nothing to support the allegation of British and of some American writers, "that the French at Fort William Henry acted as fiends." We cannot, either, detect any circumstance calculated to warrant Cooper's charge against Montcalm, of "extraordinary apathy" during the massacre. The reverse in fact is apparent in everyline. I am indebted to the kindness of our old historian, the Abbé Ferland, for a most interesting letter, from an eye-witness of the whole proceedings. It not only corroborates entirely Bancroft's and Garneau's version of the Fort William surrender, but discloses circumstances which I have not yet red in any English work. This letter was written in French by the Abenakis missionary of the St. François village, near Montreal, and bears date 1st October, 1757; it is to be found in the Recueil de Lettres Edifiantes et Curieuses, reprinted at Toulouse in 1810, vol. 6. It is referred to by Bancroft and other historians, but its text in English is not given.

(Translation.)

"St. François, near Montreal,

21st October. 1757.

On the 12th July, I left St. François, chief village of the Abenakis mission, for Montreal, to present to M. De Vaudreuil a duputation of twenty Abenakis who accompany Father Virot in his undertaking to found a new mission amongst the Wolfe Indians of the River Oyo, or Belle Rivière.

We soon received orders to join the French army, which was camped one league higher up, towards the portage, close to a spot where a waterfall compelled us to convey overland to Lake St. Sacrement (George) the implements necessary for the siege. Preparations were being made for a start, when an occurrence took place which rivetted the general attention. A small fleet of canoes was seen in the distance, coming up an arm of the river, decked out with trophies, heralding a victory. It was M. Marin, a Canadian officer of much merit, returning triumphantly from the expedition confided to his charge. About 200 savages had been placed under his orders to go towards Fort Lydis; he had, with a small flying camp, the courage to attack and the good fortune to take possession of—a large portion of the outer works of the fort. His savages had just sufficient time to remove the scalps from the two hundled dead warriors left on the spot, without losing a single one of their own party. The enemy, three thousand strong, in vain sought to wreak vengeance in the pursuit they made of the savages. It was whilst we were engaged in counting the number of English scalps displayed about the canoes, that we observed a French boat bearing towards us five Englishmen, tied and escorted by Outaouaks, whose prisoners they were.

The sight of these unfortunate captives caused great rejoicings amongst the savages present: these barbarous feelings they gave vent to, by horrible yells and by conduct distressing to humanity. More than one thousand savages, taken from thirty-six different tribes, under the banner of France, were at that moment lining the shores of the lake. At one instant, and seemingly without any preconcerted plan, they all ran in hot haste towards the adjouning woods. I knew not at first how to explain this unexpected movement. I was not long in suspense. The barbarians in a minute returned with clubs ready to inflict on the unfortunate English the most dreadful treatment. At sight of these cruel prepar tions, my heart sank in me; I felt my eyes bathed with tears; my sorrow did not however render me inactive. Without a moment for thought, I flew towards those wild beasts, in hopes of restraining them; alas! of what avail was my feeble voice, but to articulate a few sounds, which the tumult, the diversity of langwages, the surrounding ferocity rendered mantible. At last I made bitter reproaches to some Abenaquis who were near me;

my determination awoke humane sentiments in their breasts. Ashamed, they slank off from the murderons crowd, throwing away their clubs. But what was a few less in a mass of 2,000, bent on giving no quarter? Seeing the futility of my interference, I was in the act of withdrawing in order not to witness the bloody tragedy which would soon commence. I had scarcely gone a few steps when a feeling of compassion brought me back to the bank, from which I cast my eyes on the victims doomed to certain death. which I cast my eyes on the victims doomed to certain death. Their present state caused me a new pang. Terror had so overpowered them that their strength failed them completely—they could barely stand up; death was written on their downcast and convulsed features. They were doomed; they seemed certain of being battered to death, when, to and behold! their salvation sprung from the very acts of their murderers. The French officer who had chaige of the boat had noticed what had taken place on the shore. Moved by that feeling of commiseration which misthe shore. Moved by that feeling of commiseration which misfortune rings from a brave man, he undertook to create a s milar sentiment in the heart of the Outaouacks, masters of the prisoners. He played his part so well that he succeeded to inspire in them compassion for the captives. They immediately adopted a plan which succeeded to its fullest extent. As soon as the boat was within hailing distance from the shore, one of its inmates, an Outaouack, proudly uttered the following threat: " These prisoners are mine; my property shall be respected; touch them, any of you, and you touch me!" One hundred French officers might have spoken thus; they would only have been laughed at, and have brought on the captives an increase of cruelty; but a savage fears his fellow, and him only; the most trifling insult may have to be atoned for by death only: this makes them cautious. The will of the Outaouack was respected, as soon as made known; the prisoners were disembarked without any tumult, and lodged in the fort, free from insult. They were then separated and closely questioned, and soon revealed all we wanted to know. Terror made them communicative to a degree. I visited one who was placed in a room in which one of my friends was. I tried to inspire him with hope, and procured him refreshments, for which he seemed grateful.

(To be continued.)

## EDUCATION.

## ARITHMETIC

(Continued from our last.) Multiplication, Division, &c.

We have now reached another stage of advancement,-another and wider field for training. Our aim should be to throw as much light on our subject as possible; make its study easy and inviting; quicken and develop the intellect of the pupil, and show how he may be so exercised as to make him a correct, expert calculator.

The progressive increase and decrease of numbers by units, tens, hundreds, &c., should, from preceding exercises, be pretty well understood. How best to extend the knowledge acquired, and make it auxiliary to farther advancement should be the ever constant study of the educator. Let us do our best to effect this.

The teacher's great object at this stage is to familiarize his pupils with products and quotients at first up to 12 times 12. I give a few examples to show how this may be done. Each example, as numbered, is understood to be one lesson.

#### Examples. 9 10 11 12 Fig. to be dou-[bled. 8 10 12 14 16 18 20 24 Products. 6 12 Quotients. 7 8 10 12 2 12 16 18 14 20 24 10 10 10 3 4 5 8 9 11 12 3 21 24 27 30 33 36 12 15 18 3 12 11 10 9 6

							3					
3 { 3	12	6	33	30	27	24	18	9	3	15	21	36
3 3	4	2	11	10	9	8	6	3	1	5	7	12
	- 1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12
							4					
4 { 4	4	8	12	16	20	24	28	32	36	40	44	48
4 \ 4	)—						-					
(	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	, II	12
	11	9	8	2	1	5	4	10	12	3	6	7
							4					
4 { 4	44	36	32	8	4	20	16	40	48	12	24	28
4 \ 4	)											
(	11	9	8	2	1	5	4	10	12	3	6	7
			as h									

Directions how to train them on each lesson.

1. First, go successively over the figures or numbers with them from left to right, and from right to left; and then take figures and products here and there. Continue the training till the mind gets hold on products, every way required.

2. In giving quotients, proceed in the same way,—from left to right—from right to left,—and here and there—till answers are readily obtained.

4. Then make them read off, without any hesitation, successively, products and quotients—additions and differences, till impressions are well deepened in their minds. And as you are going on with the work of training, be studying, how to test their growing knowledge of every exercise, and that you are carrying their understanding along with you.

5. Before passing to a new lesson, make them read products, &c., &c., off,—naming only the results of processes—allowing them to use no words, as 5 times 7 are 35; 6 times 3 are 18; but 35, 18, &c., &c., results blotted out, the figures to be worked only seen, or named: for example,—

				- 4		
9	7	4	5	10	11	12
*	*	*	*	*	*	* Products
"	"	"	"	ω,	"	" Quotients (1)
a			a	a	a	a Additions s Subtractings
	* " a	* * " "	* * * " " " a a a	* * * * 	* * * * * 	* * * * * * * * * * * * * * * * * * *

N. B.—Wait not to write results, just make them name answers, and race on.

In training them use both the slate and the blackboard. When in classes, make them in turn train each other; and on seats, two and two can alternately train each other. Give the figures to be worked with special directions how to drill; and a little practice will make them expert in exercising and testing each other. On themselves it has an excellent effect. It quickens and stirs up their minds; it leads to emulation, and its whole tendency is to develop and strengthen the powers of the mind. One week of such training is of more value in giving them a knowledge of figuring than months of the individual working of sums, - requiring of them no more than merely the answer of a sum or question. In this there is no training whatever. It is the tedious wading through process to a result. And if the result be found correct—though after many goings over and corrections—no more is required. Can this be training to excellency in acquiring a knowledge of figures and figuring?

When an exercise is given to be worked by them individually on seats, let it be with strict injunction to train themselves on the work so as to master the process; and so study the different steps of the work as to be prepared for your own interrogations.

To be satisfied with answers merely at this stage especially, is not only a slow,—it is indeed the slowest way to ground children in the fundamentals of arithmetic. And instead of quickening and healthfully spurring on their minds to intelligent efforts, its tendency is rather to make them dull, and inergetic, and to create a dislike to schoolwork.

Give them now the whole of the multiplication table up to 12 times. And make each line an exercice for multiplying, adding, subtracting and dividing, as follows:

1. Table.—For multiplying and dividing, adding and subtracting — all combined.

							_	10	0		Q)				0							
2 + ×	2   ÷	$3+\times$	3   ÷	4 + ×	4   ÷	2+ ×	5   ÷	× + 9	÷   9	× + +	÷   1	× + &	** 8	9 + ×	÷   6	$10 + \times$	10   ÷	11+×	11   ÷	$12 + \times$	12   ÷	Quo.
2	4	2	6	2	8	2	10	2	12	2	14	2	16	2	18	2	20	2	22	2	24	2
3	6	3	9	3	12	3	15	3	18	3	21	3	24	3	27	3	30	3	33	3	36	3
4	8	4	12	4	16	4	20	4	24	4	28	4	32	4	36	4	40	4	44	4	48	4
5	10	5	15	5	20	5	25	5	30	5	35	5	40	5	45	5	50	5	55	5	60	5
6	12	6	18	6	24	6	30	6	36	6	42	6	48	6	54	6	60	6	66	6	72	6
7	14	7	21	7	28	7	35	7	42	7	49	7	56	7	63	7	70	7	77	7	84	7
8	16	8	24	8	32	8	40	8	48	8	56	8	64	8	72	8	80	8	88	8	96	8
9	18	9	27	9	36	9	45	9	54	9	63	9	72	9	81	9	90	9	99	9	108	9
10	20	10	30	10	40	10	50	10	60	10	70	10	80	10	90	10	100	10	110	10	120	10
11	22	11	33	11	44	11	55	11	66	11	77	11	88	11	99	11	110	11	121	11	132	11
12	24	12	36	12	48	12	60	12	72	12	84	12	96	12	108	12	120	12	132	12	144	12

<sup>(1)</sup> Top line to be rubbed out, and quotients given from products.

2. Table.—Processes of the four rules extended to 20.

		1								1	1	1			
55 + ×	13   ÷	14 + ×	14   ÷	151 × + 501	15	16 + ×	16   ÷	17 + ×	17   ÷	18 + ×	18   ÷	19 + ×	19   ÷	20 + ×	20   ÷
2	26	2	28	2	30	2	32	2	34	2	36	2	38	2	40
3	39	3	42	3	45	3	48	3	51	3	54	3	57	3	60
4	52	-4	56	4	60	4	64	4	68	4	72	4	76	4	80
5	65	5	70	5	75	5	80	5	85	5	90	5	95	5	100
6	78	6	84	6	90	6	96	6	102	6	108	6 *	114	6	120
7	91	7	98	7	105	7	112	7	119	7	126	7	133	7	140
8	104	8	112	8	120	8	128	8	136	8	144	8	152	8	160
9	117	9	126	9	135	9	144	9	153	9	162	9	171	9	180
10	130	10	140	10	150	10	160	10	170	10	180	10	190	10	200
11	143	11	154	11	165	11	176	11	187	11	198	11	209	11	220
12	156	12	168	12	180	12	192	12	204	12	216	12	228	12	240
13	169	13	182	13	195	13	208	13	221	13	284	13	247	13	260
14	182	14	196	14	210	14	224	14	238	14	252	14	266	14	280
15	195	15	210	15	225	15	240	15	255	15	270	15	285	15	300
16	208	16	224	16	240	16	256	16	272	16	288	16	304	16	320
17	221	17	238	17	255	17	272	17	289	17	306	17	323	17	340
18	234	18	252	18	270	18	288	18	306	18	324	18	342	18	360
19	247	19	266	19	285	19	304	19	323	19	342	19	361	19	380
20	260	20	280	20	300	20	320	20	340	20	360	20	380	20	400
			1								!				

N. B.—First show your class how the columns regularly increase and decrease by ones, twos, threes, &c. The first column increases by ones, the second by twos; the third gives quotients of the second; the fourth is an increase by three; the fifth are quotients of the fourth, and so on. Then exercise them, when the principles of increase and decrease are well understood, on the different columns as directed by the signs—×, +, and ...—that is by the same totals by multiplying and adding; and reversing processes by subtracting and dividing. In other words, make them know well how numbers increase and decrease by processes of analysis and synthesis, instead of solely by rote without the exercise of the understanding.—When these Tables are well understood—the first especially, then take numbers promiscuously, first, to a hundred; and on these let them be exercised, in adding and subtracting, multiplying and dividing,—combining and uncombining them as variously as you can, till they can readily give any result required, as follows:

Make them tell the fives in these numbers, and what, if any, is over, at sight, not naming the words—times and over; but just the figures 3-2-5-2, &c.

Repeat 7, 8 and 9 up to 49, 85, 96, 37, 29, 18, adding in any units wanted to complete the numbers, i, e. 7-14-21-28-35-42-49; 8-16-24-32-40-48-56-64-72-80, and 5 added are 85, and so on. Reverse the process—85 by 8, viz., 85-77-69-61-53-45-37-29-21-13-5 remaining.

Lessen 37 successively by 7, three times; and increase it by 8 in succession, four times. Tell me the result?

Halve 96; to the half add 12; from the sum subtract 30; multiply the remainder by 5; add 19, halve the sum, and tell the quotient? Ans. 84—1. Answer to be given when the last word or figure is pronounced.

Halve 82 successively to 20—1. Divide 81 successively by 3 till nothing remains, naming each descending step without hesitation.

Continue such exercises as these—giving them as much variety as possible—till a readiness in answering is acquired; then give higher numbers, just as you find their minds are able to take them in.

JOHN BRUCE,
Inspector of Schools.

(To be Continued.)

## Reminiscences of School Days.

Hardly more unlike was the lumbering stage-coach of the olden time to the locomotive-the sailing vessel to the steamboat-the hand loom to the factory-the lingering mail to the telegraphthan the schools of that same olden time-so distant if measured by events, yet so recent that the memory of the living embraces it, to those of the present day. The writer's early school days were thirty years ago, when "all things were as at the beginning," and no Horace Mann had questioned the propriety of a system originating in Puritan times. It may not be unacceptable, in the midst of the graver articles of the Journal, to give some reminiscences of the schools of that period, which may be new to the youthful readers, and may recall to the more venerable their own early experience.

My school-house was in a country town of the Granite State, propably in advance of most towns in general intelligence, as several of the most enterprising citizens were in the habit of making an annual visit to Boston, that great city, by stage, and by the narration of what they had seen, kept alive a spirit of inquiry that showed itself in a general desire to keep everything up to the times. My father (I am proud to record a fact so honorable to the memory of my sire) took a semi-weekly paper, the only one in the town, and, among other ways of spreading its contents, a retired schoolmaster, whose main distinction was that he had once been Edward Everett's teacher, used to be at the post office always when the stage drove up with the mail, and carry it to its destination, as a compensation for which he claimed its first reading

and its news henceforth became the public property of the village.

Twice a week, then, our citizens could discuss all that was known through the Boston papers. Peace to the memory of those good old people who used to assemble in the store of an evening and talk over Gen. Jackson and the Bank. We may know more than they did, but I would their sterling honesty and unselfish patriotism more pervaded the heart of the country than I fear they

do at present.

But to return to our school. It was a "little red schoolhouse," high on the top of a hill, about the middle of a district extending on a straight road from the center to the border of the town. All the school districts were thus laid out, as it was contended that a man at the outskirts of the town should have as much schooling as one in the middle, since his money was as good, so no proposition to have a center school district to benefit the greatest number could ever prevail. As the town was divided into quite a number of small districts, we had a school only about eight weeks in winter and the same in summer. In the summer a mistress was employed, and only little ones attended; in the winter the big boys and girls came together, and a master was employed with strength enough to conquer if a rebellion occurred. As a change of teachers was thus made twice a year, and the new teacher was usually a stranger, whom it took several weeks to learn the names and wants of the pupils, it can not, be expected that the progress of any one term could be very marked. Indeed, as every teacher commenced with a review, for several years the pupil would finish at about the same place, which I have thought since was greatly for the advantage of the teacher, as most of them were more familiar with the beginnings than the ends of the text-books. I remember I acquired the marked dislike of one mistress, because, thinking myself a remarkable scholar, in which my father concurred, I had induced him to complain to the committee about my being put back, and the consequence was that I was allowed to start in the middle of my Colburn's with a fair prospect of completing it—no small feat in those days. I had to pay the penalty, how-ever, of my ambition, for on every reasonable pretext I became familiar with a birch stick, and with every fresh application I could see in her eye "Complain again to the committee, will you?" I managed to square accounts with her, but I think I will not discuss that subject.

As our teachers changed twice a year, we had a great variety. Schools were regarded, to a great extent, for the benefit of the teacher, putting into his pocket so much money as the district was required by law to spend; and generally each prudential committee man had a cousin to whom the school was promised in the event of his selection, so that not a little wire-pulling was resorted to, on a small scale, to secure a position with so much official patronage at its disposal. As my mind passes them in review, they throng up, old and young, learned and unlearned, experienced and inexperienced, good and bad, a motley group.

The first few days were spent in trying the teacher, to see what stuff he was made of-if he was to rule us, or we him. How many an innocent, well-disposed young teacher, entering the school-room

with an honest intention of discharging faithfully his sacred trust, with no heart for personal combat with rough boys, has been regarded as weak, and ejected summarily from his post, because he could not reduce to subjection unruly students, whose parents felt too often a pride in the brute courage of their boys, that had thrown the master into a snow-bank! Committee man eyed the applicant from head to foot to see if he had the muscle for a contest if it came; and the writer remembers well how suspiciously he was viewed in his early examination for new schools, on account of his diminutive size. In his own justification he may be pardoned, however, for the remark, that the most lamentable failures in discipline in his knowledge have been in teachers of the stature of Anak, while some of the best disciplinarians have been of "contemptible presence."

The discipline of thirty years ago was mainly with the rod; the birch was emphatically the "tree of knowledge," and many a time has the writer gone home with sore limbs and hands, "marks of affection from his teacher," as our venerable friend, Mr. Greenleaf, would say. Some scholars expected a whipping every day, as a part of the regular school exercise. To teach school without corporal punishment is decidedly a modern invention. Rarely was any complaint made unless the severity became really brutal. The methods of punishment were various, according to the whims of the teacher. I have witnessed a severity with the ruler that made my young heart tremble, and but little regard was paid to age or sex. Sometimes students were obliged to stoop over with hand on the floor, "holding a nail in the floor," as it was termed, which was painful, as it caused a flow of blood to the head, and other such unnatural punishments were used which "time would fail me to tell." Monitors were frequently used who exercised a very natural discrimination in reporting offenders, taking care in this way to pay off many an old grudge against a fellow student, while they never saw the tricks of their friends. One teacher used to wait until a large number of unruly pupils had been collected, and then punish by detachments, hearing from his monitor the offense and meeting out its due, and then starting again. Yet I always observed the most severe teachers frequently had the most difficulty in governing. Little heads are often crafty, and many a "committee of ways and means" was held to devise places of annoyance so cunningly contrived that detection would be difficult. and not rarely the master had the worst of it.

The studies of the school were few, consisting almost entirely of reading, writing, spelling, arithmetic, and geopraphy. Very rarely an ambitious parent wished his child to study grammar, and such pupils prided themselves much on their intellectual superiority. I was a hopeful boy, as I have intimated, and early took up this study. I remember my first lesson was to learn the conjugation of the verbs; and after three or four lessons I began to parse, without the most distant conception of what I was about. teacher told me man was a noun, common, third person, singular, nominative case, I tried to remember it, as I would any other fact, as the population of Boston, for which no reason could be given. I think hard as was the study to me, it was still harder for the teacher, for I can recall very distinctly the perplexity of countenance in the attempt to tell us what part of speech particular words should be called. Teachers then were not very intimate with

Lindley Murray.

In written arithmetic, at that time, classification and the use of the blackboard were unknown, each one "ciphering" as well as he could, and when difficulties were met with, going up to the teacher, a large part of whose time was employed in working out problems for individual pupils. I went through the arithmetic very young, working out the questions by rule, never questioning, or being questioned as to the reason of my operations, nor did I ever bestow a thought on the true meaning of the rules until some years

alter, when I became a teacher.

For reading, I remember but two rules were given, " speak loud" and "mind your stops." The meaning of the first was easy, and we generally gave no ground for complaint in strength, though I think the quality of the voice was not always to be commended. A loud, prolonged monotone, was decidedly the fashion. The rule for "stops and marks" was, "Stop long enough to count one at a comma, two at a semicolon, etc.," as senseless a rule as ever found its ways into a school book, though still given, I regret to say, by many teachers who ought to know better.

Geography was taught then, as it is two often now-a mere memorizing of the book, asking the questions and requiring answers. Much remains still to be done for the cause of education in this

branch; who will do it?

Spelling was one of the branches to which most attention was given, and in this the students of thirty years ago far excelled those of the present day. To misspell a word was always in some way punished, and the pride of scholarship was here particularly manifested. To stand at the head of the class was an honor of which mothers boasted in their children, and it was always rewarded by some token of approbation. Spelling schools in the evening were held, at which students from different districts were brought into antagonism, sides were chosen, and victories won were discussed for many a subsequent day. But I must confess the opportunity to exercise gallantiy after the close of the school, gave them not a little of their popularity and interest.

In penmanship, too, the schools of a former period, I think, excelled the present. A round, plain hand, was sought for, and I know many a parent now shames his child as he produces his neat, clear, copy-book for inspection. The teacher wrote better than now. He was obliged to set all the copies; and however able he might be to conceal ignorance in other branches, it was impossible in this. His own penmanship was, alike with that of his students, the subject of inspection in the copy-book by every pupil, and parent, and the august committee as they made their stated visits, and nothing would atone for a slovenly hand. Most of the copies the teachers must set at home, and this and making pens were serious drafts on his time, from which he is now happily exempt.

As our studies were few, we had much spare time, which girls employed in sewing patch-work, being early taught they could not marry till they had worked enough for a quilt. Boys were required to commit hymns and passages of Scripture, not always a pleasant exercise for them, however much they might be profited.

In one other respect, I think our schools have deteriorated, viz., in the attention paid to the manners of children. Boys were always required to bow, and girls to courtesy, as they entered and left the school-room, as they stood arranged in the class before the recitation commenced and at its close; and it was carried so far that I remember children were required to salute strangers whom they passed in the street, and were punished for its neglect. They were taught, too, to respect age and authority, and to uncover in their When the committee or others visited our school, we rose as they entered, and stood till they were seated; and if a plain "no" or "yes" came from a boy's lips to one he was bound to respect, he was reminded in a way he would not soon forget to use "sir" with it. In what awe we stood of the committee! How clean and nice we tried to look on examination day, and how we early hurried to school, and took our seats in anticipation; and when we were obliged to wait for the august presence, for dignity was always slow, from time to time the teacher would send to an elevation a little way off to see if they were coming; and when the minister, and doctor, and esquire, who usually formed our committee, were sure enough in sight, and some parents with them, how hushed we were as they entered, and how eagerly we tried to look and do our best! And when the classes were through, and they made their remarks to us, usually words of praise, and then the minister offered a prayer, and we waited till the spectators were all gone, and then were dismissed, how fast we ran home and told our mothers all about it! I wonder if boys do so now. Somehow, I can not tell how it is, but every thing seems to be different from what it was even with the children. Well, perhaps I had better conclude, for my readers may think me garrulous, and older than I really am, and then I may lose my place, for people now do not have much respect for an old teacher. - Mass. Teach.

## OFFICIAL NOTICES.



APPOINTMENTS:

SCHOOL COMMISSIONERS.

His Excellency the Governor General in Council was pleased, on the 26th July last, to approve of the following appointments of School Com-

County of Beauce .- Aubert-Gallion : M. Joseph Dutil.

ERECTIONS, &C., OF SCHOOL MUNICIPALITIES.

His Excellency the Governor General in Council was pleased, on the 26th July last,

toire, in the County of Lévis, the portion of territory hereinafter described, and to erect the same into a separate school municipality under the name of the Municipality of the Village of Bienville, to wit:

Comprising a tract of territory of six arpents, eight perches and three feet in front, by forty arpents in depth; bounded as follows: on the north-east by the line dividing the Parish of Notre-Dame de la Victoire from the Parish of St. Joseph de la Pointe Lévis; on the south-east by the line dividing the laud of Isidore Bégin from that part of the land of Michel Bégin which is situated in the Town of Lévis; on the north-west, partly by the Town of Lévis and partly by the River St. Lawrence, extending in depth to forty feet of water at low tide; on the south-west by the line of the lands of the first range.

2nd. To erect into a separate school municipality, the Parish of St. Bridgit, situated partly in the County of Nicolet, partly in the County of Yamaska, and partly in the County of Drummond, with the same name and the same limits as were assigned to the said Parish by Proclamation of His Excellency the Governor General, bearing date the 12th November, 1863, and inserted in the Canada Gazette, at page 3457, volume xxii.

3rd To erect into a school municipality, the Parish of St. Fulgence, situated partly in the County of Drummond, and partly in the County of Bagot, to be called the School Municipality of St. Fulgence, and to have the same limits as were assigned to the said Parish by Proclamation of His Excellency the Governor General, bearing date 19th December, 1864, and inserted in the Canada Gazette, at page 120, volume xxiii.

4th. To erect into a school municipality the Parish of St Tite, in the County of Champlain, with the same nome and the same limits as were assigned to the said parish by Proclamation of His Excellency the Governor General, bearing date 11th July, 1863, and inserted in the Canada Gazette, at page 2038, volume xxii.

5th. To detach from the School Municipality of Percé, in the County of Gaspé, that portion of territory extending from the rivulet which runs through the land of James Cain, at the place called Cap-Rouge, as far as the line dividing the said Municipality of Percé from the Municipality of Cap-Désespoir, on the west, and to annex this portion of territory to the said Municipality of Cap-Désespoir, in the same

6th. To detach from the School Municipality of Victoriaville, in the County of Arthabaska, the eight lots in each of the first five ranges of the Township of Arthabaska, and to annex the said lots to the School Municipality of Arthabaskaville in the same County.

7th. To detach from the School Municipality of Orford, sitnated within the limits of the electoral Town of Sherbrooke, the lots of land of the 17th and 18th ranges of the Township of Orford lying between the 1st and 6th lots inclusively, and to annex the same to the School Municipality of North Stukely, in the County of Shefford.

8th. To detach from the School Municipality of St. Irénée,in the County of Charlevoix, the concession known under the name of St. Magdeleine, extending from the property of Thadée Bouchard to that of Louis Mal'ais exclusively, and to annex the same to the School Municipality of Malbaie, in the same County.

9th. To detach from the School Municipality of Coteau St. Pierre, in the County of Hochelaga, the portion of territory hereinafter described, and to annex the same to the School Municipality of St. Henry, in the same County, to wit;

The lot of land belonging to the heirs of Philippe Turcot, bounded on the north by the Lachine Railway, on the south and east by the Côte St. Paul road, and on the west by the land belonging to Désiré Turcot, including the property of Jean Baptiste Cazelais.

10th. To give a new demarcation to the School Municipality of Hull and to that of St. Etienne of Chelsea, both in the County of Ottawa, as follows, to wit:

First.-Municipality of Hull: To be bounded on the north by the line dividing the fifth from the sixth concession, as far as Lot No. Twenty-One; thence, by the line dividing Lot No. Twenty from Lot No. Twenty-One as far as the seventh concession, lying between the sixth and seventh ranges, to the line dividing the Township of Hull from that of Earldley; retaining on the west, south and east the same limits as were formerly assigned.

Secondly.—Municipality of St. Etienne of Chelsea, bordering upon that of Hull, to be bounded as follows, to wit:

On the north by the line dividing the Township of Wakefield from the Township of Hull; on the east by the line dividing the Township of Templeton from that of Hull as far as the fifth concession exclusively; thence, on the south, by the line dividing the fifth from the sixth concession, as far as Lot No. Twenty-Oue; thence, by the line dividing Lot No. Twenty from Lot No. Twenty One, as far as the seventh concession, lying between the sixth and seventh ranges, to the line dividing the Township of Hull from that of Earldley.

11th. To detach from the School Municipality of Notre-Dame de la Vic1st. To detach from the School Municipality of Notre-Dame de la Vicneau, in the County of St. Maurice, the portion of territory hereinafter

described, and to annex the same to the School Municipality of St.

Ltienne, in the same County, to wit:

All that portion of the third range of the Township of Caxton lying between the land of Gabriel Duplessis, inclusively, and that of Edouard Rivard, also inclusively.

12th. To detach from the School Municipality of Valcartier, in the County of Quebec, that portion of territory hereinafter described, and to erect the same into a school municipality, under the name of the Municipality of West St. Gabriel, to wit :

All that portion of territory which has been erected and constituted into a distinct local municipality for municipal purposes by Act of Parliament sanctioned ou the 18th May, 1861. 24 Victoria, Chapter 73.

13th. To detach from the School Municipality of St. Andrew of Acton, in the County of Bagot, that portion of territory hereinafter described, and to erect the same into a separate school municipality, under the name of the Municipality of the Parish of St. Andrew of Acton, to wit:

That portion of territory which includes the five first ranges of the Township of Action, excepting the Lots No. Thirty-Two, No. Thirty-Three, and No. Thirty-Four of the third range of the said Township, and also excepting the western half of the Lot No. Thirty-Two, and the whole of the Lots No. Thirty-Three, and No. Thirty-Four of the fourth range of the said Township.

## DIPLOMAS GRANTED BY THE BOARDS OF EXAMINERS.

#### PROTESTANT BOARD OF EXAMINERS OF BEDFORD.

1st Class Elementary (E.)—Mrs. E. D. L. Turner; Misses Mathilda E. Baillie, Lucy P. Bell, Essie E. Blakely, Hester Ann Lawrence, Mathilda A. McLean, Eliza Manson, Arabella C. Olds, Valeria M. Taylor.

2nd Class Elementary (E.)—Misses Didamia Gardner, Margaret A. Hale, E. J. Kathan, R. Kathan.

Aug. 2, 1864.

WM. GIBSON.

Secretary.

#### BOARD OF EXAMINERS OF PONTIAC.

1st Class Elementary (E). - Messrs. Francis Murray and James McCready.

2nd Class Elementary (F) -Miss Emerance Berthiaume.

2nd Class Elementary (E).-Messrs. James Patrick Mullan, Thomas Stephens, and Miss Susan Connolly.

March 21, 1864.

## SAME BOARD.

2nd Class Elementary (E) .- Messrs. Robert Angus, Thomas Coulter, and Miss Elizabeth Anna Best.

May 3, 1864

1st Class Elementary (E.)—Miss Mary Jane Gray.
2nd Class Elementary (E.)—Miss Elizabeth Wilson.

Aug. 2, 1864.

OVIDE LEBLANC,

Secretary.

## BOARD OF EXAMINERS OF GASPÉ.

1st Class Elementary (E & F) .-- Mr. Daniel John Anderson.

1st Class Elementary (E) .- Mr. Charles Hunt.

May 3, 1864.

1st Class Elementary (F. & E.)—Mr. Philippe Terrien.
1st Class Elementary (E.)—Mr. John Pope.
2nd Class Elementary (E.)—Mr. Abraham Piton.

Aug. 2, 1864.

PH. VIBERT, Jr., Secretary.

## BOARD OF EXAMINERS OF BEAUCE.

1st Class Elementary (F.)—Miss Artémise Campagna.
2nd Class Elementary (F.)—Misses Rosalie Blouin, M. Emilie Bouchard, Obéline Denis, M. Adéline Hébert, Catherine M. McKenzie.

Aug. 2, 1864.

J. T. P. PROULX, Secretary.

## BOARD OF EXAMINERS OF SHERBROOKE.

1st Class Elementary (E.)-Misses Emily Brooks, Almira Hawley, Amelia M. Mallory.

2nd Class Elementary (E.) - Messrs. Lebourveau, Edward A. Winslow; Misses Alecia Burrows, Ann McDouald, Helen M. Pierce.

Aug. 2. 1864.

S. A. HURD, Secretary.

#### BOARD OF EXAMINERS OF CHICOUTIMI.

1st Class Elementary (F.)-Misses Victorine Boivin, Léonile Coté Marie Lavoie, Zoé Rose de Lima Martel, Philomène Simard. 2nd Class Elementary (F.)-Misses Calixte Maltais, Marie Maltais.

Aug. 2, 1864.

THOMAS Z. CLOUTIEB, Secretary.

#### ROARD OF EXAMINERS OF OTTAWA.

1st Class Elementary (E.)—Misses Annie Letimer, Jane McMaster.
2nd Class Elementary (E.)—Mr. James Parkinson; Misses Emily
Kimball, Charlotte McGillivray, Grace McCallum.

Aug. 2, 1864.

JOHN R. WOODS. Secretary.

#### BOARD OF EXAMINERS OF KAMOURASKA.

2nd Class Elementary (F.)-Miss Emilie Roy dit Desjardins.

Aug 2, 1864

2nd Class Elementary (F.)-Misses Marie Flore Deschenes, Marie Rebecca Roy.

Aug. 16, 1864.

P. DUMAIS, Secretary.

## DONATIONS TO THE LIBRARY OF THE DEPARTMENT.

The Superintendent of Education acknowledges with thanks the following donations:

From Messrs. Beauchemin & Valois, Booksellers, Montreal: Notes sur la Coutume de Paris, 2ème édition, revue et augmentée de plusieurs notes additionelles; By T. K. Ramsay, advocate

From the author, M Boucher de Perthes:

- " De la Création : essai sur l'origine et la progression des Etres," 5 vols.
- " Satires, Contes et Chansonnettes," deuxième édition, 1 vol.
- " Opinion de M. Christophe, sur les prohibitions et la liberté du commerce," 1 vol.
- " Petit glossaire, traduction de quelques mots financiers : esquisses de mœurs administratives," 2 vols.
- " Les Masques : biographie sans nom. Portraits de mes connaissances dédiés à mes amis." 2 vols.
  - "Sous dix rois. Souvenirs de 1791 à 1860," 6 vols.
  - " Nouvelles," 1 vol.
- " Romances, Ballades et Légendes," 2me édition, 1 vol.
- " Petites solutions de grands mots, faisant suite au petit glossaire administratif," 1 vol.
- "Chants armoricains, ou souvenirs de Basse-Bretagne," 2me édition, 1 vol.
  - " Les Maussades : complaintes," 1 vol.
  - " Voyage en Espagne et en Algérie, en 1855," 1 vol.
- "Voyage en Danemark, en Suède, en Norvege, par la Belgique et la Hollande. Retour par les villes anséatiques, le Mecklembourg, la Saxe, la Bavière, le Wurtemberg et le Grand-Duché de Bade. Séjour à Bade. En 1854," 1 vol.
- "Voyage à Constantinople par l'Italie, la Sicile et la Grèce. Retour par la mer Noire, la Roumélie, la Bulgarie, la Bessarabie russe, les Provinces danubiennes la Hongrie, l'Autriche et la Prusse, en mai, juin, juillet et août, 1853," 2 vols.
- "Voyage en Russie. Retour par la Lithuanie, la Pologne, la Silésie, la Saxe et le duché de Nassau. Séjour à Wisebade, en 1856," 1 vol.
- " Antiquités celtiques et antédiluviennes. Mémoires sur l'industrie primitive et les arts à leur origine," 2 vols.
- " Hommes et choses; alphabet des passions et des sensatious. Esquisse de mœurs faisant suite au petit glossaire," 4 vols.
  - "Sujets dramatiques," 2 vols.
  - " Emma ou quelques lettres de femme," 1 vol.
- " Mémoires de la société royale d'émulation d'Abbeville," 1836, 1837, 1838, 1839, 1840, 1841, 1842 et :843, 3 vols.
- "Mémoires de la société d'émulation d'Abbeville," de 1844 à 1852, 2 vols.
- "Mémoires de la société impériale d'émulation d'Abbeville," de 1852 à 1860, 2 vols.

Brochures—" Notes sur le fossile humain d'Abbeville," 5 brochures. Brochures scientifiques—" Origine et antiquité de l'homme," 18\$9-1864, 15 brochures.

#### SITUATIONS WANTED.

A teacher who holds a diploma from the Montreal Board of Examiners, authorizing him to teach English and French, wishes to obtain employment. He has taught during nine years in Lower Canada and can produce credentials. He is 50 years of age and a Roman Catholic. Apply at this Office.

A married lady who is provided with a 1st class Elementary Diploma, wishes to obtain a school or a situation as private teacher. She could teach Freuch in an English Family. Apply at this Office.

An experienced teacher who is competent to teach Latin, Greek, English, the elements of the French language, and arithmetic, wishes to obtain a situation. He is 35 years of age and a Protestant. The highest testimonials can be produced. Apply at the Education Office.

A lady from France desires to obtain a situation as teacher in a private family. She can give lessons in French, English, Music, &c. Reference kindly permitted to the Education Office, at which application is also to be made.

## TEACHERS WANTED.

A teacher holding a first class certificate is wanted in the Municipality of Chichester, County of Pontiac. Address Mr. A. McGillis, Secretary to the School Commissioners of Chichester.

ERRATA.—In the list of Elementary School Diplomas granted by the Laval Normal School, published in our last, read Miss M. Malvina Morin, Miss M. Julienne Fortin and Miss Léa Beaudet, instead of Mrs. Malvina Morin, Mrs. Julienne Fortin and Mrs. Léa Beaudet.

# JOURNAL OF EDUCATION.

MONTREAL (LOWER CANADA), AUGUST, 1864

# Examinations and Distribution of Prizes at the Normal Schools.

A full account of the proceedings at the McGill Normal School having appeared in our last, we will dismiss this institution with a very brief notice. The examination extended over several days and concluded with the usual distribution of honors and rewards. The Superintendent of Education, who presided on the occasion, highly complimented the Principal on the continued progress of the Institution. He alluded also to the new regulation adopted by the Council of Public Instruction and approved by His Excellency the Governor General in Council, by which Bachelors from the Lower Canada Universities are now admitted to teach in Government schools on complying with certain conditions relative to the Art of Teaching and such other requisite branches as may not have formed part of the course previously followed by them. Professor Dawson also addressed the auditory. showing the results of the year's labors to have been as follows: of the 74 pupils on the rolls during the year, an unusually large number were prevented by illness from undergoing examination, yet 40 diplomas were awarded, viz.: 2 for Academies, 14 for Model Schools, and 24 for Elementary Schools. Of these, 6 only had been conferred on male pupil-teachers, the remainder having been awarded to females, who, the Principal observed, have always constituted the great majority of the pupils in attendance. By adding the foregoing figures to the total as published in the Report of the Superintendent for 1863, it will be

seen that the number of diplomas granted by the McGill Normal School since its foundation is 312, while the number of pupils on whom they were conferred is 216.

At the Laval Normal School the examination was held on the 4th and 5th July. The first day's examination was held in the large hall of the Ursuline Convent, the Superintendent presiding. Among those who were assembled to witness the proceedings were the Solicitor General East, the Mayor, and many distinguished citizens of the capital. The pupils answered with great precision during the examination on the histories of Canada and England, geography and French Grammar. The tracing of maps during the examination, and the ingenious method displayed by the pupils of illustrating history by means of small tables prepared by themselves, also gave an idea of the rational and practical character of the system of instruction followed. These exercises having been enlivened with vocal and instrumental music, which was duly appreciated by the auditory, the valedictory address on behalf of the graduating class was pronounced by Miss Lachaine. The prizes and diplomas were then distributed, and addresses followed by the Superintendent, the Solicitor General and the Mayor. The Hon. Mr. Langevin declared himself strongly in favor of the Normal Schools; he admitted that these institutions did not receive a sufficient grant, and hoped the Government and Legislature would vote more considerable sums for public instruction whenever the finances of the country would allow of this being done. The Mayor of Quebec, Mr. Tourangeau, observed that he had, in his official capacity, lately attended many public school examinations, and was happy to say that he found everywhere a great change for the better, due to the superior methods of teaching now generally adopted. He also spoke in the same sense as the Hon. Solicitor General had done touching educational grants generally, and more particularly those to the Normal Schools. Six model school and twenty-one elementary school diplomas were awarded.

On the following day the examination and distribution of prizes and diplomas took place at the young men's department of the Laval Normal School, in the presence of the Superintendent of Education, the Solicitor General, the Rev. Mr. Cazeau, Grand-Vicar, C. Delagrave, Esq., member of the Council of Public Instruction, and a numerous assembly. The pupils were examined on natural philosophy, the history of Canada, the history of England and French grammar. Interesting experiments, conducted by means of the very fine apparatus belonging to the institution, accompanied the examination on natural philosophy. Several songs and choruses, including the Chant of the Voltigeurs in character, were admirably rendered by the pupils, Mr. N. Mercier very successfully acquitting himself of his part as a comic singer. Thirteen diplomas were conferred; viz., six for model and seven for elementary schools: total thirteen. Grand total for both male and female departments, 40. The Prince of Wales' Prize was awarded to Mr. François Simard.

The distribution of prizes and diplomas at the Jacques Cartier Normal School took place on the 9th of the same

month in the hall of the school. The Principal opened the proceedings with an address; and, after some remarks from Messrs. Delany and Boudrias, the Superintendent presented the prizes to the pupils of the model school maintained in connection with the institution. In the course of his observations Mr. Delany stated that the year just ended had been remarkable for the close application of the pupils to the school work. Although the school was frequented by children of British and of French origin in numbers almost equal, the most pleasing harmony had subsisted throughout; indeed, the general accord had been less disturbed than if the attendance was exclusively composed of one nationality. The list of prizes awarded will also show that the children of both origins have nobly contended together in their respective studies.

Immediately preceding the distribution of prizes to the pupil-teachers of the Normal School, the Principal, in very appropriate terms, bore witness to the more than ordinary assiduity which had characterized the labors of the year. Although, on the whole, the average success had been greater than in former years, yet several pupils, who had previously carried away prizes, failed in their examination for the diploma, and would have to follow another year's course if it were their intention to become qualified as teachers. This fact indicates that the examinations are conducted with due severity, and that the Normal School Diploma offers an excellent guarantee as to ability. The Prince of Wales' Prize was not awarded in the Jacques Cartier Normal School this year, nor had it been conferred the year previous. This is easily explained by the fact that as male pupil-teachers only are admitted, the number of those who can compete for this honor is much smaller than at the other schools, a circumstance which diminishes of course the chances of any arriving at the required degree of excellence in all the branches prescribed.

The number of diplomas conferred is twenty-three. Of these, four are for academies, fifteen for model schools and four for elementary schools. Among the first class graduates we notice the name of Mr. Archambault, formerly a pupil of the Institution and now Principal of l'Académie Commerciale—a very flourishing school established in Côté Street by the Catholic School Commissioners of Montreal-and also that of Mr. Cassegrain, the recently appointed Principal of the St. Mary Academy.

After the conferring of diplomas, the Superintendent of Education, Rev. Mr. Fabre and C. S. Cherrier, Esq., LL.D., member of the Council of Public Instruction, addressed the pupils, the last speaker insisting on the necessity of some legislative action being taken to oblige School Commissioners to provide better remuneration for their teachers. "The Department of Education," said he "the Normal Schools, and the teachers do their duty nobly, it remains for the country to support them in their arduous undertaking."

If we now add to the foregoing figures, the totals given in the Report for 1863, published in our last, we shall obtain the following as the results of the work accomplished by the Normal Schools since their establishment: Jacques

Cartier Normal School: diplomas granted for academies, 12, model schools, 72, elementary schools, 74; total, 158. McGill Normal School: diplomas granted for academies, 3, model schools, 102, elementary schools, 207; total, 312. Laval Normal School: diplomas granted for academies, 13, model schools, 133, elementary schools, 106; total, 252. Diplomas granted by the three schools since their establishment: academies, 28, model schools, 307, elementary schools, 387; total, 722.

## Public Examination at the Colleges, Academies and Model Schools.

The examination and distribution of honors and rewards at Villa-Maria took place in the presence of His Excellency the Governor General and Lady Monck, Mgr. Bourget, Bishop of Montreal, and many of the Clergy; Lieut-General Sir F. Williams, Commander of the Forces, and Staff, Major-General Lindsay, Commanding the Brigade of Guards, and Staff, and officers of the garrison; Hon. Messrs. Cartier, McGee, Dorion and Young, His worship the Mayor, and many other distinguished citizens of Montreal. The exercises consisted of music, vocal and instrumental, an address of welcome in verse, recited by Miss Pinsonnault, a dialogue on the celebrated women of France and another on the state of public education in that country during the 17th century, and a farewell address, also in verse, spoken by Miss Sweeney. The crowns and other prizes were presented by Lady Monck, who embraced several of the younger pupils and shook hands cordially with the class of the prize o with the elder, after which His Excellency addressed a few gracious remarks to those present, complimentary to the ladies under whose enlightened management Villa-Maria had attained an enviable reputation, even outside of the country, for the perfect union subsisting between its pupils, so many of whom belonged to diverse denominations and nationalities. He hoped the ties of amity and friendship formed here would not be forgotten, but that their influence would be felt and acknowledged in after life, and would tend to soften the asperities—and even the hostility—which the diversity of national feeling is apt to engender among the populations of this continent. Mgr. Bourget then addressed some congratulatory remarks to the pupils, and thanked Lord and Lady Monck for the mark of interest they had been pleased to bestow on an institution so dear to him.

The Seminary of Quebec, the oldest college in the country, held its examination on the 11th July last, in the great Hall of the Laval University. Mr. Coté, a student at the college, opened the proceedings with an essay, and was followed by Prof. Langelier, Faculty of Law, who insisted on the duty which devolved on the great educational institutions, of taking a determined stand against the culpable laxity with which many American universities conferred degrees. Dr. Sewell of the Faculty of Medicine, in the most feeling terms, rendered homage to the memory of his late associate, Dr. Nault, who had died during the year. The prizes founded by the late Dr. Morrin were then conferred. The Prince of Wales' prize was not awarded, as none of the candidates had preserved the required number of points. An address by the Rector of the University and an invitation to adjourn to the Cathedral, where a Te Deum would be sung in honor of the occasion, closed the proceedings.

The examination at the Montreal College took place on the 5th of the same month, and was preceded by a dicussion on the Influence on Society of the Arts and Sciences, in which three of the students participated, an essay on Physics by Mr. J. Larocque, and another on Patriotism, by

Mr. Goodwin.

in the examination was an able essay on Education. Many distinguished guests were present, among whom we may instance Hon. Judge Morin, Mr. Raymond, member for St. Hyacinthe, and Rev. Mr. Granet, Superior of the Seminary of St. Sulpice. The Bishop of St Hyacinthe closed

the proceedings with an address.

St. Mary's College opened its examination under the most favorable auspices. Among those present on the occasion, were the Hon. Superintendent of Education, C. S. Cherrier Esq., Member of the Council of Public Instruction, His worship the Mayor of Montreal, Hon. Judge Monck, Hon. Messrs. Laframboise and Renaud, Rev. Mr. Lan-gevin, Principal of the Laval Normal School, and many clergymen. Essays, literary and historical, were read, and altogether the exercises were very creditably gone through. Fox. Burke, Lally Tollendal, and Bishop Plessis were the chosen subjects. and Messrs. Lindsay, Johnson, Quincy, Languedoc, Lewis, Drummond, Labbe, Power, Brunet, and Larocque, the commentators and essayists of the day. The musical exercises consisted of selections from the works of Rossini, Auber, Verdi and other eminent composers.

Annual examinations were also successfully held as usual at the Colleges of Terrebonne, St. Laurent, Joliette and many other institutions of the same class; but, having a word to say about the ladies' schools, we will not take up

our limited space with further details.

At the Ursuline's Seminary, the greatest part of the sitting was taken up with a dialogue on the principal events in the history of the convent-a history so closely in'erwoven with that of Quebec that one cannot well be separated from the other. The skill of the pupils in oil painting, pastel and crayon coloring, embroidery and needle-work was very remarkable, while their musical performances excited general admiration. Miss Marie Lemoine pronounced the valedictory.

of the Congregation de Notre Dame, also held public exami-

nations at which many persons attended.

The examination at the academy known as Mont St. Marie, one of these institutions, was presided over by Rev. Mr. Billaudelle; among those present were the Superintendent of Education, His worship the Mayor, Hon. Messrs. McGee and de Beaujeu, C. S. Cherrier Esq., Member of the Council of Public Instruction, and the former Superintendent of Education for Lower Canada. The exercises were varied and pleasing, a dialogue in verse on Education being among the most admired.

The examination at the St. Denis Academy was presided over by Rev. Mr. Granet, Superior of the Seminary, and attended by the Hon. Messrs. L. J. Papineau, Chauveau and Dorion, many clergymen and other persons. A charming operetta by J. T. de St. Germain, entitled Le Miracle des Roses, was performed with entire success; while the rendering of an historical dialogue in character, at once displayed the tact and proficiency of the pupils. Miss Elisa Chauveau pronounced a valedictory address in verse.

The examination at the Seminary of the Ladies of the Sacred Heart, at Sault-au-Recollet, was conducted under the auspices of Mgr. Bourget, Bishop of Montreal, while His Lordship, Bishop Morrison, occupied the chair on a similar occasion at the Convent of the Sisters of St. Anne, Lachine, and Rev. Mr. Cazeau, G. V. at the Boarding School of the Sisters of the Order of Jesus and Mary, Point Levis.

In these institutions and many others besides, meetings of the kind we have attempted to describe, have been held, and a lively interest has been excited in consequence which cannot but prove favorable to the development and progress of public education throughout the country. Schools of less pretentions, though not necessarily less useful on that hand-writing be practised.

At the St. Hyacinthe College the most noticeable feature account, have also closed the labors of the year with public examinations.

## St. Francis College Richmond.

The midsummer Exhibition of the students of the St. Francis College took place on Tuesday evening. The lecture Hall was comfortably filled, and W. H. Webb, Esq., M. P. P., a Trustee of the College, was in the Chair, the President of the Corporation, Lord Aylmer, being absent.

After Prayer by the Rev. Jno. McKay, and a few preliminary remarks by Principal Graham, the usual exercises, declamations

and essays were given by the students.

Principal Graham and Professor Green severally gave their Reports, from which it was gathered that the progress of the College is steadily proceeding. Mr. Graham stated the order of exercises much as follows :-

#### COMMENCEMENT EXERCISES.

The examination of the several classes began last Wednesday. The Rev T. G. Smith delivered an admirable address at the first annual meeting of the College Young Men's Christian Association, last Friday evening, on "The Young Men of the Bible.

The college military company, consisting of fifty-three mem-

bers under the instruction of Sergeant-Major Rolls, went through

a satisfactory Drill review last Saturday afternoon

This evening's public exercises close the collegiate Year of 1863.64. The vacation continues till the first of September.

The following young gentlemen have been accepted as matriculants: W. L. Mills, Wm. Hutchison, W. H. Fowler, W. H. Wadleigh, A. Campbell and J. White. They are from nineteen to leigh, A. Campbell and J. White. They are from nineteen to twenty-five years of age. Several of them are preparing themselves for the Christian Ministry

The real value of the Institution is not to be estimated by numbers alone, yet it is highly satisfactory to be able to report an increasing patronage. The number of students in attendance during the past year has been one hundred and twenty, of whom thirty-five have boarded in the College.

The Catalogue just published—surpassed in neatness by few, emoine pronounced the valedictory.

The two ladies schools under the direction of the Order the Congregation de Notre Dame, also held public examination of the Congregation of the Congregation to the governors and all the patrons of the congregation to the governors and all the patrons of the congregation to the governors and all the patrons of the congregation to the governors and all the patrons of the congregation to the governors and all the patrons of the congregation to the governors and all the patrons of the congregation to the governors and all the patrons of the congregation to the congregation to the congregation to the governors and all the patrons of the congregation to the congregati institution. It will also show what is necessary to be done in order to relieve the College of a debt with which it has been burdened since its origin. It is to be hoped that the appeal soon to be made to the liberality of our own vicinity and throughout the Townships, will be heartily responded to.

Besides the liquidation of the present debt of \$2,400.00, the growing importance of the College urgently demands an early endowment of at least \$10,000.00, for the support of an additional

Professor.—Exchange.

## Twenty-second Conference of the Teachers' Association in connection with the Laval Normal School.

The minutes of the last meeting having been read and adopted, the Secretary submitted a statement of the financial affairs of the association, as laid before the Council in January last; also, a resolution adopted by the latter a few initutes before the opening of the convention, as follows:

Moved Ly Mr. Jos. Letourneau, seconded by Mr. B. Pelletier and Resolved.—That henceforth each convention of this association be divided into two sittings, the first to be held on Friday evening and the second on Saturday morning, so as to afford teachers greater facilities for attending.

An essay on Book-keeping was then read by Mr. D. McSweeny,

followed by a lecture on geology by Mr. Lafrance.

After a debate on a series of questions submitted at a previous

meeting, the fo!lowing additional answers were adopted:

Question 16th.—What is meant by the terms set-hand and run-

ning-hand as applied to writing?

Answer.—A set-hand is that in which all the characters are slowly and distinctly formed, the penman aiming at a regular formation of the letters; whereas a running-hand is written with great freedom, the words being generally formed without lifting the pen from the paper.

Question 17th.—In what manner should these different kinds of

Answer.—The first should be practised until the pupil has acquired a firm and well formed hand, and should never be altogether discontinued. The last should be practised without arresting the motion of the hand in any part of a word that has been commenced; and the pupil should first be taught how to connect certain letters together without lifting his pen.

Question 18th.-What are the defects to be guarded against in

this particular mode of writing?

Answer.—Shortening the heads and tails of projecting letters, want of uniformity in the size of the other letters, irregular

inclination and many other defects.

After an adjournment of an hour and a half the convention was again called to order; and a long debate followed on Book-keeping in which Messrs. Dufresne, McSweeny, Ryan, Lacasse and Lafrance took an active part.

It was then moved by Mr. S. Laroche, seconded by Mr. Thomas

Tremblay and

Resolved .- That the Principal of the Laval Normal School, Messrs. Dutresne, McSweeny, Cloutier, Lafrance and the mover, be appointed a committee to examine a work on book-keeping, to

Messrs. Pelletier, Lacasse at the next meeting.

Messrs. Pelletier, Lacasse, Carrier and others having promised to lecture before the association at its next meeting, the Principal announced the following as the chosen subject for debate "The conditions necessary to constitute a good reader," and the meeting adjourned.

## St. Francis Teachers' Association.

This Association held a semi-annual convention at Coaticook, on Friday the 8th inst., under the Presidency of Dr. Nicols, of Lennoxville University.

Amongst those present were Dr. Miles, of Bishop's College, Principal Graham and Prof. Green, of St. Francis College, Mr. Ball, B. A., of Stanstead, Mr. Parker, B. A., of Compton, Inspector Hubbard, M. A., W. E. Jones, M. A. (Sec.-Treas.) Revs. Messrs. Moulton, Salmon and Foster, M. A., and a large number of the

Teachers of the District.

At the first session, on Friday evening, the President gave an address on the "Objects of Teacher's Associations," after which Mr. Inspector Hubbard read a paper, "What to teach and how to teach it," and a lively debate ensued, led off by Mr. Sleeper, who objected to the use of the grammar in our common schools. The Inspector being obviously taken by surprise at the novelty of the idea started by Mr. Sleeper, moved the adjournment of the debate to the following morning. The Secretary then read an essay by Mrs. Hammond, of Richmond, on the subject, "Integral Education," which was very well received, and gave rise to some remarks, some of the views enunciated by the writer being novel and ingenious.

The President having named the usual committees, on "Business," and "Membership," after the singing of the Doxology the

convention adjourned.

The second session was opened at nine o'clock on Saturday morning, when the Secretary brought up the reports of the various committees, and Inspector Hubbard resumed the debate, followed by Messrs. Parker, Graham, Green, Wood, and Revs. Foster, Moulton and Salmon, some of them strongly advocating the retention of grammar as a text-book in all our schools, while others regarded it as an open question. Drs. Nicols and Miles, and Mr. Jones, the Secretary, took opposite grounds, and for awhile the discussion was characterized by a great deal of animation, and Mr. Sleeper afterwards replied in a very ingenious speech.

Dr. Miles followed with an essay on "The Advantages of a Provincial Teachers' Association," and

Rev. Mr. Foster offered some remarks on the educational aspect of the district around Coaticook, and was followed by the Rev. Mr. Moulton.

At the afternoon session the Association unanimously passed the

"That this Association heartily approves the action taken in the formation of a Provincial Association, and pledges itself to co-operate in effort for the attainment of the important objects proposed. "

Messrs. Miles, Graham, Hubbard and the President spoke in

favor of the resolution.

Professor Green read an able essay on "School Books," and was followed by Principal Graham, Mr. Parker, Dr. Miles and Inspector Hubbard, in short addresses on the same subject. The convention then came to a close, after passing a vote of thanks to shed, in which I found it a year ago.

the inhabitants of Coaticook for the hospitality extended to the visitors.

The Association is under obligations to Messrs. Foster, Sleeper, Adams and Thompson, especially, for the interest they evinced in the matter, and their efforts to make the Convention a success. -Exchange.

## Extracts from the Reports of the School Inspectors, for the years 1861 and 1862.

Extract from the Report of Mr. Inspector Hubbard.

COUNTIES OF STANSTEAD, RICHMOND, COMPTON AND WOLFE, AND PART OF THE COUNTIES OF DRUMMOND AND ARTHABASKA.

I have the honor to submit my Annual Report for 1861 on the

state of the Schools in my District of Inspection.

I am happy to state that in many respects I have found marked indications of improvement during the past year. While those indications are not by any means as universal, nor as extensive as I could wish, and while I have to say, with deep regret, that in some localities the movement has been backward rather than in advance, still there is, on the wnole, decided progress. New municipalities are establishing schools, several of the older ones are getting into better working order, and there appears to be a general increase of interest, and of determination to have good schools, and to have them sustained.

With these introductory remarks, I will proceed in detail with an account of the several municipalities under my inspection.

## COUNTY OF STANSTEAD.

1. Stanstead.-I am happy to report a manifest improvement in the school affairs of this old and populous municipality in comparison with last year. The commissioners have engaged in their labors with commendable zeal. Early last antumn, feeling that the number of school districts (32) was too large, and that the success of several of the schools was thereby much impeded, they made a strenuous effort to re-model the districts, so as to remedy the evil; but, owing to a strong opposition on the part of the inhabitants, they finally though it most expedient to abandon the attempt for the present. They have also been more particular and careful in the employment of teachers. I found none in the summer without a diploma.

In all these districts, except the few specified, the school-houses are good, and in this respect, as also in the competency of the teachers, and the general character of the schools, Stanstead compares well with other municipalities in the district. A serious evil in this, as in several other municipalities, is the constant changing

of teachers.

The Stanstead Seminary has been successfully and satisfactorily conducted by Mr. Lee and Miss Stevens. The report shows a good attendance, and I am happy to learn that the teachers are re-engaged for the coming year. Georgeville High School—satisfac ory progress has been made. At Cassville High School, Mr. Locke, from McGill Normal School, sustained a good reputation.

2. Barnston.—I regret that I cannot speak of signs of improvement in the school affairs of this municipality, as much as I could wish. I fear that the commissioners have not been sufficiently zealous in the discharge of their duties. I found the secretary badly behind hand in his returns, and the commissioners meet but seldom.

In all the 21 districts, schools were sustained during most of the eight months, and they were generally of a good character.

The school-houses in this municipality are generally good. Barnston High School had a large attendance during the fall, winter and spring, under the management of Mr. Hall, who has been quite successful as a teacher. Miss Harvey, the preceptress, has added much to the character and usefulness of the school. find it much regretted by the managers that Mr. Hall decided to remove to Hatley. A new teacher has been engaged, who will, I hope, do well. Coaticook High School has not been so succe-sful.

3. Hatley.-There has been no marked change in relation to the school affairs of this municipality since last year. The commissioners have 14 districts, and the dissentients (Catholic) have one. Schools have been sustained during the required period in all but two of the districts, and for a part of the year in one of those. The schools appeared to be making fair progress. No 13 has not yet erected a new house; the school having been kept during the year in the same unfinished room in a private house, or rather a

The dissentients are struggling on under the difficulties incident to a new settlement. They have sustained their school under the same teacher as last year, and have their school-house finished so as to be comfortable. The school has not been large, but appeared to be under excellent management. Fair progress had been made by the scholars.

Charlesion Academy was taught during the fall, winter and spring by Mr. Johnson, from McGill Normal School. He was regarded as a good teacher. In the summer, Mr. Hall, who had been in charge of Barnston High School, was employed, and under him and Miss Harvey the school is making a good beginning and promises to have a large attendance. The people seem to be more awake to the importance of sustaining their school.

School matters seem to be, on the whole, well managed in this municipality. There are a few poor school-houses, but the larger number are good, and compare favorably with those of other

sections.

- 4. Magog.—The commissioners have added another district in this municipality, making 8, though a school has not yet been opened in the new district. The other districts, with one exception, have sustained their schools. The school district No. 1 was rather small and backward, though I saw no reason to impute blame to the teacher. In No. 2, I found a large and interesting school. The scholars had made good progress for their age, and the recitations were quite creditable. The teacher seemed quite competent and efficient, but, I was sorry to find, had no diploma. No. 3 is united with Magog High School, which has been taught with good success by a young man from New England. The schoolhouse in this district is not used for a school, being quite old; the school is kept in the model school-house. An efficient private school was at vacation. No. 4 has a poor house; school small and rather backward. In No. 5, the school was small and did not appear to be making much progress; teacher without diploma. No. 6 is also a small school; the scholars were young and not advanced, but seemed to be well taught. No. 7, suspended in summer for want of scholars. Districts 5 and 6 have good school-houses. As a whole, the schools of the sunnicipality are, perhaps, hardly up to those in the adjoining townships in the district, though those in Nos. 2 and 3 will compare well with others. The model school will, 1 trust, prove of valuable service in fitting teachers for the other schools.
- 5. Barford.—School matters are, I think, well-cared for as a whole. Finances are in good condition, as a comparatively large assessment is laid. There were only five districts, as heretofore, at the time of my visit, but a movement was being made for a new district, which seemed to be needed. There appeared to be some difficulty, however, about the erection of a new district, from the fact that an assessment had lately been levied in the district which it was proposed to divide (No. 1), for the erection of a school-house. (This case has been already reported, and your advice taken in regard to it.) District No. I sustains a good school, and I expect at my next visit to find a well-finished new school-house. No. 2 also had a good school, and likewise a prospect of a well-constructed new house. This district, as well as No. 1, may soon have to be divided or somewhat changed. No. 3 had a fair schoolsmall, good house. No. 4 had a good school; teacher competent, and scholars making good progress—good house. No. 5 had a fair school, not advanced; good house. The teachers in winter had diplomas, and seemed generally efficient. A good degree of interest is felt in schools in this municipality as in the others in this county, and, for a new township, things are in good condition. The commissioners had dispensed with the school fees to which I objected as being, in my view, illegal and unwise. I intend soon to visit this municipality again.

All the schools in Stanstead County (80), with the exception of the dissentient school in Hatley, are English, and a very large proportion of the families Protestant. The branches of study pursued, the text books used, methods of teaching, form of school houses, &c., are quite similar in all, though there is considerable diversity in the a tvancement of the pupils, the quality of the houses, &c., as has been already intimated. As a whole, this county stands decidedly at the head in its schools; for, though there are some excellent schools in the other counties, still the schools in this county are more generally good. The seven high schools have, on the whole, done good service to the cause in fitting teachers for the elementary schools. The Board of Examiners are men careful in their examinations, and will, I trust, raise the standard of teachers. A large proportion of the children in the county attend school. I

shall give statistics in the tables. A large proportion of the teachers are females.

## COUNTY OF COMPTON.

6. Compton.—This municipality has still the largest number of schools of any in the county. The school commissioners manifest a good degree of energy and faithfulness in the discharge of their duties. Much pains is taken to secure competent and efficient teachers, and all have diplomas. The meeting of the Teachers' Association, held here in winter, which was a decided success, seemed to produce an admirable influence upon the locality, in awakening interest in school matters. The attendance at the schools generally is good. The houses are, most of them, of much the same quality as those in Stanstead county, and the branches of study pursued are similar; arithmetic, geography and grammar receive a good share of attention, particularly the former. I found no pupils in history.

Compton High School is respectably sustained, and does, I think,

good service, considering its limited funds.

7. Clifton.—This municipality has four districts. All the districts sustain schools, and have good houses, except No. 4. District No. 3 sustains, perhaps, rather the best schools. No. 1 has a fair school; that in No. 4 is backward. All the teachers held diplomas, and received fair wages. The funds are, I think, judiciously applied.

- 8. Hereford —This municipality still labors under the difficulties incident to new settlements. The people are scattered, and the face of the township, being in part quite hilly, operates against the success of the schools. There are still but the four districts in the southern part of the township, and these have to be united into two for a part of the year. The commissioners have had much trouble, too, growing out of matters connected with government lands. Commendable effort is, however, made by the commissioners to keep up the schools, and to have them well kept, and the scanty funds are, I think, judiciously applied. The schools were not all open when I made my visit; scholars are yet backward. I hope for gradual improvement in the schools affairs of this municipality. The school-houses are in fair condition.
- 9. Eaton continues to sustain a high position, as regards the state of its schools. The commissioners have deemed it necessary, this season, to re-model and increase their number of school districts, and they have added three, making now 15, although the new districts have not, as yet, erected school-houses, or opened schools. There are still quite a number of the inhabitants who are badly accommodated, and it may be found necessary to make further changes. Several settlements are so connected with other municipalities, and so isolated, as regards their own, that great inconvenience is experienced in properly arranging districts. There is no section of my district where the operation of municipal limits is so unfavorable for school purposes as in Eaton and townships adjacent to it. A good assessment is raised, and the accounts, &c., are kept in fine order.

Schools will probably soon be opened in the districts lately

erected.

Cookshire academy is in successful operation, under the tuition of Edward Terrill, A. B. The school-houses, except those mentioned as poor, are generally good; and some compare well with the best in the district. All the teachers have diplomas, and are well paid. The meeting of the Teacher's Association, held in Eaton in May, was well attended and awakened much interest. The independent school is well kept up. They have a good house, and sustain a good school.

10. Newport.—This municipality has recently been enlarged in its limits by the addition of Auckland, Ditton, Chisham, and part of Clinton, but the addition is, as yet, only in extent of territory, there being no inhabitants in the townships annexed, unless there are one or two families in Auckland. There are 4 districts, though nearly all are below the legal requirements, as to the number of scholars, and some are badly arranged. Schools have been kept in all the districts, and an independent school has been kept part of the year near Auckland.

The scholars in the three first mentioned schools, more particularly in Nos. 3 and 4, are as well advanced as in the most favored townships, as schools have been kept in these districts for years. The teachers all have diplomas. Commissioners labor under great difficulties in carrying out the law, arising from the scattered nature of the settlement and other causes. The fact that the settlements are in close proximity to others in Eaton, operates against the success of the schools in both municipalities. This was referred to in

my last report. The state of the accounts, &c., was more satisfactory than last year, and appeared correct. I was unable to visit the independent school, as it was not opened when I visited the

- 11. Bury has added another district to the number reported last year, having now seven. The school in district No. 1 is still united with the mode! school, and under the charge of Mr. Best, of the Colonial Church and School Society, and taught with his wonted care and thoroughness. With the exception of No. 5, the teachers all have diplomas.—Except in Mr. Best's school, the scholars have not, as yet, advanced very far. But little is done out of the elementary branches,—reading, spelling and writing—and but few read well. This is attributable very much to the newness of the schools. The commissioners seem disposed to do what they can to advance the cause. The funds are tolerably fair, and the teachers are promptly paid.
- 12. Lingwick remains much in statu quo, as to the number and character of its schools. The people in most of the townships remain so indifferent to the success of their schools, that but httle is done. The schools are poorly attended, and but little progress can be made. I ought, however to except No. 2. In that district the attendance is fair, and the school is well taught; the scholars have made very fair progress. The teachers are all paid the same (\$12 per month); three had diplomas, and one had not, but promised to present himself at an early meeting of the board. I thought him competent.
- 13. Winslow (South) .- When I visited this municipality, in January, school matters were going on much as last year, with perhaps a little improvement. In the seven nominal districts, four schools were kept in winter. Affairs are yet in a very crude state. The school houses which are built, are of the roughest kind, having a few apologies for seats and writing desks. A French settlement towards Stratford should have a school, and I hope that one may ere long be started. Other schools, too, are needed in the Scotch settlements.
- 14. St. Romain, (North Winslow).-I visited this new municipality in winter, in connection with South Winslow. The organisation was not then fully completed, and no commissioners had been appointed. I much regretted, too, that the leading men were away from the district at the time.
- 15. Whitten, Marston and Hampden.—This municipality was not erected when I was in this part of the district.
- 16. Westbury.—This municipality still remains as last year, with three districts and the same number of schools. The school-houses are nearly new, and are very respectable. The scholars have not made great advancement yet, but are doing well. The government aid is small, and the commissioners have found it difficult in some cases to collect assessments. The teachers employed in winter had diplomas.

Recapitulation: in the 11 municipalities enumerated within this county, there are 64 elementary schools, two academies and one model school. The schools which are established are all English, and a very large majority of the children are Protestants. The new municipality of St. Romain will establish two or more French schools, and perhaps a French school may be needed in Compton. It will be desirable, perhaps, to open a French school before very long in a new settlement in Hereford.

17. Sherbrooke. - This municipality is well supplied with schools. Five have been kept up by the commissioners; in addition to those, the academy, in two departments, the French college, the convent, the Newfoundland school, and several independent schools, have

The assessment is not collected with due promptness, which circumstance causes inconvenience to the teachers. Complaint is made here, as in some other municipalities, that the Council is slack in its collection and payment of the school rates. All the

teachers have diplomas.

I regret to say the academy does not flourish as well as could be desired. I cannot say that there is a fault, particularly in its management, but the want of success seems to be owing more to unfavorable circumstances than to anything else. The institution has a good, I may say excellent, new building, well constructed, commodious, and pleasantly located. The female department, under the efficient instruction of Miss Robertson, has been tolerably well sustained, and the pupils have made commendable progress. The male department has had a competent teacher; but the attendance

could have heen desired. I trust the newly employed teacher, Mr. Green, may succeed in improving the position of his school. constant changing of teachers has had a very injurious effect upon the prosperity and usefulness of this school.

The French college has a fair attendance. Both French and English are taught; the course is commercial rather than classical, and this, I suppose, answers the object of the institution. I cannot commend too highly the assidnity and energy of the Rev. Mr. Dufresne, in his oversight of this school, the nunnery, and the other

Catholic schools in the neighborhood,

The Newfoundland school, under the Colonial Church and School Society, has had a large attendance. The teacher, Mr. Pope, seems to be very faithful and thorough in his teaching, and I was much gratified with the appearance of his school. This is the largest school in the town. I did not have an opportunity to visit the other independent schools, but I shall give their statistics as far as I am

18. Ascot. - Schools have been kept for part of the year, in all the 17 districts, and in nearly all for the eight months. The school commissioners have complied with the requirements of the law more closely than formerly, and find no disadvantage in doing so. The school in district No. 1 had been stopped for several terms until the past summer, when it was opened under a competent female teacher, whom I found doing well, although the pupils were rather backward. No. 2 (visited in winter) had an experienced and efficient female teacher, and was making good progress. No. 3 did not appear as well as I could wish, though I think the teacher effi-cient, as I have seen her in other schools where she did well. No. 4 (Lennoxville) is a large school; needs a better house than it now has; was taught by a male teacher in winter and a female in summer, both good.

The principal obstacle in the way of the success of the schools in this township is that there are too many, and they are, conse-

quently, too small. The teachers all have diplomas.

19. Orford.—A new school has been opened in this municipality, making five districts. There has not as yet been much advancement in school matters here, though perhaps as much as could be expected. The schools are much scattered, one being 18 miles from most of the others.

Of the 27 elementary schools in this division, 7 are French; the other 20 have a large majority of English-speaking Protestant children. The school-houses and schools are perhaps rather behind those in Stanstead and Compton counties, though a few are exceptions; as a general thing, the pupils in the common schools are not as far advanced as in the former counties. Nearly all the teachers have been females and have diplomas from the local board; I think that only one has a normal school diploma.

(To be continued.)

## MONTHLY SUMMARY.

## EDUCATIONAL INTELLIGENCE.

-The Report of the Committee of the Privy Council on Education for the year 1863 has been published, from which it appears that the number of schools, or departments of schools, under separate teachers, actually inspected during the year, has increased, as compared with 1862, by 312, and the number of children by 35,315. The number of certificated teachers shows an increase of 503. The number of new schoolhouses built was 125. The inspectors visited 11,230 daily schools, and found present in them 1,692,241 children, 9481 certificated teachers, and 13,849 apprentices. The female scholars were 45,08 per cent. of the whole number, being the highest per centage which they have yet reached. The inspectors also visited 40 separate training colleges, occupied by 3109 students, and 170 schools for pauper children. With regard to the expenditure of the grant, it seems there was a net decrease last year of £53,351 6s. and 7d

The whole number of day-scholars in the elementary schools of England and Walcs under the revised code is 870,560, and of Scotland 117,-900. The whole number of night-scholars in Great Britain is computed at 40,000. The estimated sum expended by Parliament in the instruction of these numbers is £472,887.—Educational Times.

## SCIENTIFIC INTELLIGENCE.

-M. E. Gosselin has presented to the French Academy a specimen of has been small and irregular, and much less has been done than a new terrestrial globe embodying recent geographical discoveries, and

made to a scale of  $\frac{1}{50,000,000}$ . Its circumference being 80 centimetres, two millimetres measured on it, represent 100 kilometres. In the colouring, blue represents water, and histre mountains. - Intellectual

-M. Dancel has laid before the French Academy some experiments and observations on corpulence, from which he deduces the conclusion that it is greatly promoted in man and animals by drinking much fluid, and may he reduced by diminishing the liquid supply.—Idem.

-M. Maisonneuve of the Maison Dieu recently had for a patient a girl of sixteen, suffering from general paralysis in consequence of a displacement of the second cervical vertebra hy which the chin was pressed down on the collar-hones and the spinal marrow squeezed. months before the paralysis the girl had experienced pain and difficulty of moving her neck. On this account she entered the hospital, and in the following night her head fell forwards and paralysis ensued. Her face retained its color and a lively expression; but her hody was like a corpse, and death would have followed had not the diaphragm preserved its action and maintained respiration. M Maisonnenve succeeded in replacing the vertebra in its proper situation, and recovery was immediate. To avoid a repetition of the accident an artificial support was arranged for the head .- Idem.

-Poggendorff's Annals and Archives des Sciences contain the paper from which M. Magnus remarks that if a little soda is introduced into a nou-luminous gas flame, it becomes lominous, and at the same time its heat-radiating power is augmented. The flame must have lost heat by vapourizing the soda, but still it emitted nearly one-third more heat. If a plate of plating was introduced instead of the soda, the radiation was still greater. When a little soda was put on the platina the effect increased, and a still further augmentation of emitted heat occurred if some soda was also introduced into the flame helow the platina In the latter case, three times as much heat was radiated as when the flame was employed without any addition. From these experiments M Magnus concludes that solid bodies radiate much more heat than gaseous hodies, and consequently he thinks that solar heat cannot reside in a photosphere of gas or vapours.

- Leiberkuhn states that when sponges are about to perish they emit prolongations which detach themselves and glide over vacant portions of the silicious skeleton, at the bottom of the vessel in which they are kept. The detached portions will be found at the end of a few weeks to have developed silicious needles and vibratile cilia. Dying sponges also separate into fragments that perish, and cannot at first he distin-guished from the divided portions destined to live. The latter put forth filaments like actinophrys, and some of them become encysted. the cysts came four or five monads with one whip, which can swim or creep like amobæ. These objects are not integral portions of the sponge, and similar bodies appear in the eggs of other animals when they are perishing.—Archiv. f. Anat.; Archiv. des Sciences.

## MISCELLANEOUS INTELLIGENCE.

Tomb of Napoleon. - One can not enter Paris, or move in any direction there, without almost feeling the presence of Napoleon I. Monuments to his memory meet you continually. He yet lives, a mighty influence in France. I visited the Hotel des Invalides. It is a large and costly structure, with wide grounds surrounding it. It is now more than a century and a half since it was built, under the reign of Louis As its name imports, it is a home for invalid soldiers. number there is generally between 8 000 and 4,000 We walked through the huildings, saw the dining-rooms and kitchens, and the church, from the pi lars of which hung the flags, tattered and perforated with hullets, which have been taken by the French from their enemies. The soldiers whom we meet in the yards and within the building, many of them, had medals hanging on their breasts. They are well clothed and fed, and lodged; but, as in all such asylums, life is evidently a weariness. One day is precisely like another, and there is nothing to anticipate but the same routine till life closes. But the tomb of Napoleon, which is in this building, is what now attracts visito s.— Whatever wealth and the highest art could do, has been done to give magnificence to the restingplace of the great Emperor. An immense hronze door gives access to the crypt, which is under a lofty dome. Over this entrance, on a hlack marhle slab, are these words, in French, quoted from the Emperor's will:

" I desire that my ashes repose on the hanks of the Seine, in the midst of that French people that I have so much loved."

The pavement of the crypt, which is circular, and on which you look down over a balustrade, is decorated with a crown of laurels in mosaic. Twelve colossal statutes representing as many victories, stand against the pilasters facing the tomb. The tomb is hewn from a single stone of porphyry weighing more than six hundred tuns, and costing, hefore its elahorate workmanship, \$30,000. The whole expense has been about two millions of dollars. One lingers there, and recalls all he knows of the great man whom the nation thus honours—his noble deeds and his deeds of wickedness, and we not we note that whom the nation thus honours—his noble deeds are the wint whom of wickedness—and winders where is the home of the spirit whose earthly tabernacle has found so magnificent a resting-place? He had uttered some noble sentiments in regard to the world's Redeemer, but did he love him?—did he repent and believe in him? Away from all the heauty and splendor of the tomb did my shoughts travel, asking, where is the deathless soul? What the thoughts, what the consciousness of that amhitious, indomitable spirit now? -- Cor. Boston Paper.

## ADVERTISEMENT

## McGILL UNIVERSITY.

MONTREAL.

THE CAI ENDAR for the Educational Year 1864-'65 is just published, and affords all necessary information respecting

THE FACULTY OF ARTS,

THE FACULTY OF MEDICINE,

THE FACULTY OF LAW,

THE HIGH SCHOOL OF MCGILL COLLEGE,

THE McGULL NORMAL SCHOOL.

The attention of all interested in the Higher Education is invited to the Courses of Study set forth under the above heads; and which have been so arranged as to afford to all classes of persons the greatest possible facilities for the attainment of mental culture and professional training.

Copies will he forwarded free to any part of British America on appli-

cation (post-paid) to the undersigned.

W. C. BAYNES, B.A. Secy., Registrar, &c.

Aug., 1864.

# DEAF & DUMB INSTITUTION,

COTEAU ST. LOUIS, NEAR MONTREAL.

# This Institution will be Reopened on the 1st of Sept.

It is placed under the auspices of his Lordship the Bishop of Montreal, and the Seminary of St. Sulpice, protected by the Provincial Government, and directed by the Clerics Regular of St. Viator.

English as well as French is taught.

The course of studies is of six years, and comprises grammar, history, geography arithmetic, book-keeping, drawing, and catechism, with some notions on agriculture and domestic economy.

We purpose to establish some workshops to assist in restoring these

unfortunates as speedily as possible to society

In order to be useful to those who are already advanced in years, or to those who may he engaged in agricultural pursuits, we shall open, on the 15th of November, a special course which will last until the 15th

The parents of the latter class who might find it more convenient to hoard their children out of the in-titution, will he free to do so; in this case one dollar a month only will he charged for instruction, wood and

This course will comprehend the manual alphahet, writing, the ground

rules and the catechism.

## CONDITIONS:

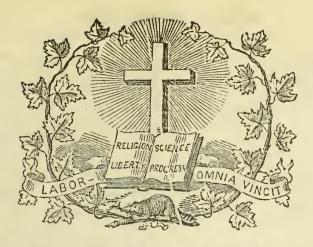
Board and tuition	\$7.00	a month.
Board, tuition and washing	7.50	"
Board, tuition, washing and bedding		66

## Payable in Advance in Three Terms.

Books, clothing and medical comforts and attendance will be charged extra.

No characteristic costume is worn, but due attention to cleanliness must be had in regard to dress.

Eusebe Senécal, Caloric Printing Presses, 4, St. Vincent St., Montreal.



# JOURNAL OF EDUCATION.

Volume VIII.

Montreal (Lower Canada), September & October, 1864,

Nos. 9 & 10.

SUMMARY.—Literature.—Poetry: Our Woods in Early Autumn, by Mrs. Leprohon—What do we live for? Jennie E. Haight.—Whip-poor-will Alexander Al-Lachlan.—Canadan History: The Fort George Massacre, (continued from our last).—Science: Leaves from Gosse's Romance of Natural History. (continued).—The Census of Canada for 1851, by John Langton. Esq.—Encertion: Arithmetic. by John Bruce. Esq., (continued).—A Hint on Teaching Geography.—Physical Culture, by M. L. Holbrook.—Official Notices: Erection of School Municipalities.—Appointments.—Examiners.—School Commissioner-Trustees of Dissempent Schools.—Notice to those corresponding with the Bepartment of Public Instruction.—Diplomas granted by Boards of Examiners.—Donations to the Library of the Department.—Teachers wanted.—Stituations wanted.—Editations wanted.—Editations wanted.—Editations of the Department.—Teachers wanted.—Sciences.—Meeting at Montreal for the formation of an Association for the protection of the Educational interests of Protestants.—Twenty-third Conference of the Teacher's Association of Inspectors.—Notices of Books and Publications: Zenler: Abécédaire français-anglais.—Transactions of the Literary and Historical Society of Quebec.—MeGill University Calenier.—The Northern Kingdom. by a Colonist.—Simil: The Animals of North America, —Annuaire de l'Université Laval.—Drapean: Coup d'acil sur les ressources productives et la richesse du Canada.—Nosbitt: Directions de navigation.—Les Ursulines de Québec.—Lator: Annuaire de Vide.Mirie,—La Revue Canadienne.—Cartwright: Remarks on the Millia of Canada.—Monthly Summary: Educational Intelligence.—Scientific Intelligence.

## LITERATURE.

## POETRY.

(Written for the Journal of Education.)

## Our Woods in Early Autumn.

BY MRS. LEPROHON.

I have passed the day mid the forest gay In its gorgeous autumn dyes, Its tints as bright and as fair to the sight As the haes of our sunset skies, And the sun's glad rays veiled by golden haze Streamed down neath its arches grand, And with magic power made scene and hour Like a dream of Faïerie Land.

The emerald sheen of the Maple green
Is now turned to deep rich red,
And the boughs entwine with the crimson vine
That is climbing overhead,
Whilst like golden sheaves, the broad saffron leaves
Of the Sycamore strew the ground,
Neath Birehes old, elad in shimmering gold,
Or the Ash with red berries crowned.

Stately and tall—towering o'er all Stands the Poplar, proud and lone, Every silvery leaf in restless grief Mourning o'er the summer flowo, Whilst each Oak and Elm of the sylvan realm In brilliant garb arrayed, Seem together to vic, though it be to die, In beauty of colour and shade.

When wearied the gaze with the vivid blaze of rich tints before it spread,
Gay orange and gold with shades untold of glowing carmine and red,
It can turn mid the seene to the sombre green of the Fir, the Hemlock and Pine,
Ever keeping their hue and their freshness too Mid the season's swift decline.

Though the bird's sweet song that the summer long Hath thrilled melodious and clear,
Through the cool dim shades of our forest glades,
No longer entrances the ear,
As witching a spell that will charm as well
As his glad notes may be found
In the solemn hush, or the leaves' soft rush,
As they thickly fall to the ground.

Vainly they tell of bright Summer's farewell, Or of coming decay and doom, Of stormy wild eloud—of cold snowy shroud, Of approaching winter's gloom, The heart must yield to the charms that wield Alike tender, soothing, gay, The beauties that gleam and that reign supreme In our woods of an autumn day.

## WHAT DO WE LIVE FOR?

JENNIE E. HAIGHT.

What do we live for?
Is labor so lowly,
Toil so ignoble, we shrink from its stain?
Think it not—labor
Is Godlike and holy;
He that is idle is living in vain.

What do we live for?
Creation is groaning,
Her desolate places are yet to be built;
The voice of the years
Swells deeper the moaning,
As time rolls along the dark tide of guilt.

What do we live for?
The question is sounding
Low in the silence, and loud in the din,
And to each heart-ear,
With warm pulses bounding,
Answers come thronging, without and within.

What do we live for?
We live to be waging
Battle, unceasing, with indwelling sin;
We live to fight on,
In conflict engaging
Temptations without, and passions within.

What do we live for?
To sow, by all waters,
Fruit-bearing seeds of deeds for all years;
To toil in the ranks
With earth's sons and daughters,
Manfully striving with doubtings and fears.

What do we live for?
We live not to rust out,
Slothfully standing aboof from the strife;
A thousand times better,
More noble, to wear out,
Battered and burned in the hot forge of life.

## WHIP-POOR-WILL.

ALEXANDER M'LACHLAN.

There is a lonely spirit
Which wanders thro' the wood,
And tells its mournful story
In every solitude;
It comes abroad at eventide
And hangs beside the rill,
And murmurs to the ear of night
"Whip-poor-will."

Oh'tis a hapless spirit
In likeness of a bird,
A grief that cannot utter
Another woeful word,
A soul that seeks for sympathy,
A woe that won't be still,
A wandering sorrow murmuring
'Whip-poor-will."

# CANADIAN HISTORY.

## The Fort George Massacre,

(Continued.)

Having given vent to my feelings of compassion, and having solaced an unfortunate, I hastened to get my own little party on board of the boats, which was done instantly. The distance was short: two hours were sufficient to get to the end of our journey. The tent of the Chevalier de Lévi stood at the entrance to the camp. I took the liberty to pay my respects to this personage, whose name is synonymous with merit, and who is still better than his name. The conversation turned on the circumstarce which had saved the life of the five English prisoners, whose perilous adventure I have just related. I was far from knowing the details, which are indeed startling, viz.: M. De Corbesse, a French colonial officer, had been ordered the night previous to cruise on Lake St. Sacrement. His detachment consisted of about fifty French and a little over three hundred savages. At dawn of d .y, he discovered, in boats, a detachment of three hundred English. These boats, being more lofty and stronger in build than birch canoes, more than compensated the superiority we had over them in numbers. Our men did not hesitate to attack them, and the enemy at first seemed ready to fight, but this resolve did not last. The French and savages, whose only chance of victory rested in their boarding the boats, and who fought at a disadvantage, being at a distance, closed in, in spite of the heavy fire poured on them. The British no sooner saw them drawing near, than terror disarmed hem. It was not a fight: 'twas a rout. Of all alternatives, the

most dangerous, though the less honorable, was for the English to seek to land: they chose it. They made their way towards the shore accordingly. Some jumped in the water to swim ashore, in hopes of hiding in the woods: a bad plan, the folly of which brought sorrow on them. However swift their boats might be, could they expect to beat the birch canoes which fly through the liquid element with the swiftness of an arrow? Soon did the French and savages catch up to them. In the first heat of the fight all were massacred without quarter—torn to pieces. Those who took to the woods did not fare better. An Indian in the woods is in his own element; he can rnn through them as numbly as a deer. The enemy was hacked to pieces. At last the Outaouacks, seeing that they had to deal, not with fighting men, but with beings who allowed themselves to be slaughtered without resisting, set to making prisoners. There were 157 prisoners taken and 131 killed; twelve only escaped captivity and death. The boats, equipments, provisions, all were taken and plundered. No doubt you fancy that such a victory cost us dear. The fight took place on the water, that is in an open place, where no ambush could be laid. The enemy had time to prepare; he had the advantage of attacking from boats with lofty sides, frail bark canoes which a little skill or colness would have sunk with their crews. Well, this is all true, and still this success only cost us one Indian, disabled by a shot in the wrist.

Such was the fate of the British under the unfortunate Mr. Copperel, who, it was thought, was drowned. The English speak of this engagement in terms denoting as much sorrow as surprise at its results. They frankly admit the extent of their losses; it would, indeed, be difficult to deny the slightest detail: the corpses of their men floating on the waters of the lake or strewing its beaches, tell the fearful tale. As to those made prisoners, the greater portion are still in the dungeons of M. Le Chevalier de Lévi. I saw them fyling off in detachments escorted by the victors, who, barbarously occupied with their triumph, thought little of softening the pangs of a defeat. In the space of a league which I had to walk before joining my Abenaquis Indians, I met several small squads of these prisoners. More than one Indian stopped to exhibit to me, with pride, his capture, expecting 1 would applaud his success. The love of country certainly did not make me insensible to a triumph favorable to our nation. But mislortune commands respect, not only on behalf of religion, but even from nature. Moreover, these prisoners seemed in such a plight; their eyes swimming in tears, their faces covered with perspiration and blood, and a halter round their necks: in presence of such a spectacle, compassion and humanity asserted their rights. The rum, which the savages had freely imbibed, had gone to their heads and increased their natural ferocity. I feared to witness every minute, some of the prisoners slaughtered and falling at my feet, victims of cruelty and drunkenness; I scarcely dared to look up for fear of meeting the sorrowful glance of some captive. A spectacle more horrible than what I had yet seen was soon to take place.

My tent had been pitched in the centre of the Outaouack camp. The first thing I noticed on arriving there was a large fire : wooden stakes, stuck in the carth, announced a feast. It was one, but, good heavens! what a feast: the remains of an Englishman's corpse cut up and half eaten. I saw these fiends a short time after greedily devouring a human creature: they were helping themselves from the pot with large ladles to the reeking flesh as if they could never swallow enough. I heard that they had prepared themselves to this feed, by drinking brimful, out of the skulls, human blood; their smeared faces and gory lips confirmed the statement. What was still more awful, they had placed, close by, ten English prisoners to witness the abominable repast! The Outaonack' nation resembles that of the Abenaquis; I thought that by gently rebuking them for this act, I might make some impression on their mind. I erred: a young warrior said, "You speak and act like a Frenchman, but I am an Indian, human flesh is good for me." He then handed me a baked fragment cut from the English corpse. To his words I made no reply, but his offer I rejected with visible horror. Convinced, by what I had just witnessed, that I could do nothing to alter the state of things in respect to the dead, I thought I would see what I could do for those still living, whose fate was much more to be pitted. I walked up to the English, one of whom attracted my notice; by his uniform I saw he was an officer; I resolved to purchase him, and thereby save his life and liberty. I made up, with this object in view, to an old Ontaouack, thinking that the ice of age would have tempered his ferocity, and that he would be more manageable; I extended my hand to him, bowing civilly at the same moment. It was not a man I had to deal with; it was a being even more ferocious than a wild beast, as wild animals often yield to kindawed me, had my heart, in that moment, been susceptible to harbour any other feeling but that of compassion and horror, "No! I do not want your friendship; avaunt!" I did not wait for a repetition of the threat. I withdrew to my tent, to brood over the thoughts which religion and humanity can inspire on such an occasion. It did not occur to me as necessary to dissuade my Aberaquis Indians from committing such horrible excesses. However powerful example may be with all men in matters of customs and habits, they were incapable of perpetrating such acts; even before they were christianized, they never were cannibals. Their humane and tractable disposition, at that period, distinguished them from the greatest portion of the Indians of this continent. thoughts kept me awake a considerable portion of the night.

Next morning, on rising, I had hoped no vestige would remain round my tent of the repast of the preceding day. I flattered myself that the fumes of rum and the fierce feelings they engender,
having been dissipated, calmness and humanity would again
return. I knew not the Outaouck's character and disposition. It was as a luxury, a bonne bouche, that they had banqueted on human flesh. At the dawn of day, their execuable repast had been resumed; they were only waiting for the moment to set to and devour the last remains of the English corpse. I have already said that we were three missionaries attached to this mission. During the entire campaign, we lodged, thought, and acted together on all points; this community of feelings rendered our duties more bearable during the fatigues of warfare. We came to the conclusion that it would not be proper to celebrate our holy mysteries in the head-quarters of barbarism, inasmuch as these superstitious tribes might use the holy vases to assist them in, and to decorate their, juggleries. For this reason we left a spot polluted by so many abominations, and dived into the depths of the forest. could not be effected, however, without separating myself a little from my Abenaquis. It had, however, to be done. This step was in the end productive of regret, as you will see by the sequel. I had not been long in my new abode before I witnessed with what new fervor my neophytes drew towards the tribunal of repen-Whilst many of my Abenaquis songht the succour of religion, others strived to irritate Heaven, and by their acts to call down punishment from above. Ardent spirits are the favorite drink, the universal passion of the savage tribes, and unfortunately, despite of laws human and divine, too many furnish them with this curse. Unquestionably however the missionary, by his character, by the influence he exerts, prevents much disorderly conduct. I lived close to my flock, a small wood alone intervening. I could not, however, after night-fall visit the encampment, without running the risk of hostile attacks not only on the part of the allies of the English, the Iroquois, who had, a few days previously, scalped one of our grenadiers, but also at the hands of the idolatrous portion of our own savages, to whom experience had taught me not to trust. Some young Abenaquis, together with Indians of several tribes, took advantage of my absence and of darkness, to go and steal some ardent spirits from the French tents, whilst the inmates were asleep. Once in possession of the liquor, they used it freely and soon felt its influence. Drunkenness amongst Indians makes itself known seldom by silence, generally by noise. They commenced to sing, to dance, to cry out, and then set to fighting. At the dawn of day, disorder was at its height; I then learned of it and hastened to where trouble existed; alarm and confusion everywhere—caused by intoxication. My Indians soon were calmed. I took each of them by the hand in succession and conducted them to their tents, bidding them to lie down. This scandalons scene seemed ended, when a Moraigan Indian, naturalized amongst the Abenaquis and adopted by the tribe, re-cnacted it in a still more serious manner. After having had words with a drunken comrade, an Iroquois, they came to blows. The first, a more powerful man, having thrown his opoonent, was belaboring him unmercifully, and what was worse, lacerating his shoulder with his teeth. The combat was at its height when I drew near them. I could only use my own strength to separate them. Indians fear one another too much to interfere, no matter for what reason, into one another's quarrels. I was unable to cope with them, and the victor was too infuriated to gnit his victim so readily. I was tempted to leave these demons chastise one another for their own excesses, but I feared the death of one of them would be the finale. I increased my efforts; by dint of pulling at the Abenaquis, he felt some one shaking him; turning his head round: he had trouble in recognizing me; he was still excited, but gradually became calm, when he allowed the Iroquois we took shelter, was visible at a distance by moonlight, and the liberty to escape, of which the latter was not slow to avail himself English were curious to find out what it was. To come towards

ness. "No," he thundered out, in accents which might have trouble he experienced in preventing his Indians from blowing up the boats containing the powder, a feat they had undertaken for mere amusement's sake.]

The forced inactivity of our Christian Indians, together with the presence of so many idolatrous nations, made me tremble, not for the sake of religion itself, but on account of their future conduct. I longed for the day when the preparations for the expedition would allow us to start. When the mind is engaged the heart is less liable to err. That day at last came, and on the 29th of July the Chevalier de Lévis, with 3,000 men, marched overland to protect the arrival of the army which was to proceed by water conveyance. His march was not accompanied with any of those facilities which high roads in Europe, built with princely magnificence, offer. Impenetrable forests, rugged mountains, slimy bogs, such was the route composed of. Three leagues a day was a good performance; we took five days to travel twelve leagues. These obstacles had been foreseen, and hence why this detachment had, in marching, started a few days before the other. On Sunday we embarked with the Indians, only about 1,200 at that time, the rest having gone by land.

We had scarcely made four or five leagues on the lake before we noticed evident traces of our last victory in the shape of abandoned English boats which, after being buffeted a long while with the winds and tide, had floated ashore on the beach. The most striking spectacle was a tolerable large quantity of English corpses strewing the shore or scattered here and there in the woods. Some were hacked to pieces, and mostly all were mutilated in a most horrible way. What an awful visitation war then seemed to me! It would have been highly agreeable to me to have the remains of our enemies buried, but we had only landed by accident in this cove. Duty and necessity compelled us to journey on, in conformity with orders; we had to lose no time. It was night when we reached the spot marked ont as a camping ground a locality overrun with wild thoms and alive with rattlesnakes; our Indians brought us several they had caught. This venomous reptile, if ever there was one, has a head much too small in proportion to its body; the skin is sometimes regularly spotted with a dark black and a pale yellow colour. He has no sting, but very sharp teeth, a bright sparkling eye; he carries under his tail several small scales which he can inflate prodigiously, and which he rattles violently one against the other when irritated: hence his name. His virus after being exposed to smoke is a specific against toothache; his flesh when smoked and pulverised is also a good cure for fever. Salt is applied as a cure on the part affected by his bite, which otherwise proves fatal in less than an hour.

The next day about 4 P. M., M. de Montealm arrived with the remainder of the forces; we had to start in spite of the rain which fell in torrents; we marched on the greater portion of the night until we discovered M. de Lévis' camp, by three fires lighted in a triangle on the crest of the mountain. We halted there; a general council was held; and then we started for Lake George, distant twelve miles. At twelve o'clock, noon, we took to the canoes to ascend, paddling slowly in order to allow the boats bearing our artillery to come up, but they could not do it, and at night they were more than three miles astern. Having arrived at an indenture, the point of which we could not pass without revealing ourselves to the enemy, we resolved, until we received fresh orders, to pass the night there. It was marked by a small incident which was the prelude to the siege.

About eleven, two boats from the fort appeared on the take; they soon had reason to alter their calm and measured movements. A neighbor of mine, who kept watch for the benefit of all, noticed them at a fair distance. All the Indians were apprised of the fact, and preparations made to receive them, in haste but in silence. was ordered to seek safety by going ashore and concealing myself in the woods. It was not through mistaken bravery, unsuited to a minister of religion, that I disregarded the mandate. I thought the order was not serious, having reason to doubt the statement about the boats. It was not likely that our lynxeyed enemies had failed to notice the presence, since two days, on the waters of the lake, of our four hundred boats; on this hypothesis I could scarcely persuade myself that two boats would have the foothardiness to appear in our presence, much less to engage in combat forces so much superior, A friend of mine who had seen all, reprimanded me in strong terms for not being where I ought to be: he was right; a boat tolerably large held all the missionaries; a tent was spread over it to protect them against the inclemency of the weather during the cool nights. This white pavilon, under which [Further on the good missionary relates the us or to run straight to destruction was one and the same thing.

Few could have escaped, if, fortunately for them, a small incident back door, whereby they could retreat to the forest-a good planplans. One of the sheep forming part of the army supplies began to bleet; this sound, which presaged an ambuscade, caused the enemy to stop short, face about, and urge on their boats double quick, in order to escape, favored by darkness and the woods.

What then remained to be done? Twelve hundred savages pur-

sued the fugitives, with yells as loud as they were incessant. Both parties seemed to hesitate; not a shot was fired. The assailants not having had time to form regularly, were alraid to fire lest they should hit one another; moreover they wished to make prisoners. The fugitives struggled hard to get away, and were in the act of doing so, when the Indians fired. The British, being too close to the first canoes, returned the fire, and soon an ominous silence succeeded to all the noise. We were hoping for victory, when a pseudo-brave, who was not in the mêlêe, shouted that the Abanaquis Indians had met with severe loss. Immediately, seizing hold of the religious vases wherewith to administer the last rites, I hurnedly jumped into a canoe to get to where the fight had taken place. I was however not wanted, as I learned from another Indian who had been in the thick of it; none of our forces had been struck except a Nipissingue who was killed, and another Indian warrior wounded, whilst boarding the enemy. I did not wait for the end of his narrative, but hastened back to our people, leaving the matter in the hands of the Nipissingue missionary, Mr. Mathaveh. I arrived by water and met M. de Montcalm, who, on hearing the firing, had landed lower down and made his way through the woods; an Abanaquis Indian, at my request, related to him what had taken place in a very few words. The darkness of the night prevented the number of dead being known; the enemies' boats had been captured and also three prisoners; the remainder strayed through the forest. M. de Montcalm, pleased with the success, then withdrew to ponder over, with his usual sagacity, the operations of the morrow.

Day had scarcely dawned, when the warriors of the Nipissingue nation present, proceeded with the funeral of their dead warrior (a pagan) killed in the engagement of the previous night.

The funeral was accompanied with all the pomp and show customary with savages. The body was decked out, or rather completely covered, with all the grotesque ornaments which vanity could devise for such a melancholy occasion; porcelain necklace, silver bracelets, rings in the cars and nose, sumptuous dresses, all was brought into requisition; paint and vermilion was resorted to in order to replace, by freshness and appearance of life, the palor of death. The wearing apparel of an Indian warrior was also used; -a fiery red ribbon tied upon his breast; a gorget; his gun rested on his arm; a tomahawk in his girdle; his pipe in his mouth; his lance in his hand; a well-filled can at his side. Thus gaudily attired as a warrior, he was seated on a grassy mound as on a couch. Ranged in a circle round this corpse, the Indians observed a solemn silence, as if oppressed with grief. The orator interrupted it by pronouncing the funeral oration on the dead; to this succeeded war songs and dances, with the noise of tambourines and bells for music: a deathlike solemnity, in keeping with the occasion, reigned throughout. The pageant ended by the burial of the Indian warrior with a large quantity of eatables deposited in the grave, no doubt to prevent the possibility of his dying a second time for want of food. I cannot, as to this ceremony, speak as an eye witness; the presence of a missionary would adopted be out of place at a pageant dictated by superstition and adopted by stupid credulity. I had these facts from spectators.

Fort George was a square, flanked by four bastions, with outer works and diches eighteen to twenty fect deep; the scarp and

counter scarp were sloped with moving sand; the walls consisted of large pine trunks supported by massive stakes, about fifteen to eighteen feet high, the interstices filled up solidly with sand. Four or five hundred men, with ninetcen canron, defended it. Two or three of these were thirty-six pounders, the others were of smaller calibre; there were also four or five mortars. The place was protected by no other external works than a fortified rock, surrounded by a palisade and piles of stone, the garrison of which consisted of 1700 men, which constantly sent reinforcements to the fort itself. position, which commanded all surrounding objects, and which, on account of the mountains and swamps in its neighborhood, could only be attacked with artillery from the fort. Such was Fort George from what I saw and heard of it after its capitulation. It was imfrom what I saw and heard of it after its capitulation. It was im-possible to invest and attack it on all sides. 6,000 French or Cana-labundant life, whether vegetable or animal? Yet such is the fact dians and 1700 savages, our whole strength, were not enough to Ross observed, in Baffin's Bay, a range of cliffs covered with snow compass its surrender with any degree of success. 20,000 men which was tinged with a brilliant crimson colour for an extent of would scarcely have sufficed. The enemy had always a kind of eight miles, the hue penetrating from the surface down to the very

had not warned them a few minutes too soon for the success of our had they to evade enemies which were not Indians; but from such escape under cover of the woods is more than hazardons. Indian warriors were encamped on the Lydis road, so close to the woods and in such numbers that this plan of evasion could searcely avail them. On the heights of the land close by and within hail, were located the Canadians. Lastly, the French regulars-to whom, properly speaking, were confided the siege operations—were disposed on the edge of the wood, close to where the trench would open; then came the reserve camp, sufficiently strong to ward off assault. - Maple Leaves.

(To be concluded in our next.)

## SCIENCE.

## Leaves from Gosse's Romance of Natural Elistory.

(Continued.)

DISCREPANCIES.

The researches of Sars, MacAndrew, and others, in the Norwegian seas, and those of Edward Forbes in the Ægean, have shewn that mollusca exist under two hundred fathoms of water. Dead shells, indeed, are continually dredged from far greater depths; but these may have been voided by the many fishes which feed on mollusca, and would, of course, fall to the bottom, whatever the depth of the sea in which the fish might happen to be swimming. Dentalium entale, Leda pygmæa, and Cryptodon flexuo-sus have been taken alive in the northern seas at two hundred fathoms' depth: in the Ægean Sea, Kellia abyssicola and Neæra cuspidata, two little bivalves, were dredged, the former in one hundred and eighty, the latter in one hundred and eighty-five fathoms; and Arca imbricata in two hundred and thirty lathoms.

Nor is the power of sustaining life at such immense depths confined to the molluscan tribes; zoophytes rival them in this respect. Great tree-like corals, Primnoa and Oculina, spring from the bottom-rocks, to which they are affixed, at a depth of a hundred fathoms and upwards: the magnificent Ulocyathus arcticus, a free coral, recently discovered by Sars, lives on the mud at two hundred fathoms; Bolocera Tuediæ, Tealia digitata, and Peachia Boeckii, soft-bodied sea-anemones, reach to the same depth, while other species of the same race, - Capnea sanguinea and Actinopsis flava live at the amazing depth of from two hundred and fifty to three hundred fathoms.

It has been observed that the shells of mollusca which inhabit very deep water are almost entirely devoid of positive colour, and this has been supposed to be the inevitable result of the darkness in which they live; for it is assumed that all or nearly all the sun's light must be absorbed by so vast a mass of water. But yet most of these zoophytes are highly-coloured animals,—the Actinopsis being of a fine yellow, the Bolocera, Tealiv, and Capnea
of a red more or less intense, and the Ulocyathus of the most refulgent searlet. The pressure of a column of sea-water, from twelve to eighteen hundred feet in height, must be quite inconceivable to us; and we are at a loss to imagine how the corporeal tissnes can sustain it, and how the vital functions can be carried on. Yet the presence of these creatures implies the presence of The mollusca arc mostly feeders on infusoria and diatomacca; therefore these minute animalcules and plants must habitually live there. The zoophytes are all carnivorous, and being all stationary, or nearly so, the prey on which they feed must be abundant there in proportion to their requirements. Perhaps this may partly consist of the mollusca; but it is highly probable that crustacea and annelida likewise abound. One species of the former class has, indeed, been discovered in the profound sea. A small kind of lobster, named Calocaris Macandrea, bout as large The chief strength of this entrenchment consisted in its peculiar as a small prawn, was dredged by Mr. MacAndrew, (after whom it has been named,) in the Scottish seas, at a depth of one hundred and eighty fathoms.

Who would expect to find the expanse of everlasting snow in

rock, a depth of twelve feet. The same phenomenon has been observed in other parts of the Polar regions, on the glaciers of the ling tuber to be beneath. They then dig down a foot or so, and Alps, and in other similar circumstances. Scientific investigation find it." has proved this colour to be caused by the excessive abundance of minute organisms, mostly vegetable, of a very simple character, in the form, according to Dr. Greville, of a gelatinous layer, on which rest a vast number of minute globules, resembling, in brilliance and colour, fine garnets. Professor Agassiz, however, maintains that these globules are not vegetables, but the cggs of a minute though highly-organised animal, one of the Rotifera, named Philodina roseola, which animal he found in abundance, with the globules, in the glacier of the Aar. Other minute animals were also found in the snow.

In Canada I have found, in the depth of winter, living and active insects on the surface of the snow, which are seen nowhere else, and at no other season. Little hopping atoms, of singular structure, adapted to a mode of progression peculiarly their own, dance about on the unsuffied bosom of the new-fallen snow. They belong to the genus Podura, and are distinguished by having at the extremity of their tody two long, stiff bristles, ordinarily bent up under the belly, but which, at the pleasure of the insect, fly out straight with great force, and thus jerk it into the air, on the principle of a child's toy-frog. Other curious species,-two in particular, both belonging to winged families, yet both without wings, the one a sort of wingless guat, the other something like a flea, but really one of the Panorpada,-I have found numerous in similar circumstances, and in no other.

As a curious incident, not altogether out of place in this connexion, though the parallelism of the cases is more apparent than real, we may notice the trees which Mr. Atkinson found growing, under very unusual circumstances, in the Valley of the Black Irkout, in Eastern Siberia, a romantic gorge, whose precipitous sides are formed of different marbles—one white, with deep purple spots and small veins, another a rich yellow kind, equal, if not superior, to the best Sienna, but wholly untouched by man. "We reached," he says, "a part of the ravine filled with snow and ice, where large poplars were growing, with only their tops above the icy mass; the branches were in full leaf, although the trunks were imbedded in the snow and ice to a depth of twenty-five feet. I dismounted, examined several, and found that there was a space around the stem, nine inches wide, filled with water, the only parts that appeared to be thawing. I have often seen flowers penctrating a thin bed of snow, but this was the first time I had found trees growing under such circumstances."

The burning, sandy deserts of Arabia and Africa seem at first sight to be utterly without organic life, and doubtless they are the most barren of all regions. But even there both animals and vegetables do exist. Several sorts of hard, thorny shrubs are scattered over the dreary waste, the chief of which is the *Hedysarum* of the Sahara, a plant about eighteen inches high, which is green throughout the year; it grows absolutely out of the arid sand, and is eagerly cropped by the camels of the caravans. There are also beetles, which burrow in the sand; and nimble lizards which shine, as they bask in the burning sun, like burnished brass, and bury themselves on being alarmed. The lizards probably live upon the beetles; but what the beeties live upon is not so clear.

The enormous plains of South Africa, called karroos, though not so absolutely barren wastes as the Sahara, are still great wildernesses of sand, exposed to periodical droughts of long duration. These regions are occupied by a most singular type of vegetation; fleshy, distorted, shapeless, and often leafless, tribes of euphorbias, stapelias, mesembryanthemums, crassulas, aloes, and similar succulent plants, maintain their hold of the sandy soil by the weak support of a single wiry root, and are fed rather by the dews of heaven than by the moisture of the soil. During the rainless months of the dry seasons, these plains are scarcely less arid than the sandy desert of the north; yet even then there are reservoirs beneath the surface. Livingstone speaks of a certain plant, named leroshua, which is a blessing to the inhabitants of this desert. "We see a small plant with linear leaves, and a stalk not thicker than a crow's quill; on digging down a foot or eighteen inches beneath, we come to a tuber, often as large as the head of a young child; when the rind is removed, we find it to be a mass of cellular tissue, filled with finid much like that in a young turnip. Owing to the depth beneath the soil at which it is found, it is generally delicionsly cool and refreshing. Another kind, named mokuri, is seen in other parts of the country, where long-continued heat parches This plant is a herbaceous creeper, and deposits underground a number of tubers, some as large as a man's head, at spots in a circle a yard or more, horizontally, from the stem. The natives strike the ground on the circumference of the circle with stones,

There are deserts on the Pacific coast of South America as horribly barren as any in Africa or Asia, if not so extensive. One of these is described by Mr. Darwin, who was all day riding across it, as "a complete and utter desert."

"The road," he says, "was strewed with the bones and dried skins of the many beasts of burden which had perished on it from fatigue. Excepting the Vultur aura, which preys on the carcases, I saw neither bird, quadraped, reptile, nor insect. On the coast-mountains, at the height of about 2000 feet, where during this season the clouds generally hang, a very few Cacti were growing in the clefts of rock, and the loose sand was strewed over with a lichen, which lies on the surface quite unattached. This plant belongs to the genus Cladonia, and somewhat resembles the reindeer lichen. In some pasts it was in sufficient quantity to tinge the sand, as seen from a distance, of a pale yellowish colour. Further inland, during the whole ride of fourteen leagues, I saw only one other vegetable production; and that was a most minute yellow lichen, growing on the bones of the dead mules."

The rugged desolation which characterises the interior of the crater of a volcano, even though the fiery torrent which formed it be at the time dormant, seems ill-suited for the smiling beauty of flowers; yet such occasionally exist there.

Sir Thomas Acland, who ascended to the summit of Schneehatten, the lofty volcano of Norway, describes the crater to be broken down on the northern side, surrounded on the others by perpendicular masses of black rock, rising out of, and high above, beds of snow that enveloped their bases. The interior sides of the crater descended in one vast sheet of snow to the bottom, where an icy lake closed the view, at the depth of 1500 feet from the highest rilge. "Almost at the top," he says, "and close to the snow, which had probably but a few days before covered them, were some very delicate and beautiful flowers, in their highest bloom, of the Ranunculus glacialis, growing most profusely; nor were they the only inhabitants: mosses, lichens, and a variety of small herbaceous plants were in the same neighbourhood; and, lower down, dwarf-birch, and a species of osier, formed a pretty kind of thicket. The traces of reindeer appeared on the very top-most spow."

The very dust of the air is found to be peopled with living plants and animals, and that where we should least have expected to find it so stocked; nay, where we should scarcely have looked for clouds of dust at all, -far out on the lone ocean, hundreds of miles from land. In Mr. Darwin's voyage, he noticed, as he approached the Cape Verd Islands, this curious phenomenon:-"Generally the atmosphere is hazy; and this is caused by the falling of impalpably fine dust, which was found to have slightly injured the astronomical instruments. The morning before we anchored at Porto Praya, I collected a little packet of this brown-coloured fine dust, which appeared to have been filtered from the wind by the gauze of the vanc at the masthead. Mr. Lyell has also given me four packets of dust which fell on a vessel a few hundred miles northward of these islands. Professor Ehrenberg finds that this dust consists, in great part, of infusoria with siliceous shields, and of the siliceous tissue of plants. In five little packets which I sent him, he has ascertained no less than sixty-seven different organic forms! The infusoria, with the exception of two marine species, are all inhabitants of fresh water. I have found no less than fifteen different accounts of dust having fallen on vessels when far out in the Atlantic. From the direction of the wind whenever it has fallen, and from its having always fallen during those months when the harmattan is known to raise clouds of dust high into the atmosphere, we may feel sure that it all comes from Africa. It is, however, a very singular fact, that, although Professor Ehrenberg knows many species of infusoria peculiar to Africa, he finds none of these in the dust which I sent him; on the other hand, he finds in it two species which hitherto he knows as living only in South America. This dust falls in such quantities as to dirty everything on board, and to hurt people's eyes; vessels even have run on shore owing to the obscurity of the atmosphere. It has often fal-len on ships when several hundred, and even more than a thousand miles from the coast of Africa, and at points sixteen hundred miles distant in a north and south direction. In some dust which was collected on a vessel three hundred miles from the land, I was much surprised to find particles of stone, about the thousandth of an inch square, mixed with finer matter. After this fact, one need not be surprised at the diffusion of the far lighter and smaller sporules of cryptogamic plants."

In all these situations, in which we have seen organic existence

maintained, we must admit that there is nothing actually hostile The snow, the hot sand, the calcined lava, the dust, seem ungenial spheres for living beings, offer but little encouragement to them, as we should have supposed, but are not actually destructive. What shall we say, however, to animals disporting themselves, by myriads, in brine so strong as to contain two pounds of salt to the gallon? A solution so concentratred is sufficient in general to destroy all life. Yet, in the salt-works at Lymington, in Hampshire, the reservoirs of concentrated brine are always peopled by immense numbers of an elegant little animal, quite peculiar to such situations, which sport about in all the enjoyment of existence. The little creature is a sort of shrimp, and is commonly known as the brine shrimp. It is nearly half an inch in length, and is furnished with eleven pairs of leaf-shaped limbs. "There is nothing," says M. Jely, "more elegant than the form of this little crustacean; nothing more graceful than its movements. It swims almost always on its back, and moves rapidly through the element. The feet are in constant motion, and their undula-tions have a softness difficult to describe." Besides these animals, the brine is inhabited by incalculable multitudes of a microscopic animatcule of a crimson lue, on which the brine-shrimp feeds, and which impart to its translucent body their own roseate colour.

A similar creature, but of another species, distinguished by a broad crescent-shaped shield over the head, inhabits lakes, highly charged with nitre and common salt, in North Africa. The animals are so numerous that they are caught with muslin nets, and dried in the sun in the form of a red paste or cake, which is highly esteemed as an article of food, having the flavour of red herring.

Mr. Darwin found, near Buenos Ayres, a shallow lake of brine, which in summer is converted into a field of snow-white salt. The border of the lake is a fetid, black mind, in which are imbedded large crystals of gypsum, three inches long, and of sulphate of soda. "The mind, in many places, was thrown up by numbers of some kind of worm. How surprising is it that any creatures should be able to exist in brine, and that they should be crawling among crystals of sulphate of soda and lime! And what becomes of these worms when, during the long summer, the surface is hardened into a solid layer of salt?" Exactly similar lakes, similarly peopled occur in Siberia also.

Perhaps even stranger still is the circumstance that fishes—vertebrate animals far higher in the organic scale than shrimps or worms—can subsist, apparently in health, in water sufficiently heated to boil them if dead. Broussonet found, by experiments, that several species of fresh-water fishes lived many days in water so bot that the human hand could not be held in it for a single minute. Saussure found living eels in the hot springs of Aix, in Savoy, in which the temperature is pretty regularly 113 deg. of Fahrenheit. But still more extraordinary are the facts recorded by Humboldt and Bonpland, who saw living fishes, apparently in health and vigour, thrown up from the crater of a volcano in South America, with water and hot vapour that raised the thermometer to 210 deg. Fahrenheit, a heat less, by only two degrees, than that of boiling water.

The same accomplished travellers visited hot springs in Venezuela, the temperature of which was above 194 deg., and which boiled eggs in less than four minutes. The vegetation around seemed to rejoice in the heat, being unusually luxuriant, the mimosas and fig-trees spreading their branches far over the hot water, and actually pushing their roots into it.

(To be continued.)

## The Census of Canada for 1861.

(An extract from a paper read before the Literary and Historical Society of Quebec by John Langton Esq. M. A. 2d March 1864.)

Irrespective of the proportions between births and deaths, with regard to which the Census affords us such doubtful data, there are some other sources from which we may obtain an approximation to the natural increase of the population—of Lower Canada especially. The population of French origin is absolutely unaffected by immigration, what change there has been being in the opposite direction, but if we compare the Census of 1852 and 1861, the numbers of French origin in Lower Canada have increased at the average annual rate of 2 651 per cent., irrespective of those who have left the country in the meantime, which is double the rate in Great Britain, and 40 per cent, more than in Norway, which shews the highest natural increase of any European country, and seems to keep up its character as an officina gentium. We may even push our researches to a much earlier period. A Census of Canada was

taken with great care just before the conquest. It is frequently referred to in the official correspondence of the day as in progress, but I am not aware that the exact result has been preserve i. have, however, a despatch of Montcalm, of the date, April, 1759, in which he says, that the great Census is at last complete, that he has not as yet seen it, but that it shews a population of 82,000. A Census was again taken by the British authorities in 1765. It was contained in two large folio volumes, preserved in our own library, the first of which was lost in the fire, but the second, which was saved, fortunately contains a recapitulation, shewing the population of the rural districts, exclusive of Quebec and Montreal, to have been 54,275. There is also a note to the effect that including the towns, and making an allowance for the people absent in the woods, the whole population is estimated to be 80,000. This, taken in connection with Montcalm's despatch, appears to afford us a pretty secure basis. Since that time there has been no immigration, except of a few Acadians, whilst there has been a considerable loss to the United States. But if we take the population of French origin in both sections of the Province, we shall have a pretty fair representation, though somewhat understated, of the descendants of the 80,000 Frenchmen who inhabited Canada in 1765. The French Canadians must, therefore, have increased during the 96 years, at least at the rate of 2.53 per

We have also a system of registration in Lower Canada, much more perfect than anything in Upper Canada, although there is still great room for improvement: The Prothonotaries' return for 1861 are much more complete than those for 1860, the year for which the births and deaths are given in the Census. Taking then the returns of 1861, and leaving out of account many of the counties from which no returns have been received, and others which are on the face of them imperfect, leaving out of account, also, Montreal and Quebec, I find forty-one counties with an aggregate population of 626,830, the returns from which appear to be tolerably perfect, and they shew 26,954 baptisms and 9,939 burials, which represent

These numbers, I have no doubt are rather understated for the counties, in consequence of the imperfection of some of the returns, but the greater mortality of the cities will reduce the rate for the whole Province. To approximate to this we may estimate the remaining counties from the forty-one from which we have returns and then add the cities. Upon this principle I have included the towns of Three Rivers and Sherbrooke, amongst the counties, and I have taken the county of Quebec with the city, as they cannot be clearly distinguished in the returns. The result shews, for all Lower Canada,

 Births...
 4.034 per cent.

 Deaths...
 1.755 "

 Natural Increase.
 2.279 "

With a view of still further testing the subject, I analysed, with great care, the Prothonotaries' returns from 1851 to 1857, inclusive, since which latter date they have not been published. The returns for 1853 are also missing. With the exception of Rimonski, Kamouraska, Ottawa and Pontiac, the returns of the Roman Catholic Clergy seem very perfect, but those of the Protestant denominations, except in the cities, are often wanting, and when they do appear, they are obviously imperfect. I therefore only took the Catholic baptisms and burials, and the Catholic population, leaving out those counties or parishes, from which no returns were given, and rectifying the population to the date of each return by the average annual rate of increase from 1852 to 1861. This calculation, which does not seem hable to any serious objection, gives the following result for the Roman Catholic population of Lower Canada:

## Counties from which returns were received.

	Births.	Deaths. N	at. Increase.
1851	4.688	1.738	2 960
1852	4.827	1.778	3.049
1854	4.411	2.007	2.404
1855	4.269	2.037	2.232
1856	4.496.	1.758	2.738
1857	4.256	1.698	2.558
Average	4.491	1.836	2.655

QUEBEC AND MONTREAL, INCLUDING COUNTIES.

	Births.	Deaths. Nat	. Increase.
1851	5.023	3.566	1.457
1852	5.168	3.219	1.951
1854	5.435	5.442	
1855	5.080	3.234	1.846
1856	4.920	3.054	1.866
1857	5.066	3.086	1.980
Average	5.115	3.600	1.515

ALL LOWER CANADA—assuming the Counties and Parishes from which there are no returns to have the same average rates as other Counties.

	Births.	Deaths. 1	Nat. Increase.
1851	4.736	2.004	2.732
1852	4.877	1.988	2.889
1854	4.560	2.507	2.053
1855	4.395	2.223	2.172
1856	4.562	1.959	2.603
1857	4.382	1.713	2.469
Average	4.585	2.099	2.486

It will be observed that the rate of natural increase, as deduced from 1861, is quite within the limits of the variations in this respect in different years. But making every allowance for the imperfection of the returns of 1861 the smaller rate for both births and deaths in that year is very remarkable. As I before observed, the deaths naturally rise and fall with the births, from the great mortality in infancy, but this nearly constant decrease of births since 1851, seems to point to a large emigration of persons in the prime of life. Nevertheless the rate of increase is very high as compared with other nations, and it is confirmed by the growth of the French population from 1852 to 1861, and during the much longer period since the conquest.

The near correspondence of the numbers arrived at by such very different methods, inspires great confidence in their general accuracy, and appears to place Lower Canada amongst the most rapidly increasing nations in the world.

In Upper Canada it is not possible to form any similar conclu-The clergy are required there also to make returns to the Clerks of the Peace, but very few of them reach the Government. The only county, from which I can find anything approaching to systematic returns, is Haldimand, and they are not perfect enough to serve as the basis for any conclusion, even if a single county were sufficient to yield a trustworthy average. But if we cannot arrive at any such satisfactory result, as in Lower Canada, we may make some comparisons as between the two sections, as far as regards the number of births, which forms one important element of their relative rates of increase. The births, as corrected from the number living under one, according to the Census, do not differ very materially from those shewn in the Prothonotaries' returns. In the 41 counties of Lower Canada, in which we can institute a comparison, the number living under one, called births in the Census, is 23,353, and if we add to it a proportion of the deaths, as before explained, the number becomes 24,653; but as the Prothonotaries' returns relate to a year later than that for which the Census was taken, the whole population, and consequently the births, would have to be increased at the average rate of about 2½ per cent. The numbers, as corrected to the same period, would therefore be 25,279 against 26,954. The main difference is in the deaths, the Prothonotaries' returns giving 9,939 and the Census only 6,498. We may, therefore, for the purpose of comparison between the two sections, take as approximately correct, the births as above deduced from the Census, viz: Upper Canada, 4.031; Lower Canada, 3,892. This greater proportion of births to the whole population is what one would a priori expect from the greater number of the people in Upper Canada at the rcproductive ages; but if we take the percentage on the number of married women under forty, which appears to be the truest criterion of the prolificacy of the two sections, the proportions are reversed. With a view of testing the generally received opinion

of the greater prolificacy of the French race, I classified the counties in Lower Canada according to their French element, omitting the cities altogether, and I found that in those counties, containing 80 per cent. and upwards of French, the percentage of births to married women was 45.629, whilst in the rest of Lower Canada it was only 40.352, and for all the counties in Upper Canada, also omitting the cities, it was 42.772. The difference is so great and so uniform, even if smaller divisions are taken, that I am inclined to believe that it is truly characteristic, if not of the races, at least of the habits of society amongst them. How far the greater fecundity of the French may be modified by a different rate of mortality, we have no means of judging at present.

If we endeavour to discover the effect of immigration upon Lower Canada, it is observable that the general increase during the nine years since the former Census was taken, has been at the average rate of 2.498 per annum, which is almost exactly the same as 2.486, the percentage of natural increase on the average of the several years from 1851 to 1357. The inference seems to be, that there has been no sensible difference between the numbers who have left Canada and the new importations. If we consider separately the population as classed under it origins, taking the figures as we find them, it would not appear that there has been any considerable emigration of the French population, for its rate of increase has been almost as great as the natural increase of the counties, and there is rather a larger proportion of French than in 1852, about 76 per cent. against 75 per cent. It is difficult to reconcile this conclusion with the general belief in a large emigration of French. Our loss in this respect may have been overrated, or the difference may be owing to the imperfection of the Census of 1852; or if it can be attributed to neither of these sources, it would follow that the natural increase must have been even higher than I have estimated it. The numbers of foreign births are almost the same at both periods, 96,668 in 1861, against 95,153 in 1852, showing that the importations have more than counterbalanced the deaths during the interval. The principal change is in the natives of other origin than the French, whose average annual increase, 2.019, has been much less than the annual natural increase, indicating some considerable emigration of this class, or a much lower natural increase than of the French population.

In Upper Canada, from our ignorance of the rate of mortality, it is not very easy to estimate the effect of immigration, but some important indications may be obtained from a comparison with former Censuses. The first enumeration of the people in Upper Canada with which I am acquainted, was in 1811, when the numbers are stated as 77,000. Up to 1824, when the population was 151,097, the annual increase was at the rate of 5.32 per cent. From that date until the Union, we had a tolerably correct enumeration almost annually, and we may exhibit the successive additions at nearly equal intervals.

Date.	Population.	Rate of Annual Increase.
1824	151,097	
1832	261,060	8 77
1842	486,055	6.41
1852	952,004	5.62
1861	1,396,091	4.35

The last rate, which is the average for nine years, is less than the lowest recorded for any previous year, with the single exception of 1826, when it was 3.59. The greatest increase recorded is that from 1832 to 1834, the average for the two years being 10.73. This constant decrease of accessions from without, point to a rapidly approaching period, when we must mainly depend for increase of strength upon the natural growth of the people already settled to in the country. A large proportion of the increase is, however still be attributed to immigration, and it is an interesting enquiry what that proportion may be, and how much is due to natural growth. The dada are very imperfect, but we may arrive at a very rough approximation, or at least ascertain the limits within which the additions from immigration and from natural increase must have

If we assume the natural increase of Upper Canada to be at the annual rate of  $2\frac{1}{2}$  per cent., which is nearly the rate arrived at for the whole of Lower Canada, from the Prothonotaries' returns, there would remain an addition of 207.170 to the population unaccounted for, and which on this supposition, must have arisen from immigration. The returns of the Emigration Office shew, that from 1852 to 1860, both years inclusive, 225.865 steerage passengers arrived at the ports of Quebec and Montreal, and 123.631 appear to have come through the United States, during the same period. Of these, 181,741 are returned by the local agents as

being settled in Upper Canada. Allowing for the natural increase of these at the same rate, for the mean period of 4½ years, the number would be raised to about 200,000. This appears to be the extreme possible limit to which immigration can have swelled the population, and it would require a natural increase of rather more than we have taken for Lower Canada, to account for the remainder.

But the numbers who are supposed to have permanently settled in the country, are probably stated too high, and there has notoriously been an emigration of persons living in Upper Canada before 1852, which must have most materially reduced the balance. The numbers of foreign birth living in Upper Canada in 1852, were 399,494, which in 1861, had become 493,212, making an increase of 93,718. All of these must have been immigrants, and there must have been as many more as would replace those of the 399,494 who had died. As a great number of them would be in the prime of life, we can hardly estimate the rate of mortality as high as 1 per cent, but even on this estimate, the numbers of new emigrants would only be about 128,000, or with their natural increase as above, about 140,000, so that the increase based on the Emigrant Agents' returns, would appear to be overestimated. But, on the other hand, the United States Census shews that the natives of British America had increased from 147,700 in 1850 to 249,970 in 1860. The several provinces are not distinguished in the United States returns, but in the State of New York, in 1855 the Canadians were rather more than nine-tenths of those from all British America. Even allowing that in Maine and other Eastern States, a larger proportion may have been from New Brunswick and Nova Scotia, and there were certainly many Lower Canadians amongst them, it is hardly too much to assume that of the 102,000 added to the population of the United States, one-half were from Upper Canada. This would leave a very small balance in favor of Upper Canada, certainly not as much as 100,000. If we estimate the whole accession due to immigration at that amount, it would require an average rate of natural increase to account for the whole number, of at least 3½, which appears much higher than is probable. The truth probably lies between the two limits as thus arrived at, but it seems certain that the natural growth of the population in Upper Canada must be more rapid than that of Lower Canada.

## EDUCATION.

## ARTHMETEC

## (Continued.)

Fractional exercises should now be more fully given from halves up to twelfths. In these, a suitable gradation should be observed, to enable you with more certainty to carry their understanding with you at every step of advance. Begin with numbers from 2 to 12; and with these, divide numbers which will have no remainders, as follows:

2) 12, 20, 24, 30, 36, 44, 50, 60, 80

6, 10, 12, 15, 18, 22, 25, 30, 
$$40 = \frac{1}{2}$$
 of each.

3) 9, 15, 24, 45, 51, 63, 39, 48, 93

3, 5, 8, 15, 17, 21, 13, 16,  $31 = \frac{1}{3}$  do

4) 16, 32, 44, 52, 56, 76, 88, 28, 96

4, 8, 11, 13, 14, 19, 22, 7, 24 =  $\frac{1}{4}$  do

And so on to 12. Make them master each exercise of halves, thirds, fourths, &..., before they pass to another, thus:—why is 15 the half of 30; 17 the third of 51; 14 the fourth of 56? Tell me how many threes are in 39; in 48; in 52, and how you know? Of what number would 15 be the fourth; 31 the third; 24 the

Continue and extend these exercises till their answers and explanations make it evident that they have a correct idea of the principle of aliquots.

In the next step of advance give them numbers of which to take parts by more than one aliquot part; thus:

Sufficiently question them on such exercises as these till your object is gained, and you are sure that a thorough knowledge of parts thus taken is acquired. Then vary the exercise by taking parts of parts, as follows:

20	39
$10 = \frac{1}{2} \times 10 = 20$	$18 = \frac{1}{2} \times 18 = 36$
$5 = \frac{2}{3} + 5 = 10$	$9 = \frac{2}{3} \times 9 = 18$
$5 = \frac{2}{3} \times 5 = 10$	$6 = \frac{1}{3} \times 6 = 18$
	$3 = \frac{3}{2} \times 3 = 6$
26	<b>—</b> *
	36
48	65
$24 = \frac{1}{2} \times 24 = 48$	$30 = \frac{1}{2} \times 30 = 60$
$12 = \frac{2}{2} \times 12 = 24$	$15 = \frac{2}{2} \times 15 = 30$
$6 = \frac{2}{3} \times 6 = 12$	$10 = \frac{2}{3} \times 15 = 30$
$4 = \frac{1}{3} \times 4 = 12$	$5 = \frac{3}{3} \times 5 = 10$
$2 = \frac{3}{2} \times 2 = 4$	
	60
48	

Suppose not that I am dwelling too much and too long on these elementary exercises - They have a high subservient value. A correct knowledge of numbers in all their varied combinations lies at the very foundation of arithmetical knowledge. Such antecedent training serves the double purpose of strengthening and developing the faculties of the mind, and especially the faculty of acquisition. The more a child's mind is improved and invigorated, the more is he prepared to speed onward and multiply his acquisitions. His preliminary training should, therefore, be of the very soundest kind. Another profitable exercise at this stage is, showing them how

to throw numbers into fractional forms of each other, first of 10, 20, 30, 40, &c., up to 100; then, intervening numbers, as follows:

	Numbers	Numbers	Numbers	Numbers
	as	as	as	as
	parts of 10.	parts of 50.	parts of 70.	parts of 100.
	$1 = \frac{1}{10}$ or 1 of 10	$15 = \frac{15}{50}$	$21 = \frac{21}{70}$	$14 = \frac{14}{1000}$
	$2 = \frac{2}{10}$ or 2 of 10	16 - 16	$35 = \frac{35}{70} \text{ of } \\ 37 = \frac{37}{70} \text{ fo } \\ 58 = \frac{58}{70} \text{ fo } $	$ \begin{array}{c} 14 = \frac{14}{1000} \\ 38 = \frac{38}{100} \end{array} $
	$3 = \frac{13}{10}$ or 3 of 10	24 = 24 3	$37 = \frac{37}{70}$	$47 = \frac{147}{100}$
	$4 = \frac{4}{10}$ or 4 of 10	$27 = \frac{2}{5} \frac{6}{5} = \frac{9}{5}$	$53 = \frac{58}{70}$	$47 = \frac{47}{100} \ \ \ \ \ \ \ \ \ \ \ \ \ \ \ \ \ \ $
	$5 = \frac{5}{10}$ or 5 of 10	$41 = \frac{41}{50}$	$70 = \frac{70}{70}$	$88 = \frac{188}{100}$
	$6 = \frac{6}{10}$ or 6 of 10	$50 = \frac{50}{50}$	• •	100
	$7 = \frac{7}{10}$ or 7 of 10	•		
	$8 = \frac{8}{10}$ or 8 of 10			
	$9 = \frac{9}{10}$ or 9 of 10			
1	$10 = \frac{100}{100}$ or 10 of 10			
	District the Alexander		d'anal Carre	1' al

First make them go over these fractional forms, reading them rapidly; then questioning them, thus, -3, what part of 10? ans.  $\frac{3}{10}$  ths., or 3 ones of 10 ones. What parts of 50 are 24 units? ans. Of 50 units, they are 24—wanting 26 ones of the 50. Throw 21

and 70 into a fractional form; and tell the difference:  $\frac{21}{50}$  and  $\frac{70}{100}$ . When this exercise is well understood show them the difference

between aliquot and aliquant parts of numbers.

Any portion or part of a given number, which, being multiplied, will amount to that number exactly, as 4, being multiplied by 3, makes 12, is an aliquot part, or  $\frac{1}{3}$ ; 5 multiplied by 4, makes 20, is an aliquot part, or  $\frac{1}{4}$  of 20, &c.—Preceding exercises must have fully explained to them numbers which measure each other exactly without a remainder. But they need a sufficient amount of practice to make them expert in, at sight, giving even parts of numbers. Therefore, never pass any thing taught just because understood by them: they can never acquire a masterly knowledge of any thing but by practice.

Aliquants are proportions of numbers, which, however repeated will never make up these numbers exactly, as 3 is an aliquant of 10; 3 times 3 being 9,-1 is wanting; or 4 times 3 making 12,-2 more than 10.

## Exercises.

Find the measuring numbers of 15, 18, 24, 36; of 14, 28, 42, 35; of 10, 50, 75, 60; of 82, 56, 54, and 49: and explain, as, how 5 is the  $\frac{1}{3}$  of 15, or 3 is  $\frac{1}{5}$  of it, and so on. Give other numbers yourselves that have aliquot parts.

Give the nearest aliquant parts, under or above, of the following numbers: 5, 7, 11, 13, 17, 19, 23, 29, 31, 37, 41, and 59.

N. B. - As such exercises directly tend to develop the whole system, specially of mercantile and all ordinary calculations, too much attention can scarcely be given to them. They will admirably prepare pupils, when they come to the applicative parts of arithmetic, for working sums with intelligent dexterity.

Longer and more complex processes can now be given .- I give a few examples, and show how, on such, they should be

												1st Example.
3		7		8		5	6		4		$\frac{9}{7}$	
21		49		56	3	5	42		28			Train till they can give individual products rapidly—not naming the multiplier 7.
21 -	+ 5	49	+ 5	56+	3 3	5 + 4	42	+3	28+	- 9	3 (	Next make them give the product, without any hesitation, with the
26		54		59	3	9	45		3‡		3 (	earried figures.
26	4	4	5	9	7	9 8	5	. 9	4	3	3	-Ans. 2nd Example. 6
	1		J			C		J		5		8
	32		45		56	64	:	72		24		48—1st training.
	32	+4	40 -	+- 6	56^+	7 64	+7	72 -	+ 2	24 -	+4	8 \( \) 2nd, with tens added—repeated till products with the tens are given
	36		46		63	71		74		28		8 without hesitation.
3	6		6		3	1		4		8		8—Product of eight times.
20	25		35		40	45		15		30		—Training on individual products.
22	25	+3	35	+ 4	40+	4 45	+1	15 -	⊦ 3	0		
22	28		39		44	46		18		0		- Products to be rapidly given with the figures carried.
22	8		9		4	6		8		0		- Product of 50.
26	5		5		7	8		2		8		8—Products of 50 and 8=58.

I have in these examples endeavoured to show how step after step pupils may be trained in multiplying numbers, from the products of each individual figure in the multiplicand to the ultimate till they are complete masters of multiplying processes. You may results,- carrying forward, tens, hundreds, thousands, &c.,-of the whole multiplying process.

3rd Example. 765894 487 765894 765894 765864 400 30 306357600 = 40061271520 - 805361258 = 7 times. 5361258 =7 times 61271520 = 80 times the multiplicand. 306357600 = 400 times372990378 = 487 times the multiplicand.

Keeping the multiplication of each figure of the multiplier separate will help in showing pupils at first how products should be placed under each other, with reference to their relative value, for being added. From the local position of the multiplier 8, it is in reality 80,—requiring a nought to give the whole line its proper value; and the multiplier 4 is, from its position, 400-requiring, therefore, two noughts to give the whole line its relative value. When the three product lines are placed under each other to be added, the noughts added will show the relative value of each figure in each line.

I here recommend a great number of examples to be given, to be worked as directed under the preceding 1st, 2nd, and 3rd examples, now give more variety to the work-showing how the same results can be variously obtained, thus, giving them by little and little farther insight into the science of numbers. I give one example variously worked.

#### Example. $2647 \times 356$ 7 7 2 6 6 4 4 6 5 20 + 312 + 536 + 224 + 442 10 + 330 + 235 15 38 28 2 13 32 23 35 2 2 14 8 8 13 2 3 7 2 G4 3 18 + 112 + 221 6 + 119 21 14 1 9 4

To be read thus: 42, put down 2: 24, 28, put down 8; 36, 38, put down 8; 12, 15, put down 15. When they can go over processes rapidly in this way, omit as many words and figures as possible. This will make them more dexterous in going over processes, and less liable to make mistakes: the product of the 6, in this example, might be read thus: 42-2; 28-8; 35-8; 15,—and so of other products.

Product of units 15882 = 6 times

Complete products 942332 = 356 times the multiplicand.

 $2647 \times 356$  356 2647

Product of units.... 2492 = 7 times Product of tens..... 14240 = 40 times Product of hundreds. 213600 = 600 times Product of thousands 712000 = 2000 times

Ans...... 942332 = 2647 times the multiplicand.

 $\begin{array}{c} 2647 \\ \hline 300 \\ \hline \\ 791100 = \text{product of } 300 \\ \hline \\ Aliquot \ \text{parts of } 56 \begin{cases} 50 = \frac{1}{2} \\ 5 = \frac{1}{10} \\ 1 = \frac{1}{5} \end{cases} & 2647 = \text{``} & 1 \\ \hline \\ \hline \\ \end{array}$ 

44 over 356

Ans ...... 942332

Subt...... 116468 =

N. B.—Here let me put you on your guard against using any word not understood, or but ill understood, when teaching or drilling. One word used conveying no clear idea to children, may mystify the whole of your elucidations on a subject. Every teacher should have a table for every branch he teaches, on which are explained and applied in appropriate sentences, the particular words and terms used in teaching each branch placed before the children—to be consulted when required.

 $2647 \times 356$ 2647000 =product of 1000 times the Aliquot parts  $\begin{cases} 200 = \frac{1}{5} \\ 100 = \frac{1}{2} \\ 50 = \frac{1}{2} \end{cases}$ multiplicand. 529400 =product of 200 times 264700 =100 " 46 132350 =50  $5 = \frac{1}{10}$   $1 = \frac{1}{5}$ 66 13235 =66 of 356. 5 66 2647 =1 Ans..... 942332 = 356

	$   \begin{array}{c}     2657 \\     178 = \frac{356}{2}   \end{array} $	== 178	
Product of units Product of tens Product of hundreds	$ \begin{array}{r}     \hline     21176 = 8 \\     185290 = 70 \\     264700 = 100 \end{array} $	times times	the mul- tiplicand
Product of half the multiplier	$\overline{471166} = \overline{178}$ $2$ $2$		
Complete product		times	the mult.
	$2647$ $39 = \frac{356}{4}$	=89	
Product of units	23823 = 8 $211760 = 80$		the mult.
Product of \( \frac{1}{4} \) the multiplier	235583 89 4 4		"
Complete product	942332 = 356	"	"

These different ways to work out the same result, are of great value in giving scholars enlarged views of the powers of numbers, of the multifarious ways by which they can be employed in calculating,—and how, by different processes, the same answer or solution can be worked out. Without giving variety to the working of sums it is not possible to give pupils clear and comprehensive ideas of the manifold application of calculating principles. Diversity of method, based up a sound principles, never fails to give expansion to the student's mind, and, under intelligent teaching, clear views of principles and their multiform applications.

JOHN BRUCE,
Inspector of Schools.

(To be continued.)

## A hint on teaching Geography.

The efforts made in teaching Geography, are, for the most part, prodigious; the results, really and practically, infinitessimal, and generally useless. The memory of the pupil is overtasked in attempts to learn everything, with very little natural system or method; while a knowledge of the few general principles and facts which are sufficient with which to begin life, is seidom or never acquired. Take a single point: The relative position of places. Few pupils, or adult persons, have even the most important localities of our own country so accurately mapped out in the picture of the mind, as to be able to give their relative position and direction correctly. Ask any school-boy in the "first class." or man of business, which is situated farthest north, Boston, or Columbus, Ohio; Philadelphia, or San Francisco; or which is farthest west, Charlestown or Pittsburg; and the answer will more likely be a Yankec guess than positive knowledge. Not long since a gentleman, who has been considerably connected with commercial affairs, was asked the longitude of Havana compared with Boston. His reply was, that it was "about the same; possibly a little farther east;" — when told that Detroit and Havana were nearly on the same meridian, his incredulity was amusing.

same meridian, his incredulity was amusing.

The true meaning of latitude and longitude on the curved surface of the earth, is not generally understood by pupils. Teachers know very well that it is quite possible that all the definitions of those terms, usually given in geographies, may be learned and recited, and yet the learner may not have a correct understanding of them. It is observed that such pupils generally regard all places in range of a straight line east and west, as having the same latitude, instead of following the curve of a parallel; and in longitude the margin of the map, instead of a meridian, is often taken as a guide. Longitude is also spoken of as distance east or west of a place, intead of the meridian of a place. Tell them that the difference in longitude between Boston and Liverpool, is sixty-eight degrees (nearly.) and that the length of a degree of longitude, on the parallel of Boston, is forty-four and a half miles; and they will tell you that the product of sixty-eight by forty-four and a half, will give you the sailing distance of a vessel between the two places. Few

pupils would detect the error in such calculation, unless their attention is specially called to it. They will understand it, however, if meridians and parallels are drawn upon the blackboard, and they are shown that the real distance between those places would be represented by the hypothenuse of a triangle, the base of which is parallel, or line extending from Boston dine east until it reached the meridian which passes through Liverpool; and the altitude of the triangle, that portion of the meridian between Liverpool and the eastern extremity of the base; which is equivalent to the difference in latitude between Boston and Liverpool.

Learners should not be allowed to advance far in the study of geography until the subject of latitude and longitude is thoroughly mastered. When that is done, the relative position of places becomes a matter comparatively easy of acquisition. It is not to be accomplished, however, by committing to memory the latitude and longitude of a large number of places. Far from it. A few leading points and facts, judiciously selected, should be learne!, and made guides for the association of others. To illustrate our meaning, let us suppose we are studying this branch of the subject in

connection with north America.

Select as guide points, Boston. Philadelphia, Washington, Charleston, Havana, New Orleans, and San Francisco. The list need not be extended; and were the lesson any other than our own country, it might be less. Let the exact lantinde and longitude of these places be made so familiar that they can be recalled without hesitation.

Observe, now, that the southern boundary of North America is near the parallel of ten degrees north; take, next, some of the most important parallels usually drawn upon mars of this continent, trace them across the map, and observe the principal States, cities, and bodies of water, through which, or near which, they pass. These are to be committed to memory, in connection with the parallels—not a difficult task, for they are so related that the laws of association will come to the aid of memory. They will be found

to be substantially as follows:

The parallel of twenty degrees passes through the south-eastern part of the Island of Cuba, Yucatan, and near the city of Mexico; and, if extended into the Pacific Ocean, would pass through the Sandwich I-lands; twenty-five degrees, near the southern point of Florida; thirty degrees, through Northern Florida, near New Orleans, through Texas, and Northern Mexico, cutting the Gulf of California in its northern part; thirty-five degrees, through southeastern North Carolina, the extreme northern part of South Carolina, forming the northern boundary of Georgia, Alabama, and Mississippi, through Arkansas, Indian Territory, New Mexico, Arizona, and Southern California; forty degrees, through the middle of New Jersey, Sonthern Pennsylvania, and near the cities of Philadelphia, Columbus, Indianapolis, and Springfield, Ill., through Northern Missonri, forming the boundary line between Kansas and Nebraska, through Northern Colorado, Utah, Nevada, and Northern Carolina; forty-five degrees, through the middle of Maine, the extreme northern part of New Hamsphire, forming the north boundary line of Vermont, and North-eastern New York, through Canada West, Lake Horon, Michigan, Lake Michigan, Wisconsin, Monnesota, Near St. Paul's, Dakota, Idaho, and Northern Oregon; sixty degrees, through Cape Farewell, the southern point of Greenland, Hudson's Bay, the middle of British America, and Southern Russian America.

With the longitude of the guide points above-mentioned already in the mind, it will not be necessary to learn the course of many of the meridians. But we can now group together, for the purpose of association, places whose latitude or longitude is the same, or nearly the same. There will, of course, be an advantage in such groups in taking one or more of the guide points whose position is already known, when it can be done. They should be places whose importance or prominence renders them worthy of having their position retained in the mind, as a part of the pupil's perma-

nent stock of geographical knowledge.

Among the places of the same or similar latitude, are: Washington and St. Louis; Boston, Albany, Detroit, Lansing, and Chicago (nearly); Augusta, Me., the White Mountains, and Montpelier, Vt.; Congord, N. H., Toronto, and Milwaukee; San Francisco, and Richmond, Va.; Hartford, Ct., and Cleveland. Places of similar longitude: New Orleans and St. Louis; Havana and Detroit; Milwaukee and Mobile; Charleston and Pittsburg; Cleveland and Savannah; Philadelphia and Eastern Cuba; and Boston and the middle of the Island of St. Domingo, or Hayti. (1)

The difference in the latitude or longitude of the places thus

grouped, is in no instance great, and would not, in any case, amount to more than a few miles. Where points cannot be taken on precisely the same parallel or meridian similarity of position is sufficient for all practical purposes. The number of places selected should not be large; and it should not be understood that the latitude and longitude of all those places must becommitted to memory; for those not already included among the guide points, are so situated with reference to those points, that their position can be readily inferred from them. The same is true of intermediate places whose situation it is desirable to retain in the memory.

By a similar system of grouping, the relative position of places on the two continents, and the grand divisions of the globe, may be learned and remembered. Thus: Washington corresponds very nearly in latitude with Lisbon; New Orleans with Cairo in Egypt; Richmond, with Athens; New York, with Madrid and Pekin, China; Providence, R. I., with Rome; Newfoundland, with Paris; London, with the Straits of Bell Isle and Southern Labrador; and the parallel of sixty degrees, spoken of above as passing near Cape Farewell, if extended to the other continent, would pass very near three European capitals—Christiana, Stockholm, and Saint Petersburg. The parallel of the middle of Cuba passes through the Great Desert of Africa, the Red Sea, and near Calcutta; Rio Janeiro corresponds with the southern part of Madagascar, and the middle of Australia; and the meridian of seventy degrees west passes near the capital of Maine, through the Island of Hayti, and the western part of South America, riding, as it were, the Andes mountains for several hundred mi'es between Chili and La Plata.

The reader will please remember that we have selected these places principally for the purpose of illustration. The teacher's judgment must decide what particular places, and how many of

them, are to be used in practice.

We have great confidence that the hints here suggested will accomplish something for the learner, if judiciously carried out. One thing however, is absolutely necessary for their success: Too much must no be attempted. And in closing we can do the teacher no greater favor than to observe, that the same remark applies, with great emphasis, to all that is done, or attempted to be done, in teaching the much abused science of Geography.—A. P. S., in Mass. Teacher.

## Physical Culture.

BY M. L. HOLBROOK, M. D.

In the May number of the Monthly I made some statements in regard to physical culture, which called out the following criticism: your article puts the conditions of gymnastic culture entirely out of the reach of seven-eighths of the schools of the State. If they must wait for hall, dress, music, etc., gymnastics will have a small place in our school exercises;" and the following question, "Can not semething be done in all our schools at least to undo the mischief of their discipline and duties? I will simply remark that I merely state the conditions of thorough gymnastic culture, and while I know this is out of the reach of most schools at present, it is easily attainable whenever we take hold of the matter in earnest. It does not follow, however, because thorough gymnastic training is not possible until the necessary requirements are complied with, that nothing can be done to counteract the evil of the duties and discipline of the school room. Physical culture has a wider range than the performance of certain muscular movements; it embraces everything that relates to the normal care and development of the body. Securing proper positions of pupils at the desk-in standing or walking; the supply of abundance of fresh air; the temperature of the school room; its cleanliness, recesses, etc., etc., all belong to the department of physical culture. They will form the subject of this and future articles.

The position which pupils should assume at the desk is an erect one. If the shoulders droop, though it be slightly, the head falls and the spinal column curves forward, some muscles are required to do more than their duty, others are so relaxed as to be inactive, and respiration is to a certain extent prevented. Several hours a day for several years so fixes this attitude that it is almost impossible to overcome it. The round shoulders and stooping forms into which pupils grow as certainly as a young tree becomes bent if curved during the period of growth, detract from a fine personal appearance, and make men and women much less effective in any profession which they may follow, than they otherwise would be. If the 6 bearing 7 of the body is not correct, the pupil wears himself out to support it in the unnatural position. The boy or girl who sits erect in writing or studying can accomplish more mental work, and with greater ease, than the one who bends over the

<sup>(1)</sup> Similar landmarks can be easily taken by the Canadian teacher and adapted to the geography of our own country.—Ed. J. E.

desk. This all teachers know perfectly well. Now, what is to be done to secure erectness? I believe it should be made a part of the discipline of the school, and that the pupil who will not sit upright should be subject to the same penalties that he is subject to if he communicates, or is not correct in his deportment, or fails in his recitations. I would also at appropriate times give special training in the art of sitting, and at those times point out the correct mode, and criticise and call attention to any deviation from it, however slight, just as I would to any errors of pronunciation in reading, or incorrect construction of sentences in grammar. A good deal of enthusiasm might be created by this means, if properly

In standing, the same upright position should be required. Suppose a pupil rises to read. Now if he stands on one foot, or with his toes jurned in, or with his head and shoulders drooping as if he was about to fall to pieces, let him be disciplined for it, in just the same way as if he had mispronounced a word, or committed some other blander. If he goes to the blackboard to perform an example in mathematics, do not allow the pupil to work it low on the board, but as high as is possible. The habit pupils sometimes have of standing on one foot, if habitual, is a bad one, and should not be countenanced. It is indicative of a want of balance in the strength of the muscles of the two sides, and helps to produce spinal curvature. The habit of separating the feet so that the heels are far from each other is very ungraceful, and can easily be broken up. It was only a few months ago that I heard a young clergyman, a graduate of one of the first colleges of the country, preach, and, in standing, his heels were more than a foot from each other. Now I do not see why such a position should not be criticised as much as a boorish pronnuciation. It certainely shows want of physical culture.

The erect position in walking should receive some attention, though this, more than the others, requires the hall.

I will now give a few exercises - perfectly simple ones - that may be introduced into the common school room, the object of which is to counteract the effects of stooping, and make discipline in the points spoken of less difficult. I take it for granted that the teacher has perfect control of the pupils. Sometimes it is more difficult to secure order in schools in giving lessons in physical culture than in the same schools at other times; at least this is

true until the novelty wears off.

The position should be, heels together or nearly so, and feet at right angles; the head, shoulders and hips being well drawn back. The standing room should be in the aisles and spaces not occupied by seats and disks. The windows and doors should be open

sufficiently to allow a good supply of air.

Exercise 1. For want of anything better, let each pupil place on the top of the head a small book, and be required so to ballance the body that the book shall not fall off in going through the following movements: First, with hands on the hips, thumbs forward, rise on the toes as high as possible, five times; second, on the toes of the right foot, five times; third, left do.; fourth, alternate'y, that is, first right foot and then left, five times. The advantage derived from the book is that unless the pupil stands erect he cannot retain it in this position. The movements should be to signals given on any musical instrument in the room, or what will do very well in the absence of an instrument, signals given on a drum or triangle.

Second: With hands on the back of the neck endeavor to go through the operation of walking in position, first, on the feet; second, on the toes; third, on the heels; fourth on right heel and left toe, and the reverse; fifth, toes turned in; sixth, toes turned out.

Third: With hands fo ded high ou the back, let the pupil sit down and rise three times. It requires great skill to do this with-out letting the book fall. It should not be attempted until there has been e usiderable training on the less difficult feats.

Fourth: Without look, with torois clasped on the back of dr neck, thrust them up as high as possible and return ten times, holding the head so far back that the eyes instead of being turne. toward the floor shall be turned toward the ceiling over-head.

Fifth: With hands on the shoulders, the right foot placed diagonally back about eighteen inches, and the knee of that leg bent so as to allow the body to fall diagonally backward several degrees, thrust the right hand up and back four times ; the left, do. ; alternately do.; simu taheous y the same. Same with left foot back.

Another set. Div de he school into couples, the boys by themselves, g r's do. Fast: Pupils face each other. At a signal of the dram, the row of pupils on the right inflate their lungs, while the teacher counts ten. Immediately after the number ten is pronounced, papils on the left beat gently with the palms of the hands and fingers the upper part of the chest of his or her partner that portion of the locality known as Petile Route, forming a part of the

while the breath is held, the teacher counting five slowly for the performance. Now change, and repeat.

Second: Pupils face the same way, and about eighteen inches apart. At the signal the pupil back, beats the shoulders of his partner while the teacher counts ten. Face the other way and repeat.
Third: Pupil forward raises the right hand high, while partner

beats the right side. Reverse and repeat.

Fourth: Left hand raised, and same repeated.

These beating exercises are very valuable to call the . irculation of the blood to the muscles of the sides, shoulders and chest requires some skill to manage them just right. If there is a musical instrument in the school room, it may be used for giving signals, and the beating may continue during one strain of music.

Everything should be done in concert, with precision, and the teacher must insist on spirit and dash on the part of the pupils in

performing them. Let there be no lagging behind.

There are many more exercises calculated to counteract the ill effects of sitting, but this article is already long. Teachers are apt to think they must have a great number of exercises, but a few well adapted for certain ends and well done, are better than many poorly done. The teacher should cultivate his own eye in determining positions, and call the attention of pupils to the best models.

A short recess at the end of every hour in which the pupils can change their position, and relieve the weariness of long sitting,

ought to be allowed.

This article would be incomplete did it not speak of the defects of most of our school furniture, and how they help to produce stooping. Nearly all our school desks are very much too low, none less than six inches, and many of them twice that. Everybody who has any interest in schools should seek when new houses are being erected in their vicinity to have this evil remedied. So again, hard-bottomed chairs for pupils to sit on for hours are abominable. The seats of all chairs in schoolhouses should be canebottomed. It will prevent much of the uneasiness of sitting, and the pupil will be enabled to sit upright on them with much less difficulty. The seat should slaut back so that the front is about an inch the highest. The backs of the seats should not be made to fit round and stooping forms, but upright ones.

## OFFICIAL NOTICES.



ERECTIONS, &c., OF SCHOOL MUNICIPALITIES.

His Excellency the Governor General in Council was pleased, on the 23rd of August last:

1st. To detach from the School Municipality of St. Oars, in the County of Richelien, that portion of territory bereinafter described, and to erect the same into a distinct School Municipality under the name of

the School Municipality of the Village of St. Ours, to wit: Comprising the whole of the Village of St. Ours as at present constituted for municipal purposes, and including also that portion of the first range of the Parish of St. Ours which is bounded as follows: - On the north-east, by the land belonging to J. B. Potvin, inclusive; on the south-east, by the land belonging to François Grenier, inclusive; on the north, by the River Chambly; on the south, by the lands of the Ruissean Laplante range and by those of the Basse range.

On the 14th September:

2 ad. To d vide the Township of Harrington, in the County of Argen-Municipality of Harrington No. Two to comprise the fol-

lowing tract of territory, to wit:

Commencing at the eastern part of the Township of Harrington, to comprise the first Eleven lots, from Lot No. One to Lot No. Eleven, inclusive, along the ten concessions forming the depth of the said township.

The School Manicipality of Harrington No. One to comprise the remainder of the said township, from Lot No. Eleven to the Twenty-eighth

and last Lot.

said Town of Lévis, and comprised within the following limits, to wit: Bounded on the north by the River St. Lawrence at forty feet of low water; on the south, by a depth of forty argents; on the west, by the north-east boundary of the land belonging to Thomas Fraser, Esquire; and on the east, by the present western boundary line of the Village of Bienville, and to annex the same for school purposes to the School Municipality of the said Village of Bienville.

On the 17th October:

4th. To alter the limits assigned to the School Municipality of the Parish of St André et Acton, in the County of Bagot, by an Order in Council bearing date the 26th July last; and to give the said School Municipality the same limits as the Parish of St. André of Acton, as erected civily on the 6th April, 1862, less the Lets numbered 32, 33 and 34 in the third range of the Township of Acton, and also less the western half of the Lot numbered 32, and the entire Lots 33 and 34, in the fourth range of the said Township of Acton.

5th. To give the name of The School Municipality of the Vallage of Acton Vale to that portion of territory herein described, to wit:

Comprising the Lots numbered 32, 33 and 34 in the third range of the Township of Aeton, and the western half of the Lot numbered 32 and the whole of the Lots 33 and 34, in the fourth range of the said Township of Aeton.

## APPOINTMENTS:

#### EXAMINERS.

His Excellency the Governor General in Council was pleased, on the 26th August last, to appoint Phillipe Vibert, Esquire, senior, member of the Gaspé Board of Examiners vice Léandre Dagneault, Esq., resigued.

## SCHOOL COMMISSIONERS.

His Excellency the Governor General in Council was pleased, on the 29th August last, to approve of the following appointments of School Commissioners:

County of Montmagav — Grosse-Isle: Anthony Von Iffland, Esquire, M. D., Messes Charles Langlois, Eusèbe Langlois, Auguste Langlois, François-Xavier Torcotte.

County of Maskinorgé.-Parish of Rivière-du-Loup: Mr François Pâquin.

County of Laval.-Village of St. Martin: Mr. Nicolas Cléroux.

County of Vandreuil.—Newton: Messrs. Autoine Gauthier, Duncan C. Melntosh.

County of Vercheres. — St. Autoine: Messrs. Joseph Coderre, Jr., Antoine Gendron, Jr.

County of Yamaska.—Ste. Brigitte: John Purtell, Esquire, Messrs-George Jutras dit Lavallee, Ignace Blanchette, Michael O'Shaughnessy,

Thomas O'Meara.

County of Onchee.—St. Gabriel West: Messrs. William Clerk, John Clerk, Jr., Samuel Stewart, Michael Murphy, Sr., John Goodfellow

County of Two Mountains.—St. Canut No. 2: Messrs. François Berteand, Michel Craton, Jr.

County of Iberville.—St. Athanase; Mr. Etienne David.

On the 13th September last:

County of Bagot.—Parish of St. André of Acton: Messrs. Edouard Leclere, Charles Ledoux, Louis Buck, Sr., Magloire Dion, Eusèbe Benoit.

County of Richelieu.—Village of St. Ours: Magloire Turcotte, Esquire, M. D., Messrs. Samuel David, Théotime Marchesseault, François Anger, Trefilé Potvin.

Same county —Parish of St. Ours: Messrs. Jules Lebœuf, Louis Mongeon, Pierre Commeau.

County of Champlain.—St. Tite: Messrs. Pierre Mereure, André Dopnis, Jueques Hardy, Marcellin Désy, Bellarmin Chaillé.

County of Drammoud.—St. Fulgence: Messrs. Fulgence Préfontaine, Richardson Clampet, Jean Bte. Faucher, Alexander Montgomery, Einrem Blake.

County of Temiseouata. — Notre-Dame-du-Portage: Reverend Ulric Rousseau, Curé, and Mr. Antoine Langelier.

County of Chateauguay.—Ste. Martine: Mr. Louis Primeau, fils de Louis.

County of Argenteuil.—Harrington, No. Two: Messrs. Dunean McRae, Farquhar McCrimmon, Murdoch Beaton, Donald Camphell, Douald Cameron.

On the 26th September last:

County of Levis.—Village of Bienville: Reverend Joseph D. Déziel, Curé, Joseph Bégin, Esquire, Messrs. Pietre Duclos, Germain Michaud, Louis Bégin, Jr.

His Excellency the Governor General in Council was pleased, on the 3rd October to approve of the following appointments of School Commissioners:

County of Arthahaska.—Chénier : Messrs. George Perrault and Denis O'Brien.

City of Quebec (Catholies).— Revds. Zéphirin Charest, Bernard McGauran and James Murphy.

County of Saguenay.—Tadousac: Messrs. Paschal Perron, Sr., and Epithane Brisson.

County of St. Maurice.—Forges St. Maurice: Mes-rs. Jean-Baptiste Carricur, Sr., Zéphirin Mailloux, Thomas Mailloux, Guillaume Charrette and Norbert Landry.

County of Bonaventure.—Paspébiae: Messrs. Jean Loisel, Abraham Castilloux.

Banlieue of Three Rivers: Mr. Joseph Pâquin.

County of Quebee - Valcartier: Mr. John Motin.

County of Arthabaska. - Warwick: Mr. Prosper Beauchêue.

His Excellency the Governor General in Council was pleased, on the 7th October, to approve of the following appointments of School Commissioners:

County of l'Islet.—Ste. Louise: Messrs, Prosper Italien and Amable Castonguay.

County of Kamouraska.—St. Onésime: Mr. Joachim Sirois vice Mr. François Ouellet, resigned.

County of Lorblnière.—South St. Sylvester: Messrs. John Stocken and Edouard Coté.

County of Hochelaga.—Coteau St. Pierre: Mr. François-Xavier Jarry vice Mr. Archibald Ogilvie, resigned.

## TRUSTEES OF DISSENTIENT SCHOOLS.

His Excellency the Governor General in Council was pleased, on the 26th August last, to approve of the following appointments of Trustees of Dissentient Schools:

County of Stanstead.—Hatley: Reverend François Z. Mondor, Curé, Messrs. Jean Bte. Grandmont, Pierre St. Jacques.

On the 13 h of August last.

County of Arthabaska. -- Tingwick: Messrs. Charles Thurher, Alexander Willey, Joseph II. McLean.

County of Hochslaga.—Coteau St. Pierre: John Monk, Esquire, and Mr. Daniel Hadley.

His Excellency the Governor General in Conneil was also pleased, on the 3rd Octob r, to approve of the following appointments of Dissentient School Trestees.

County of Bonaventure.—Hope: Messrs. Félix de la Rosbie, Eustache Laroque, and Félix Thériault.

## NOTICE

TO THOSE CORRESPONDING WITH THE DEPARTMENT OF PUBLIC INSTRUCTION.

- 1. The Number upon letters from the Department of Education should be affixed to replies
- 2. On all letters the name of the county should be added to that of the place from which they are addressed to this Office.
- 3. Signatures should always be written in a legible handwriting, but when this happens not to be the case, the name should be subjoined, so that it may be read with accuracy.
- 4. To avoid leading the Department into errors or omissious, one subject only should be presented in the same letter, as each particular case is cutered in a separate Record.
- 5. Notes or postcripts ought never to be written on the inside of envelopes, but should be added to the letter itself.
- 6. In recommending any person for a situation, the Christian and family name or names, ought to be written in full, and the place of residence, profession or occupation should be given.
- 7. All matters purely personal ought to be carefully excluded from official letters. Should it be necessary to make any communication of this nature to the Superintendent, it should form the subject of a separate letter to be marked *Private* or *Confidential* on the envelope.
- 8. All official letters must be addressed to the Superintendent, even when written in answer to a letter signed by any o her officer of the Department. The only exception to this rule will be in favor of the usual correspondence having reference to the payments of Teachers' Pensions and subscriptions to the Journal of Education, which may be addressed directly to A. de Lusignan, Esq., Clerk of Accounts and Statisties, Education Office.

## DIPLOMAS GRANTED BY THE BOARDS OF EXAMINERS.

BOARD OF EXAMINERS OF THREE RIVERS.

1st Class Academy (E. & F.)—Miss Rose de Lima Gaillardetz; (F.) Miss Marie D. Laplante.

1st Class Model School (E. & F.)-Miss Clarisse Brassard.

1st Class Elementary (E. & F.)—Miss Louise M. El. P. de Courval; (F.) Misses Olive Vitaline Allard, Marie Eulalie Boucher, Reine Baril, Marie Jolin, Marie Séraphine Lamothe.

2nd Class Elementary (F.)-Misses Marie Engénie Bergeron, Adéline Hébert, Marie Sophie Aurore Pinaid, Louise Clorinde Rousscau, Monique Mathilde René.

Aug. 2, 1864.

J. M. DESILETS, Sccretary.

## QUEBEC BOARD OF CATHOLIC EXAMINERS.

2nd Class Elementary (F.)—Mr. Bernard Boucher; Misses M. Delphine Blais, M. Célina Dion, Louise Gaumont, M. Delvina Leblanc atias George, M. Louise Lemieux, Adéline Naud alias Labrie.

Aug. 2, 1864.

SAME BOARD.

2nd Class Elementary (F.)-Misses Enlalie Baril, Célina Labrecque. Sept. 10, 1864.

N. LACASSE, Secretary.

#### MONTREAL BOARD OF CATHOLIC EXAMINERS.

1st Class Elementary (F.)-Misses Angèle Virginie Foisy, Joséphine

2nd Class Elementary (F.)—Misses Rosalie Bouchard, Philomène Du-buc, Virginie Laberge, Anrélie Paré, Mathilde Raymond; (E.) Misses Ann McDonnell, Alphonsinc Payette.

May 6, 1864.

## SAME BOARD.

lst Class Elementary (F.)—Messrs. Damase Champagne, Honoré Napoléon Charpentier, Désiré Drainville, Romuald Fisette, Gustave Martin; Misses Julie Barret, Domitilde Bousquet, Esilda Chagron, Henriette Charron, Marie Castello, Marie Côté, Marie Deveau dit Jolicœur, Marie R chel Emma Drapeau, Marie Flavie Duftesne, Philomène Hamel, Catherine Langevin, Marie Lapierre, Adélaïde Lebenn, Philomène Limoges, Marie Emilie Ph lomène Limoges, Eliza Montpetit, Marie Claire Perras, Magnée Payette, Elise Thersile Poirier, Philomène Racicot, Domitilde Scott, Emilie Sylvestre.

2nd Class Elementary (F.)—Misses Marie Alix Bertrand, Elizabeth Brûlé.

2nd Class Elementary (F.)-Misses Marie Alix Bertrand, Elizabeth Brûlé, Angele Cadieux, Célina Desmarais, Sophronie Gendron, Euphémie Girard, Philomène Laforce dit Pepin, Edesse Laframboise, Léocadic Léger, Marguerite Mnir, Marie Osite Pâquette, Marie Thalite Renaud; (E.) Mr.

Archibald Grant.

Aug. 2 and 3, 1864.

F. X. VALADE, Secretary.

## BOARD OF EXAMINERS OF RIMOUSKI.

2nd Class Elementary (F.)-Miss Luce Parant. Aug. 2, 1864.

P. G. DUMAS, Secretary.

## BOARD OF EXAMINERS OF STANSTEAD.

1st 'Vass Elementary (E.)-Miss Martha M. Sias. 2nd Class Elementary (E.)-Mrs. Lydia W. Lovering; Misses Lucinda M Brown, Elsey L. Noyes. Aug. 16, 1864.

C. A. RICHARDSON, Secretary.

## MONTREAL BOARD OF PROTESTANT EXAMINERS.

2nd Class Model School (E.)-Miss Sophia Lalanne.

Feb 3, 1864

1st Class Academy (E.)—Mr. John McIntosh.

1st Class Elementary (E.)—Messrs. William H. Naylor, John Rolston;
Misses Isabella Anderson, Elizabeth Anthony, Annabella Campbell,
Susan Campbell, Janet Didderidge, Elizabeth Fiddes, Elizabeth Marywall. Jane Greer, Catharine McEwen, Mary Manchester, Elizabeth Maxwell,

Janet Speak.

1st Class Elementary (F.)—Miss Emma L. Clément. 2nd Class Elementary (E.)-Mr. Wm. F. Eastwood. Sept. 3, 1864.

T. A. GIBSON, Secretary.

## PROTESTANT BOARD OF EXMINERS OF QUEBEC.

First Class Elementary (E.)-Miss Elizabeth Hutchison. Aug. 2, 1864.

D. WILKIE, Secretary.

## DONATIONS TO THE LIBRARY OF THE DEPARTMENT.

The Superintendent acknowledges with thanks the following donations:

From Messrs. McMillan & Co., London: School Class Book of Arithmetic; By Barnard Smith, M. A., Part. I. 1 vol.

From Messrs. Dawson & Bros, Montreal: A Primary Arithmetic; By G. P. Quackenbos, A. M., 1 vol. An Elementary Aruthmetic; By the same author, 1 vol. First Book in English Grammar; By the same author, 1 vol. Wilson's Larger Speller, 1 vol. Progressive Lessons in Greek; By Wm. B Silber, A. M., 1 vol. A Latin Grammar for Schools and Colleges; By Albert Harkness, Ph. D., 1 vol.

#### TEACHERS WANTED.

Wanted, for an Elementary School in the Municipality of Long Point, two Female Teachers, one of whom must be able to teach English and French, and the other Music. The teacher who will have charge of the school must be provided with a diploma. Both salaries together not to exceed \$200 or \$225. Apply at the Education Office.

Wanted for the Township of Mann, a teacher qualified to teach English and French-particularly English. Apply to the Sccretary-Treasurer of the School Commissioners, Township of Mann.

## SITUATIONS WANTED.

A Lady, a native of France, is desirous of obtaining a situation as preceptress in a Family. Can give lessons in French, English, Music, &c. Apply at the Education Office.

A Teacher holding a Normal School Diploma, wishes to obtain a situation. He can teach French and English His wife, who is competent to teach French, English, Music, &c, would accept of a situation as assistant teacher under her husband. Apply at the Education Office.

A Master of Arts would teach Latin, Greek, Mathematics, Bookkeeping and the usual English branches as an equivalent for Board in some private family, or would give private lessons either at his residence or elsewhere, on reasonable terms. He can also teach French, German and Music if required. Unexceptionable references given as to character and scholarship. Please address A. M., Post Office.

# JOURNAL OF EDUCATION.

MONTREAL (LOWER CANADA), SEFTEMBER & OCTOBER, 1864

## To Parties corresponding with the Education Office.

We beg to call attention to a notice in our official columns that concerns all persons corresponding with the Department. The notice to which we refer has already been published, but it was not generally acted upon. As the recommendations it contains are mainly in the interest of those to whom they are addressed, any one disregarding them should be prepared to accept the responsibility of any delays or oversights that may occur in consequence.

The necessity for a close observance of the directions laid down, is daily becoming more urgent as the volume of correspondence increases. During the year 1863. 3,300 Records accumulated, each containing on an average the drafts of 3 letters; besides which many letters were entered among the Records of previous years. In 1862, the number of letters and documents despatched was 11,738, and of those received 8,275; while the figures for 1863 stood at 14,500 and 8,761 respectively.

## To our Subscribers.

To avoid the loss of time and expense incidental to the making out and transmission of accounts, we beg to request that our subscribers who have not yet paid their subscription for the present year will remit the amount of their respective indebtedness to A. de Lusignan, Esq., Clerk of Accounts and Statistics, Education Office.

see the necessity of sparing us all extra expense in the cost of collection; and, as the publication of this periodical is not a speculation, the policy here advocated will, if adhered to, promote their own interest, the profits that may be realized being destined for the immediate improvement of several allegations contained in the Report before submitting it to the paper.

#### Meeting at Montreal and Formation of an Association for the promotion and protection of the Educational interests of Protestants in Lower Canada.

A meeting for the above objects was held in the Mechanics' Hall at Montreal, on the 27th of September. It was presided over by Wm. Lunn, Esquire, the Revd Mr. Irving acting as secretary. The report published in the City papers states that the attendance was fair, though the hall was not filled. Revd. Mr. McVicar read a report in which it was stated that on the 30th of May, the Chairman issned to Protestant Ministers, School Commissioners and others specially interested in Protestant education, a printed circular containing the following queries:

1st. In what respects a e legislative enactments in your opinion adverse to the interests of Protestants in Lower Canada?

2nd. What facts can you furnish to show that the carrying out of the educational laws is prejudicial to Protestant interests in your locality?

3rd. What amendments would you suggest for the promotion and protection of the educational interests of Protestant families?

A considerable number of answers to this circular was received from various parts of the country, and these having been carefully reviewed, the material part of the information thus obtained, was submitted in the Report.

The Report having been read, on motion of Mr. B. Lyman, it was immediately and unanimously resolved: that it be "adopted, printed

and extensively circulated."

On motion of Mr. T. M Taylor, it was reso'ved: "that an association be now formed to be called the Protestant Educational Association? for the promotion and protection of the educational insterests of Protestants in Lower Canada, and that the following gentlemen be the officers and committee with power to add to their number-Wm. Lunn. Esq., Chairman; James Feirier, Jr., Esq., Treasurer; Secretaries, Revd. Messrs. Irving and McVicar. Committee, Revd. Drs. Wilkes, Taylor, Bancroft, Hamilton, Kempt, Bonner, Cordner, Elliott, Douglass, Alexander and Bland; and Messrs. C. Alexander, E. Alwater, T. M. Bryson, J. Becket, J. Messrs. C. Alexander, E. Alwaler, T. M. Bryson, J. Becket, J. Court, W. H. A. Davies, George Frothingham, John Greenshields, W. King, B. Lyman, H. Lyman, G. Moffatt, Jr., Wm. Murray, George B. Muir, James Milne, T. M. Taylor, Hugh Taylor, John Torrance, Jr., Joseph Watson, Revd. L. C. Wintele, Acton Vale; Revd. W. Merrick, Acton Vale; E. S. Humming, E.q., Drummondville; D. Bain, Belle-Riviere; W. Morrison, Esq., St. Enstache; Dr. Cattmach, Alexandria; Principal Graham, Richmond; N. Bethyrall, Esq., Wickham: Leffeny, Hale, Esq., Onebecc. C. L. N. Bothwell, Esq., Wickham; Jeffrey Hate, Esq., Quebec; C. L. Burroughs, Esq., Lachute."

Proceedings were terminated with prayer by Revd. Dr. Snodgrass, who also addressed the meeting "commenting upon the backwardness hitherto of Protestants, imputing to themselves alone all the blame for the unfavourable position of their schools and educational system; and making an eloquent appeal in behalf of the two protestant model schools of Montreal, urging Protestants to greater zeal and liberality in support of their educational insti-

tutions."

We have as a strict rule abstained in this paper from any thing which could savonr of polemics, and have allowed all attacks on the Educational Department and on the paper itself to pass unnoticed. We believe, however, that we would be wanting in our duties to ourselves and the public, did we not offer a few remarks on the proceedings at the recent meeting and on the assertions contained in the Report.

We will first call the attention of our readers to the nature of the enquiries made by the Committee. Their correspondents were not asked to inform them how the school laws operated, but " to furnish the Committee with facts to show that the carrying out of the Educational Laws is prejudicial to Protestant interests." All the facts thus advertised for and reported accordingly, were not indiscriminately published, but after a careful review, what had been

The price of subscription is so low that our patrons will deemed the material part of the information was embidied in the report. It would be but natural to suppose that these facts, thus carefully selected, are those which have been judged the most likely to support the proposition quod erat demonstrandum, id est, "that the working of the school laws is prejudicial to Protestant interests."

It is also to be remarked that no enquiry was ever made by the Committee at the Education Office to test the correctness of the the meeting, which, also without further enquiry, immediately upon its being read, ordered it to be printed and extensively circulated, thus accepting as well founded all the assertions put forth.

We will also observe that in the Report, and in most of the speeches made on the occasion, it was implicitly assumed that the law relating to dissentient schools affects Protestants alone, the fact that there are Catholic dissentients and dissentient schools, and that their interests are identical with those of Protestants in the matter, was altogether ignored. In fact, almost every sentence in the Report in which the word Protestant occurs might be very properly amended by adding the words and Catholic immediately

According to the last Report of the Superintendent there are 50 schools under the control of Catholic Dissentient Trustees, with an attendance of 1.874 pupils; and 128 schools under *Protestant* Dissemient Trustees, with 4,263 pupils.

When it is asserted that the property of Protestants is taxed to support Catholic schools it should in common fairness be added that, the property of Catholics is, also, in the same manner taxed to support Protestant schools. But, it may be asked, is it not possible that a law could be framed so that the property of Catholics should never be taxed for Protestant schools and vice versa? This has not been as yet attempted, either in Upper or Lower Canada. The laws in both sections of the country only facilitate the establishing of separate schools by allowing persons of a different religious persuasion from that of the majority to pay their taxes towards the support of separate schools where they can be established.

In Lower Canada a difficulty arose as to the interpretation of the word inhabitant. Judge Coursol (a Catholic) decided that under that name a non-resident might pay his taxes to the Dissentients. Judge Short (a Protestant) decided that the word inhabitant could only mean a resident. The Attorney General, Hon. Mr. Sicotte,

brought in a bill containing the following clause:

"And whereas doubts have existed respecting the payment of the school Assessments by non-resident proprietors, be it enacted that in future all non-resident proprietors in any municipality where there shall exist a Dissentient school shall have it in their power to declare, in writing, in the same manner as all other ratepayers, that they intend to support the Dissentient schools within such municipality, and on their doing so, they shall be liable to be assessed for their lands situated therein by the Trustees of the Dissentient schools only; and the lands belonging to non-resident proprietors who shall not have made such declaration as provided by law, shall be assessed by the School Commissioners and for the benefit of the Corporation of School Commissioners alone; and be it also enacted that no action shall lie against the School Commissioners or against the School Trustees for the recovery of moneys which, before the passage of this act, shall have been paid to prietors by the School Commissioners for arrears of assessment which they may have paid to the School Trustees, and vice versa.\*?

That clause was made a matter of reproach not only to Mr. Sicotte, but to the Superintendent, who was supposed to have recommended it, and the Montreal Witness published the following remarks:

"The Superintendent himse'f knows well enough that the law is not at all decisive on this point, that it settles nothing about non residents, and this is the very reason why a year ago he had entrusted to Mr. Sicotte a bill to put in the law the very thing which the judge imagines to have been already found there."

On this the Montreal Gazette said:

"This is so like an unblushing untruth that we scarcely know how otherwise to characterize it. The clause does just what all men of common sense see ought to be done, - it puts the non resident rate-payer upon the same footing as the resident in respect to the appropriation of his taxes for the support of the schools. It does not therefore support Judge Short's decision for the luture, but abrogates it."

We still believe that the passing of the clause above alluded to would set this matter at rest. The question of taxes paid by incorporated companies is one of greater difficulty. It cannot be said that such companies belong to one religion or to another, and it would be impossible to discriminate between the proportion of shares held by Protestants and by Catholics respectively; perhaps the easiest and most equitable manner would be to divide taxes levied on companies or public bodies between the Commissioners and the Dissentient Trustees, where Dissentient schools are established, in the same proportion as the Government grant.

After this, the most important subject discussed at the meeting was that of the formation of school municipalities. Much misunderstanding seems to exist on this subject. It has been frequently stated that Dissentients were not allowed to establish their own school district. Now there is nothing in the law which prevents Dissentients from dividing the municipality for their own purposes into as many school districts as they require, and this has actually been done repeatedly without any interference on the part of the School Commissioners or of the Department. The only difficulty of this kind that we have heard of was in a case in which Protestant Dissentien's complained of the division made by the Catholic School Commissioners of their own school districts, because they thought that division might p ove injurious to them in case they should abandon their dissent and return to the School Commissioners. The fact is that the Law says expressly " That the said trustees may constitute their own school districts independently of the school districts of the School Commissioners," (4th subsection of the 57th section.)

The real difficulty consists in the fact that in some instances small scattered bodies of the minority (Catholic as well as Protestant) living on the borders of different municipalities can not combine to have a school in common. This restriction, or rather want of power to organize, is more severely felt, it is alleged, from the fact that the division of old municipalities into now, when brought about either by act of Parliament, or under the Municipal Act, or the law for the establishment of paishes, or by a Proclamation from the Governor, often breaks up Dissentient school districts.

On this head we need hardly repel as a most infamous calumny the assertion made in several newspapers that the power of this changing the limits of municipalities has been used by the Education Department with a view to breaking up Protestant school districts. It is equally unjust and still more absurd to say that the law was framed with that object. The great difficulty which was at first felt in organizing municipalities was the evident motive of that discretionary power left to the executive. When there was great opposition to school assessment it was only by organizing such portions of parishes as were prepared and could be induced to work out the school law that the system could be put in operation. It was thus that sections of parishes were furnished with schools one after another until the operation of the school law was extended over the whole. Other reasons, of practical convenience, also required that certain portions of a parish or township, as constituted for municipal purposes, should be detached for school purposes; in fact that provision is itself a protection to minorities, Catholic as well as Protestant, and has been used as such in the readjustment of the limits of parishes and townships.

We also deny that the changes effected through the Governor General's Proclamations are made without notifying the parties interested. On the first instance of a complaint of this nature, the present Superintendent made it a standing rule that, in all cases, notice should be sent to the School Commissioners and Trustees of all the municipalities concerned whenever an application was made to the Department; and no action is ever taken until an inswer has heen received, or a sufficient time has elapsed to show that there is no desire to offer any objection. It any party objects however, the matter is referred to the Inspector for report.

The printed form of notice sent in such cases has been in use in the Education Office for several years past.

Although the law does not warrant any ratepayer residing within the limits of one municipality in sending his children and paying taxes to the Dissentient School of another municipality, yet in cases of hardship the Superintendent has advised the School Commissioners to grant this privilege, although he could not of course compel them to follow his advice.

In numerous instances, the Dissentients, Protestant as well as Catholic, are paid their share of the grant although they cannot bring together the required number of children. In other cases the Dissentients of two adjoining municipalities have been allowed to have but one united school for the two municipalities, although to legalize their proceedings they have been advised to elect School Trustees in each parish. Such is the case, for instance, of the Protestant Dissentients at St. Joseph and St. Eustache, in the County

porated companies is one of greater difficulty. It cannot be said of Two Mountains, and at St. Grégoire and Ste. Mari: de Monnoir, that such companies belong to one religion of to another, and it in the County of Rouville.

We state these facts, not with a view of opposing any change in the law that would provide increased facilities for Dissentients, but in older to show that this grievance has been misunderstood and misstated; and that far from having been aggravated by the action of the Education Department it has been palatated as much as possible.

In legislating to remove this cause of complaint it would be in the interest of the establishment of Dissentient schools, both Catholic and Protestant, to impose such restrictions as would prevent the immunities granted from being taken advantage of for the purpose of evading all school taxes. We have no doubt that such an amendment would be approved of by Catholics, for the very good reason, among others, that they have the same interest as Protestants in the law affecting Dissentients; and we see no reason why it should not become law, unless indeed it be opposed by Protestants themselves, as in the case of Mr. Shoute's bill which was opposed in the press and actually petitioned against.

These two changes, that in relation to the taxes of absentees and of incorporated companies, and the one just now adverted to, are asked for on the ground that the same thing exists in Upper Canada. Such is not the case. In Upper Canada the property of absentees in any school section or division (which is more than in any parish or township) is liable to be rated to support the schools of the majority; and although a Roman Catholic who gives the legal notice that he is a Roman Catholic and a supporter of a separate school is exempt from the payment of all public school taxes or school rates provided he resides within three miles in a direct line of the school of which he professes to be a supporter, he is not exempt, whether he resides within the section or district, from taxes on property that he may own in other school sections, whether there are separate schools in such sections or districts or not. School districts are quite different from municipalities, and the restriction in some respects is much more stringent than it is even now in Lower Canada.

It is true that the dissentients of two municipalities are allowed to have a united school for both; but we have already seen that the same facility exists in Lower Canada.

The argument that the schools of the majority in Lower Canada are not non secturian is hardly fair when a comparison is established between the two sections. Separate schools are allowed on the ground of the consciencious views of those who do not find themselves at liberty to send their children to the schools of the majority, and to make the two cases parallel, it is enough to say that Catholics are as much forbidden to send their children to what are called non sectarian schools as to Protestant schools.

It is also urged that the law ought to be amended so that the school moneys could be paid directly to Dissentients, and not through the hands of the School Commissioners. This is simply asking for that which already exists. Such are the provisions in the aw (Sub-sec. 3rd, sec. 57th, chap. 15, Consolidated Statutes), and such is the uniform practice of the Department, with the following exception. Inasmuch as the share paid to Dissentients is to be divided in the same proportion to the whole sum granted to the municipality, as the entire number of children attending the Dissentients schools bears to the entire number of children attending school in the municipality, it is necessary, in order to make the division, that the reports, both of the majority and of the Dissentients, be received at the Education Office. Now it sometimes happens that the latter neglect to transmit their returns, and as it is absolutely out of the question to compel the majority to wait for an indefinite space of time in the expectation that the dissentients may find leisure to attend to their duty, the only practical solution of the difficulty that has offered was the transferring of the local grant to the majority, subject to the condition of paying over the Dissentients' share on receiving the necessary instructions from the Department, which would of coarse be issued alterwards if a return were received. Thus it will be seen that if the Dissentients have met with difficulties or delays they have none to blame but themselves. The Department, in fact, has been so indu'gent as to pay, in advance, the sums to which the Dissentients were entitled in such cases, out of the following semi-annual grant accrning to the School Commissioners when the money had been retained by the latter. Such has been the case with Catholic as well as with Protestant Dissentients, and Mr. Burrowes, of Lachute, was remarkably unfortunate in his statement that "Where Protestants were in the minority they had to receive their money through the secretary of the majority, while in St. Andrews, with a Protestant majority, the minority drew their grant direct from the Superintendent of Educa-tion." The fact is that Protestant as well as Catholic Dissentients draw their share of the grant direct from the Superintendent whenever they send in their returns within a reasonable time; and as to the Municipal Council-a plan which works well in this municithe Catholic Dissentients of St. Andrews, they not having sent in their return in due time for the second half year of 1862, the whole grant was paid to the Protestant School Commissioners on the 22nd January, 1863, which is precisely the reverse of the statement made by Mr. Buriowes.

(To be concluded in our next.)

Twenty-third Conference of the Teachers' Association in connection with the Laval Normal School.

The first sitting was opened on the 26th August, at 7 o'elock

P. M.

The minutes of the last meeting having been read and adopted, Messrs. Lafrance and Létourneau lectured on botany and the reforms needed to improve the condition of teachers, and after a lively discussion on the last mentioned topic the meeting ajourned to the following day.

At 9 o'clock A. M. on the 27th, the teachers assembled were called to order, and the Treasurer submitted a statement of the finances, as approved by the Council, which was adopted.

It appears by this statement that the Association is clear of debt, and that the Treasurer has a balance of \$66.07 on hand.

Moved by Mr. Letourneau, seconded by Mr. Lafrance, and Resolved, - That a committee be named to ascertain what changes are required in the school law, with instructions to report

at the next meeting to the end that the matter may be laid before the Legislature during the ensuing session.

The following office-bearers were then elected for the ensuing

year:

President: Mr. Thibault; Vice-President: Mr. Cloutier; Secretary: Mr. Carrier; Treasurer: Mr. Gauvin; Council: Messrs. Dufresne, Lacasse, Lafrance, Létourneau, Lefebvre, Dion, Gilbert, Gagné, and Ryan.

Mr. Carrier read an essay on Electricity; after which three prizes for the best specimens of penmanship were awarded as

follows:

1st Prize, Andrew Miller; 2nd Prize, John Newton; 3rd Prize,

Louis Dion and F. X. Dion.

The winners of these prizes were all pupils of the Laval Normal School. A long discussion then arose on the subject proposed at the last meeting, viz.: Conditions necessary to form a good reader; after which a vote of thanks was, on motion of Mr. Lacombe, tendered to the retiring officers of the Association.

Moved by Mr. Lacasse, seconded by Mr. Cloutier, and Resolved, -That this Association would respectfully represent to the School Commissioners within the circumscription of the Laval Normal School that, as it is much to be desired that all teachers engaged in the schools should receive le Journal de l'Instruction Publique, the price of subscription be added to the salaries of their respective teachers, with the understanding that the Journal shall remain as the property of the school; that the Inspectors of Schools be requested to use their influence with the School Commission-rs to secure the object which this Association has in view; and that a list of the municipalities that shall have complied with the request herein expressed be submitted at the next meeting of the Association.

The School Inspectors present acquiesced in the views laid down in the above resolution and expressed their willingness to carry

them into effect.

Messrs. Bardy and Juneau, School Inspectors, and Messrs. Thibault, Lafrance, Ahern, and several other members promised lec-

tures on divers subjects for the next meeting.

It was then announced that the subject for future discussion would be The Amendments to be proposed in the School Law, and the meeting ajourned to the last Friday in January next.

#### Extracts from the Reports of the School Inspectors, for the years 1861 and 18.2.

Extract from the Report of Mr. Inspector Hubbard.

(Concluded.)

COUNTIES OF RICHMOND AND WOLFE.

its schools; though it does not stand among the first class in my district in all respects, it is ahead of others in this division. The

pality. Nearly enough is raised in this way, with the Government grant, to pay the teachers; and in nearly all the districts the teachers are paid at or before the expiration of their term. 17 distriets are now reckoned, No. 15 having been, this year, united with No. 1. I may remark that I think Nos. 14 and 16 should be united, as they are both too small to sustain efficient schools.

Danville Academy has continued in successful operation under the same teacher as last year, S. M. Pearl, A. B. Under the thorough and efficient tuition of the present teacher, this school is

of great service.

All the schools in Shipton are English. I think that there are not enough French children in any section to render it advisable to establish a French school, though I have brought the matter before the commissioners.

21. Melbourne and Brompton Gore. - This municipality has the same number of districts as last year, though more schools have been kept. The number of actual districts is 15, though 18 are numbered. There has, I think, been a fair degree of improvement The number of actual districts is 15, though 18 are in the schools generally. The funds are not as promptly provided, nor teachers as promptly paid as they should be. I saw no reason for finding fault with the accounts, except want of promptness in collecting. The application of funds is, perhaps, judicious, though not strictly legal. (The same remark should have been made with reference to Shipton and a few other municipalities.) A change is, I think needed in the management of Districts 1, 2, and 8. No. 18 (French school)-This school has also improved since last year; the house is comfortable, and the children are doing well. It is taught by a male teacher in winter, and by a female in summer. The school houses are generally rather poor, though numerous and respectable.

The Female Seminary has been kept in operation during the year, under good teachers, and with increased attendance.

- 22. Village of Melbourne. I regret that I am unable to report any improvement in the school affairs of this municipality. The commissioners, last year, very tardily effected an organization, levied a light assessment, and partly collected it. No one seems inclined to incur the cost and risk of a suit against the commissioners. No school has been kept in the municipality during the year, except, perhaps, a short private school.
- 23. Cleveland and dissentierts.—In this municipality there are still ten districts under the commissioners, and one dissentient. Schools have been kept, for some part of the year, in all the districts under the commissioners, and for all the year except in three districts. I am unable to report as much improvement in this municipality as I could wish. There seems to be a want of efficiency on the part of the commissioners in seeing that suitable teachers are employed, and the school-houses properly cared for: an evil which, I am sorry to say, is not confined to this township. The funds are tolerably well received and appropriated, and the accounts well kept. I have strongly nrged upon the commissioners the necessity of more care and attention in the selection and employment of teachers. It is true that the schools are mostly backward, but they will always remain so as long as incompetent and inefficient teachers are employed.

The dissentient school has not been in operation during the year, as the district has been engaged in building a school-house. is now completed, and the school is opening under, I believe, a very competent teacher. The trustees seem to be getting their affairs into a better way, and will, I hope, go on well. This school

will teach both English and French.

St. Francis College and Preparatory Department has been well sustained, though the attendance has not, I think, been quite equal to that of the previous year. The instruction in both departments has been very thorough, and the progress of the students very commendable, as appeared at the annual examination.

- 24. Brompton.—There has been no particular change in the school affairs of this municipality. The five districts have all sustained good schools, and the affairs are very well managed by the commissioners. Competent teachers, with diplomas, are secured at a fair salary, and promptly paid. The funds are well provided and judiciously appropriated.
- 25 Windsor. This municipality, since the separation from it 20. Shipton.—This municipality sustains a good character as to of St. George de Windsor, retains four districts, though one of them a schools: though it does not stand among the first class in my is so small and poor that it has not yet built a school-house nor established a school. One of the others, No. 2, has been estabcommissioners manage the affairs well, and the accounts are well lished as a model school, though the municipality is too small to kept. A good assessment is levied and promptly collected through afford it an extra allowance from the grant of funds. A nominal

model school has been sustained in it during the year, though the teacher has only an elementary diploma. A teacher with a model school diploma has been engaged for the coming year.

- 26. St. George de Windsor .- This new municipality elected commissioners in July last. The Commissioners seemed disposed to go to work with efficiency in arranging districts, levying assessment, starting schools, &c. I think that three or four will be opened in the course of the year. The schools here will be entirely French.
- 27. Dudswell .- The affairs are managed with tolerable efficiency, though with less, in some respects, than could be desired. commissioners do not carry out the law as fully as I think desirable. I urged upon them the desirableness of more care and attention in the oversight of the schools, and hope that my suggestions may be of service.

Four female teachers had diplomas, two are without them. The

teachers are promptly paid.

28. Weedon has sustained three schools in its four districts, the funds being insufficient to keep the four in operation. Owing to the poverty of the people and want of interest, the rates are col-lected slowly. The Council, too, has been remiss in collecting the assessment, and arrears are due to the teachers. The commissioners seem disposed to carry out the law faithfully. Altogether, I may say that the affairs of this municipality are in an encouraging condition rather than otherwise. They have four comfortable school-houses, and good progress has been made in some of the

An English school is needed in a settlement joining Lingwick; perhaps it would be better to annex that settlement to Lingwick for school purposes, or have them establish a dissentient school.

29. Wotton.—There are encouraging indications of improvement in this municipality. Until this year the commissioners have tried the voluntary system, but with poor success; with much difficulty sustaining sometimes one, sometimes two and three schools. Three were in operation when I visited last winter, but with very scanty funds. I have from the first advised an assessment, and this year the commissioners have levied a good amount. They have also re-modeled the districts, making nine, and have arranged for opening schools in six of them at once; and they are now opened, though one or two houses are not quite completed. Others will be opened as soon as practicable. I strongly hope that affairs will prosper well.

The schools in winter had a fair attendance. The village school, taught by the same teacher as last year, has made the best progress; the others are coming on well; one, a new school, is only

beginning.

The share of supplementary aid given to this municipality last year enabled the commissioners to bring up arrears and come out free from debt.

- 30. St. Camille.—This municipality is making a beginning in regard to schools; commissioners were elected last year, but nothing further was done. Since the election last year the commissioners have divided the municipality into four districts, and have taken steps to have schools soon started in three of them. The people are putting up log school-houses, and they hope to get some schools opened in the coming winter. The settlements are a good deal scattered and rather new, and the people feel unable to contribute much as yet for schools. The commissioners have not levied an assessment, thinking it better to try the voluntary system for the present. I hope to find schools in operation at my next visit.
- 31. South Ham .- There is no change in this municipality. There are two districts, but one of them feebly supports it schools. What few inhabitants there are, are very much scattered, and it is diffi-cult to do anything with schools. The commissioners have had to sue, in some cases, for arrears of their small assessment. Several of the people are so remote from the others that they can get no benefit from a school. There are a few settlers near Weedon, which might in time be erected into a district with a portion of Weedon. The school-house in the district keeping a school is old and small. I was told that the school was well taught, for though I was twice at the place I found the school temporarily closed each time. The funds are very small.
- 32. Wolfestown has done nothing yet for schools, and I cannot say that the prospect is very encouraging. Until this year, there has been no organization of any kind in the township, on account of the detrimental opposition to everything involving assessment; teachers are nearly all hired by the month, at wages varying from

but a Municipal Council has at last been established, and I have some hopes that with care and patience, a school organization may be worked in before long. I shall try to have something done the coming year, if possible.

33. St. Gabriel de Stratford .- Owing to the difficulty alluded to in my last report, nothing was done here until late in the present year, and I have not been able since the new establishment to visit it. I am unable to state what has been done, but shall visit the place as soon as at all convenient.

Recapitulation .- Of the 69 schools in these two counties, 52 are in Richmond and 17 in Wolfe; 56 are Euglish, 13 French. I hope to be able to report a good increase next year, though a rapid growth cannot be expected. A large proportion of the children of Richmond County attend school; but this cannot, of course, be said for Wolfe County.

#### COUNTIES OF DRUMMOND AND ARTHABASKA.

- 34. Kingsey.—I regret to say that there is not the enterprise, zeal and interest manifested in behalf of schools in this municipality which I could wish, or which is necessary to the success of education. The school-houses are poor, and the supervision of the schools inefficient, the commissioners hardly visiting them at all. Matters are left almost entirely in the hands of managers chosen by the districts. The books and accounts are well kept, but the law is not carried out at all closely.
- 35. Durham No. 1.-There are encouraging signs of life and interest in school affairs in this large municipality, though the schools are yet far from being what could be desired. The school commissioners seem to have a commendable degree of zeal and interest for the advancement of education; and the parents have sent their children very generally to the schools. Many of the school-houses are, however, very poor, and the scholars backward; but I have as strong hopes of improvement in this municipality as of any other in my district. The commissioners are manifesting an anxiety to improve the class of teachers, and making efforts to that end. They seem, also, determined to improve the class of schoolhouses as far as circumstances will permit.

There are 18 districts, numbering from 1 to 19, 13 and 14 being united; and No. 3 is taught in connection with the Academy. The teachers are all female, about half having diplomas; the commissioners will insist on all having diplomas in future. The teachers

are promptly paid and receive fair salaries.

The academy is spoken of by all as doing good service, under the instruction of a female teacher with model school diploma from the McGill Normal School. Unfortunaly she was away at both my visits. I hope to see the school this fall.

- 36. Durham No. 2.—I find but little to report respecting the There are two districts school affairs of this small municipality. which come under my inspection; schools have been kept in both. The school-houses are poor, and the schools small and backward.
- 37. Lingwick. The schools of which I have the oversight in this municipality are under the control of dissentient trustees. They have now four districts, and have schools in all of them. The schools are backward, but I think that due pains is taken to get competent and good teachers, and I have seen no particular reason for finding fault with the conduct of the schools this year. The accounts are well kept, but it is difficult to collect the rates; the ratepayers are rather poor and scattered, and not properly interested in the success of the schools. I regard it as unfortunate that the schools of this municipality are separate.

  In reviewing my circuit, it will be seen that I have at present

under my inspection 39 school municipalities, 9 of which, however do not stand reported as being districted, or having established schools for the year past, but several of them are now commencing, and will doubtless appear on my tables in next report. I now report 286 school districts, 257 school-houses belonging to commissioners or trustees, 261 schools operating under control of commissioners, 6 under control of trustees, and 9 independent schools. The number of elementary schools, including those under commissioners, trustees and independent, is 271: No. of pupils 8,451: No. of model or superior schools (for boys or mixed) 4; pupils 198; superior girls' schools 2; pupils 70; No. of academies 12; students 808: No. of colleges 3, students 154: No. of teaching nunneries 1, pupils 154: Educational institutions of all kinds 293, pupils 9,793.

It appears also that about five-sixths of the teachers are females, there being 48 male and 293 female teachers; 33 of the male and 222 of the female teachers are reported with diplomas. Our \$8 to \$20 per month for males, and \$5 to \$12 for females, and board. It is difficult under these circumstances, to make an exact estimate of salary, as the varying price of board as well as the number of months employed should be taken into account. The more usual price at which teachers are hired is \$12 to \$14 for males, and \$7 to \$8 for females (and board), per calendar month.

There are 7 puplic libraries, containing an aggregate of 2,881

I have been able, during the year, to send you a few subscriptions for the Educational Journal, and hope to be able to obtain more; I shall do what I can in this respect to meet your wishes.

In conclusion, I may repeat that on the whole I find reason for encouragement in the indications of progress in the schools and in the municipalities under my direction; and I have full confidence that the next year will show a good increase in the number of schools, and I hope also in their progress. I shall do all in my power to aid in awakening an interest among the people, parti-cularly in the new settlements, and to assist in rendering the working of the law efficient.

Extract from the Report of Mr. Inspector PARMELEE.

COUNTIES OF MISSISQUOI, BROME, AND SHEFFORD.

The very unusual state of the weather and the roads the past winter have rendered it a task of no ordinary difficulty to make my tour of inspection; yet I am happy to report that I have succeeded in visiting every school in my district, with the exception of three independent schools in Ely, and two in South Stuckeley.

I have found a satisfactory state of management and prosperity

existing generally.

The municipality of Milton, which has been pre-emment for bad management, has but one school in operation this year under control of the commissioners, though there are six districts in which there might have been good schools constantly maintained with the funds that have been absorbed in law-suits that have had their origin solely in bad management and neglect of duty.

Their indebtedness since my last Report has been reduced from

twelve hundred dollars to seven hundred dollars, and as their rates are now in the hands of the Municipal Council for collection, there is a prospect that, in the course of the present year, their debts

may be wholly liquidated.

In the municipality of Roxton, I find some irregularities that I feel it my duty to bring under your special notice. In examining the register of the school commissioners, I find that in all their meetings for business, the trustees of the academy meet and act with them in managing the affairs that the law confides solely to the commissioners.

Again, in examining the accounts, I find various sums entered as paid to the teacher of the academy, and also to the contractor for building the academy, thus illegally mixing up the affairs of an incorporated academy and the school commissioners, which are

two distinct corporations.

In the municipality of St. Romuald the ratepayers are still burthened with a heavy debt, for which a special assessment has been authorised and collected, but misappropriated by the Commissioners, the particulars of which I communicated to you last fall, in a

special report.

There is still another grievance to which I must refer. A number of Irish Catholics, who send to the English school, have been sued for rates by the commissioners the past winter, and subjected to costs and much inconvenience, contrary to an express agreement made in my presence some years since, between the commissioners and the trustees of the dissentient schools, by which the former promised to allow the said Irish Catholics to pay their rates and scholar fees to the trustees, so long as they actually sent to the dissentient schools. This arrangement certainly was but a matter of strict justice, if not of law, since otherwise they would be subjected to double scholar fees, and I know not on what principle the commissioners can justify their conduct in contravening the above mutual arrangement.

The municipality of Sutton is still considerably indebted. believe, however, they are making some progress in liquidating their debts, and, notwithstanding the above difficulties, they have kept their schools in successful operation.

From a recent change of Secretary-Treasurers, the one last appointed was not in a situation to show the exact amount of their

indebtedness at my last visit.

I am happy to report as having discharged entirely their indebtedness, and, with the exception that they do not keep their schools up the full term of time required by law, and that they much need several new school-houses, they may be ranked among the muni-

cipalities that may justly be styled prosperous.

I deem it right also to direct attention to the management of the dissentient corporation of Granby, as it appears to me not calculated to subserve the best interests of the rate-payers, who, though generally poor, are nevertheless anxious to secure to their children the benefit of a common school education. The greatest good of the greatest number certainly is not promoted by devoting so large a proportion of their limited funds, as they do, to the support of a model school-the only one in my district of inspection-in which the whole number of pupils on the journal this year is only twelve, and last year was only nine, the average attendance being of course still less. This school is not needed, and the funds devoted to it are needed to support the other schools, any one of which is fully equal to this, and some of them decidedly superior to it in advancement. The only reason I have heard assigned for continuing this school is to secure the special grant made to it by Government. I would therefore respectfully recommend the discontinuance of this grant, as the funds might be much more profitably applied elsewhere.

As to the other portions of my district of inspection, there is nothing that calls for special remark, they being decideldy pro-

sperous and praiseworthy.

The schools, both superior and elementary, are good; the teachers are competent, and the administration of matters pertaining to the scholars, by the different officers in charge, is prompt and efficient; excepting in Milton, above mentioned, the elementary schools are nearly all in successful operation, as are also the high schools or academies, excepting the one at West Brome.

You will see by the accompanying table of statistics, that comparatively few of the teachers are furnished with diplomas as required by law; still I can safely report, that those without diplomas are, in all respects, as well qualified for their vocation as those who have them, and so soon as Boards of Examiners shall be established that are reasonably accessible, this apparent anomaly of teachers without diplomas will no longer exist.

It remains only to subjoin a summary from the accompanying Table of Statistics, in order to give a full view of the state of educa-

tion in my district of inspection.

The number of high schools or academies in operation is 13, The number of high schools of academies in operation is 13, attended by 707 pupils. Of superior girls' schools 2, with 76 pupils. Model school, 1, with 12 pupils. Of elementary schools, 235, with 6,675 pupils. Of the elementary schools, 24 are dissentient, with 747 pupils, and 10 are independent, in 5 of which there are 94 pupils; the number in the remaining 5 not known. The total that the challent is 11 the pupils in 7470 of the 1402. number of scholars in all the above schools is 7470, of whom 4031 are boys, and 3439 girls; 5489 are of English origin, and 1981 of French origin; 5221 are Protestants, and 2249 Catholics; 1252 are learning their alphabet and spelling; 2831 read currently, and 3387 read well; 4161 are learning to write; 1752 simple arithmetic, and 2228 compound arithmetic; 120, book-keeping; 1497, geography; 437, orthography; 472, French grammar; 1187, epistolary art or composition; 23, linear drawing; 27, instrumental music; 307, history; 211, algebra; 48, natural philosophy; 54, geometry, and 22 astronomy. 12 are learning the Greek language, 85 the Latin. 57 English scholars are learning 12 are learning the French, and 219 French scholars are learning English.

The total number of male teachers in the elementary schools is 76, of whom 15 only have diplomas. The total number of female

teachers is 154, of whom 29 have diplomas.

Extract from Inspector Hubert's Report for 1862.

COUNTIES OF ST. MAURICE, MASKINONGÉ AND CHAMPLAIN.

In the three counties of Maskinongé, St. Maurice and Champlain, forming Mr. Hubert's district of inspection, there were 29 municipalities, subdivided into 128 school districts. The number of schools in operation under the control of Commissioners was 119, classified as follows: 108 elementary schools, 10 model schools, and 1 academy. There were also 2 dissentients schools, under the control of Trustees, the whole forming a total of 121 schools with an aggregate attendance of 6,321 pupils.

Besides these schools, this district of inspection maintained 1 debtedness at my last visit.

The municipality of Potton, which has heretofore been in arrears, mixed elementary schools, affording instruction to 679 additional pupils, and swelling the total number of children attending school class (in the same county). There are besides, a cullege in which

in the district to 7,000.

The number of schoolhouses in the district own, d by the School Commis oners and Trustees was 91. These buildings were generally kept in good repair; but in several places they were left unprovided with the indispensable accessaries; and a deficiency in the school material was a so apparent.

The want of activity in collecting the school revenue is also animadverted upon by the Inspector, who observes that this is the

cause of much embarrassment to the teachers.

There were 20 public libraries, containing \$,807 volumes. These collections were very useful in developing a taste for letters among the rural population.

Extract from Inspector Bourgeois' Report for 1862.

COUNTIES OF DRUMMOND AND ARTHABASKA, AND THE CATHOLIC SCHOOLS OF CHESTER, TINGWICK, KINGSLEY AND DURHAM.

The statistical tables accompanying Mr Bourgeois' Report for 1862 may be summed up as follows: number of municipalities established, 24; school districts, 86; schools in operation, 84, of which 78 are under the supervision of School Commissioners and 6 under control of Trustees (two Catholic and four Protestant schools). Of these 84 schools, 80 are elementary, 1 is a model school, and 3 are academies. The number of pupils is 3,510; or an increase of 510 on the year preceding. Increase in the number of schools, 13. Sum levied \$11,055.38.

" If," says the Inspector, " this comparison between the last two years presents results so satisfactory, the progress will be much more striking by going further and noting the successes obtained

during the last ten years.

"When I made my first Report to the Department in 1852, this district, which has been somewhat extended since, only contained 7 school municipalities, with 10 schools under control, many of which were of an inferior class, and an attendance of 425 pupils.

"At present there are within the same limits, 18 municipalities, with 62 schools, the greater number of which are very well con-

ducted, and the attendance has increased to 2.776.

" Taking into account the fact that everything had to be created amidst the endless difficulties which invariably rise up to obstruct the organization of a new system, it must be admitted that more could not easily have been done during a period of ten years.

"The Schoul Law, which met with so much opposition at first, is now in full operation in all parts of this district; and everyone seems to be desirous of availing himself of the advantages which it offers. Yet, I am compelled to add that in some localities, where the law has only recently been put in force, indecision and want of energy in the administration of school affairs is apparent, and it is only by constant supervision and active measures that success is ensured."

Mr. Bourgeois states that the children are withdrawn from school by their parents at the ages of 10 or 11, or just as they are getting sufficiently advanced to understand and digest the matter pre-

viously acquired.

"The embarrassment," continues the Inspector, "felt throughont the country during the year just ended, contributed to increase the difficulty usually experienced in the collection of the school revenue, and a longer delay than usual has occurred in conse-Irregularity in paying the salaries of several teachers and failure to fulfil promptly the engagements entered into by several school corporations were the natural results. Here indeed is one of the most formidable causes tending to obstruct the working of our school system. Whenever it shall be possible to convince School Commissioners that school dues must be collected regularly, and the ratepayers that punctual payment will be insisted on, a great step in advance shall have been taken, and a pledge of success for the future obtained."

Extract from Mr. MAURAULT's Report for 1862.

COUNTIES OF NICOLET AND YAMASKA.

A slight decrease in the number of children frequenting the schools has taken place during the year. The number of municipainties and school districts has, however, remained the same, i.e. 16 and 108 respectively. Three school houses have been added.

the classics are taught, a convent, and two independent schools.

The number of male teachers is 10, of females, 101-all provided with diplomas. The salaries paid to male teachers range

from \$100 to \$250, to females from \$72 to \$200.

The school dues arising from local sources amounted to \$9,874.30. The inspector observes that nearly all the teachers in the district subscribed to the Journal de l'Instruction Publique, in which course they mot with the entire approval of the school commissioners.

Extract from Inspector BARDY's Report for 1862.

COUNTIES OF QUEBEC, MONTMORENCY, AND PORTNEUF; AND R. C. SCHOOLS OF QUEBEC.

In his first Report for 1862, Mr. Bardy complains of a disposition on the part of several school commissioners to underpay the teachers employed by them; and that in some localities the schools are

given to the lowest bidders.

In the districts inhabited by Irish settlers the system of voluntary contribution generally obtains. This method, as experience abundantly proves, is attended with many difficulties and its adoption is not desirable in any locality. No institution can be maintained on a secure basis if its support is made to depend entirely on the pleasure of this or that individual. Were the regular school tax substituted everywhere for this defective system, and its collection strictly enforced, the Inspector sincerely believes that the many difficulties which have hitherto beset the path of education would

speedily disappear.

It is much to be desired that the contents of all circulars issued by the Department of Education be well considered by the Boards of School Commissioners for whose benefit they are intended; and that the duty of placing such matters promptly before them, at special meetings to be called for the purpose if necessary, be nunctually attended to by their respective Secretaries. The Journals of Education, continues the Inspector, should also be in the hands of all teachers and other persons connected with the administration of the school system; and school Commissioners and Trustees, who receive these periodicals gratu-tously, would derive especial benefit from an attentive perusal of their columns, in which much valuable information relative to the duties of their office is to be found.

In the second Report for 1862, Mr. Bardy speaks most approvingly of the divers educational institutions of Quebec. He alludes to the recent establishment in that city of an English school underthe anspices of the Rev. Mr. Auclair, and Rev. Mr. McGauran, of St. Patrick's. It is conducted by the Brothers of the Christian Schools and promises much for the future.

Extract from Mr. Juneau's Report for 1862.

COUNTIES OF DORCHESTER AND LÉVIS.

Mr. Juneau reports that the progress of the schools in this district of inspection during the year 1862, had continued to be satisfactory and that the law was generally carried out in an efficient manner.

The number of children attending the schools was 7879, showing an increase of 368 over the number reported for the previous term. The accounts of the Secretary-Treasurers were generally well

Extract from Mr. CRÉPAULT'S Report for 1862.

COUNTIES OF BELLECHASSE, MONTMAGNY AND L'ISLET.

It appears by Mr. Crépault's report for 1862, that there was no locality, however poor, in this district of inspection that had not now one or more schools.

Two new settlements, Mailloux and Armagh, had opened several schools within the last few months. Competent teachers could more realily find employment here than formerly, and would in all probability supersede the incompetent, who had too long

enjoyed the preference.

Many of the teachers employed in this district were from the Laval Normal school, and had without exception discharged their Of the 103 schools in operation, 5 are academics (2 in the county of Nicolet, and 3 in the county of Yamaska), 2 are model schools schools generally obtained a fair remuneration, the salaries given (in the county of Nicolet), and 3 are girls' schools of a superior to those employed in the elementary schools were, says the Ins-

pector, still too low. This had the effect of deterring teachers possessing the Normal School diploma from teaching in the primary schools, which were thus left to the competition of the numerous female teachers who had so easily obtained diplomas from the Board of Examiners, and many of whom only received from \$40 to \$50 per annum.

On the other hand, the reductions taking place in the Legislative grant from time to time had a discouraging effect on ratepayers; and the Inspector thinks that an increase in the public appropriation is absolutely necessary to keep alive that zeal on the part of the inhabitants which is indispensable to the success of the

schools.

#### Extract from Mr. Meagher's Report for 1862.

#### COUNTY OF BONAVENTURE.

The reports for 1862 show that a considerable increase had taken place in the number of schools in operation and in the number of ence.

pupils attending them.

These schools, which in 1861 were only 27, numbered 42 at the date of the Report—increase 15. The number of pupils had risen from 1011 to 1653-increase 645. Of these 1653 children, 701 were boys and 952 girls. In the number of children learning French grammar, a marked increase had taken place, the figures returned in the Report being 123. The rapid increase in the number of pupils learning this branch was, no doubt, due to the presence of teachers from the Normal schools, a few of whom were employed in Mr. Meagher's district of inspection.

The county of Bonaventure contains 14 school municipalities, subdivided into 51 districts. There were for these districts, 41 schoolhouses, leaving ten districts to be provided for in this respect.

Finally, this county, which had been outstripped by Gaspé in the race for learning, seemed to have fairly entered upon a career of much promise for the future.

The Inspector adds that there were still several teachers without diplomas, but expresses the hope that the recent establishment of the Boards of Examiners for the counties of Bonaventure and Gaspé would cause this evil to be remedied.

#### (To be continued.)

#### Notices of Books and Publications.

ZENDER .- Abécédaire Français-Anglais Illustré, suivi d'un vocabulaire pittoresque contenant environ 500 vignettes, à l'usage des deux nations. By Rev. J. D. L. Zender. Lockwood, Publisher, New York; 1864.—12mo. 60 pp.

A very useful spelling-book in both languages for beginners, and a pleasant companion for children, who will be delighted with the large number of woodcuts. We copy from it the following tables of words which are the same, or nearly the same, in the two languages. More than nine tenths of these are of Latin or Greek etymology The sound or accent is in many cases very different, although the orthography remains unaltered. These little tables will prove useful to teachers.

" DISSYLLABLES WITH FRENCH AND ENGLISH WORDS ALIKE.

Da-me, chas-te, sa-ge, Char-les, bor-ge, char-ge. Mâ-le, câ-ble, sa-bre, ba-se, va-se, pha-se, phra-se. Bi-le, f-le, vi-ce, gui-de, pi-le, fi-le, sty-le. O-de, co-de, no-ble, stro-the, for-ge, for-me. Pro-se, glo-se, do-se, no-le, pau-se, cau-se, clau-se. Mu-se, cu-be, bru-te, du-pe, ru-de, mu-le. Am-bre, cen-tre, tem-ple, chan-ge, am-ple, ran-ge. Trou-ble, ron-ge, con-ple, don-ble, gron-pe. Fa-lal, na-sal, vas-sal, ca-nal, as-tral, pa-pal. Pur-rat, ab-sent ta-lent accept a gradent s и а-е. а̂-е. i-e.

о-е. ô-е.

u-e. am-e.

ou-e. a-al.

a-ant. Pa-rent, ab-sent, ta-leut, ac-cent, a-gent, ar-dent, sa-fran.

La-tin, sa tin, la-rynx, cha-grin, bas-sin. Ca-non, gal-lon, af-front, jar-gon, dra-gon. a-in. a-on.

é-al. Lé-gal, vé-nal, mé-tal, pé-nal.

é-ant. Fré-quent, clé-ment, ex-empt, pré-sent, ré-gent, pé-dant.

é-in. Cer-tain, rai-sin, Ber-lin. i-al. Ri-val, fi-nat, si-gnal, fis-cal.

i-ant. Dis-tant. pi-quant, hy-mea, pi-meut.
i-on. Pi-geon, pri-son ci-tron, sy-phon.
o-a. Mo-ral, vo-c l, o-ral, to-tal, dol-lar, o-val, Tho-mas.
a-tion. Na-tion, ac-tion, pas-sion, frac-tion, fac-tion.

é and è-tiou. Lé-gion, lé-sion, ré-gion, ques-tion, ces-sion.

"TRISSYLLABLES WITH FRENCH AND ENGLISH WORDS ALIKE.

" a-a-e. A-da-ge, ra-va-ge, car-na-ge, pas-sa-ge, ca-pa ble. a-a-a. Al-ma-nach, pa-ia-tal, fal-ba-la, Ca-na-da.

a-a-a. a-i-al.

A-ni-mal, car-di-nal, bap-tis-mal.

Sar-di-ne, ma-chi-ne, ma-ri-ne, ra-pi-ne, fa-mi-ne. a-i-e.

a-i-e. Sar-di-né, ma-chi-né, ma-ri-ne, ra-pi-ne, fa-mi-ne.
a-u-e. Fac-tu-re, sta-tu-re, frac-tu-re.
é-a-e. Pré-fa-ce, pré-sa-ge.—é-é-ac. Cé-né-ral, vé-gé-tal.
e-i-e. Ves-ti-ge, dé-bi-le, rep-ti-le.
e-u-e. Re-fu-ge, dé-lu-ge, ex-cu-se.
i-é-al. I-dé-al, li-bé-rat, mi-ué-ral.
i-i-ant. Vi-gi-lant, di-li-gent, mi-li-tant.
i-a-e. I-ma-ge, vi-sa-ge, vil-la-ge, pil-la-ge, mi-ra-cle.
o-a-e. Por-ta-ble, pro-ba-ble, o-ra-cle, ob-sta-cle.
o-i-e. Doc-tri-ne, no-ti-ce, po-li-ce, of-fi-ce, no-vi-ce.
o-i-ul. No-mi-nal, doc-tri-nal, or-di-nal.
an-i-e. Sen-si-ble, tan-gi-ble.
u-a-e. U-sa-ge, plu-ma-ge, suf-fra-ge, sur-fa-ce.

u-a-e. U-sa-ge, plu-ma-ge, suf-fra-ge, sur-fa-ce. u-u-e. Struc-tu-re, cul-tu-re, rup-tu-re, su-tu-re. in-o and u-ant. In-sol-vent, in-no-cent, ins-tru-ment. Sci-en-ce, si-len-ce, sen-ten-ce, ab-sen-ce.

"POLYSYLLABES .- 4, 5 & 6 SYLLAB .- POLYSYLLABLES.

"4. Religion, contrition, expression, lamentable, mémorable, excu-sable, accessible, invincible, combustible, ambuscade, sérénade, palis-sade, providence, tempérance, tolérance, multitude, solitude, longitude microscope, télescope, horoscope.

"5. Habitation, acquisition, occupation, récréation, satisfaction. " 6. Communication, capitulation, dénomination, interrogation.

" Words becoming English by changing the ending.

"Oire into ory.—Gloire, histoire, mémoire, territoire, oratoire. Aire into ary.—Contraire, solitaire, militaire, commissaire. Eux into ous.—Pieux, fém. pieuse, fameux, harmonieux. Eur into or, onr.—Faveur, erreur, honneur, splendeur, vapeur. If into ive.—Actif fém. active, captif expressif autentif patif. Eur int) or, onr.—Faveur, erreur, honneur, splendeur, vapeur. If into ive.—Actif, iém. active, captif, expressif, attentif, natif. Ement or ment into ly —Directement, secondement, rigidement. Té into ty —Beauté, charité, liberté, timid té, prospérité, probité. Ie into y.—Furie, perfidie, energie, anatomie, astronomie. E into y.—Clémence, régence, décence, agence, tendence. On into oon.—Dragon, salon, ballon.

Et into etc.—Complet, fem. complète, discret, replet.

At into ate.—Légat, prélat, climat.
Ir into ish, re into er.—Finir, polir, rendre, tendre.
Ateur into er.—Réformateur, importateur, observateur, admirateur. El into al.—Eternel, universel, accidentel, sexuel.
Iser into ize.—Magnétiser, analyser, scandaliser, fertiliser.
Isme luto ism.—Magnétiser, christianisme, paganisme.
Ique irto ic or ick.—Magnétique, électrique, Pacifique.
Iste into ist.—Magnétiset, phrénologiste, junséniste, déiste. lese into ist.—Magnétiste, phrénologiste, junséniste, déiste. Ien into ian.—Opticien, mag:cien. musicien, logicien, mathématicien. E subtracted .- Calme, marche, charme, acte, pacte, presse, verbe.

Transactions of the Literary and Historical Society of Quebec. New Series. Part II. Hunter, Rose & Co., Publishers, Quebec; 1864.—160 pp.

The President of the Society, Mr. Langton, takes up the greater portion of this number with an introductory essay in which he adroitly but cautiously combats Neibuttr's System of historical criticism, a paper on Champlain's expedition to Lake Huron in 1615, and another on the last census. In another part of this number will be found an extract taken from the last mentioned article which will be read with peculiar interest at this moment.

The remainder of this funmber is devoted to articles on the following subjects: The Gold Mines of Nova Scotia, by Dr. Anderson, and those of Canada, by Rev. Dr. Douglas; Insects of Lower Canada, by Wm. Couper, Esq.; the Condition of our Jails, by E. A. Meredith, Esq., LL.D.; the Gyroscope, and Observations to determine the Latitude of Quebec, by Lieut. Ashe, F.R.C.S.

McGill University Calendar for 1864-65. Thos. Becket, Publisher, Montreal; 1864.-78 pp

This Calendar contains all the information which intending students may wish to obtain relative to the courses followed in the Faculties and at the High School, also at the Normal and Model Schools of the University.

THE NORTHERN KINGDOM; By a Colonist. Dawson, Publisher, Montreal; 1864.—18 pp.

The author of this little pamphlet desires to see a legislative union of all the colonies of British North America, and anticipates the establishment of a monarchy with a Prince of the reigning family for its head.

SMALL .- The Animals of North America. First Series: Mammalia; By Beaumont Small. John Lovell, Publisher, Moutreal; 1864.—Svo, 108 pp.

We have here the first work of a series intended to enlighten the youth on the Natural History of the country. It is embellished with woodcuts.

Annuaire de l'Université Laval pour l'année académique 1864-65. Côté, Publisher, Quebec; 1864.-39 pp.

DRAPEAU.—Coup-d'ail sur les ressources productives et la ri-chesse du Canada, suivi d'un plan d'organisation complet et détaillé relatif à la colonisation, destiné à faire suite aux Etudes sur la Colonisation; By Stanislas Drapeau. Brousseau, Publisher, Quebec; 1864.—Svo, 36 pp.

NESBITT.-Directions de navigation pour l'Île de Terreneuve et la côte du Labrador et pour le Golfe et le fleuve St. Laurent, compilées spécialement d'après les inspections faites par ordre des gouvernements anglais et français, traduit de l'anglais; By Thomas T. Nesbitt. Elzéar Vincent, Publisher, Quebec; 1864.— Large 8vo, 203 pp.

LES URSULINES DE QUÉBEC. Volume II. Darveau, Publisher, Quebec; 1864.—362-xv-38 pp.

As the title implies, this is a chronicle of the Ursuline Convent of Quebec. It is to be completed in three volumes. The present portion of the work carries the narrative down to the taking of the city by the English, and will be read with interest by all students of early Canadian History.

LATOUR. - Annuaire de Ville-Marie, origine, utilité et progrès des institutions catholiques de Montréal; By H. Latour. 1st Year, 1863. E. Senécal, Publisher, Montreal; 1864.—8vo, 192 pp. Price, 25 c.

This is the first part of a work on the Roman Catholic Inst tutions of Canada, to be published annually. It will be principally descriptive of the churches, chapels, brotherhoods, charities, societies for mutual assistance, and educational, literary and national institutions. The historical, biographical, and statistical information which Mr. Latour has already compiled in this little book is very valuable, and its collection must have cost him much time and labor It would appear from data which he has laid before his readers that the development of the religious communities of females established at Montreal, has been very great during the last decade, as the following figures, borrowed from his pages, will show:

In 1853 there were at the Hôtel-Dieu, 53 nuns and novices, and the number of patients admitted during the year was 2,946. In 1863 the figures had risen to 83 and 3,659 respectively.

The Saurs Grises had, at the first mentioned period, besides their principal convent at Montreal, 4 missions, or branches, in other parts of America; in 1863 they were in possession of 16 establishments.

The Sisters of the Congregation increased the number of their establishments from 25 to 35 during the decade, and of the members of their order from 149 to 383 during the same period. The number of children attending their schools in Montreal also increased from 1,820 to 3,958 (1). Total attendance at present at all the schools conducted by this community, 10,331.

LA REVUE CANADIENNE.—The character which this interesting review has already earned for itself is very well sustained in the numbers for June, July, and August, though we miss the continuation of several articles commenced in former numbers. Among the contents of the issues now at hand we may mention an article on the political career of the late Chief Justice La Fontaine, by Mr. Royal; another on the Church of England and Rationalism, by Mr. Lamarche; and two pretty little poems by Messrs. Lemay and D. H. Scnécal. Mr. Garneau, also reproduces with corrections and additions, the conclusion of his History of Canada.

CARTWRIGHT .- Remarks on the Militia of Canada; By R. J. Cartwright, M.P.P. 1864.-46 pp.

Starting from the proposition that a distinct understanding is necessary between this and the mother country to fix the numerical force each would be called upon to furnish for the defence of

(1) The Report of the Superintendent of Education places the number at 4005.

Canada in the event of hostilities, the author goes on to discuss the means available to bring our contingent creditably into the field.

The system which has hitherto been regarded with most favor in the efforts made to organize our militia, i. e., drilling as many men as possible for a few days in each year, is altogether discarded by the author, who recommends the more perfect disciplining of a comparatively small force annually. In the following propositions, set down in the pamphlet, the views of the author are presented in so concise a form that we reproduce them:

"1st. That, taking into consideration the peculiar position of Canada, it is indispensable to have a distinct understanding-most probably a formal convention, treaty if any like to call it so-with the Imperial Government, in which the contribution which Canada, as a Province of the Empire, ought to make towards her own defence, should be precisely defined.

2nd. That it should be !aid down as a fundamental principle that the volunteers were to be regarded purely as an auxiliary body, and that the chief portion of our expenditure ought to be devoted to disciplining a certain proportion of the regular first class militia, the total number to be fixed by convention as above stated, but supposed likely to range from 50,000 to 100,000 men.

"3rd. That as the number required would probably be too large to admit of their being called out simultaneously—even were it desirable to do so—they should be drilled in annual instalments of so many thousand a year, each detachment to serve for say six months in open field.

"4th. That these militiamen, after having once received six months' instruction, should be thenceforward free from all further duty in time of peace, but should continue liable for actual service for a period of ten years, and thereafter be formed into a reserve, not to be called out except in extreme emergency.

"5th. It was further proposed—though not at all as part of the original system, which contemplates the formation of a well organized militia on a footing suited to the resources of the country, and so adjusted that it might be kept up by ourselves without any extraneous aid—that as Canada was very much in arrear, and a sudden emergency might arise before such a scheme could be fairly carried out, a special offer should be made to the English Government, agreeing to train a double or treble number of men in the first two or three years, provided they would assist us with a loan of money for that purpose at three per cent., and allow a portion of the troops in garrison here to be brigaded with and act as instructors to our militia—by which means, without any actual outlay on their part, we could probably afford to drill twice as many men as we could otherwise,"

#### MONTHLY SUMMARY.

#### EDUCATIONAL INTELLIGENCE.

- The committee appointed by the Legislative Assembly to enquire into the means of promoting agricultural instruction, made a report which has recently been published. This committee was presided over by Mr. Perrault and composed of the following gentlemen: Messrs. Bourassa, Cornellier, Coupal, Daoust, Dorion (Arthabaska), Gaudet, Houde, Lajoie and Pinsonneault. After an elaborate sketch of the means employed in other countries to promote agricultural learning, and a review of what has been done in Canada in the same direction, the report proceeds with a long series of questions and answers, categorically arranged, aud concludes as follows:

#### (Translation.)

Your committee having studied 1st, the progress and condition of agricultural instruction in other countries, and 2nd, the progress and condition of agricultural instruction in Canada, viz.: in our primary schools, colleges, universities and special agricultural schools, has come to the following conclusions.

1st. That agricultural instruction is imperatively demanded by our

population, as all men who are in a position to form an opinion on the value of this important question have declared to your committee.

2nd. That to secure a broader diffusion of agricultural knowledge and to predispose a greater number of pupils in our colleges to its study, the Government should call the attention of all educational institutions receiving a grant from the Fund in aid of Superior Education, to the opportuneness of giving a more specially agricultural application to the courses in natural science followed by the advanced classes.

3rd. That in order to encourage agricultural education in the universities and the addition of a complete course of agricultural training in the Faculties of Arts, your committee recommends that a certain number of bursaries, for the Faculties of Arts, be founded in favor of universities adopting this invovation in their curriculums; such bursaries to be conferred in preference on pupils coming from the special agricultural schools, or on those coming from colleges in which the course of natural

science had special reference to agriculture.

4tb. That to meet the expense of this agricultural training in the universities, a sufficient sum be taken from the Fund in aid of Superior Education in Lower Canada.

5th. That in order to open the agricultural schools of St. Anne and St. Thérèse to a greater number of pupils, a secial grant should be placed at the disposal of the Board of Agriculture for the foundation of new bursaries for these schools; such bursaries to be distributed in preference among the pupils coming from colleges in which the course of natural sciences had special reference to agriculture. This recommendation was made in the last report of the Minister of Agriculture at the request of the Board of Agriculture.

6th. That the prizes distributed by the Department of Public Instruction in the primary schools should consist principally of elementary treatises on agriculture, the arts and practical sciences, so as to diffuse agricultural and industrial knowledge among the families of the cul-

tivators of the soil.

- The ladies of the Congrégation de Notre-Dame have acquired for the sum of \$20,000, a fine property from Mr Gibb, situated on the St. Foye road, near Quebec, and purpose to establish a seminary for young ladies on the same plan as that of Villa-Maria. This is one of the finest properties in Canada and is worth more than the sum above named; but Mr. Gibb wished to find a public institution for a purchaser. He had offered it to the Laval University as the site of a Botanical Garden, a purpose for which the magnificent conservatory erected at great cost by the proprietor rendered it peculiarly adapted.
- A girls' model school has been recently established at Chicoutimi, under the direction of the sisters of le Bon Pasteur. One of the ladies in charge is in possession of the Laval Normal School Diploma, and is a winner of the Prince of Wales' Prize. Several teachers from the Normal schools are at work in the county, the attendance at the schools is increasing rapidly and, altogether, education is making very satisfactory progress.
- Among the numerous institutions of learning springing up on all sides, we notice a college at St. Johns, county of Iberville, affiliated to that of St. Hyacinthe; another at the Village of Iberville, and a third at Montmagny. The latter was established, we understand, by Mr. Candide Dufresue, former Principal of the Industrial College of St. Micbel, but it is now conducted by Mr. Laferriere, who is a trained pupil of the Jacques-Cartier Normal School and possessed of the Academy Diploma. Mr. Guérin, another pupil of the same school, is also employed as assistant teacher in the college.
- The chief feature of interest connected with the Educational Department of the Social Science Association at York, has been the Address of the President, the Archbishop of York. This Address, which we hope to be able to give in extenso in a future Number, entered into the whole question of Education, which the Archbishop divided into the whole question the Archbishop divided into the about the bigort advantage appried on in the public schools the three heads—the higest education carried on in the public schools, the education of the middle classes, and the education of girls in the middle and highest schools-treating each with a degree of comprehensiveness and liberality which called forth the applause of all present. He disapproved of the University Examinations for females, who, he thought, had enough to do at home. He also touched upon the question of the grammar and other endowed schools, university reform, and the education of the poor. Several valuable papers have been contributed to the Department, a full account of which we hope to give in our next Number.—Educational Times.
- In a recently published Blue-book on the Army Medical Department an interesting account is given of the state of education among the recraits in the British Army, and a comparison instituted with that of the French Army, from which it appears, that of every 1000 recruits examined in English districts, 239 were unable to read and write, 37 able to read only, and 724 able to read and write. In Scotch districts the numbers were respectively 163, 157, and 680. In Irish districts, the result appears as 322, 104, and 578. Compared with the results for 1861, there is a decrease in the proportion of uneducated in England, but scarcely any difference in Scotland and Ireland. In the French army, taking the average of the five years ending in 1859, the state of education was found to be—out of 1000 recruits there were unable to write 318; able to read only, 32; able to read and write, 650; so that the proportion of wholly uneducated is higher than among the recruits for the British army .- 1b.
- The Minister of Public Instruction in France, in order to encourage young people to continue their studies after leaving school, proposes to found a prize in every canton for youths between 15 and 18, who, while employed in manual or agricultural labour, have best retained or im-

proved the instruction they received at school. The prize is to consist of a deposit in the Savings Bank, and the expense is to be defrayed by the Muister of Public Iustruction, or by the Department, if sufficient funds are not provided by private contribution. - Ib.

- The Prince Imperial, says the Paris Revue de l'Instruction Publique, lately visited the collège at Vanves, an establishment serviug as the junior department of the Imperial Lycée of Louis le Grand. The Prince came without any previous announcement, and was accompanied by the Minister of Foreign Affairs and the Minister of Public Instruction. As the examination was going on at the time, the distinguished visitors had an opportunity of hearing some excellent recitations, one of which, a fable by LaFontaine, drew a very pretty compliment from the young Prince, followed on the same evening by a more substantial testimony in the form of a magnificent copy of the immortal fabulist.
- M Penjou, the Blind Professor of Mathematics, says the Paris Revue de Plustruction Publique, has just died at the age of eighty-two. Afflicted with blindness from his birth, it is surprising that he should have successfully followed so difficult a career as that of teaching the abstruse sciences. He was admitted to the Hauy Institute in 1797; and having shown great aptitude in mastering the difficulties of mathematics, he obtained permission to follow a special course in this branch at the Lycée Charlemagne. His progress here was so rapid that be obtained the first prize of the college for the first and second years, and the the first prize of the college for the first and second years, and the second and third prizes respectively, at the great general competition. He was soon afterwards appointed Professor of mathematics at the Iustitute for the Blind, and having solicited a chair in a university, commenced a public course of Algebra at PEcole des Mines to demonstrate his ability to teach. Success having crowned his efforts in this experiment he obtained a professorship at the Lycée of Angers in 1810. For 30 years he filled a university professorship; and having been created a Knight of the Legion of Honor as a reward for his services, he had, some time before his death, come to occupy the place reserved for him at the Quinze-Vingts This extraordinary man spoke several languages, and up to his death devoted some portion of each day to the cultivation of letters and the sciences, though his favorite pursuit was the study of mathematics. He loved to recall the fact that Laplace had judged him competent to understand bis great work le Traité de la Mécanique céleste, a copy of which he had received from the hands of the author.
- -We have to record the destruction by fire of the Institute for the Deaf and Dumb, erected on the site given by Mr. Cherrier for the purpose, and which had only been completed a few days previously. The fire was first discovered issuing from the roof, in the immediate vicinity of the cupola, and the inmates had barely time to make their escape before the whole of the upper part of the building was enveloped in flames. By great exertions the firemen succeeded in arresting the progress of the conflagration, but not until a great deal of damage had also been done to the lower stories, though we believe the loss is covered by insurance. The cause of the accident is the same as in the case of the destruction of the Reformatory Prison at St. Vinceut de Paul, viz.: the projection of the beams or rafters into the flues of the chimneys; and the recurrence of disaster through this cause ought to put builders on their guard against so radical a defect.
- The late Rev. H. Prévost, Curé of Montreal, was born at Terrebonne in 1822, and was consequently but 42 years of age when he died. The charge he so ably filled during half a score of years and which he held at the time of his death, was one involving immense labor and requiring all that ability and tact which the late incumbent possessed in so eminent a degree. His kind disposition and affability made all intercourse with him in the daily avocations of life easy and agreeable; and the services he rendered to the cause of education will long be remembered by those who take an active share in promoting the development of popular learning in Montreal.

#### SCIENTIFIC INTELLIGENCE.

- In the Illustrated News of 9th March, 1850, will be found the report of an address delivered by Sir Robert (?) Murchison before the Royal Institution. It is there stated that Sir Roderick gave as an axiom, that gold ore never occurs in any great quantity except under certain conditions of "constants," viz.: when the ancient stratified rocks, constituting the backbones of continents, or great islands, have been penetrated, and altered, and crystalized by the intrusion of igneous or eruptive matter. In the course of his address Sir Roderick repeatedly dwelt on the fact that the auriferous veins invariably deteriorated in the per ceutage of gold to the weight of quartz, the deeper they were traced. That all the rich portions are found at or near the surface; hence the powerful attrition which the surface has undergone in ancient times had disintegrated the greater quantity, and distributed the freed gold in heaps of gravel and saud over platcaus or in valleys. He shewed that mining in the Ural Mountains and in Mexico proved that gold decreased according to depth, when it finally ceased and was replaced by silver.

Sir Roderick further remarked, that Job was a true and good geologist, when he said, "There is a mine for the silver, and the earth hath dust of gold." That it would be in vain to assign any limits to the productive value of silver mines, when science had been fully applied to them, for they increase in value as in depth whereas gold diminishes as we cylinder, the ends of which are stopped air-tight by plates of rock-salt.

d seend to seek it.

Sir Roderick inveighed strongly against the popular delesion, that the Californian gold regions, then recently discovered, would be all equally prod ctive basing his opinion on the presumption that there could be to variation from the constants, which he appeared to view as a law of

In connection with Sir Rederick's allusions to Job, it is interesting to trn to Job himself; and as some points of connexion are evidently wanting in our common version, I have had recourse to that of Good, which certainly proves Job to have been an excellent geologist

Good thus translates the 28th chapter of Job: "There is a mine for the silver, and a bed for the gold which men refine. Iron is dug from the earth and the rock poureth first expect. Man delveth into the region of darkness, and examineth to the utmest limit, the stones of darkness and death shade; he breaketh up the veins from the matrice, which, though nothing thought of under foot, are drawn forth and brandished among nothing thought of under foot, are drawn forth and brandished among mankind. The earth itself poureth forth bread, but below it windeth a fiery region; supphires are its stones, and gold is its ground." "Man thrusteth his hand into the sparry ore; he uptureth the mountains from their roots; he cutteth out channels through the rocks, and his eye discerneth every precious gem. He restraineth the waters from oozing, and maketh the hidden gloom become radiance."

In a note to this chapter, Dr. Kitto gives an extract from Agatharchides, who lived in the first century before Christ, describing the mode in which the a riferous quartz mines of the Red Sea were worked by the ancient Egyptims—all tending to prove that quartz mining and crush-

ancient Egyptians,—all tending to prove that quartz mining and crushing, as well as washing gold from the sands of the beds of rivers, were about as well understood two thousand years ago as they are now.-Dr. Anderson, in the Transactions of the Quebec Lit. and Hist. Society.

- Professor Donati announces from Florence the discovery of a new comet, being the third of the present year, in the constellation of Leo Minor. Its motion is very slow, which leads to the supposition that it is approaching the earth and sun, and is therefore not unlikely to appear

under much larger dimensions than at present. Its actual appearance through the telescope is that of a very weak nebula.

Father S cehi, of Rome, has laid before the Academy of Sciences at Paris the results of his observations of the atmosphere of Jupiter by the spectrum apparatus, which confirm the existence of certain special lines differing from our own. The line C and its atmospheric band is totally absent in Jupiter's spectrum, and other lines are differently

arranged -Educational Times.

-The long discussion which has taken place over the human jawbone asserted to have been found at the quarry of Moulin-Quignon has given great interest to explorations at that place. At the meeting of the Academy of Sciences of July 18th, M. de Quatrefages presented the mesults of new discoveries of July 18th, al. de Quatretages presented the results of new discoveries of human remains in communications from M. Boneher de Perthes. From these communications it appears that on the 24th, of April last, Boucher de Perthes, along with Dr. Dubois, physician of the Hotel-Dien'at Abbeville, found in a yellowish-brown bed to the right of the quarry, a portion of a human sacrum, fragments of other bones, some of which were parts of a cranium, and a human molar teach. tooth. On the first of May, they obtained, on further digging, three small fragments of a cranium and a part of a to the On the 12th of May, M. Boucher de Perthes was joined by M. H. Daval. They procured from the brownish-yellow bed, at a depth of six to seven feet portions of a ccaninm.

On the 11th of May, besides fragments of bones, a human jaw-bone was turned out, which was perfect, exceptling the extremity of the right rames and the teeth. The depth from which it was obtained was about fourten feet. Boucher de Perthes, being occupied with investigations elsewhere at the time, was not himself present; but a person delegated by him superintended the digging. Fragments of bones and some ent

flints also were found.

finits also were found.

On the 7th of June, the Abbé Martin, Curate of St. Gilles, Professor of Geology in the Seminary of St. Riquier, continued the diggings during the temporary absence of M. de Perther, and took out from the bed, at a place where it showed plainly by its regular stratification that it had not been disturbed since its first deposition, a human crimium, the frontal bone and the two parietals of which were nearly entire, and also two flagments of an upper jaw (perhaps of the same head with the cranium) and an illiac bone.

The number of specimens of bones collected amounts to 200, and they were all found within an extent of about 130 feet. Part are of animals, a catologie of which is soon to be made out. The human remains apparently indicate a very small race of men.—Les Mondes, July 21.

-Mr. W. F. Barrett, Assistant in the Physical Laboratory of the Royal Institution, has reconfly published in the Philosophical Miguzine, a new and extremely delicate method of determining the amount of earbonic acid in air expired from the lings. The apparatus used by Mr. Burrett in this investigation, which has been made under the general direction of Profesor Tyudull, is nearly the same as that employed by the Profesor in his researches on the absorption of heat by gales.

The suitable bags are filled with the human breath: No. 1 is filled before breakfact; No. 2, after breakfast; No. 3, after severe exertion.

cylinder, the ends of which are stopped air-tight by plates of rock-salt. cylinder, the ends of which are stopped air-light by plates of rock-salt. Through the cylinder the radiation from a flame of carbonic oxide gas is passing. Immediately the breath, which has been deprived of its moisture, fills the brass cylinder, more than half the heat from the flame is cut off or absorbed, and this entirely by the small quantity of carbonic acid present in the expired air. The amount of heat intercepted by the breath is, in each case accurately measured by means of a delicate thermal multiplier. The percentage of carbonic acid contained in the thermo-nultiplier. The per-centage of carbonic acid contained in the different specimens of breath is found by exceptation and subsequent experiments, and is then compared with a chemical analysis of each specimen made by Dr. Frankland.

The close agreement between the methods of analysis is shown by the following numbers :-

> By physical analysis. By chemical analysis. Bag 1.....4-00.....4-31 Bag 3......5-33......5-22

Those numbers judicate the per-cent, of carbonic acid in breath and show that in these experiments the least amount of that gas was exhaled before breakfast.

Many other different samples of breath have been examined by Mr. many other different samples of oreals have been examined by Mr. Barrett; the results he has obtained prove the great delicacy of the new method of analysis in detecting small quantities of carbonic acid, or in discovering variations in the amount of this gas in the atmosphere or in the human breath. For this purpose its application in hospitals has already been suggested by eminent men.—Intellectual Observer.

#### STATISTICAL INTELLIGENCE.

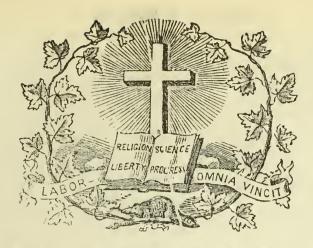
- The press of Canada generally, that of Toronto particularly, continues with much industry to devote a goodly portion of its space to lengthy articles on the great subject of Confederation. The question is presented in every conceivable and inconceivable light. Many of the articles are interesting, many are not; several are valuable, others utterly worthless. The Globe of the 4th, however, publishes an article in which is compiled some seturns of the relative value of the trade and commerce of the British American Colonies, and as the statistics are valuable and should be interesting, we condense a portion of the article for the benefit of our readers. The quantity of new shipping built in all the North American colonies, in 1863, was 645 vessels, measuring 219,763 tons register, of which New Brunswick built upwards of 38 per cent. The value of the new shipping in British North America last year, at £8 sterling per register ton, was £1,758,104 sterling, or \$8,429,-000-a sum representing a very large industry, which must have given work and wages to a vast number of hands. The revenue of New Brunswick last year, was the largest ever collected in one year in the history of the Province, having been \$854,894, which was an increase of \$152,664 over 1812. The high tariffs in the United States put a stop to smuggling, and to that extent improved the Provincial revenue. That part of the revenue derived from customs was \$768,353, or about \$3 per head of the population. In Canada last year the customs revenue was \$5,1(9,173; excise, \$725,421; total, \$5,894,594, or about \$2.25 per head of the population. In Nova Scotia the customs and excise revenue, in 1863, was \$861,989, or about \$2.60 per head of the population. The customs and excise revenue of the five colonies of Canada, Nova Scotia, New Brunswick, Prince Edwards Island, and Newfoundland, in 1863, was £1,697,777 stg., or \$8,149 329 bei g \$2.47 per head of the population, against £1,465,111 stg., or \$7.032,532 in 1862. The imports population, against £1,400,111 sig., of 6,400,100 into New Brunswick in 1863 amounted to £1,595,513 stg., cr\$7,658,462, being \$1.458,763 in excess of the imports of 1862. The imports of Nova Scotia, in 1863, amounted to \$10,201,391, and of Canada in the same year to \$45,964.493. The export from New Brunswick in 1863 amounted to £1,029,320 stg., or \$4,940,736; being \$984,243 in excess of the exports of 1862. Including the value of the new ships, (£812,750 stg.,) the total exports of 1863 were £1,842,079 stg., or \$8,841,936 being an excess over the imports, or a balance in favour of the Province, of \$1,183,474 The exports from Nova Scotia in 1863 were of the value of \$6,546,488; those from Canada, including the value of the new shipping exported, \$41,831,532 —St. John's News, C. E.

The Terms of Subscriptions to "le Journal de l'Instruction Publique," edited by the Superintendent of Education and Mr. Auguste Béch ed. will be five sulllings per annum, and to the "Lower Canada Journal of Education." edited by the Superintendent of Education and Mr. J. J. Phelan, also five sulllings per annum.

Teachers will receive the two Journals for five shillings per annum, or, if they prefer, Two Copies of either. Subscriptions are invariably to be paid, in advance.

4.000 copies of "le Journal de l'Instruction Publique" and 2.000 copies of the "Lower Canada Journal of Education? will be issued monthly. The former will, appear about the middle, and the latter towards the end of each month.

No Advertisements will be published in either Journal except they have direct reference to Education or the Arts and Sciences. Price—One Shilling per line for the first inscription, and Six Pence per line forever y subsequent insection, payable in advance, Subscriptions will be received at the Office of the Department. Montreal and by Mr. Tromas Roy, agent. Quebec; persons residing in the country will please apply to this Office by mail, enclosing at the same time, the amount of their subscription. They are requested to state clearly and legibly their names and addresses, and also to what post office they wish their copies to be directed.



# EDUCATION. JOURNAL OF

Volume VIII.

Montreal (Lower Canada), November, 1864.

No. 11.

SUMMARY.—CANADIAN HISTORY: The Fort George Massacre, (concluded),—Education: Arithmetic, by John Bruce, Esq., Inspector of Schools, (continued).—The Study of English Grammar.—Manliness and Success.—OFFICIAL NOTICES: Erection of School Municipalities.—Appointments; School Commissioners.—Trustees of Dissemient Schools.—Diplomas granted by Boards of Examiners.—Situations wanted,—Editorials: Montreal and formation of an Association for the promotion and protection of the Educational interests of Protestants in Lower Canada, (concluded)—Extracts from the Reports of School Inspectors for 1861 and 1862.—Table of the distribution of the Superior Education Grant for 1863, as between Catholic and Protestant Institutions.

# CANADIAN HISTORY.

#### The Fort George Massacre,

(Concluded.)

These preliminaries settled, M. de Montcalm sent proposals to the enemy, which, had they been accepted, would have saved a great deal of blood and sorrow. The following are very nearly the terms of the letter sent to M. Moreau (Col. Munro), the British officer in charge:

"SIR,-I come at the head of forces large enough to take possession of the place under your command, and to intercept any succonr which might come to you from elsewhere. Among my followers is a crowd of savage tribes, whom any blood spilt might render deaf to any sentiments of mercy and moderation. My love of humanity induces me to ask from you a surrender, now that I may yet obtain from them terms of capitulation honorable to yourselves, and useful to all .- I remain, &c.

> " Montcalm." (Signed)

M. de Lévis' aide-de-camp, M. Fontbrane, was the bearer of this letter. The English officers, several of whom he knew, received M. Fontbrane with that courtesy customary between honorable men in times of war. But no surrender was granted. The reply ran thus:

"Monsieur le Général, I feel obliged to you in particular for the gracious offers you make. I fear not barbarous treatment. My men, like myself, are determined to conquer or die.—I am, &c.

(Signed) " Moreau (Munro.)"

This proud reply was accompanied with a salvo of guns. We were far from being able to answer. Before establishing a battery, we had to carry our guns through woods and over rocks, fully a mile and a half. Thanks to the voracity of our Indian allies, we were deprived of the use of our horses for this duty. Tired of salt meat, they had not hesitated to seize hold of them some days previously, killing and eating them, without taking counsel of any one except their stomachs. In the absence of beasts of burthen,

so many strong arms and loyal men set to work that the task was soon completed. During all this, I was lodged close to the hospital, a spot from whence I could easily afford to lend the help of my ministry to the dying and wounded. I remained there some time without having any news about my Indians. This silence caused me uneasiness. I was very desirous of assembling them once more, to inspire them with sentiments becoming religion, in the perilous position in which they were. I determined on going to seek them. The trip, over and above its length, was beset with perils. I had to pass by the trench where a soldier, close by me, had met his death, whilst examining the curious indenture a bullet had made on a tree. On my road, I must confess I was struck with the way the French and the Canadians performed the dangerous duties devolving on them. On seeing the joy with which they carried to the scene of danger felled trees and other siege implements, one would have imagined they considered themselves invulnerable against the incessant fire of the enemy. Such acts denote pluck and love of country, and this is the true character of the nation. I went all round without finding any one except a few stray squads of Abnaquis, so that my journey resulted in nothing except in shewing my good will. At that distance from my people I could be of but very little use to them; still I rendered some service to a prisoner, a Moraigan, whose tribe is favorable to, and mostly entirely under the dominion of Britain. This man's face was quite repulsive; an enormous head with small eyes, a heavy body and diminutive stature, thick and short legs: these traits and many others classified him amongst deformed men; nevertheless he was a human being, and as such entitled to the offices of Christian charity, being still more the victim of his looks than of misfortune. He was bound to the trunk of a tree, where his grotesque face attracted the curiosity of passers-by; jeers and tannts were his lot at first, then came blows: he was struck so violently as nearly to cause him the loss of an eye. Such conduct revolted me; I ran to the relief of this unfortunate, and pained by his misfortune, I authoritatively expelled from the spot idle spectators. I mounted guard near him a portion of the day, and played my part so well that I enlisted in his behalf his masters' (the savages) sympathies, so that the persecutions ceased without my remaining there. I do not know whether he felt grateful; he gave me only a wild glance; but independently of religion, I was more than compensated by the pleasure I had experienced in saving an unhappy being. There were plenty of other unfortunates. Every day Indian skill and bravery added to their numbers, in the shape of prisoners. The enemy could not stir out of the fort without meeting captivity or death. The following will show the Facility respectively. death. The following will show: an English woman took into her head to go in quest of vegetables, in a cultivated patch close to the ditch of the fortress; her daring cost her dear. A savage, secreted in a cabbage bed, saw her and shot her dead. The enemy tried in vain to remove her body; the victor stood sentry all day long, and finally scalped her.

grew impatient at not being allowed to carry on the war alone. To satisfy them, we had to hasten to begin the siege and to mount our first battery. When it opened for the first time, the whole mountains resounded with their yells and joyous cries. We were dispensed during the operations from taking much trouble to ascertain the effect of our firing; the wild yells of the Indians soon carried this information in every direction. I seriously thought of changing my quarters; the distance which intervened between them and were my neophytes were, left me no duties to perform, but before this change took place an alarming incident occurred. The frequent trips which the enemy made during the day towards their boats made us suspect some grand move was in contemplation. A rumor got abroad that they intended to burn our war and commissariat supplies. M. de Launay, captain of a French regi-ment of grenadiers was instructed to watch over the boats which contained them. The skilful measures he had devised rendered it a most a subject of regret to us that the enemy did not show himself. I, subsequently to this, joined my Abnaquis and remained with them during the remainder of the campaign. Nothing of note took place for some days, except the promptitude with which the siege operations progressed. Our second battery was erected in two days. This was for the Indians the occasion for a new holiday, which they celebrated in a style befitting warriors. They were constantly hovering around our gunners, whose skill they admired. Nor was their admiration barren in results. They were resolved to make themselves useful in every way; undertaking to act as gunners, and one in particular got very expert. A savage having himself pointed a gun, struck exactly a retreating angle, on which he had been told to take aim. He however declined trying a second shot, alleging that as he had at the ouset attained to perfection, he ought not to risk his reputation on a second attempt. But what seemed to astonish the savages most in our siege operations was the several zigzags of a trench which, like subterranean passages, are so useful in protecting the besiegers from the fire of the besieged. They witnessed with unbounded curiosity the finish and perfection which the French grenadiers bestowed on their works. The force of example soon induced them to set to, with pick and hoe, to open a trench towards the fortified rock, a task confided to them. They soon had extended the trench so far that they got within gun shot. M. de Villiers, brother to M. de Jumonville, an officer whose name alone indicated merit, took advantage of this trench to march up with a detachment of Canadians in order to open fire on the outer delences of the enemy. The action was sharp, long and bloody for the enemy, who abandoned these outer works; -the chief entrenchments would also have been carried that day if their capture could have ensured the fall of the place. Each day was signalised by some brilliant feat of arms, either by the French, the Canadians or the savages. In the meantime the enemy held out resolutely, buoyed up with hopes of a prompt relief. A trivial occurrence which happened then ought to have greatly decreased these hopes. Our scouts met in the woods three messengers, who had left Fort Lydis (Edward): they killed the first, captured the second, and the third escaped by swiftness of foot. A letter was discovered in a hollow bullet concealed on the body of the dead messenger with so much art, that none save a soldier experienced in these matters could have detected it. This letter was signed by the commander of Fort Lydis, and addressed to the commander of Fort George. It contained the summary of the confession extored from a Canadian, made prisoner on the first night of our arrival. He had stated that our army consisted of 11,000 men, and our Indian allies of 2,000, with most formidable artillery. This was erroneous, and our forces were considerably over-estimated. But the error did not proceed from fraud, which, however useful it can be to any country, cannot be pardoned by an honorable man, be he ever so patriotic. Until this campaign, the largest armies from Canada had rarely exceeded 800 men; surprise and wonder magnified ours to those unaccustomed to see considerable ones. I have of en, during the campaign, witnessed greater illusions in this way. The commander of Fort Lydis concluded his letter by informing his colleague that the interest of the king, his master, did not permit him to send any soldiers from the fort: that it was his duty to capitmate and make the best of terms.

The best use Montealm fancied this letter could be applied, was to have it delivered to us address by the surviving despatch-bearer, who had been captured. The English officer (Munro) thanked him, and hoped he would continue to act with the same courtesy. This act either indicated that he was joking, or else a prolonged resistance. The actual state of the place did not presage the latter: one-half of its batteries dismounted and rendered useless by our guns; terror amongst the besieged, whose courage was only kept up by rum; finally, frequent desertions—all combined to show

that surrender was close at hand. Such was the opinion of deserters, who would have come in crowds had not our Indian allies increased the perils attending such a feat.

Amongst those who sought refuge in our ranks, there was an individual belonging to a neighboring republic, our faithful ally, who enabled me to claim him soon, as a returned son of the chuich. I visited him soon at the hospital, where he lay wounded. On my return, I noticed a general movement in all quarters of the camp -French, Canadians and Indians, all ran to arms. The rumor of the arrival of succor to the enemy had caused this commotion. Amidst alarm, M. de Montcalm, with that coolness which marks a master mind, made arrangements for the safety of our treaches, of our batteries and boats, and then left to head the army. I was quietly seated at the door of my tent, from which I could see our troops go by, when an Abnaquis put an end to my contemplative mood, by unceremoniously saying to me: "Father, you pledged yourself that no danger would deler you from coming to administer to us the rites of your religion; do you think our wounded men could come to you rom the battle-field, across these mountains? We now start to fight, and look to you to fulfil your promise." This strong appeal made me forget my latignes. I took my position with alacrity in front of our regulars. After a forced march, I arrived at a spot where my people, in front of all the troops, were waiting for the battle to begin. I deputed, on the spot, messengers to bring them all together, and gave them a general absolution before meeting the enemy; but no enemy came. M. de Montcalm, in order not to lose the advantage of his preparations, sought to bring them out by the following stratagem. He proposed that the French and Canadians should simulate a fight, whilst the Indians, secreted in the woods, should lie in wait for the enemy, who would assuredly make a sortie. Our Iroquois approved of the plan, but alleged that the day was too far gone. The other savages were in favor of the ruse de guerre, but the excuse of the Iroquois prevailed; so that all had to withdraw without seeing anything more than the preparations for a fight. At last, the next day being the eve of the fête of Saint Lawrence and the seventh after our arrival, the trenches having been pushed as far as the gardens, we were just going to mount our third and last battery. The closeness of the fort led us to hope that in three or four days it might be assaulted by all our forces, and breached; but the enemy saved us the trouble and danger: they hung out the white flag, and asked to surrender.

We are now drawing near to the capitulation of the fort, and to the bloody catastrophe which ensued. No doubt that every corner of Enrope has echoed with the news of this melancholy event, whose odious character (unexplained) is calculated to cast a stigma on France. Your camty will soon be in a position to decide whether this hornble charge tests, or not, on malignity or on ignorance of the facts. I shall merely adduce circumstances so public and so incontrovertible, that I can even, without fear of contradiction, appeal to the testimony of the English officers who saw tiem and suffered from them. The Marquis of Montcalm, before granting any capitulation, had thought proper, in order to have the capitulation respected, to consult all the Indian tribes present. He assembled all their chiefs, and laid before them the terms of the surrender; it granted to the garrison the right to march out of the fort with all the honors of war, imposing on them the obligation not to serve for eighteen months against the King of France, and to release all the Canadians made presoners during this war. These terms received general assent and approbation, and were signed by the generals of both armies. Consequently, the French army, drawn up in line of battle, advanced towards the fort, to take possession of it in the name of His Most Christian Majesty, whilst the English troops, in good order, left it to go and post themselves, until the next day, in the retrenchments. Their march was not interrupted by a violation of the rights of nations. But soon the savages gave good cause of complaint. Whilst the French were entering the fort, the savages had crowded in numbers, in its interior, by the port-holes, in order to plunder, as plunder had been promised to them, but plunder did not suffice. Several sick being too ill to follow their friends in their honorable capitulation, had remained in the casemates; these fell victims to the unmerciful emelty of the savages: they were butchered in my presence. I saw one of those fiends issue from one of those pestiferons casemate-, which thirst of blood alone could have induced him to enter, bearing triumphantly in his hand a human head all bloody; he would not have been more proud of the richest trophy imaginable.

This was but the preinde to the tragedy to be enacted on the morrow. At daybreak the indians crowded round the defences. They began by asking the English for all the effects, provisions and valuables which their covetons eyes could detect; but their

demand was made in terms indicating that a refusal would be attended with a thrust from a lance. Everything was given up instantly, even to the wearing apparel in actual use. This condescension was calculated to soften the mind, but an Indian's heart is not like the heart of ordinary men; you would fancy that Nature itself has intended it as the seat of inhumanity. A detachment of 400 French regulars arrived to protect the retreat of the British. The English filed off Alas for those who could not follow, or lagged behind from the main body! Their corpses strewed the soil and the interior of the works. This butchery, which at first had been attempted by a few Indians only, was the signal on which all the rest became like so many inturiated wild beasts. They struck right and left with their war-axes at those within their reach. The massacre, however, was not so great, nor did it last as long, as their fury would make one fancy; it attained to some forty or fifty cases. The patience of the British, who contented themselves with bowing their heads under the hatchets of their executioners, appeased it all at once, without bringing back reason and justice amongst them. Amidst incessant yells, the savages continued to make prisoners.

I arrived at that moment. It is more than man can do to possess insensibility in such heartrending scenes. The son wrested from a father's arms, the daughter violently separated from a mother's embrace, the husband dragged from his wife's bosom, officers despoiled of every garment except their shirt, without regard to their rank or to common decency: crowds of unfortunate beings rushing wildly, some towards the French tents, some towards the fort,—in fact filling up any place likely to afford shelter; such was the doleful spectacle which bloke on my sight. In the meantime the French were neither idle nor indifferent spectators of the catastrophe. The Chevalier de Lévis hurried wherever the tumult was the greatest, with the courage dictated by elemency and natural to so illustrious a name. A thousand times he braved certain death, from which he would not have escaped, notwithstanding his rank and merit, without the interposition of a special Providence, which withheld the arm ready to strike. The French officers and the Canadiaus followed his example, with a zeal worthy of the humane treatment which has always characterized this nation, but the bulk of our forces, employed in guarding our batteries and the fort, was prevented by the distance from helping in this work. Of what avail could 400 men be against 1,500 infuriated savages who confounded us with the enemy? One of our sergeants who had actively resisted their cruelty, received a lance thrust which prostrated him. One of our French officers, in recompense of similar devotion, received a large wound which brought him to death's door: moreover, in those moments of alarm, no one knew which way to run. The measures seemingly the most judicious ended in a miserable failure. M. de Montcalm, who heard of these doings late, on account of the distance between his tent and the spot, as soon as informed of them, used such speed in coming there as proved the goodness and generosity of his heart. He seemed to be everywhere at once: prayers, threats, promises,—he tried everything; at last he resorted to force. The position and merit of Colonel Youn (Young) induced him to exert his authority and use violence to tear from the hands of a savage, (Colonel) Young's nephew. But, alas! the deliverance of this young man cost the life to some prisoners, who were butchered on the spot, lest they too should be rescued alive. The tumult still continued, when some one thought of telling the B itish to march off "to the double quick." This plan succeeded. The savages, finding pursuit useless and having made some prisoners, desisted. The British continued unmolested their retreat on Fort Lydis, where they arrived, at first only three or four hundred strong. I cannot state the number of those who, having taken to the woods, succeeded in getting to the fort, guided by the report of the guns, which were, during several days, fired for their guidance.

The rest of the garrison had not, however, met with death, nor was it detained in captivity; several had saved themselves by retreating to the fort or to the French tents. It was at the latter place I went as soon as the tumult was over. A crowd of forlorn women bemoaning their fate, surrounded me; they threw themselves at my feet, kissed the skirt of my garment, uttering lamentations which were heartrending. Nor hall the power to remove the cause of their grief. They called aloud for their sons, their daughters and husbands, torn from them forever, as if I could restore them. An opportunity presente tof lessening at least the number of these unfortunates. I eagerly availed myself of it. A French officer informed me that in his camp there was a Huron who had in his possession a child, six months' old, whom the savage would certainly put to death, unless I hastened to rescue it. (1) The English wom hurried to the savage's tent, and found him holding in his arms infant, and her husband.

the innocent victim, who was covering with kisses the hands of its executioner, and playing with some porcelain ornaments which hung about is person. This spectacle inflamed me with a new ardor. I commenced by awarding to the savage all the praise which was due to the bravery of his tribe. He saw through me at once.

" Here," said he civilly to me ; " do you see this child? I have not stolen him; I found him stowed away in a hedge. You want him, but you shall not get him."

In vam I tried to convince him how useless it would be for him to attempt to retain the infant as his prisoner, as, from the want of proper nourishment, it was sure to die.

He produced some tallow to feed it with, adding: "That even if the child did die, he could always find a corner to bury it in;

and that then, I might, if I choose, give it my blessing."

I replied by offering him for his little captive a tolerably large sum of money. He declined; but consented in the end, if I would give him in exchange another British prisoner. I had made up my mind to seeing the negociation end by the death of the child, when I noticed the Huron converse in the Indian dialect with another savage. Our dialogue had heretofore been carried on in French. This gave me fresh hope: nor was I dissappointed. The result was that the child would be mine, if I gave in exchange the scalp of an enemy.

" You shall have it very shortly," said I, " if you will keep to your bargain." I ran to the Abnaquis camp and asked the first savage I met, if he owned any scalps, and if so, that I would consider it a favor to be presented with one. He immediately, with much kindness, untied his wallet and allowed me the pick of scalps. Possessed with one of these barbarous trophies, I carried it triumphantly, followed by a crowd of French and Canadians, who

were curious to see the end of this singular adventure. Joy lent me wings: I ran in an instant to my Huron friend:

"Here", said I, "here is your pay."
"You are right," said he; "it is really a British scalp; the hair is red!" (Red hair often distinguished the British colonist.)

" Take the boy ; he is yours."

I did not allow him time for a second thought, and seized hold of the child, who was mostly naked, wrapping him up in the folds of my robe. The little fellow was not accustomed to be so roughly handled, and attered cries, which indicated as much awkwardness in me as pain with him. I consoled myself with the hope that he would soon be confided to more experienced hands. I arrived at the fort. The infant's wailings caused all the women to rush towards me; all hoped to find a lost child. They examined him eagerly, but neither their hearts nor their eyes could discover a son. They withdrew to vent again their grief in loud lamentations. My embairssment was great to find myself with my charge, some forty or fifty leagues from any French settlement. How could I provide for so young an infant?

I was overwhelmed with my thoughts, when I happened to see passing by a British officer who spoke French fluently. "Sir," said I, "I have just rescued this child from captivity, but he is certainly doomed to die, unless you order some of these women to nurse it, until I find means to provide for him. The French officers

present backed my prayer.

The British officer then spoke to the women. One offered to nurse the child if I would guarantee her life and that of her husband, and have them conducted safe to Boston via Montreal. I accepted these terms, and asked Mr. de Bourlamarque to allow me three grenadiers to escort the English to the camp of the Canadians, where I hoped to find means to fulfil my engagements. This worthy officer

acceded to my proposal.

I was just in the act of leaving the fort, when the child's father turned up: he had been struck by a shell, and lay quite helpless; he entirely concurred in what had been planned to save the life of his child. I started with my English friends (1), escorted by the three grenadiers. After a fatiguing but successful march of two hours, we arrived at the quarters of the Canadians. I shall not pretend to portray the crowning feat of my undertaking: there are some things which are beyond the power of words. We had scarcely arrived in the neighborhood of the camp, when a loud exclamation caught my ears. Was it from grief? was it from joy? It proceeded from all this, and from more. It was the voice of a mother. From afar, the piercing eye of the parent had r-cognized her darling boy; who can deceive a mother? She rushed wildly towards the English lady who held the child, tearing it from her arms frantically, as if she feared to lose it a second time. One can imagine her transports on finding again her child, and on being

<sup>(1)</sup> The English woman who had consented to take charge of the

told that her husband-to whom she thought she had said adieu for the last time-was still alive. One thing was still wanting to my entire happiness, that is, re-uniting the father and the mother

of the child.

I again retraced my steps towards the fort. I felt very weak; it was later than one o'clock r.m., and I had had yet nothing to eat. On my arrival I almost fainted. The kind offices of the French officers soon allowed me to finish my good work. I had the fort searched for the Englishman I was looking for, but the search for a long time was unavailing. The pain caused by his wound had made him seek for rest in the most solitary part of the fort. He was found at last; and I was just going to conduct him back to his wife, when the mother and her son made their appearance. Orders had been issued to assemble together all the English dispersed in different directions, numbering about 500, and to conduct them to the fort, where their subsistence might be provided for more easily, until they could be sent to Orange; this was happily done a few days after. I was cordially thanked,—not only by those I had saved, but also by the English officers,—and that repeatedly. As to the offers to serve me, they mercly flattered me, as springing from a sense of gratitude. A missionary like me has no recompense to look for except from the Almighty.

I cannot help noticing the recompense which the English woman

met with, who had consented to nurse the child in the absence of its real mother. Providence, through the instrumentality of my colleague, M. Picquet, restored to her her missing child. I remained a few days longer in the neighborhood of the fort, and my ministry was crowned with more success, in rescuing more prisoners, and in saving the lives of some French officers, jeopardized by the acts

of some drunken savages.

Such are the circumstances of the unfortunate expedition which has thrown dishonor on the bravery evinced by the Indians during has thrown dishonor on the bravery evinced by the Indians during all the siege operations, and which has lendered burthensome to ourselves even their good offices. They pretend to justify their conduct. The Abnaquis in particular allege their right to wreak vengeance for the treatment experienced by their warriors no later than last winter, when, during peace or pending a truce, they were betrayed and slaughtered by the British of the Acadian forts. For my part, I do not pretend to place on its trial a nation, who, although it may be our enemy, has not the less many titles to our respect. I have not sufficient knowledge of facts to do so. I am not aware that I have mixed up with this narrative a single circumstance which could be gainsaid, nor do I see that malignity can discover any fact calculated to affix on the French the odiousness of this event. We had got the Indians to agree to the conditions of surrender; what could be more calculated to prevent any infraction of its terms?

A guard of four hundred men had been assigned to the enemy, as an e-cort, to protect their retreat : some of the escort fell, in their zeal to prevent the tumult: could any stronger means have been devised to ensure the observance of the treaty? Finally, large sums were expended to repurchase the English prisoners from the savages, so that nearly four hundred are at Quebec, ready to embark for Boston. Could the violation of the treaty be more effica-ciously repaired? These queries seems to me unanswerable. The savages are then alone responsible for this violation of the rights of nations; with their unquenchable ferocity, with their utter disregard of all control, lies the cause. The news of this carnage, spread in the English colonies, has struck such universal terror, that a single Indian dared to go and make prisoners at the very doors of Orange (Albany), without being opposed or molested in

his retreat.

The enemy did nothing to oppose us in the interval which followed the capture of the fort, and still the situation of the French army was most critical. The savages, except the Abnaquis and Nipistingues, had disappeared on the day of the massacre. Twelve hundred men were occupied in destroying the fort; about one thousand were busy conveying away the immense military stores and provisions which had fallen into our hands. There was a mere handful of coldiers remaining to meet the enemy, had he shown himself. This inactivity gave us the means of completing our work. Fort George has been completely destroyed, and the remains consumed by fire. It was only when it was burnt, that we understood the extent of the enemy's losses. There were casemates and subterranean recesses filled with corpses, which, during some days, furnished material to the flames. Our loss was merely 21 killed (of which three were Indians) and 25 wounded. I then returned to Montreal on Assumption Day.—Maple Leaves.

### EDUCATION.

#### ARITHMETIC

(Continued.)

I have worked out the preceding examples with, I hope, sufficient detail, without encombering them with two minute explan-ations. But let me advise you, in working similar illustrative examples, to make every part of the work as simple and clear as possible; and let frequent questioning accompany your illustrations,—to make yourself sure that you are carrying their understanding along with you. Your teaching is profitable and effecting your object only so far as the impressions made on their minds are clear, correct and permanent. Ever remember this.

Give abundance of examples in every stage of advancement, and make your reviews frequent, that as they get they may not lose. Continue to give variety to processes, and encourage and direct your pupils to the same; and very soon you will find that they will show a deeper knowledge of principles in varying their applications in their calculations than persons not accustomed applications in their calculations than persons not accustomed thus to drill them would consider possible. Every step of the young arithmetician's progress—properly guided—is so much, so exclusively under the unerring direction of Truth herself, that it is her torch alone which lights up the path. Let him be brought on her path at the very outset—kept thereon—and intelligently led along, and there can be little doubt of his ultimately acquiring an extensive knowledge of the science of arithmetic, and of the many thousand applications of its principles.

Another part of our work at this stage presents itself, viz., how the principles of multiplying and dividing may in processes be worked together, with any large number of figures, making the one help in acquiring a clearer knowledge of the other, and so hastening on more to a masterly knowledge of both. But, to succeed, we must begin so low as to make sure that the pupil's under-

standing has got hold on our teaching.

I would recommend giving illustrative examples analytically, as follows:

6th Example.—
$$47 \div 3$$
.

Parts.  $40 + 7 = 47 \begin{cases} 40 \div 3 = 13 \times 3 + 1 = 40 \\ 7 \div 3 = 2 \times 3 + 1 = 7 \end{cases}$ 

$$47 \div 3 = 15 \times 3 + 2 = 47$$
Or:

3)  $40 \ (13 \times 3 + 1 = 40 \\ 2 \times 3 + 1 = 7 \end{cases} = 47$ 

10

9

1 over

3) 7 (2

6

1 over

Question on such sums as these till you are certain that the processes are well understood; then give larger numbers, and work them as follows:

7th Example.—2684:4.

When the principle of dividing is understood, teach them to go through the processes of sums more coneisely—saying, or when not otally worked, writing, only the quotient figure—as follows:

and explain why what is over at each step of the process, is placed before the next figure of the dividend, being ten times more in value with reference to this figure; but with reference to the rest of the dividend, or its place in the dividend may be a hundred—a thousand times more, &c. After questioning them till understood, exercise them how to go over the process with rapidity, thus: 1st. 6 in 47, seven times, and 5 over; 5 before cipher is 50; 6 in 50, eight times, and 2 remain; 2 before 5 is 25; 6 in 25, four times, and 1 left; 1 before 1 is 11; 6 in 11, once and 5 over; 5 before 4, is 54; 6 in 54, nine times, and none over; 6 in 1, nought times, but the 1 before the 2 is 12; 6 in twelve twice, none left. 2nd step. 6 in 47-75; 50,82; 25,41; 11,15; 54,92; 12,22. 3rd step. 6-47-7; 50-8; 25-4; 11-1; 54-9; 0-12-2. Then reverse the process—giving only the quotient—as follows:

and teaching them to race through the process-naming only the

figure of the product to be written, or only to be said. When questions, having divisors not greater than 12, are well understood, and worked with readiness, proceed to illustrate the principles of dividing numbers with divisors above 12. The following questions will show how long division operations may be illustrated. And be it remembered that in illustrating processes employed in the solution of questions each should always be referred to that law, or truth in the theory of numbers, on which it depends; and the illustration should be repeated till the law or truth becomes self-evident to the pupil. Principles of numbers thoroughly sifted and well understood will be found to form a better substratum for future commercial or business-life attainments than all the rules of a book, if studied apart from those principles.

1st Example.—479632 
$$\div$$
 28.

28) 479632 ( 10000  $\times$  28 = 280000

28) 199632 ( 7000  $\times$  28 = 196000

28) 3632 ( 100  $\times$  28 = 2800

28) 832 ( 20  $\times$  28 = 560

28) 272 ( 9  $\times$  28 = 252
252 rem. 20

20 rem. 1712920 479632

The parts into which the whole dividend has been resolved are -280000; 196000; 2800; 560; 252; and 20. And because it has been ascertained that 280000 contains 28, 10000 times; 196000 contains 28, 7000 times; 2800, 100 times; 560, 20 times; 252, 9 times, and 20 is the 28th part of 20: therefore, 479632 contains 28, 17129 times, and a remainder of 20.

JOHN BRUCE, Inspector of Schools.

(To be continued.)

#### The Study of English Grammar.

In the August number of the *Teacher* an article appears on the study of the languages, containing some valuable suggestions on the study of English Grammar. The writer remarks that he has a low idea of parsing.

a low idea of parsing.

It has been for a long time an earnest and growing conviction with the writer, that much more time is given than is judicious and necessary to the exercises of analysis in our public schools.

The important question to be answered is, are these the best possible exercises to promote the art of speaking and writing the English language correctly? Is there not a shorter and more natural method of effecting the same object with a surer success, and with the saving of much valuable time?

To teach the children of educated parents grammar, technically

so called, beyond the parts of speech, which it is of course important for all to comprehend, appears to me about as useful as it would be to teach a boy to drive his hoop on philosophical principles.

You may go through the labor of proving to him that according to the laws of momentum, etc., if he strikes his hoop with a certain force at regular intervals, his hoop will go at the rate of five or six miles an hour. The question is, will he drive his hoop any better than hope.

better than before.

We think not. The knowledge that he has acquired by his own observation and practice is superior to all theories in this instance. But we are told while the study of analysis and parsing may be superfluous to the child of educated parents, it is notorious that a large portion of the children in our public schools are of that class whose home surroundings are deficient in educational culture to say the least, that in very many instances their parents are ignorant of the first grammatical proprieties, and that the instances where any exact knowledge of the best usage of the English language exists, must be exceedingly rare; that, therefore, the study of

English Grammar is indispensable for them. We admit the premises fully, but, beyond the learning of the parts of speech and

their simplest rules of parsing, deny the conclusion.

For the exercises of analysis-I would substitute the correction of ungrammatical sentences. Let this be a daily exercise. Of course with these there should be taught such simple rules as these: The verb must agree with its subject nominative in number and person, etc. The example will be remembered, though the rule may be forgotten.

From the correction of ungrammatical, the transition is easy to that of inelegant sentences, which the mere rules of grammar will not teach. Teach the derivation and history of words-thus gradually unfolding their beauty and power. Teach the transpostition of sentences, then the translation of poetry into prose. R-quire a short written exercise at least as often as two or three or four times a week. Eucourage as far as possible, the writing of compositions-not essays upon abstract subjects, but simple descriptions of "a walk in the woods." "How I spent Saturday afternoon," etc.

Then I would familiarize them as far as possible with the best passages of the best authors; these of course would be adapted for the more advanced classes. But I am told this is not Grammar but Rhetoric. Is it not studying the art of writing and speaking the English language correctly? I care not by what name it may be de-ignated

Let this system be faithfully pursued, and we feel confident the results will bear a most favorable comparison with those arrived at

under the present system.

In our High schools the study of words and thetoric in its higher departments might be pursued with the utmost advantage, and the scholars upon graduating might have something like a true concept on of the power and dignity of the English language, and more than a mere smattering of an acquaintance with our best literature. It must be evident to any one who is conversant with the working of the present system, that such results are not reached as described above.

The writer was present recently, during the recitation in socalled rhetoric, of a class at one of our High schools. It was really an analysis. Half a dozen young ladies went through the analysis of as many verses of poetry, with a smoothness and rapidity that would have delighted the most bigoted disciple of Murray. It was entertaining to observe how nicely this adverbial clause qualified that, and that adjective clause qualified or limited some-

The number of dependent and independent clauses was quite refreshing, and the way that predicates were modified and predicate nominatives understood, was something approaching the marvellous. The impression conveyed to one who was not versed in this jargon of the schools, must have been, that the parts of speech had got themselves into a pretty strange tangle, indeed, while the ready ingenuity with which this wordy labyrinth was threaded by these young ladies would have excited his respectful admiration.

We sad quiet'y, but to the evident consternation of the class, "You have shown by your ready analysis of these verses that you understand them. Will you have the goodness to write down their meaning in good plain English prose?" Though each of these had only the verse which she had analysed to translate, and an example was given them in order to show exactly what was required—they all signally failed.

The same experiment was tried with the advanced classes of the grammar schools with a similar result. In a class of sixty old applicants for admission to the High school, only six were able to correct properly a sentence like the following, " I thought I see Mrs. S., at the lecture last evening, but afterwards found that it was not her." Nearly all corrected the verb but failed in the pronoun.

Yet a large portion of those parsed and analysed creditably and passed excellent written examinations in arithmetic, history, and

geography.

We ask, is this a satisfactory return for the many hours and days given to the study of grammar? Did all this study give to these scholars any real'y useful knowledge of the English language?

Listen to the careless talk of the children at races, and how many solecisms of grammar shall we not hear within the space of fifteen minutes, and then ask ourselves if we have an adequate return for the labor speat in analysis and parsing.

In the strictures upon the study of grammar, as at present pursued, we would not be understood as reflecting upon teachers for teaching what is prescribed by many, if not nearly all, of the

hoping that more rational views will prevail and better results be obtained than now.

We can hardly overrate the importance of the study of our langnage. "It is the amber," as French says, in which a thousand precions and subtle thoughts have been safely imbedded and preserved."

It is a noble heritage. Let us see to it that we transmit it enriched, it may be, but at all events in the fullness of its strength and power, to the generations that succeed us .- Massachusetts Teacher.

R.

#### Manliness and Success.

A word to the youthful readers of this journal. You are looking out upon your future course. You desire a good position, and success in it. This is right. And let me tell you, there is a place where your services will be needed, and where you can work out the mission of life with most satisfaction to yourself, and greatest benefit to the world. A few hints may be of some service to you in finding and filling this position.

Let me urge you to manliness in two or three particulars.

Cherish, then, a manly respect for yourself. Not a high opinion of yourself as being better than others; not a desire to elevate yourself above others so as to look down upon them; but a respect for yourself, as bearing the image of your Maker, as made by Him for the noblest purposes, and fitted to hold communion with Him, and with the best of men. A self-respect that shrinks from every thing wrong in thought, language, or conduct, that cannot bear the consciousness of anything mean or unworthy in yourself. You have friends,-father, mother, brothers, sisters, other friends, who feel a deep interest in you, and are keenly a ive to all you do or suffer. You ought to have too much respect for yourself, as well as for them, to dishonor them, or to disappoint their expectations. Never let them have occasion to hang their heads in shame on your account.

And be willing everywhere to be yourself, and not something different; yourself in your very best attitude and performance, but still yourself. That young student, or member of a literary soc ety, who shinks from performing his part among his fellows, because he cannot speak or write like others whom he admires, is not doing justice to himself. Each one should be thankful for the talents which God has given him, and not be ashamed to put them to their proper use. It is well that we seek to attain excellencies which we see in others, but do not ourselves possess. Yet each one should use his own mind, and stamp his performances with his own individuality. So will they have a freshness and orginality to which imitation is fatal. Have the manliness, then, to be simply yourself, neither more nor less, and always bear your part, not attempting or desiring to appear in a character which you can not maintain. Be true to yourself. Be alive. Settle right principles in your own mind. Study great practical questions, and form sentiments and opinions of your own which are worthy of attention, and express them in your own way, and sensible people will listen to

yon, and you will exert your own best influence.

The next thing is, to show a manly determination to do something, and to do welt what you undertake. Nobody feels any respect for the ide,—for the student who neglects his lessons, for the lad who has nothing to do because he cannot at once step into what, in his view, is the most respectable position, for the young man who is lounging about waiting for something to turn up for his advantage, or for the candidate for the ministry who spends his best years waiting for some wealthy city parish to appreciate his peculiar fitness for their service. Such are not the men the world wants. It wants men who are ready to take right hold of that which most needs to be done, — if not the kind of work they would choose, then that which comes to hand. The news-boy, or the boot-black, if he has an honest pride in his calling, and a determination to excel in it, is worthy of respect, and is pretty sure to rise. Let the boy who is thrown upon his own ressources, to make his own way in the world, show himself ready to be useful, to be a servant, run of errands, anything rather than be idle, and he will soon be in demand. Let the student be thorough and faithful in his studies, and the educated young man be ready to apply himself at once where he can hope most effectually to improve the world, or at least some small part of it. Of course, every one should act with wise forethought, and a regard to the most enduring usefulness.

It is a principle that fidelity in one's present position will open school Boards, as a part of the course of study; yet we cannot help to him his true pathway in life. He shows what he is, and what

he is capable of, by what he is actually doing, and not by what he imagines he would do in other circumstances.

Take hold, then, cheerfully, hopefully, and vigorously, of the work of life. If the place you would choose is not at present open to you, make yourself useful in some other direction, and show

yourself a man.

One thing more: Show a manly forgetfulness of self in the work of life, or rather, a true spirit of self-dev tement. This is perfectly consistent with the highest self-respect, for it is the very best and most honorable thing we can do with ourselves. We are placed in this world not merely to live, but to live to some good purpose. He who e great concern is to take care of his own precious self, who will not on any account incur risk to life, or health, or reputa tion, will be likely to accomplish very little good. "Whosever will save his life, shall lose it." All honor to the noble youth who can stand up among jeering companions, and frankly say, "I must be excused, for I know it will grieve my mother," or, "I must not do this, for it is not right." Always have the courage to do right, to speak and act according to your honest convictions of truth and duty, whatever others may think of you.

Let your thoughts be engaged upon the thing you wish to accomplish, and not upon yourself. What can the speaker do who comes before his antience with his mind full, not of his subject, but of himself, thinking all the time of the appearance he is making? If you have really anything important to say to your fellowmen, for their benefit, they will listen to you with attention. But few care to listen to a speaker whose chief aim manifestly is to make an exhibition of himself for his own credit. We employ a doctor to cure us, a lawyer to gain our cause; and he best establishes his own reputation, who so entirely forgets himself as to direct the whole force of his mind to the accomplishment of the

object in hand.

Young man, there is work for your noblest powers, and worthy of your entire self-consecration. The world is to be enlightened, educated and reformed; right views and principles to be set forth and established; the evil designs of wicked men to be opposed and frustrated; hostile armies to be met and defeated; lawful government to be upheld, and righteous peace maintained. Enter into the work with a generous self-devotement, and God will take care of you and your reputation. Was there ever a nobler sentiment, touching this point, than that of Paul,—in view of the certain, but nuknown dangers before him,—"But none of these things move me; neither count I my life dear unto myself, so that I might finish my course with joy, and the ministry which I have received of the Lord Jesus, to testify the gospel of the grace of God." A bright future is before the young man who enters on the work of life with this spirit.—Massachusetts Teacher.

# OFFICIAL NOTICES.



#### ERECTIONS, &c., OF SCHOOL MUNICIPALITIES.

His Excellency the Governor General in Council was pleased, on the

19th October last:

To detach from the School Municipality of the Township of Granby, in the District of Bedford, that portion of territory hereinafter described and to crect the same into a separate school municipality under the name of the School Municipality of the Village of Granby, to wit:

The western half of Lot No. 7, the whole of the Lots No. 8 and No. 9, and the eastern half of Lot No. 10, all in the seventh range of the said

Township.

#### APPOINTMENTS:

SCHOOL COMMISSIONERS.

His Excellency the Governor General in Council was pleased, on the 19th October last, to approve of the following appointment of a School Commissioner:

City of Montreal (Catholics): Rev. Antoine Gibaud.

#### TRUSTEES OF DISSENTIENT SCHOOLS.

His Excellency the Governor General in Council was pleased, on the 19th October last, to approve of the following appointment of a Trustee of Dissentient Schools:

County of Arthabaska .- Tingwick : Mr. Euock Pope.

#### DIPLOMAS GRANTED BY BOARDS OF EXAMINERS.

BOARD OF EXAMINERS OF SHERBROOKE.

1st Class Model School (E.)-Miss Mary Jane Bompas, Mr. Charles B. Daggett.

2nd Class Model School (E.)-Messrs. William W. Bailey and George

1st Mass Elementary (E.)—Mr. Thomas Blaylock, Miss Mary E. Child, Miss Mary Leavitt and Mr. Walter Wilford.

2nd Class Elementary (E)-Miss Amanda Marshall. Nov. 2, 1864.

> S. A. HURD, Secretary.

BOARD OF EXAMINERS OF RIMOUSKI.

2nd Class Elementary (F.)-Miss Marguerite Charest.

#### BOARD OF EXAMINERS OF STANSTEAD.

1st Class Elementary (E)—Misses Mary Hall and Sarah A. Moore; Messrs. A. Lee Holmes, Andrew Jackson and Henry Stuart.

2nd Class Elementary (E)—Messrs. Arthur J. Abbott, John Hersey and Theodore D. Whitcher; Misses. Lydia A. Chamberlin, Mary J. Smith, Diana A. Shonyo and Sarah Wood.

2nd Nov. 1864.

C. A. RICHARDSON, Secretary.

#### PONTIAC BOARD OF EXAMINERS.

2nd Class Elementary (E)-Misses Mary McVeigh, Bridget McVeigh and Anna E. Tait; Messrs. James W. Garvey, Martin Garvey and Thomas Akers.

2nd Nov. 1864.

OVIDE LEBLANC, Secretary.

#### AYLMER BOARD OF EXAMINERS.

1st Class Elementary (E)—Miss Mary Ann Evans; Messrs. James Parkinson and Adam Robertson; (F.) Mr. Eugene Long.

2nd Class Elementary (F)—Miss Madeline Charlotte; (E.) Miss Ann Ternan, Messrs. Archibald Gemmill, Robert Robinson and David West. 2nd Nov. 1864.

JOHN R. WOODS. Secretary.

#### SITUATIONS WANTED.

A Teacher who has had several years' experience in Lower Canada wishes to obtain a situation. Apply at this Office.

A Teacher possessing a Model School Diploma (English) is desirous of obtaining employment. Address Mr. W. McKay, Huntingdon, or Education Office, Montreal.

A Female Teacher, possessing an Elementary Diploma (English and French) from the McGill Normal School, wishes to obtain a situation either in a school or as preceptress in a Family. Apply at the Education Office.

# JOURNAL OF EDUCATION.

MONTREAL (LOWER CANADA), NOVEMBER, 1864.

Meeting at Montreal and Formation of an Association for the promotion and protection of the Educational interests of Protestants in Lower Canada.

(Concluded.)

The next grievance alluded to in the Report is that "Protestant schools are examined by Roman Catholic Inspectors, who do not understand the English language, and who cannot therefore make correct reports concerning them though desirous to be impartial; and that sometimes rewards are given (to Protestant children we

suppose) connected with the Roman Catholic faith.23

For every one who knows something of Lower Canada, it is easy to see that with a mixed population like ours, and with Protestant schools scattered at great distances from each other in Catholic districts, and vice versa, it is almost impossible that the schools belonging to one relig ous section of the community should not some-times be visited by Inspectors of a different religious persuasion.

The first division of districts was made to secure to all large sections of the Protestant community the advantage of having Inspectors of their own faith, and every thing that has been done since was with a view of extending that principle as far as possible. It is thus that when Inspector Hubbard was appointed, on the demise of the late Mr. Childs, the Piotestant schools of the Townships of Chester, Tingwick, Kingsey, and Durham, (in the district of Mr. Bourgeois,) were confided to him; the Dissentients of St. Foy, near Quebec, were also, at their demand, placed under the control of the Rev. Mr. Plees; and when Mr. McCord (a Catholic) retired from the inspectorship of the counties of Ottawa and Poutiac, two Inspectors, a Catholic and a Protestant, were appointed in his stead.

The following table of the Catholic and Protestant populations

forming the districts of the Protestant Inspectors, shows that if there is good ground for complaint, it certainly falls to the lot of the

Catholic and French-speaking population.

Inspectors and Counties.	Protestants in each county, or part of county.	Total of Protestants in each district of inspection.	Catholics in each county, or part of county.	Total of Catholics in each district of inspection.
Inspector Hume.			-	
Megantic. Part of Beauce do Dorchester	5046 1 832		12843 4498 2581	
Inspector Plees.				
City of Quebec	9632 1299			
Inspector Hubbard.				
Stanstead. Richmond. Compton. Wolfe. Sherbrooke. Part of Drummond and Arthabaska.	10121 5859 7824 999 3296 3234		2137 3025 2386 5549 2603	
Inspector Parmelee.				
Brome. Missisquoi. Shefford	10192 11153 5562		2540 7455 12217	
Inspector Bruce.				
City of Montreal Huntungdon Part of Chateauguay do Argenteuil	24427 9451 3416 7418		8040	12467
Inspector Hamilton. (Inspectorship now vacant.)				
Ottawa. Pontiac	7864 6002	13866		• • • • • •
Grand total		133628		70311

If we now deduct from the total Protestant population of Lower Canada (168,313) (1) the Protestant population under the supervision of Protestant Inspectors, we shall find that 34,685 Protestants only have their schools visited by Catholic Inspectors, while 70,301 Catholics are submitted to a disadvantage of the same nature. These 34,685 Protestants are scattered over the whole surface of Lower Canada, and all groups of Protestant population that could be placed under the control of Protestant Inspectors, with the present staff and present sataries, have had that benefit. Not so with Catholics. In Messrs. Hubbard, Parmelee and Hume's districts, the interests of large, compact French and Catholic populations are confided to the care of Protestant and English speaking Inspectors. In Mr. Paimelee's district the Catholics are nearly one half, and in Mr. Hume's they are more than three fourths of the popu ation.

The views of the present Superintendent on this subject are contained in the following extract from his special report of the 23rd April 1863, on the Inspection of Schools, printed by order of the

Legislative Assembly.

" I have drawn up a table marked B containing a plan of inspection on the footing of ten districts only, and comprising approximately the same heads of information with respect to them as the other table does for the old districts. I believe that it would be impracticable to throw the country into larger districts than are comprised in this table, even if the number of visits were reduced to one in the year. We might indeed further reduce the number of districts to eight, if we disregarded the difference between Catholic and Protestant communities; but I could not in this respect recommend a deviation from the system introduced and by me sought to have extended. The aim of our educational legislation is to give the most, the best possible guarantees to religious minorities in the education of their children. We have separate schools, separate Boards of Examiners as far as practicable, and it seems to me that as nearly as may be, we ought to have separate Inspectors. In Prussia and everywhere else throughout Germany the Inspectors are even members of the respective clerical bodies. In England and Scotland there are Inspectors for each religions denomination; and provision is even made by Order in Council that the heads of the different religious bodies shall have a voice in the choice of them."

This report was made at a time when the abolition of the office of inspector having been proposed in Parliament, the administration of the day was considering the propriety of modifying the system either by reducing the number of Inspection districts, or by leaving the appointment and the payment of Inspectors to the Municipal Councils. The frequent changes which have since taken place in the government, and the all absorbing questions which have been and are still discussed, may explain how the matter has remained in abeyance.

Meanwhile the above mentioned circumstances may account for the unusual length of time during which two Inspectorships (one a Catholic, the other a Protestant) have been suffered to remain vacant. The same reason may also apply to the case of the Catholics of the Eastern townships who have petitioned the government for the

appointment of a Catholic Inspector.

The assertion made in the report of the Protestant Committee, that books connected with the Roman Catholic faith are given as rewards to Protestant children is one which ought to be more definite. It would be well to say where, when and by whom If the thing is done, it is in open defiance of the instructions of the Department. The books are classed, 1st, "Books to be given indifferently to Catholics and Protestants," 2nd, "Books to be given to Catholics only," 3rd, "Books to be given to Protestants only," as may be seen by a reference to the annual reports of the Super-intendent which contain detailed statements. The class of books last enumerated are chiefly supplied from the depository at the Education Office in Toronto.

The only cases of complaint on this subject that have ever been reported at the Education Office, are the following. An accusation was made against the late Mr. Childs, a Protestant Inspector, who had given a Catholic book to a Protestant child. The book was one of those set apart for Catholics only, and Mr. Childs candidly admitted that he had given it by mistake. As a set-off, a similar complaint was made against Mr. Hnbert, a Catholic Inspector, who had also by mistake given a *Protestant book* to a Catholic child. We have no doubt that if it were proved that any Inspector

<sup>(1)</sup> In all our calculations we give Protestants all that are not reported as Catholics, including Jews, persons without a creed, and persons of creeds unknown.

was disregardful of the instructions of the Department in this res-

pect, he would be immediately dismissed.

It is further alleged "that Protestants are not represented in the Education Office, and are, therefore, practically ignorant of its business and can take no part in diverting (sic) the apportionment of grants of money to poor municipalities or the distribution of the fund for superannuated teachers and for school rewards and for

the encouragement of the two Journals of Education."

When it is complained of that in many other departments the French and Catholic elements are altogether ignored it is usual to answer that fitness for office ought to be the only criterion. we admit is not a fair answer. In the present case however there is this difficulty, that four fifths of the business has to be transacted in the French language. That there is no systematic exclusion of Protestants must be apparent from the fact that the very first appointment recommended by the present Superintendent was that of a Protestant gentleman who was appointed clerk of the English correspondence and assistant editor of the English Journal of Education. We have already shown that there is a sufficient number of Protestant inspectors and that one of them has even a large majority of Catholics under his supervision.

The insinuation contained in the same paragraph—that the Protestant population does not get a fair share of the funds therein referred to-being made without any specification, could be met by a simple denial. We find it, however, necessary to state that we do not remember of any instance in which an application on behalf of a Protestant municipality for a share of the grant to poor municipalities was refused, that superannuated Protestant teachers, when they have conformed to the regulations, have invariably received their pensions from the pension fund in the same manner and at the same time as Catholic teachers, and that a fair share of the prize books is given to Protestants—the English books being, besides,

The last point in the Report is: "That in the common schools so called, teachers and pupils are sometimes forced to conform to the rites of Romanism, and harshly treated in case they offer an opposition."

Of this, two instances only are given, the one is the case of a Protestant teacher who undertook to read the Bible to her Catholic pupils, the other of a Protestant child who was dismissed from a

common school for refusing to join in the prayer.

The Montreal Gazette thus disposes of the first case: "One rather amusing statement is made as proof of hardship, there being a bit of unconscious intolerance about it which provokes a smile. We are told that the Commissioners—a majority evidently Roman Catholic—entrusted matters to a manager who hired a very competent mistress with a diploma. Being a Protestant, however, she had a chapter of the Bible read, at which the Commissioners took umbrage and dismissed her. Now the manager, the mistress, the writer of the complaint and the speakers, all knew perfectly well that that course was objectionable. How often have Roman Catholies been denounced for refusing to read, or have read to them without note, or comment, or explanation, our Bible! Yet knowing all this, the teacher goes in for a little cheap martyrdom. And she received the reward she so directly sought.

In the other case, Protestant parents, in a place where there are Dissentients, sent their child to the school of the majority and as they found fault with the regulations of the School Commissioners, they were advised to join the other Dissentients. The faculty of dissenting is expressly given to meet such cases, as is clearly seen by the text itself (Chap. 15, sec. 55): "When in any municipality the regulations and arrangements made by the School Commissioners for the conduct of any school are not agreeable to any number whatever of the inhabitants professing a religious faith

different from that of the majority, &c., &c."

Having now dealt with all the general allegations contained in the Report, we shall briefly advert to such of the "carefully selected cases," brought in support of them, as have not been

already disposed of.

The cases of St. Scholastique and other municipalities, are no evidence in support of the accusation made against the Department of forming new municipalities with a view to breaking up Protestant school-districts. These new municipalities, with one exception, (1) have been created by the civil erection of parishes (see 28th section, Chap. 15, Consolidated Statutes); and the practice of passing and publishing Orders in Council is, in most cases, continued rather as a notice to all parties interested than as a necessary legal proceed-

ing. It is not exactly correct to say that in one of these cases the Superintendent refused the Dissentients the facility of joining those of the next parish. They were threatened with suits for arrears of taxes by the School Commissioners, and they asked legal advice from the Department. It surely could not have been to their interest to have exposed them to the costs of a lawsuit by advising them to act contrary to law.

The case of Wickham was one which-on the Report of the Inspector proving unfavorable to the pretensions of the Dissentients—was left to the judicial tribunals where there were certainly greater facilities for arriving at the truth as to the assertions of the contending parties. Such cases have to go before the Courts notwithstanding the disposition which exists in the Department to

prevent litigation.

With reference to the complaint from Edwardstown, a part of the grievance has already been answered as we have shown that it was through their own neglect in not sending in their reports that Dissentients met with trouble and delay in receiving the Government grant. As to the refusal of a share of the bilding fund, it will suffice to say that there is no such fund—the provisions by virtue of which the balance of the Common School Grant was to be applied to this object having been superseded by the clause

applying the said balance to the Superior Education Fund.

There are also, in the speeches made, several assertions which, not being included in the Report, call for some remarks. We shall

say nothing of that which may be mere matter of opinion.

We will not comment on the speech of the Revd. Dr. Wilkes who said " that the whole system of training in the Roman Catholic schools in Lower Canada was entirely unfit to bring out the man and woman thoroughly and fit them for the position they are to occupy in life, and that the first great end to be attained was to get the law so amended as that the Protestant might enjoy fair play, and then he would like to see the common schools made nonsectarian"; nor on that of the Rev. Mr. Kemp, who said "that he believed that the greater part of what they asked would be cordially granted by their Roman Catholic fellow subjects, but that the rest must also be obtained;" nor even on that of Mr. Burrowes of Lachute who it appears, complained "that the Roman Catholics had erected parishes and practised ceremonies in the Eastern townships, where, in the act guaranteeing their rights at the conquest of the country, no such privileges were allowed them—they being excluded from this section."

We will confine ourselves to such assertions as relate to matters

of fact.

Principal Graham of Richmond College complains in his speech of the rules and regulations made by the Council of Public Instruction for the examination of teachers. On his strictures we will remark, 1st. That the French Reader of which he complains is not the only book from which candidates are allowed to read, they can read from Garneau's abridged history and we believe there would be no objection to add any other reader. 2nd. There is nothing in the regulations of the Council that compels the candidate to prepare his examination on the History of Canada with the aid of Garneau's abridgment, except that it is at present the best book on the subject. 3rd. As to the apocryphal books of the Bible and other questions of religious controversy introduced by that gentleman, all we can say is that there are in the Council of Public Instruction, those who could ex professo attend to the matter from a Protestant point of view. 4th. Mr. Graham says "There is no examination on arithmetic—a thing not done by omission; but because if it were insisted on it would ent off nine tenths of the French teachers." We simply deny the latter part of the statement as an aspersion on French Canadian teachers; as to the first part, we quote from the tenth article of the Rules and Regula-tions. "The candidate (for an elementary diploma) shall moreover, as regards arithmetic, solve a problem in fractions and another in the rule of simple interest." "Candidates for the Model School certificate, if they are not already in possession of an Elementary school diploma, shall undergo the tests above prescribed and also answer at least four questions in each of the programmes of schedule G. They shall moreover solve a problem in compound interest, a problem in algebra and another in mensuration "

The statement is the more surprising from the fact that Principal Graham is, we believe, Secretary to the Board of Examiners at Richmond. Some of the gentlemen who took a prominent part in the meeting are also members of the Montreal Board of Examiners.

Principal Graham has also alluded to the division of the grant between the majority and the dissentients, and stated that some Catholic dissentients in a municipality which he does not

<sup>(1)</sup> The exception is the annexation of Côte St. Joachim which took place in 1854, previously to the appointment of the present Superinten-dent and, as we understand, at the request of all the parties interested. ought to have had by "carrying all the babies to the school, and

having their names placed on the school book." The Department has always held that the number of children to be taken into account was the aggregate number of bonafide pupils who had frequented the school during the year; and when any complaint has been made on the subject, either by the School Commissioners or the

Trustees, it has always been duly investigated.

Princ pal Graham also complained of the distribution of the Superior Education grant, and as an instance of its mismanagement quoted the fact that two infant schools in the City of Quebec are placed on the list of grants to Model Schools. Now these two infant schools are Protestant institutions, and, like many other charities which formed part of the old special grants made by the Legislature, even previous to the Union Act, were placed on that list when the Government and Parliament created the Superior Education fund, with an understanding that no special grants were to be made in future. There was no option but that of leaving these institutions unsupported or of placing them on that list.

these institutions unsupported or of placing them on that list.

"There was no system, said Mr. Graham, in the distribution of money to either Protestant or Catholic schools. Last year \$325 was taken from St. Francis-College, the reason assigned by the Superintendent b. ing that it was to be given to new institutions. On investigation he found there was not a word of truth in it. It was given to old institutions. The grant to his college was cut down 31 per cent., and only 5 per cent. as regarded other institutions."

The following correspondence will speak for itself:

ST. FRANCIS COLLEGE, Richmond, C. E., April 13, 1864.

Hon. Supt. of Education.

Sir.

Be pleased to inform me why the Grant to the College has been reduced so much during the past year?

Your obedient servant,

John H. Graham, Principal, &c.

EDUCATION OFFICE, Montreal, April 18th, 1864.

John H. Graham, Esquire, Principal of st. Francis College, Richmond, C. E.

Sir,

In reply to your letter of the 13th Inst., I have to say that if you refer to Chap. 15 of the Consolidated Statutes, Sec. 6, you will see that it is therein enacted that the Income Fund appropriated to Superior Education shall be annually apportioned by the Superintendent of Education to the Universities, Colleges, &c., in such sums or proportions as the Governor General in Council may approve.

My Report recommending the usual grant to St. Francis College was transmitted to the Honorable the Provincial Secretary on the 28th January last, and His Excellency was pleased to direct, by an Order in Council of the 21st March, that the sam of seven hundred and fifty

dollars (\$750 00) be paid to the Institution.

I am not authorised to assign any reason for the changes which His Excellency has been advised to make in the annual distribution, but I think that you will see by referring to the lists to be published in the next number of the Journal of Education that the relative number of the pupils of each institution on the same list have been taken into consideration.

I have the honor to be,

Sir,

Your o'dedient servant,

PIERRE J. O. CHAUVEAU,

Superintendent of Education.

ST. FRANCIS COLLEGE, Richmond, C. E., April 21, 1864.

Hon. Mr. Chauveau, Superintendent of Education.

Sir,

Will you be pleased to inform me why St. Francis Col'ege is not ranked by you as a College in McGill University, and why it is not placed in the second section of Institutions of the first class, and its Preparatory Depart-

ment (The St. Francis College Grammar School) placed in the second class of Institutions, namely, the Classical Colleges?

We claim the above rank for the two Departments, and therefore request you to have the goodness to answer the above at your earliest convenience, in order that the matter may be fully considered by the Trustees at a meeting to be held shortly.

Your obedient servant,

JOHN H. GRAHAM,

Principal, &c.

EDUCATION OFFICE, Montreal, April 25, 1864...

John H. Graham, Esq., Principal of St. Francis College, Richmond, C. E.

Sir,

In answer to your letter of the 21st Instant, I have to state that the Universities only are included in the first list, if you allude to the lists of distribution; I suppose that the terms, second section of Institutions of the first class, refer to the statistical tables in the triennial report. That second section comprises schools of Theology, of Law, and of Medicine, not being Faculties of a University.

St. Francis College has been up to the present time placed on the list of Classical Colleges along with the several colleges affiliated to the Laval University, and Morrin College is put on the same list this year.

I have the honor to be,

Sir,

Your most obedient servant,

PIERRE J. O. CHAUVEAU, Superintendent of Education.

The fact is that the reduction for which the Superintendent is thus assailed, was made by the Executive Government, and that Mr. Graham was told so at once. Besides, the official letter of the Provincial Secretary will also speak for itself. This letter is published in the appendix to the Superintendent's Report for 1863:

OFFICE OF THE PROVINCIAL SECRETARY.
Quebec, 22nd March, 1864.

Sir,

I have the honor to transmit to you the copy included herewith of an Order in Council approving of your lists for the distribution of the grant in aid of Superior Education for the year 1863, with some few changes. I add the details which are not set forth in the Order in Council.

I add the details which are not set forth	in the Order in Council.
List No. 1.—Unive	rsities.
Bishop's College	. \$1500 instead of \$1721
Li3t No. 2.—Classical	Colleges.
St. Francis, Richmond	\$ 750 instead of \$1032 600 " 362
List No. 3.—Industrial	
Masson	\$1000 instead of \$845

Masson	\$1000	instead of	\$845
Ste. Marie-de-Mounoir	500	66	427
Rimouski	500	"	455
St. Laurent		"	456

List No. 4.-Academies for Boys or Mixed.

Sorel		 \$400	instead of	\$304
Three Rivers	(Cath )	 250	**	304
	(Prot.)		46	203

List No. 5 .- Academies for Girls.

Sorel ...... \$350 instead of \$203

List No. 6 .- Model Schools

I have the honor to be,

Sir.

Your most obedient servant,

E. PARENT,

Asst. Secretary.

The Honorable P. J. O. Chauveau, S. E., Montreal. Mr. Burrowes, of Lachute, made a similar complaint on behalf of the College at that place. In this case also, the Superintendent had recommended the usual grant, but representations having been made to the Executive to the effect that the Institution did not deserve the sum which had been hitherto allowed, one half only of the usual grant was paid, the payment of the other half being suspended, and the Superintendent directed to visit the College. In his Special Report he recommended the payment of the balance; but his recommendation was set aside, not on account of anything unfavorable to the teachers, one of whom was a gentleman of the highest literary attainments, but on account of the very small number of pupils in attendance in the higher department.

As the two speakers above mentioned have assailed the Department on the subject of the distribution of the Superior Education grant, we subjoin a table showing the distribution of the grant as between Protestant and Catholic institutions. In many instances it will be seen that Protestant institutions, with a much smaller number of pupils, receive the same or larger allowances than the Catholic institutions in the same place, and vice versa.

The reason is that the first distribution made under the new law was, as much as possible, based on the grants made by Parliament. A classification was made, but not so accurately as might have been done had not the grants been previously voted by Parliament and had it not been thought advisable to interfere as little as possible with the old grants. In this way new institutions were allowed only the minimum in the class in which they were placed, and as the total sum to be distributed remained the same, even this could only be done by taking a percentage off the old grants. The number of schools of the same class already existing in each section of Lower Canada was also to be taken into consideration, so that the number of pupils was not the only rule, even as between new institutions of the same class. The changes made by the Executive in the distribution of 1863, and for which the Department is wholly irresponsible, seem to have had for their basis the number of pupils.

As to the proportion between Catholic and Protestant institutions, the following will show that the Protestant section of the community has, upon the whole, no ground of complaint:

	Catholics. Pupils Grant.			Protestants.		
Universities Classical Colleges Industrial Colleges Academies for Boys and mixed Academies for Girls Model Schools	14 21 38 87 191	38 93 67 27 64	\$ 9894 7742 6877 10390	459 515 185	\$ 4578 3406 178 7154 152 5057	

This distribution gives the Protestant institutions 30.28 per cent. of the whole amount. The Catholic population, according to the last census, was 943,253; the non-Catholic population, comprising persons whose creeds were unknown, was only 168,313. If the amount was distributed according to population, the Protestant institutions would receive 14.71 per cent.; they now have more than twice as much. If, on the contrary, the distribution was based on the aggregate number of pupils, Protestants would receive 17.42 per cent.

The results of a comparison between the grants made to Catholic and to Protestant institutions in the Cities of Quebec and of Montreal are still more striking:

CITY OF MONTREAL.

	Cat	holic.		Prot	estant.
INSTITUTIONS.	Pupils.	Grants.	institutions.	Pupils.	Grants.
					\$
St. Mary's College	235	1377	McGill College	296	2407
Cath Com. Academy.	175	228	To the same for the		
Deaf and Dumb Inst	62	449	Royal Institute		671
Academie St. Denis	123	150	High School, &c	262	1128
St. Jame's School	604	845	Brit. and Can School.	212	676
Model School, Visita-			Point St. Charles Mo-		
tion street	850	74	del school	151	250
St. Patrick School,			Free sch. in connexion		
Point St. Charles	63	74	with American Pres-	101	000
			byterian society	121	338
			Colonial Church sch.	1125	676
			Panet St., Model sch	269	74
			German school	83	56
			German School		
Total	2112	3197	Total	2519	6276

The Catholic population of Montreal is 65,896, and the non-Catholic 24,432. Thus, the Protestants, who are not one third of the population, are receiving double the amount paid to Catholics:

CITY OF QUEBEC.

	Cat	holic.		Prot	estan <b>t.</b>
INSTITUTIONS.	Pupils.	Grants.	INSTITUTIONS.	Pupils.	Grants.
Outlier Com School	00	\$	High School	127	\$ 128
Quebec Com. School	66	152	Morrin College		
Société d'Education	510	946		24	409
Cath Model Schools	485	338	st. Andrew's School	61	511
St. John's suburb Mo-			Brit, and Can. School.	282	740
del school	90	74	Vational School	155	375
St. Sauveur	800	74	Lufant School, Upper	1	
			Town	80	169
			Infant School, Lower		
			Town	45	308
	_				
Total	1951	1584	Total	782	3631
			1		

The Catholic population of the City of Quebec is 41,477, the non-Catholic population 9,732. The Protestants, who are not one fitth, get more than double the sum allowed Catholic institutions.

We have now reviewed all the grievances complained of by the meeting and at the meeting. They have since naturally formed the subject of various comments on the part of a portion of the Protestant press, and have elicited the discussion of other points connected with education. We shall say nothing of denunciations such as those of the Presbyterian, which, finding the expressions contained in the Report of the Committee, and even those used by the Montreal Witness too mild, has declared that the whole thing was rotten to the core. We will only allude to such reproaches (which we have seen in newspapers,) as have not so plainly given evidence of predetermined and irreconcilable hostility.

It has been suggested that the Department ought to pay the grants at fixed periods and more promptly, that something ought to be done to raise the salaries of teachers, and that the Superintendent ought to have prepared and secured the complete remodel-

ling of our school laws.

If by "the grants" the Common school grant is meant, we can state that it is paid regularly every six months on all school reports which are regular and have been filed in due time. We have already explained how the delay on the part of Dissentients in filing their returns rendered it necessary that their share of the grant should be paid to them through the hands of the School Commissioners. Payments are made with the greatest possible despatch, they

require, however, the filling up of blank receipts and numerous entries, besides the examining of the reports and the searching of the registers for teachers' certificates. If the Superior Education grant is meant, we will admit that delays which are altogether beyond the control of the Department have taken place. It was settled by the Government that the payment for each year, on the reports due in July, should take place in the month of January following; but it has been found impossible to proceed with the distribution at that period of the year. The Superintendent, owing to financial difficulties which have often been explained in his annual Reports, must first ascertain whether he shall be allowed to distribute the whole amount mentioned in the law. This is one cause of delay. Then, when his Report, together with the lists of distribution, is submitted to the Evecutive, many circumstances will postpone its approval. The last report is dated 25th January; but the Order in Council approving of it, with the above mentioned changes, is dated the 21st of March, and the warrant issued on the 29th.

As to the salaries of teachers, it is first to be observed that the total amount of the Common School Grant has never been really increased, notwithstanding the sums which are yearly added to the school grant by Parliament. A portion of this supplementary aid has been absorbed to meet the difference which the more rapid increase of population in Upper Canada has caused in favor of that section of the Province in the apportionment of the whole grant, and the remainder goes to meet the deficiency in the Superior Education Fund caused by the insufficiency of the revenues of the Jesuits' Estates which are part of the income. Thus, while new municipalities have been springing up everywhere, while new schools have been opened in the old as well as in the new municipalities, the whole grant is the same that answered to the wants of Lower Canada more than twenty years ago. It is therefore evident that the share of each municipality, and of each school, is much less than it was twenty years ago; and had not great efforts been made to increase the local taxes, instead of the slight and madequate advance complained of, a considerable falling off in the salaries of teachers would have taken place.

Much has been done with a view of remedying an evil which is certainly a great obstacle to the improvement of our schools. The school rates and assessments, which were \$406,765 in 1856, had reached in 1863, \$564,810 (I); but as a large portion of them are not regularly paid, the attention of the Government and of the Legislature has been frequently called to the means of enforcing payment, and also of providing against the misconduct of secretary-treasurers, which has been a great drawback on the prompt and equitable remuneration of teachers. Several legislative provisions were made, and others were contained in the bill from which we have already quoted. The establishment of Normal Schools, the enacting of more stringent rules for the examination of candidates, and the withholding of the grant from all municipalities employing unlicensed schoolmasters, are also indirect means of raising both

the status and the salary of the teacher.

The power vested in the Department of granting indemnities to teachers from the local fund when unjustly dismissed—or when a change is attempted to be made at the end of the year with the sole object of reducing the salary—has been a great boon to the

teachers, and is we believe duly appreciated by them.

The suggestion of fixing a minimum salary for each class of teachers, and of withholding the school grant when that minimum is not paid, is one on which there exists a great difference of opinion even among teachers themselves. It has been discussed in the several Teachers' Associations, and one of the strongest objections to such a plan is the facility with which a regulation to that effect might be evaded, owing to the great competition between the holders of certificates.

The remodelling of the school laws, as a whole, was the very first recommendation which the present Superintendent made to the Executive immediately after his appointment. The Government for the time being were of opinion that amendments to the existing laws would be preferable, and each succeeding government has entertained the same opinion and acted accordingly.

In conclusion we will remark that while it is emphatically stated that the Superintendent holds a most irresponsible position, every effort is made to throw on his shoulders every imaginable kind of responsibility. All that is done or omitted by the Legislature, the Executive Government, the Council of Public Instruction, the School Commissioners, or any one else having anything to do with the administration of school affairs, is duly ascribed to him.

It is but natural that a public officer entrusted with functions so important to the welfare of the community should be carefully watched, and it would be marvellous indeed if all his doings were to escape censure. The admonitions of the public press should have on his conduct their due weight, but like many others he will a so find it difficult to yield to every kind of advice proffered. The following quotations from two of our contemporaries, are brilliant instances of the great discrepancies which may be found in the condemnations passed on the same functionary. Although unexceptionable in their style, they show the great perplexity which would fall to the lot of any public officer afflicted with a lust of universal approbation.

" Probably few men," says the Richmond Guardian of the 24th April, "could have done better than Mr. Chauveau has done, and we heartily accord to him all that is his due as a very efficient and industrious officer. But we contend that many of his acts are so arbitrary as to render it a duty to challenge them and call him to account. That these arbitrary acts grow necessarily out of the irresponsible nature of his office is plain, and it is quie time therefore to inquire whether we are not nursing a power which may by and bye imperil both our religious and civil liberties. might amplify this matter and detail a long catalogue of 'enactments,' 'orders,' and 'regulations' conceived in the fertile brain and put in force by the unchecked hand of the Honorable Superintendent, until the law itself has been well nigh superseded, and a structure has been reared which may be very fitly denominatcd 'Mr. Chauveau's decrees for the enforcement of education amongst the people.' In fact the whole system is built up and sustained by this one-man power, and that power absolutely uncon-trolled and irresponsible. Now we grant that Mr. Chauveau is thoroughly in earnest with his work and that his machinery is intended by him to do the work well, but we think a little vent-ilating of the mysteries of the Education Office would be both for his benefit and for that of the people."

On the other hand the Montreal Transcript of the 29th September has the following:

"We have personally great confidence and faith in Mr. Chauveau; and we know that his heart is in the vocation to which he has been called. But we have no faith in the system pursued in his office—handed down to him no doubt by his predecessors and kept up religiously without the shadow of a change. We expected better things in this respect from Mr. Chauveau. We believed and still believe him to be an advocate of progression, one who would move with the times. But somehow or other since he got seated in his cozy arm-chair the coils of red tapeism seem to have enveloped him; and he has let things jog along as they may. The meeting of Tuesday will do something to alarm him..... There is the more reason therefore that Mr. Chauveau should shake off the lethargy and supineness which seem to have overcome him, and do something to redress the grievances complained of and make himself still felt as a power in the State."

If the name was not affixed to each portrait, one could hardly believe that the over zealous functionary whose fertile brain has invented so many rules and regulations, and whose unchecked hand sets every body and every thing at defiance, and the very lazy Superintendent whose supineness and lethargy let things jog on so easily, are one and the same functionary. If he were allowed a voice in the matter he would perhaps modestly ask for a mezzo-termine between the two extreme views thus taken of his administration, and would not unlikely add with Racine:

Et je n'ai mérité Ni cet excès d'honneur ni cette indignité.

In the meantine, the following extract from his last annual Report will give some idea of the course which he conceives he ought to follow in the difficult and by no means *irresponsible* position in which he is placed:

"I have pointed out in my previous reports the best measures to be adopted for the perfection of our system of education; and I would repeat that important as are some of the measures proposed and still under the consideration of the Government, particularly those that were adverted to in my report on the inspection of schools, a great deal also depends on the influence which public opinion can bring to bear upon the local authorities, in whose hands the law has placed so large a share of the initiative and responsibility. The most difficult task is that which consists in directing these local authorities without infringing on their powers, or discouraging any of the school commissioners or functionaries who may be very bravely struggling against difficulties, without, however, being able to obtain all that might be desired in the interest of the progress of

<sup>(1)</sup> Of this sum \$11.749 is to be deducted for building purposes, and a smaller amount levied by special assessment for the payment of debts.

education. If in this matter the Department should have appeared to some persons as wanting in energy or firmness, it may be well to observe that on many occasions a different course might have jeopardized the results which, unimportant as they may appear, have only been obtained with much difficulty."

#### Extracts from the Reports of the School Inspectors, for the years 1861 and 1862.

(Translated by order of the Legislative Assembly.)

Extract from the Report of Mr. Inspector Archambault. COUNTIES OF RICHELIEU, VERCHERES AND CHAMBLY.

Sir,—I have the honor to transmit to you my report on the state of education in my inspection district during the school year 1861. By the statistical tables it will be seen that we have 19 parishes, divided into 24 municipalities, which are again sub-divided into 95 school sections. All these latter, with a few exceptions, are provided with schoolhouses. The great centres, such as Chambly, Longueuil, Boucherville, Varennes, Verchères, Belæil, Sorel and St. Armé, have good buildings for their colleges, academies and For most of these colleges and convents, we are indebted to the zeal of our clergy. That at St. Aimé, which has been open since the month of September, 1861, we owe to the munificence of the Rev. Mr. Lecours, Curé of that Parish. It is a fine brick building, 80 feet by 30, two stories high, and divided into several apartments for the accommodation of the teachers, and for class rooms. The land on which this building is erected was a gift from Aimé Massue, Esquire,

By the same tables it will be seen that there are 94 elementary schools in operation, attended by 4,330 children; two model schools attended, by 75 children; two dissentient schools, with 103 pupils; three superior schools for girls, with 190 pupils; six industrial colleges having 1,085 pupils; eight convents, with 1,341 pupils; and eight independent schools with 245 pupils.

Twenty-two male teachers are provided with diplomas, and one has none. The female teachers holding diplomas are 60 in number, and those who have none, 5.

There are 11 libraries, containing 10,100 volumes. The average age of the male teachers is 32 years, and of the female teachers.

There are 7,266 Catholic and 103 Protestant children; 3,448 boys and 3,768 girls of French origin; 153 are of English origin, and of these 85 are boys and 68 girls. Houses built, 77, and one in course of construction; total 78:—59 for elementary schools, 10 for model schools and colleges, and 9 for convents and superior schools for girls; 59 are built of wood, 9 of brick, and 10 of stone; 61 are one story in height, and 16 two or more; 76 are provided with tables and benches, 46 with desks, 79 with blackboards, 81 with geographical maps, and 10 with globes; 2 of these establishments have mathematical apparatus and instruments.

The amount of land held by these schools varies in extent from an arpent to half an arpent; the superior institutions hold from 2

to 4, and that at St. Aimé possesses a farm of 90 arpents.

I regret to have to state that there has been a diminution in the number of pupils attending the schools and other educational insti-This is, in a great measure, due to the almost incessant bad weather which has prevailed during the year. Indeed it was by no means an uncommon occurrence, upon visiting the schools, to find no more than one half the children present, and sometimes not even so many. Notwithstanding these disadvantages, I satisfied myself, by the examinations which I held and the enquiries which I made, that instruction had been imparted with as much care as in preceding years, and that if the progress had not been as great as usual, this arose in part from the circumstances in which each was placed during the year.

Altogether I had reason to be satisfied with the efforts made during the year by those who had devoted themselves to instruction. I do not, however, mean to say that all have done all that they

should have done.

I am very well satisfied with most of the male teachers; they have distinguished themselves by their zeal, labor, carefulness and good conduct. At the risk of making repetitions, I will mention that Mr. Emard, of St. Hubert, is one whose zeal and talents make him a most distinguished teacher; that Mr. Tatham, despite his age and health, still continues to teach, and is still deserving of the high reputation which he has acquired; that Mr. Allen, the teacher of the Sorel dissentient school, is well worthy of the esteem and confidence which he enjoys, and that Messrs. Malo, Auger, Bourbonnier, Coté and others are all teachers worthy of the highest praise.

Several female teachers are also deserving of honorable mention, among whom are Mlle. Geffrard at Contrecœur, Mlles. Cormier and Messier at St. Ours, Mlles. Ritchie, Leblanc and Changnon at St. Antoine, Mme. Choquet at Belœil, and Mlle. Lafrance at Varennes. It is to be regretted that many of the female teachers, give evidence of a frivolous disposition, and wear clothes much too fine and costly for their condition.

As to the educational institutions taught by the Brothers and the Sisters, they are still worthy of the praise which, in my previous

reports, I have bestowed upon them.

Some difficulties, indeed, did arise between the commissioners and the Brothers at Sorel and at Varennes, but matters were in the end amicably arranged. I have the pleasure of being able to state that the ratepayers are well disposed, but I regret to say that the assessments are generally ill paid; there are too many arrears in all the municipalities.

I propose sending a circular threatening the municipalities which are in default in this respect, and after this if there is no improvement, it will certainly be necessary in some cases to employ rigorous measures, to obtain prompt payment of the amounts due by

the ratepayers.

In many of the schools I made no distribution of the usual prizes, on account of the little assidnity exhibited by the pupils.

I must add that during the past year travelling was extremely difficult on account of the unfavorable weather and bad roads; and these disadvantages also caused much irregularity during my last two visits.

Extracts from the Reports of Mr. Inspector Leroux.

' COUNTIES OF BAGOT, ROUVILLE, AND ST. HYACINTHE.

#### First Report.

In my last report I had the satisfaction of informing you that, with some few exceptions, all the schools in my district were making progress; that many had reached and even surpassed the standard of knowledge which the ratepayers had a right to expect from the teacher of an elementary school. When, in fact, the latter has taught his pupils to read and write well, and has imparted to them the elements of grammar, arithmetic, as far as compound interest, inclusive; the elements of geography, a little of sacred history, and the history of Canada, &c., I do not know that any one has a right to expect more; and I can honestly say that many of the pupils of the schools in this district have now passed beyond this standard of knowledge.

The instructions which I last year gave to the teachers in all the parishes in my district, have produced excellent results wherever they have been well and regularly carried out, and have greatly contributed to effect the happy change which I have above mentioned. But I regret to have to state that in some places some of the ratepayers, opposed to education or incapable of exercising a better judgment respecting their interests, have compelled their teachers to do exactly the reverse of what I had directed.

The material which is necessary in a school to promote the progress of the pupil is now almost complete everywhere, and where anything is wanting, it is the result of obstacles which I have been unable to overcome, but which, I hope, will be done away with next year.

I will now proceed to mention what the obstacles are which, in some parts of this district, still paralyse the progress of education, and even the action of those who are disposed to promote its

interests.

The first cause is the smallness of the male and female teachers? salaries. At my instance the commissioners of some localities were prevailed upon to increase the salaries of those teachers who,

during the past year, have been most successful.

The second cause is the want of some regulation to which both male and female teachers should be strictly compelled to submit. Such a regulation, especially obligatory upon female teachers, is the more necessary on account of the too great latitude which some commissioners allow them, and which is prejudicial to the progress of their pupils.

The third cause is the right which some illiterate commissioners assume, of prescribing what the teachers shall impart to their

pupils.

The fourth cause is the support which some parents extend to their children to induce them to oppose the just commands of their masters and teachers. In some parishes I had to express myself strongly and publicly against abuses of this nature.

The fifth cause is want of assiduity at school. In some parishes

this evil seems to be contagious.

A sixth cause which greatly interferes with the progress of education, is the frequent changing of teachers; this, in some places occurs, every year, and very often without any real motive, but simply because two or three of the ratepayers are dissatisfied. There are many other reasons which I might mention, the enu-

There are many other reasons which I might mention, the enumeration of which would occupy too much space. I shall confine mysell to those which I have mentioned, which I believe to be the most hurtful, and against which it is important to strive with the utmost vigor.

Allow me now to say a few words in detail about each parish in my district.

- 1. St. Marie de Monnnoir has an industrial and classical college, an academy for girls, nine elementary schools and one Protestant dissentient school, which was established last autumn; all these together are attended by 782 children. The pupils of the concession schools show but little assiduity.
- 2. St Mathias has 4 schools under control; that at the village of Richelieu has been closed in consequence of the too great sacrifices which had to be made by the few persons who supported it. The 4 schools under control are attended by 271 pupils, nearly all of whom are very assiduous.
- 3. St. Hilaire contains 1 academy for girls, 1 model school and 4 elementary schools, assidnously attended by 291 pupils. I must make special mention of the Brûlé school, which, under the management of M le. Julie Dubois, has made progress far beyond all expectation. Young children 10 or 12 years of age replied to the most difficult questions in grammar and arithmetic with the most surprising facility.
- 4. St. Jean Baptiste has 5 elementary schools, irregularly attended by 308 pupils.
- 5. St. Césaire has 2 academies, one for boys and one for girls; 14 elementary schools under control and one dissentient school. All these together have 845 pupils, most of whom are regular in their attendance. I must except, however, the schools on the upper and lower parts of the river, on the north and south shores, where the teachers encounter great difficulties in consequence of the apathy of a part of the ratepayers of these sections.
- 6. St. Paul d'Abbotsford contains 5 Catholic schools under control and 2 dissemient schools, very regularly attended by 253 pupils. The zeal of the ratepayers in this parish, one of the poorest in the district, is deserving of the highest praise.

The ratepayers of the village section, prevented by the distance from sending their children to the schools in the other sections of the parism, have not shrunk from the sacrifices which it was necessary to make in order to erect a suitable schoolhouse and procure the necessary furniture. French and English are taught in this school with care and success by Miss Honorine McGuire.

- 7. Ange Gardien has now 8 elementary schools under control; these are regularly at ended by 348 pupils. Like St. Paul, this young parish is highly deserving of praise, on account of the great sacrifices which have been made by the ratepayers in order to erect 5 schoolhouses in only two years.
- 8. St. Hugues has one academy for girls and 7 elementary schools, irregularly attended by 403 pupils.
- 9. St. Simon contains 4 elementary schools which are attended, without any great regularity, by 269 pupils.
- 10. Ste. Rosalie has 5 elementary schools, attended by 319 pupils. The assidnity shown at the schools of the 2nd and 3rd range is truly excellent, whilst the children in the 4th, and especially in the 5th range, attend school very irregularly—so much so, indeed, that it would be better to close the school.
- 11. St. Pie has 11 Catholic elementary schools; the dissentient school has ceased to exist. The 11 schools in this parish are attended, with average regularity, by 776 pupils.
- 12. St. Dominique contains 6 schools, attended with regularity by 495 papels. Most of these schools exhibit no great progress, in consequence of the direct opposition of one of the commissioners to all well-advised measures.
- 13. St. Liboire.—There is as yet no corporation established in this young partsh, which has been but three years in existence. There is, however, one school in operation, attended by 28 pupils, I am happy to be able to inform you that in this place, poor as it is, there is not a single person who is not anxious te see the schools established. This parish already contains 178 heads of

families, and I may say that three schools, placed in the centre of the most populous ranges, would each be attended by 40 children.

- 14. St. Ephrem d'Upton has four schools: three under control, and one English dissentient school. They are very regularly attended by 213 pupils.
- 15. Ste. Hélène is divided into four sections, but there are only two schools in operation under control, and the poverty of the inhabitants does not permit of their maintaining more. There is also an independent Catholic school. These schools are attended by 191 pupils.
- 16. St. Hyacinthe (town) contains one college, one academy for girls, one model school, six elementary, and three independent schools. All these institutions are attended by 1,077 pupils whose assidnity is satisfactory, with the exception of the pupils of the school at the lower part of the river, who show but little.
- 17. Notre Dame de St. Hyacinthe has ten schools, attended by 545 pupils. Most of these schools are still unprovided with what is necessary to promote the improvement of the pupils, who have generally been more assiduous this year than last. Hitherto these schools have made but little progress.
- 18. La Présentation has six schools, attended with average regularity by 336 pupils. The commissioners are wanting in activity and good will.
- 19. St. Damase contains ten elementary schools, attended by 464 pupils. Six of these schools are very well attended, and are well encouraged by the parents, but such is not the case with the other four.
- 20. St. Charles has a model school and three elementary schools, attended by 255 pupils. The village schools are very well attended, but those in the 3rd and 4th ranges are attended irregularly.
- 21. St. Denis has one academy for girls, and nine elementary schools. The pupils of the schools in the concessions show but little assidnity; the village schools are attended with great regularity.
- 22. St. Jude has six schools in operation. They are attended by 318 pupils, most of whom show but little assiduity.
- 23. St. Barnabé has five schools in operation under control, and one independent school. These are attended by 320 pupils, who are in general more assiduous than they were last year.

#### Second Report.

I have the honour to transmit to you my report for the last six months of the year 1861.

My principal object in making this visit was to ascertain and assure myself of the causes which, in addition to those which I pointed out in my last report, are still impeding the progress of education in this district.

At the time of my previous visit I had reason to suspect that the want of progress in a great number of schools resulted from the incompetency and inexperience of their teachers, and at my last visit I ascertained that this suspicion was but too well founded. In order to arrive at the facts of the case, I collected the male and temale teachers of all the sections in a central place in each parish, and caused them to undergo an examination on the theory and practice of the art of teaching. I may here cursorily remark that such examinations, held by the inspector, would, if repeated two or three times during the year, be productive of the most favourable results.

By this means I easily ascertained the following facts. Of 31 male teachers employed in the district, ten have a better education than is requisite to teach a molel school; twelve are competent to teach elementary schools satisfactorily; and nine are hardly sufficiently well educated to do so.

Of 108 lay female teachers, 40 are well educated; 38 have about sufficient knowledge to teach an elementary school; and 30 are not sufficiently well educated to perform their duties in a suitable manner. All, however, with a single exception, hold diplomas.

Mr. Leroux then makes mention of a regulation which he laid down for the male and female teachers, in his district, and which was calculated to ensure uniformity of instruction, greater order in classes, and economy of time.

And lastly, he says, in order to lighten the tasks of all, I strongly impressed upon them the necessity of sub-cribing to the journals published by the Department, and I succeeded with a great many.

All this was not exacted without causing some murmurs and creating some malcontents. Many said that I required too much, considering the small salary which they received. To these I

pointed out that these were probably the means by which the lot of the teacher was to be improved; that by qualifying himself to perform his duties worthily, he would acquire the confidence and esteem of the ratepayers, who, when they see the valuable services which he renders to their children, will willingly consent to increase his salary, and will doubtless make sacrifices in order

(These reforms have raised up adversaries to Mr. Leroux; he alludes to them in his report, and consoles himself with the maxim: "Do your duty, let what will happen.")

Extract from the Report of Mr. Inspector Caron.

COUNTIES OF ST. JOHN'S, NAPIERVILLE, AND IBERVILLE.

In submitting this report, I am happy to be able to state that in general the school law works well in the three counties that compose my inspection district, and further, that there has been gradual improvement in the schools.

The school commissioners, with some few exceptions, perform their duties well; and I have to commend the good order in which their affairs are kept.

In this respect a few must be excepted, whose monetary affairs

are in bad order.

The Secretary-Treasurers are generally exact and zealous. Their registers up to the present time are perfectly well kept, and it gives me pleasure to record here that there has been no complaint of defalcation against any one of them. In this respect the school

commissioners are very attentive.

In several municipalities the ratepayers give evidence of great good will in making sacrifices in order to repair the old schoolhouses and build new. Among others I may mention the parish of St. Alexandre, in the county of Iberville. This new parish, which has only just completed a magnificent church which does honor to all who have contributed to its erection, has generously raised the large sum of £200 for the erection of a spacious building intended for a model school. I may also mention St. Cyprien, in the county of Napierville, where extensive repairs have been made to several school-houses and particularly to the model schoolhouse; the repairs to this last, including the amount mentioned in my last report, have cost £55. St. Valentin, county of St. Johns. the cost of repairs to the village school amounts to £21 11s 5d; St. Brigide, which is now building three school-houses; St. George de Henryville, where a fine building of stone and brick is being erected, which is intended for an academy for girls.

The inh bitants of this fine parish, in the short space of six days, subscribed the round sum of \$2000 for this building; the church-wardens, in the name of the Fabrique, subscribed \$1000, and the Curé, the Reverend Mr. St. Aubin, generously undertook to make

up the defier, which already exceeds \$1000.

I do not here undertake to speak the praises of this excellent Curé and the generous inhabitants of his parish, for nothing that I could say would equal what they deserve for this noble work.

I have reason to believe that the love of education which seems to animate the inhabitants of this district will result in the erection. in all the villages, of comfortable buildings for the academies and model schools.

In my first report I pointed out the obstacles which impede the instruction of youth in my district. In this report I have to remark that these obstacles, though gradually disappearing, are still interfering with the progress of the pupils.

I will now proceed to notice each municipality in my inspection district.

COUNTY OF ST JOHN'S.

This county is divided into 10 municipalities, of which 4 are dissentient.

It contains a Catholic academy for boys, a Protestant academy, a Catholic academy for girls, 2 Catholic model schools, 1 Protestant model school, 32 elementary schools under the control of the commissioners, and 6 dissentient schools. There are also an independent academy for boys and an independent elementary school.

Number of children attending the schools under the control

Number of children attending the independent schools. . . . .

> Total number of children attending school ..... 2763 Increase over 1859 and 1860.....

1. Town of St. John s-In this town there are two academies

for boys, one academy for girls, and four elementary schools, at which 780 children of both sexes are educated.

These three educational institutions all enjoy a high reputation. The pupils attending them receive a very careful education.

Of the four elementary schools, one is under the management of the Sisters, and the other three are kept by good teachers. The progress is most satisfactory.

2. Parish of St. John's .- This parish is divided into four sections, in each of which a school is in operation. The number of children attending them is 188. Three of these schools are well kept; the fourth is not very good.

3 St. Bernard de Lacolle contains fifteen sections, four of which belong to the dissentients. There are two model schools, at which 166 children receive an excellent education, and 14 elementary

-chools, attended by 528 pupils.

In my first report I could only class four elementary schools as good; now, it gives me pleasure to state that a change for the better has been eff cted; of the 14 elementary schools in operation, there are only two which are inferior; the others are well kept, and the children have made great progress. The commissioners and the trustees visit the schools regularly, and by so doing have greatly contributed to bring about this happy result.

4. St. Valentin contains two municipalities. There are eight sections, one model school, six elementary schools under the control of the commissioners, and one dissentient school.

The model school is attended by 115 children of both sexes. The children not having attended the school regularly, the progress has not been very satisfactory.

The elementary schools, which have 351 pupils, are under the management of good teachers. Two of them are in fact model

The dissentient school, although a small one (it being attended by only 18 pupils), is also very good.

The school commissioners of this municipality have had the good

sense to employ none but male teachers for their elementary schools.

5. Ste. Marguerite de Blairfindie.-This parish is divided into two municipalities. There are five elementary schools under the control of the commissioners, and one dissentient school. They

are attended by 356 children.

The Grande Ligne school, which is conducted by an able master, is very good, and may be classed as a model school. The dissentient school, which is taught by a male teacher, is well kept. Of the other four schools, two are good, but hecipline is but illobserved in them; the remaining two are very inferior.

The female teacher at the village has been replaced by a male

teacher, who holds a model school diploma.

This parish also contains an academy, and an independent elementary school. The academy, at which 45 boys receive instruction, is on a good footing. French, English, the epistolary art, geography, the use of the globes, arithmetic in all its branches, geometry, atgebra, Latin, Greek, and vocal music are successfully langht at it.

The elementary school attached to this institution is attended by 45 children of both sexes. This school, which is under the management of a male teacher, is a very good one.

Most of the children attending these two educational institutions are Canadians.

6. St. Luc.-This municipality is divided into four sections, in each of which there is a school in operation. The number of children attending these schools only amounts to 171. Of these four schools two are good, the third is poor, and at the fourth no progress whatever has been made, as the attendance has been very irregular.

The temale teacher who has succeeded the one who has just left this school is even younger than the latter, and does not seem to be endowed with the qualities necessary to maintain order in

the school.

#### COUNTY OF NAPIERVILLE.

This county is divided into nine municipalities, of which four are dissentient.

It contains an academy for girls, 4 model schools, 27 elementary schools under the control of the commissioners, and 5 dissentient schools; there is also an independent elementary school.

Number of pupils attending the Catholic schools....... 2,243 Number of pupils attending the dissentient schools..... 168

Total number attending the schools in this county...... 2,411 Increase over 1859 and 1860. 172 - |-362 = 534.

7. St. Cyprien.—This parish is divided into two municipalities. It contains eight school sections, an academy for girls, a model school, eight elementary schools under the control of the commissioners, and one dissentient school.

The academy for girls, including the elementary school, is attended by 161 pupils. This educational institution continues to enjoy a high reputation, and the progress has been most satisfactory.

The model school is under the management of a very competent teacher, who performs his duty very successfully; it is attended by 140 pupils.

The elementary school is taught by a daughter of the teacher

of the model school; it is well kept.

Of the other six elementary schools, three are taught by male,

and three by female teachers.

The number of children attending the eight elementary schools amounts to 635; they are all well kept, and the progress has been

The dissentient school is also a good one, and is attended by 40 pupils. The commissioners and trustees show great zeal for the instruction of youth. At the public examinations, which were held at the end of the school year, and in which I took part, the commissioners distributed a great number of prizes in each of the schools.

8. St. Rémi is divided into two municipalities. There are eight sections exclusive of the dissentients. This parish contains a model school, seven elementary schools under the control of the commissioners, and one dissentient school.

The model school has 130 pupils, and is under the management of a very competent teacher; he has a monitress to assist him.

The seven elementary schools are attended by 441 pupils, and are all entrusted to female teachers; five of them are very good; the other two, at which the attendance is small, are inferior.

9 St. Michel Archange.-This parish contains two municipalities; it is divided into six sections, of which one is dissentient. It contains a model school, five elementary schools under the control of the commissioners, and one dissentient school.

The model school, at which 69 children receive instruction, is under the management of a male teacher, a native of France.

At this school, the pupils having attended very irregularly, there has been but little progress, although the teacher is himself very competent.

The five elementary schools are attended by 326 pupils. Four of them are good, and the children have made satisfactory progress; the fifth is not at all good; it is one of those schools in which the children are unprovided with all that they require.

The dissentient school, attended by 21 pupils, is under the management of a male teacher. This school, though small, is

well kept.

10. St Edouard. — This municipality is divided into four sections, in each of which a school is in operation. It contains a model school and three elementary schools.

The model school, which has 98 pupils, is entrusted to a very competent male teacher, who is successful in the performance of his duty; he is assisted by a monitress. The school is on a very good footing.

The three elementary schools have 180 pupils, and are kept by female teachers: the progress is satisfactory.

11. St. Patrice de Sherrington.—This parish contains two municipalities; it is divided into seven sections, two of which belong to dissentients.

It contains five elementary schools under the control of the commissioners, two dissentient schools, and one independent elementary school, maintained by the Reverend Mr. Bérard, the Curé of the place.

The five schools under the control of the commissioners are attended by 222 children. Three of these schools are good; the other two, at which the attendance is small, are inferior.

The two dissent ent schools, attended by 79 pupils, are well kept. The in ependent school has 69 pupils and is well kept by a good teacher. It is to be desired that the commissioners should take it under their control.

#### COUNTY OF IBERVILLE.

This county is divided into 10 municipalities, of which 4 are dissentient.

It contains 2 model schools, 39 elementary schools under the control of the commissioners, and seven dissentient schools.

Number of children attending the schools under the control	
of the commissioners	
There is also in this county an independent Protestant	231
academy with an elementary school attached to it:	
Number of children attending it	34

Total number of pupils attending the schools in this county 2848 Increase over 1859 and 1860..... 362-|-172-|-288 gives an increase of 822 pupils

12. Town of Iberville.—This town is divided into two municipalities. It contains two elementary schools under the control of the commissioners, and one dissentient school.

The Catholic schools are attended by 264 pupils, and the dissen-

tient school by 36.

The boys' school has 94 pupils, and is under the management of a male teacher who is a native of France. This school is on a

good footing.

The girls' school is attended by 170 pupils, and is kept by two very competent female teachers. This large school is divided into two classes. It is the best elementary school for girls in my district; the progress made is most satisfactory.

The dissentient school has 36 pupils (of whom 13 are Catholics) and is under the management of a Catholic male teacher of English origin, who teaches French with success.

The examination was very satisfactory.

13. St. Athanase.—This parish is divided into 10 sections, each of which has its school in operation. There are 9 elementary schools under the control of the commissioners, and one dissentient

The number of children who receive instruction at the Catholic schools amounts to 432; the number attending the dissentient

school is 34.

The Kempt school, kept by a male teacher, is good. Of the eight others, all under the management of male teachers, three are good and four passable; the eighth was but little attended during the winter for want of fuel.

In this municipality the fuel for the school-houses is provided

by the ratepayers.

The dissentient school, which has 34 pupils, is not regularly attended: it is, however, pretty good.

14. St. George, Henryville.-This parish includes two municipalities.

It contains a model school, nine elementary schools under the control of the commissioners, and four dissentient schools.

The number of children who receive instruction at the Catholic schools amounts to 677; the number of children attending the dissentient schools is 130.

The model school has 174 pupils, and is under the direction of a very able male teacher, who is assisted by a monitress. It is very well kept. The monitress is a very active person; the progress shown by the classes entrusted to her, do her honor; in a word, this large school is everything that can be desired.

There are nine elementary schools, of which four are under the direction of male teachers. Of these latter, three are well kept; in the fourth there has been no progress. At my last visit, instead of 50 who are entered in the school journal, I found only six pupils

present.

The five schools entrusted to female teachers are well kept.

The dissentient schools have 130 pupils.

The village school is very good.

There were two other schools open during the first part of the year; of these, one was good and the other of average quality.

The fourth school, under the management of an old female teacher, is well kept.

The obstacle to progress in this municipality is the frequent changing of the teachers of both sexes.

15. St. Grégoire.-This Municipality is divided into eight sections.

It contains a model school and eight elementary schools, all of which are under the control of the commissioners.

The model school has 68 pupils, and is under the direction of a very able male teacher, who is very successful in the performance of his duty.

The pupis who attend this excellent school receive a careful

education.

Of the eight elementary schools, which together are attended by 370 pupils, the Grand-Bois school, kept by a male teacher-that at the village and that at the Double Range, both kept by female teachers—are very good. Two others are passable. The three The three last, which are entrusted to female teachers, two of whom are 17 years of age and the other 18, are by no means good. I have already represented to the commissioners of this municipality that the female teachers employed by them are too young. I have further represented to them that it is advisable to employ persons from other parishes in preference to young girls who have been brought up and educated among the children whom it becomes their duty to instruct.

16. St. Alexandre.- This parish is divided into two municipalities, but the dissentients have no school in operation.

There are six elementary schools, all taught by females. The

number of children attending them is 448.

The village school has 117 pupils, and is under the direction of a female teacher of great talent and ability. A great change has been effected in this school since last year. The progress made has been most satisfactory.

Of the other five schools, which are all taught by females and are attended by 331 pupils, four are good; the other is inferior; progress, however, has been made in all.

17. Ste. Brigide - This parish is divided into two municipalities. It contains five elementary schools under the control of the commissioners, and one dissentient school.

The village school has 55 pupils, and is under the management of a very praiseworthy male teacher. The progress has been

satisfactory. This school is equal to a model school.

The four other schools are attended by 167 children; two are taught by male, and two by female teachers. Satisfactory progress has been made.

The dissentient school has 31 pupils, and is under the management of a male teacher.

The examination was satisfactory.

Extracts from the Reports of Mr. Inspector Grondin.

COUNTIES OF BEAUHARNOIS, LAPRAIRIE AND CHATEAUGUAY, LESS THE PROTESTANTS OF ORMSTOWN AND ST. JEAN CHRYSOSTOME.

#### First Report.

I have the honor to submit to you the following report on the

condition of the schools in my inspection district.

The almost impassable state of the roads, consequent noon an incessantly rainy autumn and the commencement of a very severe winter, gave me reason to apprehend, for that period of time, a considerable diminution in the number of children attending the schools. Fortunately, however, such was not the case; on the contrary, the average number of pupils in the last six months of the year 1860 exceeds that of the first six months of the same year by 250.

I may confidently assert that education is making material progress, especially in reading, grammar, geography and arithmetic.

- 1. Reading.—In general the pupils read better, more intelligibly, and with more expression. In several schools the excellent system of making the pupils give a summary of what they have read has been adopted. The statistical tables which I transmit to you, together with this report, shew an increase of 393 in the number of pupils reading well.
- 2. Grammar. Analytical grammar, taught by exercises and explanations, parsing, parts of speech, and even, in some schools, by logical analysis, is also making satisfactory progress. Within the last six months, the number of pupils studying this branch has increased by 58.
- 3. Geography.—There has also been great progress in this branch, the number of pupils studying it having increased by 284 in the short space of six months. I must here express my regret that several schools are unprovided with atlasses and good geographical maps.
- 4. Arithmetic.—I cannot say that very remarkable progress has been made in arithmetic in the last six months; however, the fact that the number of children studying it in the schools has increased, in that short space of time, by more than a thousand, is the best proof of the high esteem in which the ntility of numerical science is now held. I must however remark, that the increase just mentioned special y refers to simple arithmetic.

In general, all the teachers of both sexes in this district are competent and zealous; it is, however, incumbent upon me o state that some of them, especially of the female teachers (and these are in a large majority.) are not teachers by profession, but merely devote themselves to instruction while awaiting a better occupation.

I greatly regret to have to mention that there has been less progress in writing than in the other branches of instruction. In examining into the causes which prevent improvement in this nseful art, I easily perceived that this state of affairs arose from the fact that, in many of the municipalities the schoolrooms are too small for the great number of pupils attending them, and that they are furnished with ill-made rickety tables and benches, quite out of proportion, moreover, to the number of pupils. Add to this the parsimony of many parents, who send their children to school without the necessary articles or with only pen, mk and paper of an inferior quality, and you will be no longer surprised that little progress is made in this important branch of education.

Extract from Inspector Leroux's Report for 1862.

COUNTIES OF BAGOT, ROUVILLE AND ST. HYACINTHE.

This district contained 159 elementary schools and several institutions devoted to the higher branches. The number of pupils attending the former was 9,443.

The number of schools that failed to show satisfactory progress was 31; but we see by a later report that this number has since

been reduced to 15.

The finances were generally in a prosperous condition. "Having offered advice," says the Inspector, "to such teachers as appeared to be in a position to derive some advantage from the experience of others, I made promises of reward for assiduity, good conduct and success in teaching, with a view to stimulating a healthy spirit of emulation. I also promised honorable mention to those who should apply themselves zealously to work, and holidays to the pupils of the schools noted for regular attendance and good behavior."

(To be continued.)

Table of the Apportionment of the Superior Education Fund for 1863, under the Act 18th Vict., Cap. 54, as between Catholic and Protestant institutions.

LIST No. 1.—UNIVERSITIES.

	Catholics.		Protestants.		
NAME OF INSTITUTION.	Number of pupils.	Annual grant for 1863.	Number of pupils.	Annual grant for 1863.	
McGill College			296	2407 00	
and for contingent expenses Bishop's College			163	671 00 1500 00	
Total			459	4578 00	

LIST No. 2.—CLASSICAL COLLEGES.

		cholics.	Protestants.		
NAME OF INSTITUTION.	Number of pupils.	Annual grant for 1863.	Number of pupils.	Annual grant for 1863.	
Nicolet. St. Hyacinthe. Ste. Therèse Ste. Anne de la Pocatière L'Assomption Ste. Marie, (Montreal). High School of McGill College. " " of Quebec, for the education of 30 pupils named by Government. St. Francis, Richmond. Three Rivers	l l	1721 00 1377 00 1721 00 1377 00 1377 00		1128 00 1128 00 750 00	
Morrin.	107	600 00	24	400 00	
Total	1438	9894 00	515	3406 00	

LIST No. 3.—INDUSTRIAL COLLEGES.

7.70 - 1				
	Ca	Catholics.		testants.
NAME OF INSTITUTION.	Number of pupils.	Annual grant for 1863.	Number of pupils.	Annual grant for 1863.
Joliette Masson Nor :-Dame de Levis St. Michel, Bellechasse. Laval Rigaud Ste. Marie de Monnoir Ste. Marie de Beauce. Rimonski Lachute Verchères Varennes Sherbrooke Longneuil St. Laurent	158 313 106 130 92 131 194 120 142  147 100 48 318 194	1000 00 845 00	185	178 00
Total	2193	7742 00	185	178 00

LIST No. 4.—ACADEMIES FOR BOYS, OR MIXED.

		Ca	atholics.	Pro	testants.
	NAME OF INSTITUTION.	Number of pupi's.	Annual grant for 1863.	Number of pupils.	Annual grant for 1863.
	Aylmer, (Catholic). Aylmer, (Protestant). Beauharnais, St. Clément. Bonn, St. Andrews, Argenteuil. Baie Cu. Febvre. Baie St. Paul. Barnston Berthier Buckingham Belwil Chambly. Cap Santé. Clarenceville Clarendon. Coaticook Cassville. Compton Cookshire St. Cyprien Charleston Danville. Doudswell Doudswell Dounham. Darham, No. 1 St. Eustache. Farnham, (Catholic). Freleighsburg. St. Colomban de Sillery Ste. Foye. Gentilly. Grarby Georgeville St. Grégoire. Huntingdon St. Johns, Dorchester, (Catholic) St. Johns, Dorchester, (Protestant). St. Jean, Island of Orleans Knowlton Kamouraska. Aprairie Jothinière. Allstet Montreal Catholic Com. Academy Moutmagny. Ste. Marthe. Lissisquoi Cointe-aux-Trembles, Hochelaga Chillipsburg. herbrooke orel, (Catholie). orel, (Protestant). tanbridge unton. hefford tanstead.	80 1145 113 80 233 125 118 655 160 19 83 81 21 145 145 145 145 145 167 175 224 84 175 225 80 82 82 82 83 83 84 84 84 84 85 86 86 86 86 86 86 86 86 86 86	228 00 228 00 228 00 152 00 169 00 340 00 178 00 152 00 152 00 152 00 152 00 152 00 152 00 152 00 152 00 152 00 304 00 152 00 338 00 203 00 135 00 228 00 228 00 238 00 238 00 238 00 238 00 253 00 152 00	36 160 19 19 56 88 70 84 35 24 84 42 81 70 57 4 50 59 37 38 51 96	228 00 152 00 76 00
T V Y Q S	t. Timothée hree Rivers, (Catholic) hree Rivers, (Protestant) audrenil amach che uebee Commercial and Lit. Acad Andrews, Argenteuil	125 36 104 130 66	228 00 152 00	120	150 00
R	Total	3867	6877 00	2200	7154 00

LIST No. 5.—ACADEMIES FOR GIRLS.					LIST No. 6.—MODEL SCHOOLS.					
Agencia de la companya de la company	Catholics		Protestants.				Catholies.		Protestants.	
NAME OF INSTITUTION.	Number of pupils.	Annual grant for 1863.	Number of pupils.	Annual grant for 1863.	NAME OF INSTITUTION.		Annual grant for 1863.	Number of pupils.	Annual grant for 1863.	
Ste. Anne-de-la-Pérade. St. Ambroise de Kildare. L'Assomption St. Aimé. Baie St. Paul Belœil. Boucherville. Les Cèdres Chambly. St. Césaire Ste. Croix. Cowansville. St. Charles, Industrie. Châteaugnay. St. Chiement St. Cyprien. St. Denis. Ste. Elisabeth. St. Enstache St. Grégoire Ste. Geneviève St. Henri de Mascouche. St. Hilaire. St. Hyacinthe, Sœurs de la Charité. St. Hyacinthe, Sœurs de la Présent. L'I-let. Hie-Verte. St. Jean, Dorclester. St. Jacques de l'Achigan. St. Joseph de Lévis. Cakouna. Kamouraska. Laprarrie Longueuil. St. Lin. St. Laurent, Jacques-Cartier. Longne-Pointe. Montreal, board 12 Deaf & Dumb F. Ste. Marie-de-Monnoir. Ste. Marie de Beauce. St. Nicolas St. Paul de l'Industrie Pointe-Claire. Pointe-aux-Trembles, Hochelaga. Pointe-aux-Trembles, Portneuf. Rivière-Ouelle. Rimouski Ste. Scholastique Sherbrooke Sorel. Ste. Thèrèse.	Temperature   Temperature	for	40	152 00	St. Andrew's School, Quebec. British & Canadian Sch. Soc., Mont Col. Church & Sch. Soc., Sherbrooke British & Canadian Sch. Soc., Queb. National School, Quebec. Point St. Charles, Montreal. Society of Education, Quebec. "Three Rivers. Free Sch. in con. with the American Presbyterian Sch. Soc., Montreal. Col. Church and School Soc., Mont. Lorette, Girls' school. "Boys' "Stanfold. St. Francis, Indian school. Quebec, Lower Town, Infant school. Quebec, Upper Town, Infant school. St. Jacques, Montreal. To the Cath. Com. of the City of Que. Deschambault. St. Constant. St. Jacques le Mineur. Point Claire. Lachine. Côte des Neiges. St. Antoine de Tilly. St. Edouard de Napierville. Ste. Philomène. St. François du Lac. Laprairie. Lacolle. Côteau St. Louis. Rivière du Loup. Ste. Anne de Lapérade. St. Romuald de Lévis. St. Charles, St. Hyacinthe. St. Grégoire St. Henri, Hochelaga Beaumont. St. André, Kamonraska St. André, Kamonraska Ste. Anne des Plaines St. Cesaire. St. Joa him, Two Mountains. Boneherville Lachine, Dissentients. Malbaie St. Hermas. Ste. Rose. St. Denis, Kamouraska St. Hyacinthe. Chicontimi. St. Sévère St. Pierre, Rivière du Sud. Bury.	510 295	946 00 509 00 133 00 169 00 169 00 114 00 152 00 114 00 74 00	121 1125 151 1125 80 151 151 151 151 151 151 151 151 151 15	511 00 676 00 169 00 740 00 375 00 250 00 338 00 676 00	
St. Thomas de Pierreville. St. Timothée. St. Thomas de Montmagny. Varennes Yamachiche. St. Benoit Trois-Rivières. Ste. Famille Terrebonne. Trois Pistoles, No. 1 Vandreud	60 117 192 107 109 90 223 82 146	152 00 135 00 228 00 169 00 152 00 152 00 228 00			Châteauguay St. Hilaire. Ste. Scholastique St. Joseph de Lévis. St. Michel Archange. St. Jean Deschaillons. St. Gervais. St. Nicolas, Lévis. St. Isidore St. Henri de Lauzon.	72 47 92 190 161 67 31 30 89 62	74 00 74 00 74 00 74 00 74 00 74 00 74 00 74 00 74 00 74 00			
St. Denis St. Academy, Montreal		150 00	40	152 00	* No number given in report.	6193	6613 00	2397	4352 00	

90

35

30 93

70

150

65

95

St. Frederick, Drummond ......

Carried forward.....

Iberville .....

St. Philip .....

74 00

74 00

74 00

74 00

74 00

11728 10439 00 3092 4852 00

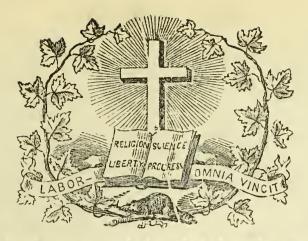
LIST No. 6.—Model Schools.—(Continued.)					LIST No. 6 MODEL SCHOOLS (Continued).						
	Catholics.		Protestants.			Catholics.		Protestants.			
NAME OF INSTITUTION.	Number of pupils.	Annual grant for 1863.	Number of pupils	Annual grant for 1863.	NAME OF INSTITUTION.	Number of pupils.	Annual grant for 1863.	Number of pupils	Annual grant for 1863.		
Carried forward.  Grande Baie Sommerset Ste. Geneviève de Batiscan. St. Valentin. St. Vincent de Paul. Ste. Martine, (boys) Bécaucour. St. Hubert. St. Jérôine St. Ger!rude St. Charles, Bellechasse, (boys). St. George, Cacouna. Pointe-aux-Trembles, Portneuf. St. Cècile, Beauharnais. Eboulements Prot. Model Sch., Panet St., Mont. St. Laurent, Montimorency Rawdon St. Gervais, (Convent) Notre-Dame-de-la-Victoire, Lévis Rigaud, (Convent) St. Vincent de Paul, (Convent). St. Vincent de Paul, (Convent) St. Jean Port Joly. girls' school Lacolle, Dissent ents St. Ann No. 2, Kamodra-ka Melbourne, girls' academy German Protestant Sch. of Mont. Pointe dn Lac. St. Edouard, Témisc. girls' school. Château-Richer. Lotbinière Rivière-Oueile St. Narcisse. St. Paschal.	6193 97 47 102 81 156 62 55 53 86 94 67 134 72  100  70 182 159 850 100  77  80 130 130 130 130 130 130 130 13	56 00 56 00 74 00	269 125 104 20 83	74 00 74 00 74 00 56 00	Carried forward. St. Calixte de Sonnmerset. St. Sauveur, Quebec. St. Roch de l'Achigan. St. Révis. St. Henri, Dissentients. Henriville, Ibervi le. Arthabaskaville. St. Anselme, (Convent). Bagotville. Carleton Coteau du Lac. Deschambault, (Convent) St. Henri, Hochelaga. Ste. Hélène, Kamouraska Inverness. Ste. Julie, Megantic. St. Luc. St. Lambert, Lévis. Matane Magog. Maria, Bonaventure. Ste. Martine, girls. Nicolet St. Placide St. Ursule. Sault-aux-Récollets Sherrington. Huntingdon, (Convent). Henriville. St. Eienne, Ottawa West Shefford. St. Romuald, Lévis. St. Sulpice. Cap Rouge.	80 80 74 20 94 116 80 366 88 841 98 250 110 50 75 64 73 60 106 79 88 107 75 118 45 110 35 110 35 110 36 110 36 36 36 36 36 36 36 36 36 36 36 36 36	56 00 56 00 56 00 56 00 74 00 56 00	34	74 00 56 00 74 00		
St. Paschal Ste. Famille, Island of Orleans Ste. Foye St. Stanislas	65 56 108 71	74 00 74 00 74 00 74 00			Total	14914	12338 00	3196	5057 00		
Leeds. St. Henri de Mascouche. Ecnreuils. St. Jean Crysostôme No. 2. Riviere-des-Prairies St. Louis de Gouzague. St. Léon. St. Aimé. Cath. Sch., Point St. Charles, Mont. St. John's Suburb, Quebec. St. André Avelin. St. Alexandre, Iberville. Acadie. Ste. Ciaire, D.	84 118 119 26 98 78 125 63 90 84 50 126	74 00 56 00 56 00 56 00 56 00 74 00 74 00 74 00 74 00 74 00 74 00 74 00	42		Edited by the Superintendent of Education and Mr.— will be five shillings per annum, and to the Lower Canada Journal of Education, Edited by the Superintendent of Education and Mr. J. J. Phelan, also five shillings per annum. Teachers may receive either Journal for half the subscription price.  The Department has for sale various series of the above Journals, handsomely bound, at the following prices: one journal, boards \$1.10; cloth, gilt, \$1.25 Both journals (English and French) boards \$2.00. Complete series of one journal, forming seven volumes \$7.00; half-price to Teachers, or if for the use of Colleges, Literary Institutions or Parish Libraries, \$5.00. Those requiring complete series should make early application at the Education Office, as the number remaining on hand is very small—the journals for 1857 being nearly all disposed of.						
	105	74 00 74 00			application at the Education Office, a	ns the nu	mber rema y all dispo	ining of sed of	on hand		

The circulation of the French journal reaches 3000 copies, of the English 1500. A good proportion is sent abread, the remainder being very equally distributed throughout Eastern Canada.

No Advertisement can be inserted unless having reference to Education, Science, Literature or the Fine Arts Rates of advertising, 7 cents per line for the first insertion and 2 cents each subsequent insertion.

Any one sending us twenty new subscriptions will receive a complete collection of the Journal.

Eusèbe Senécal, Caloric Printing Presses, 4, St. Vincent St., Montreal



# JOURNAL OF EDUCATION.

Volume VIII.

Montreal (Lower Canada), December, 1864.

No. 12.

SUMMARY.—Laterature: Indian Legends, by Lieut. Governor Gordon.—Science: Leaves from Gosse's Romance of Natural History, (continued).—Education: Associates in Art, a paper read before the McGill Normal School Teachers' Association by Jas. McGregor Esq.—Arithmetic, by John Bruce, Esq., Inspector of Schools, (continued).—The evils of long lessons.—Official Notices.—Appointments: Examiners.—School Commissioners.—Diplomas granted by Boards of Examiners.—Editorial: The seventh annual meeting of the St. Francis District Teachers' Association.—Essay by Professor Miles on the School System of Lower Canada.—District of Bedford Teachers' Association.—Notices of Books and Publications.—De Sola: Valedictory Address to the Graduates in Arts of McGill University.—Monor: History, Geography and Statistics of British America.—Canadian Naturalist and Geologist.—La Revue Canadienne.—Gordon: Wilderness Journeys in New Brunswick.—Conscience: L'Orpheline.—Gérni: La Gazette de Québec.—Lemoine: La mémoire de Montcalm vengée.—Manuel de phrases françaises et anglaises.—Coderre: Examen médico-légal du procès de Pierre Duval.—Girouard: Étude sur Pacte concernant la faüllite.—Tableau des délais fixés dans le Bas-Canada.—Notice sur la vie et la mort de M. Prévost.—Dawson: On some points of the History and Prospects of Protestant Education in Lower Canada.—Monthly Summary: Educational Intelligence.

## LITERATURE

#### Indian Legends.

From Governor Gordon's Wilderness Journeys in New Brunswick.

We spent some days at this spot, which was an almost perfect camping-place. The narrow outlet abounded in fish to so great an extent, that E—— once caught forty-one in about as many minutes; and whilst we had a pretty view, we were well screened by bushes on one side, and had on the other a small patch of partially burnt wood, through which some remarkably fine pines were scattered.

Here we fished, we drew, we bathed, we chatted, we idled, we trapped, we made expeditions to shoot ducks and deer, and, in short, had several days of very great pleasure. One day E—and I circumnavigated the lake, paddling ourselves; on another occasion, after wandering about among the great pine-trees, and dining on ducks shot the night before, W—and I made an expedition to ascend Teneriffe. E—was too lazy, or voted it too hot to come with us. We went down through a chain of small lakes connected by short streams, or mere narrow straits, and on the way examined the traps set by W—, in which we found two musquash—one living, the other drowned. After passing through several lakes, we turned to the right, up one which makes a sharp angle with the course of the river, and which brought us nearly under the mountain. We had a stiffish climb, the upper part of the hill being all bare rock, but from the top we had a very good view—not so extensive, however, as that from Mount Sagamook, though more picturesque. We came upon some fine pines during our ascent. It was dark long before we returned to camp, and nothing could be more picturesque than its appearance, lighted up by the red flames of a large fire which was itself for the most part concealed from us by the bushes. After devouring our supper of trout, I sat long over the fire, listening to Indian legends. Some of

these are very picturesque and curious. They are more or less connected with each other, and form part of one great legend, very nearly resembling that of Hiawatha—that is to say, a hero, not a God, but more than man, is supposed to have existed, who ru ed all things living, and in whose time animals and men spoke to each other fieely. A few specimens of the nature of these stories will not, I think, prove uninteresting.

#### THE STORY OF THE GREAT BROTHERS.

"Long time ago, in the ages which are passed away, lived the great twin brethren, Clote Scarp and Malsunsis. (1)

"That was in the days of the great beaver, feared by beasts and men; and in that time there was but one language among all things living.

"Now, whence came the brethren, or what their origin, no man nor beast knew, nor ever shall know;—nay, they knew it not themselves.

"And it came to pass one day, as they sat together in the lodge, that Malsunsis said unto his brother: Brother, is there aught existing that can slay thee?' 'Yea,' answered Clote Scarp: 'If I be struck, though never so lightly, with an owl's feather, I shall die.' (But he lied unto him.) 'Will aught slay thee, O brother?' 'Yea, truly,' answered Malsunsis: 'he that toucheth me with a fern root shall kill me.' And herein he spake the truth.

"Now there was no malice in the brethren's hearts when they asked each other this, and it was their purpose and desire each to shield each from harm. Nor did Clote Scarp deceive his brother for any fear he had of him, but because he was very prudent and very subtle, and cared not that any man, nay,—not his brother—should know that which made his life depend upon the will of him that knew it.

"But it came to pass, that as Malsunsis thought of these things day by day, it came into his mind to slay his brother, that he alone might be great among beasts and men; and envy of his brother began to eat up his heart. But how these thoughts arose no man nor beast knoweth, nor shall know. Some say that Mik-o the squiriel taught him thus to think, and some say Quah-Beet-E-Siss, the sou of the great beaver. But some say he had no tempter save himself. No man nor beast knoweth this, nor ever shall know.

himself. No man nor beast knoweth this, nor ever shall know.

"Now one night, Clote Scarp slept in the lodge, but Malsunsis lay awake. And he rose up and went out, and called to Koo-Koo-Skoos the owl, and said: O owl, give me one of your tail feathers,?

What for?' said the owl. I may not tell thee,' said he; but in the end he told him. Then said Koo-Koo-Skoos, the owl; Thou shalt not do this wickedness through my help. Nay, more: I will screech until I wake thy brother, and will tell him all thy design.' Then Malsunsis grew very wroth, and caught up his bow

by the red flames of a large fire which was itself for the most part concealed from us by the bushes. After devouring our supper of trout, I sat long over the fire, listening to Indian legends. Some of to say, means "the big liar,"

and arrows, and shot the owl, Koo-Koo-Skoos, and he tumbled down on the grass dead. Then Malsunsis took out one of the feathers, and stole gently, and struck Clote Scarp on the forehead between the eyes. And Clote Scarp awoke, and saw his brother standing over him (but the owl's feather he saw not), and said:

O brother, a fly hath tickled me: 'and he sat up, and Malsunsis was ashamed. Yet he felt more angry with his brother than before. And when Clote Scarp sat up, he saw the owl and the arrow sticking in its body, and the feather wanting in his tail. (For the feather itself he could not see, Malsunsis having hidden it in his hand.) And he turned to his brother and said: What is this, O my brother, hast thou sought to kill me?' And he sang this song:-

> ' Verily I am ashamed for my brother, Because he hath sought my life, My safety is turned to my danger, My pride is changed into my shame.'

And he said: ' How came this to pass, my brother?' Then Malsunsis said: 'Truly, I did this thing because I believed thee not, and knew well that I should not slay thee. I knew that thou hadst deceived me; and lo! thou hast not dealt fairly with me. Have I not told thee truly my secret? but thou hast not told me thine. Dost thou distruct thy brother? Dost thou fear me, though I fear not thee? Tell me truly thy secret, that I may keep the hurful thing from thee? But Clote Scarp feared him the more. Nevertheless, he made as though he believed him, and said: 'Truly my brother, I did wrong to lie to thee. Know that a blow from the root of a pine would kill me.' This he said, deceiving him

again, for he trusted him not.

"Then Malsunsis stole away into the forest, and marked where a great pine lay which the wind had overthrown, and whose roots lay bare and turned towards the sky. And the next day he called to his brother to hunt with him in the woods: and brought him near the pine-tree. Now it was mid-day, and the sun was hot, and Clote Scarp lay down and slept. Then Malsunsis, mighty in strength among men, seized the pine tree and raised it in his arms, and struck Clote Scarp on the head many times. Then Clote Scarp arose in anger, shouting: 'O thou false brother, get thee hence, lest I slay thee!' and Malsunsis fled through the forest. Clote Scarp sat by the river and laughed, and said in a low voice to himself: 'Nought but a flowering rush can kill me.' But the musquash heard him. And he grieved because his brother sought to slay him; and he returned home to the lodge. Now it came to pass, that Malsunsis came and sat by the same river, and said: How shall I slay my brother? for now I must slay him, lest he kill me.' And the musquash heard him, and put up his head and said: 'What wilt thou give me if I tell thee?' And he said: I will give thee whatsoever thou shalt ask.'-Then said the musquash: 'The touch of a flowering rush will kill Clote Scarp: I heard him say it. Now give me wings like a pigeon.' But Malsunsis said: 'Get thee hence, thou with a tail like a file; what need hast thou of pigeou's wings?' and he departed on his way.

"Now the musquash was angry because he had not received his wish, and because Malsunsis had likened his tail to a file; and he was sorry, and he sought out Clote Scarp, and told him what

he had done.

"Then Clote Scarp rose up and took a fern-root in his hand, and sought out his brother, and said, "Why dost thou thus seek my life? So long as thou knewest not I had no fear, but now thou must die, for thou hast learned my secret, and I cannot trust thee. And he smote him with the fern-root, and Malsunsis fell down dead. And Clote Scarp sang a song over him and lamented. And all that Clote Scarp did, and how he slew the great beaver-whose house is even now in Kenebekasis-and how he ruled beasts and men, and what the great turtle—turtle of turtles king and chief among turtles—did, I will tell another time."

"Three brethren came to Clote Scarp, and they prayed him to make them tall, and give them great strength and a long life exceeding that of men, and Clote Scarp was vexed with them, and said, 'Probably you desire great strength and size that you may help others and benefit your tribe; and long life, that you may have much opportunity to do good to men.' And they said, 'We care not for others, neither do we seek the good of men; long life and strength and height are what we seek. Then he said, Will you take for these success in fight, that you may be glorious in your tribe?' And they answered, 'Nay, we have told you what we seek.' Then he said, 'Will you have, instead thereof, knowledge, that you may know sickness and the property of herbs, and so gain repute and heal men? And they answered, Verily we have informed thee touching our desire.'

"Then he said once again, Will you have wisdom and subtlety, that you may excel in connsel?"

"And they answered him, 'We have told thee what we seek. If thou wilt grant it, give; if thou wilt refuse, withhold. We have asked strength and long life and stature. Probably thou art not able to grant them, and seekest to put us off with these other things. Then Clote Scarp waxed angry, and said, 'Go your ways; you shall have strength, and stature, and length of days.' And they left him rejoicing. But before they had proceeded far, lo! their feet became rooted to the ground, and their legs stuck together, and their necks shot up, and they were turned into three cedartrees, strong and tall, and enduring beyond the days of men, but destitute of all glory and of all use."

Others of these legends were more of the nature of "Reynard the Fox," relating exclusively to the different animals and the tricks they were supposed to have played each other. The clumsy butt of all the other animals was always Muween, the bear; and the cleverest were the panther Lhoks, and the fisher-marten Pekquan, but they had not the same rank with the tortoise, who, to my surprise, was considered the great lord and chief among the beasts, although his awkwardness and helplessness led into many unpleasant and ludicrous positions. There was one very comical story of his going out hunting, drawn on a sled or traboggin by two cariboo. Of course he met with many misadventures. The boughs swept him off his sled without its being perceived by his steeds; he got entangled in creepers, and finally his bearers became so tired of their load that they made a hole for him in the ice, and left him there; but, by dint of subtlety, he shot the moose of which they were in search, whilst his companions returned emptyhanded. On another occasion he fell into the hands of enemies, and only escaped from them by a series of clever stratagems. But

thoks, the panther, filled the most conspicuous place in these stories. The following is a specimen of those in which he figured:

"Lhoks, the panther, Pekquan, the fisher, sat by the lake-shore, and they watched the water-fowl at play. We will eat of these ducks to-morrow,' said Pekquan, the fisher, and he acquainted Lhoks, his uncle, with his design. And it seemed good to Lhoks, the panther. So Pekquan went forth and proclaimed that, on the morrow, there would be a council in the lodge of Lhoks, the panther, to which all the water-fowl were asked, and at which matters of great advantage to the ducks and geese would be declared.

"So on the morrow there was a prodigious assembly of waterbirds, large and small. There were the great geese and the little geese, the wood-ducks, and the teal, and the little gold-eyes, and the loons, and the mallards, and they all came flying, and hopping and waddling, and jostling to the lodge. Then Lhoks declared that a great mystery was to be performed to their advantage, and that it behoved them all to keep silence whilst he danced, singing, round the lodge five times, and that they must all keep their eyes fast closed, or they would lose their sight for ever. So they all shut their eyes and put their heads under their wings, and Lhoks danced round the lodge. And behold! as he finished his first turn round the lodge, he snapped off the head of a fat foolish duck, and the second time he did likewise. Now, Pekquan, the fisher, had a cousin among the teal, and he whispered to him, 'Open your eyes.' 'Oh no,' said the teal, 'for I shall lose my sight.' And the third time, Lhoks snapped off a head. Then said Pequan again, 'Open your eyes! open your eyes!' but the teal replied, 'I dare not. Do you wish that I should lose my sight?' And the fourth time, Lhoks went round the lodge and bit off a bird's head. Then, as he was making the fifth round, Pekquan said again, 'You foolish bird, I tell you to open your eyes without delay.' So the teal drew out his head carefully from under his wing and opened one eye a little way, and when he saw what was going forward, he cried as loud as he could, 'We are all being killed!' Then all the birds opened their eyes at once and made for the door, with such a scramble and scurry as was never seen before, and in the confusion Lhoks and Pekquan killed as many as they desired, and the dead lay in heaps about the lodge.

" Now, Lhoks, the panther, took to himself the greater part of the prey, and Pekquan, the fisher, seeing this, was grieved, for he knew that the design had been his own, and he took of the warm fat of the birds and put it on a birch-bark dish and carried it to the water's edge; and he said to the musquash swimming by, 'O musquash, take down this dish into the cold deep water and cool it for me;' and the mu-quash did so; and when Lhoks saw that Pekquan, the fisher, had good cool grease to eat, he too desired it, and he likewise called to the musquash. Now, the musquash had been instructed by Pekquan, the fisher, and when he brought up again the dish which Lhoks had given him, behold, it was but partially cooled, and it was not good. So Lhoks said to the musquash, 'Take it down again, thou file-tailed one, and be sure to cool it well and effectually this time. And the musquash dived down again, saying, It shall be so. And Lhoks, waited for him on the shore, but he came not up again at all. And Lhoks waited all that day, and all that night, and the next day, and when at last he returned to the lodge, he found that Pekquan, the fisher, had eaten up all the birds, and he was greatly angered."

There was a sequel to this tale, consisting of a long pursuit of the musquash by Lhoks, in which the musquash ultimately escaped;

but I never quite understood this.

On another occasion, Lhoks persuaded poor Muween, the bear, to roast himself in an oven under the idea that it would make him white, a colour of which all bears are passionately fond; and when Bruin, unable to endure the heat and pain, insisted on being released, Lhoks induced him to return by pointing out to him the white gorget on his breast as a mark that the change was commencing and would soon take effect. The conversation with which this tale began was rather amusing.

"Lhoks and Muween sat by the lake. The sea-gulls flew by.

"Said Lhoks, 'Those are of all birds the most ungrateful.'

"Said Muween, 'Why?'

"Said Lhoks: 'Do you not know that they were black, and

that I taught them how to become white, and now they fly by me without one word. There is no gratitude in them.'" He thus leads on Muween to desire to know the same secret, and to profit by the knowledge of it.

But the wildest, most poetical, and most striking legend of the whole, is that which relates the final disappearance of Clote Scarp from earth. I give it as nearly as I can remember in the words

in which I heard it.

" Now the ways of beasts and men waxed evil, and they greatly vexed Clote Scarp, and at length he could no longer endure them. And he made a great feast by the shore of the great lake-all the beasts came to it-and when the feast was over he got into a big canoe, he and his uncle-the great turtle-and they went away over the big lake, and the beasts looked after them until they saw them no more. And after they ceased to see them, they still heard their voices as they sang, but the sounds grew fainter and fainter in the distance, and at last they wholly died away. And then great silence fell on them all, and a great marvel came to pass, and the beasts who had till now spoken but one language, no longer were able to understand each other, and they all fled away, each his own way, and never again have they met together in council. And Koo-Koo-Skoos, the owl, said, 'Oh, I am so sorry! oh, I am so sorry! and has gone on ever since saying so at night. And the loons, who had been the hunting dogs of Clote Scarp, go restlessly up and down through the world, seeking vainly for their master, whom they cannot find, and wailing sadly because they find him

With these stories were mingled others of a more historical character, of war and hunting. These latter they showed no unwillingness to tell, but it was only at night, and in a low voice, while my companions slept, that the more superstitious ones were related; and the waking of another member of the party, or the slightest expression of apparent unbelief or ridicule sufficed to check the story; nor could they ever be persuaded to resume the narration of one interrupted in such a manner.

#### SCIENCE.

#### Leaves from Gosse's Romance of Natural History.

(Continued.)

DISCREPANCIES.

One of the most interesting discoveries of modern science is that of a subterranean fauna, all the members of which are blind. The transition from the illuminated tenants of this upper world to those darkened subjects of Pluto is indeed facilitated by certain intermediate conditions. Such is the guacharo, or fruit-eating nightjar, found by Humboldt inhabiting, in immense hosts, a deep, sepulchral cavera in South America, shut out far from the remotest ray of light, coming forth under the cover of night, and invested with superstitious terrors by the natives. Such, too, is the aspalax, or mole of eastern Europe, which habitually lives under ground;

lakes of immense caverns in Illyria. They are believed to come from some great central, inaccessible reservoir, where no ray of light has ever penetrated, and whence occasional floods may have forced the individuals that have been discovered.

I know not what the condition of the eve may be in the guacharo. but in the mammal and reptile, it exists only in the most rudimentary condition, completely covered by the integuments.

Very recently, however, investigations in various parts of the world have revealed the curious circumstance of somewhat extensive series of animals inhabiting vast and gloomy caves and deep wells, and perfectly deprived even of the vestiges of eyes. Enormous caves in North America, some of which are ten miles in length, and other vast and ramified grottoes in Central Europe, have yielded the chief of these; but even in this country we possess at least four species of minute shrimps, three of which are absolutely blind, and the fourth (though it has a yellow speck in the place of an eye) probably so. All these have been obtained from pumps and wells in the southern counties of England, at a depth of thirty or forty feet from the surface of the earth

The crustacean Calocaris, already mentioned as inhabiting the amazing depth of one hundred and eighty fathoms, appears to be blind, for though eyes are present, their surface is perfectly smooth and destitute of facetted corneæ, and white, shewing the absence of colouring pigment. Vision can scarcely exist with such a structure, and this is in keeping with the habits of the animal; for not only would the vast superincumbent body of water absorb all the rays of light, and make its sphere of being totally dark, but, in addition to this, it is of fossorial habits, burrowing into the sandy

mud at the bottom.

The Manimoth Cave in Kentucky consists of innumerable subterranean galleries in the limestone formation, some of which are of great extent. The temperature is constant throughout the year 59 deg. Fahr. A darkness, unrelieved by the least glimmer of light, prevails. Animals of various races inhabit these caves, all completely blind; for though some have rudimentary eyes, they appear useless for purposes of vision. Among these are two kinds of bats, two rats, (one found at a distance of seven miles from the entrance,) moles, fishes, spiders, beetles, crustacea, and several kinds of infusoria.

In 1845, three caves near Adelsburg and one near Trieste were examined by Professor Schiödte. Koch, Schmidt, and others had already announced the existence in these caves of a blind fauna, besides the proteus. An Oniscus, a beetle of the family Staphylinida, and two belonging to the Carabida, were found to be either totally destitute of eyes, or to have these organs reduced to rudimentary specks. Schiodte added to these two new species of Silphadæ, a species of spring-tail, two remarkable spiders, each constituting a new genus, and a crustacean. Still later, Schmidt has discovered two more beetles in these caves, inhabiting the deepest recesses, and described as perfectly eyeless, yet retreating quickly from the light of the explorers' torches into clefts of the rock; a curious circumstance, which would seem to indicate a certain sensibility to the stimulus of light. Indeed, in several of the vertebrate creatures of the Kentucky cave, the optic nerve is found to exist, though the eyes are wanting.

Of the true relations of these remarkable beings with those which inhabit the sunny world without, there are various opinions. Some have thought it possible that they are the descendants of unfortunate individuals that, in unknown ages past, wandered into the caves, and were unable to find their way out again; the total absence of light, and the consequent disuse of the visual organs, inducing an obliteration of the organs themselves, or at least of the function. Others suppose that the animals were at the first assigned to such situations, and fitted for them at their creation. Others again, among whom may be reckoned the late Mr. Kirby, in his "Bridgewater Treatise," contend that they form no portion of the fauna now in existence on the surface of the earth, but belong to a creation as distinct as we may suppose that of Venus or Jupiter to be. The data, however, scarcely warrant such a conclusion as this.

Mr. Charles Darwin has lately alluded to these singular facts in confirmation of his theory of the origin of species by means of natural selection, or the preservation of favoured races in the struggle for life. He takes the first-named view, that in the subterranean animals the organs of sight have become (more or less completely) absorbed, in successive generations, by disuse of the function. "In some of the crabs the foot-stalk remains, though the eye is gone; the stand for the telescope is there, though the telescope with its glasses has been lost. As it is difficult to imagine that eyes, though useless, could be in any way injurious to animals and such is the proteus, a strange sort of salamander found in the living in darkness, I attribute their loss wholly to disuse. In one of the blind animals, namely, the cave-rat, the eyes are of immense size; and Professor Silliman thought that it regained, after living some days in the light, some slight power of vision. In the same manner as, in Madeira, the wings of some of the insects have been enlarged, and the wings of others have been reduced, by natural selection aided by use and disuse, so in the case of the cave-rat, natural selection seems to have struggled with the loss of light and to have increased the size of the eyes; whereas, with all the other inhabitants of the caves, disuse by itself seems to have done its work.

".... On my view, we must suppose that American animals, having ordinary powers of vision, slowly migrated by successive generations from the outer world into the deeper and deeper recesses of the Kentucky caves, as did European animals in o the caves of Europe. We have some evidence of this gradation of habit; for, as Schiodte remarks, animals not far remote from ordinary forms, prepare the transition from light to darkness. Next follow those that are constructed for twilight; and, last of all, those destined for total darkness. By the time that an animal has reached, after numberless generations, the deepest recesses, disuse will on this view have more or less perfectly obliterated its eyes, and natural selection will often have effected other changes, such as an increase in the length of the antennæ or palpi, as a compensation for blindness.

".... Far from feeling any surprise that some of the caveanimals should be very anomalous, as Agassiz has remarked in regard to the blind fish, the Amblyopsis, and as is the case with the blind Proteus with reference to the reptiles of Europe, I am only surprised that more wreeks of ancient life have not been preserved, owing to the less severe competition to which the inhabitants of these dark abodes will probably have been exposed."

Lone and barren rocks rising abruptly out of the solitary occan often teem with animal life to an amazing extent, where the navigator might reasonably have looked for utter silence and de-olation. For these are the resort of millions of oceanic birds, affording to these, whose proper home is on the wide and shoreless sea, the spots of solid matter which they require for the laying of their eggs and the liatching of their young. This brief occupation, lasting only for a few weeks in the year, appears to be the only link which connects these pelagic freebooters with the earth. Pelicans, gannets, boobies, cormorants, frigate-birds, tropic-birds, albatrosses, fulmars, skuas, petrels, gulls, terns, puffins, and multitudes of other tribes throng to such bare rocks in the season, in countless hosts, making the desolation horridly alive. Such a scene as ensues when man intrudes on it has been vividly depicted by Le Vaillant. "All of a sudden, there arose from the whole surface of the island an impenetrable cloud, which formed, at the distance of forty feet above our heads, an immense canopy, or rather a sky, composed of birds of every species, and of all colours: cormorants, sea-gulls, sea-swallows, pelicans, and I believe, the whole winged tribe of that part of Africa, were here assembled. All their voices, mingled together, and modified according to their different kinds, formed such a horrid music, that I was every moment obliged to cover my head to give a little relief to my ears. The alarm which we spread was so much the more general among those innumerable legions of birds, as we principally disturbed the females which were then sitting. They had nests, eggs, and young to defend. They were like furious harpies let loose against us, and their cries rendered us almost deaf. They often flew so near us, that they flapped their wings in our faces, and though we fired our pieces repeatedly, we were not able to frighten them: it seemed almost impossible to disperse this cloud."

How utterly desolate such insular rocks are is well illustrated by what Mr. Darwin says of St. Paul's cluster, situated in the midst of the Atlantic, under the equator. At a distance these rocks appear of a brilliant white colour, partly owing to the dnng of the innumerable sea-fowl, and partly to a coating of a hard, glossy substance with a pearly lustre, which is intimately united to the surface of the stone. It seems to be a sort of inflorescence of the phosphate of lime, obtained by the solution of the bird-ordure in the elements, which takes on foliated forms imitative of lichens

or nullipores.

There is not a vestige of vegetable life here, but of animals there are not a few. The booby and the noddy sit on the bare rock in startling tameness, apparently having less intellect than the far inferior races around them. "By the side of many of the nests a small flying-fish was placed, which, I suppose, had been brought by the male bird for its partner. It was amusing to watch how quickly a large and active crab, (Grapsus,) which inhabits the crevices of the rock, stole the fish from the side of the nest, as soon as we had disturbed the parent birds. Sir W. Symonds, one of

the few persons who have landed here, informs me that he saw the crabs dragging even the young birds out of their nests, and devouring them. Not a single plant, not even a lichen, grows on this islet; yet it is inhabited by several insects and spiders. The following list completes, I believe, the terrestrial fauna:—A fly (Olfersia) living on the booby, and a tick which must have come here as a parasite on the birds; a small brown moth, belonging to a genus that feeds on feathers; a beetle, (Quedius,) and a woodlouse from beneath the dung; and, lastly, numerous spiders, which I suppose prey on these small attendants and scavengers of the waterfowl. The often-repeated description of the stately palm, and other noble tropical plants, then birds, and lastly man, taking possession of the coral islets as soon as formed, in the Pacific, is probably not quite correct; I fear it destroys the poetry of this story, that feather and dirt-feeding, and parasitic insects and spiders should be the first inhabitants of newly-formed oceanic land."

The occurrence, far out on the boundless sea, of creatures which we habitually associate with the land, is a phenomenon which interests even those who are little observant of natural history. Visits of land-birds to ships have often been noticed by voyagers, and that not of those species only which are known to make long transmarine migrations, but of small and feeble-winged races, such as finches and warblers. It is much more remarkable, however, to see insects under such circumstances; yet examples of this are not wanting. Mr. Darwin expresses his surprise at finding a considerable number of beetles, alive and apparently little injured, swimming in the open sea, seventeen miles off Cape Corrientes, at the mouth of the La Plata. These may have been carried down by a river, especially as several of them were water-beetles; but this will not account for aërial insects taking a sea voyage. The same naturalist was surrounded by flocks of butterflies of several kinds, (chiefly of the genus Colias,) ten miles off the same coast. They were in countless myriads, so that the seamen cried that it was "snowing butterflies," extending as far as the eye could range; and, even with a telescope, it was not possible to see a space free from butterflies. The day had been fine and calm, and so had the day before; so that the supposition that the insects had been involuntarily blown off the land was inadmissible.

But in these cases the land was not beyond the range of moderate flight. What shall we say to jaunts of five hundred or a thousand miles performed by these filmy-winged and delicate creatures? Mr. Davis has recorded that a large dragon-fly, of the genus Æshaa, flew on board the ship in which he was sailing, on the 11th of December 1837, when out at sea, the nearest land being the coast of Africa, which was distant five hundred miles.

The late Mr. Newport, in his Presidential Address to the Entomological Society of London, for the year 1845, thus alluded to two other instances of the same interesting phenomenon:-" Mr. Sanders exhibited, at our December meeting, a srecimen of Æshna, that was taken at sea by our corresponding member, Mr. Stephenson, in his voyage from this country to New Zealand, last year. This insect is a recognised African species, and was captured on the Atlantic, more than six hundred miles in a direct line from land. In all probability it had been driven across the ocean by the trade winds, which blow continuously at that season of the year in a direction oblique to the course of the ship that was conveying Mr. Stephenson outwards. The other instance that has just come to my knowledge is mentioned in a letter from Mr. Dyson to Mr. Cuming, Mr. Dyson state, that while at sea, in October last, when about six hundred miles from the Cape de Verd Islands, and twelve hundred from Guadaloupe, he observed a large butterfly, apparently of the genus Morpho, (?) (1) flying round the ship, but he could not succeed in capturing it. These are facts related by entomologists who could not have mistaken the objects observed, and consequently they are entitled to full credit. They are full of interest in relation to a subject of physiological discussion, the power of flight supposed to be possessed by these, our little favourites, and the speed with which they are conveyed across the ocean, whether by an actual expenditure of muscular energy, or whether carried by the force of the wind alone. My own opinion certainly is, that the amount of muscular power exerted during flight is trifling, compared with what we have usually sup-

<sup>(1)</sup> If the butterfly was indeed a Morpho,—and Mr. Dyson, who was an experienced lepidopterist, could scarcely have been deceived about so remarkable a butterfly,—it could have come neither from the Cape de Verd Isles nor the Antilles, but from the continent of South America, to which the genus Morpho is limited. The nearest part of that continent is not less than one thousand five hundred miles from the position of the observer.

posed it to be, and in these instances the insects have been greatly aided in their progress by the wind. The speed at which they must have traversed the ocean seems to confirm this view; as it is well known that the Æshna will not live more than a few days, if unable to obtain its living food."

The Atlantic being the great highway of nations, we have more abundant observations on this than on other oceans, but similar phenomena exist elsewhere. Humboldt mentions having seen, in the Pacific, at a vast distance from the coast large-winged

Lepidoptera (butterflies) fall on the deck of the ship.

Equally striking is the presence of winged insects at very lofty elevations. Saussure found butterflies at the summit of Mont Blanc, and Ramoud observed them in the solitudes around that of Mont Perdu. Captain Fremont saw honey-bees at the top of the loftiest peak of the Rocky Mountains in North America, the height of which is 13,568 feet. Dr. Hooker, in the Himalaya range, found insects plentiful at 17,000 feet; butterflies of the genera Colias, Hipparchia, Me'itæa, and Polyommatus, besides beetles, and great flies. Humboldt saw butterflies among perpetual snow at vet lottier elevations in the Andes of Peru, but conjectured that they had been carried thither involuntarily by ascending currents of air. And the same great philosopher, when ascending Chim-borazo, in June 1802, with Bonpland and Montufar, found winged flies (Diptera) buzzing around him at the height of 18,225 feet; while a little below this elevation Bonpland saw yellow butterflies flying over the ground.

I shall close this category with two examples of animal life in

unwonted situations, less scientifically curious it may be than those already adduced, but more amusing. That fishes should fly in the air is strange enough, but we should scarcely expect that they would verify their generic name by going to bed out of water. (1)

Yet Kotzebue was favoured with such an unexpected bedfellow:—
"The nights being warm," observes the voyager, "we always sleep on deck, to recover ourselves from the heat of the day, a circumstance which occasioned me one night a very unexpected visit. I was awakened by the constant motion of a very cold animal at my side, which, when it writhed in my hand, I first took to be a lizard. This, I thought, might perhaps have been brought on board at Chili, with the wood. But, on examining, I found that it was a flying-fish that I had in my hands, and I am probably the first that has caught such a one in bed."

The other incident occurred nearer home.

In the tremendous gale of the 25th October, 1859, which did so much damage on the coast of South Devon, a curious incident occurred to a gentleman whose house was situated close to the water-side. He was sitting with his parlour window open, when an enormous green wave came curling towards the house, and discharged its force full against the window. There was no time to shut the window; but, retreating as fast as he could, he pulled the door of the room after him, in order to keep the sea as far as practicable from the rest of the house. After some time he returned to see what amount of mischief was done, and, entering the room, found the floor covered with flapping and jumping fishes. The wave had brought forward a shoal of whiting, and had deposited them on the good man's carpet; where they tossed, much to his amu ement and their own chagrin—fish out of water.

## EDUCATION.

#### Associates in Arts.

[A Paper read before the McGill Normal School Teachers' Association, by Jas. McGregor, Esq.]

Passing by the efforts of the Art Association, and of the College of Preceptors in England, which were probably the indirect origin of the later more perfect scheme, I find that to Oxford, spite of her conservatism-a conservatism which we of this new country are, I fear, too apt to consider fossilized and petrified-to Oxford, at the suggestion of the master of Rugby, is due the credit of first moving in this matter, and offering to those who neither were, nor intended to be, members of the University, a share of whatever prestige and éclat might attach to a connection with her, less intimate of course than that of residents, but yet sufficiently so to make it an object worth some sacrifice and exertion.

It was seen that the highest class of schools, conducted by University men, and having in view the training of scholars for the Universities, had an aim sufficiently definite to give point and directness to their teaching, and sufficiently difficult of attainment to call for the exercise of the best energies of both masters and scholars. An annual test of their success was furnished in the fully published results of examinations at the different Universities, the degrees, prizes, and honors carried off by the men from the different schools.

In the same manner, if not in the same degree, the lowest class of schools was directed, limited and tested by the training of their masters in the Normal Schools, and by the visits and reports

of the Government Inspectors.

But there was yet another class of schools, and that a very large and important one, that was subject to none of these influences; they were independent and isolated. And independence does not always imply superiority, nor isolation excellence. If they were well conducted, the master could point to no authoritative testi-mony to assure the Public that he deserved their support; and, however far he might fall short of a just standard, the standard was wanting, and he might, not only escape censure, but even, by clever manipulation, get credit for great ability, while he was really bankrupt in every good feature of school administration.

That this was not only possible but actual was only too easily proved, for many cases could be instanced in which the Public were swindled out of their money, and pupils out of their time and opportunity, and even out of their ability to learn by men who knew little more about conducting a school than the art of advertising it. On the other hand there were men, the complements of these, who knew almost everything about the management of their schools

except the advertising.

The best schoolmasters were thus at a disadvantage; the Public - always too chary of personal investigation into such matters without a compass to direct them in selecting a school, liable to be imposed upon; the scholars, without a definite aim, and without any means of comparing themselves with others, apt to fancy that they were making good progress, while in fact they were only riding hobby-horses, to remedy this state of things, Dr. Temple proposed that the University of Oxford should hold an examination open to all such scholars, from any part of the country; and that a certificate and a title should be granted to all who should pass satisfactorily. The proposal was at once entertained.

Of course there were not wanting those who saw insuperable obstacles on the very face of the thing. Some considered it derogatory to the dignity of the University to have anything to do with those outside its own precincts; and further, that it would in this way become responsible for persons too far removed from its influence and control. This was overruled on the gound that the University owed to the country whatever influence for good it could exercise, and it was shown that, while, under the pressure of the new wants and spirit of the age, Oxford and Cambridge were extending their curriculum beyond the ancient limits, and embracing the Natural Sciences, practical men, on the other hand, were becoming more alive to the value of Classics and the higher Mathematics as elements of a liberal education.

It was urged that, as the sphere of usefulness and influence of the Universities was thus extending, the adoption of the scheme would increase their popularity and the popular sense of the value

of University training and testimonials.

Others were sure that they would have no candidates for their certificates and titles; and that thus the University would incur the disgrace of a miserable failure. But then still others were equally sure that they would have too many candidates; that the new title, attainable at so little outlay both of money and time, would satisfy many who would otherwise come up to the University for the regular degree; and that thus their numbers would soon sadly diminish.

Both assurances have been proved equally without foundation by

the result.

The resolution being taken to go on with the work, new difficulties arose in settling the details of the scheme, but owing to the general good spirit manifested by the different University officers, these were soon overcome, and in a very short time after Dr. Temple's letter was written in 1858, the first announcement of "Oxford Middle Class Examinations" was published.

The examinations were to be held at Oxford, and at any town in England where a local committee would guarantee the payment of the necessary expense, such places to be called Locat Centres.

The examination was to be conducted by University graduates, and was to be the same, and held at the same time at all the centres. It was to be in two divisions, a Junior and a Senior; in

<sup>(1)</sup> Exocatus, the name of the flying-fish, from two Greek words signifying out and to sleep. The Greeks fancied that the fish left the water to sleep.

each of these were to be several elementary subjects, failure in which should be fatal to a pass, notwithstanding what position the candidate might take in higher subjects. A good examination in these higher subjects would entitle the candidate to honors, and a pass in the Senior would entitle him to the degree of Associate in Arts. The results were to be published, giving the names of the successful in order of merit.

The announcement was gladly received throughout the country generally. Some 10 or 12 of the largest towns petitioned the Delegacy, to whom the working of the scheme had been entrusted, to be appointed centres. Law societies and societies of Doctors, of Architects and others, passed approving resolutions; the society of Arts offered a prize of £5 to boys who should take a certain good standing; and a large number of names of intending candidates was sent in.

The examination was held; and the result proved at least the necessity of this or some similar scheme, for more than half of those examined failed to pass, and the failures were nearly all in the most elementary subjects.

The examination papers were printed and widely distributed. Parents and schoolmasters could thus understand pretty clearly what University men at any rate thought such schools ought to do.

Parents could perceive the desirableness and justice of requiring such a standard to be adopted in the schools, and were now provided with a test easily applied, and, if not perfect, at least approximately so.

Schoolsmasters would feel that they were challenged to prove their work. The best of them, and those most anxious to do their work well, would gladly accept the challenge; and those who were careless or conscious of their short comings would feel that a refusal to accept it would be construed into a confession of inferiority, that pupils would thereupon be withdrawn, and that thus they would be touched in the very seat of their vitality—the pocket.

The scheme was thus fairly affoat; launched by good men and

The scheme was thus fairly affoat; launched by good men and true, earnest and cautions, anxious only to do the greatest possible good, careful, and well qualified to consider the conditions necessary to success.

The public had thus the amplest assurance that the vessel would prove herself seaworthy, that she was entitled to registration at Lloyd's as A1.

But these men were withal modest, not promulgating the new laws as like those of the Medes and Persians, but enacting them for 3 years only, that, by the light of experience gained in that time, they might be revised. At the end of the three years the principal difficulty that met them was a religious one. As churchmen they had required a doctrinal examination on the Bible and Prayer-Book. It might be omitted but marks were thereby lost. This was found to be a real grievance to many, and was reported by the Delegacy as a matter to be mended if possible. Oxford again gracefully yielded to accommodate the many who could not conform to her ancient standards, she followed the example of Cambridge, who was now also engaged in the same work, in putting the religious examination on the broad and general basis of Scripture and the Evidences of Christianity. At the same time the limit to the age of candidates was extended to 15 years for Juniors, and 17 for Seniors. These seem to have been the only points of importance requiring to be changed at the renewal of the Statute.

Since that time the work has gone on, still extending and improving. Cambridge last year examined about 600 candidates at 15 centres. In Ireland, under the auspices of the Queen's Colleges, similar examinations have been held.

In Scotland, 3 years ago, the matter was laid before the Universities of Edinburgh and Glasgow. Several towns were anxious to have local centres established in them; the measure had the general support of teachers and merchants; it was urged on the grounds that it would give satisfaction to parents and employers, and afford a stimulns to pupils and teachers, and much value was attached to the comparison it would afford between school and school. The Universities however were so engrossed at that time in endeavoring to adjust their financial affairs, that they could do nothing more than signify their approval of the scheme, and promise to attend to it by and by. At length some of the Scotch towns having stated their determination to apply to Oxford rather than be any longer excluded from the benefits of these examinations. Edinburgh resolved to act and so relieve her clients from the necessity of going over the Border it search of that sustenance it was hers to afford them. Or, perhaps, she feared that, if such a reversal of the long established order of things were to occur as the coming North of Southerns, it might lead to the turning of that tide of emigration that has been so profitable to the sons of the

North. However that may be, I see that Greenock the other day, petitioned to be named one of the Centres for Edinburgh University Local Examinations.

Hitherto the examinations have been confined to boys, but a new era seems to be opening. The girls see no reason why, if the scheme is so beneficial to boys, it should not be good for them; and if so, why they should be prevented reaping the benefits.

Last year, in connection with the Cambridge examination in London, through the management of some ladies, 92 girls were examined. It appears also that lately 999, schoolmistresses in England, memorialized the Cambridge Senate on the subject; they are supported by such men as Lords Lyttleton, Clarendon, and Brougham, I think there can be little doubt of their success; the Cambridge Dons, confirmed old bachelors as many of them are, cannot long withstand the determined attack of 999 ladies led by a

veteran like Brougham.

That the work has been fairly done, the characters of the examiners, men of high standing and public note, and the openness with which the whole matter has been conducted, are full surety; and that it has been well and thoroughly done the large proportion of rejected candidates will bear rueful but unimpeachdable witness. The reasons for their rejection too, bear high testimony to the faithfulness with which the examiners have executed their trust, when we remember that they are University-Honor men and therefore likely to have a predeliction for high Classic and Mathematical learning, yet they have never hesitated to pluck an unfortunate who, however high in these departments, fell short of the appointed standard in the humble branches of spelling, arithmetic, &c. Of course these examinations revealed the same state of things as that so largely commented on in the Blue Books lately published. A state of things for which the Universities themselves were to a great extent responsible in giving on their own papers such a prominence, undue prominence if you please, to classics and mathematics; in requiring of matriculants such an extended, rather than elementary, knowledge of these, as certainly tempted them and their instructors to pass lightly over those subjects that were apparently little valued at the College. Is it through retributive justice, or from an awakened sense of right and duty, that we now find the business of correcting these evils in the hands of Oxford and Cainbridge?

Mr. Gladstone says that he sees in this movement "the resumption, by the ancient Universities of the country, of their true relation to all classes of the community, as institutions which have been the pride and glory of Christendom, and which ought to dispense their benefits to all ranks of our fellow-countrymen. This was the true aim of the Universities upon their first foundation. They never were intended to be the monopoly of the rich. They were intended to work the deep mine of capacity and of character which exists throughout the whole of every great civilized community; they were intended to draw forth from hidden corners and recesses, wherever they existed, the materials of genius and excellence for the glory of God, and the advantage of the country; and that aim

they fulfilled."

Is it not strange that some should see in these words only the foreshadowing of doom to England, and picture to themselves the two Universities as two monstruous cuttle fish throwing out their terrible arms in every direction, grasping and devouring the schools, only to assimilate them to their own absolete and worthless forms? It has been proposed to appoint a body of schoolmasters to protect the schools from the ravage of the Universities! Surely the spirit of concession they have manifested to the wishes of people, on whom the Universities of late ages would have looked with contempt, does not warrant any such fears, but rather inspires the hope that, as Proctors and populace, masters and merchants become better acquainted, a reciprocal good will and esteem will increase, that the Universities will strike their roots deeper, flourish more vigorously, and scatter more abundantly over the whole land those fruits which they alone can produce in perfection. In 1858, the first year of the Oxford examinations, about 1200 candidates offered, of whom only about 400 passed; in 1859, 480 passed; in 1860, 500; in 1861, 600; and last year, of 1030 examined, 644 passed—487 Juniors and 152 Associates in Arts. Of these, 168 Juniors and 33 Seniors took honors. Of the 280 Juniors who were plucked in the preliminary examination, English History tripped up the greatest number: while the Seniors found their Pons asinorum in Arithmetic. The examination was held at 14 centres, giving an average of 40 passed at each; but deducting the two largest places, the average of the remaining 12 was about 24 Juniors and 7 Seniors, that is, 24 certificates and 7 degrees of Associates in Arts.

If such a result is highly satisfactory to this great English Uni-

versity, I do not think our own McGill need fear that her action will produce results that shall cause her to shrink from comparing notes even with Oxford, not absolutely of course, but in proportion to our population.

The following are the numbers examined and passed at 3 of the centres-two from the top of the list, and one from the bottom.

Junion	RS.	Senio	RS.	
Exami.	Passed.	Examd.	Passed.	
London191	110	80	49	
Manchester . 121	83	37	18	
Lincoln 10	8	2	2	

Surely we would be able to match this last as to quantity, if not

quality, in more than one place in Canada.

It will be remembered that at the first examination, the rejections were about 66 per cent. of the whole; in 1862 they were 41 per cent.; and in 1863 they were only 36; and this too, not because the examiners have come down to meet the examined, but in

spite of a gradual rise of the Pass standard.

It is to be noted too, that, while it frequently occured in the first examination, that a boy who failed egregiously in Spelling or elementary Arithmetic stood so high in Classics etc., that he would have taken single, or double, or even triple honors; such phenomena have become each year more rare. The failures are not nearly so much in the elementary subjects, or in the elementary parts of higher subjects as they were at first. This itself is a result, the value of which it would be difficult to determine, seeing that it is likely in every such case, and certain in many, to give us accurate, thorough, investigating men in the room of men, who, while thinking that with them is wisdom, if they knew a little more would know that they knew nothing. It is true there is no virtue in an examination to make better scholars or wiser menno-nor is there any power in a Bramah Press, and yet by means of it I can increase my own power a hundred fold. The examination serves to direct and modify, to moderate or stimulate the teaching and learning power, and must therefore, like any other machine, be under the control and guidance of reason and experience, if we wish, not only to secure the greatest amount of good, but even to prevent the infliction of serious injury. The value of any examination depends much on the examiner—for proof, see examinations to which school teachers have been subjected in parts of this country, where inspectors and committee men have been manufactured out of very raw material.

But in examinations of this kind, where the certificates and degrees are expected to have a marketable value, that value depends especially on the well known and received value of the examiners. They must on the one hand be men in whom the Public has confidence, and, on the other hand, they must be such as to satisfy those who have the truest educational interest of

the country at heart.

I think it is very questionable whether the masters of schools, sending or likely to send up candidates, should be examiners, no matter how honest and fair in their intentions they might be, they would be influenced by their modes of teaching and manner of presenting various truths—in the drawing up of papers, and in awarding values to answers and thus they could scarcely avoid overrating their own pupils and underrating others, this with per-

fectly honest men.

Now I shall not at this meeting, insinuate that there can be dishonest schoolmasters, but I fear we must acknowledge that there may be imperfectly honest ones, and in their case these dangers would be much greater and more imminent. Then again the marketable value of all the certificates would be seriously affected. They would be looked upon as a sort of Educational Greenbacks, and would not be so much sought after; and let no one say that those who would seek education on account of what it might fetch in market can very well be spared, that we must have

higher, nobler motives etc., etc.

So much fine writing has been done of late years in educational works at the bread and butter motive for learning and teaching, that many worthy young men and women have felt thoroughly ashamed of themselves when they have caught themselves wishing that their salary might be increased from \$8 to 10 per month, and have determined either to undergo a course of severe penance, or to leave a profession for which they found themselves to be of too gross a nature. Horace Mann's name will not, I think, be received as that of a man of low and grovelling views in regard to educa-tion, and yet he says that he attaches great importance to the system of competitive examinations as giving education a bread and butter value in the eyes of the humbler classes. And he is

right; for let education be sought and obtained from any motive not essentially bad, and surely it will bring with itself a light that shall open the way to a clearer appreciation of its worth. The motive that sufficed to start on the journey will gradually fade, and higher ones will take its place, or, at least, co-operate with it. The bread and butter argument is strong; it is nature's own; it will be heard; why then try to flout it down? Let it be received kindly

and rightly directed.

These certificates, however good, would at first be looked on as a kind of unauthorized currency, and no doubt all parties would be rather shy of procuring or accepting them. An act of Parliament, making them a legal tender, is out of the question. It would therefore be for the University, and all who telt an interest in their adoption, to use every endeavor to gain the co-operation of Parents and Schoolmasters generally, by calling their attention to the subject, explaining and enforcing its advantages, offering every possible inducement of convenience, limitation of expense, immediate practical benefit etc., to bring candidates forward. Get the notes issued, and no fear but they will soon prove themselves entitled to be adopted as a currency; a current will thus be established that shall go on, ever becoming wider and deeper.

Our great objection to examination schemes generally, and of course to this among others, is their tendency to encourage cramming. I think that this word cram excites too much horror, not practical but theoretical, for practically it too often excites no very great dread in either pupil or tutor. We all agree with Pope that

> Vice is a monster of so frightful mien, As to be hated, needs but to be seen.

And yet our poor humanity bears the hideous presence with wonderful composure. So with cram; we all, when merely talking about it, denounce it as a very Gorgon; but for all that when it comes in our way few of us are petrified. Granted, that excessively used it is an evil, does it follow that is so wholly, and always? Have we not all seen some big boys so very empty that they would have been much the better for a little cramming? Better have the mind well stored without cramming, but better crammed than always empty. It is in the power of the examiner, if not to remove this danger wholly, at least to approximate towards this almost as closely as he may wish. He can do this to some extent by giving prominence to what may be called intellectual subjects over those that may be learned by rote, as for example, Grammar over Chronology. But he can more effectively and usefully do so by drawing up his papers in such a way, that no boy can answer them well unless he shall have learned the elements and principles and analogies of the subject, whatever it may be; and so learned them that he can apply them correctly and readily. He should require the reason of any rule or process involved in the work he assigns. He should call for a statement of the steps of induction by which such and such a fact has been established, and what on the other hand may be deduced from it. In short he should ascertain not only what the boy knows, but how he knows it. An examination of this kind will give evidence of a power readily applied here, and ready to be applied to whatever business its possessor may engage in. It will also prove that he is *able* to do hard steady work, and this ability implies, for it is generally co-ordinate with willingness to do it.

It is an excellent plan to make examination papers long, to vary the questions as much as possible, and to divide them into sections, a certain proportion of each of these to constitute a maximum.

If a boy should cram so as to pass an examination of this kind well, he might fairly be forgiven; nor could much blame attach to

his teacher.

But another objection is that these examinations supply a too great stimulus, and that young people are thereby forced into an injurious intellectual activity—an activity ruinous to the health both of body and mind. Charles Kingsley, in one of his tales has it that the examinations on everything, everywhere, and always have had the effect of turning the heads of all the boys and girls in England into turnips, and watery ones at that. However, even while telling how, at the approach of the examiner the brains of the little ones run out in tears, he is candid enough to lay the most of the blame on ambitious and foolish parents.

Notwithstanding this picture of Examinations, and many others to the same effect, it might be answered that the objection applies to a very small minority of those taught; that, for the great body of them, we find it difficult to get a stimulus porwerful enough to excite and keep alive even a healthy mental activity. This, especially, where masters have to deal with a large number of scholars

at a time.

There is no difficulty at all in exciting the interest of a class

now and again, and getting them for a time to do all that they are able; but it is nearly, if not quite, impossible to keep up such a spirit in every member of a class for consecutive weeks or months, and in regard to the different bianches of their work. In general a stimulus that shall be of prolonged power is desirable, and marked examinations furnish such a one. I know that among the minority liable to be forced by this process into premature and therefore unsound proficiency are many of those who might make our best men and scholars, and that therefore this ought to be carefully gnarded against. But this is not a matter of insuperable difficulty. For the first object of the scheme is to secure a thorough grounding in the elements of every-day subjects; and this is most likely to be gained, not by forcing but by careful training. Schoolmasters, if they wish to succeed at these examinations through their pupils, will be obliged to impart instruction to them more systematically, to build thein up more regularly, so that really, after a time, more shall have been received and at a lower pressure, than could have been by irregular forcing. Then, as to the higher subjects, the range admitted may be wide and varied, but only a very few need be required of one candidate; nor should he be allowed to compete in more. The work then assigned need not be more than a boy of fair capacity could with diligence fairly perform; the cleverer lad should do the same work, but do it better; and the duller one by greater d ligence, which would not hurt him, need not fail. As a further precaution, I would propose to limit the age of candidates at both extremities; to say that not only must be be under a certain age. Indeed I consider this the more important limit of the two, for this haste in finishing a boy's school life leads to sending him to school too young, to hurrying him along too fast, and sending him out just when he has begun to understand and appreciate what he is about; it mars the whole of our educational efforts, and any drag that could be applied to this desire for a railroad schooling would be a great boon and would facilitate real

The upper limit, too, I would fix as high as possible, for the same reason, and for this additional one.

We have, in our country districts, many boys of ability and application whose school days are limited to the winter. In helping to put in the crops in the spring, to tend them in the summer, and to harvest them in the autumn much of what they learned during the previous winter evaporates; this has to be recovered in the following one, and something new added, and so they go on. Of course there is a great tendency in these periodical breaks to dissipate all liking and desire for study; and we find the great majority of them very soon giving it up altogether, and retiring on a very limited allowance. But there are some who persevere, and there would be many more if they saw some definite end within their reach; and surely they ought not to be rejected if they have been a year or two longer in preparing than the boys of cities and towns. The Oxford Delegacy, after a trial of 3 years, extended their limit from 16 to 17. If this was necessary in England much more would it be so in Canada.

There is one other objection to which I should wish to refer, viz—that under this scheme schoolmasters will be likely to give extra attention to the few boys going up for examination, to the neglect of their schools generally. It is, no doubt, quite possible that this might be attempted; but there is not much reason to fear that the attempt would be successful.

Does any one suppose that such undue attention on the one hand, and neglect on the other could pass unnoticed in the school? I should rather fear that it would be seen where it did not exist. Being noticed, it could easily be stopped in a school under trustees or other officers by the proper authorities; in a private school a very effective check would soon be applied, in the withdrawal of pupils, and the attempt to win reputation by unfair means would defeat itself.

There are several other points of interest in connection with this scheme, which time forbids my dwelling upon. There are the financial considerations—Though the scheme has proved self supporting in England, one can scarcely expect it to do so here, at least for a time. Let us hope however that this will not prevent its being fully set before the country and fairly tried.

There is its connection with the Competitive Examination schemes in the various services, civil and military. These have grown in favor in spite of the success and opposition of sceptics and patrons. Only the other day, the proposal to make them perfectly open in the civil service was lost, only by the casting vote of the chairman of the Commission. Now that we are going to be a great country our leading men will be too magnanimous to care for the influence

derived from the dispensing of patronage, and we too shall have our Competitive Examination.

There is the effect it may have in making our masters of schools and academies less migratory, in giving personality and character to schools; and in connecting all more socially together through the common bond of the University.

In conclusion, let me remind the association that there are indications of our having before long, but for a long time, to play a part in a grand National Drama, "The Struggle for Existence;" and that if we are to maintain the struggle, and not meekly suffer ourselves to go to the wall, we must give earnest heed to everything that promises to strengthen our moral influence and our intellectual, for on these alone must be our dependence, to these we must look as the trne guarantees for the preservation and maintenance of whatever rights are dearest to us and most valued.

### ARITHMETIC

(Continued.)

As you illustrate, be sure that the pupil's understanding goes with you. This you have to ascertain from his answers to your questions as you proceed with your illustration. As you question knowledge into his mind, be sure immediately to question it out again. Always be on your guard lest any of your explanations, or knowledge communicated, be lost; and deepen mental impression by frequent reviewing.

2nd. Example. - 53946028 ÷ 253.

Analysis of process.

	253	×	200000	253) =	529 50	946028( 600000	(2000)	00	= {	50600000 <del>÷253</del>
	258	×	100000	=		346028 530000	1000	00	=	2530000÷253
process.	253	×	3000	=		811028 759000	30	00	=	759000÷253 5
nalvsis of		×	200	=		57028 50600	2	00		939 50600 ÷ 253 b
Ana	253	×	20	=		6428 5010	:	20	=	5065÷253 gg
	253	×	5	=		1368 1265		5103		1265÷253
				Rei	n.	103	2132	$25\frac{103}{253}$	=	$53946028 \div 253$

Questions on the preceding example.

Q. How have I lessened 53946028 till only 103 remain? A. By different subtractions. Q. How many subtractions had I to make? A. Six subtractions. Q. What remained after the first subtraction? A. 3346028. Q. Give the value of each figure, begin at 8. A. 8, 20, no hundred, 6000, 40,000, 300,000, 3,000,000. Q. Tell what remained after each subtraction to the last? A. The first subtraction leaves of 53946028,—3346028, as I mentioned; the second, 816028; the third, 57028; the fourth, 6428; the fifth, 1368; and the sixth, 103. Q. Explain how each subtracted line was got? A. By multiplying the divisor, 253, by the number of times the dividend, and each remainder after that, contained the divisor. Q. Name the number of times each line of figures contained the divisor, beginning at the highest? A. First, 200000 times; second, 10000 times; third, 3000 times; fourth, 200 times; fifth, 20 times, and the sixth line, 5 times, and 103 over. Q. How many times does the dividend contain the divisor? A. 213225 times, and 103 left.

Let us now work the question leaving out the ciphers. This will

save some figuring; and then, writing only the remainders, which will save still more figuring.

253)53946028(213275103 253)53946028(213225193  $506 \cdots$ 334 816 253)334(1 570 253 642 1368 253(816(3 103 rem. 759 Writing only the remainders. 253)570(2 506 253)642(2 506 253)1368(5 1265 103 rem. Omitting the ciphers.

A still farther variety may be given to the work by beginning at the right and taking figures regularly to the left. One example will be sufficient to illustrate the method.

76)58379( 
$$4 \times 76 = 304$$
)
 $304$ 

76)8075( $100 \times 76 = 7600$ )
 $7600$ 

76)50475( $600 \times 76 = 45600$ )
 $45600$ 

76)4875(  $60 \times 76 = 4560$ )
 $4560$ 

76)315(  $4 \times 66 = 304$ )
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 
 $304$ 

Often two or more quotient figures may conveniently be taken at once. This abridges the work of sums considerably, when the quotient figures can be ascertained by a rapid view. The following is an example:

I might here much enlarge on abridged ways to divide numbers, and show, by examples, how variously questions in division can be worked; but as my object is to direct special attention to the inculcation of principles—so much neglected in our schools—rather than to empirical formulae; and how children from the beginning should be drilled on the elementary rules of arithmetic till they shall have acquired a complete mastery over processes, I think it unnecessary here to multiply methods of solving questions. I have from the beginning constantly insisted on these two things—training the reasoning laculties of children on every thing taught them, and how to go through processes with facility and correctness.

At this stage I recommend a good deal of training on processes, to perfect your pupils as much as possible in working sums with dexterity, skill, and correctness. On this I cannot insist too much. How much time is saved to a pupil when he can go through the work of a question at once, with correctness and facility? And how much of precious school time is lost to him, when he goes through the process in a slow blundering way? He who aims not daily at skilful dexterity in working questions—deserves not the name of

educator. As little does he deserve the name of intelligent trainer, who does not make arithmetic an instrument for close searching—systematic logical training in developing, strengthening, and expanding the faculties of his pupils. The sort of proficiency in arithmetic which is obtained by evaling the elucidation of its principles, the analysis of its processes, and the disciplining of the mental powers, but pushes or pupils in a slow, dry, groping, stereotyped routine way, must ever be of low value, and is most hindering to mental development.

### Exercises for mental training.

- 1. Give the result of  $7+5+9-12\times 2 \div 2=9$ .
- 2. Give the result of  $12 \times 3 \div 2 9 \times 4 \div 4 = 9$ .
- 3. What is the result of  $12 \times 5 40 + 10 \div 2 + 15$ , divided by  $9 6 + 7 + 8 + 4 \div 11 \times 8 \div 4 ? = 7\frac{2}{4}$ .
- 4. What is the fifth part of 30? Give two-fifths, three-fifths, four-fifths, five-fifths of 30.

Exercise them mentally much in this way. Such exercises will tend very much to what and strengthen the faculties of the child, and foster self-activity.

Exercises for self-drill on seats.

1st. Ex. 3457 Order each column to be repeatedly added up 3974 and down till done with facility; then subtract 5138 each figure of the column in succession from the 2781 sum of each, till in this way they can subtract 5369 as rapidly as add.

20719 Make them subtract each line successively
5369 till they can give differences as fast as they can
name the figures; then subtract and prove each
step at the same time; then let them train
themselves on the value of each figure in its
place.

They are to repeat the multiplying of each figure till they can do it as fast as name the figures, give the value of each figure in its place, and also of each whole line.

487)1683559(3455 ans.

3409

3409

1382800

 $\frac{5138}{7431}$ 

3974

1461	
	In dividing show how to prove each step of
2225	the dividing process; and this will give them
1948	farther exercise in adding, subtracting, and
	dividing by a glance process.—See this illus-
2775	trated in the next question, in the division part.
2435	

32653 = 32 6 5 3 1832

Teach them to prove each line as they sub-

tract, thus: 2 from three, 1 remain; 2 and 1 5345 are 3; 3 from 5, 2 remain; 3 and 2 arc 5; 8 from 16, 8 remain; 8 and 8 are 16, &c. 25476 Do the same in dividing, as shown below. 8970 16506 5163 11343 3284 7559 97 52913 68031 97)733223(7559 ans.  $679... \div 7 = 97$ Prove the subtractions to be correct 542 as shown above. 485  $\div 5 = 97$ 572  $485 \div 5 = 97$ 873  $373 \div 9 = 97$ 

When the divisor is large, making a table of the multiples of the divisor, will considerably help pupils in going on with the process of dividing. Comparing dividuums with the different multiples of the divisor, they will see a once, which multiple comes to accept individuum and which comes the contract which individuals are the contract which is a contract which nearest each individuum; or which, sometimes, may be equal to it, as follows:

## 397)1251577696(

Multiples of the div	isor.	$397)1251577696(3152588)$ $1191 \cdots$
397 + 1 = 397	1	605
397 + 397 = 794	2	397
794 + 397 = 1191	3	2087 1985
1191 + 397 = 1588	4	1027
1588 + 397 = 1985	5	794
1985 + 397 = 2382	6	2336 1985
2382 + 397 = 2779	7	3519
2779 + 397 = 3176	8	3176
3176 + 397 = 3573	9	3436 3176
		260 rem.

JOHN BRUCE. Inspector of Schools.

(To be continued.)

### The Evils of Long Lessons.

Many, who attended the examinations at the conclusion of the last school year, were struck with the paleness and ghostliness of the faces of the children, especially in the Girls' Schools Such ought not to be the appearance of children; especially ought it not to be the appearance of girls between the ages of ten and sixteen.

At that age the body, the mind, and the character are forming; and they cannot be formed to a vigorous, earnest, and happy maturity, without perfect health. Children, at that age, ought to have rosy cheeks, rounded forms, playful vivacity, and cheerful, smiling

That, in some of our schools, they do not have such features is owing, doubtless, to many causes over which the teacher has little control; to too much confinement, to unwholesome food and bad hours at home, to too little exercise in the open air, to too little enjoyment of sunshine, which is the great health-giver, to an unwise and unchristian excitement from the desire to surpass, and to gain medals and diplomas, and, lastly, omitting others which will occur to the thoughtful teacher, to too long lessons.

To this last cause I am going to ask attention; for over this the teacher usually has considerable power.

Five reasons at once occur to a person in the habit of considering this subject, why long lessons should be avoided and short lessons be preferred.

Long lessons are unfavorable, and short lessons are favorable:

- 1. To health of the body.
- To health of the mind.
   To health of the moral natures.
- To the happiness of childhood. 5. To real progress in study.
- 1. Long lessons are dangerous to the bodily health. The period of childhood is, by the necessity of things, the period of the growth of the body. When the growth is rapid, it often absorbs the whole force of the system. A rapidly growing child is incapable of much, or long-continued mental exertion. The energies of the whole nature are taken up with growing. While that is the case, plenty of time should be allowed for rest. Sleep should be long and sound; should begin early in the night and be continued until it ceases of itself,—till the system is completely refreshed. An abundance of wholesome food should be taken; and time should be allowed for eating it, and time for digesting. A child with a long lesson to learn, out of school, is in danger of waking prematurely, and thus cheating himself out of the sleep which is essential to health. He is in danger of hurrying through his meals and of hastening to his studies immediately after them. He is afraid of lounging in a chair or upon the sofa, or of a lazy stroll in the air and sunshine. His lesson occurs to him, and he accuses himself of laziness, when what he calls laziness is only the voice of nature calling for necessary repose. The brightest, noblest, most gentle and most gifted person I have ever known, died prematurely and blasted a thousand hopes, merely, I have always thought, from being kept hard at study at the age when all the resources of his physical nature should have been allowed to sustain him in the exhaustion produced by an extraordinarily rapid growth. Few people are aware of how much should be allowed to the exigencies of nature during this period of growth.

We act as if we were saying, "The body—this perishing piece of clay,—is of no great value, in comparison with the mind, the moral nature, the soul." But nature teaches us another lesson. The body is God's gift, as much as the soul. The laws of the bodily health are God's laws as really as the laws of mind and soul, and are to be reverenced as such.

2. Long lessons are dangerous to the health of the mind. At no age is the mind capable of long-continued exertion. I once heard one of the ablest of our distinguished men, one of the most diligent students and most learned scholars that have lived amongst us, J. Quincy Adams, say, that he could not read long without his thoughts beginning to wander. Whenever this occurred, whether at five in the morning, or at nine at night, he immediately went out and took a walk in the open air, and came back refreshed, and resumed his book or his pen.

In childhood, long-continued thought is impossible; little can be learned at a time. If very little is attempted, that little may be perfectly learned. If too much is attempted at once, all will be poorly and imperfectly learned. Now, none but exact, clear, perfectly distinct thoughts are of any value; and of such thoughts the mind of a child is capable of receiving only one at once; only a few in a day. A fact, a principle, a truth, imperfectly grasped, makes no deep impression, and that impression speedily passes away. The few thoughts that are received by the mind while perfectly fresh and vigorous, may remain, and, if often renewed, become a part of the mind's treasures. If the lessons are very short, the child may be able to retain all the thoughts; if too long, he will be likely to retain none of them permanently.

Besides, one great object of study is to form habits of vigorous mental action. If the mind is allowed to act only so long as it can act vigorously, such habits will be formed. While, if the mind is forced to act when it has become weak, and has lost its elasticity, it will form habits of feetle and sluggish action. If, therefore, habits of energetic action are to be formed; if the mind is to be furnished with thoughts which shall be lasting and therefore valuable, short lessons only must be given to children.

- 3. Long lessons are dangerous to the health of the moral nature of the child. Every child that is in perfect health, physical, moral, and mental, is full of inquisitiveness and curiosity, and receives new ideas suited to his condition and state of progress, with satisfaction and delight. And, with proper management, this mode of feeling may be made habitual. But if more facts, principles, or truths, of any kind, be forced upon the child than he has power and time to receive fully and comprehend perfectly, he becomes wearied with the unavailing effort and pained by the indistinctness of the images presented to his mind; and truths which, presented properly, would have been gratifying and delightful, become distasteful and repulsive. This feeling, daily repeated, is transferred to the subject of the lessons. He comes to dislike a study which might have been a source of enjoyment to him for his life. This feeling of dislike may extend itself to the teacher who assigns the lessons, and to the place where they are given, so that he may cease to love his teacher, and begin to hate his school. All this might have been prevented by lessons so short that he could learn them easily and readily, before he began to feel weary and to be incapable of his best and most vigorous action.
- 4. Long lessons thus become dangerous to the happiness of childhood. Whoever will watch a child growing up in health and under judicious management, cannot but see what interest he takes in everything about him. He listens with delight to every story he can understand. He examines curiously every object he sees. Every plant, every animal, every stone, is beautiful to him. He asks a thousand questions; and if tolerably satisfactory answers are given, he will continue to ask others, almost without end. Day after day, he likes to hear the same story, and to handle and examine the same things; and he continues to do so until he understands them. Then every new object is a new source of delight, provided that too many new objects are not presented on the same day. To be happy and healthy, he must be much in the open air, at liberty to go hither and thither, and to play with—really to study,—what he pleases.

How soon we interfere with this liberty and happiness! We transfer him to a school, and keep him there two, or three, or four times as long every day as he ought to be confined. This is, often apparently, sometimes really, necessary. The teacher cannot help receiving the child into her school. The mother cannot help sending him. But a great deal may be done to prevent this school from being, or from being considered, a prison.

I visited, not long ago, a primary school filled with little children who had just left their mother's arms; and a pleasant school it was. Every arrangement seemed to have been dictated by a wisdom in perfect sympathy with the hearts of children; and they were happier than I ever saw children in any school before. One of the secrets of this happiness was to teach very little at a time and to make the lessons cease as soon as any one of the little things began to flag in his attention. Yet the children were making excellent progress. These short lessons, gladly and perfectly learned, carried the class on steadily, and, in comparison with classes differently managed, rapidly. Rapid, however, is not the word to apply to the true progress of mind. The growth of the oak is not seen, from day to day, or even from month to month; and the mind is a plant of still slower growth.

Not only at this early stage, but all through boyhood and girlhood, it is of the utmost importance to a child's future happiness that he should feel, at all times, free, and gay, and cheerful. Joyous cheerfulness is the natural mood of a healthy child's nature. It is an unspeakable misfortune to contract, in childhood, a sad and sombre habit. But how can this misfortune be averted, if the child carries home, day after day, for months and years, a lesson which is much too long for him to learn well, without sacrificing

the time for rest and for play, and the happy feeling of freedom from care?

5. Long lessons are unfavorable to real progress in study. watched daily for many weeks, the course pursued in some of the best gymnasia in Germany. Nothing was more surprising, at first, than the shortness of the lessons. All through the early part of every course of study, the daily task seemed to me almost ridiculously short. Yet I soon became convinced that these short tasks were better than longer ones. In the first place, the short lesson was perfectly learned; every thing about every word In language, for example, the pupil was ready to give every new verb of his lesson in every required mode and tense, number and person, and every new noun and adjective in every required case in both num-Lers. Then the words of to-day's lesson were combined with those of yesterday's and those of every previous day; sentences innumerable were made, so that the exercise became a review of everything previously studied. Then the thought of the lesson became a subject of conversation, and, as this had been anticipated, many bright and ingenious things were often said. By these processes, the substance of the day's lesson was incorporated with the previous furniture of the mind; just as, in scientific road-making, the new metal, as it is called whe skilfully applied in sufficiently small quantities, and in a moist season, becomes speedily incorporated with the material of the old road-bed, and forms a substantial and permanent foundation for a good way.

Every new lesson thus became an occasion for observation and inquiry, and for new and pleasant thought. The observant teacher knows that the progress of a pupil is not measured by the ground travelled over, but by the number of clear thoughts perfectly mastered and combined with previous attainments, so as to form part of the permanent furniture of the mind. Exactness and thoroughness are the essential things; and these are possible only with easy lessons quickly and joyously learned and made a part of the mind's stock by frequent and faithful reviews.—Massachusetts Teacher.

E.

# OFFICIAL NOTICES.



### APPOINTMENTS:

### EXAMINERS.

His Excellency the Governor General in Council was pleased, on the 15th November, to appoint the Reverend Charles Flavien Baillargeon, member of the Board of Examiners of Three Rivers vice the Reverend Telesphore Toupin, deceased.

### SCHOOL COMMISSIONERS.

His Excellency the Governor General in Council was pleased, on the 15th November, to approve of the following appointments of School Commissioners:

County of Drummond.—Durham: Messrs. William Purrill, George A. Placey and John Harriman.

On the 23rd November:

County of Ottawa.—Waterloo Village: Messrs. Joseph Lafontaine, Michel Desrosiers, Joseph Galipeau. François Laurin and Adolphe Villeneuve.

County of Shefford .- South Ely: Rev. François Paul Côté.

County of Arthabaska.-Stanfold: Louis Roux dit Sanschagrin, Esq.

On the 30th November:

County of Wolfe.—Wolfestown: Rev. Anaclet Olivier Pélissier and Patrick Larkin, Esq.

### DIPLOMAS GRANTED BY BOARDS OF EXAMINERS.

BONAVENTURE BOARD OF EXAMINERS.

1st Class Elementary (E)—Miss Catherine Firth. 2nd Nov. 1864.

CHARLES KELLY, Secretary.

MONTREAL BOARD OF PROTESTANT EXAMINERS.

1st Class Model School (E. & F.)-Miss Lucy Baker; (E.) Miss Mary McGregor.

1st Class Elementary (E.)-Miss V. A. Scripture.

2nd Class Elementary (E.)—Mr. F. A. Allen, Misses Emma A. Hunt, Mary Manchester, Esther Prunier, Jane Sadler; (E. & F.) Miss Marie Vaillantcourt.

T. A. Gibson, Secretary.

### MONTREAL BOARD OF CATHOLIC EXAMINERS.

1st Class Model School (F.)—Messrs. Benjamin Aldric Laforte and Magloire Pilon.

1st Class Elementary (E. & F.)—Misses Margaret Egan, Mary Elizahetb Rodger, Marie Caroline Gendron; Messrs. John F. X. Horan, John Horan; (F.) Miss Hélène Filiatrault, Mr. Joseph Beauchamp, Missess Léopoldina Beaugraud dit Champagne, Marie D. Bonneau, Euphrosine Caza, Provençal Josephine Croze, Agnes Chatillon, Philomène Daoust, Honorine Gertrude Gaudry, Azeline Richard, Marie Zélie St. Onge, Mr. Alexis Fecteau.

2nd Class Elementary (F.)—Miss Josephine Allard, Mrs. François Belise, née Elizabeth Pelletier, Miss Zoé Marion.

Nov. 2, 1864.

F. X. VALADE, Secretary.

### QUEBEC BOARD OF CATHOLIC EXAMINERS.

2nd Class Elementary (F.)—Misses Emerence Renaud, Sophie Emma Talhot alias Gervais.

Nov. 2, 1864.

N. Lacasse, Secretary.

### QUEBEC BOARD OF PROTESTANT EXAMINERS.

1st Class Elementary (E.)—Miss Elizabeth Hutchison. Oct. 11, 1864.

D. WILKIE, Secretary.

### BOARD OF EXAMINERS OF BEAUCE.

1st Class Elementary (F.)—Miss Marie Belzémire Vaillancourt.

2nd Class Elementary (F.)—Misses Oliva Boucher, Marie Lassard, Mrs. Angèle Vachon.

Nov. 2, 1864.

J. T. P. PROULX, Secretary.

### BOARD OF EXAMINERS OF KAMOURASKA.

1st Class Elementary (F.)-Miss Caroline Béruhé.

2nd Class Elementary (F.)—Misses Virginie Auctil, Aglaé Ouellet, Isaure St. Onge.

Nov. 2, 1864.

P. Dumais, Secretary.

### BEDFORD EOARD OF PROTESTANT EXAMINERS.

1st Class Elementary (E.)—Misses Catherine E. Butler, Annie Day, Martha Ewang, Celestia J. England, Maria Jane Fairfield, Malinda Westover, Catherine A. Yates; Messrs. Henry Carpenter, J. Henry Jackson, Joseph Albro Phelps, M. Hartson, A. Woodard.

2nd Class Elementary (E.)—Misses Calista Burnham, Martha Crilly, Ancy Jane Church, Hulda Chapman, Priscilla Hall, Cansada Marsh, Mary Palmer, Hannah Parsons, Emily Jane Whitcomh; Messrs. Edgar E. Chadsey, Daniel Darby, Richard Fisher, George McAler, Eugene Nelson Brown.

Nov. 2, 1864.

WM. GIBSON, Secretary.

# JOURNAL OF EDUCATION.

MONTREAL (LOWER CANADA), DECEMBER, 1864.

### The Seventh Annual Meeting of the St. Francis District Teachers' Association.

The Seventh Annual Meeting of the St. Francis District Teachers' Association was held at Stanstead, on Thursday and Friday, Dec. 29 and 30, commencing at 11 a. m. of Thursday—Rev. J. H. Nicolls, D. D., President of the Association, in the chair. The Secretary, W. E. Jones, Esq., being absent. H. Hubbard, Esq., was requested to act as Secretary pro tem. The attendance of teachers was small at the morning session, which was occupied in the usual routine business of the Association. The following list of officers for the ensuing year, reported by the Nominating Committee, was adopted:

President-Rev. J. H. Nicolls, D. D., Lennoxville.

Vice-Presidents-J. H. Graham, A. M., Richmond, and W, H. Lee, A. M., Stanstead.

Secretary-Treasurer—H. Hubbard, A. M., Sherbrooke.

Executive Committee—the President, Vice-Presidents, and Secretary, ex officio; the Revs. C. P. Reid, A. Duff, Sherbrooke; and W. E. Jones, A. M., Richmond.

Afternoon Session.—The Convention assembled at half-past two, with an increased attendance. The President read a letter from Prof. Miles, of Lennoxville, expressing deep regret that, owing to illness, he was unable to attend the meeting, and testifying a lively interest in its success. An essay, written by Prof. Miles, was read by Rev. Mr. Allen, in which he (Prof. Miles) expressed general satisfaction with the principles and working of the present school system, and opposition to radical changes. The essay reads as follows:

# Mr. Chairman and members of the St. Francis District Association of Teachers.

While men's minds are being actively exercised in behalf of every other leading interest of a more material kind, it might be expected that thoughtful members of the community at large, and that Teachers in particular should experience uncommon concern about the less tangible but perbaps still more important matter of Education.

On the eve of great political changes, as there is every reason to believe we now are, it seems but natural for those among us who are dissatisfied with the past to inquire whether or not this is a favourable opportunity for agitating in the hope that the causes of their disatisfaction may be reached and removed in the alterations to he wrought under the new political organization, and it is no less natural that those others, who, as I apprehend, include the majority among us, believing that upon the whole a fair and otherwise satisfactory measure of progress in Educational things has been gained in the past 15 or 20 years, and judging that time and the gradual development of existing arrangements will null fy all minor inconveniences and bring up the husiness of Education to its desired footing of efficiency and respectability, cannot hut feel solicitous lest that system which in their opinion is now working well may receive a check, the effects of which may endure for a whole generation and prove but poorly compensated for hy the theoretical excellence of any sweeping alterations or additions. As a Teacher and an interested member of this Association I earnestly counsel my brethren of the profession to avoid looking for any advantage to our cause as derivable from mere clamour—to put behind all ill-considered innovations hased upon or implying vague apprebensions, and uot to be distracted from judging for themselves respecting their own true interests and those of the flourishing District which is their present field of labour, by suggestions of future and indefinite evils even when these are offered by leaders in Educational matters agitating (no doubt under sincere convictions of their own) in other parts of Lower Canada.

It is impossible for any teacher who has given a cursory attention to what has transpired lately with regard to Education in its alleged

relations to the Confederation of the Provinces not to be struck by two remarkable peculiarities—namely: 1st. The reticence, or rather the entire absence of fixed views and intentions on the subject of Education in the explanations of those politicians who have propounded to the public the plan of a confederation, and 2nd. The excitement and apprehensions of gentlemen in other parts of Lower Canada, who, like the majority of memhers of this Association are Projestants.

As regards the former of these two points I think it is a fortunate thing for us teachers that the views and intentions of our political guides are thus as it were, held in suspense—that they have not already committed themselves to any definite policy in regard to alteratious in Educational arrangements—that the door is thus purposely left open for us or any persons practically interested in Educational concerns to bring forward our own proposals and suggestions—and that, finally, they thus disclaim, as it were, all desire to deal with things of such vital consequence upon the same footing as they would dispose of matters of debt and revenue, imports and exports, commerce and shipping.

I do not know if other teachers felt as I did in noticing the utter meagreness of the programme in regard to future educational arrangements, for I presumed to feel annoyed and was inclined to quarrel with the whole scheme on that account. But on reflection I saw that it was proper if not necessary, and I now helieve it to have heen for us and our great cause the very hest thing that could have happened under the

circumstances.

Upon the second point to which I have adverted, namely the apprehensions of friends of education in some other parts of Lower Canada, I shall honestly express my own convictions at the risk of appearing to some, whose good opinion I value, to be uninfluenced by a proper zeal.

When I read those discussions in the public prints and the proposals which have been circulated by the Committee of the Protestant Association in Montreal, I was led to revise for myself, and to think over, as well as the hrief time and other opportunities allowed, the whole system and machinery whereby public education in Lower Canada is now governed and carried on. The public acts containing the substance of the whole are those of 1846, 1848 and 1856, especially those of the last named year. Having carefully read these, having examined the Statutes for calling into existence and regulating Boards of Examiners, Model Schools, Normal Schools, Conneil of Public Instruction, Journal of Education, Inspectorships, protecting teachers in their in dividual rights and privileges, Pensioning Superannuated Teachers, and Annual Reports as well as other leading features of the system now established in Lower Canada, together with the various provisions for rectifying abuses as they occur, and forenforcing the educational laws generally,-and taking into account the steady progress which I confidently affirm has characterized the state of Education in our country and district, I feel bound to express my conviction that in all essentials a great and excellent foundation has already heen laid for the future educational welfare of our people whether Protestants or Catholics. And I feel hound also to add my decided opinion that the less the existing arrangements and provisions he meddled with in the way of alterations or additions, the better, even in view of our plunging ere long into that greater sphere of national existence disclosed to us in the prospect of a Confederation of all the British North American Provinces.

As regards teachers themselves, our system both in theory and in practice makes us a profession and gives us all a status as belonging to such, the same as has long since been accorded by society to the practitioners of Law and Medicine. This is to us and in the interest of education a matter of the greatest possible moment, and is an advantage not yet fully attained though long striven for even in England, where the great mass of Teachers of the people do not yet, either in their own estimation or in the public eye, constitute a regular profession. The one thing needful for us as teachers is really to seek by all means in our power to qualify ourselves properly for the requirements of our calling—a thing that rests very much with ourselves and certain to bring along with its accomplishment the respect and support of Society in our behalf.

I do not presume to say that our system is without defects of detail. Intelligent and candid examination, combined with experience no less than censoriousness and captiousness, can and do hring under notice various minor defects and desiderata. At the same time, it is my conscientious belief that all such as are of any great moment admit of gradual extinction and remedy, and that they will disappear from the system as the country advances in material prosperity and our machinery of education works on into an older state of existence.

Under these circumstances, and entertaining such belief as has been expressed, I for one, cannot concur in the necessity or advisability of having added on to our existing machinery (as proposed by the Committee already mentioned) a separate educational department for the Protestant population, to include another council of public instruction, as well as other reduplications of the parts of our present working system. The very suggestion itself is a complimentary acknowledgement of the capabilities of existing arrangements, but it is not put forth with that view, and is obviously intended to form our security against possible future oppression of one section of our population by another in educational matters.

According to my view of the probable results of such a large and costly addition to our present arrangements, collision of feelings and

interests in educational matters would become far more frequent and far more serious than they can be under a single department. Unity in educational effort, mutual liberality of thought and action in regard to each other's creeds and prejudices, and the amalgamation of the whole people which, however distant it may now seem to some, is yet to be desired and hoped for, and will surely come here, as it has elsewhere, in God's own good time, will, as I think, be absolutely and indefinitely deferred by thus virtually legislating for their postponement.

Surely, if we need further securities in hehalf of our Protestant principles and aspirations, if we must demand stronger pledges than we already possess in the knowledge that the laws of our land will be executed on British soil, where we live and thrive under the glorious old.

Surely, if we need further securities in hehalf of our Protestant principles and aspirations, if we must demand stronger pledges than we already possess in the knowledge that the laws of our land will be executed on British soil, where we live and thrive under the glorious old British flag which protects us under its folds, Protestant and Catholic alike, as well as the members of every religious hody, we should act more judiciously, if we rather contented ourselves with asking for some slight extension of facilities already enjoyed in connection with the existing Boards—say, for example, that the members of the Council of Public Instruction were augmented from 15 to 21, and that one-third should he Protestants; and that every district where there were Protestant children and Protestant schools should be open to the official visits of a Protestant Inspector.

But in truth the objection which to my mind appears strongest of all against the creation of another totally distinct department, as proposed, consists in this (which appears to me incontrovertible), that we have already organization elaborate and extensive enough for us to support. We cannot afford to pay more than we do for mere organization, seeing that the means attainable for the various educational necessities of our system are really insufficient to meet all the requirements for carying on the work. If more money can he had and set apart for future educational purposes, let it rather be appropriated in supplying acknowledged wants than employed in setting up an opposition educational bureau, the want of which is, at least, not matter of actual experience. Moreover, it does seem to me to be something of the nature of an unwarrantable assumption to base our legislation on the idea that the head of the educational department in this country, as well as other principal officials, must always be of only the one religious persuasion. Generally, we may suppose, these will be men of the same faith as the great hulk of the population; but as there is no law to the contrary, and as superior fitness for the office cannot in reason always appertain to one of any particular creed, surely from time to time, when a vacancy occurs, and when it happens that the most highly qualified caudidates are Protestants, a Protestant will stand a good chance of being appointed. I take it that in a mixed population such as ours must continue to he for generations to come, the influence of the not inconsiderable ratio which the number of Protestants will always hear to that of the majority of another faith, will surely be recognized and felt in some such way as indicated above.

I regret to differ, in regard to this important point, from those who have advocated the creation of a second educational department: hut supposing we were all agreed to make the demand, and that it were accorded, then, I fear, the differences amongst the various denominations of Protestants themselves might eventually exceed in their influence upon the well-heing of education, any that can possibly arise hetween Protestants as a whole and the Catholics, so that the principle being carried out into its legitimate consequences, we should hereafter have to provide new separate departments for the several leading and more numerous denominations of Protestants, and thus infinitely impede the cause of true education by rendering a vigorous unity of action impossible.

Are we then to take no advantage of the position in which we are now placed? Have we no demands to make, no securities to ask in our behalf and in behalf of education under the new constitution?

I cannot presume to offer suggestions in reply to such questions as these, except as affecting only or principally our own district of St. Francis. I think indeed it would be a great thing and not out of place to be legislated for now, if our statesmen would contemplate doing that for Lower Canada which has been so beneficially done for the perpetual maintenance of education in several States of the American Union and also in Upper Canada, viz., to assign some portion of the public domain for that great ohject. But it appears that in Lower Canada there is now no source in shape of available and marketable territory that could be thus assigned. Might we not then ask, instead of that, for an appropriation in money, whether in one block sum to be founded, or a sufficient annual grant to provide for the efficient maintenance and working of our present system? As regards the future of education in this extensive and flourishing district, destined hereafter to be the seat of a numerous agricultural, manufacturing and mining population, I have long been of opinion that the establishment of another Normal School for the instruction and training of teachers would prove of eminent service to the country and to Protestants in particular, if located somewhere near the centre of the Eastern Townships.

I shall not trouble the meeting with arguments on this subject, as I am aware that the idea is not a new one amongst us; hut I am satisfied that it would prove a most acceptable boon to the great bulk of our country teachers and of our country population, and it is a fact that very few indeed of the teachers who come before the country boards of examiners for their diplomas have been able to avail themselves of the opportunities offered in the normal schools of Quebec and Montreal. If

country teachers and persons interested in the progress of education can concur in the matter now referred to, it does appear to me there can be no insuperable objection to grant us this particular extension of existing ficilities, and I respectfully suggest the expediency of endea-

vouring to bring it about.

In conclusion, I beg to say that while I regret the state of my health the same cause has hindered me from going u ore fully into details, and from embracing in my paper other points which have presented themselves to my mind forcibly. I should, however, consider it no small gain to us if only the few points which have been alluded to should be such as to secure general concurrence at our meeting. As respects a more vigorous and extended representation of our interests at the Board of the Council of Public Instruction, it is to be regretted that some, even of the members upon whose concern in our educational welfare we can rely, cannot always or more frequently attend owing to other pressing and more absorbing public duties. But I should deeply regret to give occasion for the inference that we had not in the Hon. Superintendent himself, at least, one reliable representative intimately acquainted with our local requirements. Indeed, so far from imputing any neglect to that quarter, I should desire heartily to concur in any expression of our indebtedness to that gentleman. Enthusiasm in any pursuit in life is one of the great sources of success; and when we witness in him and in the journal published under his immediate auspices such enthusiasm for the promotion of education in all its details as create enthusiasm everywhere in the breasts of teachers and readers, and which passes beyond the narrow influences of local prejudice and differences of creed, I cannot but feel that as a body of teachers, our interests are quite safe in his hands.

But let us be true to ourselves, and let us manifest our appreciation of what advantages we do enjoy, by endeavouring, each of us in his own sphere, to do the best he can as to his own part in carrying on the great

The report of the Judges appointed to decide upon the Galt Prize Essays was announced, awarding the 1st prize, \$25, to Miss Margaret Robertson, of the Sherbrooke Academy; the 2nd prize, \$10, to Miss Eliza P. Perkins, of Hatley.

A letter from the Hon. J. Sanborn was read by the President, placing \$25 at the disposal of the Association as a prize for the best essay, to be offered the ensuing year, to which was added the offer of \$10, by

Dr. Nicolls, as a second prize.

The President having kindly consented to read Miss Robertson's Essay, it was listened to with much interest, and the President and Judges were requested to take the necessary steps to secure its publication.

Principal Graham, on behalf of the Business Committee, announced as exercises for the evening session, the presentation of the prizes to the successful competitors by the Hon. A. T. Galt, and addresses by that Hon. gentleman and Hon. P. J. O. Chauveau, Superintendent of Education.

The Evening Session (which was held in the Mcthodist Church) was

well attended.

The Presideut, in calling the meeting to order, expressed much leasure in introducing to the audience the Hon. A. T. Galt, and the

Hon. P. J. O. Chauveau.

Hon. Mr. Galt expressed much gratification in the opportunity thus afforded him of meeting the friends of Education in Stanstead, and of presenting in person the well merited prizes to the ladies, to whom they had been, he doubted not, justly awarded. In Miss Robertson's absence, Inspector Hubbard responded briefly in her behalf, and also of Miss Perkins, who received her prize in person.

Mr. Galt then addressed the meeting at some length, testifying his deep interest in the cause of Education, and his anxiety, as a member of the Government, to do everything possible for it to ensure its safety and success, and repeating the assurances given in his address at

Sherbrooke.

Hon. Mr. Chauveau next addressed the Convention. He spoke briefly of what had been done by the establishment of Normal Schools, to furnish an improved class of teachers, and in the formation of Teachers' Associations for the benefit of the many excellent teachers already employed. He referred to the Journal of Education, stating that if any teachers complained that it was not as good as it might be, it was in their power to make it better. He alluded to the complaint made by some of the different religious persuasions, expressing his desire that full justice should be done to all. He spoke in complimentary terms of the lead which Stanstead had taken in the work of education.

The President made a few remarks urging the importance of teaching both the English and French languages in our schools, which were warmly seconded by the Hon. Superintendent.

The exercises of the evening were interspersed with appropriate

music by the Band. Adjourned to meet at 9 A. M. on Friday.

Morning Session, Friday.—Essays on the Office and Work of Teachers
were read by Dr. Nicolls, W. H. Lee, A. M., and C. C. Colby, Esq., after which-

Principal Graham made some personal explanations relative to his except by common consent in large villages.

connection with another Association, and asked permission, on behalf of that Association (the Protestant Association of Montreal) to present to the Hon. gentlemen present a paper issued by their committee. The paper was accepted by the Hon. Messrs. Galt and Chauveau, who, in doing so, stated that the suggestions of the committee would receive their careful attention. They also expressed their wish to hear the views of teachers and others present, relative to amendments in the school Mr. Chauveau spoke particularly of his desire that measures should be taken to secure separate and distinct funds, in future, for the support of Superior and Common Schools.

Mr. Inspector Hubbard suggested some changes in the details of the law, particularly in regard to the division of Common School funds among the several districts in each municipality, and also in regard to

dissentient schools.

C. C. Colby, Esq., disapproved of the extensive powers given to School Commissioners, and was in favor of leaving the management of the schools more with the districts, by allowing them to choose managers, to employ teachers, etc. He also spoke of the indifference of the people in the election of Commissioners, and was in favor of vesting their powers in the Municipal Councils.

Mr. Thomas Jenkins made some matter-of-fact as well as rather humorous statements relative to the course pursued by the Stanstead Commissioners, in collecting taxes and paying teachers in "green-backs," and in employing cheap teachers.

The President also made some important suggestions, of which, unfortunately, we have no minutes. He also expressed the thanks of the Association to our Honorable visitors for their kind attendance,

On motion of Principal Graham, it was resolved that the Annual Meeting of the Provincial Association be held at Sherbrooke, After a long and interesting session, the Association adjourned sine die.-The Sherbrooke Freeman.

### District of Bedford Teachers' Association.

The Association met in this Village on Thursday, 22nd, at 11 P. M. President in the chair. It being the regular annual meeting, the election of officers was first in order, and on motion, Mr. Laing of Waterloo was re-clected as President for the ensuing year, Mr. Marsh of Granby, Sec.-Treas., Dr. Parmelee, A. Duff of Dunham, and F. W. Hicks of Knowlton, Executive Committee.

On a motion the following resolution was brought up, and after some

discussion passed unanimously:-

Resolved,—That this Association will discountenance any attempt of Trustees or Commissioners to engage a teacher in any school under Government control without legal qualifications, or of such teachers to obtain a school.

In the debate, allusion was especially made to a number of instances in which clergyman reported schools in their own name which were not taught by themselves but were wholly under the charge of teachers without any diploma.

The following resolutions were then brought forward, and after some remarks, unanimously agreed to.

Resolved,—That inasmuch as the number of properly qualified teachers is now fully equal to the number of our schools, the Board of Examiners should henceforth be particularly careful to see that all candidates come up to the full requirements of the Law.

Resolved,—That this Association express its reprobation of the action

of Commissioners in fixing a maximum rate of wages for teachers, which is unreasonably and injuriously low, thus degrading the character of schools, and discouraging teachers from properly qualifying

themselves.

Mention was made of one Municipality in which the Commissioners resolved to pay no more than \$2 a week, and that (except the share from the Government grant) in American money; and of others in which well qualified teachers could not be found for the sums offered.

The following resolution was then discussed and carried:-

Resolved,—That it is the duty of the State, as far as is consistent with the liberty of the subject, to oblige parents to send their children to school for a fixed period; and that it is the special duty of Commissioners and Trustees to see that all scholars attending schools under their control are provided with necessary books and materials for school purposes.

The subject of prizes for Penmanship was then taken up and after some discussion laid on the table. The Association then adjourned till

The Association met at 7½ P. M. Minutes read and approved. The President read a letter from Prof. Robins, and presented a circular issued by a committee of the Provincial Teachers' Association for the consideration of the Association. Some remarks were then made on the position and relations of Model Schools, considering especially the possibility of making a more definite gradation in the Common Schools. -It was thought that there was little possibility of such gradation

Mr. McGregor of Montreal then addressed the Association on the pupils. A more systematic method of compilation with regard to subject of University Class Examinations, and presented a report of a scheme proposed by a committee of the Corporation of McGill University for the introduction of a similar plan in this country. He remarked that the scheme had been first undertaken under the auspicies of the University of Oxford, and that the plan had been followed by many other Universities of Great Britian. The object was to give to those who could not enjoy the full advantages of University education, a share in the honors of the University if they could in any manner carn them. There were offered for the competition of the candidates the degree of Associate of Arts; and two certificates of merit entitled Senior and Junior, which could be obtained by any one on passing Examinations in certain stated subjects. These examinations, first commenced in 1858, have proved highly successful, and have been extended, during the last year, to ladies. At the close of Mr. McGregor's Essay, the thanks of the Association were tendered to him for the same, and the Association adjourned till  $9\frac{1}{2}$  A. M. of the next day. The report above mentioned will be found below.

On Friday morning, Dec. 23rd, the Association met at 9½ a.m. The suggestions of the Committee of the Provincial Teachers' Association were then brought before the Association and discussed in order. They were approved in substance, but some suggestions were made in regard to change of form. It was resolved that the Executive Committee be instructed to secure a large attendance from this District if possible at any General Convention of friends of Protestant Education held before

or during the next meeting of Parliament.

On motion, the following resolution was passed unanimously:—

Resolved,—That this Association cordially approve the scheme of University Class Examinations prepared by a Committee of the Corposition of McCill University in interest in the Corposition of McCill University in its content of the Corposition of McCill University in its content of the Corposition of McCill University in its content of the Corposition of McCill University in its content of the Corposition of McCill University in its content of the Corposition of McCill University in its content of the Corposition of McCill University in its content of the Cill Univer ration of McGill University in its leading features; and look with confidence for the success of the same, and for great advantage to the cause of education to arise from it. It is, however, the opinion of this Association that more benefit would arise from the working of the scheme, especially in the country, if the maximum age were set at eighteen, instead of seventeen years, and if the matter of Examinations were left entirely in the hands of University Examiners.

On motion the following resolution was passed:

Resolved,-That this Association offers the following prizes in Penmanship for competition to scholars in the common schools of the District of Bedford, who shall have attended school in the District, three months within the year ending on the 15th of May next, viz: A first and second prize to girls between the ages of 12 and 16; a first and second prize to girls under the age of 12; a first and second prize to lads between the ages of 12 and 16; a first and second prize to lads under 12. Farther, that all the arrangements necessary to carry out this plan be left in the care of the Executive Committee of the Association.

After some remarks on Arithmetic by Mr. Duff, the Association

adjourned. The Association met again at  $1\frac{1}{2}$  P. M. Some remarks were made on the Relation of Oral Instruction and text books. Mr. Laing made some remarks on the subject of reading, and was followed by Dr. Parmelee

and Mr. Marsh.

A vote of thanks was offered by the Association to the people of Granby for their hospitality and to the Gentlemen of the Press for their liberality, after which the Association adjourned, to meet again between the 15th and 20th of May at some place to be named by the Executive Committee.—Jos. W. Marsh, Sec.—Eastern Township Gazette.

### Notices of Books and Publications.

DE Sola .- Valedictory Address to the Graduates in Arts of the McGill University; By the Rev. A. De Sola, LL. D., Professor of Hebrew and Oriental Literature. Longmoore, Publisher, Montreal; 1864.-8vo., 8 pp.

Monro. - History, Geography and Statistics of British America; By Alex. Monro, Esq. Lovell, Publisher, Montreal; 1864.—12mo.,

324 pp.

It is impossible that in the hurried preparation of a work of this kind some inaccuracies should not have crept in, despite the utmost care to exclude them One or two of these, which have fallen under our notice (pp. 244, 245), we shall endeavor to correct. There are no normal schools attached to the Laval and Lennoxville Universities. Of the three schools of this class in Lower Canada, one only, the McGill Normal School, is under the joint control of the university of the same name and of the Department of Education, the other two—the Jacques-Cartier and Laval Normal Schools depending entirely on the latter. A transposition, we may add, occurs in the list of the principal collegiate institutions of Eastern Canada,—theological schools being substituted for classical colleges, which makes a considerable difference in the number of

the statistics for the different provinces, would also have ensured greater accuracy in this part of the work. As it is, the figures appear to have been taken indifferently from the census of 1851 or that of 1861. This has doubtless occurred through the circumstance that the labor of compilation was already far advanced when the last census became available; yet, would it not have been better to have made the whole correspond with the latest returns albeit some delay in the publication should have occured in consequence?

Notwithstanding these slight defects, however, this little volume will be found exceedingly useful and interesting, containing as it does in a convenient and compact form, a great variety of information, scientific, historical and statistical, bearing upon all the British possessions in North America, from Newfoundland to Vancouvers' Island. It is neatly illustrated with cuts representing the principal

cities of this immense territory.

CANADIAN NATURALIST AND GEOLOGIST.—The October number of this scientific review contains among other excellent articles, one by Principal Dawson on the new fossil found at Grenville, which he has named Rusophycus Grenvillensis; also, a translation of the Abbé Brunet's pamphlet on Michaux' botanical voyage to Canada, by T. S. Hunt, Esq. A new map of the territory through which Michaux journeyed accompanies the last article

LA REVUE CANADIENNE. - In the numbers for September, October and November are concluded Mr. Royal's essay on the political life of Sir L. H. LaFontaine and Mr. Raymond's article on Rome. Among the other contents of these numbers we notice several articles on the civil code projected by the Commission, an essay on the agricultural census of Lower Canada by Mr. Provencher, book notices by Rev. Mr. Poulin, Messrs. Senécal, de Bellefeuille and Royal, and poetry by Messrs. Lemay, Félix Marchand, Senécal and Benjamin Sulte.

GORDON.-Wilderness Journeys in New Brunswick in 1862-63; By the Hon. A. H. Gordon, Lieutenant Governor, &c. McMillan,

Publisher, St. Johns, N. B.; 1864.—8vo., 64 pp.

This is a republication of a series of articles written for the Vacation Tourist, by the Lt.-Governor of New Brunswick. The style is agreeable and the narrative, although not of a stirring nature, still possesses a peculiar charm. Adventures in canoes, on rafts, over portages or in camp, hunting and fishing excursions, Indian and forest scenes and legends, a little natural history and as much wit as can be tolerated in the woods away from the civilized world, furnish the materials that enter into the composition of this interesting little book.

In another part of this number we have copied some Indian legends; in one, the characters of a well known scriptural parable are strikingly reproduced; another also bears unmistakable traces of Genesis, Noah's ark and the Tower of Babel being undoubtedly the objects referred to. It is possible that these points of resemblance have had their source in the teachings of missionaries, otherwise a strong proof of the common origin of human traditions, and, therefore, of the truth of Scriptural history, would be afforded. These legends form besides, as the author remarks, a connected whole not unlike the allegories that Longfellow has so happily wrought into the Song of Hiawatha.

Conscience.—L'Orpheline; By Henri Conscience. Translated by Léon Wocquier Quebec. Duquet, Publisher, 18mo., 139 pp. 20 cts.

We have here a translation that has already appeared in the columns of the *Canadien*. It is the first work of a cheap series designed for the people, and to be known as la Bibliothèque du Canadien. The two following belong to the same series.

GÉRIN.—La Gazette de Québec; By E. Gérin. 65 pp. 25 cts.

Lemoine.—La mémoire de Montculm vengée, ou le massacre au Fort George, documents historiques recueillis par J. M. Lemoine.

91 pp. 25 cts.

We have already published in this journal a translation of these
We have already published in this journal a translation of these old historical papers, for which we are indebted to the Maple

Leaves.

Manuel de phrases françaises et anglaises, contenant de nom-breux vocabulaires, etc. New edition. Beauchemin & Valois, Publishers, Montreal; 1864. 18mo., 187 pp.

Coderre.—Examen Médico-légal du procès de Pierre Duval dit Barbinas pour l'empoisonnement de Julie Desilie, son épouse, par J. Emery Coderre, M. D., professeur de Matière Médicale et de thérapeutique de l'Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal; Svo., 58 pp., double columns. Published at the Pays

GIROUARD .- Etude sur l'Acte concernant la Faillite, 1864, par Désiré Girouard: 103 pp., large Svo., double columns. Published at the office of l'Union Nationale.

TABLEAU des délais fixés dans la procédure du Bas-Canada; Plinguet & Laplante, Publishers, Montreal; 1864.—Svo., 19 pp.

Notice sur la vie et la mort de M. Michel Prévost, prêtre du Séminaire de St. Sulpice, Cure d'Office de Montréal; 12mo., 126 pp. With a portrait.

Dawson.-On some Points of the History and Prospects of Protestant Education in Lower Canada; A Lecture delivered by Principal Dawson before the Association of Teachers in connection with the McGill Normal School. 20 p. Montreal, J. C. Beckett.

The first part of this interesting lecture is a sketch from a Protestant point of view of the history of education in Lower Canada. The subject is so much involved with the political history of Lower Canada that any review of it would carry us far beyond the limits of our usual notices. Having reached the period of our history which has elapsed since the union of the two Canadas, the learned professor thus expresses himself.

- "Under the union of the Canadas, a new school law, the germ of that still existing, was passed. At first there was hope, in this as in other respects, that the union of the Canadas would prove a real fusion into one nationality; but the old disintegrating forces again prevailed; and as early as 1845 the educational union was finally dissolved by act of parliament, and the educational interests of the British population of Lower Canada, were left at the disposal of the French majority with only such checks as might result from the influence of the Upper Canadian members of the Legislature.
- "Still a great impulse had been given; and since 1841 a school system has been developed, which, if not perfect, is still highly creditable, when we take into consideration its youth and the difficulties of diversity of race and creed with which it has had to
- "The appointment of a Superintendent of Education and the praiseworthy efforts of the present Superintendent and his predeces-sor, the formation of a Council of Public Instruction, the labours of the Inspectors of Schools, the introduction of assessment for the support of education, the establishment of Provincial Normal Schools, the publication of Journals of Education, and a multitude of minor improvements, have given a new character to the elementary instruction; while the growth of the institutions of superior education has also been rapio.
- "In regard to the British and Protestant education, it may, without any invidious comparison, be affirmed that it has maintained its ground, and that the love of education, and a desire for its promotion have been steadily advancing. Our Universities have a standard of education which may challenge comparison with any in America and that of Montreal has, with little provincial aid, attained a growth which in many respects places it the first in British America. Our superior and common schools, though from causes incident to our position and a minority, they have not attained to the development of the public schools of Upper Canada, have done even more than those of that country, in proportion to the pub-lic support which they have received. We have in the main, sustained intact that great principle of union in non-sectarian schools, with which our predecessors began in 1787, and without which we should have succombed altogether before the dominant race and creed. By steady and persevering effort, amid difficulties and sacrifices unknown to the highly endowed institutions of the majority here, and to our more fortunate countrymen in Upper Canada, we have sustained the cause of British and Protestant education in Lower Canada, and have thus done much to preserve and extend British influence in this country, as well as to aid our countrymen of French origin in their educational progress.

"We now stand on the brink of a new revolution, and should be prepared carefully to review the history of the past and to profit by its lessons, bear ng in mind our weakness as a minority, and the extreme rapidity with which the most important changes are carried into effect in this country."

The lecturer then examines the several proposals which have been made to guarantee the rights of Protestants under the new federal constitution. It will be seen that on one important point he takes a different view from those expressed by Professor Miles of

another part of our columns. We copy this part of Dr. Dawson's lecture.

"It is proposed that we should demand a separate Protestant Superintendent and Council of Public Instruction, the latter to represent, as fairly as may be, the leading Protestant denominations. The ground for this demand is not any dissatisfaction with the administration of educational affairs by the present Superintendent. On the contrary, I believe it will be admitted that under his management, education has made substantial advances, and the defects of the existing system have been greatly modified, or have been at least smoothed over in such a manner as to rob them of many obnoxious features. But this circumstance makes us all the more uneasy. The power now wielded with tact and firmness, and under the government of United Canada, may produce the most opposite effects, under an officer of different character, and without the checks and encouragements afforded by the existing union.

" I confess that under the present constitution, I should doubt as to a division of the Department of Education. It would cause additional expense. It might produce contentions between the departments. The Superintendent of the minority might be a man of little influence, and inferior in all respects to the man who could be secured for the larger office. Without underrating these evils, I still think that, under the new constitution at least, we are bound to demand this change, as giving the only security possible for the unfettered development of our Protestant schools. While linked in any way to the system of the majority, our system will be cramped in its development, it will lack unity, and it will be unable to watch effectually the interests of the smaller Protestant communities, a matter of much importance even to the existence of these communities. It will also want that distinctiveness which alone can give it any share of the sympathy of our countrymen in other parts of British America. Without a separate Council the minority cannot form a united body, capable of discussing its own plans and of advocating its own interests, and causes of complaint which the department cannot effectually redress will continually

"It may be said that minorities have no such rights anywhere, and that the minority in Upper Canada will claim similar privi-leges. We can urge in reply, that if a cordon is to be drawn around the French nationality in Lower Canada, the English within that pale have a right to a similar protection; and that this is not a mere question of greater and less numbers, but of the maintenance of British education in a province of the British Empire."

### MONTHLY SUMMARY.

### EDUCATIONAL INTELLIGENCE.

- The Gazette de l'Allemagne du Nord gives the following information, extracted from the report of the Minister of Public Worship on the condition of elementary education in Prussia from 1850 to 1861.

There were in Prussia at the end of 1861, 24,763 primary public schools, conducted by 33,617 male, and 1755 female teachers. Although the rural population was only a little over that of the towns (viz., 12,867,368 rural population was only a little over that of the towns (viz., 12,867,368 souls), the number of primary schools in the country was about seven times greater (21,828 against 2935). A large number of children in the lowns frequented the "middle schools." The number of children bound to attend school out of a population of 18,476,000, was 3,090,294,—or 17 to every 100 inhabitants. Of this number, 2,875,836—namely, 1,775,888 Protestants, 1,063,805 Catholics, 30,053 Jews and 6090 dissenters—attended the public schools, and 84,021, the private primary schools, which gave a total of 2,659,857 children actually attending school. The remainder (130,437) furnished the attendance at the "middle schools." so that a very small number were exempted. schools," so that a very small number were exempted.

The average salaries of teachers in Berlin, male and female, were of 413 thalers (1050 fr.) and of the teachers in the rural districts 281 thelers (680 fr.). The school fees amounted to about two sevenths of the salaries paid, the balance being obtained from endowments, and municipal and

state grants.

The total expenditure for primary schools was 9,902,696 thalers (about 37 millions of francs), of which 438,928 thalers (about 1,600,000 fr.) were supplied by the state.—Moniteur.

Lennoxville, whose able essay on the same subject is to be found in Eustre Senecal, Caloric Printing Presses, 4, St. Vincent St., Montreal

# LOWER CANADA EDUCATIONAL ALMANAC FOR 1864

지수 보는 내 경우 소프 보면 전 및 전 및 전 및 전 및 전 및 전 및 전 및 전 및 전 및 전		+20%++45500+444200+444200+44420	
EDUCATIONAL DEPARTMENT OF LOWER CAMPURAL Superintendent of Public Instructioning Giard, learning, James J. O. Cravital, Superintendent of Public Instructioning Giard, learning College, and Assistant Entire of L. James March 1981, 1981	Was the seventh month of the Romulean year.  Was the seventh month of the Romulean year.  Poays.  REMARKABLE EVENTS, &C.  REMARKABLE &	Delicated to Moin, mother of Mercury, messenger of the gods.  be apportionment of the assessment is made between the 3st of this month and the late of May and becomes due after 30 days notice.  REMARKABLE EVENTS, &C.  15th Standay of ter Easter. Civil gov. established in Montreal, 1633.  20 Dinko of Wellington born. 1769.  11sth Standay of ter House, 1836.  11sth Standay of the Assentia, McGill University.  11sth Standay of the Assentia, 1837.  11sth Standay of the Assentia, 1837.  11sth Standay of the Assentia, 1838.  11sth Standay of the Assentia, 1839.  11sth Standay	This month takes its name from the god Janus, to whom it was develed.  This month takes its name from the god Janus, to whom it was develed.  The defined teachers must make their demands for passion between the 1st of this month and the 1st of April.  DAYS.  1 CHECUNCISTON, Proclamation abolishing slavery in UStates, 1863.  1 Checuncist of the Company of the Company, 1864.  1 CHECUNCISTON, Proclamation abolishing slavery in UStates, 1863.  1 Checuncist of Section, 1864.  1 Checuncist of Section, 1864.  1 CHECUNCISTON, Proclamation abolishing slavery in UStates, 1863.  1 Checuncist of Section, 1864.  1 CHECUNCISTON, Proclamation abolishing slavery in UStates, 1863.  1 Checuncist of Section, 1864.  1 CHECUNCISTON, Proclamation abolishing slavery in UStates, 1863.  1 Checuncist of Section, 1864.  1 CHECUNCISTON, Proclamation abolishing slavery in UStates, 1863.  1 Checuncist of Section, 1864.  1 CHECUNCISTON, Proclamation abolishing slavery in UStates, 1863.  1 Checuncist of Section, 1864.  1 CHECUNCISTON, Proclamation abolishing slavery in UStates, 1863.  1 CHECUNCISTON, Proclamation abolishing slavery in UStates of Marchael, 1863.  1 CHECUNCISTON, Proclamation abolishing slavery in UStates, 1863.  1 CHECUNCISTON, Proclamation abolishing slavery in
attached to each Normal School in which the pupil-teach effort.  In the content of the Lower School in which the pupil-teach before the processor, and to familiant stant. Effort of the theoretical knowledge they receive, and to familiant white the Lower School is and the state of the Principal and the State of the Principal in the State of the State of the Principal in the State of the Principal in the State of the State of the Principal in the State of the Principal in the State of the State of the Principal in the State of the State of the Principal in the State of the State of the Principal in the State of the State of the Principal in the State of the State of the Principal in the State of the State of the Principal in the State of the State of the Principal in the State of the State of the Principal in the Prin	Was the eighth of the Romulean year. It received under Antoninus, the name of Fanetone, in bonor of Fanstina, his wife; Commodus anmed it Invierus. Domitianus Domitianus; but the people continued giving it the name of October.  DAVIS.  1   Valoat first sown in Canada, 1698.  Words.	Was consecrated to Jano, consort of Jupiter, the sovereign of the gods.  The half-yearly reports are to be made up is the course of this mouth.  Prof. S. Modison born, 1750.  Sunt. Section of Magenta, 1859. Grattan died, 1828.  1 Lord Durham's new Exce. Council, 1828.  1 Sundison born, 1750.  Sunt. Section Magenta, 1859. Buttle of Memphis, 1862.  Thead, Tilecollet Church bull, 1853, 1st church in Canada.  Mond. Strucking offer Trinity.  Mond. Sind Swinding offer Trinity.  Mond. 11 If persons hurnt at Opened, 1854.  Sulv. 113 of Appened, 1850.  Sulv. 115 of Appe	FEBRUARY.  February, Fibruarius, from Fibruary, name of the sacrifices which took place during this month, was the last month of the year during the entire ages of Kone, but the Decembry placed it next to January.  I Charlevoix died. 1761.  2 Boards of Examiners Meet.  Series discovery of electricity. 1462.  Sarpanis I familistion albaihed. 1813. (5) Barthquake in Canada. 1633.  Sarpanis I familistion albaihed. 1813. (5) Barthquake in Canada. 1633.  Sirk discovery of electricity. 1462.  Sirk discovery of electricity. 1463.  Sirk discovery of Examiners 1633.  Sir
the applicant head produce a Certificate of Papitim we have tests and in a least two this is as to moral character from the minister of religion in only one abbetts of extending the business of the proposes an elementry because and the set there is not that it is as to moral character from the minister of religion in only one abbetts of extending the product of the program and the least two this is set out and a transition of the Stromars and the product of the program and the product of the	Was the mith month of the Romulean year.  Was the mith month of the Romulean year.  West Linear and to poor manicipalities must be transmitted to the Education Office by the first of this month.  ALL SAINTS DAY.  Tuesd. 1 ALL SAINTS DAY.  Poth. 30 Prince the Control of the Paristry of the first of this month.  ALL SAINTS DAY.  REMARKABLE EVENTS, &C.  REMARKABLE, &C.  REMAR	At first named Quintilia, received the name of Julius, under the consulate of Antony, in memory of Julius, Cestar.  Election of Schools Commissioners and Trustees. Reports of colleges and institutions of Schools Commissioners and Trustees. Reports, &c.  Election of Schools Commissioners and Trustees. Reports of colleges and institutions of Schools Commissioners and Model Schools close for summer vacation.  1 Semi-Antageness of Frank and Model Schools close for summer vacation. Mond.  1 Independence of United States, 1776. Vicksburg taken, 1832.  1 Shake United States, 1776. Vicksburg taken, 1832.  1 States and Interest, 1830.  1 Shake The States an arrived at Quebec, 1841.  1 States and Trustees and Antonic R. R. opened, 1843.  1 States and Trustees and Antonic R. R. opened, 1843.  1 States and Trustees and Model Schools close for summer vacation. Mond.  1 States and Trustees and Antonic R. R. opened, 1843.  1 States and Trustees and Model Schools in Canada, 1840.  1 States and Trustees and Model Schools in Canada, 1840.  1 States and Trustees and Model Schools in Canada, 1840.  1 States and Trustees and Model Schools in Canada, 1840.  1 States and Schools introduced into England, 1849.  1 States and Schools introduced into England, 1849.  1 States and Schools introduced into England, 1849.  1 States and Schools introduced into England. 1848.  1 States and Schools introduced into England. 1848.  1 States and Schools introduced into England. 1848.  1 States and Schools introduced into England. 1849.	DAYS.  DAYS.  DAYS.  REMARKABLE EVENTS, &C.  REMARKABLE CONTRIBUTED AND ARCHIVE EVENTS, &C.  REMARKABLE CONTRIBUTED AND ARCHIVE EVENTS, &C.  REMARKABLE CONTRIBUTED AND ARCHIVE EVENTS, &C.  REMARKABLE EVENTS, &C.  REMARKABL
with the minor correlation of the little state of the property of the continue and the little state of the property of the continue and the little state of the little state of the little state of the little state of the continue and the little state of th	The half-yearly reports must be made up it the course of this month.  Phays.  The half-yearly reports must be made up it the course of this month.  Phays.  Phays.  The half-yearly reports must be made up it the course of this month.  Phays.  Phay	Was at firstnamed Scarlit, because it was the 6th month of the Romnlean calendar, to it in honor of Augustus, the Roman Emporor.    DAYS.   RELINEABLE FUELTS, &c.	APRIL. Aprilia, derived from the word experire, to open, because, in this month, the earth seems to open itself for new products.  DAYS.  DAYS.  DAYS.  DESCRIPTION LIST CLOSED.  Edit Coopen in the coopen itself for new products.  DAYS.  DESCRIPTION LIST CLOSED.  DESCRIPTION LIST CLOSED.  Edit Coopenings in 1801.  The co









192006 University of Toronto Library Journal de l'Instruction Publique. Vol. 8, 1864. DO NOT REMOVE THE CARD FROM THIS POCKET P Educ J Acme Library Card Pocket LOWE-MARTIN CO. LIMITED

